HK
2

Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/revuedesdeuxmon1922unse_1

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCII^e ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME IX. — 1er MAI 1922.

REVUE

DES

DEUX MONDES

SCOLASTICAT — SOC. DE MARIE

XCII^e ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME NEUVIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1922

THE GETTY CENTER

LA
JEUNESSE D'OCTAVE FEUILLET

D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

I

I. — LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE

Octave Feuillet, dont Saint-Lô, sa ville natale, a célébré avec éclat, — non sans quelque retard, — le centenaire, a toujours pratiqué le précepte du philosophe antique : *Cache ta vie*. Il donnait ses œuvres et se gardait. C'était la manière classique. Elle est demeurée la plus sage, et aussi la plus élégante. Il a fallu que parussent, longtemps après sa mort, les deux volumes de Mme Octave Feuillet, *Quelques années de ma vie*, et *Souvenirs et Correspondance*, pour que nous fussions invités à entrer chez lui et à mieux connaître « cet homme modeste qui douta toujours de ses propres dons. » Une correspondance fort singulière, — le lecteur en pourra juger, — qui m'a été confiée à Saint-Lô par son dernier fils, unique héritier du nom, le commandant Richard Feuillet, va permettre de projeter une lumière nouvelle sur ses années de débuts littéraires et sur les représentations de ses premières pièces: on y pourra trouver, par surcroît, un pittoresque tableau de la vie de théâtre sous le second Empire.

Copyright by Henry Bordeaux, 1922.

S'il a toujours considéré l'art du roman comme un art objectif, s'il a su créer, en les détachant de lui-même et de ses propres souvenirs, ce qui est le privilège de la création, des types humains taillés en pleine chair humaine, un Louis de Camors, un Maxime d'Hauterive, une Julia de Trécœur, une Sibylle de Férias, il s'est à demi livré, sous des aventures sans doute imaginaires ou du moins transformées, une fois, une seule fois, et c'est dans *les Amours de Philippe*. En deux mots j'en rappellerai la trame. Philippe de Boisvillers quitte le château paternel pour s'en aller tenter à Paris la fortune littéraire. Il s'y éprend d'une jeune actrice, Marie Gérald, qui voit surtout en lui l'artisan de sa fortune dramatique, car il a composé pour elle une pièce dont ils escomptent tous deux le triomphe. L'amour de la comédienne ne survit pas à l'échec de la première représentation. Puis il devient la proie d'une femme du monde, Mme de Tryas, qui, pour le garder et endormir les soupçons de son mari, ne craint pas de le pousser au mariage avec une cousine restée en province et qui, jadis, lui fut destinée par sa famille. Philippe est donc amené à revoir le pays natal. Il y revient dans de mauvaises conditions, pour une trahison assez basse, l'esprit et le cœur atteints. Ce retour va le transformer. Il comprend mieux la noblesse et l'utilité de ces existences terriennes, en contact avec le sol, les saisons et le travail des hommes. Elles assurent la santé physique et morale. Et surtout il rencontre cette cousine qu'il avait jadis dédaignée, Jeanne de la Roche-Ermel, et il se rend compte, non par un raisonnement logique, mais dans l'exaltation d'un amour naissant, — et d'un amour sans mensonges et sans fards, délicat et pur, — que son avenir et son bonheur sont là. Mme de Tryas, inquiète à distance, le vient réclamer. Quand elle a tout deviné, elle connaît une jalousie si violente qu'elle va jusqu'à la tentative criminelle pour se débarrasser de sa rivale. Celle-ci, pourtant, ne la trahira pas. Ce sera elle-même qui, vaincue par cette générosité, s'accusera devant son ancien amant avant de le quitter pour toujours.

Dégagé de toutes ces passions romanesques, ce livre nous raconte en somme le retour de l'enfant prodigue. C'est l'histoire d'un déraciné qui reprend ses forces et qui retrouve la direction de sa vie en touchant à nouveau, comme Antée, le sol natal. Or c'est très exactement l'histoire de la jeunesse d'Octave

Feuillet. D'une ancienne famille de Normandie, il avait perdu sa mère à dix ans et en avait ressenti, si prématurément, un tel chagrin qu'il en avait failli mourir. Son père, avocat, puis secrétaire général de la préfecture de la Manche, était un homme fort distingué, ami de Guizot, rallié dès la première heure au Gouvernement de Juillet par son esprit libéral, et qui semblait appelé aux plus hautes ambitions politiques, mais aigri par son veuvage et par une maladie cruelle, — la goutte, — qui le tenaillait et le clouait au lit. Mme Octave Feuillet, dans ses souvenirs, le peint ainsi dans l'hôtel de la rue Torteron qu'il habitait à Saint-Lô. « M. Jacques Feuillet avait été un des esprits les plus brillants de son époque. Tous ceux qui l'avaient connu ne savaient oublier sa belle intelligence, sa dignité, son honneur sans tache : mais ils se souvenaient aussi de sa sévérité, de cette autorité un peu tyrannique avec laquelle il avait toujours traité ses amis et ses enfants. Il vivait avec un frère, ancien militaire ayant fait les guerres de l'Empire, dans un hôtel de la ville basse. L'hôtel était situé entre cour et jardin. Au pied de ses murailles passait un large ruisseau où les rats défilaient en procession vers le soir. Le jardin qui s'élevait en amphithéâtre avait de grands arbres éplorés, des sentiers raides, des escaliers moussus par lesquels on arrivait à une longue allée de charmilles d'où l'on apercevait la haute ville et les flèches de la cathédrale. Sur un tertre plein de verdure, dominant la maison, un petit faune en pierre, noirci par le temps, jouait de la flûte à l'abri des lilas. Les lierres et les pervenches tombaient en guirlandes autour de lui. »

De cet hôtel noble et triste de Saint-Lô, les deux fils aînés de ce Jacques Feuillet, Eugène et Octave, Eugène de deux ans plus âgé qu'Octave, avaient été envoyés au lycée Louis-le-Grand à Paris pour y achever leurs études commencées au vieux collège communal de la place des Beaux-Regards. Ils y avaient fort bien réussi, surtout Octave qui obtenait au concours général trois nominations : le 2e prix de discours français, le 1er accessit d'histoire et le 2e de discours latin. Détail touchant : son oncle, le vieux soldat, qui note dans un journal intime les succès des deux collégiens, et c'est même tout ce qu'il y note, ajoute en commentaire : « Il lui était permis d'espérer mieux (1). »

(1) *Octave Feuillet intime*, par le docteur Le Clerc (Saint-Lô).

Après le collège, il fallait choisir une carrière. L'autorité paternelle entendait disposer de l'avenir : elle destinait Eugène aux finances et Octave à la diplomatie. Eugène, plus dilettante, également doué pour toutes choses, — il écrivait fort bien, jouait du violon à merveille et sculptait avec talent, — se laissa faire et entra comme surnuméraire au ministère des Finances. Octave, lui, se sentait la vocation littéraire et résista. Son père lui coupa les vivres. Il resta à Paris, livré à ses seules ressources, et tenta la fortune au théâtre, tout comme Philippe de Boisvillers.

Mais il ne la tenta pas tout seul. Ou plutôt une tentative qu'il fit tout seul ayant échoué, il s'adjoignit un compagnon. Il avait fait représenter à l'Odéon (15 nov. 1845) une pièce en un acte, *le Bourgeois de Rome*, sorte de fantaisie qui n'avait pas le mérite d'être en vers et que le public n'avait goûtée qu'à demi, et cet échec le laissait en assez piteux état, quand il se lia avec Paul Bocage, le neveu du grand acteur. Paul Bocage le recueillit rue Saint-Jacques chez ses parents qui tenaient boutique d'épicerie. Tandis que la mère Bocage leur confectionnait des pommes de terre frites dont Octave devait garder un excellent souvenir, les deux jeunes gens écrivaient drame sur drame et les portaient à l'acteur. Celui-ci, qui avait créé *Antony*, les poussait vers les grandes machines historiques, vers les pièces à costume, vers les coups de théâtre et les effets violents. C'était pour Octave la pire école, car il était ainsi poussé hors de sa nature. Il se mettait à la remorque du père Dumas. Ainsi furent composés et joués *Échec et mat* (Odéon, 23 mai 1846), drame en cinq actes, avec Bocage dans le rôle du duc d'Albuquerque, grand d'Espagne, *Palma ou la Nuit du Vendredi Saint*, encore cinq actes (Porte Saint-Martin, 24 mars 1847), *la Vieillesse de Richelieu* (Théâtre de la République, 2 nov. 1848), toujours cinq actes avec Bocage dans le rôle du vieux galantin. Les résultats ne furent pas très brillants. Les deux collaborateurs, las de traîner sur la scène le vieux bric-à-brac romantique, se tournèrent brusquement vers le vaudeville et firent représenter *York* au Palais-Royal (1er juillet 1852) avec un peu plus de succès. Dans aucune de ces pièces ne se reconnaît la marque d'Octave Feuillet. Il ne s'était pas encore trouvé.

Ce Paul Bocage était un garçon charmant, plein d'esprit, mais n'en tirant rien, l'ami le plus fidèle, mais cessant brusquement de donner signe de vie, le meilleur fils du monde mais

fuyant et introuvable, au demeurant un de ces délicieux bohêmes qui sont d'excellents compagnons beaucoup plus au café que dans un cabinet de travail, et qu'il faut savoir semer en route quand on doit faire un long chemin. Octave Feuillet gardera toujours pour lui de l'affection, mais saura ne plus collaborer. Son frère Eugène, plus tard, lui donnera de plaisants détails sur le genre d'existence de ce compagnon de leur jeunesse :

« Tu sais que Paul habite la campagne, Épinay. Il a là une petite maison assez laide, trop laide même, mais il l'a tout entière et avec un jardin. Dans ce jardin il a un tas de poules et de coqs, de faisans, de pigeons, de chiens, que sais-je ? c'est une vraie ménagerie. Les soins de cette ménagerie, du jardin, de la cuisine et de la maison, de l'enfant et de Paul, éreintaient sensiblement la jeune dame. Paul s'est dit : « Avec un tel train j'ai besoin d'un domestique mâle. » Il en a parlé à ses amis, et l'un d'eux lui a amené dernièrement un monsieur en habit noir, chaîne et montre d'or, etc., en un mot beaucoup plus beau que Paul : « Voilà votre affaire. » Paul l'a interrogé, a paru satisfait de son intelligence, de ses talents en cuisine et en jardinage et lui a dit : « Henri, vous me convenez. Mais vous conviendrai-je ? C'est une autre question. Mon intention est de vous donner trois cents francs de gages par an. Mais il est fort possible que je ne puisse vous les servir exactement, et il ne faudrait pas que vous en tiriez motif pour vous relâcher dans votre service. Je suis peu réglé dans mes habitudes. L'heure à laquelle je me lève aujourd'hui est celle à laquelle je me coucherai demain. Quant à la nourriture, mes repas ne sont pas plus fixes que mon lever et mon coucher. Si vous tenez à ce que les vôtres soient réguliers, vous ne ferez pas mal de vous livrer quelque peu à la *maraude*. » Henri n'a pas été effrayé de ce programme et fait partie de la maison. Paul prend plaisir à l'appeler de temps à autre pour lui demander l'heure qu'il est *à sa montre*. Enfin cela prouve toujours que Paul se trouve maintenant dans une position un peu meilleure, d'autant plus que son oncle ne lui donne plus un sou et qu'il ne doit plus rien qu'à lui-même. »

Heureux temps où les domestiques résistaient à une telle harangue ! L'oncle Bocage, l'acteur, avait fait des avances aux

deux jeunes auteurs d'*Échec et mat :* il avait payé la part de Dumas. Car les histoires de théâtre étaient alors comme aujourd'hui passablement embrouillées; il y avait alors, comme aujourd'hui, des collaborateurs qui ne signaient pas, mais qui touchaient la recette, et des collaborateurs qui signaient et ne touchaient pas, des directeurs qui recevaient une part et des auteurs qui ne recevaient rien. Ainsi, Alexandre Dumas avait-il touché d'avance une somme de quinze cents francs pour avoir failli collaborer. Ou plutôt il avait introduit le duc d'Albuquerque en scène dès le lever du rideau. Plus tard les deux véritables auteurs, quand ils durent rembourser à l'acteur Bocage la somme versée à leur illustre conseiller, firent bien la grimace, mais ils s'exécutèrent galamment. Une reprise d'*Échec et mat* à l'Ambigu leur permit d'ailleurs de s'acquitter.

Eugène Feuillet, qui, en l'absence d'Octave, préside aux destinées d'*Échec et mat* à l'Ambigu, va voir le grand Bocage, — l'acteur, — dans sa loge, et du vieux lion fatigué brosse au retour un portrait impitoyable :

« Pourquoi cet intelligent Bocage est-il vieux comme ça? Je ne savais pas qu'il eût un râtelier, mais depuis que je l'ai vu du premier banc de l'orchestre, j'en suis convaincu. Quand il ouvre la *baouche*, on voit l'or qui fixe l'appareil en dedans. Cela brille, sapristi, qu'on dirait un palais de fées. Ça le gêne évidemment pour parler, mais ça ne doit pas le gêner pour manger, si j'en juge par la manière dont il mâche ses mots. Son cou m'avait paru fort long à la première représentation. Avant la seconde, je suis monté dans sa loge pour tâcher d'y remédier. Je lui ai dit en douceur qu'on voyait trop de pomme d'Adam. Alors il a été magnifique, se regardant dans la glace, tapant sur son cou et sur la dite pomme et me disant : « Pourtant c'est gras, ce n'est pas maigre, ce n'est pas vieux. » Mais dans la glace il se regarde comme il s'entend, pour le mieux, tandis que, devant le public, quand il vient à rejeter la tête en arrière comme il a l'habitude de le faire pour faciliter l'émission de la voix, son cou sort de son pourpoint sous la forme d'un vieux col de dindon. J'ai fini par farfouiller dans sa poitrine et y trouver sa chemise que j'ai boutonnée sur sa pomme. J'ai dit que c'était mieux, il l'a cru et c'est mieux en effet. Mais cette petite histoire lui a donné du souci. Je m'en

suis aperçu à ce que, lorsqu'il est arrivé à sa première scène avec la future duchesse :... *Presqu'un vieillard. — Oh! duc? — Oh! j'ai plus de quarante ans...* au lieu de dire simplement : *j'ai plus de quarante ans*, il a dit : *j'ai bien plus de quarante ans*. A la 3e, il est vrai qu'il a supprimé le *bien*. Mais sa chemise est toujours boutonnée sur son vilain cou. C'est toujours ça. »

Le vieux lion, pourtant, ne cessait pas d'avoir des trouvailles dans ses rôles. « Il a trouvé, continue Eugène Feuillet, un nouveau truc qui ne manque pas de faire de l'effet et qui est bien de lui, au dernier acte. Tu te rappelles : il rend des tablettes à l'honorable capitaine ; après les lui avoir remises, il prend une mine dégoûtée que tu vois d'ici, en regardant le gant dans lequel il tenait ces tablettes l'instant d'auparavant, ôte avec précaution ce gant que le capitaine a pu toucher et le laisse tomber comme une ordure... »

Cependant la vieillesse lui est cruelle. Ses trouvailles ne vont plus jusqu'à trouver un engagement à Paris. Il lui faut traîner *Échec et mat* tantôt à Saint-Denis, tantôt à Bercy, tantôt dans les provinces. Il est la pire chose au monde : un acteur démodé. Et toujours grandiose et grandiloquent, se rappelant ses triomphes dans *Antony*, il prend la manie de la persécution. Eugène Feuillet, fidèle aux amitiés d'Octave, va le voir dans sa loge de théâtre de banlieue et aussitôt les récriminations commencent :

— Que voulez-vous, Feuillet, on m'empêche de jouer à Paris. Mon cher ami, croiriez-vous cela : on m'empêche de jouer à Paris ! ! ! Est-ce que votre frère, l'ingrat ! n'aurait pas dû me faire engager au Théâtre-Français, voyons ? Empis (alors directeur de la Comédie-Française) m'avait bien parlé de quelque chose, mais il a peur de ses comédiens. C'est un gredin. Je l'ai rencontré l'autre jour dans la rue de Richelieu. Il n'a pas voulu me parler, parce qu'il craignait que M. Provost, M. Régnier, M. Samson ne le vissent causer avec moi. J'ai été obligé de le prendre de force par le bras. Il se cachait la figure pour n'être pas reconnu. Il m'a dit des choses fort désagréables, cet homme qui me doit tout cependant ! C'est une infamie. — « M. Empis, lui ai-je dit en me découvrant devant lui, je ne m'attendais pas à un accueil aussi *funeste* de la part de l'auteur de *l'Ingénue à la Cour*. Car, voyez-vous, Feuillet, c'est moi qui la lui ai

arrangée, son *Ingénue à la Cour:* je l'ai faite, mon cher Feuillet, je l'ai mise à la scène et, trois jours, — écoutez bien ceci, Feuillet, — trois jours après la première représentation, ce gueux-là était nommé membre de l'Académie française! C'est la seule mauvaise action que j'aie commise en ma vie...

Il me semble que nous avons entendu plus récemment ce même langage. Plus tard encore, Octave Feuillet, déjà caressé par la gloire et candidat à l'Académie, s'en ira faire visite au vieil acteur qui avait séduit sa jeunesse. Il le trouvera vêtu comme un pauvre, au milieu de tableaux décrochés et épars sur les meubles, accusant l'univers entier de trahison, et menaçant Ponsard de cesser de le tutoyer, si Ponsard commettait l'infamie d'entrer au Sénat: « Tout cela, conclut l'auteur de *Dalila*, me causait un peu de sourire, un peu d'ennui, un peu de pitié. Enfin, je me suis sauvé après une longue et dernière séance sur l'escalier. »

L'oncle et le neveu Bocage avaient exercé une grande influence sur Octave Feuillet débutant, mais ni l'un ni l'autre ne l'avaient aidé à se découvrir. Au contraire, ils avaient tous deux contribué à l'égarer sur ces chemins du lyrisme et du romantisme où la jeunesse volontiers s'engage d'elle-même et qui ne le conduisaient pas dans l'art à son domaine particulier. Cependant il leur sera toujours reconnaissant d'avoir paré de leurs illusions ses années d'apprentissage. C'est alors, — après les échecs réitérés de la collaboration Octave Feuillet-Paul Bocage, — que se posa pour lui un grave cas de conscience : il allait se montrer, en le tranchant, le premier de ses héros futurs qui préfèrent l'honneur à toutes choses.

Son père, rongé de goutte, vieillissait dans l'hôtel morose de la rue Torteron à Saint-Lô, sans cet appui quotidien qui réconforte et maintient un malade. Eugène et Octave, tous deux à Paris, tinrent conseil. Il leur apparut que l'un d'eux avait le devoir de rentrer au foyer paternel. Mais lequel ? Eugène, entré au ministère des Finances, suivait une carrière sûre. Il ne pouvait donner sa démission sans compromettre tout son avenir. Octave, au contraire, pouvait travailler en province, et même en des conditions plus paisibles, moins difficiles. Oui, mais n'était-ce pas renoncer au théâtre, se faire oublier, se placer de soi-même en dehors de ces circonstances et de ces relations qui favorisent le succès et permettent d'en tirer parti ? Sans doute

le jeune auteur dramatique ne se décida-t-il pas sans un profond déchirement intérieur, et sans doute aussi s'exagéra-t-il le sacrifice qu'il accomplissait et les obstacles qu'il croyait dresser devant sa vocation d'écrivain. Comme son Philippe de Boisvillers, il revint au pays natal et comme lui il s'en trouva bien.

II. — LE FRÈRE AINÉ D'OCTAVE FEUILLET

Il s'en trouva bien, parce que, délivré de toute collaboration et de toute défroque historique, rendu à lui-même dans le calme de la petite ville, il sut cultiver son jardin et trouver ses limites. Il découvrit la poésie de la vie simple, le lyrisme du train ordinaire, la vanité des fausses passions, les profondeurs des sentiments naturels, la beauté de l'honneur. Sur ces nouveaux thèmes il va broder les plus fines et les plus délicates variations. Le monde qu'il voit en Normandie, — monde alors très brillant, très entiché de sa noblesse, avide de réceptions, de fêtes, de chasses et des plaisirs plus secrets qui se dissimulent sous ces apparences, — le préparera à l'étude du monde plus raffiné de Paris et de la Cour dont il sera un jour l'historien. Il ne sait pas en rentrant chez lui, dans le maussade logis où l'attend un vieillard attristé et impérieux, d'ailleurs généreux et de grand cœur, tout ce qu'il gagne à ce retour. Les dix années qu'il y passera, — de 1849 à 1858 à peu près, c'est-à-dire de 28 à 38 ans, — seront parmi les plus fécondes de son existence d'écrivain, celles qui lui donneront sa manière et sa maîtrise. Dans le roman, elles le conduiront de *Bellah* au *Roman d'un jeune homme pauvre*, et peut-être même, demeuré à Paris, pris dans l'engrenage du théâtre, ne fût-il jamais venu au roman, quand il doit à ses romans sa vraie gloire. Il prendra dans la *Revue* la place laissée vacante, — si vite, — par Alfred de Musset qui, en peu d'années, entre 1833 et 1837, y avait donné presque toute l'admirable série de ses *Comédies et Proverbes*. Sans l'égaler certes, il y publiera à son tour *le Pour et le Contre* (1er juillet 1849), *la Partie de dames* (15 juin 1850), *l'Ermitage* (15 septembre 1851), *le Cheveu blanc* (1er mai 1853), *Dalila* (1er septembre 1853), *la Fée* (15 avril 1854), etc. Et comme Philippe de Boisvillers encore, il épousera sa cousine.

J'imagine qu'il a pensé, sans nous le révéler, à sa fiancée en traçant le portrait de Jeanne de la Roche-Ermel dans *les*

Amours de Philippe. Cette jeune fille gaie, vaillante, qui n'a pas peur de la vie, qui la regarde bien en face, même si elle doit se mesurer avec la passion et toutes les tentations coupables, n'est pas sans ressembler à cette charmante et rieuse Valérie Dubois qui devait plus tard évoquer avec tant de gentillesse et de bonne humeur son enfance et sa jeunesse dans son livre de souvenirs. Elle avait dix ou onze ans de moins que lui : il l'avait vue toute petite fille dans cette maison ensoleillée de la ville haute, sur la place des Beaux-Regards, d'où l'on découvre un horizon de bois, de verdure et d'eau. Qui sait? peut-être lui apparaissait-elle de loin, quand il menait à Paris sa vie aventureuse, comme son bonheur futur. Et cependant il allait commencer par lui imposer, à elle aussi, un sacrifice. Car, pour cette enfant de dix-neuf ans, épouser Octave Feuillet, déjà connu, auteur dramatique joué, sinon réputé, collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, c'était mener la vie de Paris, — les restaurants, les théâtres, le monde. Son imagination d'enfant brodait là-dessus. Or, il lui annonça qu'ils s'installeraient à Saint-Lô, dans le triste hôtel de la rue Torteron, auprès d'un malade. Elle l'aimait, elle accepta. Quant à croire que ce fut sans regret, elle ne le dit pas, ou plutôt elle le dit en riant. Mme Octave Feuillet a toujours goûté la vie de société : on le voit bien dans ses *Mémoires;* elle prenait plus de plaisir aux fêtes impériales des Tuileries, de Compiègne et de Fontainebleau que son mari, toujours un peu amoureux de solitude. Car ce grand peintre du monde n'aimait le monde qu'en passant, juste le temps d'y prendre ses modèles.

La vie, rue Torteron, ne fut pas très gaie. Ou plutôt, la jeunesse de Valérie en fit toute la joie. La jeunesse de Valérie, et le travail, et aussi la naissance d'un petit André, puis d'un petit Jacques. Jamais Octave ne travailla mieux. Il y oubliait l'éloignement de Paris. Et il lisait ses ouvrages, à peine achevés, à sa femme et à sa romanesque belle-mère, dans son cabinet écarté et matelassé. Parfois les lectures étaient troublées par les appels exigeants du malade.

Avait-il renoncé à faire jouer les comédies et proverbes qu'il envoyait à la *Revue*? Quand un auteur dramatique renonça-t-il à être joué? Il avait les yeux sans cesse tournés vers Paris. Mais il avait la chance d'y voir son double.

Son frère aîné, Eugène, resté sur place, l'y remplaçait, et

avec quel dévouement et quel prodigieux savoir-faire! On sait que dans la collaboration Erckmann-Chatrian, Erckmann faisait les romans et les pièces et Chatrian les commissions. Chatrian plaçait les manuscrits, visitait les directeurs de revues et les directeurs de théâtres, choisissait les acteurs, dirigeait les répétitions, organisait la claque, secouait la presse et touchait les fonds, qu'il partageait. Il y a ainsi toute une série d'ouvrages d'Octave Feuillet, *le Pour et le Contre*, *la Crise*, *Péril en la demeure*, *le Village*, *Dalila*, qui pourraient à ce compte être signés : Octave et Eugène Feuillet. Car Eugène en fut l'impresario, le metteur en scène, l'agent de propagande, et le caissier. Mais il ne retenait rien pour lui-même, sauf ses frais dont il tenait un compte exact et minutieux qu'il faisait approuver à Octave. Et il mettait au courant le reclus de la rue Torteron de toutes ses démarches, de tous ses faits et gestes. Il le mettait au courant par le moyen d'une correspondance qui fourmille de détails pittoresques et plaisants. Cette correspondance, que je vais dépouiller, va nous permettre d'assister à toute une série de représentations, d'y assister, mais des coulisses mêmes, et de connaître par le menu les premiers véritables succès dramatiques d'Octave Feuillet.

Eugène avait donc deux ans de plus qu'Octave. Avant le retour de celui-ci à Saint-Lô, les deux frères ne s'étaient jamais quittés; ils avaient suivi les mêmes cours, soit au collège communal des Beaux-Regards, soit à Louis-le-Grand, et ils avaient partagé la même vie de demi-bohême avec Paul Bocage, le peintre Philippoteaux et la jeunesse dorée de ce temps. Pendant leurs vacances à Saint-Lô, ils se promenaient ensemble dans les chemins creux des coteaux normands ou sur les bords de la Vire. Enfin, ils étaient encore unis dans une même affection profonde pour leur père, dont ils connaissaient la haute valeur et que le mal physique terrassait. Quand Octave accepta de rentrer au pays natal par dévouement filial, Eugène lui fit la promesse que sa carrière n'en souffrirait pas. Nous verrons comme il tint parole.

Non seulement il était l'aîné, mais il avait en partage une santé plus vigoureuse, un caractère mieux équilibré. Le cadet était impressionnable et sensible et le fut toujours. Le grand frère le rassurait, le protégeait. Cet Eugène était un beau garçon très élégant, aux manières aimables, d'une rare délicatesse.

J'ai sous les yeux une miniature qui le représente avec de superbes cheveux bouclés, une barbe fine, des yeux rêveurs et spirituels ensemble, le nez bien dessiné. Un portrait d'Octave, à peu près de la même époque, nous montre un jeune homme non moins élégant, mais plus mince, plus frêle, plus délicat : le front lumineux est pourtant plus beau. Eugène, je l'ai dit, avait en partage toute sorte de dons, mais c'étaient de ces dons qui font le succès dans le monde, dons de virtuose, de charmeur, d'improvisateur, non point dons de créateur. Il avait par surcroît, — ce qui est plus rare, — un sens exact des proportions, un clair et judicieux bon sens. Il eut la sagesse de reconnaître que le grand homme futur, c'était son cadet. Et lui, si brillant, si bien doué, si fêté, lui l'aîné, se mit carrément au second rang, accepta de servir la renommée, puis la gloire d'Octave, de la frotter chaque matin, de la faire reluire, de l'imposer à Paris toute resplendissante.

Je ne sais s'il y a beaucoup d'exemples d'un tel dévouement, d'une telle amitié fraternelle. Sur l'intelligence et la finesse d'Eugène, sur sa valeur littéraire même, les lettres auxquelles je ferai des emprunts ne laissent aucun doute. Or il s'oublie totalement lui-même. Jamais le moindre retour en arrière. Bien plus, il ne se contente pas de remplacer à Paris son frère absent. A distance, il l'excite, il l'exalte ou il le console, et sans cesse il lui redonne cette confiance en soi qu'Octave perdait si aisément. Il ne s'adresse pas qu'à lui, il secoue toute la maisonnée de la rue Torteron pour qu'elle entoure et acclame le héros de la famille, il écrit à Valérie qu'il tutoie pour qu'elle rassure et tranquillise Octave. Il fait le cercle de famille autour d'Octave et, quand les nerfs de celui-ci leur jouent des tours, il est le premier à les excuser, afin qu'il n'y ait jamais entre eux de malentendus. En vérité, Octave Feuillet eut là une perfection de frère aîné.

Bellah commence à la *Revue* le 1er mars 1850. Octave n'a pas reçu le numéro et se lamente. Eugène le conjure de ne pas se faire de mauvais sang sans motifs réels et le complimente de cette première partie qu'il déclare superbe. Sans cesse il remonte le moral de la vieille maison de Saint-Lô : « Quant à mes lettres, écrit-il à Valérie, à moi qui suis seul, je vous prie de les considérer toujours comme vous étant adressées à tous, quel que soit celui dont elle porte le nom. Peu d'instants se passent sans que je songe à vous, mais, quand je vous écris, vous

êtes tous là. » Ses lettres apportent l'air de Paris : on les lit, on les relit, surtout Octave, mais Valérie a sa bonne part des gentillesses fraternelles : « Je t'assure, lui dit-il encore, que de jour en jour je me félicite davantage d'avoir une sœur comme toi. Et je le dis tout haut, et je le dis à tout venant, si bien qu'il serait absurde que tu fusses la seule à qui je ne le chantasse pas un brin aussi. Je te le dis donc. Et plus je m'en félicite, plus je t'aime, et plus je t'aime, plus je m'en félicite... » Il sait bien que la jeune femme donne à Octave le courage de vivre et écrire loin de Paris, dans le voisinage quotidien d'un malade difficile et despotique. « Entortillez bien les nerfs d'Octave, lui recommande-t-il, de votre douce et tendre bonté. »

Un soir d'hiver (février 1855) il vient de relire *Péril en la demeure* qui va être prochainement joué à la Comédie-française, qui serait prochainement joué si Octave consentait à une légère modification, et il écrit à son frère :

« Chut! — Pss — Paris est endormi sous la neige. On n'entend plus rien. Les voitures ne roulent plus; les chevaux glissent et tombent; celles qui roulent, on ne les entend pas. Les hommes ne sortent pas. Ceux qui sortent ne parlent pas; leurs cache-nez les étouffent. Chut! Paris est endormi sous la neige. Quelle occasion, mon cher Octave, pour dire un secret, un doux secret! Comprends-tu cela? Le silence dans Paris! Je n'ai vu cela qu'en juin 1848. C'est à toi que je veux dire ce secret, dans le silence de Paris, et pour te le dire, je suis venu m'établir tout près du Théâtre-Français, le seul confident que nous puissions avoir : *tu as fait un chef-d'œuvre*, mon cher Octave.

« Ç'a été mon idée quand j'ai lu ta pièce d'un bout à l'autre. Ç'a été l'idée de tous ceux à qui je l'ai lue ensuite. C'est l'idée de Régnier et de Mme Allan.

« Mais ta lettre, ta dernière lettre, charmante d'ailleurs, est tout simplement absurde du point de vue de tes impatiences, de ton jugement sur les gens qui t'aiment et t'admirent par-dessus tout. Tu es donc tout à fait gâté en vérité : je te l'ai toujours dit. Si tu avais éprouvé échec sur échec, si tu t'étais constamment trompé sur celles de tes œuvres que tu croyais bonnes, si tu n'avais jamais eu un succès, je comprendrais tes doutes, tes inquiétudes et les coups de poignard que tu dois au facteur. Mais rien de tout cela. Autant d'œuvres, autant de succès. Autant

de tentatives, autant de réussites. Tes doutes sont de l'ingratitude, tes récriminations de ne pas changer un iota pour compléter une œuvre pareille à ta dernière comédie, seraient de la folie. Vlan, tant pis!... »

Quel diplomate! Comment n'obtiendrait-il pas d'Octave ce que personne encore n'en a pu obtenir : ce changement qui perfectionnera *Péril en la demeure* et assurera son triomphe? Il le flatte, il le caresse, il le cajole, et, quand il l'a ainsi amadoué et mis au point, il formule la demande. La maison de la rue Torteron est étroitement reliée par ses lettres à tout ce qui se passe à Paris, ou du moins à tout ce qui, à Paris, intéresse Octave. Cet habile homme a le cœur le plus tendre. Le voilà tout heureux parce que Valérie lui a écrit que ses lettres faisaient du bien à Octave : « Tu me dis, ma chère amie, que mes lettres donnent un moment de bonheur, de repos à Octave. Que je voudrais donc pouvoir allonger mes lettres pour accroître la durée de ce moment-là!... » Il écrit à bâtons rompus, et fort gentiment, mais il écrit sans arrêt. Et même il se plaint qu'on le néglige. Il se plaint de toute la maison qui n'écrit pas, ou pas assez, sauf d'Octave qui a tous les droits s'il travaille. Mais ces plaintes même sont aimables et il ajoute : « Je n'imagine pas qu'on puisse être mieux monté que moi en famille. »

Ses lettres portent presque toutes l'en-tête du ministère des Finances, sauf celles qui sont écrites en hâte au café après des premières représentations. Seul, un employé de ministère pouvait en écrire de si longues. Et quelquefois il ajoute un post-scriptum quand il a noirci plusieurs feuilles ou qu'il a fait dans sa journée force courses utiles à Octave : « Je termine, ma chère petite Valérie, car il faut que je gagne un peu l'argent de l'administration qui m'emploie. » Ailleurs : « Je ne sais pas pourquoi on ne me met pas à la porte du ministère. C'est probablement parce que je suis presque toujours absent. »

La correspondance d'Eugène Feuillet avec Saint-Lô va de 1850 à 1858, c'est-à-dire du retour d'Octave au pays natal jusqu'à son retour à Paris après la mort de leur père. Il remplace l'absent au théâtre, à la *Revue des Deux Mondes* et chez l'éditeur Michel Lévy. Il accentue les succès et atténue les ennuis et les difficultés. Quand son frère revint, l'ancienne intimité reprit instantanément. Elle n'avait, de fait, jamais cessé. Il continua

sa carrière sans aucune ambition personnelle, beaucoup plus intéressé par celle d'Octave, ne quitta jamais Paris qu'il adorait, sauf pour Charenton où il fut nommé percepteur, prit sa retraite en 1878 et se retira à Champigny où il mourut en 1891, un an après Octave, et peut-être du chagrin de sa mort. Il fut un modèle d'amour fraternel.

III. — *LE POUR ET LE CONTRE*

Le Pour et le Contre est un proverbe que la *Revue* avait publié dans son numéro du 1er juillet 1849. Buloz retrouvait avec Octave Feuillet la veine des comédies de Musset. Et de même que *le Caprice, Il ne faut jurer de rien, les Caprices de Marianne* avaient passé de la lecture au théâtre, les scènes et proverbes de Feuillet allaient, à tour de rôle, sous l'impulsion vigilante d'Eugène, affronter les feux de la rampe.

La Révolution de 1848 n'avait pas troublé longtemps la vie parisienne, et le coup d'État du 2 décembre 1851 pas davantage, à en juger par les lettres d'Eugène Feuillet qui envoie à Saint-Lô ces notes datées du 5 décembre :

« Je crois que tout est fini. On le dit généralement, et ce que j'ai vu de Paris aujourd'hui semble indiquer qu'on ne se trompe pas. Du reste, en voilà bien assez comme cela : on ne peut rien imaginer de plus affligeant que ces batailles dans les rues. Et habiter Paris, en ces jours où retentissent d'instant en instant les bruits du canon et de la fusillade, donne une surexcitation, une fièvre résultant de la tension des nerfs, qui empêche de dormir. Cette insomnie m'a permis de juger que jamais la rue de Chabrol et ses environs n'avaient été plus tranquilles la nuit, mais la tranquillité extrême a dans ces circonstances elles-mêmes quelque chose d'agaçant. Enfin, lorsqu'à l'aube j'ai entendu le pavé retentir du bruit de quelques voitures, j'ai éprouvé une véritable satisfaction, car hier soir, au train dont les choses allaient, on pouvait bien supposer que Paris serait, ce matin, hérissé de barricades. Il n'en est rien, Dieu merci, et je suis venu au ministère sans rencontrer d'obstacles... »

Et plus loin : « Le calme partout : les ouvriers travaillent comme à l'ordinaire. »

Au théâtre, le drame romantique agonisait, malgré les reprises de *Richard Darlington*, d'*Antony* et de *Chatterton*.

Victor Hugo, exilé volontaire, n'était plus là, pour prolonger son existence. Ponsard reprenait l'offensive et Rachel, la géniale Rachel assurait le retour triomphal de la tragédie classique. Dans la comédie, Scribe régnait encore, prodigieusement habile, maître dans l'art de tirer les ficelles de ses pantins : *Bertrand et Raton* réussissait à merveille et *Adrienne Lecouvreur* en collaboration avec Legouvé. Mais on voyait poindre à l'horizon des astres nouveaux, Émile Augier et Dumas fils, qui allaient renouveler l'art dramatique, l'un en le rapprochant de l'observation réelle, l'autre en le pliant à la critique sociale. Auprès d'eux, avec plus de poésie intime et moins de vigueur, allait se ranger Octave Feuillet.

Parmi les grands comédiens et les comédiennes en renom, on citait le vieux Bocage, pareil à un général qui n'accepte pas la retraite, Samson, Régnier, Bressant, au Théâtre-Français, Lafontaine, Got, Delaunay qui débutaient, Rachel orageuse et sublime, les deux Brohan, Augustine et Madeleine, l'une plus fine et spirituelle, l'autre plus mesurée et clairvoyante, Mme Allan inimitable dans les rôles de mère, et Nathalie et la charmante Rose Chéri qui avait épousé Montigny, le directeur du Gymnase, et tant d'autres qu'il faudrait citer, s'il s'agissait de dresser le bilan des spectacles au commencement du Second Empire. Quant à la critique, elle exerçait ses fonctions avec une autorité et un manque de complaisance qui sont aujourd'hui fort atténués. Dans un amusant ouvrage, *les Premières représentations célèbres* (1), Charles Monselet qui, lui-même, se montrait assez méchant et hargneux, nous trace ce tableau du tout-Paris de 1857 : « Voici les zélés : un pince-nez se montre, précédant un personnage de petite taille, M. Jules de Prémaray, l'homme d'esprit de *la Patrie* ; il est suivi par M. d'Avrigny qui représente *l'Assemblée Nationale*. M. Jouvin, dont la myopie a fait oublier celle de M. Paul Foucher, se heurte à tout le monde en cherchant sa stalle, et fait ses excuses à son beau-père qu'il ne reconnaît pas. Un peu raide, mais souriant et vêtu avec recherche, c'est M. de Calonne, un grand nom à la tête de la *Revue contemporaine*. M. Fiorentino est trop vaste pour se contenter d'un fauteuil d'orchestre, il remplit la loge du *Constitutionnel* et sourit débonnairement, en découvrant une double

(1) *Les premières représentations célèbres*, par Charles Monselet (Degorge-Cadot, éditeur).

rangée de dents blanches au fond d'une barbe plus noire que l'Érèbe. M. Paul de Saint-Victor, fin et attentif, écoute une jeune dame assise à côté de lui, et qui parle comme un feuilleton, après avoir autrefois parlé comme un vaudeville... » Il faudrait ajouter à cette liste incomplète Gustave Planche, Albéric Second, Édouard Thierry, Armand de Pontmartin et Émile Montégut, et le plus illustre de tous, Théophile Gautier, et le plus bruyant, Jules Janin, le prédécesseur de Jules Lemaître et de M. Henry Bidou aux *Débats*, qui ne peut rester au spectacle jusqu'à la fin, car « il va jouer aux dominos, et il rentrera chez lui parlant latin et se moquant de sa goutte. »

Les couloirs n'ont guère changé. Mais en ce temps-là, c'était au foyer que se réunissaient les journalistes, « les quotidiens, les bi-hebdomadaires, les hebdomadaires, les mensuels, le *Tintamarre* et la *Revue des Deux Mondes :* cohue, poignées de mains, brouhaha, intérêts, défiances, promesses, jugements contenus, mots d'ordre pris et oubliés, recommandations et présentations, des rires, quelquefois des colères, un mot préparé et qui avorte, un mot involontaire et qui fait fortune, les regrets et les comparaisons, le comédien qu'on invente et celui qu'on enterre, la figurante d'hier dont on fait le premier sujet de demain... »

C'est dans ce milieu difficile de directeurs, de comédiens et de critiques qu'il fallait naviguer. Dès les premières lettres, Eugène Feuillet se révèle un nautonier de premier ordre. Il s'était fait la main sur les directeurs de revues et de journaux, n'ayant pas craint d'affronter à la *Revue* le terrible Buloz en personne, et même son caissier, muet et impassible comme un gardien du sérail. Il a le pied parisien. Ainsi voit-il, d'un coup d'œil sûr, quel appui représente *le monde* pour le lancement d'un jeune auteur. Le Gymnase tarde à jouer *le Pour et le Contre :* la princesse Gagarine fait jouer chez elle cette bluette et se réserve le principal rôle. Il envoie la nouvelle à Saint-Lô comme un bulletin de victoire, donne la répartition des rôles (le marquis : M. de Humboldt ; la marquise : princesse Gagarine ; un domestique : prince Boris Kourakin), copie des passages flatteurs du *Paris*, le journal de Gavarni, et cite, comme une gazette, les principaux auditeurs : la princesse Mathilde qui déjà s'intéresse à Octave Feuillet, la marquise d'Adda, la princesse de Bauffremont, la duchesse de La

Rochefoucauld, la duchesse de Maillé, la duchesse d'Estrée, et les Noailles, et les Castellane, et les Jumillac, et les Rohan, et les Richelieu, etc. « Je regarde, conclut-il, cette représentation comme une réclame pour le Gymnase qui les économise un peu... » Après quoi il raconte à son frère le duel Augier-Monselet. Charles Monselet, à propos de *Philiberte*, avait écrit cette phrase désobligeante : « M. Augier, qui a su mériter le prix Montyon, saurait aussi, nous n'en doutons pas, moyennant une prime suffisante, faire une *Dame aux Camélias*. » Ce Monselet qui, dans ses vers, nous apparaît aujourd'hui comme un précurseur de Raoul Ponchon, d'une verve copieuse et savoureuse et d'une humeur folâtre, était dans sa prose volontiers perfide et pointu. Nous le retrouverons à propos de *Dalila*.

Le Gymnase s'obstinant à retarder la représentation de *le Pour et le Contre*, Eugène fait donner la garde. Il appelle à Paris Octave qui amène avec lui sa jeune femme, enchantée du voyage. Et c'est Eugène qui se charge de donner à son père des nouvelles du jeune ménage, s'efforçant de faire prendre patience au malade en lui montrant l'utilité des démarches et des relations :

« S'en sont-ils donné, s'en donnent-ils ! et cela avec leurs mines perpétuellement fraîches et roses, Octave comme sa femme. Qu'il vienne donc me parler de sa mauvaise santé !... Figure-toi qu'ils n'ont encore passé qu'un jour sans aller au théâtre, et toujours gratuitement, sauf une ou deux fois. Ma foi, au bout de quelques jours, moi qui ne puis faire la grasse matinée, j'ai donné ma démission de cavalier servant et je ne les accompagne plus que de temps à autre. Ce serait à me faire prendre le théâtre en grippe. Heureusement, l'hiver se présente bien pour me le faire aimer plus que jamais, puisqu'il ne se passera décidément pas sans qu'on joue deux ou trois pièces d'Octave. D'abord *le Pour et le Contre :* c'est sûr puisqu'il y a déjà eu une répétition hier. Octave a été enchanté de Rose Chéri, moins de Dupuis qui lui a pourtant paru intelligent et docile. Et comme Montigny est lui-même très habile à diriger son acteur *chéri*, on peut croire que cela marchera bien. Cette première lecture a paru froide à Octave, mais cela ne peut être chaud devant personne. *La Crise* passera ensuite bien certainement, soit au Gymnase, soit au Théâtre-Français où Octave la

porterait, si le bruit que l'on fait courir de la grossesse de Rose Chéri venait à prendre des dimensions non équivoques au moment où il s'agirait de monter la pièce... »

Voilà Saint-Lô au courant des *espérances* de Rose Chéri ! Et pour préparer l'avenir, il expédie Octave chez Camille Doucet, chef du bureau des théâtres au ministère d'État, avec *la Crise* sous le bras, afin de ménager à son frère l'accès de la Comédie-Française où il pressent bien que sa place est marquée. Avec un machiavélisme incroyable, il s'arrange pour que le Gymnase sache que la Comédie-Française souhaiterait de jouer *la Crise*, et du coup le Gymnase s'engage à la monter dans un délai rapproché.

Octave et sa femme sont arrivés à Paris au mois de septembre (1853). Ils n'y attendent pas la répétition générale, cependant imminente, de *le Pour et le Contre*. Quel étrange auteur dramatique qui s'en va se terrer à Saint-Lô pendant qu'on le répète et le joue ! Mais qu'a-t-il besoin d'être là, puisque son double reste sur place ? Ce double a bien failli le suivre en province. Eugène, en effet, et Paul Bocage ont accompagné le jeune ménage jusqu'à Mantes-la-Jolie. On ne pouvait se séparer. Enfin on se sépara sur un petit verre de rhum dont Eugène vante la recette à son frère pour lui dégager la tête qu'il a trop portée à se faire du souci. Ces souvenirs remplissent la première lettre qu'il adresse à Octave après son départ : « Depuis six semaines j'étais en famille, mon cher Octave. Vous voilà partis ! malgré mes amis, malgré mon activité, c'est bien grand et bien vide autour de moi... » Et revenant sur la séparation de Mantes, il raconte à son frère comment il a passé la soirée avec Paul Bocage à écouter vibrer sous le vent, comme des harpes éoliennes, les poteaux télégraphiques :

« Après vous avoir quittés, nous sommes allés, Paul et moi, nous promener sur la route au clair de la lune. Tu te rappelles le temps qu'il faisait. Cela a bien changé depuis ! C'était une vraie nuit de poète. Toi qui l'es, j'aurais voulu que tu fusses encore avec nous, quand tout à coup, au milieu de ce grand silence dont on jouit si bien quand on vient de quitter Paris, nous avons entendu, arrivant, nous ne savions d'où, une musique étrange, mais douce et harmonieuse au possible. Elle semblait apportée de bien loin, par la brise et se mêlait à ses

parfums. Jamais je n'avais rien entendu de semblable. Je m'arrête tout court, et je dis à Paul : écoutez donc ! — Oh ! c'est étonnant ! c'est étonnant ! N'est-ce pas ? Mais est-ce qu'il ne vous semble pas que cela manquait à cette nuit pour la faire complète ? C'est ravissant. — Mais qu'est-ce que cela peut être ? — Mon cher, pour moi, lui dis-je, je n'ai jamais entendu de harpe éolienne, mais voilà l'effet que je me suis toujours imaginé qu'elles doivent produire. Et je voudrais en avoir une, si c'est là leur musique. — Une femme blanche, appuyée sur une grande harpe d'ivoire, argentée par les rayons de la lune, au milieu du brouillard transparent, nous eût apparu tout à coup, au versant du coteau, qu'en vérité cela ne nous eût pas surpris. — Mais qu'est-ce que c'est donc ? Sont-ce des insectes nocturnes ? Est-ce notre étrange cocher qui pincerait de la lyre, par là, dans un coin ? — Enfin, je découvre le siège de cette harmonie céleste : c'est le *Télégraphe électrique*. — Tu verras qu'un jour on fera de cela une grande musique continue, tout autour de la terre, les quatre ou cinq cordes de métal tendues sur des ronds de porcelaine qui font chevalet, vibrent à l'air du soir. Et pour peu qu'elles se trouvent accordées en tierces ou en quintes comme celles qui nous ont tant fait de plaisir, voilà un magnifique instrument. — A partir du moment de cette découverte, nous nous arrêtions au pied de chaque poteau pour écouter. Le poteau vibre lui-même d'une manière très sensible. »

Enfin, *le Pour et le Contre* est représenté au Gymnase (24 octobre 1853). Il inaugure la nouvelle manière d'Octave Feuillet, auteur dramatique : une moralité ou une observation d'ordre général enclose dans un petit drame intime. Cette moralité d'ordre général, c'est l'égalité de l'homme et de la femme dans la fidélité à la foi conjugale. Comme on le voit, c'est l'idée même de *Francillon*. Deux personnages seulement : le marquis et la marquise. « Ainsi, dira la Marquise à son époux qui s'apprête à la tromper, vous n'oseriez en honneur violer les conventions arrêtées entre vous et votre valet de chambre, mais la foi jurée à votre femme, l'échange de serments faits entre elle et vous au pied de l'autel, à la bonne heure cela ! » Elle ne se contente même pas de ce beau raisonnement, elle veut encore que l'homme soit responsable des fautes de sa femme : « Avouez, ajoute-t-elle, que le plus souvent vous placez votre

femme dans l'alternative de vous tromper ou de mourir d'ennui. Une vertu, si solide qu'on la suppose, a besoin de quelque encouragement et d'un peu de soutien; vous lui refusez l'un et l'autre. » Comme on le voit, Octave Feuillet se fait le champion de la femme dans le monde. N'est-elle pas toute soumise à son cœur? Donnez-lui l'amour, et elle sera prête à tous les sacrifices. Dumas fils et Paul Hervieu, tour à tour, prendront le même parti. Il faut en convenir : au théâtre, le mari est d'habitude un personnage moins sympathique que sa femme. Il faut que celle-ci soit une terrible coquine pour lui restituer l'amitié d'une salle de spectacle. Je me hâte d'ajouter que le marquis ne manque pas de se rendre aux bonnes raisons de la marquise, laquelle, il est vrai, défait devant lui son admirable chevelure, et que même, renonçant à rejoindre la coquette Mme de Rioja qui l'attend, il s'apprête à reconduire sa femme jusque chez elle. — *Êtes-vous en état de grâce*? lui demande-t-elle avant d'y consentir. Ou plutôt, lui demandait-elle. Car *le Pour et le Contre* eut maille à partir avec la censure. C'est ce que raconte Eugène à Octave dans la lettre que voici, écrite le lendemain de la première :

« Ah! ah! mon cher ami, voilà qui est fait! et bien fait! C'est passé, et bien passé. Je t'avais dit que cela devait être lundi, — ç'a été en effet pour lundi. — C'était hier au soir!

« Dois-je te dire d'abord que le succès a été celui que j'attendais! — ou commencer par les embarras? — Bah! je vais procéder par ordre.

« Je t'ai annoncé l'autre jour que j'avais assisté à une répétition dont j'avais été enchanté. Mais ce que je me suis bien gardé de t'annoncer, c'est qu'à cette même répétition, Montigny m'avait appris que la *chatouilleuse censure* avait fait demander l'auteur le matin, qu'il ne pouvait s'imaginer ce qu'elle trouvait de répréhensible dans *le Pour et le Contre*, que ça l'ennuyait un peu, et que nous allions encore voir à cette répétition s'il y avait en effet quelque chose qui pût l'irriter. Je n'ai pas trouvé, quant à moi, qu'il y eût de quoi émouvoir une sensitive, et j'aurais donné le prix Montyon bien volontiers à l'auteur sans que Montigny y eût trouvé à redire. Cependant, en pesant bien les mots, il m'a semblé, au passage, que dame Censure qui est bien plus sensible que la sensitive, oui, pourrait

trouver révoltant que l'on appelât les savants des *bêtes sans fluide*. Et plus loin, il a semblé à Montigny comme à moi, que la même dame pourrait trouver très immoral qu'un mari rentrât avec sa femme dans sa chambre à coucher. — Si c'était un amant, à la bonne heure! Cela se voit tous les jours au théâtre, et la Censure n'y trouve rien à dire. Mais un mari et sa femme! C'est une infamie! — *En état de grâce!* dans la situation et dans le ton où il était dit, nous avait semblé le plus scabreux de tout. J'ai demandé à Montigny s'il voulait que j'allasse à la Censure. Il m'a dit qu'il y enverrait Monval, et que le soir, il me rendrait compte de ce qui se serait passé. J'ai attendu le soir impatiemment. Crac! voilà qu'au moment de jouer *le Pressoir*, Le Sueur tombe malade. La première pièce était jouée qu'on ne savait pas encore comment faire, et ce qu'on ferait avaler au public à la place de ce qu'il venait voir. On court après des acteurs pour jouer *Philiberte*, le public s'impatiente. On lui dit qu'il peut s'en aller s'il veut, qu'on lui donnera des contremarques pour voir *le Pressoir*, quand on pourra le jouer. Tout est sens dessus dessous. Pas moyen de parler à ces messieurs. Je m'en vais sans rien savoir. J'ai passé une mauvaise nuit. Le lendemain, j'y retourne. Ces messieurs n'y sont pas. J'ai passé une nuit détestable. Enfin dimanche, j'ai flâné deux heures et demi devant le théâtre, attendant quelqu'un à qui je pusse m'adresser. Voilà Dupuis qui arrive à midi. Je saute dessus, le questionne. Et j'apprends que c'est *à la fin* que la Censure s'est adressée, qu'elle ne veut pas que le mari s'en aille avec sa femme dans la chambre à coucher. J'en étais sûr. Qu'il ne faut pas que la femme lui demande *s'il est en état de grâce*, qu'il ne faut pas non plus qu'elle lui dise : *Venez en paix et ne péchez plus*, que ce sont des paroles de l'Évangile, et qu'elles doivent être respectées. Il faut, de plus, pour sauver ce que la situation a de scabreux, il faut absolument que le Marquis appelle la Marquise : *Ma chère femme*, au moins une fois. N'est-ce pas gentil? C'est qu'il n'y a pas à flûter, comme dit Dupuis; il faut en passer par là. Mais comment a-t-on arrangé cela? Montigny a demandé à *Janin* de remplacer les mots qu'on supprimait, et de placer : *ma chère femme*. C'est fait, ah! cela ne va pas trop mal. Et nous jouons demain. — Mais vraiment cela ne va pas trop mal? — Non, vous verrez! Allons, tant mieux. Alors, je suis

bien aise de n'avoir pas prévenu Octave, il aurait été dans le cas de tout arrêter ! Oh ! ah mais !

« Le soir, j'ai trouvé chez le Portier les billets qui m'étaient destinés, et me suis occupé de les placer de la façon la plus avantageuse pour toi.

« Enfin voici le moment. Je passe ma revue : voilà Philippe, Paul, Parfait, Cousin, Froment, Félix, Philippoteaux, Michaux, M. de Montcloux si chaud lui, trois ou quatre dames pour battre du gant blanc sur l'utrecht de la loge, ce qui fait si bien ! Voilà une baignoire d'où vont sortir les murmures flatteurs qui poussent le parterre. C'est très bien cela, quelques chauds amis ne feraient pas mal là-haut à l'amphithéâtre des deuxièmes loges. Voici quelques jeunes camarades du ministère qui vont bien faire l'affaire. Allons, c'est bien, je suis content : allez, la musique ! Mais qu'est-ce que j'aperçois à la galerie? Oui, c'est bien elle ! C'est Aurélie ! La voilà bien près de son divin époux ! près aussi de sa mère, reconnaissable à son chef branlant ! Je vais leur dire bonjour. Leur témoigner le gré que je leur sais, d'être venus pour favoriser le succès ; voilà des bons de plus. Allons ! allez donc la musique ! on joue une pièce de Clairville et Cordier : fameux comme repoussoir ! Voilà Janin dans la baignoire d'avant-scène. Tiens Hetzel-Lévy et Cie. Je lui ai donné deux places pour ses frères, Gaïffe, etc., etc. *Le Bourgeois de Paris* est fini. La salle est très pleine, on met le tapis, on bouche le trou du souffleur et on abat sa petite machine. Le chef d'orchestre disparaît et se met au niveau de ses compagnons. Ils jouent un petit frou-frou. Le rideau se lève. Quel ravissant petit intérieur ! Quel bon feu dans la cheminée ! Quelle jolie créature dans cette belle robe de chambre de damas blanc, je crois ! Ce doit être au moins une marquise, si j'en juge par sa distinction et par le luxe et le confort dont elle est entourée, ces candélabres, ces jardinières remplies de fleurs, ces parfums de femme comme il faut, ce tapis moëlleux. Nous ne sommes pas chez un savetier, que je crois. C'est aussi l'avis de la baignoire n° 13, je pense, car j'en entends sortir le murmure flatteur, et le parterre est empoigné. Rose Chéri parle, on n'est plus qu'oreilles. Je remarque que les savants sont restés *bêtes*, mais on ne parle plus du *fluide* qu'ils n'ont pas. Encore un coup de ciseau. Le sourire le plus charmant règne sur tous les visages. Et le mot charmant, et le mot ravissant, se promènent de

bouche en bouche en attendant les applaudissements répétés que Rose excite quand elle parle du petit *enfant gros comme rien* qu'elle voudrait avoir à serrer contre son cœur! Dupuis est superbe! Ma foi oui! Il a l'air d'un prince! Mais il est bon prince! C'est un charmant garçon! Une des scènes qui ont fait le plus d'effet est celle avec la *petite bonne*. Elle est tout à fait gentille, Mlle Bodin! *C'est donc une femme comme ça!* L'*Histoire de la Robe!* ont produit une musique délicieuse. Mais comment ont-ils fini? Ma foi, très bien. Dupuis prend d'abord le flambeau comme il le faisait, et désigne la porte de la chambre à coucher, pendant que Rose lui ouvre l'autre porte, en lui disant un *bonsoir* qu'elle dit si bien. Puis ils se rapprochent, Dupuis dépose son flambeau. Rose lui demande sur son insistance, *si sa conscience ne lui reproche rien?* Ceci remplace l'*état de grâce*. Le *venez en paix*, etc., est remplacé par quelque chose comme : *allons, je vois dans vos yeux que vous dites vrai et que, etc...* Alors, je crois, Dupuis l'appelle sa chère femme, en lui baisant les mains, puis il lui baise le front pendant que le rideau tombe, au milieu des applaudissements. On les rappelle et un gros bouquet tombe aux pieds de la charmante interprète. J'ai couru au théâtre pour les remercier. Je n'ai vu que Dupuis qui se déguisait en vieux pour jouer *Philiberte*. C'est un garçon qui paraît plein de cœur. J'ai trouvé Montigny sur le théâtre, il m'a paru content. Je lui ai dit tout ce que je pensais de sa femme, et il n'est pas insensible à ces compliments-là. »

Trois jours après, Eugène revient sur le triomphe de son frère. La critique a été unanimement élogieuse, mais, au lieu de lui en savoir gré, il en attribue tout le mérite à la pièce. « Hein! ces messieurs de la critique, si pleins d'eux-mêmes, si dédaigneux pour les autres, se sont-ils assez effacés devant cette chère petite œuvre! Ces vilains hommes, si durs, si secs, que de miel ils distillent après s'être frottés à cette fleurette! Et que de cœur ils montrent, ces animaux si féroces et si redoutés! Paraissent-ils suffisamment apprivoisés par la musique du style et par l'honnêteté des idées de notre cher poète! Ce sont évidemment les méchants auteurs qui font les critiques méchants. » Il changera d'avis quand la presse sera moins bonne, car il est d'une parfaite partialité. Et il cite toute la troupe énumérée par Monselet: d'Avrigny et Édouard Thierry, Jules de Prémaray et

Lireux, et Janin que plus tard il maudira et traitera comme un misérable, n'ayant pour mesure de ses jugements que les succès et les intérêts de son frère, ce qui est un critérium infaillible et commode, et Paul de Saint-Victor dont il cite en exultant la conclusion : « Que cela est fin, précieux, attendri, quel chaste enjouement, quelle insinuante bonté! Et ce style, un tissu de soie et de lumière! Il y a là des mots qui vont tout droit se loger dans le cœur et qui y restent et qui le parfument Le succès a été comme un charme : on se grisait de ce pur langage, on s'extasiait à ces douces pensées. Savez-vous que ce petit proverbe a déjà été joué quelque chose comme cent fois à Saint-Pétersbourg, et n'est-il pas étrange que ce soit le Scythe qui apprenne à l'Athénien où est l'atticisme? » On reconnait là le lyrisme de Saint-Victor.

Eugène Feuillet découpe et envoie à sa belle-sœur tous les bons articles. Une belle dame lui montre une lettre d'Arsène Houssaye, alors directeur de la Comédie-Française, qui surnomme Octave : *Marivaux II.* Il n'a de cesse qu'il n'ait obtenu la remise de cette lettre pour l'expédier à Valérie qui la mettra dans sa collection d'autographes. Et de fait, la lettre, — inédite, — est jolie et vaut d'être transcrite :

« Chère Madame,

Où est donc Octave Feuillet? Je l'attends toujours avec *la Crise.* La porte de la Comédie-Française lui est ouverte à deux battants comme à Marivaux II. Dites-lui donc de votre plus douce voix qu'il est reçu d'avance par cet affreux comité, quel que soit le feuillet qu'il tourne.

A vous,

ARS. HOUSSAYE. »

Eugène s'applaudit d'avoir provoqué le voyage d'Octave à Paris et de l'avoir poussé à laisser jouer le Proverbe avant *la Crise.* « Il n'est pas possible, déclare-t-il, de frapper un plus grand coup qu'il ne l'a fait avec ce petit instrument. » Et il retourne à la pièce presque chaque soir, trouvant adorable ce public qui applaudit son frère :

« Les mots ont été saisis, hier surtout, de manière à ne plus rien laisser à désirer. J'étais tout seul dans une petite loge qui est sur le théâtre, et je voyais le public de face. C'était char-

mant à voir. Il comprenait comme un seul homme, et un homme intelligent. Une larme générale a perlé sur son œil à l'idée du *petit enfant gros comme rien*, que Rose Chéri exprime d'une façon si ravissante... »

Puis il s'occupe de régler la claque, la fleuriste chargée d'envoyer des bouquets à l'interprète, etc...

« Je vous en écris, dit-il, à Saint-Lô, le plus long possible de ci de là, par ci par là, sur tout, sur rien, sur ceci, sur cela, à tort et à travers, sans rime ni raison. Je tâche de faire en sorte de vous convaincre de ma bonne volonté, et que vous rattrapiez sur la quantité ce que je n'ai pas l'heur de vous fournir en qualité. Et d'ailleurs, dois-je l'avouer? l'égoïsme du vieux garçon, qui naturellement commence à se faire jour chez moi, me pousse d'une façon irrésistible à vous occuper de moi le plus possible. Pendant qu'ils me liront, ils ne feront pas autre chose... »

On devine avec quel plaisir ces lettres étaient lues en famille dans l'hôtel de la rue Torteron. Et il ne veut pas être remercié, il parle de son égoïsme! Mais, déjà, il s'occupe de préparer d'autres succès plus importants et il rêve de la Légion d'honneur pour son frère cadet.

IV. — *LA CRISE*

Ce paradoxe d'un auteur dramatique qui compose ses pièces à trois ou quatre cents kilomètres de Paris et qui ne se dérange ni pour les lire aux directeurs, ni pour les faire recevoir, ni pour les faire répéter, ni pour y assister, va se prolonger pendant des années, jusqu'à la représentation de *Dalila*, jusqu'au jour où la mort de son père rendra à Octave Feuillet une liberté repoussée par son dévouement filial.

La Crise était une de ses premières œuvres. Elle avait paru à la *Revue*, le 15 octobre 1848. Il avait suffi de peu de chose pour l'adapter à la scène et le Gymnase l'avait reçue. Le succès du Proverbe *le Pour et le Contre* devait hâter sa représentation. Et de fait elle ne fut jouée que le 7 mars 1854 avec Lafontaine, Dupuis et Rose Chéri. Le sujet est un de ces sujets généraux qui sont assurés de nous intéresser parce qu'ils sont

d'une observation courante et contenus dans la vie quotidienne. Toute femme mariée, si honnête soit-elle, traverse une crise vers la trentaine, quelquefois plus tôt, et bien souvent plus tard même, lorsque son mari, absorbé par ses occupations professionnelles, ou ses ambitions, ou ses propres passions, et d'ailleurs l'estimant trop sûre pour douter d'elle, la délaisse, néglige de recourir, pour employer une expression de saint François de Sales, expert à toutes les analyses psychologiques, « à ces menus offices, requis à la conservation de l'amour conjugal. » Balzac avait traité le même thème dans *la Femme de trente ans*. C'est le thème d'*Amoureuse* de M. de Porto-Riche, mêlé à celui de la satiété dans l'amour. C'est encore le thème de *la Pélerine écossaise* de M. Sacha Guitry : deux époux qui se croient trop certains de leur affection réciproque et ne prennent plus dès lors aucun souci de se plaire l'un à l'autre. Dans la pièce d'Octave Feuillet, Mme de Marsan est au bord de la tentation. Son mari, tout à coup alarmé, supplie son ami, Dessoles, de jouer auprès d'elle le rôle du séducteur, afin de l'avertir à temps. Dessoles se laisse prendre au jeu, mais Juliette de Marsan est bien près d'en faire autant : il faut l'intervention de ses enfants pour la ramener à elle-même. Dans *Aimer* de M. Paul Géraldy, le souvenir suffit.

Octave Feuillet, cependant, s'impatiente des retards du Gymnase. Car *la Crise* devait suivre immédiatement *le Pour et le Contre*. Quelqu'un, à Paris, s'impatiente plus que lui, et c'est son frère Eugène qui s'en va faire des scènes à Montigny, le directeur. Pour un peu, il se ferait accompagner d'un huissier, car enfin, cette pièce, le Théâtre-Français la réclame, et d'ailleurs, n'est-il pas stupide de ne pas profiter du triomphe de *le Pour et le Contre*? Mais les théâtres ont leurs mystères qu'il ne faut pas toujours approfondir. Il veut donc retirer le manuscrit. On le lui refuse. Puisqu'on jouera la pièce. — Quand? — Mais demain. Ou après-demain. — Non, demain. — Eh bien! soit, demain. On va répéter. Au fait, demain, non. Il faut laisser reposer Rose Chéri. — Alors après-demain... Il est question d'une pièce de Bayard et Scribe, *l'Institutrice*, et d'une reprise de *Diane de Lys*. Il ne faut pas qu'elles passent avant *la Crise*. On le promet à Eugène qui rassure Octave. Rose Chéri, d'ailleurs, est, à son goût, une meilleure interprète que les Brohan, Madeleine et Augustine, à qui sans doute serait

confié, — et de préférence à Augustine, plus intelligente, — le rôle de Juliette de Marsan.

Sur ces exquises comédiennes du Second Empire, c'est encore l'avis de ce méchant Monselet que je citerai, car il voit clair, s'il a des œillades assassines. « Le talent de cette belle et agréable personne, écrit-il de Madeleine Brohan, n'est point de ceux qui commandent l'admiration et déchaînent l'enthousiasme. Mme Madeleine Brohan joue bien, dit purement, plaît au regard ; mais elle n'a ni cette âpreté ni ce *coquinisme* auxquels se reconnaissent plus ou moins les actrices de race. Il ne lui arrive jamais de faire craquer ses rôles, d'outrer une situation, d'oublier ses camarades et la scène ; l'éventail de Célimène s'ouvre et se déploie harmonieusement dans ses admirables mains blanches ; mais n'ayez pas peur qu'il s'y brise, broyé entre deux alexandrins fiévreux de Molière. Est-il bien certain qu'elle soit née pour le théâtre ? Ne semble-t-elle pas plutôt appartenir à cette classe de femmes dont les robes apparaissent sur le perron des châteaux et qui font de leur vie une perpétuelle fête sereine ? Je cherche la passion sur ce visage heureux et je n'y trouve que la grâce. »

Eugène Feuillet, qui est le type de l'amateur de théâtre, est plus sévère. Il l'estime peu intelligente et lui préfère Augustine. Mais Augustine exagère. Son succès l'a grisée. Après s'être donnée à la scène, elle ne pensa plus qu'à elle-même et tint bureau d'esprit : « Des tapissiers furent mandés, assure Charles Monselet ; on leur ordonna de remettre à neuf cette chambre bleue d'Arthénice dont la maison natale de la rue Saint-Thomas-du-Louvre semblait provoquer la résurrection... Ce n'eût été rien ; mais la femme de lettres se mit en tête de surenchérir sur la comédienne : elle pensa qu'il devait y avoir quelque chose à ajouter à la Rosine de *Tartufe*, et à la Nicole du *Bourgeois gentilhomme* ; elle s'imagina que Marivaux n'avait peut-être pas expliqué suffisamment la Lisette du *Jeu de l'amour et du hasard* et qu'un peu de poivre long réveillerait ces créations assoupies. Dès lors, agaçant travail, elle se mit à ponctuer et souligner tous ses rôles, imposant sa trop attentive collaboration aux vivants et aux défunts, jouant tour à tour *le Légataire* par Regnard et Augustine Brohan, *le Mariage de Figaro* par Beaumarchais et Augustine Brohan, *les Demoiselles de Saint-Cyr* par Alexandre Dumas et Augustine Brohan. Sa personna-

lité se développa outre mesure : ce n'étaient plus des représentations qu'elle donnait, c'étaient des séances; en scène, ses mots et ses répliques étaient tous pour le public : l'interlocuteur ne comptait point. »

Nous avons connu aussi ces collaborations impertinentes, surtout avec les morts qui ne peuvent protester. Cependant Monselet, à la fin du portrait, ajoute des sourires et des grâces et se confond en politesses et salutations. Rose Chéri, elle, avait plus de naturel et moins de façons et d'artifices. C'était une enfant de la balle. Toute petite, elle avait joué à Bourges dans une troupe de famille, de deux familles, la famille Garcin et la famille Chéri. Car son nom de conte de fées était son nom véritable. Elle était une ingénue touchante qui, entrée par la petite porte au Gymnase, y prit bientôt la première place avant qu'elle n'en séduisît le directeur qui l'épousa. Celle-là se donnait à ses rôles. Elle en interpréta de très variés, tour à tour jeune fille, amante, mère. Un temps, elle se montra nerveuse à l'excès. Le critique Jouvin la définissait alors : « Un piano, une fleur, un cri. » Puis elle se domina, élargit sa manière, assouplit merveilleusement son talent. Elle pouvait être parfaite tour à tour dans *le Mariage de Victorine* et dans *le Demi-Monde*, dans un rôle de jeune fille et dans un rôle de courtisane. Dans *la Crise* d'Octave Feuillet, elle allait se montrer charmante d'inquiétude amoureuse et d'honnêteté conjugale emmêlées.

La souscription à l'emprunt, qui marche à merveille, oblige Eugène Feuillet à une assiduité plus exacte à son ministère. Cependant il ne perd pas de vue la représentation de *la Crise*. Le Gymnase, malgré ses promesses, a monté *Diane de Lys*, un des succès de Rose Chéri. Octave, d'autant plus ombrageux qu'il est plus éloigné, menace à nouveau de retirer sa pièce. Et Eugène reprend le chemin du cabinet directorial pour y faire une nouvelle scène. — Quel homme terrible que votre frère ! lui explique Montigny qui joue l'innocent, et quels terribles hommes que les auteurs dramatiques en général ! Il voit un article dans un journal : crac, rendez-moi mon manuscrit. Nous tardons deux jours à lui répondre : crac, rendez-moi mon manuscrit. Mais si nous ne l'aimions pas comme nous l'aimons, nous le lui aurions rendu depuis longtemps, son manuscrit... Ce qu'Eugène traduit par : — Nous avons une bonne pièce : nous n'allons pas la lâcher. — Et de fait, Montigny s'engage à

nouveau à représenter *la Crise* tout de suite après *Diane de Lys*, quitte à rendre *l'Institutrice* à Scribe. A Scribe? quel sacrilège! car Scribe est alors un des rois du théâtre. Mais, Scribe facilite les choses, car lui aussi menace de retirer son manuscrit, n'ayant pas une distribution à son gré. Seulement, à lui, on le lui rend.

Les répétitions commencent et vont à merveille : Lafontaine (le mari), Rose Chéri (la femme) et Dupuis (le faux séducteur) sont tous trois enchantés de leur rôle. Mais voici que la Censure intervient. Nous avons peine à nous représenter aujourd'hui, quand toutes les libertés, et même toutes les licences sont accordées au théâtre qui n'a pas manqué d'en abuser pour oublier trop souvent cette politesse et ce bon ton pourtant si nécessaire à garder dans une société soi-disant civilisée, cultivée et raffinée, les exigences de cette censure d'autrefois qui intervenait avec ses malencontreux ciseaux dans les ouvrages les plus inoffensifs. Pour Octave Feuillet, elle fut souvent impitoyable, et cela, évidemment, nous paraît cocasse. Eugène nous la montre opérant *la Crise :*

« Voici comme les choses se sont passées. — Je t'ai dit que j'avais assisté à la répétition et qu'elle avait encore eu lieu sans changements, et que Montigny devait aller à trois heures trouver MM. les Censeurs pour s'entendre définitivement avec eux. — Mais auparavant, sur les quelques annotations faites en marge du manuscrit par la Censure, le père Monval s'était transporté chez J. Janin pour le prier de vouloir bien faire les raccords, faire droit aux réclamations de la Censure, et remplacer ce qu'elle voulait supprimer. Alors, mon cher, Janin dont tu te méfies, a travaillé pendant deux heures, et produit la valeur de dix pages au moins. Ainsi tu craignais qu'il ne fît rien pour toi, et je te réponds, moi, qu'il a beaucoup trop fait; car Montigny me disait pendant la répétition que tout ce qu'il avait écrit là, était d'une *ineptie* telle qu'il serait impossible d'en dire un mot, et le soir, il me l'a prouvé en m'en lisant des passages. Je te jure que c'en est tout à fait bouffon, — *femme pot-au-feu*, — *femme feuille morte*, — *femme saule pleureur*, etc., etc. — Montigny garde cela pour te le montrer plus tard comme une bonne curiosité. — Dieu merci! on n'a eu besoin de rien de tout cela, — et grâce à la façon dont Mon-

tigny s'y est pris avec la Censure, on n'a emprunté à Janin que deux ou trois mots choisis. Tu comprends avec quelle impatience j'attendais le résultat de la démarche de Montigny ; je craignais particulièrement que les ciseaux n'eussent attaqué le *fond même du sujet de la pièce.* — J'en ai été quitte pour la peur, et dans les deux heures que j'ai passées dans le cabinet de Montigny, j'ai pu me convaincre, me bien convaincre qu'il n'y avait pas grand mal, et que relativement, les coupures faites dans *la Crise* sont peut-être moins importantes que celles qu'on avait faites dans *Pour et Contre.* — *L'exécution capitale* de la Censure est celle-ci : elle ne veut pas que *la Crise* demeure aussi *généralisée* qu'elle l'a été par toi, — c'est-à-dire qu'au lieu de dire : *Toutes les femmes, même les plus honnêtes, sont atteintes de ce mal moral, et ne peuvent se résigner à mourir sans avoir donné un coup de dent,* etc... elle veut qu'on dise : *il y a des femmes qui,* etc... Je ne cherche pas à reproduire les mots mêmes, mais seulement à te faire comprendre l'affaire. — La comprends-tu ? — Tu vois alors que le sujet de la pièce n'en reste pas moins entier et qu'il n'y a pas grand mal. Les deux mots qu'il a fallu changer pour opérer cette modification ont été très intelligemment trouvés par Montigny, et l'on n'y verra rien ! Pour le reste, ce sont de petites coupures presque insignifiantes, que nous regretterons nous autres qui connaissons les mots supprimés, mais dont le public ne s'apercevra pas. »

Enfin le 7 mars, *la Crise* est jouée et Eugène télégraphie le lendemain : « *Lauriers pour toi, vœux comblés, succès complet. applaudissements vigoureux, pas un instant de faiblesse, rires et larmes, triples salves, mille tonnerres, Rose adorable, Mars et Dorval les autres parfaits, la presse satisfaite, soixante, au moins, je vais t'écrire, Feuillet.* » Il ne ménage pas les mots, malgré le prix qu'ils coûtaient alors, et c'est déjà un compte rendu de la soirée où personne n'est oublié, ni les acteurs, ni le public, ni la recette, ni surtout l'auteur. Mais la lettre qui suit est la plus jolie *soirée parisienne* qu'on puisse imaginer. Elle commence par une distribution savante des billets de faveur : il ne faut oublier personne, ni les personnages influents, ni les amis qui se chargeront volontairement de la claque. Dumas fils est pourvu, et Ernest Reyer et Mme Beaude dont le mari est ministrable. Quand il ne lui en reste plus un seul, ne faut-il

pas qu'il rencontre encore au boulevard l'acteur Lafontaine : « Je vous en supplie, encore deux billets. — Je n'en ai plus. — Je n'ai donc plus qu'à mourir. — Ce n'est pas le moment... » L'acteur esquisse un geste de désespoir et disparaît. Eugène, enfin, s'en va dîner, fait sa barbe, cire ses souliers, achète des gants neufs et va, explique-t-il, « jusqu'à la cravate blanche. » Au dernier acte de *la Crise*, les deux enfants de Mme de Marsan se précipitent chez leur mère avec des bouquets pour lui souhaiter sa fête. Eugène a cette jolie idée d'acheter des fleurs naturelles pour remplacer les fausses fleurs du régisseur et pour les offrir à Rose Chéri par ces gracieux intermédiaires. Oui, mais si les *moutards*, habitués à répéter avec des bouquets artificiels très légers, se trouvaient gênés par des bouquets nouveaux et plus lourds ; surtout en présence du public qu'ils n'ont encore jamais affronté ! Cette perspective le glace d'effroi et il ajourne son ingénieux projet. Il n'a plus qu'à entrer à la Comédie-Française :

« Enfin, me voici dans la salle. On joue *le Petit-Fils* au milieu de cette indifférence publique que tu as pu remarquer tous les jours de première représentation. Plus indifférent encore que qui que ce soit à cette vieillerie (bon repoussoir d'ailleurs), je monte chez Dupuis ; je le trouve tout nu, avec une perruque pour tout vêtement, — perruque blonde comme ses cheveux, — mais avec des cheveux plus rares que les siens ; je trouve même qu'ils sont un peu trop maigres, et que ça le vieillit trop, — enfin, nous allons voir. J'entre dans la loge de Lafontaine. Je le trouve en chemise avec ses bottes, — belles bottes ! Inquiet des moutards exposés ainsi au public, et auxquels on a conservé toute leur petite tirade, je venais recommander à Lafontaine de ne pas les perdre de vue un instant, de les soutenir au besoin, et de remplacer s'il le fallait leurs deux lignes par les quelques mots que tu m'avais envoyés pour lui. « Soyez tranquille, je vais y veiller. Mais prévenez Montigny. » J'y vais. Avant de sortir, je le regarde bien ; joli homme ! Distingué tout à fait. Mais il n'a rien changé à sa figure. Il a laissé pousser ses favoris, voilà tout.

« Je rencontre Montigny dans les couloirs. Êtes-vous sûr des enfants ? — Mais oui. Je suis sûr de tout. — Bon ! Tout va bien alors. Et je regrimpe à ma loge.

« Ah! ah! voilà la salle à peu près pleine! La reprise du *Verre d'eau* au Théâtre-Français avec Bressant ne nous a pas fait tort de la presse! Voilà Janin, Gautier, Dennery, Ed. Thierry, Saint-Victor, etc., un ballot de Mousquetaires aussi. Le père Dumas n'a pas pu venir. Il faut qu'il finisse cette nuit la pièce qu'il fait pour les débuts de Bocage au Vaudeville. Il est acculé contre un dédit. Paul le remplace. La fille Dumas y est. Le roi Jérôme est là aussi. Tous les amis sont au poste; pas une place vide. Beaucoup d'acteurs et d'actrices. La loge de Mme Beaude est remplie de dames. La salle est belle. Allons, vous pouvez commencer. En avant la musique! Le moment est joli pour les gens qui aiment les émotions : je n'ai pas trouvé l'ouverture assez longue. Le rideau se lève : voilà Lafontaine qui tisonne; son vieux domestique joue nonchalamment du plumeau. Lafontaine est parfaitement mis; tenue irréprochable. On le trouve bien distingué; il a l'air d'avoir trente-cinq à trente-six ans. Thibault est bien; le décor heureux. Bibliothèque au fond. Bustes; mais de vrais bustes de chaque côté; meuble gothique. Le public semble content de prime abord et un sourire de satisfaction se manifeste sur toutes les lèvres. Dupuis arrive. Parfait comme médecin, mais décidément trop vieux pour un *amoureux*, pour être le rival d'un homme comme Lafontaine. Et pourtant Dupuis ne croit s'être donné que trente-huit ans. Je trouve qu'il a l'air d'en avoir quarante-quatre. Nous allons reparler de cela. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils disent parfaitement tous les deux, que les longs rires tantôt bruyants se font entendre à chaque instant. L'entrée de Rose Chéri qui a une toilette ravissante est très chauffée, — toute sa scène parfaitement jouée, et parfaitement prise. La *scène révoltante* que lui fait son mari, fait le bonheur du public qui ne cache pas plus sa joie qu'il ne l'a fait tout à l'heure au Berlingot, et ailleurs. « Laisse-moi donc tranquille avec ta probité! et vole-moi..., etc. » Grand effet, grand éclat. Enfin la fin de l'acte admirablement jouée par Lafontaine enlève la salle, et le rideau tombe au milieu d'applaudissements au milieu desquels il est impossible de distinguer la claque.

« Enfin, voilà le succès assuré. On voit à quel auteur on a affaire, et j'entends dire que c'est une des meilleures expositions qu'il y ait au théâtre. C'est mon avis, depuis longtemps. Je n'ai pas le temps, mon cher Octave, de t'analyser aussi lon-

guement les autres actes. La musique a retenu le public entre le premier et le deuxième. Celui-ci a marché comme sur des roulettes. On ne peut lui reprocher comme au troisième que d'être trop court. Mais je n'ai même pas entendu faire ce reproche. L'acte et la scène du *Journal* joués dans la perfection ont obtenu un grand succès. Dupuis est excellent dans cet acte où il fait déjà habilement comprendre qu'il aime Juliette. Lafontaine tourne au drame sur les dernières pages du *Journal* en grand comédien. Rose a une toilette de fantaisie qui peut être critiquée, mais que je trouve charmante. Seulement je l'aimerais mieux d'une autre couleur que *jaune* et *noire*. Elle a un petit chapeau de campagne, mon cher, c'est à crever de rire de l'aise qu'on en a. — Mais voici bien une autre histoire, la voilà seule pensive et triste dans son petit salon ! — Si tu voyais comme elle vibre sous l'insulte de ses domestiques! quelle vérité! et quelle artiste, mon cher! Quel bonheur que ce soit elle qui joue cela! sa scène avec Pierre est si bien exécutée qu'il y a triple salve d'applaudissements, au moment où elle entend les pas de son mari, Dame ! elle a un élan d'une porte à l'autre, je n'ai jamais rien vu de pareil, puis quand elle retombe sur sa chaise, où elle feint de travailler ! jamais on n'a été plus vrai que cela ! Des bravos frénétiques lui ont dit bien haut qu'on la comprenait. — Elle a écouté la longue histoire de son mari en grande actrice qu'elle est. Lafontaine a été excellent dans toute sa grande scène qui a été écoutée au milieu d'un recueillement profond mêlé de quelques sanglots étouffés. Puis quand il a été parti, quand on a entendu partir la voiture surtout, oh! alors, mon cher ami, Rose Chéri a eu le moment le plus dramatique que l'on puisse imaginer; elle s'est écrasée sous elle-même comme je n'ai jamais vu personne le faire : pas même Dorval. Les hommes les plus solides avaient l'œil fort humide, et se soulageaient en battant des mains, et pourtant l'épreuve n'était pas finie : quand les enfants, dont la voix à la porte a fait courir un frisson de bonheur dans toute la salle, quand les enfants sont entrés, elle a bondi sur eux comme une lionne, par l'effet d'un mouvement de joie si vraiment rendu, que je ne crois pas qu'on puisse pousser l'art plus loin. Aussi la salve a été triplée; et la *moutarde* a très intelligemment attendu que le silence fût à peu près fait pour dire ses petites phrases qui ont vraiment bien fait. Tu peux te vanter d'avoir fait plaisir aux gens.

« Quand Lafontaine est venu dire le nom de l'auteur, j'ai cru qu'il allait être obligé de s'en retourner sans pouvoir ouvrir la bouche, tant les applaudissements se prolongeaient, et bien nourris, et de toute la salle. Ma foi, quelque exigeant que je fusse, j'ai été content : et je vous embrasse tous de grand cœur. »

Sur cet accueil triomphal, Eugène Feuillet monte en hâte aux loges des artistes. Il embrasse Rose Chéri qui pleure d'heureuse émotion : « Pourquoi votre frère n'est-il pas ici? n'est-ce pas malheureux! Il devrait être à toutes ses *premières :* le succès est sûr... » Il félicite Lafontaine et Dupuis, mais pour Dupuis il n'oublie pas de l'engager à se rajeunir. Montigny, le directeur, l'y engage beaucoup plus rudement. « Je suis bien sûr, ajoute Eugène, qu'il ne va pas remettre sa perruque ce soir, ce qui m'expose à le voir nu tout à fait. »

Vous pensez qu'Octave a de la chance d'être ainsi renseigné par dépêche et par lettre? Quelle erreur! il s'impatiente, il réclame des nouvelles télégraphiques, car le 8 au matin, il n'avait encore rien reçu. Eugène en sourit, et le 9 il écrit à nouveau pour raconter la deuxième représentation à laquelle assistaient l'Empereur et l'Impératrice :

« Es-tu content enfin? — Si tu ne l'es pas, tu ne le seras jamais. Je t'ai dit que la deuxième avait encore mieux marché que la première. C'est en vérité vrai. — Et j'attribue cela à ce que Dupuis avait consenti à laisser de côte sa perruque, malgré tout son amour pour elle. De sorte que son âge, se trouvant mieux en rapport avec celui de Lafontaine, tout en devenait plus vraisemblable. D'ailleurs, l'émotion de la première avait disparu chez eux comme chez moi, Rose Chéri avait aussi abandonné son *petit chapeau*; elle le tenait à la main. Cela faisait évidemment mieux. J'ai dit à Dupuis qu'il aurait dû aussi porter sa perruque à la main comme ceci, au bout d'un ruban rose. Mais, non! il veut te l'envoyer, pour que tu juges; pour que tu lui dises qu'il avait raison, qu'il est le seul qui ait eu raison. — Possible : mais puisque tous les autres, femme, mari, enfants sout encore jeunes et peut-être plus qu'il ne le faudrait, il ne faut pas que lui seul soit un vieillard. — *Vieillard!* mais je prétends, dit-il, que je n'ai pas plus de 38 ans avec ma perruque! — Enfin, il y tient, que c'en devient comique, et que nous en avons bien ri hier au soir, après la pièce, et avec lui.

Le fait est qu'avec ladite perruque il avait au moins 44 ou 45 ans, que Lafontaine n'en paraît pas plus de 36 ou 38; et que cela vaut beaucoup mieux comme ça est maintenant, d'autant plus que, sans son amour de perruque, Dupuis paraît encore bien au moins l'âge de Lafontaine. Mais il n'en croit pas un mot : je te dis qu'il est enragé.

« Donc, quand je suis arrivé hier devant le Gymnase, j'ai vu pas mal de sergents de ville, puis la foule s'est amassée promptement et à 8 heures, il y avait au moins 3 000 personnes à attendre. En voilà-t-il une fameuse réclame, hein! L'Empereur et l'Impératrice avec toute leur escorte sont arrivés à 8 heures et demie. J'ai sauté dans la salle, et j'ai vu Montigny les introduire dans leur loge, le grand flambeau à trois branches, à la main. Il était bel à voir. Il redescend vite au théâtre : allons, mes amis! vite! vite! Descendez le tapis. Dressez le jardin. L'Empereur n'était pas là depuis dix minutes qu'on a commencé *la Crise*. Quand il est arrivé sur le bord de la loge, la salle tout entière l'a fort longuement applaudi et acclamé. Moi, j'étais dans une stalle d'orchestre, j'ai suivi *Leurs Majestés* de l'œil, et elles n'ont cessé de donner des marques de satisfaction. L'Empereur a très fort applaudi à la fin. C'est une consécration de succès que j'ai été bien heureux de te voir donner. Du reste, tous les amis ont fait leur devoir à la deuxième comme à la première, et tu peux hardiment me maintenir à leur tête. »

Voilà comment il récompense son frère de ses plaintes. Le 10, il revient à la charge et s'excuse du retard de son premier télégramme, lui qui aurait tant voulu lui épargner les minutes d'inquiétude! Et il raconte la troisième pour laquelle il a donné une baignoire à Alexandre Dumas qui la réclamait. C'est une occasion pour lui de remercier le grand homme de l'article qu'Asseline a fait paraître dans son journal *le Mousquetaire*. Mais avec une extrême finesse il manifeste un certain mécontentement à retrouver dans cet article « cette vieille faridondaine qui consiste à toujours parler de Musset quand il est question d'Octave Feuillet. » Dumas s'excuse, disant qu'il n'a pas lu l'article : « Voilà l'homme! il ne sait même pas ce qu'on écrit dans son journal! »

Dupuis réclame encore la perruque qu'on lui a ôtée, et Rose

Chéri n'a pas un geste, pas une intonation qui ne soient parfaits. « Je lui ai fait hier, ajoute Eugène, la farce des bouquets dont je t'avais parlé! — deux magnifiques bouquets, ma foi! — C'est 20 francs que tu me dois, mon président. — Tu crois peut-être qu'elle s'en est aperçue, quand elle les a reçus? Ah! bien, ouiche! Elle est bien trop à son affaire pour cela. Mais, le rideau tombé, elle a vu et senti, et quand on l'a rappelée, elle nous a fait la gracieuseté de reparaître avec ses fleurs. J'ai vu que ça lui avait fait plaisir. Trouves-tu que j'ai bien fait?... » Et il engage son frère à écrire à tout le monde pour exprimer sa gratitude. Octave écrit dans le sévère hôtel de la rue Torteron, tandis que c'est lui qui hume sur place le parfum de la gloire. Au fond, il n'est pas fâché de jouer ce rôle d'intermédiaire. Il goûte les réalités du triomphe et je le soupçonne de fréquenter avec plaisir l'orchestre et surtout les coulisses. Après quoi, il dresse le bilan de ses comptes : les droits d'auteur montent, mais il a donné 80 francs au chef de claque qui a paru bouleversé de cette munificence et 10 francs au souffleur qui s'en est réjoui dans son trou. Il y a bien encore le portier pour lequel il lui reste 8 francs 50 : peut-être ira-t-il jusqu'à 10 francs. Enfin n'oublions pas les 20 francs de bouquets.

La lettre suivante, datée du 16 mars (1854), — cinq jours plus tard, — est adressée à sa « gentille sœur » Valérie et la charge d'annoncer à Octave une bonne nouvelle : « On a fait salle comble hier soir au Gymnase. On a dû refuser du monde, et j'ai vu ressortir de bien belles dames qui avaient cherché un petit trou où se fourrer. C'est surtout le beau monde qui vient. On se croirait presque aux Italiens. » Le succès fait donc boule de neige. Et quand il entend tous les éloges qui s'adressent à son frère, il dit complaisamment : « cela semblait un concert à mon bénéfice. » Ma parole, il s'intéresse plus à la vie d'Octave qu'à sa propre vie dont il paraît fort détaché, car il ne donne sur lui-même aucun détail.

HENRY BORDEAUX.

(A suivre.)

...NI MOI SANS VOUS

D'eux deux fut-il exactement
Comme du chèvrefeuille était
Qui à la coudre se prenait...
Belle amie, ainsi est de nous ;
Ni vous sans moi, ni moi sans vous.

MARIE DE FRANCE : *Le lai du chèvrefeuille.*

I. — 1867

Renaud Dangennes à Mlle Anne-Marie Cibours

Paris, février 1867.

Tu me quittes. Tu n'es pas au bas de l'escalier. Et je t'écris. Disparue, tu me restes encore, puisque je t'écris, et que je supprime par là ton absence soudaine et mon affolement. Je les retarde d'une heure. Je ne veux pas que mes bras soient déjà vides de toi. Je ne veux pas la mort comme foudroyante de notre toute pure rencontre. Je lui procure le prolongement d'une agonie douce, où l'on savoure encore la vie qui s'échappe. Et je t'écris. Et mes mots te ressaisissent. Les voici qui se répandent. Je les murmure en les écrivant, pour qu'ils se mêlent sur mes lèvres à tes baisers encore flottants, à tes lèvres elles-mêmes. Ah! bien-aimée, mes mots que tu n'entends plus, joints à tes lèvres qui sont parties!...

Et le premier de tous, le plus anxieux de tous : reviens, reviens! Je sais que tu reviendras. Je sais le jour. Ta voix et la mienne l'ont prononcé, tour à tour et ensemble. Mais reviens, reviens! Je te le demande. Tu pourrais l'oublier. Non non, je ne dis pas cela parce que je doute de toi. Je le dis parce que je souffrirais trop, si tu ne venais pas. Je le dis parce que notre

amour, si profond soit-il, n'est encore qu'une espérance sans tache, et que, devant les obstacles, il semble qu'une espérance soit moins solide qu'une réalité. Mais tu ne crois pas aux obstacles. Tu me l'affirmes. Je bois ce philtre souverain. Et chaque fois, l'attente commencée, je tremble que l'obstacle ne se rie de tes promesses, ne t'oblige à remettre d'un seul jour le bonheur escompté de ta visite. Un seul jour!... On croit aussitôt que ce sera toujours. Je songe à cette puissance redoutable : ta famille, à ses ambitions pour toi. Eux-mêmes, inconsciemment cruels, me les ont dites, parce qu'ils m'estiment assez pour me confier leurs rêves à ton propos. Mais moi, mon chéri, moi que tu aimes, ne dois-je pas être un obstacle plus grand à leur loi, que leur loi à notre irréprochable amour?

Je t'afflige? Ces mots-là sont inutiles? Ils répondent à une question qui ne se pose pas? que du moins tu ne te poses pas? Tu m'as souvent supplié de ne plus les écrire, de ne plus les penser, puisque nous sommes d'accord et sûrs de nous. Pardonne-moi. J'essaierai. Je n'y pense presque plus, tu le sais, quand tu es ici. C'est que ta présence supprime l'avenir, si ton absence le crée. Ta présence supprime les conseils de la tristesse. Elle ne nous inspire que le besoin de nous sourire. Tu voudrais entendre alors mes mots heureux. Tu me reproches de parler à peine. Comment te parlerais-je? Le langage de nos lèvres jointes est le plus précieux, le seul valable. Et si elles se désunissent une minute, c'est pour que nous puissions contempler leur double et identique sourire où toutes les paroles sont dites.

Mais quand le dehors, quand ta maison, quand la vie des tiens t'ont reprise, tout ce qu'il me semblait essentiel de te dire et que j'avais oublié, reparaît, s'élance, te cherche au loin, tendresses, folies, fantaisies, mille nuances d'adoration. Peut-être ne les avais-je pas oubliées toutes. Ou leur forme, soudain, s'évanouissait-elle devant ta forme, qui les absorbait dans son éblouissement. Ou peut-être n'osais-je pas, craintif et retenu au seuil du temple.

Je suis seul. J'ose. Je te donne mes mille adorations, et mille autres qui s'y ajoutent, parce que tu es venue en toute confiance une fois de plus chez moi. Toi qui n'es plus seule dans cette minute, toi à qui s'adressent des voix amies, entends-tu? tout ce que je ne t'ai pas dit tout à l'heure? Me le retournes-tu? Le peux-tu seulement? N'es-tu pas distraite, sollicitée?... Ah! tu

te plains de ne pas avoir ma solitude! Je me plains, moi, de l'avoir. Et chacun se persuade que son ennui est le plus grand. Il est divers et semblable, chérie, puisqu'il est notre amour. Aimer dans une séparation continuelle à peine interrompue çà et là, délice et supplice, supplice surtout. Tu le sais? Non, tu ne le sais pas, ni combien je t'aime, plus que tu ne m'aimes. Et tu protestes encore, car toi aussi tu m'aimes plus que je ne t'aime. Croyons-le tous deux. Notre amour serait en péril de mort, si nous n'avions pas cette croyance.

Anne-Marie, ma bien-aimée, reviens. Reviens, pour me donner le bonheur de te dire : « Anne-Marie, ma bien-aimée, » et surtout de te dire : « toi. » « Toi, » c'est ton plus beau nom. Je t'appelle aussi Anne-Marie, chez toi, devant les tiens, et ce double prénom m'émeut et m'attendrit : il me fait rêver à des rosées et au ciel frais du grand matin. Mais « toi, » plus bref et plus profond, ce sont les quatre murs et la lampe allumée. Et il me semble que je ne te nomme parfaitement bien que par ce mot : toi. Il renferme toute ma certitude et toute mon inquiétude. Je l'aspire, et j'aspire l'espérance. Je l'expire, et ma crainte renaît. Il est toute ma lumière aussi. Toutes choses me paraissent grises, dès que tu n'es plus là ; et la lampe s'éteint, dont tu étais la flamme.

Reviens, toi que je n'aime pas encore de tout ce que je dois t'aimer dans l'avenir, toi qui es celle qui peut-être ne sera jamais, et que pourtant j'enlacerai à jamais de mon amour comme le chèvrefeuille enlaçait la branche du coudrier. Reviens, Anne-Marie, au jour promis, pour enchanter mon espérance, et que je puisse joindre encore mes mots à tes lèvres qui étaient parties.

RENAUD.

Renaud Dangennes à Mlle Anne-Marie Cibours.

Paris, juin 1867.

Tu me quittes. Et ta voix, qui a fixé le jour de ta prochaine visite, persiste dans mon oreille... Ainsi, pour toi du moins, notre suprême rencontre se sera déroulée selon les habitudes de notre apparent bonheur. Tu auras eu, comme dernière image de moi, un sourire. Malgré la douleur où va te

précipiter cette lettre, tu ne pourras empêcher que ta mémoire à jamais n'aperçoive ce sourire, terminant et couronnant notre amour.

Car je te dis adieu. Tu ne viendras plus ici, ni nulle part où je serai. Ne m'abuse plus, ma bien-aimée. Nous sommes perdus l'un pour l'autre. Je le sais. Quelques semaines encore, quelques jours, et c'est toi qui te trouvais contrainte de m'en faire l'aveu. J'ai préféré t'épargner cette torture. Notre dernier baiser eût été trop déchirant. Il ne l'aura été que pour moi tout à l'heure. Et je m'assure ainsi le droit de t'écrire cette longue lettre. Le simple honneur me l'aurait-il permis, dès l'instant que tes lèvres auraient scellé le passé en me révélant ton nouvel état de fiancée avec M. Dancy ou M. Varages ?

Ne t'indigne pas que je sache. Je trace ces deux noms, je ne dis pas avec calme, du moins sans colère ni mépris pour les hommes qu'ils désignent. Ces messieurs sont à peine en cause. Et tu vois : je ne sais même pas au juste qui des deux est l'élu de ta famille. Il n'importe guère. Le vague renseignement a une précision symbolique. L'un ou l'autre, c'est le même verdict contre ce que je suis, le même triomphe d'un idéal qui est la négation de l'Idée.

Oh ! ce ne sont pas mes vingt-cinq ans qui me sont reprochés (M. Dancy et M. Varages sont-ils beaucoup plus âgés que moi ?) ni l'obscurité de mon nom, déjà tout aussi répandu dans un certain monde que ceux de MM. Varages et Dancy dans le monde. Tes parents m'ont même témoigné une sympathie singulière pour mes mœurs studieuses et mes premiers travaux. Mais ils me reprochent précisément cela qu'ils respectent en moi, de loin : le choix d'un état noble qui ne courra jamais les chemins de la fortune, et qui est incompatible avec l'état de leur fille. Ils disent : avec le bonheur de leur fille. Les deux expressions n'en font qu'une pour eux, sous le signe de la richesse. Ils pratiquent cette impérieuse morale de l'argent qui impressionne jusqu'aux plus rebelles. Tu haussais les épaules au moindre aveu de mon inquiétude. Tu me prétendais qu'ils t'adorent, qu'ils ne désiraient que ton bonheur, qu'ils ne forceraient jamais ton cœur ni ta liberté, qu'ils ont des opinions larges, modernes, et que je les méconnaissais. Et tu refoulais mes craintes sous tes baisers. Tu semblais si bien ne rien craindre, que j'ai glissé à l'espoir, et que, sur tes instances, mon

père n'a plus remis à quitter sa province pour venir tenter auprès des tiens cette folle démarche. Ton amour illuminé la couronnait déjà de succès. Eux ont dû se demander si mon père et moi nous avions notre bon sens.

C'en était fini de notre espoir. Notre intimité s'est faite plus grande. Je ne pouvais désormais reparaître chez toi. C'est dans ma retraite seule que nous nous sommes revus. C'est toi qui l'as voulu. Tu me restais. Tu te sentais pure. Tu as tout bravé. Et si je te dis tout cela, mon aimée, que tu sais bien, c'est pour t'en exprimer ma gratitude comme je le dois, mais c'est aussi parce que j'écris une sorte de testament. Voilà ce qui me reste : t'écrire encore quelques mots, t'écrire ma peine qui n'existe tout entière que depuis tout à l'heure, ou mieux, qui ne va exister tout entière qu'à partir de cette minute-ci, de cette confession de ces deux derniers mois, dont le mystère ne doit pas demeurer séparément enfoui en chacun de nous. Nous nous sommes menti héroïquement. Sachons-le. Accroissons notre intimité par l'échange de ce que nous en avions retenu au plus profond de nous, chacun de son côté.

Ces deux derniers mois ! Notre amour, quel calvaire, où nous avons feint de ne ressentir que les communions du Paradis !

Les moments qui ont suivi le refus de ta famille, tu t'insurgeais, tu briserais leurs résistances, tu m'affirmais que tu étais à moi de toute ton âme et ne serais jamais qu'à moi. Je ne te demandais pas de m'affirmer cela. Mais tu me l'affirmais, protestais, jurais. Ah ! ce que tu m'as fait de peine ! Si tu étais à moi, ne devenait-il pas superflu de me le dire, à moi surtout, et de me le dire avec cette sorte d'angoisse ? Est-ce moi que tu voulais persuader ?...

Brusquement tu as fait le silence là-dessus, et sur tout ce que tu laissais derrière toi pour venir me rejoindre. Tu m'as prié de ne plus t'interroger. Tu semblais m'arriver d'un pays irréel, du Néant, et n'avoir pas existé depuis la minute où tu m'avais quitté jusqu'à celle où tu te retrouvais dans mes bras. Nous n'avons plus échangé que des paroles tendres, enivrées, nombreuses, qui supprimaient le monde et tout ce qui n'était pas nous. Nos voix étaient comme soudées l'une à l'autre ; nos vies, suspendues au-dessus de la vie, sans contact avec rien ni personne. Mais nos deux silences intérieurs étaient-ils encore à l'unisson comme nos voix et nos lèvres ? N'avaient-ils pas un

secret plus affreux que tes précédentes promesses de n'être qu'à moi ? Ne se passait-il donc, *là-bas*, plus rien de nouveau, jamais ? Tes tendres paroles espéraient-elles me convaincre que les choses étaient restées au même point ? Au moment où des parents dénient à leur fille le bonheur de son choix, ont-ils un autre désir que de lui en imposer un tout de raison, bien plus vite qu'ils ne l'eussent fait si la malheureuse avait encore eu le cœur disponible ? Ah ! je le savais ! Je suivais au fond de toi la marche du malheur, sur quoi tu prétendais me fermer les yeux, et fermer les tiens d'abord.

Et tes tendres paroles sont devenues plus rares. Tes baisers, plus âpres. Ton chaste amour, plus voluptueux. J'ai compris que le terme approchait. Tu m'arrivais, sans doute, d'une discussion plus pressante avec les tiens. Tu avais lutté, déjà moins forte. Et pour ne pas succomber, tu m'étreignais davantage. Non, tu ne m'étreignais pas. Tu t'accrochais à moi comme à une épave. Car je n'étais plus que cela : une épave dans ton naufrage. Et cette volupté inconnue qui noyait ton regard, c'était l'angoisse des Océans.

Effrayée de te trahir, parfois tu te ressaisissais. Dès mon seuil, tu fixais avec une hâte plus fébrile que joyeuse l'instant de notre prochain rendez-vous, alors que notre rendez-vous actuel ne faisait que commencer. Tu t'efforçais de plaisanter un peu. Ta volonté ramenait sur tes lèvres le cadavre d'un charmant sourire. Je t'imitais. Mais moi non plus je ne devais pas t'abuser. Je crois même que je te dirais le jour où tu m'es venue après avoir enfin prononcé devant tes parents le « oui » exténué, ou un « peut-être » qui le contenait déjà, un « je ne sais plus », un souffle, — songeant à part toi : « Mais rien n'est encore fait », tandis qu'ils songeaient : « On peut considérer l'affaire comme conclue. »

Je te fais trop mal, n'est-ce pas ? Tu me cries « grâce ? » Je voudrais crier aussi à la vie mauvaise : « grâce ! » C'est elle qui te déchire. Ce n'est pas moi, pauvre homme aux manies d'historien qui t'impose et qui m'impose ici le récit de notre fin d'amour. Mais sans ces explications affreusement méthodiques, n'aurais-tu pas été tentée de voir dans mon initiative de rupture une défection par coup de tête, humeur, amour-propre muet ? de me reprocher même un manque de courage ? Il est indispensable que tu saches que j'ai compris toute ta souffrance,

que tu saches tout ce que j'ai moi-même souffert pour en arriver à anticiper sur la date fatale.

Il y a huit jours, un hasard, suivi d'un second qui le confirmait, m'apprit ce que tu t'étais fait une loi de me dérober, et que tu aurais peut-être nié comme un faux bruit si je t'en avais parlé. Je t'ai rapporté les noms de M. Dancy et de M. Varages. Par leur double piste, ils pouvaient m'induire en un scepticisme confiant. Quand le malheur menace, est-ce qu'on doute de son annonce ? Mais s'il y avait confusion sur les noms, il n'y en avait plus sur la réalité prochaine de la cérémonie où tu paraîtrais aux yeux du monde comme fiancée, selon les vœux de tes parents.

Ah ! j'avais percé le sens juste de ton amour chaque jour plus passionné ! Et j'ai assisté, muet, au suprême duel qui s'est livré en toi contre toi ces huit derniers jours. Suprême espoir qu'un prodige surviendrait à temps, pour décommander à jamais cette cérémonie des accordailles. Suprême espoir que l'on découvrît l'opiniâtreté de notre accord, à nous, et le but de tes courses secrètes. Suprême entêtement aussi de te garder auprès de moi jusqu'à la dernière minute permise, parce que tu considérais que tu le pouvais et que tu me le devais.

J'ai envisagé alors tous les possibles, même le danger attirant et funèbre de cette dernière minute, même la fuite avec toi. Sur le coup, tu aurais accepté. Je me suis tu. C'est par amour que je me suis tu. Fuir ? Ah ! mon aimée, nous ne vivons pas dans un roman. Tu m'aimes, parce que tu m'aimes, et aussi parce que tu m'estimes, parce que tu comptais être fière de moi un jour. Fuir ? Je renonçais par là à devenir cet homme qui te méritait. Ne pouvant plus développer ma valeur, je la perdais toute. Tu m'aimais moins, peu à peu, à cause de cette déchéance intellectuelle qui restituait à l'autre pauvreté sa puissance destructrice. Tu regrettais. Pas tout de suite. Mais tu regrettais. Et tu ne m'aimais plus, si je t'aimais encore.

Toi-même, pour avoir accepté les désirs de ta famille, fût-ce en pleurant et dans un murmure à moitié négatif encore, c'est que tu comprenais que toute fuite était impossible à notre amour. Sinon, aurais-tu cédé ? Ta conscience en ceci n'a pas été moins claire que la mienne. Mais pourquoi, mon Dieu ?...

Laisse-moi te dire cette chose affreuse, qui est un dernier rêve, et non pas un reproche : pourquoi as-tu cédé si vite, après

six semaines? Tu n'as pas vingt ans. Ne pouvais-tu attendre? ne pouvais-tu obtenir que l'on respectât une certaine durée de deuil et de silence entre notre amour enseveli et ce froid devoir étranger? ou craignais-tu qu'après ce délai, que nous aurions respecté, nous aussi, en ne nous voyant plus, les choses ne se fussent pas retrouvées dans leur première fraîcheur, — comme cela est faux! — ou qu'elles se fussent trouvées encore incapables, par mon insuffisance, de réduire les objections de ta famille? Crois-tu que je ne l'aurais pas mis à profit, ce délai de grâce, pour faire excuser la modestie de ma situation matérielle par la vertu déjà mieux reconnue de mon nom?

Je me dis cela. C'est un sursaut vain, une folie de vaincu qui nie sa défaite. Et je te torture. Mais toi aussi, tu as dû penser cela un instant, puis laisser retomber les paupières sur la vision impossible. Alors, tu as cédé. Tu n'as cédé si tôt que pour souffrir moins longtemps, cédé en faisant « non, non, non » cédé, quand même...

Mais je veux oublier ce long débat qui nous a agités, sans que nous ne nous en soyons jamais fait part au milieu de nos baisers si doux. Nous avons eu raison de nous cacher ainsi l'un à l'autre. Nous nous sommes fait mutuellement le cadeau d'un sacrifice silencieux. Nous avons aidé notre bonheur à mourir bien. Tu m'aimais, et je t'aime, et tu m'aimes encore. Ah! maintenant, pour l'adieu, laissons couler hors de nous ce sang longtemps retenu! Il m'enivre, ce sang. Il exaspère, il brûle ma plaie. Il la rend presque sauvage. Et qu'il mêle en moi, ce sang, la colère à la tendresse, pardonne-moi, mon aimée, puisque je t'aime et que tu m'aimes.

« Je t'aime » et « tu m'aimes, » deux mots désormais dissemblables. L'un retentit dans une solitude close qui multiplie les échos. L'autre n'est déjà plus qu'un murmure évanoui dans une foule. Ils ne se rejoindront plus. Tes lèvres sont parties. Alors, je t'en supplie, ne m'oublie pas trop vite. C'est une offense que je t'adresse là? Que m'importe! Il m'est doux d'écrire cela, un peu lâchement : ne m'oublie pas trop vite. Tu es si jeune! Quelques saisons. Je puis bien te le demander sans manquer à ce que je te dois, et que je ne te dois pas encore, pas avant la fin prochaine, hélas! de cette lettre. Il y a tant de choses que je ne t'ai pas dites, qui t'appartiennent, qui me reviendront ce soir, qui m'étoufferont, bonnes, mauvaises. Il y a mon amour entier

qui tend les mains vers son rêve qui recule, et qui te voue une reconnaissance infinie, et qui ne réussit pas à comprimer sa révolte instinctive. Ne m'oublie pas, ne m'oublie pas. Et souffres-en, comme je souffre. Que mon amer souvenir soit ton seul bonheur! Que l'Autre... Ah! oui, songer que cet amour dont j'ai orné ton être, que cette sensibilité dont j'aurai été l'aurore, tu en réserveras l'épanouissement à un inconnu, au sortir même de mes bras, tes bras encore tout frissonnants et illusionnés par notre amour. Tu seras heureuse malgré toi, par moi, pour lui. Le peux-tu? N'ai-je pas le droit de souhaiter que tu sois...

Malheureuse? toi, malheureuse? Je t'aime, Anne-Marie. Je t'aime. Pardonne-moi ce blasphème que te crie ma chair et que mon cœur renie. Je n'ai rien dit. Je t'aime. Sois heureuse. Je ne compte plus. J'ai refermé la porte sur toi. Sois heureuse. Et si je souffre, qu'importe, si tu souffres moins que moi. Entretiens nos souvenirs. Je répète le mot avec piété : nos souvenirs. Il n'est plus un blasphème. Ta vraie souffrance, ce ne seront point mes souvenirs, mais la privation de ma présence. Et cette privation sera peu à peu comblée par le bienfait d'une présence nouvelle, chaque jour moins étrangère, puis un jour toute régnante. Et tu te souviendras encore alors, mais sans plus souffrir de mon absence, dans le calme venu, de temps en temps, comme on se souvient de son enfance, avec un doux regret qui n'est même plus un désir.

Quant à moi, j'enchaîne ma vie entière à cette promesse : tu resteras mon seul amour, je n'aurai d'autre famille que ton souvenir. Je serai avec toi incessamment, où que tu ailles, quoi que tu fasses, sans qu'il me soit nécessaire de savoir où tu te trouves ni ce que tu fais. Je veillerai sur toi. Et quand toutes les lumières, épuisées, s'éteindront, je veillerai encore au sommet de la tour, sur le sommeil qui aura envahi ta mémoire.

Ne m'invoque pas le devoir humain. Ne me dis pas que je déserte. Ne me demande pas de me créer un foyer, parce que cela te consolerait. Mon foyer ne sera que la petite lampe perpétuelle allumée devant le tabernacle. Ce retranchement n'est pas une désertion. Une femme ne peut vivre seule utilement. Un homme le peut. Il se voue à des tâches qui l'excusent de n'être pas un citoyen utile selon le destin ordinaire. Je vaudrai

par la vie que ma pensée créera. Je travaillerai. N'entends-tu pas avec quelle sombre volupté je prononce : je travaillerai? Et je me dirai : « Il y a un an, je *la* voyais... Il y a cinq ans, je *la* voyais. » Tout ce qui tient dans ces mots : « Je *la* voyais! » Puis dix ans, puis toujours. Je travaillerai toujours, à la clarté de ma petite lampe perpétuelle. Je veux que tu te sentes, par mon travail, entourée et aimée. Il sera ma façon de te mériter à mes propres yeux, et de t'attendre, — en dehors de toute espérance terrestre.

Oh! je sais : je ne puis préjuger ce que je deviendrai. Du moins je sais ce que je souhaite devenir pour toi, malgré l'ingrate carrière où je m'engage. On ne remue pas les foules avec des études sur le vieux français et sur les romans du moyen-âge. Peut-être finit-on par toucher une élite autre que celle de ses confrères. Mon cœur nourrira mon intelligence, et je serai mieux qu'un savant. Ma flamme se propagera jusqu'à toi. Bon gré mal gré, un jour imprévu, tu viendras au rendez-vous de mon labeur solitaire. Ce ne sera ni demain, ni après-demain, ni sans doute avant mon crépuscule. Il faut des années à la goutte d'eau pour creuser la roche. Mais quelque lointain que soit ce jour, te serais-tu lassée d'y croire, tu seras ramenée vers moi, et tu te feras honneur de mon nom au plus profond de tes souvenirs.

Ne pense pas que je me drape ici dans un provocant orgueil. Ma rude tâche ne sera pas si rude. La foi n'est pas l'orgueil. Ne pense pas non plus que ce serment d'une solitude parfaite soit d'un poète ni d'un jeune homme irrité. C'est un serment de vaincu sans reproche. C'est un pacte que je signe avec une victoire future et juste.

Mais aujourd'hui, je ne suis qu'un vaincu. Aujourd'hui, je suis désespéré. Ce n'est pas tout à l'heure que je t'ai donné ma dernière poignée de main, lorsque tu m'as quitté dans l'ignorance de notre adieu. C'est maintenant que je te la donne, de loin, en terminant cette lettre, et que je te donne mes derniers mots, et mes derniers baisers, dans l'affreuse conscience que ce sont les derniers, dans l'affreux bonheur aussi de songer que tu les reçois encore. Demain, hélas! je te les donnerai encore, plus déchirants, incapables de rejoindre tes lèvres qui seront à jamais parties.

Mais il est un mot qu'il faudra que tu te redises chaque

jour, jusqu'au jour où tu n'auras plus besoin de te le redire pour fortifier ton courage. Et le voici : « De tout mon cœur, chérie, Anne-Marie, de tout mon cœur atroce et qui t'aime, je te souhaite d'être heureuse. Heureuse avec ou sans ma présence en toi. » Et si tu crois que je n'ai déjà plus le droit à l'intimité dans l'expression d'un tel vœu, je t'aime assez pour te dire simplement : « Soyez heureuse. »

RENAUD D.

Renaud Dangennes à Philippe Pageyran.

Paris, juin 1867.

Mon ami, je suis le plus malheureux des hommes. Je viens de perdre un unique amour. Je succomberais à vouloir porter seul le poids de cette catastrophe. Accorde-moi ton soutien, Philippe. Écoute-moi. Je ne te demande pas d'autre consolation que celle-là : écoute-moi. Laquelle te demanderais-je? Et ne te froisse pas si j'ai attendu la minute affreuse pour te faire ma confidence. Ne me blâme pas non plus de manquer tout à coup, après l'avoir observée si longtemps, à la plus élémentaire discrétion envers une femme, une jeune fille qui m'a aimé et qui s'éloigne de moi pour devenir épouse. Un homme n'aime pas, s'il publie qu'il a été aimé. Mais ce n'est pas vrai ici. Je ne trahis pas mon respect envers elle en avouant à l'ami le plus cher l'amour le plus pur. Ne suis-je pas aussi certain de toi que de moi? Ce secret sort-il de moi parce que je te le communique? Et d'ailleurs, est-ce que je t'apprends quelque chose? Ton silence ne me prouve-t-il pas que tu avais deviné?

Viens me voir. Je te raconterai tout, nos commencements, le cœur délicieux d'Anne-Marie, la démarche de mon père qui est venu demander sa main pour moi, le désastre qui s'en est suivi, et comment M. et Mme Cibours marient incontinent leur fille à M. Dancy ou à M. Varages, j'ignore lequel, dont la fortune vaut la leur. Mais cela aussi, ne le savais-tu pas, et mieux que moi-même?

Viens me voir, ne fût-ce que pour me guérir d'espérer encore je ne sais quoi : la grâce du condamné. Malgré mon geste qui précipite la solution, je ne puis croire que tout soit fini et perdu. Est-il sûr que je n'ai pas obéi à un calcul secret,

en devançant volontairement l'heure inévitable? Il n'est pas douteux qu'Anne-Marie se fût gardée auprès de moi jusqu'à l'extrême limite, et je viens, semble-t-il, de lui rendre plus facile l'acceptation de notre malheur. L'acceptation de fait, seulement. L'autre, toute morale, la vraie, je l'oblige à en mieux connaître l'amertume inadmissible durant les quelques instants de solitude qui lui restent. Ma présence, continuée jusqu'au jour fatal, l'aurait aidée à me quitter, en engourdissant sa pensée dans l'enchantement même douloureux de nos dernières caresses. Ma présence lui eût masqué le gouffre, et permis de s'y jeter sans transition, sans le voir, de dos pour ainsi dire, et du haut d'une ivresse si riche que la nécessité d'un effort quelconque et la conscience même du malheur en étaient supprimées, — tandis que mon absence lui découvre dès maintenant le gouffre et lui laisse tout le loisir de le contempler, la face déjà tournée vers lui, les bras déjà vides de notre bonheur, déjà convaincus de leur vide, déjà glacés, déjà sans force pour l'adhésion, sinon pour la révolte. Mon absence lui rend la possibilité de réfléchir, c'est-à-dire d'hésiter, c'est-à-dire de refuser cet homme étranger.

Voilà le miracle que j'espère de ce délai de deux ou trois semaines. Comme si je ne savais pas qu'il est impossible! Décommander un fiancé, passe encore! Mais est-ce que la meilleure des jeunes filles peut décommander des couturières, des maîtres d'hôtel, des prêtres, des officiers d'état-civil, les tapissiers de l'appartement déjà choisi, les meubles, les cadeaux, tout cet appareil de l'argent qui vous enchaîne et vous meurtrit, et au prix duquel la pensée ne pèse pas plus qu'une alouette égarée et expirante en plein ciel. L'alouette retombe. Cela fait moins de bruit qu'un bris de meuble ou de vaisselle. Cela n'est rien.

Ah! mon ami, que sommes-nous, toi et moi, par ce temps d'Exposition Universelle et de matérialisme? Quelle chimérique industrie est la nôtre! Mais ne crains pas que j'abandonne. Tu me connais. Je reste à tes côtés. Quand tu m'auras relevé de mes ruines, Philippe, j'entreprendrai ces grands travaux sur les vieux textes romans, sur le cycle de la Table ronde, et sur *Tristan et Yseut*. Lorsque je répéterai les paroles du douloureux poème à propos du chèvrefeuille et du coudre enlacés : « Si est de nous : ni vous sans moi, ni moi sans

vous, » surtout : « ni moi sans vous, » tu sauras, toi, à qui je songerai. Tu sauras pour quoi et pour qui j'ai juré de vivre solitaire.

Et toi qui la verras encore, ma petite Anne-Marie, toi qu'elle estime, qu'elle sait mon ami le plus intime, tu me parleras quelquefois d'elle; tu me diras les occasions où elle t'aura donné pour moi un regard éloquent dans un visage sans sourire. Mais un jour viendra peut-être où elle ne résistera plus à l'entraînante tyrannie des obligations mondaines, même vis-à-vis de toi. Elle oubliera *qui tu es*. Elle n'éprouvera plus que le plaisir de ta visite mêlée aux autres visites. Alors tu cesseras de me dire que tu l'as rencontrée, et je ne te questionnerai plus.

A demain, n'est-ce pas, dès que tu auras reçu ce mot.

RENAUD D.

II. — 1890

Georges Tréval à Edmond Larmechin.

Paris, février 1890.

Vous n'êtes pas un inconnu pour moi, monsieur, et je vous recevrai bien volontiers. Ces messieurs ont déjà distingué votre jeune mérite. Et l'un d'eux, dans une réunion récente, — pourquoi ne pas le nommer? c'est M. Philippe Pageyran, — affirmait que vous honoreriez avant longtemps la science philologique. Au surplus, je n'étais pas sans avoir remarqué dans la *Revue médiévale* et dans la *Romania* une signature nouvelle au bas de quelques notes intéressantes.

Le fait même de vous adresser à moi, dont vous savez que les théories sont en désaccord avec celles de votre maître M. Renaud Dangennes, prouve assez la liberté et la qualité de votre esprit. Vous voulez pratiquer sur les hommes cette méthode critique, indispensable à la bonne conduite de nos études, que vous pratiquez déjà sur les textes ou sur les monuments de diverses natures. La modestie devrait m'interdire de vous décerner un éloge dont je suis l'occasion. Mais la vérité m'oblige à reconnaître, dans la rareté de votre démarche, un trait qui signale votre mérite et gage votre avenir. Car il n'est

rien de plus rare que l'indépendance du jugement chez les disciples d'un grand maître, et rien de plus stérile qu'une admiration exclusive. Vous évitez cet écueil. Vous ne donnerez pas contre un autre, qui serait de vous imaginer que mes différends scientifiques avec M. Renaud Dangennes m'empêchent d'apprécier ses travaux, même si je n'en partage pas l'esprit.

Toutefois, monsieur, je ne veux pas attendre le moment de votre visite, où nous discuterons à loisir de vos projets sous le signe de Minerve, pour répondre à certain point de votre lettre qui me semble se placer sous le signe d'une déesse moins sage. N'allez pas croire que je vous soupçonne d'avoir écrit le subtil alinéa que je vise ici, avec la pensée que je dusse y faire une réponse quelconque ; mais je prétends vous y en faire une, ne fût-ce que pour écarter, de l'entretien que nous aurons sous peu, la surprise toujours possible d'un débat aussi vain qu'irritant. Je sais que le chapitre est délicat entre tous. Me trouverez-vous plus indiscret de vous y contredire, que vous n'avez cru l'être en l'évoquant ?

Ce m'est un sujet perpétuel d'étonnement que la confusion de louanges dont on auréole M. Renaud Dangennes. Vous du moins, monsieur, vous avez la charmante excuse d'une jeunesse généreuse et sentimentale. Mais je n'en suis pas moins fâché pour cela, et même je le suis davantage, parce que cette jeunesse généreuse et sentimentale donne un regain de force à une légende, ou plutôt à une équivoque dont on pouvait croire l'usure consommée.

La gloire de M. Renaud Dangennes ne devrait lui venir que de ses travaux. Sous le prétexte qu'il les nourrit de son cœur et d'une flamme secrète autant que de son esprit, — comme si ce n'était pas une loi commune à ceux qui écrivent ! — on veut qu'il soit non seulement l'auteur, mais le héros de son œuvre, un héros douloureux et ascétique, tout embelli d'un sacrifice déjà lointain et volontairement entretenu.

Mais qui n'a pas souffert dans sa vie un sacrifice de ce genre ? et qui ne l'a point oublié, ou réduit, avec la complaisance du temps, à l'état de souvenir sans poids ? Il me fâche que l'on continue à vivre au regard des autres comme si on le ressentait encore, ce sacrifice lointain, alors que toute votre vie s'est renouvelée en son fond, malgré les apparences d'une inflexible continuité.

En admettant le contraire, comme vous le sous-entendez pieusement à propos de M. Dangennes, que vaut un sacrifice dont on tire un profit aussi considérable? Je ne dis pas que M. Dangennes exploite lui-même sa légende. Je reconnais qu'il observe depuis toujours un mutisme absolu sur son cas, à supposer une fois encore que le cas subsiste. Mais il est déjà trop qu'à la faveur de ce mutisme absolu il ait permis à ses amis et permette aujourd'hui à ses élèves, comme je vois, d'exploiter pour lui et pour son œuvre cette légende d'un sacrifice que lui-même a peut-être oublié. Il n'est pas sans le savoir. Il a comme intime ami M. Philippe Pageyran, auquel aboutit tout ce qui le concerne. Et il jouit d'une autorité assez grande sur M. Pageyran, sur tous ses fidèles, vieux ou jeunes, pour supprimer, s'il le voulait, cette situation ambiguë.

Vous m'objecterez la beauté de son silence et l'indiscrétion dont il se chargerait en parlant plutôt qu'en continuant de se taire.

Je vous répondrai qu'il y a des silences plus indiscrets que certaines paroles. Songez que M. Dangennes n'est pas le seul intéressé dans cette affaire. Une femme existe, infiniment digne, qui peut souffrir de ces murmures. Elle a un fils de votre âge ou à peu près, monsieur. Elle appartient à un monde qui n'est pas sans contact avec le nôtre. Et il lui arrive de rencontrer M. Dangennes, très rarement, soit, au milieu d'assemblées nombreuses, je le veux bien, du regard seulement, je le veux encore, en dehors de toute préméditation, je le veux toujours. Mais ces rapprochements fortuits et en quelque sorte distants réveillent la langue de certains témoins, sans intention mauvaise. Au contraire, on croit bien faire et flatter les deux héros en signalant la constance si belle et si haute de l'un d'eux. La légende continue de fleurir jusque dans le monde, d'autant plus impressionnante et justifiée que M. Dangennes s'en tient à l'écart par ce silence volontaire. Que savons-nous s'il n'y va pas de la paix d'un ménage? De petites choses la troublent souvent plus que les grandes. Et M. Dangennes, par galanterie, serait bien inspiré d'ordonner la fin de tous ces chuchotements.

Mais laissons ce point qui nous éloigne de vous. Laissons aussi la question du profit momentané que l'œuvre de M. Dangennes peut retirer de circonstances étrangères à elle-même. Si je me suis engagé sur ce terrain glissant, c'est à votre suite, et

dans votre intérêt. Il y a danger pour vous, pour votre esprit critique, et jusque pour l'admiration dont vous honorez votre maître, à voir ce maître sous un jour autre que celui de la science pure. Un temps arriverait où, plus mûr, vous vous étonneriez de ne plus trouver en lui, je veux dire dans ses travaux, ce que vos yeux plus jeunes y avaient primitivement vu. Combien de monuments littéraires jouissent d'un crédit où n'interviennent pas que des raisons intrinsèques! Ils sont menacés de corrections et de réductions qui les laissent moins grands qu'ils ne l'eussent d'abord été, et qu'ils ne le fussent restés, sans ces embellissements caducs du dehors. Craignez donc de rendre un mauvais service à votre idole en la parant d'un charme qui n'a point de rapport avec son charme propre, et de vous rendre un mauvais service à vous-même, créateur d'une œuvre prochaine, en confondant deux ordres de choses qui se doivent exclure.

Nous nous entretiendrons de cette œuvre prochaine dans un esprit net et confiant, puisque voici notre rencontre débarrassée de toute équivoque. Vous saviez déjà qui j'étais, et vous n'avez pas craint de solliciter les conseils libres de quelqu'un dont le labeur ne progresse guère dans les sillages officiels. Vous savez maintenant un peu plus quel je suis. J'espère que bientôt vous le saurez mieux encore, en constatant que vous pouvez compter sur moi.

GEORGES TRÉVAL.

P.-S. — Notre science a besoin d'être vétilleuse. Et là comme en tout, le solfège doit précéder les grandes exécutions. Une étourderie de plume, que je préfère vous signaler par lettre que de vive voix, vous a fait écrire *filtre* au lieu de *philtre*. Vous êtes presque mieux placé que moi pour savoir que la double orthographe du mot, ou plutôt que les deux mots correspondent à deux significations, et que *filtre* désigne tout appareil à purifier l'eau, tandis que *philtre* désigne un breuvage magique, en l'espèce le « lovendranc, » dont l'absorption a rendu pour la vie Tristan et Yseut amoureux l'un de l'autre.

G. T.

III. — 1892

Philippe Pageyran à Renaud Dangennes.

Ce jeudi soir, avril 1892.

Ta vieille bête de compagnon d'armes a tremblé tout à l'heure, en lisant dans les journaux l'annonce de ton élection à l'Académie française. Tu n'y attachais pas une extrême importance, et mon admiration pour toi se passait des suffrages de l'Académie. Aussi, je laisse à tes autres amis, à tes ennemis mêmes, voire à M. Georges Tréval, le soin de célébrer ta gloire officielle. Me réservant la meilleure part, je veux fêter dans ton succès nos vingt-cinq ans, et plus, d'intimité, ton cœur admirable, ta jeunesse enfin récompensée. Et c'est parce que je suis ton plus intime ami que je ne viendrai pas me mêler à la foule de ce soir, chez toi.

Mais demain, nous deux, toutes portes closes, nous remuerons des cendres. Il y a tant d'années que nous étions muets sur certaines choses. Tu m'autoriseras bien à rompre enfin ce silence. Car c'est pour le fantôme toujours aimé et parfois entr'aperçu dans le monde, mais comme à travers un silence infranchissable, sans qu'un mot ait jamais descellé vos lèvres l'un vis-à-vis de l'autre en ces rencontres, c'est pour le fantôme toujours aimé que tu as travaillé, que tu as triomphé. C'est à ta petite Anne-Marie que tu offres de loin, et par-dessus un monceau d'années, cette couronne. Tu as tenu ta promesse. Tu célèbres aujourd'hui dans ton cœur tes noces d'argent. Quelle consolation de te dire : « Aujourd'hui, à cette même heure, après un quart de siècle, une femme s'est retirée au fond d'elle-même. Elle choie, elle fleurit, elle encense mon nom. Elle célèbre en soi les noces d'argent de mon souvenir. »

N'en doute pas, mon ami. Elle ne te l'écrira pas, malgré l'occasion unique et légitime, et fût-ce sous une forme très atténuée. Mais n'en doute pas. Comment pourrais-tu en douter, toi qui fus la constance même? Voilà ce qu'elle se dit maintenant. Voilà ta récompense. Savoure-la, même au prix d'une larme que moi seul connaîtrai. On a bien le droit de pleurer sur un rêve de jeunesse dont on n'a jamais démérité,

qui s'était éloigné de vous un matin de printemps, et qui, un soir de neige, vous rapporte sa palme mystique.

A demain. Je t'embrasse. Ma femme t'embrasse aussi, et mes enfants leur grand ami.

PHILIPPE P.

Georges Tréval à Renaud Dangennes.

Georges Tréval exprime à Renaud Dangennes, son collègue et ami, ses plus vives félicitations à l'occasion de son élection à l'Académie française.

Edmond Larmechin à Renaud Dangennes.

Ce vendredi matin.

Monsieur et cher maître,

Si je n'avais écouté que mon cœur, je serais allé vous présenter mes félicitations hier soir, dès que j'eus lu dans *le Temps* l'annonce d'ailleurs escomptée de votre élection à l'Académie française. Mais j'aurais craint de déranger une fête où il est normal que les enfants ne paraissent qu'au dessert.

Les enfants, ce sont vos disciples et toute cette jeunesse des écoles, pour qui votre nom représente tant de beautés confondues. La joie est parmi nous. Elle viendra bientôt battre votre porte, toujours si obligeamment entr'ouverte. Ce n'est pas que nous applaudissions au choix de l'Académie comme à une inspiration généreuse. L'Académie n'a fait que suivre les conseils et l'ordre de la justice, en consacrant aux yeux du monde la science philologique française dont vous avez été à la fois la source toute neuve et le large fleuve fécondant. Mais ce que le choix d'aujourd'hui nous offre, à nous qui vous avions élu depuis longtemps, c'est l'occasion de faire éclater sans fausse retenue nos sentiments à votre égard. Certes, vous les connaissiez, et vous les deviniez si bien ! Quelquefois vous vous accordiez, et plus encore vous nous accordiez le souriant plaisir de nous les confesser à nous-mêmes, en notre place, nos sentiments, et par là de les augmenter. Et nous qui vous les donnions, nous n'osions vous les traduire, ni franchir les barrières

d'un respect que l'exemple de toute votre vie maintenait sacrées entre vous et nous. Mais la circonstance actuelle, bien loin d'accroître les distances, ne vous mêle-t-elle pas plus étroitement à votre famille d'élèves? Est-ce qu'elle ne nous autorise pas à écarter les barrières? Votre amitié pour nous se froissera-t-elle de connaître enfin la raison pressentie de la nôtre?

Mon cher maître, puisque j'ai souvent discerné dans vos encouragements un autre sourire que celui de l'esprit, me permettrez-vous, à moi que vous vous plaisez à nommer votre disciple préféré, de répandre aujourd'hui un peu du secret de mon contentement? Me blâmerez-vous, si, à la faveur de mon plus grand bonheur, j'ose écrire à l'auteur de si nombreuses, si fortes, si belles études sur les romans du moyen-âge et principalement sur *Tristan et Yseut*, que son triomphe d'hier me paraît aussi chargé de sens intime que de sanctification publique?

Toute votre vie a réalisé cette miraculeuse équation du caractère et de l'intelligence. L'un a été le collaborateur de l'autre. Alliance si rare, qu'elle doit être proclamée, si l'on veut vous comprendre.

Est-ce un choix de votre seul esprit qui a déterminé l'objet de vos travaux? Vous avez apporté à la recherche scrupuleuse, je ne dis pas la simple conscience professionnelle, ni la simple vertu d'une intelligence aiguë, mais une piété passionnée, de source plus lointaine, qui tout ensemble échauffe et rafraîchit votre œuvre, et la hausse au-dessus des niveaux ordinaires. Il est constant que le public, et mainte fois à tort, égale les poètes aux figures de leurs poèmes. Dans ma pensée, dans celle de tous, même de ceux qui vous boudent, une identification semblable et toute justifiée ici, dont vous ne vous formaliserez pas, s'est faite entre vous et les héros que vous faisiez revivre. Car votre œuvre est un long poème. Car ces poèmes du moyen-âge ne semblent si beaux que parce que vous avez créé ou recréé leur beauté par votre flamme, — proposition qui paraîtrait hérétique, si vous ne fournissiez en même temps les assurances d'une exactitude aussi parfaite que possible dans l'état actuel de la science et accrue par vous au profit de tous. Vous dépassez la mesure habituelle du savant, grâce à une humanité supérieure qui vous dresse comme une tour émouvante et attirante aux regards de la plaine. Une tour est toujours solitaire au milieu d'une foule. Elle fournit aussi l'image d'une mystique

servitude. Votre œuvre est le fruit de cette solitude et de cette servitude volontaire. Tout grand œuvre est monacal. Et qui ne sait que servitude volontaire devient à la longue liberté complète? Un bonheur initial, qu'on s'imagine libre, n'aboutit souvent qu'à une lamentable détresse, tandis qu'une grande peine est souvent la condition première du bonheur et de la sérénité...

Mon cher maître, je parlais plus haut, en plaisantant, d'enfants et de dessert. L'image avait plus de justesse et de gravité qu'elle n'en paraissait avoir. Vos élèves, vos fils spirituels, ont décidé de vous offrir un livre d'or sous la forme d'un recueil de *Mélanges*. Tous n'y paraîtront pas. Pour la plupart, ce sont des maîtres que nous convierons à nourrir notre entreprise, pour qu'elle soit digne de vous. Mais nous avons voulu que ce fût la jeunesse qui en eût d'abord l'idée et qui vous l'annonçât. J'ai consulté M. Pageyran à ce sujet. Il m'a approuvé, et il a accepté d'être le président du Comité, dont il a trouvé bon, comme mes camarades, que je fusse le secrétaire.

Veuillez agréer, etc...

EDMOND LARMECHIN.

IV. — 1894-1897

Renaud Dangennes à Madame Anne-Marie Varages.

Paris, février 1894.

Madame,

Un grand malheur vient de vous arracher le compagnon de toute votre vie. Il n'est aucun de vos amis qui ne l'ait ressenti avec l'émotion la plus vive. Souffrez, Madame, que je m'approche d'eux et de vous, pour vous témoigner combien la pensée de votre affliction me touche. En vous le cachant, j'aurais cru manquer au devoir que la vérité impose, et je ne doute pas un instant que vous n'agréiez, comme je l'éprouve, l'aveu que je vous en fais, et qui est sincère.

M. Varages était un homme de bien et un galant homme. Il s'est montré digne du bonheur qu'il a trouvé en vous. Il vous l'a rendu. Il vous a donné presque trente ans de sa vie. Et tout être humain, écoutant la voix intérieure, ne peut que s'incliner

avec respect devant l'exemple de M. Varages, dont le côté naturel n'exclut pas la beauté grave. Aussi, Madame, je ne puis dissocier de la pensée de votre malheur si soudain celle de votre long bonheur qui s'y trouve enclose. Et plus que de simples condoléances, c'est un hommage général que je vous prie d'agréer ici, à l'occasion de la mort de M. Varages, et en son souvenir. Je mêle, à tout ce que je vous exprime, la pensée de M. Varages votre fils.

RENAUD DANGENNES.

Philippe Pageyran à Renaud Dangennes.

Paris, février 1894.

Mon cher ami, le journal m'est tombé des mains. Je ne sais ce que j'ai ressenti d'abord. Je t'écris dans la première violence de mon émotion. Il m'est impossible de ne pas t'écrire, quitte à te paraître insensé. Je souffre pour toi. Car tu dois souffrir étrangement, d'une aussi grande douleur s'abattant sur des épaules aussi chères. Il est certain que si tu étais Dieu, tu ressusciterais cet homme, et que tu restaurerais aussitôt en sa paix habituelle un foyer dont le bonheur t'est plus cher que toute autre chose. Mais as-tu même le droit d'exprimer, à celle qu'il intéresse, l'inutile souhait de ta généreuse souffrance ?

Mon pauvre ami, l'angoisse m'étreint. Comprends-tu ? Angoisse de m'imaginer tes sentiments. Angoisse de ce vide soudain, créé par la chute de ce bloc de près de trente années. Il me semble que tu viens de perdre à nouveau ton rêve d'autrefois, puisqu'Anne-Marie vient de perdre le résultat heureux forgé alors par le sacrifice de ton rêve. Et tu pleures devant cette perte renouvelée, devant cette pensée que l'événement d'aujourd'hui rend en quelque manière stérile ton arrachement lointain, et qu'en même temps, à cause de cela, cette tombe scelle à jamais...

Ah ! je préfère retenir ces nuances d'une méditation aussi confuse à formuler que j'en ressens avec acuité le thème et les termes. J'irai te voir. Cela vaut mieux. Excuse cette lettre un peu folle. Mais elle est d'un ami qui ne permettrait à personne de se dire aussi complètement que moi ton ami.

PHILIPPE P.

Philippe Pageyran à Renaud Dangennes.

Thiviers, septembre 1896.

Je boucle mes valises. Je partirai demain. Je serai le soir à Paris. Et tu me verras après-demain dans la matinée.

Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi je te donne ces vaines précisions. Tu connais déjà l'heure certaine de mon arrivée, sans qu'il soit besoin de confirmation nouvelle. Et la circonstance m'eût fait revenir du bout du monde, à la minute nécessaire. Ce n'est pas un tableau de mon temps que je voulais t'écrire. Je veux t'écrire. Voilà tout. Je veux que tu reçoives, avant mon arrivée, ce qu'il me serait peut-être moins facile de te présenter tête-à-tête, malgré l'intimité de toute notre vie.

Par ce crépuscule de septembre admirable, dans le recueillement de la province, et avec des mots banals puisqu'il n'en existe point d'autres, je t'envoie mes félicitations et mes souhaits à l'occasion de ton mariage avec Anne-Marie.

Ce sont des souhaits vieux de trente ans. Ils n'avaient pu servir. Ils ont gardé toute leur fraîcheur, malgré les années. Et ils ont accru leur force d'année en année. Sois heureux. Tu l'as toujours été, puisque tu as toujours aimé, puisque tu sais maintenant que tu n'as jamais cessé d'être aimé. Et ce que l'âge a pu vous ôter de sourires visibles à l'un et à l'autre, il vous le remplace par l'illumination intérieure, par un sentiment de confiance indestructible qui sauve de toute crainte le présent et l'avenir. Vous avez tous deux la jeunesse éternelle, celle de vos vingt ans retrouvés intacts en vos cœurs, celle qui couronne le front des sublimes amants.

Je te jure, mon ami, qu'il n'est personne qui ne s'incline. Les plus difficiles sont obligés de reconnaître la pureté de votre décision, en songeant à vos attitudes antérieures, alors que M. Varages était de ce monde. Les délais que vous avez observés ne prêtent à aucune critique. Remettre davantage ne répondait désormais à aucun scrupule, quelque noble qu'il fût. Cela aussi, on le sent. Et comme vous avez bien fait de choisir la date des vacances qui vous permet la stricte intimité de vos quatre témoins et de M. Varages fils! Deux mois plus tôt ou deux mois plus tard vous contraignait à ouvrir vos portes. Mais ceux-

là mêmes qui vous en eussent voulu, si vous ne les aviez pas invités alors, ne vous eussent pas moins reproché de rompre en leur faveur le caractère austère de votre réunion, et en quelque sorte la solitude qui lui est indispensable.

Il est pourtant quelques cœurs très chers qui regretteront d'être loin. Tu devines qu'il s'agit de ma femme et de nos enfants. Ils le regrettent et ils t'approuvent. Et leur cœur est en moi qui serai auprès de toi.

Mais si je les excepte et si je m'excepte, le plus heureux de tous est Edmond Larmechin. Quelle délicate pensée tu as eue de le choisir pour ton second témoin, lui jeune homme de trente ans, s'il les a, de préférence aux cinquante ans de tout autre ami de notre génération ! Le brave garçon m'en écrit une lettre touchante. Comme il n'ose, en dépit du poste de confiance où tu l'appelles, te confesser toute l'étendue de son affection et de sa reconnaissance, il me supplie de me faire son avocat. Ah! celui-là t'est dévoué au delà de toute expression ; et tu l'as senti, puisque tu l'as choisi.

Quant à moi, mon ami, je rends grâces aux dieux de m'avoir fait vivre.

PHILIPPE PAGEYRAN.

Georges Tréval à Renaud Dangennes.

Fontainebleau, septembre 1896.

Monsieur et cher collègue,

Veuillez agréer toutes mes félicitations à l'occasion de votre mariage avec Mme Varages. Elles ne sont pas de simple convenance. Comment le seraient-elles, quand je puise dans le souvenir de notre commune et lointaine jeunesse au moins quelques raisons qui vous peuvent et vous doivent persuader le contraire, sans qu'il me soit nécessaire d'insister davantage ?

Recevez, Mme Dangennes et vous, tous mes vœux. Présentez à Mme Dangennes mes hommages. Et croyez, mon cher collègue, que je ne désire rien tant que la réponse de votre estime à celle, très respectueuse, que j'affirme que j'ai pour vous.

GEORGES TRÉVAL.

Philippe Pageyran à Renaud Dangennes.

Thiviers, septembre 1897.

Ta lettre m'inquiète par son imprécision plus encore que par la nouvelle qu'elle m'apporte. Anne-Marie est malade? Mais comme nous le sommes tous, n'est-ce pas, de temps en temps? Les bonnes gens de mon enfance racontaient que septembre, de même que mars, se plaît à nous gratifier d'indisposition passagères. Écris-moi vite que l'indisposition d'Anne-Marie n'est pas autre chose, qu'elle est même chose terminée au moment où tu lis ces lignes, et que tu fêtes dans une intimité bien quiète le premier anniversaire de votre réunion.

PHILIPPE PAGEYRAN.

P.-S. — Ton télégramme m'a fait rouvrir cette lettre vaine. Je suis atterré. Je me demande, malgré ton télégramme, si je ne rêve pas quelque affreux cauchemar d'une fatalité antique. Nous arrivons tous. Morte !... Ah ! mon pauvre ami ! mon pauvre ami !

P.

Georges Tréval à Renaud Dangennes.

Fontainebleau, septembre 1897.

Cher monsieur et ami,

J'ai éprouvé la plus douloureuse surprise à l'annonce du malheur qui vous accable. Il est sans consolation. Il retentit dans tous ceux qui vous connaissent et qui ont connu Mme Dangennes. Nous sommes tous en deuil, mon cher Dangennes, et réunis autour de votre deuil, qui absorbe dans sa grande ombre les nuances par ou certains ont pu s'opposer à vous. J'espère que vous ne doutez pas de ma sincérité, et que vous me croyez, comme je suis, profondément vôtre.

GEORGES TRÉVAL.

V. — 1899

Philippe Pageyran à Edmond Larmechin.

Paris, juin 1899.

Votre lettre, Larmechin, m'a simplement indigné. Malgré certains murmures annonciateurs, je me refusais à croire que vous vous étiez rangé, vous aussi, dans la troupe des pharisiens brusquement déchaînée contre votre maître et ami M. Renaud Dangennes. Les murmures ne mentaient pas. Ils ne mentaient que par insuffisance. Votre lettre les dépasse. Et vous leur apportez, à ces messieurs, la plus grosse pierre dont ils pensent assommer le grand homme.

Oh! je sais! Vous vous défendez d'agir par haine, ou entraînement, ou calcul, ou par quelque autre raison venue du dehors. Vous souffrez d'agir ainsi, vous en êtes désespéré. C'est votre culte pour M. Dangennes qui se révolte contre M. Dangennes lui-même, coupable de trahir son propre culte. Et si vous n'aimiez pas M. Dangennes, dites-vous, vous ne lui donneriez pas tant d'insultes. Ce dernier mot n'est pas de vous. Mais ce sont bel et bien là des insultes sous le couvert d'étonnement douloureux et d'idéal blessé.

Eh bien! c'est vous, Larmechin, le plus coupable, et non les confrères intéressés ni les disciples impatients. C'est vous, parce que vous vous prétendez inspiré par le seul amour dans cette campagne odieuse. Mais je vous estime encore assez, pour tenter de vous arracher aux nuées où s'égare votre vieille affections pour le maître impeccable.

Oui, deux ans à peine après avoir perdu sa femme, — et vous n'avez pas à m'apprendre les mérites de cette femme, — oui, M. Dangennes va contracter un nouveau mariage. Ne feignez pas d'accorder à M. Dangennes le bénéfice d'un doute ultime sur ses intentions, ni de trouver que M. Dangennes « témoignerait » à tout le moins d'une hâte critiquable.

Ah! ce « témoignerait » est d'une pudeur superflue, Larmechin. Dites franchement : « Il témoigne. » Dites aussi : « Qui l'aurait cru? » puisque toute votre lettre étouffe de cette exclamation rentrée.

Il se remarie. Et ce crime, n'est-ce pas, trouve sa mesure dans la mesure même de la fidélité que M. Dangennes avait vouée ou semblé vouer à Mme Varages? N'allez-vous pas jusqu'à croire in petto que cette fidélité antérieure a pu n'être qu'une comédie? Je vous entends protester : ce mot-là n'est pas de vous non plus. Ce sera donc moi qui oserai dégager votre pensée profonde, que vos allures véhémentes enveloppent d'une pénombre commode bien loin de les pousser en pleine lumière.

Une comédie, cette fidélité de trente ans, dont vous ne soupçonnez seulement pas le vrai sens, le vrai nom! Mais d'abord, répondez donc à cette question : croyez-vous que cette comédie de fidélité eût jamais pris fin, si tous deux, M. et Mme Varages, avaient continué de vivre?... Vous avez répondu. Vous ajoutez peut-être à votre réponse forcée que cela ne change rien à votre étonnement douloureux, que cela même l'augmente.

Et si Renaud Dangennes se fût marié à quelque Mme X. du vivant de M. Varages? l'eussiez-vous honni? quelle raison eussiez-vous avancée pour le honnir? serait-ce la promesse qu'il avait faite à l'âge de vingt-cinq ans? Mais quel caractère valable conserve aux yeux d'un homme une promesse de ce genre, faite par le jeune homme dans un moment où la douleur obscurcit le jugement? est-ce à l'abandonné de payer indéfiniment les frais de l'abandon? est-ce qu'il y a eu dans l'espèce une contre-partie qui liât M. Dangennes? est-ce qu'Anne-Marie, — pour qui, notez-le, j'ai toujours partagé l'entière vénération de mon ami, — s'était cru liée par son propre amour? avait-elle demandé l'exécution d'une promesse quelconque? et quel juge assez rigoureux eût blamé Renaud Dangennes de céder un jour aux conseils de la vie, à l'appel d'un bonheur réparateur qu'il méritait plus que tout autre et autant que Mme Varages? est-ce Mme Varages elle-même qui l'en eût blâmé? Non. Est-ce M. Georges Tréval? Non. Est-ce vous?...

Ici aussi, Larmechin, vous ne pouvez répondre que d'une seule manière. Et n'objectez pas que là n'est pas la question, que je me joue dans des hypothèses d'autant plus gratuites qu'elles s'égarent dans un passé périmé. Ces hypothèses comportent des solutions indubitables, qui devraient déjà vous ramener de votre état de passion unilatérale et fausse à un état de réflexion saine. Mais laissons. Et revenons-en au fait brutal, c'est-à-dire à cette fidélité de trente années, aujourd'hui réduite

dans votre esprit au calibre bouffon d'une simple comédie.

Qu'est-ce donc que cette fidélité si longue, sinon un veuvage de trente ans? Cet homme a été veuf trente ans! Qu'importe s'il l'a été « avant, » au lieu de l'avoir été « après! » Ou plutôt si. Il importe beaucoup. Car ce veuvage n'en a été que plus atroce, absorbant toute la vie jusqu'en ses perspectives extrêmes, sans compensation préalable, cependant que la femme aimée vivait, connaissait le bien-être d'un foyer avec le charme d'être mère. Ah! vous n'avez pas été le témoin, vous, des pleurs versés le jour où il l'a perdue, au son des orgues nuptiales! Vous ignorez aussi ceux que lui arracha, plus cruels encore, la naissance de ce fils qui aurait dû être son fils. Dans la suite, s'il acceptait que son plus intime ami amenât parfois l'entretien sur Mme Varages, il lui ordonnait d'en écarter le chapitre de l'enfant, car c'est la taille croissante de cet enfant qui marquait l'accroissement régulier, irréparable, semblait-il, du malheur de mon vieil ami.

Or, comparé à l'unique année de mariage de Renaud Dangennes, que vous jugez sans doute une récompense suffisante, ce veuvage de trente années ne vous paraît pas une assez bonne mesure de souffrance. Il vous faut tout. Il vous faut son renoncement à l'ultime réconfort de quelques heures, dont il croit pouvoir honorer le souvenir de celle qu'il aime toujours. Il vous faut savourer son désespoir absolu, la désolation de sa mort avant sa mort même. Vous êtes insatiable, et vous prétendez aimer Renaud Dangennes!

Non, vous ne l'aimez pas. Vous avez cru l'aimer. Mais vous ne l'aimiez pas. Vous n'avez pas aimé en lui sa souffrance, vous n'avez aimé en lui que son exemple, — ce qui n'est pas la même chose. Car jamais il n'a voulu se proposer en exemple aux yeux de personne. C'est vous tous qui l'avez créée, cette idée d'un exemple, les uns pour vous en exalter, les autres pour vous en irriter. Et je vais peut-être vous étonner, Larmechin . ce n'est pas Renaud Dangennes que vous admiriez en Renaud Dangennes, c'était vous-même, oui, vous-même, égoïstement. Vous vous saviez gré d'éprouver cette admiration dont il vous fournissait le prétexte. Par orgueil, vous faisiez de lui un demi-dieu, une sorte d'être spécialement voué à un supplice exquis et noble qu'il finissait par ne plus ressentir lui-même, tant il planait haut, — tout cela pour que vous en jouissiez, vous, comme le

fidèle jouit des souffrances de Jésus, et comme il s'aime de L'aimer.

Aujourd'hui, vous vous apercevez que Renaud Dangennes est un homme. L'horrible déception ! il est un homme. Et vous le décrétez coupable d'une trahison qui n'est que dans votre pensée, puisque votre pensée seule avait forgé le principe des obligations auxquelles vous enchaîniez arbitrairement Renaud Dangennes.

Il n'est qu'un homme, un homme misérable. Je ne vous accablerai point trop de Pascal en vous rappelant que c'est justement là sa grandeur. Mais si misérable soit-il, un homme n'est point l'esclave des autres hommes, comme un Dieu ou un héros peut l'être de ses adeptes. Et n'opposez pas à mon Pascal votre Plutarque ni votre Corneille. Il est si commode de lire Plutarque et Corneille au coin du feu, quand on a trente ans, une jeune femme charmante, des enfants, et cette somme d'aises qui vous disposent l'esprit à concevoir toutes les exigences de la chimère ! Il est si commode de revendiquer pour les autres le devoir d'être un héros, quand soi-même on savoure le repos des sens et la quiétude des sentiments !

Ah ! vous voulez admirer ! Admirer ! Faites mieux que cela : comprenez. Admirer n'est souvent qu'un exercice acrobatique et vain de notre cervelle, et l'on croit qu'il s'agit du cœur. Comprendre, malgré les apparences du mot, est plus souvent une vertu du cœur qu'un attribut de l'esprit. Cessez donc d'admirer en maudissant, et comprenez, pour aimer. Comprenez, non plus ce qu'a été le veuvage de Renaud Dangennes, mais ce qu'a été l'unique année de sa réunion à Mme Varages.

Y avez-vous jamais songé, ou autrement qu'avec votre bonheur trop jeune ? Lorsque j'y songe, moi, je me demande si, à certains égards, il n'eût pas mieux valu que Renaud Dangennes ignorât ce pauvre bonheur d'un an. Oh ! je n'entends pas qu'il lui ait été une désillusion ! et il a même suffi de cette année exquise pour lui rendre impossible le retour à son ancienne vie. Mais quand même, de quelle mélancolie cet exquis fut fait ! Reprendre sous les cheveux blancs le propos interrompu un matin de jeunesse...

Chacun, bien qu'il se sût changé, savait, certes, l'autre changé aussi, mais il n'y croyait qu'en en doutant, à cause de son désir contraire et du souvenir intact. Vous direz, sous pré-

texte que la durée de leur séparation avait été jalonnée par des rencontres fortuites assez nombreuses, qu'ils avaient pu suivre sur eux les changements parallèles de leurs âges. Changements physiques, ne comptant guère, n'intéressant pas leurs esprits dont la double clôture pouvait leur faire croire qu'elle abritait des sentiments restés ceux de la première heure. Ces rencontres fortuites, en les empêchant de constater d'une façon soudaine et totale qu'ils avaient vieilli, ont même aidé leur croyance : que leurs cœurs n'avaient pas changé, et que leur amour, ayant cessé de vieillir dès le jour où ils s'étaient dit adieu, sommeillait, dans leurs cœurs inchangés, comme une belle au bois dormant éternisée dans sa jeunesse par son sommeil.

Mais voilà que la clôture tombe. Alors seulement ils comprirent. Ils se sentirent, dans leur étroite réunion, un peu plus loin l'un de l'autre que dans l'éloignement de leur séparation. Ce n'est pas Renaud Dangennes qu'elle retrouvait, mais quelqu'un qui lui rappelait Renaud Dangennes comme aucun autre n'aurait pu le faire. Ce n'est pas Anne-Marie qu'il retrouvait, mais quelqu'un qui lui rappelait Anne-Marie comme aucune autre n'aurait pu le faire. Jusque-là, sans communication entre eux que la vue, ils avaient continué de s'aimer dans un présent prolongé. La séparation finie, ils s'aimaient dans un souvenir.

Et il n'empêche qu'il n'y eut rien que de parfait dans leur union si brève. Une duperie, cependant, leur union? une mutuelle duperie? Mais non. Ils étaient assez hauts, assez éclairés, pour ne se point dérober des nuances qui, par leur caractère identique, restituaient l'unité entre eux, et créaient à leur amour une amosphère de délicieuse convalescence.

La convalescence n'est pas un état si déplaisant. Ce peut même être un état charmant. Où, plus qu'en elle, trouve-t-on l'appétit du renouveau et de la vie? Le convalescent a des sourires qui manquent parfois à l'homme de pleine santé. Le convalescent connaît aussi les plus sensibles pudeurs, — pudeurs cependant avides de ressaisir les roses refusées à la longue maladie. Renaud Dangennes et sa femme se guérissaient l'un l'autre d'avoir été malades toute leur vie. Ce n'est pas tout à fait ce que leur illusion leur avait promis. Ce n'en fut pas moins quelque chose de précieux, et qu'ils savourèrent jusqu'en son grain de secrète amertume. Puis la convalescence a été brusquement interrompue...

Refuserez-vous plus longtemps de comprendre la leçon de ces choses, Larmechin? et vous obstinant dans l'épaisse éloquence de vos formules, professez-vous encore qu'il est honteux de vouloir la continuation et l'achèvement d'une telle convalescence pour Renaud Dangennes? Votre idéal exige que la convalescence demeure interrompue, c'est-à-dire qu'on rejette à son ancien mal le malade, moins propre à le supporter désormais.

Mais vous ne savez pas tout. A côté de cet amour souvenir, il y avait quand même eu un présent nouveau. Je sais qu'il va vous paraître mesquin. Vous jetterez les hauts cris. Souhaitez, Larmechin, de n'avoir jamais à provoquer semblablement les hauts cris d'un autre contre vous.

Il y avait quand même eu un présent nouveau : le foyer, l'humble vie ménagère où l'homme abdique toute initiative.

On a vécu seul, en étudiant, et l'on a été soi-même l'ordonnateur de ses soins journaliers. Rappelez-vous, Larmechin, votre Quartier Latin. Voici l'armoire à linge rangée par vous. Voici le placard d'une modeste, mais indispensable vaisselle, et les menues provisions de bouche qui la doivent remplir, le cas échéant. Voici même la petite pharmacie. Et le jour de la blanchisseuse! et la boutique du stoppeur! et celles des fournisseurs divers! toute l'économie de votre studio, toute l'expérience que vous y apportiez! Rappelez-vous, et combien vite cette expérience-là, cette direction-là vous ont été ôtées. Par qui? Par l'amour, par votre femme, par votre renoncement heureux.

L'homme marié, c'est l'homme qui a retrouvé sa maman. Vous n'êtes plus capable de vous habiller tout seul, Larmechin, ni de vous servir tout seul à table. Vos vêtements, votre linge, votre vaisselle, sont dispersés selon un ordre auquel vous n'avez plus de part, pas plus que vous ne connaissez désormais l'adresse de votre stoppeur ni de votre blanchisseuse. Et même, parfois, vous maugréez un peu, parce qu'il faut bien que l'on maugrée toujours un peu. Au fond, vous êtes lâchement ravi. Vous acceptez d'autant mieux cette dépendance que vous aimez davantage votre femme, tandis qu'à cet égard, lequel est énorme, votre femme n'a nul besoin de votre secours. Surtout ne me faites pas dire que la femme est une abominable calculatrice. Ce calcul fait partie de son amour, de son instinct. Il est

obscur et puissant, et même inconscient, comme tout ce qui est maternel.

Et si vous vous retrouviez tout à coup dans l'état ancien, Larmechin, vous seriez une âme en peine, un enfant perdu, beaucoup plus que vous ne le fûtes quand vous avez quitté votre famille vers les dix-huit ou les vingt ans. Vous ne pourriez plus reprendre une espèce de lutte avec les petites difficultés matérielles, où vous avez été ferme cependant, où vous vous doutiez à peine que vous fussiez ferme, ceci grâce à l'habitude. Le courage est un peu une habitude. Mais une main douce est survenue, et vous avez aussitôt perdu l'usage de cette humble et nécessaire énergie. Un an suffit à détruire nos ressorts. Et voyez combien nombreux sont les célibataires qui le restent, mais combien peu il y a d'hommes veufs qui le restent. Ce sont même les plus amoureux de leur première femme qui se remarient le plus promptement, à la stupeur indignée de leur entourage, parce qu'ils s'étaient le plus complètement remis à une tendre vigilance de tous les menus soins qui tissent la vie.

Que la catastrophe s'abatte sur un homme déjà âgé, il n'est plus qu'une épave. Vous avez pu constater ce qu'est devenu Renaud Dangennes depuis dix-huit mois. Oh ! je ne réduis pas son chagrin aux seules proportions de ce facteur ménager, voire mécanique ! Mais soyez sûr que ce facteur a agi, a accru la douleur essentielle. Et pourtant, M. Dangennes avait vécu en cénobite depuis combien d'années. Ce long avantage a été ruiné, annulé, sans reprise possible, par l'unique année de soins et de mélancolique bonheur dont il a été entouré.

Vous n'avez certes pas songé à cela, lorsque vous demandiez à votre femme qu'elle vous apportât vos pantoufles, dans le moment que vous vous apprêtiez à m'écrire votre lettre. Vous n'avez songé qu'à votre idéalisme saugrenu, Moloch qui réclame une victime vivante. Cela vous plaît donc tant, Renaud Dangennes épave ? C'est cela que vous exigez qui continue ? Peut-être même ne vous serait-il pas déplaisant, quoique pénible, qu'il se suicidât, et sur le tombeau d'Anne-Marie ? Comme vous l'aimez !

Ah ! Larmechin, reconnaissez que ce n'est pas vous qui avez parlé dans cette lettre odieuse, ni même l'aigre M. Tréval, mais un tas de préjugés verbaux et parasites. Ils étouffent votre

esprit meilleur, qu'ils font mine de parer d'une végétation luxuriante. Débarrassez-vous-en. Reprenez votre vérité humaine. Et songez à la femme qui va épouser M. Dangennes.

Cette femme vous est connue. Pourquoi donc vous êtes-vous abstenu de la mentionner dans votre diatribe ? C'est que vous ne pouviez la soupçonner d'aucune intrigue. Il vous eût été plus difficile encore de la prendre en pitié. Malgré vous, vous est apparue la pure gravité de son attitude. Et votre silence obligé à son sujet réfute assez bien tous vos griefs au sujet de votre maître.

Cette femme, qui sera Yseut aux blanches mains, tiendra avec piété la place d'Yseut la blonde. Mais, contrairement à celle du poème, elle le sait, elle l'accepte, elle ne se croit pas humiliée de remplir ce rôle écrasant, délicat et noble. Elle empêchera la vie de commettre son crime jusqu'au bout sur Renaud Dangennes. Elle achèvera l'œuvre nécessaire de convalescence commencée par Anne-Marie. Qui sait si elle n'y aura pas plus d'adresse bienfaisante que n'a pu en avoir la pauvre Anne-Marie elle-même ? Et je ne crois pas blasphémer en écrivant cela. Cependant elle ne cherchera pas à obscurcir l'image de l'Autre. Elle l'entretiendra. Elle prendra soin que le chèvrefeuille ne périsse autour du coudrier et ne l'entraîne dans la mort Et c'est elle-même qui ira fleurir le tombeau d'Anne-Marie. Cela vaut mieux qu'un sang romantiquement répandu.

Vous pouvez et vous devez tirer votre chapeau devant cette femme-là, Larmechin. Vous qui aimez l'héroïsme, en voilà, et d'autant plus émouvant qu'il est plus raisonnable et plus effacé. Quel rare privilège que le cœur d'une femme raisonnable, dans ces circonstances !

Quant à l'Aimée, si la pensée des morts visite celle des vivants, elle ne peut que dire à Renaud Dangennes :

« Tu as raison. Je t'ai pris toute ta jeunesse, toute ta force, toute ta vraie vie, sans rien te donner de la mienne. Je ne veux pas que ma mort replace sur tes épaules les chaînes dont mon trop faible courage les chargea, et dont je n'ai pu alléger le poids qu'un moment et à un âge sans grâce. Non, tu ne me trahis pas, comme on s'imagine. Non, ce n'est pas une étrangère que tu vas installer à ma place vide, puisque tu aurais pu tout aussi bien l'y installer au temps où elle était déjà vide et où tu n'avais aucune raison d'espérer me voir un jour. Mais

c'est une gardienne de mon souvenir, c'est ma déléguée auprès de toi, et je la remercie. »

Et à vous, Larmechin, si la pensée des morts visite celle des vivants, la pensée d'Anne-Marie doit vous dire :

« Vous avez été le fils d'élection de Renaud Dangennes. Une grande partie de votre valeur et de votre bonheur vous vient de lui. Il était malheureux, et il n'en a pas moins distribué aux autres ses bienfaits et la joie qui lui était refusée. Vous lui devez un léger retour. Vous avez été l'un de ses témoins à son premier mariage. Vous le serez aussi au second. C'est moi qui vous en prie. »

Voilà ce qu'elle vous dit, Larmechin. Vous ne refuserez pas. Je vous attends. Et nous déchirerons ensemble votre lettre, qui n'était pas digne de vous, parce qu'elle n'était pas digne de Renaud Dangennes.

M. Varages fils a lu ma réponse. Il vous adresse la même prière que moi, en souvenir de sa mère.

PHILIPPE PAGEYRAN.

GÉRARD-GAILLY.

LA RUSSIE DES TSARS

PENDANT LA GRANDE GUERRE

VII [1]

LA CONFÉRENCE DES ALLIÉS

Mardi, 9 janvier 1917.

Sir George Buchanan, qui n'est pas moins inquiet que moi de la situation, estime que l'Empereur serait peut-être sensible à un conseil de son cousin le Roi d'Angleterre ; il a donc suggéré à Balfour de provoquer l'envoi d'un télégramme personnel du Roi au Tsar ; en remettant ce télégramme, Buchanan ajouterait de vive voix les commentaires nécessaires. Balfour ayant approuvé cette démarche, mon collègue vient de solliciter une audience de l'Empereur.

***

Mercredi, 10 janvier.

Il y a un mois environ, la grande-duchesse Victoria-Féodorowna, femme du grand-duc Cyrille, a été reçue par l'Impératrice et, la sentant plus ouverte que d'habitude, s'est risquée à lui parler des questions brûlantes.

— C'est avec douleur, avec effroi, a-t-elle dit, que je constate le mouvement d'hostilité qui est déchaîné contre Votre Majesté...

L'Impératrice l'a interrompue :

— Vous vous trompez, ma chère. D'ailleurs, je me suis trompée moi-même. Tout récemment encore, je croyais que la

Copyright by Maurice Paléologue, 1922.

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1921, 1er et 15 janvier, 15 février, 1er et 15 mars 1922.

Russie me détestait. Aujourd'hui, je suis éclairée. Je sais que c'est la société de Pétrograd seule qui me hait, cette société corrompue, impie, qui ne songe qu'à danser et à souper, qui ne s'occupe que de ses plaisirs et de ses adultères, pendant que, de tout côté, le sang coule à flots... le sang !... le sang !...

Elle était comme suffoquée de colère en articulant ces mots ; elle dut s'arrêter un instant. Puis elle reprit :

— Maintenant, au contraire, j'ai la grande douceur de savoir que la Russie entière, la vraie Russie, la Russie des humbles et des paysans, est avec moi. Si je vous montrais les télégrammes et les lettres que je reçois, chaque jour, de tous les points de l'Empire, vous seriez fixée. Je ne vous en remercie pas moins de m'avoir parlé franchement.

Ce que la pauvre tsarine ignore, c'est que Sturmer a eu l'idée géniale, reprise et amplifiée par Protopopow, de lui faire expédier quotidiennement par l'*Okhrana* des vingtaines de lettres et de télégrammes dans le style que voici :

Oh! notre souveraine bien-aimée, mère et tutrice de notre césaréwitch adoré... Gardienne de nos traditions... Oh! notre grande et pieuse tsarine... Protégez-nous contre les méchants... Gardez-nous de nos ennemis... Sauvez la Russie!...

Ces derniers jours, sa sœur, la grande-duchesse Serge, l'abbesse du couvent de Marthe-et-Marie, est venue exprès de Moscou pour lui révéler l'exaspération croissante de la société moscovite et tout ce qui se trame à l'ombre du Kremlin.

Elle a trouvé auprès de l'Empereur et de l'Impératrice un accueil glacial ; elle en a été si stupéfaite qu'elle a demandé :

— Alors, j'aurais mieux fait de ne pas venir ?

— Oui, a répondu sèchement l'Impératrice.

— Alors, je ferais mieux de m'en aller ?

— Oui, par le premier train, a répliqué durement l'Empereur.

Trépow, ayant réitéré ses instances de démission, a été admis hier « à la retraite. »

Son successeur est le prince Nicolas-Dimitriéwitch Golitzine, qui appartient à l'extrême-droite du Conseil de l'Empire. Jusqu'ici, sa carrière a été exclusivement administrative... et obscure. On le dit sérieux et honnête, mais faible et indolent.

La cause des Alliés perd en Trépow sa plus forte garantie. Et je crains que la monarchie des tsars ne perde aussi, dans ce loyal et rude serviteur, son dernier soutien, sa dernière sauvegarde.

***

Jeudi, 11 janvier.

Hier, la grande-duchesse Marie-Pavlowna m'a fait inviter à déjeuner aujourd'hui avec mon premier secrétaire, Charles de Chambrun.

A une heure moins quelques minutes, j'arrive au palais Wladimir.

Je commence à monter l'escalier, quand le général Knorring, attaché à la personne de la Grande-Duchesse, descend hâtivement vers moi, en remettant une lettre à un colonel, qui s'éloigne d'un pas rapide.

— Excusez-moi, me dit-il, si je ne me suis pas trouvé dans le vestibule pour vous recevoir. Nous vivons des heures si graves !

Je remarque son teint blême, ses traits tirés.

Nous n'avons pas gravi quatre marches ensemble, qu'un autre colonel apparaît à la porte d'entrée; Knorring redescend aussitôt.

En atteignant le palier supérieur, j'aperçois, par la porte du salon grande ouverte, le magnifique décor de la Néwa, la cathédrale des Saints-Pierre-et-Paul, les bastions de la Forteresse, la prison d'État. Dans l'embrasure de la fenêtre, l'exquise Mlle Olive, demoiselle d'honneur de la Grande-Duchesse, est assise, toute pensive, le visage tourné vers la Forteresse ; elle ne m'entend pas venir.

J'interromps sa rêverie :

— Mademoiselle, je viens de surprendre, sinon vos pensées, du moins la direction de vos pensées. Il me semble que vous regardez bien attentivement la prison !

— Oui, je regardais la prison. En des jours pareils, on ne peut pas se retenir de la regarder.

Elle ajoute avec son joli rire, en se tournant vers mon secrétaire :

— Monsieur de Chambrun, quand je serai là-bas, en face, sur la paille des cachots, viendrez-vous me voir?

A une heure et dix minutes, la Grande-Duchesse, qui d'habitude est si exacte, entre enfin avec son troisième fils, le grand-duc André. Elle est pâle, amaigrie.

— Je suis en retard, me dit-elle. Mais ce n'est pas ma faute. Vous savez, vous devinez par quelles émotions je passe... Nous causerons tranquillement après le déjeuner. En attendant, parlez-moi de la guerre. Qu'en pensez-vous?

Je lui réponds que, malgré les obscurités et les difficultés de l'heure présente, je garde une foi inébranlable en notre victoire finale.

— Ah! Que vous me faites du bien en me parlant ainsi!

On annonce le déjeuner. A table, nous sommes six : la Grande-Duchesse, moi, le grand-duc André, Mlle Olive, Chambrun et le général Knorring.

La conversation est d'abord assez lourde. Puis, peu à peu, à mots couverts, nous effleurons le sujet qui nous obsède tous, la crise intérieure, le grand orage, le cyclone qui se forme à l'horizon.

Au sortir de table, la Grande-Duchesse m'offre un fauteuil près du sien et me dit :

— Maintenant, causons.

Mais un domestique s'avance et annonce que le grand-duc Nicolas-Michaïlowitch vient d'arriver, qu'on l'a introduit dans le salon voisin. La Grande-Duchesse s'excuse auprès de moi, me confie au grand-duc André et passe dans l'autre pièce.

A travers la porte qu'on ouvre, je reconnais le grand-duc Nicolas-Michaïlowitch : il a le visage coloré, les yeux ardents et graves, la taille redressée, cambrée dans une attitude de combat. Cinq minutes après, la Grande-Duchesse appelle son fils.

Nous restons seuls, Mlle Olive, le général Knorring, Chambrun et moi.

— Nous voici en plein drame, nous dit Mlle Olive. Avez-vous remarqué comme la Grande-Duchesse avait l'air bouleversé? De quoi le grand-duc Nicolas est-il venu lui parler?

A deux heures moins dix, la Grande-Duchesse rentre, la respiration un peu haletante. Faisant effort pour paraître calme, elle me presse de questions sur ma dernière audience de l'Empereur.

— Alors, me demande-t-elle, vous n'avez pas pu lui parler de la situation intérieure?

— Non, il est resté obstinément fermé sur ce sujet. Un instant, après beaucoup de détours, j'ai cru que j'allais l'obliger à m'entendre. Mais il m'a arrêté court, en me demandant si j'avais reçu récemment des nouvelles du tsar Ferdinand!

— C'est lamentable! fait-elle en laissant tomber ses bras dans un geste de découragement.

Après un silence, elle reprend :

— Que faire?... Sauf *celle* de qui vient tout le mal, personne n'a d'action sur l'Empereur. Depuis quinze jours, nous nous épuisons tous à essayer de lui démontrer qu'il perd la dynastie, qu'il perd la Russie, que son règne, qui aurait pu être si glorieux, va se terminer dans une catastrophe. Il ne veut rien écouter. C'est tragique!... Nous allons cependant tenter une démarche collective de la famille impériale. C'est de cela que le grand-duc Nicolas est venu me parler.

— S'en tiendra-t-on à une démarche... platonique?

Nous nous regardons en silence. Elle devine que j'ai dans la pensée le drame de Paul Ier, car elle me répond avec un geste d'épouvante :

— Mon Dieu! Que va-t-il se passer?...

Et elle reste un instant muette, les yeux effarés. Puis, d'une voix timide, elle reprend :

— N'est-ce pas, en cas de besoin, je pourrais compter sur vous?

— Oui, madame.

Elle murmure, gravement :

— Je vous remercie.

Un domestique nous interrompt de nouveau. La Grande-Duchesse m'explique que toute la famille impériale est réunie dans le salon voisin et qu'on n'attend plus qu'elle pour délibérer. Elle conclut par ces mots :

— Maintenant, priez Dieu pour qu'il nous protège!

Sa main, qu'elle me tend, est toute tremblante.

***

Vendredi, 12 janvier 1917.

On m'assure, de divers côtés, qu'une tentative de meurtre a été commise avant-hier soir contre l'Impératrice, pendant qu'elle visitait son hôpital de Tsarskoïé-Sélo, et que l'auteur, — un officier, — a été pendu hier matin. Sur le mobile et les circonstances de l'acte, secret absolu.

Tous les membres de la famille impériale, y compris la reine douairière de Grèce, qui se sont réunis hier chez la grande-duchesse Marie-Pavlowna, ont adressé une lettre collective à l'Empereur.

Cette lettre, rédigée dans les termes les plus respectueux, signale au souverain le péril que sa politique intérieure fait courir à la Russie et à la dynastie; elle conclut en implorant la grâce du grand-duc Dimitry, afin que de grands malheurs soient évités.

Sazonow, à qui je fais visite dans la journée, me dit :

— La voie dans laquelle l'Empereur s'est engagé est sans issue. D'après nos précédents historiques, l'ère des attentats est ouverte. Au point de vue de la guerre, nous avons devant nous un mauvais fossé à franchir; la secousse sera rude; mais ensuite, tout ira bien... Je garde une foi inébranlable dans notre victoire finale.

***

Samedi, 13 janvier.

Sir George Buchanan a été reçu hier par l'Empereur.

Après lui avoir fait part des graves appréhensions que la situation intérieure de la Russie inspire au roi Georges et au Gouvernement britannique, il lui a demandé la permission de s'expliquer en toute franchise.

Ces premières phrases avaient été échangées debout. Sans faire asseoir Buchanan, l'Empereur lui a répondu sèchement :

— Je vous écoute.

Alors, d'un ton très ferme et très ému, Buchanan lui a représenté le préjudice énorme que causent à la Russie et, par suite, à ses alliés, le désordre et l'inquiétude qui se propagent dans toutes les classes de la société russe. Il n'a pas craint de dénoncer les intrigues que les agents allemands entretiennent autour de l'Impératrice et qui ont détourné d'elle l'affection de ses sujets; il a rappelé le rôle néfaste de Protopopow, etc. Enfin, après avoir protesté de son dévouement à la personne des souverains russes, il a conjuré l'Empereur de ne pas hésiter entre les deux voies qui s'ouvrent devant lui, dont l'une conduit à la victoire et l'autre à la plus sombre catastrophe.

L'Empereur, raide et froid, n'a rompu le silence que pour formuler deux objections. Voici la première : — « Vous me dites,

monsieur l'ambassadeur, que je dois mériter la confiance de mon peuple. N'est-ce pas plutôt à mon peuple de mériter ma confiance?... » Voici la seconde : — « Vous semblez croire qu'on me conseille pour le choix de mes ministres. Vous vous trompez; je les choisis, moi seul... » Après quoi, il a mis fin à l'audience par ces simples mots :

— Je vous remercie, monsieur l'ambassadeur.

Au fond, l'Empereur n'a fait qu'exprimer la pure doctrine de l'autocratisme, en vertu de laquelle il est sur le trône. Toute la question est de savoir combien de temps il restera encore sur le trône, en vertu de cette doctrine.

Voici textuellement la réponse de l'Empereur à la lettre que la famille impériale lui a adressée avant-hier; il a inscrit cette réponse en marge de la lettre :

— *Je n'admets pas qu'on me donne des conseils. Un meurtre est toujours un meurtre. Je sais d'ailleurs que plusieurs signataires de cette lettre n'ont pas la conscience nette.*

***

Dimanche, 14 janvier.

Aujourd'hui, qui est le premier jour de l'an d'après le calendrier orthodoxe, l'Empereur reçoit à Tsarskoïé-Sélo les souhaits du corps diplomatique.

Le froid est sévère : — 38°!

Les chevaux des voitures de la Cour, qui nous attendent devant la gare impériale, sont caparaçonnés de glace. Et, jusqu'au Grand-Palais, je ne distingue rien du paysage, tant les vitres sont rendues opaques par l'épaisseur du givre.

Lorsque nous pénétrons dans la salle de bal où la solennité doit s'accomplir, le Directeur des cérémonies, E..., patriote ardent, nationaliste fougueux, qui est venu souvent épancher en moi son dégoût de Raspoutine et sa haine du parti germanophile, me glisse à l'oreille, d'une voix vibrante :

— Eh bien! monsieur l'ambassadeur, avais-je assez raison de vous répéter, depuis des mois, que notre grande, notre sainte Russie était conduite à l'abîme!... Ne sentez-vous pas que nous voici maintenant tout près de la catastrophe?...

A peine avons-nous pris nos places que l'Empereur paraît, entouré de ses aides de camp généraux et de ses hauts digni-

taires. Il passe successivement devant le personnel de chaque ambassade et de chaque légation. Échange banal de vœux et de félicitations, de sourires et de poignées de mains. Nicolas II se montre, comme toujours, aimable et simple, affectant même l'air dégagé; mais la pâleur et l'amaigrissement de son visage trahissent la nature de ses pensées intimes.

Tandis qu'il achève son parcours, je cause avec mon collègue d'Italie, le marquis Carlotti, et nous faisons simultanément la même observation : dans toute la suite, pompeuse et chamarrée, qui accompagne le tsar, il n'y a pas une figure qui n'exprime l'anxiété...

En nous reconduisant à la gare impériale, nos voitures passent devant une petite église, pittoresque et solitaire, de style moscovite. C'est le *Féodorowsky Sobor*, qui abrite à l'étage inférieur, dans une crypte mystérieuse, l'oratoire préféré d'Alexandra-Féodorowna. Il fait déjà nuit. Sous son épais linceul de neige, la coupole du sanctuaire se profile confusément au travers de la brume... Je songe à toutes les heures d'exaltation soupirante ou de prosternement accablé que l'Impératrice a vécues là. Et je crois voir le fantôme de Raspoutine rôder autour du parvis.

***

Lundi, 15 janvier.

Le grand-duc Nicolas-Michaïlowitch est relégué dans son domaine du gouvernement de Kherson, à Grouchewka, loin de toute ville et même de toute habitation.

L'ordre impérial lui a été notifié hier, malgré la solennité du premier jour de l'an. Aucun délai ne lui étant accordé, il est parti le soir même.

Quand je reçois la nouvelle, un précédent historique me vient aussitôt à l'esprit. Le 19 novembre 1787, Louis XVI exilait le Duc d'Orléans dans son domaine de Villers-Cotterets, pour le punir d'avoir soutenu devant le Parlement de Paris que les États-Généraux seuls avaient le droit de consentir au Roi un supplément d'impôts. La Russie en est-elle donc à 1787? — Non... Elle est déjà bien au delà.

En sévissant contre le grand-duc Nicolas-Michaïlowitch, l'Empereur a voulu évidemment effrayer la famille impériale, et il y a réussi : car elle est affolée ; mais Nicolas-Michaïlowitch

ne méritait peut-être « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. » Au fond, il n'est pas dangereux. La crise décisive, que traversent le tsarisme et la Russie, exigerait un Retz ou un Mirabeau. Or, Nicolas-Michaïlowitch est un critique et un frondeur plutôt qu'un factieux; il se complaît trop aux épigrammes de salon. A aucun degré, il n'est homme d'aventure et d'attaque.

Quoi qu'il en soit, la conjuration des Grands-Ducs a fait long feu. Maklakow, de la Douma, avait raison de dire avant-hier à Mme D..., de qui je tiens le propos : — « Les Grands-Ducs sont incapables de s'entendre sur un programme d'action. Aucun d'eux n'ose prendre la moindre initiative, et chacun prétend ne travailler que pour soi. Ils voudraient que ce fût la Douma qui mît l'étincelle aux poudres... Somme toute, ils attendent de nous ce que nous attendons d'eux. »

* * *

Mercredi, 17 janvier.

Pokrowsky a eu hier une longue audience de l'Empereur. Il lui a exposé en termes pressants l'impossibilité où il se trouve d'assumer dans les circonstances actuelles la responsabilité de la politique extérieure. Invoquant tout son passé de loyalisme et de dévouement, il a supplié l'Empereur de ne pas suivre plus longtemps les conseils funestes de Protopopow; il l'a même imploré, *à mains jointes*, d'ouvrir les yeux sur « la catastrophe imminente. »

Après l'avoir écouté avec beaucoup de douceur, le Tsar lui a ordonné de garder ses fonctions, en lui affirmant que « la situation n'est pas si tragique et que tout s'arrangera. »

La veille au soir, Sa Majesté avait reçu son nouveau président du Conseil.

Le prince Nicolas Golitzine, qui est un parfait honnête homme, avait expressément décliné la présidence du Conseil, qui lui a été imposée « d'ordre suprême. » Il s'est donc cru autorisé à s'expliquer, en toute franchise, avec l'Empereur ; il lui a fait le plus sombre tableau de l'état d'esprit qui règne en Russie, particulièrement à Moscou et à Pétrograd ; il ne lui a pas dissimulé que la vie des souverains est en péril et que, dans les régiments de Moscou, on parle ouvertement de proclamer un autre tsar. L'Empereur a accueilli ces déclara-

tions avec une placide insouciance ; il a objecté simplement :

— L'Impératrice et moi, nous savons que nous sommes dans la main de Dieu. Que sa volonté soit faite !

Le prince Golitzine a conclu en implorant l'Empereur d'accepter sa démission. Il a reçu la même réponse que Pokrowsky.

Pendant ce temps-là, l'Impératrice était en prières sur la tombe de Raspoutine. Chaque jour, accompagnée de Mme Wyroubow, elle s'y absorbe dans de longues oraisons.

***

Samedi, 20 janvier.

Le Prince héritier de Roumanie, Carol, et le président du Conseil, Bratiano, viennent d'arriver à Pétrograd.

Le ministre des Affaires étrangères s'est empressé de recevoir Bratiano. Leur entretien a été très cordial. Dès les premiers mots, Bratiano a déclaré à Pokrowsky sa résolution de fonder sur des bases durables l'alliance de la Russie et de la Roumanie :

— Cette alliance, a-t-il dit, ne doit pas être limitée à la guerre actuelle ; je souhaite ardemment qu'elle se prolonge dans l'avenir.

Le prince Carol et Bratiano sont invités à dîner demain par les souverains.

***

Dimanche, 21 janvier.

L'Empereur a fait savoir amicalement à sa tante, la grande-duchesse Wladimir, que ses cousins, les grands-ducs Cyrille et André, devraient, dans leur propre intérêt, s'éloigner de Pétrograd pendant quelques semaines.

Le grand-duc Cyrille, qui est officier de marine, a « sollicité » une mission d'inspection à Arkhangelsk et à Kola ; le grand-duc André, qui a la poitrine délicate, se rendra au Caucase.

Sazonow est nommé ambassadeur à Londres, en remplacement du comte Benckendorff, qui est mort récemment.

***

Mardi, 23 janvier.

Dîné à Tsarskoïé-Sélo, chez le grand-duc Paul...

Au sortir de table, le Grand-Duc m'emmène dans un petit

salon reculé, afin que nous puissions causer en tête-à-tête. Il me confie ses angoisses et sa douleur.

— L'Empereur est plus que jamais dominé par l'Impératrice. Elle a réussi à lui persuader que le mouvement d'hostilité qui s'est déchaîné contre elle et qui, malheureusement, commence à l'atteindre lui-même, n'est qu'une conjuration des Grands-Ducs et une émeute des salons. Cela ne peut plus finir que par une tragédie... Vous connaissez ma foi monarchique et tout ce que l'Empereur représente de sacré pour moi. Vous devez comprendre combien je souffre de ce qui se passe et de ce qui se prépare...

A l'accent de ses paroles, à son émotion, je reconnais qu'il est désolé que son fils Dimitry soit mêlé au prologue du drame. Il reprend spontanément :

— N'est-ce pas déplorable que, dans tout l'Empire, on brûle des cierges devant l'icône de Saint Dimitry et qu'on appelle mon fils *le libérateur de la Russie*.

L'idée que demain son fils puisse être proclamé tsar ne semble même pas effleurer son esprit. Il reste ce qu'il a toujours été : parfaitement loyal et chevaleresque.

Il me raconte ensuite que, ayant appris à Mohilew l'assassinat de Raspoutine, il est revenu aussitôt à Tsarskoïé-Sélo avec l'Empereur.

En arrivant à la gare le 31 décembre, vers la fin du jour, il a trouvé, sur le quai, la princesse Paley, qui lui a annoncé que Dimitry avait été arrêté dans son palais à Pétrograd. Il a immédiatement demandé une audience à l'Empereur, qui a consenti à le recevoir le soir même, à onze heures, mais « pour cinq minutes seulement, » car il avait beaucoup à faire.

Introduit auprès de son auguste neveu, le grand-duc Paul a protesté énergiquement contre l'arrestation de son fils :

— On n'a pas le droit d'arrêter un Grand-Duc sans un ordre formel de toi. Fais-le relâcher, je t'en prie... Crains-tu donc qu'il ne s'enfuie?

L'Empereur a éludé toute réponse précise et mis fin à l'entretien.

Le lendemain matin, le grand-duc Paul s'est rendu à Pétrograd pour embrasser son fils au palais de la Perspective Newsky. Là, il lui a demandé :

— As-tu tué Raspoutine?

— Non.

— Es-tu prêt à le jurer sur la sainte icône de la Vierge et sur l'image de ta mère?

— Oui.

Le grand-duc Paul lui a présenté alors une icône de la Vierge et un portrait de la grande-duchesse Alexandra défunte :

— Maintenant, jure-moi que tu n'as pas tué Raspoutine.

— Je le jure.

En me faisant ce récit, le Grand-Duc était vraiment touchant de noblesse, de candeur et de dignité. Il a terminé par ces mots :

— Je ne sais rien de plus du drame; je n'ai rien voulu savoir de plus.

Pendant le retour en chemin de fer à Pétrograd, je cause avec Mme P... de tout ce que m'a dit le grand-duc Paul :

— Je suis beaucoup plus pessimiste encore que lui, me déclare-t-elle avec des yeux flamboyants. La tragédie qui se prépare ne sera pas seulement une crise dynastique, ce sera une révolution terrible et nous n'y échapperons plus... Rappelez-vous l'oracle que je viens de rendre : la catastrophe est proche.

Je lui cite alors l'effrayante prophétie que l'aveuglement de Louis XVI et de Marie-Antoinette inspirait à Mirabeau, dès le mois de septembre 1789 : « Tout est perdu. Le Roi et la Reine périront; la populace battra leurs cadavres! »

Elle reprend :

Si nous avions au moins un Mirabeau!

***

Jeudi, 25 janvier.

Les serviteurs les plus dévoués du tsarisme et quelques-uns même de ceux qui forment la société habituelle des souverains commencent à s'effrayer de l'allure que prennent les événements.

Ainsi, j'apprends d'une source très sûre que l'amiral Nilow, aide de camp général de l'Empereur et l'un de ses familiers les plus intimes, a eu récemment le courage de lui montrer tout le danger de la situation; il est allé jusqu'à le supplier d'éloigner l'Impératrice, comme l'unique moyen qui reste encore de sauver l'Empire et la dynastie. Nicolas II, qui adore sa femme et qui est chevaleresque, a repoussé l'idée avec une indignation violente :

— L'Impératrice, a-t-il dit, est étrangère; elle n'a que moi

pour la protéger. En aucun cas, je ne l'abandonnerai... D'ailleurs, tout ce qu'on lui reproche est faux. On répand sur elle des calomnies abominables ; mais je saurai la faire respecter !...

L'intervention de l'amiral Nilow est d'autant plus frappante que, jusqu'à ces derniers temps, il prenait toujours le parti de l'Impératrice. Il était grand ami de Raspoutine et fort lié avec toute la bande ; il assistait ponctuellement aux fameux dîners du mercredi chez le financier Manus : il a donc une large part de responsabilité dans la déconsidération et l'opprobre qui atteignent aujourd'hui la Cour impériale. Mais, au fond, c'est un brave homme et un patriote : il voit enfin l'abîme qui s'ouvre devant la Russie et il essaie, trop tard, de libérer sa conscience.

***

Vendredi, 26 janvier.

Le vieux prince S..., qui est un maître en occultisme, a eu, ces derniers soirs, la satisfaction d'évoquer le fantôme de Raspoutine.

Il a aussitôt convié le ministre de l'Intérieur, Protopopow, et le ministre de la Justice, Dobrowolsky, lesquels sont arrivés immédiatement. Depuis lors, chaque soir, tous les trois, ils restent enfermés durant des heures, à recueillir les paroles solennelles du trépassé.

Quel étrange personnage, ce vieux prince S... ! Taille voûtée, tête chauve, nez crochu, teint blafard, yeux aigus et hagards, visage creux, voix lente et caverneuse, air sinistre, — vrai type de nécromant.

Aux obsèques du comte Witte, il y a deux ans, on le vit contempler pendant quelques minutes la face hautaine du mort ; car, selon le rite orthodoxe, le cercueil était découvert, puis on l'entendit prononcer, de sa voix sépulcrale : « Ce soir, nous te forcerons à venir !... »

***

Lundi, 29 janvier.

Les délégués de France, d'Angleterre et d'Italie à la conférence des Alliés sont arrivés ce matin à Pétrograd.

Ils n'ont mis que trois jours pour venir de Port-Romanow ; leur train est le premier qui ait parcouru, d'un bout à l'autre, la ligne de la côte mourmane.

Laissant le général de Castelnau aux soins de mon attaché militaire, j'emmène Doumergue à l'Hôtel de l'Europe.

Il m'interroge sur la situation intérieure de la Russie. Je la lui dépeins, sans ménager les couleurs sombres, et je conclus à la nécessité de presser les événements militaires.

— Du côté russe, dis-je, le temps ne travaille plus pour nous. On se désintéresse de la guerre. Tous les ressorts du Gouvernement, tous les rouages de l'administration se détraquent, l'un après l'autre. Les meilleurs esprits sont convaincus que la Russie marche à l'abîme. Il faut nous hâter.

— Je ne croyais pas le mal si profond.

— Vous vous en rendrez compte par vous-même.

Il me confie ensuite que le Gouvernement de la République voudrait obtenir de l'Empereur la promesse expresse de faire insérer dans le traité de paix une clause accordant à la France toutes les garanties qu'elle croira devoir s'assurer dans les provinces rhénanes pour se prémunir contre un réveil ultérieur du militarisme allemand.

Après un déjeuner intime à l'ambassade, je conduis Doumergue et le général de Castelnau au ministère des Affaires étrangères, où la conférence doit tenir une séance préliminaire et officieuse, pour établir les bases de ses travaux.

Sont présents :

Pour la Russie : M. Pokrowsky, ministre des Affaires étrangères; le grand-duc Serge-Michaïlowitch, inspecteur général de l'artillerie; M. Woynowski, ministre des Voies de communication; M. Bark, ministre des Finances; le général Biélaïew, ministre de la Guerre; le général Gourko, chef de l'État-major du Commandement suprême; l'amiral Grigorowitch, ministre de la Marine; M. Sazonow, qui vient d'être nommé ambassadeur à Londres, et M. Nératow, adjoint du ministre des Affaires étrangères;

Pour l'Angleterre : Lord Milner, ministre sans portefeuille; Sir George Buchanan; lord Revelstoke et le général Sir Henry Wilson;

Pour l'Italie : M. Scialoja, ministre sans portefeuille; le marquis Carlotti et le général comte Ruggieri;

Pour la France : M. Doumergue, ministre des Colonies; le général de Castelnau et moi.

Dès les premiers mots, il apparait que les délégués des Puissances occidentales n'ont reçu de leurs Gouvernements que des instructions vagues, aucun principe directeur pour coordonner l'effort des Alliés, aucun programme d'action collective pour hâter la victoire commune. Après un long échange de phrases diffuses, dont chacun sent le vide, on s'accorde modestement à déclarer que les récentes conférences de Paris et de Rome ont défini, avec une suffisante précision, l'objet de la présente réunion. Puis on décide que les questions d'ordre politique seront étudiées par les premiers délégués et les ambassadeurs; que les plans d'opération seront concertés par les généraux; qu'une commission technique examinera les questions de matériel, de munitions, de transport, etc.; enfin, que les résolutions définitives seront prises par la conférence siégeant en séance plénière.

*
* *

Mardi, 30 janvier.

L'Empereur recevra demain les membres de la conférence. La première séance officielle est donc fixée à après-demain.

Grand déjeuner de quarante couverts à l'ambassade

L'après-midi se passe en promenades et en visites.

Le président du Conseil de Roumanie, Bratiano, a prolongé son séjour à Pétrograd; il participera officieusement aux travaux de la conférence, chaque fois que les intérêts de son pays seront en cause.

A huit heures, dîner de gala au ministère des Affaires étrangères. Le prince Nicolas Golitzine, président du Conseil, y assiste, mais en personnage muet, en simple figurant. Il porte, avec une indifférence absolue, avec un détachement complet, les lourdes fonctions qui lui ont été imposées. Néanmoins, à la condition qu'on ne lui parle pas de politique, il vous répond avec une aménité parfaite.

*
* *

Mercredi, 31 janvier.

A onze heures, l'Empereur reçoit les membres de la conférence, au petit palais de Tsarskoïé-Sélo.

L'étiquette de la Cour veut que les ambassadeurs aient la préséance sur leurs missions et déterminent ainsi, par leur ancienneté, l'ordre de présentation.

Les trois missions sont donc rangées en cercle dans l'ordre suivant : la mission anglaise, la mission italienne, la mission française.

La mission anglaise n'est pas seulement la première par le privilège d'ancienneté de Buchanan, mais encore par le nombre de ses membres. Ainsi, elle compte deux délégués civils, lord Milner et lord Revelstoke, alors que les missions italienne et française n'en comptent qu'un, Scialoja et Doumergue; et elle aligne six généraux contre deux italiens et deux français. Néanmoins, au point de vue militaire, le général de Castelnau nous confère indiscutablement la prééminence de l'autorité morale et technique : les services éclatants qu'il a rendus pendant cette guerre, la mort glorieuse de ses trois fils, le stoïcisme chrétien de sa résignation, la noblesse de son caractère, la générosité de son cœur lui mettent au front une sorte d'auréole...

Buchanan et Carlotti présentent successivement leurs délégations. Je remarque une fois de plus que l'Empereur échange à peine quelques mots avec les chefs de file et qu'il prolonge volontiers ses entretiens quand ses interlocuteurs sont de rang plus modeste.

— A mon tour, je lui présente Doumergue et j'entends tomber de sa bouche les inévitables questions .

— Vous avez fait un bon voyage?... Vous n'êtes pas trop fatigué?... Est-ce la première fois que vous venez en Russie?...

Puis, quelques phrases insignifiantes sur l'alliance, la guerre, la victoire. Doumergue, qui ne peut que plaire à Nicolas II par sa franchise et sa cordiale simplicité, fait de vains efforts pour relever le ton du dialogue.

Avec le général de Castelnau, l'Empereur n'est pas moins vague, ne paraissant même pas se douter du rôle éminent qu'il a joué en France, ne trouvant pas un mot à lui dire pour ses trois fils tués au feu.

Après quelques propos affables aux fonctionnaires et officiers subalternes qui composent la suite de la mission française, Nicolas II se retire. Et l'audience est terminée.

Pendant le retour à Pétrograd, j'observe chez lord Milner, chez Scialoja, chez Doumergue, la même déception de cette cérémonie.

Intérieurement, je songe à tout le parti qu'un monarque,

épris de son métier, comme Ferdinand de Bulgarie, eût tiré d'une pareille conjoncture. J'imagine tout le jeu de questions et d'insinuations, d'allusions et de prétéritions, de confidences et de flatteries, auquel il se fût livré. Mais, et je l'ai si souvent remarqué! Nicolas II n'aime pas l'exercice du pouvoir. S'il défend jalousement ses prérogatives d'autocrate, c'est uniquement pour des raisons mystiques. Il n'oublie jamais qu'il a reçu sa puissance de Dieu même et il pense constamment au compte qu'il en devra rendre dans la vallée de Josaphat. Cette conception de son rôle souverain est tout le contraire de celle qui inspirait à Napoléon la fameuse apostrophe à Rœderer : — « J'aime le pouvoir, moi ; mais je l'aime en artiste ; je l'aime comme un musicien aime son violon, pour en tirer des sons, des accords, des harmonies!... » Conscience, humanité, mansuétude, honneur, telles sont, je crois, les vertus éminentes de Nicolas II ; mais il n'a pas l'étincelle sacrée.

*
* *

Jeudi, 1er février.

J'ai invité à déjeuner Kokovtsow, Trépow, le général Gourko, Doumergue et le général de Castelnau.

Conversation vive et confiante. Pour la circonstance, Kokovtsow a mis une sourdine à son trop légitime pessimisme. Trépow s'exprime avec franchise sur les dangers de la crise intérieure que traverse la Russie ; mais il y a, dans son langage et plus encore peut-être dans sa personne, une telle vertu d'énergie et de commandement, que le mal semble facile à réparer. Le général Gourko se montre encore plus impétueux que d'habitude. Je sens flotter autour de moi la vivifiante atmosphère que Doumergue et Castelnau ont apportée de France

A trois heures, réunion de la conférence au Palais Marie; nous siégeons dans le grand salon en rotonde qui prend jour sur la place Saint-Isaac.

Pokrowsky préside ; mais son inexpérience des affaires diplomatiques, sa douceur, sa modestie, l'empêchent de conduire la délibération, qui flotte à la dérive. On parle de la Grèce, du Japon, de la Serbie, de l'Amérique, de la Roumanie, des pays scandinaves, etc. Tout cela sans suite, sans idée directrice, sans conclusion pratique. Plusieurs fois, lord Milner, dont je suis le voisin, me glisse à l'oreille, avec impatience :

— *We are wasting time!* Nous perdons notre temps!

Mais voici que le président donne la parole au chef d'État-major du Commandement suprême.

De sa voix claironnante et saccadée, le général Gourko nous lit une série de questions qu'il désire soumettre à la conférence sur la conduite des opérations militaires.

La première question nous étonne ; car elle est libellée en ces termes : « Les campagnes de 1917 devront-elles avoir *un caractère décisif?* Ou ne faut-il pas renoncer à obtenir des résultats définitifs dans le cours de cette année? »

Tous les délégués, français, anglais et italiens insistent énergiquement pour que des offensives vigoureuses et concordantes soient entreprises, sur les divers fronts, dans le plus bref délai possible.

Mais le général Gourko nous laisse entendre que l'armée russe ne sera pas en état d'entreprendre une grande offensive avant d'être renforcée des soixante nouvelles divisions dont la création a été prévue récemment. Or, pour que ces divisions soient constituées, instruites, et qu'elles soient dotées de tout le matériel nécessaire, il faudra de longs mois, un an peut-être. D'ici là, l'armée russe ne pourra engager que des opérations secondaires, qui suffiront néanmoins à retenir l'ennemi sur le front oriental.

La question est trop grave pour que la conférence veuille se prononcer sans un avis motivé des généraux.

Les autres questions dont le général Gourko nous donne lecture ne sont que le corollaire de la première, ou se réfèrent à des problèmes techniques. L'ensemble du questionnaire est donc renvoyé à l'examen de la commission militaire.

***

Samedi, 3 février.

L'Empereur a reçu aujourd'hui en audience particulière les premiers délégués de la conférence.

Doumergue s'est exprimé avec énergie sur la nécessité de hâter les offensives générales. L'Empereur lui a répondu :

— Je suis tout à fait de votre avis.

J'eusse préféré un acquiescement moins absolu, plus nuancé, tempéré même de quelques objections.

Doumergue a ensuite abordé la question de la rive gauche du

Rhin. Il a judicieusement développé tous les aspects, politiques, militaires, économiques, de ce grave problème qui domine pour ainsi dire notre histoire nationale, puisqu'il se posait déjà entre la France et la Germanie au temps de Lothaire et que le fameux « traité de partage, » signé à Verdun en 843, nous est encore utile à méditer aujourd'hui.

Après un attentif examen, Nicolas II a rconnu la légitimité des garanties que nous réclamons et il a promis de s'employer à les faire inscrire dans le traité de paix.

Doumergue a exposé ensuite que les Alliés devraient se concerter pour dénier aux Hohenzollern le droit de parler au nom de l'Allemagne, quand sonnera l'heure des négociations. C'est là une idée que l'Empereur caressa depuis longtemps et dont il m'a plusieurs fois entretenu ; il a donc promis à Doumergue de faire étudier la question, aux points de vue historique et juridique, par son ministre des Affaires étrangères.

On a encore échangé quelques paroles sur l'avenir de l'Alliance, sur les sentiments fraternels qui unissent dorénavant et pour jamais la France et la Russie, etc. Après quoi, l'audience a pris fin.

A huit heures, dîner de gala au palais Alexandre. En vérité, le gala ne se révèle que dans les livrées, le luminaire et l'argenterie ; car le menu est d'une extrême simplicité, d'une simplicité toute bourgeoise, qui contraste avec le luxe ancien et renommé de la cuisine impériale, mais que les convenances morales imposent en temps de guerre.

Le tsar a sa physionomie des bons jours : il craignait, me dit-on, que les délégués ne lui fissent entendre quelque ennuyeux conseil de politique intérieure : il est maintenant rassuré. La tsarine, souffrante, est restée dans son appartement.

A table, l'Empereur a Buchanan à sa droite et Carlotti à sa gauche. Le comte Fréederickz, ministre de la Cour, est assis en face de Sa Majesté ; je suis à sa droite et j'ai, moi-même, à ma droite, le prince Nicolas Golitzine, président du Conseil.

Le vieux et excellent comte Fréederickz, très fatigué par l'âge, me raconte combien il souffre des attaques de presse ou des épigrammes de salon qui le représentent comme un Allemand :

— D'abord, me dit-il, ma famille n'est pas d'origine alle-

mande, mais suédoise; puis, elle est, depuis plus d'un siècle, depuis le règne de la Grande Catherine, au service de la Russie!

Ce qui est exact, c'est que sa famille est originaire de la Poméranie suédoise et qu'elle a fourni une longue lignée de dociles serviteurs à l'autocratisme russe. Il représente donc excellemment cette caste des « barons baltes » qui, depuis le règne d'Anna-Ivanowna, gouvernent la Russie, tous fort dévoués à la personne des souverains, mais communiant peu avec l'âme russe et ayant presque tous des parents au service militaire ou civil de l'Allemagne. L'attachement à la dynastie des Romanow n'est pas seulement chez eux une tradition et une vertu familiale : c'est leur raison d'être.

Aussi, ne suis-je pas surpris du propos ingénu que le comte Fréederickz me tient au dessert :

— La conférence devrait s'entendre pour que, après la guerre, les Alliés se prêtent un mutuel concours, en cas de troubles intérieurs. Nous sommes tous intéressés à combattre la révolution!

Il en est encore à la Sainte-Alliance ; il ne retarde que d'un siècle! *O sancta et senilis simplicitas!*

Enfin, le dîner s'achève. On passe dans le salon voisin, où le café est servi.

L'Empereur allume une cigarette et va de groupe en groupe. Lord Milner, Scialoja, Doumergue, le général de Castelnau, lord Revelstoke, le général Ruggieri, le général Wilson, les trois ambassadeurs, ont tour à tour un mot aimable de lui, mais rien de plus, car il ne s'attarde à aucun.

Tandis que ces conversations superficielles se déroulent, l'Impératrice reçoit tour à tour, dans son appartement, les premiers délégués. Elle s'est montrée fort aimable pour Doumergue et lui a dit en terminant : « La Prusse devra être punie. »

Un peu avant dix heures, Nicolas II revient au centre du salon, puis il fait un signe au ministre de la Cour et, de son plus aimable sourire, il prend congé de l'assistance.

***

Lundi, 5 février.

J'ai à déjeuner Doumergue, le président de la Douma Rodzianko, le président du Conseil de Roumanie Bratiano, plusieurs membres du Conseil de l'Empire dont le comte Alexis

Bobrinsky et Michel Stakhowitch, le financier Poutilow, etc.

Sauf Poutilow, qui s'enferme dans un mutisme éloquent, tous mes convives russes professent un optimisme, dont ils étaient bien loin il y a seulement quelques jours. D'ailleurs, depuis l'arrivée des délégués étrangers, le même courant d'optimisme circule dans la société de Pétrograd. Mais, hélas ! dès qu'ils partiront, le baromètre retombera au plus bas. Aucun peuple n'est aussi influençable et suggestible que le peuple russe.

Bratiano supporte avec une belle fermeté d'âme le malheur de son pays, le fardeau de ses responsabilités personnelles. L'adversité le grandit.

Ce soir, grand dîner de cent cinquante couverts au Cercle militaire. Pour siéger dans une conférence diplomatique, la première qualité est d'avoir un bon estomac. En sortant, je répète à lord Milner sa phrase de l'autre jour :

— *We are wasting time!* Nous perdons notre temps !

*
* *

Mercredi, 7 février.

Les travaux de la conférence se traînent sans intérêt. De tout ce verbiage diplomatique, aucun résultat positif ne se dégage. Par exemple, on cherche des formules pour suggérer au Japon d'accroître son concours !

Seule, la commission technique des munitions et des transports fait œuvre utile. Mais les besoins de l'État-major russe excèdent tout ce qu'on prévoyait et ses demandes surpassent encore ses besoins. La question, selon moi, n'est pas tant de savoir ce qui manque à la Russie que de vérifier ce qu'elle est capable d'utiliser. A quoi bon lui envoyer des canons, des mitrailleuses, des projectiles, des avions, qui nous seraient tellement précieux, si elle n'a ni le moyen de les faire parvenir sur le front, ni la volonté de s'en servir ?

Entre le général de Castelnau et le général Gourko, la confiance est parfaite. Le général de Castelnau insiste pour que l'offensive russe soit déclenchée vers le 15 avril, de manière à coïncider avec l'offensive française ; mais le général Gourko ne croit pas possible d'engager une opération de quelque envergure avant le 15 mai !...

***

Jeudi, 8 février.

J'essaie de procurer à Doumergue un aperçu aussi complet que possible du monde russe, en lui faisant connaître les hommes les plus représentatifs. Ce matin, je réunis autour de lui à ma table le général Polivanow et le grand mathématicien Wassiliew, membres libéraux du Conseil de l'Empire, ainsi que Milioukow, Maklakow et Chingarew, *leaders* du parti « cadet » à la Douma.

La conversation, très libre, très animée, porte principalement sur la politique intérieure.

Un instant, Doumergue, jugeant que mes convives sont un peu trop excités, un peu trop ardents à engager la lutte contre le tsarisme, leur prêche la patience.

Au seul mot de « patience, » Milioukow et Maklakow bondissent :

— Assez de patience! .. Nous avons épuisé toute notre patience!.. D'ailleurs, si nous n'agissons pas bientôt, les masses ne nous écouteront plus.

Et Maklakow rappelle la parole de Mirabeau : « Gardez-vous de demander du temps! Le malheur n'en accorde jamais! »

Doumergue reprend, très sagement :

— J'ai parlé de patience et non de résignation... Je comprends vos inquiétudes, vos agacements, et l'extrême difficulté de votre situation. Mais, avant tout, pensez à la guerre!

J'observe que Maklakow, natif de Moscou, député de Moscou, type du pur Moscovite, ne dit jamais *Pétrograd*, mais *Pétersbourg*, et je lui demande pourquoi.

— Parce que *Pétersbourg* est son vrai nom; c'est une ville allemande qui n'a pas le droit de porter un nom slave. Je l'appellerai *Pétrograd*, quand elle l'aura mérité...

***

Vendredi, 9 février.

Le prince O... arrive de Kostroma, où il a de grands intérêts agricoles et manufacturiers. La vieille cité de Kostroma, qui s'élève sur la rive gauche de la Volga, entre Iaroslawl et Nijny-Novgorod, est riche de souvenirs : elle fut jadis le refuge et la citadelle des Romanow ; elle conserve aussi, dans le célèbre couvent de Saint-Ipatiew, la dépouille de l'héroïque paysan

Soussianine, dont *la Vie pour le tsar* a glorifié la légende. C'est une des provinces de l'Empire où le loyalisme dynastique est le plus vivace, où se conservent avec le plus d'intégrité les tendances héréditaires, les habitudes sociales et les sentiments nationaux du peuple russe. Je suis donc curieux de connaître l'état de l'esprit public dans cette région. D'ailleurs, je ne saurais mieux m'adresser qu'au prince O... ; car il excelle à causer avec les *moujiks*. A mes questions, il répond :

— Cela ne va pas!... On est las de la guerre; on n'y comprend plus rien, sinon que la victoire est impossible. Cependant, on ne réclame pas encore la paix. J'ai senti partout un mécontentement morne et résigné... L'assassinat de Raspoutine a fait une vive impression dans les masses.

— Ah! Et quelle sorte d'impression?

— C'est un phénomène très curieux et qui est bien dans la tradition russe. Pour les *moujiks*, Raspoutine est devenu un martyr. Il était du peuple; il faisait entendre au tsar la voix du peuple ; il défendait le peuple contre les gens de la Cour, contre les *pridvorny :* alors, les *pridvorny* l'ont assassiné! Voilà ce qu'on se répète dans toutes les *isbas*.

— Mais, à Pétrograd, le peuple a exulté en apprenant la mort de Grichka! On s'est même précipité dans les églises pour allumer des cierges devant l'icone de Saint Dimitry, parce qu'on croyait alors que c'était le grand-duc Dimitry qui avait tué *le chien*.

— A Pétrograd, on connaissait trop les orgies de Raspoutine. Et puis, en se réjouissant de sa mort, c'était une façon de manifester contre l'Empereur et l'Impératrice. Mais je me figure que, dans l'ensemble, tous les *moujiks* de la Russie pensent comme ceux de Kostroma...

***

Samedi, 10 février.

Bratiano a quitté Pétrograd ce soir pour rentrer directement à Iassy.

Quand il est venu me faire ses adieux, je l'ai trouvé dans une disposition d'esprit qui l'honore, c'est-à-dire calme, triste et résolu. Aucune récrimination vaine; aucun essai d'apologie personnelle. Il voit et juge la situation avec une objectivité parfaite; il s'est déclaré d'ailleurs très content des entretiens

multiples qu'il a eus avec les ministres de l'Empereur et les membres de la Conférence interalliée. Mais, plus particulièrement, il s'est félicité de la confiance attentive et cordiale que le général Gourko lui a témoignée : il est trop fin pour ne pas s'être aperçu que toute la politique de la Russie envers la Roumanie est désormais sous la dépendance directe du Haut Commandement militaire et il a très habilement lié partie avec le chef d'État-major général. Je n'ai cependant pas l'impression que, dans ses conférences avec le général Gourko, il soit arrivé à un résultat pratique sur les deux questions qui se posent à l'heure actuelle avec une extrême urgence : 1° le ravitaillement de la population civile en Moldavie ; 2° la reprise des opérations dans les Carpathes septentrionales et dans la région danubienne.

On m'assure que, pendant son séjour à Pétrograd, Bratiano a fait pressentir l'Empereur sur son éventuelle adhésion au mariage de la grande-duchesse Olga et du prince Carol, héritier présomptif. Le projet de cette union a été mis en avant plusieurs fois déjà. La réponse de l'Empereur a été assez encourageante : « Je ne ferai pas d'objection à ce mariage, si ma fille et le prince Carol se conviennent réciproquement. »

***

Lundi, 12 février.

Profitant de ce que les généraux allaient inspecter le front de Galicie, les délégués civils de la Conférence ont été visiter Moscou.

***

Mardi, 13 février.

Onze ouvriers, appartenant au comité central de l'industrie militaire, viennent d'être arrêtés sous la prévention de « machiner un mouvement révolutionnaire ayant pour objet la proclamation de la République. »

Les arrestations de ce genre sont fréquentes en Russie; mais d'habitude, le public n'en sait rien. Après une procédure secrète, les inculpés sont incarcérés dans une prison d'État ou relégués au fond de la Sibérie; aucun journal n'en parle; souvent, la famille elle-même ignore ce que deviennent les disparus. Et le silence, qui enveloppe généralement ces exécutions sommaires, est pour beaucoup dans la renommée tragique de l'*Okhrana*.

Cette fois, on a renoncé au mystère. Une note sensationnelle a fait connaître à la presse l'arrestation des onze ouvriers. Protopopow a voulu démontrer ainsi qu'il s'occupe à sauver le tsarisme et la société.

***

Samedi, 17 février.

Un des spectacles qui ont le plus frappé les membres des trois missions alliées depuis leur arrivée en Russie et surtout pendant leur excursion à Moscou, est l'activité des transports sur la neige : l'animation, que la campagne et les villes présentent à ce point de vue, les a tous surpris.

Dans les pays d'Occident, la neige, dont la couche est toujours mince et qui ne persiste jamais longtemps, n'est qu'un obstacle à la circulation ; elle obstrue les routes, elle entrave les charrois; souvent même, elle paralyse la vie économique.

En Russie, tout le contraire. Au printemps, le dégel transforme la plaine russe en un vaste marécage, qui s'étend de la Mer-Noire à la Baltique; dans certaines régions comme celle du Pripet et du moyen Dniéper, la boue atteint jusqu'à cinq et six pieds de profondeur. Dès les premières chaleurs de l'été, les routes, n'étant pas empierrées, s'affouillent et se ravinent au moindre transit; bientôt, la plupart des chemins ne sont plus que des pistes, sillonnées d'ornières, coupées de crevasses. Vers la mi-septembre, le sol se détrempe et se délaie à nouveau. Sous les pluies d'automne, la plaine infinie redevient un bourbier : les villages ne communiquent plus entre eux; les gares de chemin de fer, congestionnées de marchandises, ne peuvent plus les distribuer à l'entour. Enfin, l'hiver paraît. La neige tombe à gros flocons; elle s'accumule, elle se tasse, elle durcit, elle étend sur la terre un tapis égal et résistant. Aussitôt, le traînage s'organise. De toutes parts la vie se réveille, le mouvement renaît sur l'immensité blanche.

***

Dimanche, 18 février.

Le général Berthelot, qui commande la mission militaire française en Roumanie, vient d'arriver à Pétrograd pour conférer avec le général de Castelnau et le général Gourko.

Voilà quatre mois que le général Berthelot dirige en fait les opérations et la réorganisation de l'armée roumaine. Dans

les circonstances les plus ingrates, les plus désespérées, il s'est imposé à tous par son activité judicieuse et méthodique, par sa raison froide, par sa confiance inaltérable et communicative, par son énergie calme et obstinée. Quand la Roumanie se relèvera de son épreuve actuelle, il aura été l'un des meilleurs ouvriers de sa résurrection..

***

Mardi, 20 février.

J'ai à déjeuner, en stricte intimité, Doumergue et le général de Castelnau. Comme ils sont de fins gourmets et que leurs origines les rattachent l'un au Languedoc, l'autre à la Gascogne, je leur fais servir une bouillabaisse à la phocéenne, un cassoulet à la toulousaine, un salmis de gélinottes à la provençale, des cèpes à la bordelaise, le tout arrosé de Château-Yquem et de Mouton d'Armailhacq.

Nous évoquons les souvenirs de la période qui a précédé la guerre. Doumergue, qui était alors président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, est un des premiers qui aient vu, qui aient consenti à voir la réalité menaçante.

Après le déjeuner, j'interroge le général de Castelnau sur les impressions qu'il a rapportées de sa visite au front et sur la valeur du concours que nous pouvons espérer de la Russie.

— Le moral de la troupe, me dit-il, m'a paru excellent; les hommes sont vigoureux, bien entraînés, pleins de vaillance, avec un beau regard clair et doux... Mais le haut-commandement est mal organisé, l'armement tout à fait insuffisant, le service des transports très défectueux. Et, ce qui est plus grave peut-être, c'est la faiblesse de l'instruction tactique. On ne s'est pas assez libéré des méthodes arriérées; l'armée russe est en retard de plus d'un an sur nos armées d'Occident; elle est désormais incapable de mener à bien une offensive de large envergure...

***

Mercredi, 21 février.

Après une interminable série de déjeuners, de dîners, de réceptions, à l'ambassade, au ministère des Finances, à la Chambre de commerce russo-française, à la présidence du Conseil, à la Douma municipale, chez la grande-duchesse Marie-Pavlowna, au Yacht-Club, etc., les délégués étrangers reprennent enfin le chemin de l'Occident... par l'Océan glacial arctique.

Le résultat de cette Conférence, autour de laquelle on a fait à la fois tant de mystère et tant de bruit, est maigre. On a échangé des opinions sur le blocus de la Grèce, sur l'insuffisance du concours japonais, sur la valeur probable de l'intervention américaine, sur la position critique de la Roumanie, sur la nécessité d'une entente plus étroite et plus pratique entre les Alliés ; on a mesuré les énormes besoins de l'armée russe dans l'ordre matériel et l'on s'est concerté pour y parer autant que possible. C'est tout.

Quand Doumergue et le général de Castelnau viennent prendre congé de moi, je leur confie une commission :

— Veuillez dire, de ma part, à M. le Président de la République et à M. le président du Conseil que vous me laissez très inquiet. Une crise révolutionnaire se prépare en Russie ; elle a failli éclater, il y a cinq semaines ; elle n'est que différée. De jour en jour, le peuple russe se désintéresse de la guerre et l'esprit anarchique se répand dans toutes les classes, même dans l'armée. Vers la fin d'octobre dernier, un incident très significatif, que j'ai signalé à M. Briand, s'est produit à Pétrograd. Une grève ayant éclaté dans le quartier de Viborg et la police ayant été fort malmenée par les ouvriers, on a requis deux régiments d'infanterie, casernés dans le voisinage. Ces deux régiments ont tiré sur la police. Il a fallu faire venir en hâte une division de cosaques pour mettre les mutins à la raison. Donc, en cas d'émeute, on ne peut pas compter sur l'armée... Ma conclusion est que le temps ne travaille plus pour nous, du moins en Russie, que nous devons dès maintenant prévoir une défaillance de notre alliée et en tirer toutes les conséquences nécessaires.

— Je ne suis pas moins pessimiste que vous, me répond Doumergue ; non seulement je rapporterai toutes vos paroles à M. le Président de la République et à M. Briand, mais je les confirmerai.

***

Vendredi, 23 février.

A peine les délégués étrangers ont-ils quitté Pétrograd que l'horizon de la Néwa s'obscurcit de nouveau.

La Douma de l'Empire devant reprendre ses travaux mardi prochain 27 février, il en résulte de l'effervescence dans les milieux industriels. Aujourd'hui, des agitateurs ont parcouru les usines Poutilow, les chantiers baltiques et le quartier de Viborg

en prêchant la grève générale, afin de protester contre le Gouvernement, contre la disette, contre la guerre.

L'animation est assez vive pour que le Gouverneur militaire de la capitale ait fait apposer une affiche qui interdit les rassemblements et qui notifie à la population que « toute résistance à l'autorité sera immédiatement réprimée par la force des armes. »

Ce soir, j'offre un dîner à la grande-duchesse Marie-Pavlowna et à son fils le grand-duc Boris. Mes autres invités sont Sazonow, l'ancien ambassadeur à Vienne, Schébéko, la princesse Marie Troubetzkoï, la princesse Bélosselsky, le prince et la princesse Michel Gortchakow, la princesse Stanislas Radziwill, M. et Mme Polovtsow, le comte et la comtesse Alexandre Schouvalow, le comte et la comtesse Joseph Potocki, Mme Véra Narischkine, le comte Adam Zamoyski et mon personnel.

La Grande-Duchesse préside ma table. Je suis à sa gauche et Sazonow à sa droite. Le Grand-Duc est en face d'elle, ayant à sa droite la femme de mon secrétaire, la vicomtesse du Halgouët, qui tient la place de maîtresse de maison, et à sa gauche la princesse Marie Troubetzkoï.

Pendant le dîner, ma conversation avec la Grande-Duchesse est toute superficielle et les propos qu'elle échange avec Sazonow sont de même valeur.

Mais, rentrée au salon, elle me prie de m'asseoir auprès d'elle et nous causons plus intimement. D'un air très abattu, elle m'annonce qu'elle doit partir après-demain pour Kislovotsk, sur le versant septentrional du Caucase :

— J'ai grand besoin de soleil et de repos, me dit-elle. Les émotions de ces derniers temps m'ont épuisée. Et je vais partir, le cœur plein d'effroi... Quand je vous reverrai, que se sera-t-il passé? Car cela ne peut pas durer!

— Ainsi, les choses ne vont pas mieux?

— Non. Et comment iraient-elles mieux? L'Impératrice domine entièrement l'Empereur et elle ne prend conseil que de Protopopow, qui consulte, chaque nuit, le fantôme de Raspoutine!... Je ne peux pas vous dire à quel point je suis découragée. De tous côtés, je vois tout en noir. Je m'attends aux pires malheurs... Et pourtant, Dieu ne peut pas vouloir que la Russie périsse!

— Dieu ne soutient que ceux qui luttent et je n'ai jamais

entendu dire qu'il ait empêché un suicide. Or, c'est un véritable suicide que l'Empereur est en train de commettre, pour lui-même, pour sa dynastie et pour son peuple.

— Mais que faire?

— Lutter. La récente intervention des Grands-Ducs a échoué : il faut la recommencer, sur des bases plus larges et, permettez-moi d'ajouter, dans un esprit plus sérieux, moins frondeur, plus politique... Le Conseil de l'Empire et la Douma renferment, tant à droite qu'à gauche, d'excellents éléments pour organiser une résistance aux abus de l'autocratisme. Si tous les hommes raisonnables et patriotes qui siègent dans ces deux assemblées s'unissaient pour une œuvre commune de salut public; si, avec mesure, avec suite, avec fermeté, ils entreprenaient de démontrer à l'Empereur qu'il mène la Russie à l'abîme; si la famille impériale se concertait pour tenir un langage identique, en évitant soigneusement toute apparence de cabale et de conjuration ; si l'on réussissait à créer ainsi dans les sphères supérieures de l'État une volonté unanime de redressement national, je crois que les Protopopow, les Dobrowolsky et toute la camarilla de l'Impératrice s'effondreraient vite... Mais qu'on se hâte! Le péril est pressant; les heures comptent. Si le salut ne vient pas d'en haut, la révolution se fera par en bas. Et alors, ce sera la catastrophe !

Elle ne me répond que par un geste de découragement. Puis, se rappelant son rôle de cour, où elle est de premier ordre, elle invite quelques dames à s'approcher d'elle...

* * *

Lundi, 26 février.

La situation alimentaire en Moldavie s'aggrave chaque jour : l'armée roumaine est rationnée au-dessous du taux d'entretien et la population civile meurt de faim.

D'après le général Berthelot, l'unique solution consisterait dans une offensive au Nord de la Dobroudja, de manière à dégager un bras du Danube et ouvrir ainsi une nouvelle voie d'approvisionnement. Mais le général Gourko se refuse à entreprendre cette offensive qui lui semble des plus dangereuses et qui d'ailleurs ne cadre pas avec ses plans stratégiques.

Le Gouvernement roumain doit mesurer maintenant la faute énorme, qu'il a commise en déclarant la guerre aux Puissances

germaniques sans avoir réglé, dans tous les détails, la coopération qu'il pouvait escompter des Russes. Il ne fallait pas attendre au 17 août 1916 pour bâcler une convention militaire ; il aurait fallu que, dès janvier 1915, les états-majors russe et roumain se concertassent sur les conditions pratiques d'une alliance éventuelle ; ils auraient aussitôt constaté que les communications par chemin de fer entre les deux pays ne suffiraient pas à un transit de guerre et qu'on devrait pour le moins tripler le nombre des voies; on aurait alors secrètement préparé ce travail, réuni le matériel, combiné tout le mécanisme technique et toute l'organisation administrative qu'implique un vaste programme de transports.

Enfin, à tant d'imprudences et d'erreurs, il ne fallait pas ajouter le brusque désaveu, l'irréparable désaveu de la convention Rudéanu.

J'ai effleuré, il y a quelques jours, cette question délicate avec Bratiano. Voici le résumé de sa thèse, que l'histoire appréciera quand elle aura toutes les pièces en main :

« La convention militaire, que le colonel Rudéanu a signée à Chantilly, le 23 juillet dernier, n'était qu'un projet, soumis à la ratification du Gouvernement roumain. La négociation principale, décisive, se poursuivait à Bucarest, entre le général Iliesco et le colonel Tatarinow. Or, ni l'un ni l'autre n'ont jamais envisagé le plan d'une agression russo-roumaine au Sud du Danube, ainsi qu'on l'avait stipulé à Chantilly. D'ailleurs, ce plan n'était-il pas fort dangereux? Aventurée sur le territoire bulgare, l'armée roumaine se serait trouvée dans la situation la plus critique, si les Allemands, ayant réussi à forcer les Carpathes, étaient venus lui couper la retraite le long du Danube... Quant aux pourparlers secrets entre Bucarest et Sophia, il est exact que Radoslavow a fait à Bratiano des ouvertures indirectes pour lui offrir la neutralité de la Bulgarie. Mais ces ouvertures, où il était facile de reconnaître l'astuce habituelle du tsar Ferdinand, ont à peine retenu l'attention du cabinet roumain et, personnellement, Bratiano n'a jamais cru que la Bulgarie resterait neutre. »

***

Mercredi, 28 février.

Que l'on se place au point de vue politique, intellectuel, moral, religieux, le Russe offre presque toujours le spectacle

paradoxal d'une extrême docilité, jointe à l'esprit de révolte le plus accentué.

Le *moujik* est connu pour son endurance et son fatalisme, pour sa mansuétude et sa passivité ; il est parfois sublime de douceur et de résignation. Mais, tout à coup, le voilà qui proteste et s'insurge. Immédiatement, sa fureur le porte à des crimes épouvantables, à des vengeances féroces, au paroxysme de la scélératesse et de la sauvagerie.

Même contraste dans l'ordre religieux. Si l'on étudie l'histoire et la théologie de l'Église orthodoxe russe, de « la vraie Église du Christ, » on y reconnaît comme caractères essentiels l'esprit conservateur, l'immuable fixité du dogme, le respect de la règle canonique, l'importance des formules et des rites, une dévotion routinière, un cérémonial somptueux, une hiérarchie imposante, une humble et aveugle soumission des fidèles. En regard, la grande secte du *Raskol*, qui s'est détachée de l'Église officielle au XVIIe siècle et qui ne compte pas moins de onze millions d'adeptes, nous montre l'annihilation du sacerdoce, un culte sommaire et farouche, un radicalisme négateur et subversif. Les sectes innombrables, que le *Raskol* a produites à son tour, les *Khlisty*, les *Doukhobors*, les *Stranniky*, les *Pomortsy*, les *Douchitély*, les *Molokanes*, les *Skoptzy*, vont beaucoup plus loin encore. Là, c'est l'individualisme sans limites : nulle organisation, nulle discipline ; une licence effrénée ; toutes les fantaisies et toutes les aberrations du sentiment religieux : l'anarchie absolue.

Dans l'ordre de la morale et de la conduite privées, cette double nature du Russe apparaît également. Je ne connais aucun pays où le pacte social soit plus imprégné de l'esprit traditionnel et religieux ; où la vie domestique soit plus sérieuse, plus patriarcale, plus remplie de douceur et d'affections, plus enveloppée de poésie intime et de respect ; où les devoirs et les charges de la famille soient acceptés plus généreusement ; où l'on supporte avec plus de patience les contraintes et les privations, les misères et les mesquineries de la vie quotidienne. En revanche, en aucun autre pays, les rébellions individuelles ne sont aussi fréquentes, n'éclatent avec autant de brusquerie et de retentissement. A cet égard, la chronique des crimes passionnels et des scandales mondains abonde en exemples saisissants. Il n'y a pas d'excès dont l'homme ou la femme russes ne

soient capables, aussitôt qu'ils ont décidé de « s'affirmer comme des êtres libres. »

*
* *

Vendredi, 2 mars.

Le coup de fouet que la conférence des Alliés a été pour l'administration russe ou du moins pour les bureaux de Pétrograd, ne se fait déjà plus sentir.

Les services de l'artillerie, des usines, de l'approvisionnement, des transports, etc., sont retombés dans leur indolence et leur incurie. On oppose à nos officiers et à nos ingénieurs les mêmes réponses dilatoires, la même force d'inertie et d'insouciance qu'auparavant. C'est à désespérer de tout. Oh ! comme je comprends l'épieu d'Ivan le Terrible et la canne de Pierre le Grand !

*
* *

Samedi, 3 mars.

On vient de me rapporter un long entretien que l'Impératrice a eu récemment avec l'évêque de Viatka, Mgr Théophane. Ce prélat est une créature de Raspoutine ; mais le langage qu'il a tenu à la souveraine témoigne en lui un esprit libre et sérieux.

La tsarine l'a d'abord interrogé sur les dispositions de ses ouailles à l'égard de la guerre. Mgr Théophane a répondu que, dans son diocèse, qui s'étend à l'Ouest de l'Oural, le patriotisme n'avait pas trop fléchi : assurément, on souffrait d'une épreuve si longue, on gémissait, on critiquait : cependant on était prêt à supporter encore beaucoup de deuils, beaucoup de privations pour obtenir la victoire. Sous ce rapport, l'évêque pouvait tranquilliser l'Impératrice... Mais il avait, à d'autres points de vue, des sujets graves de tristesse et d'inquiétude : il constatait chaque jour, dans la démoralisation du peuple, un progrès effrayant. Les hommes qui arrivaient de l'armée, les malades, les blessés, les permissionnaires, exprimaient des opinions abominables ; ils affectaient l'incrédulité, l'athéisme ; ils allaient jusqu'au blasphème et au sacrilège ; on s'apercevait tout de suite qu'ils avaient fréquenté des intellectuels et des Juifs... Les cinémas, qu'on voit maintenant installés dans toutes les bourgades, sont également une cause de dépravation. Ces aventures de mélodrame, ces scènes d'enlèvement, de vol, d'assassinat, sont trop capiteuses pour l'âme simple des *moujiks ;* leur

imagination s'y enflamme; ils y perdent la raison. L'évêque expliquait ainsi le nombre insolite d'attentats sensationnels qu'on avait enregistrés depuis quelques mois, non seulement dans le diocèse de Viatka, mais encore dans les diocèses voisins, à Ekaterinbourg, à Tobolsk, à Perm, à Samara. Pour appuyer ses dires, il montrait à l'Impératrice des photographies de magasins pillés, de maisons dévastées, de cadavres mutilés, avec une évidente affectation d'audace et de scélératesse... Il dénonçait enfin un vice tout récent, dont les masses russes n'avaient même aucune idée, jusqu'en ces derniers temps, et qui avait pour elles un exécrable attrait : la morphine. Le mal était venu de tous ces hôpitaux militaires qui couvraient le pays. Beaucoup de médecins et de pharmaciens avaient pris l'habitude de se morphiner; par eux, l'usage de la drogue s'était répandu chez les officiers, les fonctionnaires, les ingénieurs, les étudiants. Bientôt, les infirmiers aussi avaient suivi l'exemple. Mais leur cas était bien plus pernicieux, car ils s'étaient donné, comme compagnons d'ivresse, des gens du peuple. Et quand ils ne s'intoxiquaient pas eux-mêmes, ils vendaient la morphine ; tout le monde connaissait, à Viatka, les cabarets où se pratiquait ce commerce. La police avait de bonnes raisons pour fermer les yeux...

Mgr Théophane avait conclu ainsi :

— Le remède à de pareils maux devrait être cherché, semble-t-il, dans une action énergique du clergé. Mais j'ai la douleur d'avouer à Votre Majesté que la démoralisation générale n'a pas épargné nos prêtres, surtout ceux des campagnes. Pour quelques-uns qui sont de véritables saints, la plupart s'abandonnent et se dégradent. Ils n'ont plus d'action sur leurs paroissiens. Toute l'éducation religieuse du peuple est à refaire. Et pour cela, il faut rendre d'abord au clergé son ascendant moral. La première condition est de supprimer la vente des sacrements. Le pope devrait recevoir de l'État un salaire suffisant pour vivre. Alors, on pourrait lui interdire d'accepter aucun argent qui ne lui serait pas donné volontairement pour son église ou pour les pauvres. La misère, à laquelle le *sviatchénik* est réduit actuellement, le condamne à un mercantilisme honteux, qui lui enlève tout prestige et toute dignité. Je prévois de grands malheurs pour notre sainte Église, si son protecteur suprême, notre pieux tsar vénéré, ne la réforme pas bientôt...

Dans la bouche d'un évêque raspoutinien, ce langage constitue un pronostic édifiant.

Je sais d'autre part que deux prélats, qui n'ont jamais consenti à pactiser avec Raspoutine et qui sont parmi les plus distingués de l'épiscopat russe, Mgr Wladimir, archevêque de Penza, et Mgr André, évêque d'Oufa, s'expriment dans les mêmes termes que Mgr Théophane.

***

Mardi, 6 mars.

Pétrograd manque de pain et de bois, le peuple souffre.

Ce matin, devant une boulangerie de la Liteiny, j'étais frappé de l'expression mauvaise que je lisais sur les figures de tous les pauvres gens qui faisaient queue, et dont la plupar avaient passé là toute la nuit.

Pokrowsky, avec qui j'en parlais, ne m'a pas caché son inquiétude. Mais que faire! La crise des chemins de fer s'est en effet aggravée. L'extrême rigueur du froid qui sévit dans toute la Russie (— 43°), a mis hors de service, par éclatement, des tubes de chaudière, plus de douze cents locomotives, et les tubes de rechange manquent à cause des grèves. De plus, la neige est tombée avec une abondance exceptionnelle, ces dernières semaines, et la main-d'œuvre fait défaut, dans les villages, pour dégager les voies. Il en résulte que, à l'heure actuelle, 57 000 wagons sont bloqués.

***

Jeudi, 8 mars.

Toute la journée, il y a eu de l'effervescence à Pétrograd. Des cortèges populaires parcouraient les grandes avenues. Sur plusieurs points, la foule a crié : « Du pain et la paix! » Sur d'autres, elle a entonné la *Marseillaise ouvrière*. Quelques bagarres se sont produites à la Perspective Newsky.

Ce soir, j'ai à dîner Trépow, le comte Tolstoï, directeur de l'Ermitage, mon collègue d'Espagne le marquis de Villasinda et une vingtaine de mes convives habituels.

Les incidents de la rue jettent une ombre de souci sur les visages et les conversations. J'interroge Trépow au sujet des mesures que le Gouvernement va prendre pour ravitailler Pétrograd et sans lesquelles la situation risque de s'aggraver bientôt. Ses réponses n'ont rien de rassurant.

Lorsque je retourne à mes autres invités, je ne trouve plus trace d'inquiétude sur leurs figures ni dans leurs propos. On parle surtout d'une soirée que la princesse Léon Radziwill a organisée pour dimanche, qui sera nombreuse, brillante, et où l'on espère bien qu'il y aura de la musique et de la danse.

Nous nous regardons, Trépow et moi. La même phrase nous vient aux lèvres :

— Singulier moment pour organiser une fête ! »

Dans un groupe, on échange des appréciations sur les danseuses du Théâtre Marie, sur la préséance de talent qu'il convient d'attribuer à la Pavlowa, à la Kchéchinskaïa, à la Karsavina, etc.

Malgré le vent d'émeute qui souffle dans la capitale, l'Empereur, qui vient de passer deux mois à Tsarskoïé-Sélo, est parti ce soir pour le Grand-Quartier général.

***

Vendredi, 9 mars.

L'agitation des milieux industriels a pris, ce matin, une forme violente. De nombreuses boulangeries ont été saccagées, particulièrement dans le quartier de Viborg et à Wassily-Ostrow. Sur plusieurs points de la capitale, les cosaques ont chargé la foule et tué quelques ouvriers.

Pokrowsky me confie son inquiétude :

— Je n'attacherais, à ces désordres, qu'une importance secondaire, si mon cher collègue de l'Intérieur avait encore une lueur de raison. Mais qu'attendre d'un homme qui, depuis des semaines, a perdu tout sens des réalités et qui, chaque soir, délibère avec l'ombre de Raspoutine ? Cette nuit encore, il a passé des heures à évoquer le fantôme du *staretz !*

MAURICE PALÉOLOGUE.

(A suivre.)

UN GRAND AFRICAIN

LA VIE ET LA MORT DU GÉNÉRAL LAPERRINE

III[1]

LE DERNIER RAID

PARIS-ALGER-TOMBOUCTOU-DAKAR

Au moment où le général Nivelle ordonnait le départ, parvenait de France une importante nouvelle. Le raid ne serait pas seulement un raid Alger-Tamanrasset, mais, du moins pour un avion du type des grands raids, un raid Paris-Alger-Tombouctou-Dakar. Il fallait attendre que le commandant Vuillemin, parti de Paris et arrivé à Barcelone, eût rejoint l'escadrille des Bréguet. Pendant ce temps, les esprits avertis s'interrogeaient anxieusement. Quel sort serait réservé à cette expédition? « Ce raid représente une des entreprises les plus ardues qui aient été tentées jusqu'ici. J'aurais, personnellement, préféré le voir reporter à une époque où le matériel nouveau mis au point par les constructeurs aurait été prêt (principalement en ce qui concerne les moteurs), où l'organisation de l'infrastructure des lignes aériennes aurait été plus avancée, enfin, et surtout, à une saison plus favorable. Je sais, en effet, par une expérience déjà longue d'exploitation des réseaux aériens, combien l'époque de l'année où nous sommes encore soulève de difficultés. » (Interview de M. Louis Bréguet, *Le Temps*.)

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 avril.

Mais la confiance des officiers aviateurs n'est pas entamée. Le commandant Vuillemin vient de se poser délicatement sur le terrain d'Hussein-Bey. L'oiseau de France a traversé la Méditerranée en trois heures vingt, à une vitesse moyenne de 180 kilomètres à l'heure : c'est un oiseau de bon augure.

Le dimanche, 1er février, le général Laperrine réunit dans une conférence tous les participants du raid; cette conférence est une causerie, où parfois la voix monte, quand le général veut inspirer à ses auditeurs l'amour qu'il professe pour le Sahara. Il explique quelles mesures ont été prises pour que le succès couronnât l'effort; des terrains d'escale ont été aménagés, distants de trois cent cinquante kilomètres environ, et, autant que possible, à proximité d'un poste, pour que la reconnaissance puisse bénéficier des ressources du poste; s'ils ne devaient point suffire, des terrains de secours, dans les régions difficiles, réduiront au minimum les risques d'accident à Touggourt, à Berkane, à Guettara, en avant et en arrière des gorges, et à Tesnoug. Sur tous les terrains et dans tous les postes, le service automobile a constitué des sections de dépannage; auprès de chacune d'elles, les compagnies sahariennes ont détaché deux méharistes. Entre Alger et Ouargla le réseau télégraphique assurera les liaisons, dont le soin est assumé au delà d'Ouargla par le réseau radiotélégraphique, tous les avions étant munis de la T. S. F. Le général ajoute : « Ne vous écartez pas des pistes. » Il les décrit sommairement, étale ses cartes, appelle l'attention sur l'itinéraire In-Salah-Tamanrasset, établi par le capitaine Sollier, minutieusement étudié par l'adjudant Poivre. « Ne vous écartez pas des pistes. » Il termine, un sourire dans les yeux, la gorge un peu serrée : « Bonne chance! »

Le lundi 2 février, le temps est couvert. On attendra au lendemain. Le 3 après-midi, de gros nuages isolés courent au-dessus d'Alger; la montagne se dérobe, enveloppée de brume. Si l'on attend des conditions atmosphériques entièrement favorables, ne risque-t-on pas d'attendre longtemps? Après quelques essais, l'ordre de départ est donné. « Adieu vat! » Le premier appareil décolle à 13 heures 50. Le général Laperrine salue de la main l'avion qui emporte son chef, le général Nivelle, observateur, avec l'adjudant Bernard comme pilote; combien il l'envie! L'escadrille s'élève au-dessus de la mer compacte de nuages et marche à la boussole. Soudain, un appareil crève les nuées et

descend vers le terrain d'Hussein-Bey ; c'est celui du général Nivelle, qui a une panne. Pendant ce temps, l'escadrille poursuit sa route ; un avion est obligé d'atterrir à M'sila ; mais les autres appareils atteignent Biskra à 17 heures 15 ; ils devront y attendre leurs compagnons de route.

Le 4, un télégramme parvient à Biskra au commandant Rolland, chef de l'escadrille. Le général Nivelle avait à peine touché terre à Hussein-Bey qu'il apprenait qu'il était appelé à Paris de toute urgence. Il était indispensable qu'il fût remplacé à bord de l'avion. « A vous l'honneur, Laperrine. — Par obéissance, mon général. »

LE GÉNÉRAL LAPERRINE SUCCÈDE AU GÉNÉRAL NIVELLE

Une obéissance joyeuse, frémissante. Le lendemain matin, le général Laperrine bondit dans une automobile. « Biskra ! » Il a donné l'ordre de rejoindre Biskra « le plus tôt possible . » L'automobile ne s'arrête qu'à Mac-Mahon ; elle a réalisé une vraie prouesse en accomplissant une étape de quatre cent vingt kilomètres. Le général atteint Biskra le 6 au matin. Toute l'escadrille est regroupée. « Quel bonheur ! Il va survoler à belle allure ces contrées qu'il a parcourues au pas lent des méharis (1). »

Le 7 février, à 7 h. 30, l'escadrille se met en route. Le temps est nébuleux, le ciel pommelé ; les ombres denses que projettent sur le sol les nuages créent l'illusion d'une infinité d'îlots que les aviateurs prennent pour des oasis. En région sablonneuse, la piste demeure invisible ; les appareils ne se suivent plus. Mais le général Laperrine, lui, a deviné sa piste familière ; quand le commandant Rolland atterrit à Ouargla, le général, à côté du commandant Vuillemin, l'attend sur le terrain où, une heure et demie plus tard, un des avions vient se briser. Deux appareils n'arrivent qu'au début de l'après-midi. Mauvais début. On en tire des enseignements ; peut-être sera-t-on plus heureux les jours suivants.

Quand, le 8 février, à 7 h. 30, l'escadrille s'est envolée, la piste, sur un fond sombre, apparaît nettement en clair, inestimable fil d'Ariane. Voici Inifel. Il est 9 h. 45. Un avion manque ; son moteur a faibli ; l'appareil est retourné à Ouargla.

(1) Adjudant Poivre, *Correspondance privée.*

Mais les pilotes s'impatientent; on mettra le cap sur In-Salah à 14 heures. Le général a prodigué les avis, confié au commandant Rolland une merveilleuse carte au 800 000e, et multiplié les renseignements précieux sur le parcours qui doit être effectué. Tout ira donc sans encombre. Tout va; presque toujours, la piste ne trahit point l'espoir qu'on a placé en elle; le reste du temps, la carte assure la direction. Le batem du Tadgemaït s'étend, comme une mer d'encre noire, où les sommets des gours forment comme des taches d'huile; des millions de grains de sable semblent tisser devant le soleil un voile d'or. « On ne voit qu'à la verticale, et notre unique ressource est la piste. » Brusquement, la Sebkra d'In-Salah aux reflets argentés étale son miroir sur les dunes qui, au soleil couchant, projettent d'immenses ombres où se noient, à peine visibles, le village et le bordj parmi les palmiers échevelés.

A In-Salah, on bavarde, on s'attarde. Le général Laperrine exulte. Voici ce qu'il raconte. Il a appris confidentiellement à Biskra que le général Nivelle ne devait point laisser le commandant Vuillemin se rendre seul à Tombouctou et à Dakar. Il s'est dit, le général Nivelle défaillant : « Pourquoi pas moi? » Immédiatement, il a avisé : « Biskra, 6 février. Général Laperrine à général Nivelle. Sauf ordre contraire, si l'avion Bernard donne satisfaction, je compte continuer au delà de Tamanrasset conformément à vos projets dont j'ai eu connaissance ici. — Alger, 6 février. Général Nivelle à général Laperrine. Je ne puis, de ma propre autorité, vous autoriser à continuer au delà de Tamanrasset. Je soumets votre proposition au ministre. — Alger, 6 février. Général Nivelle à ministre de la Guerre. Le général Laperrine me demande l'autorisation de continuer sa reconnaissance en avion sur Tombouctou et Dakar, ainsi que vous avez bien voulu m'y autoriser. Je vous demande votre décision, à ce sujet, télégraphiquement, afin de pouvoir la lui notifier en cours de route. — Paris, 7 février. Ministre de la Guerre à général Nivelle. Le général Laperrine ayant pris provisoirement vos attributions peut profiter de ce fait des autorisations qui vous furent accordées. » Quelle merveilleuse invention que la T. S. F.! En moins de trois jours, elle a mis le comble au bonheur du général Laperrine.

Aussi, le lendemain, 9 février, pendant qu'on répare les avions, il se dépense en démonstrations amicales vis-à-vis de

ceux auxquels il est chargé d'attribuer des décorations. N'ont-ils pas été, à quelque titre que ce soit, les confidents de ses desseins et les collaborateurs de son œuvre saharienne? Il revit par la pensée les grandes heures qu'il a vécues à In-Salah, quand tous se penchaient, angoissés, vers les lendemains troubles, et que, de son regard clair, il reconquérait l'âme de Moussa ag Amastane et des chefs du Hoggar chancelants. Il ne pense plus aujourd'hui qu'à quitter In-Salah au plus vite pour aller retrouver ses Hoggars raffermis et Moussa l'inébranlable.

Mais le Sahara semble aujourd'hui, 10 février, en délicatesse avec lui. Un terrible vent d'Est se déchaîne; le batem est enveloppé d'un brouillard de sable. L'avion attardé à Inifel, pour avoir voulu affronter la tempête, a été précipité contre terre et gît, oiseau désormais inutile, l'aile brisée. L'ouragan redouble; qu'est devenu le commandant Vuillemin qui, malgré la furie des éléments, a pris son vol? Le général Laperrine prépare un radio pour alerter tous les postes de la Saoura, quand, à 15 h. 30, le commandant Vuillemin pénètre dans le poste; il a cassé son hélice; son exténuement est tel qu'il a failli s'évanouir. Combien de temps ce vent de sable tourbillonnera-t-il? Le capitaine Depommier, qui vit depuis dix ans à In-Salah, craint que ce déchaînement ne dure trois jours.

C'est en effet le 14 seulement que les avions s'élèvent au-dessus du sable qui a recouvert la piste. Mais la carte est exacte. L'escadrille atterrit à Arak à 9 h. 30 et en repart trois heures plus tard. Des massifs rocheux émergent brusquement du sable doré. « Tout ce qui n'est pas roche noire est sable jaune; on dirait une mer jaune avec des îles, puis, dans le Hoggar, une côte très élevée avec des fiords, les Oueds. » La Koudiat du Hoggar entasse son chaos de rochers sombres et se hérisse de pitons pointus. Les trois avions qui composent à ce moment l'escadrille se posent sur le terrain de Tamanrasset à 16 h. 30.

ON ABORDE A TAMANRASSET

Tamanrasset! Moussa ag Amastane et une cinquantaine de Touaregs ont suivi des yeux, avec une émotion profonde et un étonnement émerveillé, les évolutions des avions. Quand le général s'approche de Moussa, les visages détendus s'épanouissent. Moussa conte à son grand protecteur et ami que si tous

ses Touaregs ne sont point là pour lui rendre hommage, c'est parce que la reconnaissance a été retardée de plus d'un mois, et les hommes ont dû regagner leurs douars et leurs pâturages, sous peine de mourir de faim, eux et leurs animaux. Mais Moussa se porte garant de la joie et du bonheur de tous ceux qui l'entourent. Ne se sont-ils pas précipités tout à l'heure à la rencontre du général? Depuis plusieurs heures, n'ont-ils pas adressé, sur le terrain d'atterrissage où leur impatience les avait, dès le matin, rassemblés, des prières ferventes au ciel « pour qu'il n'arrive rien aux oiseaux venus de France? » Oui! tous les assistants peuvent juger de la profondeur et de la sincérité de l'affection que les Touaregs portent au général Laperrine.

Le 15 février, les réjouissances commencent. « Ce ne fut que fêtes sur fêtes. Aux courses de méharis succèdent les combats au sabre et la danse du bâton. Chacun rivalise d'entrain, d'adresse et d'émulation en l'honneur du général. Lui-même se met au diapason; il se surpasse. Les officiers qui ont vécu avec lui ces journées en gardent le souvenir délicieux et troublant. Délicieux, car ce causeur incomparable varie les thèmes à plaisir. Il dit son bonheur de poursuivre sa route jusqu'à Tombouctou. « Ceci pour détruire la fâcheuse légende, qui a couru, qu'il avait été contraint à prendre part à l'expédition. » Délicieux, tant son érudition et sa documentation se font attrayantes. Troublant enfin, parce qu'au repas du soir, il s'est penché vers ses hôtes et leur a dit d'une voix quelque peu grave et assourdie : « J'ai appris avant de quitter Alger la mort d'un de mes parents dans l'accident de *l'Afrique* qui a sombré au large de l'île d'Oloron; d'ailleurs, tous les Laperrine meurent de mort violente. » « Nous n'y prîmes pas garde à ce moment, ajoute le commandant Rolland, qui nous raconte par lettre cette anecdote ; mais depuis, ce propos nous parut prophétique. »

L'heure approche où les aviateurs se sépareront. Le commandant Vuillemin est arrivé le 16 février à 12 h. 30. Le commandant Rolland, le 17 février au matin, ramène vers Alger ce qui reste de l'escadrille. Voilà livrés à leurs seules ressources les deux appareils qui prétendent achever le raid en beauté et qui doivent prendre leur vol le 18 février. Que la première étape s'achève joyeusement à la fois et solennellement! On ordonne une prise d'armes. La petite garnison s'aligne et les Touaregs se groupent. Aux champs! Le général, qui a déjà

décoré les officiers et les sous-officiers qui rejoignent Alger, décore ceux qui restent, aviateurs et automobilistes, qui ont contribué au succès du raid. L'adjudant Poivre, dans une lettre privée, signale sobrement, mais fièrement : « C'est là et à cette occasion que j'ai reçu du général Laperrine le « Ouissam Alaouit » et ma citation à l'ordre du corps d'armée sur laquelle figure, je crois, la dernière signature que le général a donnée avant son départ de Tamanrasset. » Le général n'oublie pas non plus ses chers Hoggars; il a dévalisé pour eux les boutiques d'Alger : voici des foulards de soie, voici des bijoux, voici des montres, voici des stylographes, mais oui, des stylographes à Tamanrasset, comme à Paris; les Touaregs ne sont-ils pas apprivoisés, civilisés, de vrais Français?

Le 17 au soir, le commandant Vuillemin fait demander un volontaire parmi les mécaniciens du poste de Tamanrasset pour prendre place à bord de l'avion du général Laperrine. Le 18, dès l'aube, un jeune mécanicien qui appartenait à une escadrille de Constantine d'où il avait été dirigé en camionnette vers Tamanrasset, se présente et est agréé; il s'appelle Marcel Vaslin. Les moteurs des deux avions ronflent. Tout est-il donc prêt? Non. L'appareil du général Laperrine n'a pas été aménagé pour un troisième passager. Mais au Sahara comme au Sahara! Le général s'installe sur les genoux de son mécanicien : on dirait d'une promenade au-dessus d'un aérodrome! Et pourtant!... Le Sahara est traître! Le 17 février, le commandant Rolland, à l'atterrissage, s'est dégagé difficilement de son avion qui flamblait; et le 18, il a pensé mourir, il serait mort, si le capitaine Depommier n'avait dépêché vers lui le secours opportun de deux méharistes.

LE DÉPART

Mais le général ne se méfie pas du Sahara. Il n'a pas, comme les autres, « l'anxiété de la direction. » A 7 h. 15, les deux avions décollent. Une foule de Touaregs les contemplent et les acclament; Moussa ag Amastane s'extasie et rêve de s'envoler, lui aussi, à côté de son cher général; le lieutenant Pruvost, résident du Hoggar, et les militaires européens en station à Tamanrasset, saluent, graves et recueillis.

Le temps est douteux; une brume légère flotte. Au bout de

peu de temps, le vent de sable, le maudit vent se lève; la brume épaissit; la piste se dérobe aux regards, cette piste que l'on vient de tracer, que l'on a pris soin de parsemer de cercles de pierres blanches ou noires suivant la teinte du sol, cette piste qu'on a coupée, pour la rendre plus visible, de bandes de toile qui forment une croix; quarante-trois repères ont été établis entre Tamanrasset et Tin Zaouaten par Tin Raro. Cette piste, le général s'y est tenu pendant une dizaine de kilomètres. Mais il est soldat; il observe les consignes. Or, l'adjudant Bernard, son pilote, a reçu du commandant Vuillemin l'ordre de régler sa marche sur l'appareil de celui-ci en volant en arrière, à droite et plus haut. Le général abandonne donc la piste; il suit le commandant Vuillemin.

Ses « élèves » s'étonneront plus tard de cette décision. « Ce que je n'ai jamais compris, c'est que le général ait accepté de partir à la boussole et de suivre Vuillemin. Il aurait dû lui imposer l'obligation de ne pas s'écarter de la piste (1). » « Vuillemin prend la tête, peut-être à tort. Laperrine connaissait la route. (2) ». Mais le rapport de l'adjudant Bernard coupe court définitivement à toute discussion : « A partir de ce moment, nous n'avons jamais revu la piste. »

Il faut atteindre Tin Zaouaten. Là, l'avion Laperrine doit refaire son plein d'essence, car il n'a d'essence que pour cinq heures de vol, alors que l'appareil du commandant peut voler dix heures et parvenir aux régions soudanaises. Mais le général n'a pu se repérer depuis le départ; il se rend compte que les appareils ont dérivé; la direction dans laquelle il vole l'inquiète; mais, malgré tout, il préfère suivre le commandant qui est pourvu d'une boussole compensée. A 10 h. 30, l'adjudant Bernard prévient le général qu'il lui reste environ une heure d'essence. A 11 h. 30, Tin Zaouaten ne se détache pas sur le fond d'or du désert. Il va falloir atterrir.

Au départ, le commandant Vuillemin a donné à l'adjudant Bernard les instructions suivantes : « Si un appareil, pour une raison quelconque, est obligé d'atterrir et que tout se passe normalement et sur un bon terrain, les passagers mettent le T. et le deuxième appareil atterrit; si le terrain est mauvais, il survole, repère exactement l'endroit, se rend compte de la situa-

(1) Commandant X... *Correspondance privée.*
(2) Rapport du lieutenant Pruvost.

tion de façon à donner le plus exactement possible tous renseignements nécessaires aux secours et recherches à effectuer. »

PERDUS EN PLEIN SAHARA

L'avion Laperrine vole à une altitude de 3500 mètres. La descente commence, lente; l'adjudant Bernard peut envoyer par T. S. F. à deux reprises, le message qui suit : « Sommes perdus. Croyons être Est de la piste, atterrissons Sud, régions de grandes dunes, vraisemblablement à hauteur Tin Zaouaten. » Mais nul avertissement ne prévient que l'on ait entendu. Et pourtant, le commandant Vuillemin est à environ mille mètres en avant et à gauche. L'adjudant Bernard lance à présent des S. O. S. répétés; il est en détresse; il appelle; il implore; il n'a plus d'essence que pour une vingtaine de minutes. Mais le terrain lui semble favorable, « beau; » tout lui laisse prévoir un atterrissage normal. A une quinzaine de mètres du sol de violents remous secouent l'appareil, l'engagent sur l'aile droite; l'adjudant Bernard essaye de rétablir l'équilibre : il n'a pas assez de hauteur pour tenter une manœuvre. Par malheur, près du sol, le vent Nord-Sud s'agrippe à l'appareil, le fait tanguer; Bernard sent le danger et coupe le contact pour éviter l'incendie; l'aile droite touche, puis la roue droite, puis la roue gauche. L'appareil roule une vingtaine de mètres; les roues s'enfoncent dans ce terrain à l'apparence séduisante, dans le reg-mou trompeur. Brusquement, violemment, l'avion capote. Le général, qui n'est pas attaché, gît, coincé entre le pare-brise et le corps de Vaslin dont la tête fouille le sable. L'adjudant Bernard se dégage, indemne. Il court à ses compagnons. Le général a réussi à s'asseoir sur le plan; il a le bras gauche fracturé, une côte enfoncée, il croit à des contusions internes; mais il ne se plaint que de son épaule. Vaslin se plaint également de contusions dans le dos et à la jambe droite.

Le commandant? Où est le commandant Vuillemin? Il les a cherchés sans réussir à les apercevoir. Il a disparu. Les voilà livrés à leurs seules ressources et à leurs pensées. On ramasse les bidons contenant l'eau de réserve; on rassemble boîtes de conserve, outils, bougies de rechange enfouis dans le sable. Bernard verse à son chef quelques gouttes d'arquebuse. Réconforté, le général redevient expansif et familier. Les trois hommes

s'abritent sous les plans de l'appareil retourné : il est environ midi ; l'espace flambe ; la température atteint 43 degrés. « Mes enfants, dit le général, nous allons essayer de manger, puis nous nous reposerons jusqu'à demain matin, et ensuite, nous aviserons. » Les « enfants, » confiants dans le général parce qu'ils savent qu'il connaît bien la région, font honneur au gigot de gazelle ; lui, mange très peu ; puis ils ferment les yeux, s'efforçant de dormir ; lui, médite : où a-t-il atterri ? Il écrit quelques mots sur son carnet de route, une note parmi treize autres. « Le Commandant avait l'air sûr de sa direction... On a capoté. Pilote rien. Mécanicien contusion jambe ; moi, — il pense à lui en dernier, — forte contusion épaule gauche, genou droit, et compression poitrine. » C'est dans l'après-midi, après que l'adjudant l'a massé, quand il a voulu se lever, qu'il a commencé à sentir des douleurs dans la poitrine, du côté gauche, et au genou droit. Il décide que, pour ce soir-là, ils coucheront à l'appareil ; le sable commence à être frais ; ils se dévêtent ; ils dorment, — dorment-ils ? — sous la « luminosité captivante » des étoiles.

Le 19, avant même qu'il fasse jour, le général décide qu'ils vont partir, pèlerins confiants, vers le Nord-Ouest : ils apercevront bientôt les montagnes de l'Adrar. L'adjudant et le mécanicien rassemblent tout ce qui leur sera nécessaire. Bientôt les voilà chargés à en plier sous le faix : dix boîtes de viande de trois cents grammes, vingt biscuits de guerre, une boîte de Phoscao, une de lait condensé, du sucre en poudre, dix bidons d'eau qui contiennent en tout vingt litres ; Bernard n'oublie pas son demi-litre d'arquebuse pour parer à une défaillance du général, dont les narines sont pincées, les traits tirés ; enfin, ils portent une couverture et une toile de tente. Pour toute arme, un mousqueton de cavalerie. Le général est muni de son porte-cartes, de sa jumelle, de sa boussole.

Le jour point. Ils se mettent en route ; le général se raidit ; sa jambe droite pèse et décèle sa souffrance. Pourtant, ils marchent cinq heures sous le soleil implacable. Mais il faut faire halte dans un fond d'Oued. A l'ombre de la tente, dont les rayons ardents se jouent, ils se reposent et se restaurent. Mais ils conviennent, — égaux dans la détresse, — qu'ils ne boiront pas plus d'un litre d'eau chacun en vingt-quatre heures. Le palais s'assèche, la langue devient râpeuse, la gorge brûle.

« Nous respectons la consigne. » (Rapport du mécanicien Vaslin.) La soif est si intense que l'appétit diminue : une boîte de viande leur suffit à tous trois. Le général devine le découragement de ses compagnons. Il se fait persuasif : la piste n'est pas à plus de cinquante kilomètres ; et la confiance renaît. D'ailleurs on doit les chercher. Allumons un grand feu d'herbes sèches ; tirons trois coups de carabine ; qui sait? La nuit vient : ils détendent leurs membres las ; ils allongent leurs corps courbaturés.

Mais ce général est un véritable réveille-matin. Le 20, au lever du jour, ils reprennent leur marche obstinée vers le Nord-Ouest ; marche pénible dans le sable mou, où le pied s'enfonce jusqu'au mollet. A huit heures, ils montent sur une dune élevée ; le général braque ses jumelles ; il les laisse retomber, surpris, étonné : il ne reconnaît pas la région. Vers 11 heures, on s'installe comme la veille. Cinq heures plus tard, ils repartent lentement, péniblement, harassés, appesantis. Au soleil couchant, le général scrute encore l'horizon, se penche sur ses cartes, s'y attarde ; une anxiété assombrit son visage. Ses compagnons guettent sur ses lèvres la parole de désespérance. Mais, s'il s'avoue déconcerté, il ne se déclare point vaincu. Ils regagneront leur appareil et le plus rapidement possible. Pourquoi s'en être éloignés ? C'est à coup sûr à leur avion que les recherches convergeront, qu'elles ont peut-être déjà convergé. L'espoir les berce ; mais le sommeil ne vient pas : la soif les torture.

Le 21 février, « à l'heure habituelle, » écrit presque en souriant le mécanicien Vaslin, ils reviennent sur leurs pas. Le général va, courbé, déprimé ; seule, l'âme résiste, maîtresse du corps qu'elle anime. Ils reconnaissent leurs traces et recoupent des traces de chameaux qu'ils se rappellent, hélas ! avoir vues précédemment. Avec le tube du mousqueton, Vaslin trace dans le sable une flèche dans le sens de leur marche ; à côté, la date 21-2-1920. Leurs étapes deviennent de plus en plus courtes ; à chaque heure, ils tombent plutôt qu'ils ne s'arrêtent. A l'une d'elles, le général a rédigé une note en français et en arabe. « Nous marchons vers notre avion qui se trouve à une quinzaine de kilomètres d'ici. » Il a signé en écriture targui et en écriture arabe. Il a glissé le billet entre deux pierres ; qu'elles lui soient lourdes, pour que le vent ne l'emporte pas ! A onze heures, grand'halte ; la soif a tué la faim. A quatre heures, ils se lèvent, s'encouragent mutuellement ; mais, exténués, trois

heures plus tard, ils s'affaissent, et mangent du bout des dents, le cerveau vide à tel point qu'ils disposent leur bidons en file indienne dans le sens de la direction qu'ils ont à prendre le lendemain, parce qu'ils ont peur de ne plus la reconnaître à l'heure où, à l'aube incertaine, ils repartiront. Le général se sent à bout de forces; comment est-il parvenu jusque-là? Une plainte monte à ses lèvres, se renouvelle, se rapproche, s'obstine : « Mon dos! Mon dos! » Bernard le masse en versant sur le pauvre dos endolori l'arquebuse qui réjouit la chair et engourdit la souffrance ; pour le chef, on prépare du phoscao et du lait condensé. La fatigue les écrase; ils sommeillent.

Le 22, vers quatre heures du matin, Bernard et Vaslin ne se relèvent qu'à force d'énergie, et, quand ils sont debout, il leur faut aider le général à se redresser. Ils se traînent plutôt qu'ils ne marchent; à chaque demi-heure, ils font halte d'un commun accord. Vers neuf heures, ils aperçoivent enfin l'avion ; c'est comme un ami qu'ils retrouvent; mais, devant eux, il semble qu'il se dérobe. Quatre cents mètres avant qu'ils l'atteignent, le général s'immobilise, amenuisé. « Mes enfants, murmure-t-il, allez à l'appareil; déposez vos affaires, vous viendrez me chercher ensuite. » Bertrand ne peut se résoudre à abandonner son chef, ne fût-ce qu'un instant; il lui passe un bras autour du corps, délicatement, affectueusement; le lamentable trio atteint l'avion dont le sable a recouvert les plans supérieurs qui touchaient le sable; ils se réjouissent quand ils ont constaté que le radiateur est presque plein encore; de leurs couvertures étendues, ils drapent leur appareil, et leurs corps pleins de soleil et de fièvre goûtent l'ombre voluptueusement. Le général a retrouvé sa sérénité; il consigne les événements sur son carnet dans un style laconique et familier : « Les 19 et 20, reconnaissance vers l'Ouest; le 22, rentrés à l'appareil, vannés à fond. » Puis, les mornes solitudes s'enténèbrent et s'assoupissent; eux, somnolent.

Tout ce qui vit au Sahara pendant ce temps, est éveillé. D'abord, ç'a été une stupeur. Dès qu'ils entendraient les avions le 18 février, les postes devaient allumer un bûcher, puis, à vive allure, se porter jusqu'au poste suivant. (Rapport du capitaine Depommier.) Les postes n'ont rien entendu; ils se sont énervés dans l'attente. Nulle onde émanée des postes de T. S. F. n'a ébranlé l'atmosphère embrasée. On s'interroge, on s'irrite,

on devient anxieux. A huit heures, le 22 février, deux camionnettes quittent Tamanrasset, portant le lieutenant Brunet et le lieutenant Pruvost; il y a à bord vingt jours de vivres, une guerba d'eau par homme; les officiers ont senti que leur entreprise serait longue et rude. Ils se hâtent, mais le Sahara accumule les difficultés; il a recouvert en partie la piste; ce sont, à chaque instant, de brusques descentes et des montées malaisées dans des oueds à fond mou. Le 23, ils ne sont encore parvenus qu'à trente kilomètres de Tin Raro; les mécaniciens, recrus de fatigue, fournissent un épuisant effort, mais n'atteignent leur but que le 24 à midi. Ici, on ignore tout des avions; on sait qu'à cinquante kilomètres Sud-Ouest de Tamanrasset, un seul des hommes du premier petit poste a entendu un ronflement de moteur très loin dans l'Est, mais il n'a rien vu; on sait aussi que Tin Zaouaten s'alarme de rester sans nouvelles. On dépêche à Tin Zaouaten le 24 au soir un Targui qui demandera un détachement; ce détachement arrive le 29 à midi sous la conduite de l'adjudant-chef Samson. Le soir, deux reconnaissances sont organisées qui se lancent le 2 mars, après avoir attendu des guides et être parties sans eux, à travers le désert. Anesbaraka sera le point de rencontre. Quelques Touaregs gagneront ce point directement; deux Touaregs rejoindront Tamanrasset. Le lointain In-Salah s'est ému. Le 28 février, il a adressé à Tamanrasset un admirable télégramme que le chef de poste est chargé de transmettre à Moussa ag Amastane. « Je compte sur toi et sur tes gens pour mener à bien les recherches après le général Laperrine. Tu auras à cœur de ramener celui qui fut ton bienfaiteur et que tu appelles ton père. Seuls tes hommes qui connaissent la région peuvent travailler vite et bien; ils seront récompensés » Par malheur, le télégramme n'est reçu que le 5 mars. Le 5 mars! Le sort a de ces cruautés!

Mais si partout l'on se montre inquiet, partout l'espoir subsiste. Le 1er mars, Tin Raro recueille trois nouvelles. Le colonel Delestre, commandant de la région de Tombouctou, annonce qu'il est parti de Kidal vers Tamanrasset; il signale l'atterrissage du commandant Vuillemin dans la région de Menaka; il ajoute : « Quant au général Laperrine, sa connaissance de l'Azaouak lui permettra vraisemblablement de se tirer d'affaire assez facilement. »

L'adjudant chef Fèvre, commandant de la subdivision de

Kidal, professe pour le général Laperrine une foi agissante. « Rien de l'avion du général Laperrine. Nous avons tout mis sur pied, les partisans, pas le peloton, puisqu'il ne reste que les éclopés, les grands blessés et quelques tirailleurs. » Seule, une lettre du lieutenant Fenouil, de Tamanrasset, serait peut-être pessimiste, si un message de T.S.F qu'elle transmet ne paraissait incompréhensible. « Général Laperrine perdu dans région Tin Zaouaten. » Mais la note qui domine, c'est la note que claironne le courrier qui apporte la lettre du colonel Delestre. « Il cria d'aussi loin qu'il put la bonne nouvelle : le général Laperrine est retrouvé! Nous accordâmes crédit à cette dernière (1). »

LE MARTYRE ET LA MORT

On espère, on agit. Cependant, le général est étendu sous la couverture et près du fuselage, ses compagnons s'assoient le plus souvent auprès de lui. Les jours succèdent aux jours. Il prend un peu de phoscao ; il pousse de longs soupirs ; au moindre mouvement, les souffrances augmentent, et, dans le dos, le poignardent. Bernard et Vaslin sentent leurs forces décroître, bien qu'ils s'alimentent, bien que l'eau du radiateur, transvasée dans leurs bidons, trompe par instants leurs palais avides ; ni l'un ni l'autre ne peut parvenir à abattre une gazelle ; et tous deux, hallucinés, croient voir dans le nuage qui passe un être vivant qui s'empresse vers eux. Le général, de son mieux, les réconforte ; il veut qu'ils mangent, qu'ils boivent, qu'ils dorment. Dans la nuit du 25 au 26, à plusieurs reprises, Bernard s'entend appeler : « Dormez-vous, Bernard ? » Lui, ne dort pas. Il mange très difficilement : un quart de phoscao le matin, un quart de lait le soir, ou un quart d'eau dans laquelle on a fait tremper la viande de conserve. Son état devient inquiétant, alarmant lorsque le 27, pendant huit heures, une tempête de sable tournoie et rugit ; ils s'aplatissent sous leurs couvertures. Mais c'est son âme sans doute qui demeure seule impavide, car ses deux compagnons rédigent leur testament et se lamentent. Marcel Vaslin écrit, à la date du 1er mars : « Voici douze jours que nous n'avons vu personne, ni amis, ni ennemis ; des marques de grand

(1) Rapport du lieutenant Pruvost.)

désespoir sont visibles sur nos traits ; j'échange des impressions avec Bernard. » Ces impressions, on les devine, le général se les traduit à lui-même.

Quand une nouvelle tempête de sable a fini de sévir le 3 mars, il appelle du geste plus près de lui ses deux compagnons : « Que voulez-vous de moi ? » Il respire avec peine, d'un souffle court et sifflant. Bernard lui confie qu'il a consulté les cartes ; « nous avons projeté de marcher vers Tin Zaouaten que nous croyons à 120 kilomètres ; nous rencontrerons en route, sans nul doute, du secours ; nous vous sauverons. » Le général sourit tristement : « J'y consens, mes enfants. Mais, si vous allez là-bas, vous n'en reviendrez certainement pas (1). »

Ils espèrent ; ils partiront. « Nous préparons pour le général deux bidons : l'un contenant un litre de phoscao, l'autre trois litres d'eau. Ces deux bidons sont enterrés et munis chacun d'une tubulure permettant l'aspiration du liquide sans faire de mouvement (2). » Il les appelle ses enfants ; eux prennent soin de lui comme d'un enfant. Admirable communion des pensées et des cœurs. Ils se mettent en marche. Mais à la troisième rangée de dunes, Bernard s'écroule comme une masse : « Je ne peux ni avancer, ni reculer, je reste là. » Et cette fois, au bout de trois heures et demie, c'est Vaslin qui ramène son camarade, comme Bernard a ramené son chef, vers l'appareil, vers le home.

Comme le général s'affaiblit ! Il n'a pas eu, depuis leur départ, la force de boire ; à présent, il ne peut même plus tenir son quart. Ils le soulèvent un peu ; quelques gorgées de chocolat passent encore. Groupe touchant ! Au-dessus tourbillonne un vol d'oiseaux de proie. Le général est plus agité ; le soir, ils lui mettent sa combinaison et ses chaussures fourrées pour que, la nuit, il ne se découvre pas.

Quand ils s'approchent de lui le 5 au matin, apportant le quart de phoscao, ils constatent qu'il s'est déplacé de quelques mètres. Ils tendent vers ses lèvres l'aliment réparateur ; la bouche est pleine de sang. De la tête, il les invite à prêter l'oreille ; il murmure : « Mes enfants, on croit connaître le Sahara ; on croit que je le connais ; personne ne le connaît. Je

(1) Rapport de Vaslin.
(2) Rapport de Bernard.

l'ai traversé dix fois et j'y reste la onzième (1). » Le mécanicien Vaslin rapporte cet autre propos : « Mes enfants, j'ai fait votre malheur. » Il est dix heures et demie. Vers midi, il réclame de l'eau. Vaslin le relève. Bernard le fait boire. Vers quinze heures, Bernard s'étonne que le général ne demande pas à boire ; il lui touche la jambe. Laperrine est mort, sans une plainte, sans un gémissement.

ÉPILOGUE

Le 6 mars, trois courriers arrivés à Tin-Raro n'ont apporté rien de précis. Mais on espère encore. Le colonel Delestre écrit : « J'ai bon espoir que le général et ses compagnons sont sains et saufs... J'aime à espérer qu'entre temps, vous aurez reçu via Tamanrasset des précisions rassurantes. J'ai hâte de les apprendre (2). » Le 7, le colonel arrive à Tin Raro ; immédiatement, les deux autos l'emportent vers Tamanrasset.

Pendant ce temps, les hommes et les détachements sillonnent le désert. De leur propre initiative, les petits postes de secours couvrent en huit jours les 425 kilomètres de piste jalonnée qui séparent Hoggar de Tin-Zaouaten ; un postier, le 22 février, avait réalisé l'étape Tin-Raro-Tin-Zaouaten en deux jours, cent soixante kilomètres. Quand il s'agit du général, rien ne coûte, nul effort ne paraît démesuré. Requiert-on un volontaire ? Le méhariste saharien El Haïmim ben Boukhobada sollicite l'honneur de courir seul à la recherche du groupe qui explore le Tanezrouft, l'étendue sans eau et sans végétation, où nul Touareg ne s'engage sans frémir, le pays de la peur ; il accomplit sa mission ; en cinq jours, il a parcouru près de six cents kilomètres. Et Samma ag Bensouri, nomade et solitaire, s'attarde, lui aussi, dans l'effroyable Tanezrouft pendant près d'un mois, pour y retrouver son général.

Le lieutenant Pruvost a quitté Tin-Raro le 10 mars à six heures. Ses guides sont peu sûrs. Il atteint pourtant sans encombre Anesbaraka, dont il repart le 14 à 5 heures et demie du matin. Il avait manifesté l'intention de marcher de nuit. Mais ses guides lui ont conseillé d'attendre le jour parce qu'il faut éviter un bras d'erg. Le détachement, toujours sans nou-

(1) Adjudant Poivre, *Correspondance privée*.
(2) Rapport du lieutenant Pruvost.

velles, ira se ravitailler à In-Gall avant de reprendre les recherches. Il va, suivant ses guides, qui trottent à cinquante mètres devant lui. « Soudain, nous aperçûmes dans le reg, à un kilomètre environ, une forme que nous ne reconnûmes pas. Puis deux hommes apparurent, qui tirèrent trois coups de feu. Nous comprîmes que c'était l'avion du général Laperrine qui, ayant capoté, avait pris cette apparence bizarre (1). »

Au-devant des méharis qui galopent, Vaslin, rassemblant ses forces, s'est précipité. Il s'effondre devant un de ses sauveurs qui déjà lui tend une gamelle d'eau. Le lieutenant Pruvost arrive, accompagné du maréchal des logis Moncassin et du brigadier Delplanque. On dresse une tente; on prodigue des soins aux deux survivants. Puis, les sauveteurs miraculeux se tournent vers un petit tertre. Le 8, au soleil couchant, Bernard et Vaslin, de leurs mains crispées, avaient creusé un sillon tracé par une roue de l'avion au moment de l'atterrissage, creusé lentement, amoureusement, douloureusement; ils avaient déposé dans ce trou, achevé au bout d'une heure, le chef aimé, puis, pour que la tempête de sable ne pût jamais recouvrir la dépouille sacrée, ils avaient déposé sur la tombe une roue de rechange au centre de laquelle ils avaient fixé le képi du général. Le lieutenant Pruvost, la main au képi, salue, le cœur serré; on rend les honneurs.

Quand Bernard et Vaslin, gorgés de thé bien sucré et réconfortés par deux grands plats de potage, ont repris quelque goût à la vie, ils racontent l'agonie de leur général; ils restent sobres de paroles sur leurs affreuses souffrances. Et pourtant! Ils ont mangé de la pâte dentifrice, mangé du jubol, bu de la glycérine, de l'alcool à brûler, de la teinture d'iode additionnée d'eau, de l'eau de Cologne! Ils ont bu le liquide des boussoles! Ils ont essayé de boire leur urine! Et ils ont désespéré! Avec un rasoir, ils ont tenté de s'ouvrir les veines! Le 15, on les eût trouvés morts! Mais le 14, Bernard avait dit : « J'ai encore de l'espoir. » Ils vivent. « Le manque de renseignements, le 24 février, coûta peut-être la vie au général Laperrine; l'absence de renseignements, le 6 mars, sauva vraisemblablement ses deux compagnons d'infortune. Ainsi vont les choses au Sahara. » (Rapport du Capitaine Depommier.) Le capitaine ajoute : « Les blessures du

(1) Rapport du lieutenant Pruvost.

général ont dû le faire souffrir terriblement et hâter sa fin; mais nul doute qu'il n'ait voulu mourir le premier et se sacrifier à ses jeunes compagnons. » Le lieutenant Pruvost, son détachement, Bernard et Vaslin saluent longuement le tertre où repose celui qui, le premier, a voulu mourir.

« Je décidai d'emmener avec moi le corps du général Laperrine pour le ramener au Hoggar, sauf ordres contraires. Nous préparâmes une civière au moyen de tubes d'aluminium et de toiles de l'appareil. Puis le corps du général fut exhumé le 15 mars à six heures et placé dans la civière, dans l'état où il fut enterré par ses compagnons. Le général est revêtu de sa combinaison d'aviateur; une musette placée sous sa tête est serrée par un morceau de toile bleue; les pieds sont nus. Nous avons enveloppé le corps du général dans les toiles de son avion qui portent son insigne, un G, et une cocarde tricolore. (1) »

Sur l'emplacement de la tombe, les Sahariens ont construit une pyramide de pierres sèches d'environ un mètre cinquante. C'est tout ce qui rappellera le drame d'Interbarrakah.

Le 16, le cortège funèbre s'ébranle. Le 26 avril, à 7 heures, il arrive à Tamanrasset. A sa rencontre se portent la garnison, joyeuse le 27 février, douloureuse aujourd'hui, et l'aménokal Moussa ag Amastane, abîmé dans ses méditations. Ils rendent les honneurs au mort et aux survivants. Puis on procède à la mise en bière. Le cercueil s'allonge sous la draperie aux trois couleurs. On le porte dans le petit cimetière où gît le père de Foucauld, auquel le général a fait aménager une fosse : les deux amis vont dormir côte à côte l'éternel sommeil. Le soldat et le moine ont vécu une même vie de sacrifice ; une même fin tragique les a couchés au tombeau ; tous deux égaux dans leur vie et dans leur mort; tous deux emportent avec eux la vaillance et l'esprit d'idéal du moine et du soldat A l'horizon, quelques dunes ondulent; un arbre se profile; les têtes se découvrent; les fronts sont courbés religieusement; une croix s'érige dans sa rigidité. Le général Laperrine repose. Sa mort héroïque auréole sa tombe.

*
* *

Inclinons-nous bien bas et prêtons l'oreille aux voix qui montent pour célébrer son nom. « Je m'honore d'avoir été l'un

(1) Rapport du lieutenant Pruvost.

de ses élèves; je lui adresse ici un douloureux et profondément respectueux hommage de reconnaissance et d'admiration (1). Qui donc affirme que les étendues de sable ne parviendront pas, du moins cette fois, à effacer la trace de la tombe de cette nouvelle et glorieuse victime du désert? Plus haut encore parle une voix autorisée et comme justicière : « On peut dire que la perte du général est, au sens littéral du mot, irréparable. Il faudra des années pour qu'un successeur, si on lui en trouve un, puisse acquérir, au même degré, la notion, — l'intuition, pourrait-on dire, — de ce qui est nécessaire et de ce que l'on peut faire; pour atteindre, surtout, aux yeux des populations sahariennes, ce prestige tel, qu'à la lettre on pouvait dire de lui aussi qu'à leurs yeux, son nom valait une armée. De combien d'années notre avance sera-t-elle retardée? Ne sera-t-elle même pas en certains points refoulée? (2) »

Le général Laperrine, au Sahara, a dissipé les nuages du passé, récolté, engrangé de luxuriantes moissons, ensemencé l'avenir. Le général Laperrine a été le seul chevalier du Sahara, l'incomparable, l'unique. Le général Laperrine est le grand Saharien.

José Germain,
Stéphane Faye.

(1) Le capitaine Depommier.
(2) Commandant Z... Correspondance privée.

Le commandant en retraite H..., dans une lettre dont nous le remercions, nous signale bienveillamment que l'honneur du fait d'armes d'Oum-Souigh (page 533, *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1922), ne doit pas être particulièrement attribué aux Compagnies Sahariennes. D'après le compte-rendu fort précis du commandant H..., les troupes sahariennes du commandant Meynier avaient quitté leur campement à 8 kilomètres d'Oum-Souigh avant que se fût produite l'attaque des Tripolitains. Quand elle se déclencha, furieuse, le 2 octobre 1915, contre la garnison d'Oum-Souigh dont la résistance invaincue sous le lieutenant Paolini s'apparente à celle de Sidi-Brahim, les Compagnies Sahariennes n'avaient détaché qu'un élément d'une cinquantaine d'hommes, confiés au lieutenant Levavasseur pour coopérer avec la colonne légère, commandée par le chef de bataillon Morand, qui a libéré Oum-Souigh. Le commandand H... réclame pour deux compagnies du 5e bataillon d'Afrique, un bataillon du 1er tirailleurs, le mérite du succès de cette rude et tragique affaire. A chacun sa part d'héroïsme et de gloire : le détachement Levavasseur ne saurait être légitimement frustré de la sienne. (Note des auteurs).

EINSTEIN

EXPOSE ET DISCUTE SA THÉORIE

C'est sans doute un événement sans précédent que l'exposé récent fait par Einstein de son œuvre au Collège de France joint aux discussions qui ont suivi. Le célèbre physicien s'y est prêté avec une inépuisable patience. On sentait en lui le désir de ne laisser dans l'ombre aucun malentendu, de n'ignorer aucune des objections, de provoquer au contraire celles-ci pour les mieux étreindre face à face et les bousculer.

Aux États-Unis, à Londres, en Italie où Einstein fut successivement reçu il y a quelques mois, il s'était borné à définir, dans des sortes de conférences, la théorie de la Relativité. Aux États-Unis et à Londres, il préfèra parler en allemand à cause de sa connaissance imparfaite de l'anglais; en Italie, il s'exprima au contraire en italien, ce qui lui fournit un contact plus intime avec son auditoire. Mais dans tous ces pays il se limita à un exposé monologué et « non contradictoire, » — si on veut me permettre cette expression incorrecte, mais imagée que j'emprunte à notre argot politicien.

A Paris, au contraire, Einstein ne s'est pas contenté de parler didactiquement *ex cathedra*. Il s'est résolument lancé dans la controverse, répondant publiquement dans des séances de discussion désormais fameuses, à tout ce qui lui était objecté ou demandé par quelques-uns des représentants les plus éminents de la science.

J'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de donner, de ces joutes historiques de la pensée, une image aussi exacte que possible, — et dont pourtant le langage trop ésotérique des techni-

ciens fût exclu. C'est ce qui m'a dicté les pages qu'on va lire. Plus tard, dans quelques années, dans quelques lustres, on peut croire que les controverses intellectuelles, auxquelles a donné lieu la présence d'Einstein à Paris, en ce neuf printemps de 1922, passeront beaucoup en importance tant d'autres contingences dont l'actualité nous éclabousse. Je gage que dans quelques siècles, — et qu'est-ce que cela dans l'histoire astronomique, ou simplement biologique, de la planète? — la discussion récente du relativisme au Collège de France, marquera une étape sur la route de l'intelligence humaine... tandis que la Conférence de Gênes sera depuis longtemps oubliée, comme tant d'inutiles palabres passées et à venir.

Si nous avons eu la chance d'assister, au Collège de France, à des séances de discussion serrée, plutôt que d'exposé didactique, l'origine en fut dans un désir d'Einstein lui-même, désir que lui inspira sa modestie, ou pour mieux dire sa confiance insuffisante en lui-même.

Voici en effet ce qu'il écrivait dans une lettre, peu de jours avant sa venue à Paris :

« J'aurai certainement quelque difficulté à m'exprimer en français, mais je pense m'en tirer de toute manière, par exemple en lisant un texte préparé. Les formules aident beaucoup d'ailleurs (1), et un collègue de bonne volonté voudra bien me souffler et extraire les mots qui me resteraient dans la gorge.

« Il serait peut-être encore plus agréable, et plus utile que nous puissions avoir une sorte de petit congrès de la Relativité, dans lequel j'aurais seulement à répondre à des questions. Les difficultés d'expression me gêneraient moins de cette manière que pour une exposition plus ou moins complète de la théorie. »

Les craintes d'Einstein n'étaient pas fondées, l'expérience l'a prouvé. Du moins nous ont-elles valu les controverses les plus passionnantes qu'on puisse imaginer, et des heures de volupté intellectuelle, comme on a peu souvent l'occasion d'en savourer dans l'insipidité coutumière de cette brève existence.

Le mérite, — qui n'est pas mince, — d'avoir mené à bien ces séances dès maintenant célèbres, revient surtout à M. Langevin, professeur de physique expérimentale au Collège de

(1) On entend bien qu'Einstein parle ici du langage mathématique qui est assurément, avec l'aide du tableau noir, le plus international qui soit... du moins pour les initiés, et le seul qui dispense d'être polyglotte.

France, sur la proposition de qui Einstein a été, — je l'ai déjà dit, — invité à Paris. C'est M. Langevin qui a réglé l'ordre du jour de ces séances si peu nombreuses, et où tant de sujets devaient être abordés. C'est lui qui d'une main à la fois ferme et discrète aiguilla les discussions, empêchant le débat de s'égarer, délimitant quand il le fallait, par un mot toujours opportun, la position exacte des adversaires, prenant part lui-même, dans des occasions rares, mais décisives, à la bataille, secourant les blessés peu gravement atteints... ou donnant le coup de grâce à ceux dont l'état était si désespéré qu'il importait de couper court à d'inutiles souffrances. C'est lui enfin qui a joué auprès d'Einstein le rôle indispensable et difficile, que celui-ci sollicitait dans sa lettre, le rôle du Pylade intellectuel, du « souffleur » averti dont le vocabulaire et la connaissance aiguë du sujet ne sont jamais en défaut.

La première séance eut lieu au Collège de France, le vendredi 31 mars à 17 heures, dans cet amphithéâtre VIII, qui, pour être le plus vaste de l'auguste maison, n'en est pas moins ridiculement petit. Dès longtemps avant la séance, la foule des heureux privilégiés, admis à cette audition unique, débordait de toutes parts, jusque dans les couloirs exigus, cette trop modeste salle où Einstein allait parler. Et tous ceux qui étaient là durent bien convenir, qu'en ce lieu du moins, l'inexistence de l'espace était bien certaine. Il y avait des étudiants, des professeurs, des savants, toute l'élite de la science et de la pensée française, tous les grands noms qui honorent ce pays. Par la densité des assistants, on se fût cru à quelqu'une des séances fameuses, où naguère un public idolâtre accourait aux leçons d'un Caro ou d'un Bergson. Mais en y regardant d'un peu plus près, la réminiscence n'était plus exacte. Il y avait vraiment très peu d'actrices en renom et de dames du monde dans ce public dont la compressibilité était mise à si rude épreuve. Là encore, la sévère honnêteté de M. Langevin avait marqué son passage, et autant on avait été généreux dans la distribution des cartes d'entrée aux hommes de science et d'étude, aux jeunes étudiants même dont la présence était là légitime, autant on avait été impitoyable à les refuser à tout ce qui pouvait représenter le snobisme, le cabotinage ou la simple curiosité mondaine. Aussi, tout compte fait, je ne suis pas bien sûr qu'on aurait pu compter dans ce foyer des élégances intellectuelles

une demi-douzaine de femmes vraiment élégantes. Dans cet écrin aux murs vétustes, où allaient briller les plus purs diamants de la pensée, un adroit voleur n'eût jamais pu dérober assez de joyaux pour justifier la moindre note aux gazettes.

Cela encore était bien en harmonie avec les goûts d'Einstein.

Mais voici que sur l'estrade qui occupe le côté inférieur de l'amphithéâtre, et où est disposé un petit pupitre entouré de quelques chaises, Einstein s'avance soudain, entre M. Maurice Croiset, administrateur du Collège de France, et M. Langevin, suivi des professeurs du Collège. Toute la salle se lève d'un seul mouvement, et elle salue le savant d'une acclamation formidable. Einstein paraît ému et soucieux. En quelques mots parfaitement justes et fins, M. Maurice Croiset lui souhaite la bienvenue et lui dit la fierté qu'a le Collège de France de le recevoir. Ce que M. Croiset ne dit pas, — mais ce dont tous les idéalistes de ce pays lui sont reconnaissants — c'est la part qu'il a prise personnellement, et non sans courage, à la venue d'Einstein dans cette maison vénérable, qui s'est montrée une fois de plus digne de ses hautes et libres traditions.

En quelques phrases, Einstein, toujours debout, remercie de sa voix chantante et douce, peu assurée d'abord. Il remarque d'un mot discret, que sa présence en ce lieu est le signe heureux que la science n'est plus menacée par la politique. Puis il s'assoit : la salle respectueuse, et qui était, elle aussi, restée debout, fait de même. Aussitôt, et sans aucune transition, — Einstein néglige tout ce qui est proprement oratoire, — il se met à nous parler de la théorie de la Relativité.

Sa diction est lente. On sent que les mots ne vont pas assez vite pour suivre le bataillon bien ordonné et rapide de ses idées. La voix est caressante et d'un timbre assez grave et vibrant. Henri Poincaré avait, lui aussi, une voix d'une extrême douceur, mais dont la sonorité était encore plus basse que celle d'Einstein. Celui-ci n'ignore aucune des finesses de notre langue qu'il prononce avec un léger accent. Il dit « les ékations, » « la rélativité, » « la kinématique. » Tandis qu'il parle, ses yeux, dont les sourcils très inclinés sur les orbites convergent en accent circonflexe vers le milieu du front, semblent dirigés très loin, bien loin de ces regards ardents du public dont il est le lieu géométrique. Ce qu'ils contemplent, ces yeux, ce sont les régions sereines où la pensée du savant synthétise les merveilles

de la matière et de l'énergie. Cette contemplation idéale n'est pourtant point celle d'un rêve; ce qu'elle scrute ce sont les réalités vivantes, ce sont les choses telles qu'elles sont sensibles; car, pour Einstein, — et il ne cessera d'insister sur cette idée qui le sépare de certains de ses commentateurs, — l'abstraction mathématique n'est point une chose ailée qui peut s'égarer au hasard; elle n'est et ne doit être que l'humble servante des choses telles qu'elles existent réellement. De temps en temps, il se penche vers M. Langevin assis à sa gauche et un peu en retrait, pour obtenir le mot nécessaire, le mot français qu'il a peine, suivant son expression, à « extraire de sa gorge. »

Parfois, c'est un vocable anglais qui lui vient aux lèvres, et je l'entends murmurer « assumption, » tandis que M. Langevin doucement lui souffle : « hypothèse. » Mais ces petites pauses, qui ralentissent parfois son débit, ne sont point sans agrément, car elles laissent le loisir à l'auditeur de mieux coordonner les raisonnements dont la succession, extraordinairement dense, fait de cet exposé le plus riche creuset à idées qu'on puisse imaginer. Et puis, comme pour atténuer la sévère gravité du discours, chaque fois qu'un mot ne vient pas facilement, Einstein sourit en attendant que M. Langevin lui livre le terme désiré, et ce sourire, si bien rendu par l'artiste Choumoff, a quelque chose d'infiniment séduisant; il me semble qu'il est comme un regret courtois, comme une prière de ne se point fâcher de ces petites hésitations purement philologiques.

D'ailleurs Einstein parle sans aucune note, le regard très haut. Son geste habituel consiste à lever lentement les deux mains dont le pouce et l'index réunis semblent tendre entre elles et détendre successivement un fil invisible, le fil soyeux et souple de la démonstration.

Dans cette première séance, Einstein a déclaré dès le début vouloir se borner à une sorte d'exposé général des principes de la Relativité, ou plutôt de la méthode employée dans l'élaboration de cette théorie. Les séances ultérieures, a-t-il aussitôt ajouté, seront entièrement réservées à la discussion.

A vrai dire, dès cette séance initiale Einstein a, par son exposé même, amorcé la controverse et discuté avec la plus vive précision quelques-unes des critiques qui lui ont été adressées, quelques-uns des malentendus qu'a soulevés la doctrine nouvelle.

Je ne saurais suivre ici pas à pas Einstein dans cet exposé qui a duré deux heures. Pour le traduire d'une manière complète en un langage où les expressions techniques fussent rendues accessibles au lecteur non spécialisé, il me faudrait quelques centaines de pages, d'autant que les mots et les phrases avec lesquelles on peut exprimer ces choses n'ont, hélas! point la brièveté concise et dense des formules mathématiques. Ce qui peut se dire en cinq minutes, lorsqu'on peut parler librement d'axes de coordonnés, de formes quadratiques, de géodésiques, de formules de transformation, il faut beaucoup plus de temps pour l'exposer lorsqu'on doit d'abord traduire ces données ésotériques en langage ordinaire. Dans sa partie purement didactique, l'exposé d'Einstein a d'ailleurs simplement consisté à rappeler les bases essentielles de sa théorie, et les notions déjà connues de ceux qui m'ont fait l'honneur de me lire (1). Reste la partie proprement critique et méthodologique de l'exposé, qui donne à celui-ci son originalité, dont je me propose maintenant d'exprimer, aussi simplement que faire se pourra, le profond intérêt et les convaincantes conclusions.

La théorie d'Einstein est née de problèmes posés par l'*expérience*. Elle est née des faits, et son auteur insiste avec beaucoup de vigueur sur ce point qui a été souvent mal compris. Elle est tout le contraire, — et mes lecteurs se souviennent que j'ai déjà longuement développé cette idée, — d'un système métaphysique.

Quels sont donc les faits sur lesquels la théorie nouvelle a été édifiée, et qui semblaient en quelque sorte l'imposer? Voici : il y a dans la science classique, dans la mécanique telle que l'ont édifiée Galilée et Newton, un principe qui s'appelle le « principe de relativité » et qui revient à peu près à ceci : à l'intérieur d'un système matériel, d'un véhicule en mouvement de translation uniforme, on ne peut d'aucune manière mettre en évidence ce mouvement par des expériences intérieures au véhicule. Par exemple, dans un train en mouvement uniforme (et abstraction faite des trépidations qui sont préci-

(1) On me permettra de renvoyer le lecteur aux articles où j'ai expliqué ici même les bases expérimentales et théoriques de la théorie de la Relativité restreinte, et, pour ce qui est de la Relativité généralisée, à mon petit volume récent *Einstein et l'Univers*, dont les conclusions se trouvent, comme on en jugera, en entière concordance avec celles qu'on peut tirer des controverses qui font l'objet du présent article.

sément des altérations de l'uniformité du mouvement) on ne peut par aucun procédé connu constater la réalité et la grandeur du mouvement. Quand deux trains se croisent (abstraction faite de ces altérations), les passagers ne peuvent savoir lequel est en mouvement, ou du moins chacun croit que c'est l'autre train qui marche. Toute la mécanique classique, toute la science traditionnelle est fondée sur ce principe si simple. Il a été vérifié pendant des siècles. Non seulement il résulte des faits, mais il a en lui je ne sais quelle évidence satisfaisante pour la démarche de notre raison. Celle-ci répugne en effet à admettre que dans la nature, parmi tous les mouvements uniformes, c'est-à-dire parmi les mouvements semblables, il puisse y en avoir qui soient des mouvements réels à l'exclusion des autres.

Le bon sens intuitif et les faits se sont donc accordés pour cimenter sur des bases solides le principe de relativité classique, s'agissant des mouvements uniformes. Mais voici que depuis le XIXe siècle un autre édifice s'est élevé dans la science, et qui concerne non plus les déplacements de corps matériels mais les mouvements subtils de la lumière et de l'électricité. A côté de la mécanique s'est dressé l'électromagnétisme, qui non seulement amalgame, dans une synthèse *théorique* superbe, l'optique et l'électricité, mais a conduit à de magnifiques prophéties *expérimentalement* vérifiées, et, parmi les plus belles, à la découverte de la télégraphie sans fil et à la constatation que les ondes hertziennes ont la vitesse de la lumière.

L'électromagnétisme repose à la base sur ce principe que la vitesse de la lumière est constante dans tous les sens.

Mais voici que certains *faits* récents, certaines expériences se sont montrés incomptibles, soit avec la mécanique classique, soit avec l'électromagnétisme, ou pour mieux dire avec les deux principes qui servent de base respectivement à ces deux disciplines et qui sont le principe de relativité et le principe de la constance de la vitesse de la lumière. L'expérience de Michelson entre autres semblait conduire à la nécessité de renoncer soit à l'un, soit à l'autre de ces deux principes. C'est alors qu'Einstein, par une profonde analyse des notions servant de base à la mécanique classique, a montré que celle-ci ne se déduit rigoureusement du principe de relativité que si on admet ces entités hypothétiques qu'on appelle l'espace absolu et le temps absolu.

Si on supprime ces deux hypothèses et si on définit le temps et l'espace, c'est-à-dire les longueurs et les durées telles qu'on les *observe*, c'est-à-dire en tenant compte de la propagation non instantanée de la lumière, on édifie alors une nouvelle mécanique, la mécanique einsteinienne, qui est fondée, comme l'ancienne, sur le principe de relativité, mais qui constitue une application de ce principe débarrassée des hypothèses métaphysiques et *a priori* du temps absolu et de l'espace absolu.

En un mot, Einstein garde les deux principes éprouvés par l'expérience qui sont à la base de la mécanique classique et de l'électromagnétisme. Par la seule application de ces principes classiques, mais qu'il épure de leurs scories métaphysiques, il construit sans aucune hypothèse spéciale une nouvelle mécanique. Or il se trouve : 1° que cette mécanique einsteinienne rend compte de tous les faits expliqués par la mécanique ancienne et aussi bien que celle-ci ; 2° qu'elle résout immédiatement les incompatibilités que l'expérience de Michelson tendait à manifester entre la mécanique et l'optique ; 3° qu'elle explique et fait prévoir une quantité de phénomènes, de *faits* relatifs aux électrons et qui échappaient à la mécanique classique ; qu'elle rend compte de certains résultats anciens comme l'expérience de Fizeau et qui constituaient des énigmes pour la science traditionnelle.

Tout cela, — mes lecteurs s'en souviennent, — je l'ai expliqué longuement ici même. Je n'en retiendrai donc que ceci : l'examen ontogénique que nous venons de faire de cet ensemble théorique qui s'appelle la Relativité restreinte, prouve avec évidence que cette première partie de l'œuvre eisteinienne *a été édifiée sur des données posées par l'expérience.*

La théorie de la Relativité diffère de la doctrine traditionnelle (dont elle explique d'ailleurs tous les résultats) uniquement en ce que et parce qu'elle s'est débarrassée de ce qui subsistait en celle-ci de métaphysique. Personne ne contestera que cela ne constitue une supériorité pour celle-là. Il n'est de science que du mesurable, et c'est assurément améliorer la science que de la débarrasser de ce qui n'est pas mesurable.

C'est pourquoi lorsque les gazettes, avec une touchante unanimité, annoncèrent « l'arrivée à Paris du célèbre *métaphysicien* Einstein, » elles donnèrent à coup sûr la plus erronée de toutes les nouvelles inexactes qui depuis longtemps aient fait

gémir les presses. Assurément nous sommes tous peu ou prou métaphysiciens, et la ménagère qui se préoccupe de ce qu'elle fera manger ce soir à son époux est métaphysicienne, puisqu'elle présuppose l'existence de cet époux et partant du monde extérieur, ce qui est une hypothèse hardiment métaphysique. Mais, ceci dit, on peut affirmer qu'Einstein est certes le moins métaphysicien de tous les physiciens. Son mérite, — et la cause du scandale pour les misonéistes, — provient précisément de ce qu'il a, mieux qu'aucun avant lui, « démétaphysiqué » la science.

Une de ses préoccupations constantes est de faire bien comprendre son attitude particulière à cet égard. Dans son exposé du 31 mars, il s'en est longuement expliqué, en s'adressant, avec cette finesse pleine de sous-entendus qui le caractérise, à une espèce particulière de métaphysiciens : les mathématiciens, ou du moins les purs mathématiciens, ceux qui, perdus dans leur rêve abstrait, emportés par l'aile puissante de l'imagination vers des beautés irréelles, ne posent jamais le pied sur le sol rigide *de ce qui est.*

Einstein ne méprise certes pas les mathématiciens. Sans leur collaboration, il n'aurait probablement pu mener son œuvre à bien. C'est le calcul différentiel absolu de Ricci, les équations de Lévi-Civitta et de Christoffel, les géométries de Gauss et de Riemann qui maniées opportunément lui ont permis l'achèvement de son œuvre. Mais il se refuse à voir dans le calcul autre chose qu'un instrument, qu'un pont entre des prémisses expérimentales et des conclusions justiciables de l'expérience. Il veut que la mathématique soit la servante des faits, et toujours et avant tout il se préoccupe de la signification physique des symboles mathématiques. Ceux qui n'ont vu dans la théorie de la Relativité que son appareil mathématique sont pareils à des passants qui prendraient pour l'église de la Trinité l'échafaudage gigantesque qui en masque les lignes harmonieuses..., et d'ailleurs contribue peut-être à en assurer la solidité.

C'est là un des malentendus les plus fréquents qui se sont élevés entre ceux qui considèrent la théorie d'Einstein comme une théorie purement physique, — et nous sommes quelques-uns à avoir depuis longtemps soutenu ce point de vue, — et certains de ses adversaires mathématiciens.

Einstein s'élève avec force contre l'opinion maintes fois exprimée que la théorie de la Relativité n'est qu'une construc-

tion purement formelle. C'est une théorie physique, une théorie du monde extérieur, une théorie des phénomènes, des événements de l'Univers. Il a dit ceci en propres termes : « Beaucoup de mathématiciens ne comprennent pas la théorie de la Relativité bien qu'ils en saisissent les développements analytiques. Ils ont le tort de n'y voir que des relations formelles et de ne pas méditer sur les réalités physiques auxquelles correspondent les symboles mathématiques employés. »

Voici un exemple qui va, je pense, nous permettre d'illustrer cette conception. Un homme qui aurait appris les mathématiques, mais pas autre chose, et qui resterait toute sa vie enfermé dans une chambre close serait parfaitement capable de lire et de comprendre l'enchaînement des formules d'un Traité de mécanique céleste. Mais il ne comprendrait néanmoins rien à la mécanique céleste, car il ne saurait pas que ces formules s'appliquent aux mouvements relatifs réels d'objets extérieurs réels qu'on appelle des astres. C'est, — proportion et révérence gardées, — un peu à cet homme qu'Einstein aurait tendance à comparer certains qui ont critiqué ses théories sans en approfondir suffisamment, selon lui, le contenu physique.

Or, le contenu physique, base de toute la théorie de Relativité, c'est l'existence et l'invariance d'une quantité mesurable avec des règles et des horloges, quantité qu'on appelle l'« intervalle » des choses et qui n'est ni leur distance dans le temps, ni leur distance dans l'espace, mais, — mes lecteurs s'en souviennent, — une sorte de conglomérat de l'espace et du temps.

C'est sur la croyance à l'existence réelle de cette donnée physique qu'est fondée toute la synthèse d'Einstein. Si cette donnée n'existe pas, — et ceci est justiciable de l'expérience et des instruments dont le physicien dispose, — toute la théorie n'est plus q'un jeu de formules mathématiques et s'évanouit. Mais Einstein paraît assez tranquille à cet égard et il faut reconnaître que sa tranquillité est étayée par de solides appuis. Ce sont, — en dehors de toutes les vérifications de la mécanique classique qui vérifient également la mécanique einsteinienne, — ce sont les admirables vérifications *expérimentales* des découvertes physiques (déviation de la lumière par la pesanteur, explication de l'anomalie de la planète Mercure) auxquelles a conduit la théorie nouvelle.

Tandis qu'il parlait de ces choses, les hésitations verbales

d'Einstein, sa connaissance imparfaite de notre langue, lui ont inspiré d'ailleurs quelques néologismes savoureux. Mais lorsque, faisant allusion à la mécanique classique, qui diffère autant de la sienne que l'immobile chrysalide du papillon rapide, Einstein parla de l' « *antique* mécanique » je me suis demandé si l'impropriété du qualificatif ne cachait pas un peu d'ironie voulue.

Ce n'est pas seulement la Relativité restreinte qui est fondée sur la nécessité de résoudre des problèmes posés par l'expérience ; c'est aussi la Relativité généralisée, cet admirable couronnement de la théorie. En particulier, presque toute la synthèse a été déclenchée par le fait suivant que la science classique avait constaté mais qu'elle n'expliquait pas, n'y voyant avec Newton qu'une simple coïncidence : les nombres qui expriment les poids des divers corps (c'est-à-dire leur réaction à la gravitation) sont identiques à ceux qui expriment leur inertie (c'est-à-dire leur réaction à un déplacement mécanique quelconque). Quand on rencontre dans la nature des identités de ce genre, des faits aussi singuliers, il est naturel de chercher à les élucider autrement que par une bien invraisemblable et fortuite coïncidence. C'est pourtant à quoi s'était résigné Newton. C'est à quoi ne s'est pas résigné Einstein, et son étonnante pénétration a trouvé la solution de l'énigme dans la théorie de la Relativité généralisée, qui réunit en une synthèse grandiose et unique ces domaines entre lesquels la science classique maintenait une injustifiable barrière : la gravitation et la mécanique. Les *faits*, toujours les *faits* sont à la base de la doctrine einsteinienne.

C'est encore en méditant plus profondément qu'on n'avait fait avant lui sur les *réalités* sensibles, sur les fondements expérimentaux de la géométrie qu'Einstein est arrivé à la conclusion que le monde où nous vivons n'est qu'à peu près conforme à la géométrie euclidienne. Cette conclusion s'est trouvée vérifiée encore par des *faits* : déviation des rayons lumineux par la pesanteur, etc. J'ai expliqué déjà ces choses, et n'en veux retenir que ceci : la théorie de la Relativité part de réalités sensibles pour aboutir à d'autres réalités sensibles. La mathématique, si grande qu'y soient son importance de mode incomparable d'expression et sa rigueur syllogistique, n'y joue qu'un rôle analogue à celui des courroies de transmission dans les

machines-outils. Ainsi jamais Einstein n'a cessé de se river étroitement au réel, au donné. Mieux que Newton lui-même il applique le « *hypotheses non fingo.* »

La théorie de la Relativité est la plus profonde et la plus heureuse des tentatives qui aient été faites par l'esprit humain pour bannir de la science ce qui n'est pas mesurable, pour chasser de la physique ce qui est métaphysique.

Telle est l'impression essentielle que nous laissa Einstein le 31 mars lorsque, ayant achevé par quelques considérations cosmologiques, — sur lesquelles je reviendrai, — cet exposé pénétrant et nu, dont la seule éloquence jaillissait des faits et de la raison, le grand physicien se leva au milieu des applaudissements.

* * *

La première séance de discussion a eu lieu le 3 avril dans l'amphithéâtre de physique du Collège de France qui est encore plus exigu que le « grand » amphithéâtre où Einstein avait parlé le vendredi précédent. L'assistance était composée presque exclusivement de savants, de philosophes, d'hommes d'étude, au premier rang desquels le docteur Roux, sa pâle figure d'ascète coiffée de sa petite calotte traditionnelle, M. Bergson, Mme Curie et un grand nombre de membres de l'Académie des Sciences.

La séance sera consacrée exclusivement aux questions que soulève la Relativité restreinte. Einstein est assis à côté de M. Langevin devant une petite table, sur un des côtés du gigantesque tableau noir où se marquera tout à l'heure l'ardeur dialectique des partenaires.

Il est d'abord question de l'expérience de Michelson. Mes lecteurs n'ont pas oublié que, d'après la théorie de la Relativité restreinte, la longueur d'un objet donné et le temps qui sépare deux événements sont caractérisés par des quantités qui varient selon la vitesse et qui sont telles que les longueurs et les durées (exprimées en secondes) sont plus brèves pour un observateur donné lorsque les objets considérés se déplacent très vite par rapport à l'observateur. En ce qui concerne les longueurs, j'en ai donné ici même une démonstration élémentaire. Pour ce qui concerne les durées, on peut en réaliser une analogue ; mais Einstein a indiqué au cours de la présente discussion une autre

démonstration si simple de ce fait que je m'en voudrais de ne pas la rapporter ici.

On sait que la lumière joue un rôle fondamental dans le réglage des chronomètres et la définition même du temps ; que la durée de la seconde ne saurait être mieux définie que par le temps nécessaire à la lumière pour parcourir 300 000 kilomètres, et que c'est la lumière ou l'électricité (dont la vitesse est égale), qui sont les agents pratiques de synchronisation des horloges. Supposons donc que l'unité de temps soit définie par le temps, mis par un rayon lumineux à parcourir, aller et retour, la distance de deux miroirs parallèles entre lesquels le rayon est réfléchi normalement. Cet aller et retour du rayon situé entre les deux miroirs est le type des phénomènes périodiques par lesquels on subdivise le temps ; il définira par exemple le trois-cent-millionième de seconde, si la distance des deux miroirs est cinquante centimètres. Telle sera la valeur de la durée considérée pour un observateur lié aux deux miroirs.

Supposons maintenant que le système portant les deux miroirs passe devant moi à une très grande vitesse, emporté par une translation rapide parallèle aux miroirs. Moi qui le vois passer, je remarque que le rayon lumineux, qui part du centre du premier miroir, doit pour parvenir au centre du second, puis de là revenir au centre du premier, parcourir un trajet légèrement incliné dans le sens de la translation et non pas normal aux miroirs. Il s'ensuit que ce trajet, qui définit, l'unité de temps pour l'observateur lié aux miroirs, définit pour moi immobile un temps plus long que ma propre unité. En un mot, je vois que la durée d'une seconde, pour l'observateur lié aux miroirs, est plus grande que pour moi. Autrement dit, les durées des phénomènes, les battements des horloges, comme tous les gestes faits sur un véhicule en mouvement très rapide, apparaîtront ralentis et par conséquent prolongés à un observateur en mouvement, et réciproquement. C. Q. F. D.

Au cours de ses explications, Einstein est amené à préciser que si la contraction apparente des objets par la vitesse est déduite directement de l'expérience de Michelson par la théorie, le ralentissement apparent des temps ne découle de cette expérience qu'indirectement. Des expériences permettront peut-être quelque jour de le déduire de l'observation des rayons-canaux ou de celle des éclipses des satellistes de Jupiter ;

mais à ce dernier point de vue la précision des observations astronomiques paraît actuellement insuffisante.

La principale et la plus sûre démonstration de la contraction du temps par la vitesse réside, comme pour celle des longueurs, dans toutes ces vérifications indirectes, mais concordantes dans leur multiplicité, que constituent les applications de cette notion à la mécanique nouvelle et les conséquences vérifiées qu'elle entraîne.

A propos de l'expérience de Michelson, Einstein m'a raconté depuis, que le célèbre physicien américain lui avait dit un jour : « Si j'avais pu deviner qu'on tirerait des résultats de mon expérience tout ce qu'on en a tiré, je crois bien que je ne l'aurais jamais faite. » C'est d'ailleurs une chose assez singulière et historiquement fort intéressante que l'attitude des principaux précurseurs de la Relativité en face de la théorie d'Einstein. Au cours d'une conversation récente, celui-ci m'a donné là-dessus des précisions curieuses et dont je crois utile de résumer ici l'essentiel.

Henri Poincaré est mort et certes c'eût été une chose profondément émouvante que de voir discuter avec Einstein ce puissant esprit qui sur tant de points a montré la voie. Eût-il été partisan de la théorie de la Relativité généralisée ? C'est probable, ce n'est pas absolument sûr. Étudiant dans maintes pages célèbres les origines et fondements de la géométrie, Henri Poincaré était arrivé à cette conclusion que, si elle n'est pas plus vraie idéalement que les autres, la géométrie euclidienne est celle qui correspond à la nature du monde extérieur et de nos sensations. Sur ce point Einstein s'est nettement séparé des idées poincaristes, à dater du jour où il a prévu l'incurvation par la pesanteur des rayons lumineux qui fut vérifiée naguère comme on sait et que Poincaré n'avait pas envisagée.

C'est là la clef de voûte de toute la Relativité, le point central dont Einstein a pu déduire que la géométrie réelle du monde est effectivement une géométrie non euclidienne. Il est bien difficile de savoir ce qu'en eût pensé Poincaré. Sûrement sous cette forme où sous une autre, il eût été, logique avec lui-même, relativiste intégral et il eût accepté avec une sympathie certaine tout ce qui lui eût permis de vivre sans ces créatures mystiques qui lui inspiraient une répulsion singulière : l'espace absolu et le temps absolu de Newton.

Plus peut-être que celle de Poincaré, Einstein avoue avoir subi l'influence du célèbre physicien viennois Mach (celui-là même qui découvrit et étudia le premier l'onde de choc que les projectiles rapides entraînent avec eux dans l'air). Mach s'est efforcé autrefois de ramener toute la mécanique à des phénomènes observables, tous les mouvements à des repères et à des supports matériels. Ses idées, qu'il n'a pas pu mener jusqu'au succès faute d'un outillage mathématique et philosophique suffisant, sont en harmonie complète avec les principes mêmes de l'einsteinisme. Pourtant, peu avant sa mort survenue récemment, Mach s'est déclaré hostile à la théorie de la Relativité généralisée. « Mais c'est parce qu'il était vieux, » me dit en souriant Einstein.

Pour ce qui est de Lorentz, qui est assurément le précurseur le plus incontestable d'Einstein, il admet, paraît-il, l'édifice de la Relativité généralisée tout en répugnant à accepter les principes qui sont à la base de la Relativité restreinte. Cette attitude, pour illogique qu'elle puisse sembler, n'est pas faite pour étonner si on se souvient que Lorentz a toujours défendu la thèse de l'éther absolument immobile et de la contraction réelle des corps par la vitesse. Son attitude au regard de la Relativité est en somme, comme on va pouvoir en juger, assez analogue à celle de M. Painlevé. Mais dès maintenant il sied de remarquer qu'admettre la Relativité généralisée revient à admettre ce qu'il y a d'essentiel et de meilleur dans la Relativité restreinte, puisque celle-là ne fut créée par Einstein que pour remédier aux insuffisances de celle-ci, qu'elle englobe d'ailleurs aujourd'hui dans une synthèse plus générale. Qui peut le plus, peut le moins.

La fin de cette première séance de controverse et le début de la séance suivante (qui eut lieu le 5 avril) furent occupés presque tout entiers par une discussion passionnante que souleva M. Painlevé qui, à la joie de ses amis, avait lâché pour quelques heures la politique. Cette discussion a contribué à éclaircir définitivement un des points les plus délicats de la théorie de Relativité restreinte.

Ce fut un fort curieux et intéressant spectacle que cette discussion animée et toujours courtoise dans sa parfaite objectivité. Au vrai, M. Painlevé n'a jamais cessé de témoigner publiquement en toute occasion son admiration pour le génie

d'Einstein. Il y a quelques semaines, lorsqu'une place de correspondant pour la Section de Mécanique se trouva vacante à l'Académie des Sciences, quelques voix allèrent à Einstein, qui n'était d'ailleurs ni candidat, ni présenté. Parmi ces voix, M. Painlevé se plut à proclamer qu'il y avait la sienne. C'est à cette occasion qu'un membre, d'ailleurs fort éminent, de l'Académie eut ce mot délicieux : « Comment! Vous voulez nommer membre de la Section de Mécanique cet Einstein qui détruit la mécanique? » Car s'il est vrai que tout progrès, tout changement constitue par quelque côté une destruction de ce qui est modifié, c'est une tendance naturelle à beaucoup d'hommes de considérer cette destruction comme nécessairement mauvaise. La même chose arriva quand le système de Copernic *détruisit* le système de Ptolémée, quand la chimie de Lavoisier *détruisit* la vieille doctrine du phlogistique. Mais c'est, hélas! la démarche de la vie elle-même de ne pouvoir s'élever et s'embellir que sur des ruines. Le papillon ne sort de la chrysalide, l'oiseau ne sort de l'œuf qu'en les déchirant, l'homme ne devient adulte que quand meurt ce qui fut en lui l'enfant. Aucune fleur ne s'épanouit qui n'ait d'abord rompu la fragile enveloppe du bourgeon. C'est aussi l'histoire de la doctrine einsteinienne. A moins de vouloir que l'Univers ne se fige dans une monstrueuse léthargie, que les idées ne se cristallisent à jamais dans des formes rigides dont l'immobilité serait sœur de la mort, il faut s'y résigner, et surtout dans la science dont la seule raison d'être est d'aller toujours plus loin.

Donc M. Painlevé n'a jamais cessé de saluer en Einstein un des génies les plus étonnants qu'ait vus l'histoire de l'esprit humain. De son côté, je sais qu'Einstein professe pour les travaux du célèbre géomètre français, la plus sincère admiration. Dans ces conditions, l'atmosphère où s'ouvrait la conversation des deux savants, était infiniment propice à ces chocs heureux où s'affrontent et s'animent les intelligences sincères et d'où jaillit plus de lumière.

Rien n'est plus amusant que de voir côte à côte, devant le tableau noir, Einstein et M. Painlevé : le premier toujours calme, armé de cette patiente douceur que soutient une sécurité absolue; le second, impétueux et vif, tout bouillant de l'effervescence des idées et des arguments; le premier immobile, le second ne tenant pas en place et sans cesse en marche

dans l'arène étroite qui court devant le tableau ; le premier pâle et avec quelque chose dans son attitude et sa dialectique qui respire la solidité inébranlable d'un bloc résistant depuis des siècles aux forces désagrégeantes ; le second tout coloré par l'afflux d'un sang ardent, avec dans ses gestes et ses raisonnements ces flammes soudaines et ces à-coups imprévus et brillants qu'on est accoutumé de voir donner l'assaut aux vieilles choses branlantes et renverser l'ordre accoutumé.

A en juger par l'apparence de ces deux hommes qui, armés tous deux d'un morceau de craie, couvrent le vaste tableau noir des bataillons serrés de leurs équations opposées, il semblerait vraiment que c'est Einstein qui est le « conservateur, » M. Painlevé qui est le « révolutionnaire. » Et pourtant, chose étrange, le contraire est vrai : c'est le premier qui bouleverse de fond en comble l'édifice traditionnel où somnolait dans une fausse sécurité l'esprit humain, tandis que le second se dresse comme un rempart devant la forteresse attaquée, devant la science newtonienne.

La discussion a porté sur un point important de la théorie de Relativité restreinte. Elle s'est terminée, — comme on verra, — par un accord complet des deux interlocuteurs, et elle a abouti à dissiper complètement un malentendu qu'avait pu faire naître dans certains esprits cette première partie, ce premier étage du monument einsteinien.

Voici, je crois, comment on peut exposer, sans faire appel à aucune formule, à aucun calcul ésotérique, la question soulevée et la réponse qu'elle comporte :

On sait, — je l'ai expliqué naguère, — que par suite de la propagation particulière de la lumière, il n'existe pas de temps universel, de temps absolu, et que les marches de deux horloges identiques ne paraîtront pas identiques à un observateur lié à une de ces horloges et qui voit passer l'autre à une très grande vitesse devant lui. L'horloge qui est immobile par rapport à moi me paraîtra marcher plus vite que celle qui se déplace rapidement, je l'ai montré ci-dessus. D'une manière générale, la durée des événements quelconques, comme la vibration d'un diapason ou les battements d'un cœur ou tout autre phénomène donné, paraîtra plus brève, plus précipitée à un observateur immobile par rapport à ces phénomènes qu'à un observateur devant qui le véhicule qui est leur siège passe en vitesse. A ce dernier obser-

vateur ces phénomènes paraîtront ralentis. En un mot, pour un observateur donné, chaque véhicule en mouvement dans l'espace a son temps particulier, sa vitesse particulière d'écoulement des phénomènes. Ce temps, cette durée d'un phénomène donné (par exemple la combustion d'une cigarette) me paraissent d'autant plus grands que le phénomène se déplace par rapport à moi avec une plus grande vitesse. Par conséquent ce temps, cette durée ont pour moi leur plus petite valeur, lorsque cette vitesse est nulle, c'est-à-dire lorsque je suis lié au véhicule où se passent les phénomènes observés. Cette valeur minima du temps, on est convenu de l'appeler le *temps propre* du véhicule, et cette expression est légitime puisqu'elle désigne le temps indiqué par les propres horloges que porte le véhicule.

Tout cela est la conséquence nécessaire des lois constatées de la propagation de la lumière, et constitue une des bases de la théorie de la Relativité restreinte.

Ceci dit, voici, réduite à ses éléments essentiels, la question soulevée par M. Painlevé, et qui au premier abord paraît conduire à une contradiction, à un paradoxe.

Considérons un train rapide qui traverse une gare à toute vitesse et continue sa route avec la même vitesse prodigieuse et uniforme. Ce train porte une horloge identique à celle de la gare. Au moment précis où il croisait la gare, le chef de train du rapide, — que nous pouvons supposer (les hypothèses commodes coûtent si peu) admirable physicien et muni de tous les perfectionnements de la technique, — en a profité pour mettre l'horloge du rapide d'accord avec l'horloge de la gare, à l'instant où il *voit* celle-ci en passant, c'est-à-dire par l'intermédiaire des rayons lumineux.

Après avoir, avec son horloge ainsi réglée, parcouru un nombre aussi grand qu'on voudra de kilomètres à la même vitesse prodigieuse et uniforme, M. Painlevé suppose que le « rapide » s'arrête soudain, puis, non moins soudainement, fait machine en arrière, c'est-à-dire revient vers la gare, toujours avec sa vitesse précédente, mais qui est maintenant dirigée en sens inverse. Or on peut calculer dans ces conditions (connaissant le nombre de kilomètres supposés parcourus et la vitesse du rapide), l'heure exacte que marquera l'horloge du rapide lorsqu'il repassera par la gare et l'heure exacte que marquera en même temps l'horloge de la gare. En faisant le calcul on trouve qu'à

l'instant précis où le rapide retraverse la gare, l'horloge que porte ce rapide marquera un temps moindre que l'horloge de la gare, comme peuvent le constater, à l'instant du passage, le chef de gare et le chef de train, lorsque les deux horloges se croisent et sont visibles simultanément.

Autrement dit, si, au moment où le rapide a croisé la première fois la gare, l'horloge de la gare et l'horloge du rapide marquaient simultanément par exemple midi juste, c'est-à-dire douze heures, zéro minute, zéro seconde, zéro millionième de seconde, ce synchronisme n'existera plus lorsque le rapide au retour retraversera la gare. Si l'horloge du rapide marque alors treize heures et zéro millionième de seconde, l'horloge de la gare marquera au même instant (défini par le passage du rapide dans la gare) treize heures et quelques millionièmes de seconde. On suppose bien entendu, je le répète, les deux horloges identiques et ayant des marches parfaites. Autrement dit, le *temps propre* écoulé entre les deux passages successifs du rapide à la gare sera plus petit sur l'horloge du rapide que sur l'horloge de la gare. Le chef de gare aura plus vieilli dans cet intervalle que le chef de train du rapide. Si même on pouvait prolonger suffisamment la longueur et la vitesse du trajet du rapide, il pourrait arriver que, lorsque celui-ci repasserait par la gare, le chef de gare aurait vieilli de dix ans tandis que le chef de train n'aurait vieilli que d'un an. Les chronomètres et les calendriers des deux hommes non moins que l'état de vieillissement de leurs organes ou le nombre des pulsations de leurs cœurs, supposé qu'ils les aient comptés, seraient là pour en témoigner.

Telles sont les conséquences imprévues, fantastiques, auxquelles conduit logiquement la théorie de la Relativité restreinte. Mais ce qui paraît choquant, insolite à M. Painlevé dans ces conséquences, ce n'est pas ce qui en elles heurte le sens commun ; ce n'est pas ces hommes dont les uns vieillissent *réellement* beaucoup moins vite que d'autres, simplement parce que ceux-là ont voyagé ; non, ce qui le choque ce n'est pas que, si j'ose dire, les voyages non seulement forment, mais prolongent la jeunesse ; son imagination d'analyste a fait déjà, sans doute, des rêves bien plus étonnants que cela, et il sait qu'un monde dans lequel les hommes pourraient avoir, les uns par rapport aux autres, des vitesses de dizaines de milliers de kilomètres par seconde serait un monde bien différent du nôtre.

Non, encore un coup, ce qui choque M. Painlevé dans ces conséquences, c'est autre chose, c'est quelque chose qui, au premier abord, lui semble heurter la logique, c'est ceci : quand dans la théorie de Relativité restreinte on considère deux observateurs en mouvement l'un par rapport à l'autre, toujours on prend soin de préciser que les apparences observées par chacun chez l'autre sont réciproques. Si par exemple l'observateur A voit les mètres et l'horloge que porte l'observateur B, respectivement raccourcis et ralentis par sa vitesse, de même l'observateur B verra les mètres et horloges portés par A raccourcis et ralenties dans les mêmes proportions. Cela résulte de ce que les vitesses de A par rapport à B et de B par rapport à A sont nécessairement identiques, et cette réciprocité est conforme au principe classique de Relativité.

N'y a-t-il donc pas, demande M. Painlevé, une contradiction essentielle avec tout cela dans le fait que, dans l'exemple choisi, le chef de gare voit que l'horloge du rapide a retardé sur la sienne, tandis que le chef de train voit, d'accord avec le chef de gare, que l'horloge de la gare a avancé sur la sienne? La réciprocité qu'implique le principe de relativité ne devrait-elle pas exiger au contraire que le chef de train voie l'horloge de la gare en retard sur la sienne? D'ailleurs, si tel était le cas, on se trouverait en présence d'une absurdité, d'une impossibilité, car il est contraire au bon sens que si deux hommes voient au même instant et au même lieu où ils se trouvent deux horloges H_1, et H_2, l'un puisse voir H_1 en avance sur H_2 et l'autre H_2 en avance sur H_1.

Comment sortir de tout cela, comment échapper à ces difficultés, à ces contradictions que certains seraient tentés de considérer comme rédhibitoires ?

La réponse d'Einstein a complètement dissipé le malentendu — car il ne s'agit, comme on va voir, que d'un malentendu, — et a, suivant sa propre expression, « mis en évidence le paradoxe. » Voici, ramenées à ses éléments primordiaux et débarrassées de leur terminologie technique, comment se peuvent résumer les explications du grand physicien, dont l'évidence démonstrative était, — encore qu'un peu cachée, — implicitement contenue dans la théorie de Relativité :

La théorie de Relativité restreinte concerne exclusivement, — mes lecteurs ne l'ont pas oublié, — les systèmes en *mouve-*

ments uniformes les uns par rapport aux autres, c'est-à-dire ces systèmes qui jouent dans la mécanique traditionnelle un rôle privilégié, et qui sont les seuls auxquels s'applique le principe de relativité classique de Galilée et de Newton. Or, il convient de le rappeler, la théorie de Relativité restreinte n'a été d'abord édifiée par Einstein que dans le dessein d'élargir, de consolider, si j'ose dire, ce principe de relativité galiléen, dans l'intention de lui assujettir les phénomènes optiques et électromagnétiques qui semblaient en rébellion contre lui. C'est donc uniquement aux mouvements uniformes, c'est-à-dire aux vitesses constantes en grandeur et en direction que s'appliquent les équations de la Relativité restreinte einsteinienne.

Or, dans l'exemple qui fait l'objet du débat, on ne saurait assimiler à un mouvement uniforme celui du rapide qui va jusqu'à un certain endroit, s'arrête, puis rebrousse chemin. L'arrêt brusque, puis le départ en sens contraire du rapide constituent des accélérations, des perturbations du mouvement du train lequel cesse alors d'être uniforme, pour ne le redevenir qu'ensuite, mais en *sens contraire*. Or il est évident que même en ne considérant le voyage du rapide que dans les périodes où la vitesse est constante, le train à l'aller et le train au retour ne constituent pas en réalité un même système de référence, mais deux systèmes de référence différents. Par conséquent, l'horloge du rapide, à partir de l'instant où il rebrousse chemin, doit être à nouveau réglée pour indiquer le nouveau temps propre du train, et le réglage ancien doit être modifié pour tenir compte du changement de vitesse, car c'est bien un changement de vitesse que celui qui, par rapport à un observateur, inverse le déplacement d'un mobile.

En un mot la gare, le rapide à l'aller et le rapide au retour, constituent réellement non pas deux mais trois systèmes différents, qui ont chacun leur temps propre. Il n'est pas légitime de supposer que l'horloge du rapide au retour puisse indiquer l'heure réelle du véhicule, si elle n'a pas subi d'autre réglage que celui de l'aller. Je me propose de le démontrer, par l'exemple simple que voici : Supposons qu'un autre train rapide (appelons-le rapide 2) vienne vers la gare, tandis le rapide 1, que nous avons jusqu'ici considéré, s'en éloigne avec la même vitesse uniforme. Supposons que l'horloge de la gare émette un signal lumineux à midi et quart précis, signal au moyen

duquel le rapide 1 et le rapide 2 mettront respectivement leurs horloges à l'heure. Chacun des deux chefs de train met son horloge à l'heure en tenant compte du temps utilisé par ce signal pour lui venir de la station, et qu'il pose égal à la distance de cette station divisée par 300 000 kilomètres. Mais le chef du train 2 remarque que son collègue du train 1 a fait une erreur dans cette opération, car lui chef du train 2 observe, en croisant le train 1, que celui-ci fuit devant la lumière qui, en conséquence, lui parvient avec une vitesse inférieure et non égale à 300 000 kilomètres. Par conséquent le chef du train 2, s'il devait régler au passage l'horloge de son collègue, lui ferait subir une correction, dont celui-ci n'a pas tenu compte. Ceci suffit à montrer que l'horloge du rapide 1 ne saurait telle quelle donner des indications comparables aux précédentes, lorsqu'il effectue son voyage de retour. C. Q. F. D.

Mais ceci ne résout qu'une partie de la difficulté et laisse intacte celle qui concerne la réciprocité des indications horaires des véhicules. Sur ce dernier point, la question en dernière analyse se pose ainsi : puisque tous les mouvements sont relatifs, le résultat ne sera-t-il pas le même, que notre rapide fasse son voyage aller et retour et que la gare reste immobile, ou que l'on suppose le rapide immobile et la gare faisant de l'autre côté le trajet aller et retour? Et alors pourquoi est-ce l'horloge de la gare qui, au moment du deuxième croisement, avance sur celle du rapide, et pas aussi bien l'inverse?

La réponse est la suivante : Dans la Relativité Restreinte, seuls les systèmes en mouvement uniforme, au sens galiléen du mot, jouissent d'une réciprocité, au point de vue de la mesure de l'espace et du temps, mais il n'en est pas de même des systèmes en mouvement accéléré. Cela a été signalé nettement dès 1911 (à l'époque où Einstein n'avait pas encore construit la Relativité généralisée) par M. Langevin dans un mémoire remarquable sur l'*Évolution de l'espace et du temps*.

En Relativité restreinte tout changement de vitesse, toute accélération par rapport au milieu propagateur de la lumière a un sens absolu. C'est pourquoi dans cette première théorie on ne peut substituer à l'accélération de notre train lorsqu'il change de vitesse une accélération de la gare en sens opposé. C'est pourquoi finalement entre les indications de l'horloge de la gare et de l'horloge du rapide, il y a la dissymétrie

sur laquelle M. Painlevé a si opportunément attiré l'attention.

Lorsque l'on ne connaissait que la théorie de Relativité restreinte qui laissait, comme la mécanique classique, une valeur absolue aux accélérations dans l'Univers, on avait même espéré un moment pouvoir mettre en évidence, par certaines expériences électromagnétiques nouvelles, ce milieu (appelons-le l'éther si on veut) par rapport à quoi existaient ces accélérations.

Mais il y avait là quelque chose qui choquait la pensée d'Einstein. Ses idées devaient lui faire rejeter *a priori* la possibilité d'atteindre jamais un espace absolu. C'est pour cette raison qu'il a appelé « Théorie de la Relativité *restreinte* » la première étape de son œuvre, laquelle ne s'appliquait qu'aux mouvements uniformes, voulant indiquer par là qu'il ne s'agissait que d'un premier pas dans la voie du relativisme total de tous les mouvements.

L'intéressante et si suggestive discussion soulevée par M. Painlevé sur ce sujet particulier et qui marqua le point culminant des discussions du Collège de France, a eu l'avantage de mettre en évidence avec éclat le fait que la « Théorie de Relativité restreinte » laissait en réalité subsister en mécanique des mouvements privilégiés, des axes de référence en quelque sorte absolus au sens galiléo-newtonien du mot. Certains avaient eu assurément tendance à l'oublier, mais tel n'a jamais été le cas d'Einstein.

Lorsque celui-ci a construit la Relativité restreinte, il n'a eu d'autre objet que de faire rentrer les phénomènes électromagnétiques dans le principe de Relativité classique. Mais il savait mieux que quiconque que c'était là une première étape seulement. C'est pour éliminer ce résidu d' « espace absolu » qui surnageait encore dans la Relativité restreinte qu'il s'est attaqué au gigantesque problème de la Relativité généralisée. Ici plus de mouvement privilégié. Vitesses uniformes et vitesses accélérées y sont fondues dans une synthèse grandiose et docilement asservies à une conception unique des phénomènes universels (1).

Nous venons de voir que le paradoxe signalé par M. Painlevé s'explique fort bien dans la Relativité restreinte elle-même, mais à condition de laisser une valeur absolue aux change-

(1) Voir les chapitres V et VI de mon petit volume : *Einstein et l'Univers.*

ments de vitesse, ce qui est précisément un des résidus de l'ancienne mécanique. Il serait aisé de montrer que dans la Relativité généralisée, le paradoxe s'explique encore plus aisément, et cette fois sans rien conserver qui de loin ou de près s'apparente au mouvement absolu. Mais cette démonstration m'entraînerait plus loin que ne m'y autorise la place dont je dispose, et il n'en fut d'ailleurs pas question au Collège de France.

***

Lorsque s'ouvrit la séance de discussion du mercredi soir 5 avril, M. Langevin pria d'abord ceux qui se proposaient d'intervenir de ne pas parler pendant plus de vingt minutes chacun. « Vingt minutes à ma montre ! » ajouta-t-il au milieu des rires. On ne saura jamais si c'était là seulement une allusion au « temps propre » de chaque système de référence, ou si ce n'était pas plutôt une conséquence de la nécessité pratique de définir les choses par une unité arbitraire peut-être, mais univoque. La seconde hypothèse est peu flatteuse pour les horlogers, mais la première est bien difficile à admettre. Car enfin si jamais observateurs furent attachés rigidement à un seul et même système de référence, ce sont bien ceux qui, empilés en un bloc sans discontinuité sur les petits gradins de l'amphithéâtre de physique, coordonnaient ce soir-là tous les tenseurs de leur esprit sur les axes uniques convergeant dans le cerveau d'Einstein.

Après qu'Einstein et M. Painlevé furent tombés d'accord sur la conclusion indiquée par M. Langevin et qu'il importait d'imposer au débat de la précédente séance, conclusion que j'ai exposée ci-dessus, la parole fut donnée à M. Édouard Guillaume. M. Édouard Guillaume est un physicien suisse. Les jours précédents, la plupart des journaux avaient inséré une note communiquée par les agences annonçant que ce physicien avait découvert dans la théorie d'Einstein des fautes de calcul grossières, et qu'il se proposait *coram populo* d'établir au Collège de France. Ces erreurs devaient naturellement entraîner l'écroulement complet de la synthèse d'Einstein, la banqueroute totale de ce Law de la Science. A vrai dire, tous ceux qui ont suivi, en connaissance de cause, la suite des développements analytiques de la théorie d'Einstein, ceux qui

savent qu'après une étude minutieuse M. Hadamard, le profond mathématicien, successeur d'Henri Poincaré, a proclamé que, mathématiquement parlant, l'édifice einsteinien est d'une parfaite et rigoureuse cohérence, sans une fissure logique, sans un défaut formel ; ceux-là, dis-je, avaient été un peu surpris de la nouvelle trompettée dans la presse par celui qui devait, en cinq sec, pourfendre le pauvre Einstein.

M. Guillaume prit donc la parole par un exorde « Mesdames, Messieurs, » qui étonna. Puis, il se mit à aligner ses formules sur le tableau où, roses tendre et bleus, d'ingénieux graphiques avaient été d'avance épinglés. Au bout de quelques instants il devint évident que ce ne serait point encore ce jour-là, ni de cette main, qu'Einstein mordrait la poussière. Quand l'orateur eut achevé, il ne fallut pas plus de deux secondes à ceux qui avaient compris, et tous les assistants étaient dans ce cas, pour ramener l'intervention tant claironnée à ses modiques proportions. Interprète de l'opinion unanime (car la chose était si simple, qu'il n'était pas là un élève de mathématiques élémentaires hors d'état de la juger), M. Borel déclara que « toute l'argumentation ne tenait pas debout, car il n'est pas possible d'écrire d'abord les équations de la Relativité, puis d'introduire dans le maniement de ces équations des postulats étrangers et même opposés à ce système. » C'était l'évidence même, telle qu'elle ressort du principe d'homogénéité, de la nécessité d'employer un langage univoque. Réfuter une construction scientifique en y introduisant au préalable des éléments qu'elle rejette est facile, mais ne prouve rien. Prenant à son tour la parole, M. Langevin conclut par ces mots textuels, qui appuyaient une démonstration aussi brève que nette relative à un point connexe : « Le malentendu résulte en somme de ce que M. Guillaume ne s'est pas rendu compte de ce qu'est une onde lumineuse. » — Quant à Einstein, souriant, il se réfugia dans une abstention charitable en prétextant n'avoir rien compris à ce que voulait dire son interlocuteur. Ainsi s'acheva cet incident dont on ne peut dire s'il fut plus bouffon que pénible.

Puis on se remit aux choses sérieuses. M. Langevin exposa d'abord comment il était parvenu à établir les formules de la dynamique nouvelle en partant simplement de la Relativité généralisée et du principe de la conservation de l'énergie. J'ai esquissé naguère, ici même, ces conséquences étonnantes de la

nouvelle mécanique qui nous montrent que la masse, — que la science classique considérait comme constante, — varie et diminue avec la vitesse, et que l'énergie est douée d'une véritable inertie. J'ai indiqué, — on s'en souvient, — quelques-unes des vérifications frappantes que la physique de l'atome et de l'électron ont apportées à ces conceptions révolutionnaires.

Einstein a pris alors la parole pour rendre hommage à la beauté du travail qui a conduit M. Langevin à ces résultats. Il y est arrivé lui-même indépendamment mais par une voie plus compliquée qui fait appel à des notions encore assez instables et où devrait intervenir la fameuse théorie des quanta, casse-tête chinois de la physique d'aujourd'hui. Dans une de ces formules à la fois humoristiques et agnostiques qui lui sont familières, Einstein a conclu : « C'est ainsi que la mécanique est profondément changée par la théorie des quanta qui n'existe pas encore. »

Ainsi se termina l'examen des questions soulevées à propos de la Relativité restreinte.

Il ne restait plus qu'à passer à celles que soulève la théorie de la Relativité généralisée.

C'est M. Hadamard, professeur de mécanique céleste au Collège de France, qui ouvrit le feu par une question relative à la formule par laquelle Einstein exprime la loi nouvelle de la gravitation universelle.

Dans cette formule, sous la forme simple que lui a donnée Schwatzchild et qui répond à tous les besoins pratiques de l'astronomie, il existe un certain terme qui préoccupe beaucoup M. Hadamard. Il y a de quoi car si le dénominateur de ce terme s'annule, c'est-à-dire si ce terme devient infini, la formule n'a plus aucun sens, ou du moins on peut se demander quel est alors son sens physique (1).

(1) Pour les lecteurs curieux de quelques précisions là-dessus, je me permets d'indiquer que la formule de gravitation d'Einstein est la suivante :

$$ds^2 = dt^2\left(1 - \frac{a}{r}\right) - r^2\left(d\theta^2 + \sin\theta d\varphi^2\right) - \frac{dr^2}{1 - \frac{a}{r}}$$

où ds est l'élément de géodésique parcouru dans l'Univers par un point gravitant. r désigne le rayon vecteur de ce point gravitant par rapport au centre massif et a est une longueur proportionnelle à cette masse et qui, dans le cas du soleil, est égale à 3 kilomètres environ. On voit que quand a devient égal à r le dernier terme prend une valeur infinie, et M. Hadamard se demande alors ce qu'il peut se passer en fait.

Mathématiquement ce terme ne peut pas devenir infini; physiquement, pratiquement, le peut-il dans la nature? Non, dans le cas du soleil, mais oui peut-être, dans le cas d'un astre qui serait infiniment plus massif que le soleil.

Einstein ne cache pas que cette question très profonde l'embarrasse quelque peu. « Si, dit-il, effectivement ce terme pouvait quelque part dans l'Univers s'annuler, alors ce serait un malheur inimaginable pour la théorie; et il est très difficile de dire *a priori* ce qui arriverait physiquement, car alors la formule cesse d'être applicable. » — Cette catastrophe qu'Einstein appelle plaisamment la « catastrophe Hadamard » est-elle possible, et, en ce cas, quels seraient physiquement ses effets?

A ce moment de la discussion, j'ai cru pouvoir intervenir pour faire remarquer que si nous connaissons des étoiles beaucoup plus volumineuses que le soleil (comme Bételgeuse dont le diamètre égale 300 fois celui du soleil), en revanche pour les quelques étoiles dont on a pu déterminer les masses celles-ci se trouvent avoir un ordre de grandeur qui n'est jamais de beaucoup supérieur à celui de la masse solaire.

D'autre part, il semble ressortir des travaux de l'astronome anglais Eddington que lorsque la masse d'un astre a tendance à s'accroître de plus en plus par l'apport gravitationnel de matière extérieure, la température interne de cette masse croît rapidement et le rayonnement produit tend à chasser vers l'extérieur (en vertu de la pression de Maxwell-Bartoli) tout apport nouveau de matière, et à balancer l'effet attractif de la gravitation. Si bien qu'il y aurait, dans la nature même des choses, une limite insurmontable à l'accroissement de la masse d'une étoile; celle-ci ne pourrait donc jamais dépasser énormément la masse solaire. Ainsi la physique même des choses empêcherait que les conditions nécessaires à la production de la « catastrophe Hadamard, » (et qui sont l'existence d'astres incomparablement plus massifs que le soleil) fussent jamais réalisées.

Einstein me répond qu'il n'est pas entièrement rassuré sur le résultat de ces calculs qui font intervenir diverses hypothèses. Il aimerait mieux quelque autre moyen d'échapper « au malheur que constituerait pour la théorie la catastrophe Hadamard. » Effectivement, à la séance suivante (le 7 avril), il nous a apporté le résultat d'un calcul qu'il avait fait au sujet de ce point délicat. Voici ce que montre ce calcul : Si le volume d'un

astre augmente indéfiniment sans accroissement de sa densité (ce serait le cas d'une sphère d'eau) il arrive, bien avant que les conditions de la catastrophe Hadamard ne soient réalisées, que la pression au centre de la masse devient infinie. Dans ces conditions, en vertu de la théorie de Relativité généralisée, les horloges marchent avec une vitesse nulle, il ne se passe plus rien, c'est la mort, et par conséquent tout nouveau changement capable d'amener la catastrophe Hadamard est devenu impossible. Einstein se demande si ce n'est pas peut-être là le cas où, suivant son expression, « l'énergie de matière se transforme en énergie d'espace, » c'est-à-dire où la masse se transforme en rayonnement. « C'est tout ce que je peux dire, conclut-il, car des hypothèses je ne veux pas en faire, » ce qui est presque le mot classique de Newton. M. Hadamard dans ces conditions se déclare satisfait, et croit impossible la catastrophe tant redoutée.

Telle fut la discussion d'un des points les plus curieux qui ait été soulevé au Collège de France. On conviendra qu'elle n'a manqué ni de saveur, ni de suggestive profondeur. Elle caractérise bien l'atmosphère idéale, toute saturée d'élan vers la pure vérité et détachée des contingences où se sont déroulées ces controverses à jamais fameuses.

A la dernière séance de discussion, le 7 avril, la question de la catastrophe Hadamard a donné l'occasion à M. Painlevé de poser quelques questions à Einstein au sujet de sa formule de gravitation et des formules analogues par le moyen desquelles on peut essayer d'exprimer les phénomènes nouveaux (déplacement du périhélie de Mercure, déviation de la lumière par la gravité) constatés en mécanique et en optique céleste.

Il s'en est suivi une discussion extrêmement brillante et animée, si vive par instants que tout le monde parlait à la fois. A un moment donné, tandis que MM. Hadamard et Painlevé échangeaient sur la signification des formules en question les arguments les plus vifs et les plus contradictoires, on vit soudain M. Brillouin, qui avait renoncé à pouvoir glisser un seul mot parmi les phrases pressées des deux adversaires, se précipiter au tableau, une craie érigée dans sa main, en criant : « Puisque vous parlez, moi j'écris ; car le plus simple lorsqu'une quadrature peut se faire c'est encore de l'écrire ! » Ainsi il obtint sans desserrer les lèvres l'attention d'un public haletant. Ce fut vraiment une belle bataille et un sport réconfortant. Les adver-

saires d'ailleurs faisaient assaut de courtoisie quelque peu agressive et on entendit à un moment M. Painlevé crier à M. Hadamard : « Je ne vois pas ce que la discussion gagne à être conduite comme ça ; mais continue, je te prie ; » et, l'instant d'après, il s'excusa : « Je vous demande pardon de ne pas me faire comprendre... » Pendant que ce cliquetis d'arguments entrechoqués, écrits ou verbaux, mais tous rapides et fulgurants, remplissait la salle de tumulte et le tableau d'intégrales élégantes aux cols inclinés pareilles à des cygnes blancs, Einstein assis parmi la tempête souriait et se taisait.

Puis soudain levant la main comme un écolier qui sollicite une faveur magistrale : « M'est-il permis de dire aussi une petite chose? » demanda-t-il doucement. Tout le monde rit, Einstein parla dans le silence soudain rétabli, et en quelques minutes tout était clarifié. Voici comment on peut résumer, je crois, l'essentiel des précisions apportées par lui, et qui mettent nettement au point les principales questions soulevées.

Il s'agissait avant tout de savoir ce que représentent les quantités entrant dans la formule de gravitation d'Einstein et en particulier le rayon vecteur, c'est-à-dire la ligne qui joint le soleil et chaque planète.

La loi de Newton, base de toute la mécanique céleste traditionnelle, exprime une relation liant les masses de deux astres et leur distance. Laissons de côté, pour ne pas surcharger cet exposé, tout ce qui concerne les masses et ne considérons que leur distance. Pour faire des calculs exacts, il faut préciser quel est l'instant auquel on considère cette distance. La science classique avec sa notion *a priori* d'un temps universel et absolu ignorait cette difficulté, et, s'il ne s'ensuivait pas d'erreur très considérable, c'est seulement parce que la vitesse des planètes est faible relativement à celle de la lumière. D'autre part, lorsque les astronomes classiques déterminent par une triangulation le rayon vecteur d'une planète, et reportent sur le papier leur visée, ils y tracent un triangle rectiligne, un triangle euclidien, parce qu'ils supposent que leur ligne de visée est rigoureusement droite. Elle ne l'est pas, puisque la lumière est légèrement courbée par la gravitation. De là des corrections petites mais nécessaires lorsqu'on veut définir la ligne qui joint deux astres, et qu'ignorait la science classique. D'autre part, classiquement, on supposait les rayons vecteurs

mesurés avec des règles identiques alignées bout à bout, et dont les longueurs étaient supposées toujours les mêmes. Là encore, on ne faisait pas la correction nécessaire qu'entraîne la contraction apparente des règles par la vitesse due à la propagation particulière des rayons lumineux.

En un mot, les grandeurs qui entrent dans la nouvelle loi de gravitation sont des grandeurs concrètes. Par exemple, le rayon vecteur joignant une planète au soleil doit être considéré comme jalonné par des règles identiques (supposées naturellement soustraites aux déformations élastiques et thermiques) alignées bout à bout dans le sens de la ligne de visée, immobiles par rapport aux étoiles fixes et soustraites à l'action gravifique du soleil. Quand on jette une pierre en l'air, à l'instant qu'elle cesse de monter et va commencer à tomber, elle est soustraite entièrement aux effets de la pesanteur. On doit considérer comme étant dans une situation analogue, les règles qui matérialisent le rayon vecteur considéré. A ces règles sont supposées jointes des horloges identiques qui, elles aussi, sont idéalement soustraites à l'action du soleil. Dans ces conditions les données astronomiques sont définies d'une manière parfaitement concrète et objective. *Il n'y a plus que des règles et des horloges, il n'y a plus d'observateur, tout ce qui est subjectif est éliminé.*

C'est là, suivant l'expression d'Einstein, une manière en quelque sorte *absolue* de définir les quantités mesurées en astronomie, puisqu'il n'est plus nécessaire de les rapporter à un observateur donné.

Telles sont les quantités concrètes, objectives, mesurables qui entrent, sans aucune ambiguïté, dans la formule de gravitation d'Einstein. On peut assurément, par cette métamorphose mathématique, par ces changements de variable qu'on appelle des transformations ponctuelles, trouver d'autres formules plus ou moins différentes de gravitation, mais ces transformations ne changent rien aux choses observables et objectives telles qu'elles viennent d'être définies.

Il n'y a donc réellement, selon Einstein, qu'une formule unique établissant une relation univoque entre les quantités mesurées, c'est celle que M. Painlevé a appelée spirituellement « la formule classique, la formule déjà classique de gravitation d'Einstein. »

En un mot, il convient de donner toujours un sens mesu-

rable aux symboles qu'on introduit dans les formules, et de ne jamais perdre de vue la signification physique de ces symboles, signification qui, objectivement, ne change pas lorsqu'on transforme ces symboles.

Ces mêmes remarques s'appliquent aux intéressantes observations qu'a présentées, à la fin de la séance, un mathématicien distingué, M. Leroux. Ici encore, Einstein tint à souligner fortement que les seules figures géométriques qu'il considère dans l'espace sont les figures tracées réellement avec des règles, et non les figures idéalisées des géométries purement formelles.

« On peut, conclut-il, toujours définir, mais il faut définir *physiquement.* »

Ainsi s'acheva le cycle de ces mémorables discussions. Et si, comme le dit M. Langevin en les déclarant closes, on n'y aborda pas toutes les questions qui se posent, du moins, toutes les questions posées y reçurent une réponse satisfaisante.

De ce tournoi, la théorie d'Einstein sort inébranlée, Einstein lui-même sort grandi. Comme me le disait, d'une image fort juste, M. Painlevé, l'œuvre du célèbre physicien s'y est montrée pareille à un cube de granit parfaitement cohérent et rigide que ne pénètre aucune fissure. La Relativité est un bloc dont on ne peut entamer la cohésion, un système exempt de toute contradiction logique, de toute ambiguïté, de toute tare interne.

Pourtant, s'il cède sur les détails, M. Painlevé se refuse encore à admettre l'ensemble; il lui répugne, il le confesse, de reléguer aux vieilles lunes l'édifice majestueux et si utile de la science classique. Pour lui, si j'ose ainsi dire, le cube repose sur la pointe; pour d'autres, dont je suis, il repose inébranlablement sur la base. Chacun peut, selon ses préférences, s'en écarter prudemment, comme on fait d'une corniche en porte à faux, ou au contraire, s'en servir comme d'un piédestal propre à supporter l'image exacte du monde.

***

La séance de discussion qui fut tenue en Sorbonne, le jeudi 6 avril, par la Société française de Philosophie, ne fut pas inégale en intérêt aux controverses physico-mathématiques du Collège de France.

Les philosophes avaient déjà eu l'occasion de discuter la théorie de la Relativité, notamment avec M. Langevin, « apôtre

du nouvel évangile », mais ils se trouvèrent particulièrement nombreux et empressés à cette réunion où la discussion devait avoir lieu « en présence du monstre lui-même. »

Après une allocution heureuse du président de la Société, M. Xavier Léon, le débat fut engagé par un profond et remarquable exposé de M. Langevin qui aurait pu s'intituler « Pourquoi les philosophes doivent s'intéresser à la théorie de la Relativité. » Le savant physicien y décrivit avec une magistrale clarté tout ce qui, du point de vue méthodologique et épistémologique, fait la force et la séduction de l'œuvre einsteinienne.

Je compte revenir quelque jour sur ce commentaire pénétrant de la Relativité fait par le savant français qui l'a le plus approfondie. Il mérite autre chose et mieux qu'un résumé de quelques lignes.

La discussion qui a suivi et à laquelle plusieurs mathématiciens ont pris part, a fait apparaître qu'au point de vue logique toute la doctrine relativiste est cohérente, et complètement exempte de contradiction interne. Cela ressortait déjà implicitement de la discussion du Collège de France.

Après les mathématiciens, les physiciens entrèrent à leur tour dans la discussion et diverses questions, furent posées notamment, qui amenèrent Einstein à donner son avis sur quelques points fort intéressants relatifs à la cosmologie, et à la géométrie... et notamment à la quadrature du cercle. J'y reviendrai quelque jour.

Après les hommes de science, les philosophes à leur tour posèrent à Einstein des questions. L'ombre de Kant ayant été évoquée, Einstein ne cacha pas qu'il se sépare sur divers points, nettement, des idées du philosophe de Kœnigsberg, pour qui le temps absolu et l'espace absolu étaient des notions *a priori* préexistantes en nous. La théorie de Relativité affirme le contraire et mieux encore elle le démontre.

Pourtant Einstein admire Kant par ailleurs. Il s'excuse d'ailleurs de ce que ses idées sur le kantisme ont d'un peu personnel non pas en disant : « Chacun a son Kant à soi » (ce qui est, disait un autre, un calembour datant de... Platon), mais en disant : « Chacun a son Kant propre. » Ce propos prend toute sa saveur quand on se souvient que le « temps propre » est une des notions-mères de la Relativité. Einstein remarque d'ailleurs que les deux manières de concevoir les

choses les plus opposées qu'on puisse imaginer sont, d'une part, l'apriorisme kantien et, d'autre part, le commodisme de Poincaré. « Entre ces deux attitudes de la pensée, ajoute-t-il, il faut choisir selon l'expérience ; c'est tout ce que je peux dire. » On devine qu'il ne considère pas l'expérience comme ayant été favorable à l'apriorisme de Kant.

Enfin, après un exposé remarquable de M. Le Roy, M. Bergson, sollicité de parler, rappela dans la forme séduisante et imagée qui lui est coutumière ses idées sur la notion de temps qu'il a scrutée, comme on sait, avec tant de profondeur. Le temps bergsonien, qui est si j'ose ainsi dire une sorte de « temps propre de notre âme, » ce sentiment de notre propre écoulement est aussi par quelque côté le sentiment de l'écoulement des choses qui nous entourent. Notre entourage participe à notre propre écoulement. Mais où s'arrête cet entourage ? Très loin de nous, nous pouvons imaginer d'autres consciences, des sortes de relais à travers l'Univers, et, par delà ces relais, une sorte de conscience universelle qui serait comme leur intégrale, et pour laquelle tout l'ensemble des phénomènes s'écoulerait. Ainsi la notion bergsonienne de durée se fondrait à la limite dans une sorte de temps universel. M. Bergson croit pouvoir penser qu'il n'y a pas antagonisme entre cette manière de voir et la conception relativiste du temps. Si on ne peut pas démontrer la concordance des deux conceptions, on ne pourra pas non plus sans doute démontrer leur discordance. M. Bergson pense par ailleurs qu'il peut y avoir quelque chose d'incommensurable entre le temps intuitif, qui est qualité pure, et le temps relativiste, qui est quantitatif. Pour conclure, il doute que la Relativité puisse se passer complètement du point de vue intuitif, lorsqu'il s'agit surtout de la notion de simultanéité des phénomènes dans laquelle il estime que nos sensations interviennent d'une manière variable.

Einstein, dans sa réponse, ne partage pas, sur tous les points soulevés, la manière de voir de M. Bergson. Il estime que le temps des philosophes ne peut pas différer de celui des physiciens : c'est le même. Il faut assurément, dans la définition du temps, commencer avec le temps intuitif qui est le sentiment de l'ordre dans lequel se succèdent nos états de conscience, et qui nous est donné. Deux individus qui s'entendent constituent déjà une première étape vers le temps objectif ; car... du moins

Einstein affirme qu'il en est convaincu..., il y a des événements objectifs distincts des événements intimes. En ce qui concerne la notion de simultanéité de deux événements, Einstein rappelle qu'elle fut longtemps la même pratiquement pour deux individus voisins, à cause de la grande vitesse de la lumière. Mais lorsqu'on analyse plus finement cette notion, et qu'on tient compte de ce que la propagation de la lumière, pour rapide qu'elle soit, n'est pas instantanée, on arrive à la conclusion de la Relativité : que la simultanéité est une notion variable d'un observateur à l'autre. De l'avis d'Einstein, il n'y a rien dans notre conscience qui nous indique la simultanéité de la « contemporanéité » des événements : ceux-ci sont des êtres logiques, non pas psychologiques, et ils sont immédiatement donnés. Si les philosophes peuvent concevoir un temps abstrait, une sorte d'extrapolation de leurs états de conscience, il y a aussi un temps abstrait pour les physiciens : c'est le temps absolu de la science classique. En un mot, Einstein pense que « les philosophes n'ont pas un temps pour eux-mêmes. »

Cela ne veut pas dire que la Relativité soit incompatible avec la conception bergsonienne du temps. Einstein estime que tout système philosophique raisonnable, c'est-à-dire cohérent, est toujours et nécessairement en accord avec les sciences physiques et naturelles. Ce sont là des variables indépendantes, comme disent les mathématiciens.

Bref, une théorie scientifique n'est pas une philosophie, mais c'est quelque chose dont doit tenir compte la philosophie. Si la théorie de Relativité est exacte, toute philosophie cohérente devra se mettre en accord avec elle, mais elle ne constitue pas par elle-même une philosophie.

En réponse à une question qui lui fut posée par M. Meyerson à propos des idées de Mach, Einstein a été amené d'ailleurs à préciser sa conception de la science. S'il est d'accord avec Mach pour subordonner entièrement et toujours les concepts scientifiques aux données observables, il se refuse à admettre que la science ne consiste qu'en des relations brutes entre ces données. Pour lui, une science est un système, c'est-à-dire une synthèse logiquement déduite, non pas simplement un *catalogue* de faits, comme le prétendait Mach.

*
* *

Et maintenant tâchons de conclure. De toutes ces discussions d'où la passion ne fut point toujours absente, — et cela réjouit Einstein, car il sait qu'on ne s'appuie que sur ce qui résiste, — de tous ces chocs intellectuels où s'est affirmée la calme maîtrise et la lucidité logique du nouveau Newton, la théorie de la Relativité sort intacte.

Pour synthétiser l'état de la controverse, il m'a semblé que le mieux était d'employer le procédé de la maïeutique, cher à Socrate. Voilà donc les questions qui, je crois, peuvent être posées afin de préciser ce qui nous importe :

1° Est-il vrai que la théorie de la Relativité, conserve tous les résultats anciens et vérifiés de la science classique et, en particulier, de la mécanique et de l'astronomie? Est-il vrai, en conséquence, que renoncer à la synthèse classique pour adopter la synthèse einsteinienne, n'est nullement renoncer à la moindre des conquêtes solides de celle-là?

2° Est-il vrai qu'à tous ces résultats acquis, qu'elle s'incorpore et conserve, la Relativité ajoute des résultats nouveaux qu'elle a prévus, que la science classique n'avait pas prévus et ne pouvait prévoir, et qui ont été expérimentalement vérifiés?

3° Est-il vrai que la Relativité concentre en une synthèse unique des domaines qui, comme la mécanique et la gravitation, comme l'optique et la mécanique, obéissaient dans la science classique à des lois disparates et parfois inconciliables?

4° Est-il vrai que la valeur d'une théorie scientifique a pour principal criterium le principe de simplicité, et qu'entre toutes les théories possibles des mêmes phénomènes, celle-là est préférable qui implique le plus petit nombre d'hypothèses et qui élimine le plus complètement les données occultes et non mesurables? Est-il vrai qu'à cet égard, la science classique ne saurait soutenir la comparaison avec la théorie de Relativité.

5° Est-il vrai que la Relativité explique certains faits qui semblaient contradictoires à la science classique et dont celle-ci n'a pas encore réussi à rendre compte?

Si tout cela est vrai, — et nul ne contestera que cela ne soit vrai, — nous devons logiquement conclure que la théorie de la Relativité est la seule donnant une représentation et une expli-

cation complètes des faits connus, et qui ait permis d'aller plus loin encore en prévoyant des phénomènes nouveaux.

Jamais cadre plus magnifique en sa simplicité, et plus exactement ajusté à la figure des réalités, ne fut modelé par l'esprit humain, pour y placer l'image mystérieuse du monde. Jamais le sphynx éternel ne fut enchaîné dans des liens plus solides, plus souples, et qui suivent avec autant d'harmonieuse précision les lignes de son corps superbe et décevant.

***

Et pourtant... Et pourtant, à côté des questions si pénétrantes, si subtiles et si savantes qu'on a posées dans ces discussions récentes, personne n'a songé à en soulever quelques autres qui me semblent particulièrement troublantes. Un jour qu'amicalement Einstein me reprochait les « fleurs, » que mon admiration a parfois prodiguées à son œuvre, je lui ai promis d'y mêler toujours désormais quelques épines. Pour être fidèle à cette promesse, mais surtout parce qu'il sied de ne jamais oublier que toute œuvre humaine est perfectible, je demande la permission de présenter les quelques remarques suivantes que je n'ai pas cru devoir exposer au Collège de France, parce qu'il n'en pouvait résulter aucune affirmation positive ou négative, mais seulement un sentiment de doute.

La base expérimentale essentielle de la Relativité réside dans les faits contradictoires que l'expérience de Michelson et les expériences analogues ont mis en évidence. Ces faits comportent d'autres explications que l'explication einsteinienne. Soit qu'on admette la réalité de la contraction de Lorentz (et l'unité de composition de tous les corps à partir des électrons rend cette hypothèse acceptable), soit qu'on revienne par une voie nouvelle et possible à la théorie lumineuse de l'émission, soit qu'on admette une sorte d'entraînement de l'éther de Lorentz au voisinage des corps massifs, les faits-bases de la Relativité comportent peut-être d'autres explications que cette théorie. Assurément, dans ces différentes voies, les chercheurs, s'il en est, n'ont pas encore abouti à des résultats. Mais le seul fait que ceux-ci soient *a priori* concevables, rend discutable le point de départ expérimental de la Relativité.

En un mot, les faits déconcertants qui sont à la base de la théorie d'Einstein peuvent avoir d'autres issues que cette théorie.

Il y a bien certes des arguments très forts qui conduisent à rejeter *a priori* l'*espace absolu* de Newton. Mais si l'espace privilégié de la science classique n'est autre que l'éther immobile de Lorentz, on peut concilier l'agnosticisme relativiste avec cet éther et sauver les principes en admettant que tout notre Univers est une belle bulle d'éther mobile dans un concilium sans éther.

En un mot la ligne de départ expérimentale de la Relativité peut paraître moins solide que sa ligne d'arrivée expérimentale qui, elle, est merveilleusement puissante, et qui consiste dans les vérifications astronomiques et optiques que tout le monde connaît. Il faudra nécessairement que la mécanique céleste classique subisse un réajustement pour s'adapter à ces nouveautés, mais il n'est nullement démontré *a priori* que ce réajustement ne pourra se faire dans les cadres anciens ayant pour support l'éther lorentzien.

Je sais bien que tous ces raisonnements ne sont pas très convaincants, qu'ils ne sont, jusqu'à nouvel ordre, que des défaites, mais il suffit qu'ils suggèrent la possibilité d'autres issues aux faits connus, que l'issue einsteinienne, pour qu'on ait le droit de réserver son opinion jusqu'à l'échec des tentatives qui ne manqueront pas d'être faites dans ce sens.

Mais, en tout état de cause, il reste quelque chose d'infiniment troublant dans le système einsteinien. Il est admirablement cohérent ce système, mais il repose sur une conception particulière de la propagation de la lumière. Comment est-il imaginable que la propagation d'un même rayon lumineux soit identique pour un observateur qui fuit devant lui, et pour un autre qui vole à sa rencontre? Si cela est possible, c'est en tout cas absolument inconcevable à notre mentalité ancestrale, et nous ne pouvons pas nous représenter, quelque effort que nous fassions, le mécanisme, la nature de cette propagation.

Il y a là, il faut bien l'avouer, un *mystère* qui nous échappe. Toute la synthèse einsteinienne, si cohérente qu'elle soit, repose sur un mystère, exactement comme les religions révélées. A la base de la science classique, il semblait y avoir du moins des notions claires et simples. On nous dit qu'elles sont inexistantes ou du moins métaphysiques. L'avenir dira si on ne peut pas les rétablir dans leur réalité, au moyen de l'éther de Lorentz, et de l'espace non pas absolu, mais privilégié, qu'il définit peut-être.

Ce jour-là, les notions-mères de la science classique cesseront d'être métaphysiques; mais dès aujourd'hui, si métaphysiques qu'elles soient, elles semblent claires et concevables sinon mesurables. Au contraire, la notion einsteinienne de la propagation lumineuse est et reste encore inconcevable.

A coup sûr, il doit y avoir, dans le rôle que joue le nombre qui exprime la vitesse toujours invariable de la lumière, quelque profonde réalité substantielle, cachée et subtile, qui nous échappe encore. Cela doit être, à en juger par les étonnantes conséquences vérifiées qu'Einstein a su tirer de cette base mystérieuse.

En un mot, la base de la science classique échappe à l'emprise de nos sens, non à celle de notre imagination; la base de la doctrine einsteinienne nous est au contraire sensible, mais encore inimaginable. On pourrait donc hésiter entre l'une et l'autre, si la construction comparée des deux systèmes, leurs volumes respectifs et les horizons inégalement vastes qu'ils nous ouvrent sur l'universel paysage ne devaient nécessairement incliner notre dilection vers le second.

La théorie d'Einstein est un arbre merveilleux qui a porté plus haut et plus loin qu'aucun autre les fleurs idéales de la pensée humaine. Pareil aux palmiers de l'Oued-Souf, cet arbre singulier émerge d'un puits tout rempli de ténèbres, mais où chante, invisible, une eau fécondante...

CHARLES NORDMANN.

LE ROMAN

DE

WILLIAM WORDSWORTH

SA LIAISON AVEC ANNETTE VALLON

XI

Tandis que ces soucis divers absorbaient Annette et détachaient de lui, sinon son cœur, du moins sa pensée, le poète lui-même dérivait peu à peu loin d'un amour qui l'avait longtemps possédé, tour à tour par l'enivrement et par la souffrance. On peut fixer à la fin de 1795 le commencement de cet écart, tout inconscient d'abord. Pendant la Terreur, sa passion avait été tenue en haleine par l'effroi de cette guillotine où il pouvait, sachant sa généreuse imprudence, croire Annette exposée. Il nous a dit les cauchemars qui hantaient son sommeil, sans nous avouer qu'ils n'étaient pas seulement provoqués par des craintes vagues et générales, mais par des angoisses tout intimes et concrètes. Son amour pour la France ne fléchissait d'ailleurs pas. Il voyait les crimes commis, mais aussi les traits d'héroïsme qui brillaient dans ces ténèbres. Il déplorait les actes des maîtres du jour, mais il conservait sa foi dans le peuple « et dans les vertus que ses yeux avaient vues. » Les circonstances avaient fait naître simultanément son amour pour celle qui devenait une ardente monarchiste et son enthousiasme pour la France républicaine. Le sort de ces deux pas-

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

sions restait étrangement solidaire. Tant que la France continuerait d'être le foyer de son espérance, Annette n'avait à craindre ni oubli ni refroidissement.

Mais la guerre se poursuivait sans permettre le rapprochement souhaité. Insensiblement la France devenue guerrière perdait pour lui son prestige, la France et tout ce qu'il y avait laissé. La durée indéfinie des hostilités le forçait à fixer sa vie en son pays même, puisque l'autre lui était fermé. Son besoin de tendresse féminine se trouvait comblé par sa réunion avec sa sœur Dorothée, en laquelle il découvrait des trésors de sympathie imaginative et poétique dont son amie française, ignorante de sa langue, l'oreille fermée à ses vers, inhabituée à la vie rustique, était toute incapable. D'ailleurs le sentiment prolongé de l'impuissance amène à sa suite une sorte de paralysie du cœur. Eût-il voulu réparer le tort fait à Annette qu'il ne le pouvait pas. Eût-il voulu l'aider de son argent à accomplir sa tâche maternelle, il n'avait ni argent à lui envoyer ni le moyen de lui envoyer de l'argent.

Lorsque le legs de son ami Raisley Calvert le fit en 1795 riche de 900 livres sterling, il ne pouvait employer cette somme à secourir la mère et l'enfant. Il en fit l'usage qu'on sait. Il s'assura sur le revenu de ce modeste capital une vie toute frugale consacrée à la poésie, avec sa sœur, à Racedown. Et le bonheur qu'il y goûta fut tel qu'au bout de quelque temps il dut avoir l'effroi secret de toute transformation de son existence qui le priverait de Dorothée, qui l'arracherait à la muse et à la campagne. Quand à Dorothée s'ajouta Coleridge, quand sa vie sentimentale et intellectuelle fut en quelque sorte complète, et qu'il en sortit les premiers poèmes qui lui donnèrent la certitude de son génie ; quand il alla s'acheminant vers la composition des *Ballades lyriques* dans la joie combinée de l'amitié et de la poésie ; surtout, quand, pour sortir du désarroi où l'avait laissé la doctrine anarchique de Godwin, il reprit pied dans sa patrie, redevenue de jour en jour plus chère et plus indispensable à son cœur, et qu'il se retrempa dans les souvenirs les plus lointains de son enfance enracinée au pays des lacs, — alors la pensée d'Annette et de Caroline, si attendrissante qu'elle fût encore, ne s'interposa plus devant ses yeux que comme une vision troublante, contraire à la direction que suivait maintenant le courant de son être.

Ce ne fut point, pour commencer, diminution de sympathie pour leur détresse ni du sentiment des obligations qu'il leur avait. Sa poésie est dans ces mêmes années abondante en thèmes où son angoisse personnelle s'épanche, sous forme dramatique, en touchantes histoires de filles séduites, d'épouses délaissées, ou simplement de malheureuses femmes dont la guerre a désolé la vie. Tantôt les circonstances du récit sont sensiblement éloignées de celles concernant Annette, tantôt elles les côtoient, mais dans tous ces poèmes, dont l'insistance pourrait à bon droit surprendre si l'on ignorait sa propre aventure, on rencontre le même pathétique issu d'un cœur tourmenté par le souvenir et le remords.

C'est la Marguerite de la *Chaumière ruinée* (1797), heureuse avant la guerre qui répand la désolation dans le pays, dont le mari s'enrôle un jour, poussé par le chômage, et ne revient plus. Elle voit son petit enfant mourir, son jardin aller à l'abandon, sa chaumière tomber en ruine.

C'est, dans l'*Épine* (1798), Martha Rey abandonnée grosse de trois mois par Stephen Hill, qui en épouse une autre. Elle tue son enfant et devient à moitié folle de douleur et de remords. Elle ne cesse plus de venir sangloter sur le tertre planté d'une épine où les villageois croient qu'elle a enseveli le petit corps.

C'est surtout *la Mère folle* (1798), une de ses plus touchantes ballades, le chant de la pauvre femme délaissée par son mari alors qu'elle allaite son nourrisson, — plainte prolongée, émouvant appel à l'oublieux absent. Le poète n'eut-il pas la fréquente vision d'une autre abandonnée berçant son enfant et qui pouvait bien s'imaginer aussi, ne voyant plus le père revenir, qu'il n'avait plus souci d'elle ?

C'est *Ruth* (1799), qui écoute les enivrants propos d'un jeune Géorgien, ses descriptions enchanteresses des Tropiques. Elle se laisse mener par lui à l'autel, mais le jeune mari, vite repris par la passion de la vie libre et vagabonde, la quitte bientôt et de douleur elle perd la raison.

XII

Ainsi s'exhalait le souci de Wordsworth quand il pensait à Annette. Ce n'était certes pas l'oubli. Dans des lettres qu'il écrivait à Dorothée vers 1800, il parlait encore avec une tendre

affection d'Annette et de son enfant. Mais ce qu'il ne pouvait empêcher, c'est son imagination de se déprendre d'elle, comme d'un être étranger à sa vraie vie profonde. Elle lui apparaissait de plus en plus comme un accident, une surprise, dans le cours de son existence. Dès 1799, il l'avait répudiée poétiquement, lui avait, dans le secret de son passé, découvert une rivale préférée. Il l'avait sacrifiée à la mémoire de Lucy.

Les poèmes à *Lucy*, qui sont parmi les plus purs joyaux de la poésie wordsworthienne, ont été écrits pendant un séjour qu'il fit à Goslar, en Allemagne, avec Dorothée. Si on les rapproche de l'aventure d'Annette, ils prennent un sens neuf et peut-être plus profond.

Sans doute elle nous demeure énigmatique, cette jeune Lucy que le poète allait à cheval visiter dans sa chaumière, à la clarté de la lune. Souvenir d'un amour d'adolescence qu'il convient de placer avant celui d'Annette. C'est en effet à cette date de 1799 que la pensée de Wordsworth se reporte dans le lointain de sa vie, se retourne vers ses montagnes natales pour y puiser une force et une foi nouvelles. On peut s'imaginer Lucy aimée par l'écolier de Hawkshead vers la fin de son temps de pension ou par l'étudiant de Cambridge au cours d'une de ses vacances. Ce qu'il nous faut considérer ici, c'est que Wordsworth lui envoie dans la tombe où elle est depuis longtemps enfermée l'assurance que c'est elle qu'il avait eu raison d'aimer, elle dont l'amour était descendu le plus profondément dans son cœur.

Elle avait pour cela deux titres contre lesquels rien ne lui paraît plus prévaloir. C'était une fille des montagnes; elle vivait dans des lieux solitaires et charmants. La Nature s'était promis de la façonner elle-même, de faire d'elle une dame selon son cœur (a lady of her own). Son charme serait comme le reflet des beautés du ciel, des nuages, des sources et des forêts :

Elle aura le parfum qui s'exhale des bois.
Le doux parfum des fleurs sans pensée et sans voix,
Elle aura leur joyeux silence,

La souplesse du saule incliné par les vents,
La lente majesté des nuages mouvants
Modèleront son attitude;
Et même à voir l'orage au vol épouvanté
Tout son flexible corps prendra de la beauté
La mystérieuse habitude.

Je veux lui faire aimer les étoiles des nuits,
Et, pensive, prêter l'oreille aux vagues bruits,
A ce capricieux murmure
Venu des lieux secrets où dansent les ruisseaux,
Et la grâce qui naît du murmure des eaux
Se répandra sur sa figure.

L'autre titre de Lucy, c'était d'être Anglaise. Sans doute, c'est l'ennui de son séjour en Allemagne, triste comme un exil, qui arrache au poète le vœu de ne plus jamais quitter sa patrie. Sans doute, son temps de France avait été tout différent et il avait alors grondé contre la nécessité qui le rappelait à Londres. Mais maintenant, c'est toute contrée étrangère qu'il abjure. Il se réconcilie avec sa patrie sur la tombe de Lucy :

Avant de vivre outre la mer
Parmi des inconnus,
Je ne savais pas, Angleterre,
De quel cœur je t'aimais.

Il est passé, ce triste rêve, —
Je ne veux plus quitter
Ton rivage, car il me semble
T'aimer de plus en plus.

C'est sur tes monts que j'ai senti
La joie de mon désir;
Ma chérie tournait son rouet
Auprès d'un âtre anglais.

Tes matins montraient, tes soirs cachaient
Les bosquets de Lucy;
Il est tien, le dernier pré vert
Qu'ont parcouru ses yeux.

De pareils vers furent peut-être écrits sans intention dirigée contre Annette, mais ils passent par-dessus elle et en l'ignorant la condamnent. Elle est justement celle qui ne doit rien au sol ni au ciel d'Angleterre, celle qui parle une autre langue, celle qui serait en exil dans un village anglais et que ce village s'étonnerait de voir. Surtout elle est l'enfant des villes, qui a toujours vécu la vie de société, la femme au parler copieux qui a toutes les qualités mondaines d'esprit et d'humeur auxquelles le poète n'attache plus aucun prix, si même il ne les

réprouve pas, et elle n'a aucun des goûts qui lient l'âme à la nature. Elle est étrangère et elle est citadine. Si jamais maintenant le poète réalisait avec elle l'union naguère souhaitée, ce serait par gratitude ou par devoir, avec l'intime conviction d'avoir manqué sa vie.

XIII

Et voici que, sa sœur aidant, il a découvert la Lucy nouvelle autant qu'il est possible à une autre femme de renouveler le miracle d'une apparition aimée à l'aurore de la jeunesse et divinisée par la mort. Il l'avait bien oubliée, cette Mary Hutchinson qui avait été sa compagne à l'école enfantine de Penrith et qu'il avait revue avec plaisir au même lieu pendant ses grandes vacances de 1789. Dans la suite, Annette l'avait longtemps chassée de sa pensée. Dorothée elle-même dont elle était la camarade l'avait négligée pour sa grande amie miss Pollard. Mais miss Pollard est maintenant mariée et le souvenir d'Annette va s'effaçant par le temps, l'éloignement et le silence. Dorothée, pour qui tout cède au devoir de protéger le génie de son frère, appelle Mary à Racedown où elle passera le printemps de 1797, sans d'ailleurs beaucoup voir le poète dont les absences sont alors fréquentes. C'est après le voyage d'Allemagne et les poèmes à Lucy que William semble s'être convaincu que le bonheur de sa vie serait dans le mariage avec la douce et calme jeune fille, toute anglaise celle-là, et ayant le goût et l'usage de la vie rustique. En mai 1800, il va la voir dans la ferme du Yorkshire où elle vit avec sa famille et à son tour elle viendra passer l'hiver de 1801-1802 à Dove Cottage, l'humble maisonnette de Grasmere dans le pays des lacs, où Wordsworth et Dorothée se sont fixés avec le siècle commençant. Entre temps, le poète a adressé à Mary une véritable déclaration, car de quel autre nom appeler le poème à M. H. écrit et publié dès 1800?

Il a dans une promenade sous les bois trouvé délicieuse une clairière secrète, faite d'une pelouse et d'un minuscule étang. Le lieu est abrité contre l'ardeur du soleil et la violence du vent. Cette paisible retraite s'est aussitôt associée dans son esprit à la pensée reposante de Mary. Les voyageurs ignorent cet asile de paix :

Mais il est beau pourtant d'une calme beauté.
Celui qui bâtirait sa chaumière à côté,
Arrosant ses repas d'un peu de son eau pure,
Et dormant à couvert sous sa haute ramure,
Aimerait tant ce lieu qu'à l'heure de mourir,
Son image serait la dernière à pâlir.
Donc à l'étang limpide en l'unique prairie
Je donne votre nom, ô ma douce Marie!

L'aveu était fait et si quelque chose retenait encore Wordsworth de l'épouser, ce n'était pas Annette, c'était son manque de ressources, ou plutôt, semble-t-il, c'était son impuissance à subvenir aux besoins de l'une et de l'autre : ne devait-il pas assurer l'éducation de sa fille? Il n'était plus question de faire d'Annette sa femme. Il fallait aussi, et ce fut sa bravoure, mettre Mary au courant de tout, s'il ne l'y avait pas mise déjà. Le sort des deux femmes était lié dans sa pensée. Il ne voulait pas que Mary ignorât son passé ni Annette sa décision. On lit dans le journal de Dorothée du 21 mars 1802 :

Jour de pluie. Deux lettres de Sarah (sœur de Mary) et une de la pauvre Annette. Nous avons décidé de voir Annette et que William irait rendre visite à Mary.

L'autre condition se trouva remplie presque aussitôt après cette résolution. En juin, Wordsworth recevait l'assurance que le fils du vieux comte de Lonsdale, lequel venait de mourir, payerait la dette de son père, et Mary en était informée sur le champ. Dorothée et lui quittaient Grasmere pour aller la voir. C'était dès maintenant sa fiancée. La preuve en est dans cet *Adieu* qu'il adressait en partant à sa petite maison de Dove Cottage, à son jardin et à ses fleurs, leur promettant de revenir bientôt avec celle qui sera sa femme :

Heureux jardin!...
Que cet été franchisse encor deux mois brûlants,
Et de retour avec Elle qui sera nôtre,
Nous viendrons de nouveau nous glisser dans ton sein.

Le frère et la sœur se mettent en route pour Gallow Hil près de Scarborough où ils passent dix jours auprès de Mary, du 16 au 26 juillet. Puis, par Londres, ils gagnent Calais où ils ont pris rendez-vous avec Annette et où ils arrivent le 1er août. Ils resteront quatre semaines avec elle et Caroline.

XIV

Quoique nous en distinguions assez bien les raisons, il reste singulier ce mois d'août passé à Calais près d'Annette. Leur correspondance avait repris dès les préliminaires de paix ; Wordsworth allait vers elle dès que le traité d'Amiens lui rouvrait la France. Cet empressement pouvait bien donner à croire que sa passion était toujours vivante. Sans doute, en emmenant sa sœur, William signifiait qu'il ne s'agissait pas d'une reprise des amours irrégulières. La présence de Dorothée le chaperonnait, si l'on peut dire. Mais quatre semaines pour consacrer la rupture de deux amants, c'est chose peu ordinaire, surtout si l'on songe que pendant ce temps Mary attendait son fiancé.

Tout semble s'être passé de façon simple et cordiale, sans transports ni éclats. Dans le journal de la visite qu'elle rédigea dès son retour à Grasmere, Dorothée écrit :

Nous trouvâmes Annette et Caroline chez Mme Avril, dans la rue de la Tête-d'Or... Presque tous les soirs nous nous promenâmes avec elles sur le bord de la mer, ou William et moi, seuls... Il est un soir que je n'oublierai jamais : la journée avait été très chaude, et William et moi nous nous promenâmes seuls sur la jetée...

Seuls, c'est-à-dire sans Annette, car Dorothée ajoute : « Caroline était ravie. »

C'est à cette occasion que Wordsworth composa son beau sonnet : « It is a beauteous evening calm and free, » le seul de ses poèmes où figure sa fille française :

C'est un magnifique soir, calme et heureux.
L'heure sainte est paisible comme une nonne
Éperdue d'adoration; le grand soleil
Se cache dans la tranquillité ;
La douceur du ciel plane sur la mer :
Écoute ! la puissante créature est éveillée
Et avec son mouvement sans fin fait
Un bruit pareil au tonnerre — éternellement !
Chère enfant ! chère fille qui te promènes ici avec moi,
Si tu ne parais pas touchée de pensée solennelle,
Ta nature n'en est pas pour cela moins divine ;
Tu reposes dans le sein d'Abraham toute l'année
Et tu adores dans le sanctuaire intérieur du Temple,
Dieu étant avec toi quand nous ne le savons pas.

Certes, rien dans cette pieuse effusion, toute pleine d'évocations dévotes ou bibliques, qui trahisse la présence d'une fille naturelle du poète. Aussi beaucoup y ont-ils vu une apostrophe à sa sœur Dorothée, sans prendre garde que celle-ci était de toutes les femmes la plus sensible aux beautés de la nature. Pour nous, mieux renseignés, cette bénédiction presque sacerdotale offre un exemple saisissant de la manière dont Wordsworth est apte à solenniser les passages les plus profanes de son existence. Elle irritera peut-être, ou égayera, ceux qui n'ont pas le goût de la solennité en soi, détachée des réalités. Il y a une surprenante puissance d'oubli des contingences, une absence rare de componction chez ce père, fragile pécheur, qui se transfigure en suprême pontife.

Mais les mots du sonnet qui importent surtout pour nous sont ceux de « non touchée de pensée solennelle » (*untouched by solemn thought*), qui donnent la clef du désaccord imaginatif entre les Wordsworth et non seulement Caroline, mais aussi, et plus encore peut-être, Annette. Certes, Caroline était une enfant de dix ans, joueuse et rieuse, plus prête à gambader sur la jetée de Calais qu'à contempler avec une auguste émotion la splendeur du couchant sur les flots. Tout ce que nous entrevoyons d'elle nous la fait apparaître vive et enjouée. Ce n'est pas pure question d'âge. Elle était sociable plus que contemplative. Annette comme sa fille était peu capable d'extases prolongées devant la nature. Sa pensée revenait vite aux soins qui avaient absorbé sa vie, à sa famille et à ses amis de Blois, à ces intrigues politiques que, pour revoir le poète, elle avait laissées en suspens.

William et elle ne se sentaient plus guère à l'unisson que quand leur conversation tombait sur ce Bonaparte qu'ils détestaient également. Encore était-ce pour des raisons diamétralement opposées. Annette haïssait en lui l'homme du 13 vendémiaire qui avait ruiné les espérances des royalistes, le premier Consul aussi qui aurait pu user de son pouvoir absolu pour restaurer les Bourbons, mais qui l'employait à étouffer la chouannerie et à préparer l'avènement de sa propre dynastie. Justement pendant ce mois d'août, le 15, c'était la fête de son anniversaire de naissance et la proclamation du Consulat à vie. Sources de tristesse et d'indignation communes pour les deux amants de naguère. Mais celles de Wordsworth venaient de ses

rêves républicains démentis et bafoués par ce retour à la tyrannie. Il s'exaspérait de voir ses compatriotes passer en foule le détroit pour venir saluer le nouveau despote. Il comparait le Calais de 1802 avec celui de 1790, la pompe officielle et sans joie véritable de la fête présente avec le délire de franche allégresse de la Fédération. Ces mots de « bonjour, citoyen » qui avaient alors fait battre son cœur et qui lui avaient paru le son même de la fraternité, il les entendait bien encore çà et là, mais c'était maintenant « un son creux qu'on eût dit répété par un mort. »

Ainsi songeant, il écoutait d'une oreille distraite et déjà presque étrangère les longs récits que lui faisait Annette de la politique du Blésois, de ces conspirations où elle s'était jetée avec tant d'ardeur, mais où ni les noms ni les détails ne disaient rien au poète. Que lui importait d'ailleurs à cette date la cause royale et catholique? Il faudra douze ans d'une nouvelle et formidable guerre pour lui faire souhaiter le rétablissement des Bourbons. Les arguments et les explications d'Annette juraient avec ses propres idées. Il n'était pas sans admirer la vaillance de la fidèle monarchiste, sans être touché de ses dangers et de ses malheurs, mais des pratiques et des mœurs par lui réprouvées apparaissaient çà et là au cours des narrations d'Annette, quelque réserve qu'elle sût garder dans l'épanchement impétueux de ses souvenirs.

Comme il la sentait éloignée de tout ce qui faisait maintenant sa vie, non seulement de la nature, mais aussi de la poésie telle qu'il la comprenait et la cultivait! Il y avait entre eux le mur des langues; jamais elle ne pourrait jouir des vers qu'il avait écrits, ni de ceux qu'il écrirait encore; jamais elle n'en goûterait la cadence et la beauté; à peine, s'il les lui traduisait, saisirait-elle quelques-unes des idées dont il s'était inspiré, et ces idées, tout étranges et subtiles, risquaient de la laisser plus déconcertée que ravie. Sa fille même ignorait l'anglais et il désespérait de jamais faire d'elle, intellectuellement et poétiquement, son enfant. D'ailleurs, dans le long intervalle écoulé depuis 1792, il avait perdu la souplesse et l'agilité de son français. C'était pour lui un effort pénible de le parler; les mots se dérobaient et les accents.

Pour combattre ces impressions désenchantées, il eût fallu que revécût l'ancien attrait, que se rallumât la cendre de la

passion sensuelle et exaltée. Hélas! Annette était maintenant une femme de trente-six ans, sans doute vieillie par les anxiétés et les épreuves. Lui, au contraire, était un homme jeune encore et préservé par un amour nouveau ; il ne pouvait plus avoir pour elle qu'un reste de tendresse fait de gratitude pour le passé, de pitié pour le présent.

Calmés et assagis l'un et l'autre par les années, ils étaient du reste sans doute d'accord pour rejeter l'idée d'une union définitive. Les circonstances longtemps maudites avaient en somme été décisives en les tenant séparés. Les dix ans qu'ils avaient vécus loin l'un de l'autre avaient creusé un infranchissable fossé entre leurs goûts et leurs habitudes. Ou plutôt ils avaient mis en évidence la différence essentielle de leurs natures. Non moins que William, Annette sentait à présent l'impossibilité de la vie commune. Elle se fût désolée de quitter ses amis de Blois auxquels elle était liée par les liens de la foi et du péril. Elle aurait eu l'effroi de l'île inconnue où se parlait un langage qu'elle n'entendait pas; où (à en juger par William et Dorothée, malgré toutes leurs marques d'amitié) les habitants avaient des façons de voir et de sentir, des émotions et des jouissances qui n'étaient pas les siennes.

Tous les deux confirmèrent leur séparation en se séparant avec un regard amical et de bonnes pensées l'un pour l'autre. A vrai dire, cette équanimité n'était possible que parce que la passion était morte. Il ne subsistait que le souvenir d'un passé qui semble être chez eux resté exempt de poignants regrets. Tout s'acheva sans un froissement, avec une sorte de douceur voilée d'une ombre de tristesse. Nous lisons dans le journal de Dorothée, à la date du 29 août, jour du retour des Wordsworth à Douvres : « Nous tournâmes nos regards vers la France [du haut des falaises] avec mainte pensée mélancolique et tendre. »

Quel arrangement avait été conclu entre Wordsworth et Annette, nous l'ignorons. Nous ne savons quelles dispositions il prit pour aider la mère de son enfant, ni avec quelles propositions il était venu. Il se peut que Wordsworth, inquiet pour Caroline de l'humeur militante d'Annette, ait offert de se charger de sa fille, après entente avec Mary Hutchinson, très capable, en sa bonté exempte de jalousie, de lui servir de mère. Mais ni Annette, ni Caroline, qui étaient tout l'une pour l'autre,

ne pouvaient consentir à ce changement. L'aide offerte par Wordsworth pour l'éducation de son enfant prit donc une autre forme que nous ne pouvons connaître. Fut-elle immédiate et dans ce cas efficace? Ou bien fut-ce une promesse de secours annuel bientôt révoquée par les circonstances? C'est seulement l'année suivante que le comte de Lonsdale devait verser l'argent de la dette paternelle. Wordsworth n'en avait rien perçu encore quand il vit Annette à Calais. S'il s'en tint à une promesse, qu'en advint-il? Huit mois après leur rencontre, la guerre éclatait de nouveau, interdisant toute communication entre eux.

La seule chose certaine, c'est que Caroline demeura auprès de celle dont les circonstances l'avaient faite deux fois la fille. Elle resta française et parla la langue de France.

L'entrevue de Calais fut la crise décisive des amours de Wordsworth et d'Annette. Ils ne seraient jamais mari et femme, mais demeureraient amis jusqu'au bout. William pourrait épouser Mary, ce qu'il fit le 4 octobre. Annette retournerait à Blois avec Caroline. Les anciens amants ne devaient plus se revoir qu'une fois dans toute leur vie, dix-huit ans plus tard.

XV

Voici de nouveau Annette parmi ses amis, les Chouans de Blois, qui, avec des espoirs toujours diminués, poursuivent leurs menées contre le Premier Consul. Mais ses principaux soucis lui viennent pour un temps de son frère Paul. S'ils s'aggravent maintenant, ils remontent loin et elle a déjà pu en dire une partie à Wordsworth pendant sa rencontre avec lui.

Lorsque la sentence de mort portée contre lui en 1793 avait été cassée, Paul était revenu à Orléans reprendre sa place de clerc dans l'étude de Me Courtois. Mais il n'avait pas recouvré son équilibre. Il était alors dans l'état de beaucoup qui se dédommageaient de leurs angoisses en se donnant passionnément au plaisir. Il fit pour son malheur en 1795 la connaissance d'une certaine dame de Bonneuil qui mettait en émoi par sa beauté et son étalage de brillantes amitiés la jeunesse d'Orléans. C'était en réalité une fille Rifflon dont le père était écorcheur à Bourges. Elle avait eu d'innombrables aventures galantes, dont plusieurs avec de grands seigneurs et des person-

nages fameux dont les noms donnaient du prestige à ses récits. On y voyait défiler entre beaucoup d'autres M. de Bellegarde, « vrai bourreau d'argent avec les femmes, » qu'elle avait connu à Versailles sous l'ancien régime; plus récemment, à Madrid, l'ambassadeur français M. de Pérignon, M. de Villequier, l'agent des Bourbons, et Godoï, le Prince de la Paix, dont elle avait été simultanément l'amie. Elle montrait volontiers des lettres de Godoï; elle en exhibait aussi du feu prince Louis de Prusse.

Elle était jolie et savait l'art de préserver sa beauté des injures du temps, au point de se rajeunir impudemment d'une vingtaine d'années. Douée du génie de l'intrigue, elle s'enveloppait si bien de prétextes et d'explications, elle excellait tant à embrouiller les cartes, que même la merveilleuse police du Consulat ne paraît pas avoir vu très clair dans son jeu.

Paul fit sa connaissance chez Maugus, logeur, place du Martroi, lequel tenait une société littéraire où on lisait les journaux publics et qu'on appelait « Cracovie. » Il vécut avec elle jusqu'au jour où elle l'abandonna pour d'autres conquêtes. Mais cette période de dissipation lui rendit pénible le travail régulier et la vie d'Orléans déplaisante. Soit que Me Courtois ne fût plus content de ses services, soit qu'il fût attiré par la grande ville, il quittait en 1800 Orléans pour Paris. Là, il traversait plusieurs situations sans s'arrêter dans aucune, faisant entre autres choses un séjour de trois mois chez M. de Lasteyrie, le célèbre agronome, qui était alors en train d'écrire sur les bêtes à laine d'Espagne. Finalement, il travaillait chez Me Thierry, notaire à Melun, lorsque, pendant un petit voyage qu'il fit à Paris, il se retrouva en présence de Mme de Bonneuil. L'ancienne flamme se ralluma sur le champ. Elle allait, lui dit-elle, en Espagne avec quarante mille francs de marchandises, dentelles et perles fausses. Elle lui proposa de l'emmener comme son commis ou secrétaire. Il y consentit. Telle est du moins la version de son aventure que Paul devait conter à la police, mais il est probable que derrière ces trafics se cachait une intrigue bourbonienne.

Les voici qui partent pour l'Espagne d'abord où ils restent de mars jusqu'en août 1802, c'est-à-dire jusqu'au mois que Wordsworth et Annette passèrent ensemble à Calais. Dès le début, ce sont de bizarres vicissitudes. Elle vend des dentelles. Elle essaie de nouveau l'effet de ses charmes sur le Prince

de la Paix pour obtenir de lui la permission d'exporter des piastres.

Mais la fortune ne lui sourit pas longtemps. Elle passe en Portugal. Là, c'est un temps de misère, et Paul, selon une tradition de famille, aurait pour vivre dû charger des bateaux d'oranges dans le port de Lisbonne. Du Portugal, ils se rendent en Angleterre, d'où, après trois mois passés à Londres, ils s'embarquent pour la Hollande. Ils séjournent ensemble tout l'hiver, — de novembre 1802 à mars 1803, — soit à Amsterdam, soit à la Haye. Mais à ce moment la police consulaire commence à s'inquiéter de l'aventurière et à la soupçonner d'intrigues politiques. Son passage par Londres la rend suspecte. Sans doute la paix avec l'Angleterre n'est pas encore rompue, mais chacun sait que c'est une simple trêve entre deux ennemis acharnés. Dès le 21 janvier 1803, le Commissaire général des Relations commerciales de la République française en Batavie adresse d'Amsterdam un rapport à l'ambassadeur français Semonville à la Haye. Il lui signale l'arrivée de Mme de Bonneuil à Amsterdam le 18 novembre 1802 avec « une personne de seize à dix-sept ans, d'une figure charmante, qu'elle appelle sa nièce et qu'elle traite fort mal ; un Anglais d'environ quarante ans, assez bien de figure, d'une taille ordinaire, et qui se fait appeler Lord Spenser, et enfin avec un petit homme brun... âgé d'environ trente ans, qui se nomme Vallon et qu'elle dit être son secrétaire... » Elle entretient une correspondance très active. « Outre un secrétaire qui ne la quitte pas et qui paraît très occupé, elle écrit elle-même sans cesse. »

Paul Vallon devait la quitter en mars 1803 pour retourner à Paris. Était-il encore avec elle le 13 mars, lorsque Mme de Bonneuil reçut la première visite de l'agent de police Mackenem ? Cet agent, qui semble avoir été très plein d'humour, nous a laissé de curieux récits détaillés de ses entretiens avec l'aventurière.

Elle est soupçonnée par le Premier Consul d'intriguer contre lui, contre sa vie, avec les Anglais. Mackenem se présente à elle comme un ci-devant ruiné par la Révolution, mais jadis fort lié avec Bonaparte qui lui a conservé sa bienveillance. Mme de Bonneuil de son côté prétend avoir des secrets de conspiration à livrer au Premier Consul, mais à lui seul. Il s'agit d'Anglais qui veulent l'assassiner. L'agent s'étonne qu'on ait « pris une

jolie femme comme elle pour confidente de pareilles horreurs. » « Prenant ici un air de modestie, elle me confessa avec peine (dit-elle), qu'elle devait à ses faibles attraits d'être initiée dans ces infâmes mystères. » Ses attraits avaient mis en rivalité deux personnages marquants dans cette affaire qui par haine s'étaient entre-trahis. Or donc, les Anglais ont mis à prix la tête de Bonaparte pour trente mille guinées et une pension. Comme Mackenem en doute, elle offre de lui faire voir son voisin de chambre, le colonel Spenser, un des conjurés. Et en effet, comme sur un coup de baguette magique, le dit colonel apparaît. Suit une conversation en anglais de la dame avec lui, dont Mackenem ne comprend pas un traître mot, non plus que Spenser ne la comprend quand elle parle français avec Mackenem. Elle peut répéter à chacun ce qui lui plaît. Tout le temps elle se donne à Mackenem (dont elle semble avoir éventé le rôle) pour une bonne patriote qui veut du bien à Bonaparte.

Mackenem continuera de la filer. Il essaiera de la rejoindre aux eaux de Pyrmont, dans la principauté de Waldeck, et il enverra de Hanovre un bien amusant rapport au général Moncey, grand inspecteur général de la gendarmerie, à la date du 13 août.

Avant d'atteindre Pyrmont, il a appris que Mme de Bonneuil venait de prendre congé publiquement de la société de cette ville d'eaux dans un bal que donnait le prince de Brunswick. Elle avait tenu tout particulièrement à faire ses adieux à l'électrice de Bavière avant d'aller, disait-elle, à Gotha. Il n'y avait pas un instant à perdre. Mackenem présente au prince de Waldeck la lettre qui l'accrédite et lui demande d'expulser cette aventurière « aussi vile que sa naissance, qui pousse l'impudence jusqu'à se faire présenter dans la société où elle ne peut se maintenir qu'à force de mensonge et de fourberie. »

« Ah ! (me dit le prince) dans un lieu public comme les eaux de Pyrmont, lorsqu'on y voit une femme, on ne demande pas qui elle est ni d'où elle vient, mais seulement si elle est jeune et jolie. » — « Pour jolie, répliquai-je, il est possible qu'on la trouve telle, mais pour jeune, il y a bien vingt ans à ma connaissance qu'elle fait le métier de courtisane très active et d'intrigante très dangereuse. » — « Ah ! me dit son Altesse, elle a tout au plus trente-cinq ans. » — « En admettant cette supposition, lui dis-je, votre Altesse qui est militaire doit savoir que pour un soldat les années de campagne comptent

double. » Le prince se mit à rire et me dit : « Puisque vous persistez à vouloir aller à Pyrmont, je vais donner un ordre... »

Et, en effet, Mackenem obtient d'être conduit en poste à Pyrmont, mais on le fait passer par des chemins détournés et épouvantables, pendant qu'un exprès s'en va en ligne droite avertir Mme de Bonneuil. Lorsque l'agent fourbu arrive, elle a filé en territoire prussien. Le pauvre Mackenem, pour sauver le prestige de la police consulaire, fera semblant d'être venu chercher à Pyrmont un appartement pour sa femme malade et s'installera bon gré mal gré dans la petite ville d'eaux d'où la fine mouche s'est envolée.

XVI

Paul Vallon, nous l'avons vu, n'était plus alors avec l'aventurière. Il l'avait quittée avant la reprise des hostilités qui eut lieu en mai 1803. Il est à Paris où il mène de nouveau une vie dissipée et précaire. Il est sans ressources. Il cherche une place avec l'aide de M. Bonvalet, agent d'affaires, place Vendôme, qui prend sur lui des renseignements à Blois et s'emploie à la lui obtenir.

Cependant, filé par la police, il est arrêté le 2 juillet et subit le même jour un premier interrogatoire ; il en subira un second le 16 juillet. On veut avoir par lui des renseignements sur Mme de Bonneuil. Mais il affirme ne savoir rien de ses intrigues politiques. Il a simplement tenu ses registres et sa correspondance commerciale. « Il ne s'est pas aperçu qu'elle eût des liaisons suspectes avec des étrangers, avec des Anglais. » Depuis son retour à Paris, il ignore tout d'elle.

Il faut croire que, malgré ses antécédents monarchistes, l'innocence personnelle de Paul parut manifeste à la police, car le 5 octobre il sortait de Sainte-Pélagie où il avait été interné. Il est libre, mais ses relations avec Mme de Bonneuil laissant subsister quelque inquiétude, il lui est enjoint de quitter Paris et de se fixer à Blois où il sera sous la surveillance du préfet. Mais comment vivre ? Il ne peut plus aller à Paris où il a des connaissances et pourrait trouver une situation. Il ne peut subsister indéfiniment aux crochets de sa famille de Blois qui n'est pas riche. Paul est un homme à la mer. Son sort

paraissait presque désespéré, lorsque le génie stratégique d'une de ses sœurs, probablement Annette, le sauva.

Paul arrivait, accompagné d'elle, en janvier 1804, dans le bourg de Saint-Dyé, situé sur la Loire, un peu en amont de Blois. Ils y venaient pour recueillir un maigre héritage. Or, dans ce même bourg, vivait le notaire Puzéla, monarchiste notoire, dont les aventures sous la Révolution ont été retracées par sa fille Marie-Catherine dans ses *Mémoires* récemment publiés (1).

Louis Puzéla (1748-1806), passionnément attaché à la cause royale et catholique, s'était lancé avec un sombre emportement dans la lutte contre la Révolution. Il avait subi plus de quatre mois d'incarcération sous la Terreur, et sa fille aînée Marie-Catherine, alors âgée de dix-sept ans, pour alléger les souffrances physiques d'un père maladif et pour le soutenir de son amour filial, avait volontairement partagé sa prison. Délivré inespérément, Puzéla s'était fixé comme notaire à Saint-Dyé, où il vivait avec son héroïque fille et la sœur cadette de celle-ci, auxquelles son humeur ascétique et farouche imposait une dure contrainte. Ne pouvant supporter l'idée de les voir exposées aux tentations profanes, il leur interdisait toute distraction et toute sortie. Il ne tolérait pas que l'aînée cherchât quelque divertissement dans la musique ou dans la lecture. La pensée qu'elle pourrait se marier lui était odieuse. Il l'employait comme son clerc afin qu'aucun jeune homme n'eût accès dans sa maison.

A ce régime Marie-Catherine dépérissait. Elle finit par tomber dangereusement malade. Elle fut même aux portes de la mort. Un célèbre médecin parisien, le Dr Chambon de Montaux, était alors à Blois, mais n'avait-il pas, comme maire de Paris, en 1793, fait partie de la commission chargée de notifier au roi la sentence de mort votée par la Convention ? Peu importait qu'il eût résigné ses fonctions aussitôt après, et été persécuté par les terroristes. Pour Puzéla ce n'était rien moins qu'un régicide. « Pour lui-même, nous dit sa fille, il eût mieux aimé mourir que de le voir, mais pour moi il y consentit. » Mais il faut citer ici une page des *Mémoires* :

M. Chambon vint. Il resta près de moi un jour entier, suivit ma maladie, déclara à mon père qu'elle venait d'un genre de vie peu fait pour mon sexe, pour mon âge et même pour mon caractère, autant

(1) *Mémoires de Mme Vallon, Souvenirs de la Révolution dans le département de Loir-et-Cher*, publiés par Guy Trouillard. Paris, 1913.

qu'il en pouvait juger, et qu'il devait se disposer à me perdre un peu plus tard s'il continuait à m'occuper ainsi. Mon père fut anéanti. Cette déclaration détruisait tous ses projets, mais il m'aimait trop pour me sacrifier.

Pendant ma convalescence qui fut très longue, votre père (c'est-à-dire Paul Vallon; elle écrit pour ses enfants) sortit des prisons de Sainte-Pélagie où il avait été détenu depuis son retour des pays étrangers. Une chétive succession l'appelait à Saint-Dyé; il y vint. Ses parents demeuraient à Blois et l'une de ses sœurs l'accompagna. La réputation de mon père était fameuse. La sœur avait une opinion qu'on disait fort bonne et, bien qu'elle ne nous connût pas, elle présenta son frère : les victimes de la Révolution se racontèrent réciproquement leurs malheurs et furent bientôt liées.

Votre père fit au mien la confidence qu'il était sous la surveillance de la haute police et qu'il ne pouvait séjourner nulle part sans une permission spéciale. C'était braver les tyrans que de tenter la désobéissance.

Sa sœur avait entendu parler de la cause présumée de ma maladie. Son père avait travaillé quinze ans comme premier clerc à Orléans, et il était plein de talents. Elle proposa une alliance à mon père. Encore étourdi du coup que lui avait porté M. Chambon, circonvenu par la sœur qui ne lui laissait pas le temps de respirer et qui lui présentait toujours cette alliance royaliste comme digne de lui, mon père, qui avait intérieurement juré de ne jamais me marier, se décida. Dans son esprit, il n'était pas besoin de l'assentiment de sa fille : on régla tout et on me présenta votre père, avant que je fusse même convalescente, comme celui qui bientôt serait mon mari. J'avais peu de forces morales à cet instant et point de forces physiques, car je me souviens que je ne pus me lever d'une grande bergère pour recevoir le frère et la sœur. J'accédai à tout avec un sentiment de joie.

Trois semaines après, j'épousai votre père...

Que ce soit Annette, la sœur de Paul désignée dans les *Mémoires*, est infiniment probable, bien qu'on n'en puisse donner la certitude : son étroite intimité avec Paul, sa situation plus accusée comme militante que celle de ses sœurs, tout l'indique. Et certes, elle fit preuve dans la circonstance d'un génie qui rappelle celui de son ennemi Bonaparte. Comme lui elle sut préparer son offensive avec une rapidité merveilleuse et remporter une victoire foudroyante. Mais victoire qui était pour le bien et le bonheur des deux parties. Grâce à elle, Marie-Catherine Puzéla allait être tirée de sa maladie réputée mortelle. Quant à Paul qui était à la dérive, si l'on trouve qu'après ses défaillances

il recevait en la pieuse héroïne un présent au-dessus de son mérite, si l'on soupçonne que son escapade avec Mme de Bonneuil fut dans la présentation quelque peu transfigurée en épisode de pure chouannerie, en tentative hardie pour abattre le Premier Consul, il allait cependant se rendre digne de sa compagne par une vie transformée. Le secrétaire de l'équivoque Mme de Bonneuil devait faire un notaire accompli, un parfait mari, le père de quatre enfants destinés à des carrières honorables et même élevées : trois fils, un préfet, un avocat, un juge ; une fille mariée d'abord à un notaire, puis à un Conseiller à la Cour.

XVII

La conséquence de sa mise en surveillance à Blois avait néanmoins été de ramener l'attention de la police sur sa famille, sur ses sœurs dont l'une portait un nom anglais. Après la Machine infernale et la découverte du complot de Cadoudal, la police secrète, à l'affût de tous les ennemis du Premier Consul, signalait le 8 mars 1804 au Préfet du Loir-et-Cher,

comme devant être l'objet d'une surveillance particulière les citoyens suivants : Lacaille, armurier, et ses deux fils, le nommé Rancogne fils, dit Charles, ancien capitaine sous Georges (Cadoudal), Pardessus, jeune, fils d'un avocat, Montlivau (*sic*) émigré rentré, enfin les demoiselles Vallon, dont l'une est mariée à un Anglais nommé Willaume (*sic*). On assure que les individus ci-dessus nommés se réunissent souvent dans sa maison. Je vous invite, comme préfet, à faire observer avec soin leur conduite, et à me faire connaître les résultats de cette surveillance et de votre opinion à leur égard.

Le Préfet répond le 16 mars, et, pour ce qui est des sœurs Vallon, il dit :

Les demoiselles *Vallon*, aussi bien que leur sœur Mme Willams (*sic*), ont toujours passé pour aimer et pour servir les Royalistes. Elles ont un frère qui est en surveillance dans mon département et qui a été au Temple pendant longtemps, par suite de voyages faits dans l'Étranger avec Mme de Bonneuil. La femme Willams, notamment, est connue pour une intrigante décidée. Le commissaire de police de Blois m'assure qu'il n'y a point de réunions suspectes dans cette maison ; n'étant de retour que d'aujourd'hui dans mon

département, je ne puis pas donner des renseignements plus positifs à cet égard, mais je vais établir une surveillance qui me fera connaître tout ce qui se passe chez ces individus.

Mais la politique du préfet n'est pas de sévir, elle est de désarmer et de concilier. Il y réussit. Deux de ces Bourboniens irréductibles qui sont suspects de fréquenter chez les demoiselles Vallon vont bientôt pactiser avec le régime nouveau. Guyon de Montlivault sera secrétaire général de Mme Bonaparte, quitte à se laver de cette tache en 1815 où il se signalera parmi les ultras les plus exaltés. Quant à Jean-Marie Pardessus, il devient adjoint au maire de Blois en 1804, maire en 1805. Il sera député au Corps législatif en 1807 et l'Empire le nommera en 1810 professeur de droit commercial à Paris, premier échelon dans sa carrière de grand jurisconsulte. Il restera sans doute monarchiste au fond de son cœur, mais il cessera toute hostilité contre l'Empire.

Annette et ses sœurs, qui demeurèrent fidèles à leur foi, durent souffrir de ces désertions. Impuissantes et isolées, elles mènent maintenant une vie silencieuse. La turbulente Annette elle-même, qui sent peser sur elle, à cause de son nom anglais, une double suspicion, se tient coite et se consacre à l'éducation de sa fille. Nous ne savons rien d'elle avant la chute de l'Empire. La guerre a rendu toute communication impossible entre elle et Wordsworth.

Cette période n'est marquée que par les vides qui se font à Blois dans la maison de la famille de la rue du Pont. Le beau-père et la mère d'Annette y meurent peu après le mariage de Paul et à quelques mois l'un de l'autre, en 1805. Trois ans plus tard, c'est la seconde des trois sœurs, Adélaïde-Angélique, qui s'éteint à son tour, le 29 janvier 1809. Sont-ce ces morts qui déterminent l'abandon de la maison de famille, ou est-ce, cinq ans plus tard, l'abdication de Napoléon? Quoi qu'il en soit, c'est à Paris que nous retrouvons Annette et Caroline à la Restauration.

XVIII

Lorsque Napoléon vaincu abdiqua à Fontainebleau, le 14 avril 1814, ce fut même joie pour Wordsworth et pour Annette. Tous les deux avaient lutté à leur manière, l'un par

sa prose et ses vers, l'autre en conspirant, contre « l'usurpateur. » L'issue de la longue guerre permettait aussi la reprise d'une correspondance qui n'avait été interrompue que par elle. Le poète ne pouvait penser à la France sans évoquer l'image de son ancienne amie et de leur enfant. Il restait soucieux de leur sécurité, bien que depuis longtemps ses sentiments eussent cessé de se concentrer sur elles. Son ménage anglais avec ses joies et ses deuils absorbe maintenant le meilleur de ses affections. La douce tendresse de Mary allait pénétrant de plus en plus avant dans son cœur. Vraiment il avait fait le bon choix. Elle n'avait sans doute aucune des brillantes qualités que le monde admire et qui fixent d'abord les regards. Mais, à présent qu'il voyait « les pulsations mêmes de son être, » il connaissait tout son prix. Elle possédait la beauté vraie, celle de l'âme qui ne se découvre qu'à des yeux aimants.

Mary efface Annette. Les cinq enfants qu'elle donne au poète sous l'Empire, ces enfants qui grandissent sous ses yeux, dont il goûte les caresses, par lesquels il connaît aussi le déchirement, car il en voit deux mourir en 1812, rendent lointaine et indistincte la fille aînée, Caroline, toujours absente.

Est-ce indifférence, respect des convenances ou simple paresse à écrire? Il relâche le seul lien qui l'unisse encore à sa fille française et à la mère de Caroline. Il ne leur écrit plus directement. Quand la correspondance reprend, ce n'est plus lui qui tient la plume, c'est sa sœur Dorothée. C'est elle qui, avec son peu de français, répond aux missives d'Annette. Si Wordsworth accomplit, quand les circonstances le réclament, son rôle de père, Dorothée éprouve et manifeste de véritables sentiments de famille pour Caroline, « sa nièce, » comme elle dit avec tendresse.

Ni ses lettres ni celles d'Annette ne nous sont parvenues, mais nous en avons un écho dans la correspondance de Dorothée avec son amie Mrs Clarkson, femme de l'anti-esclavagiste qui nous a été révélée par M. Harper.

Nous y apprenons qu'un jeune officier français nommé Baudouin a visité les Wordsworth à Rydal Mount. Celui dont il est parlé est un prisonnier de guerre libéré par la paix récente. Eustace Baudouin, frère d'un colonel de l'Empire, avait été mis à Saint-Cyr et de là envoyé en Espagne à dix-neuf ans comme sous-lieutenant. Il avait à peine eu le temps de se distinguer par

sa bravoure qu'il recevait trois blessures, était pris à Olot en Catalogne, le 13 avril 1811, et bientôt transporté en Angleterre. Là, au cours de trois années de captivité, il eut à la fois l'occasion d'apprendre la langue du pays et celle de connaître les Wordsworth. Ses relations avec eux devinrent assez étroites pour que Dorothée le désigne en 1814 comme « notre ami Baudouin. » Il est probable que quand la paix lui rouvrit la France, il fut chargé par le poète de quelque message pour Annette. Ce fut le point de départ d'une liaison rapide entre les familles Vallon et Baudouin. Outre son frère le colonel, Eustace en avait un autre, Jean-Baptiste-Martin, alors chef de bureau au Mont-de-Piété. Ce dernier âgé de trente-quatre ans s'éprit de Caroline Wordsworth, qui en avait vingt-et-un, demanda sa main et fut agréé. C'est ce mariage qui forme le thème principal des premières lettres de Caroline à Mrs Clarkson après la Restauration.

Caroline et sa mère, écrit Dorothée le 9 octobre 1814, désirent extrêmement que j'assiste au mariage et pour cette raison, m'ont pressée fort de venir en octobre. A moins d'avoir la bonne fortune d'y être conduite sous votre protection et celle de votre mari, nous n'y pouvions songer pour cette saison; aussi souhaitè-je que le mariage soit différé jusqu'au printemps ou à l'été prochain, parce que je désire extrêmement voir la pauvre fille avant qu'elle ne prenne un autre protecteur que sa mère, sous qui je crois qu'elle a été élevée en parfaite pureté et innocence, et pour qui elle est vie et lumière et plaisir perpétuel ; bien qu'en vertu des dispositions trop généreuses de la mère, elles aient eu à traverser bien des difficultés. Or donc je commençais à dire que j'aurais désiré tout particulièrement que vous eussiez pu les voir en ce moment, car j'aurais pu, par votre intermédiaire, entrer dans certaines explications qui, imparfaitement comme je m'exprime en français, sont difficiles, et parce que vous auriez pu confirmer ou contredire les rapports que nous recevons par la mère de Caroline et par M. Baudouin sur ses qualités intéressantes et aimables. Tous les deux disent qu'elle ressemble de la façon la plus frappante à son père, et ses lettres reflètent un esprit sensible et ingénu. Pourtant il doit y avoir, je pense, quelque chose de très défavorable à la vraie délicatesse dans les mœurs françaises. Toutes les deux, Caroline et sa mère, me pressent de venir en octobre pour la raison que, une fois qu'une jeune fille est promise en mariage, il est désirable que le délai soit ensuite aussi court que possible, car elle est exposée à un examen perpétuel et à des remarques déplaisantes, et l'une des raisons qu'elles invoquent pour le mariage en

général, c'est qu'une fille en France, à moins qu'elle n'ait de la fortune, n'est traitée avec aucune considération.

Le voyage inquiète Dorothée. Elle voudrait que M. Eustace Baudouin vînt au-devant d'elle jusqu'à Calais, mais craint la dépense qui en résulterait. « Nous voudrions apporter des présents de manufacture anglaise. Est-ce que cela peut se faire sans beaucoup de risques ou de désagréments? »

Le 31 décembre, elle annonce son voyage pour avril 1815, mais comme elle compte rester en France au moins neuf ou dix semaines, elle a peur des troubles qui sûrement accompagneront la cérémonie du couronnement :

Et puis le voyage occasionnera une grosse dépense que nous pouvons mal nous permettre, et l'argent serait mieux employé à augmenter la dot de ma nièce. Je lui ai écrit dans ce sens. Elle n'a pas voulu consentir à se marier sans moi, et c'est pour cela qu'on a fixé la date d'avril.

Si elle n'avait pas souci de laisser son frère et sa belle-sœur, « elle verrait ce voyage avec satisfaction, que dis-je? avec joie, pour l'amour de cette chère jeune fille que je crois tout à fait aimable. »

Mais Napoléon revient de l'île d'Elbe et voilà tous les projets de mariage et de voyage bouleversés. Dès le 16 mars, avant que l'Empereur ait encore atteint Paris, et alors que le succès de sa tentative demeure douteux, Dorothée écrit à Mrs Clarkson :

C'est le sort de mes amis qui me tourmente vraiment. La dame dont je vous ai parlé [Annette] a été dès le début une royaliste ardente, a souvent risqué sa vie pour la défense des partisans de cette cause, et elle méprisait et détestait Bonaparte. La pauvre créature! Dans la dernière lettre que nous ayons reçue d'elle, elle ne parlait que d'espoir et de contentement; elle disait que le gouvernement royal gagnait des forces de jour en jour, et que les amis de Bonaparte passaient de l'autre côté. Quelques jours avant la mauvaise nouvelle, elle a dû recevoir ma lettre qui contenait le programme de notre voyage.

Moins d'un mois après, le 11 avril, Napoléon redevenu maître de la France, Dorothée reprenait, disant qu'elle perd le sommeil à la pensée des maux que va déchaîner « la diabolique ambition de l'Empereur : »

Tout le monde est ici dans l'anxiété, mais nous cent fois plus que les autres. Nous avons reçu une longue lettre de France écrite les 19 et 20 mars. Cette lettre a été achevée à minuit. Mon amie dit : « J'entends les troupes qui entrent dans la ville. Je crois que c'est l'avant-garde de Bonaparte. Mon Dieu! qu'allons-nous devenir? » Nous avons reçu une autre lettre écrite le lendemain dans le plus triste abattement, mais elle n'y dit rien des affaires publiques sauf : « Tout est tranquille. » On nous a retenu un logement à l'hôtel du Jardin Turc, boulevard du Temple, dans un agréable quartier de Paris, selon leur description. Pauvres créatures! elles disent qu'elles ont fait naufrage juste en entrant dans le port. C'est en vérité une situation angoissante, mais j'ai confiance que nous les verrons à Paris avant qu'une autre année ne soit écoulée.

Annette redevint l'intrépide Chouanne de jadis pour lutter contre Napoléon. Le baron de Tardif témoignant, en 1816, de l'inébranlable royalisme d'Annette, décrira ainsi sa conduite pendant les Cent Jours : « Dans les derniers événements qui ont plongé la France dans le deuil, elle a fait des traits de courage, sans calcul personnel. Ne voyant que son attachement à la dynastie légitime, elle affichait la nuit les proclamations, les répandait le jour, faisait partir les braves qui voulaient se dévouer pour la cause du Roi. »

Elle y avait d'autant plus de mérite que ses amis politiques étaient nombreux à saluer le nouveau régime impérial. Il nous plaît de voir qu'Annette n'eut pas ces faiblesses. Elle était dirigée non par l'intérêt, mais par sa foi monarchiste.

XIX

Le second retour du Roi ramène la joie et l'espoir dans la famille Vallon. Le mariage en suspens va pouvoir se conclure et de nouveau Annette presse les Wordsworth de venir, Il est aussi question d'un voyage de Caroline en Angleterre : mais, à force d'atermoiements des Wordsworth, le mariage finit par avoir lieu sans que Caroline eût été voir son père et sans qu'aucun des Wordsworth fût présent à la cérémonie.

Il se fit le 28 février 1816. Annette voulut que la solennité fût imposante et convoqua le ban et l'arrière-ban de ses belles relations. Celles-ci répondirent volontiers à l'appel, désireuses de reconnaître les services rendus à la cause bourbonienne par

la vaillante chouanne de Blois. La noce prit l'allure d'une véritable manifestation royaliste.

Malgré l'exiguïté de ses ressources, Annette avait tenu à donner un grand dîner où elle avait convié le plus qu'elle avait pu des notabilités de sa connaissance. Elle écrivit à cette occasion une lettre aux Wordsworth où elle se complut à leur dire l'éclat avec lequel avait été mariée la fille du poète. Dorothée en communiquait la substance à Mrs Clarkson le 4 avril .

Les détails que donne la mère des fêtes du mariage vous auraient amusée. Elle a voulu donner une *fête*, elle qui peut-être pendant la moitié d'une année en ressentira les effets dans chacun des dîners qu'elle se fera cuire! Trente personnes étaient présentes au dîner, au bal, au souper. Il y avait là les députés de son département et beaucoup d'autres personnes considérables. La mariée était vêtue de taffetas blanc avec un voile blanc. Elle a fait l'admiration de tous ceux qui l'ont vue, mais sa modestie était son plus bel ornement. Elle a gardé son voile toute la journée. Que cela est français!

La légère ironie sans méchanceté de Dorothée est peut-être encore de trop ici. Après tout, Annette était fière, et pourquoi pas? de dire au poète que la fille dont elle avait seule eu le soin et la charge, que celle à laquelle il avait donné son nom sans le donner à la mère, avait eu une glorieuse noce, effaçant les traces de sa naissance irrégulière. La mère avait tout mis en œuvre, jeté ses derniers écus, pour atteindre à cette sorte d'exaltation de leur fille. Qu'importe qu'elle l'eût fait selon ses idées de petite bourgeoise française! Le père absent, la bonne tante elle-même qui n'avait pu venir, auraient mieux fait de suspendre ici ce qu'ils avaient de sens de l'humour.

Le contrat, nous le constatons à regret, semble écarter toute idée d'une dotation faite par le père. Mais il est pour une autre raison fort intéressant. C'est là, bien plus encore que dans la brillante cérémonie du mariage même, qu'on voit Annette dans toute sa gloire de fidèle royaliste. Autour de cette table vide, de ce contrat sans argent, se sont assis plusieurs des grands du jour pour rendre hommage à la mère pauvre d'une fille sans dot. L'acte est si singulier, la forme en est si exceptionnelle qu'il mériterait d'être donné en entier : la veuve du prince de Beauvau, la femme du duc de Montmorency; le vicomte de Montmorency et le marquis d'Avaray, tous les deux pairs de France,

le baron de Tardif, maréchal de camp, sont venus parmi une douzaine de hauts personnages déclarer « qu'il ont pour agréable le mariage » alors que le contrat spécifie que toute la fortune des conjoints est mobilière et stipule en tout et pour tout un préciput de deux mille francs.

Quelques-uns des comparants nous sont déjà connus pour leurs relations avec Annette : le vicomte de Montmorency, Jean-Marie Pardessus, le baron de Tardif. Le député du Loir-et-Cher, Josse de Beauvoir, est venu apporter à l'ancienne chouanne l'hommage du département où elle a lutté. Le marquis d'Avaray est comme le délégué du Roi lui-même ; n'est-ce pas son frère, le comte d'Avaray, qui, jusqu'à sa mort en 1810, avait été le fidèle compagnon, le plus cher ami de Monsieur pendant l'émigration ?

A l'exemple des nobles amis des Vallon sont venus s'inscrire les plus éminents fonctionnaires connus des Baudouin. C'est une revue des ultras de la Restauration. Cet imposant défilé d'approbateurs marque le point culminant de la carrière d'Annette. Ce fut pour elle ce que sera pour Wordsworth la fameuse séance d'Oxford en 1839 où il fut proclamé Docteur en droit parmi les acclamations. Honneur pur de tout avantage solide, avouons-le ; tout en éclat, et vite éteint.

Certains de ceux qui avaient fait cette démonstration s'avisèrent pourtant du contraste pénible qu'il y avait entre les titres d'Annette et sa fortune. Ils se joignirent à d'autres très nombreux, qui avaient été jadis obligés par elle ou témoins de ses courageux services, pour réclamer en sa faveur une récompense royale. Annette demanda que cette récompense fût attribuée non à elle-même, mais à sa fille, et c'est finalement un bureau de loterie qui fut sollicité pour Mme Baudouin. On retrouve dans cette pièce la signature du marquis d'Avaray, de Josse de Beauvoir, du baron de Tardif, de J.-M. Pardessus, auxquels une vingtaine d'autres personnages nobles sont venus ajouter leurs noms. Parmi ces derniers, nous nous contenterons de relever le marquis de Bertillat, le duc de Saint-Aignan, le comte de Salaberry. Non content de signer, J.-M. Pardessus a voulu apostiller la requête, déclarant qu'il s'agissait non de faveur, mais de justice. Quant à Salaberry, le fanatique ultra dont ses ennemis même admettaient la parfaite loyauté, lui qui avait lutté jadis pour le Roi avec Annette dans le Loir-et-Cher, il laissait percer son indignation de voir que rien n'avait été fait pour elle : « Je

suis plus à même que personne, écrivait-il en marge, d'attester le dévouement parfait, le désintéressement rare que Mme William a montrés depuis vingt ans que je la connais, et malheureusement j'atteste aussi l'oubli où ses droits à la bonté du Roi sont laissés ». Le baron de Tardif signale les services rendus par Annette pendant les Cent Jours : « La cause et les intérêts du Roi m'ayant rapproché pendant les cent jours d'interrègne de Mme William, j'atteste qu'il n'existait pas à cette époque si malheureuse, dans toute la France, un être aussi zélé, aussi dévoué et aussi courageux qu'elle. »

Il ne semble pas que la requête ait eu tout l'effet attendu. Trois demandes successives furent faites en mars, en juin et en septembre 1816. Finalement Annette dut obtenir quelque faible secours, puisque en 1825 elle sollicitait une augmentation de pension avec un résultat que nous ignorons. Elle dut travailler pour vivre dans quelque situation médiocre qui ne nous est pas connue. Après ces jours éclatants elle rentre dans l'obscurité.

XX

Mais elle a la joie de voir auprès d'elle sa fille et ses petits-enfants. Elle vit maintenant au Marais avec les Baudouin, 47, rue Charlot.

L'année même de son mariage, le 27 décembre 1816, Caroline donnait le jour à un premier enfant, une fille par qui la descendance française du poète anglais devait être assurée. L'enfant eut pour parrain « Mr Williams (*sic*) Wordsworth... aïeul maternel de l'enfant. » Le poète, n'étant pas présent au baptême, était représenté par Nicolas Bailly, maintenant doyen des conseillers de la Cour de cassation. Mais ce qui nous touche, c'est de trouver parmi les prénoms de l'enfant celui de la tante anglaise qui lui avait de tout temps montré un tendre attachement : elle fut nommée Louise-Marie-Caroline-*Dorothée*. Il est vrai que c'est Louise et non Dorothée qui devait être son prénom usuel, mais cette marque d'affection donnée à l'exquise sœur du poète fait plaisir à voir. On voudrait que William lui-même, le parrain, en ait eu l'idée.

Les Baudouin avaient déjà une autre fillette, lorsque les Wordsworth leur firent enfin, en octobre 1820, la visite si longtemps différée.

Wordsworth avec sa femme et sa sœur, accompagné aussi de son ami Henry Crabb Robinson, revenait d'un tour sur le continent. Arrivés à Paris le 1er octobre, le poète et sa sœur allaient dès le lendemain matin chez les Baudouin. Il fut convenu qu'on se rencontrerait tous, au Louvre, Annette et Mrs Wordsworth comprises. C'est dans le Musée qu'eut donc lieu la première entrevue de l'ancienne amie et de la femme du poète.

Le thème donné, un romancier psychologue pourrait trouver là matière à un long chapitre. Pourtant il ne semble pas qu'il y ait eu en cette occasion d'émotions vives. L'âge avait amorti les sensibilités et les amours-propres. Nous pouvons être sûrs que le salut qu'échangèrent Mrs Wordsworth et Annette fut simple et cordial, sans amertume. L'ignorance où elles étaient, l'une du français, l'autre de l'anglais, supprimait d'ailleurs pour elles la tâche de la conversation. Tout se passa le mieux du monde. « Nous avons eu grande satisfaction à Paris à voir nos amis dont je vous ai parlé, écrivait Dorothée à Mrs Clarkson le 14 octobre. Je vous en dirai davantage quand nous nous reverrons. »

Après cette visite Annette vécut vingt ans encore, sans qu'aucune trace d'elle apparaisse, hors l'inscription de son nom sur le registre des décès :

L'an mil huit cent quarante un, le dix janvier, est décédée à Paris, boulevard des Filles-du-Calvaire, 11, huitième arrondissement, Marie-Anne Vallon, dite William, employée, âgée de soixante-quinze ans, née à Blois (Loir-et-Cher). Célibataire.

Pauvres mots qui ont leur pathétique pour ceux qui savent ce qu'il tient ici d'émouvantes réalités sous le terme de *célibataire*, sous celui de *dite William*, et qui se représentent la petite vie malaisée de « l'employée » de soixante-quinze ans!

Elle devait être enterrée au Père-Lachaise. Sur la pierre on déchiffre encore son nom : Marie-Anne Vallon Williams.

Quelle émotion éprouva Wordsworth à la nouvelle de la mort d'Annette? Faible sans doute. Il était vieux et se survivait. C'était l'époque où, minutieux et inexact, il dictait des notes séniles sur ses poèmes à miss Fenwick, et parmi ces notes celle de *Vaudracour et Julia*, qui était comme un effort pour ensevelir dans l'oubli ses amours françaises. C'est aussi l'année où toute la passion subsistante dans son âme prenait la forme égoïste d'une sorte de désespoir à la pensée du mariage immi-

nent de sa fille anglaise Dora avec M. Quillinan. Il semble que le reste lui fût indifférent. Il devait s'éteindre en 1850.

Nous ne pouvons d'ailleurs parler qu'avec une certaine hésitation des sentiments du vieillard, car tout vestige de la correspondance échangée entre la famille anglaise et la famille française du poète a disparu. Il est pourtant certain que la série ne s'est pas close avec la visite de 1820, dont Dorothée dit avoir remporté un agréable souvenir.

Caroline Wordsworth (madame Baudouin) devait survivre douze ans à son père. Elle fut déposée dans la même tombe que sa mère, et ses enfants firent graver sur la pierre ces mots encore lisibles :

A la mémoire de notre mère Anne-Caroline William Wordsworth, veuve de M. Jean-Baptiste Baudouin, ancien sous-directeur du Mont-de-Piété, née le 6 décembre 1792, et décédée en 1862.

C'est par la fille aînée de Caroline que le sang du poète s'est transmis. Louise-Marie Dorothée Baudouin fut deux fois mariée. Restée veuve sans enfants en 1849, elle devint, deux ans après, ayant trente-quatre ans, la femme de Théophile Vauchelet (1802-1873), peintre d'histoire qui jouit d'une certaine notoriété sous Louis-Philippe. Élève d'Hersent et d'Abel de Pujol (ce dernier fut témoin à son mariage), grand prix de Rome de 1829, il fit d'abord de la peinture religieuse, mais le Musée de Versailles a de lui plusieurs tableaux d'histoire. Il nous a conservé dans un beau portrait les traits de sa belle-mère, la fille française de Wordsworth.

Mme Vauchelet mourut le 2 octobre 1869, laissant deux filles, aujourd'hui mortes, mais par les enfants desquelles la postérité du poète se continue jusqu'à nous, nombreuse et prospère.

XXI

Au cours de cette histoire on voit deux figures si contrastées que l'illusion de l'amour jeune a seule pu les rapprocher un jour et faire naître entre elles une union passionnée, aspirant à se prolonger, impatiente des conventions et des obstacles. Wordsworth et Annette étaient séparés par la langue, par les sentiments politiques, par les goûts, par le caractère. C'est le jeu du hasard qui mit en présence ces natures aussi opposées

que les deux pôles, et créa entre l'une et l'autre une relation qui, sous des formes diverses, devait durer toute leur vie.

Ce qui est exceptionnel dans leur aventure, ce n'est pas tant l'ardente passion initiale que sa conversion graduelle en une amitié qui prend la forme d'une relation de famille un peu lointaine, d'une sorte de calme parenté indéterminée, que le poète n'accepte pas seulement lui-même, mais qu'il fait largement accepter autour de lui. Ce qui donne à cette liaison sa couleur particulière, c'est le rôle de la pure et bonne Dorothée dont le cœur sensible sympathise dès le début avec l'étrangère aimée de son frère et s'émeut pour leur enfant, — Dorothée qui peu à peu devient, en lieu et place de William, la correspondante habituelle de son ancienne amie. C'est plus encore peut-être la parfaite égalité d'âme de la femme légitime, non pas ignorant, mais sanctionnant le passé, allant sans un soupçon de jalousie rétrospective, sans ombre d'amertume, rendre visite à celle qui donna à son mari son premier enfant.

Il y a là un phénomène singulier. Au lieu de diminuer notre idée de la sagesse de Wordsworth et de sa conformité aux lois morales, son roman ne l'ébranle un instant que pour la renforcer aussitôt. Il a pu, jeune homme, s'écarter de l'ordre et de la règle, mais bientôt on ne sait quelle force secrète l'amène à faire de ce qui aurait pu n'être qu'une folie passagère, une espèce de premier mariage suivi d'une séparation à l'amiable, sans froissement ni violence. Il se construit une nouvelle vie, une nouvelle famille, toute régulière celle-là, sans trancher ses attaches avec l'ancienne. On s'explique que les Wordsworth de France aient cru, à partir de la deuxième génération, à un mariage d'Annette et de William pendant la Révolution, mariage dont on ne savait au juste le lieu, la date et les conditions, mariage conclu sans doute après la naissance de Caroline, peut-être illégal, c'est-à-dire fait par quelque prêtre réfractaire, comme il y en eut alors beaucoup, et comme les sentiments catholiques des Vallon le rendaient vraisemblable. Les documents retrouvés, il faut l'admettre, n'autorisent pas cette croyance, mais sûrement Wordsworth a porté jusque dans l'irrégularité une constance et une gravité qui la consacrent.

Si par malheur, en raison de la suppression des documents qui pourraient rassurer, il reste une pénible incertitude quant à l'aide apportée par lui à son amie et à leur enfant, soit en

1792, soit en 1802, soit lors du mariage de Caroline, on sait en revanche gré à l'homme de n'avoir pas tenu son passé secret. Il ne le réprouve ni ne le renie. Tous ceux qui l'environnent en sont avertis, ses tuteurs et sa sœur d'abord, puis sa femme et ses amis. Coleridge, Robinson sont au courant. Aucune réticence n'est imposée à Dorothée qui en parle ingénument à Miss Pollard ou à Mrs Clarkson. Cette sincérité plaît. Elle a un air de simplicité et de nature. C'est plus tard que le mystère devait se faire sur toute l'aventure. Il ne semble pas que Wordsworth en tant qu'homme en soit responsable, sauf peut-être dans les dernières années de sa vie.

Mais il faut avouer qu'il y prêta en tant que poète. Plus épris d'éducation que de vérité pure, aspirant à un rôle quasi sacerdotal, il laissa peu à peu se construire dans ses vers une image de lui qui n'était pas tant exacte qu'édifiante. Il n'y fit presque aucune place à ses faiblesses et à ses erreurs, ou, s'il les avoua, ce fut en des termes si atténués que nul n'eût pu soupçonner tout ce que recouvraient certains mots d'allure inoffensive. Il fit plus encore, puisqu'il entreprit de retracer lui-même sa jeunesse, et qu'il commit dans son *Prélude* cette sorte de mensonge qui consiste dans l'omission des faits gênants. Lui-même, si l'on veut, nous en avertit, mais il ne peut empêcher l'effet des suppressions qu'il s'est cru autorisé à faire. Les trois livres du *Prélude* sur la Révolution ne sont pas la vérité entière sur son séjour dans notre pays ni sur les sentiments du poète dans les trois ans qui suivirent son retour en Angleterre. La crise qu'il subit ne fut pas toute intellectuelle. La politique n'occupa pas toutes ses pensées, ne dirigea pas toutes ses actions. Il y eut Annette et il y eut Caroline. Il est impossible de relire ces livres aujourd'hui sans ajouter leur image à ses vers, et sans s'étonner (ou sourire) de plus d'une affirmation, de plus d'une analyse de soi qui est faussée parce qu'elles n'y figurent pas.

L'aventure d'Annette nous aide donc à une plus juste appréciation de sa poésie. Non qu'elle y entre comme un élément important. Le fait significatif est qu'elle en est éliminée comme une chose adventice et étrangère. Cependant sa valeur n'est pas toute négative. On a vu qu'elle avait fourni au poète la matière ou l'inspiration de plus d'un des poèmes qu'il écrivit avant 1802 — ceux où il met en scène quelque épouse délaissée, quelque

fille mère abandonnée par son séducteur. Il n'est pas jusqu'à ses beaux vers à Lucy et à Mary Hutchinson, qui ne prennent un sens plus profond quand on sait l'autre passion, si différente, qui enflamma le jeune homme et quelles comparaisons sont sous-entendues dans le tribut qu'il leur apporte.

Cet épisode offre donc un point de vue favorable pour revoir sa vie, son caractère et son œuvre. Il conduit à une mise au point nouvelle ; c'est la meilleure justification de ces pages.

Mais, en le retraçant avec tout le détail que permettaient des documents rares, espacés, difficiles à trouver et à réunir, nous avons aussi cherché à évoquer, sur l'arrière-fond de la Révolution où toute une famille déroule son histoire tourmentée, l'image de son amie française ; et, à tout prendre, ses faiblesses admises, elle nous a paru digne d'une esquisse cette fille ardente et généreuse qui sut captiver l'amour du jeune poète, et, sans exigences pour elle-même, sans amères récriminations, retenir l'amitié de l'homme mûr. Elle a en somme le beau rôle, puisqu'elle a donné plus qu'elle n'a reçu.

Sa bravoure de monarchiste nous plaît, quelque opinion que nous ayons de la chouannerie. Celle qui au service de sa cause, par dévouement à ses amis politiques, risqua maintes fois la prison, peut-être la guillotine, prend figure d'héroïne.

Ce fut aussi une sœur dévouée dont la décision énergique sauva un jour de l'abîme le frère qu'elle aimait. Et tout le temps elle remplit admirablement son rôle maternel auprès de l'enfant que les circonstances laissèrent à ses seuls soins, à son seul amour. Elle réussit selon ses lumières à lui assurer une vie plus pure, moins agitée et moins pauvre que la sienne.

Enfin si elle eut le goût des pompes et des gloires mondaines, c'est autour du mariage de cette fille, de la fille de Wordsworth, qu'elle donna pleine carrière à son penchant, en ces premiers mois de 1816 qui marquent le zénith de son existence troublée, traversée d'ombre et de lumière.

ÉMILE LEGOUIS.

LES
" GRANDS JOURS " DE GÊNES

Gênes, le 18 avril 1922.

Je voudrais fixer ici les impressions d'un flâneur curieux, qui connaît un peu l'étranger, lit régulièrement les journaux, mais n'est dans le secret d'aucun des dieux de la politique internationale. Je suis venu à Gênes sans préjugé, et sans enthousiasme : on ne peut jamais prédire d'une Conférence qu'elle sera inutile et qu'il n'en sortira rien de bon, tant est considérable le rôle que joue le hasard dans la politique; mais il est permis de prévoir les difficultés inhérentes à une entreprise hâtivement conçue, insuffisamment réglée et dont le but dépasse tout ensemble les moyens d'information et les instruments d'exécution dont disposent présentement les Gouvernements de l'Europe.

Dans quelles circonstances fut décidée à Cannes, au mois de janvier, la réunion d'une Conférence internationale, en vue de préparer un plan européen de reconstruction économique, on n'a pas encore eu le temps de l'oublier. De cette réunion, dont il n'avait pas eu l'initiative, le Gouvernement français apercevait clairement les dangers. Il s'employa, avec habileté et énergie, à en écarter quelques-uns; ce fut le résultat de l'entrevue de Boulogne. Le 25 février, MM. Lloyd George et Poincaré tombaient d'accord sur la nécessité de mettre préalablement hors de discussion un certain nombre de points importants : aucun débat ne pourrait être institué, ni sur les traités de paix, ni

sur la question des réparations, ni sur celle du désarmement; aucun accord ne pourrait être conclu avec le Gouvernement des Soviets, si celui-ci ne reconnaissait pas les dettes contractées par les Gouvernements russes antérieurs; la République des Soviets ne serait reconnue par les Puissances alliées comme Gouvernement de droit, que lorsqu'elle aurait donné des preuves de sa sincérité et de sa volonté de remplir les obligations qui lui incombent.

On peut supposer que la conversation de Boulogne fut aussi laborieuse que cordiale : il s'agissait de rapprocher deux points de vue fort différents. M. Lloyd George invoquait la nécessité, pour l'Angleterre industrielle et commerçante, de réorganiser sans plus attendre les échanges avec l'Europe orientale ; M. Poincaré faisait valoir les droits et les intérêts acquis par la France en Russie, et la nécessité, non moins impérieuse pour elle, de les réserver. Il était inévitable que cette différence, entre les points de vue anglais et français, se manifestât avec plus ou moins d'éclat au cours des délibérations de Gênes; inévitable aussi que les Allemands et les Russes fussent tentés d'en tirer parti. En venant à Gênes, la France, plus peut-être qu'aucune autre nation d'Europe, témoignait de son esprit de solidarité et de sa volonté sincère de coopérer au rétablissement de la paix européenne.

AU PALAIS DE SAINT-GEORGES

Trente-quatre Gouvernements ont répondu à l'invitation adressée par l'Italie. Plusieurs jours avant la date fixée pour l'ouverture de la conférence, d'innombrables délégués, experts, secrétaires, interprètes, se sont abattus sur la *Riviera* italienne. Gênes ne saurait contenir à elle seule toute cette population nouvelle ; déjà elle a reçu une garnison extraordinaire d'environ vingt-cinq mille hommes, entre carabiniers, gardes royales, hussards et dragons. Le Gouvernement italien a jugé cette force nécessaire pour assurer, soit le service d'ordre, soit le service d'honneur. Mais les délégations étrangères, qui ne pouvaient pas toutes être convenablement installées dans la ville, n'ont eu que l'embarras du choix, entre tant d'hôtels luxueux et d'agréables villas qui s'échelonnent le long de la côte, à l'Est et à l'Ouest

de Gênes. L'Autriche, la Bulgarie, la Pologne et l'Espagne sont à Nervi ; le Danemark, la Norvège et la Hollande à Pegli ; les Yougoslaves à Santa-Margherita ; la Grèce et les États baltiques à Rapallo ; c'est aussi à Rapallo qu'on a logé la délégation bolchéviste : MM. Tchitchérine, Joffe, Litvinoff, Krassine et leur suite occupent les plus beaux appartements de l'hôtel Impérial. En rade de Rapallo, un croiseur italien stationne, pour la surveillance et pour la protection des délégués de Moscou.

Les missions française et britannique occupent, à l'intérieur de la ville, deux hôtels spacieux, le *Savoia* et le *Miramare* ; mais on a réservé aux délégués eux-mêmes, dans les environs immédiats, des villas particulières : M. Barthou, du haut de la villa Raggio, domine la ville et le port ; M. Lloyd George a préféré s'installer au bord de la mer, et occupe, à Quarto del Mille, la villa De Albertis.

Cette dispersion n'est favorable, ni à l'entretien des rapports fréquents et rapides entre les diverses missions, ni même à la bonne organisation des travaux de la Conférence. Les journalistes italiens et étrangers ne sont pas les derniers à s'en plaindre : la chasse aux nouvelles et aux interviews, si facile à Cannes ou à Spa, est devenue à Gênes un sport exténuant, qui requiert pour le moins autant de résistance physique que de patiente ingéniosité.

Le 10 avril, dès les premières heures de la matinée, les troupes italiennes gardent militairement toutes les voies qui conduisent des diverses localités où résident les délégations, au Palais de Saint-Georges, où doivent être inaugurés solennellement les travaux de la Conférence. Le long de la route qui mène de la villa Raggio à Gênes, on rencontre un carabinier tous les dix mètres. Les rues où le public ne doit pas pénétrer sont barrées par des cordons de gardes à cheval. A l'usage des délégués russes, on a aménagé une voie ferrée, qui aboutit en face du Palais ; une palissade toute neuve dérobe le « convoi bolchéviste » aux regards curieux de la foule ; l'austérité de cette clôture est corrigée par quelques faisceaux de bannières italiennes que retiennent des écussons aux armes de la maison de Savoie. Toute la ville est pavoisée, discrètement, aux seules couleurs de l'Italie et de la commune de Gênes.

A trois heures exactement, la séance est ouverte devant les délégués, les experts et le public assemblés dans la Salle des

Capitaines du peuple. Elle semble petite, cette salle historique, pour une telle réunion. Assurément, si vaste que fût alors le regard de la superbe République, ni Guillaume Boccanegra, qui fit élever le palais de Saint-Georges entre 1257 et 1262, ni le frère Olivier, moine cistercien, qui en fut l'architecte, n'avaient prévu l'usage auquel l'Italie, hôtesse magnifique de l'Europe, le destine aujourd'hui. Au centre du mur de fond, du côté de la mer, une niche dont la voûte est soutenue par des colonnes de porphyre abrite la statue de Jean-Baptiste Grimaldo ; tout autour de la salle, vingt autres niches renferment les images sculptées de Génois illustres dont les armes se lisent sur les consoles de marbre qui supportent chaque statue. Au fond, on a construit, pour la presse, une tribune en faux acajou, qui n'ajoute rien à la splendeur du décor.

Des tables disposées en carré, sur deux rangs, sont destinées aux délégations. La rigueur de l'ordre alphabétique a rapproché, dans un angle menaçant, la Roumanie et la Russie, si bien que Rakowski, s'il se penchait légèrement à gauche, toucherait du coude M. Bratiano, qui naguère l'a condamné à mort. La redingote et le chapeau haut de forme de Tchitchérine ont fait sensation, la mise des autres bolchévistes, quoique correcte, est plus négligée. Au premier rang des invités, la calotte et la cape de l'archevêque de Gênes jettent une tâche violette : Mgr Signori, dont la lettre pastorale a suscité force commentaires, est très entouré.

Tour à tour, on voit se lever M. Facta, qui souhaite la bienvenue aux délégations, puis M. Lloyd George, puis M. Barthou. Le discours du chancelier Wirth, prononcé en allemand, d'une voix monotone, presque modeste, passe à peu près inaperçu. Mais un grand silence se fait dans la salle, lorsque le premier délégué des Soviets prend la parole. M. Tchitchérine a un large front, des yeux sombres, des lèvres minces et une longue barbiche taillée en pointe. Rarement, tandis qu'il parle, son regard s'élève jusqu'au public : on dirait que les yeux baissés fixent une main longue, osseuse, que l'orateur tient étendue devant sa poitrine, comme font les saints d'icône ou de mosaïque. Soudain le duel s'engage entre M. Barthou et M. Tchitchérine ; le public commence à s'émouvoir, il trépigne, il applaudit, et ses bravos vont plutôt au Russe qui s'insurge contre le programme établi qu'au Français qui prétend le maintenir, et y réussit.

Un peu brusquement, le premier ministre d'Italie met fin au débat : déjà la salle de la Conférence avait pris l'aspect et l'allure d'une salle de théâtre.

Il est près de huit heures du soir ; la cour intérieure du palais, avec ses colonnes massives, ses arches basses et ses fenêtres grillées, offre dans les ténèbres un aspect de cour de prison. La pluie fine qui tombait au début de l'après-midi s'est arrêtée ; mais il fait froid, maussade, et cette première journée s'achève dans une atmosphère d'inquiétude confuse et d'obscure mélancolie.

AU PALAIS-ROYAL

Le lendemain, changement de décor : c'est au Palais-Royal que se réunissent les délégués et leurs experts, et c'est là que siégeront, jusqu'au dernier jour, les commissions et sous-commissions entre lesquelles le travail a été réparti. Autant la ville de Gênes se prête mal à la réunion d'une conférence européenne, autant le Palais-Royal semble fait tout exprès pour abriter commodément l'organisme compliqué auquel est dévolue la redoutable fonction de reconstituer l'économie de l'Europe. Sous un porche majestueux prennent naissance deux grands escaliers symétriques, que réunit, à leur sommet, une galerie vitrée. La cour d'honneur, qu'encadrent de trois côtés les corps de bâtiment, se termine du côté de la mer par un portique ouvert sur des terrasses fleuries. Au rez-de-chaussée, les communs abritent un office télégraphique, un poste de police, un bureau de renseignements et même un bureau de tabac. Au premier étage, on n'a aménagé spécialement en salles de travail que les quelques pièces destinées aux séances des commissions et sous-commissions : alignements de chaises cannées, tapis verts, tables en fer à cheval étalent provisoirement leur banalité entre les hautes boiseries blanches et dorées, sous la splendeur des plafonds peints. On a heureusement conservé aux autres appartements leur mobilier d'apparat, tout en y ajoutant çà et là quelques vastes fauteuils de cuir, plus propres aux échanges de vues que les jolies chaises *rococo* ou les bergères de tapisserie. Dans un des grands salons, on admire, entre tant d'autres œuvres d'art, le plus beau Véronèse qui soit au monde. De la

galerie des glaces, on a fait un buffet, où des laquais en grande livrée servent aux délégués des nations dans une vaisselle royale des pâtisseries, des viandes froides, du vin, du thé, des liqueurs. Partout ailleurs, le service est assuré par des matelots de la marine italienne, qu'on voit accourir au moindre appel, glisser d'un pas élastique à travers les salons, disparaître enfin par des portes qu'on n'avait point devinées. Comme toutes les anciennes demeures italiennes, le Palais-Royal abonde en portes secrètes et en escaliers dérobés. Quelles machinations sournoises, quels complots ténébreux vont s'ourdir dans cette somptueuse boîte à surprises?

LA MAISON DE LA PRESSE

Les journalistes aussi ont à Gênes leur palais : la vénérable Casa Patrone est devenue pour quelques semaines la *Casa della Stampa*. Que dirait Sophonisbe de Crémone, qui fut, après son mariage avec Horace Lomellini, la maîtresse de cette demeure, que diraient ses sœurs Europe, Anna et Lucie, qui en furent l'ornement, si elles revoyaient les salons que hanta Van Dyck, et où Sarzana peignit l'histoire d'Esther, convertis en bureaux de télégraphe et de téléphone, en office d'information, voire en bar américain?

La Tour de Babel, dont cette Conférence évoque si souvent l'image, me semble encore plus parfaitement réalisée à la Maison de la Presse qu'au Palais-Royal. Qu'est-ce que les délégués de trente-quatre Gouvernements européens? Ici ce sont toutes les nations du globe qui se rencontrent, échangent leurs impressions et leurs idées. Les journalistes appartenant aux « États refusés, » Turquie, Géorgie, etc... ne sont pas les moins assidus à Casa Patrone; les Américains y abondent. Du matin au soir, et presque du soir au matin, c'est une vaste foire aux nouvelles, trop souvent aux nouvelles tendancieuses et fausses. Au cours de cette semaine, il ne s'est point passé de jour, que quelque information perfide ne partît de la Maison de la Presse pour se répandre à travers les délégations. Je dois ajouter, bien à regret, que la plupart des fausses nouvelles ainsi lancées étaient de nature à gêner la politique française, en la faisant apparaître sous un jour défavorable, sinon odieux.

Chaque soir, l'une ou l'autre des délégations convie les journalistes étrangers à une petite conférence : un délégué ou un expert récapitule les faits de la journée, répond aux questions qu'on lui pose, éclaircit les doutes, réfute les objections. Les Russes excellent à ce petit jeu, qui n'est pas inoffensif. Ne croyez pas qu'ils se résignent à l'isolement de Rapallo. Leur plus fougueux orateur, Rakowski, se rend tous les soirs à l'hôtel de Gênes, pour haranguer les correspondants des journaux bourgeois : c'est ce qu'on nomme ici les *seven o'clock* des bolchévistes. Italiens et Américains y viennent en nombre. A l'une de ces réunions, nous avons eu l'étonnement d'apprendre qu'il n'y avait jamais eu et qu'il n'y aurait jamais de régime communiste en Russie. Je doute fort que les propos tenus ce soir-là par Rakowski aient été télégraphiés intégralement aux journaux de Moscou.

Les délégués allemands n'apportent pas moins de soin à maintenir le contact avec la presse étrangère : ils l'invitent fréquemment, soit à des conférences, soit à des discussions dites contradictoires. Le directeur du *Berliner Tageblatt*, M. Théodor Wolff, prête à la délégation une aide efficace. Dans la villa qu'il a louée pour la circonstance près de Santa-Margherita, il organise des thés-conférences ; Mme Wolff fait les honneurs; le journaliste berlinois, tantôt prend lui-même la parole, tantôt la cède à Schmidt ou à Rathenau. Comment certains correspondants étrangers résisteraient-ils à tant de séductions réunies?

ALLEMANDS ET RUSSES

Dès le premier jour, on eut ici le sentiment qu'avant de se rendre à notre imprudente invitation et de reprendre leur place dans le concert européen, les Allemands et les Russes avaient accordé leurs instruments. Les Russes n'avaient rien à perdre, les Allemands avaient beaucoup à craindre, et plus encore à gagner. Il était donc naturel que, dans la distribution des rôles, les protestations hardies, les initiatives insolentes fussent confiées aux délégués des soviets.

Au Palais de Saint-Georges, le contraste fut frappant, entre la modération de M. Wirth et l'arrogance de Tchitchérine. Il

ne fut pas moins remarquable les jours suivants, dans les séances de commission : les Allemands ne sortaient d'une réserve modeste, j'allais dire humble, que pour opposer à l'argumentation trop générale des Alliés quelque donnée de fait, quelque information statistique, aisément choisie dans le trésor d'une documentation admirable ; les Russes s'insurgeaient à tout propos, sans rien entendre, et parfois avant d'avoir rien compris.

Est-ce cette intransigeance qui amena M. Lloyd George à instituer, dans sa villa, une conférence préparatoire, purement privée, *unformal*, comme disent les Anglais, au cours de laquelle Français, Anglais, Italiens et Belges tenteraient de se mettre d'accord avec les délégués de Moscou sur les propositions formulées par les experts de Londres? Déjà, par deux fois, les Russes, prétextant l'ignorance où ils étaient, avant de venir à Gênes, touchant les conclusions des experts alliés, avaient demandé et obtenu qu'on retardât d'un jour la séance de la première sous-commission. Le matin du vendredi saint, Tchitchérine, Litvinoff et Krassine se rencontraient, à la villa De Albertis, avec les chefs des délégations alliées. A midi, la discussion n'était pas fort avancée : M. Lloyd George retint ses hôtes à déjeuner. MM. Barthou, Schanzer et Jaspar déclinèrent l'invitation ; les bolchévistes l'acceptèrent et partagèrent le repas du Premier anglais et de sa famille.

L'émotion fut considérable à Gênes, lorsqu'on connut le *lunch du vendredi saint*. Parmi les journalistes anglais quelques-uns tentaient d'excuser M. Lloyd George, s'appuyant sur le propos qu'on lui prêtait : « Je veux savoir ce que ces gens-là ont dans le ventre ! » la plupart étaient aussi scandalisés, et aussi sceptiques que nous l'étions nous-mêmes. Une heure et demie pour ouvrir le ventre à trois Orientaux, c'était vraiment fort peu. Le vendredi soir, la discussion n'ayant donné aucun résultat, on décidait d'y associer les experts. Le samedi soir, les délégués russes firent connaître leur réponse : aux revendications des Alliés, ils opposaient les leurs. Après avoir provoqué nous-mêmes la révolution en Russie, nous avions essayé de la combattre en suscitant contre le Gouvernement des Soviets des expéditions réactionnaires. Nous étions responsables des dommages causés à la Russie par Koltchak, par Youdénitch, par Denikine. Tous comptes faits, notre *debet*

s'élevait au total de cinquante milliards de roubles or. Tchitchérine déposa sur la table de M. Lloyd George ce mémoire d'apothicaire ; Krassine demanda la permission d'y ajouter le prix de quelques brise-glaces, confisqués indûment par les Anglais, et qui n'avaient pas été portés en compte. Un peu interloqués, les chefs des délégations alliées demandèrent à réfléchir, et invitèrent les Russes à en faire autant. En tout état de cause, la séance de la première sous-commission fut différée, jusqu'à ce que les représentants des Soviets eussent bien voulu faire connaître leur définitive résolution. Le samedi soir, je me permis de demander à un délégué allié, qui avait assisté à la Conférence, si l'on avait du moins imposé aux Russes un délai. « Non ! — me fut-il répondu. — Nous avons voulu éviter toute démarche qui eût le caractère d'un ultimatum. »

L'OPINION D'UN NEUTRE

Ainsi, par la seule volonté des délégués de Moscou, les travaux de la Conférence européenne étaient formellement suspendus. Il est vrai que la prolongation de cet arrêt pouvait être mise au compte des vacances prévues pour le dimanche et le lundi de Pâques. L'impression n'en devait pas être moins fâcheuse : j'eus tout loisir de le constater en rendant visite à quelques délégués des États neutres représentés à la Conférence. Voici ce que me dit l'un d'entre eux :

Les Allemands sont indignés ou feignent de l'être. Vous avez réuni une sorte de Conseil suprême, en vue d'étudier préalablement des problèmes comme ceux des dettes russes, de la reconstruction de la Russie, etc... Vous y avez admis les délégués des Soviets, vous en avez exclu ceux du *Reich* qui, aux termes de l'article 116 du traité de Versailles, sont directement intéressés à ces questions. Les représentants de la Petite Entente sont plus furieux encore : avez-vous oublié, par exemple, que les Russes ont emporté l'or roumain de la Bessarabie ? Ne vous étonnez donc pas que M. Bratiano soit parti brusquement pour Vienne et qu'il n'en revienne pas de si tôt Quant aux neutres non intéressés, comme les Suisses, les Espagnols ou les Scandinaves, ils se demandent si vous les avez

fait venir à Gênes pour... ne pas assister à une discussion qui tient toutes les autres en suspens, et dont l'objet leur est d'ailleurs à peu près indifférent.

« Mais venons à la Conférence elle-même. Nous avons le sentiment qu'en la convoquant, les Gouvernements alliés ont mis la charrue devant les bœufs. Quelle décision utile voulez-vous qui soit prise, touchant la reconstruction économique de l'Europe, tant que le problème des réparations n'est pas résolu? Voyez-vous le moyen de régulariser le cours des monnaies, de rétablir les trafics et les échanges internationaux, avant que soient connues les positions respectives de l'Allemagne et des Puissances dont l'Allemagne est débitrice? Voilà un premier point.

« En second lieu, nous avons tous la conviction, nous, les neutres, que cette Conférence, en dépit de l'étiquette dont on l'a affublée, est moins économique que politique. L'Angleterre est venue à Gênes avec l'intention bien arrêtée d'obtenir pour le Gouvernement des Soviets la reconnaissance *de jure*, sans laquelle ses financiers ne voudront pas risquer une livre sterling en Russie, ni ses commerçants une balle de marchandises. La France, de son côté, n'a consenti à envoyer ici des représentants qu'à la condition de voir reconnaître par le Gouvernement des Soviets les créances qu'elle possède et les intérêts qu'elle a acquis en Russie sous les Gouvernements précédents. Ces prétentions contradictoires ont inspiré aux Bolchévistes, qui par ailleurs sont d'accord avec les Allemands, une tactique bien naturelle : ils feront tout pour obtenir la reconnaissance *de jure*, voulue par l'Angleterre, en même temps que la réduction, sinon l'annulation des créances réclamées par la France. Leurs arguments, vous les connaissez aussi bien que moi : « La France disent-ils, insiste pour un paiement immédiat, dont elle a besoin, mais que nous sommes incapables de faire, quels que soient les engagements auxquels nous viendrions à souscrire. Nous paierons quand nous aurons commencé à produire. Le rétablissement de notre production est subordonné à l'introduction de capitaux étrangers, et ces capitaux ne viendront chez nous que si nous sommes juridiquement admis dans le concert des nations. »

Tout cela, vous le voyez, c'est de la politique; ou, plus exactement, c'est de la dialectique, ce qui est pire. Les Tchéco-

Slovaques, qui connaissent bien les Russes, ont été plus adroits que vous : ils se sont bornés à rétablir avec eux des relations commerciales, envoyant à Moscou une représentation *ad hoc* et accueillant à Prague, sous la réserve d'une étroite surveillance, une mission russe purement technique. C'est autant qu'il en faut pour assurer aux commerçants les garanties indispensables et pour permettre à la Tchéco-Sloyaquie de réaliser, en moyenne, sur les territoires de la Russie soviétidue, pour quarante millions (couronnes tchèques) d'affaires par mois.

« Les experts neutres sont unanimement sceptiques sur les résultats pratiques de la Conférence de Gênes. Résignés à ne rien obtenir sur ce terrain, ils se contentent de profiter de l'occasion qui leur est offerte, de rencontrer ici, sans déplacement et à peu de frais, beaucoup de gens avec qui ils peuvent causer avec profit et même conclure parfois des arrangements avantageux. Ils ne font en cela que suivre l'exemple que leur donnent des hommes d'affaires, venus de Suède, de Hollande ou d'Amérique, pour négocier des concessions, ajuster des contrats ou passer des marchés. La Conférence de Gênes est vouée à l'échec; la Foire de Gênes sera peut-être un grand succès. »

LE COUP DE THÉATRE

Le lundi 17 avril, dans l'après-midi, je m'entretenais au Palais-Royal avec quelques experts étrangers, lorsque se répandit la nouvelle que les Allemands et les Russes avaient conclu la veille, à Rapallo, un accord en bonne forme. Les précisions fournies ne laissaient aucun doute sur la réalité de l'événement. Restaient à connaître les raisons que les Allemands invoqueraient pour justifier l'audace inouïe de leur action. Je les rapporte ici pour ce qu'elles valent.

« Depuis le mois de novembre 1918, — disent les Allemands, — nous étions en proie au cauchemar que nous infligeait l'article 116 du traité de Versailles, article qui réservait aux Russes le droit d'exiger de nous des réparations. Nous avons entrepris de négocier avec eux. Le Gouvernement des Soviets ne consentait à abandonner son droit, que si nous renoncions, pour notre part, à faire valoir nos revendications contre les en-

treprises russes socialisées. Nous avons fini par tomber d'accord sur la base de cette concession réciproque. Le traité aurait pu être signé à Berlin, il y a un mois. Mais nous avons été pris d'un scrupule : puisque nous venions à Gênes, ne devions-nous pas d'abord essayer d'obtenir des Alliés la suppression de l'article 116? Quatre jours après notre arrivée ici, M. Lloyd George inaugure, à la villa De Albertis, des conciliabules où les Russes sont admis, et dont nous sommes exclus. Ces conversations se poursuivent durant plusieurs jours ; nos agents de renseignement nous avisent qu'elles vont aboutir à d'importants résultats. Ces résultats ne pouvaient être acquis qu'à nos dépens. Soucieux de n'être point joués, nous avons aussitôt signé l'accord avec les Russes. »

Le matin, M. Lloyd George a manifesté très directement aux délégués allemands sa surprise et son indignation. Ma seule inquiétude — et je ne me tiens pas de l'avouer ici, — est que la France ne fasse une fois de plus les frais d'une réconciliation qui ne lui est nullement indispensable, et qui ne servira que les desseins, très particuliers, du Premier ministre de la Grande-Bretagne. Hier soir, dînant chez M. Albert Thomas avec quelques représentants des démocraties européennes, M. Lloyd George fit cette déclaration : « Si la Conférence de Gênes aboutit à un échec, c'est la ruine de l'Europe ! » Toute la question est de savoir par quels moyens le Premier anglais prétend assurer le succès de la réunion qu'il a provoquée et qu'il se flattait de diriger en maître.

REVUE LITTÉRAIRE

LES DRÔLES D'IDÉES DES GONCOURT (1)

L'Académie Goncourt a entrepris de publier, en attendant le fameux journal, une « édition définitive » des œuvres de ses fondateurs. Elle a donné jusqu'à présent *Germinie Lacerteux*, *la Fille Élisa* et *Chérie*. Chacun des volumes contient une « postface » de l'un des académiciens. La « postface » de *Germinie Lacerteux*, par M. Gustave Geffroy, bien faite et avec beaucoup de soin, riche de renseignements bibliographiques et de remarques précieuses, aurait dû servir de modèle aux deux autres, qui sont bâclées. Je viens de relire ces romans, dont j'avais un bon souvenir : la lecture nouvelle a effacé le bon souvenir ; j'en suis fâché.

Edmond de Goncourt raconte, dans la préface de *Chérie*, qu'un jour, peu de temps avant la mort de son frère, tous deux étaient à se promener au Bois de Boulogne. Silencieuse promenade. Soudain, Jules de Goncourt s'arrête et dit : « Ça ne fait rien, vois-tu, on nous niera tant qu'on voudra... il faudra bien reconnaître que nous avons fait *Germinie Lacerteux*... et que *Germinie Lacerteux* est le livre-type qui a servi de modèle à tout ce qui a été fabriqué depuis nous, sous le nom de réalisme, naturalisme, etc. Et d'un ! » Voilà le premier argument d'orgueil ou de réconfort. Le deuxième : les Goncourt ont imposé à leurs contemporains, « par les écrits, par la parole et par les achats, » le goût de l'art et du mobilier XVIIIe siècle, tandis que, sans eux, l'on en serait encore à la commode d'acajou ; « et de deux ! » Enfin, les Goncourt ont mis à la mode les « japonaiseries » et sont

(1) *Germinie Lacerteux*, par Edmond et Jules de Goncourt ; *la Fille Élisa* et *Chérie*, par Edmond de Goncourt, « édition définitive » (Flammarion et Fasquelle, éditeurs).

les « propagateurs de cet art en train, sans qu'on s'en doute, de révolutionner l'optique des peuples occidentaux; et de trois! » Jules concluait : « Eh! bien, quand on a fait cela, c'est vraiment difficile de n'être pas *quelqu'un* dans l'avenir. » Edmond, quinze ans plus tard, se disait que le « promeneur mourant du Bois de Boulogne » avait probablement raison.

Mais oui, les Goncourt sont quelqu'un! Laissons de côté leurs deuxième et troisième arguments, la « japonaiserie », l'art et le mobilier XVIIIe siècle : ils sont quelqu'un dans la littérature, quelqu'un de très important, de très influent. La question ne sera que de savoir s'ils ne sont pas quelqu'un de très influent, qui s'est trompé, dont l'influence a été très mauvaise.

Les Goncourt avaient une doctrine, et que l'on trouve dans *Germinie Lacerteux*, l'un de leurs premiers romans, et que l'on retrouve dans *Chérie*, le dernier roman du survivant. Est-ce qu'ils ont inventé leur doctrine d'abord et conformé leurs romans à leur doctrine? Les romans et la doctrine sont, en deux fois, l'expression de leurs goûts, de leurs aptitudes et aussi de leurs infirmités. Nos opinions ne sont-elles pas nos poèmes les plus naïfs et, sur un ton qui n'est pas humble, nos aveux? Par exemple, les Goncourt n'avaient pas beaucoup d'imagination : en pareil cas, l'on préconise l'excellence du réalisme.

La philosophie des Goncourt, si j'ose ainsi parler, leur philosophie de romanciers se résume en trois commandements que je rédige à leur manière : faire moderne, faire scientifique et faire artiste.

Ce mot « moderne, » les enchante et leur impose; on dirait qu'ils subissent un prestige. Or, les « japonaiseries » les plus charmantes et qu'ils célébraient à merveille n'étaient pas toutes récentes? Récentes chez nous ; et ils les lançaient, comme le dernier cri. L'art du XVIIIe siècle? Méconnu : ils venaient de le découvrir. D'ailleurs, il s'agit de littérature; en littérature, ils ne sont pas réactionnaires le moins du monde.

Ils inventent le roman moderne. C'est, à coup sûr, leur croyance et leur prétention superbe. On écrivait des romans, avant eux ? Oui : des romans faux ; et deux sortes de romans faux, œuvres polissonnes, œuvres consolantes. Ils écartent la polissonnerie et la consolation. Leur roman, c'est le roman vrai, le roman moderne.

Ils demandent à leurs lecteurs : êtes-vous, oui ou non, des hommes du XIXe siècle? Oui, répondent leurs premiers lecteurs, avec

une bonne foi imprudente, ne sachant pas à quoi les engage leur réponse. Elle les engage à lire *Germinie Lacerteux* et *la Fille Élisa* : « Vivant au XIXe siècle, dans un temps de suffrage universel, de démocratie, de libéralisme, nous nous sommes demandé si ce qu'on appelle *les basses classes* n'avait pas droit au roman ; si ce monde sous un monde, le peuple, devait rester sous le coup de l'interdit littéraire et des dédains d'auteurs qui ont fait jusqu'ici le silence sur l'âme et le cœur qu'il peut avoir. Nous nous sommes demandé s'il y avait encore, pour l'écrivain et pour le lecteur, en ces années d'égalité où nous sommes, des classes indignes, des malheurs trop bas, des drames trop mal embouchés, des catastrophes d'une terreur trop peu noble. Il nous est venu la curiosité de savoir si, dans un pays sans caste et sans aristocratie légale, les misères des petits et des pauvres parleraient à l'intérêt, à l'émotion, à la pitié, aussi haut que les misères des grands et des riches ; si, en un mot, les larmes qu'on pleure en bas pourraient faire pleurer comme celles qu'on pleure en haut... » Ces Goncourt ne sont pas des écrivains concis. Résumons-les : au nom de la démocratie, du libéralisme et du suffrage universel, ils réclament le droit, qu'on ne songe pas à leur chicaner, le droit de choisir dans le peuple, et fût-ce très bas, les héros et les héroïnes de leurs romans. Ne dirait-on pas qu'ils viennent d'inventer le roman du peuple ?

Mais l'ont-ils inventé? Victor Hugo leur écrit le 1er juin 1865 : « J'ai lu *Germinie Lacerteux*. Votre livre, messieurs, est implacable comme la misère. Il a cette grande beauté, la Vérité. Vous allez au fond, c'est le devoir, c'est aussi le droit... » Victor Hugo était prodigue de ces louanges qu'il assénait fort bien. Mais il ajoute : « J'ai fait comme vous cette étude. J'ai marché dans ce labyrinthe d'abord à tâtons, puis j'ai fini par saisir le fil conducteur. Cela vous arrivera comme à moi... » Victor Hugo se souvient d'avoir écrit *les Misérables*, roman du peuple, et que les Goncourt semblaient oublier. Il a raison : ce n'était pas, en 1865, une prodigieuse nouveauté, de choisir ses héros dans la populace. Victor Hugo invite poliment les Goncourt à se considérer comme ses élèves, de bons élèves et qui feront des progrès, s'ils travaillent : est-ce qu'ils n'ont pas déjà le sentiment de « la pitié pour le faible » et de « l'amour pour le souffrant? » Allons, courage !

Notre littérature, avant les Goncourt et Victor Hugo, a-t-elle négligé le peuple? Jamais, et non pas même aux époques les moins démocratiques, au XVIIe siècle, pourvu qu'on ne borne point aux

seules tragédies la littérature de ce temps, et pendant la Renaissance, et pendant le Moyen Age. Le véritable maître des Goncourt, auteurs de *Germinie Lacerteux* et de *la Fille Élisa*, était un homme de l'ancien régime, Restif de la Bretonne. Est-ce que les Goncourt ne s'en doutaient pas? Le 17 septembre 1888, Edmond de Goncourt déjeune avec Alphonse Daudet. La causerie les mène à « l'étude d'après nature des êtres et des choses de notre vieux territoire, » étude qu'avaient entreprise au XVIIIe siècle, dit Goncourt, les Restif de la Bretonne, les Jean-Jacques Rousseau, les Diderot; puis une littérature « rapportée des pays exotiques par Bernardin de Saint Pierre, par Chateaubriand, et ne correspondant pas au tempérament français, » dit Goncourt, survint et enraya l'entreprise de Diderot, de Jean-Jacques et de Restif... C'est de Restif que dérivent les auteurs de *Germinie Lacerteux* et de *la Fille Élisa*. Seulement Restif, dans son ignominie, a une espèce de génie très amusant : ridicule, abominable, une espèce de génie cependant. Il a ses toquades. Les Goncourt n'ont pas de génie, mais une application persévérante et une assiduité bientôt ennuyeuse. Ils ont une morne sagesse et, jusque dans l'erreur, une allure un peu compassée. Ah! que Restif est un autre homme, un fol et admirablement comique!...

Les Goncourt ne plaisantent pas et ne veulent pas être plaisants. Les Goncourt sont terriblement occupés de leurs droits et de leurs devoirs; et voilà ce qui les engonce. Leurs droits : tout raconter, ce qui est laid, ce qui est sale et ce qui est fastidieux. Leurs devoirs : identiques à leurs droits. Et ils ont l'arrogance de gens qui, en réclamant leurs droits, revendiquent la liberté d'accomplir leurs devoirs.

Au mois d'octobre 1864, les Goncourt lisent à l'éditeur Charpentier quelques chapitres de *Germinie Lacerteux* : « A l'endroit où Germinie raconte qu'en arrivant à Paris elle était couverte de poux, Charpentier nous dit qu'il faudra mettre « de vermine » pour le public. Au diable ce public auquel il faut cacher le vrai et le cru de tout! Quelle petite maîtresse est-il donc, et quel droit a-t-il à ce que le roman lui mente toujours, lui voile éternellement tout le laid de la vie? » Et les Goncourt ont laissé, malgré la remontrance de l'éditeur : « En arrivant, j'étais couverte de poux. » C'était leur droit, c'était leur devoir! ils n'ont pas flanché; ils sont joliment fiers de ne cacher, de ne voiler ni « le vrai », ni « le cru », ni « le laid » de la vie. La vermine les eût déshonorés : le pou est brave.

Ils croient sincèrement que leur honneur d'écrivains est engagé dans la querelle du pou et de la vermine, et qu'ils seraient pusilla-

nimes en écartant l'expression la plus malpropre. Ne leur parlez pas de ce qu'on appelle décence ou bon goût. Petite chose, le bon goût, si l'on a juré de peindre « tout le laid de la vie » et de le peindre sans faiblesse ni vergogne! Cependant, il faut quelquefois transiger avec cette petite chose, le bon goût. Le faut-il?

Mais oui. On lit, dans le *Journal des Goncourt*, à la date du 23 octobre 1864 : « Je retire ceci, comme trop vrai, de mon manuscrit de *Germinie Lacerteux*, lors de ses couches à la Bourbe... » Suit l'atroce récit de l'opération dite césarienne, deux longues pages que les Goncourt avaient gaillardement écrites et qu'ils retirent. Ne sont-ils pas contents de ces deux pages? Ils les retirent « comme trop vraies. » Il y a donc une sorte de vérité qui leur paraît excessive? Assurément! Et ils l'avouent. M. J.-H. Rosny aîné, dans la « postface » de *Chérie*, raconte qu'Edmond de Goncourt a utilisé, pour ce roman, de très nombreuses lettres de femmes ou de jeunes filles : « les unes curieuses par la finesse psychologique, les autres par un réalisme qui parfois ne laissait pas d'être un peu choquant. Goncourt n'en a utilisé qu'une partie. Quelle que fût sa largeur d'idées en matière d'art, il avouait que certaines, riches en détails physiologiques, n'eussent pu figurer que dans ces recueils secrets qu'on se passe sous le manteau. » Second aveu ! Mais alors, s'il y a un excès de vérité que le bon goût condamne et que l'écrivain supprime, ce n'était pas la peine d'envoyer au diable ce public dégoûté qui refuse « le vrai et le cru de tout : » ce n'était pas non plus la peine de lui infliger « les poux, » s'il avait de la patience pour la simple « vermine ; » enfin, ce n'était pas la peine de le mépriser tout uniment parce qu'il ne plaçait pas juste au même point que vous le plus de vérité supportable.

Quand parut *Germinie Lacerteux*, la critique se fâcha : elle n'était point, en ce temps-là, complaisante comme aujourd'hui. Merlet décria cette « littérature putride, » ce délit contre « l'art, le goût et la politesse des lettres françaises ; » il accusa les Goncourt d'avoir commis un « attentat littéraire ; » il dénonça « une mise en scène calculée pour un effet de surprise bruyante. » Charles Monselet, charmant écrivain qu'on a tort de ne pas relire, traita cette *Germinie Lacerteux*, avec indulgence, de « fange ciselée; » l'indulgence est, à mon avis, de remarquer la ciselure. Un bon article, d'un jeune homme inconnu encore, Émile Zola : l'œuvre, dit-il, est grande, la manifestation d'une forte personnalité ; il y admire « une indomptable énergie, un mépris souverain du jugement des sots et des timides, une audace large et superbe, une vigueur extrême de coloris et de pensée, un

soin et une conscience artistiques rares en ces temps de productions hâtives et mal venues. » Mais, avant de complimenter ainsi les Goncourt, le jeune Zola déclare cette *Germinie* « excessive et fiévreuse. » Et, de sa part, c'est un éloge; il en avertit le lecteur : il confesse qu'il a le goût « dépravé, » qu'il aime « les ragoûts littéraires fortement épicés. » Peut-être sera-t-on de l'avis de Monselet, gourmand judicieux, s'il trouve trop fortement épicé le ragoût dont le jeune Zola fit ses délices.

Les Goncourt, amateurs d'art et historiens de l'art le plus élégant, sont la délicatesse même : toute délicatesse les abandonne, dès qu'ils écrivent *Germinie Lacerteux*. La drôle d'aventure !

Ou plutôt, ils mettent leur délicatesse, pour ainsi dire, au supplice. Je ne crois pas qu'ils aient aucun plaisir à écrire cette sale histoire. Ça les dégoûte. On lit, dans leur *Journal*, 30 mai 1864 : « Il est bien étrange que ce soit nous, nous entourés de tout le joli du XVIIIe siècle, qui nous livrions aux plus sévères, aux plus dures, aux plus répugnantes études du peuple et que ce soit encore nous, chez qui la femme a si peu d'entrée, qui fassions de la femme moderne, la psychologie la plus sérieuse, la plus creusée. » Ils reconnaissent que ces études leur sont « répugnantes. » Quelques années après la mort de Jules de Goncourt, le survivant prépare *la Fille Élisa*; et, le 22 août 1875, il note : « Aujourd'hui, je vais à la recherche du document humain, aux alentours de l'École militaire. On ne saura jamais notre timidité naturelle, notre malaise au milieu de la plèbe, notre horreur de la canaille, et combien le vilain et laid document, avec lequel nous avons construit nos livres, nous a coûté. Le métier d'agent de police consciencieux du roman populaire est bien le plus abominable métier que puisse faire un homme d'essence aristocratique... » Restez donc chez vous, noble Edmond de Goncourt; et, parmi « le joli du XVIIIe siècle, » imaginez une gracieuse anecdote, fût-elle un peu libertine et que votre cher Frago eût approuvée!... Pas du tout : et l'auteur de la *la Fille Élisa*, courageux, cherche aux alentours de l'École militaire le document humain qui le dispense de se croire aucunement futile. Peu à peu, la besogne le divertit : « L'attirant de ce monde neuf, qui a quelque chose de la séduction d'une terre non explorée, pour un voyageur, puis la tension des sens, la multiplicité des observations et des remarques, l'effort de la mémoire, le jeu des perceptions, le travail hâtif et courant d'un cerveau qui *moucharde* la vérité, grisent le sang-froid de l'observateur et lui font oublier, dans une sorte de fièvre, les duretés et les dégoûts

de son observation. » Ça le dégoûte et ça le grise! Le lecteur de *Germinie Lacerteux* et de *la Fille Élisa*, qui n'éprouve pas la griserie, le dégoût lui reste. Et le jeune Zola, que la griserie anime, confesse (ou proclame) qu'il a le goût dépravé.

La Fille Élisa vient de paraître : scandale; on parlait de poursuites. Goncourt dîne chez la Princesse Mathilde. Elle le regarde « avec une tendresse un peu intriguée; » elle lui dit : « Comme vous faites des choses qui vous ressemblent peu! C'est abominable! c'est abominable!... » Et, ajoute Goncourt, « elle fuit ma réponse. » Qu'est-ce qu'il aurait donc répondu? Qu'il avait peint la vérité, qu'il l'avait peinte avec bravoure.

Cette bravoure, dont se vantent les écrivains en pareil cas, est excellente ou inutile selon l'usage qu'ils en font. Je ne leur sais pas gré d'une bravoure qu'ils n'emploieraient qu'à offenser le bon goût; je leur saurais gré d'une timidité qui les rendrait de plus agréables conteurs.

Puis la bravoure d'un auteur, au bout de quelque temps, ne se voit plus, cette bravoure qu'il y eut à étonner les contemporains, à encourir leur blâme ou leur dédain ; ni la bravoure, ni l'audace. Il n'est rien de plus vain que l'audace, en littérature, je vous le jure! Il n'est rien de plus facile et rien qui laisse moins de traces. Veuillez relire *Germinie Lacerteux* et *la Fille Élisa*; informez-vous : on vous dira que ces romans étaient hardis, l'un en 1865, et l'autre en 1877. Jamais vous ne vous en apercevriez, si les témoignages des Goncourt et de leurs amis ne vous avertissaient d'y songer. Vous n'êtes pas scandalisés, mais importunés par tant de mornes turpitudes qui sont les deux histoires de Germinie et d'Élisa. Les audaces démodées ont un pauvre petit air et ne suffisent pas à orner les romans très ennuyeux. Goncourt a beau vous répéter : « C'est moderne; c'est la vérité moderne; l'art moderne, » et moderne à tout bout de champ, — ce ne l'est plus!

Demandez-leur ce qu'ils entendent par le roman moderne; ils ont un autre mot : scientifique. Le roman n'était, avant eux, — ils vous le diront, — qu'un jeu frivole. Badinage, autrefois; et maintenant : « Aujourd'hui que le roman s'élargit et grandit, qu'il commence à être la grande forme sérieuse... » sérieuse! et ne comptez pas rire ; vous n'êtes pas là pour vous amuser... « passionnée, vivante, de l'étude littéraire et de l'enquête sociale, qu'il devient, par l'analyse et par la recherche psychologique, l'histoire morale contemporaine, aujourd'hui que le roman s'est imposé les études et les devoirs de la

science, il peut en revendiquer les libertés et les franchises. » Ces libertés et franchises, revendiquées par les deux frères dans leur préface de *Germinie Lacerteux*, Edmond de Goncourt les réclame encore, et « hautement et bravement » pour sa *Fille Elisa*, livre, dit-il, « austère et chaste » et qui ne vous propose qu'une « méditation triste. » Un roman triste, je l'accorde; mais chaste? Élisa en rougirait. Goncourt n'en recommande pas la lecture aux « jeunes demoiselles. » Mais écoutez-le : « Il m'a été impossible parfois de ne pas parler comme un médecin, comme un savant, comme un historien... » Mais pourquoi donc? Vous n'êtes ni un historien, ni un savant, ni un médecin : vous êtes un romancier... C'est la même chose, du moment que le roman moderne est scientifique! « Il serait vraiment injurieux pour nous, la jeune et sérieuse... » il y tient !... « sérieuse école du roman moderne, de de nous défendre de penser, d'analyser, de décrire tout ce qu'il est permis aux autres de mettre dans un volume qui porte sur sa couverture : *Étude* ou tout autre intitulé grave... » Injurieux? Tout bonnement on vous invite à ne pas vous improviser historien, savant, médecin. Vous-même, ne vous êtes pas cru le droit de laisser, dans votre roman de *Germinie Lacerteux*, le récit de l'opération césarienne, « trop vraie, » vous l'avez bien senti, non pour un livre de médecine, mais pour un roman. Vous l'avez très bien senti : ne faites pas semblant de croire que les auteurs de *Germinie Lacerteux* étaient médecins. L'auteur de *Chérie*, le voici : « le roman de *Chérie* a été écrit avec les recherches qu'on met à la composition d'un livre d'histoire... » Toujours la science; l'historien succède au médecin : tous deux savants. Du reste, le médecin ne s'éloigne pas et, le cas échéant, vient en aide à l'historien, qui l'appelle en consultation.

Les Goncourt se piquent de donner à leurs romans « l'exactitude des sciences exactes et la vérité de l'histoire. » Est-ce là un bel idéal? Sans doute! Mais l'idéal du roman? Pas du tout!

L'erreur des Goncourt, la voici. On lit, dans la préface de *Germinie Lacerteux :* « Le public aime les romans faux ; ce roman est un roman vrai... Il aime les petites œuvres polissonnes, les mémoires de filles, les confessions d'alcôves, les saletés érotiques, le scandale qui se retrousse dans une image aux devantures des libraires : ce qu'il va lire est sévère et pur. Qu'il ne s'attende point à la photographie décolletée du plaisir : l'étude qui suit est la clinique de l'amour. » Eh bien! je ne vais pas, contre les Goncourt, prendre la défense d'une littérature polissonne; certes non! Mais, si la polissonnerie est un exécrable moyen de divertir le lecteur, il y a d'autres

moyens de le divertir : et le projet de divertir le lecteur me paraît bien recommandable ; je ne crois pas qu'un romancier de chez nous et de notre temps ait mieux à faire. Tandis que la « clinique de l'amour » serait la besogne des médecins.

Pourquoi veut-on que la littérature se mêle éperdument de ce qui ne la regarde pas? C'est dangereux plus que jamais à notre époque, où les idées scientifiques se répandent un peu partout, se galvaudent et, en courant, se détériorent. Les sciences véritables sont de plus en plus difficiles et retirées : ce qu'on en voit dehors n'est que leur caricature. Nous autres ignorants vivons sur des idées scientifiques merveilleusement fausses, à la propagation desquelles ont beaucoup servi maints romanciers et autres personnes incompétentes.

Ne serait-ce pas une excellente méthode, si l'écrivain qu'une idée ou un sujet de livre tente se demandait d'abord quelle façon d'écrire et quelle forme littéraire convient le mieux en l'occurrence? Le roman, le drame, l'essai ou le traité discursif? Il y a des sujets de romans qui ne sont pas des sujets de théâtre, et des études médicales qu'on aurait tort de mettre en musique, et des « cliniques de l'amour » qui ne feront pas de jolis romans. On dira que je réduis le roman, — le roman moderne ! — à peu de chose, à n'être qu'un divertissement ? Je voudrais que le romancier consentît que la règle, disait Molière et disait Racine, est de plaire. Ils le disaient de la comédie et de la tragédie : et disons-le du roman. D'ailleurs, la polissonnerie n'est pas indispensable : et ces Goncourt ont la dialectique facile en n'opposant à leurs romans « sérieux, graves », médicaux, scientifiques et terriblement dénués de frivolité, que la polissonnerie. On n'interdit pas au romancier de « penser » : les penseurs ne sont pas toujours ennuyeux ; on en connaît de drôles.

Mais la « clinique de l'amour », dans un roman, se dénature à un tel point qu'il faut que les Goncourt, avec bonne foi, protestent contre l'intention que vous leur prêteriez de composer des romans libidineux. Calomnie ! Et les Goncourt étaient l'austérité même. Seulement, le lecteur d'un roman n'est pas l'austérité même ; et vous l'avez induit en erreur, quand vous lui présentiez votre « clinique de l'amour », très scientifique, sous la forme d'un roman.

Ce qui rend plus singulière et malheureuse la volonté scientifique des Goncourt, c'est qu'ils n'étaient pas du tout faits pour la science. Il leur manquait ce que Flaubert appelle impassibilité, une tranquillité de jugement qui vous permet de voir clair et de ne pas mêler à

l'objet que vous regardez vos préférences, vos antipathies, enfin votre émoi. Dans le passage que j'ai cité, où ils revendiquent pour le roman les libertés et les franchises de la science, un mot leur échappe : ils demandent que le roman soit une étude sérieuse, vivante et « passionnée; » or, la science exige que l'observateur se dégage autant que possible de ses passions. C'est le premier devoir, et dont les Goncourt sont incapables. Ne s'en aperçoivent-ils pas? Et ils le disent, non seulement avec la bonne foi qui est leur caractère, avec une espèce de coquetterie. Consultons-les sur eux-mêmes, qui se connaissent assez bien.

En 1872, ils avaient écrit, pour leur *Journal*, une préface où ils disaient : « Nous ne nous cachons pas d'avoir été des créatures passionnées, nerveuses, maladivement impressionnables, et par là quelquefois injustes. Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que, si parfois nous nous exprimons avec l'injustice de la prévention ou l'aveuglement de l'antipathie irraisonnée, nous n'avons jamais menti sciemment sur le compte de ceux dont nous parlons... » J'en suis sûr! Toujours est-il qu'avec tout leur amour de la vérité les voilà passionnés, nerveux, maladivement impressionnables et fort incertains de ce qui leur a semblé la vérité. Le 17 janvier 1865, ils écrivent : « Notre *Germinie Lacerteux* a paru hier. Nous sommes honteux d'un certain état nerveux d'émotion. Se sentir l'outrance morale que nous avons, et être trahis par des nerfs, par une faiblesse maladive, une lâcheté du creux de l'estonac, une *chifferie* du corps. Ah! c'est bien malheureux de n'avoir pas une force physique adéquate à sa force morale... » Qu'est-ce qui les tourmente? Ils redoutent le scandale que fera *Germinie Lacerteux*, les poursuites peut-être, enfin mille ennuis. Bref, ils ont « les entrailles inquiètes; » et « c'est la misère de nos natures si fermes dans leurs audaces, dans leurs vouloirs, dans leur poussée vers le vrai, mais trahies par cette loque en mauvais état qui est notre corps... » Conclurons-nous de là qu'ils sont les mêmes, tout frémissants, déraisonnables dans leur tâche d'observateurs et de romanciers? Oui; et à leur invitation, car ils ajoutent : « Après tout, ferions-nous sans cela ce que nous faisons? La maladie n'est-elle pas pour un peu dans la valeur de notre œuvre? » La maladie est pour beaucoup dans leurs ouvrages, mais ne donne pas à leurs ouvrages une qualité scientifique. Voilà des gens qui se réclament de la science et qui affichent, avec une loyauté peu réfléchie, tous les signes de leur inaptitude scientifique.

Leurs personnages sont des malades, à leur ressemblance. Ni

Germinie Lacerteux ni la fille Élisa n'ont les nerfs en bon état. Chérie souffre d'une « délicatesse nerveuse toute particulière. » Chérie est, dans son élégance raffinée, aussi « rare » que sont « rares » dans leur ignominie Élisa et Germinie. Or, la maladie n'est pas moins « vraie » que la santé? Non; mais il faut que le médecin soit bien portant.

La science exige de qui la veut servir une certaine abnégation... Et l'on me dira : qu'importe ? Les Goncourt ne sont pas des savants ; jugez-les comme des romanciers... Mais non ! car c'est au nom de la Science et pour accomplir une besogne de savants qu'ils ont fourré dans leurs romans tout ce qui en est le caractère, à mon avis, le plus désagréable... Cette abnégation que la Science exige, les Goncourt l'avaient si peu qu'ils ne cessaient d'affirmer leur vive originalité, leur singularité même. Ils réclamaient le renom de savants et d'artistes et, parmi les artistes, le renom des plus étonnants écrivains que l'on connût.

Lisez la préface de *Chérie* : « Quoi ! nous les romanciers,... nous perdrions l'ambition d'avoir une langue rendant nos idées, nos sensations, nos figurations des hommes et des choses, d'une façon distincte de celui-ci ou de celui-là, une langue personnelle, une langue portant notre signature, et nous descendrions à parler le langage *omnibus* des faits-divers!... » Les Goncourt, au XIXe siècle, époque de suffrage universel et de démocratie, ne s'adressent pas au peuple, mais à « ceux qui ont le goût le plus précieux, le plus raffiné de la prose française. » Il ne leur suffit pas de bien écrire ; et même, au sens que donnent à ce mot les grammairiens, ils s'en moquent: mais ils veulent écrire « personnellement. » C'est un parti pris... A mon avis, la vraie originalité du style, la meilleure et très bonne, est involontaire.

Et les Goncourt ont inventé, à leur usage qui malheureusement devint l'usage de leurs amis, de leurs élèves et d'un grand nombre de mauvais écrivains dénués de bonhomie autant que de grammaire, cet abominable galimatias, l' « écriture artiste, » comme ils l'appelaient.

Je crois que Jules de Goncourt était moins mauvais écrivain que son frère. En tout cas, *Germinie Lacerteux* est d'une langue moins saugrenue que *la Fille Élisa* ou *Chérie*. Médiocre, d'ailleurs, et fautive... Mais oui, fautive; et ce n'est pas une raison parce qu'on a raillé « les ombres de MM. Noël et Chapsal, » pour qu'il soit excellent d'écrire : « Le père était parti au pays... » ou bien : « La laissant en tête à tête avec les volumes reliés en vélin blanc... » ou bien : « Le chatouillement et le soulagement d'un pansement... » ou bien : « Il en

était las, dégoûté, insupporté... » ou bien : « Les médicamentations coûteuses... » ou bien : « A peine s'il la sortait de loin en loin... » ou bien : « De petits yeux rapetissés et ravivés par un clignement de petite fille qui mouillait et allumait leur rire... » ou bien. « Dans la chambre, en avançant, il semblait à Mlle de Varandeuil déranger un épouvantable tête-à-tête de la Maladie et de l'Ombre, où Germinie cherchait déjà dans la terreur de l'invisible l'aveuglement de la tombe et la nuit de la mort... » Il n'y a pas d'écriture artiste qui tienne ; et tout cela n'est qu'imprudence ou naïve ou prétentieuse.

Mais Edmond de Goncourt a perfectionné le goncourisme : il en a fait la chose du monde à la fois la plus désolante et la plus comique. Ses deux trouvailles principales et très voyantes sont le néologisme perpétuel et la substitution des mots abstraits à des mots concrets et qui vaudraient beaucoup mieux. Hélas ! même pour fabriquer des barbarismes, il a peu d'imagination : « la bouche sourieuse... les endormements... les enfermements... l'allumement des sens... les verrées de vin... », petites merveilles ! C'est par les mots abstraits qu'il obtient des effets qui l'ont sans doute le mieux enorgueilli. Trois pages de *la Fille Élisa* vous offrent ce bouquet de jolies phrases : « En le saisissement de ce mortel *oui*, du froid passe dans tous les dos... On aperçoit des gestes irréfléchis, errants, des mains boutonnant, sans y prendre garde, un habit sur les battements d'un cœur... L'accusée s'assied, s'agitant dans un dandinement perpétuel sur le grand banc... Un larmoiement intérieur lui fait la narine humide... Des paroles basses sont échangées sous des acquiescements de fronts pâles... La condamnée, se jetant en avant dans un élancement suprême, et la bouche tumultueuse de paroles qui s'étranglent... », etc. Voilà l'écriture artiste : le style d'écrivains mal doués et qui n'ont pas de résignation.

Ce qui me fâche est que l'auteur de *Chérie*, pour écrire ainsi, prétende se ranger sous l'autorité de Joubert, lequel engageait Chateaubriand à « chanter son propre ramage. » Or, Joubert eût détesté le ramage des Goncourt ; et leurs romans ? Voyez ce qu'il a dit des romans de l'anodine Mme Cottin, qui lui faisaient horreur, à moins de frais.

André Beaunier.

REVUE DRAMATIQUE

VARIÉTÉS : *la Belle Angevine*, comédie en trois actes, par MM. Maurice Donnay et André Rivoire. — ODÉON : *Une danseuse est morte*, pièce en trois actes, par M. Le Bargy.

Il y a longtemps que je n'avais pris à une comédie autant de plaisir. Ces trois actes spirituels et légers n'ont pas seulement la malice, la finesse d'observation et la gaîté qu'on pouvait attendre de MM. Maurice Donnay et André Rivoire. Ils valent encore par le mouvement, l'intérêt de curiosité habilement ménagé, le dessin élégant et sûr. C'est la veine de Meilhac et Halévy retrouvée. Je ne crois pas qu'il y ait pour ce genre de théâtre un plus complet éloge.

Ce qui donne à la pièce son originalité, c'est la surprise qui nous attend au second acte, et qui « change tout, donne à tout une face imprévue. » Pendant une moitié de la pièce, nous pouvions croire qu'il s'agissait uniquement de nous peindre, une fois de plus, le monde de la fête. Nous avons été ravis de l'ingénieux revirement qui, en cours de route, nous a découvert, derrière le décor parisien, une fine comédie sentimentale.

Donc, nous voici dans le petit hôtel qu'un des hommes les plus en vue du Paris qui s'amuse, le baron Mongerey, achève de meubler pour sa nouvelle amie, Huguette Valois. Ce soir, pendaison de crémaillère. C'est le soir, entre tous, où il ne faut pas être treize à table. L'obligeant La Vignole s'est mis en quête d'un quatorzième et téléphone dans toutes les directions, avec insistance, mais sans succès. Un heureux hasard amène, à point nommé, un neveu du baron, Roger, qui est, aussi peu que possible, le neveu de son oncle. Venu pour intéresser l'opulent fêtard à la détresse d'un savant, ce jeune homme rangé, assidu des cours de la Sorbonne, oppose mentalement le luxe des petits hôtels et la grande pitié des laboratoires de France.

Pour obliger son oncle et en manière de remerciement, il accepte d'être le quatorzième réclamé. Mais le baron Mongerey n'a pas volé son surnom de « la belle Angevine, » qui désigne, comme vous le savez, non pas un type de femme, mais une variété de poire, la reine des poires. C'est ce soir de crémaillère qu'Huguette Valois a choisi pour le lâcher. Il est trop tard pour décommander le dîner. Qui présidera la table? Or une jeune personne, Brigitte, a surpris la communication téléphonique : ce n'est pas du tout sans exemple. Elle se présente. Elle se présente bien. Elle portera à ravir la toilette préparée pour une autre. Il n'était que temps! Les invités arrivent.

Toute la première partie du second acte se passe en propos interrompus. Les couples irréguliers bavardent en visitant l'hôtel. Tout s'est admirablement passé, et l'avis général est que Mongerey n'a pas perdu à changer de maîtresse. La maîtresse de Mongerey? Brigitte ne l'est pas encore. Mais il semble bien que cette éventualité soit toute proche... C'est alors qu'un bout de scène entre Brigitte et Roger va retourner la situation, nous révéler ce que nous n'avions ni deviné, ni soupçonné, donner à la pièce une autre allure et son vrai sens.

Car nous ne connaissons pas Brigitte. Nous ignorons qui elle est et d'où elle vient Roger, lui, l'a reconnue. Et pour la reconnaître, dans un tel milieu, il lui a fallu ouvrir tout grands ses yeux, derrière ses lunettes de jeune savant. Mais il ne peut s'y tromper : c'est cette étudiante qu'il a coutume de voir, à la Sorbonne, assidue comme lui aux cours, attentive aux leçons, inspirant à tous le respect par la dignité de sa tenue comme par son application à l'étude. Il veut en avoir le cœur net. Il lui adresse la parole. Que fait-elle ici? Qu'est-elle venue faire dans cette galère, où l'on ne s'embarque que pour Cythère? Et il met dans ses questions tant d'étonnement inquiet, tant d'émotion, que Brigitte se décide à lui répondre avec la même sincérité.

Eh bien! oui, c'est elle, l'étudiante de la Sorbonne; mais une étudiante de maintenant, une jeune fille moderne. Le temps n'est plus des petites oies blanches. Curieuse, avide de s'instruire, elle veut tout savoir; et les gros livres qu'on emporte sous le bras en revenant de la Sorbonne ne disent pas tout. Elle est ici, en tout bien tout honneur, poussée par une curiosité toute cérébrale, pour compléter son éducation... Et cela fait frémir... Heureusement il y a un Dieu pour les braves petites filles, même quand elles poussent la bravoure jusqu'à la témérité, et le raisonnement jusqu'à l'absurde. Cette Brigitte l'aura échappé belle. La présence inattendue d'un honnête camarade l'a

dégrisée. Soudain l'énormité de son action lui apparaît. Elle aperçoit le danger auquel l'exposait sa folle imprudence. La hideur du personnel de « la fête » lui cause un immense dégoût et lui devient insupportable. Elle se sauve à toutes jambes.

Cette fin d'acte est délicieuse et vaut toute la pièce. Il a fallu aux deux écrivains un art consommé pour faire accepter ce revirement, une rare finesse de doigté pour faire évoluer le personnage sous nos yeux, et passer des notes vives de la dernière conversation de Brigitte et de Mongerey à la discrétion émue de son entretien avec Roger.

Après cela, que Brigitte finisse par épouser Roger, nous n'en doutons pas. Ce sera l'affaire du troisième acte, très bien mené. Une gaîté du meilleur aloi, toute sorte d'observations malicieuses et de fines réflexions sur le temps présent, font le charme et le prix de cette jolie comédie.

Le rôle de Brigitte a trouvé en Mlle Jeanne Marnac l'interprète à souhait, au point qu'on s'étonne que le rôle ne lui eût pas d'abord été destiné. Il est impossible d'y mettre plus de finesse et d'espièglerie, et d'être tour à tour, avec plus de justesse et de mesure, chacune des deux Brigitte, sans que l'une rende l'autre impossible. M. Raimu est un Mongerey d'un scepticisme bon enfant, qui plaît par sa cordialité. M. Pauley, dans le rôle de La Vignole, est d'une rondeur et d'une rotondité désopilantes. M. Luguet est un Roger sympathique. Et Mlle Dorny a dessiné de cette bonne bête de Léonie une silhouette des plus comiques.

Depuis si longtemps que M. Le Bargy a cessé de jouer à la Comédie-Française, où il n'a pas été remplacé, c'était une grande attraction de le revoir à la scène. Ce qui ajoutait au piquant de cette rentrée, c'est que M. Le Bargy reparaissait, à l'Odéon, dans une pièce dont il était l'auteur. Au seul point de vue du métier, il est toujours curieux d'étudier les pièces composées par les acteurs et d'y rechercher l'influence exercée par l'habitude de la scène. M. Le Bargy a été l'interprète de Paul Hervieu et de M. Henri Lavedan, — l'interprète incomparable et désigné par un décret nominatif de la Providence. Il était l'homme du monde dernier cri, d'une sécheresse éminemment distinguée, le Brummel moderne. Et il avait aussi succédé à son maître, l'inoubliable Delaunay, dans les rôles d'amoureux d'Alfred de Musset, créé *les Romanesques* de Rostand et repris le rôle de *Cyrano* dont il donnait, est-il besoin de le dire? une interprétation qui ne ressemblait que de fort loin à celle de

Coquelin. Il semblait naturel de croire qu'il resterait l'homme de tant de rôles délicats et nuancés, l'amateur de littérature raffinée. Mais M. Le Bargy nous réservait une surprise; le dramaturge n'a pas voulu être prisonnier du comédien : il a jugé bon de rompre nettement avec sa propre tradition. Il s'est dit : « Assez longtemps les auteurs, mes confrères, m'ont condamné à jouer les Le Bargy. Ce sont des rôles dont je connais tous les gestes et toutes les intonations. Ils ne m'amusent plus. Profitons de l'occasion pour nous en évader! » Ainsi est né ce drame fiévreux, haletant, violent, brutal : *Une danseuse est morte.*

Cette danseuse, Régine Roland, — Ginette, — a fait un beau rêve. Comme elle dansait, un soir, dans une boîte de Montmartre ou d'ailleurs, une pluie de roses est tombée sur elle, qui, par la suite, s'est changée en pluie d'or. Elle a le petit hôtel, train de maison, luxe de table, toilettes et le reste. Elle ignore de qui vient l'argent. Le généreux amant qui l'entretient si somptueusement s'enveloppe d'un impénétrable mystère : il n'a pas dit son nom, il n'a pas décliné ses qualités; il arrive de nuit et repart incognito, drapé dans le dernier manteau couleur de muraille. Peu importe d'ailleurs à Ginette. Elle est lasse de cette vie cossue et paisible. Elle déteste son mystérieux entreteneur. Elle est décidée à rompre avec lui. Elle a besoin de faire un coup de tête. Elle se sauvera avec le jeune Fred et regagnera Montmartre, ses boîtes et sa bohême.

Ginette ne se méfiait pas : elle avait tort. Caché dans quelque coin sombre, son amant a tout entendu. Ici une grande scène : colère, supplications, reprise de fureur, retour de tendresse, désir fou, passion fauve : toute la gamme, toute la lyre. « D'abord, lui demande Ginette, qui êtes-vous ? » Et l'homme masqué se démasque. Il faut avouer qu'il y perd. Le prince des *Mille et une Nuits* devient ce type banal et si bourgeois ! un député socialiste qui fait la fête. Gros bonnet du parti et qui a été plusieurs fois ministre, cela lui nuirait dans sa carrière politique, si on apprenait qu'il entretient une danseuse. Passe encore de l'entretenir! Mais affolé par l'attitude butée de la jeune femme, il se jette sur elle, et la serre à la gorge un peu trop fort. Ginette avait une maladie de cœur. Elle tombe raide morte. Barsanges, député, et député socialiste, ministre d'hier et de demain, chef du parti syndicaliste, l'illustre Barsanges a tué une danseuse ! — Tout cet acte est en action et en mouvement, en allées et venues, trépignements et rugissements : la pantomime y déborde sur la littérature.

Barsanges est rentré précipitamment chez lui, où il vit avec sa sœur, Mlle Barsanges, socialiste elle aussi, elle surtout, apôtre enthousiaste, propagandiste exaltée, une vierge rouge. Il a conté à la vieille demoiselle tout le drame, ou presque tout. Leur espoir est que la mort de la danseuse sera attribuée à un accident. Hélas! la lecture des journaux du matin les détrompe. Non seulement la version de la mort naturelle a été tout de suite écartée, mais on a arrêté l'assassin présumé, le jeune Fred. Au même instant, un visiteur force la porte de Barsanges. C'est le père de Fred qui, sans rien soupçonner de la vérité, vient, socialiste lui-même, demander aide et appui au grand chef socialiste. Je vous laisse à penser quelle émotion étreint Barsanges, à chaque instant près de se trahir, et à qui il faut que Mlle Barsanges, heureusement présente à l'entretien, ferme la bouche. Le frère et la sœur restent seuls : grand débat de morale, solennelle discussion. Barsanges ne peut laisser accuser un innocent : il va se dénoncer. Il y irait, si sa sœur ne le retenait. Le caractère de cette virago est de beaucoup le mieux dessiné de la pièce, sa physionomie la plus originale et la plus vraie. Qu'est-ce qui importe? l'avenir du parti. Barsanges peut seul en hâter le triomphe. Comment admettre, alors, que cet espoir du parti sombre dans une vulgaire aventure? Deux devoirs sont en présence : le devoir envers la collectivité prime l'autre. Barsanges ne s'appartient pas, il appartient à son rôle et à ses idées. La morale qui s'impose à la moyenne de l'humanité n'est pas à sa taille. Il est, lui, le surhomme, placé par ses dons exceptionnels au-dessus des lois et de celles même de la conscience... Mais Barsanges ne se laisse pas convaincre. Le chant de la vieille sirène le révolte. Il chasse sa nietzschéenne de sœur... J'allais oublier de dire que les personnages de M. Le Bargy abondent en citations des philosophes anciens et modernes. A la théorie de l'amoralité de l'homme supérieur Barsanges ne cesse d'opposer la doctrine tolstoïenne de l'expiation... Résolu à expier, il se jette sur le téléphone, appelle le Procureur de la République. Mais de ses lèvres ne s'échappent plus que des mots incohérents. Il est devenu fou. — Le premier acte se terminait sur une mort violente. Au deux, le rideau tombe sur une scène de folie. On ne s'ennuie pas.

Troisième acte. A la maison de santé que Barsanges, complètement guéri, va quitter aujourd'hui même. Pendant le temps de sa cure, s'est déroulée l'affaire de la danseuse assassinée. Fred a été acquitté. Barsanges veut le voir. Il l'accueille avec cordialité. Quel n'est pas son étonnement d'apprendre qu'en dépit du non-lieu dont il a bénéficié,

Fred est inquiet, nerveux, mécontent! Un non-lieu, il paraît que ce n'est pas encore tout à fait la décoration. Certains se détournent de Fred : son père même semble avoir gardé quelques soupçons. Alors les scrupules renaissent chez Barsanges ; de nouveau, le besoin d'avouer s'empare de lui. Déjà Fred l'a deviné à son trouble. Afin de libérer sa conscience, Barsanges a écrit à l'adresse du Procureur de la République une lettre, où il fait le récit complet du crime. Il la confie à Fred. Que le jeune homme en use à son gré! Survient le père. De tenir enfin la preuve décisive, de savoir, à n'en pas douter, que son petit est innocent, quel soulagement! Oui, mais son petit ne va pas porter cette lettre au Procureur. Bon pour des bourgeois, de se venger. On est socialiste, donc humanitaire. Une telle lettre, on la déchire. Au même instant, Barsanges se tue. Tant pis pour Fred, qui a détruit l'unique preuve de son innocence.

Ce qui frappe dans ce drame rapide et sommaire, c'est l'accumulation des effets et des coups de théâtre. Épris d'idées et de philosophie, l'auteur a voulu mettre sous nos yeux un conflit moral. Mais précisément parce que l'écrivain en lui a été, de longue date, façonné par la scène, il a éprouvé le besoin que tout fût en scène, constamment en scène, et porté au paroxysme de l'effet. Tableau sans ombres, drame sans détente, dont le principal défaut est d'être trop « théâtre », exclusivement « théâtre », « théâtre » éperdument.

M. Le Bargy, qui tient le rôle de Barsanges, s'est montré à nous si différent du Le Bargy auquel nous étions accoutumés que nous avions peine à le reconnaître. Où sont les élégances d'antan? où les redingotes de coupe impeccable? où les cravates suaves et les cannes de prix? Ayant à incarner un chef du parti populaire, M. Le Bargy s'est fait une silhouette bien démocratique. Son visage convulsé ne traduit que l'angoisse, la détresse et l'horreur. Il lui faut toute sa sûreté de grand artiste pour se maintenir au bord du mélodrame. L'excellent Vargas a été très émouvant et très applaudi dans sa scène du second acte. Mlle Briey s'est tirée à son honneur du rôle dur et ingrat de la vierge rouge. Les autres rôles sont convenablement tenus.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'histoire politique de cette quinzaine est toute remplie par la Conférence de Gênes. Depuis les pourparlers secrets qu'il eut à Londres, à l'automne 1921, avec MM. Rathenau et Stinnes, — pourparlers sur lesquels de singulières révélations viennent d'être publiées, — M. Lloyd George s'était convaincu que la politique des réparations, pour devenir praticable, devait être précédée ou au moins accompagnée d'une politique de restauration générale de l'Europe. Une Conférence où seraient admis, sur le pied d'égalité, tous les États, y compris les Allemands et les Bolchévistes, apparut dès lors à son imagination comme le seul moyen d'arriver au rétablissement d'une vie normale dans l'Europe d'après la guerre. Dans le domaine « économique et financier » qui lui était assigné, d'où elle ne devait pas sortir, et où elle a tant de peine à rentrer, la Conférence pouvait rendre des services, pourvu qu'on ne lui demandât que de préparer l'avenir. Mais les Anglais qui, se croyant à l'abri, dans leur île, des contrecoups militaires, n'aperçoivent dans la politique que les affaires, l'exportation et l'importation, dont l'impérieuse nécessité commande leur vie nationale, n'ont pas fait le départ nécessaire entre le principe raisonnable d'où découlait l'idée d'une conférence, et les manœuvres des fauteurs de désordre, Allemands et Bolchévistes, qui, dans les fluctuations de la politique européenne, ne cherchent que l'occasion d'échapper, les uns aux conséquences de leur agression et de leur défaite, les autres au châtiment de leurs crimes et de leurs folles expériences. Leur but est toujours de rejeter sur les traités toute la responsabilité de la gêne européenne. Quand M. Lloyd George disait, dans sa bonne foi : recommençons, comme avant la guerre, à produire et à échanger, ils interprétaient, eux, « comme avant la guerre, » par : en abolissant les conséquences de la

guerre et en revisant les traités. C'est toute l'histoire, jusqu'à ce jour, de la Conférence de Gênes. Les précautions sagement prises, grâce à M. Poincaré, n'ont pu l'empêcher de déborder de son cadre. Elle est arrivée à un point critique où il ne reste que deux issues : ou que chacun reprenne sa liberté, en constatant l'impuissance de la Conférence et le désaccord fondamental des Puissances européennes, et cherche à reconstruire sur d'autres bases un équilibre politique et économique, ou que, se faisant plus modeste et reprenant conscience de son rôle, elle s'applique patiemment, laborieusement, à l'étude et à la mise en pratique d'un programme économique et financier qui, s'il se réalisait, suffirait à sa gloire. Voyons la suite des faits.

La prise de contact, dans les journées du 10, du 11, se passe sans incidents graves; il y a, dans presque toutes les délégations, une bonne volonté de travailler, d'aboutir. Mais, dès l'abord, les premiers entretiens, les discours inauguraux manifestent le malentendu profond, voulu par les Allemands et les Russes, qui pèsera sur toute la vie de la Conférence. Sous couleur de restaurer l'Europe, ce sont des fins politiques qu'ils poursuivent; il s'agit d'isoler la France, qu'ils regardent comme le seul obstacle à la revision des traités et à l'abolition des dettes, de jeter entre elle et l'Angleterre la question du désarmement afin de briser la solidarité, affirmée à Cannes, précisée à Boulogne, confirmée dans le wagon-salon qui emportait M. Lloyd George vers Gênes. La conjonction, qui sera révélée quelques jours plus tard, est déjà évidente; l'écueil, pour la Conférence, est là. M. Lloyd George en paraît persuadé ; il veut qu'on ne doute ni de sa solidarité avec la France et les autres Puissances « invitantes, » ni de sa volonté de pacification universelle et d'entente avec les Allemands et les Bolchévistes; son sens d'homme d'État l'avertit qu'il ne mènera la Conférence à d'utiles résultats que par une étroite collaboration avec la France, mais son intérêt de politicien l'engage à ménager les délégués du Reich et ceux des Soviets pour satisfaire la presse libérale et travailliste. L'Italie, Puissance « invitante » et, à Gênes, Puissance hôtesse, réserve ses sourires pour les grandes vedettes du jour, ceux que les reporters et les photographes assiègent, les Allemands et les Russes. La Petite Entente et la Pologne ont, dès le premier jour, sujet de se plaindre; sous prétexte qu'elles ne sont pas Puissances invitantes, on ne les convie pas, malgré l'insistance de M. Barthou, à certaines délibérations préliminaires. Pour la France, l'atmosphère est franchement défavorable ; une grande partie de la presse, dans toute l'Europe, représente M. Barthou, porte-parole de M. Poincaré,

comme cherchant l'occasion de naufrager la Conférence; plusieurs journaux italiens se distinguent par leur zèle à jeter la suspicion sur les actes de la délégation française; ils pratiquent l'art subtil de tourner les faits, adroitement sollicités, à son détriment. La lettre même de Pie XI à l'archevêque de Gênes est présentée comme un avertissement « à certaine Puissance dont l'attitude est intransigeante. » (*Stampa.*) Cette lettre a été très commentée : opportune dans son principe, louable dans ses intentions, elle a prêté, par certains de ses termes, à des rapprochements, malveillants à notre égard, avec le ton général de la presse italienne. *L'Osservatore romano* a dû protester contre ces interprétations tendancieuses. Il a été ainsi démontré une fois de plus que l'indépendance du Saint-Siège à l'égard du Gouvernement royal et des partis doit être non seulement réelle, mais évidente, indiscutable.

Les journées qui ont précédé l'ouverture de la Conférence et celles qui l'ont immédiatement suivie marquent le moment où la singulière conjuration internationale qui tend à dépeindre la France comme un pays militariste, impérialiste, qui veut imposer par la force son hégémonie à l'Europe, a atteint son point culminant. Nous en voyons les effets; elle a été capable de séduire et de tromper même quelques-uns de nos plus sûrs amis. Qui en pourrait suivre les fils souterrains et en dévoiler les origines, qui comprendrait comment on manie l'opinion, cette force souveraine des âges démocratiques, et comment on en joue à certaines fins, serait mieux édifié sur les réalités de la vie politique que toutes les chancelleries. La France est venue à Gênes, prête à « collaborer de toutes ses forces et de tout son cœur, » — comme le télégraphiait M. Poincaré à M. Facta, — à la restauration économique de l'Europe, avec un programme concret, pratique; « travaillons en profondeur, non en largeur, » disait M. Colrat en prenant possession de la présidence de la Commission économique. Au contraire, la préoccupation des délégués de la Russie soviétique et de l'Allemagne est d'étendre le champ d'action de la Conférence, d'y faire entrer la question des réparations, celles surtout de la revision des traités et de l'entrée de la Russie bolchéviste, reconnue *de jure*, dans la Société des Nations et dans le concert des grandes Puissances. Sous couleur de réorganisation économique et financière, c'est en réalité, pour les bolchévistes, de sauver leur pouvoir et de répandre leur révolution qu'il s'agit. Dans la conférence communiste préparatoire à la Conférence de Gênes, le gérant du Commissariat du Peuple aux finances n'a-t-il pas dit, selon le procès-verbal publié par la

Pravda : « Nous devons rapidement restaurer notre prospérité financière pour transformer la Russie en base économique du développement ultérieur de la révolution européenne, qui est surtout empêchée par notre faiblesse ;... tels sont les intérêts de la révolution mondiale. »

Les premiers discours posent la question de l'organisme supranational qui concrétisera la vie collective de l'Europe nouvelle. Le Conseil suprême a fait son temps puisqu'il n'était que le syndicat des vainqueurs en face des vaincus; la Société des Nations pose trop de conditions à l'admission; aussi M. Tchitcherine émet-il l'idée d'un congrès universel chargé de réaliser la Ligue des peuples sur le principe de « l'égalité de tous les peuples ». La manœuvre est patente : il s'agit d'une Ligue désarmée où l'influence dominante, cessant d'appartenir aux vainqueurs de 1918, passera à la Russie révolutionnaire appuyée par tous les « peuples » de l'Asie qu'elle entraînera dans son sillage. Il fallait, dès le début, dût la France être accusée de faire de l'obstruction, couper court à ces manœuvres. M. Barthou l'a fait avec beaucoup de décision et de vigueur et M. Lloyd George, avec plus de bonne humeur et moins de précision, l'a appuyé. M. Barthou demanda encore si la délégation des Soviets acceptait toutes les conditions de Cannes ; le président, M. Facta, escamotant la difficulté, affirma que la présence des délégués russes et leur silence étaient un acquiescement. La suite des événements a déjà montré que, selon le mot historique, si cela allait sans dire, cela eût été mieux en le disant. « La pire des attitudes serait celle d'où naîtrait un malentendu, » avait dit M. Barthou; les habiletés de M. Facta ont exposé à ce risque la Conférence. « Si la Conférence commence dans l'équivoque, elle finira dans le gâchis. » C'est une prophétie du *Journal des Débats*.

Les négociations et les discussions en commissions, durant la première semaine, furent assez calmes. La commission des affaires russes se trouvait arrêtée par la question des dettes, la France exigeant la reconnaissance formelle, par le Gouvernement des Soviets, des dettes de l'ancien Empire, les Bolchévistes ripostant par une fantastique demande de réparations pour les dommages que les guerres civiles, suscitées, disent-ils, par les Alliés, ont fait éprouver à la Russie, quand, le lundi de Pâques, 17 avril, éclata comme une bombe la nouvelle qu'un traité avait été signé la veille à Rapallo, à l'hôtel où réside la délégation russe, entre la République fédérative communiste des Soviets russes représentée par M. Tchitcherine et le Reich allemand représenté par M. Rathenau. Le traité annule les créances respectives des deux États à l'égard l'un de

l'autre; l'Allemagne reconnaît *de jure* le Gouvernement des Soviets; l'article 5 prévoit la collaboration économique des deux pays. — A Gênes, la stupéfaction fut profonde, et l'indignation. On avait invité à la Conférence les Bolchévistes, on leur prodiguait les sourires et la France seule avait le mauvais goût de rester défiante; on avait invité les Allemands; il n'y avait plus ni vainqueurs ni vaincus, et voilà qu'Allemands et Bolchévistes, abusant de l'hospitalité, s'entendaient pour conclure un accord particulier, pour résoudre entre eux des questions soumises aux délibérations de la Conférence. Le premier mouvement de M. Lloyd George fut le bon, celui d'un honnête et loyal Anglais; il entra dans une grande colère. Le Gouvernement des Soviets, n'étant pas reconnu, restait libre de ses faits et gestes ; mais l'Allemagne : son attitude fut, par M. Lloyd George, qualifiée de « déloyale. » Les délégués des Puissances invitantes se réunirent, et, cette fois, M. Barthou obtint qu'ils s'adjoignissent les représentants de la Petite Entente et de la Pologne; une note sévère à l'Allemagne fut rédigée ; elle était mise en demeure de choisir : ou annuler le traité et renoncer à s'en prévaloir, ou être exclue de la commission des affaires russes. Les deux sanctions étaient également anodines. Déchirer un chiffon de papier n'est qu'un simulacre quand les deux contractants sont d'accord pour en exécuter les clauses, et ce qui est grave, dans l'accord germano-bolchéviste, ce sont moins ses stipulations que l'esprit qui en a provoqué la signature, c'est moins ce qu'il dit que ce qu'il ne dit pas, ou ce que peut-être expriment des articles secrets. Quant à la punition d'écolier en faute qui consiste à priver les Allemands de participer aux travaux de la commission russe, elle n'a qu'une valeur toute morale que les Allemands ont encore atténuée par des habiletés de rédaction. Il fut bientôt évident que M. Lloyd George n'avait d'abord enflé la voix que pour pouvoir, plus vite, passer condamnation et clore l'incident. Il avait pu juger « quel passager était M. Tchitcherine » sur le bateau de la Conférence; quels passagers aussi MM. Rathenau et Wirth; il était résolu à les garder à bord et à piloter, contre vents et marées, le navire vers on ne sait quel port.

En France, si l'on fut frappé de l'inconvenance du procédé allemand et bolchéviste, on fut plus encore persuadé de la gravité du fait, mais on n'en fut pas surpris; on savait un accord depuis longtemps en préparation et même virtuellement conclu. La complicité de la Prusse et de la Russie sur le cadavre de la Pologne a duré de 1772 à 1878. La victoire des Alliés et du principe du droit des

peuples à disposer d'eux-mêmes ayant ressuscité la Pologne, il était facile de se rendre compte qu'une Europe où une Pologne libre s'interpose entre l'Allemagne et la Russie diffère profondément de celle de 1914. Nous avons inséré dans le traité de Versailles un article qui stipule l'annulation des traités de Brest-Litowsk; mais la Russie n'en reste pas moins une vaincue de la guerre; elle subit l'ascendant du vainqueur qui a lâché sur elle Lénine comme sur une proie et qui l'enveloppe d'un réseau d'intrigues, favorisées par les juifs allemands qui forment la majeure partie de l'état-major bolchéviste, afin de la river au système germanique. Vers l'Est apparaît aujourd'hui le seul espoir de puissance politique et d'expansion économique du Reich allemand. L'Europe oublie trop vite ! Est-ce qu'en juillet 1920, quand les armées rouges victorieuses convergeaient vers Varsovie, poussant devant elles les troupes polonaises démoralisées, l'accord n'était pas virtuellement conclu entre Berlin et Moscou et n'aurions-nous pas vu, si les troupes soviétiques étaient entrées à Varsovie, l'Allemagne se lever pour reprendre Poznan, Thorn, Gdansk? La France se trouva seule, ce jour-là, pour sauver l'Europe; elle envoya le général Weygand qui sut rendre aux Polonais la confiance qui donne la victoire. Dans certains camps, on ne lui a pas pardonné.

Allemands et bolchévistes poursuivent leur plan; ils ne s'attaqueront pas, d'abord aux Puissances de l'Ouest, mais ils poursuivent la reprise du « couloir » de Dantzig, qui fait communiquer Berlin avec Kœnigsberg et, au delà, avec la Russie, inépuisable réservoir d'hommes et de matières premières. On signalait, précisément, ces jours-ci, des deux côtés du « couloir » polonais, des rassemblements de troupes allemandes. Ce n'est un mystère pour personne que les Allemands, et notamment M. Rathenau, conservent l'espoir de reviser les frontières orientales que le traité de Versailles assigne au Reich allemand; en Pologne, en Silésie, ils se préparent à l'action, tandis que les bolchévistes, qui espèrent se maintenir au pouvoir en galvanisant à leur profit le sentiment national russe, menacent par l'Est la Pologne et la Roumanie. La conjonction germano-russe est le grand danger qui menace l'Europe nouvelle et l'œuvre du traité de Versailles; on savait à Paris qu'elle se préparait, et il est incroyable, que le Premier d'Angleterre l'ait ignoré, que son ambassadeur, lord d'Abernon, si bien en cour à Berlin, ne l'en ait pas informé, alors que le traité signé à Rapallo semble bien n'être qu'un extrait d'un instrument diplomatique plus complet dont les termes ont été arrêtés à Berlin dès le 3 avril. Voilà pourquoi si, en France,

on ne regarde pas sans de cruelles angoisses se préparer dans l'Europe orientale un renouveau de la guerre, dont les assassinats, encore impunis, et les explosions de Gleiwitz sont des prodromes trop évidents, on s'est du moins félicité que l'accord officiel des Soviets et du gouvernement de Berlin ait été, à grand éclat, proclamé à Gênes. Qui donc maintenant en pourrait douter? Les yeux vont s'ouvrir; M. Lloyd George va comprendre; ses préventions contre la Pologne vont tomber en face de l'évidence d'un péril imminent, d'un péril de guerre ; lui, l'apôtre de la paix universelle, qui rêve d'une réconciliation générale pour la reprise universelle des affaires, va se ressaisir, reconnaître que la France, plus directement exposée, a mieux discerné le péril; il va nous aider à organiser la paix de l'Europe, en mettant d'abord hors d'état de nuire ces deux compères qui viennent de proclamer leur complicité, leur solidarité, en pleine Conférence, comme un soufflet à ses illusions. Parmi les chimériques espérances que la Conférence avait fait naître, et qu'elle risquait de décevoir, la révélation brusque d'un accord étroit entre la Russie des Soviets et l'Allemagne impénitente du pangermanisme, faisait entendre la voix de réalité, de la vérité.

De fait, pendant vingt-quatre heures, on put croire que la Conférence allait se mettre, animée d'un esprit tout nouveau, au travail, en écartant les manœuvres louches des Bolchévistes et les « déloyautés » des Allemands. En Angleterre, même parmi les journaux du libéralisme-radical, l'émotion était forte; ceux qui s'étaient toujours efforcés de comprendre le point de vue français étaient renforcés d'arguments puissants. « Le coup de Rapallo est trop semblable au coup d'Agadir, écrivait le *Morning Post*, pour le traiter comme un simple incident... Lorsque le pacte russo-allemand a été proclamé, M. Lloyd George aurait dû répondre aussitôt par un pacte franco-anglais. » En Italie même, des journaux comme le *Corriere della Sera* montraient que les alarmes de la France n'étaient pas sans fondement. Enfin, aux États-Unis, la presse, jugeant de loin et de haut, concluait que la France avait vu juste.

Mais, à Gênes, M. Lloyd George avait déjà changé d'avis. Dans la journée du jeudi 20, il réunit, dans une grande représentation, la foule des journalistes présents à Gênes et leur fait d'étranges confidences. L'Allemagne est assez punie puisqu'elle a dû accepter son exclusion de la commission des affaires russes; on peut considérer l'incident comme clos, se remettre au travail, et aboutir à ce pacte général européen pour la paix qui est la grande pensée du Premier

britannique. Dès lors, pour punir l'Allemagne et la Russie soviétique d'avoir un moment troublé sa sérénité d'apôtre de la réconciliation universelle, c'est à la France qu'il s'en prend. Son but, explique l'*Observer*, est de « remplacer, par un idéal plus élevé, les antagonismes belliqueux et la mentalité de guerre; » or, la mentalité de guerre qui donc l'a gardée? Ce n'est pas l'Allemagne, ce ne sont pas les Bolchévistes qui viennent de donner, par l'accord de Rapallo, un gage de leur esprit de paix et de leur respect des traités, c'est la France qui ne rêve que d'écraser les vaincus et d'établir sur l'Europe son hégémonie. L'Angleterre ne veut pas d'hégémonie, M. Lloyd George nous en avertit; voilà le grand mot lâché, le mot qui explique et la mentalité, pour nous si impénétrable, d'un homme d'État qui reçoit directement du Ciel ses grandes inspirations humanitaires, et les craintes maladives, mais traditionnelles et irraisonnées, d'une partie de l'opinion anglaise. Elle croit à l'hégémonie française sur l'Europe, et c'est pour la prévenir qu'elle manœuvre! M. Lloyd George s'emporte presque jusqu'aux menaces; son ton est cassant, amer : si la France fait échouer la Conférence, elle sera au ban de l'opinion et il ira, lui, devant son Parlement, pour expliquer à qui incombent les responsabilités. Ici, M. Lloyd George n'a-t-il pas montré le bout de l'oreille? Ce qu'il veut, ne serait-ce pas que la Conférence, dont il est trop fin pour ne pas sentir les dangers, n'aboutisse à rien, mais qu'il en puisse jeter sur d'autres, sur nous, la responsabilité? Excellent thème à développer pour les élections générales qui se feront en juin et que la Conférence a d'abord pour objet de préparer. Gêneur, M. Poincaré, qui a saisi la Commission des Réparations et la Conférence des Ambassadeurs des violations du Traité de Versailles qui résultent du Traité de Rapallo. Gêneur, M. Barthou, qui insiste et qui finit par obtenir qu'on ajoute à la réponse à la note allemande, par laquelle la délégation du Reich accepte, non sans chicanes, son exclusion de la commission des affaires russes, une phrase stipulant que « les signataires réservent expressément pour leurs Gouvernements le droit de tenir pour nulles et non avenues toutes les clauses de l'accord de Rapallo qui pourraient être reconnues contraires aux traités existants. » Gêneur M. Bratiano, qui, au nom de la Petite Entente, signale en excellents termes le danger que fait courir à la Roumanie, à la Pologne, l'entente germano-bolchéviste, et qui insiste sur la nécessité, pour tous ceux qui ont la garde de la paix, « de s'appuyer fortement sur les auteurs du Traité de Versailles. » Gêneur encore, et rabroué, le vicomte Ishii, l'éminent

représentant du Japon, qui n'est pas convaincu de la loyauté parfaite des Bolchévistes et qui apporte des preuves. Gêneurs enfin tous ceux qui n'adhèrent pas sans réserves à toutes les initiatives du Premier britannique, qui les croient dangereuses pour l'avenir de la paix et du travail européen et qui préféreraient, à ses improvisations décevantes, des méthodes plus précises, et à ses projets grandioses, des solutions mieux étudiées. A tous M. Lloyd George adresse des menaces sibyllines : « Je dois parler entre amis et en ami. L'accord que nous envisageons ne doit avoir pour objet que de garantir la paix universelle. S'il s'agissait de raviver les anciens antagonismes, la démocratie anglaise préférerait rester en dehors de cette alliance ; des événements récents ont refroidi la confiance du peuple anglais dans les accords entre les Alliés. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour la cause de l'union avant, pendant et depuis la guerre. Je suis toujours disposé à agir de même. Mais je dois ajouter que la démocratie anglaise ira toujours du côté de la paix et se tournera vers les collaborateurs de la paix dans tous les pays, quel que soit l'horizon d'où ils viennent. » Si M. Llyod George cherchait un éclat parlerait-il autrement? M. Barthou a été bien inspiré en ne tombant pas dans le piège et en se contentant d'affirmer que la délégation et la démocratie française partagent ces aspirations pacifiques, à quoi M. Lloyd George répliqua sur un ton rogue qu'il aurait quelque chose à dire à ce sujet, mais que ce n'était pas le moment. Au contraire, c'est le moment ! Les Alliés de la Grande Guerre ne peuvent rester dans l'équivoque et collaborer dans la défiance. Si M. Lloyd George estime que les meilleurs « collaborateurs de la paix, » sont les Bolchévistes et les Allemands qui viennent de conclure l'accord de Rapallo, qu'il le dise ! M. Rathenau le lui souffle, lui qui affirme qu'en signant ce Traité, il a cru agir conformément à l'esprit de pacification qui domine la Conférence.

Malgré ses boutades et les sautes de vent de son imagination, M. Lloyd George s'imagine conduire le bateau de la Conférence ; en réalité, il est le jouet des Bolchévistes. Il y a toujours quelque inconvénient, quand on n'est pas du métier, à manier certaines formules explosives ; les délégués des Soviets sont plus experts dans cet art dangereux que le politicien du pays de Galles. La Russie bolchéviste apparaît à la fois, grâce aux illusions du Premier anglais et aux complaisances de M. Schanzer, comme la Puissance qui conduit la Conférence et qui inspire ses résolutions, et, en même temps, comme le centre d'un grand groupement politique et militaire qui englobe,

avec la Russie et l'Allemagne, les Turcs d'Angora et toutes les forces de l'Asie centrale. Au service de cette conjonction redoutable apparaît l'armée rouge, avec 1 500 000 hommes sur pied, bien nourrie, entretenue, par un système raffiné d'espionnage et un savant mélange de mercenaires étrangers, dans sa ferveur révolutionnaire et dans son appétit de pillage, et, en outre, la propagande communiste qui partout se glisse et s'insinue. A la reconnaissance de leurs dettes d'avant-guerre, sans intérêts et sans paiements immédiats ou prévisibles, les Bolchévistes mettent pour condition l'abolition des dettes de guerre, la reconnaissance *de jure* et l'octroi de crédits. M. Lloyd George leur a par avance laissé entendre qu'ils obtiendraient bientôt satisfaction et qu'ils entreraient dans la Société des Nations.

Comment n'y entreraient-ils pas, en passant par-dessus les règles qui régissent l'admission des membres nouveaux, puisqu'ils sont admis déjà dans la Société des rois? Le *Dante Alighieri* a vu, en vérité, un étrange spectacle, digne d'être buriné pour l'histoire : M. Tchitcherine, avec ses collègues, s'entretenant avec S. M. Victor-Emmanuel III, s'asseyant à sa table et choquant son verre à celui de l'archevêque de Gênes. La reconnaissance *de jure* et l'entrée dans la Société des Nations vaut bien une courbette. Gardons-nous de sourire : des hommes qui ont à ce degré l'esprit d'opportunisme et la souplesse de l'échine sont redoutables. Qui pourrait dire si le *lunch* du *Dante Alighieri* est le premier pas vers l'« embourgeoisement » des chefs bolchévistes, ou vers la « bolchévisation » des démocraties occidentales? Qui sait? Peut-être l'un et l'autre.

Pour le moment, et pour longtemps encore, ni les attentions du roi d'Italie, ni les manœuvres subtiles de M. Lloyd George, ne sauraient empêcher qu'il n'y ait, en Europe, et dans le monde, deux camps, celui de la paix dans l'ordre, la justice et le respect des traités, et l'autre, celui de la révolution mondiale pour le triomphe du bolchévisme et la revanche de l'Allemagne. Et il arrive, par un singulier revirement de l'histoire, que la France se trouve, par sa victoire, à la tête du premier, tandis que la Russie, hier encore autocratique, est à la tête du second. Il faut choisir. On ne saurait indéfiniment, entre les deux, s'entremettre comme M. Schanzer, ou jongler, comme M. Lloyd George. Les incidents récents ont rangé aux côtés de la France tous ceux, États ou individus, que la conjonction germano-bolchéviste fait réfléchir et inquiète. Il y a, parmi ceux-là, beaucoup d'Anglais et d'Italiens, plus d'Allemands aussi qu'on ne l'imagine et la grande majorité de ceux qui, parmi les Russes,

ont gardé la possibilité d'avoir, même sans l'exprimer, une opinion.

Les Allemands, avec plus de réserve que les bolchévistes, sont aussi, jusqu'à présent, parmi ceux qui ont tiré bénéfice de la Conférence. Ils en rapportent une alliance et ne désespèrent pas de réaliser l'isolement politique de la France; leur presse, bien que M. Rathenau lui prêche la discrétion, exulte. La publication de leur traité avec les Soviets ne leur a nui ni en Angleterre, ni en Italie, tout au moins auprès des Gouvernements. Il faut, pour comprendre leurs manœuvres, ne pas perdre de vue l'échéance du 31 mai, en vue de laquelle tout ce qui divise les Alliés leur apparaît comme un bon augure, déjà presque comme un triomphe.

M. Lloyd George s'apprête à dévoiler aux délégations de Gênes le grand dessein qu'il mûrit depuis longtemps et dont il espère la pacification définitive et le rétablissement de la vie économique ; il s'agit d'un pacte européen, d'un engagement solennel de toutes les Puissances de respecter la paix pendant dix ans. Il espère que ce laps de temps permettra à « l'esprit de paix » de se fortifier et de grandi jusqu'à devenir invincible. Il va sans dire que la France, n'ayant jamais eu la pensée d'attaquer personne, pas plus en 1914 qu'en 1922, appuiera, peut-être avec moins de confiance que M. Lloyd George, un projet inspiré par un esprit plus généreux que pratique ; elle ne s'y ralliera cependant qu'à certaines conditions. La première est que toute sanction militaire que la France, ou toute autre des Puissances victorieuses, avec ses Alliés ou seule, serait amenée à prendre à l'égard d'une Puissance vaincue, en vertu des traités de paix et conformément à leurs stipulations, ne saurait être considérée comme une agression, qu'au contraire, le fait de s'y opposer par les armes constituerait une agression. Le pacte universel proposé par M. Lloyd George ne saurait avoir de valeur que si toute agression a pour sanction immédiate la mobilisation automatique de toutes les forces, ou d'une proportion déterminée des forces, de tous les États signataires. Sans cette sanction, le pacte ne peut être qu'illusoire et d'ailleurs dangereux, puisqu'il entretiendrait une trompeuse sécurité et favoriserait la campagne des partis anti-militaristes. Il resterait entendu, conformément à l'accord de Boulogne, que la question du désarmement ne serait pas posée; avec ou sans pacte, chaque État resterait juge des forces militaires qu'il estimerait indispensables à sa sécurité, à moins que les traités n'en aient autrement disposé; il resterait juge aussi des alliances ou des accords particuliers qu'il croirait opportun de conclure.

M. Theunis, président du Conseil du royaume de Belgique, a dit à un journaliste, le 23 : « Il est impossible que l'on continue à soulever incident sur incident. La Conférence doit cesser ou continuer dans une autre atmosphère. » Cette atmosphère, c'est le travail dans la bonne volonté réciproque qui peut la faire naître. La commission économique et la commission financière, qui n'ont pas fait de bruit, ont déjà fait d'utile besogne. Les experts français ont apporté à Gênes tout un plan bien conçu de mesures utiles, de réformes bienfaisantes. Un excellent petit livre vient, lui aussi, de nous tracer un tel programme (1); il nous montre qui si l'Angleterre souffre plus que d'autres pays du chômage et de la crise industrielle, la guerre, les traités et les réparations sont loin d'en être la cause unique ; la politique économique anglaise a été mal conduite et a donné des résultats désastreux. Ce n'est pas une raison, tant s'en faut, pour ne pas travailler à une restauration de l'Europe qui est l'intérêt commun de tous les peuples; mais il faut s'y appliquer avec patience, sans nervosité, en ne perdant pas de vue que rien au monde ne peut faire que la Russie, anémiée par cinq ans de régime communiste, puisse redevenir rapidement, même à la condition de suivre de tout autres errements, un pays capable de production intense et d'absorption importante. Rien non plus ne peut faire que l'Allemagne ne subisse dans sa vie économique les conséquences de la politique d'inflation et de gaspillage qu'elle a suivie pour échapper, fût-ce par la faillite, au règlement des dommages de guerre. Aucun baiser Lamourette ne remplacera un travail méthodique, fondé d'abord sur le respect des traités et l'ordre social. Ces principes, « si la délégation française ne peut les faire triompher à Gênes, a dit, le 24 à Bar-le-Duc, M. Poincaré, dans son discours si vigoureux et si précis, nous aurons le regret de ne pas continuer notre collaboration à une Conférence dont nous aurons, du moins, cherché à préparer et à assurer le succès. »

RENÉ PINON.

(1) *Un programme français de reconstruction économique de l'Europe : la France à Gênes;* par Celtus ; in-16, Plon.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

LES
PROFONDEURS DE LA MER

PREMIÈRE PARTIE

I

A PEINE étions-nous à table, que ma femme se tourna vers Antoine :

— Et maintenant, dit-elle, parlez-nous de Paris. Il y a huit mois que nous l'avons quitté, huit mois que nous n'en savons rien...

Antoine de la Breuze m'a regardé, mais je souriais, d'un air indifférent et vague. Ce n'est pas moi qui suis responsable du léger froid qui a suivi la question de Huguette.

Pourquoi ne parlerait-on pas de Paris? Pourquoi chacun me considère-t-il avec des yeux effrayés, toutes les fois que ce nom traverse notre causerie? A-t-on peur que j'y rentre en anarchiste, une bombe sous mon gilet, et que je dynamite l'Odéon ou la Comédie-Française? C'est exaspérant, à la longue! Ah! si Huguette, si la Breuze savaient à quel point je me soucie peu de Paris, de mon œuvre vilipendée, de ma gloire, naguère triomphante, aujourd'hui presque dérisoire! Il y a dans ma vie place pour autre chose que des rancunes, et je n'emploie pas mes nuits à ruminer, avec amertume, mes plus mauvais souvenirs. Huguette, ma femme, Antoine, mon plus vieil ami, quelle médiocre image vous faites-vous de l'homme que je suis, que je n'ai pas cessé d'être?

Copyright by Edmond Jaloux, 1922.

Cependant la Breuze s'en est tiré, non sans humour :

— Rien ne change moins que Paris, Huguette. Il n'y a que la forme des chapeaux qui se modifie. On va toujours aux mêmes endroits, aux mêmes heures, dire les mêmes choses aux mêmes gens. Tous les théâtres jouent une pièce dont le titre seul est différent. Nous nous regardons vieillir, et voilà tout...

Ma femme a fait une petite grimace :

— Vous ne savez rien autre ?

J'ai pris la parole à mon tour :

— Mon cher Antoine, quand une femme vous pose une question semblable, il faut répondre en faisant des personnalités. Paris, pour Huguette, c'est une liste de noms...

— Bien, répondit Antoine.

Et de raconter aussitôt des potins, les menus potins courants : Mme de Sigoyer avait rompu avec Denis Boissel ; Gouzeaucourt, en revanche, était depuis peu l'amant de Mme de Guéroulde ; les Turquant d'Azay venaient de se brouiller avec les Xertigny, les Sourdun, de se réconcilier avec les Traveron, le petit ménage Houdelmont divorçait.

Il continua de la sorte, citant des mariages, des amours, des ruines, des succès, des morts, et nous souriions, comme si, sous ces banales nouvelles, il n'y avait pas de la chair et du sang, de la réalité, la souffrance ou la joie des êtres !

Nous dînions dans le jardin de l'hôtel Adria, caressés par la brise fraîche qui soufflait du Quarnero. La nuit faisait plus sonore le retentissement des vagues. Sous les palmiers mêlés aux sapins, les tables claires se suivaient, offrant, avec leurs fleurs, des argenteries, des bouquets de lumière et ces seaux, couverts de gouttelettes, d'où l'on voit émerger les bouteilles à têtes d'or.

Les bougies attiraient des moucherons, de minuscules insectes ailés, qui se grillaient à la flamme. Un papillon tomba devant moi. Je le ramassai du bout de mon couteau et je le montrai à Antoine de la Breuze, mais mon sourire devait être amer, car il m'a considéré sans rien dire ; et je voyais dans son regard qu'il suivait le cours de mes pensées.

Elles nous ramenèrent tous deux à Paris.

Comment en serait-il autrement ? La présence ici de mon vieil ami, du témoin de ma victoire et de ma défaite, me rend plus sensible ce passé, si proche encore de moi. Et quelque

délicate, quelque discrète que soit Mme de la Breuze, je n'en devine pas moins son mépris pour moi, — pour moi qui suis tombé !

— Ce n'est pas à Paris que l'on dînerait aussi bien et dans un cadre aussi délicieux, en plein mois de septembre !

— Et le Bois, répond Huguette, en soupirant.

— Puisque vous aimez tant Paris, il faudra y revenir bientôt, dit Mme de la Breuze.

— Plus tard, réplique ma femme.

Je regardai le beau visage rond de Gwendolyn Grove ; c'est mon recours, quand je cherche une diversion à mes soucis.

Mais j'ai entendu néanmoins la réponse de Huguette, et j'ai tourné brusquement la tête.

— Jamais, Lucienne !

— Cependant, dans quelques mois, lorsque...

— Jamais ! jamais !

Et de nouveau, avec un grand froid, le silence s'est glissé entre nous.

Cette fois, c'est Mme Grove qui l'a dissipé. Depuis le commencement du dîner, elle nous écoutait sans rien dire, regardant ces Français qu'elle ne connaissait pas, avec un rien de méfiance. Non sans maladresse, elle vient à mon aide :

— Ce n'est pas à Paris que j'aimerais vivre, dit-elle, la vie y est brillante, mais... comment dites-vous ?... dispersée. C'est comme un miroir en morceaux.

— Les morceaux en sont bien jolis, dit Lucienne de la Breuze.

— Peut-être, répond Gwendolyn.

Et comme elle est protestante, c'est-à-dire consciencieuse jusqu'au scrupule, elle réfléchit afin de savoir si elle ne s'est pas trompée ou, du moins, si elle a rigoureusement exprimé sa pensée.

Antoine de la Breuze la regarde, et je sens qu'il l'admire.

Il me semble voir dans Gwendolyn une déesse et une enfant ; c'est Diane et c'est une de ces *girls* aux yeux étonnés, qui, sur la scène d'un théâtre banal, nous font songer aux figures des fresques italiennes. Dans un visage mat et rond, les lignes fines aboutissent à des modèles pleins et délicats. Ses cheveux d'un or cendré s'accordent à ses yeux d'un gris pâle et à ce je ne sais quoi de voilé qui est répandu sur elle.

Son cou mince et renflé va s'attacher à de magnifiques épaules tombantes; et sa chair, dans l'ouverture de la robe d'argent, a une blancheur tellement douce qu'elle donne l'idée d'une matière encore plus blanche que la chair.

Je crois parfois lire dans son regard ingénu le regret mystérieux de choses qu'elle a connues ailleurs qu'en ce monde, des choses parfaites et nobles, dont elle a gardé l'intuition et le regret, comme s'il y avait derrière elle une société angélique qu'elle a quittée et qu'elle pleure.

A une phrase d'Antoine, que je n'ai point entendue, Gwendolyn répond :

— Les Parisiens me font peur, on croit toujours qu'ils se moquent de vous...

Elle ne perdra jamais son accent anglais, ni sa prononciation puérile, mais rien ne me trouble comme cette voix nombreuse, richement timbrée et d'une extrême variété de modulations.

— Les Parisiens se moquent toujours des gens à qui ils parlent, dit la Breuze, mais ils se moquent tout autant d'eux-mêmes, et de leur vie, et de leurs opinions, et de leur mort; et puis ils s'attendrissent sur la première dent de leur bébé, et sitôt que dix ouvriers brandissent un drapeau rouge, ils crient à la Révolution... C'est qu'au fond, ils ne se moquent de rien, mais font semblant, parce que tel est le ton du pays, parce qu'ils ne veulent point paraître dupes, et que la politesse, en France, consiste à se montrer gai, même quand on ignore si l'on pourra dîner le soir...

— Chez nous, en Angleterre, fait tout à coup David Grove, qui n'a pas soufflé mot depuis le commencement du repas, semblant ne rien entendre, on est extrêmement sérieux, et personne ne se moque...

— Aussi venez-vous sur le continent pour vous amuser! Il faut un peu de raillerie dans une conversation comme il faut du sel dans un plat.

— Vous, Claude, vous ne raillez jamais! s'écrie Mme Grove, en se tournant vers moi.

J'ai senti que malgré moi ma figure se crispait.

— Je déteste plus que la mort, me suis-je écrié, cette sotte moquerie, cette intolérable ironie qui souille tout, qui détruit tout, qui s'attaque à ce qui est fort, à ce qui est grand. C'est un poison qui corrompt notre âme. La vie est une

chose sérieuse, l'art est une chose sérieuse, l'amour est une chose sérieuse. Comment peut-on en plaisanter? La vie, l'art, l'amour sont de perpétuelles tragédies. Tous trois nous disent comme le Sphinx à Œdipe : « Devine ou je te dévore... » Nous ne devinons rien et nous sommes dévorés.

Avais-je l'illusion tantôt de ne plus penser qu'à Gwendolyn, d'oublier mon infortune et ma rancœur? Oui, je voudrais qu'il en fût ainsi, mais le ton furieux de mes paroles m'enseigne que je vois toujours la meute acharnée à me perdre. Journalistes, confrères, gens du monde, mes ennemis ne sont point encore sortis de ma pensée. Si je paie ma gloire inattendue, trop éclatante, imméritée, j'en conviens, de quel droit ceux-là sont-ils mes créanciers? Si j'ai usurpé le laurier, n'ont-ils pas escroqué eux-mêmes le droit de me l'arracher du front? Si je suis puni par une Justice supérieure, comme Tantale, pour avoir essayé d'être dieu, pourquoi cette Justice s'est-elle manifestée à moi par les aboiements de tels valets?

Antoine de la Breuze s'efforce de nouveau de détourner la conversation. Les garçons, empressés et silencieux, servent le vin de Tokay, dont la belle couleur d'or tremble dans les bouteilles à treillis de paille. Une odeur de miel vient du jardin et rôde, cherchant à se poser. Les feuilles des grands palmiers sont plus immobiles que les étoiles, dont l'incessante palpitation est comprise dans les angles de leurs rameaux. Il devrait y avoir dans cette soirée un calme, un apaisement. Pourquoi ne participons-nous à l'indifférente sérénité de la nature, qui, toujours en labeur, n'en conserve pas moins la beauté d'un jour de repos? Mais cette vie nous a été donnée pour trop peu d'heures, et nous devons la disputer sans cesse à tous les démons qui la restreignent ou qui veulent nous la ravir.

Malgré la douceur de la nuit, malgré la saveur de ce vin d'or, où trouverai-je l'oubli? Voici l'ami qui m'a accompagné dans l'existence, qui m'a vu grandir, puis tomber, voici la femme qui m'est plus précieuse que la vie et voici l'homme à qui elle appartient... Le courant qui m'emporte, ce n'est pas à la paix qu'il m'entraîne; ce destin que les circonstances ont rendu si douloureux, il me faut bien avouer que je le rêve plus lourd encore.

Après un grand silence, la conversation a repris. Mais de quoi parler, par un tel soir, quand pas une feuille ne bouge et

que les bougies, sous les arbres, donnent à la moindre réunion un air de fête galante? Chaque femme, avec une impudeur inattendue, fait une confession générale. Aucune, évidemment, ne s'en rend compte, mais en disant, tantôt : « Moi, je voudrais... » ou tantôt : « Une amie m'avouait... » elle révèle ses rêveries amoureuses les plus secrètes. Pourquoi se gênerait-elle de le faire? Personne n'écoute, tout le monde parle et n'entend que l'écho de sa propre voix.

Tout à coup, celle de Gwendolyn Grove, plus cristalline, plus pure, couvre les autres :

— Quand j'étais une enfant, on disait toujours : l'aurore a une véritable beauté. Alors l'été, je me levais de très bonne heure pour la voir. Seulement, tout le monde dormait, et comme la maison était extrêmement fermée, je ne pouvais sortir. Ma fenêtre avait une très profonde... comment dites-vous cela?

— Embrasure, fit Antoine.

— C'est cela, embrasure, et comme elle était très haute, je montais sur une chaise pour regarder. Il y avait un bois devant moi, le soleil se levait de l'autre côté. Je ne le voyais jamais, mais au bout d'un moment, c'était moins gris, et quand il ne pleuvait pas, mon bois s'éclairait doucement et devenait couleur de l'or. Je pensais que cela devait être magnifique là où je ne voyais rien, mais j'étais contente tout de même et j'attendais toujours l'aurore... L'amour, c'est tout à fait comme cela, et pour tout le monde, je pense.

— Et vous attendez toujours l'aurore, a dit ma femme en se levant de table.

La belle Anglaise a ri, mais n'a pas répondu.

Nous nous disposions à nous promener sous les arbres, quand Huguette a déclaré qu'elle voulait rentrer.

— J'ai laissé mon petit Jack bien longtemps seul, il faut que j'aille le retrouver. Viens-tu, Claude?

— Claude reste avec moi, répondit vivement la Breuze, nous avons à causer ensemble...

Mme de la Breuze se plaignit de la fatigue ; elle se dirigea vers l'hôtel. Les Grove rentraient avec ma femme.

Antoine et moi, nous étions seuls. Nous allumâmes des cigares et nous descendîmes sur le Strand.

***

De l'hôtel à notre villa, il n'y avait pas vingt minutes de marche. Pour allonger notre promenade, nous revînmes vers Abbazia. Je ne suis pas de ceux à qui la nuit inspire de grandes pensées faciles, je n'aime pas la métaphysique qui naît de la contemplation des étoiles. Songer à tant d'astres inconnaissables ne peut que nous donner une fois de plus la mesure de notre néant. Il faut plus de bonheur que je n'en possède pour désirer un tel excitant.

Je laissai la Breuze divaguer quelques secondes. Il ne manqua point de remarquer que nos actions sont indifférentes à Sirius. Philosophie d'homme qui a bien dîné! Dites à un affamé que son appétit est indifférent à Sirius!

La mer ne portait point de vagues, mais de légères ondulations phosphorescentes, qui recouvraient à peine les roches les moins saillantes. A l'odeur des algues qui flattait nos narines, amer, puissant, plus concentré, se mêlait un autre parfum : celui des grands lauriers qui abondent sur cette côte et qui me serraient le cœur.

Après un moment de silence, Antoine de la Breuze se tourna brusquement vers moi :

— Je ne suis venu à Venise, Claude, que pour avoir un prétexte de te rejoindre ici. Tes lettres, depuis seize mois, ne m'apprennent rien. Tu n'as répondu à aucune de mes questions. Tu vas maintenant me dire la vérité.

— La vérité, c'est que je me porte assez gaillardement pour un homme qui se survit.

— Ne plaisante donc pas, Claude. Tu blâmais tantôt cette sotte manie nationale qui est de toujours railler. Sois donc logique avec toi-même!

— Laisse-moi t'interroger avant de répondre. Que dit-on de moi à Paris?

Mais c'est au tour de la Breuze de fuir, de se dérober, d'éluder ma demande.

— Eh bien! Antoine, c'est moi, si tu l'ignores, qui vais te dire ce qui se passe. Crois-tu donc que je ne lise pas les journaux, ni les paquets de lettres anonymes que l'on a la gentillesse de m'adresser? La chute de *Prométhée* a été, non un échec, mais un complet désastre. On me fait payer mon succès, succès

énorme, j'en conviens, que j'ai eu trop jeune et presque sans lutte. Il y a deux ans, tous les théâtres m'étaient ouverts; aujourd'hui, quel directeur oserait monter une de mes œuvres?... Oui, je suis au courant des caricatures, des couplets dans les revues de café-concert, des échos venimeux, et même de ceci, plus cruel encore que tout le reste, l'abandon, le désaveu de mes amis. Que veux-tu ? C'est ma faute. J'ai rougi d'un triomphe éclatant obtenu par des œuvres faciles. J'en ai eu honte, honte devant les grands morts qui ont bu la lie du calice dans un verre de pauvre, honte devant Joachim Prémery, devant Étienne Stouvenot, devant les trois ou quatre grands écrivains de notre temps qui continuent leur tradition et méritent notre respect. J'ai tenté l'impossible, voulu profiter de mon nom pour imposer au public une œuvre toute de lyrisme et de philosophie, sans couplets sentimentaux comme *Lancelot du Lac*, sans bouffonneries comme *Pétrus Borel*, me surpasser, me renouveler, me plaire enfin à moi-même, et, en même temps, séduire les cinq cents lettrés qui, par amour d'une beauté sans alliage, me demeuraient hostiles. Est-ce que cela m'était permis?... J'ai tout perdu ; la foule ne m'a pas suivi. Les délicats ont souri de mon effort, et mes confrères, qui me guettaient, ont enfin trouvé une occasion de me jeter à terre. Maintenant, c'est fait. Un débutant peut toujours croire qu'il vaincra la chance, un homme qui l'a perdue sait bien qu'il n'a plus d'espoir !

— Sottises que tout cela ! répond la Breuze, agacé et gêné en même temps.

Je continue, non sans emphase :

— J'ai été Claude Lothaire, le nom le plus illustre des lettres françaises pendant dix ans. C'est quelque chose... Qu'un autre maintenant prenne ma place. Je ne me plains pas.

— Tu es découragé ?

— Découragé ?

Je ne peux retenir un sourire que la Breuze ne voit pas et dont je sens l'involontaire amertume, rien qu'aux plis qu'il creuse autour de mes lèvres.

— Non, je me juge avec clairvoyance. Découragé n'est pas le mot juste si l'on veut dépeindre un homme que l'on a jeté à l'eau, qui ne sait pas nager et qui se noie...

— Tu exagères. Enfin, admettons que tu aies raison. Que vas-tu faire ? Travailler ?

— Je dis à Huguette que je travaille. Ce n'est pas vrai. A quoi bon ?

— Mais pourquoi, hasarde Antoine, presque timidement, ne refais-tu pas des pièces comme *Lancelot du Lac*, comme *Potemkine* ? Maintenant que *Prométhée* est oublié, tu retrouverais très vite le même succès...

D'autres m'ont déjà dit cela. Cette pensée, c'est la banderille plantée dans le cou du taureau et dont il ne peut se libérer, en la rejetant au loin.

Je ne retiens pas un ricanement rageur.

— Oui, n'est-ce pas, et renoncer à moi-même, donner raison au public, conclure avec lui que l'art que représente *Prométhée* est chose ridicule ou médiocre ? Non, Antoine, je ne reviendrai pas en arrière. Je ne sais pas ce que vaut *Prométhée* ; peut-être est-ce une œuvre avortée ; mais il est plus noble d'avoir raté cette pièce-là que d'avoir réussi *Jean des Entommeures !*

— Alors, que vas-tu faire de ta vie ?

— Eh ! Antoine, que fais-tu de la tienne ? Pourquoi me demander ce que l'on ne demande à personne ? Suis-je un conducteur de peuples ? Ai-je une mission à remplir ? Je n'ai plus besoin de travailler, j'ai assez d'argent.

— Que ton cynisme sonne faux ! Tu n'as jamais été intéressé.

— Non, mais la richesse me donne du moins la liberté, l'indépendance absolue. A cela je tiens plus qu'à tout le reste.

— Dans quelques années, l'opinion tournera. Il y aura un revirement...

— Suis-je un pantin pour amuser la foule ? Penses-tu que je veuille m'obstiner, mendier, faire des bassesses à ceux qui m'ont outragé et à qui j'ai rendu insulte pour insulte ? Non, non, assez ! Un peu de silence me fera du bien... J'ai cherché éperdument la gloire, je l'ai eue, du moins, ce qui la remplace aujourd'hui : la notoriété, la vogue. Les gens que je croisais disaient à mi-voix : « Regardez, voici Claude Lothaire ! » Et j'étais fier comme un lycéen qui sort au bras d'une jolie femme... Ah ! oui ! j'ai été un fier imbécile ! Pas un ami qui ne m'ait lâché, sauf toi. Mais tu as vu cette débandade de plus près encore que nous ! J'ai été le lépreux de la cité d'Aoste, mes flatteurs les plus fidèles ont soudain déclaré : « Nous avions toujours dit que cette renommée ne durerait pas. Il n'avait rien dans le ventre !... «

Ils ont peut-être raison. Seize mois de solitude, mon vieux, ça a du bon, ça force à réfléchir! J'ai vu ainsi que, n'ayant pas su écrire une belle œuvre, j'avais du moins habilement rusé pour tromper l'opinion. Afin d'obtenir cette gloire que j'ai tant aimée, j'ai faussé les balances du jugement. Tant pis pour moi si je suis puni!

Nous avions rejoint le coude où le Strand se greffe sur la grand route. De ci, de là, une fenêtre tardivement éclairée révélait une ville à demi cachée sous les arbres. Il me plaisait, en marchant, de croire qu'à l'abri de ces murs presque sombres, quelqu'un possédât la paix du cœur, et sans désir, sans fièvre, ni mener en laisse un souvenir toujours grondant, ne voulût plus voir que son reflet dans les regards d'une famille. Ici encore, l'odeur des lauriers imprégnait tous les replis de la nuit...

Nous revînmes sur nos pas.

— Te souviens-tu de nos promenades nocturnes? dis-je, tout à coup, tandis que des scènes d'autrefois repassaient devant nos yeux. Nous nous raccompagnions interminablement. Que de magnifiques paroles n'avons-nous pas échangées ainsi entre dix-huit et vingt-cinq ans! C'est le plus beau moment de la vie, et personne alors ne vous écoute. Plus tard, on pérore, et chacun note vos moindres sottises. Mais c'est fini, l'inspiration de la jeunesse a disparu, et on répète ses paradoxes à l'avance comme si on apprenait une leçon!

— Je n'aurais pas voulu te trouver si amer!

— Amer? Allons donc! Pourquoi le serais-je? J'ai épousé ma première femme par amour, je l'ai trompée, puis abandonnée, j'ai divorcé pour épouser Huguette.... Tu l'as vue, ce soir. Dis-moi si elle est l'image du bonheur! J'ai perdu mon premier fils, le second est coxalgique... S'il vit, il restera boiteux. J'avais un nom, celui d'un grand écrivain, il a perdu tout prestige; une œuvre, je la sens qui sombre avec moi, et c'est justice. Je ne vois que ruines. Il n'y a pas de quoi être amer, n'est-ce pas? Ma vie est comme une pente de glace bien lisse, bien usée; je glisse vers l'abîme, et je cherche éperdument une aspérité ou une fissure, n'importe quel accident de terrain à quoi je puisse m'accrocher... Et j'ai peur, maintenant, peur de la grande nuit sans retour!

Ah! comme je mens! Oui, j'ai torturé, puis abandonné Claire, qui a été l'amour de toute ma jeunesse, j'ai fait le

malheur de Huguette; oui, René est mort, Jack, qui a treize ans, est tuberculeux; oui, j'ai perdu la gloire, mon œuvre est anéantie dans l'opinion, je suis abandonné de tous! Mais ce n'est point là ce qui forme le fond habituel de mes réflexions. Il y a en moi une pensée nouvelle plus forte que tant de désastres; il y a un rêve nouveau, qui me cache tous les débris de mes anciens rêves; il y a, près de moi, une source toute fraîche de bonheur, et je me penche pour y boire, non plus goulûment, en enfant qui a soif, mais lentement, délicatement, comme un homme qui songe que c'est peut-être pour la dernière fois que cette source se découvre à ses yeux!

J'ai menti, par romantisme, pour faire à mon plus fidèle ami un tableau complet de mon dénuement, de ma misère. Le tableau est réel, mais je n'avouerai pas pour un empire qu'un voile me le cache, un voile d'or, épais comme les broderies d'une chasuble, léger comme le ciel d'avril!

Et cependant Antoine de la Breuze me connaît si bien qu'il hasarde :

— Est-ce que Mme Grove n'a pas une grande place dans ta vie?

— Mme Grove?

Je hausse les épaules.

— Ce n'est rien qu'une amie, une charmante amie. Que veux-tu qu'elle soit pour moi?

Il a soupçonné ma pensée nouvelle, mon rêve, ma source. Et je mens encore.

Est-ce pour priver mon tableau romantique du seul rayon qui pourrait le désassombrir? Non, mais à l'homme qui connaît toutes mes trahisons, qui m'a vu changeant et perfide, je ne veux rien confier de ma pensée : il pourrait croire que le sentiment que j'éprouve pour Gwendolyn, ce sentiment si pur que je crains toujours de l'offenser par un désir trop vif, ne lui parût analogue à ceux dont il m'a trop fréquemment déjà vu engoué.

Même la douce Claire, l'ai-je aimée autant que Gwendolyn? Mais je souffrirais que quelqu'un, même mon ami le meilleur, soupçonnât quelque chose de la vérité!

Nous voici de nouveau devant la villa ; une fenêtre est éclairée; celle de Jack. Sans doute, souffre-t-il et ma femme le veille-t-elle.

Mais j'ai vu sur le balcon une ombre blanche, qui, dès notre approche, s'est repliée. Aussi bien que moi, Antoine l'a aperçue. Il a un sourire de côté :

— Ta femme t'attend.

Il sait bien que ce n'est pas elle ; je réponds avec calme :

— Pauvre Huguette ! Un rien l'inquiète...

— Raccompagne-moi encore une fois !

Non, non, Gwendolyn n'est pas couchée. Et puis, je n'ai plus rien à dire à la Breuze. A ceux qu'il verra à Paris et qui s'informeront de moi, il pourra désormais répondre : « Lothaire? Je viens de le voir. Il est complètement fini ! » Par un caprice d'enfant gâté, c'est ce propos-là, sans doute, que je veux qui se répète. Ma gloire perdue? Vingt-cinq ans de travail? La débâcle? Est-ce que cela compte? N'avez-vous pas compris déjà que Gwendolyn était derrière la porte?

*
* *

Elle m'attendait, en effet.

Je fus surpris par l'inanimé de son visage : quelque chose en éteignait l'éclat, le rendait aveugle, et mort. Il lui arrivait souvent ainsi de s'absenter de soi-même : minute de récollection, où, se resserrant dans sa propre pensée, elle abdiquait les gestes qui font de nous un pantin pareil aux autres.

A ce hall improvisé dans l'antichambre quelques lés d'étoffes à grands ramages, des coussins sur un meuble bas, des fleurs dans un vase garantissaient une apparence accueillante.

Nous aimions à nous y tenir, comme si la familiarité de l'endroit eût, à nos rapports amicaux, donné plus d'abandon encore.

Gwendolyn tressaillit quand j'entrai. Elle portait une robe de chambre mauve, dont la partie supérieure, faite d'un empiècement de dentelles, laissait la lumière aviver l'orient de ses épaules.

— Je ne pouvais pas dormir, Claude, me dit-elle. Je suis redescendue pour vous attendre.

— Et David?

— David dort. David n'a pas d'insomnie, ajouta-t-elle, avec un accent indéfinissable, qui, chez une Française, serait de l'ironie. Mais Gwendolyn ignore que l'on peut travestir sa pensée jusqu'à ce qu'elle montre à la fois un sourire et une grimace.

— Dites, Claude, reprend-elle, que vous disait-il, ce monsieur de la Breuze?

— Rien qui puisse vous intéresser, Gwendolyn. Nous parlions de nos amis d'autrefois...

— Il ne me plaît pas, votre ami.

— Il est trop Parisien pour vous, je pense?

— Oui. Et puis, je crois, c'est un camarade de votre jeunesse. Huguette m'a dit que votre intimité avec lui était antérieure à votre premier mariage.

— Il m'a servi de témoin, en effet, quand j'ai épousé Claire. C'est mon plus vieux camarade d'enfance.

— Vous a-t-il parlé de moi?

— Certainement. Il m'a dit que vous étiez une des femmes les plus charmantes et les plus belles qu'il eût jamais rencontrées.

— Claude, je vous prie, ne faites pas le Français. Vous savez combien pourtant ces flatteries me déplaisent. Pourquoi me traitez-vous ainsi? ajoute-t-elle presque douloureusement. Je voulais simplement savoir s'il ne vous avait rien dit contre moi.

— Je ne l'aurais pas supporté.

— Je crains son influence sur vous.

— Personne n'a d'influence sur moi, Gwendolyn.

— *Well.* Ne parlons plus de cela... Il fait chaud ici, ne trouvez-vous pas? Sortons, voulez-vous?

Je lui demandai de mettre au moins un manteau. Elle prit le premier venu, — un manteau de Huguette, — qui traînait par là et nous gagnâmes le rivage.

A nos pieds, la côte dessinait une petite crique, réunie au rivage par un bras de terre, qui formait un demi-cercle. Quelques roches semées, de-ci, de-là, laissaient émerger sous un ruissellement paisible leurs têtes bonasses et résignées.

Nous nous assîmes au bord de l'eau, tournant le dos à la villa, ayant en face de nous la pleine mer, comme si, à bord du yacht, nous chevauchions le dos des lames.

La reptation qui les entraînait gonflait leurs dos huileux et noirs. A quelques mètres de nous, elles retombaient sur elles-mêmes, dans une grande ébullition d'écume, qu'elles poussaient confusément à nos pieds. Un peu de cette écume, emportée par un vent furibond, semblait jeté à travers le ciel; c'était le four-

millement des étoiles qui répondait au grouillement de la mer.

Il faisait soudain très chaud. Gwendolyn s'assit sur le manteau de Huguette. Les coudes appuyés aux genoux, la tête dans ses mains, elle demeura immobile. Je regardais la forme souple et pure de ses bras nus, qui luisaient dans l'ombre comme deux rayons.

Et mon cœur éprouvait une telle plénitude et j'étais possédé par un tel démon de joie et de rebondissement, et je communiais avec la présence de Gwendolyn d'une façon si intime et si bouleversante que j'aurais voulu dire, comme Faust, à l'instant qui passe : « Demeure! Tu es si beau! »

— Pensez-vous, me dit-elle, qu'il n'y a pas dans cette nuit plus de... perfectionnement de soi-même, que David n'en trouve dans tous ses livres? Pourquoi dort-il?

— David ne cherche pas à se perfectionner.

— Quoi donc alors? La religion, la morale auraient-elles un autre but?

— David n'est plus un Européen. Vous employez des mots d'Europe.

— Je ne suis pas née à Bénarès, dit-elle, avec humeur.

Et boudeuse, elle se tut, puis se mit à siffler je ne sais quelle *Plantation Song*, une morne et pitoyable nostalgie de nègre. Je ne cherchais pas plus à voir clair dans son âme que dans la mienne. Mais j'aurais voulu m'étendre à ses pieds et, dans cette nuit qui me prenait à la gorge, baiser le bas de sa jupe en sanglotant.

Gwendolyn se secoua toute, comme pour écarter un essaim de guêpes dont, moins que la menace peut-être, l'eût agacée le bourdonnement.

— Travaillez-vous, Claude? *Persée* avance-t-il?

La même question que la Breuze! Quelle méprisante pitié pour un homme déchu y a-t-il dans leur intérêt à tous!

Ils me jettent ce titre comme on fait un tonneau vide à un naufragé qui se débat contre l'écume. J'avais dit à mon vieil ami que je ne travaillais pas, je répondis à Mme Grove :

— Oui, Gwendolyn, vous avez réveillé ma paresse qui augmentait dans l'ennui et le dénuement. Vous m'avez rendu le goût du labeur. Grâce à vous, j'ai retrouvé cette ardeur secrète qui nous pousse à créer, à mettre quelque chose de notre substance dans des créatures fictives qui, au fond, ne nous ressem-

blent pas. Mais quand vous ne serez plus là, tout reprendra le goût de l'amertume...

Elle se rapprocha doucement de moi.

— Est-ce bien vrai, Claude? Ou bien, faites-vous encore le Français?

— Ai-je encore vingt ans pour vous mentir ainsi? Ou bien suis-je hydrophobe au point de redouter la moindre goutte d'eau sur le corps nu de la Vérité? Je me mourais sans vous, Gwendolyn. Mon imagination est comme un arbre puissant, mais il lui faut de l'air, de l'eau et du soleil; sans quoi, elle s'étiole et laisse jaunir ses rameaux. C'est vous qui êtes cet air, cette eau, ce soleil, dont j'avais besoin. La vie renait en moi, je retrouve la jeunesse du monde! Vous ne savez pas, Gwendolyn, vous ne pouvez savoir ce que c'est que de sortir du tombeau. Vous êtes venue à moi : je comprends Lazare; son premier geste, c'est d'abriter ses yeux avec ses mains. Il ne voit pas Jésus, son ami, ni Marthe et Marie, ses humbles sœurs, ni cette foule dont pas un visage ne lui est inconnu; non, au grand soleil de Palestine qui lézarde jusqu'aux rochers, ce qui le touche, c'est tel oiseau qui saute sur la branche d'un arbrisseau, c'est telle fleur toute petite, mais qui enferme dans son calice l'azur entier du ciel. Lazare, mais tout l'éblouit! Gwendolyn, je suis Lazare!

Jamais je n'ai pu perdre l'habitude de m'exprimer avec une certaine emphase et cette solennité que je dois d'abord à ma naissance méridionale et surtout à ma longue fréquentation des gens de théâtre.

Mais Mme Grove reprend sa contemplation muette. J'écoute le battement de mes artères, un sang plus rapide assiège mon cœur. O terre, terre! ma mère, me donneras-tu ce que je désire? Le plaisir de la jeunesse, ce n'est rien qu'ivresse étourdie, pauvre joie dont on se lasse, sitôt qu'on n'en chancelle plus! Il faut à l'homme la maturité pour qu'il sache, des profondeurs, dégager cette perle unique, que les enfants ne savent même pas désirer et qui meurt, comme toute perle, sitôt qu'on ne la réchauffe plus!

— Je ne vous crois pas, Claude, me répond enfin Gwendolyn. Vous êtes un grand homme, et moi, que suis-je? Une enfant, une enfant misérable, élevée presque dans la pauvreté, ignorante du monde, épousée, je ne sais pourquoi, par un philosophe trop riche. Pourquoi me parlez-vous ainsi? C'est à peine,

moi, si je sors de ma province, c'est à peine si je comprends la vie et si je me comprends moi-même. Qu'avez-vous à faire de moi?

— Je ne suis pas un grand homme, mon amie. Ou plutôt, je ne le suis que pour ceux qui n'aiment pas la vraie Beauté. J'ai montré des idoles à la foule, et j'ai dit : « Voici les vrais dieux! » Un grand homme? Pas même un honnête homme, vous entendez? Je me méprise... Et cependant, vous êtes à mes côtés, et je retrouve cette étincelle divine dont je n'ai su illuminer personne!

Mais Gwendolyn a secoué la tête.

— Assez, Claude, assez! Taisez-vous! Je ne suis rien pour vous, je ne puis être rien pour vous... D'ailleurs, il fait humide, il faut rentrer.

D'un souple mouvement qui ondule, elle se remet debout. Le vent fraîchit en effet. On voit un éclair blanc foudroyer la crête de chaque vague, la mer bouillonne. Nous rentrons en silence.

J'oubliais que mes rêves ne se sont réalisés que pour mon malheur, que Claire est abandonnée, Huguette, jalouse et solitaire, que René est mort, Jack malade, que la gloire qui flatte tant les pauvres hommes ne m'a caressé que pour mieux me blesser et m'outrager. J'ai obtenu de la vie tout ce que je lui demandais. Misère, c'est pour mieux savoir de quel prix on paie ses dons!

Et pourtant je ne suis pas guéri; il me faut encore une émotion, encore un triomphe! Mais si ce nouveau rêve se réalise, quelle hideuse face de Méduse va-t-elle apparaître devant moi?

Au moment de quitter Gwendolyn, au seuil de sa chambre, je pris sa main pour l'approcher de mes lèvres. Alors, me regardant dans les yeux, avec une expression suppliante de timidité et de reproche :

— Pourquoi me parlez-vous ainsi, Claude? Ce n'est pas bien. Il n'est pas possible d'ailleurs que vous disiez la vérité.

*
* *

Le lendemain, je travaillais devant la fenêtre ouverte, laissant mes yeux s'abandonner à la paresse heureuse que leur inspiraient les molles visions des eaux chatoyantes et des côtes embrumées. Huguette entra :

— Tu travailles? A *Persée*?

Je vis sous ses paupières courir un éclair de joie. Elle joignit les mains :

— Jamais tu ne veux m'en parler. Claude, je t'en prie, dis-m'en quelques mots.

— Et Jack ?

— Il dort. Angélique est auprès de lui. J'ai un moment de repos. Ne le gâtons pas. Raconte-moi ton travail, — comme autrefois !

— Oui, dis-je, tout bas. Il me semble retrouver par moments l'esprit des anciens jours. Je vois naître Persée ! Sais-tu pourquoi il désire enlever Andromède ? C'est qu'il est vieux, lassé, qu'il a usé sa force dans les actions héroïques, qu'il a perdu toute énergie et tout enthousiasme. Mais il a vu Andromède et il l'aime, il comprend qu'elle est toute sa jeunesse. Il est persuadé que, s'il délivre Andromède, il retrouvera sa puissance, le don divin de créer, il comprendra de nouveau la beauté des formes et recommencera de purger ce monde voué à l'injustice !

— Mais Andromède l'aime-t-elle ?

Un dormeur, dit-on, tressaille, comme je viens de le faire, quand on met la main sur son cœur.

— Je ne sais pas encore. Peut-être l'aimera-t-elle...

— Et le monstre ?

— Le monstre la garde. Il incarne la puissance démoniaque qui permet aux rêves de se réaliser. Il est l'obstacle qui tente Persée, car il donne à Andromède une partie de sa séduction. Sans le monstre, il n'y aurait plus d'Andromède. Mais il n'attire Persée que pour le mieux détruire ; un rêve qui se réalise entraîne la douleur avec soi !

Quelle fut la mystérieuse inspiration qui me souffla ces paroles à demi sibyllines ? Je l'ignore, mais si nous écoutions la voix de nos intuitions passées, il nous serait souvent aisé d'être prophète !

La chambre était pleine d'un poudroiement crépusculaire. Il se formait sur l'eau dansante, avec les reflets du couchant, ces dessins de feu et ces bigarrures que l'on voit aux ailes des papillons. J'aspirais, comme un adolescent, à toutes les promesses de ce monde, et dans le moment même que ma raison invoquait l'exemple de la sagesse, mon cœur insouciant se saturait d'illusion.

Ma femme me regarda et me dit presque douloureusement :

— Je ne te comprends pas, Claude... Et Andromède, qui est-elle?

Je ne répondis pas. Je ne l'écoutais déjà plus. J'entendais des pas dans le corridor. L'instant d'après, on ouvrit la porte de ma chambre; Gwendolyn entra en souriant, tenant à la main une gerbe de roses soufre, et je sentis une fois de plus cette contraction du cœur, qui est presque une souffrance et qui est, à présent, mon plus grand plaisir.

***

Dans ces temps bénis dont je parle et dont le souvenir me suffoque, mes meilleurs moments, je les passais en mer. David possédait un petit yacht à voiles, le *Karma*, sur lequel nous parcourions le Quarnero. Deux hommes d'équipage aidaient Grove à le manœuvrer. C'était suffisant pour courir quelques bordées sur le golfe, et quand le temps était beau, aller à Venise en suivant la côte, ou descendre jusqu'à Zara. Si la mer moutonnait, avec quelle joie ne sentions-nous pas le *Karma* aborder franchement la lame, s'élancer, la franchir, redescendre d'un bond dans la vallée suivante! Mais lorsque les vagues se suivaient de plus près, le yacht soudain refusait l'obstacle et passait au travers; le flot crevait alors, l'écume nous éclaboussait, et le roulis jetait d'un côté à l'autre du pont des paquets d'eau rampants.

La belle voilure se tendait à la brise, claquait, allait de droite à gauche, avec les sautes du vent, et faisait danser sur l'eau bleue des reflets couleur de temple. Gwendolyn et moi, assis à l'avant, nous regardions venir les serpents tachetés de la mer qui nous jetaient leur bave au visage, et nous mêlions dans notre cœur les émotions les plus contradictoires, comme on fait herbes magiques et peaux de lézards dans la chaudière du Sabbat!

Nos retours à Abbazia étaient incomparables, quand la mer se pavait d'étoiles, quand l'air, qui fraîchissait, apportait à nos narines les émanations de mille lauriers, quand Diane fragile bandait au-dessus de l'horizon son arc dont le soleil fournissait encore les flèches. Le *Karma* jetait l'ancre près du môle et nous revenions dans la nuit transparente.

A ces heures-là, David nous entretenait de la destinée humaine et des innombrables modifications de la matière, et

ces aperçus mystiques, délivrés de l'espace et du temps, donnaient à nos fins de promenade je ne sais quoi de pathétique et d'irréel.

Ce fut au cours d'une de ces brèves croisières que Gwendolyn m'entreprit, un jour, en ces termes :

— Claude, il y a des choses de votre vie que je n'ai jamais bien comprises. Voulez-vous m'en parler ? Expliquez-moi aussi le sens de cette gloire dont vous parlez toujours et que je ne comprends pas. Quel intérêt cela a-t-il pour vous, l'opinion de tant de gens que vous ne connaîtrez jamais ? Et pourquoi n'êtes-vous plus admiré autant que vous l'étiez ?

Je ne répondis pas tout de suite ; Gwendolyn crut que sa question me froissait.

— Je vous demande pardon si je suis indiscrète... Mais je ne suis qu'une enfant, et je suis si ignorante !

— Vous ne pouvez pas comprendre, Gwendolyn, ce qu'est le désir de la gloire, cette soif de l'être tout entier. Moi, j'en ai souffert toute ma vie. J'aurais voulu que mon nom fût sur toutes les lèvres, mon fantôme dans tous les cœurs. Quelle affreuse bouffissure de soi-même, n'est-ce pas, quelle vanité de médiocre ! Dès l'enfance, pourtant, je n'avais pas d'autre ambition. A six ans, déjà, je ne me voyais que sous la forme d'un triomphateur. Nous sommes, hélas ! d'éternels enfants, et j'ai joué au génie, comme l'on joue au général, quand on est enfant, parce qu'on a un képi et un tambour...

— La gloire, murmura Gwendolyn, réellement, Claude, n'est-ce que cela ?

Sur la mer verdâtre, un grand filet d'or semblait danser, ses mailles élastiques se dilataient ou se resserraient, en suivant le mouvement des vagues. Toute ma vie, de même, avait été prise dans un grand filet d'illusion, — que la vérité, toujours en pêche, avait, certain jour, ramené à terre !

— Non, Gwendolyn. J'aimais la gloire, parce que je haïssais la mort. Peut-on impunément se dire qu'un jour viendra, un jour tout proche, où ce que l'on fut, ce que l'on rêva, ce que l'on chercha, tout ce que l'on eut d'unique et d'irremplaçable, disparaîtra à jamais dans la nuit ? Ah ! ne pas mourir tout entier, laisser derrière soi une œuvre, un nom, communiquer à des vivants, alors que l'on n'est plus que poussière, ce frisson que donne la beauté, éveiller encore la sympathie, la curiosité,

l'admiration, vivre encore en un mot, longtemps après sa mort, voilà ce que j'ai désiré nuit et jour. La gloire, c'est l'amour posthume... Seulement, j'ai voulu l'obtenir tout de suite, et, dix ans, je l'ai cru posséder. Oui, pendant dix ans, j'ai été le centre, le noyau d'une rumeur favorable. Comme un prince, j'eus une cour, et, comme un prince, des flatteurs. Je me souviendrai toujours du soir de mon premier grand succès. Des applaudissements unanimes avaient accueilli la répétition générale de *Jean des Entommeures*. Tout Paris disait, ce soir-là : « Un nouveau génie dramatique nous est né ! » Je le croyais aussi, étant encore innocent et, d'ailleurs, ignorant que la foule d'un jour ne saurait accorder ce que décerne le temps seul. Nous allâmes souper, Claire et moi, avec la Breuze et sa femme, les Xertigny et les Houdelmont. Mais, en sortant du restaurant, je demandai la permission de me promener seul. J'avais le Vésuve dans la tête, mais sans ses scories. Je suivis les Champs-Élysées. Mes pas me portaient au hasard, je ne savais plus où j'étais, mon exaltation me donnait des ailes, je volais de monde en monde, aussi rapide, aussi lumineux qu'un météore. C'était la plus belle heure de ma vie ; la gloire cessait d'être une abstraction, une vapeur, elle devenait une personne vivante et légère que je portais dans mes bras et qui me baisait sur la bouche. Je me souviens qu'un roi était alors l'hôte de Paris. C'était, je crois, celui de Flandre. Il descendit les Champs-Élysées et nous nous croisâmes. Sa voiture passa au galop, dans un cortège étincelant de cuirassiers. J'entrevis un peu de dorure sur une étoffe. Et j'eus l'impression qu'avec ma gloire, sur ce trottoir désert, j'avais une royauté plus vraie, plus éclatante, plus durable que la sienne, et je pleurai de bonheur et d'attendrissement !

Gwendolyn ouvrait des yeux étonnés ; elle percevait bien le sens de mes paroles, mais non point celui de mes pensées. Mes dernières phrases cependant lui parurent moins obscures.

— Vous avez dû avoir de bien grandes joies, murmura-t-elle.

A ces mots, je sentis se renflammer ma colère, et la horde de mes ennemis reparut à mes yeux, malfaisante et vrombissant comme un essaim de mouches.

— Je les ai payées, répondis-je, et cruellement payées... D'abord, au milieu du concert d'éloges qui étourdissait mes

oreilles, je distinguai quelques ricanements, quelques dissonances. Les jeunes gens, certaines revues, me raillaient : « Impuissance ! Envie ! » me disais-je en manière d'encouragement. Mais ces jeunes gens, ces revues témoignaient en même temps d'une grande déférence à l'égard de Joachim Prémery, qui était encore inconnu et pauvre, à l'égard d'Étienne Stouvenot, qui était célèbre et riche. Il y avait donc en moi quelque chose qui les détournait de moi, quelque chose de frelaté, de non viable ! Mais Joachim Prémery, mais Stouvenot eux-mêmes ne dissimulaient guère le piètre cas qu'ils faisaient de moi. Avais-je donc fait fausse route ? La notoriété est à la gloire ce que le moineau de Paris est à l'oiseau de paradis. Je dus reconnaître mes ruses, ma fourberie ; j'avais avili mes plus beaux dons, remplacé le comique par la farce, le lyrisme, par une rhétorique captieuse. Ce fut alors que je voulus changer le cours de ma destinée, acquérir la place immortelle dont je croyais qu'elle m'était due. J'écrivis un drame philosophique : *Prométhée*. Malgré les conseils de quelques-uns de mes amis, j'eus la folie de vouloir le faire représenter ; vous savez la suite : un désastre !

— Pourquoi ?

— Si un fabricant de faux diamants vendait un diamant authentique, qui l'achèterait ? J'étais condamné aux faux diamants. Des idées générales chez un poète, de la métaphysique chez un vaudevilliste en vers ? Allons donc ! Ce fut un éclat de rire général. On me défendait de penser : je devais faire des pirouettes jusqu'à ma mort. Ma pièce est obscure, je sais. Les Français prennent toute obscurité pour un outrage personnel ; ils sont si sûrs de leur subtilité naturelle qu'ils refusent de réfléchir. Je les offensais donc. Ils me rendirent offenses pour offenses... Perdre la célébrité, après en avoir joui, Gwendolyn, c'est un grand malheur ! Tout le monde se détourne de nous, on rentre dans la nuit. Cela tient de la trahison et de la mort. Rien n'est donc solide ici-bas, puisqu'il y a des tremblements de terre qui ébranlent les choses les plus sûres ! On s'avance désormais sur un sol toujours vacillant, le monde est un château de cartes !

De nouveau, le visage de Gwendolyn exprima la même stupeur ; j'aurais dansé devant elle, un anneau de cuivre dans le nez, un diadème de plumes de perroquet sur le front, qu'elle

n'aurait pas eu plus de difficultés à partager mes sentiments. Ma frénésie de gloriole semblait un goût de barbare à ce doux être simple et secret. Je redoublai donc d'éloquence pour me faire comprendre.

— Vous ne pouvez imaginer, Gwendolyn, ce qu'est cette hostilité de tous pour un homme sensible, susceptible, ombrageux! Tous se liguaient contre moi, m'arrachaient ma part de vie, me chassaient hors de la salle du festin. J'entendais sans cesse leurs rires, leurs sarcasmes. Ils se réjouissaient de ma chute, ils se félicitaient d'être débarrassés de moi. J'ai épelé patiemment l'alphabet du grand livre de la haine, il y a des jours où j'ai senti naître en moi l'âme d'un Néron, — d'un Néron impuissant. Dans ma mémoire, je sais la place noire où je retrouve un homme au pilori que l'on soufflette, que l'on hue : je ne peux oublier cela! Je lisais les journaux en cachette; chez moi, je me regardais dans une glace : « Cet homme qui est en face de moi, me disais-je, qu'a-t-il fait d'infâme pour être à ce point moqué, méprisé? » Les caricatures, surtout, m'exaspéraient; Japhet me représenta un jour chevauchant Pégase, mais Pégase était une automobile qui capotait, et toute mon œuvre culbutait sur moi; chacune était figurée par une liasse de billets de banque et de titres multicolores. J'aurais pleuré de honte devant cette image. Quelle injustice! Était-ce pour de l'argent, pour de la monnaie, que j'avais ambitionné le triomphe?

Tout s'éteignait. L'ombre rompait la cage d'or sous laquelle palpitait la mer. Aussi, exaltée de sa délivrance, oscillait-elle et clapotait-elle peu à peu plus joyeusement. Une traînée de cendres obscurcissait déjà la cime du Monte-Maggiore.

Dans le vent qui soufflait plus froid, je repris mon récit :

— Encore une minute de patience, Gwendolyn. Je touche à la fin de mon histoire. Quelques mois après la chute de *Prométhée*, je lus que, dans une revue de café-concert, un chansonnier me maltraitait assez cruellement. Je louai une loge et je m'y tins caché. Mais quand on en vint à la scène qui me ridiculisait, aux sottes infamies que l'on débitait sur mon compte, je n'y pus tenir, je me mis au bord de la loge et je sifflai. On me reconnut. Les uns m'applaudirent ironiquement, d'autres riaient, plusieurs criaient : « A la porte! » Ce fut un tumulte absurde, et comme je sifflais toujours, la salle entière me hua. Des agents de police, malgré mes protestations, me firent alors

sortir. Après ce beau trait, je me jugeai définitivement ridicule, et, saturé de dégoût, je quittai Paris. Ce fut à Florence seulement, après de longs mois de spleen et de méditation, que je compris ce qu'est la vraie gloire.

— Et qu'est-ce donc? murmura Mme Grove, en se soulevant à demi, comme si elle allait enfin distinguer dans mes paroles une forme de pensée qui lui fût plus familière.

— C'est une grande solitude de l'esprit, répondis-je. C'est d'être enfin de plain-pied avec les grands morts qui vous ont précédé!

Gwendolyn retomba dans son rocking-chair.

— Claude, répondit-elle, il y a deux ans à peine, je vivais encore à Faversham.

J'eus pitié d'elle et je le lui dis.

— Vous ne m'ennuyez pas, répondit-elle. Mais je m'en veux de vous suivre si mal. Réellement, je ne suis pas digne de recevoir vos confidences. Et cependant, je voudrais tellement vous rendre votre courage!...

— Vous le faites!

— Vous faire travailler à *Persée*...

— J'y travaille! Mais pour vous, pour moi, pour quelques amis. J'y mettrai le meilleur de ma pensée. Peut-être cent personnes se douteront-elles en le lisant, puisqu'il ne sera jamais joué, que l'on a commis à mon égard une monstrueuse injustice.

David vint à nous. La côte d'Abbazia, toute proche, nous recevait avec l'odeur de ses lauriers. Aux fenêtres des hôtels, des villas, les gouttes de lumière s'ouvraient comme des roses jaunes. La nuit faisait compacts les arbres, hors les palmiers qui la laissent passer entre leur mains ouvertes. On entendait les violons.

Quand nous fûmes à terre, Gwendolyn me prit par le bras :

— Comment peut-on se tourmenter ainsi pour un mot, un simple mot?

— Ce n'est pas un mot, répondis-je, vous voyez bien que c'est une réalité, puisque j'ai cru la posséder et que je souffre, nuit et jour, de l'avoir perdue!

II

Ce soir-là, je tenais compagnie à Jack.

La fenêtre ouverte laissait entrer une odeur marine, qui se

mêlait aux émanations des bois, — parfums des premiers champignons, des premiers feux d'automne, qui vous donnent tant de mélancolie !

En même temps, j'écoutais une cloche, dont le son était grêle, court et sec. Elle avait, pour ainsi dire, un timbre étranger, qui ne me rappelait rien et me faisait plus cruellement sentir combien j'étais loin de mon pays.

Huguette écrivait des lettres dans une pièce voisine.

Il était bien rare que je tinsse compagnie à Jack, car sa vue m'était pénible. Je savais cependant qu'il ne souffrait point par ma faute. De quel ancêtre oublié tenait-il cette coxalgie qui le couchait depuis des mois au fond de son lit ? Et pourtant, cet enfant malade et de qui les yeux s'ouvraient trop larges, c'était encore une de mes œuvres et une œuvre ratée, comme ce *Prométhée*, dont j'avais toujours aux oreilles les sifflets qui l'avaient accueilli !

J'étais à côté de Jack depuis près d'une heure et je me taisais. Jack ne parlait pas davantage. Le soir glissait, un soir de fin septembre, si languissant et si doux qu'il semblait impossible qu'un soir pareil pût jamais revenir. Une poussière dorée flottait sur le Quarnero, et le bruit des vagues ne faisait pas un bruit plus perceptible qu'un enfant endormi.

Je ne savais rien dire à mon fils. Sa mère seule connaissait le secret d'éveiller sa confiance, d'attirer sa tendresse. Moi, je me tenais à distance comme ces amis, qui, sur le quai d'une gare, au moment d'un départ, n'osent se mêler aux parents et demeurent gênés et silencieux.

Soudain la voix rauque de Jack rompit le silence, et elle me fit tressaillir, tant elle semblait répondre à mes propres pensées :

— Est-ce que Gwendolyn ne viendra pas ?

Il la nomme ainsi, car elle refuse de se laisser appeler Madame par cet enfant. Elle est si jeune elle-même, cette Gwendolyn ! On dirait à la voir qu'elle sort à peine de l'adolescence, et que si son corps en est complètement dégagé, son âme y plonge encore, de toutes ses racines ! Quand je m'approche d'elle, j'ai toujours l'impression d'entrer, au printemps, dans un bois d'amandiers en fleurs.

Je me penchai vers le lit que Jack n'a point quitté depuis deux ans.

— Cela te fait donc un grand plaisir quand Mme Grove est avec toi?

La transparente pâleur qui recouvrait le visage de mon fils s'illumina soudain, comme une cloison d'albâtre prend vie quand, derrière elle, on allume une lampe. Ses yeux aussi se mirent à briller, eux, si languissants, si mornes d'habitude.

— Quand elle est là, dit-il, avec explosion, je ne me sens plus malade, ou je voudrais l'être toujours, pour qu'elle demeurât près de mon lit.

Cela est si net, si tranchant, que je vois tout d'un coup au fond de cette âme ingénue où peut-être n'ai-je encore jamais jeté les yeux!

La nuit entre peu à peu dans la pièce, et je regarde, sous la buée qui la recouvre, monter dans les prunelles de Jack une émotion qui semble la fille de la mienne.

— Souvent, me dit-il, quand je ne dors pas, j'imagine que je vais épouser Gwendolyn. C'est mal, n'est-ce pas, papa, puisqu'elle est mariée? Mais ça ne fait rien, puisque ce n'est pas vrai. Alors j'entends sonner des cloches, toutes les cloches des églises! tu sais, comme dans cet opéra où tu m'as mené quand je n'étais pas encore malade et où un chevalier arrive avec son cygne. Et je vois Gwendolyn tout en blanc : c'est toi qui la conduis à l'autel, et il y a tant de cloches qui sonnent, qu'on se croit dans la nuit de Noël!

Il s'est tu. Ah! rêve, rêve! Si tu es plus tard inapte à vivre, mon pauvre fils, si tu ne sais ni pouvoir, ni vouloir, si l'on te brise les reins, il te restera du moins les clefs de l'immense empire silencieux! Suis-je encore ici irresponsable? N'est-ce pas moi qui ai infusé, avec la vie, dans les veines de Jack, cet impérieux poison?

Je me croyais si loin de lui! Misère de nous! Ce qui lui donne du courage, c'est le même sentiment qu'à moi! Il aime Gwendolyn, il a besoin d'elle, il l'appelle moralement dans sa détresse. Et s'il avait cinq ans de plus, nous serions jaloux l'un de l'autre!

Je le prends dans mes bras et je l'embrasse. Il tressaille. Je le fais si rarement! Mais est-ce lui seul que je caresse ou bien l'être qui souffrira tout ce que je souffre moi-même? Dans ce baiser paternel, j'ai peur de trouver quelque chose du geste de Narcisse

Et je me tais de nouveau. Que dire? Ah! que sonnent les cloches dans le rêve de Jack! Que Gwendolyn, pendant son insomnie, vienne à lui, toute vêtue de blanc! Il peut, lui, du moins, dire tout haut son rêve, puisqu'il est pur!

On ouvre doucement la porte, et sur le visage de mon fils court la même lumière qui effleure le mien, suivie de la même ombre de déception mécontente, car ce n'est que Huguette qui vient d'entrer.

***

Comme un épervier qui, en déroulant avec lenteur les cercles de son vol plané, guette le passereau sur lequel il va fondre, l'amoureux, atteint d'une inconsciente cruauté, surveille sans repos le visage de celle qu'il a élue et y cherche les signes avant-coureurs de la grande tempête. Une rougeur, une palpitation plus hâtive du sein, tout et rien, c'est la nourriture qu'il jette à son cœur affamé d'émotion. Rien ne le saurait apaiser que de voir souffrir à son tour la femme dont il souffre, — ou le plus souvent dont il s'imagine souffrir!

A peine éloigné de Gwendolyn, je recomposais pour mon imagination ces gestes ou attitudes séparés, qui, une fois réunis, formaient de nouveau une écriture aussi nette, aussi lisible qu'une ligne imprimée. Ma pitié même était cruelle : je ne m'apitoyais que sur le mal que j'allais lui faire, que je lui faisais déjà!

Cet état d'esprit, je le sentis plus particulièrement, un après-midi où nous nous promenâmes sur les pentes du Monte-Maggiore. L'atmosphère avait ce je ne sais quoi de moëlleux et d'abondant qui caractérise les belles journées d'automne. Entre des lignes sévères et d'un vert noir, ondulaient des files d'arbres châtains. Des perspectives, vite coupées, s'ouvraient parmi les grands lauriers, les chênes, des fougères presque arborescentes. Sur la mousse, roulaient des châtaignes ou rebondissaient des noix. Ici, un fourré tout rouge, là, un petit étang bleuâtre, où trempaient leurs becs des oiseaux...

Gwendolyn, essoufflée, s'arrêta; elle voulut s'asseoir et trouva une large pierre branlante. Elle demeura songeuse et taciturne, son ombrelle plantée en terre. Elle appuya sa tempe sur sa main, et la tête à demi penchée, elle me regardait du coin de l'œil, puis derrière moi, les étages successifs d'arbres

sombrement multicolores, qui descendaient vers la mer et les losanges ou colonnes d'air bleu que l'on apercevait entre les arbres.

Comme la roche était haute, la jupe de Gwendolyn, un peu relevée, découvrait ses pieds étroits et minces et de fragiles chevilles dans des bas de soie beige si ajourés qu'ils laissaient miroiter la peau.

J'étais assis à terre, adossé à cette roche, et soudain, obéissant à un désir imprévu, je me portai en avant et posai ma bouche sur ce pied presque nu : Gwendolyn poussa un léger cri et retira précipitamment ses jambes, mais en feignant toutefois de ne voir là que gaminerie. Cette action si simple faisait battre pourtant le sang dans mes veines, et un bruissement immense emplissait mes oreilles, qui n'était pas le murmure des mille feuilles de la forêt.

— Vous serez donc toujours un Français ? s'écria Gwendolyn, comme si je venais d'accomplir simplement un acte de pure galanterie nationale.

— Et vous, une Anglaise, répondis-je en riant à mon tour de son geste de pudeur.

Mais un frémissement faisait trembler ses doigts minces qui serraient une ombrelle; mais cette gorge se laissait gagner par la fièvre d'un pouls accéléré; mais, d'en bas, je voyais, sous le maxillaire, le battement d'une artère qui criait au mensonge de ce calme apparent. Et je me forgeais, avec cette vue, un bonheur si complet et si fiévreux qu'il excluait presque le désir et que l'attrait de la joie entrevue passait déjà en intensité ce que cette joie pourrait être.

— Vous serez toujours une petite protestante effrayée, fis-je en riant, sur un ton badin et comme si j'avais envie de rire.

— Les protestantes ont peur, parce qu'elles savent trop bien qu'elles apportent en tout quelque chose que vous ignorez, vous autres gens du Midi... Quelque chose que je ne sais pas comment appeler, un besoin de vérité, peut-être...

— Une profondeur, dis-je.

— Une profondeur, oui, c'est bien cela ! Vous ne pouvez pas soupçonner, Claude, malgré votre intelligence, ce qu'est la vie d'une jeune fille, dans un coin perdu du Kent, d'une jeune fille qui ne sort guère de chez elle, que pour assister au culte le dimanche et jouer au tennis, et qui n'a jamais lu que la

Bible et Dickens... Non, vous ne pouvez pas savoir. Un Anglais, lui, peut comprendre, parce que, dans sa jeunesse, il est souvent très pur. Mais sur le continent, vous me l'avez dit vous-même, Claude, les hommes ont à vingt ans des sentiments d'homme mûr.

— C'est possible, Gwendolyn. Mais cet Anglais qui a été si pur n'aime une femme que lorsqu'elle est la sienne. Nous autres, ce que nous aimons dans une femme, c'est qu'elle est femme.

— Il est plus sage et plus honnête d'aimer seulement sa femme, comme on le fait chez nous.

— Oui, quand on raisonne ses sentiments. Mais ceux qui raisonnent leurs sentiments n'en ont pas de bien vifs.

— Ils sont durables, Claude.

— Parce qu'ils sont peu humains. Ce sont les pierres qui durent, et non pas les êtres humains.

Elle hocha la tête et voulut grimper plus haut. Nous croisâmes une fille, au corsage lacé et à la jupe rouge, qui, pieds nus et tricotant des bas grossiers, menait paître quelques porcs noirs.

Les chênes n'avaient pas encore une seule de leurs feuilles jaunes, mais, de ci de là, dans la profondeur de la nef, on voyait un arc-boutant de cuivre ou d'or, ou plus loin, en pleine frondaison, une longue fusée de pourpre.

De cette tragédie de l'automne, de ces feuilles résignées à la sclérose, de ces feuilles qui, de rameau en rameau, et toutes craquantes tombent, je ne retenais que la frénésie que le spectacle du pillage met au sang du soldat.

Dans chaque regard, chaque parole de Gwendolyn, je retrouvais sa lutte contre elle-même. Glisserait-elle à cet abîme qu'insidieusement j'ouvrais sous ses pas? Pour mieux se défendre contre moi, elle s'entourait de souvenirs, car à ceux qui perdent la continuité de leur vie intérieure, les principes moraux n'apparaissent plus que sous la forme de visages attendris. C'est l'enfance des femmes qui les protège le mieux contre l'amour défendu, comme si les gestes brutaux qu'il exige devaient effaroucher l'enfant d'hier! Mais si naît jamais cet amour, c'est le fruit longuement aoûté, non la poire verte, dont les dents grincent, ni la blette qui fond dans la main!

En de tels instants, je jouissais éperdument de la présence

de Gwendolyn. Elle reconstruisait, à elle seule, tout ce que mon destin avait détruit.

L'ivresse qui monte de ce corps, qui se dégage de ce regard limpide, c'est la coupe de Léthé, qui efface jusqu'aux souvenirs de tant de ruines. La gloire qui m'a traîtreusement failli, qu'elle est donc peu de chose, si je la compare à cette bouche! Il ne faut rien moins que ce désir pour tromper l'amertume que m'ont laissé l'amour de Claire et l'amour de Huguette, — ou plutôt ma conduite à leur égard. Hélas! des actes si noirs, dois-je compter pour les laver sur un acte plus noir encore?

J'entends qu'on me blâmera... Insensés qui ne sentez point la fièvre avec laquelle se cramponne à la vie celui qui va l'étreindre pour la dernière fois, peut-être, qui, déjà pris par la lame furieuse du temps, sent gronder l'abîme à ses oreilles!

Déjà en face de nous, comme d'un Sagittaire céleste, mille flèches d'or nous frappaient; déjà, l'ombre se faisait veloutée en estompant les larges transepts. Gwendolyn s'arrêta près d'un morne étang bleuâtre sur quoi quelques feuilles détrempées, disposées comme une mosaïque, s'agrégeaient.

Elle regarda la plate étendue d'eau toujours brouillée :

— C'est au fond de ce bassin que je voudrais dormir... Ah! d'un autre sommeil que celui de chaque nuit, d'un sommeil sans réveil... Je suis si lasse, Claude!

Je me rapprochai d'elle :

— Lasse de quoi? N'êtes-vous pas heureuse?

— Je devrais l'être, c'est vrai. N'ai-je pas un devoir à remplir?

— De quoi donc avez-vous besoin?

Mais elle ne prononça pas la parole que j'attendais et à laquelle j'étais déjà tout prêt à répondre.

Gwendolyn regarda seulement l'eau, et, du bout du pied, y fit rouler une châtaigne :

— De paix, Claude. J'ai besoin de paix. Je ne la trouve ni jour, ni nuit. Il me faudrait Faversham, avec le prêche du pasteur, chaque dimanche... Au lieu de cela, quelle bousculade!

Je lui montrai, sous une arche de nuages incandescents, au delà d'un escalier de verdure, la chute du fruit céleste dans la corbeille de la mer. Il venait de l'horizon enflammé un majestueux conseil de calme et de résignation. Et même ici, sous les arbres, chaque feuille cessait de bruire, de chanter chaque

oiseau... Moment de silence, tout pareil aux interruptions, aux brusques arrêts du râle, dans la respiration d'un mourant, minute où la nuit s'engouffre déjà, avec sa stupeur!

— Où voyez-vous une telle bousculade?

— En moi. Hors moi. Partout. — Rentrons, Claude, il va se faire tard!

Nous descendîmes les pentes du Monte-Maggiore et, à chaque pas que nous faisions, nous entrions plus avant dans les ténèbres.

Comme nous arrivions en vue de la villa, Gwendolyn étendit la main et la posa sur mon bras :

— Je pense, Claude, que je ne suis réellement sincère qu'avec vous. Ne m'en veuillez pas de vous laisser voir ma tristesse.

Alors j'eus honte de moi, et pour Gwendolyn, un grand élan de pitié.

*
* *

Le lendemain, je m'étais réfugié, vers onze heures, dans la petite pièce qui me sert de cabinet de travail : non, certes, pour y écrire, ni même pour y penser. Mais je laissais mon esprit vaguer, de ci, de là, comme un cheval au pâtis et qui oublie mors et rênes.

Au bout d'un moment, le loquet de la serrure, doucement se souleva; je tressaillis, mais c'était Huguette qui entrait.

— Tu travailles, Claude? s'écria-t-elle, comme elle le fait toujours sitôt qu'elle me voit assis quelque part.

J'eusse bien répondu oui, pour avoir la paix et me renfoncer dans mes rêvasseries; l'encrier n'était même pas débouché! Je haussai les épaules :

— Tu vois bien que non!

Elle tourna dans la pièce, d'un air distrait, hésitant; elle avait certainement quelque chose à me dire, quelque chose qui n'était pas agréable à prononcer.

— J'avais envie de causer avec toi, me dit-elle enfin. Je te vois de moins en moins, et même quand tu es près de moi, il me semble que tu es absent... J'ai besoin de certitude, de sécurité. Claude, entre Jack, dont l'avenir est menacé, et toi qui fuis, je me sens mal à l'aise et titubante, comme les gens qui tremblent de traverser la place de la Concorde.

— Où diable prends-tu que je fuis?

— Oh ! tu ne fuis pas exactement, mais c'est tout comme... Il me semble que jamais je ne pourrai arriver à te saisir. Tu es comme ces fleuves que l'on voit entrer dans le sable et qui y sont bus, qui s'y perdent complètement... Si tu savais comme c'est affreux de ne jamais plus te retrouver !...

Elle se tut un moment, puis ajouta :

— Et si ce n'était que cela!

— Il y a encore autre chose ? Mais parle donc ! Explique-toi. Je ne suis pas très grand clerc. Je n'entends goutte à toutes tes subtilités.

Huguette me regarda tendrement, tristement, s'assit près de moi et me prit la main.

— Ne crie pas, Claude! Tu t'impatientes déjà. Tu vois bien qu'on ne peut plus te parler de rien. Comprends-moi : je n'ai pas un reproche à te faire, — non, pas un seul! Mais j'ai peur, j'ai peur, la voie dans laquelle tu es engagé est si dangereuse!

J'attendis avec un léger frisson la suite du réquisitoire. Je ne savais pas ce que soupçonnait Huguette, et je ne voulais pas le savoir; je voulais vivre dans mon aveuglement, fausser les rapports véritables des choses, aller à mon but sans oser le définir avec précision dans mon esprit, m'obstiner enfin dans ma folie.

Huguette reprit :

— Aie pitié de moi, Claude, aie pitié de toi, tu cherches une douleur nouvelle... Et puis, aie pitié d'elle aussi. C'est une enfant douce, tranquille, pure. Vas-tu la troubler, la tourmenter, lui apporter l'angoisse, la tristesse, les nuits sans sommeil, et un jour, la trahison ? Il est si facile de faire tout cela et, avec ton infernal génie de séduction, il en sera ainsi si tu le veux. Je t'en conjure, Claude, réfléchis, ne t'abandonne pas à ton démon...

Je me levai, je me sentais las à l'avance de la lutte à soutenir, ennuyé, presque vaincu. Que pouvais-je répondre? Je finis par dire :

— Il ne se passe rien, Huguette, entre Gwendolyn et moi !

— Je le sais, mais il se passera quelque chose, si tu n'as pas le courage de la vérité. Je ne peux croire que de gaieté de cœur tu consentes à une telle infamie; mais tu es faible, tu te laisses aller, peu à peu, au charme de Mme Grove, tu te com-

plais dans ces premières émotions qui précèdent l'amour... Je te connais si bien! Et puis, j'ai vu déjà tout cela... Je retrouve ton visage d'autrefois, ton air absent, tes regards, mais ce n'est plus par moi que tu es troublé.

Je repris un peu nerveusement :

— Cette conversation est très pénible, Huguette. Ne pourrions-nous pas l'abréger?

Mais elle semblait ne pas m'entendre :

— Je n'ai pas à te juger, ni à récriminer. J'ai trompé ma meilleure amie, et toi, ta femme. Je devais bien supposer que cela recommencerait, un jour.

J'eus un subit éclat de colère.

— *Cela! Cela!* Mais quoi donc, Huguette, je ne te trompe pas avec Gwendolyn, je ne t'ai trompée avec personne... Il n'y a rien, je te le répète, entre Mme Grove et moi.

— Rien? Il y a ton amour! Il y a que tu ne vis que pour elle, que par elle, il y a qu'elle t'aime aussi!

Jusque-là, les paroles de ma femme, je dois l'avouer, glissaient sur moi, comme font les balles sur la peau du rhinocéros; elles sifflaient à mon oreille, m'irritaient, me causaient une gêne momentanée. Mais celle-ci fut la première qui pénétra profondément dans ma conscience et y fit naître une émotion véritable, sentiment de joie, d'exaltation, de délivrance. Cela fut si subit, si spontané que je sentis un reflet de ce bonheur passer sur mon visage, l'illuminer; et je vis aussitôt celui de Huguette s'assombrir et se clore ses paupières.

— Claude! murmura-t-elle, sur un ton de reproche.

Aussitôt après, elle se ressaisit :

— Il faut lutter. Peut-être en est-il temps encore. Ne perds pas une minute. Allons-nous-en, avant que Gwendolyn ne commence à souffrir. Regarde ce que je suis devenue, regarde ce que tu as fait de moi. Tu es un honnête homme, cependant... Ton imagination t'entraîne, mais tu n'es pas seul dans la vie. Nos actes n'entraînent pas que nous.

Je m'étais approché de la fenêtre, une grande voile d'ocre passait devant moi, peinte d'une figure de Vierge; elle allait vers Ika ou vers Cherso. Le vent la gonflait et la tendait; il me semblait sentir au visage sa caresse piquante, comme aux heures où, assis près de Gwendolyn, nous roulions sur le Quarnero. Les paroles, les pauvres paroles de ma femme, qu'étaient-elles

auprès de ce souvenir qui me rendait vivante, presque tangible, cette forme de moi-même, que je connaissais dans la présence de Mme Grove? Que m'importait qu'Huguette eût raison ou non? De quel prix sont les conseils de la sagesse au voyageur desséché par le sable et, qui après plusieurs jours de marche dans le désert, aperçoit enfin une source?

Je me retournai vers le fond de la chambre où Huguette, assise sur un siège bas, semblait si pâle dans la lumière.

— Cette conversation n'a que trop duré. C'est ton imagination seule, et non la mienne qui est malade. Tu as eu les mêmes soupçons, quand Jeanne Issaura a créé *Fresne et Galeran*· quand nous sommes allés à Saint-Pétersbourg et à Moscou avec Paulette Houdelmont et son mari. Qu'est-il arrivé alors? Rien! Quand j'ai quitté Claire, j'avais trente-deux ans; j'en ai quarante-six, aujourd'hui. Une amourette à mon âge, ce serait par trop ridicule.

Huguette me regarda fixement :

— Mens-tu? Ou bien, es-tu la dupe de tes paroles?

— J'ai pour Gwendolyn l'amitié tendre et dévouée que l'on a pour une enfant, une enfant qui est sans défense devant la vie...

— Tu le reconnais!

Je le reconnaissais d'autant mieux que je me servais de l'argumentation même d'Huguette pour nourrir la mienne.

— Ne jouons donc pas, continuai-je, un drame inutile. Nous n'avons aucun prétexte pour quitter les Grove en ce moment... D'ailleurs, Huguette, ce n'est pas moi qui suis amoureux de Gwendolyn, c'est Jack!

Ici, s'épanouit le visage de ma femme :

— Je l'ai remarqué déjà. Il l'adore! J'en suis même un peu jalouse. Il s'ennuie dès qu'elle n'est plus là...

— Tu vois bien, dis-je, en riant, qu'à cause de Jack, il faut rester!

Je me sentais éloquent malgré moi, éloquent par chacun de mes gestes, chacun de mes sourires; je portais en moi, à travers moi, la force de persuasion du mensonge, dont la langue est toujours dorée. Sous son souffle, les craintes de ma femme fondaient, s'évanouissaient. Je savais bien que demain, loin de moi, elles renaîtraient, mais moins solides peut-être, plus ductiles... Et qu'importait, au surplus? Dans l'état d'amour où j'étais, chaque jour de gagné me semblait une victoire sur ces

ennemis puissants et vagues que chaque amoureux croit ligués contre lui, coalisés pour lui arracher son bonheur ou sa proie !

De cette conversation, je ne retenais qu'un mot : Huguette croyait que Gwendolyn m'aimait. A force de l'étudier sans cesse et de me poser cette question, je perdais toute clairvoyance, et ce jugement désintéressé me donnait une inexprimable joie. Oui, à mon imagination il fallait un nouveau mirage, à ma ferveur cet aliment. Pour un homme de mon espèce, la vie ne prenait de prix que si une femme lui tendait les bras, comme sa corbeille, Pomone. Est-ce que la gloire est comparable au sourire, au regard furtif et plus profond de la femme qui commence de vous aimer ?

Huguette se pencha vers moi, elle passa son bras autour de mon cou :

— M'aimes-tu encore un peu, moi, ton Huguette, moi qui t'ai tant donné de ma vie ?

Je l'embrassai avec tendresse, mais en songeant au passé et non au présent, à ce qu'elle avait été naguère pour moi et qu'elle n'était plus.

— Mais oui, Huguette, je ne change pas...

Cette phrase était bien froide ; elle lui suffit cependant, tant il faut peu de chose pour entretenir un foyer véritable.

— Et tu m'assures que tu n'es pas un peu amoureux de Gwendolyn ?

Je me mis à rire :

— Quelle folie, ma pauvre amie ! Regarde mes tempes qui blanchissent... C'est à Jack maintenant qu'il te faudra faire des scènes de jalousie !

*
* *

Ce fut, je m'en souviens bien, le lendemain de cette première scène avec Huguette que je reçus la lettre dans laquelle Jeanne Issaura me demandait d'aller la voir à Fiume.

Je pris le vapeur à deux heures. En arrivant, je gagnai la place Zichy, où se trouvait l'hôtel que me désignait la jeune femme. On m'indiqua le numéro d'une chambre. J'ai le souvenir d'avoir été légèrement ému tandis que je cognai à la porte.

Une chambre d'hôtel, banale et sans caractère ; mais je vis sur la cheminée la photographie de la *Psyché* de Naples dont j'avais donné jadis le moulage à Issaura.

Je vis cette image avant de voir l'actrice elle-même ; elle s'avançait vers moi du fond de la pièce, c'était toujours la même personne menue et pâle, au visage ravagé et aux yeux dévorés de passion et d'intelligence. Sans doute avait-elle encore maigri.

— Je... je ne croyais pas que vous viendriez, me dit-elle, d'une voix qui n'était pas assurée.

— Comme aurais-je pu ne pas le faire après votre lettre ? Qu'avez-vous à me dire ?

Elle demeura un moment silencieuse, comme si elle n'avait pas entendu ma question. Puis, tout d'un coup :

— Il ose me demander ce que j'ai à lui dire ! Non, rien que vous ne sachiez déjà... Je vous ai suivi à Florence, je vous suis ici. Je viens faire auprès de vous une dernière tentative avant la fin, — avant la fin... Peut-être aussi, voulais-je tout simplement vous revoir. Allons par pitié, ne gardez pas cet air solennel ! Vous êtes tout à fait ridicule, mon cher.

Je répondis avec lenteur :

— De quelle tentative voulez-vous parler ? Nous avons déjà eu ensemble plus d'une explication, Jeanne. Je n'ai rien à ajouter...

— Mais moi, beaucoup de choses ! Quand *Prométhée* est tombé, quand il y a eu ce monstrueux, cet incroyable revirement des critiques et du public, vous vous êtes enfui à Florence. J'ai craint que vous ne fussiez seul, peut-être découragé. J'ai voulu vous faire savoir que moi, je ne vous abandonnerais pas, que je croyais toujours en votre génie.

— Quelle sottise, Issaura ! Je n'ai jamais eu de génie, ni ne prétends en avoir.

— Ne m'interrompez pas pour ne rien dire ! J'ai donc couru à Florence à mon tour. Je suis allée chez vous, vous ne m'avez même pas reçue.

— C'était à cause de ma femme.

— Hypocrite ! je vous ai écrit de longues lettres, vous ne m'avez pas répondu. Je suis restée un mois à Florence ; au moins, je vivais dans la même ville, je respirais le même air que vous... Je vous ai rencontré plusieurs fois, aux Cascines, en voiture ; vous étiez avec une grande femme blonde, très jolie. Je pense que c'est votre maîtresse.

Je n'ai pu retenir un mouvement de contrariété que Jeanne Issaura a bien remarqué et qui a fait passer dans son regard

un éclair de haine, en même temps que de plaisir méchant.

— On m'a dit son nom : Mrs Grove. Je sais que vous habitez avec elle à Abbazia.

Je hausse négligemment les épaules :

— Son mari est un de mes amis.

— Quand vous êtes arrivé à Florence, vous ne les connaissiez ni l'un ni l'autre.

Je prends mon chapeau que j'ai posé sur une table, en entrant.

— Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire?

Elle me regarde avec colère :

— Vous serez donc toujours le même homme insensible et sans cœur! C'est peut-être la dernière fois que je vous vois. N'aurez-vous jamais un mouvement de pitié? Oui, je l'avoue, j'avais encore une espérance. — Je me disais que vous consentiriez peut-être, — oh! pas à m'aimer; non, cela, j'en ai fait mon deuil! — mais à vous laisser aimer par moi. Maintenant, je vois que tout est inutile : rien ne peut vous émouvoir... Pourquoi donc alors m'avez-vous parlé comme vous l'avez fait, pourquoi m'avez-vous comprise à ce point? Il n'y avait pas un coin de ma nature, qui vous demeurât inconnu, un frisson de mon être, que vous ne partagiez! Comment possède-t-on un tel pouvoir sans tendresse? C'est une chose abominable qu'un être puisse avoir sur un autre l'emprise que l'amour seul devrait donner! Vous souvenez-vous quand j'incarnais la Catherine de votre *Potemkine*, vous souvenez-vous de nos longues causeries chez moi, rue d'Assas, ou au Bois? Comme vous vous intéressiez à moi, alors! Nous avons dîné un soir, dans l'Ile du lac. Vous m'avez dit sur la vie, sur l'antiquité, sur la religion, sur l'amour, les choses les plus belles, des choses divines. Nous sommes allés ensuite nous promener en voiture du côté de Longchamp, et là, par cette belle nuit d'été, je vous ai raconté ma vie. J'étais descendue si bas alors! Je vous ai tout avoué et vous m'avez promis de m'aider à remonter la pente affreuse de ma destinée.

— Je m'en souviens. Vous aviez un grand manteau blanc et un chapeau garni de lys, et nous avons mangé des *blinis* et d'autres choses russes, en nous mettant à table.

— Et vous souvenez-vous aussi de vos paroles?

— Ah! non, par exemple!

— Vous ne vous rendez pas même compte du sortilège de votre éloquence! Vous avez l'air si clairvoyant, si sagace, vous montrez tant de dévouement, tant de chaleur, vous analysez avec tant de douceur et d'intelligence ce que l'on éprouve, ce que l'on est, on se confie! On se donne à vous, on croit à votre sincérité... Et l'on découvre ensuite qu'on avait affaire à un indifférent cruel, curieux et froid, qui forçait les consciences et cambriolait les cœurs...

— Dites mieux encore : à un faux monnayeur!

— Et cependant, j'ai passé des heures incomparables auprès de vous : je ne peux pas les oublier : j'étais comme une petite fille à qui on raconte des histoires merveilleuses. Je vous ai aimé comme une folle, je croyais toujours qu'un jour viendrait où vous me hausseriez jusqu'à vous.

— Vous me parlez comme à un dieu que l'on insulte et que l'on renie, parce qu'il ne fait pas de miracle!

— En eût-ce été un que de m'aimer? Oui, Claude, vous avez été un dieu pour moi : un dieu, c'est celui qui crée, qui tire quelque chose du néant. Vous l'avez fait, et depuis vous m'avez abandonnée.

— Je ne pouvais pas vous aimer, Jeanne, je vous l'ai dit. Que me reprochez-vous? J'ai toujours été loyal.

— Quand on ne peut pas aimer une femme, on ne lui montre pas les sentiments que vous m'avez témoignés. Mais sans doute, avez-vous voulu expérimenter sur moi une fois de plus votre terrible séduction! Je pense que c'est de la même façon que vous avez successivement ensorcelé vos deux femmes; mais elles, au moins, vous leur avez donné quelque chose de vous. Cette Mrs Grove, dites, Lothaire, l'aimez-vous aussi?

— Cet entretien n'a que trop duré. J'ai aimé ma première femme, comme j'aime aujourd'hui la seconde. Quant à Mme Grove, son nom n'a rien à voir dans ce débat. Je vous ai témoigné de l'amitié, parce que vous étiez intelligente et malheureuse et j'ai tout lieu de le regretter aujourd'hui. Je vous ai aidée comme je l'ai pu, autant que je l'ai pu, jusqu'au jour où j'ai vu les dangers de cette intimité...

— Jusqu'au jour où vous avez eu peur que j'embarrasse votre vie.

— Si vous voulez... Je ne m'en suis pas moins séparé de vous à regret. Qu'avez-vous à me reprocher?

— Peut-être avez-vous raison. Peut-être n'êtes-vous pas responsable du don funeste qui est en vous, et l'exercez-vous sans le vouloir.

Elle frissonna comme au rappel d'une émotion trop intense.

— Je ne vous demande rien, Claude, que de vous laisser aimer par moi. Ayez pitié d'un être qui ne vous a jamais fait de mal! Oh! je ne serai rien dans votre vie, je ne vous gênerai pas, je ne vous ennuierai pas : une esclave, une simple esclave que vous viendrez voir de temps en temps et qui vous adorera. Vous me parlerez de tout, vous comprenez, comme autrefois, des choses dont vous aimiez à parler, de la Grèce, des anciennes religions, de la vie féerique, de l'humanité future, de notre affranchissement. Et je serai comme un oiseau de mer emporté par une tempête!

Ses yeux, — comme il me faisaient mal, ses yeux fixés sur moi, et où s'allumait une flamme si vive, si dévorante, que je ne pouvais en détacher mon regard!

Je me levai pour partir.

— C'est inutile, Jeanne, vous savez bien que tout cela est impossible. Si je n'étais pas marié, peut-être accepterais-je votre absurde proposition, mais ma femme m'aime, je n'ai pas le droit de la torturer pour un caprice de votre part!

— Un caprice?

Tout le petit corps de Jeanne Issaura vibra comme la langue d'un lézard. Elle se redressa si vivement que je crus qu'elle allait me frapper au visage.

— Un caprice?

Elle répéta ce mot avec une sorte de frénésie, de douleur violente, concentrée :

— Ah! Claude, prenez garde! Vous ne comprenez donc pas quel être je suis! Vous, psychologue, écrivain, grand esprit, vous ne voyez pas plus clair en moi que le premier bourgeois venu. Si je n'arrive pas à vaincre votre indifférence, j'aime mieux mourir!

Je ne voulais pas me laisser intimider; je saisis mon chapeau et je fis quelques pas vers la porte :

— Vous n'êtes pas une romantique, Issaura. Vous ne vous tuerez jamais. Vous ne m'aimez que parce que je ne cède pas. Si je vous aimais, demain vous vous toqueriez d'un autre!

Elle m'arracha brutalement le chapeau des mains et le jeta à l'autre bout de la pièce.

— Ne faites donc pas l'imbécile avec votre chapeau ! Un autre homme, dites-vous? Qui vous a donné le droit de me parler ainsi? Quels amants m'avez-vous connus? Dites! Dites! Charles Versily, n'est-ce pas? Et puis qui? Est-ce sa faute ou la mienne si nous nous sommes quittés?

Et comme je ne répondais rien, elle ajouta :

— Oh! vous avez dit cela au hasard! Que vous importe que je souffre? Ah! que vous me connaissez mal! Prenez garde à ma haine ! Tout ce que je veux s'accomplit. Je vous ferai tout le mal possible, non à vous, je n'en aurai pas la force, mais à celle que vous aimez...

— Je n'aime personne, Issaura.

— S'il lui arrive jamais malheur, ne vous en prenez qu'à vous seul. Vous en serez responsable. Une volonté comme la mienne... Ah! vous ne savez pas de quoi elle est capable!

Elle était étrangement belle dans son délire, et malgré moi, je songeais à Cassandre. J'avais longtemps rêvé d'écrire une tragédie sur cette femme terrible, qui créait les événements à force de les prophétiser. Le mystère de cette figure m'avait longtemps halluciné, et voici que je l'avais sous les yeux : oui, même regard, même masque et même corps tremblant, en proie à d'indéfinissables transes; un tel malaise se dégageait de cet être que j'en eus peur. Que savons-nous des âmes humaines? N'y a-t-il pas des forces désorbitées, qui entraînent avec elles les destins? Il me semblait maintenant que c'était Cassandre elle-même qui criait :

— Prenez garde, Claude, il lui arrivera malheur!

J'étais si ému que je murmurai avec effort :

— A qui?

Jeanne poussa un gémissement de douleur :

— Vous voyez bien que vous l'aimez !

Puis elle se renversa en arrière, avec un long hurlement rauque, et se jeta à terre, où elle se roula, en proie à une crise nerveuse Je la portai sur son lit, je lui bassinai les tempes avec de l'eau de Cologne, je lui versai du cognac sur les lèvres. Elle continuait à se débattre et à gémir.

Chacun de ses mouvements me jetait l'odeur chaude de ce corps brun qui semblait hâlé par le soleil des rivages et parfumé

par les algues. Troublé par la force de mes souvenirs antiques, je la regardais, comme s'il y eût en elle je ne sais quelle mystérieuse semence de l'avenir !

Enfin elle parut se calmer et revenir à elle; elle m'appela d'une voix douce.

— Je suis là.

— Donnez-moi votre main.

Elle la prit, comme un naufragé une épave. Mais moi, je ne pensais qu'à mon départ, je me représentais Gwendolyn m'attendant en vain sur le môle d'Abbazia.

— Je vous laisse, dis-je, vous êtes mieux.

Alors, comme une offrande propitiatoire, pour apaiser le ressentiment des dieux, je me penchai sur Issaura et je mis ma bouche sur la sienne.

Tout son corps se tendit, elle se souleva sur son lit, sans presque remuer, ni déplacer ses bras. Ce baiser fut comme un gouffre qui s'ouvrait sous moi ; une minute, je demeurai sans conscience, ni volonté, absorbé par cette bouche implacable. J'eus un moment de vertige et l'impression que je ne pourrais plus m'en aller; mais l'image de Gwendolyn passa devant moi. Je m'écartai. Issaura demeura immobile sur son lit, blême, les dents serrées, comme morte. Elle semblait calme, détendue, presque indifférente.

— Issaura, lui dis-je, nous ne nous verrons plus.

— Je le sais, répondit-elle.

Et elle tourna la tête vers le mur.

Je courus jusqu'à l'embarcadère, afin de ne pas manquer le bateau. J'arrivai juste au moment où il allait lever l'ancre. Je ne songeais ni à Issaura, ni à Cassandre, ni à l'émotion de cet adieu, mais à la forme blanche et légère, qui, sans doute, promenant ses yeux sur le golfe, m'attendait près du môle depuis longtemps.

EDMOND JALOUX.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

QUELQUES RÉFLEXIONS
SUR
LA RUSSIE DES SOVIETS

On ne peut plus faire un pas en politique générale sans se heurter au problème des soviets. Le mieux est donc d'y porter franchement les regards, de se remémorer les origines, les faits, les développements, d'y réfléchir, de tâcher de comprendre et d'essayer de prévoir, si possible, les suites et le dénouement.

Rappelons, d'abord, les données générales et connues : nous verrons ensuite les précisions et les spécifications.

Dès que l'industrie moderne se fut développée en Russie, il y eut des soviets (1) ; avec l'autorité que la pensée allemande a toujours exercée sur la pensée russe, ces soviets se sont rattachés aux doctrines marxistes ou communistes. Le marxisme russe a eu, comme tous les autres, sa droite et sa gauche, ses majoritaires et ses minoritaires, ses temporisateurs et ses violents. Les violents l'ont emporté et ils ont usurpé, à leur profit, le bénéfice de la révolution.

Depuis ce temps, ils gouvernent.

Ainsi présenté, le phénomène du soviétisme paraît un cas

(1) Les circonstances dans lesquelles les Soviets interviennent dans la politique sont précisées en ces termes dans un opuscule qui vient de paraître : « ...Le 8 mars 1917, les ouvriers des usines et des fabriques de Pétrograd se mirent en grève... C'est ici que se firent pour la première fois entendre des voix insistant sur la nécessité de former un Conseil (soviet) des députés ouvriers *à l'instar de celui de l'année 1905*. Est-il nécessaire de rappeler de quel soviet « à l'instar de 1905, » il était question. C'était le soviet à la tête duquel s'était mis un certain Kronstaleff-Nossar. Pendant plusieurs jours, ce soviet fut maître de la ville. Il finit par menacer le comte Witte, qui se trouvait alors à la tête du Gouvernement, de l'arrêter avec tout le Conseil des ministres. » — *La Révolution russe*. Essai d'analyse, p. 8.

poussé à l'outrance du grand mouvement que Saint-Simon a déchaîné comme corollaire de l'Industrialisme et qu'il donne comme une suite de la Révolution française; l'avènement des soviets serait un acte sanglant de la Lutte des classes; et ce gouvernement ne serait lui-même que la tyrannie d'un travaillisme exaspéré : opinion qui, artificieusement répandue, a beaucoup contribué à son succès. Lénine dit avec emphase : « Nous avons avec nous le prolétariat du monde entier. » Quelques mécontents, dans un coin de faubourg, se groupent et s'intitulent *soviets*; s'ils tournent les yeux vers Moscou, Moscou les inscrit sur ses listes et, avec eux, le pays auquel ils appartiennent, et aussitôt Lénine réclame « comme gage » à leur gouvernement « Marty et Badina. »

En fait, cette extension du cas des soviets, cette analogie qu'on prétend établir avec d'autres phénomènes révolutionnaires est forcée et adultérée. Le soviétisme, tel qu'il règne, est un phénomène spécialement russe : voilà ce qu'il importe de dégager clairement.

Le soviétisme est, incontestablement, fils du nihilisme, et le nihilisme est une affection spéciale à la Russie, non pas seulement à la classe ouvrière, mais à toutes les classes : c'est une diathèse russe. Tourguéniew, qui a jeté le mot dans la circulation, donne du « nihiliste » une idée encore embryonnaire dans son portrait de Bazaroff. Bazaroff est un ambitieux, un amoral, beau parleur et dupe de lui-même, finalement un raté; nihiliste en cela que, malgré ses dons naturels, il n'est capable de rien, bon à rien.

Le mot a changé de sens depuis. Déjà E.-M. de Vogüé disait en 1883 : « Quand les fils de Bazaroff feront de la « propagande par le fait, » ils paraîtront en tout semblables à nos révolutionnaires d'Occident; mais regardez de près, vous trouverez la nuance entre l'animal sauvage et l'animal apprivoisé... Le nihiliste russe est un loup et l'on sait que la rage du loup est plus dangereuse. » Nous voilà donc en pleine Russie : la fureur du nihiliste n'est pas fureur de « civilisé. »

Précisons encore : nihiliste vient du latin, *nihil*, rien. Philosophiquement et historiquement, il faudrait remonter sans doute à la vieille formule asiatique, *nirvâna* : « Tout ce qui est, est mauvais! » Donc, tout ce qui est, est bon à détruire. Un

instinct de destruction couve au fond de ces âmes douces et compatissantes. Tolstoï écrit : « Quand je me souviens de mon adolescence et de l'état d'esprit où je me trouvais alors, je comprends très bien les crimes les plus atroces commis sans but, sans désir de nuire, *comme cela*, par curiosité, par besoin inconscient d'action... » Et ce même Tolstoï termine sa vie par ce cri récemment rappelé : « Tout ce qui existe est déraisonnable. » Une bonne part de la Russie intellectuelle aurait souscrit à ces axiomes. Quoi d'étonnant si de tels cris ont eu un énorme retentissement dans les âmes populaires, puisqu'elles les eussent proférés d'elles-mêmes ?

Nommons, d'après les contemplateurs de la vie russe, ce plasma où la crise du soviétisme va naître : c'est l'*otchaianié*. Le mot est intraduisible. « Si vous consultez le dictionnaire, écrit E.-M. de Vogüé, il vous donnera comme équivalent notre mot *désespoir*. En réalité, pour traduire ce terme, il faudrait fondre ensemble les parties de vingt autres : désespoir, fatalisme, sauvagerie, ascétisme, que sais-je encore ? » Allons jusqu'au fond : dans ce désespoir il y a une folie, un mysticisme pessimiste, avec une volonté d'action, un entrain triste et fou, « l'entrain du conscrit ivre qui part en chantant, avec des larmes au fond des paupières. »

Voilà ce que nous trouvons quand nous approchons du tuf ; et encore ne faut-il pas oublier que cet entrain se déverse le plus souvent en un flot de paroles, abondantes, intarissables, sonores, étourdissantes. Un type littéraire, le Roudine de Tourguéniew, ce phraseur qui parle, qui s'écoute parler, qui s'admire, s'élance et tombe sur le nez, vient de se révéler à l'aube de la Révolution, c'est Kerensky. Or, un tel badaud-bavard, qui ne se retrouverait pas ailleurs, foisonne en Russie : il s'amasse, inconscient, au coin des rues, et forme ces groupes vaguants où pêchent le recrutement et la propagande des soviets.

D'où vient cette flottante *malaria*, comme on l'a appelée ?

***

La Russie est une chose unique au monde. Dostoïewsky dit : « La Russie est un jeu de la nature. »

C'est vrai.

La Russie est un pays immense et une terre inorganisée ; elle est, à la fois, Asie et Europe ; elle subit un climat extra-

ordinaire; sa position la rend fatalement conquérante et nationaliste; mais cette poussée énorme et désordonnée se heurte à des forces organisées qui la contiennent. Ainsi, la Russie est toujours oscillante entre l'élan et l'échec : d'où ses enthousiasmes, ses ressauts, ses découragements, ses violences, ses remords et, finalement, ses pénitences et ses désespoirs. Bielinsky dit : « Notre pays est un mirage. » Et son interprète, E.-M. de Vogüé, ajoute : « Pays d'âmes vagues. »

Reprenons ces points.

La Russie est un pays immense, démesuré, à lui seul presque planétaire. Par suite, il n'a ni unité géographique, ni unité ethnique, ni unité historique et morale. De l'avis des Russes, la Russie a un ennemi terrible, « la distance. » Sauf en des *emporia* créés par la nécessité des échanges ou par l'histoire, c'est-à-dire par la volonté des hommes, non par la nature des choses, en Russie on ne se rencontre pas : cherchez un Lyon, un Francfort, un Londres, un Vienne même, en Russie, vous ne l'y trouverez pas. Il y a donc une formidable dislocation et anarchie naturelle, et le pays retourne non moins naturellement à cette dispersion, dès que la persistance d'un absolutisme politique énergique ne le contraint plus.

Historiquement, la Russie *ne se tient pas;* elle a des crises analogues à la crise actuelle à peu près tous les deux siècles. Tout s'écroule, puis tout se relève, mais souvent par l'intervention d'une autorité étrangère. C'est un tas de billes qui s'effondre et roule au moindre choc. Les populations slaves se vident par toutes les frontières ; elles inondent les pays voisins ; flux, reflux, toujours ballotté d'Asie en Europe et d'Europe en Asie.

Géographie sans forme, sans ossature, aux pentes incertaines et aux articulations molles : à la surface, la vie est un perpétuel écoulement lent et à pleins bords que le moindre accident de terrain, le moindre barrage transforme en marécage.

Au centre, un plateau fertile, le Valdaï, d'où les grands fleuves, la Volga, le Dniéper, le Niémen dévalent en nappes lourdes vers les différents horizons. Tout cela se traînant à travers une boue fertile, la *terre noire* ; et autour, en des espaces non moins vastes, mais plus arides, les steppes, les forêts, les lacs, les marais, des contrées vides où l'homme se fait de plus en plus rare, et, au bout encore, les déserts pétrés.

Aux frontières de la Russie, on ne sait si l'on est en Europe

ou si l'on est en Asie; la Caspienne, le lac Aral sont le fond, le résidu d'une immense cuvette, inférieure au niveau de la Mer-Noire et de la Méditerranée, où les eaux, suintant de tous côtés, s'accumulèrent et s'endormirent.

La Russie fut, pendant des siècles, soumise à l'Asie ; la « Horde d'or » est le plus ancien autocrate russe. Le Slave lui payait tribut docilement. Demain peut-être, quelque « général » chinois ramènera ces temps qui paraissaient révolus. Sans les Chinois, les Sémites et autres Asiates, le pouvoir des soviets se fût-il établi, eût-il duré ? Ce problème n'est pas d'aujourd'hui : il est vieux comme le passé russe. Gobineau a, des premiers, annoncé en termes mystérieux, la ruine du tsarisme et une sorte de putréfaction des races nobles par le *marécage slave :* « Immobile comme la mort, écrit-il, actif comme elle, le marais dévorait dans ses eaux dormantes les principes les plus chauds et les plus généreux sans en éprouver d'autre modification quant à lui-même, que çà et là une élévation relative de fond, mais pour en revenir finalement à une corruption générale plus compliquée. » Cette terre absorbe et ne rend rien. Tourguéniew, plus familièrement : « Nous n'avons su donner au monde que le samovar, et encore se peut-il qu'il ne soit pas de notre invention. »

Contrée et vie insondables, mais que le climat, huit mois de l'année, rend inaccessibles à l'étranger et à ses propres habitants (1). Là se produisent des sautes de température telles que l'hiver et l'été, d'ailleurs si disproportionnés en durée, sont excessifs alternativement. « A Astrakan, sous la latitude de Genève, il n'est pas rare, écrit Anatole Leroy-Beaulieu, qu'à six mois d'intervalle, les variations thermométriques embrassent jusqu'à 70 et même 75 degrés centigrades. Sur les côtes de la Caspienne, sous la latitude d'Avignon, le froid descend jusqu'à 30 degrés au-dessous de la glace ; en revanche, la température s'élève en été jusqu'à 40 degrés et au-dessus. A Moscou, les oscillations vont de 33 au-dessous à 28 au-dessus. A Saint-Pétersbourg, on peut osciller entre les températures extrêmes de 30 à 35 degrés de froid à 31 de chaleur. »

Comment le caractère des hommes, les mœurs, la vie sociale ne participeraient-ils pas à l'instabilité universelle? Passer

(1) Sur les communications de village à village, l'hiver, voir le terrifiant récit de Tolstoï : *Maître et serviteur*, traduction Halpérine Kaminsky, 1896.

d'un extrême à l'autre, c'est le sort de la Russie et du Russe lui-même. Et ce mal du chaud et froid n'est rien à le comparer à la longueur des hivers. S'il est démontré que les races nobles sont celles qui, à la surface du globe, ont su franchir les époques glaciaires et dompter les hivers, ne sent-on pas que celles-là seront sans cesse en péril qui restent constamment menacées par les températures basses. Sans un ordre strict, une sorte de famine endémique est le lot d'un pays dont le thermomètre est le premier tyran. Paresser des mois, rêver et se réveiller pour courir et atteindre le but en quelques heures, terrible régime pour ces « porteurs de lampes » qui peinent à se transmettre la flamme de la civilisation; un souffle, et la lampe mal rallumée s'éteint : une perpétuelle inquiétude est la fin d'une perpétuelle instabilité.

Un mot encore sur une dernière nécessité qu'impose la nature : la Russie, bloquée par ses terres elles-mêmes et par la distance qui les sépare, ayant besoin sans cesse de l'apport du dehors dont elle est toujours séparée, est naturellement conquérante et nationaliste; je veux dire que toutes ses forces dispersées se groupent naturellement pour obtenir sur le dehors la seule chose qui manque à ce double continent : le débouché. Dès qu'une population a pu se mettre debout sur le territoire de l'Empire, elle part; on la rencontre en expédition à Byzance, ou quelque part sur une frontière européenne. Wladimir, le Clovis russe, barbare, rusé, débauché et sanguinaire, « épouse, dit Rambaud, une belle religieuse grecque, ramenée autrefois captive d'une expédition contre Byzance. » Ce trait est symbolique. Le climat, le bien-être, l'amour, la religion, tout attire le Russe vers la mer.

De la mer du Sud monte la civilisation, et de la mer du Nord descend la discipline. La fondation de la Russie est un autre symbole : la légende raconte que les autochtones, souffrant de mille maux dus à l'anarchie des *volosts* (cantons, peuplades), allèrent trouver les chefs des Varègues (sans doute, Suédois, Scandinaves) et leur tinrent ce langage : « Notre terre est grande et riche, mais elle est désordonnée. Venez avec nous et vous nous commanderez. » Ainsi régna Rurik. Dès lors, la Russie s'habitua à chercher d'elle-même sa norme au dehors. Fait historique d'une importance capitale. Tourguéniew, qu'on

ne se lasse pas de citer, dit « qu'en allant étudier en Allemagne, il se sentait pareil aux anciens Slaves qui allaient demander des chefs chez les Varègues. »

***

La géographie et l'histoire apportent donc ces enseignements : dislocation, instabilité, inquiétude, pessimisme, mysticisme, errance.

Comment corriger ces maux que le peuple russe, lui-même, intelligent et sensible au plus haut degré, éprouve en son intime essence, tandis que son sang aryen, pimenté de sémitisme, le rend apte à toutes les civilisations? Le Russe, fier de ses dons, de son originalité, si propre à s'adapter, à se transformer, à se déguiser en n'importe quel personnage civilisé, dit : « Je sais toutes vos langues, mais vous ne savez pas la mienne. »

En effet, de toutes mains, il reçoit. Nous avons dit qu'à la civilisation grecque et byzantine la Russie a pris la religion et l'autocratie. A cette immense démocratie, se cherchant elle-même, il fallait un César ; le tsarisme fut la forme naturelle du Gouvernement. Né du patriarcat, fils de la tente, encadré du décor oriental, il emprunte aux plus intrépides parmi les races du Nord, aux Normands, aux Scandinaves, la tension d'une volonté forte, la résolution de combattre et le goût du risque. Sa capitale ne sera ni Constantinople, ni Kiew, ni même Moscou ; ce sera la ville du Nord, la ville baltique, Saint-Pétersbourg.

C'est une histoire connue : on sait que la Russie a été faite de la main de Pierre le Grand et de Catherine, et qu'elle a été martelée, à coup de conquêtes sur les pouvoirs locaux et sur les frontières incertaines, par le tsarisme militaire. Et cette création s'accomplit en moins de deux siècles, en un de ces étés rapides et fleuris qui s'épanouissent après les longs hivers...

Comment le tsarisme succomba dès que cette volonté se relâcha, c'est une autre conséquence, non moins logique, de toute l'histoire russe. Mais il est à observer que la cause immédiate de la ruine fut la lassitude et le dégoût qui suivirent l'échec de deux grandes entreprises militaires imposées à la Russie par sa situation même : l'une contre l'Asie, la guerre japonaise, l'autre contre l'Europe, la guerre germanique, qui devait aboutir à la conquête de l'éternel objet des convoitises raciales : Constantinople.

Il est à observer aussi que la ruine de l'autocratie fut due à la haine suscitée par la bureaucratie russe, instrument détesté et justement méprisé de la centralisation pourtant indispensable; il est à observer enfin que, pendant de longues années, cette Révolution latente marqua le pas, parce qu'elle n'osait se prononcer contre un sentiment essentiellement russe, la vénération du Tsar, du père, du « petit-père. »

Mais force, prestige, respect, amour, tout s'effondra à la fois, quand la lutte se fut prolongée outre mesure, et que le *désordre russe* se fut propagé partout comme une peste, quand, en un mot, l'anarchie nationale prit au collet l'archie devenue *trop nationale*, c'est-à-dire s'abandonnant elle-même dans la double lutte intérieure et extérieure qui avait fait jadis sa nécessité et son prestige. Chose étrange, mais logique au fond, que ce soit le plus *russe* peut-être de tous les Empereurs qui ait vu la Russie se détacher de lui et lui asséner en haine tout l'amour que le pays avait prodigué à ses pères et à lui-même.

***

J'ai dit qu'une des organisations ouvrières, fondées à partir de l'époque où la Russie devint industrielle, s'empara du pouvoir. Et c'est ce triomphe du maximalisme qui donne à la Révolution russe, l'autorité apparente de propagande internationale qui la rend si fière. Répétons le mot de Lénine : « Le prolétariat universel est avec nous. » A la lumière de l'exposé qui précède, il est facile de répondre que le soviétisme étant éminemment russe, sa force de propagande en est, malgré tout, singulièrement handicapée.

Le mouvement n'eût certainement pas réussi par lui-même, en tant qu'« ouvrier, » et il a dû son succès surtout au fait d'avoir su grouper autour de lui, dès le début, le désespoir des soldats et la convoitise du paysan. Les soviets se sont intitulés, tout de suite, « soviets des ouvriers et des soldats, » et ils ont jeté en pâture, au paysan la terre où il enfonçait ses ongles depuis des siècles. Les trois causes agirent en même temps ; les faits sont simultanés, connexes, décisifs, et tous trois ensemble affirment encore le caractère spécialement russe de la crise.

Et cela est si vrai, qu'en regardant les choses de près, on voit bien que la propagande des soviets, quoiqu'elle puisât à pleines mains dans toutes les richesses de la Russie, quoiqu'elle

répandit l'or à flots, n'a nullement obtenu au dehors les résultats dont se targue Lénine.

D'un coup d'œil, passez l'Europe en revue : en Allemagne, le soviet répandit une terreur latente ; tout ce qui se prononça pour le désordre social, fut rembarré de main de maître. Aujourd'hui, la politique de Wirth joue avec le feu : mais elle est menée par des hommes d'affaires, Stinnes et Rathenau, non par les militants du socialisme. Le soviétisme diplomatique de l'Allemagne n'est rien autre chose qu'une colossale « affaire, » avec tous les risques que comportent les affaires. En Italie, les socialistes sont nettement hostiles, et à Gênes, il ne semble pas que ce soient les fascistes qui tremblent devant Tchitchérine ; en Angleterre, les masses, séduites peut-être par les brillantes affaires qu'on promet au commerce en Russie, et par le pont d'or que la finance internationale leur fabrique de chimères, ne demandent pas mieux que d'en profiter pour prendre barre sur M. Lloyd George ; mais tout le monde sait que le bon sens anglais ne s'est pas laissé duper, un instant, par le « mirage russe, » et que le travailliste a repoussé nettement le communisme à la Lénine. Il en est de même aux États-Unis ; M. Gompers a prononcé le : « Tu n'iras pas plus loin. » Quant à la France, son paysan-propriétaire est insulté à journée faite par les propagandistes, comme le suppôt de la réaction ; et les masses ouvrières, dès qu'elles ont été atteintes par le venin de la propagande russe, ont vu leurs groupements entrer en dissolution. Il leur faudra du temps pour se remettre du coup à eux administré par leurs frères et amis.

***

Il faut donc prendre le problème des soviets pour ce qu'il est : un problème spécialement russe.

Puisque l'histoire et la réflexion nous ont révélé ces indiscutables origines, elles nous apporteront peut-être quelques données pour essayer de prévoir son évolution et sa solution. Laissons donc parler, encore une fois, les précédents et la puissante logique des faits.

Voici diverses hypothèses autorisées, appuyées sur des exemples et sur les données de la psychologie le plus généralement admise de ce prodigieux amalgame russe.

Ou il arrivera ce qui est annoncé par Gobineau, et le marécage russe « dévorera dans ses eaux dormantes les principes les plus chauds et les plus généreux sans en éprouver, quant à lui-même, d'autre modification que, çà et là, une élévation relative du fond, mais pour en revenir finalement à une corruption générale plus compliquée... » En deux mots, c'est un retour à l'Asie et au régime de la « Horde d'or. » Plus la crise se prolongera, plus cette solution, la pire de toutes, a des chances de se déposer au fond de l'immense anarchie putréfiée. Par cette atroce *malaria*, la civilisation entière se trouverait contaminée.

Ou les Russes procéderont comme au temps des Varègues et, d'eux-mêmes, ils chercheront le salut du dehors. Soyons bien attentifs de ce côté : quelle traîtrise peut couver au fond de ces âmes inquiètes? A un *chef* étranger qui ferait luire à leurs yeux l'espoir d'une conquête et d'un assouvissement, les masses découragées et affamées pourraient être menées, la corde au col, pour implorer la discipline et le pain : « Notre terre est riche et féconde, mais elle est désorganisée. »

Ou bien encore, comme il est arrivé à diverses reprises au cours de l'histoire russe, et notamment en 1613, une tentative d'autocratie spontanée se produira au sein des soviets, un « Bonaparte » centralisera entre ses mains fortes la puissance dispersée; mais il échouera faute de base, et un retour se produira vers l'ancienne dynastie. Je citerai ces quelques lignes d'un historien russe qui, du passé, peuvent se transposer dans l'avenir : « Pendant cette période de désordre (celle qui suit l'époque de Boris Godounow), comme cela arrive toujours à une époque révolutionnaire, se manifestèrent très distinctement les contradictions sociales. Les boyards firent une tentative pour défendre leurs privilèges. Après Dmitri l'Imposteur, ils proclamèrent tsar un homme de leur milieu, Vasili Chouïsky, qui promit de partager le pouvoir avec eux. N'ayant su gagner l'aide ni des dvorianiés (c'est-à-dire les classes moyennes), ni des classes populaires, Chouïsky ne put garder le pouvoir. Alors commença une série d'insurrections, et le peuple se fractionna en groupes différents ayant chacun ses chefs et ses exigences. A la fin des fins, la victoire resta du côté des dvorianiés qui, d'accord avec le clergé et les commerçants des villes, mirent de l'ordre dans le pays, le protégèrent contre ses ennemis exté-

rieurs et, en 1613, rétablirent le pouvoir du tsar par l'élection de Michel Romanow. » (Grégoire Alexinsky).

Ou bien encore, dans un pays que tous les maux accableront, une révolution morale plus puissante et plus profonde, bouleversant l'âme même de ce grand peuple, le livrant au mysticisme désespéré qui est son fond même, le jettera dans une de ces crises morales qu'il est seul peut-être, maintenant, en Europe, capable de subir. Dans *Crime et Châtiment*, Dostoïewsky dit que, quand Sonia eut lu dans les yeux de Raskolnikof l'aveu du crime, elle s'écria : « Il faut souffrir ensemble, prier, expier! Allons au bagne!... » C'est, en effet, « la conception fondamentale du christianisme dans le peuple russe ; la bonté de la souffrance, la joie du remords, la soif de la pénitence goûtée pour elle-même, surtout de la souffrance subie en commun, *sa vertu unique pour résoudre toutes les difficultés.* » (E.-M. de Vogüé.) Il s'agirait alors d'un retour, prompt comme l'été, vers le secours de la religion, vers la repentance, un prodigieux *mea culpa* emportant tout un peuple, — l'aveu. Et l'immense territoire se couvrirait d'une procession de flagellants, en marche vers un nouvel idéal, au-dessus de tous les calculs, de toutes les combinaisons économiques ou politiques, dans la détresse de la famine-châtiment et de l'anarchie-mort ; une grève générale des passions, des illusions, de la certitude même, briserait les sciences, les ambitions, les affirmations si sûres d'elles-mêmes. La crise se résoudrait par un mouvement spontané essentiellement russe : commisération, communion, repentance.

Et peut-être aussi toutes ces diverses solutions, entrevues à la lueur du passé, se trouveront-elles rapprochées, mélangées, combinées, se cherchant dans un effrayant spasme d'accouchement.

L'Europe, à cette heure-là, aura un devoir à remplir : préparer, aider, secourir. Tous les amis de la Russie, et la France la première, devront voler à l'aide : car, en fait, et je veux finir par là, la Russie est un membre européen, par conséquent, un devoir européen. Avec moins de suffisance et d'arrogance, les délégués des soviets à Gênes, au lieu de chercher le pont de la propagande, auraient déjà jeté la première arche de celui qui laissera passer la justice et la fraternité.

GABRIEL HANOTAUX.

LA
JEUNESSE D'OCTAVE FEUILLET

D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

II [1]

V. — UNE LECTURE A LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

Le zèle d'Eugène Feuillet ne s'endort pas sur le succès de *la Crise*. Dès lors, la carrière de son frère lui apparaît tout unie : la Comédie-Française, la Légion d'honneur, l'Académie. Mais il faut ne rien laisser au hasard. Il pousse donc Octave à publier chez Michel Lévy le volume des *Scènes et Comédies*, dont il portera lui-même des exemplaires chez les principaux critiques, et dont il retarde la publication pour laisser paraître *la Fée* à la *Revue* (15 avril 1854). Il donne un exemplaire du précieux volume à Arsène Houssaye, directeur du Théâtre-Français, qui le reçoit à merveille et lui déclare : « La place de votre frère est chez nous... » Il en donne un autre à Camille Doucet, directeur des théâtres au ministère, et le prie d'en remettre un au ministère. Cependant il engage Octave à écrire directement pour la scène, sans passer par le livre ou la revue. Ce n'est pas le moment de faire jouer *la Fée* : « Je trouve, écrit-il avec beaucoup de sens, qu'après le grand succès de *la Crise*, qui n'était pas originairement une œuvre faite pour le théâtre, il serait dangereux de faire représenter comme première

Copyright by Henry Bordeaux, 1922.
(1) Voyez la *Revue* du 1er mai.

pièce une œuvre infiniment moins importante que ladite *Crise* et qui ne rachète pas d'ailleurs ce défaut d'importance par de très grandes qualités dramatiques... » Octave se range à cet avis, et écrit *Péril en la demeure*. *Le Village* est reçu au Théâtre-Français, mais Houssaye préfère attendre cette pièce à quoi travaille l'auteur de *la Crise*.

Au mois d'août, à l'occasion de la fête de l'Empereur, la décoration attendue et préparée ne manque pas d'être accordée. C'est encore Eugène qui l'annonce par un télégramme à Saint-Lô : « Reçois ma fraternelle accolade, chevalier de mon cœur. Tu sais tout le plaisir que cela m'a fait ; tu ne saurais l'exagérer dans ton imagination. » Et il découpe, pour l'envoyer à son frère, un article d'Edmond Texier dans *le Siècle*, qui le met à part des autres légionnaires : « Toute la littérature applaudira avec nous à la distinction accordée à M. Octave Feuillet qui, bien jeune encore, a su mériter les suffrages des hommes de goût pour le charme et l'originalité de ses compositions. » Octave a juste trente-trois ans.

Michel Lévy, son éditeur, flaire sa gloire à venir. Il entreprend avec Eugène le voyage de Saint-Lô pour mieux s'entendre avec son auteur. Et c'est encore Eugène qui le ramène à Paris à la fin de septembre : « Nous sommes arrivés à Caen, écrit Eugène au retour, en même temps que le jour, c'est-à-dire à cinq heures. Ne sachant comment tuer le temps jusqu'à notre départ fixé à sept heures, nous sommes allés, malgré le froid, faire un tour sur le cours, où Michel, pour me distraire, m'a récité des vers que je n'ai guère écoutés. Il en sait long, et paraît porter dans sa tête sa boutique tout entière. » Mais il n'aime pas assez la nature, au gré de son compagnon de route : « La belle nature peut, je crois, se présenter à lui sans crainte : il n'en abusera pas, quelque peu voilés que soient ses charmes. »

Au mois de novembre suivant, Michel Lévy perd son père, le chef de la maison, emporté par un retour offensif du choléra. Naturellement, c'est Eugène qui va aux obsèques : « Je l'ai accompagné jusqu'au bout, comme le Rabbin dont, par parenthèse, j'ai admiré la manière de faire en pareille circonstance : il a prononcé là un petit discours qui a fait pleurer tout le monde. J'ai été étonné de ne voir personne de ceux qu'édite Lévy, si ce n'est Augier, qui a paru un instant, et Victor Séjour, qui a soutenu Michel tout le temps. » Sur quoi il raconte la pre-

mière d'une pièce de Mme Sand et celle d'une pièce de Dumas, s'intéressant vivement aux acteurs, car il est question de jouer *la Fée* au Vaudeville, et il guigne les interprètes qui pourraient en être chargés.

Cependant, sur ses instances, l'Ambigu a repris *Échec et mat*, ce grand drame en cinq actes écrit par Octave en collaboration avec Paul Bocage, dans lequel le vieux Bocage composait un si terrible duc d'Albuquerque. Naturellement Eugène assiste aux deux ou trois premières représentations, et il y entraîne M. Ernest Dubois, le père de Valérie, maire de Saint-Lô.

« Nous nous sommes donné rendez-vous devant le Gymnase à 6 heures et demie, raconte-t-il, et je lui ai payé à dîner chez Dujardin. Après le deuxième plat, ton brave beau-père a eu la délicatesse de jeter sa serviette sur la table en me déclarant qu'il avait dîné. Mais je lui ai soutenu qu'il fallait qu'il dînât encore trois fois autant. Il a donc repris sa serviette et mangé fort crânement, malgré sa soi-disant satiété, une aile de poulet, la moitié d'un artichaut, la moitié d'un gâteau de riz, la moitié d'une grosse poire, bu la moitié d'une bonne vieille bouteille de vieux bon Beaune, avec une facilité et un entrain charmants. Après quoi, nous sommes allés prendre le café et le petit verre de curaçao qu'il aime, et cela nous a permis de marcher sans fatigue et sans craindre le froid jusqu'à l'Ambigu, larirette, jusqu'à l'Ambigu. Il m'a déclaré qu'il n'irait jamais dîner ailleurs quand il mangerait à ses crochets, et il fera bien, car on dîne là, à deux, pour six ou sept francs, comme on dînerait ailleurs pour trente... Nous avons trouvé dans les deux stalles voisines des nôtres M. Y. et M. de K. M. de K. dormait avant le commencement du spectacle. Nous avons été obligés de le réveiller quand le spectacle a été fini. M. Y. avait les yeux ouverts, mais il est clair qu'il dormait en dedans. Tous les deux trouvent *Échec et mat* quelque chose de charmant. Merci. »

Il prédit vingt-cinq représentations, ce qui est déjà un beau succès. Comme on voit bien au ton détaché de son récit qu'il n'attache pas une grande importance à cette œuvre de jeunesse, et lui préfère mille fois les nouvelles pièces d'Octave ! C'est *le Village* qu'il attend, et que Mme Allan, en attendant de le jouer au Français, a lu chez Mme de Girardin. Et c'est aussi la comédie nouvelle qu'achève Octave, qui n'a pas encore de titre et qui, vraisemblablement, sera représentée la première. Cette comédie

s'appellera *Péril en la demeure*, après s'être appelée quelque temps *le Mari joué*, et analyse, elle aussi, un cas de mésentente conjugale. M. de la Roseraie, qui est directeur du personnel au ministère des Affaires étrangères, est un homme de quarante ans, qui a la confiance de son ministre et qui a de l'ambition. Il excelle à débrouiller l'écheveau compliqué des conflits internationaux. La question d'Orient lui est familière. Mais s'il connaît la carte du monde, il ignore celle du Tendre. Il délaisse sa charmante femme, Caroline, sans même se douter qu'elle en souffre et qu'elle a besoin de distraction. Précisément, un jeune homme est là. Un jeune homme est toujours aux environs. Celui-ci, Albert de Vitré, manœuvre pour éviter d'être nommé en Espagne et pour demeurer à Paris, dans le voisinage de l'aimable femme. Mais il a compté sans sa mère, la baronne de Vitré, qui est perspicace et veut à tout prix le sortir des amourettes mondaines et assurer sa carrière. Elle déjoue tous les calculs des deux amoureux, obtient le départ d'Albert, fait de Caroline une honnête femme presque malgré elle et de M. de la Roseraie un mari plus attentif. Ce petit ouvrage en deux actes ne serait pas très neuf, sans la création de ce type, la baronne de Vitré, qui tire avec dextérité toutes les ficelles. La baronne n'est pas une de ces honnêtes femmes qui vivent les yeux fermés. Elle a même ce joli mot : « Il n'y a rien de tel que d'avoir été honnête femme toute sa vie pour savoir ce qu'il en coûte. » Sa vertu a peu d'illusions. Peut-être doit-elle à cela d'apercevoir avec tant d'à-propos les dangers de la passion. Ajoutez à ces personnages celui d'un vieux beau, Favières, tout à fait épisodique, mais assez amusant.

Péril en la demeure devait précéder à la Comédie-Française *le Village* pourtant reçu auparavant. Octave Feuillet, partagé entre ses deux pièces qui lui sont également chères, l'ancienne et la nouvelle, est dans tous ses états. « Je ne te reproche qu'une chose, lui écrit son frère, c'est de prévoir les choses de trop loin. A cause de cela, tes embarras et tes inquiétudes à toi durent des mois et des années au lieu de durer tout simplement vingt-quatre heures... » Quand le tour de faveur, donné à *Péril en la demeure*, est assuré, Eugène se met en rapport avec les interprètes. Il va voir Régnier et Mme Allan, à qui seront distribués les rôles principaux. Surtout qu'Octave n'accueille pas de travers les petits changements que ne manquera pas de

lui demander Régnier! « Si c'était un cabotin comme la plupart de MM. les acteurs, tu pourrais l'envoyer faire lonlaire. Mais c'est un trop véritable artiste, qui a arrangé de sa main trop de pièces qui n'ont dû leur succès qu'à ces arrangements pour que tu doives jamais faire fi de ses observations. Si tu avais entendu Camille Doucet lui dire l'autre jour combien il lui devait de reconnaissance pour tous les excellents conseils qu'il lui a donnés au sujet de *Les ennemis de la maison!* Si tu savais tout ce qu'il a fait pour Augier dans *Gabrielle!* Quant à *Mlle de la Seiglière*, je crois que c'est lui qui l'a refaite tout entière.. »

La lecture doit avoir lieu au comité de la Comédie-Française le lundi gras (1855). Régnier s'en chargera. Eugène doit y assister :

« Il paraît que ma présence est absolument nécessaire à cette solennité : si tu tiens absolument à y assister à ma place, mon gaillard, tu as peut-être encore le temps d'arriver. Je t'avoue que je voudrais que cela fût fini, malgré le plaisir que je goûterai en entendant lire cela par Régnier. Ma joie sera comme dans des souliers trop petits. Régnier étudie ta pièce pour la lire comme s'il s'agissait pour lui de jouer tous les rôles. Il m'a demandé si je n'aurais pas quelqu'un à emmener avec moi à cette lecture, mais quelqu'un qui pût imposer un peu au comité, et le soutenir dans son opération par ses rires et ses émotions. Je ne sais en vérité à qui m'adresser. Je vais causer de cela ce soir. T'ai-je parlé de nos résolutions pour les *acteurs*. Non, je crois. Nous n'avons rien dit de cela en *traitant* si ce n'est en passant, parce qu'il est de *droit* que tout auteur choisisse librement ses acteurs. Mais nous en avons longuement parlé Régnier et moi, puis avec Houssaye : Delaunay pour le jeune homme, il n'y a pas à choisir, Delphine Fix pour la jeune femme, à la condition qu'elle se mettra tout à fait sous la coupe de Mme Allan, qui la façonnera à sa manière. Elle ne demandera pas mieux, à ce que dit Régnier. C'est certainement ce qu'il y a de mieux au Théâtre-Français pour cet emploi. Le plus difficile à assortir, c'est le rôle de Favières. Régnier ne veut pas de Got parce qu'il est trop canaille, *et qu'il veut un homme de l'âge du personnage.* Il a pensé à Provost, et je crois qu'il lui en a même parlé. Il prétend que le rôle, bien qu'un peu à côté, comme ils disent, est charmant et de nature à lui plaire. Donc Provost pourrait bien créer le rôle. Mais comme ce monsieur ne peut pas se moucher de travers sans dire qu'il

a une maladie, qu'il est fort égoïste, et qu'il ne voudrait pas jouer deux fois dans la même soirée (or il a un rôle dans la pièce de Laya), qu'enfin il ne faut pas s'exposer à ne pas jouer la pièce parce que M. Provost se serait mouché de travers, il faut trouver qui le double ou crée le rôle au besoin. Nous l'avons trouvé, c'est Mirecourt, le type de l'homme qui a été *le beau Favières*, et qui est encore très fort. Régnier est persuadé qu'avec un petit *gazon blond* et des favoris teints il sera fort plaisant et parfaitement ce que tu veux. Je le crois aussi, et je crois que ce sera le meilleur rôle que Mirecourt aura eu et doive avoir de sa vie.. Quelle scie de t'écrire au bureau, mon cher ami! Je ne passe pas dix minutes sans être dérangé deux fois! Je ne sais jamais où j'en suis. »

Évidemment, les gens qui viennent au ministère des Finances et émettent la prétention de parler à un employé si occupé commettent la pire indélicatesse. Le lundi gras, lecture solennelle au comité. Il est rare, je le crois, que nous ayons eu, sur les réunions de ce comité secret, des renseignements aussi pittoresques. Les auteurs, habituellement, lisent leur pièce, ce qui les empêche d'observer les figures, et, s'ils ne la lisent pas, ils sont trop nerveux et trop préoccupés pour nous donner un jugement précis. Voici la lettre d'Eugène à son père annonçant la réception de *Péril en la demeure :*

« Donc hier matin, je reçois un billet par lequel Régnier me prévient qu'il lit la pièce d'Octave à deux heures. « Trouvez-vous à cette heure-là au théâtre, et amenez Michel Lévy, il est aux yeux de tous, comme éditeur, un bon représentant de votre frère. C'est l'ami qu'il nous faut. » Je me mets immédiatement en campagne, et cours chez Michel. Il est déjà sorti. Je sais où il déjeune, c'est au Café des Variétés, allons-y. Il n'y est pas encore venu. J'enfile la place de la Bourse et la rue Vivienne, et m'abats dans sa boutique où je trouve seulement Nathan. « Où est Michel, Nathan? — Je n'en sais rien. — Est-ce qu'il ne déjeune plus au Café des Variétés? — Non, il s'est brouillé hier avec le patron. Je crois qu'il déjeune maintenant au Café Mazarin, boulevard des Italiens. — Adieu. » J'y vais. J'ai la chance de rencontrer Michel devant le passage des Panoramas. Il va venir! Je me sauve et ne puis encore arriver au Ministère qu'à onze heures et demie. Je fais le plus gros et le plus pressé de mon travail, et à une heure et demie, je descends, plus impatient qu'inquiet,

au Théâtre-Français. Il n'y a que Régnier d'arrivé, et il est enfermé avec Houssaye. On me fait entrer dans la salle du comité. Bon feu. Table ovale à tapis vert. Dessus, le petit matériel agaçant que voici : une urne, et une sébile remplie de billes noires, rouges, et blanches, le sort des pièces et de leurs auteurs, plus une liste des messieurs qui doivent composer le comité : Régnier qui a déjà signé. Il est enragé ! Samson, Beauvallet, Got, Bressant, Maillard et Provost. Ces messieurs arrivent successivement, moins Samson et Beauvallet qu'on n'a pas vus. Ils coquettent avec quelques dames qui rôdaillent par là, en s'informant de ce qui va se passer, pendant que je cause avec Michel, qui a été exact. Régnier entre en chantonnant, presque en dansant et frappe sur le ventre de ces visages assez sombres, qu'il cherche à mettre en gaîté. Puis Houssaye paraît et vient me serrer la main. Il déclare qu'on est en nombre et que peut commencer. Régnier se pose devant son pupitre, Michel et moi sommes à sa gauche sur un canapé. Houssaye à l'autre bout à la table. Ces messieurs çà et là. Got à côté de Bressant et sa canne. Régnier m'avait prévenu qu'il n'y avait rien de plus froid que leur comité. En effet ! Pourtant il a ri en bloc plus d'une fois, et fait entendre de petits susurrements approbateurs, ce qui est peut-être sans exemple. Cependant Régnier a lu avec une chaleur à fondre les glaces et les neiges qui nous couvrent à Paris, ce qui n'est pas peu dire. Il frappe la table à petits coups, puis à grands coups, il enlève les scènes en grand comédien qu'il est, et en juste appréciateur de l'œuvre qu'il interprète. C'est merveille. Provost, je lui dois rendre cette justice, et Houssaye paraissent le plus intéressés. Je ne voyais pas Maillard, qui s'était caché dans un coin. Got avait pris la canne de Bressant, qui a une pomme d'ivoire, et la tenant par l'extrême bout opposé à cette pomme, il la faisait aller de haut en bas, de droite à gauche, dans tous les sens. Cela m'agaçait à un point !. . Enfin, Dieu merci, au bout de vingt minutes : « Pardon, mon ami, a dit Régnier en s'interrompant, cette pomme blanche en mouvement devant mes yeux... vous comprenez... cela me gêne. — Ah ! pardon, mon ami, » a répondu Got, et Bressant a profité du moment pour reprendre sa canne, dont il ne suivait pas les mouvements sans inquiétude. Cependant, je répète que tous ceux que je voyais paraissaient fort intéressés, quoi qu'ils fissent pour se donner l'air d'un

aréopage impénétrable dans ses sentiments. Avant de commencer le second acte, Régnier leur a adressé quelques paroles *bien senties* pouvant se résumer ainsi : « Je dois vous dire que dans le second acte, comme dans le premier du reste, il y a peut-être quelques longueurs que M. Feuillet doit venir couper lui-même, mais que je lui ai demandé de maintenir jusqu'après la lecture, parce que je ne voulais vous priver de *rien* de cette ravissante chose. » Le second acte marche parfaitement, sauf que Provost essaye de faire une cocotte avec un morceau de papier, que je voudrais lui arracher des mains. Enfin cela finit au bout de une heure trois quarts, sans autre incident, et l'aréopage se laisse aller à applaudir ! Je serre la main à Régnier en le remerciant de tout cœur, et l'on nous prévient, Michel et moi, que nous avons à aller attendre dans le cabinet de Houssaye, la décision du comité. Ça n'est pas long. Houssaye vient me dire : « Je n'ai pas besoin de vous annoncer que c'est reçu. » Régnier le suit : « *Entière blancheur !* » me dit-il. Mme Allan est là dans l'antichambre à épier le résultat. « Vous devez être content, » me dit-elle. Je crois bien ! Alors on cause. Got me fait une réflexion que je crois fondée. Got a eu un prix d'honneur, et c'est le plus littéraire de tous. C'est à propos de Favières, qui va porter au mari la lettre destinée à la femme. C'est une infamie qui n'est peut-être pas nécessaire, qui avait déjà frappé Régnier tout d'abord. Je l'ai dit à Octave dans le temps. Il suffit que Favières soit ridicule sans devenir odieux. Puis il y a l'histoire de la fin. Il y a comme deux ou trois dénouements... Mais pour tout cela je laisse la parole à Régnier, qui est déjà venu me voir à mon bureau aujourd'hui, et qui me semble avoir trouvé quelque chose d'excellent. Quel chercheur ! et quel trouveur que ce garçon-là ! Du reste tous ces messieurs ont été intarissables d'éloges. Provost se chargera, je crois, du rôle de Favières. Houssaye, sur notre prière d'écrire à Octave, s'y est mis immédiatement. La pièce est mise de suite en répétition. »

Mais sa journée n'est pas finie. Il lui faut encore trouver des scribes pour copier les rôles. A onze heures du soir, enfin, il rentre chez lui en vainqueur.

VI. — *PÉRIL EN LA DEMEURE*

La pièce a été ainsi distribuée : la baronne de Vitre — Mme Allan, — Albert, son fils (22 ans) : Delaunay, — M. de la

Roseraie : Régnier, — Caroline, sa femme : Mlle Fix, — le comte de Favières, leur oncle (60 ans) : Provost. — Comme on le voit, Octave Feuillet est bien traité.

« Tous les acteurs sont ravis. Delaunay et Mlle Fix sont si contents que cela fait plaisir à voir. Provost garde bel et bien le rôle de Favières. Annette, c'est la petite Valérie, qui a une bonne petite binette tout à fait, et un bon petit nez retroussé tout à fait aussi. Je leur ai adressé quelques paroles bien senties. »

Mais Eugène sent bien que la partie qui va se jouer au Théâtre-Français est plus grave que les précédentes, et que la présence de son frère, cette fois, est indispensable, d'autant plus que celui-ci ne manque pas une si belle occasion de se tourmenter à distance. Des bruits flatteurs lui viennent de Paris, peut-être lancés par Eugène qui excelle à créer avant les premières une atmosphère de sympathie, et il en prend ombrage. « Ne crains pas, supplie l'aîné, tous les bruits élogieux qui se font autour de cette pièce. Ils te paraissent excessifs parce qu'ils t'arrivent tous ensemble, ou coup sur coup, mais ils diminuent beaucoup d'intensité à Paris où ils sont noyés dans beaucoup d'autres tapages. Nous mettrons une sourdine, s'il le faut. »

Les répétitions marchent un peu lentement. Régnier voudrait obtenir d'Octave quelques changements, et Octave s'y refuse. Eugène rencontre l'acteur, et pataugeant tous deux dans la neige, ils discutent l'affaire. Régnier veut partir pour Saint-Lô. « Il a eu un geste magnifique. — A quelle heure part-on pour Saint-Lô ? — A quatre heures et demie. — Il a regardé sa montre. Il était cinq heures, et, bien qu'il fût impossible qu'il partît comme cela au pied levé, il a eu l'air si déconcerté que l'heure du départ fût passée, qu'il m'en a fait peine. N'est-ce pas nature ? »

Cependant Octave ne se décide pas à venir, et la situation se gâte. La censure a pris la pièce à partie, — cette pièce que j'ai racontée et qui nous paraît traiter un sujet de tout repos. Camille Doucet, d'accord avec le ministre, veut changer tel ou tel passage, et même le dénouement. Rien que ça ! Eugène écrit des lettres de douze pages serrées pour énumérer leurs méfaits. Il est furieux, et il défend pied à pied l'œuvre de son frère. Celui-ci ne peut quitter son père malade à Saint-Lô. Ses nerfs le déchirent. Il n'a pas encore pu trouver un titre, il en essaie plusieurs qui ne plaisent pas : *Un homme supérieur, les Grandes*

Affaires. Et en effet ils sont mauvais. Enfin *Péril en la demeure* est découvert. Cette phrase que dit Mme de Vitré : « Il n'y a rien de tel que d'avoir été honnête femme toute sa vie pour savoir ce qu'il en coûte » paraît trop audacieuse, et il la faut modifier. Malgré ces combats quotidiens, les choses prennent tournure. M. le chef de claque a assisté à une répétition et s'est déclaré satisfait. Par exemple, on a failli donner la première un vendredi treize. Mais Eugène veillait.

Le jour de gloire se lève enfin. *Péril en la demeure* passe à la Comédie le 19 avril (1855) et Octave n'y assiste pas. Les instances les plus pressantes n'ont pu le déloger de Saint-Lô. « Ah ! mon cher garçon, lui écrit son frère le lendemain, cette fois, ça y est, et complètement, et autant que possible. Le public s'en est donné hier à cœur-joie. Ah ! le gentil, le joli public que c'était, lon-la le joli public que c'était ! et qu'il nous a donné de plaisir à tous ! Et voilà une représentation à laquelle j'aurais voulu te voir assister ! Tu serais déjà à la besogne pour nous tailler un nouvel ouvrage. Somme toute, vois-tu bien, sois convaincu que le jeu en vaut bien la chandelle, et que le bonheur, le profit et l'honneur que cela rapporte dédommagent plus qu'amplement des soucis que cela donne. Je puis en parler, n'est-ce pas ? et je donnerais encore bien de l'argent pour obtenir une autre fois un pareil plaisir, même au prix de plus de peine encore... »

Mais le récit qu'il donne de cette première ne vaut pas les précédents, celui de *la Crise* et celui de *le Pour et le Contre*. On se rend vaguement compte que, cette fois, il n'y a pas unanimité, que la critique fera des réserves. Je passe sur les détails pour en venir au succès final et à l'éloge des acteurs :

« La fin, serrée comme elle est, est excellente et hier pas une personne n'a commencé à prendre son chapeau avant le baisser du rideau, et quand on a rappelé tous les acteurs, tous les spectateurs étaient encore dans la salle.

« Que veux-tu de plus ? Le public serait mon ami intime que je n'aurais rien obtenu de plus complet. Delaunay est plus gentil avec ses petites moustaches que tu ne peux te le figurer. Fix, dans sa robe blanche vaporeuse semée de bouquets de roses, est adorable. Mme Allan ! ! on ne peut pas dire. Régnier, quel comédien et quel cœur ! Provost est incomparable... »

Il se hâte de monter aux loges des acteurs. Mme Allan est

rayonnante de joie. « Elle avait vingt ans de moins, » assure-t-il, et il ajoute perfidement : « et a dû être bien jolie. »

Au fond, le succès n'a été modéré qu'à la première, mais aux deux suivantes il s'enfle comme une voile sous le vent. La critique est généralement bonne : Théophile Gautier bien; Fiorentino pas mauvais; Saint-Victor bienveillant. Mais Prémaray, qui vient d'avoir une pièce sifflée à outrance à l'Odéon, veut une revanche, et Jules Janin a écrit dans les *Débats* un *infâme* feuilleton. Ce feuilleton met en rage Eugène Feuillet. Il prononce sur le critique des jugements catégoriques et véhéments, l'accable d'injures, lui prête les plus hideux calculs, et les plus étrangers à la littérature. Les temps n'ont guère changé, et il n'est pas rare qu'un auteur, de toute une presse favorable, extraie le seul article méchant pour s'en irriter. Il faudrait qu'Octave calmât son frère exaspéré. Celui-ci, cependant, pour mettre du baume sur la blessure d'amour-propre, brosse un brillant compte rendu de la troisième à laquelle assistaient Leurs Majestés :

« Malgré M. Janin, l'Empereur, revenu de la veille au soir, s'est empressé de venir voir ta pièce *dès hier*, et je puis t'affirmer que je n'ai pas vu, même parmi nos plus chers amis, d'amis se conduire plus chaudement dans l'intérêt de ton succès que ne l'ont fait l'Empereur et l'Impératrice que j'ai suivis de l'œil tout le temps. Quand je suis arrivé au Théâtre à sept heures, j'ai vu avec bonheur un fort piquet de troupes stationner devant l'entrée particulière de Leurs Majestés, puis déjà une foule assez considérable qui, devinant comme moi que l'Empereur allait venir, s'amassait aux abords du Théâtre. Comme si l'Empereur eût voulu rendre pour toi la réclame aussi bonne et aussi longue que possible, il a laissé la foule s'amasser pendant très longtemps, et il était plus de neuf heures quand il est arrivé. Je n'ai pas besoin de te dire qu'on l'a attendu pour frapper les trois coups. On l'a accueilli par une salve d'applaudissements, puis il n'a pas été plus tôt assis que le rideau s'est levé, et que ton premier acte a commencé. L'intérêt a paru très soutenu dans la loge impériale. Je n'avais pas encore vu l'Empereur rire aussi franchement, et j'ai souvent entendu sortir de sa bouche d'excellentes paroles; entre autres « *C'est charmant* » que l'Impératrice répétait. Mais où l'Empereur a particulièrement témoigné de sa sympathie pour ton œuvre et pour toi, c'est à la fin tout à fait. Il a applaudi comme moi. Puis, laissant partir sa femme et

sa suite, il a attendu tout seul que les acteurs qu'on rappelait reparussent pour les applaudir. Je ne sais pourquoi, les acteurs ne revenant pas, il s'est décidé à s'en aller. Puis tout à coup, les acteurs se décident, le rideau se relève, la salle applaudit; alors, voilà l'Empereur qui revient au bruit des applaudissements pour y mêler les siens, mais le rideau était déjà retombé. C'est égal, il a applaudi tout de même.

« Je n'ai rien à ajouter d'ailleurs à ce que je t'ai dit sur le succès de la deuxième représentation, si ce n'est que celui de la troisième, relevé par ces augustes applaudissements, s'est accru au point que tu peux considérer aujourd'hui *Péril en la demeure* comme une des meilleures pièces du Théâtre-Français.

« Laissons donc hurler cette impuissante canaille de Janin, mon cher ami, avec tous ceux qui voudront hurler avec lui. Ils en seront pour leurs hurlements : aujourd'hui la plupart de leurs feuilletons sont à leur place, au coin de quelques bornes dans des rues solitaires; demain, comme hier, ta pièce sera applaudie par une salle comble, et le procès de Janin, pendant depuis longemps, sera définitivement jugé. »

Et cependant, l'article de Janin l'a fait réfléchir, et il adresse, à la fin de cette longue lettre, quelques conseils pleins de finesse à Octave : « Ne *miniaturise* pas trop, surtout pour le Théâtre-Français. Plus la scène est vaste, plus les peintures doivent être larges. Il doit peut-être en être de la pièce comme des décors. Il ne faut pas oublier que c'est fait pour être vu à distance et non pas lu au coin du feu. L'on s'aperçoit bien mieux de cela à la représentation qu'à une répétition, qui a quelque chose d'intime comme la veillée chez soi. Puis, ce que je t'ai toujours dit : un peu moins de tartines. Trois ou quatre tartines, ravissantes comme celles que tu écris, font le succès d'une pièce; deux ou trois de plus peuvent la tuer. Tu prétends que c'est là que gît surtout ton talent : n'y mets pas trop de talent alors, et tout en ira mieux, je t'en réponds... »

Il me semble que voilà un bon critique. Mais il sait dire les choses. Arsène Houssaye, pour développer le succès, remanie l'affiche et au lieu de donner *Péril en la demeure* avec le *Songe d'une nuit d'hiver*, qui ne fait pas recette, il l'encadre entre une bluette : *La comédie à Ferney*, et le *Caprice* de Musset. Eugène, décidément partial, commente : le « *Caprice* est bien vieux et bien triste, et bien peu goûté auprès de

Péril en la demeure. » Alors, le *Caprice* aurait donc rajeuni?

Octave, plus calme cette fois, cherche à excuser Janin. Ce feuilleton à Paris n'est rien, lui réplique son frère, car le critique des *Débats* est universellement méprisé (*sic*), mais les amis de Saint-Lô vont se précipiter dessus. Évidemment. Les petites villes ne sacrent grand homme un compatriote que lorsqu'il est mort ou lorsqu'il est puissant. Qu'elles collectionnent dès lors, avec toute la volupté de l'envie déchaînée, les articles d'éreintement qui viennent de Paris, et négligent systématiquement les autres, faut-il s'étonner de ce banal spectacle? Mais il y a des exceptions et j'en sais de charmantes.

Chose plus grave : « Octave a écrit à Delaunay avec cette suscription : *pensionnaire de la Comédie-Française.* Pensionnaire! mais Delaunay est *Sociétaire!* » Rien n'est plus facile à blesser que la vanité d'un artiste. Il faut sans retard le rétablir dans sa qualité. Et cette lettre plaisante (3 mai 1855) se termine par une vision de Napoléon III aperçu des fenêtres du ministère : « Voici l'Empereur qui passe en voiture découverte avec sa femme. Il salue et paraît plus gracieux que jamais. Comme il l'a échappé belle et nous aussi! Dès le lendemain de l'attentat, je l'ai revu à cheval aux Champs-Élysées, au milieu d'une foule compacte de voitures et de gens. L'accueil qui lui était fait était aussi chaud que mérité. C'est un fameux gaillard! » Et surtout, Eugène devine, pressent qu'Octave sera un jour le romancier et l'auteur dramatique favori de la Cour.

VII. — *LE VILLAGE*

L'année 1855 avait été l'année triomphante de l'Exposition, avec la venue de la reine Victoria, du roi Victor-Emmanuel et du prince Guillaume de Prusse. L'année 1856 allait être celle de la naissance et du baptême du Prince impérial : temps heureux qui masquent la catastrophe finale et qui sont l'occasion de fêtes, de spectacles, de réjouissances incomparables.

Cette année nouvelle avait commencé par une querelle entre Eugène et Octave Feuillet. Octave, qui depuis la publication de *Bellah* (1850) négligeait le roman, y revenait de la plus brillante manière avec *la Petite Comtesse* que la *Revue* donnait en un seul numéro pour étrennes à ses abonnés le 1er janvier 1856. Eugène, qui s'est précipité sur la *Revue*, écrit aussitôt à son frère :

« J'ai été ravi de *la Petite Comtesse* malgré ses malheurs et tu peux être certain que cette nouvelle sera classée parmi les meilleures. Il y en a peut-être qu'on lui préférera à cause de son fatal dénouement, mais je te dis, moi, que tu n'as rien fait de plus fort. Le commencement et la fin, chacun à leur manière, sont traités de main de maître, et je te dirai comme Buloz : continue. Mais fais-nous maintenant quelque petite goguenardise pour nous consoler, n'est-ce pas ? car c'est vraiment terrible, cette leçon que tu donnes aux petites femmes légères, et la fin est un coup de massue, peut-être un peu subit, à ce qu'il m'a semblé, relativement au développement de certaines parties qui intéressent moins vivement. Du reste, on ne saurait mettre un cadre trop grand ni trop orné à un si joli sujet. »

Ce reproche d'une disparate entre le commencement de la nouvelle et sa fin, ce reproche d'avoir brusqué le dénouement, n'était pas formulé sans délicatesse. Mais il tombe sur un artiste si ombrageux, si nerveux, si prompt à se faire du souci ! Octave le prend très mal à Saint-Lô : on peut s'en rendre compte à cette lettre qu'Eugène lui adresse le 10 janvier, quelques jours après la première, où il se hâte de s'excuser de ses réserves :

« Veux-tu que je te dise, mon cher Octave ? Si ç'avait été toi, la montagne n'eût pas accouché de la souris ; c'est la souris qui aurait accouché de la montagne, et tu m'aurais peut-être jeté la montagne à la tête pour me punir de tous les crimes dont je me suis rendu coupable envers ta personne. N'est-ce pas ce que tu viens de faire dans la limite de tes pouvoirs ? Si tu n'as pas compris ma lettre, moi j'ai parfaitement compris la tienne, qui m'accable de reproches. S'ils ont pour objet mes torts vis-à-vis de toi, ces reproches s'adressent mal en s'adressant à moi, et plus mal encore s'il s'agit des torts des autres. Quand il s'agit de vous là-bas, mon cher ami, je me laisse toujours mener par mon cœur, et je suis alors si sûr de ses menées que je ne puis craindre de m'être égaré un instant. Je te déclare donc hautement que ma conscience est parfaitement tranquille. Aussi ai-je été seulement étonné d'abord de te voir manifester un doute sur moi ; puis un peu dépité parce qu'il est dur... d'être accusé de négligence par ceux-là même pour qui et par qui l'on vit en grande partie. Enfin je n'ai plus songé qu'au mal que tu te fais, mais que tu ressens après tout, quelque absurde et quelque mal fondé qu'il soit, comme je vais te le

faire voir tout à l'heure et mon peu d'humeur s'est fondu dans mon immense et inaltérable affection pour toi, où il serait bien impossible d'en retrouver la moindre trace à présent.

« Tu oublies trop et trop vite, dans la vie tranquille et commode de la famille et de la province, les embarras de la vie parisienne. Il faut trois, quatre jours ici pour faire ce que tu fais là-bas en trois heures. Tu ne songes pas, mon bonhomme, que je n'ai pas comme toi l'habitude d'écrire; — tu dissèques mes mots sans penser que, lorsque le mot juste ne m'arrive pas comme à toi pour exprimer ma pensée, et c'est très fréquent, je suis obligé d'en employer un approchant; alors, tu en forces le sens qui dévie un peu déjà, à tomber dans le fossé de tes craintes. Voilà ce qui arrive quand je parle, c'est déjà arrivé pour *Péril* quand je t'ai écrit par le télégraphe. Cela arrivera encore, et cela arrive peut-être en ce moment si tu n'es pas raisonnable; quand je me tais, c'est la même histoire, et tu obliges mon silence à renforcer ta crainte principale. Hier, ce silence était: *La petite Comtesse est tombée dans le vide!* Mais, misérable! je la porte sur mon cœur. Elle voudrait tomber qu'elle ne pourrait pas. Et tu ne supposes pas un instant que mes paroles veulent dire le bien et non le mal, et que mon silence peut être attribué à toute autre cause que celle que tu lui donnes. Tu n'as pas surtout la moindre patience, pas la moindre idée de l'emploi de mon temps et de celui des autres. »

Et il cite l'opinion de vingt personnes qui ont lu *la Petite Comtesse* avec ravissement. Lui-même, qui la voudrait relire, ne peut remettre la main sur le numéro de la *Revue* qu'il a prêté. Il revient sur cet incident fraternel dans une lettre qu'il écrit le surlendemain à son père, sans doute après avoir reçu d'Octave une nouvelle missive : « Tu sais ce qui est arrivé, mon cher papa : c'est comique et touchant à la fois. Au moment où Octave manifestait pour mon jugement fraternel un respect fort exagéré, au moment où je manifestais, moi ici, à part moi et devant tous, la plus vive admiration pour la dernière production d'Octave; au moment où, lui et moi, nous nous aimions plus encore que nous nous soyons jamais aimés, voilà que nous nous disions des choses désagréables! Puis, presque aussitôt, comme d'un même mouvement, nous tombons à genoux tous les deux l'un devant l'autre pour nous demander pardon et nous embrasser. C'est un effet de nerfs. » Mais les nerfs d'Octave sont plus

sensibles que les siens. Des choses désagréables, il n'en a point dites vraiment. Il a seulement trouvé la catastrophe finale de *la Petite Comtesse* précipitée. Résumant, dans cette même lettre, son impression à une nouvelle lecture, il définit l'œuvre ainsi : *une admirable colonne tronquée*. Je ne crois pas qu'il ait raison. Octave voit plus clair. Il précipite le dénouement de *la Petite Comtesse*, comme il précipitera celui de *Julia de Trécœur*, parce que les situations sont lentes à se tendre, mais qu'une fois tendues elles se rompent d'un coup. D'ailleurs Eugène écrit encore à sa belle-sœur pour lui répéter tout le bien sans réserves que l'on dit dans le monde du nouveau roman d'Octave.

Empis, l'ennuyeux Empis, auteur dramatique déjà périmé en son temps, a succédé au charmant Arsène Houssaye, à la Comédie-Française. Il n'est pas mal disposé pour *le Village* qui est reçu depuis longtemps et attend son tour. Mais l'auteur, à Saint-Lô, ne manque pas une si belle occasion de se tourner les sangs. Il faut qu'Eugène lui énumère toutes les raisons qu'il a d'être heureux : « Les directeurs de théâtre ne peuvent manquer d'aimer les auteurs qui réussissent, et à ce titre, il n'y en a pas un qu'ils puissent te préférer, puisque tu as réussi dans tout ce que tu as entrepris jusqu'à ce jour, soit pour le théâtre, soit pour la revue. Aussi quand tu te plains, je te trouve inique, ma parole d'honneur. Si tu étais malheureux d'ailleurs, passe encore! — Mais le père le plus excellent, une femme charmante sous tous les rapports, un petit bonhomme ravissant qui se porte bien, et Paul et moi qui t'aimons tu sais comme! le tout entouré d'un public idolâtre! La position de Job ne me paraît avoir rien d'enviable pour toi... » Qu'il soit donc patient : Mme Allan qui devait créer le rôle de Mme Dupuis dans *le Village* est gravement malade, ce qui complique les choses. Déjà Eugène, impitoyable quand il s'agit de son frère, songe à une remplaçante et propose Mme Nathalie. Il va rendre visite à Empis, — le *pétulant vieux sec*, — qui lui ouvre sa porte et presque ses bras, et désire reprendre *Péril* avec Mme Nathalie avant de jouer *le Village*. — Mais *le Village* serait joué en été? Excellente saison, car on annonce des visites royales... Sur quoi, il insiste pour faire venir Octave à Paris, sans compter que Valérie n'en sera pas fâchée.

Enfin les reclus de Saint-Lô se décident au voyage, et c'est à son père qu'Eugène donne des nouvelles des deux fugitifs : ils

vont assister à l'ouverture des Chambres par l'Empereur, et naturellement ils vont au théâtre tous les soirs. Mais ils s'envolent promptement en Normandie, laissant au Parisien le soin des répétitions. On a l'impression qu'Octave, au fond, n'aime que son travail et n'a pas grand souci de diriger lui-même la mise en scène de ses ouvrages et qu'il s'en rapporte volontiers à son frère aîné, devenu, par l'expérience même, très expert en pareille matière. Ils sont chacun dans son élément : l'un compositeur, l'autre impresario.

Le Village est un des meilleurs proverbes d'Octave Feuillet. Il pourrait être repris au Théâtre-Français et même il aurait dû rester au répertoire. Son sujet est encore une de ces vérités d'ordre général illustrée par un petit fait de la vie quotidienne. Deux bourgeois paisibles, Georges Dupuis, ancien notaire, et Reine, sa femme, se sont retirés dans un bourg du Cotentin. Ils achèvent dans la paix et la douce intimité conjugale, un peu étriquée, un peu enfantine, une existence depuis plus de trente ans commune et qui fut toujours faite de confiance réciproque et de menues habitudes étroites. Un hôte de passage leur tombe du ciel : c'est Thomas Rouvière, compagnon de jeunesse de Georges à Paris, au temps de leurs études au quartier latin. Les deux camarades ne se sont pas revus depuis trente ans. C'est par hasard que Thomas a appris que Georges vivait dans le bourg que lui-même traversait. Autant l'un a été casanier, autant l'autre a mené une vie aventureuse, toute en voyages et en décors changeants. Il éblouit le pauvre Georges en lui contant ses aventures. Il fait passer devant ses yeux le prestige de l'exotisme. Georges découvre la médiocrité de tout son passé, la médiocrité de son entourage, celle de sa femme. Pendant que celle-ci est à l'église, il confie à Thomas son désir de goûter, lui aussi, bien que tardivement, à cette volupté d'une libre existence sans foyer; l'autre l'excite, achève de l'exalter, sera son guide. Reine revient de l'office. — Avertis-la, supplie Georges. — Thomas accepte, non sans méchanceté, la difficile mission de prévenir la malheureuse femme du départ de son vieil époux. Il s'attend à des récriminations aigres et courroucées. Reine se tait un instant, puis grave, maîtresse d'elle-même, quoique les yeux mouillés, elle recommande simplement à Rouvière d'avoir soin de la santé de Georges. Étonné, c'est lui qui la pousse à la plainte. Mais elle écarte la plainte. — Vous pourriez encore le

retenir. — Oh ! non, il pourrait regretter... Et, peu à peu, à mots peureux, elle lui explique, elle lui fait comprendre que le foyer n'est pas une chose si petite, si restreignante, si étroite, qu'il a sa grandeur, son importance, sa noblesse, qu'il conserve une tradition venue de très loin, et que, s'il ignore le changement et la variété des lieux, il plonge dans le passé, aussi mystérieux, aussi poétique dans ses doux liens que le libre espace. Elle ne se doute pas, en parlant, que sa voix de femme modeste et simple opère dans l'esprit de son interlocuteur une révolution. Rouvière aperçoit tout ce qu'il y a de faux mirage, de faux clinquant, de fausses couleurs dans le tableau qu'il faisait de la vie indépendante et comment il cherchait lui-même à tromper son désenchantement et sa lassitude, surtout l'âge venant. Georges Dupuis reparaît, prêt au départ, mais déjà peiné de quitter sa bonne femme. Thomas les pousse dans les bras l'un de l'autre. Et c'est lui qui restera, quelque temps au moins, dans ce bon foyer reposant.

Le sujet du *Village*, au fond, c'est la tentation de l'inconnu intervenant jusque dans la vieillesse, et repoussée parce qu'on n'essaie pas de vous en détourner, parce que l'on vous laisse libre d'y céder et que cette liberté ressaisie a pour effet de vous dégriser. C'est le sujet qu'a repris, sous une autre forme, et par le moyen de l'amour, Ibsen dans *la Dame de la mer*. Pour dissiper les fantômes, il suffit de chasser l'obscurité. Pour comprendre où est son bonheur, ou tout au moins le chemin sûr de la vie, il faut faire en soi la lumière.

La distribution du *Village* au Théâtre-Français est particulièrement soignée : Georges Dupuis sera interprété par Samson, Reine par Nathalie, et Thomas Rouvière par Régnier.

Eugène, aussitôt, leur va rendre visite. Sa réception par Mlle Nathalie est assez pittoresque :

« Je t'ai dit un mot de ma visite à Mlle Nathalie

Que l'on appelle Nathalie
Pour ne pas l'appeler Thalie,

comme dit un imbécile au bas de son portrait.

Mais je veux te conter cela plus longuement.

« Tu sais ou tu ne sais pas, mon cher ami, que j'ai conservé, à mon âge, la plus grande timidité vis-à-vis des personnes que je ne connais pas. Quand j'étais petit et qu'on me

menait faire une visite, le cœur me battait bien fort quand papa sonnait à la porte. En vérité, il n'y a presque rien de changé maintenant, quand je sonne moi-même, — surtout chez une femme, — oh! chez une femme! mon cœur bat la chamade bien avant que je ne sois arrivé à sa porte, — et cela, quelle que soit la femme, tu vois bien, puisque cela m'arrive à propos de Nathalie. Donc, pour éviter autant que possible tout surcroît d'embarras, quand je suis parti pour aller la voir, j'ai pris la précaution de mettre des cartes de visite dans mon porte-monnaie, soit pour le cas où je ne la trouverais pas, soit pour servir à mon introduction. De plus, le long du chemin, sentant que la sueur commençait à perler, j'ai encore ôté mon paletot, que j'ai galamment jeté sur mon bras gauche. Comme cela, il me semblait que j'étais prêt à entrer sans encombre. Je comptais sans mon parapluie, que j'avais emporté, dans mon trouble sans doute, car il faisait beau, et très chaud, je crois. J'arrive, tu connais le logement, la portière me l'indique, tic-tac-tic-tac. Je sonne. Une espèce de cuisinière vient m'ouvrir. J'ôte mon chapeau. Ce qui me fait sur les bras : mon chapeau, mon parapluie et mon paletot : « Mlle Nathalie y est-elle? — Monsieur. Je ne crois pas. Je ne l'ai pas vue rentrer. — Alors je vous prierai... » Je prends mon porte-monnaie, comme je puis, j'en dégage une carte, et la remets à la bonne. « Monsieur, du reste, je m'en vais voir, peut-être que Mlle est revenue. » Je comprends ce que cela veut dire, je sens que je vais entrer. Je me prépare, mais avant que mon porte-monnaie ne soit refermé, mon parapluie glissant de dessous mon bras, tombe dessus, puis par terre avec lui. La pomme de mon parapluie se casse, et la monnaie de ma bourse s'en va rouler de tous les côtés, partie dans l'escalier, partie dans l'antichambre. J'étais occupé à la ramasser, quand la bonne revient me dire d'entrer, et quand j'entends la voix de Nathalie elle-même m'appeler. J'ai laissé le reste, et j'ai pénétré tu peux penser dans quel état. Jupiter n'entrait pourtant pas autrement, et je n'aurais eu qu'à raconter ma mésaventure pour me faire bien voir de suite. Il est vrai que je n'en ai pas eu besoin. L'accueil a été on ne peut plus convenable, gracieux, cordial. Nathalie, très simplement vêtue de noir, raccommodait ses bas ; elle avait près d'elle un vieux monsieur que je suppose le médecin qui l'a mise en deuil, et une femme que je suppose être sa sœur. Elle m'a fait asseoir près d'un feu

ardent et sous celui de ses yeux, dans une profonde ganache. En un clin d'œil, je me suis trouvé comme dans un bain de vapeur. La simplicité et la bienveillance de ses manières n'ont pas tardé à me remettre et nous avons causé une demi-heure de tes affaires sans que les deux autres personnes disent un mot. »

Mais les répétitions ne vont pas toutes seules. Régnier, excellent acteur, intelligent, plein d'initiative, infatigable, a un peu la manie de tout diriger. Il fatigue Nathalie de ses conseils. Eugène Feuillet écrit à Octave leurs disputes et même les met en dialogues :

« Nathalie. — Qu'il me donne des conseils généraux, mais qu'il ne me serine pas comme un oiseau. Sapristi ! Je n'en suis plus là ! Je ne puis dire le rôle autrement que je ne le sens ; et je ne le dis ni comme il le voudrait, ni comme je le voudrais moi-même. Il y a un tiraillement entre ses idées et les miennes qui m'éloigne de toute vérité, me paralyse complètement, et m'empêche de faire le moindre progrès dans mon rôle. Je sens que je ne puis plus rien prendre de ses conseils, dans lesquels j'ai trouvé d'ailleurs d'excellentes choses. Je ne veux plus qu'il m'en donne ; j'aime mieux rendre le rôle, dont j'ai la responsabilité après tout. Dites-le-lui !

« Moi. — Dites-le-lui ? Comme c'est commode ! J'aime beaucoup Régnier, mais nous nous monterions tous les deux, cela gâterait tout.

« Malgré tout, la répétition a très bien marché et je ne demanderais pas autre chose pour la première que de la voir dire toute sa grande scène comme elle l'a dite aujourd'hui. Je suis encore parti de là pour la remonter après la répétition. Elle a repleuré et m'a dit qu'elle sentait bien combien il était difficile de dire cela à Régnier qui a toujours été si bon pour elle. Qu'elle lui écrirait, s'il la tracassait trop.

« Et voilà où cela en est, et voilà au moins cinq ou six fois que cette scène se répète du plus au moins et qu'on dit : Je vais rendre le rôle.

« Moi, mon cher ami, je suis convaincu qu'elle jouera bien le rôle et que, sans s'en rendre compte, elle a très bien profité des conseils de Régnier en en mêlant le produit à ses propres inspirations. Mais je crois en effet qu'il est temps de la laisser aller dans sa voie, sans l'en détourner et en l'encourageant. Écris-lui donc pour l'encourager, sans rien laisser paraître de mes

confidences sur ces misères. Dis-lui ce que tu voudras, mais retiens-la ferme.

« Régnier, après cela, vient me faire des jérémiades à son tour. Il me dit : « Elle jouera bien le rôle, mais elle a encore besoin de mes conseils. Réconfortez-la ! Encouragez-la ! Elle pâlit ! Elle chancelle ! » Le lendemain : « Vous l'encouragez trop ! Elle ne voudra plus mes conseils ! »

« La voyant rechanceler hier, je l'ai applaudie après sa tirade principale qu'elle avait parfaitement dite. Je croyais la réencourager ainsi. Je t'en fiche ! Il paraît qu'elle venait de dire d'après la méthode de Régnier qu'elle trouve la mauvaise. C'est Régnier que j'avais flatté et non pas elle qui m'aurait bien dit des sottises. Aujourd'hui, convaincu qu'elle allait dire d'après sa méthode à elle et non d'après celle de Régnier, j'ai applaudi au petit bonheur. Après tout, elle a aussi bien dit qu'hier et je n'y ai pas vu grande différence. Mais il paraît qu'il y a des nuances imperceptibles, car Régnier n'a pas paru satisfait et Nathalie m'a semblé triomphante. Crois-tu que c'est assez amusant !

« Hier, voilà comme ils se quittent :

Régnier lui serrant la main :

— Adieu, ma petite chatte.

Nathalie. — Adieu, mon cher petit Régnier.

Moi à Nathalie pendant que Régnier descend : — Bonne répétition. Allons ! Allons ! Parole d'honneur !

Nathalie. — Je jouerai bien le rôle, mais qu'il me laisse tranquille, il m'ennuie !

Moi à Régnier que j'ai rattrapé : — Bonne répétition aujourd'hui. Allons ! Allons !

Régnier. — Mon cher ami, si cette gueuse-là voulait, etc., etc.

« Hein ! qu'en dis-tu ? »

Octave n'en augure rien de bon à distance. Et les querelles durent tout le mois de mai, retardant la première représentation. « J'aimerais mieux, reprend Eugène dans une lettre du 22 mai (1856), conduire un troupeau de loups enragés que deux comédiens pendant un quart d'heure. » Nathalie veut rendre le rôle. Après une scène de Régnier, elle se met au lit et mande Eugène Feuillet pour lui raconter qu'elle a été injuriée, que c'est fini, etc. Eugène les réconcilie, une fois de plus. Et miracle : cette fois, après la répétition, Régnier se déclare enchanté de Nathalie. « Il lui a bien encore donné, ajoute leur

historien, quelques petits conseils, mais bien doux et rembourrés et qu'elle a bien pris. » Il faut une lettre d'Octave à chaque interprète pour l'encourager, et il faut que Valérie choisisse, pour les bonnes, de beaux bonnets normands.

Puis les répétitions s'harmonisent. Le vieux Samson travaille son rôle à merveille. « Il est si bien entré dans la peau de ton Dupuis qu'il est absolument impossible de rêver rien de plus exact, de plus vrai. » C'est la perfection : « Et puis, il est si gentil, ce père Samson. Jamais il ne dit rien que son rôle ; ou bien, c'est une observation si sensée qu'il fait, résultat si évident d'une réflexion approfondie, qu'il n'y a pas moyen d'y résister un instant. Régnier paraît, du reste, avoir pour son talent le même respect que pour son âge. » Régnier est l'intelligence même, et quant à Nathalie, hier, dans la grande scène capitale, elle a été superbe parce qu'elle s'y est laissé prendre « et ses grands beaux yeux pleuraient de magnifiques larmes d'espérance et de pitié. » Ainsi Eugène fait-il, de loin, assister son frère au progrès des répétitions.

Le 2 juin (1856), c'est enfin la première. Et le lendemain, c'est le récit de cette première par Eugène, après, toutefois, l'envoi d'un télégramme. « Eh bien! es-tu content, mon cher ami? pas plus que moi, pas plus que nous... Je te le dis en vérité, c'est le plus grand succès que tu aies eu, et le plus joli que j'aie vu. C'était un ravissement, un épanouissement général sans l'ombre d'une seconde d'impatience ou d'un mouvement de mauvaise humeur. Cela a dépassé mes espérances et je suis heureux comme tout. » Puis il prend son récit par le plus long, la distribution des loges et des billets aux relations et aux amis. Il n'est pas sans inquiétude, car enfin : « c'est toujours l'histoire de l'intimité de tes œuvres qui revient ici. Il faut tout le talent de nos braves comédiens pour bien présenter cela à un grand public dans une grande salle. Ce sont des miniatures sur lesquelles l'artiste doit attirer l'attention du public par toutes les ressources de son art, et non de la peinture décorative qui frappe tout naturellement de loin les yeux du spectateur. » Il croise au foyer M. Empis l'administrateur, que l'on surnomme le *Cerf volant mystérieux*, ou *Empislas*, depuis qu'il veut faire reprendre *Wenceslas*. « Il m'a serré la main, m'a demandé si j'étais satisfait, puis il m'a entraîné très confidentiellement dans un coin, loin des yeux et des oreilles de tous : là, il m'a dit sur

le ton qu'il eût pris pour m'avouer qu'il avait tué son père, que la pièce était jouée par Régnier, Samson et Nathalie, puis il s'est sauvé. Il n'en fait jamais d'autres, et voilà pourquoi Empislas est aussi désigné sous le sobriquet du *Cerf volant mystérieux.* »

Le moment approche :

« Je visite mes braves dans leurs loges. Régnier me paraît beaucoup moins inquiet qu'au moment de jouer *Péril;* sa femme l'assiste en cet instant suprême, le perruquier s'apprête à lui poser ce qu'il appelle et peut appeler son chef-d'œuvre. C'est une perruque grisonnante si bien faite et si bien mêlée avec les propres cheveux de Régnier qu'il est impossible de s'apercevoir que le tout n'est pas à lui ; la barbe et les moustaches sont à l'avenant, le teint un peu bruni, les sourcils marqués, il est méconnaissable. Je voudrais bien qu'il pût grimer sa voix comme son visage ; le costume est très bon, le pince-nez pour le macaroni est à son poste, le porte-cigares au sien. Je suis tranquille sur celui-ci. Je rencontre c'te drôle de Nathalie qui arrivait. Elle était montée et tout à fait amusante, oh ! là-là ! « Oh ! là-là, mon cher. Je n'ai pas peur, mais je suis bien émue. — Vous avez un peu de fièvre, c'est ce qu'il faut. — Oh ! là-là. Je suis si contente de la lettre que votre frère m'a écrite ! — Allons-y gaiement ! » Ce mot-là donne en plein dans son godant, elle est plus que jamais ravie de toi, et moi je suis ravi d'elle. Robe de soie pensée, cheveux gris en bandeau, sous un petit bonnet à rubans jaunes, sourcils un peu éteints, souliers de castor, chapeau noir, juste sur la limite du *drôle,* le tout agencé avec un goût parfait au point de vue du rôle. Elle est charmante ainsi. *Tu le croiras ou tu ne le croiras pas, mais elle était charmante.* Sa figure est devenue d'une douceur extrême. Elle a bien surpris les gens. Passons à une autre. Je n'ai pas encore vu Mlle Jouassain avec son costume ; quand j'entre dans sa loge, elle l'a tout entier. On dirait notre poupée vue au microscope. C'est très joli et très artistique, mes compliments. Nous n'avons pas trouvé de droguet ici ; mais l'étoffe employée le joue assez bien. C'est fort complet ainsi. J'aurais seulement voulu la demoiselle plus *grosse* ; elle est faite comme une asperge, mais la plus jolie fille du monde ne pouvant donner que ce qu'elle a, je n'ai rien à dire ni rien à faire par là. Je recommande seulement à Marianne d'effacer un peu plus le chat qui est long comme un

serpent, belle bête du reste. Quant à Samson, figure-toi le père *Dupin*, les tempes écrasées par une perruque du même auteur que celle de Régnier, et voilà, je crois, un ensemble de costumes dignes de toi et de la Comédie-Française. En descendant, je rencontre pourtant encore une bonne *de chez nous*. C'est Jeannette, l'autre poupée. Le costume est aussi fidèlement exécuté que celui de Marianne, la bonnette est très bien faite. Jeannette a seulement pris un tablier blanc à la place du vôtre, parce qu'elle est cuisinière. Cuisinière *fous affre raisson*. « Eh! la Brie, faites bien attention, mon cher ami, ne sonnez qu'au second avertissement, sapristi! — Soyez tranquille! » Je le veux bien. Allons, place au théâtre, et moi vite au fond de ma loge, hé! l'orchestre et le parterre grouillent. Que de têtes connues! Le ministre Fortoul est là avec sa femme. Ils sont revenus exprès de la campagne. Toutes les loges sont pleines, cela vous a vraiment bon air.

« Ah! ça commence. C'est nouveau d'aspect. Cela plaît. L'Angelus fait un effet charmant. Nathalie fait une très bonne sortie qui est fort applaudie; la scène de Samson et de Régnier amuse beaucoup. Jamais on n'a rien exécuté comme la scène du cigare : la salle jubilait. Nathalie, mon cher, a été tout simplement ravissante : le public n'en revenait pas. Tu la voulais au-dessus d'elle-même, elle y est beaucoup, ou du moins de ce que nous en connaissions. Elle a eu un grand succès. Ce rôle lui fera un grand honneur, et certes il n'y a qu'elle à Paris qui pût le jouer de la sorte. Elle a satisfait ceux mêmes qui la détestaient. Moi, j'ai toujours été convaincu qu'elle jouerait bien ça, et je suis heureux de son succès. La grande scène de la fin a fait une grande sensation, et en avant les mouchoirs! La scène du cachemire, délicieuse, et elle l'a dite d'une façon charmante. On les a tous rappelés à outrance et avec un entrain, une franchise qui n'avaient rien de suspect et n'ont rien laissé à faire à la claque; pas mal de voix t'ont rappelé toi-même, mais tu n'as pas paru, et bien que tu ne sois pas académicien, tu as bien fait. »

Fidèle à ses habitudes, Eugène suit les autres représentations. Comme Octave a reçu une lettre un peu singulière d'*Empislas*, il lui répète un mot d'Augustine Brohan que l'on colportait le soir de la première : elle prétendait qu'Empis était mort dans un coin d'un coup de sang en voyant qu'il avait

enfin un succès. Puis il donne ces curieux détails sur l'effet produit par le jeu de Régnier :

« Je vais te dire une chose qui va t'étonner ; cela m'étonne moi-même après l'effet des répétitions. C'est Régnier qui produit le moins de sensation dans la pièce. Il ne le sait pas et ce n'est certes pas moi qui le lui dirai. Mais c'est comme ça, Samson est la perfection même. Il n'y a rien, absolument rien à désirer de plus. Nathalie a été applaudie hier à la fin de son grand couplet par une double salve on ne peut plus corsée. Je crois qu'elle n'avait jamais été à pareille fête. Régnier est fort applaudi aussi, mais c'est plus tiède, on sent qu'on applaudit plus encore l'auteur que l'acteur. Ce diable de Régnier a contre lui sa voix et ses allures communes, sa voix n'est pas aussi sympathique qu'on le voudrait. Et pourtant, comment expliquer ça, il fait pleurer à chaudes larmes aux répétitions, hier au soir après la pièce, dans sa loge, je le trouve en caleçon, et en chemise, les pieds nus, causant avec MM. Charton et Henri Monnier. Nous agitons la question de faire une petite coupure dans sa grande scène de la fin. Cette coupure une fois arrêtée, Régnier, pour la raccorder, se lève et redit dans l'étrange costume ci-dessus, presque toute la fin ; eh bien ! mon émotion a été énorme, et Henri Monnier pleurait. C'est curieux ça, de près on sent tout ce que Régnier sent et veut faire sentir, mais, à la scène, son émotion ne se projette pas assez loin,... je ne sais quoi. Mais par exemple, quand il s'agit de chauffer le public, d'enlever une scène, il n'a pas son pareil, si ce n'est Samson. « Mais je te conduirai par la main mon garçon... » il faut le voir entraîner le trottinant Dupuis, et le public avec. En somme, aucun acteur ne jouerait encore le rôle comme lui, mais je crois que lui-même pourrait produire plus d'effet qu'il n'en produit. »

Un autre jour, comme il sort de chez l'administrateur, il entre chey Verteuil, secrétaire général de la Comédie, pour demander quelques places : « J'ai trouvé là, explique-t-il à Valérie, qui, cette fois, est sa confidente, deux dames dont l'une était la charmante Mme Berton que j'ai saluée de mon mieux ; quant à l'autre, qui me tournait le dos, je l'ai un peu bousculée pour atteindre Verteuil. — « Que veut M. Feuillet? » dit Verteuil. Là-dessus la charmante créature que j'avais dérangée se retourne : — « M. Feuillet ! dit-elle, que j'aime à entendre ce nom-là et que j'ai de plaisir à vous voir, monsieur ! » C'était

lePssy. Elle m'a dit plus de douces choses, de sa voix, que je n'en ai encore entendu dire. Je ne pouvais que l'embrasser ou être bête comme une oie. J'ai pris ce dernier parti, à mon corps défendant. Si elle n'a pas vu que j'étais un peu interloqué, je suis perdu dans son opinion et je suis très contrarié. Si Octave lui écrit, il faudra qu'il lui dise un mot de mon malheur... »

La presse est excellente, meilleure que pour *Péril en la demeure*. Eugène lui décerne des éloges et prononce sans juron le nom de Janin.

« Je suis ravi non seulement du ton général des grands journaux mais aussi de l'étendue de leurs articles sur *le Village*, et du soin, de l'amour avec lequel ils paraissent avoir été faits. — Janin est bon! Saint-Victor, Gautier, Méry, De Biéville, Fiorentino parfaits. Tous n'acceptent pas la morale de ta pièce. Gautier, Saint-Victor qui, je crois, ont voyagé, et Méry, qui croit lui-même avoir voyagé, voient avec peine l'hirondelle se fixer dans l'écaille de l'huître, ne songeant pas assez qu'ils n'ont pas soixante ans, ne songeant pas du tout que Rouvière, s'il s'ennuie, pourra bien faire encore quelques excursions, mais avec la douce perspective d'un gîte ami pour se reposer quand il se sentira fatigué. Mais à part cette douce critique qui ne fait que prêter au développement de leurs articles, ils ne tarissent pas d'éloges, et je n'ai jamais vu de pièce en un acte donner lieu à des analyses aussi consciencieusement faites. C'est d'autant plus flatteur que ce n'est pas la première fois que *le Village* est étudié dans ces mêmes journaux. Montépin a fait dans le Mousquetaire le plus joli petit article qu'il soit possible de lire. Quant à cette espèce d'idiot que l'on nomme M. de Prémaray (Patrie), c'est le seul qui ne paraisse pas parfaitement satisfait. Quel dommage de n'avoir pu satisfaire M. de Prémaray! Il est vrai que depuis que M. de Prémaray a fait du théâtre, il a plus qu'un autre le droit d'être difficile. Il est tombé à plat : tout succès doit l'affliger. Je ne trouve pas qu'il paraisse encore assez affligé pour le succès que tu as obtenu. Il ose dire que Samson et Régnier lui ont semblé inférieurs à eux-mêmes dans *le Village!!* Mais il ne sait pas pourquoi. Il avoue même qu'il semble être seul de son avis. Je crois bien. Tu comprends à quel point on peut se ficher de lui après une pareille appréciation. »

A l'occasion du baptême du prince impérial (14 juin), le Théâtre-Français donne une représentation gratuite dont *le*

Village fait partie. Eugène veut absolument voir ce public-là. Il le verra, comme il verra le cortège impérial, des fenêtres de son ministère où il est défendu d'entrer, où il entrera par la complicité du portier, car il est le plus débrouillard des Parisiens. C'est à sa belle-sœur qu'il décrit le défilé : « C'était splendide : on ne peut se figurer de pareils équipages. Le petit bonhomme *braillait*. On le faisait sauter. Il m'a paru très gaillard, et les mauvaises langues ont pu voir qu'il avait de bons yeux. Mais ce qui était curieux, c'étaient les robes des dames. Quels flots de gaze, mon Dieu! on ne voyait que des robes dans ces voitures! C'était joli, mais drôle. Suppose deux ou trois dames avec les robes telles qu'on les fait maintenant, et dans ce monde-là surtout, dans une voiture et juge! C'était comme de la mousse de savon avec quelque chose dessus : les têtes. On suppose qu'il y avait aussi des messieurs dans ces voitures-là. Mais comment les voir? Le déballage a dû être amusant. L'Empereur et l'Impératrice étaient charmants. »

Le lendemain, il assiste donc à la matinée populaire de la Comédie. Cette matinée doit commencer à une heure précise par *le Village*. A une heure moins cinq, Nathalie n'est pas encore arrivée.

« Je descends sur la scène et regarde le public par le trou : le monstre! comme il grouille, mais il est à peine tassé. Je demande qu'on fasse un peu de musique, et guim, guim, guim. Je ne suis pas à la noce. Beauvallet arrive, il doit dire des stances de Méry sur le baptême : si l'on commençait par là? Il faut bien commencer à l'heure fixée... ou bien le commissaire... Beauvallet va vite se faire faire la barbe. Dans quel état nous sommes tous au foyer! on croit la vie de Nathalie en jeu. Il est une heure cinq minutes, le public ne dit encore rien.

« Tout à coup, j'entends crier : « La voilà, la voilà qui monte à sa loge! Comment a-t-elle fait, ma chère amie? » Quatre minutes après elle redescendait quatre à quatre *métamorphosée en vieille*, ne voyant rien autour d'elle, courant droit au théâtre, et mettant sa mante et son chapeau à la patère. Ça été une grande joie pour tous; à une heure dix, le rideau se levait. Quand elle est sortie à l'appel de la cloche, elle nous a appris qu'un cocher ivre avait failli la verser deux ou trois fois elle et sa sœur, en l'entraînant dans des quartiers fantastiques, qu'elle lui avait en vain arraché les basques de sa redingote, qu'enfin elle était par-

venue à le faire arrêter par un sergent de ville à une demi-lieue du théâtre, où elles avaient repris une autre voiture. Mais quelle émotion, quel tremblement, quelle transpiration! Elle ruisselait, les gouttes tombaient sur les planches! Sa sœur était malade. Elle ne sait même pas elle-même comment elle s'est habillée. Somme toute, son émotion l'a servie. Elle a joué admirablement. Mais quel public! Suppose trois mille claqueurs intelligents! Tous les *effets ordinaires* centuplés. Le succès a été grand! Régnier a été fêté comme jamais; Samson adoré. Quel rappel à la fin! et quelle joie après tant de peur! « Boit-il du lait! » m'a dit Régnier en parlant de moi. Et lui donc! Je l'ai vu content et bien content. »

VIII. — *DALILA*

Le Village, plus que les pièces précédentes, assure la réputation dramatique d'Octave Feuillet. Le directeur du Vaudeville, M. de Beaufort, fait le voyage de Saint-Lô pour lui demander *la Fée* et *Dalila*. Mme Feuillet, dans ses Souvenirs, raconte avec beaucoup de verve comment il fut reçu dans la vieille maison de la rue Torteron et dissimulé aux regards de son beau-père de plus en plus malade. *La Fée* et *Dalila* avaient toutes deux paru dans la *Revue*. En ce temps-là une publication en revue ne nuisait nullement à la représentation. Récemment, la *Revue* a repris cette tradition créée par Musset et Feuillet, de donner à ses lecteurs des saynètes et proverbes. Elle en a publié de fantaisistes et de pathétiques, signées de Gérard d'Houville ou de Paul Bourget. *Le Soupçon* de ce dernier a repris à son tour le chemin de la Comédie-Française. Cet exemple ne sera-t-il pas suivi?

La Fée n'est qu'un petit acte, annonciateur des *Romanesques*, qui se passe dans la forêt de Brocéliande, chère à l'héroïne de *Tant pis pour toi* et à M. Joseph Bédier. Un jeune homme blasé veut se tuer. Une jeune fille, que sa mère lui destinait, l'attire en Bretagne par un moyen de théâtre, pour lui apparaître sous les traits d'une vieille fée et le ramène au goût de la vie; après quoi elle se dévoile; mais il l'avait devinée... Ce n'est pas du meilleur Feuillet. Le Vaudeville la donna le 26 août 1856 avec Mlle Saint-Mars dans le rôle principal, sans grand succès. Janin qui la malmène redevient du coup « ignoble » dans les

lettres d'Eugène. Mais Gautier en goûte la poésie. Cependant le directeur du Vaudeville est assez satisfait du résultat pour réserver à *Dalila* un tour de faveur, tout de suite après une pièce en quatre actes de Théodore Barrière, *les Faux bonshommes*, et une autre en deux de Léon Gozlan pour lesquelles il était engagé.

Dalila, — que Mme Feuillet appelle à tort, bien à tort, la meilleure œuvre de son mari, — sera représentée au Vaudeville le 29 mai 1857. C'est un grand drame en quatre actes et six tableaux où l'on voit un compositeur de génie, André Roswein, pris entre l'amour chaste et pur, comme dans *Faust*, d'une jeune fille, Marthe, fille de son vieux professeur de contrepoint, Sertorius, et la toquade d'une grande dame dévergondée, la princesse Falconieri. Il se laisse enlever par la princesse. La jeune fille en meurt, et lui-même est bientôt renvoyé par la grande dame qui a changé de caprice. Cela signifie que le foyer assure mieux l'essor d'un talent, en lui donnant la paix divine du travail, que ces tressaillements d'une vie livrée aux passions célébrés précédemment par les romantiques, et symbolisés par Dumas dans son *Kean ou Désordre et Génie*. Mais il semble que le génie est plus mystérieux et se dérobe davantage à nos investigations. Charles Monselet, qui écrivit sur *Dalila* un article fort désobligeant, fait observer que l'on ne bâtit pas pour les aigles des guérites de douanier. « La manière de M. Octave Feuillet, conclut-il méchamment, peut être définie en quelques mots : il retourne le style d'Alfred de Musset contre Alfred de Musset lui-même. Il va chercher Fantasio et Perdican au cabaret, il les endoctrine et il les emmène avec lui, non pas au pays où fleurit l'oranger, mais à Saint-Sauveur où l'on fait de si bonnes confitures. Il engage Lélio, par ses conseils, à troquer son plumet contre un excellent chapeau gibus qui se plie en voyage et est fort commode. Après cela, il ne les empêche pas du tout d'emporter avec eux leur provision de poésie et de tabac; au contraire, il est homme à leur offrir en route un cigare bien sec et, au besoin, une tirade du meilleur jet. Car M. Octave Feuillet est un écrivain d'un talent incontestable, nous n'avons jamais songé à le dissimuler; et voilà ce qui donne de l'autorité à ses funestes paradoxes. Sa phrase exercée, quoiqu'un peu molle, sait s'élever par intervalles à des hauteurs prudemment calculées et emporter avec elle le spectateur sans

lui donner le vertige. On dirait qu'il mesure, comme avec un thermomètre, le degré de lyrisme qui convient aux intelligences moyennes. »

Mais indiquer le degré de lyrisme qui convient aux intelligences moyennes, ce serait déjà une belle entreprise, quand tant de prétendus artistes s'imaginent qu'en faisant monter le thermomètre ils procurent autre chose qu'une méchante fièvre. Monselet tient pour la passion à outrance. C'est la passion qui fait l'artiste : nous connaissons cette thèse. Feuillet montre comment elle le défait : la thèse était, du moins, en son temps et dans le nôtre, plus originale. Mais la passion n'a jamais démoli que les débiles.

Dalila remporte au Vaudeville un grand succès, et cette fois Octave Feuillet y assiste, avec sa femme et son frère. Mme Feuillet, dans ses *Souvenirs*, raconte qu'au retour de cette triomphale première, Octave trouva à l'hôtel le télégramme qui lui annonçait le décès de son père à Saint-Lô. Elle doit confondre *Dalila* avec la pièce tirée du *Roman d'un jeune homme pauvre*, qui fut jouée au Vaudeville l'année suivante, 1858, celle du décès de Jacques Feuillet. Les trois rôles principaux avaient été distribués à Lafontaine (André Swein), et à MM^mes^ Fargueil (princesse Falconieri) et Luther-Félix (Marthe). Mlle Fargueil, nerveuse et malade, avait donné beaucoup de mal à l'auteur, mais elle remporta une brillante victoire. Dès le lendemain, Octave va s'ensevelir en hâte dans sa Normandie. Il n'aimait guère le bruit des applaudissements. Je crois enfin qu'il a trouvé sa voie : il écrit le *Roman d'un jeune homme pauvre*.

De nouveau seul, Eugène reprend son rôle accoutumé qui est de secouer tous les théâtres où l'on joue Octave : « Tu ne peux te faire une idée, lui écrit-il, de la façon dont il faut tous les travailler (les acteurs) incessamment pour les soutenir et pour soutenir la pièce. Je m'y emploie tout entier. Beaufort (le directeur) voit bien de quel secours je leur suis, puisqu'il m'a recommandé de venir tous les jours. Mais cette pauvre Fargueil, avec sa jalousie de femme et d'artiste, et son ancienne admiration pour toi, et sa propension à croire à l'ingratitude, m'inquiète depuis quelques jours par la tristesse souvent âcre de ses phrases. J'ai tout à fait besoin que tu m'appuies d'un mot qu'elle n'affichera pas comme feraient les autres. Il est évident qu'elle y comptait. Elle a l'air d'une femme abreuvée de décep-

tions. *C'est pourtant le plus grand événement de ma vie d'artiste et peut-être de femme!* dit-elle... » Aurait-elle été amoureuse d'Octave, et dédaignée? Mme Feuillet, racontant dans *Quelques années de ma vie*, la première de *Dalila*, dit bien qu'en embrassant son mari, elle aperçut sur l'habit de celui-ci la trace de deux bras poudrés qui devaient être ceux de la princesse Falconieri, mais elle n'y attache aucune importance. Que ne déléguaient-ils tous deux Eugène? car Fargueil a du moins l'admiration d'Eugène, qui la déclare la meilleure des interprètes et ajoute : « En vérité, auprès d'elle, les autres ne sont, pour moi, que de la fripouille. »

Comme d'habitude, l'Empereur et l'Impératrice vont assister à la pièce d'Octave Feuillet, et comme d'habitude Eugène se loge en face d'eux pour les observer et les décrire : « L'Empereur en habit noir était assis le plus près de la scène sur une manière de trône avec une belle N sur le haut du dos. L'Impératrice était toute en blanc, très simplement coiffée rien qu'avec ses cheveux. Mais il lui pendait aux oreilles quelque chose qui brillait bien. Elle était charmante. A la bonne heure, ceux-là savent se conduire! On ne saurait mieux écouter, ni mieux juger, ma foi. »

Eugène note leurs sourires, leurs applaudissements, leurs mines. Mais il faut lui laisser la parole :

« L'Impératrice a pris son mouchoir à la place de son éventail, au 4e tableau. Pendant le 5e, elle est devenue extrêmement pâle, ses yeux ne quittaient pas la scène une seconde. Je l'ai vue tout à coup ôter son gant et se fouiller dans la poitrine comme pour desserrer quelque chose qui l'oppressait. Quand est venu le récit de Félix, elle s'est essuyé les yeux trois ou quatre fois, puis elle a mouché le plus gentiment du monde son joli petit nez impérial, sans se soucier le moins du monde du grand bruit qu'elle a fait, et qui retentit encore dans mon souvenir. Après ce tableau, on a rappelé le trio, Lafontaine, Fargueil et Félix : l'Empereur les a fort applaudis.

« Mais ce que j'aurais voulu que vous vissiez, mes chers amis, c'est l'attitude de ces braves gens-là pendant le dernier tableau. L'Empereur était couché sur l'appui de la loge, et l'Impératrice avait l'air d'une femme à qui il va arriver un malheur. Quand Parade a dit : « C'est ma fille qui est morte..., » elle a éclaté en sanglots comme j'en ai rarement vu. C'était navrant, ma

parole ! L'Empereur l'a regardée en souriant d'un œil humide, mais cela n'a fait que redoubler son spasme, et elle n'a pu se consoler que bien après la chute du rideau. Ils avaient encore le cœur bien gros tous les deux, quand ils ont fait leurs compliments à Beaufort, et Beaufort était fort ému de tout cela. Il est monté avec moi chez Fargueil qui avait particulièrement fixé l'attention de Leurs Majestés et m'a dit qu'il avait parlé d'Octave avec l'Empereur. En somme, tout le monde est content, et il y a de quoi.

IX. — OCTAVE A PARIS.

Sur cet agréable tableau, fermons la correspondance d'Eugène Feuillet. Lui-même, peu de jours après, quitte Paris pour se rendre en hâte à Saint-Lô où il sera parrain d'un petit Jacques. Aussi bien son rôle est-il joué. La mort paternelle va rendre à Octave sa liberté.

Octave, en 1858, revient à Paris, ce qui fait le bonheur de sa femme. La rue de Tournon remplace avantageusement la rue Torteron. Il connaît à la fois, avec *le Roman d'un jeune homme pauvre*, son plus grand succès en librairie et au théâtre. Le plus aimablement du monde, M. René Doumic m'a reproché de n'avoir pas fait sa part au *Roman d'un jeune homme pauvre*, ou du moins sa part suffisante dans le discours que j'eus l'honneur de prononcer à Saint-Lô, au nom de l'Académie française, pour le centaire d'Octave Feuillet. Je crois qu'il a tout ensemble tort et raison, comme il arrive. *Le Roman d'un jeune homme pauvre* est, dans la carrière de Feuillet, l'œuvre caractéristique, celle où il apporte une sensibilité nouvelle, où il fait entendre une musique inédite et entonnée avec toute l'ardeur de la jeunesse, mais il est loin d'être sa meilleure œuvre. Il est l'aboutissement des longues années de retraite passées à Saint-Lô, années heureuses et fécondes où l'écrivain s'est peu à peu trouvé. Mais Octave Feuillet va se perfectionner lentement, gagner à la fois en finesse et en force. Alors, et alors seulement, il donnera ses grandes œuvres : *M. de Camors*, *Sibylle*, *Julia de Trécœur*.

Quand la Cour l'attire et le gâte, à Compiègne, et à Fontainebleau plus tard, il n'a qu'une idée : se sauver à Saint-Lô. Il n'aime le monde qu'en passant. Il a pris goût à cette solitude

où il s'est cherché en se plaignant. Et volontiers il continuerait à laisser le soin de s'occuper de son théâtre à son frère Eugène, qui y prend plus de plaisir que lui-même. Je ne sais s'il ne s'est pas rendu compte que la part durable de son œuvre, ce seront ses romans. Cette longue retraite en province, acceptée presque malgré lui, imposée par ses obligations filiales, lui a été extrêmement profitable : il lui doit d'avoir approfondi ses dons d'analyse et d'avoir découvert leur véritable emploi. Ainsi faisons-nous parfois de l'obstacle, selon la belle parole de Marc-Aurèle, la matière de notre action.

Ce sera encore Eugène qui, trois ou quatre ans plus tard, lui annoncera son élection à l'Académie. Cette élection fut la plus curieuse du monde, et la plus déconcertante. Octave Feuillet s'était présenté au fauteuil de Scribe. Il avait pour concurrents Autran, Camille Doucet, Cuviller-Fleury, Gérusez et un certain M. Mazères sur qui je manque de renseignements. L'élection fut fixée au 6 février 1862. Vingt-huit académiciens y prirent part; la majorité était donc de 15 voix. Au premier tour Autran en eut 8, Camille Doucet 7, Cuvillier-Fleury 6, Mazères 4, Feuillet 2 et Gérusez 1. Il y eut treize tours de scrutin : au dernier tour, seuls restaient en présence Autran avec 11 voix, Camille Doucet avec 13 et Cuvillier-Fleury avec 4. Octave Feuillet n'en avait point gardé. L'élection fut remise à deux mois, et le 3 août, Cuvillier-Fleury et Autran ayant retiré leur candidature, Octave Feuillet fut élu triomphalement au premier tour par 21 voix contre 10 à Camille Doucet.

Mme Octave Feuillet, dans ses *Souvenirs*, a publié la lettre de son mari qui lui apprend la bonne nouvelle, car elle était retournée à Saint-Lô. Mais elle a mêlé deux ou trois lettres en une seule. Je tiens du commandant Richard Feuillet le précieux original de cet heureux message et le voici, plus tendre et plus ému que le billet donné dans *Quelques années de ma vie :*

Jeudi, 4 heures et demie.

« Chère bien-aimée,

« La chose a été si vite faite qu'il me reste encore le temps de te dire un petit bonsoir. Es-tu contente? Il me semble que c'est joli et bien porté à notre âge, ma chérie. Il me semble que le bonheur rentre dans notre petit moulin.

« J'étais extrêmement troublé avant la bataille, et j'enrageais

de l'être autant. Mais je sentais la partie si belle que la pensée de la perdre par quelque surprise, toujours possible, m'écœurait.

« Il était convenu que j'irais attendre le résultat chez M. de Sacy qui demeure à l'Institut. Pour ne pas trop prolonger ce moment de crise, je ne suis arrivé qu'à quatre heures moins un quart. Comme je débouchais devant les Lions, j'ai aperçu un monsieur qui sortait en courant de l'Institut, et qui agitait son chapeau d'un air de triomphe en s'adressant à un groupe de cinq ou six personnes qui stationnait près du pont. J'ai reconnu Eugène dans ce groupe, et, l'instant d'après, tout ce monde m'embrassait au grand émoi des passants.

« Je suis entré chez M. de Sacy, qui m'a embrassé aussi, puis Sandeau, Augier, le prince de Broglie sont venus m'étreindre ensuite.

« Les garçons du palais viennent d'interrompre ma lettre pour m'offrir un bouquet. Interruption nouvelle : ce sont les dames de la Halle. Nouveau bouquet, fortement arrosé. Diable ! mais tout n'est pas rose dans les palmes.

« J'essaierai, ma chérie, de partir samedi. Mais on me conseille beaucoup des visites générales, et je crains bien de ne pouvoir partir que dimanche.

« Bonsoir, ma bien-aimée. Je t'embrasse de toutes mes forces. »

OCTAVE FEUILLET.

Il ne songe qu'à revenir dans sa propriété des Palliers au bord de Saint-Lô. C'est son frère Eugène qui, fidèle aux habitudes prises, humera la gloire sur place. Cette gloire, les années de retraite et de méditation, au lieu de la retarder, ont hâté son avènement. Ces aventures-là ne se comprennent que plus tard. Octave Feuillet ne s'en doutait pas lorsqu'il abandonnait Paris, le cœur plein de tristesse et d'inquiétude, croyant qu'il allait s'ensevelir dans sa province auprès de son père malade. Le mythe d'Antée sera toujours vrai...

HENRY BORDEAUX.

SOUVENIRS D'UN CAPORAL DU 57e RÉGIMENT D'INFANTERIE

L'HEURE H.

(4-5 MAI 1917)

Le tunnel qui traverse le plateau de Craonnelle et dans lequel la 10e compagnie s'entasse est une prison fétide. L'unité qui nous a précédé l'a semé de détritus, de linges pouilleux, de boîtes de conserves, de débris hétéroclites. Une odeur âcre imprègne l'atmosphère et nous suffoque. Nous ne sortirons de là que pour l'attaque. Elle est toute proche, chacun le sait. Elle se déclenchera peut-être ce soir, peut-être demain, peut-être un jour plus tard, mais elle ne tardera pas. J'écoute le grondement de la canonnade, plus fort d'heure en heure. Sur la terre, l'œuvre de massacre et d'écrasement s'accomplit. Tous les tocsins du monde sonnent un gigantesque glas dans la vallée de l'Aisne...

Les heures sont longues, longues. Le regard se lasse de suivre la marche pénible de l'aiguille sur le cadran des montres. Personne ne s'inquiète plus de savoir si le soleil a lui sur la bataille ou si la nuit la couvre de ses ombres. Et comme nous, des milliers d'hommes vivent enterrés, dans l'attente de ce qui se prépare, de ce qui s'ébauche dans les ténèbres ou dans la clarté du jour. Ils sont des milliers de soldats arrachés par la guerre à leur champ, à leur cité, à leur foyer tant chéri...

Je regarde l'un après l'autre les hommes de la section, éclairés par la lueur des bougies.

Les deux sergents sont assis près de moi. Sirey, le premier,

est un boucher de Sainte-Terre, petit, carré, solide et calme, toujours prêt aux dévouements obscurs. L'autre, Arsicaud, est un grand gaillard mince de la Charente-Inférieure. Les lèvres serrées, le regard autoritaire disent son énergie : un violent, un entraîneur, un gars qui n'a peur de rien. Il relève les déprimés par son bagout mordant et frappe au cœur ceux qui se cabrent contre la discipline, avec des mots qui sont des coups de poing.

Plus loin, j'aperçois Dumora, placide et souriant, écrivant une lettre au crayon. Il ne « s'en fait » jamais, et Biraud, son meilleur ami, qui l'éclaire avec une lampe électrique, « s'en fait » moins encore, s'il est possible. Baussay, qui nous présenta rarement un visage rasé, évoque des souvenirs gastronomiques avec le gros Beret, batelier de Libourne. Tous deux parlent de noubas anciennes, de libations étourdissantes, et, se grisant de leurs souvenirs, gesticulent dans la pénombre.

En me retournant, je distingue, sur la marche supérieure de l'escalier, mon ami Castaing, l'aspirant. Son fin visage de demoiselle est amaigri, fané, mais ses yeux luisent, joyeux, et de ses lèvres moqueuses s'envolent des vers.

Enfin, l'un près de l'autre, les deux bleus de l'escouade, Vivien et Lhoumeau, arrivés récemment avec un renfort de la classe 17, lisent paisiblement. Je les plains, ces deux-là. Ils n'ont pas encore vu le feu.

Les autres poilus se perdent dans le noir.

J'aime tous ces hommes, vivant ma vie, dans la plus complète égalité. Ils me sont devenus chers, insensiblement, et la perte de l'un quelconque d'entre eux me serait douloureuse...

Je m'endors... puis je me réveille... je fume et je rêve, longtemps...

Le sergent Arsicaud m'appelle :

— J'en ai assez d'être ici ! Venez donc faire un tour dehors!

Je me lève et nous partons, enjambant les corps recroquevillés. Les poilus se remuent, s'écartent, se tassent le long des murs, sur notre passage, en grognant. Il nous faut gravir des séries de vingt marches, séparées par des paliers sur lesquels s'entassent des hommes qui mangent, parlent ou dorment. Nous avançons péniblement, dans la demi-obscurité. Je renverse une bougie posée sur une boîte à masque, ce qui soulève une colère :

— Tu peux pas faire attention, idiot?... Qu'est-ce qu'ils f... à se ballader, ceux-là? T'es pas sur les boulevards, non ?

Je ne réponds rien. Nous continuons. En haut, à l'extrémité d'un escalier plus long, filtre une lueur. Nous arrivons à la sortie.

— Où allez-vous? nous disent des sous-officiers qui fument, adossés aux planches du coffrage; ça tape, dehors! vous savez!

— Ça tape même plus fort depuis quelques instants!

— Tant pis, murmure Arsicaud. Il est temps de respirer un peu! Je crèverais là-dedans!

Le charivari des obus s'entend mieux d'ici. Les coups de tonnerre des éclatements sont moins sourds qu'au fond de l'abri. L'impatience de voir me fait activer mon escalade.

— J'ai mes jumelles, me dit Arsicaud sans se retourner. Nous pourrons nous offrir le coup d'œil.

Le tunnel s'ouvre sur une tranchée profonde. Je sors derrière le sergent, ébloui tout d'abord par la lumière, saisi par l'air et par une violente odeur de poudre. Les fatigues, les privations des jours passés, cette vie de larve dans l'humidité m'ont tellement affaibli que je chancelle et m'appuie au clayonnage qui soutient les déblais. Puis je monte près d'Arsicaud sur la banquette et je regarde. Devant nous, de l'autre côté d'un ravin, se dresse, de l'Ouest à l'Est, une falaise abrupte et ravagée, sans une touffe d'herbe, où surgissent çà et là des geysers noirs. C'est la partie Sud du plateau de Craonne, le mur qui, le 16 avril, barra la route au 1er corps. A l'extrémité Est du plateau, un peu plus haut qu'à mi-côte, s'étalent des monceaux de décombres surmontés de deux piliers soutenant un fragment de voûte. Je reconnais Craonne et ce qui fut son église. Plus à l'Est encore, s'étend la plaine de Reims, où courent les sillons jaunes des tranchées.

Les obus passent sur nos têtes, par rafales multiples, et partout le spectacle est d'une grandeur inégalée. Tous les calibres, avec leurs sifflements, leurs ululements, leurs souffles rauques s'engouffrent dans le ravin, assaillant la falaise, croulant sur Craonne, martelant la campagne. Des gerbes de terre et de matériaux sautent dans des tourbillons de fumée.

Notre tranchée longe le rebord du plateau de Craonnelle qui s'abaisse sensiblement à notre droite. Elle a été furieusement battue, elle aussi, retournée, comblée en maint endroit. Des obus allemands dégringolent derrière nous. Leurs éclats bourdonnent sans répit et sèment leur grêle en tous sens. Nous n'y

prêtons guère plus d'attention qu'à la pluie : la débauche de nos projectiles sur les positions boches nous captive. J'observe dans la plaine onze masses sombres, immobiles au milieu des nuages qui se traînent presque au ras du sol. Qu'est-ce que cela ? Le sergent dirige sur elles ses jumelles.

— Des tanks ! dit-il.

En effet, des chars d'assaut sont restés là, enlizés dans les terres.

Je pose une question à mon camarade :

— Où sont nos premières lignes ?

— Quelque part, dans les trous d'obus, sur la pente, répond-il. Le 15 avril, la première ligne était la tranchée où nous sommes. Les poilus du 1er corps ont traversé le ravin et se sont accrochés en face. Malheureusement, ils n'ont pu aller plus loin.

— D'ailleurs, ajoute-t-il, le ravin est plein de morts.

Il me passe ses jumelles, et je distingue nettement, en bas, à nos pieds, de nombreuses formes étendues qui font des taches bleues sur le sol gris.

— Ce qu'ils ont dû prendre comme barrage, dans ce ravin ! murmure Arsicaud.

— Voyez donc, lui dis-je, voyez donc le village, comme il encaisse !

Des 220 en effet s'abattent sur les ruines avec une furie vertigineuse. Leur mugissement monte, se détache entre tous les bruits, puis se perd dans les hauteurs. Quelques secondes... et parmi les murs déchirés, deux colonnes de fumée couleur d'encre s'élancent, immenses et verticales. Au moment où les deux obus s'enfoncent dans le sol avec un tremblement d'enfer, on entend déjà venir les suivants, avec leur haleine colossale, et, sous leurs coups de bélier, Craonne chancelle encore, s'abat par fragments, se morcelle. On dirait des marteaux-pilons qui frappent à coups répétés, qui pulvérisent et qui broient. Quand la fumée se disperse un instant, le dernier vestige de voûte soutenu par ses deux piliers apparaît, résistant toujours au sein de l'universel chaos.

Et nous pensons que des Allemands sont tapis sous ces décombres. Malgré notre haine, notre cœur est saisi de pitié pour ces chairs souffrantes. Craonne, dit-on, est occupé par la Garde. Fameux soldats que ceux qui savent résister à de telles épreuves !...

Il est près de cinq heures. Le soir est d'un bleu lumineux. J'ai rarement vu le ciel si beau...

Ensemble, nous poussons un cri. Les piliers et les arceaux viennent de s'abattre dans un tourbillon aux teintes de suie. J'entends, — ou je crois entendre, — bruit clair à travers les bruits sombres, la dégringolade des pierres. Nous sautons de joie, puis nous nous sentons l'âme oppressée. Car ce qui tombe sous nos coups, c'est un peu des reliques sacrées de la vieille patrie. Il est cruel de martyriser les villages français pour les reconquérir. Et la rage monte, de nos cœurs à nos têtes, et nous serrons les poings. De combien de sang paieront-ils ces ravages! Ils seront battus, battus, battus, et c'est eux qui nous rebâtiront des cités toutes neuves...

Le vaste nuage qui flotte sur Craonne s'élève. Il ne tombe plus d'obus sur le plateau. Les sifflements, cependant, passent toujours aussi denses, plus denses même, et, à l'arrière, il me semble percevoir un crépitement forcené des 75. Nos petits canons viennent d'allonger le tir.

Arsicaud me saisit le bras brusquement:

— Regardez donc ceux-là! que font-ils?

J'aperçois le long de la pente, des points noirs qui bougent. Ce sont des hommes. Ces points noirs se multiplient, surgissent des entonnoirs dans lesquels ils se cachaient, invisibles. Ils forment maintenant une ligne étendue qui monte, qui monte, vers les ruines du village.

Le sergent me secoue avec ivresse et crie :

— L'attaque! c'est l'attaque de Craonne!

Nous grimpons sur le parapet pour mieux voir, insouciants du danger, électrisés, haletants. Nous hurlons :

— Ils avancent! Ils avancent! Ah! c'est épatant!

Je prends les jumelles des mains d'Arsicaud: je vois les assaillants se déployer en tirailleurs. Ils forment deux vagues qui se suivent, ondulent à travers l'océan des trous de marmites. D'autres montent, plus à l'Est, tournant le dos à la plaine de Reims. La gorge oppressée, je suis, de mes yeux fous, ce drame empoignant. Il y a là deux compagnies environ. En arrière et à une certaine distance, les petites colonnes de la réserve suivent, séparées par de larges intervalles. L'assaut paraît mené par un bataillon. C'était, nous l'avons su le lendemain, un bataillon du 34e régiment d'infanterie. Sa mission était d'en-

lever le bourg et de s'établir au sommet de la falaise pour permettre à notre grande attaque de déboucher ultérieurement.

Notre poste d'observation est unique. Je n'aurai pas deux fois pareille chance au cours de cette guerre. Nous nous communiquons, brièvement, nos pensées tumultueuses. Pour un peu, nous crierions bravo !

La première vague atteint la lisière de Craonne. A ce moment, un 150 s'abat sur elle et des volutes épaisses de fumée roulent sur la ligne mince qui s'égaille.

Des fusées boches surgissent, pressées, angoissées, et un tir de mitrailleuses s'élève par saccades. Les émouvantes formes noires se dispersent, s'enfoncent dans les excavations du sol, reparaissent, se regroupent, entrent dans les décombres, se dressent sur les tas de moellons, passent au travers des murs éventrés. Et quand la réserve à son tour se déploie et s'élance à la conquête de ces pierres, la première vague est déjà au Nord du village. Elle s'immobilise un instant au sommet de la grande falaise, se découpant sur l'horizon bleu comme dans une apothéose, puis disparaît brusquement, escamotée dans les entonnoirs, organisant déjà la position conquise.

Alors des sifflements inouïs nous enveloppent. Le sol autour de nous crache des flammes. Nous sommes précipités l'un sur l'autre, au fond de la tranchée, à moitié ensevelis sous le parapet qui s'affaisse. Des centaines d'abeilles d'acier croisent leur vol mortel sur nos têtes. Nous nous relevons, suffoqués. Nous fuyons sous une avalanche de tonnerres : le barrage allemand s'est déclenché !

— Trop tard ! pensons-nous, en dégringolant sur le dos les marches de l'abri, trop tard et trop long ! Craonne est pris !

Nous tombons comme des bolides au milieu des poilus qui ne savent rien et se lèvent effarés, et nous crions en agitant nos casques : « Victoire ! victoire ! victoire ! Craonne est pris ! »

La rumeur court dans le souterrain. Les hommes s'agitent, se dressent, lancent dans l'obscurité la nouvelle triomphale. Elle transfigure ces êtres affaiblis, privés de lumière et de joie. L'enthousiasme a balayé les miasmes d'un coup d'aile. Cependant des coups sourds résonnent sur nos têtes. Des bougies s'éteignent, de la terre tombe par paquets. Le tunnel est secoué comme un vaisseau dans l'orage. Va-t-il s'écrouler sous la fureur de l'ennemi ?

Des hommes se bousculent et voudraient sortir. La peur d'être écrasés dans l'ombre? Peut-être, mais surtout le désir de contempler Craonne reconquis...

Des ordres nets nous arrivent. Que personne ne bouge! Peu à peu, le calme renaît. Chacun reprend sa place, dans son coin. Biraud crie de sa voix métallique :

— Ils ne sont pas de poids! Tu vas voir, camarade, ce qu'on va leur passer, demain!

. . . . . .

J'ai somnolé durant des heures dans le bercement de conversations confuses. Je me souviens d'avoir entendu parler du chiffre des prisonniers faits par le 34e. A plusieurs reprises, j'ai ouvert les yeux et, dans un demi-songe, j'ai vu Vivien, le visage calme, dans la clarté de sa bougie, les yeux baissés sur un livre. Tous les bourdons de la faiblesse ont sonné dans ma tête creuse. Chaque fois qu'un bélier de fonte a frappé notre plafond, j'ai frémi. Ma chair avait la prescience du danger prochain, de tout le fer amassé pour la broyer et la détruire.

Des poilus parlent fort maintenant, remuent des fusils, disent : « Passe-moi mon casque!... C'est mon bidon que tu prends! » Et l'organe impérieux d'Arsicaud vibre tout près de moi :

— Allons, tout le monde dehors!

Je sursaute... Il est minuit... Vite, mon équipement, mes musettes, mon lebel. Voilà!... Quelqu'un crie :

— Avancez, devant!

Et, en avant, une voix répond :

— Non, mais des fois, on va pas courir, non? Si t'es plus pressé d'y aller que les autres, faut le dire!

Il fait froid. Ce sommeil était pénible, mais il était bon quand même et je ne puis secouer ma torpeur. Je redoute d'aller dans la fraîcheur trop grande de la nuit; je redoute le voyage que je vais faire et l'immense journée hasardeuse qui se prépare. Machinalement, je me traîne, je vais, m'appuyant aux madriers. Presque toutes les lumières sont éteintes et, se heurtant les uns les autres, on s'injurie...

La dernière marche... la tranchée que je connais... le ciel étoilé, là-haut, et, en face de moi, des vols de fusées blanches. Elles dansent comme des bulles lumineuses au-dessus de la barre rigide que découpe, sur l'espace, le plateau fameux. Le

tir de notre artillerie continue, mais un peu moins fort qu'hier.

L'un après l'autre, les hommes sortent du tunnel. Quelques-uns se trompent et s'en vont à droite, mais Arsicaud les prend par les épaules et les remet dans la bonne direction. La tête s'impatiente.

— Que fabriquent-ils donc dans cet abri ? Ils ne peuvent pas se débrouiller à sortir plus vite !...

Ceux qui réclament ainsi ne se rendent pas compte qu'ils ont employé tout à l'heure un temps aussi long à surgir des profondeurs du souterrain. Ils redoutent maintenant le barrage possible, et veulent s'éloigner. A la guerre, il en est toujours ainsi. Le soldat s'imagine constamment qu'il serait mieux ailleurs qu'à l'endroit où il se trouve.

Arsicaud hurle, penché sur l'orifice :

— Allons, voyons ! un peu plus vite que ça ! on vous attend ! quels empotés !

Beret émerge du trou en grognant :

— Quel escalier ! Plus tu montes et plus il y a de marches et pas de lumière ! Ils n'ont pas même pu poser l'électricité !

D'en bas la voix d'Éveille nous arrive :

— Ah ! vivement, qu'on crève !

Mais l'intonation ironique dément le vœu.

— Bien ! bien ! dit le sergent, combien y en a-t-il encore ?

— Il n'y a plus que Baussay ! réplique Férat, sorti le dernier. Il a oublié sa boule. Il est retourné la chercher et il s'eng... avec la 3e section qui veut sortir.

Castaing fait demander si tout le monde est prêt.

— Il manque Baussay ! répond le sergent.

— Il rattrapera la section ! dit Castaing. En avant !

La colonne s'ébranle dans la tranchée démolie. L'aspirant court en tête pour nous conduire. Dans le dédale des terres éboulées et des piquets cassés, nous avançons en trébuchant.

. . . . . .

Silence ! Nous sommes sur la première ligne, celle d'où la compagnie sortira pour l'assaut quand le jour va se lever, quand sonnera l'heure H, l'heure de l'attaque. La tranchée apparaît gigantesque, élargie par le marmitage, semée de débris de madriers, de fragments de chevalets. Son parados ruiné montre des déchirures de sacs à terre à demi enfouis; son parapet rasé s'est affaissé, abattu. Elle est impressionnante sous la clarté

lunaire. Il y flotte des odeurs de cadavres. Elle suit la crête du plateau de Vauclerc, bien à l'Ouest de celui de Californie qui porte le village de Craonne. Nous n'aurons pas à gravir la pente comme les camarades qui sont à notre droite, puisqu'une opération précédente a permis aux nôtres de s'accrocher ici, au sommet de la falaise, mais la position ennemie qui nous fait face est, dit-on, très fortement organisée et défendue par des casémates bétonnées. Bah! on verra bien!

Le sergent Sirey arrête ses deux escouades et nous fait descendre dans un abri boche solidement coffré. Une couche d'eau s'est amassée sur le sol. Nous n'en sommes plus à cela près. Nous apprécions la chance d'être protégés des obus jusqu'à la ruée finale...

. . . . . .

Le tonnerre des canons s'est accru, mais ce bruit qui ne cesse plus est devenu pour nous une forme du silence. Les poilus se sont installés le long des murs. Tout d'abord, ils sont restés debout, puis, la fatigue devenant plus forte, ils ont dû s'asseoir dans les flaques. Les bougies sont posées sur des poignées de baïonnettes fichées en terre. Parmi les visages qui m'environnent, quelques-uns sont rêveurs; leurs regards se perdent très loin, cherchant d'angoissants souvenirs. D'autres laissent voir par moments des contractions nerveuses. D'autres, enfin, sont calmes, et semblent indifférents, surhumainement beaux.

Le temps s'écoule. On voudrait que le jour parût et l'on redoute le jour. Je pense que je vais peut-être mourir ce matin. Si je tombe au début de l'attaque, je serai glacé quand le soleil se couchera. Comment serai-je touché? Par un éclat, par une balle? Je préférerais une balle, soit au front, soit au cœur.

Baussay nous a rejoint. Il mange, debout au milieu de tous, souriant d'avoir, malgré les obstacles, retrouvé ses compagnons après avoir récupéré sa boule. Et sa boule a bien son importance dans le drame que nous jouons. Férat plaisante et Biraud, qui parle, qui parle sans que nul ne l'écoute, se grise de son verbiage. Merlot, l'Alsacien, agite dans un coin sa puissante carrure et vocifère avec des intonations tudesques dans la voix...

— Le ciel est rouge! ça tape de partout; ah! quel marmitage! annonce un poilu qui est sorti et qui redescend.

Et il ajoute :

— Les Boches ne répondent pas ou presque pas.

— Les Boches sont morts! on ne trouvera que des *macabs*, lance une voix.

Mais ce mot de *macab* communique à chacun de nous un frisson. Un poilu prend la parole :

— Pas besoin de s'en faire. Ceux qui doivent mourir sont déjà condamnés. C'est peut-être moi! c'est peut-être lui! c'est peut-être un autre!

— C'est peut-être tous! réplique un homme. Écoutez ça! c'est la fin du monde...

— Oh! nous écrions-nous tous ensemble.

— Mais, dit Férat, puisque c'est nous qui tirons, b... d'idiot!

— Écoutez ça! reprend le lugubre prophète.

Et dans le silence des voix, nous tendons l'oreille aux bruits décuplés de l'orage. Ils grandissent de minute en minute. On dirait parfois qu'ils sortent du centre de la terre, tant la terre mugit, secouée. Je me transporte en esprit aux époques de la préhistoire où s'élabora le monde, dans les tremblements du sol et dans le feu.

— Il y a des jours que cela dure !... murmure un soldat comme dans un rêve.

— Il y a des années! réplique un autre.

Le premier pense à la bataille du moment, le deuxième à la guerre qu'il a connue dans tous les coins maudits depuis 1914.

Nous nous taisons longuement...

Puis, Bachelier élève la voix, en réponse à la prophétie de tout à l'heure, oubliée déjà.

— Il n'y aura personne de touché, peut-être.

On s'empare de ce fragile espoir et l'on dit :

— Peut-être!

— Ça c'est vu, ces choses-là!

— Des fois!

— Pas souvent!

Chacun s'isole et s'enferme en lui-même. Je me mets à prier dans mon cœur, comme à Verdun.

...Un agent de liaison, à l'entrée, demande si cet abri est bien celui du sergent Sirey.

— Présent! répond Sirey, c'est bien ici!

— C'est du génie que je vous amène!

Les soldats du génie, au nombre de dix environ, descendent les degrés de l'escalier de terre.

— Nous marchons avec vous! disent-ils; on est pour les travaux et pour faire sauter ce que vous direz de faire sauter. C'est un aspirant qui nous commande. Il est avec le vôtre!

— Ça va, les amis, bonjour! Asseyez-vous! ça manque de sièges, ici et c'est humide. Mais, à part ça, on n'est pas mal.

Les sapeurs se placent comme ils peuvent et causent entre eux à voix basse.

— Tu parles d'une frousse qu'ils doivent avoir de marcher avec nous! dit Biraud à Férat.

— Pourquoi veux-tu qu'ils aient la frousse? réplique Férat. Ce sont des Français comme nous!

Un nouvel agent de liaison s'engouffre dans la cave et tend un papier au sergent.

— Le capitaine demande trois volontaires pour assurer le service de liaison, explique Sirey, après l'avoir lu; il faut partir tout de suite.

Plusieurs bras se lèvent.

— Moi, j'irai bien!

— Ça m'est égal à moi! j'irai, s'il le faut!

— Moi, j'irai si on me désigne, mais je ne suis volontaire pour rien!

Le sergent désigne au hasard, parmi les bras levés, Biraud, Baussay et Lafond, le colosse de la section, ancien cuisinier. Ils prennent leur fusil, serrent des mains qui se tendent vers eux et s'en vont. On leur crie :

— Au revoir!

— Bonne chance!

— Bonne chance! répondent-ils.

Je commence à m'endormir, insensiblement. Je lutte contre le sommeil, mais il est plus fort que ma volonté. Mes paupières s'alourdissent et se ferment. La voix de Merlot me fait sursauter. Il est monté jusqu'à la sortie et il annonce qu'il commence à faire jour. Il regarde s'étendre la blancheur laiteuse, puis il lance :

— Voilà l'aspirant!

La silhouette de Castaing se penche sur l'escalier :

— L'attaque est retardée, dit-il, elle n'aura lieu qu'à neuf heures. Le 1er et le 2e bataillon sont en première vague. La compagnie doit marcher en deuxième vague derrière le 2e bataillon. Nous sortirons six minutes après lui en ligne de colonnes

d'escouades à trente pas d'intervalle. Le peloton sera sous le commandement du sous-lieutenant Dunck. A titre de renseignement, le secteur d'attaque du 1er bataillon, qui est aussi le nôtre, est limité à gauche par le boyau de Canberg, à droite par le boyau de Rastadt. Notre objectif est une tranchée boche qui figure sur le plan directeur sous le nom de Grande Tranchée. Nous ne devons pas la dépasser.

Castaing ajoute encore quelques précisions et se retire. Des commentaires variés s'élèvent dans l'abri.

— On est en deuxième vague. Vaudrait mieux être en première.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est toujours la deuxième vague qui encaisse le barrage ! La première est passée quand il commence.

— Moi, je m'en moque ! Si on doit être tué, on est tué en première vague aussi bien qu'en deuxième !

— Moi, j'aime mieux être en deuxième vague à cause des mitrailleuses.

— C'est pareil ! Tu attrapes les balles la même chose !

— On dit qu'on sera pris de flanc par les casemates !

— La barbe avec vos casemates ! hurle Férat.

— C'est assommant que ce soit retardé, crie Lhoumeau, ça tue d'attendre et de ne pas savoir.

— Ça vaut mieux, souffle Bachelier, la journée sera moins longue. C'est long, un jour, dans les trous d'obus !

— Je suis content, s'écrie Duprat, un jeune de la classe 16, de marcher avec le lieutenant Dunck.

— C'est un as, approuve le sergent, un as et un chic garçon.

— Comme Berthelot, appuie le caporal Héron qui n'avait rien dit encore. C'est dommage qu'il soit blessé. Et le petit sous-lieutenant Michel qui commande la 4e section, vous croyez qu'il n'est pas fameux ?

— Y en a des bons au régiment ! remarque quelqu'un.

Et tous parlent à la fois, maintenant :

— Le meilleur, c'est Orliange !

— C'est le lieutenant David, de la deuxième !

Et le capitaine Durat ?... et le capitaine Cavaignac ?... et le lieutenant Marcelin, du 1er bataillon ?...

— C'est pas pour dire, nous avons des as au 57e !

— Et le lieutenant Caquet ?

Caquet, du 2e bataillon, est célèbre depuis longtemps par sa chance insolente, sa façon de narguer la mort par les plus extravagantes folies.

Les poilus citent encore des noms, au hasard, des connus, des inconnus. Ils ressuscitent les oubliés, évoquent des exploits dont les héros sont morts, comme ils meurent presque tous au cours de la trop longue guerre. Et tandis que je m'abandonne au sommeil, j'entends revenir plusieurs fois le nom aimé du commandant Amilhat. Je dors bientôt, complètement, le menton appuyé sur la poitrine, les mains croisées sur mon fusil.

. . . . . .

Férat me réveille en appuyant sa main sur mon épaule :

— C'est l'heure, caporal !

... C'est l'heure ?... Ah ! très bien ! le temps a marché vite !...

— Ne vous pressez pas, dit Sirey ; de l'ordre ! Passez l'un après l'autre !

Je sors le premier avec mon escouade. Héron me serre la main au passage, les yeux brillants :

— Enfin, ça y est, cette fois !

— Ça y est ! lui dis-je, nous allons en mettre un coup !

J'émerge du trou et j'entre dans la tranchée. J'appelle mes hommes par leur nom à mesure qu'ils apparaissent. Tous sont présents. Des agents de liaison passent en se bousculant. Je suis calme d'une façon qui m'étonne. Le temps est superbe, le soleil éclatant. J'accomplis machinalement ce que je fais. Il y a en moi deux êtres, l'un qui agit, l'autre qui regarde et s'étonne. Et ce qui se passe en cette minute est un ensemble de phénomènes que je ne saurais classer. Il y a trop d'événements et ils se succèdent avec une rapidité trop grande.

Brusquement des coups de fouet cinglent l'air. Ce sont des mitrailleuses boches qui tirent, croisant leurs feux. Cela signifie que le 1er bataillon est sorti et que sa mouvante masse déchaîne cette colère. Nous sommes noyés dans un tumulte indescriptible. De tous côtés ça tonne, ça siffle et ça crépite.

Castaing paraît au tournant de la tranchée et me fait signe :

— Viens par ici ! dépêche-toi !

Je pars en courant avec mon escouade. Je me heurte au capitaine Jolly qui rit et qui nous dit :

— Plus loin, la parallèle de départ ! Plus loin ! Il est l'heure ! Dépêchez-vous !

J'accélère l'allure. Je tombe sur Sirey qui a rejoint Castaing avec l'escouade du caporal Héron. Par où sont-ils passés? Je n'ai pas le temps de le demander.

— Appuyez à droite, me dit Sirey, à trente pas !

Je passe sans répondre, et j'entrevois les hommes d'Héron rangés le long du talus, graves, immobiles, appuyés sur leurs fusils.

Je me heurte à des éboulis. Des crépitements fous déchirent l'espace, une nuée de balles le sillonnent, venant de partout, de gauche, de droite, d'en face.

De cette tranchée presque comblée, j'embrasse d'un coup d'œil et comme en songe l'étendue du plateau et je distingue des lignes bleues qui marchent dans un chaos de trous d'obus. Au même instant je vois le sous-lieutenant Michel, debout sur le parapet, criant, ivre de joie, en agitant sa canne :

— Les Boches f... le camp ! les Boches f... le camp !

Dunck se dresse. Arsicaud est près de lui. Toute la compagnie sort de quinze abris divers. C'est l'heure, c'est le moment, c'est notre tour !

— En avant, dis-je, c'est à nous! en avant!

— En avant! répète un poilu qui me bouscule pour passer.

Mais je tiens à honneur de sortir le premier. Je l'arrête par le bras. Je me hisse sur le terre-plein. Derrière moi, pâles, les dents serrées, tous les poilus bondissent hors de la tranchée.

— En avant! En avant! En avant!

J'ai l'impression très nette que trois avions ennemis, volant très bas, tournent au-dessus de nous et nous mitraillent. Il y a un moment de stupeur. On hésite, on cherche la direction. Puis, la section s'oriente et s'aligne. Nous avançons au pas, l'arme à la bretelle...

J'avais rêvé souvent de ces assauts où l'on marchait à la mort environné de fanfares. Mais les centaines de canons qui tonnent en arrière de nos lignes forment un concert plus affolant que tous les clairons du monde. Nous cheminons dans leur axe de tir et leurs détonations font un bruit sec et nerveux. Leur frénésie dépasse tout ce qu'on peut imaginer. C'est une folie, c'est la démence de l'artillerie française, la bamboula des 75 ivres de sang. Leur fureur nous gagne, nous soulève, nous lance en avant.

Quelqu'un crie :

— Moins vite, à droite!... Vous n'avez pas vos trente pas!

Mais les voix se perdent dans le tumulte. Je m'étonne que personne ne tombe. Je comprends : les mitrailleuses tirent trop haut. Le plateau descend en pente douce vers l'Ailette et les balles, partant des crêtes de la Bôve, au delà de cette rivière, ne peuvent le raser.

Le spectacle est merveilleux. Tout le corps d'armée est sorti de terre. A perte de vue, une foule de points bleus peuple le désert. Devant nous, le premier bataillon avance rapidement, précédé du rideau de fumée du barrage roulant. Des fusées boches décrivent dans l'air une courbe rapide et retombent.

Je vois cela tout en marchant, tout en regardant le sous-lieutenant Dunck qui va, les yeux fixés sur sa boussole. Les entonnoirs s'ouvrent sous nos pieds, incroyablement profonds... Un cadavre devant moi... Je m'écarte et je passe. Je l'ai vu, d'un seul coup d'œil, étendu sur le dos, les lèvres amincies, son arme et son casque près de lui. Sur sa manche, deux galons de laine; une petite pastille noire sur le col de capote, à côté du numéro du régiment. Je reconnais un caporal du 1er bataillon. Et nous marchons plus vite, toujours plus vite. Les respirations se font haletantes, la sueur coule sur les fronts...

A gauche, à l'endroit où le plateau se relève en contours tourmentés, le 123e dévale le long du coteau, envahit les terres ruinées, au milieu de la fumée, dans le tapage des mitrailleuses. A droite, des vagues progressent partout, mer d'azur qui roule du sommet de la falaise vers des croupes et des boqueteaux, précédée d'une nuée de volutes blanches qui forme comme une barre d'écume en avant d'elle. Ce sont les vagues de la 36e division, ce sont les Basques, les Béarnais, les Landais, anciens bergers, qui marchent à la mort en jouant de la flûte...

Un petit bois, devant eux, est assailli d'un seul coup par une volée de gros obus. Un nuage énorme, épais, fait de la poussière de cinquante éclatements, l'enveloppe; des arbres sautent, montent, tournent. On dirait que le bois s'envole...

— En avant! En avant! En avant!

Mais ça va! ça va superbement! Le premier bataillon vient d'atteindre le rebord du plateau et dégringole au pas gymnastique le versant de l'Ailette. Un roulement de lebels de droite à gauche, comme le bruit d'une étoffe qu'on déchire... des coups de grenades...

— En avant!... En avant!...

Les poilus s'excitent, s'entraînent les uns les autres. Fichus, les Boches !...

Et soudain, nous crions : La tranchée ! Voici la tranchée ! Le 1er bataillon l'a dépassée sans s'arrêter suivant les ordres reçus. A vingt mètres en avant de nous, il y a des bouts de piquets sortant du sol, tout un chaos de chevalets écrabouillés. Je marche le front baissé, les yeux fixes. Des cris me font tourner la tête. La 4e section les pousse. Elle marchait le long du boyau de Rastadt. Elle reflue, se déploie, dans des flammes de grenades, des coups de feu. Une résistance a surgi devant elle. Tout ceci m'apparaît dans un éclair, tandis qu'une clameur s'élève dans notre dos, que l'aspirant du génie tombe frappé d'une balle au front, tandis que le barrage boche s'abat sur la tranchée de départ, et que, nous bousculant, criant, lancés à la course maintenant, nous sautons dans un fossé qui s'ouvre sous nos pieds, très large et profond, jonché de mausers, d'équipements, de casques boches. C'est la Grande Tranchée.

Nous tombons les uns sur les autres; les hommes de l'escouade roulent autour de moi, pêle-mêle avec des sapeurs. Chacun se relève et parle sans savoir ce qu'il dit; on va de droite à gauche, s'entre-heurtant. Un coup de feu éclate à bout portant entre nos jambes...

Et les scènes se succédant avec rapidité, se superposant les unes les autres, je vois ceci : un Allemand, à genoux sur la première marche d'un abri dont l'entrée s'ouvre, basse et traîtresse, dans la paroi, tient d'une main le fusil avec lequel il vient de tirer sur nous, et arme à nouveau le mauser fumant, la main gauche sur le levier. Je n'ai pas eu le temps de faire un geste que Vallegeas, de l'escouade d'Héron, a mis le Boche en joue. Il vise une seconde, se mordant la lèvre, et le coup part. Le Boche lâche son arme, se dresse, s'accroche convulsivement à une toile de tente qui sert de porte à sa tanière et sa tête qui penche, qui penche, montre, au sommet du crâne, la large déchirure faite par la balle.

Alors, la tranchée s'emplit de cris de rage; des baïonnettes brillent; les dents grincent; les yeux s'injectent de sang. Arsicaud, avec ses longues jambes maigres, bondit comme un lion et tombe devant le Boche qui agonise, les pupilles dilatées, effrayantes. Le sergent écarte tout le monde en bégayant de fureur :

— Ils ont tué mon frère. Je m'étais promis d'en avoir un.

Et d'un geste violent il lance une grenade dans l'abri par-dessus le mourant. Cinq secondes... un coup sourd... de la fumée qui sort de la cave, et, d'en bas, une clameur désespérée qui monte. Les poilus hurlent et trépignent de colère, tels des Indiens dansant la danse du scalp, criant avec des voix que la rage étrangle :

— Pas ça! pas ça! des grenades incendiaires! il faut les brûler vivants!

On se bat, entassés dans l'étroit espace, pour lancer la mort dans le repaire. Et dans le piège noir, les Allemands affolés se lamentent éperdument. La minute est tragique. Des appels de détresse, des *Kamarad!* suppliants traversent le fracas féroce des grenades. La caverne a deux entrées. Je m'élance devant la seconde que des poilus surveillent, attentifs. Me penchant sur l'escalier, je crie en langue allemande :

— Sortez sans armes! vous êtes prisonniers!

Un concert d'exclamations diverses me répond et je vois surgir de la nuit un visage hirsute, une face grotesque sous le casque qui ressemble à un chaudron. L'homme gravit à genoux les degrés. Il me saisit les mains et les baise en se prosternant humblement. Je le repousse, et les poilus, comme des forcenés, l'empoignent, le tirent à eux, se le renvoient le long de la tranchée, à coups de pieds, à coups de crosse, à coups de poings. Le deuxième monte à genoux, comme le premier, et les bras levés; du sang ruisselle avec des larmes sur son visage. Ils sortent tous, l'un après l'autre, suant de peur et répétant :

— Pardon, monsieur! Français! Kamarad!

En voyant les crosses levées, ils prennent des cigares dans leurs poches crasseuses et les tendent aux poilus en répétant :

— Pardon! pardon! pardon!

Ce sont de grands gaillards du 1er régiment de la Garde. A les voir ainsi s'avilir, je sens le mépris m'envahir. Parmi eux, seul un jeune capitaine garde sa fierté; il passe devant nous en baissant le front et en regardant de côté. Héron fait voler sa casquette d'un coup de poing. Il se penche pour la ramasser...

... C'est fini, il n'en sort plus. Le sous-lieutenant Dunck arrive, couvert de sueur, et nous jette :

— Que l'un de vous descende là-dedans voir s'il en reste!

— J'y vais, mon lieutenant.

Il me tend son revolver et s'avance au-devant du commandant Boudon, du 1er bataillon, qui vient de paraître, souriant :

— Je vais avec toi, caporal, me dit un poilu, j'ai des bougies.

J'arme le revolver; il allume sa chandelle. Nous nous enfonçons sous terre. La fumée nous prend à la gorge. Nous continuons quand même, et nous arrivons dans un réduit étroit et long où deux rangées de lits métalliques s'étagent. Des armes, des musettes, des bidons sont accrochés aux murs. Nous explorons tous les recoins. Il n'y a ni mort, ni vivant, mais partout des taches de sang. Nous cherchons dans les musettes. Nous nous emparons des pipes et des couteaux. Puis je soupèse les bidons. Ils sont vides, sauf un qui contient une tisane fadasse. Nous buvons l'un après l'autre, avant de remonter vers le jour.

Quand j'arrive au dehors, la bataille s'est calmée. Le tir des canons décroît. Les poilus ont jeté leurs fusils et se sont armés de pelles. Ils creusent le sol, taillent la berme, reconstruisent le parapet. Deux hommes ont saisi le corps du Boche tué par Vallegeas et l'ont tiré dans la tranchée. Son agonie vient de prendre fin. Je le regarde, allongé sur le sol, démesuré. Héron part avec Bachelier et Férat pour conduire nos prisonniers à Craonnelle; Castaing et Sirey cherchent de bons emplacements pour les fusils-mitrailleurs. Des balles font voler de la terre au-dessus de nos têtes. Il ne fait pas bon à se montrer... Nous commençons à recevoir des nouvelles de la bataille. Elles arrivent, colportées par les agents de liaison. Le 123e s'est heurté à une position puissamment défendue et ne l'a pas encore prise.

Les brancardiers déposent des blessés sous un abri de fortune que Merlot vient de dégager, en quelques coups de pelle. Parmi eux se trouve un soldat allemand qui ne voulait pas se laisser relever, comme me l'explique Eveillé, qui l'a trouvé dans le boyau de Canberg. J'interroge ce Boche :

— D'où es-tu ?

— De Berlin.

Cela ne me surprend pas; les soldats de la Garde sont presque tous Prussiens.

— Pourquoi ne voulais-tu pas qu'on t'emporte ?

— J'attendais que les miens viennent me relever.

— Tu aurais pu attendre longtemps !

Il me regarde durement, sans répondre. Je reprends :

— Quel est votre signal pour demander à l'artillerie d'allonger son tir?

— Je ne sais pas.

J'appuie le canon de mon revolver sur son front et je répète ma question. Il se tait un instant, pince ses lèvres et me dit :

— Je ne sais pas! Mais si je le savais, je ne dirais rien!

Et je mets le revolver dans ma poche. Je l'admire, ce Prussien, et celui-ci me plaît autant que me répugnent ceux que nous avons capturés.

... Je vais m'asseoir près de Castaing et nous échangeons quelques mots. Des 150 commencent à tomber autour de nous

— Ils ont vu remuer la terre : ils arrosent! dit l'aspirant.

Un grand bruit dans la tranchée, à gauche. Merlot vient d'être enterré. On le dégage. Ce n'est rien. Je lève les yeux et j'aperçois sur le parapet une paire de pieds, chaussés de bottes.

— Tu regardes ces pieds! me dit Castaing, ce sont ceux du Prussien de Vallegeas. On l'a mis dans un trou d'obus; on a jeté sur lui un peu de terre, mais ils l'ont mal placé.

— Il est trop long! remarque Péret; il lui faudrait un trou sur mesure.

Nous baissons la tête sous la chute bruyante d'un obus...

Des brancardiers passent encore. L'un d'eux raconte que le capitaine Cavaignac est mort et cite d'autres noms d'officiers, tombés au cours de l'attaque. Les Boches, dit-il, n'avaient pas mangé depuis quatre jours, l'intensité de notre tir rendant impossible tout ravitaillement. Il y a beaucoup de tués autour du boyau de Canberg. Presque tous les agents de liaison qui circulent par là sont atteints par les balles tirées des casemates. Il en est toujours ainsi dans les grandes attaques. On avance sans trop de mal et l'on se fait massacrer ensuite, en détail...

D'ailleurs, le plus dur de notre tâche reste à faire. Bientôt la tempête de feu va s'abattre sur nous Alors commencera l'effort terrible pour conserver la tranchée en ruines, qui nous coûtera plus de sang pour sa défense que pour sa conquête...

GEORGES GAUDY.

SILHOUETTES CONTEMPORAINES

IX [1]

M. ÉDOUARD ESTAUNIÉ

Un romancier qui est presque exclusivement un romancier, qui n'a pas beaucoup écrit ou, du moins, qui n'a pas beaucoup publié, mais dont chaque œuvre patiemment mûrie a conquis des âmes et qui voit aujourd'hui ces âmes former un grand public : c'est M. Édouard Estaunié. Son premier roman, *Un Simple*, date de 1891 ; son dixième, que les lecteurs de la Revue ont lu avec un si ardent intérêt, vient de paraître en librairie : *l'Appel de la Route*. Si vous y joignez un petit livre d'impressions d'art recueillies au cours d'un voyage en Hollande, vous avez tout son bagage. Mais, même en un temps de surproduction littéraire, on n'en a pas besoin d'un plus lourd pour affirmer sa maîtrise et son originalité.

Aucune réclame, aucun appel à la publicité. Ses livres ont cheminé tout seuls. Il ne les a accompagnés ni chez les critiques ni dans les bureaux de rédaction. Il n'a fait partie d'aucune école, d'aucune chapelle. Il semblait vivre à l'écart de son œuvre, alors que son œuvre était l'essentiel de sa vie. Il la poursuivait lentement. Il ne profitait même pas d'un sourire de la fortune pour hâter sa marche. Il ne craignait pas de se laisser oublier dans ses longues périodes de silence dont l'une a dépassé six ans. Loin d'exploiter le succès, il semblait s'en défier

(1) Voyez la *Revue* des 15 janvier, 15 mars, 15 avril, 15 mai, 15 juin, 15 juillet 1920, 15 juin, 15 juillet 1921.

comme d'une chaîne et ignorer que le public, malgré son goût affiché pour la nouveauté, désire toujours retrouver dans le dernier livre d'un auteur ce qu'il a goûté dans le précédent. *L'Empreinte* avait lancé son nom, et déjà les adversaires de l'éducation religieuse se réjouissaient d'accueillir un écrivain de cette valeur; mais, s'ils s'attendaient à une attaque redoublée, *le Ferment*, qui suivit, les déçut complètement, et ils laissèrent à M. de Mun le soin de proclamer à la tribune l'impartialité du romancier. Dans la séance du 21 mars 1901, le grand orateur catholique s'écriait : « Vous vous plaignez de ce que l'éducation donnée dans les établissements religieux marque les jeunes gens d'une empreinte trop forte. L'écrivain lui-même, qui a donné ce titre suggestif au roman où il a prétendu mettre en scène l'éducation des Jésuites, en a fait un autre où il a montré l'irrésistible poussée du ferment (c'est le titre de son second ouvrage), du ferment déposé par l'éducation scientifique dans les âmes désabusées de la morale. » Bel hommage; mais celui qui le méritait risquait de désorienter ses lecteurs. Il ne s'en préoccupait pas plus que de les intéresser à sa personne. Il n'écrivait pas dans les journaux; il ne signait aucun manifeste; il ne paraissait dans aucune interview. Ses romans ne portaient point la marque d'une profession; et ce n'étaient pas des romans d'amour. En dehors de quelques cercles choisis, où on le rencontrait et où il ne parlait jamais de lui-même, ses admirateurs disséminés ne savaient certainement pas quelles fonctions il remplissait, et si, passant devant une librairie scientifique, leur regard tombait sur *les Sources de l'énergie électrique* de M. Édouard Estaunié, ils ne se doutaient pas que cet Estaunié était le même que celui dont ils venaient de lire *l'Empreinte* ou *la Vie secrète*. Lorsque ce dernier roman reçut le prix de *la Vie heureuse* (étrange ironie des mots!), il était directeur général des Téléphones. Un de ses amis, M. Clément Janin, racontait tout récemment dans un journal de la Côte-d'Or qu'une des dames, qui composent le jury, était convaincue qu'en votant pour lui elle encourageait un employé des Postes.

Mais aujourd'hui, l'œuvre en pleine lumière entraîne l'homme et l'oblige à sortir de sa pénombre. La curiosité est éveillée. Comment faut-il se le représenter? D'où vient-il? Quelle a été sa vie? Quel est son caractère? Quel degré de parenté y a-t-il entre son âme et celle de ses personnages? Heu-

reuse curiosité. Nous serions bien reconnaissants aux gens d'autrefois de l'avoir toujours eue. Elle eût facilité la tâche d'un Sainte-Beuve. Essayons de la satisfaire et de montrer l'homme tel que nous croyons le connaître hors de son œuvre et dans son œuvre même.

***

Nul mieux que M. Estaunié ne nous peindrait les originaux de la bourgeoisie d'autrefois. Quand il parle de ses souvenirs d'enfance et d'adolescence, on lui dit : « Pourquoi ne pas les écrire ? » Mais je doute qu'il agite jamais cette petite cloche de la Cité d'Ys. Le romancier qui est en lui ne le permettrait pas. Tout ce qu'on peut espérer, c'est qu'à l'exemple des plus grands romanciers il consente un jour à s'en servir et à modeler quelques-uns de ses personnages sur ces belles effigies de la nature humaine ensevelies dans sa terre natale. Par son père il appartient à une vieille famille de bourgeoisie terrienne. Son grand-père, professeur au petit séminaire de Toulouse, avait quitté l'enseignement pour ensemencer ses terres. Il possédait une grosse ferme à Saint-Julia, au milieu de cet océan de labours qui, d'un horizon de forêts, déferle jusqu'à l'âpre et sombre digue des Pyrénées. Il vécut là sérieux, sévère, moins sévère que sa femme, rigoureusement janséniste. Elle lisait encore M. Singlin, et on avait beaucoup de peine à la faire communier une fois tous les cinq ans. Cette humilité devant le sacrement se conciliait chez elle, comme chez la plupart des Jansénistes, avec l'orgueil humain. Elle était fière de son humilité tremblante et fière de sa race. La vie intellectuelle des maîtres de Saint-Julia se concentrait sur la religion. On ignorait la politique. Du sein de cette vaste glèbe on ne regardait que le ciel. C'était la Gascogne sans l'humeur gasconne, un Midi d'apparence froide, dont la passion intérieure se condense en austérité. Les hommes avaient perdu l'accent; les femmes le gardaient, étant plus proches du terroir. Le père de M. Estaunié, reçu le premier à l'École Normale sciences et le second à l'École Polytechnique, opta pour Polytechnique et en sortit ingénieur des mines. Il mourut lorsque son fils était encore enfant. Il lui léguait son exemple, Polytechnique à préparer et peut-etre le goût du roman, car le fils rencontra plus tard dans ses papiers une ébauche de roman historique.

Par sa mère il descend d'une vieille famille parlementaire bourguignonne ultra royaliste et ultramontaine. Sa grand'mère, qui, morte assez jeune, a laissé le souvenir d'un esprit étincelant, était la fille du médecin et ami du duc d'Enghien. Son grand-père, M. Monthieu, avait accepté les fonctions de garde général des Forêts, parce que, dans les Forêts, on estimait ne point servir le Gouvernement. Il avait eu une jeunesse mondaine; puis il s'était converti, au sens que les gens du XVIIe siècle donnaient souvent à ce mot, c'est-à-dire qu'il s'était retiré des plaisirs du monde dans une piété plus stricte. Il n'en avait conservé que l'amour de la chasse et du commandement. Il forçait les sangliers et dirigeait les pèlerinages. Il en mena jusqu'à Jérusalem. Il ne recevait que sa famille et, une fois par an, le clergé de la paroisse. La nuit, il se relevait pour prier et pour se donner la discipline. Ses moustaches ne commencèrent à blanchir que vers soixante-dix ans, et, quand il mourut à quatre-vingt-neuf ans, à peine quelques-uns de ses cheveux s'étaient-ils argentés. On l'ensevelit en costume de tertiaire, car, vers la fin de sa vie, il faisait partie du tiers-ordre. On trouva dans un de ses tiroirs des bas roses de sa jeunesse et des cilices.

Ce fut à cet aïeul, dur pour lui-même, dur pour les autres, et qui inspirait à tous le plus grand respect, que l'enfant fut confié; ce fut sous ses yeux qu'il fit son éducation. Le régime était inflexible; debout à cinq heures; tenu d'obtenir au collège des Jésuites, qui venait de s'ouvrir à Dijon, des places de premier, ou tout au moins de second; jamais une manifestation de tendresse, et des encouragements dans le genre de celui qu'il reçut le matin de son baccalauréat : « Je n'ai jamais été refusé à aucun examen; j'espère que tu en feras autant. » Une pareille éducation fortifie la trempe d'un caractère. Les faibles pourraient en garder la courbature; les natures généreuses y contractent la maîtrise de leurs sentiments et l'habitude de la volonté. J'ai remarqué que ceux qui ont été élevés ainsi, à mesure qu'ils avancent dans la vie, parlent plus complaisamment de leurs éducateurs. S'ils se sont insurgés contre eux, leur souvenir, que ces réactions passées ont dépouillé de toute amertume, ressemble souvent à de l'admiration. Une rigueur, même excessive, mais toujours égale et jamais injuste, éveille et entretient dans l'âme qui a dû s'y soumettre une sorte de fierté aristocratique dont elle prendra conscience un jour. Nous n'en

voulons jamais à ceux qui ont pensé que nous valions la peine qu'on fît de nous des hommes. Il est vrai que, dans le cas de M. Estaunié, cette discipline impérieuse eut ses compensations. Dès cette époque commençait son admirable intimité, que la mort seule devait interrompre, avec une mère dont la droiture, l'intelligence virile, la culture exceptionnelle, la tendresse, eurent tant d'action sur son caractère et son talent.

Le jeune homme, qui, en 1878, quittait Dijon et venait aux Postes se préparer à Polytechnique, tenait-il plus de son ascendance paternelle que de son ascendance maternelle? De l'une et de l'autre il avait hérité une grave conception de la vie et une rectitude intransigeante. Mais il se peut que l'ascendance paternelle ait d'abord prédominé. On remarque que, dans toute la première partie de son œuvre, son imagination se reporte de préférence vers les paysages languedociens. *Un Simple* se passe à Toulouse et dans la région toulousaine; *l'Épave* et *la Vie Secrète*, à Saint-Julia; le héros du *Ferment* vient de Castelnaudary. Au contraire, dans la seconde partie, la Bourgogne le reconquiert : *les Choses voient* le ramènent à Dijon; *l'Appel de la Route* le conduit à Semur. Plus il va, plus il est attaché à sa petite patrie, plus il est Bourguignon et Dijonnais. C'est souvent dans le pays où l'on naquit qu'aux heures de lassitude on se sent renaître. L'air de la Bourgogne a pour lui des douceurs vives et une vertu délectable qu'il ne respire nulle part ailleurs. Bossuet se revanche du Midi janséniste.

Mais Jansénius avait commencé par prendre l'avantage. Et peut-être sa lointaine influence ne fut-elle pas absolument étrangère aux dissentiments qui se manifestèrent à Paris entre l'élève des Jésuites et ses maîtres.

Le fait est qu'il se déplut aux Postes. La préparation à Polytechnique, trop exclusive, où l'on ne travaillait qu'en vue de satisfaire tel ou tel examinateur, l'avait rebuté. Au risque de heurter son terrible grand-père, il émigra à l'École Bossuet, dont les élèves suivaient les classes du Lycée Saint-Louis et que dirigeait alors l'admirable abbé Thenon, ancien élève de l'École Normale et de l'École d'Athènes. L'enseignement universitaire, particulièrement celui de Pierron, le ravit. Quant à l'École Bossuet, il en goûta pleinement le régime, comme tous ceux qui ont eu la chance de le connaître ou qui l'ont encore. L'abbé Thenon envoyait ses grands élèves au cours

de théodicée professé à l'Institut catholique par Mgr d'Hulst, son ami. M. Édouard Estaunié n'a jamais oublié l'intérêt qu'il y prit. Tout devait en effet l'attirer dans ce prélat dont Mgr Baudrillart a tracé un portrait magnifique et définitif. La nuance un peu hautaine de sa physionomie, ce qu'il appelait lui-même et s'excusait d'appeler « son hérédité aristocratique, » n'était point pour déplaire au jeune homme. Il admira son aisance dans l'exposition des idées abstraites, sa netteté décisive, son dédain des faux fuyants, son intelligence rapide, son ouverture d'esprit, la belle et profitable curiosité de ce prêtre, « qui, sans s'être adonné spécialement à aucune science particulière, avait su se tenir au courant du mouvement général des sciences. » Je ne sais ce qu'il retint de ses cours ni si, plus tard, il prêta l'oreille aux échos de cette parole que lui renvoyaient les journaux et les livres. Mais il est curieux de noter qu'en 1895 Mgr d'Hulst, dans son dernier discours de rentrée où il précisait le rôle de l'enseignement supérieur catholique, empruntait une de ses images les plus saisissantes à *la théorie des ferments* de Pasteur. Si nous traitions d'un contemporain comme nous le faisons des écrivains du passé, avec une ingéniosité souvent trop conjecturale, il ne nous en faudrait pas davantage pour aller chercher dans ce discours la première idée du *Ferment* de M. Estaunié.

Il entra à Polytechnique. Sa promotion fut une des plus glorieuses : elle comptait, entre autres illustrations futures, Ferber, le père de l'aviation; Cazemajou, le grand explorateur de l'Afrique centrale; les généraux Nollet et Pellé; M. Rouché, directeur de l'Opéra, et M. Marcel Prévost. On a dit encore plus de mal de l'École Polytechnique que de l'École Normale. Que ne lui a-t-on pas reproché? De surmener les jeunes gens jusqu'à les stériliser et de n'en faire que des théoriciens infatués d'eux-mêmes et de leurs théories. On l'a accusée, — ni plus ni moins que la Société de Jésus, — de les marquer d'une indélébile empreinte. On oublie que les grandes écoles ne donnent réellement un « esprit » qu'à ceux qui n'en avaient pas. « Vous imaginez-vous, disait un soir M. Édouard Estaunié dans un groupe où l'on discutait Polytechnique, vous imaginez-vous que l'X a été institué pour fabriquer péniblement et durement des officiers d'artillerie et quelques ingénieurs? Non certes, et je vous accorde qu'on les fabriquerait aussi bien ailleurs. L'X est

une institution de luxe, une vaste expérience faite chaque année sur deux cents cerveaux afin d'y découvrir et, s'il y a lieu, d'y développer les aptitudes mathématiques et le génie qui glorifierait la science française. Cette expérience donne ou ne donne pas de résultats ; affaire de chance! Mais il semble que, tous les deux ou trois ans au moins, il en sorte un bel exemplaire. Pour le reste, pour la grande masse des Polytechniciens, on les rejette dans le courant. Ils n'ont pas à se plaindre. Que leur a coûté l'aventure? Deux années d'études désintéressées, deux années de science pure, d'une science dont ils n'auront peut-être jamais l'occasion de se servir. Soit, mais deux années durant lesquelles ils ont acquis une souplesse et une rapidité de conception qui leur permet de s'adapter aux fonctions les plus variées. On prétend que le Polytechnicien est un théoricien inutilisable. C'est absurde. Il fait à l'École d'application les études pratiques qu'on fait ailleurs; mais il les fait avec une méthode de travail incomparable. Assurément chaque promotion a son poids de médiocrité : des cerveaux vite usés, des esprits dénués de critique qui se persuadent que la science dont on les a nourris est toute la vérité. L'extrême culture mondaine ou supérieure, mal assimilée, rejoint l'outrecuidance primaire. Nous le voyons tous les jours, et nous n'avons pas besoin d'aller à Polytechnique pour le voir. Au total, quelques déséquilibrés, quelques abrutis, quelques vaniteux. Mais à côté de ceux-là, les seuls dont on parle, que d'autres, dont l'intelligence, admirablement disciplinée, sait se plier, dans les ordres les plus divers, à ce qu'on attend d'eux! »

Des témoignages comme celui de M. Estaunié sont précieux à retenir dans une démocratie où la défiance s'attache invinciblement à toutes les formations d'élite et où nous sommes toujours menacés par l'esprit de nivellement. Ils le sont davantage lorsqu'ils nous viennent d'un homme que sa vocation n'avait pas orienté vers ce genre d'études et dont elles exercèrent la volonté plus qu'elles ne répondaient à son ambition naturelle. Du plus loin qu'il remonte dans son passé, il ne lui souvient pas d'avoir jamais douté qu'il écrirait des romans. En eût-il écrit d'autres, s'il n'avait pas été polytechnicien? On n'a pas manqué de retrouver l'influence de la culture scientifique dans ce que ses inventions romanesques paraissent avoir de déductif, de démonstratif et, pour tout dire, de « construit. » Prenons garde d'attribuer

aux mathématiques l'œuvre du tempérament. Personne n'a reconnu le polytechnicien sous la souple composition des romans de M. Marcel Prévost; et tous deux pourtant ont subi à la même époque, de la part des mêmes professeurs, la même discipline intellectuelle. Non seulement M. Estaunié n'a point transporté dans les vivants problèmes de morale et de psychologie la rigueur des théorèmes; mais je sais peu d'hommes plus éloignés des applications qu'on prétend faire de la méthode scientifique aux questions qui touchent l'âme humaine et les arts. Si les études scientifiques ont agi sur lui, ce n'est pas comme on l'entend d'ordinaire. Elles lui ont seulement donné le moyen d'acquérir un sens plus complet et plus aigu de la vie moderne. Il est excellent que l'écrivain, qui se propose de nous la peindre, ait fait le tour des connaissances de son temps et qu'il ait au moins traversé ces laboratoires dont les lueurs, qui s'en échappent, colorent, même à notre insu, nos pensées et notre imagination. L'éducation scientifique est plus utile à un romancier né que l'éducation exclusivement littéraire qui peut développer son esprit critique, mais intimider sa faculté de création. Elle a aussi cet avantage qu'elle ouvre à son activité en même temps qu'à son expérience psychologique des milieux qu'en général l'homme de lettres ignore ou n'étudie que de l'extérieur. Il importe peu qu'il n'en tire ni ses décors ni ses personnages : la seule chose qui compte est d'avoir pu multiplier sous différents éclairages ses observations de la nature humaine.

A sa sortie de l'École, ayant manqué de quelques rangs les carrières civiles, il démissionne et suit des cours de droit. Le droit lui parut beaucoup plus loin des mathématiques que la théodicée. Mais il était dit que les mathématiques ne le lâcheraient pas. Un concours se présente pour l'emploi d'ingénieur des Postes et Télégraphes : il le passe, et le voilà définitivement embarqué. Ce fut en qualité d'élève ingénieur qu'il fit son premier voyage en Belgique et en Hollande. Il en rapporta des impressions de tableaux qu'il réunit plus tard dans un petit livre, le seul de lui qui ne soit pas un roman. Mais le romancier y est déjà. Je vous recommande ce qu'à propos de Peter de Hoock il écrivait de « l'ambiance. » Le milieu nous livre la clef des événements violents et des actes précis. L'ambiance nous révèle l'âme au repos, car l'âme sur tous les objets, qui forment la trame de sa vie, « met son dessin et ses chatoiements. » Elle

s'y trahit, et ils la trahissent à leur tour. Un jour le romancier se fera leur complice, et nous aurons *les Choses voient*. Mais nous en sommes encore loin.

Quatre ou cinq ans devaient s'écouler avant qu'un manuscrit à la main il franchît le seuil d'un éditeur. L'éditeur était Paul Perrin. Le roman, intitulé *Un Simple*, violent, inexpérimenté, se ressentait de l'influence du naturalisme : le jeune auteur y avait traité, sans le savoir, le même sujet que celui de *Pierre et Jean*, avec plus de dureté, comme il convient à la jeunesse. Perrin en vit les défauts, mais, sous ces défauts, de telles qualités qu'il n'hésita pas un instant sur la valeur et sur l'avenir de l'inconnu. Il l'accueillit non seulement avec sa bienveillance et sa courtoisie coutumières, mais avec une sympathie qui s'adressait à l'homme et qui faisait de son accueil une sorte d'installation dans son amitié. Mais que cette amitié fut longue à devenir une intimité ! M. Doumic a rappelé ici même, lorsque nous avons eu la douleur de le perdre, quel homme charmant et rare fut « ce type accompli du libraire à la française » et avec quel plaisir ses auteurs lui rendaient visite simplement pour causer. Il avait toujours l'air heureux de vous voir, comme si vous lui apportiez une occasion de vous obliger ; et, même quand le succès de votre dernier livre ne répondait pas à son attente, ou à la vôtre, il trouvait toujours des mots qui vous remontaient. M. Estaunié a connu le charme de ces causeries ; mais, lorsqu'il avait donné un roman et qu'on avait obtenu de lui qu'il fît son service de presse, — ce qui n'était pas toujours facile, — il disparaissait des mois et des mois, tant il craignait que son roman fût une mauvaise affaire pour son éditeur.

Ils demeurèrent ainsi une vingtaine d'années, fidèles l'un à l'autre, aussi discrets l'un que l'autre, sentant qu'ils pouvaient compter l'un sur l'autre ; et un jour ils éprouvèrent qu'ils étaient d'intimes amis.

Cependant la carrière de l'ingénieur se déroulait parallèlement à celle du romancier. Je n'y insisterais pas, si elle avait été obscure et monotone. Qu'un Huysmans, par exemple, soit resté vingt ou trente ans chef de bureau dans un ministère, cela n'offre aucun intérêt à ceux qui étudient son œuvre, parce que rien dans ses fonctions ne pouvait le détourner d'écrire. Mais la vie administrative de M. Estaunié, par le travail qu'elle lui impo-

sait, par les responsabilités où elle l'engageait, semblait exclure toute autre occupation. M. Millerand l'avait mis à la tête de l'École d'application où se forment les ingénieurs des Postes et des Télégraphes et les membres du haut personnel. C'était une dernière expérience que l'on tentait, car on songeait à la supprimer. L'ancien élève des Jésuites, qui avait souffert d'une spécialisation trop étroite, comprit qu'elle se mourait faute d'air. Il fallait en ouvrir les portes et les fenêtres aux idées générales. Aussitôt il institue un Conseil de perfectionnement. Henri Poincaré accepte d'y entrer et promet tous les deux ans un cours sur un sujet inédit. Le moment venu de lui rappeler sa promesse, M. Estaunié alla le trouver. « Que voulez-vous que je traite? » dit Poincaré. M. Estaunié lui proposa un sujet absolument nouveau, convaincu qu'il lui demanderait au moins quelques semaines pour le préparer. Mais cet homme prodigieux lui répondit seulement : « Quand désirez-vous que nous commençions? — Quand il vous plaira. — Eh bien! mercredi prochain. » Les dix conférences de Poincaré furent publiées et servirent de base à de nombreux travaux. Ce fut à cette École que Curie fit sa première conférence sur le radium. Quant à M. Estaunié, il s'était chargé d'un cours sur la télécommunication électrique, dont je crois qu'il tira un livre, et d'un autre cours sur l'Histoire de l'Art accompagné de promenades dans les musées de Paris. Au bout d'un an, l'École, qui se mourait, était revenue à la vie, mais à une vie nouvelle; et il lui arrivait des élèves de tous les pays de l'Europe, y compris la Suède et l'Allemagne. Personne ne parla plus de la fermer.

Mais on eut besoin d'un homme pour la direction du Matériel et de la Construction : M. Estaunié y fut nommé. Cette direction consommait en moyenne un directeur tous les quinze mois. Il y resta plus de sept ans. La guerre le surprend Inspecteur général : il demande à partir ; on l'envoie au Grand-Quartier anglais assurer les liaisons télégraphiques de l'armée anglaise avec le réseau français. Il rejoint le 2 septembre, à la veille de la Marne ; et il suit les Anglais jusqu'en 1917. Rappelé à Paris, il entre à la Commission des contrats chargée de reviser les marchés et de rabattre les prix excessifs. Démobilisé en 1919, il reparaît au Ministère où les absents ont tort de ne pas continuer à l'être ; et il sollicite de son ingrate administration une retraite anticipée qu'on s'empresse de lui accorder. Mais, un

mois plus tard, M. Millerand, devenu gouverneur de l'Alsace, le fait venir à Strasbourg et le nomme à la présidence de la Commission des liquidations d'Alsace-Lorraine. Il s'agissait d'établir le cahier des charges relatif à la liquidation des biens qui dépassaient cinq cent mille francs et dont beaucoup atteignaient des centaines de millions. La Commission désignait aux tribunaux la personne à qui le bien devait être accordé et le prix auquel on devait le liquider. Il est inutile d'appuyer sur les qualités qu'exigeaient des opérations aussi considérables et aussi délicates. Songez seulement à la somme d'expérience que représentent ces diverses situations. Directeur de Ministère, il a vu de près les ouvriers et leurs syndicats; et, s'il s'est fait aimer d'eux, c'est par son esprit de justice et sa fermeté, non par ses complaisances. Président des liquidations, il a vu d'aussi près les hommes d'affaires qui certainement lui ont paru bien plus redoutables. Balzac lui aurait envié ce poste d'observation. La main sur des dossiers d'où l'or ne demandait qu'à ruisseler, il était là comme au centre de l'attraction des mondes.

* * *

Il avait servi l'État trente-quatre ans sans interruption. Ses mois de congé, il les avait employés à voyager en Espagne, en Sicile, en Italie, en Suisse, jusqu'en Roumanie; mais il n'avait pas porté aux cités étrangères un cœur oublieux de son pays. C'est encore la France qu'il connaît le mieux. Il est l'hôte enchanté des petites villes, l'explorateur ravi de leurs trésors, l'amoureux des vieilles pierres et des paysages qui ont une histoire. Et il aime beaucoup aussi les gens qui en ont une ou qui en ont eu plusieurs. C'est comme un fait exprès; partout, ou presque partout, il dépiste des personnages qui, par leurs aventures ou par le mystère de leur vie, aspirent, sans le savoir, à entrer dans un roman. La vérité est qu'il est partout romancier. Il l'est devant les tableaux d'un musée, devant *la Dentellière* de Van der Meer ou devant *la Bohémienne* de Hals; il l'est lorsqu'il parcourt une ville et que, tombant en arrêt, il essaie de déchiffrer la physionomie inquiétante d'une vieille maison; il l'est quand il raconte ses voyages; il l'est dans l'hôtel où il descend et dont l'hôtelier, à moins que ce ne soit l'hôtelière, ne parvient pas à lui dissimuler qu'un secret lui ronge le cœur. Il l'était souvent derrière la table de son bureau, quand il plon-

geait dans l'âme de son visiteur l'acier de son regard. Perrin le sentait si bien qu'au début de leur liaison il faillit lui proposer de quitter sa situation pour se consacrer uniquement à son œuvre. M. Estaunié ne le sut que plus tard. Cette preuve de confiance l'eût beaucoup touché; mais il eût certainement décliné la proposition. Il n'avait pas plus le sentiment de sacrifier son œuvre qu'un amant celui de trahir son amour, en accomplissant avec le plus grand zèle les devoirs de sa profession. Son œuvre, il la retrouvait chaque jour; il ne l'oubliait jamais; elle était la douceur, l'inquiétude, l'exaltation de sa vie; mais il ne lui permettait pas d'en occuper toutes les heures. Il exprimait récemment l'idée qu'à l'inverse du philosophe ou du pur savant, le romancier doit être lui-même un acteur activement mêlé aux réalités du monde. « Il faut, disait-il, qu'il soit autre chose qu'un romancier : j'entends par là que, tout en produisant son œuvre, il subisse ou rencontre ou recherche des circonstances qui l'obligent à participer d'une manière directe et personnelle à l'état social de son temps. »

Pendant toute la durée de sa direction, il écrivait de une heure jusqu'à trois heures. A trois heures, il interrompait la page commencée et regagnait son ministère. Il lui est arrivé plus d'une fois d'abandonner un roman dont la première partie était achevée et qui représentait pour lui des mois de travail, bien plus, des mois de vie intérieure. Il le reléguait au fond d'une armoire, ne voulait plus y penser, n'y pensait plus. Et, quelques jours ou quelques semaines après, il en commençait un autre. C'est ainsi qu'il a dans ses papiers un roman sur l'Administration qui probablement ne sera jamais repris, et un autre sur la vie profonde d'un village français dont personne ne connaîtra le dénouement, pas même lui. Ceux qui croient au plan rigoureux de ses romans seraient confondus de la manière dont il les compose. Il part d'une scène qu'il a vue ou plutôt qui lui est brusquement apparue et d'où l'idée du livre a jailli. Mais où se place-t-elle? Il ne sait ni quand ni comment elle se produira. Ses personnages s'y dirigent : il les suit. Chemin faisant, il en rencontre d'autres, et il est le premier très étonné que ces nouveaux venus jouent dans l'aventure un rôle qui dépasse toutes ses prévisions. Vous l'entendez dire en parlant de l'un d'eux : « Je ne sais pas ce qu'il va faire, mais je m'attends à un mauvais coup. » Ou encore : « J'avais là un bonhomme qui

me semblait très inoffensif : je me trompais. » Nous nous rappelons les soirs d'hiver de 1912 où il nous lisait *les Choses voient*, à mesure qu'il les écrivait. Nous avions l'impression que l'auteur ou, si vous aimez mieux, le guide qui nous précédait à travers cette histoire angoissante avait marché comme nous de surprise en surprise.

Mais quelle part ses souvenirs personnels se sont-ils réservée dans cette œuvre d'imagination ? M. Estaunié a horreur de tout ce qui peut ressembler à des confidences, et peu de romanciers ont tenu leur vie intime plus écartée de leurs romans. Les endroits mêmes où il les place ne sont pas toujours ceux qu'il a le plus fréquentés. Je n'en compte que trois ou quatre qui lui étaient réellement familiers : dans *Un Simple*, la plaine de Belpech ombreuse, sillonnée de rivières, fouillis de prairies avec ses maisons moitié chaumières, moitié châteaux : un décor de son enfance ; dans *l'Épave*, la demeure de son grand-père ; dans *la Vie Secrète*, le village voisin de Saint-Julia. L'extraordinaire maison des *Choses voient*, cette maison d'aspect honnête, parcimonieux et cossu, en pierres de taille, cette vieille maison bourgeoise de parlementaires ou de basochards resserrée entre le long hôtel de la Bretonnière et l'hôtel de Chavannes, dans un coin aristocratique de Dijon, appartenait à des membres de sa famille. Et c'est tout. La première partie de *l'Empreinte* se passe à Nevers ; mais il n'a séjourné à Nevers que cinq heures entre deux trains. *Le Ferment* nous transporte à Spa ; mais il n'est resté à Spa qu'un seul jour. Il n'a fait que traverser le Vézelay des *Solitudes*, ce village de Bourgogne « ceint de vieux murs, qui semble une frégate échouée sur un récif et dont les petites fenêtres ouvrent, par-dessus la bande noire des remparts, des milliers de sabords d'où l'on s'attend à voir jaillir l'éclair d'un coup de canon. » Et l'inoubliable Semur de *l'Appel de la Route*, il ne l'a visité qu'un après-midi. Mais les gens de Semur ne démentiraient pas les lecteurs de la *Revue* qui se flatteraient de connaître leur ville. Il saisit avec une précision étonnante l'aspect des choses et n'évoque ou ne décrit jamais mieux que ce qu'il a vu très vite.

Quant à ses personnages, je crois que, jusqu'à *l'Empreinte*, il a peint çà et là des gens qu'il avait connus. Il avait connu et aimé sa Bonne Dame dont les malheurs commencèrent avec son veuvage, qui adorait sa fille, qui ne pouvait souffrir son gendre,

qui se ruina pour eux et qui finit dans une maison de retraite. Le Père Boijol de *l'Empreinte* petit, mince, le nez fureteur, les lèvres rieuses, qui a réduit *les Provinciales* en tableaux synoptiques, est évidemment le Père Caruel. D'ailleurs, lorsque M. Estaunié fut décoré, le Père Caruel lui écrivit pour le féliciter et signa Boijol. Mais, à partir de *l'Empreinte*, je ne pense pas qu'on puisse mettre un nom sur aucun de ses personnages : ils sont tous sortis de son imagination ou d'une rencontre imprévue de son imagination avec la réalité. *L'Ascension de M. Baslèvre* naquit d'une conversation qu'il eut un soir à un dîner. Il se trouvait assis près d'un haut bureaucrate (mort depuis) qui lui raconta incidemment qu'il retournait tous les dimanches à Vincennes et y passait la journée dans la petite maison d'un ami qu'il avait perdu. Ce détail frappe M. Estaunié et le poursuit. Une telle religion du souvenir ne recouvrirait-elle pas un grand amour? Si cet homme avait aimé la femme de son ami et s'il allait ainsi chaque semaine revivre dans l'ambiance de l'être adoré et disparu? Cela supposerait un amour très noble, très pur ; cela supposerait aussi que l'on croit à la présence des invisibles. Quel contraste avec les impitoyables passions charnelles qui ne se résignent ni à l'absence ni à la mort et qui laissent au cœur l'âcreté d'un désir inassouvi ! Et voilà *l'Ascension de M. Baslèvre*. Je note que le M. Baslèvre de la réalité avait vécu toute sa vie place des Vosges et que, parvenu au faîte des honneurs, il n'avait jamais quitté sa mansarde d'étudiant. Ce détail, que le romancier respecta, parut en général invraisemblable. C'est une vieille histoire. Et c'en est une autre, toujours bien venue, que d'avoir créé un personnage dont on vous donne ensuite le vrai nom et l'adresse. Dans *la Vie secrète*, M. Estaunié avait imaginé un certain Lethois qui, sans que personne le sût, continuait depuis vingt ans ses expériences sur les fourmis. Lethois ignorait tout de la législation et de la politique françaises; mais il connaissait jusqu'au moindre détail les mœurs, le régime, les révolutions de ses fourmis, « et il n'apercevait dans l'humanité qu'une vaste fourmilière d'ordre inférieur. » Des lecteurs s'écrièrent : « Le signalement est parfait au physique comme au moral. On ne peut pas s'y tromper : c'est Un Tel qui demeure à Chartres. »

Cependant la plupart des êtres qu'il a créés ont un trait commun. Ce sont de grands solitaires qui ne connaissent ni les

abandons ni les épanchements. Ils vivent repliés sur leur âme comme des dragons sur leur trésor. Ils ne communiquent entre eux que par éclairs et par éclats, et ne se découvrent qu'en se mettant hors d'eux-mêmes. Ils ne se confient à personne, et encore moins à ceux qui leur sont chers. Jamais l'expression de « rompre le silence » ne m'a paru plus juste. L'aveu de leurs tourments intérieurs, de leurs pensées les plus intimes, est une sorte de rupture, de déchirement, et ressemble presque à un acte d'hostilité. Tout récemment un critique d'une rare pénétration, M. Thibaudet, analysait en eux les effets de l'empoisonnement par le silence. Ils ne souffrent pas seulement de leur obstination à se taire : ils ont senti ou compris que, même si nous voulions tout dire, nous ne le pourrions pas. Seuls les esprits superficiels se livrent parce qu'ils n'ont rien à livrer. Nos paroles, nos confidences, ne sont que des ébullitions à la surface d'une âme dont l'impuissance à s'exprimer retient le meilleur d'elle-même ou le pire dans ses muettes profondeurs. Les uns s'en exaspèrent ou en gémissent; les autres, qui sont les plus forts, s'y résignent et s'en accommodent. Cette vision de petits mondes fermés dont se compose notre monde, je croirais volontiers que M. Estaunié la tient du souvenir de ses ascendants. S'il ne les a pas pris pour modèles, s'il ne les a pas ressuscités pour les jeter dans ses combinaisons d'intrigues, il a du moins imposé à ses personnages leur repliement solitaire, leur religion du silence. Mais il a transformé en prison cellulaire ce qui n'était pour ces âmes fières et taciturnes qu'un oratoire dans une forteresse.

Mais lui, M. Estaunié, où le trouve-t-on dans son œuvre ? Il est rare qu'un romancier ne se mette pas en scène, ne fût-ce qu'une seule fois. Flaubert lui-même nous a livré quelque chose de sa jeunesse dans son Frédéric Moreau. Si on ne raconte pas les événements de sa vie, si on ne fait pas son portrait, on prête du moins à un des fils de son imagination ses goûts, ses prédilections, ses idées, un peu de son humeur. Je cherche en vain dans l'œuvre de M. Estaunié un jeune homme ou un homme dont le caractère s'accorde au sien, qui exprime ses sentiments, ou simplement qui partage quelques-unes de ses préférences. Cette sensibilité si délicate et si vive sous un masque de volonté tendue, ces effusions charmantes qui sont comme la source dans le roc, tout ce qui fait la grâce virile de

son amitié, aucune de ses créatures n'en porte la marque ou n'en garde le reflet. Il n'en a chargé aucune de le représenter dans son rôle d'organisateur ou de psychologue à intuitions. Aucune ne s'est parée de ses plus chers plaisirs. Il ne me souvient pas qu'il ait décrit la joie du connaisseur qui guette le passage d'un dessin de maître, qui arrive à l'acheter par un concours de circonstances toujours exceptionnelles et dont la collection, commencée sur ses premières économies, tient à la fois du reliquaire et du trophée. Pas un de ses personnages n'aime ce qu'il aime : les vieux meubles, les belles étoffes, les fleurs, — ces fleurs qui lui sont nécessaires et dont il se plaît à faire de riches harmonies, car il en remontrerait aux plus habiles fleuristes dans l'art des gerbes et des bouquets. Pas un de ses personnages n'est, à ses moments perdus, tapissier ou encadreur. Enfin pas un ne l'a suivi sur les pentes et les glaciers des Alpes, l'ascension de M. Baslèvre n'ayant rien à voir avec celles de cet alpiniste passionné.

Mais on a beau se fuir soi-même dans ses romans, il faut bien qu'on s'y rejoigne çà et là. Il y a une scène dans *le Ferment* dont je parierais qu'elle est une scène vécue. Le héros, ancien élève de l'École Centrale, donne des leçons au fils de Mme de Rouvayre, et cette dame, qui paie soixante francs une séance de son coiffeur à domicile, juge exorbitant qu'il en demande dix pour une heure de son temps. Il est certain que M. Estaunié n'aurait pu écrire *l'Empreinte*, s'il n'avait pas reçu l'enseignement des Jésuites. Ses souvenirs personnels ont nourri son livre; mais comme il a pris soin d'en éliminer sa personne ! On se rappelle le sujet : un élève des Jésuites, pétri, malaxé selon leur idéal, est détourné du sacerdoce, vers lequel ils l'acheminaient, par son tuteur dont l'opposition dépose dans son esprit des semences de doute. Il décide de ne pas se faire jésuite, mais de rester fidèle à Jésus. Cependant il en veut à ses éducateurs d'avoir essayé de l'attirer à la vocation religieuse. Livré à lui-même, il entreprend la revision de ses croyances et se persuade qu'il ne croit plus. Mais incapable de sortir de lui-même, incapable de se dévouer à une tâche d'homme, demi-ascète, demi-sceptique, il ne peut supporter la vie du siècle et revient à la Compagnie qui lui tend toujours les bras. Il n'y a pas un atome de M. Estaunié en ce jeune homme inquiet, incertain, ambitieux sans énergie, violent et faible, et qui porte l'incrédulité dans sa foi comme

Hamlet le doute dans sa certitude. C'est une création, et dont les Jésuites ont reconnu la vérité sous la plume d'un de leurs critiques les plus éminents, le Père Brou. Un jeune homme de cette nature et dans cette situation, a-t-il écrit, « doit voir ainsi les choses, interpréter ainsi les méthodes d'enseignement, le choix des lectures, les conseils donnés, les précautions minutieuses pour préserver la foi, les mœurs, la piété. » A ce point de vue, oui, *l'Empreinte* est un document, et j'en recommande la lecture aux Jésuites. Ils s'y instruiront et verront combien sage est la règle qu'ils ont lue vingt fois dans leurs Constitutions : « Si le candidat affirme n'avoir été poussé par personne de la Compagnie à y rentrer, on pourra passer plus outre Mais s'il dit avoir été sollicité, il sera pour lui d'une grande utilité spirituelle qu'on lui laisse le temps de réfléchir. Si, après ces réflexions, il sent et juge qu'il lui convient d'entrer dans la Compagnie, alors... eh bien!, on pourra continuer à l'examiner. » Après cela, que la règle ait été violée, hélas! il ne suffit pas qu'une règle existe pour qu'elle soit inviolable. » J'ai tenu à citer ce passage qui prouve, en même temps que la sincérité d'Estaunié, l'impersonnalité de son étude.

Son expérience intime ne lui fournit pas plus les événements que les personnages, mais seulement les idées et les problèmes. Je suis convaincu que l'idée de *la Vie Secrète* lui a été en grande partie inspirée par la double vie qu'il a menée si longtemps. Dès les premières pages du roman, il nous semble que l'auteur commette une étrange confusion. La vie secrète ne consiste pas à dissimuler un travail que nous publierons un jour. Pourquoi M. Lethois se cache-t-il d'étudier les fourmis et l'abbé Taffin d'écrire l'histoire de sainte Letgarde? Le mystère dont ils s'enveloppent serait facilement percé, s'ils avaient des voisins curieux; et derrière leurs rideaux ou leurs verrous ils me paraissent aussi candides que des enfants. La vraie vie secrète n'a besoin ni de rideaux ni de verrous. C'est celle de nos désirs inavoués, de nos haines, de nos amours, de nos jalousies féroces et silencieuses, de nos vices, de nos dévouements qui n'en seraient plus, si nous leur permettions de se révéler. C'est tout l'inexprimé ou l'inexprimable qui rend deux êtres étrangers l'un à l'autre jusque dans leurs embrassements. C'est la pensée invisible au fond des yeux les plus limpides. C'est la mort de l'amour sous les gestes habituels de l'amour. Ce sont les illusions

éteintes dont la lumière survit encore dans notre regard. L'auteur des *Choses voient* et des *Solitudes* ne l'ignore pas. Mais, s'il ne se cachait pas de son travail d'écrivain, il en défendait jalousement l'intimité, et il ne parlait jamais de ce qui était pour lui plus que ses fourmis pour M. Lethois et plus que sa Sainte pour l'abbé Taffin. Combien de gens autour de lui savaient-ils qu'il écrivait des romans et pouvaient-ils soupçonner que ce directeur toujours exact, admirablement informé, homme d'initiative et de décision, qui semblait appartenir tout entier à sa charge, se réfugiait deux ou trois heures par jour dans un monde imaginaire où des âmes se torturaient?

Il ne nous serait pas plus difficile peut-être de deviner dans *l'Ascension de M. Baslèvre*, venant après le dur livre des *Solitudes*, l'influence d'un changement de vie et comme une rayonnante diffusion de tendresse; et nul ne s'étonnerait que *l'Appel de la Route* eût été tout d'abord entendu dans l'atmosphère d'une grande douleur. Mais qu'il nous suffise d'y sentir la vérité d'une âme qui se dérobe derrière les ardeurs nettes et tristes de son imagination. Une seule fois elle a rejeté tout voile; elle a parlé pour elle-même; et je ne sais rien de plus pathétique que la dédicace des *Choses voient* à une mère qui, jusqu'au moment de la séparation suprême, avait partagé toute sa vie : « ...Si tu as cessé d'être visible, ce n'est pas que tu sois partie, c'est que je suis aveugle... »

***

En revanche, son œuvre est l'histoire de son esprit. Ses romans s'enchaînent suivant une logique qu'il n'avait certes pas prévue. S'il ne sait jamais absolument où ses personnages le mèneront, il sait encore bien moins à quelle œuvre prochaine il abordera. Son roman fini, M. Estaunié se juge également fini et devient l'homme le plus malheureux du monde. Il se désintéresse de ces êtres qui lui ont dû la vie et les met à la porte en leur souhaitant bon voyage. Mais ils ne s'éloignent pas aussi facilement qu'il les a congédiés; et, quand il croit tenir un nouveau sujet, il s'aperçoit tout à coup qu'ils sont rentrés à son insu et que ce sont eux qui le lui ont glissé sous la main. Comme il le dit plaisamment, il lui faut des mois pour se désintoxiquer du roman qu'il a fait. Il y parvient, mais alors qu'il recherche la variété et croit n'obéir qu'à son perpétuel désir de

renouvellement, c'est sa pensée en marche qui le dirige et lui désigne l'étape.

Laissons de côté ses premiers romans d'un caractère purement anecdotique. Son itinéraire commence avec *l'Empreinte*. Le jeune homme a réagi violemment et douloureusement contre toutes les idées de son éducation, et il aboutit à la profession de foi la plus désespérée : « L'homme ne vit que par la nature; il n'est là que pour la servir... Il n'y a ni bien ni mal : il n'y a que des forces et des équilibres. » Dans *le Ferment* qui suit *l'Empreinte* à trois ans de distance, cette philosophie est bien près de ne plus le satisfaire. Qu'il l'ait voulu ou non, son récit en dénonce les conséquences désastreuses sur certaines âmes et s'apparente aux *Déracinés* de M. Maurice Barrès et à *l'Étape* de M. Paul Bourget. Trois ans se passent encore. Il donne *l'Épave*, un singulier petit livre, la première partie d'un roman interrompu, un portique qui s'ouvre sur le désert, — comme le positivisme dont il paraît adopter les froides conclusions. Mais déjà l'auteur de *la Vie secrète* n'accepte plus cet inconnaissable qu'il est inutile de chercher à connaître. D'ailleurs l'inconnaissable n'est pas seulement « la muraille qui enclôt l'horizon. » Il est en nous et dans les êtres qui nous entourent. La loi n'est point de s'y soumettre, car « il arrive une heure où cette vie secrète, qui a travaillé en silence le sol sacré des âmes, éclate, renverse, sauve ou tue : elle tue les égoïstes, elle ressuscite par la charité, et le sacrifice en rend la résignation possible. » A la fin de *l'Épave*, on nous disait que le mot Justice doit effacer le mot Charité. Il ne peut plus être question de justice, puisque nous nous ignorons.

Il semble que M. Estaunié se soit arrêté quelque temps comme s'il avait voulu épuiser l'amertume de cette ignorance. Les objets que nous voyons immobiles et immuables, ces témoins impassibles de nos agitations, pourquoi n'auraient-ils pas aussi leur vie secrète? Le mystère est partout, mais nulle part plus prodigieux que dans le spectacle du visage humain. « Ah ! la sublime chose qu'un visage ! s'écriera le miroir des *Choses voient*. Je n'ai vraiment rencontré la vie que sur cette tache toute petite, très humble, toujours pareille en apparence, et qui cependant était à elle seule plus grande que l'horizon, plus diverse que l'Océan. » Désormais rien ne lui paraîtra aussi inepte que le mot fameux : « Je ne crois qu'à ce que

touche mon scalpel. » C'est précisément à ce que n'atteint pas le scalpel que nous devons croire. Il n'atteint pas l'effrayante solitude des âmes. Mais est-elle si effrayante ? « Par un jeu divin, elle qui sépare si bien les vivants, semble au contraire abattre la muraille devant ceux qui ne sont plus. On ne comprend vraiment les disparus que dans la solitude où ils nous ont laissés. Tant qu'ils vivaient, on ne savait quels ils étaient : à peine partis, ils deviennent la page ouverte que le cœur solitaire déchiffre tout entière et sans effort. » Ces dernières lignes des *Solitudes* nous annonçaient, avant que M. Estaunié s'en doutât, *l'Ascension de M. Baslèvre*. Mais quand la solitude n'abat pas la muraille, quand on n'entend pas les voix qui se sont tues, quand on continue de souffrir et de se révolter contre la souffrance ? A cette angoisse, notre héritage inaliénable et sublime, *l'Appel de la Route* répond par un acte de foi dans le monde invisible, dans une « Terre Promise. » Quel chemin parcouru !

Ne demandons pas à M. Estaunié si ce dernier roman est le terme de sa pensée. Nous l'embarrasserions peut-être. En ce moment, il est en train de se désintoxiquer des Lormier, des Manchon, des Traversot et de l'infortuné La Gilardière. Et il ignore quel nouveau drame se prépare dans son imagination. Mais soyez sûrs qu'il s'en prépare un, — et que nous avons affaire à une des plus fortes personnalités de notre temps.

FIDUS.

LA QUESTION TURQUE

V [1]

LA TURQUIE ET LES PUISSANCES

Pendant des siècles, la Turquie a été pour les grandes Puissances de l'Europe, non pas précisément un champ de bataille, mais un terrain de compétition et de discorde. Selon les prévisions de quelques hommes politiques, elle devrait le rester jusqu'à sa mort, c'est-à-dire jusqu'au démembrement complet et définitif de l'Empire ottoman. De bons esprits, moins versés, il est vrai, dans la politique que dans l'histoire, dans l'étude des races, des institutions et des religions, estiment que l'Empire ottoman a encore un rôle à jouer dans le monde, et qu'il n'est pas indifférent que ce rôle soit joué par lui ou par quelque État qu'on lui aurait substitué en raison de circonstances ou d'intérêts particuliers. Ils ne méconnaissent point les difficultés, les dangers du régime qui fait vivre sous l'autorité, tout au moins nominale, d'un même souverain, des populations appartenant à des races, à des religions, à des civilisations différentes. Mais ce mélange même leur paraît offrir certains avantages, que des réformes sagement imposées pourraient développer et affermir. En 1912, un écrivain allemand, qui eut sur la politique orientale de l'Europe quelques vues profondes, observait que jadis, avant que les interventions occidentales eussent faussé la situation, les peuples chrétiens soumis à la Porte étaient en mesure d'établir, dans la Turquie d'Europe, un état politique régulier à la place du régime turc. « Mais, ajoutait-il, si aujourd'hui

(1) Voyez la *Revue* des 15 janvier, 1er février, 1er mars et 15 avril.

la domination turque venait également à s'écrouler, l'on ne pourrait espérer ni des Arabes, ni des Kurdes, ni des Arméniens une force politique créatrice du même genre. Il en résulterait un chaos, une anarchie, dont tous nos intérêts auraient à souffrir (1). »

Avant de décider la « liquidation » de l'Empire ottoman, on fera bien de s'entendre sur la façon de le remplacer, soit en Europe, soit en Asie. Un examen sommaire des systèmes et des intérêts en présence fera peut-être apparaître la difficulté de la question et son importance.

LE POINT DE VUE DE L'ALLEMAGNE

Au début de mon séjour à Constantinople, rencontrant X... bey, qui avait été ministre avant la guerre dans le cabinet Kiamil, je lui marquai mon étonnement de retrouver une Turquie si différente de celle que j'avais connue autrefois. Il me répondit :

— Pour comprendre les changements survenus dans notre pays, il faut remonter à quelques dizaines d'années en arrière. Longtemps la politique turque avait oscillé entre l'Angleterre et la Russie. Le jour vint où le jeune Guillaume II, rompant avec les principes de Bismarck, voulut faire une politique mondiale et, par conséquent, une politique orientale. L'Allemagne se présentait en Turquie sous les espèces sympathiques de la puissance désintéressée : elle n'avait pas d'ambitions territoriales dans le Levant, elle n'y possédait pas non plus de grands intérêts économiques : elle n'aspirait donc point à contrôler, sous aucune forme, le gouvernement de l'Empire. Autant de raisons pour plaire au sultan Abdul-Hamid, qui voulait être maître chez lui et s'était institué le gardien jaloux de l'indépendance de la Turquie. Ce qui était encore bien fait pour rassurer le Sultan et le mettre en confiance, c'étaient la tradition monarchique, l'esprit d'ordre et de discipline, dont les Allemands faisaient partout étalage, et qui contrastaient avec les idées démocratiques et libérales si fort en honneur chez les autres peuples de l'Occident. Abdul-Hamid fit tout de suite grand accueil aux Allemands.

(1) *Deutsche Weltpolitik und kein Krieg.* Berlin, 1912, p. 68. — Ce tract anonyme fut qualifié d'officieux par Maximilien Harden.

« Ceux-ci ne tardèrent pas à déclarer leurs desseins : ils voulaient qu'une entreprise allemande construisît le chemin de fer destiné à relier Bagdad à Constantinople. Le Sultan accorda une première concession, — Haïdar Pacha à Angora, — avec garantie kilométrique ; lorsqu'on lui en demanda une seconde, — Angora à Bourgoulou, — il répondit : « Je n'ai plus d'argent. Construisez 200 kilomètres ; quand ce tronçon sera achevé et exploité, les bénéfices réalisés vous permettront d'en contruire 200 autres... ; » c'est ainsi qu'il les tenait ou croyait les tenir.

« Survint la révolution de 1908. Les Jeunes-Turcs semblaient pencher vers les idées libérales et, par conséquent, vers l'Occident. Très habilement, l'ambassadeur d'Allemagne, le baron de Marschall, se retourna de leur côté et, en modifiant, ou plutôt en *camouflant* sa politique, les gagna. La guerre balkanique ayant éclaté, l'Europe occidentale crut que l'occasion était bonne pour opposer au *Drang nach Osten* des Empires centraux une barrière efficace, que formeraient les États des Balkans, groupés et dressés contre la Turquie. C'était un mauvais calcul : il eût beaucoup mieux valu consolider l'Empire ottoman. La Bulgarie était déjà tout acquise à l'Allemagne. Quant à la Grèce, vous avez vous-mêmes éprouvé sa consistance et sa fidélité. Vous ne pouviez donc compter que sur la Serbie, et ce n'était pas assez. La politique anti-turque que vous avez faite durant cette période a eu pour principal résultat de fortifier la position prise par les Allemands dans notre pays.

« Puis vint la guerre de 1914. Le sultan Mehmed V entendait rester neutre dans le conflit. Mais il ne pouvait pas empêcher quelques-uns de ses sujets de se réunir secrètement à l'Ambassade d'Allemagne. Il ne put davantage empêcher ceux que gênait le ministère Kiamil de le faire tomber. Les Jeunes-Turcs revinrent au pouvoir ; avec Talaat, Enver et Djemal, les Allemands avaient partie gagnée. Pour ces hommes-là il s'agissait bien des intérêts de l'Empire ! Ils ne considéraient que leurs théories, ou leurs ambitions.

« Je vous en donnerai un exemple. Quelques jours après que l'Allemagne vous eut déclaré la guerre, le Parlement ottoman fut envoyé en vacances, et le Sultan offrit, dans Yildiz-Kiosk, un *garden-party* en l'honneur des membres des deux Chambres. En sortant du palais, l'auto de Djemal dépassa les chevaux d'un général qui, depuis, a joué un rôle important.

Djemal fit arrêter, revint sur ses pas et monta dans la voiture du général. « Que doit faire la Turquie ? » demanda-t-il. — Le général répondit : « Rester neutre, d'abord. Mais, si elle était obligée de prendre parti, elle devrait aller du côté de l'Angleterre et de la France. — Pourquoi ? — Pour des raisons militaires : ce sont les seules qu'il me soit permis d'invoquer. Les Empires centraux n'ont aucun contact avec nous ; ils ne peuvent ni nous défendre, ni nous attaquer. L'Entente peut faire l'un et l'autre, puisqu'elle est maîtresse des mers. Enfin dans l'Entente, il y a la Russie, dont la Turquie est incapable de soutenir le choc. — Vous avez raison, dit Djemal. » Le lendemain, lui, le ministre de la Marine, se faisait donner le commandement de la IIe armée ! Évidemment son parti était pris : l'orgueil et l'intérêt avaient été plus forts que les bonnes raisons du général. Vous savez le reste, et comment Talaat, Enver et Djemal, d'accord avec M. de Wangenheim, imposèrent au Sultan l'alliance avec l'Allemagne et l'entrée de la Turquie dans la guerre. »

X... bey avait bien défini la méthode par laquelle l'Allemagne, moins directement intéressée que la Russie, l'Angleterre ou la France dans les affaires de l'Orient, avait fait accepter par les Turcs sa présence, puis son influence, enfin sa volonté. Il faut revenir sur cette politique, dont la guerre mondiale a bouleversé le plan et interrompu le cours, mais qui n'a peut-être pas dit son dernier mot. M. Paul Rohrbach écrivait en 1915 : « Si nous sommes victorieux ensemble, *sinon dans la première guerre, du moins dans une seconde*, les Turcs verront que l'alliance avec l'Allemagne les fera progresser sur tous les terrains. Nous ne nous poserons pas vis-à-vis d'eux en maîtres ou en protecteurs, nous serons leurs éducateurs et leurs amis (1). »

Voici, en bon allemand, ce que cela veut dire : l'Allemagne est loin de l'Orient mériterranéen, sans communication avec lui. Il faut pourtant qu'elle s'y installe, et les Turcs lui en offrent le moyen. Les Turcs sont las d'être surveillés, contrôlés, exploités par les Puissances occidentales. Les Allemands les aideront tout doucement à secouer ce joug, à se libérer des capitulations, à s'émanciper des contrôles : c'est affaire aux

(1) P. Rohrbach, *Unsere Koloniale Zukunftarbeit*. Berlin, 1915, p. 63.

diplomates et aux financiers. En même temps, on remettra de l'ordre dans cette vieille administration, dont les Occidentaux exploitent tour à tour la corruption et la routine, et l'on dirigera les énergies turques dans le sens du progrès matériel et technique : c'est affaire aux fonctionnaires prussiens et aux professeurs d'écoles réales. Mais les Turcs n'ont pour eux ni la valeur ni le nombre : après s'être servie d'eux pour débarrasser largement le terrain des divers éléments chrétiens, l'Allemagne n'aura pas grand'peine à se substituer à eux dans l'occupation et dans l'exploitation du vaste domaine asiatique, dont elle tirera tout ensemble des bénéfices économiques et des avantages politiques : la richesse et la puissance, ces deux objets de son éternelle convoitise.

L'Allemagne a été vaincue, mais elle n'a pas abandonné ses projets. Aujourd'hui, comme il y a dix ans, on discute à Berlin la question de savoir s'il faut considérer la Turquie d'Asie comme un « terrain d'émigration, » ou comme un « champ d'expansion commerciale; » on hésite sur la sauce à laquelle il convient de manger la Turquie ; mais sur la nécessité de la manger, tout le monde est d'accord. Et les théologiens de la politique allemande justifient l'entreprise, à l'aide du fameux principe, que seuls ont le droit de posséder un pays ceux qui sont en mesure de l'exploiter : or les Allemands sont trop nombreux, et les Turcs ne le sont pas assez; les Allemands ont toutes les techniques, et les Turcs n'en ont aucune. Il n'est que d'invoquer l'Évangile et d'appliquer une fois de plus la parabole des talents aux convenances particulières du peuple allemand.

Cependant les agents de l'Allemagne observent et agissent au Caucase et en Anatolie : on les trouve à Bakou, à Tiflis, à Batoum, à Trébizonde et à Angora. S'ils ne sont pas officiellement à Constantinople, c'est que les Alliés en interdisent l'accès aux ressortissants allemands, autrichiens et hongrois. Mais toutes les polices sont impuissantes contre un effort de pénétration aussi subtil, aussi patient, aussi opiniâtre. De même que les marchandises allemandes arrivent tranquillement à Galata, sous pavillon et connaissement suédois, pour être ensuite réparties dans tout l'Orient, quelquefois même par les soins d'agents français, ainsi l'on rencontre dans Péra des représentants de commerce, des financiers de second ordre, de petits hommes d'affaires, qui, juridiquement, ressortissent à tel

consulat neutre ou ami, et dont la seule mission est d'occuper la place, jusqu'au jour où l'Allemagne officielle pourra venir la prendre. J'ai entendu souvent parler allemand à Péra, j'y ai trouvé des journaux allemands, autant que j'ai voulu et peut-être davantage ; et je me demandais parfois ce qu'il en serait, lorsque les Allemands pourront travailler à Constantinople sans se cacher

LES ASPIRATIONS RUSSES

« Les Turcs ne sont pas assez, et nous sommes trop, » c'était aussi le grand argument des Russes. A les en croire, toutes leurs entreprises asiatiques étaient justifiées par le principe des *vases communicants* : la Russie trop pleine devait fatalement déborder sur l'Asie turque, dont la population, déjà naturellement clairsemée, se raréfiait encore chaque jour, du fait des guerres, des déportations et des massacres. Lorsque l'Empire ottoman se fut rangé du côté des Empires centraux, le premier soin de M. Sazonof fut de faire attribuer à la Russie par les Alliés, d'abord Constantinople, puis le Kurdistan et quatre des vilayets orientaux (Van, Bitlis, Erzeroum et Trébizonde). L'empire des Tsars s'écroule, la Russie conclut avec l'Allemagne une paix séparée. Cela n'empêche pas M. Sazonof, le prince Lvof et M. Maklakof de présenter à la Conférence de la Paix, au nom d'un gouvernement russe problématique, une liste de revendications qui n'est pas beaucoup moins longue que celle de 1915 : la Russie demanderait à administrer les Détroits comme mandataire de la Société des Nations, à occuper dans la Mer-Noire une place correspondante au rôle qui lui appartient, à participer à l'administration de la ville et au contrôle du port de Constantinople (mémoire du 5 juillet 1919).

Mais les Russes d'ancien régime n'étaient vraiment que des retardataires, au regard des nouveaux commissaires du peuple. En juillet 1919, il y avait longtemps que Lénine et Tchitchérine avaient repris à leur compte le testament de Pierre le Grand : « approcher le plus possible de Constantinople et des Indes : celui qui régnera dans ces régions sera le véritable souverain du monde. » Poussés par la force d'une longue tradition, en même temps que par le désir de porter une atteinte sensible à leurs ennemis d'Occident : la France et l'Angleterre, les Soviets

russes se ruaient sur le Caucase, occupaient militairement les trois républiques, suscitaient des troubles en Perse, en Afghanistan et aux Indes, concluaient enfin une alliance formelle avec le dictateur de l'Anatolie, Moustapha Kemal, et, pendant quelque temps, selon toute apparence, le mettaient en demeure de choisir entre l'appui des Russes, dont il avait besoin, et le rapprochement avec les Puissances occidentales, qui menaçait de ruiner tous les grands projets de Moscou.

Pendant ce temps, les débris de l'armée Wrangel, imprudemment recueillis à Gallipoli et à Lemnos, prolongeaient la menace russe jusque sous les murs de Constantinople, et quelque cinquante mille réfugiés civils envahissaient la ville elle-même, se mêlant intimement à la population, encombrant les petits métiers, cherchant et trouvant tant bien que mal les moyens de vivre. Peu à peu, les Russes exilés se regroupaient, formaient entre eux des associations professionnelles, économiques ou intellectuelles. On retrouvait à Constantinople l'*Union des Zemtsvos et des Villes*, les grandes Coopératives, l'Université, pour ne point parler de l'Opéra et du corps de ballet. On y retrouvait aussi l'Église, dont plusieurs grands dignitaires s'étaient installés dans les monastères grecs, et même quelquefois dans les couvents latins de la capitale et des environs. Le clergé orthodoxe leur fit bon accueil. Pour exercer le ministère sacré et la juridiction spirituelle dans un territoire relevant du Patriarcat de Constantinople, les ecclésiastiques russes avaient besoin de l'autorisation formelle du Phanar. Celui-ci s'empressa de l'accorder, favorisa l'organisation des paroisses, concéda des terrains pour édifier les baraques qui devaient servir de chapelles, et souvent même mit ses propres églises à la disposition des réfugiés. Quelle vie intense, dans ces milieux ecclésiastiques russes, renouvelés, épurés par la terrible épreuve révolutionnaire, parmi ces évêques de trente-cinq ans, dont les grands yeux, tantôt rêveurs, tantôt éclairés d'une flamme subite, ne se détachaient de Sainte-Sophie, temple majeur de la religion orthodoxe, que pour s'extasier sur les ruines des églises, des palais, des tours, des murailles, de Byzance enfin, « berceau de la sainte Église ! » La ferveur religieuse et le zèle théologique semblaient s'être réveillés jusque chez les laïques. De grandes réunions étaient tenues, où l'on préparait la réorganisation des diocèses, la reconstruction de l'Église russe dans le

monde ; des conférences se poursuivaient avec des étrangers catholiques, pour étudier les possibilités d'une union entre toutes les confessions chrétiennes ; la jeunesse russe des deux sexes se pressait aux cours de théologie institués à Péra par les soins de l'évêque Benjamin, ancien aumônier de l'armée Wrangel. Je reprenais à Constantinople des conversations commencées à Rome il y a vingt ans, avec ces mêmes Russes naïfs et savants, sensuels et mystiques, vaguement attirés par la forte discipline du catholicisme, profondément retenus par les liens traditionnels, la poésie intime et l'indéfinissable séduction de leur orthodoxie nationale. Quelquefois, en sortant de ces conciliabules familiers, où la discussion s'était prolongée sans méthode et sans but, laissant après elle, dans un cerveau latin, une étrange impression de trouble fumeux et de demi-ivresse, je me demandais si j'étais bien en Turquie...

Ne se le demandaient-ils pas aussi, ces Turcs qui, à certaines heures, voyaient errer dans Sainte-Sophie, en groupes nombreux et recueillis, leurs longues bottes à la main, des soldats géants aux yeux bleus et au poil roux, des femmes qui traînaient peureusement leurs pieds nus le long des nattes de paille, les mains jointes, le regard baissé, la tête serrée dans un mouchoir de couleur ? N'avaient-ils pas le sentiment de n'être plus chez eux, même à Stamboul, lorsque, entrant chez le boulanger, le boucher ou l'épicier, ils entendaient parler russe ? Et pourtant, nul ne montra plus de respect et de compassion que le Turc pour l'infortune de ces exilés, plus de tolérance pour les entreprises parfois peu discrètes de ces intrus. J'ai compris alors combien avait été artificiel le mouvement créé en 1914 par la propagande allemande. Il fallait à tout prix réveiller la haine du Turc contre l'ennemi héréditaire : la guerre contre la Russie était la seule dans laquelle on pût prétendre entraîner l'Empire ottoman. Encore devait-on s'attendre à des résistances tenaces. Pressenti par un de ses conseillers, de qui je tiens le propos, Mehmed V lui répondit : « Nous attaquer à la Russie ? mais elle est si énorme, que son cadavre même suffirait à nous écraser. » A ces sages appréhensions, Talaat, Enver et Djemal devaient opposer victorieusement leur ambition et leur audace. Plus tard, lorsque les Allemands signèrent avec les Russes la paix de Brest-Litovsk, les Turcs n'y comprirent plus rien. Ils n'en durent pas moins continuer à se battre : l'Allemand était chez eux et parlait en maître.

Que reste-t-il aujourd'hui de toute cette propagande ? La haine de l'Allemand, peut-être ; mais la haine du Russe, certainement non. Dès qu'ils en ont eu l'occasion, les Turcs d'Angora ont signé un traité de paix avec le gouvernement de Moscou, et ceux de Constantinople ont en grande majorité approuvé cet accord, bien qu'il privât l'Empire d'une de ses provinces les plus riches et d'un de ses ports essentiels : la province et le port de Batoum. Lorsque les Russes eurent envahi la Géorgie et l'Arménie et qu'ils semblèrent menacer la montagne de Kars, les Alliés, à Constantinople, se mirent à chapitrer les Turcs : le bolchévisme allait les envahir, ils n'avaient que le temps de dresser une barrière entre eux et les armées rouges, s'ils voulaient interdire à leurs ennemis traditionnels l'accès de la plaine d'Anatolie. Les Turcs hochaient la tête, d'un air d'indifférence et de doute ; ou bien ils répondaient : « Le bolchévisme est plus dangereux pour vous que pour nous. Combattez chez vous les efforts de sa propagande ; mais permettez-nous de ne pas entrer en lutte, sur notre territoire, avec ses armées. Pour nous, les Bolchévistes, ce sont les Russes, et nous désirons vivre en paix avec tout le monde, même avec eux. Nous ne pouvons plus, nous ne voulons plus nous battre, ni pour nous, ni surtout pour les autres. »

Mais les Russes répondront-ils demain, répondent-ils même aujourd'hui à ces sentiments pacifiques de leurs nouveaux alliés par des sentiments analogues ? L'accord de Moscou leur a rendu une partie des territoires dont le traité de Brest-Litovsk les avait dépouillés au profit des Turcs. S'en contenteront-ils ? L'actuelle invasion de Constantinople par les réfugiés de Russie n'a que la valeur d'un symbole, mais ce symbole lui-même est menaçant. Sous quelque forme que ressuscite l'empire des Tsars, il restera pour la Turquie faible et dépeuplée un voisin terriblement dangereux. Les révolutions les plus profondes ne peuvent rien changer ni aux réalités géographiques, ni aux aspirations traditionnelles, à la fois nationales et religieuses, qui poussent le peuple russe vers les plateaux d'Arménie, vers l'autre rive de la Mer-Noire, vers Constantinople.

LE DESSEIN DE L'ANGLETERRE

Il est assez naturel que l'Angleterre se soit laissé tenter par les circonstances et ait voulu profiter d'un moment où l'Alle-

magne est hors de jeu, où la Russie est relativement impuissante, pour réaliser le grand dessein de sa politique orientale : établir définitivement son hégémonie sur les terres et sur les mers qui séparent Malte et l'Égypte de la Perse, de l'Afghanistan et des Indes. « C'est une nécessité pour nous de garder la route des Indes, » voilà ce que les Anglais n'ont cessé de proclamer depuis plus de deux siècles. Seulement, la route des Indes s'est progressivement élargie, jusqu'à planter ses bornes au Caire et à Kartoum, à Bagdad et à Mossoul, à Caboul et à Téhéran, et demain, peut-être, à Smyrne et à Constantinople.

La Russie et l'Allemagne étant écartées pour un temps, l'Angleterre ne se heurtait dans le Levant qu'à une seule Puissance : la France. En 1916, on avait essayé de s'entendre : mais l'accord de Londres apparaissait à beaucoup d'esprits avertis, non seulement provisoire, mais impraticable. Vers 1918, on vit apparaître dans quelques journaux anglais une formule nouvelle : « L'Angleterre laisse à la France les mains libres sur le Rhin, la France laisse à l'Angleterre les mains libres en Orient. » Formule dangereuse et fausse, dont la première partie ne s'est point réalisée, dont la seconde ne saurait se réaliser davantage. En fait, l'Angleterre et la France ont l'une et l'autre des intérêts propres et vitaux à défendre, et sur le Rhin et dans le Levant.

Au début de février 1921, quelques jours avant que se réunît à Londres la conférence interalliée pour les affaires d'Orient, je rencontrai un journaliste anglais très au courant de la politique de son pays, et causai longuement avec lui de la situation créée par l'antagonisme de la France et de l'Angleterre dans le Levant. « La France, me dit-il, ne peut pas être partout. Elle possède dans l'Afrique du Nord un empire magnifique ; que ne se désintéresse-t-elle de la Méditerranée orientale ? » Je répondis que la France pouvait ne point aspirer dans cette région à des conquêtes nouvelles, mais qu'il lui était impossible de renoncer aux positions acquises, à l'influence établie, aux droits et aux intérêts reconnus. Il répartit : « Écoutez : les Turcs sont finis, c'est une nation dégénérée, exténuée, incapable de résister et de survivre aux derniers coups dont elle vient d'être frappée. Si les Grecs attaquent vigoureusement la Turquie, elle succombera pour toujours. Que vous le vouliez ou non, l'Empire ottoman est mort, et le moment est venu de régler sa suc-

cession. Ce qui pourrait arriver de mieux, c'est que la France et l'Angleterre fissent l'opération d'un commun accord. »

Je reconnus aisément dans ce langage l'état d'esprit qui avait inspiré, de la part des Anglais, d'abord l'arrangement de 1916, puis les accords revisant cet arrangement, enfin le Traité de Sèvres et jusqu'à la convention du 23 décembre 1920. C'est encore ce même état d'esprit qui, en février 1921, devait amener nos alliés à soutenir la résistance des Grecs et à faire échouer du même coup une tentative de médiation qui s'engageait sous des auspices très favorables. Après l'échec de la première offensive hellénique en Anatolie, on vit les autorités anglaises de Constantinople modifier légèrement leur attitude et accepter comme un fait accompli le rapprochement survenu entre Constantinople et Angora, qui ne devait d'ailleurs pas être maintenu longtemps. Un ancien ministre turc me disait alors : « Le jour où les Anglais auront compris que les Hellènes ne peuvent leur servir à rien, ils les lâcheront carrément pour marcher avec nous. Vous verrez qu'ils auront accompli leur conversion et renoué avec l'Empire ottoman des relations politiques et économiques cordiales et étroites, avant que vous n'ayez vous-mêmes pris une décision. » Cet homme n'exagérait que fort peu.

Bientôt les Anglais ne pensèrent plus qu'à préparer la deuxième expédition grecque contre Angora, à en assurer le succès, peut-être même à favoriser une entreprise éventuelle des Hellènes sur Constantinople. Et ce furent les grandes opérations de police, les intrigues ourdies en vue de substituer au cabinet de conciliation présidé par Tevfik un ministère intransigeant et hostile à Angora, puis la prise de possession par le général Harington de toutes les forces interalliées, l'affaire du Grand Complot et l'imposante démonstration navale du 10 septembre à l'entrée du Bosphore. A cette politique militaire et policière correspondait une politique financière appropriée. Sous prétexte d'assurer l'ordre public ou la sécurité des Alliés, on imposait à la Turquie, c'est-à-dire à Constantinople, des charges qu'elle ne pouvait pas supporter : après quoi l'on déclarait que l'État ottoman était acculé à la faillite et qu'un contrôle direct de tout son avoir, de toutes ses ressources, par les Puissances occupantes, était devenu indispensable.

On saisit ici la différence essentielle entre le point de vue

britannique et le point de vue français dans la question d'Orient. Il était parfaitement indifférent à nos alliés que la lutte se prolongeât en Anatolie, où ils n'ont pas d'intérêts; pour nous, au contraire, chaque journée de guerre entre Hellènes et Turcs se chiffrait par quelque nouveau dommage : ces voies ferrées que détruisaient tour à tour les belligérants, ces ponts et ces ouvrages d'art qu'ils faisaient sauter, c'était, pour une grande part, la propriété de la France, et, pour le reste, le gage de la dette que les Allemands ont contractée envers elle. Ces grands domaines agricoles, dont la guerre ne pouvait manquer d'anéantir la production pour de longues années, représentaient la garantie d'emprunts auxquels nos nationaux avaient largement souscrit. En un mot, l'Angleterre faisait en Turquie la politique d'une Puissance qui n'a rien à perdre; bien plus, elle nous entraînait à la faire avec elle, sans vouloir reconnaître que notre situation et nos intérêts les plus élémentaires, les plus légitimes, nous en imposaient une autre.

Il en allait de même dans l'ordre financier. Quel inconvénient les Anglais auraient-ils pu trouver à la faillite de l'État ottoman? La part de l'Angleterre dans la Dette publique, inclus les intérêts belges et hollandais que le délégué britannique a charge de représenter, n'atteint pas tout à fait 15 p. 100; celle de la France dépasse 60 p. 100 : soit un capital de deux milliards et demi. En 1919, lorsque les techniciens anglais et français se rencontrèrent à Londres pour élaborer les clauses financières du traité de paix avec la Turquie, deux thèses se trouvèrent en présence; la formule française était : extension des pouvoirs et des attributions de la Dette publique; la formule anglaise se résumait dans l'institution d'une commission financière interalliée, évidemment destinée à remplacer l'ancienne administration de la Dette. Dans la première hypothèse, la France conservait la prépondérance due à la notable supériorité de sa créance (60,31 pour 100 contre 14,19 p. 100 à l'Angleterre, 21,31 p. 100 à l'Allemagne, 3 p. 100 à l'Italie); dans la seconde, les trois Puissances alliées se trouvaient sur le pied d'une parfaite égalité. Lorsque nos délégués financiers arrivèrent à Londres, ils constatèrent avec stupeur que la thèse qu'ils venaient défendre avait été d'ores et déjà abandonnée par nos représentants politiques : le principe de la Commission financière interalliée était admis. Tout ce qui restait à faire, c'était

d'obtenir quelques modifications de détail dans son application, et peut-être quelques compensations sur un autre terrain. Selon l'expression que j'ai recueillie de la bouche d'un de nos délégués, « nous avions saboté, dès l'entrée en jeu, une situation exceptionnellement favorable. »

Ce qui s'est passé à Constantinople depuis l'armistice est la conséquence logique de ce qui s'était fait à Londres : tandis que les représentants financiers français s'efforçaient d'administrer au mieux un patrimoine, qui est le gage de nos porteurs, les délégués anglais subordonnaient nettement la finance à la politique et ne se faisaient point scrupule de précipiter une faillite, qui, dans leur dessein, servirait à légitimer une mainmise complète des Puissances occupantes sur toutes les ressources de l'Empire.

La propagande faite par l'Angleterre auprès des Juifs, des Grecs et des Arméniens ottomans, pour les pousser à réclamer une indépendance complète, une séparation absolue d'avec les Turcs, rentre encore dans le même plan général d'action. On a vu, dans un précédent article, comment le mouvement sioniste et nationaliste s'est propagé parmi les Juifs, depuis Jérusalem jusqu'à Constantinople ; et de quelle manière le clergé anglican, en prenant fait et cause pour les Grecs et en prêtant son appui moral à la politique du Phanar, a collaboré lui-même à l'entreprise qui a pour but de placer le Levant sous l'hégémonie britannique. Sans doute, pour l'Église anglicane, il s'agit avant tout de délivrer des chrétiens du joug musulman et, subsidiairement, de faire obstacle aux progrès éventuels de l'Église catholique en Asie. Pour les chefs de l'entreprise, il s'agit de mettre l'Église grecque en possession de l'héritage abandonné par l'Église russe, en un mot, de se servir des *pappas* comme ils se servent des soldats de Constantin, pour résoudre selon leurs vœux la question d'Orient.

Cette politique, évidemment contraire à nos intérêts, est-elle du moins conforme aux intérêts anglais? Il a suffi à M. Winston Churchill de parcourir rapidement l'Égypte, la Mésopotamie et la Syrie, pour s'apercevoir des énormes inconvénients que comportait, pour l'Empire britannique, l'action engagée à Londres, à Constantinople, à la Mecque et à Bagdad par quelques Anglais aventureux et trop influents. A peine revenu de son voyage (juin 1921), M. Churchill démontrait, dans un discours pro-

noncé à la Chambre des Communes, la nécessité pour l'Angleterre et pour la France d'agir de concert en Orient, et l'intérêt commun de ces deux Puissances à pratiquer vis-à-vis des Turcs et des Arabes une politique amicale.

LA POLITIQUE DE LA FRANCE

Favoriser le rapprochement entre Constantinople et Angora, la paix entre les Turcs et les Grecs, la restauration d'un régime de concorde et de tranquille prospérité à l'intérieur de l'Empire ottoman, telle devait être la tâche de la diplomatie française à Constantinople : la défense de notre situation et de nos intérêts, le souci de rétablir l'équilibre et la paix dans le monde, la tradition, l'opportunité et la justice s'accordaient pour recommander ce programme.

Les territoires de l'Empire ottoman ne représentent pas pour nous, comme pour les Allemands, des champs de colonisation : nous n'avons pas de population à exporter; ni, comme pour les Anglais, une voie de communication avec un Empire lointain et difficile à défendre. La France est apparue d'abord dans le Levant comme la protectrice des chrétiens d'Occident, religieux, missionnaires, pèlerins et marchands. Les prêtres « latins » de Jérusalem, de Bethléem « et autres lieux de l'obéissance du Grand Seigneur » exercent leur ministère et desservent leurs églises sous la garantie des engagements que Soliman le Magnifique a contractés envers François Ier; les pèlerins de tous les pays de l'Europe viennent visiter les Lieux Saints, les sanctuaires fameux de la Palestine, sous la protection du nom français; les navires de toutes les nations, pour faire le commerce dans les mers orientales, s'abritent sous notre pavillon. Puis notre protection s'étend, au delà des Latins, aux catholiques indigènes et finalement à tous les chrétiens d'Orient, qu'ils soient ou non en communion avec Rome. Lorsque des Syriens, des Grecs, des Arméniens sont inquiétés ou persécutés par les infidèles, c'est aux ambassadeurs et aux consuls français qu'ils demandent de les protéger et de leur faire rendre justice. Telle est la souplesse, telle est la largeur de notre politique, qu'elle prend l'Empire ottoman comme il est, réunit dans une même sympathie tous les éléments qui le composent, soucieuse seulement d'y répandre la civilisation et d'y introduire un peu

d'ordre et de justice. Dans ses écoles, dans ses hôpitaux, dans ses asiles, la France reçoit indistinctement des Turcs, des Arméniens, des Grecs et des Arabes, des chrétiens de tous les rites, des Juifs et des Musulmans.

De même qu'en Orient les premiers missionnaires français avaient ouvert la voie aux premiers commerçants, ainsi, au cours des siècles suivants, le développement de nos écoles et de nos œuvres d'assistance à travers toute la Turquie a entraîné celui de nos entreprises commerciales, industrielles et financières dans l'Empire ottoman. Le Gouvernement turc confiait à des sociétés françaises le soin de construire des routes et des voies ferrées, d'équiper des ports, de bâtir des quais, d'exploiter des mines; pour gager des emprunts placés surtout en France, il remettait la gestion de ses revenus les plus importants à l'*Administration de la Dette publique*, où l'influence française était prépondérante. Une entreprise contrôlée par des Français prenait en régie la culture et la vente du tabac dans tout l'Empire.

A Constantinople et à Smyrne, comme à Beyrouth et à Damas, les grands services municipaux, distribution de l'eau, éclairage, téléphones, transports publics, étaient affermés à des compagnies françaises. Un groupe franco-anglais fondait en 1868 la *Banque Impériale Ottomane*, qui ne tardait pas à devenir « un rouage essentiel de la vie financière et économique de la Turquie; » nos principaux établissements de crédit ouvraient dans le Levant des succursales, ou prenaient des intérêts dans les entreprises ottomanes. Bref, au mois de juillet 1919, les capitaux français engagés en Turquie, soit sous forme de participation aux emprunts d'État, soit dans des Sociétés privées, représentaient un total d'environ 3 milliards et demi de francs, et un pourcentage de plus de 60 pour 100 relativement à l'ensemble des capitaux étrangers.

Au point de vue des intérêts matériels, comme à celui de l'influence morale, la France occupait sans conteste la première place dans l'Empire ottoman. Le 14 juillet 1919, les Anglais virent défiler en bon ordre, derrière nos soldats du corps d'occupation, cinq mille enfants élevés dans nos écoles : cinq mille enfants qui parlaient français, qui chantaient *la Marseillaise* en agitant de petits drapeaux tricolores! Les fonctionnaires et les officiers britanniques qui assistaient à la revue ne purent dissi-

muler leur surprise, et plus d'un dut penser : « Nous n'en sommes pas encore là ! » Nous était-il possible de renoncer nous-mêmes à cette prépondérance, d'abandonner de gaîté de cœur le résultat des efforts poursuivis pendant des siècles et d'un commun accord par nos diplomates, nos religieux et nos hommes d'affaires ? Aucune puissance au monde n'était en droit de l'exiger. Pouvions-nous, d'autre part, rompre décidément en visière avec nos alliés anglais et opposer notre politique orientale à la leur, sans égard pour les nécessités d'ordre plus général ? C'eût été dangereux et d'ailleurs inutile. Que de fois les plus avertis et les plus sages des hommes d'État turcs m'ont répété : « La paix ne peut être rétablie dans notre pays, et en Orient, *que par la France alliée de l'Angleterre !* »

Nos efforts devaient tendre, ils doivent tendre encore aujourd'hui à faire reconnaître par les Anglais nos intérêts et nos droits acquis, en reconnaissant nous-mêmes leurs aspirations légitimes et les exigences de leur situation en Orient. Dans les milieux officiels des deux pays, on déclare volontiers que « la question d'Orient doit être résolue en fonction de la politique générale. » C'est une formule excellente. Mais il faut bien constater que cette politique générale, en fonction de laquelle la question d'Orient devrait être résolue, est loin de se présenter aux yeux de l'observateur avec la netteté et la cohérence qui permettraient de la prendre pour base d'une reconstruction, soit en Orient, soit ailleurs.

LE TRAITÉ DE SÈVRES ET LE MORCELLEMENT DE LA TURQUIE

Dans les clauses politiques du Traité de Sèvres, comme dans les clauses économiques et financières, c'est l'influence anglaise qui s'affirme prépondérante, et même, pour parler exactement, l'influence d'une certaine conception anglaise du problème oriental. Déjà en 1908, au moment de la révolution jeune-turque, nous avions vu se dessiner à Londres un mouvement d'opinion très caractéristique ; on s'y était demandé s'il ne convenait pas à l'Europe de profiter des embarras de la Turquie pour liquider une situation qui, en se prolongeant, risquait de devenir plus difficile. La solution proposée tenait en deux articles : suppression de l'Empire ottoman, fondation d'un grand État arabe. Elle se heurtait à deux obstacles : résistance

des Turcs, divisions multiples et profondes des Arabes entre eux. Les plus chauds partisans de ce projet ne tardèrent pas eux-mêmes à y renoncer : on les vit se rapprocher des Turcs, adopter Kiamil Pacha et solliciter du roi Édouard VII l'envoi d'un télégramme de félicitations à ce grand-vizir. Ce qui n'empêcha point les Jeunes-Turcs de fomenter des agitations nationalistes en Égypte et de susciter, parmi les Arabes de l'Yémen, des révoltes qui s'étendirent bientôt à Bassorah, à Bagdad et à la Syrie.

Dix ans plus tard, la même idée réapparaît, presque sous la même forme. Les hommes qui inspirent et dirigent en Angleterre la politique orientale entreprennent d'opposer aux Turcs les Arabes et les Kurdes. Entre les montagnes de Perse et le cours supérieur du Tigre, on constituera un Kurdistan indépendant; l'Arabie et la Mésopotamie deviendront des royaumes arabes autonomes, sous la protection de l'Angleterre; d'autres petits États arabes pourront être créés en bordure de la Syrie ; un lien fédératif les unira aux États principaux : ainsi succédera à l'Empire des Turcs un nouvel Empire musulman, conçu selon la formule anglaise, propre à servir de trait d'union entre l'Égypte et les Indes et à garantir contre toute atteinte l'hégémonie britannique sur l'Orient tout entier. Enfin le calife turc de Constantinople sera remplacé par le calife arabe de la Mecque. Ainsi la perte simultanée de leur puissance militaire, de leur domaine territorial et de leur autorité religieuse consommera la ruine des Osmanlis.

L'armistice n'était pas encore signé, qu'avait déjà commencé la mise en œuvre de ce grand dessein : les Anglais concluaient une alliance avec le chérif de la Mecque, Hussein, et avec ses fils, les émirs Faïçal et Abdullah. Hussein prit le titre de roi du Hedjaz. Quelque temps après, on constituait pour Faïçal le royaume arabe de Mésopotamie et pour son frère Abdullah une principauté en Transjordanie. La politique anglaise gênait autant qu'elle pouvait notre établissement dans les régions syriennes de l'Est; en revanche, elle nous laissait le soin de contenir au Nord la poussée des Turcs d'Anatolie. La France consacrait elle-même ce démembrement, si contraire à ses traditions et à ses intérêts, en signant le Traité de Sèvres; elle recevait le mandat pour la Syrie, l'Angleterre, ceux pour la Mésopotamie et la Palestine; le Kurdistan était déclaré

autonome, le Hedjaz et l'Arménie étaient constitués en États libres et indépendants, la ville et le vilayet de Smyrne abandonnés provisoirement à la Grèce, sauf à en régler au bout de cinq ans, par un plébiscite, l'attribution définitive.

De l'influence et des intérêts séculaires que nous possédions sur toute l'étendue de l'Empire ottoman, à Smyrne, à Jérusalem et à Caïffa, à Diarbékir, à Mossoul et à Bagdad, aussi bien qu'à Beyrouth, à Alep et à Damas, il nous restait en tout et pour tout la Syrie, et, dans ce pays où notre nom était respecté et aimé, notre langue connue, notre culture largement répandue, mais qui n'entendait nullement passer du joug ottoman sous un protectorat français, nous étions amenés par la force des choses, par l'esprit du traité, que nous n'avions point inspiré, enfin par l'exemple de nos rivaux, à pratiquer une politique et à entreprendre une œuvre d'administration et de tutelle, qui n'étaient nullement conformes à ce que les Syriens attendaient de nous. Fort heureusement, nous n'avons pas tardé à reconnaître nos erreurs et le grand prestige du général Gouraud, son autorité et sa bonté ont remédié aux imprudences de quelques subalternes et rétabli l'entreprise sur des bases plus raisonnables.

Le grave défaut du système suggéré et imposé par les Anglais est de méconnaître aussi bien la civilisation particulière, mais très ancienne et très avancée, de plusieurs de ces peuples, que les mœurs primitives, la barbarie farouche de quelques autres. Il était insensé de vouloir traiter la Syrie comme le Maroc, et il ne l'était pas moins de prétendre soumettre les Bédouins du désert à un régime politique importé d'Europe.

Au mois de mai 1912, j'étais à Bagdad, et, sur l'invitation de Djemal Bey, — le futur Djemal pacha, — qui gouvernait alors la province pour l'Empire ottoman, je me rendais au Seraï pour une cérémonie dont on ne m'avait point précisé le caractère. J'y trouvai rassemblés une trentaine de grands chefs bédouins, que le gouverneur avait convoqués dans sa capitale. Djemal avait formé un projet grandiose; il voulait fixer les tribus nomades et assurer ainsi la culture des territoires auxquels le système d'irrigation imaginé par sir William Wilcox devait bientôt rendre leur antique fertilité.

Les chefs du désert étaient groupés au centre de la cour inté-

rieure ; leurs chevaux et leurs suites s'alignaient à l'ombre, sous le portique. Djemal s'avança vers les Bédouins et leur tint à peu près ce discours, que m'expliqua mon interprète : « Je vous demande de faciliter la tâche des agents que j'ai chargés de recenser vos tribus. N'ayez aucune crainte : mon intention n'est pas d'exiger de vos peuples le service militaire, auquel ils n'ont jamais été astreints, ni même de les soumettre à l'impôt, qu'ils n'ont jamais payé. Mon seul souci est d'augmenter votre bien-être ; et, pour cela, j'ai besoin de connaître le nombre des tribus qui peuplent le désert, leur importance et celle de leurs troupeaux. » Lorsque Djemal eut parlé, les chefs bédouins s'inclinèrent devant lui, cérémonieusement, sans prononcer un mot, et retournèrent à leurs chevaux; le long cortège blanc défila sans hâte sous le portique. En l'espace de huit jours, les huit courriers qui étaient partis de Bagdad pour porter à Damas les dépêches du gouverneur, furent assassinés en traversant le désert; on retrouva leurs corps mutilés selon l'usage : telle fut la réponse des Bédouins au discours du gouverneur. Djemal renonça à son projet.

Voilà le peuple que l'Émir Faïçal et ses protecteurs anglais invitent à élire un parlement, à payer des impôts, à obéir à des lois! L'entreprise est laborieuse et l'on ne voit pas bien quels en peuvent être les résultats. Les Bédouins nomades, qui forment la plus grande partie de la population de l'Irak, ne furent jamais soumis que nominalement à l'Empire turc. Leurs chefs se considèrent comme maîtres absolus des territoires qu'ils occupent, et le moins qu'ils exigent des caravanes qui les traversent, c'est un droit de passage, que nul voyageur ne s'avise de leur refuser. Depuis des siècles, ils parcourent le désert, transportant leurs camps d'une région à une autre suivant des règles invariables, vivant un peu d'élevage et beaucoup de rapine. L'idée d'envoyer des députés à Constantinople leur eût paru bouffonne : vont-ils en envoyer à Bagdad?

A côté des tribus nomades, il y a la population sédentaire, fixée aux bords des deux fleuves et de leurs affluents; elle est tantôt ramassée dans de grandes villes comme Mossoul et Bagdad, tantôt éparse le long des rives, formant des bourgs ou des hameaux. Là se pose un autre problème, celui des races. Qu'ont à faire avec un royaume arabe les Kurdes et les Chaldéens qui peuplent la région comprise entre Mossoul et les montagnes

de Perse ; les Turcomans des vallées du Nord, les Tcherkesses de Membidj, les Yézidis de Djésireh, les Persans de Nedjef et de Kerbela, les Juifs des environs de Babylone, qui prétendent n'avoir jamais quitté le pays depuis le temps de la Grande Captivité?

Déjà les Assyro-Chaldéens ont protesté auprès du Gouvernement britannique contre l'établissement d'un Empire arabe sur le Tigre et sur l'Euphrate, et, si je suis bien informé, un de leurs chefs militaires, dont je pourrais donner le nom, entreprend de constituer un État autonome, dont il a très largement fixé les limites. Déjà aussi, parmi les Arabes sédentaires de Mésopotamie, se manifestent des courants hostiles à la nomination de l'Émir, qu'ils tiennent pour un intrus. Les uns réclament un gouvernement national, les autres une république fédérative; ils ne savent pas exactement ce qu'ils veulent, mais ils savent fort bien ce qu'ils ne veulent point.

Et pourtant il faut à cette immense contrée une organisation, à ces peuples un gouvernement. Sans doute, et c'est là qu'apparaît l'énormité de la tâche que les États de l'Occident ont assumée si légèrement. J'ai sous les yeux le rapport dressé par les experts américains sur les « possibilités » de l'Arménie. Les problèmes ethniques, politiques, économiques y sont examinés tour à tour, avec le plus grand soin et la plus grande précision. Les experts concluent au rejet du mandat qui avait été offert aux États-Unis, et l'on sait que le gouvernement de Washington a adopté leurs conclusions. La France et l'Angleterre, avant d'accepter les mandats concernant la Syrie et la Mésopotamie, avaient-elles fait procéder sur place à des enquêtes analogues? Je l'ignore. Il n'eût pas été sans intérêt de publier, comme ont fait les Américains, les résultats de ces études préalables, que les expériences faites après coup ne sauraient jamais remplacer. Ces dernières sont coûteuses et se traduisent souvent par des mécomptes pour ceux qui les instituent, par des troubles politiques et des malaises économiques graves, chez ceux aux dépens de qui elles sont faites. La tâche que nous avons entreprise en Syrie est relativement plus facile que celle qui incombe aux Anglais dans l'Irak. Bien que nos alliés se plaisent à nous prédire que nous ne resterons pas longtemps en Syrie, je crois que nous y serons encore, après que l'Angleterre aura évacué la Mésopotamie. Et pourtant, que de tâtonnements, que de faillites

partielles, que de dépenses superflues, que d'efforts stériles dans la courte histoire de notre politique syrienne !

La formule du « royaume arabe, » que les Anglais prétendent appliquer à l'Irak, ne répond ni à la constitution ethnique du pays, ni aux mœurs des habitants, ni à l'état présent de leur civilisation. Peut-être verrons-nous la politique anglaise, qui s'inspire moins de la logique que de l'expérience, modifier peu à peu ses méthodes et les accommoder insensiblement aux nécessités locales. Encore faudrait-il que le corps vivant, remuant, anarchique qu'elle a entrepris d'organiser se prêtât patiemment à cette expérimentation prolongée. L'œuvre de quelques « Marocains » en Syrie fut aussi déraisonnable et aussi néfaste que celle des « Indiens » en Mésopotamie; elle procédait d'une même fausse analogie, disons le mot : d'une même confusion. Cependant la faute des agents d'exécution, anglais ou français, nous paraît moins lourde, et leur responsabilité moins entière, que celles des Gouvernements, qui ont entrepris de démembrer un immense empire asiatique, sans même savoir par quelle organisation ils remplaceraient celle dont ils décrétaient la fin. Et toutes les difficultés, toutes les impossibilités ne nous sont pas encore apparues; nous n'avons encore expérimenté ni le Kurdistan autonome, ni l'Arménie indépendante. Mais ce que nous voyons déjà donne à réfléchir.

Quelques mois après la signature du Traité de Sèvres, un Français qui ne s'occupe point de politique, mais dont le nom fait autorité dans toutes les matières relatives à l'Islam et à la vie des peuples musulmans, M. Édouard Montet, professeur de langues orientales à l'Université de Strasbourg, écrivait : « Le Traité ne tranche pas la question d'Orient, il lui donne un ébranlement redoutable. En formulant ce jugement, nous ne nous érigeons pas en prophète, mais nous avons conscience de parler en connaissance exacte de l'Islam. Aucun partage de l'Empire turc ne paraît satisfaisant; aucun ne semble échapper aux critiques les mieux fondées. Les essais, qui ont été tentés jusqu'à présent, dans cet Empire, de délimitations d'influences et de séparations de souverainetés, ont été désastreux. Aussi la pire solution est-elle de dépecer la Turquie en divers morceaux attribués à des mandataires variés des Puissances alliées (1). »

(1) E. Montet, *l'Islam;* Paris, 1921, p. 125.

LA QUESTION DE CONSTANTINOPLE

La nécessité de reviser le Traité de Sèvres ayant été implicitement reconnue par la conclusion des accords de Londres (mars 1921), le Gouvernement français fut amené à modifier, ou, plus exactement, à préciser son dessein et sa méthode d'action à Constantinople. Le dessein pouvait se définir ainsi : favoriser, entre Stamboul et Angora, un rapprochement sans lequel la paix ne pouvait être rétablie en Orient; obtenir des Turcs, comme contre-partie des modifications consenties au Traité de Sèvres, en Asie la cessation de toute hostilité contre nos troupes de Cilicie, la reconnaissance et la garantie de nos droits; en Europe et généralement dans l'Empire, le maintien, au moins provisoire, des capitulations, des contrôles financiers, des privilèges judiciaires et autres, dont la suppression doit être subordonnée à l'application effective et éprouvée d'un certain nombre de réformes indispensables.

Il n'a tenu ni au général Pellé, haut-commissaire de la République en Orient, ni au maréchal Izzet pacha, ministre des Affaires étrangères du Sultan, que ce programme ne fût réalisé au cours de l'été 1921. On pouvait attendre beaucoup de la collaboration de ces deux hommes qui, l'un et l'autre, avaient trop longtemps fait la guerre pour ne pas désirer ardemment la paix et s'efforcer de la rendre possible. Dans tous leurs entretiens, le général Pellé et le maréchal Izzet se faisaient un devoir d'aborder les questions les plus délicates avec une franchise toute militaire. Ils se donnaient mutuellement l'impression, non pas de ne se rien cacher l'un à l'autre, ce qui, dans leur situation, eût été impossible, mais de ne se mentir jamais. Cette sincérité réciproque, conforme à leur caractère de soldats, n'était pas moins propice à leur activité de diplomates : depuis tantôt un an, elle a contribué à écarter bien des malentendus, et parfois à prévenir de graves complications.

J'aurais mauvaise grâce à vouloir présenter le général Pellé à des lecteurs français : nul n'a pu oublier ni les services qu'il a rendus en remplissant pendant près de deux ans et demi auprès du général Joffre les multiples et lourdes fonctions de major-général des armées, ni la brillante action par laquelle il arrêta en mars 1918, avec son corps d'armée hâtivement renforcé d'un

corps de cavalerie, une des dernières tentatives faites par les Allemands pour percer notre front. J'observerai seulement que le long séjour qu'il a fait en pays musulman, particulièrement au Maroc, ne fut pas une préparation inutile à la nouvelle mission qu'il est en train de remplir. Avec le sens critique très développé qui le caractérise, le général Pellé n'a pas eu grand peine à faire deux parts de son expérience marocaine : ce qu'il fallait retenir, et ce qu'il convenait d'oublier.

Je rencontrai pour la première fois Izzet pacha à un déjeuner intime, chez des amis communs. Grand et gros, une tête forte et bien construite supportée par de larges épaules, des yeux bleus très clairs, très francs, et parfois très doux, la moustache et les cheveux presque blancs, le maréchal m'apparut tout à fait différent des exemplaires de général turc que j'avais déjà rencontrés, et, pour tout dire d'un mot, le contraire d'un Oriental. Pourtant, à le regarder mieux, j'apercevais quelques détails qui pouvaient, à la rigueur, laisser deviner une origine albanaise. Son accueil affable et familier, son regard droit, sa manière de parler, douce et nette, puis quelques-uns de ses gestes à table éveillèrent en mon esprit, avec une étrange insistance, l'image et le souvenir du maréchal Joffre. Je note cette impression, pour l'avoir éprouvée à plusieurs reprises. Plusieurs fois, en effet, durant mon séjour à Constantinople, Izzet pacha me fit l'honneur de me recevoir et de s'entretenir avec moi. Je l'ai toujours trouvé prudent, réfléchi, modéré dans l'expression comme dans la pensée, et surtout pénétré du sentiment de sa responsabilité : patriote ardent, bon musulman, mais aussi, pourrais-je ajouter, bon Européen.

A la fin de juillet 1921, lorsque les Alliés semblaient craindre que les échecs subis par les nationalistes ne les contraignissent à accepter l'aide militaire des Bolchévistes et à ouvrir aux armées rouges les portes de l'Anatolie, je représentai au maréchal combien une telle décision serait désastreuse pour la Turquie, et comme il importait qu'elle fût conjurée à temps par des conseils amicaux, que Moustapha Kemal pût accueillir en toute confiance. « Vous savez, me répondit-il, à quel point je hais les Bolchévistes. Je ne pense pas que Moustapha Kemal les aime beaucoup plus que moi. Seule une nécessité cruelle, invincible, pourrait l'amener à leur ouvrir le chemin. Mais comment a-t-on laissé les choses en venir à ce point? Pourquoi ne nous

utilise-t-on pas selon nos moyens et notre caractère? J'ai la conviction qu'avec notre armée nous pourrions jouer en Asie un rôle utile à l'Europe. Nous avons tout ce qu'il faut pour servir de barrière contre l'invasion russe, et pour constituer *une forte position de flanc*, sur laquelle viendraient se briser les attaques dirigées contre la Mésopotamie et les Indes. »

Le jour où le maréchal Izzet et Salih pacha rentrèrent dans le cabinet Tevfik, pour y prendre les portefeuilles des Affaires étrangères et de la Marine (12 juin 1921), ce cabinet apparut vraiment comme le seul capable de réaliser l'union entre Angora et Constantinople. L'union une fois faite, on pouvait espérer qu'une intervention énergique des Alliés mettrait aisément d'accord les Grecs et les Turcs, qui, à ce moment, ne témoignaient, ni les uns ni les autres, d'une grande ardeur guerrière. Mais il fallait encore compter avec ce parti anglais qui, à Londres et à Constantinople, s'employait à prolonger la lutte et à rendre toute médiation impossible. Son action se manifestait, d'un côté par le concours apporté aux Grecs en vue d'une nouvelle offensive, de l'autre par les intrigues ourdies contre le ministère Tevfik pacha.

Durant cette période difficile, la politique française et la politique italienne se trouvèrent heureusement d'accord pour recommander les mesures les plus raisonnables et pour écarter les solutions extrêmes et violentes, auxquelles plusieurs Anglais importants paraissaient enclins. Cette communauté de vues s'était affirmée à Londres, par les deux accords parallèles de mars 1921 ; elle était demeurée entière, le jour où l'Assemblée d'Angora avait refusé de ratifier les engagements pris en son nom par Békir Sami Bey à l'égard de la France et de l'Italie. Le programme italien, très nettement défini par M. Giolitti, envisageait en Orient une action « essentiellement économique, » et excluait, par conséquent, les ambitions territoriales et les interventions militaires. Ce qui importait à l'Italie, c'était de développer les avantages que lui avait attribués l'accord tripartite, quitte à s'en faire reconnaître d'autres, d'une valeur équivalente, si la forme de ce fameux accord soulevait de trop graves objections.

Dès l'armistice, l'Italie s'était mise à la besogne. De Constantinople, où ils se succédaient sans relâche, ses bateaux de commerce circulaient entre les échelles de la mer Égée et les

ports de la Mer-Noire. Depuis deux ans, la plus grande part des produits importés, non seulement en Anatolie, mais au Caucase, sont ou bien italiens d'origine, ou bien procurés par l'entremise du commerce italien. L'Italie a été la première entre les Puissances alliées à renvoyer des consuls à Batoum et à Tiflis pour y protéger ses marchands. A Constantinople, l'attitude de nos amis et alliés pouvait se définir ainsi : l'Italie laissait aux autres le soin de débrouiller les problèmes politiques, dont elle ne se désintéressait point, mais qu'elle subordonnait à l'action économique. C'est par la navigation, par le commerce, par la finance, que l'Italie entendait affirmer en Orient son influence grandissante.

Lorsque, après la chute de M. Giolitti, le marquis della Torretta remplaça le comte Sforza au ministère des Affaires étrangères (5 juillet 1921), un léger changement se produisit dans la politique orientale de l'Italie. Un journal de Péra, qui servait souvent d'interprète aux hôtes du palais de Venise, parla d'une France « toute absorbée par l'Allemagne et momentanément distraite des affaires d'Orient. » Le même organe laissait prévoir un partage proportionnel de la Méditerranée entre l'Angleterre, l'Italie et la Grèce, et concluait : « Nous estimons qu'étant donné d'une part la situation du monde, de l'autre la franche et réciproque amitié de l'Italie et de l'Angleterre, ces deux Puissances en viendront à trouver une ligne de conduite commune en Méditerranée et dans le proche Orient. Ensuite, grâce au trait d'union anglais, la Grande-Bretagne, l'Italie et la Grèce formeront un seul et même faisceau oriental. » Au même moment se poursuivaient à Londres, entre l'ambassadeur d'Italie et le ministre de Grèce, des conversations dont le but était d'éliminer toute cause de conflit entre ces deux Puissances dans la Méditerranée.

Ces tentatives, ou ces velléités furent arrêtées brusquement par la nouvelle, bientôt démentie, mais foncièrement exacte, qu'un arrangement était intervenu entre l'Angleterre et la Grèce au sujet de Constantinople. Ce que M. Venizélos lui-même, qui pourtant voyait grand, n'avait pas osé prétendre, le roi Constantin l'avait, disait-on, demandé et obtenu : les Anglais ne s'opposeraient pas à ce qu'il entrât dans Byzance et en fît la capitale de la Grèce agrandie. De fait, on voyait reparaître dans les journaux britanniques tous les arguments invo-

qués à l'époque du Traité de Sèvres contre le maintien des Turcs en Europe ; à Constantinople, les agents anglais, politiques, militaires et financiers, unissaient leurs efforts pour démontrer à leurs collègues italiens et français que la position n'était plus tenable : l'un dénonçait la faillite inévitable, l'autre l'ordre public menacé et la sécurité des Alliés compromise; un troisième, sur la foi d'obscures dénonciations, révélait à grand fracas le complot formé par les Bolchévistes et secrètement favorisé par les Turcs, en vue d'assassiner les hauts-commissaires et les généraux qui représentaient à Constantinople l'autorité interalliée. « Qui veut noyer son chien... » La chose semblait claire : on s'apprêtait à transformer l'occupation provisoire de la capitale ottomane en possession définitive ; mais au profit de qui?

Les uns annonçaient une mainmise pure et simple de l'Angleterre ; d'autres une entreprise des Hellènes qui, une fois rentrés dans la ville, y resteraient; d'autres enfin croyaient savoir qu'on allait déclarer Constantinople « ville internationale. » Au jugement des Français, comme à celui des Italiens, ces trois solutions étaient parfaitement équivalentes; que l'Angleterre s'installât à Constantinople pour son compte, ou qu'elle y imposât l'installation de la Grèce, c'était tout un : car la Grèce, sans flotte et sans argent, ne pouvait jouer d'autre rôle que celui de lieutenant de l'Angleterre. Si enfin on internationalisait Constantinople, c'est encore l'Angleterre qui en devenait maîtresse, puisqu'elle disposait de la marine la plus puissante et était en mesure d'exercer à son profit le contrôle des Détroits.

En réalité, il n'y avait qu'une solution raisonnable à la question de Constantinople : elle consistait à ne point la soulever, à laisser aux Turcs leur capitale et au Sultan Calife sa résidence traditionnelle, tout en assurant, par un contrôle international promptement organisé, la sécurité des Détroits dont les Turcs avaient en 1914 été si mauvais gardiens. Mais voici qu'on parlait presque ouvertement d'une « solution brusquée. » Les Puissances allaient-elles se trouver, un beau matin, en face du fait accompli? Le coup de force du 16 mars 1920 allait-il être renouvelé en 1921, par les mêmes acteurs, et dans les mêmes conditions d'impossible résistance? Cette menace, qui préoccupait les Français, ne pouvait laisser les Italiens impassibles :

il ne leur convenait nullement que Constantinople, le port et les Détroits devinssent, de droit ou de fait, la possession exclusive d'une grande Puissance européenne, ou même d'une petite. Et l'inquiétude devait bientôt s'étendre à d'autres sphères, qu'on avait jusque-là tenues pour indifférentes aux vicissitudes du problème oriental, et qui, au contraire, les suivaient très attentivement.

LES ÉTATS-UNIS ET LE JAPON

Au plus fort de la crise, un financier britannique, qui occupe à Constantinople une situation considérable, tint à un Français les propos suivants, dont je ne garantis point l'authenticité littérale, mais dont je puis certifier, quant au fond, la rigoureuse exactitude : « Il faut résoudre sans plus tarder la question de Constantinople. Résolvons-la à trois, ou à deux ; sinon, nous la résoudrons tout seuls. » Ces paroles revinrent aux oreilles d'un haut fonctionnaire américain, qui les jugea singulières. Elles furent aussi rapportées au représentant du Japon, qu'elles parurent amuser fort. « A trois? à deux? tout seuls? disait lentement le Japonais. Mais ce Monsieur ne sait pas compter. Nous sommes plus nombreux que cela à Constantinople. La question dont il s'agit, et quelques autres encore, ne se règleront pas sans nous, — j'entends sans nous tous. »

Lorsqu'en mars 1915, la France et l'Angleterre avaient formellement reconnu les prétentions russes sur Constantinople, les États-Unis, n'étant pas dans le jeu, n'avaient rien dit; le Japon marqua un peu de mauvaise humeur, et beaucoup plus de scepticisme. Deux ans après, en signant avec l'Allemagne le traité de Brest-Litovsk, la Russie libérait elle-même ses anciens alliés de ce coûteux engagement. Dès que l'Amérique fut entrée dans la guerre, M. Wilson remit sur le tapis la question de Constantinople. Il l'envisageait, il est vrai, sous un aspect religieux et, pourrait-on dire, sentimental : les Turcs, massacreurs de chrétiens, devaient être expulsés de l'Europe. Quant à savoir qui l'on mettrait à leur place, la question n'était même point posée. Cependant M. Wilson était dans son rôle et l'opinion américaine n'eût point excusé son silence en cette matière. Il y aura bientôt soixante ans que les premiers missionnaires venus d'Amérique se sont installés en Turquie d'Asie ; ils limitèrent

d'abord leur action au Nord de la Mésopotamie et à une étroite région du plateau arménien; les massacres de 1895-96 leur donnèrent l'occasion de l'étendre à la plus grande partie des vilayets orientaux. En 1912, j'ai trouvé les Américains installés à Van et à Bitlis, à Orfa et à Aïntab, à Mardin et à Karpout. Ils possèdent aussi dans les autres régions de l'Asie turque de nombreux établissements d'instruction et d'assistance, dont le plus important est le *Syrian Protestant College* de Beyrouth. Enfin, la plus grande, la plus luxueuse maison d'éducation que des étrangers aient jamais fondée à Constantinople est une maison américaine : le *Robert College*, qui comprend, outre des écoles primaires supérieures et secondaires pour les deux sexes, une école professionnelle et un institut commercial.

En même temps qu'ils recueillaient les orphelins, soignaient les malades, ouvraient des ateliers de tapis et des écoles d'arts et métiers, les missionnaires américains menaient une active propagande religieuse, particulièrement dans les pays jacobites, où ils obtenaient des conversions nombreuses. A la veille de la guerre, les États-Unis possédaient en Turquie d'Asie trois cents établissements prospères et richement dotés. Les seuls collèges de Karpout étaient pourvus d'un capital de 27 000 livres sterling. La *Boarding Company*, grande protectrice de ces œuvres lointaines, répartissait chaque année entre les missions de Turquie un revenu de plus d'un million de dollars. La concurrence américaine désespérait parfois nos missionnaires, qui ne pouvaient pas offrir à leurs auxiliaires indigènes le quart du traitement que donnaient aux leurs les protestants d'Amérique. Néanmoins, ils entretenaient les meilleurs rapports avec ces confrères mieux pourvus : séparés par la différence des religions, Français et Américains se retrouvaient unis sur le terrain de la charité.

Durant la guerre et surtout depuis l'armistice, la position prise par les États-Unis en Orient se modifia sensiblement. Certes, les missionnaires n'avaient jamais perdu de vue les intérêts économiques et même politiques de leur pays; les marchandises américaines avaient pénétré après eux en Turquie; leurs rapports fréquents et détaillés avaient fait connaître très exactement aux hommes d'État, comme aux hommes d'affaires, les conditions des peuples parmi lesquels ils exerçaient leur action bienfaisante et leur propagande religieuse. Néanmoins, cette

action et cette propagande étaient restées au premier plan dans leurs préoccupations et dans celles de l'opinion américaine. Entre 1915 et 1918, le gouvernement de Washington envoya en Turquie plusieurs commissions d'enquête officielles ou officieuses. Lorsque Constantinople fut occupée par les trois Puissances alliées et qu'elles y installèrent des représentants, les États-Unis s'empressèrent d'y envoyer un haut-commissaire, qui n'avait pas qualité pour intervenir dans le Conseil interallié, mais qui n'a jamais renoncé à dire son mot et à marquer sa place dans toutes les tractations d'ordre financier ou économique.

Cette intervention est pleinement justifiée : ce que Constantinople demandait autrefois à la Russie, c'est l'Amérique qui, aujourd'hui, le lui fournit. Charbon, céréales, sucre, alcool, tout vient des États-Unis. Pour le mois de septembre 1921, les importations des États-Unis à Constantinople se chiffrent, en quantité, par 12 004 254 kilogrammes, en valeur, par 202 557 540 piastres, dépassant celles de tous les autres pays, y compris même l'Angleterre. Encore faudrait-il tenir compte du fait qu'une certaine quantité de marchandises, que les statistiques portent au compte des Pays-Bas, parce qu'elles arrivent sous pavillon hollandais, proviennent en réalité d'Amérique et n'ont fait que transiter par Rotterdam. Les événements d'Anatolie, la difficulté des communications avec l'Asie, la destruction systématique, par les Grecs, de provinces autrefois fertiles, sont autant de circonstances dont les États-Unis ont profité pour se tailler à Constantinople une position commerciale de premier ordre. Qu'à cette position commerciale corresponde tôt ou tard une influence politique, cela semble inévitable. Dès aujourd'hui, l'Amérique est partout présente en Turquie : par son commerce, par ses écoles, par ses organes de bienfaisance, par son haut-commissariat. A Constantinople, une institution nouvelle, l'*University Club*, groupe sous le patronage américain et autour des professeurs de *Robert College* l'élite intellectuelle de la société indigène et étrangère ; le *Near Est Relief*, dont on connaît l'action efficace et étendue, distribue dans toute la Turquie et jusqu'au Caucase des vivres, des vêtements, des produits pharmaceutiques, et recueille dans les mêmes régions tous les renseignements relatifs à la situation politique, morale et économique des populations secourues. Possédant de tels instruments, les Américains ont la prétention de s'en servir à

leurs fins; connaissant tous les éléments du problème turc, ils ne permettront pas qu'on y apporte une solution, qu'ils n'auraient pas préalablement discutée et approuvée.

Vers la fin du mois d'avril 1921, arrivait à Constantinople, en qualité de haut-commissaire du gouvernement de Tokio, un des meilleurs diplomates que possède le Japon, M. Uchida. L'événement fut très commenté, à Constantinople et en Occident. Les journaux de Paris et de Londres témoignèrent, sous une forme discrète, de la surprise plus ou moins agréable qu'avait causée cette nouvelle. L'*Ikdam*, à Stamboul, montra moins de réserve et exprima tout simplement l'espoir « que le haut-commissaire japonais jouerait à Constantinople le rôle de médiateur entre les Turcs et une grande Puissance qui leur marquait de l'hostilité. » La censure supprima la suite de l'article : M. Uchida remit les choses au point en quelques interviews fort habiles; il venait, disait-il, en observateur curieux et sympathique.

Observateur, il l'était jusqu'au bout de ses ongles pointus; sa curiosité l'amenait naturellement à tout connaître et sa sympathie lui ouvrait à Stamboul les portes les plus difficiles et les cœurs les plus fermés. Il fut en peu de temps l'homme le mieux renseigné de tout le corps diplomatique. Mais il était visible que Constantinople n'absorbait pas entièrement son attention. Le service de renseignements qu'il avait installé poussait ses antennes jusqu'au Caucase et à l'Asie centrale. Rien d'important ne se passait en Géorgie ou en Azerbaïdjan, en Afghanistan ou en Perse, sans que le bureau japonais de Constantinople en fût rapidement informé. On en conclut que le Japon se préoccupait d'avoir une politique en Asie centrale, ce qui était tout naturel; on aurait pu observer en outre, ce qui était plus nouveau, qu'il avait conscience des liens qui unissent les nations du centre de l'Asie aux Turcs d'Angora, à ceux de Constantinople, et au Califat. Que le Califat musulman pût rendre certains services au Japon dans le cas d'un conflit avec la Chine, c'était une explication : il y en avait d'autres moins lointaines.

Plus encore que l'Américain, le Japonais s'est gardé de prendre jamais parti pour ou contre la politique orientale de telle Puissance européenne. Mais ils ont marqué l'un et l'autre, en plus d'une occasion, leur sympathie pour le peuple turc et

leur préférence pour une solution qui respectât son indépendance et tînt compte de ses revendications légitimes. Par l'intervention des États-Unis et du Japon, la question d'Orient se trouve transformée : elle cesse d'être européenne pour devenir mondiale. Elle n'en a que plus de chances d'être résolue conformément à l'équité et à l'intérêt général. Plus nombreuses seront les Puissances admises à délibérer sur le sort de l'Orient et à en décider, plus il sera difficile à l'une d'entre elles de prétendre le régler à son avantage exclusif ou prépondérant. Or, on peut dès à présent tenir pour assuré que ni les États-Unis ni le Japon ne souffriront que l'Europe fixe, sans les consulter, soit le sort de Constantinople, soit le statut des Détroits, soit le régime politique des diverses nations qui peuplent le Levant.

L'ORIENT ET LE DROIT DES PEUPLES

Nous voilà bien loin de cet « arbitrage européen, » dont Émile Faguet disait « qu'il n'a nullement pour but la défense d'un droit, mais qu'en ayant pour but la satisfaction de convenances collectives, il se rapproche du droit (1). » Je ne prétends pas que nous ayons fait des progrès depuis vingt ans et que cette approximation du droit nous semble aujourd'hui insuffisante. Ce n'est pas tant dans nos théories ou dans notre morale politique que s'est opéré ce grand changement : c'est dans la mentalité des peuples réputés inférieurs et traités comme tels. Longtemps ils furent l'objet passif ou résigné de nos arbitrages : désormais ils n'y consentent plus. Ils exigent que leur statut soit réglé, non d'après les convenances d'autrui, mais en raison de leurs propres droits. En restituant, par leur victoire, la vie, la liberté et l'indépendance aux petites nations de l'Europe centrale, les Alliés ont inauguré un principe dont ils ne peuvent plus se départir : leur générosité les oblige.

L'esprit nationaliste s'est réveillé partout dans le monde, même en Orient, où il était resté longtemps confondu avec l'esprit religieux. Les deux forces demeurent unies, mais chacune d'elles a un but précis, tend à satisfaire des exigences distinctes. Les circonstances ont mis en relief le nationalisme des Turcs d'Anatolie ; mais il est une manifestation singulière d'un

(1) E. Faguet, *Questions politiques*, p. 330-331, Paris, 1899.

phénomène qui s'étend à une grande partie de l'Asie : le nationalisme agit en Géorgie, en Perse, en Afghanistan, aux Indes. La question d'Orient est vraiment devenue mondiale, non seulement parce qu'elle intéresse désormais les grandes Puissances de toutes les parties du monde, mais parce que les nations orientales elles-mêmes ont pris conscience du problème et ont reconnu qu'elles étaient les premières, les plus directement « intéressées » à sa solution.

A l'intérieur même de l'Empire ottoman, l'esprit national s'affirme chaque jour davantage et exige des satisfactions et des garanties qu'il est impossible de lui refuser. Ce n'est pas au moment où les grandes Puissances du monde viennent de reconnaître aux Syriens, aux Arméniens, aux Juifs, aux Arabes, aux Égyptiens le bénéfice « du droit des peuples, » qu'elles pourraient sans danger et sans injustice le refuser aux Turcs. Le devoir des États civilisés est d'accorder à tous ce droit essentiel, nécessaire, de libre disposition et de pleine autonomie, mais d'en modérer provisoirement l'exercice par des mesures qui suppléeront à une éducation politique insuffisante et contraindront la force des uns à respecter le droit des autres.

Le réveil de l'esprit national chez les peuples de l'Orient semble un des événements primordiaux de l'histoire du monde, en ces dernières années; et il n'apparaît point, jusqu'à présent, que les Gouvernements de l'Occident en aient eu assez clairement conscience pour accommoder leurs systèmes et leurs actions à l'état de choses nouveau qui en est résulté. Une seule politique fait exception : celle du Saint-Siège. Dès la fin de 1912, Rome aperçoit les changements survenus en Orient, et, avec cette merveilleuse faculté d'adaptation qui lui assure l'éternité, elle s'est empressée d'en tenir compte. Finie, la propagande « latine » parmi les chrétiens orientaux : ce n'est pas le latinisme qu'il importe de répandre, c'est le catholicisme. Qu'on s'applique donc à développer ces chrétientés unies, mais cependant distinctes; qu'on respecte en elles les traditions locales, les rites spéciaux, la langue liturgique, en un mot tout ce qui symbolise et garantit l'union entre l'esprit religieux et l'esprit national. Si les missionnaires occidentaux continuent à favoriser la tradition latine, on modèrera leur zèle; au besoin, on les remplacera par des religieux et par des prêtres appartenant aux rites orientaux unis. Pour que le Saint-Siège conçût et

commençât d'appliquer cette grande réforme, il n'a pas fallu trois ans.

Dans le même temps, on voyait Benoît XV se préoccuper des relations entre le christianisme et l'Islam, étendre aux Turcs les effets de sa charité, reconnaître enfin dans ces « infidèles » des hommes et des croyants. Le 11 décembre dernier, le peuple de Constantinople assistait à ce spectacle nouveau : le prince héritier de Turquie, représentant le Sultan Calife, entouré des membres de la famille impériale et des ministres, assisté du Grand Rabbin et des patriarches grecs et arméniens, inaugurait sur une des places de la capitale un monument élevé à la gloire du Pape romain. Sur le socle de la statue, cette inscription était gravée : « Au grand Pontife, qui régna à une heure tragique du monde, à Benoît XV, bienfaiteur des peuples, sans distinction de nationalité et de religion, l'Orient. »

Il est permis de souhaiter qu'une telle leçon soit entendue par ceux à qui il appartient de régler le sort de tant de peuples, et de rétablir enfin dans le monde oriental l'équilibre, l'ordre et la paix. L'homme qui vient de succéder à Benoît XV dans la chaire de Saint Pierre a acquis, au cours de sa carrière d'érudit et de diplomate, une connaissance trop singulière des peuples orientaux, de leur histoire, de leur civilisation, de leurs traditions religieuses et nationales, pour qu'on puisse négliger de recueillir ses suggestions et de méditer ses avis. Ce ne serait pas la première fois qu'au sortir d'une crise grave et prolongée, la vieille chrétienté, déconcertée par le choc violent de volontés adverses et par la mêlée furieuse d'intérêts opposés, aurait levé les yeux, comme pour invoquer une inspiration calme et sereine, vers le représentant de Celui qui a dit : « Attachez-vous, non à ce qui divise, mais à ce qui unit. »

MAURICE PERNOT.

IMPRESSIONS ET FANTAISIES

LE JOUR DE VENT

Le vent galope, irrésistible, dans la bonne rue de Rivoli; il joue à colin-maillard autour des arcades, il décoiffe les femmes mécontentes et ravit aux vieilles dames leur dignité; le vent fait le diable, le vent est fou ; il s'acharne sur ce bourgeois paisible, qui marche, rageur, col levé, tête baissée; il feuillette les livres du libraire, et parcourt indiscrètement les revues; il ternit les vitres des devantures comme un gros joufflu qui s'ennuie ; il gambade au bras de cet esprit qui, comme vous le savez, à Paris, court quelquefois les rues ; il égrène les derniers mimosas, il effeuille les roses de Nice et veut prendre les œillets pour jouer au volant ; et les grosses marchandes qui poussent avec sollicitude les petites voitures pleines de fleurs, comme les nurses celles des enfants en bourgeons, les grosses marchandes inquiètes cherchent un abri dans des coins favorables, et renoncent presque à la vente : ces passants trop époussetés n'auront plus de tentations... Il semble que tout soit prêt à se disperser sous ce grand souffle, choses et gens; le désir s'enfle de cet air libre, vif et tumultueux, et nous contemplons tout d'un cœur plein de souhaits de voyages, comme au bord des mers, sur une plage tourmentée par l'équinoxe, on tend les bras vers la voile ou la fumée des bateaux. Le vent s'amuse dans les Tuileries, enfant d'autant plus terrible qu'il est invisible ; les statues même ont froid et sont effarouchées, les bancs ne semblent plus très sûrs de leur immobilité et le petit Arc de Triomphe du Carrousel, rose de pudeur, a subitement l'air de montrer ses jambes.

Le Louvre rébarbatif lui dit, au vent fou : « Tu n'entreras

pas... » Mais on devine qu'il ondule à tous les balcons et fait le clown sur les toits, hurle des « hou ! hou ! » très moqueurs dans les vieilles cheminées ; les fantômes sont pourchassés, les rêveries déchiquetées, les espoirs filent comme des cerfs-volants sans ficelles ; les tristesses momentanément s'envolent... L'âme est vide et sonore comme le ciel, d'où les nuages houspillés décampent à qui mieux mieux.

L'atmosphère toute claire, toute froide, toute réconfortante est pure. Grand vent d'avril ! vent qui a passé sur la mer, sur les forêts travaillées de sève, sur les terres qui germent et sur les eaux des rivières où s'est déjà miré le printemps, ô bourrasque, ô tempête, ô cher ouragan ! quelle joie de tituber sous ton ivresse, de te respirer d'un visage hardi, de te remercier d'avoir pris cette peine de venir pour nous jusqu'à Paris, nous tourmenter et nous ravir, vent de l'océan et des campagnes dont j'ai la nostalgie, mais dont le plus souvent le citadin chétif a toujours l'effroi. Eh bien, oui ! arrache quelques volets, fais voler quelques ardoises, laisse choir négligemment sur le trottoir indigné le pot de fleur de Mimi Pinson, casse quelques branches et quelques nez, mais aère toutes les vieilles cervelles, turlupine les chapeaux ridicules, pousse sournoisement les hommes dignes de ce nom, afin qu'ils marchent de travers, dissipe les idées « arrêtées » et fais-les partir comme un vol de chauves-souris apeurées dans la netteté du jour neuf que tu nettoyas ; si tu le peux, fais en autant de nos peines et laisse nous, après ton passage, tout frais, tout allégés, tout délivrés, n'ayant vraiment gardé de nous que l'essentiel.

Tu es roi : n'empêche donc pas ces femmes éperdues de se précipiter chez Rumpelmayer, par le tambour bombé et vitré dont tu contraries le mouvement ; songe qu'elles vont se lester de gâteaux, afin de résister mieux à ta force et à ta farce. Ne convoite pas non plus les chapeaux des modistes, si fiers d'être solides en leurs boutiques, sur des champignons de bois, bien à l'abri de tes malices, qu'ils en sont tous rouges de satisfaction, et se disent sans doute que tout est plus sûr que de couvrir une tête humaine ; ne force plus tous les colliers de marchands turcs à grelotter des chapelets en entrechoquant leurs grains frivoles ; permets que je passe le pont. Et, en revanche, si tu veux, enlève le cadran de l'horloge pour en faire un astre morose et force cet homme compassé à courir

derrière son « melon » avec autant de précipitation que s'il avait perdu toute sa tête...

La Seine houleuse et fauve est limoneuse comme le Meschacébé... elle a des vagues... elle écume; sur ses rives, les tramways paraissent avoir perdu leur aplomb de joujoux solides... les voitures ronchonnent, furieuses; le vieux mendiant habituel, au lieu d'être figé, immobile, paraît prêt à courir derrière une aumône ailée; toute pierre s'allège; au loin, Notre-Dame s'envole grise et rose; l'île va rompre ses amarres; les arbres, encore sans feuillage se dressent comme des mâts; un chaland vogue avec un grand bruit maritime et, dans la limpidité cassante du froid après-midi d'avril, s'élève, appelle et se lamente le cri si beau d'un remorqueur.

L'EXPOSITION DE MAXIME DETHOMAS AUX ARTS DÉCORATIFS

Puisque, au gré de ce grand vent, nous avons erré dans ce quartier, arrêtons-nous au musée des Arts décoratifs; nous ne le regretterons pas.

C'est un musée que j'aime: tout y est mis parfaitement en valeur avec le goût le plus sûr; et, par les hautes fenêtres claires, l'on peut contempler un des plus jolis jardins de Paris, dont l'harmonie est un repos, dont l'ordonnance est un charme.

Dans ces belles salles, Maxime Dethomas expose toute une nombreuse et importante série de dessins et de tableaux, d'une variété, d'une solidité, d'une puissance d'expression et de dessin, d'une simplicité de couleurs, enfin d'une vie si forte qu'on les salue comme les œuvres d'un maître.

Ce n'est pas à moi d'en dégager tout le sens plastique, et d'expliquer le « pourquoi » et le « parce que » de ces mérites évidents. Les artistes, les « gens du métier, » le sauront faire avec les épithètes justes et les phrases savantes. Mais, peut-être est-il permis au profane, qui a ressenti, en face de ces œuvres, une impression très vive et très durable, de décrire quelques-unes d'entre celles-là qui lui ont donné le plaisir le plus direct.

Je veux parler de vous, Voyageuse grise, blanche et noire, et déjà toute aux couleurs du voyage, du charbon, de la mouette et de l'inconnu; sur un quai, au milieu de tous vos sacs amoncelés, vous attendez avec une résolution têtue le bateau qui va

vous entraîner... où ? très loin ? très près ? ailleurs, en tout cas ! Ailleurs... Ailleurs... Et pourtant, votre visage, votre silhouette, votre attitude, votre esprit et votre âme, eux aussi, noirs, blancs et gris, tout en vous sait déjà que ce n'est pas la peine et que, ailleurs, ce ne sera pas mieux qu'ici ou là ; que « cela » n'est mieux nulle part.

Aussi, voyagez-vous avec de nombreux bagages. N'oubliez-vous rien ? Vous avez bien, n'est-ce pas, votre sac à malices, votre valise bourrée d'illusions, votre mallette remplie jusqu'au bord de plaisirs imaginaires et votre panier de rêves ? Oui ? — Oui. Tout est là. — Donc, partez. Si vous pouvez, jetez par-dessus bord vos vieilles désespérances, et vous ferez un gentil voyage ; qui sait ?

En tout cas, je vous souhaite de rencontrer, sur une rive quelconque, ce ravissant jeune homme en manteau violet. Il est du temps passé, mais cela n'a pas d'importance et rendra même votre réunion plus piquante. Il vient sans doute de repousser du pied sa gondole. Il tient son masque à la main ; son visage est printanier et son corps élégant sied à son manteau couleur de jacinthe ; son port est avenant, sa taille souple, sa jambe bien faite, son teint frais. Tâchez de le rencontrer, madame, sur cette rive d'autrefois, à cet instant précis où il est sincèrement lui-même, ayant repoussé du pied la vieille gondole noire pleine de principes séculaires, ayant dépouillé ses faux airs, ses naissantes vanités, ses petits prestiges et ses grands mensonges, avec son masque à la main...

***

Ce dessin : cette effrayante et romanesque locomotive, est-ce celle que fit parler Kipling ou celle qui délivra de son noir amour Anna Karénine ? Machine vivante où l'esprit d'un démon semble haleter, dans le souffle d'un animal asservi mais redoutable, elle m'hallucine. N'est-ce pas elle aussi qui peut nous conduire à Venise ?

Car voici des Venise, d'une sorcellerie véridique et cruelle, alors qu'on l'aime et qu'on en est si loin !... L'attente de la gondole... Un palais rouge... Une eau verte où se reflètent les pali rayés... Et la voilà tout entière, magiquement évoquée, l'inoubliable !

Voici des jardins multicolores ; des personnages de théâtre

dans des costumes amusants, charmants ou beaux que le peintre inventa pour eux avec une nouveauté sûre et hardie; des portraits de quelques têtes illustres; un grand tableau d'une ferveur d'aurore, une Annonciation dans un cloître rose; des illustrations, d'une fantaisie définitive dans son exactitude, pour quelques livres fameux et en particulier pour Molière; des dessins de femmes laides et belles, et toujours si vivantes; des scènes de bar et de café; et des gens du temps passé aussi fortement dessinés, dans les tons plaisants à l'œil de leurs vêtements et de leurs modes, que si Dethomas les avait fait « poser » et « portraicturés » d'après nature.

Cette chaise à porteurs verte, vivement menée par des laquais aux belles basques et aux belles jambes, m'intrigue longuement; on voit par la portière s'agiter un éventail jaune, et voilà tout; mais cet éventail semble me faire signe... Et c'est peut-être une amie aimée, connue dans une existence antérieure et que j'aurais bien grand bonheur à revoir, que ces diables de laquais m'enlèvent au nez, et de si prompte et preste allure, que mon souvenir essoufflé ne peut plus les suivre.

Je ne m'en irai pas sans regarder encore avec beaucoup d'émotion ce tableau gris qui n'est peut-être qu'un très grand fusain, mais si intense qu'il a l'importance de la toile et de la couleur: une maison vague et lointaine, des arbres sombres, le crépuscule; un couple vu de dos revient vers le logis; la femme est plus petite que l'homme dont la haute stature s'incline un peu et il passe son grand bras autour des épaules tendres et lassées; on ne voit pas leurs visages, on ne sait pas si la femme est jeune ou vieille, la mère ou l'amante; on ne sait même pas s'ils sont beaux; mais on les regarde passer bien unis contre le soir triste; et c'est toute la tendresse humaine.

Et comme Decœur, le maître céramiste, expose dans ces mêmes salles, en maintes vitrines, les vases les plus harmonieux, on a le désir de prendre et de soulever une de ses plus belles coupes, et d'y boire en l'honneur et à la santé du grand artiste qu'est Maxime Dethomas.

LA MODE

Oui, ma chère amie; fais coudre des manches longues et larges à celles de tes robes qui n'en avaient plus et tu pourras

les mettre encore et seras à la mode, puisque ce souci en est un pour toi. D'ailleurs je ne veux pas dire de mal de la mode; elle me divertit et souvent me plaît; et puis ne prouve-t-elle pas à quel point il est doux de s'unir dans la déraison? Folle, elle est la puissance que nul ne conteste, à laquelle on se soumet en chœur et sans protester jamais; c'est un pape grave et frivole.

Quitte donc ton air de ballerine et ta jupe écourtée; revêts-toi d'un froc et prends l'air papelard; décollette-toi « en bateau, » descends ta ceinture sur tes hanches, défais tes ourlets; mélange avec art la forme des tuniques que tu vois sur les miniatures de Perse aux droites simarres, aux manches ailées des dames du moyen âge, réalise une sorte de Shéhérazade dans un couvent de moines très chrétiens; ceins tes reins d'un rosaire de fantaisie; et à la mode te voilà.

Puis délaissant momentanément Shéhérazade pour Simbad le marin, revêts-toi d'un manteau de moire cirée, échappé tout neuf au naufrage et garni de toutes les plumes que l'on peut arracher, pour se tenir chaud, à toutes sortes de volatiles, habitant les rivages ou les îles. Ainsi tu seras charmante, sauvage, imprévue, et tu continueras à te sentir à la mode.

Pour en être plus sûre d'ailleurs, quitte un peu le manoir tranquille où tu fais des économies; viens ici; cours les couturiers, ébahis-toi du prix de la moindre robe et quand tu te sentiras aussi ruinée que bien attifée, commence la tournée des endroits où, dit-on, l'on s'amuse. Ayant aiguisé tes souliers avec un taille-crayon le soir, laisse de nouveau traîner derrière toi des loques majestueuses, adorne-toi d'étoffes chatoyantes et vives, de couleurs crues et violentes, rappelant le bariolage printanier des jardins. Ainsi vêtue, le dimanche, tu dîneras et danseras au Ritz, car c'est la mode et c'est le soir des gens du monde (les autres jours de la semaine, un peu moins « triés sur le volet, » plus mêlés, sont ceux dits de « la poule au Ritz »). Tu dîneras entre deux hommes vêtus de noir et de blanc comme truffes sous la serviette; du bout de ta fourchette tu picoreras la réputation des uns et des autres et tu parleras sans conviction des bouquins à succès; car les gens qui s'amusent, vois-tu, n'aiment pas la littérature. Tu n'oublieras pas non plus de t'exhiber vers une heure du matin à *The so Different* pour y boire du champagne et y frémir quelque *schimmy*, dans la clarté très

douce des lampes voilées par le velum orangé, pendant que les deux nègres et les trois mulâtres de l'orchestre te chanteront des chansons charmantes, ou bien uniront dans un bruit savant le piano, le saxophone, le violon, le tambour et le banjo. Beaucoup d'Américains et beaucoup d'Anglais viennent là se divertir, ainsi que des beautés professionnelles et françaises... et l'on ne fait pas de politique.

Tu iras aussi dîner chez Ciros et danser chez Maurice, lequel s'exhibe lui-même sur un tapis noir en compagnie d'une délicieuse Léonora Hughes, avec laquelle il danse « un numéro. » De là tu passeras au *Garron;* tu t'arrêteras à *l'Abbaye*, et quand tes camarades et toi aurez vraiment bu trop de champagne, et serez suffisamment gris comme tous les fêtards qui se respectent, si j'ose dire, vous pourrez vous présenter au *Capitole*, où vous attendrez l'aube, les coudes sur une table sale, en mangeant de la soupe à l'oignon et du rumsteack, en face de tous les musiciens des jazz-bands et des orchestres qui viennent souper là, exténués de musique et de bruit, de tous les nègres et les mulâtres, convives bizarres et sombres comme la nuit qui s'en va.

Tu iras aux courses sous la pluie voir triompher *Harpocrate;* et à l'Opéra pour pester contre les courants d'air et les ouvreuses qui ne savent jamais où placer personne, et aussi pour entendre *Boris Godounow* et la ravissante *Heure espagnole* et voir Ida Rubinstein en Artémis. Tu fredonneras les airs de *Ta bouche*, tu paraderas au Cercle interallié dans tous les dîners ou toutes les fêtes où l'on entend des chanteurs de l'Ukraine ou de la Patagonie. Tu verras au Casino de Paris Pearl White sans son ombre, — accaparée par l'écran, — et Dempsey aux poings ténébreux. Tu seras de tous les bals travestis : vénitiens, italiens ou créoles ; le dimanche tu joueras au golf après avoir entendu de la musique religieuse ou profane ; tu iras même à toute vitesse à la campagne pour fêter les premiers lilas ; et, enfin, morte de lassitude, tu permettras qu'on t'ensevelisse dans un châle espagnol, un de ces beaux châles aux fleurs éclatantes, qui furent cette année follement à la mode..., châles ondoyants qui tellement vous épousent et vous aiment que, lorsque vous êtes fatiguées, ils ont mal aux franges... On te roulera dans leurs plis, la joue sous un ananas brodé, les pieds entre un oiseau et une pivoine, et si

fatiguée, si fatiguée que cela te sera bien indifférent... Car, d'ailleurs, tout ce que je t'écris, ne sera déjà plus, mais plus du tout à la mode...

LE CERISIER DOUBLE DE BAGATELLE

Je l'ai vu par hasard dans sa splendeur. On n'a pas toujours cette chance de rencontrer les êtres ou les choses à leur moment d'apogée, au plus beau de leur grâce ou de leur génie... Or, c'est ainsi que je *le* vis, par un jour d'avril froid et gris-perle, où le soleil, par moments brefs, nous jetait un rayon trop vif dans l'œil, mais ne daignait pas nous réchauffer.

Lui, le cerisier tout en fleurs et comme indifférent au chaud, au froid, au vent ou à la clarté, tout blotti dans une sorte de fourrure florale et rose, jaillissait, absolu, merveilleux, intact, pour faire croire au printemps, ainsi qu'un frais miracle, une immobile féerie, l'apparition d'une prière.

Tout en fleurs ! tout en fleurs ! tout en fleurs ! pas une feuille ne rompant par sa verdure la délicatesse de cette aube teintée d'aurore; tout en fleurs, corolles sur corolles, pas une place où se puisse apercevoir la branche, non seulement le brun de l'écorce, mais la structure du rameau ; tout en fleurs comme une neige rose de paradis, mollement suspendue entre ciel et terre; tout en fleurs comme la forme visible d'une âme que l'adolescence épanouit.

Tout en fleurs, ô beau cerisier ! Tout en joie, tout en promesses, tout en splendeur, tout en angélique illusion ; tout rose, cher arbre innocent, de volupté candide et de jeunesse parfaite.

O toi qui me fais un tel don, celui de ta beauté d'un jour et de ton souvenir durable, je m'en veux de ne pouvoir rien pour toi. Et pourtant, c'est si tendrement que je te contemple et que je te remercie d'être aussi pur !

Les promeneurs indifférents passent près de ta royauté, te regardent avec distraction, s'en vont et pensent à autre chose ; seuls les enfants, de bas en haut, t'admirent et te parlent dans ce rêve secret où, en eux-mêmes, ils jouent et méditent.

Et aussi ce vieux jardinier, qui fauchait la pelouse et oublieux de l'âge, appuyé sur sa faux, pour mieux te contempler, interrompant son travail, a pour toi les mêmes yeux que

jadis il eut pour son amie au temps des noces, le vieux jardinier au cœur plein d'amour !

LA PREMIÈRE HIRONDELLE

Son cri... son cri si cher, si précieux à l'oreille humaine, perce un beau soir un crépuscule encore frais, et, jusqu'au cœur, celui qui l'entend tressaille. Il s'émeut comme au cri du printemps qui vient de naître, cri nouveau-né qui parcourt le ciel, déchirant, rapide, acide et frais. Si toutes les vertes vies qui sortent de terre en ce même moment, avaient une voix, elles crieraient ainsi, elles crieraient ainsi !

C'est l'époque où le muguet perce le sol, première dent du petit printemps qui grandit, et que, avec attendrissement, l'on fête; et cependant qu'il point tout blanc, elle arrive la noire et blanche étrangère; elle arrive, ayant toujours l'air de venir non seulement de loin, mais aussi du fond du passé, avec son profil de reine d'Égypte.

Elle fait son nid au bord de nos toits, semble nous adopter et nous chérir; patiente, à nos yeux charmés, elle éduque ses oisillons... mais c'est afin qu'ils nous quittent. Son aile agile et falquée songe toujours au voyage.

Nous l'aimons avec une préférence mélancolique, parce qu'elle n'est pas tout à fait à nous; parce qu'elle s'en va et revient, libre, lointaine, mystérieuse, comme un aigu et sombre amour, jamais fixé, jamais comblé.

Puis, au printemps, de nouveau, la voilà, à la fois errante et fidèle, quand on échange le gai muguet qui refleurit pour son arrivée.

Et nul ne peut offrir à personne le cri, le premier cri de cette première hirondelle ; ce cri, à la fois familier et nostalgique, qui dans l'appel et le retour fait déjà tournoyer l'adieu.

LE FEU DE PRINTEMPS

Je vous salue, vieux sage, vous qui savez que tout est vain et qui, dans votre austérité souriante, êtes heureux de votre solitude, entre votre rêve et votre livre, un bouquet de tulipes déchiquetées, toutes jaunes, rouges et flamboyantes, et ce dernier feu printanier. Car le printemps est âpre; les nuits sont gla-

cées; le travailleur y sent un gel subtil recouvrir peu à peu le champ de ses méditations; combien alors la flamme est douce au corps engourdi et à l'esprit rétracté!

Ainsi, jusqu'à la saison des feuilles et des ombrages, les arbres amis t'auront encore aidé à passer l'hiver dans ta maison, depuis les poutres du toit jusqu'au bois de ta bergère, à ta table, à ta bibliothèque, et aux violons pleins d'harmonie dont tu aimes les concerts pendant les mois sombres. Tu songes que de tout ce qui n'est plus sort une beauté ou une utilité nouvelles, — aussi vaines d'ailleurs que ce qui n'était plus. Mais qu'importe, si le sage en tire un moment quelque plaisir ou quelque réconfort!

Une bûche dans l'âtre... Allons! encore une bûche. Mais la souche humide se plaint et noircit; une petite flammèche bleue l'attaque sans puissance; évidemment, à la flamme capricieuse cette bûche ne plaît pas...

De même, ta fantaisie exténuée n'entamera pas la dure pensée, n'en saura plus faire une chaleur dansante, une clarté qui brûle et détruit en étincelant.

Et c'est en vain que tu tisonnes; la braise expire; aucun pétillement n'annonce un jaillissement imprévu d'ardeur nouvelle. Comment remettre en appétit cette rassasiée? N'as-tu pas là quelque bouquin dont tu condamnes le style et les idées, quelques lettres insignifiantes, quelque stupide manuscrit gribouillé par toi-même? Non, non; tout cela est indigne de l'autodafé. On ne brûle que ce qu'on aime.

Donc tu grelottes et le feu s'éteint et la nuit est encore longue. Tout est dévoré; tout n'est plus que cendre; en toi même et dans l'âtre. La sagesse ne te tiendra pas chaud, ô philosophe. Crois-moi : va donc te coucher.

Mais, sans te plaindre ou t'obstiner contre ce qui ne veut pas être, tu délaisses le foyer sombre et tu te chauffes, oui, en vérité, tu te chauffes et d'un air, ma foi, fort content, ô vieux sage! à ces tulipes perroquet...

GÉRARD D'HOUVILLÉ.

A L'INSTITUT FRANÇAIS

EN ESPAGNE

On a coutume de nous reprocher notre peu de curiosité pour les littératures étrangères. Je crois bien que nul reproche n'est plus immérité. Pour en faire justice, il suffirait de rappeler l'afflux d'influences exotiques qui, aux années d'avant la guerre, menaçait de nous submerger. Positivisme anglo-saxon, individualisme norvégien, religion de la souffrance humaine à la russe, théorie du surhomme à l'allemande, nous avions tour à tour accueilli, et avec quel engouement ! ces évangiles contradictoires. Seuls étaient mal vus et tenus pour suspects, les attardés qui parlaient encore au nom de la tradition et du bon sens de chez nous. Au reste, toute notre histoire littéraire est là pour prouver que notre frontière n'est pas fermée aux idées venues du dehors. Inversement, faisons-nous tout ce qu'il faudrait pour répandre au dehors l'idée française ? On peut en douter. Aussi ne saurait-on trop remercier ceux qui se consacrent à cette tâche. On ignore trop généralement leur effort, d'autant plus utile qu'il est suivi et persévérant. Combien sommes-nous à savoir qu'il existe à Madrid un foyer de culture française en pleine activité, entouré des plus précieuses sympathies dans le pays qui lui accorde sa large hospitalité ? Invité par MM. E. et H. Mérimée à donner quelques conférences à Madrid pour le tricentenaire de Molière, j'ai vu de mes yeux fonctionner l'*Institut français en Espagne :* je me fais un devoir de lui apporter mon témoignage.

Une maison claire, récemment construite dans l'un des plus beaux quartiers de Madrid, à deux pas de la promenade

des Récollets, abrite les pensionnaires et contient les salles de cours. La semaine de Pâques, l'élite de la société madrilène prend le chemin de la calle Marquès de la Ensenada ; car la saison de conférences de l'Institut français est entrée dans ses usages. Et le conférencier qui prend la parole devant cet auditoire accueillant de lettrés, a le plaisir de se sentir suivi sans effort par un public auquel n'échappe aucune des nuances de notre langue.

Le goût pour les choses de France s'y exprime avec une cordialité dont il est bien impossible de n'être pas touché. Par un raffinement de politesse, c'est en français, dans le français le plus pur et le plus élégant, qu'à ma première conférence, Don Jacinto Ottavio Picon, le délicat romancier, bibliothécaire de l'Académie espagnole, prenait la parole. Celui-là est un grand ami de la France. Il y est venu aux heures tragiques. Il faisait partie de la mission qu'y a conduite pendant la guerre le duc d'Albe. Je n'avais oublié ni son fin visage, tout imprégné de vie intérieure, ni sa parole grave et prenante. Dans un toast qu'il avait prononcé en l'honneur de la femme française, alors que les femmes de chez nous faisaient preuve d'un si admirable dévouement, il avait su mettre toute la grâce, toute la courtoisie traditionnelle de l'Espagne. En français également, le comte de Romanonès, ancien président du Conseil, une des plus belles intelligences de l'Espagne politique, a présenté M. Joseph Barthélemy, qui, la même semaine, donnait, à l'Institut français, avec un éclatant succès, deux conférences sur notre Constitution. Je n'aurais jamais imaginé que l'enseignement du droit constitutionnel fût chose si attrayante. Mais ce professeur de droit à la Faculté de Paris, que les électeurs du Gers ont envoyé à la Chambre, ignore également la dissertation professorale et le jargon parlementaire. Ses leçons furent de libres causeries, vives, spirituelles, émaillées d'anecdotes et de mots. On écoutait, on riait, on applaudissait. Et on ne s'étonnait pas, mais on était ravi de sortir de là parfaitement instruit des rouages de notre machine politique.

Quand les conférences de cette semaine de Pâques n'auraient pas servi à autre chose, je pense qu'elles n'auraient pas été inutiles, puisqu'elles ont permis à l'un des principaux hommes d'État de l'Espagne, et, je crois, son plus grand ora-

teur, de prononcer une parole qui, dans sa concision imagée, a tout de suite fait fortune. « La fraternité franco-espagnole, a dit Don Antonio Maura, est de droit divin. *El amor fraternal entre Francia y España es de derecho divino.* » Le mot, lancé en présence de l'ambassadeur de France, salué par l'applaudissement unanime de l'assistance, reproduit par toute la presse, redit à S. M. Alphonse XIII, qui suit avec un intérêt bienveillant les progrès de l'Institut français, a pris toute sa signification du fait que cette semaine de Pâques est celle où le traité germano-russe a fait surgir devant la civilisation latine le plus formidable danger qu'elle eût couru depuis longtemps.

*
* *

L'Institut français en Espagne est de fondation récente. Il doit sa naissance aux efforts combinés de deux de nos grandes Universités provinciales : c'est même un des plus clairs résultats de l'initiative à laquelle ont été conviées les Universités, le jour où l'autonomie leur a été rendue. En l'inaugurant, le 26 mars 1913, M. Steeg pouvait dire : « Nous ne sommes plus au temps où l'enseignement de l'antique Sorbonne se nourrissait de sa propre substance, attirait à lui la foule des étudiants étrangers et répandait sur le monde de belles connaissances qu'il demandait à la méditation plutôt qu'aux voyages. La montagne Sainte-Geneviève s'est mise en marche; elle a découvert les provinces françaises, puis, au delà des frontières, les nations voisines, et de proche en proche les plus lointaines. L'Université de Paris a déjà pour cortège toutes nos Universités régionales, auxquelles se joindront demain toutes les écoles françaises à l'étranger. » L'Institut de Madrid est une des plus dignes d'intérêt parmi ces écoles françaises du dehors.

Deux œuvres y vivent fraternellement réunies. Celle à laquelle j'ai fait allusion jusqu'ici, est l'Œuvre d'enseignement, et se rattache plus spécialement à l'Université de Toulouse. Elle a pour objet de mettre à la portée du public espagnol un moyen commode pour tous ceux qui désirent perfectionner leur connaissance du français, s'initier de façon plus complète à la vie de chez nous, goûter plus profondément les riches formes de notre art. Aucun dessein n'est plus clair : c'est de présenter, en entière sincérité, les produits spirituels du climat de France, de les faire connaître dans leur caractère vrai.

Le soin de la diriger a été confié à deux savants professeurs, dont le nom fait autorité pour tout ce qui touche aux choses d'Espagne : M. Ernest Mérimée, qui fut longtemps professeur à la Faculté de Toulouse, auteur d'une *Histoire de la littérature espagnole* devenue classique ; et son fils, M. Henri Mérimée, lui aussi ancien normalien et professeur de Faculté, auteur d'une thèse remarquée sur l'ancien théâtre à Valence. Sous leur énergique impulsion, de jeunes maîtres donnent toute l'année à des étudiants de tout âge et venus de tous les points de la société, des cours de français et aussi d'histoire de la littérature, de l'art, de la civilisation française : enseignement d'autant plus nécessaire, qu'il n'existe de chaire de littérature française dans aucune des Universités espagnoles. Ces cours, qui ont groupé 290 étudiants en 1921, en comptent cette année 340. Ajoutons que l'Institut de Madrid tend à rayonner sur toute l'Espagne. Déjà, il a une section à Barcelone. L'été, des cours de vacances se font à Burgos pour les jeunes Français qui désirent acquérir la pratique de l'espagnol. L'institution sert en outre à ceux de nos étudiants qui préparent la licence et l'agrégation d'espagnol : des cours sont organisés spécialement pour eux ; de riches bibliothèques leur sont ouvertes : ils ont ainsi cet avantage inestimable de pouvoir lire dans leur atmosphère et sur place les chefs-d'œuvre de la littérature qu'ils étudient.

Quant aux conférences publiques, elle ont été faites par des maîtres tels que MM. Gustave Lanson, Reynier, André Le Breton, de l'Université de Paris, Maurice Wilmotte, de l'Université de Liége, et le regretté Émile Bertaux. M. André Michel est allé à Madrid parler de cet art gothique qu'il connaît si admirablement, et M. Raymond Thamin de ces questions d'enseignement qu'il traite avec une maîtrise et un tact hautement appréciés des lecteurs de la *Revue*. Écrivains et conférenciers ne sauraient mieux faire que d'apporter leur concours à une œuvre si évidemment nationale et qui rend de tel services : ils ne perdront pas leur peine.

***

A cette Œuvre d'enseignement est jointe une École des hautes études hispaniques, créée par l'Université de Bordeaux à la ressemblance de nos Écoles archéologiques fameuses d'Athènes

et de Rome. L'idée est née à la suite de la découverte de la « Dame d'Elche, » en 1897, qui révélait aux archéologues aussi bien qu'au grand public l'art des vieux Ibères. M. Pierre Paris, à qui est due cette belle découverte, était, à cette occasion, invité par M. Roujon, alors directeur des Beaux-Arts, à lui présenter un rapport sur l'intérêt que présenterait la fondation d'une École française d'Espagne. Il y écrivait : « Un domaine immense, l'Ibérie, est découvert, presque vierge et qu'il faut mettre en valeur. Il faut en fixer les limites et les divisions géographiques et ethniques, retrouver et explorer tous les établissements qui en subsistent, découvrir et relever les ruines des villes et les nécropoles, rechercher par des fouilles les restes de l'architecture, de la sculpture, de toutes les industries de la terre cuite, de la métallurgie, de l'orfèvrerie, recueillir les documents épigraphiques, numismatiques, etc. » M. Pierre Paris montrait ensuite comment l'Espagne, placée aux bornes occidentales du monde ancien, reçut sans trêve et sans fin les apports des civilisations étrangères, comment elle prolongea la Phénicie, la Grèce et Rome, en sorte que son histoire est une part essentielle de l'histoire du monde méditerranéen. Il n'insistait pas moins sur l'Espagne chrétienne et énumérait quelques-uns des problèmes qui, depuis les temps de la conquête arabe, à travers tout le moyen âge et la Renaissance, jusqu'à nos jours, sollicitent l'érudition et la critique. Ce qui donne en effet sa physionomie propre à cette École, c'est qu'elle ne se limite pas à l'archéologie : les institutions, le droit, les arts, les sciences de l'Espagne, l'intéressent au même titre.

L'École des hautes études hispaniques en est à sa douzième année. De jeunes agrégés de l'Université y travaillent sous la direction de M. Pierre Paris, qui lui-même, tout récemment, pratiquait d'intéressantes fouilles dans la province de Cadix, à Bolonia, — l'antique Belo, dont les colonnes brisées se détachent sur l'horizon marin. Bientôt elle va quitter l'Institut français, où elle est à l'étroit et dont la totalité sera réservée à l'Œuvre d'enseignement. Elle se prépare à émigrer dans la belle demeure qu'on lui construit, sur des terrains dus à la libéralité d'Alphonse XIII. Non loin du Palais royal, en plein parc de l'Ouest, sur un coteau faisant face à la sierra couverte de neige et d'où la vue s'étend sur un horizon magnifique, s'élèvera la Villa Velazquez. La première pierre a été solennellement

posée, il y a deux ans, en présence du roi : on espère que la construction sera achevée en 1925. Tandis qu'à Rome archéologues et artistes vivent séparés, ceux-là au Palais Farnèse, ceux-ci à la Villa Médicis, ils seront réunis à la Villa Velazquez, dont ce sera l'originalité.

*
* *

Tel est, sous son double aspect, cet Institut français de Madrid. Qu'il s'efforce de faire connaître à l'Espagne la France d'aujourd'hui ou à la France l'Espagne d'autrefois, ces deux formes de son activité sont également justifiées. Les civilisations française et espagnole ont mêmes racines antiques et chrétiennes. Les deux peuples ont même idéal, et si l'honneur appartient à l'Espagne d'avoir créé la figure immortelle du bon chevalier de la Manche, combien de fois, dans l'histoire des peuples, le personnage de Don Quichotte n'a-t-il pas été tenu par la France? Au XVIIe siècle, Corneille doit son Cid à l'Espagne, et Molière, à travers l'Italie, lui emprunte son Don Juan. Le XVIIIe siècle a Gil Blas et Figaro. Notre romantisme, avec Victor Hugo et Théophile Gautier, est tout imprégné d'influence espagnole; et, par un juste retour, il réagit sur celui de l'Espagne. Ces échanges intellectuels traduisent assez bien la fraternité dont M. Maura vient de donner la formule mystique. L'Institut français, en s'efforçant de rapprocher l'élite intellectuelle des deux pays, se conforme à la tradition même de leur histoire. Il remet en vigueur des études qui ont été trop négligées en ces derniers temps. Il y travaille avec l'ardeur de la jeunesse et la certitude d'explorer un champ nouveau et fécond. L'impression qu'en emporte le visiteur est celle d'une œuvre venue à son heure et dont nous devons, par tous les moyens, assurer le développement.

René Doumic.

AVEC LE MARÉCHAL JOFFRE

EN EXTRÊME-ORIENT

II [1]

AU JAPON

I

LE PREMIER SALUT

Tokyo, 20 janvier-5 février 1922.

Le croiseur cuirassé *Montcalm*, ayant à bord le maréchal Joffre, entrait le matin du 20 janvier 1922 dans la baie de Yokohama. C'était un beau matin d'hiver frileux : la mer lisse comme un miroir avait la couleur du ciel, en sorte qu'on la confondait avec lui; vers l'Ouest, les calmes et nobles lignes du Fujiyama vêtu de neige : sa base élargie s'effaçait dans une brume opaline qui le faisait paraître suspendu dans le ciel; tout semblait dissous dans une lumière laiteuse; le seul mouvement perceptible était la palpitation des mouettes autour du vaisseau.

C'est dans ce paysage immatériel, devant le symbolique volcan, que s'échangèrent, ce matin-là, les premiers saluts entre l'Empire du Soleil Levant et le croiseur qui portait l'envoyé de la France.

Le drapeau tricolore monta dans le ciel : il y parut énorme, et cette ascension fut comme un signal : d'abord, l'explosion

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

ardente de *la Marseillaise;* puis le *Kimigayo*, l'hymne japonais, si religieux qu'il semblait une prière du matin; ensuite, de toutes parts, le canon : le croiseur français, pour saluer la terre; la terre lointaine, pour lui répondre; enfin le *Kongo*, le croiseur japonais venu comme escorte.

Puis le *Kongo* en tête et le *Montcalm* à sa suite, tous deux presque pareils, mirent le cap sur Yokohama : leur marche était si lente qu'ils laissaient après eux, sur l'eau, à peine quelques rides; à la poupe du vaisseau japonais, le pavillon de guerre ressemblait à un chrysanthème échevelé.

L'ACCUEIL DE TOKYO

Lorsque la mission du Maréchal quitta la gare centrale de Tokyo, dans les autos rouges de la Cour, elle cherchait en vain à découvrir la ville : elle n'avait devant elle, au loin, qu'une sorte d'immense baraquement gris, sous un ciel étrangement sillonné de fils aériens : pas de drapeaux, pas d'arcs de triomphe : aucun des aspects auxquels elle était accoutumée.

Mais tout de suite elle fut attirée par un spectacle nouveau et plus émouvant; à droite, à gauche, à perte de vue, alignés comme une double muraille, étagés par taille, dans un ordre quasi militaire, serrés, tous les enfants de Tokyo criant à pleine voix le joyeux salut japonais : « Banzai! Banzai! » ce qui veut dire « Longue vie. »

Oh! la touchante idée! Pour saluer le grand Français, Tokyo s'était paré de toute son enfance rieuse. Ils formaient ainsi sur le passage des dizaines de milliers de drapeaux vivants : car ils agitaient tous de petits drapeaux de papier aux couleurs japonaises et françaises : les tout petits habillés comme de petites femmes, dans des kimonos ouatés, rouges, bleus, verts; les filles inclinées au passage du cortège, ou sortant leurs jolis bras nus hors des manches frileuses pour applaudir, les garçons en kimonos gris et casquettes à visière, tous juchés sur leurs socques de bois... « Banzai! Banzai! »

Longtemps le cortège traversa l'énorme ville monotone, accompagné de ces saluts joyeux, entre ces deux haies vivantes : et il semblait qu'en proposant ainsi aux premiers regards des Français le nombre incalculable de ses enfants, le Japon voulût leur faire comprendre, dès l'abord, ses préoccupations d'avenir.

Ils arrivèrent enfin dans le lointain quartier de Shinagawa où la Cour, dont le Maréchal sera l'hôte durant cinq jours, mettait à sa disposition la somptueuse villa Iwasaki, qui regarde la mer par-dessus un tendre paysage, sous la neige.

LE DÉFILÉ AUX LANTERNES

20 janvier.

Ce soir, la nuit venue, tous les alentours de la villa furent envahis par une rumeur d'une foule invisible ; et soudain, balancées et dansantes comme une armée de feux follets, des lanternes rondes, rouges et blanches remplirent la nuit : il y en avait plusieurs milliers apparues partout et subitement.

C'était l'Union des Jeunesses de Tokyo, une puissante société où se confondent toutes les classes sociales et tous les âges jusqu'à vingt ans, attachée seulement à des buts patriotiques, qui venait saluer aux lanternes le Maréchal dès sa première soirée dans la capitale.

Lorsqu'il parut dans la lumière du porche, une profonde et juvénile acclamation vint le cingler ; elle dura longtemps, pareille au murmure de la mer.

Enfin la clameur se tut pour permettre à quelqu'un d'entre eux, sur un mode enflammé, de prononcer quelques paroles ; puis, docile, la foule immense se canalisa d'elle-même et défila devant les Français, pour disparaître comme une ronde nocturne dans le profond jardin : elle chantait :

I

La France,
elle aime la vérité, elle aime la beauté,
elle propage la justice et la liberté,
elle constitue un pays d'idéal et de civilisation.
Quand résonne son nom éclatant de gloire,
le cœur de la jeunesse palpite.

II

Maréchal Joffre,
la nuit de Tokyo est brillante
de la lumière des lanternes
que porte la jeunesse de la ville
pour vous accueillir comme le héros adoré de la France.
Souhaitons longue vie au Maréchal
et vive la France!

L'AUDIENCE DU PRINCE RÉGENT ET DE L'IMPÉRATRICE

21 janvier.

Son Altesse Impériale le Prince Régent et Sa Majesté l'Impératrice ont reçu ce matin le Maréchal en audience particulière.

Le temps était splendide, égayé d'un soleil froid qui blanchissait la neige; sur le ciel pur, les arbres avaient l'air d'être dessinés à l'encre de Chine.

A neuf heures, le Maréchal en grande tenue, montait dans un carrosse de la Cour. C'était un magnifique carrosse, tout rouge, doublé de soie rouge, suspendu sur de hautes roues grêles, avec des lanternes dorées aux quatre angles, un cocher en livrée, des valets de pied à tricorne, debout en arrière; autour de la voiture, un peloton de lanciers d'escorte en dolman noir à brandebourgs rouges, képi à plumet, la lance à oriflamme au poing.

Dans cet équipage qui faisait oublier le Japon, il a lentement traversé Tokyo: des rues interminables, toutes pareilles, bordées de maisons de planches sans étage. Mais la foule rencontrée contraste avec celle d'hier: celle-là était bruyante et joyeuse, celle-ci est silencieuse. Sur le passage, toutes les têtes se découvrent, les plus humbles comme les autres, le charretier comme l'étudiant, le passant, le badaud ou le boutiquier, ceux qui sont vêtus de kimono ou ceux qui portent le costume européen. Toutes les femmes, les amusantes poupées, le teint animé par le froid, les bras rentrés dans leurs manches, de sorte qu'elles paraissent manchottes, celles qui portent, comme une bosse sur le dos, dans leur kimono leurs gros poupons joufflus, toutes s'inclinent de cette inclination japonaise où il y a encore plus de grâce que de respect. Et cette foule où tout le monde fait la même chose, au premier comme au dernier rang, donne un immense sentiment d'unanimité qui surprend et enchante.

Ainsi salué, le cortège arrive au Kiujyo, qui est le Palais Impérial, enfermé dans de larges fossés pleins d'eau et de noirs parapets de pierre: le grand-maître des cérémonies reçoit le Maréchal sur le seuil.

On suit une série de couloirs: une charpente de bois clair

encadre les murs tendus de soies ou de parchemins semés de poussières et de nuages d'or : le jour arrive au travers de verres dépolis ; parfois, au bout d'un corridor, un arbre nain dans un vase précieux donne l'illusion d'un lointain paysage entrevu : tout est étonnamment simple, clair et délicat.

L'ambassadeur de France à Tokyo, M. Paul Claudel, attendait le Maréchal dans un grand salon moderne ; et bientôt le grand-maître des cérémonies vient les chercher tous les deux pour les introduire dans la petite salle où le prince Hirohito reçoit debout l'envoyé de la France : une toute petite salle japonaise qui regarde par une large verrière sur un adorable jardin minuscule.

On n'a pas oublié en France la sympathique silhouette de notre hôte impérial de l'année dernière : les yeux à demi fermés derrière l'abri des lunettes donnent au jeune et timide visage un air de réflexion précoce. Le Prince porte l'uniforme d'officier de la garde avec le rouge cordon de la Légion d'honneur; autour de lui le vicomte Makino, ministre de la Maison Impériale, le comte Chinda, chef de la Maison du Régent, et l'interprète du prince, le capitaine de vaisseau Yamamoto.

Le Maréchal s'avance seul, s'incline devant le jeune Prince qui lui tend la main, et dit :

« Monseigneur,

« Le Gouvernement de la République m'a chargé du grand honneur de rendre à Votre Altesse Impériale la visite qu'Elle a bien voulu récemment faire à la France. Je viens donc au nom de mon pays remercier Votre Altesse Impériale et Lui témoigner des sentiments de respectueuse sympathie que son séjour a fait naître parmi tous les Français qui ont eu l'honneur de La voir.

« Au cours de la Grande Guerre, les Alliés combattant côte à côte ont pu se connaître et s'apprécier davantage. L'amitié qui s'est ainsi développée entre eux est un des plus sûrs garants de la paix universelle. Tout l'effort des représentants des Nations Alliées doit tendre à rendre plus forte et plus intime cette amitié féconde et je m'estimerais heureux de penser que ma visite au Japon, auquel j'apporte le salut fraternel de la France, ait pu avoir sa part dans cette œuvre de concorde et de paix.

« Tout l'idéal de la France réside dans la paix, dans une paix honorable et juste. C'est pour la paix qu'elle a souffert, c'est pour elle qu'elle a vaincu. La France n'a jamais poursuivi aucun dessein impérialiste : elle ne veut que poursuivre son œuvre millénaire de civilisation avec l'aide de ses Alliés et Amis.

« Je sais que, dans cette tâche, elle peut compter sur les sympathies de Votre Altesse Impériale. Elle me permettra de Lui en exprimer ma reconnaissance et ma joie. »

A son tour, le Prince répond. La langue japonaise est naturellement sonore, mais il semble que la jeune voix fasse chanter davantage ce doux langage.

« Rien ne pouvait m'être plus agréable que d'accueillir en la personne de Votre Excellence le Représentant du Gouvernement de la République. Le Japon tout entier est fier de recevoir le grand capitaine qui, par son talent et sa ténacité, a contribué si puissamment à l'établissement d'une paix juste.

« J'ai vu la France, Monsieur le Maréchal, et dans ses provinces dévastées j'ai trouvé les marques de son héroïque effort, le souvenir des exploits de sa glorieuse armée. Nos deux pays ont lutté côte à côte : entre les Nations qui ont ensemble assuré le triomphe du droit, se sont noués des liens solides d'estime, de sympathie et de confiance, qui sont bien la plus sûre garantie d'un régime de concorde internationale.

« La collaboration entre les Japonais et les Français ne peut être que facile et fructueuse, puisqu'ils travaillent les uns et les autres dans le même esprit, à la réalisation du même idéal : le maintien de la paix et le développement de ces œuvres de civilisation auxquelles nos deux pays ont toujours aimé consacrer leur labeur.

« C'est donc dans une pleine communauté de sentiments avec Votre Excellence que je la remercie d'avoir apporté au Japon le salut de la France et que je vous souhaite la bienvenue dans mon pays. »

Puis, l'un après l'autre, les officiers français sont introduits dans la pièce et présentés au Prince : il leur adresse à chacun un mot aimable.

Quelques minutes plus tard, le Maréchal est introduit auprès de l'Impératrice. Elle habite ordinairement sa villa d'Hayama et elle est venue spécialement à Tokyo pour recevoir l'envoyé de la France.

L'audience a lieu dans une autre petite pièce japonaise fleurie de bouquets blancs : l'Impératrice apparaît, jeune, vêtue d'une robe européenne de soie blanche, longue et stricte.

Devant la frêle Majesté, le Maréchal et l'ambassadeur s'inclinent profondément et une courte conversation s'engage où, de part et d'autre, on échange des souhaits.

C'est fini.

Le même jour, au même palais, dans la grande salle à manger moderne, le Prince régent et l'Impératrice offraient un déjeuner en l'honneur du Maréchal.

VISITE AU TEMPLE DE YASAKUNI

En venant visiter le Japon moderne, le premier geste du Maréchal a été pour honorer la mémoire des héros obscurs qui l'ont formé.

Au centre de Tokyo, au bout d'une longue allée bordée de lanternes de pierre et jalonnée de portiques gigantesques ouverts sur le ciel comme des π grecs, le temple shintoïste de Yasakuni Djinja est consacré depuis cinquante ans au culte des soldats morts pour la patrie : tout au fond, dans la demi-ténèbre d'une grande salle nue, luit d'un éclat mat un grand miroir ovale : il est le religieux symbole de toutes ces âmes anonymes ; et peut-être qu'aucun autre n'aurait autant de puissance et de signification : il est l'unique clarté qui anime cette ombre ; son tain terni ne reflète rien, nul objet, nulle forme ; il a seulement la couleur immatérielle du ciel insondable.

Purifié selon les rites, accompagné du chef des prêtres, le Maréchal est allé s'incliner devant sa mystique transparence et déposer devant lui un rameau vert.

LES RÉCEPTIONS OFFICIELLES

A-t-on jamais recherché les causes qui conduisent les hommes de tous pays, lorsqu'ils veulent honorer quelqu'un à s'assembler autour d'une table abondamment servie? En tout cas, les Japonais qui sont le peuple le plus poli du monde n'auraient su manquer à cette tradition et le programme de réceptions officielles se résume en une longue liste d'invitations à dîner. Il y a là le vicomte Takahashi, président du Conseil ; le

comte Uchida, ministre des Affaires étrangères, M. Matsui, le plus parisien des Japonais, etc.

Les Japonais savent égayer la monotonie de ces fêtes par des grâces qui sont bien à eux : leurs femmes et les fleurs ; leurs femmes qui ont eu l'esprit de conserver leurs adorables kimonos, leurs ceintures magnifiques, les jolies chaussettes blanches à orteil et leurs épaisses sandales, ne faisant qu'une concession à nos modes occidentales, la suppression des coiffures compliquées de leurs grand'mères ; les fleurs aussi qui décorent la table ; quiconque n'a pas vu les bouquets japonais ignore tout ce qu'ils peuvent renfermer de charme vivant.

En outre, pour réchauffer l'atmosphère, la musique française se fait entendre partout : l'*Arlésienne*, la *Princesse Jaune ; Thaïs* et toujours l'héroïque *Madelon*. Quelle joie de l'entendre si loin de la France ! Elle aussi a conquis le monde et la voilà maintenant presque devenue notre second hymne national.

Dans ces dîners, et à l'heure brève du cigare, on recueille des impressions, on parle politique : il est certain que le voyage du Maréchal a lieu dans un moment favorable : le non-renouvellement de l'alliance anglo-japonaise, les événements de Washington ont grandement augmenté les sympathies du Japon pour la France ; certains vont même plus loin, comme ce rédacteur de journal qui vous démontre que, dans la quadruple entente établie à Washington, la position française aura peu d'efficacité sans la participation de l'Empire et conclut à la nécessité d'une Entente cordiale entre nos deux pays.

Dans un coin, le Président du Conseil, parlant au Maréchal, rappelle qu'il est venu autrefois en France pour y négocier un emprunt avec M. Rouvier, alors ministre des Finances : « Ce furent, ajoute le Premier japonais, une grande étape dans les bonnes relations franco-japonaises qui doivent se continuer. »

A tous ces repas officiels, des toasts ont été échangés, tous empreints des sentiments les plus sympathiques et les plus chaleureux pour la France ; ils avaient tous pour thème la nécessité de resserrer dans tous les domaines les relations franco-japonaises. Cependant, il en est un qui mérite d'être cité à cause de la netteté de ses déclarations et de la personnalité de son auteur. C'est celui du général Yamanashi, ministre de la Guerre, qui a fait toutes ses études militaires en Allemagne :

« Tout le monde sait bien que l'armée française est puissamment venue en aide à l'armée japonaise ; mais je tiens à examiner brièvement aujourd'hui les circonstances les plus importantes dans lesquelles cette aide s'est manifestée.

« Quand avant et après la Révolution de Meiji l'armée japonaise chercha à se réorganiser à l'européenne, c'est d'abord la France qu'elle prit pour modèle, et c'est à celle-ci qu'elle demanda quelques-uns de ses excellents officiers comme instructeurs : en outre, nous avons reçu de la France des armes, des chevaux et bien d'autres choses encore qui étaient nécessaires à l'organisation de notre armée. Dans le même temps, nombreux étaient nos officiers et élèves-officiers qui étaient envoyés en France pour s'instruire dans l'art militaire. C'est sur cette base solide qu'est établie notre armée actuelle. « Pendant la dernière guerre, la France et le Japon furent unis pour la paix du monde et au cours de cette guerre notre armée a beaucoup appris par l'exemple de l'armée française dont les leçons nous ont été précieuses. « Après la guerre, le Gouvernement français nous a envoyé spécialement un grand nombre d'officiers et de techniciens riches des expériences vécues pendant la campagne. L'aviation japonaise et d'autres spécialités ont réalisé sous leur direction de sérieux progrès et en réalisent encore chaque jour. L'armée japonaise ne peut qu'en éprouver une gratitude profonde pour l'armée française, couverte de gloire. »

Et il termina en buvant à « la prospérité croissante de l'armée française. »

A ce toast chaleureux le Maréchal a répondu :

« Vous avez bien voulu adresser un hommage à l'œuvre de collaboration de l'armée française avec l'armée japonaise. Nos officiers sont fiers d'avoir été appelés à remplir cette tâche et je puis vous donner l'assurance qu'ils continueront, dans l'avenir, à apporter le même dévouement à l'accomplissement des missions que vous voudrez bien leur donner.

« A l'heure actuelle, de nombreux officiers japonais se trouvent dans nos écoles et dans nos régiments, des officiers français sont venus dans les rangs de l'armée japonaise. Enfin, j'ai eu le plaisir d'apprendre que vous vous prépariez à faire le meilleur accueil à quelques-uns de nos officiers qui viennent chez vous pour étudier votre langue et vos institutions militaires. Grâce à cette pénétration réciproque, nos armées appren-

dront à mieux se connaître, et ainsi se trouveront renouées les traditions de l'ère glorieuse de Meiji.

« Au nom de l'armée française, je vous adresse mes chaleureux remerciements pour l'accueil que nos officiers ont toujours trouvé, tant auprès des hautes autorités militaires que de leurs camarades japonais. »

Un soir, cependant, il n'y eut pas de toast ; c'était au Cercle naval : les maréchaux, les amiraux et les généraux y recevaient le maréchal Joffre, et ce fut d'une cordialité charmante. Ils étaient là six maréchaux ou grands amiraux, au total à peine une vingtaine de convives; au salon, le groupe principal était celui formé par l'amiral Togo, le maréchal Uehara et le maréchal Joffre qui sont devenus de véritables amis ; le maréchal Uehara parle fort bien le français et met même une certaine coquetterie à parler argot ; il sert d'interprète. En outre, il rappelle que, pendant la guerre, il fut avec le vicomte Motono un partisan convaincu d'une intervention en Europe ; mais les milieux universitaires et même militaires y étaient peu favorables ; d'ailleurs, à part la France, les Alliés ne la désiraient pas.

RÉCEPTION A L'AMBASSADE DE FRANCE

L'ambassade de France à Tokyo est une modeste demeure : les bâtiments, le mobilier, les tableaux, le matériel, tout y est vieux ; et c'est un véritable soulagement de savoir qu'une expertise récente n'accorde au bâtiment principal que trois courtes années d'existence avant de s'effondrer.

C'est pourtant cette maison inélégante qui a eu l'honneur de recevoir la première visite qu'un Prince Impérial du Japon ait jamais faite à une ambassade : il faut se souvenir de l'isolement, presque sacré, où vivait jusqu'à présent la famille impériale, pour comprendre l'importance de cette nouveauté et l'honneur que le prince Hirohito a voulu faire à la France : cette manifestation est conforme, d'ailleurs, à l'attitude que le Prince avait déjà adoptée, lors de son voyage en Europe, en marquant sa volonté de se mêler à la vie.

Dans la salle à manger de l'ambassade, d'illustres hôtes étaient donc rassemblés, le 23 janvier dernier : on y voyait des amiraux et des généraux aux bouts de la table.

Au champagne, M. Paul Claudel a lu l'allocution suivante :

« Je remercie Votre Altesse Impériale d'avoir consenti à honorer ce dîner de Sa présence.

« Pour m'aider à l'accueillir, la France a délégué près de moi son plus glorieux soldat, la personnification de toutes les vertus de notre race, le vainqueur de la Marne, le maréchal Joffre.

« Elle ne pouvait avoir de meilleur représentant pour dire à un brave et fidèle allié notre reconnaissance pour l'aide précieuse qu'il nous a prêtée pendant la guerre, pour saluer un jeune Prince qui, chez nous, a su conquérir tous les cœurs et dont le Gouvernement va, je l'espère, ouvrir entre nos deux pays, unis par les liens de la sympathie, des intérêts et de la victoire, une ère d'amitié étroite. »

Le Prince répond en japonais :

« A mon tour, je vous remercie, monsieur l'Ambassadeur, de votre si aimable accueil à l'occasion de l'arrivée de M. le maréchal Joffre, vainqueur de la Marne, Envoyé extraordinaire de la France au Japon.

« Je suis particulièrement heureux de pouvoir passer une soirée avec vous, monsieur l'Ambassadeur, avec vous, monsieur le Maréchal et tant d'autres Français qui me font revivre, pour ainsi dire, mon doux séjour en France.

« Jusqu'ici, nos deux pays ont marché ensemble pour aider au progrès des œuvres civilisatrices dans le monde ; et c'est mon espoir et ma conviction intime que ces relations continueront de plus en plus cordiales.

« De tout mon cœur, je lève mon verre et je bois à la santé de Monsieur le Président de la République et à celle de son Ambassadeur. »

Après le dîner, dans le salon trop petit, des groupes se forment : au centre, le Prince fait appeler l'un après l'autre tous les Français, cause longuement avec chacun d'eux, s'enquiert de l'état de la France dévastée, dit l'impression profonde que lui a laissée Verdun, rappelle ses souvenirs de voyage.

De son côté, S. A. I. le prince Kan-In engage la conversation avec les officiers français. C'est le chef de l'une des quatre premières familles princières et il a accompagné l'année dernière le Prince en Europe.

Il rappelle les souvenirs de ses deux années de Saint-Cyrien, de Saumurois et du stage qu'il a fait à un régiment de cavale-

rie de Tours : il parle avec une sympathie profonde de l'armée française.

Enfin, dans un coin, le maréchal Joffre s'entretient avec le maréchal Uehara, chef d'état-major général de l'armée japonaise et l'une des personnalités actuellement les plus en vue : sortis tous les deux de l'arme du Génie, ils se rappellent des souvenirs communs : le maréchal Uehara a été élève de notre École d'application où le maréchal Joffre a été professeur : il fut ensuite pendant trois ans lieutenant au 4e régiment du Génie : « Nos carrières sont semblables, dit Uehara, sauf que je n'ai pas gagné la Marne. » Ce sont deux grands amis. Mais voici que s'approche l'amiral Togo, vainqueur de Tsushima : c'est un petit homme vigoureux, malgré ses quatre-vingts ans passés; silencieux, il forme contraste avec le joyeux maréchal japonais. Le maréchal Joffre rappelle qu'il y a trente-cinq ans, alors qu'il était capitaine à Formose, sous les ordres de l'amiral Courbet, il avait été chargé de faire visiter nos positions à un groupe d'officiers de marine japonais : il précise la date et l'Amiral lui répond : « Eh bien! l'un de ces officiers, c'était moi! » Encore deux amis!

Il était déjà tard lorsque le Prince Régent donna le signal du départ.

Le 25, M. Claudel a offert un autre grand dîner en l'honneur du Maréchal : il y avait convié tous les représentants des pays alliés et associés y compris la Grèce. Tous étaient présents, sauf un seul, et non des moindres, qui avait préféré dîner, paraît-il, avec le docteur Solf.

Dans ces réunions, il est profondément émouvant de rencontrer tant et de si sincères amis de la France : Polonais, Belges, Tchèques, Roumains, ne perdent jamais une occasion de témoigner leur amitié pour notre pays.

LE PRINCE YAMAGATA

Au moment même où le Maréchal sortait du Parlement, le 1er février, à 13 heures 40 exactement, dans une petite villa d'Odawara, à deux heures de Tokyo, mourait après une maladie qui, depuis plusieurs jours, ne laissait plus d'espoir, le plus célèbre et le plus puissant des hommes politiques du Japon, le Maréchal et prince Aritomo Yamagata.

L'histoire de ce personnage illustre est l'histoire même de l'Empire depuis la Révolution.

Né en 1838, il était Samurai du clan Choshu : sa carrière militaire s'est surtout confinée dans une participation active aux luttes intérieures qui ont fait le Japon moderne. Il fut ministre un grand nombre de fois et forma deux ministères; en 1900 il se retira de l'action officielle et ouverte, mais son influence n'en devint que plus efficace : il était en effet président du Conseil privé depuis 1893 et le premier des Genro; à ce titre, il dirigeait en réalité la politique de l'Empire; il était effectivement l'homme le plus puissant du Japon après l'Empereur : un candidat à la présidence du Conseil non agréé par lui avait peu de chances de succès; tout chef de mission revenant de l'étranger devait lui rendre compte; M. Hara lui-même qui avait remplacé le ministère « militaire » Teraushi ne faisait rien sans son avis. En outre, le clan Choshu dont il faisait partie était devenu grâce à lui l'un des deux grands groupes féodaux de l'Empire et ses membres, qui lui étaient tout dévoués, étaient répandus dans toute l'armée et à tous les degrés de l'administration. Son esprit de discipline en avait fait le leader des conservateurs, et il fut le serviteur toujours désintéressé et consciencieux de l'Empereur et de la Nation.

Il était poète; on raconte qu'en 1912, lorsque le Cabinet Katsura, soutenu par lui, tomba, l'opinion populaire se retourna contre le prince : les attaques furent si violentes qu'on craignit pour sa vie. Alors un journal, le « Kokumin, » publia chaque jour un poème du vieux genro : on prétend que cette publication, révélatrice d'un talent inconnu, contribua beaucoup à calmer les passions. Heureux pays!

***

Dans la nuit du 1er au 2 février, on a transporté le corps du prince de la villa où il est mort à son domicile de Tokyo. Le Maréchal est allé le saluer.

C'est une maison européenne assez simple. Le Maréchal est reçu par le fils adoptif de Yamagata. Au sommet de l'escalier, brusquement, la chambre mortuaire : elle est toute claire et le soleil y entre largement.

Le lit est au milieu de la pièce, bas, avec des draps de soie blanche enveloppant le corps maigre : le visage est recouvert

d'un voile blanc : sur une table, de la nourriture, des fruits, des offrandes pour le mort et un peu d'encens qui brûle : dans un coin de la pièce, un bonze immobile.

Respectueusement, le fils soulève le voile et le visage paraît, maigre, long, volontaire ; au-dessus de la tête, un petit poignard pour chasser les mauvais esprits.

Le Maréchal se penche un moment sur la tête de vieil ivoire, puis jette quelques grains d'encens sur la braise. En sortant, il croise une femme inclinée, effacée dans l'ombre ; c'est Sadako, l'humble et fidèle compagne du Grand Prince.

A LA CHAMBRE DES PAIRS ET A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Le Maréchal s'est rendu le 1er février à la Chambre des Pairs. Il a été reçu par le Président de la Chambre, le prince Tokugawa : c'est un homme de soixante ans, de petite taille, de manières cordiales. Arrivé de Washington il y a deux jours, il parle avec sympathie de MM. Briand, Viviani et Sarraut qu'il a beaucoup vus là-bas.

Avec une présentation des chefs de groupe, le Maréchal est introduit dans la salle des séances ; c'est une grande pièce cubique fort simple, au plafond vitré : en face, une sorte de loge basse et peu profonde sur le bord de laquelle se tiennent les membres du Gouvernement ; le prince Tokugawa a repris sa place : derrière lui, le trône impérial.

Les Pairs sont 380 : il y a peu de vides dans les fauteuils ; les galeries sont pleines.

Au milieu d'un silence impressionnant, le prince Konoyo, l'un des Pairs les plus jeunes et les plus brillants, monte à la tribune : il est en kimono. Il rappelle ce que le Japon doit à la France dans l'ordre militaire, intellectuel, politique et diplomatique ; puis, faisant allusion au rôle du Maréchal pendant la guerre, il propose à ses collègues de voter une résolution dont il donne lecture. Le vote est acquis à l'unanimité.

Voici cette résolution :

« La Chambre des Pairs,

« Considérant que la visite au Japon de Son Excellence M. le maréchal Joffre, chargé de la plus haute des missions, a pour résultat de rendre encore plus intimes les bonnes relations qui existaient déjà entre le Japon et la France, et se félicitant de ce

fait, Lui exprime ses sentiments les plus sincères de bienvenue. »

Tout cela s'est passé promptement, sans bruit, conformément à la règle qui interdit à cette Chambre toute manifestation et tout applaudissement.

Le Maréchal s'est ensuite rendu à la Chambre des Députés attenante à celle des Pairs. Il y est reçu par le président, M. Oku. Salle, protocole, ordre de la séance, sont une réplique de ce que nous venons de voir à la Chambre des Pairs. Après un discours de M. Ooka, l'un des leaders du parti Seiyukai, les députés votent une résolution de bienvenue analogue à celle qui vient d'être votée par les Pairs.

Mais l'atmosphère est ici toute différente : dès que le Maréchal paraît dans sa loge centrale, toute la Chambre se lève et l'acclame ; le discours de M. Ooka est littéralement haché d'applaudissements ; et lorsque le vote unanime est acquis, une nouvelle acclamation le salue encore.

LES ŒUVRES FRANÇAISES A TOKYO

Après avoir visité l'Université Impériale, sorte de grand village dispersé dans un immense parc où 7 000 étudiants l'avaient acclamé, le Maréchal a consacré les journées du 31 janvier et du 1er février à parcourir les œuvres françaises de Tokyo.

Tout d'abord l'École de l'Étoile du matin.

Fondée en 1888 par les Marianistes, ceux-là même qui dirigèrent longtemps à Paris, on sait avec quel succès, le Collège Stanislas, elle comprend actuellement 1 200 élèves, dont plus de la moitié reçoivent l'enseignement secondaire. Ses anciens élèves occupent les plus hautes situations dans les professions libérales ; la plupart des Japonais qui parlent français sortent de cette école : son succès est en partie dû à son libéralisme : à peine une dizaine des élèves en effet sont catholiques.

Le directeur, M. Heck, chevalier de la Légion d'honneur ; le provincial, M. Heinrich, ainsi que la plupart des professeurs religieux sont Alsaciens : c'est dire dans quel amour de la France sont élevés les jeunes Japonais qu'on leur confie et avec quel enthousiasme le Maréchal a été reçu.

Ensuite, les sœurs de Saint-Paul de Chartres et celles de Saint-Maur.

Dans leurs magnifiques couvents, sont élevées les petites mousmés des meilleures familles de Tokyo et l'émotion est grande de les entendre chanter à pleine voix *la Marseillaise*.

Puis l'Athénée français. C'est une sorte d'Université libre, fondée et dirigée par M. Joseph Cotte : on y enseigne la littérature française, le grec et le latin. Il est fréquenté par des hommes et des femmes ayant déjà une situation. A sa fondation en 1913, l'Athénée n'avait que huit élèves; à l'heure actuelle, il en a 600; et nous y avons vu en français la scène des portraits d'*Hernani* jouée par les élèves.

L'École de droit Hosaï où l'on enseigne le droit français a été fondée par Gustave Boissonnade : c'est d'ailleurs grâce aux efforts de ce jurisconsulte que furent établis les Codes civil, pénal et de procédure japonais.

Enfin, le Maréchal s'est rendu à l'École des Langues étrangères où, depuis la guerre, on constate une grande augmentation du nombre des élèves des classes de français au détriment des classes d'allemand : à l'heure qu'il est, le français vient tout de suite après l'anglais avec 80 élèves contre 100.

Ce phénomène heureux n'est pas isolé : de toutes parts on signale les progrès de notre culture dans les milieux intellectuels japonais, tandis que la culture germanique est nettement en régression. C'est un mouvement à encourager sans retard : il est certes le fruit de la victoire, mais aussi le résultat de la mission qu'ont accomplie au Japon, il y a trois ans, M. Joubin, recteur de l'Académie de Lyon, et M. Courant, professeur à l'Université de cette ville : ils étaient venus proposer au Gouvernement une sorte d'union intellectuelle : la France promettait d'envoyer au Japon des savants ou des penseurs illustres; le nom de M. Bergson, dont la réputation ici est immense, avait même été prononcé; en même temps, de jeunes universitaires auraient été détachés en mission pour étudier les diverses institutions du Japon. On imagine difficilement en France l'effet produit par ces propositions. Un début de réalisation de ces projets semble dès maintenant acquis, puisque le Gouvernement français a décidé l'attribution d'une somme importante à la construction d'une Maison de France à Tokyo.

UNE RÉCEPTION CHEZ UN DAÏMIO

4 février.

L'art de recevoir est une des traditions les plus chères aux Japonais qui savent y déployer une ingéniosité et un tact incomparables. Le Maréchal en a eu aujourd'hui une preuve nouvelle chez le comte Hisamatsu, chef d'une illustre famille de daïmios, qui l'avait invité à venir prendre le thé chez lui. Le comte est un ancien attaché militaire en France et nous l'avions rencontré plusieurs fois en uniforme ces jours derniers. Mais aujourd'hui il reçoit en kimono, ainsi que toute sa famille et ses conseillers groupés autour de lui. Ceux-ci sont des membres de son clan; et quelques-uns, le général Akayama, par exemple, ses supérieurs dans la vie publique; mais, ici, chez lui, il les tutoie selon l'antique usage alors qu'ils lui parlent avec respect.

Le rez-de-chaussée de la maison est européen; le premier étage japonais : par les fenêtres on aperçoit un exquis jardin, formant le premier plan d'un large horizon prolongé jusqu'à la mer.

Et voici les invités dans une pièce japonaise : à leurs yeux européens, elle paraît basse, nue et démeublée; des murs de papier, de grands panneaux à glissière servant de portes, un demi-jour seulement. Aucun luxe extérieur, mais un raffinement extrême dans toutes choses, dans la soie des coussins, dans la finesse des nattes, dans la perfection des boiseries sans moulures, une impression de fini et de netteté dans un cadre très simple.

Tout le monde s'est agenouillé autour des braseros : une belle fille, vêtue d'une robe à grands ramages bleus et rouges, entre lentement pour venir s'accroupir devant une grosse bouillotte où chante l'eau du thé

On s'est tu. Alors, avec des gestes de prêtre à l'autel, elle prend d'abord la longue cuiller d'ivoire, ébouillante un bol de grès, y verse un peu d'eau chaude, un peu de poudre de thé vert et bat vivement le mélange. Et quand cette aimable cuisine est faite, une femme auprès d'elle prend le bol et le porte comme une offrande au plus illustre des hôtes; elle s'agenouille et s'incline, le front jusqu'à terre.

Ainsi huit fois, elles recommencent les mêmes gestes à

l'adresse de chacun ; et on ne sait pas bien ce qui était le plus touchant, de tant de grâce puérile ou du génie de cette race qui sait transformer de si humbles détails en une cérémonie presque auguste.

Dans une pièce attenante, deux peintres « écrivent » maintenant pour le Maréchal, par terre, des Fuji, des bêtes et des plantes ; à côté d'eux, dans des vases de toutes formes, deux artistes font des « arrangements de fleurs, » une branche verticale qui représente le ciel, une autre horizontale qui est la terre et la troisième inclinée qui est l'homme ; ils tordent les branches, les allègent des feuilles inutiles, referment une fleur trop épanouie ; quel autre peuple s'amuse ainsi avec les fleurs ?

Enfin pour la joie de ses hôtes, le maître a sorti de leurs cachettes où elles dorment, quelques-unes des merveilles qu'il possède : des brocards, de vieilles peintures, deux signées du grand Korin, des grès précieux, des laques, des porcelaines, tout le nécessaire d'une toilette féminine. Et puis c'est le retour dans le salon du rez-de-chaussée ; des fauteuils si profonds que la vue seule est un repos ; des meubles, des peintures d'Occident ; on passe des sandwiches, des boissons d'Europe ; seulement, il y a dans une alcôve à demi-obscure, dressée sur un chevalet, l'armure des Hisamatsu ; et le casque qui la surmonte est si effrayant dans l'ombre, qu'on croit voir l'apparition soudaine d'un ancêtre mécontent, fronçant le sourcil à ce luxe moderne.

LE BALLET TRICOLORE

Un soir, au Théâtre Impérial, la municipalité de Tokyo a offert une soirée de gala en l'honneur du Maréchal : c'était une sorte de ballet composé en son honneur.

La scène représente d'abord l'aspect qu'avait, il y a 40 ans, la campagne de Mousashino : au bleu clair de lune, des faucheuses en robe bleue dansent et chantent :

« Notre maison touche à une futaie de pins et est proche de la mer : le mont Fuji se montre tout près et pas une hutte ne la cache à nos yeux. Dans cette campagne, on entend seulement le cri des oies sauvages qui passent dans le ciel et les chants amoureux des insectes. »

Au 2e tableau, la neige tombe sur le château de Yédo, cons-

truit à l'époque des Tokugawa, dans la plaine de Mousashino. Et de blanches mousmés chantent encore :

« Yédo devient prospère ; les daïmios rendent hommage au Shogun ; les flocons de neige tombent : les serviteurs marchent en secouant la blanche neige de leurs piques ; les hommes et les chevaux vont en cortège, blancs comme les cigognes. »

Enfin c'est la ville actuelle de Tokyo, l'ancien Yédo, et c'est le jour des cerisiers rouges et les rouges mousmés chantent et dansent encore.

« Les champs d'autrefois, disparus comme les rêves, sont devenus Tokyo, la belle ville des cerisiers : nous nous félicitons ensemble maintenant de tout notre cœur d'avoir la grande joie de recevoir l'honorable hôte dans cette ville de Tokyo. »

Alors, les bleues, les blanches, les rouges, toutes réapparues, forment sur la scène un énorme et vivant drapeau, pendant que toute la salle, debout et tournée vers l'avant-scène du Maréchal, l'acclame au son de *la Marseillaise*.

Le 25 janvier, le Maréchal a cessé d'être l'hôte de la Cour pour devenir celui du Gouvernement.

La veille il est allé prendre congé du Prince Régent et le remercier des nombreuses attentions qu'il a eues pour lui. Le Prince a reçu le Maréchal dans cette même salle du Phénix où il l'avait accueilli à son arrivée : il fait allusion aux heureux effets que ne manquera pas d'avoir cette visite, et lui adresse ses meilleurs souhaits de voyage.

MOMOYAMA

Kyoto, 6-14 février.

L'empereur Meiji, le fondateur du Japon moderne, a son tombeau près de Kyoto, en un lieu appelé Momoyama, ce qui veut dire « la montagne des Pêchers. »

Le Maréchal a voulu aller s'incliner devant la tombe du Grand Empereur, dès le premier jour de son séjour ici.

Il fait un temps de Toussaint, gris et pluvieux. Nous arrivons dans un parc admirable, tout en pente : malgré la saison, les arbres sont verts autour de nous; nous voici maintenant près d'une cuve de pierre où court une eau limpide : c'est l'eau lustrale dont il faut, pour continuer notre pèlerinage, purifier nos mains.

Une balustrade de granit très simple enferme une vaste cour, et au delà, adossé à la colline, au milieu de l'escalade des arbres, dominant comme une forteresse tous ces chemins, toutes ces places, et la ville embrumée qui apparaît dans la trouée des arbres, un noir tumulus énorme, formé de gros galets ronds; c'est sous ce tas fabuleux de pierres que dort Mutsu Hito, divinisé sous le nom de Meiji.

Dans la cour, il y a deux nattes étendues par terre : la plus proche du tombeau pour le Maréchal, ceux qui l'accompagnent ne doivent pas dépasser la seconde. Une longue minute il reste découvert devant l'austère sarcophage de l'Empereur-Dieu.

Dans le même parc, en un site voisin et semblable, sous un pareil amoncellement de galets, l'Impératrice est ensevelie.

VISITE DE KYOTO

Après Kyoto, la monotone ville moderne, c'est une joie de trouver le vieux Japon. L'alignement de toutes les petites maisons de bois, de boutiques pittoresques le long des rues étroites, fait songer à quelque foire immense et joyeuse. Certes, cette ville-là pourrait, comme toutes les villes japonaises, disparaître sans laisser d'autres ruines qu'un tas de cendres : pas une maison de pierres, rien de durable, et cependant, depuis des siècles, sans rien changer des dispositions et des proportions, les Japonais reconstruisent les mêmes demeures fragiles qui ne durent en moyenne qu'une vingtaine d'années. Peut-être cette immutabilité d'aspect et ce sentiment d'éphémère durée donnent-ils à Kyoto ainsi qu'à toutes les villes du Japon épargnées par la contagion de l'Occident leur charme si prenant.

Ainsi le Maréchal a vu le monastère du Nishi Honganji, ses salles aux panneaux d'or patiné, entr'aperçues dans la demi-lumière d'un jour finissant, ses sanctuaires d'ombre et d'or, où les colonnes d'or et de laque éclairent seules le mystère où se cachent des richesses et les dieux étranges; le Nijo somptueux, sorte de rêve de beauté dorée, l'ancien palais de l'orgueilleux Shogun Tokugawa; et non loin, symbole de l'humble place que tenait l'Empereur dans son empire, le modeste Gosho, l'ancien palais impérial, pauvre à côté de tant d'éclat.

Et il a vu au pied du Mont Hiei, le Shugakuin, le merveil-

leux jardin impérial du XVIIe siècle ; la vue s'y prolonge sur la plaine de Kyoto, sur les montagnes qui l'environnent et vers la droite jusqu'à des hauteurs couvertes de neige.

Pour que personne ne puisse modifier les perspectives en déboisant ou en plantant d'autres essences, la Cour a acheté toutes les collines qui composent cet horizon. Rien n'est abandonné au hasard : les pelouses ne sont pas d'herbe, mais de mousses rousses et vertes, choisies et cultivées; les arbres sont émondés feuille à feuille, aiguille par aiguille pour alléger leur feuillage : pas d'arbres sculptés comme nos hêtres et nos chênes, mais des branches légères, plates, disposées par étages, superposées comme des toits de pagode, l'air et la lumière circulant entre elles; la couleur des sables est variable et voulue; les pierres choisies pour leur forme et leurs teintes, les couleurs d'arbres ou de plantes juxtaposées avec un art de peinture : à côté du vert profond des camélias, ces grosses touffes égales d'azalées, semblables, dans ce jour de printemps, à de gros rochers polis recouverts de varech jaune; ici, une lanterne de pierre ou de bois verte ou rouge; là, une petite demeure japonaise grise, un pont courbé : on a l'impression d'un paysage pensé, ou plutôt d'un tableau composé d'un pinceau savant; et cependant tout est si librement traité et avec tant d'amour qu'on ne connaît pas un instant l'agacement de voir martyriser la nature.

Et puis ce furent les divins cimetières épars dans la forêt et quelques-uns des 3 000 temples de Kyoto : le Saujusangendo, le temple des mille Kwannons, pareilles avec leurs bras innombrables à une armée de crabes ou d'insectes d'or; le Chioin écrasé sous son toit dessiné sur la soie du ciel comme un incompréhensible caractère chinois, le Kitano, le Kinkakuji, chacun recouvert de ces toits splendides, pesants et épais, formés de millions de petits morceaux d'écorce de cèdre, de façon que des mousses vert de gris ou dorées puissent les décorer; mais surtout un soir de lune pleine, le Kiomizu Dera, le temple échafaudé au-dessus d'un abîme vert et de la ville invisible, près d'une source miraculeuse et bruyante, pendant qu'on entendait seulement le claquement des socques de bois des pèlerins et le son d'une cloche qu'ils agitaient pour appeler les esprits inattentifs dans l'ombre du temple.

LE SEUL FRANÇAIS DE KYOTO

Il n'y a qu'un Français à Kyoto : il connaît sa ville et l'aime avec une étrange passion. C'est le curé de la cathédrale, le Père Aurientis, des Missions étrangères.

Il est arrivé au Japon en 1878, le jour de Noël; il a aujourd'hui soixante-sept ans; quand on lui demande s'il est jamais retourné à Montauban, sa ville natale, il répond : « Comment pourrais-je quitter ce pays-ci? il est si prenant ? »

Au physique, grand, fort, de larges épaules, une grande barbe blanche étalée sur la redingote, chauve, des yeux droits et bons derrière les lunettes d'or; au moral, l'homme le plus cultivé, au courant de tout le mouvement intellectuel français, jugeant les choses, les hommes et leurs œuvres avec une étonnante indépendance. Il vit heureux et aimé au milieu de ses six cents catholiques, tous aisés, dit-il.

Mais ce qui augmente davantage encore notre respect pour cet homme de bien, c'est qu'il est ici le champion de l'influence française; c'est grâce à lui qu'à Kyoto, le titre de Français donne droit au meilleur accueil, que la France est connue et aimée : il est professeur de français et de littérature française au collège et à l'Université Impériale de cette ville; depuis vingt ans, chaque jour, il fait ses cours : il a parfois jusqu'à six heures de leçons dans la même journée : plusieurs milliers de Japonais ont appris notre langue sous sa direction. Tous nos compatriotes passant ici viennent le consulter, l'interroger sur ce Japon qu'il connaît si bien et aime tant : il connaît MM. Painlevé, Hovelacque, Migeon, Ulrich Odin; il a été le documentateur et l'inspirateur de tous ceux qui ont écrit ou travaillé au Japon; il fut le guide de tous les officiers venus ici pour y apprendre la langue : les généraux Le Rond, Corvisart, Duval sont ses élèves.

Qu'il pardonne à l'auteur de ces lignes de parler ici de lui : mais comme tous ceux qui le connaissent, il regrette qu'on ait l'air d'ignorer tant de services accumulés et voudrait voir sa boutonnière fleurie du rouge ruban qui signale les bons serviteurs du pays.

DINER JAPONAIS

Le maire de Kyoto, M. Taitaro Mabuchi, a eu l'heureuse idée, pour rompre la monotonie des réceptions officielles, d'offrir au Maréchal un dîner japonais.

C'est dans une de ces délicieuses maisons de papier qui s'étagent au pied des hauteurs boisées et regardent comme des visages aux grands yeux ouverts la montagne, sa forêt et les toits des pagodes.

L'intérieur est semblable à tous les autres : même nudité, même netteté méticuleuse, même raffinement dans de simples choses. En entrant, il nous faut nous déchausser pour ne pas souiller les nattes; il n'y a d'exception que pour le Maréchal. Tous les convives s'accroupissent autour de la pièce sur les coussins, les Japonais et les Japonaises sur leurs talons et nous à la turque. Pour le Maréchal, à la place d'honneur, devant le toconoma, qui est une sorte d'alcôve où pend un kakimono rare, un fauteuil et une table. Il a, à sa droite, par terre, le général Shiki, le commandant de la division de Kyoto, en kimono.

Alors le maître de la maison entre et se prosterne trois fois : « Nous avons humblement fait ce que nous pouvions pour vous honorer ; maintenant vous êtes chez vous et c'est nous qui sommes chez vous. »

Et voici comme des oiseaux des îles, ou peut-être des fées ou des fleurs, une douzaine de petites filles, des geishas, qui entrent apportant devant chaque hôte la petite tablette basse pour la dînette japonaise; toutes petites, toutes peintes, une tache écarlate sur la seule lèvre inférieure, une coiffure compliquée et laquée : elles ont des robes à grandes fleurs éclatantes avec d'invraisemblables ceintures derrière le dos ; elles glissent, les pointes des pieds fermées; à chaque pas, on voit au bas de la robe dépasser la chaussette blanche à orteil détaché.

Et elles apportent à chacun d'étonnantes choses dans de petites tasses de laque ou de porcelaine : des brins d'herbe, un peu de soupe de tortue, des tranches roses de poissons crus, grosses comme des dominos, des huîtres extraites de leurs coquilles et lavées à l'eau douce, un tout petit peu de sauce brune, des confiseries en farine de haricot, d'autres choses inconnues, et pour manger tout cela, une paire de baguettes :

et l'on pique à droite, à gauche, par curiosité. Maintenant que tous les plats sont là, elles s'accroupissent devant les invités, et elles rient, elles rient; elles leur apprennent à tenir leurs baguettes, à tremper ceci dans cela : et elles parlent, elles parlent par signes ou à l'aide d'amis japonais qui savent le français : ainsi on apprend qu'elles s'appellent Pomme, Fleur de Prunier, Jade ou Plaisir de Vivre, qu'elles ont douze, quatorze ou quinze ans, que les Français ont les ongles longs et que c'est bien étonnant, qu'à Paris il y a de jolies femmes élégantes mais qu'elles ne savent pas où est la ville merveilleuse, qu'elles voudraient avoir plus tard trois ou quatre enfants, mais surtout des fils...

Et tout à coup, elles disparaissent en silence : deux joueuses de shamisen se sont accroupies dans le fond de la pièce et quatre de nos petites amies de tout à l'heure réapparaissent pour danser « le départ pour la promenade autour de la montagne ; » elles ont laissé pendre leurs kimonos au-dessous de la ceinture, en sorte que, serrés d'abord autour des jambes, ils s'étalent ensuite sur les nattes blondes, formant autour d'elles comme une base par laquelle elles semblent mieux reposer sur le sol : elles se détachent sur un paravent d'or mat.

Il fait sans doute encore froid autour de la montagne, car elles couvrent avec mille grâces leurs têtes de voiles légers ; puis les voilà parties à petits pas rythmés en promenade autour de la pièce, au long refrain antique des chanteuses : Iô, iô, iôo... ; elles se rencontrent, se saluent, se sourient, se baissent avec le geste de cueillir une fleur et maintenant voici que le soleil doit avoir vaincu la première fraîcheur, elles ont ouvert leurs éventails et s'en éventent ; et quand c'est fini, elles se prosternent profondément et reviennent, dociles, verser le saké dans les coupes de poupées et apporter les bols de riz qui sont le signal de la fin du repas.

Alors, selon l'étiquette, le maître de maison vient s'asseoir devant chaque hôte : il remplit une coupe de la légère eau-de-vie japonaise et l'offre : l'invité la porte des deux mains à son front, la boit, la trempe dans un bol d'eau chaude et la tend, remplie, au maître de la maison qui la boit à son tour.

C'est tout ; maintenant, les petites geishas se précipitent pour aider à remettre les vêtements, les chaussures ; et longtemps, à la porte de la maison heureuse, elles s'inclinent avec des rires

joyeux et sains en criant : « Sayonara, » l'« au revoir » japonais, jusqu'à ce que les autos aient disparu.

II

OSAKA ET KOBÉ

15-19 février.

Le Maréchal avait quitté Kyoto dans la matinée du 15 février : de l'hôtel à la gare, c'est-à-dire sur trois kilomètres environ, plus de 40 000 enfants agitaient encore joyeusement de petits drapeaux tricolores et japonais : de proche en proche, au fur et à mesure que les autos arrivaient à leur hauteur, il semblait qu'un souffle les fît frémir : on eût dit d'un parterre de fleurs blanches, rouges et bleues.

Après un court voyage en chemin de fer, le maréchal arrivait à Osaka. Au milieu de la foule enthousiaste, il atteint le château et monte à son sommet : c'est une forteresse pyramidale, faite d'un amoncellement cyclopéen de rochers énormes. De là-haut la vue s'étend sur Osaka. Ici, nouvel aspect inconnu : alors que les toits de Kyoto vus des hauteurs apparaissent égaux, gris, plats, sans cheminées, ici, partout alentour, des gratte-ciels, des usines, des grands ponts métalliques, des maisons de béton, des grues géantes, des cheminées innombrables perdues dans la brume lointaine : un lourd nuage de fumée noire traîne sur la ville : ce n'est plus le Japon d'hier.

A la mairie, même impression : un immense monument américain, aux larges escaliers, aux parois de stuc, plusieurs ascenseurs ; le déjeuner a lieu dans un hall immense ; dans l'immense assistance de plus de 400 personnes, pas un kimono : rien que des hommes d'affaires.

Et cependant un tout petit détail rappelle l'aimable pays où se déploie toute cette jeune activité : il donne à cette journée passée dans ce milieu moderne une saveur spéciale : alors qu'au commun des mortels on offrait quelque volaille, à la table d'honneur on servait de la cigogne : c'est l'oiseau symbole de la longévité, il apporte bonheur et longue vie à ceux qui en mangent. Que les bons Français soient satisfaits, le Maréchal en a mangé !

Le soir, d'assez bonne heure, le Maréchal arrivait à Kobé, le

grand port d'Osaka. Une foule énorme l'attendait; et quand il parut, sur tout son passage, ce fut une acclamation sans fin, un véritable triomphe : les barrages étaient rompus, les enfants, les éternels enfants japonais, au premier rang, la foule ouvrière qui les entourait, se précipitaient vers son auto; avec la plus grande peine, à toute petite allure, à coups de corne et de claxon, il arriva enfin à sa demeure, couvert de fleurs et de drapeaux tricolores et français. De sa fenêtre qui donnait sur le port, il put alors contempler, au premier plan, la foule pressée des jonques et plus loin, dans la baie, sur une mer grise et sous la pluie monotone, la légion des grands vapeurs.

MIYAJIMA

Le Maréchal arrivait le 16 février au soir à Miyajima, l'île sacrée : il y a passé deux jours de promenade et de repos.

Nul lieu en effet ne convient mieux pour une halte tranquille au cours du long voyage : par ces jours de soleil, avec la ceinture d'une mer émeraude, les temples enfouis dans la montagne sous l'ombre légère et diffuse des pins, avec le fond violet et proche des montagnes de Nippon, elle est bien l'oasis rafraîchissante où tous les pèlerins de la vie trouvent l'apaisement et la joie : elle est bien « l'île de la douceur » Les animaux eux-mêmes n'y connaissent pas la peur : les biches, les pigeons, sur le sable rouge des grèves, viennent manger dans la main des promeneurs; on a voulu même en chasser la douleur humaine puisqu'il y a cinquante ans, on ne pouvait ni y mourir ni y naître.

Le Maréchal a visité le temple lacustre; et devant le grand tori rouge qui est comme la porte ouverte de l'île sur la mer, au milieu des prêtres shintoïstes, il a vu danser pour lui en d'étranges et somptueux costumes l'antique danse sacrée de la Victoire.

De Miyajima, il est allé à Edajima, une île voisine, visiter l'École Navale japonaise. Il faisait, ce matin-là, délicieusement froid; le soleil mêlait sa joie à celle des choses, des îles fortunées, de la mer bleue. Il s'y est rendu sur l'un des derniers croiseurs construits par le Japon, le « *Kiku*, » accompagné de l' « *Aoi*. »

Il passa la revue des huit cent cinquante élèves, visita l'École, salua la photographie des équipages qui se sont fait

couler à Port-Arthur pour embouteiller le port et assista à un jeu terrible et brutal : le Botaoshi ; et, pour le saluer au départ, ces hommes essoufflés, sanglants, meurtris, alignés sur quatre rangs entonnèrent à pleine voix *la Marseillaise* que l'écho de la montagne répétait longuement, et l'hymne, en passant par leur bouche semblait l'expression du courage et de la vaillance enfermés dans leurs cœurs.

Pour rentrer à Miyajima, le Maréchal est monté à bord du *Nagato*, battant pavillon de l'amiral Totchinai, commandant la 1re flotte japonaise : c'est un cuirassé géant, qui fait partie du fameux programme naval japonais, dit programme 8-8 : il a été construit tout entier au Japon.

... Pendant le déjeuner, dans la salle à manger de l'amiral, les yeux des Français ne pouvaient quitter, sous une vitrine, une sorte de relique en argent : c'était le modèle des anciens bateaux de guerre japonais, à rames. Ils songeaient sans doute à l'effort de volonté qu'il a fallu à ce peuple, pour être capable en si peu d'années de construire de tels monstres, mais surtout à l'avenir...

DANS LE DÉTROIT DE TSUSHIMA

19 février.

Le Maréchal s'est embarqué ce soir, à Shimonoseki, à destination de la Corée.

La route de Miyajima à Shimonoseki, qui longe les grèves, s'est embellie d'un dernier tableau.

En longeant la baie de Yu, de la fenêtre de son wagon, il a passé une revue navale : trois cuirassés : le *Nagato*, son frère le *Mitsu* et l'*Ise;* trois croiseurs de bataille : le *Kongo*, l'*Hiei*, le *Kirishima;* enfin, trois croiseurs légers : le *Kuma*, le *Tama* et l'*Oi*, rangés en bataille pour le saluer une dernière fois.

C'est sur ce spectacle de puissance, magnifié par tout l'or et la pourpre d'un long crépuscule, que s'est terminé le séjour du Maréchal dans le vieux Japon.

ANDRÉ D'ARÇAIS.

(A suivre.)

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

HERR BALLIN[1]

Pendant l'été de 1911, le hasard m'avait conduit à Cherbourg pour une période de manœuvres. C'était la semaine d'Agadir. A cette époque, le paquebot allemand qui faisait le service de New-York relâchait une heure à Cherbourg pour y embarquer des passagers. Cette semaine-là, qu'allait-il faire? Il parut à l'heure ordinaire, avec une imperturbable ponctualité d'horloge. Il stoppa hors de la jetée, trop étroite pour le recevoir. Il faisait un temps admirable, qui rendait plus sensible encore la vague angoisse de nos âmes. Je vois toujours le monstre, calme, sûr de lui, dans une gloire de couchant de septembre, redoutable et énigmatique, pareil à un petit nuage qui, dans un ciel serein, peut présager l'orage. Il passa. Mais je ne pus oublier la silhouette de mauvais augure. C'était un paquebot de la *Hamburg-Amerika*, et, comme il s'éloignait en maître de la mer, j'évoquais en pensée des souvenirs de jeunesse, Hambourg, le port grandiose et l'éclatant Alster, ce lac patricien, parcouru de barques de fête et environné de villas, et l'ambitieuse maison du *Damm*, où j'avais lu jadis la devise orgueilleuse : « *Mein Feld ist die Welt*, mon champ est l'univers. »

Or, la *Hamburg-Amerika*, et cette flotte et l'essor splendide de Hambourg même, tout cela, c'était un homme, l'homme qui s'était fait cette audacieuse devise et avait le droit de la

(1) Bernhard Huldermann, directeur de la Hamburg-Amerika Linie : *Albert Ballin*, 1 vol. in-8, Berlin, G. Salling édit., 1922. — Cf. Alfred von Tirpitz, *Erinnerungen*, 1 vol. in-8, Leipzig, K. F. Kœhler édit., 1919.

porter, l'ami de l'Empereur, Albert Ballin. Que ne disait-on pas sur cet être singulier qui, sans pouvoir officiel, avait fait de si grandes choses, dont le monde entier s'occupait sans le connaître, et qui, soit en paix, soit en guerre, passait pour un des confidents intimes de Guillaume II? Ballin, de son vivant, avait déjà sa légende. Il est mort dans des circonstances demeurées mystérieures. C'est donc avec une vive curiosité que j'ai lu l'ouvrage qu'un témoin bien informé, M. Huldermann, successeur de Ballin à la direction de la *Hamburg-Amerika-Linie*, vient de consacrer à son ami (1). Si ce n'est pas un chef-d'œuvre, c'est un document qui renseigne à la fois sur l'histoire et sur ce qui préoccupe le public allemand : double raison pour nous intéresser.

Du reste, si l'auteur s'en était soucié, il n'y a pas de plus beau roman que celui de l'obscur petit juif de Hambourg, devenu le familier et le conseiller du Prince! Sans doute, on avait vu Louis XIV se promener à Marly au bras d'un Samuel Bernard ; mais c'était un peu la scène de don Juan et de Monsieur Dimanche : vingt millions valaient bien une politesse du Grand Roi. Tout autre était l'intérêt qui attachait Guillaume II au fameux directeur de la *Hamburg-Amerika*, et qui explique l'espèce de camaraderie dont le souverain affectait de régaler le marchand. Rien n'exprime mieux que ces relations le caractère de ce qu'on appelle chez nos voisins le *Neuer Kurs*, et la nuance de l'Allemagne nouvelle à partir de sa dernière évolution commerciale. De tels rapports, du temps de Bismarck, eussent été impossibles. Il ne tenait qu'à Ballin d'abjurer, s'il l'avait voulu, et d'obtenir en échange quelque titre de noblesse; comme M. Krupp von Bohlen, il pouvait devenir Ballin de quelque chose. Il déclina toujours cet injurieux honneur. L'orgueil le sauva d'une platitude et le mit au-dessus de la vanité. A rester ce qu'il était et à triompher comme juif au milieu de cette caste de hobereaux si superbes, il devait éprouver une dilatation d'amour-propre. Quelle âpre jouissance de supériorité!

J'ignore dans quelle mesure le patriotisme local et le génie de Hambourg déterminèrent son caractère et commandèrent

(1) Cf. l'article de M. Maurice Pernot dans la *Revue* du 15 janvier 1920. C'est M. Huldermann qui disait à notre collaborateur : « *Jamais vous ne verrez la couleur de notre argent.* »

ses idées. Hambourg est une république très jalouse de ses libertés. Son maire tient comme un doge de Gênes à son titre de Magnificence. Mais Ballin ne fut jamais des « Messieurs de Hambourg. » Ce qu'il tient de plus clair de l'éducation républicaine, c'est le goût de l'indépendance et la méfiance de l'État. « Si j'avais mené mes affaires comme le Gouvernement fait les siennes, il y a belle lurette que j'aurais fait faillite, » était un de ses axiomes favoris. La guerre n'était pas faite pour modifier son opinion.

C'était un petit homme de labeur acharné et de santé délicate, le dernier-né de sept enfants, et qui avait reçu par les soins d'une mère tendre des goûts d'une réelle distinction. Son âme était sensible au beau; jeune, il jouait du violoncelle. Mais de bonne heure l'ambition remplaça toute autre passion : l'exercice de la puissance devint l'objet exclusif de sa faculté esthétique. Il aima l'action pour elle-même, en artiste. Il n'était pas fait, comme il dit, pour jouer les seconds violons. Ses débuts avaient été durs. A dix-sept ans, par la mort de son père, il se trouvait chef de famille. Ce père végétait, dans un vieux quartier de Hambourg, d'un petit service d'émigration pour l'Amérique, qu'il exerçait pour le compte d'une ligne anglaise, la ligne Carr. Les bureaux, étroits et noirs, occupaient le rez-de-chaussée de la maison de famille. En ce temps-là, aux environs de 1875, il n'y avait presque point de navigation allemande; l'Angleterre détenait le monopole des mers, et était bien loin de prévoir que personne fût en état de le lui disputer. L'immense mouvement d'émigrants qui chaque année quittaient une Allemagne trop pauvre, ne profitait qu'à elle seule; elle les cueillait à Hambourg pour les conduire à Liverpool et les embarquer de là pour les États-Unis.

Pendant une douzaine d'années, d'abord pour le compte de la ligne Carr, puis de la Compagnie Morris, le jeune Ballin demeura au service d'entreprises anglaises, comme un officier de fortune dans les rangs d'une armée étrangère. Il y déploya des talents extraordinaires de souplesse et d'assimilation, des facultés de travail quasi illimitées; il y noua d'utiles relations, et y contracta cette connaissance du caractère anglais, qui devait être bientôt la plus redoutable de ses armes.

Sans dessein arrêté, il tâtait l'adversaire, en prenait la

mesure, en surprenait le fort et le faible. Il n'était encore qu'un employé à 10 000 marks par an. Cependant, à vingt-neuf ans, en 1886, lorsqu'une Compagnie allemande de Hambourg, la *Hamburg-America Packetfahrt*, absorba la Compagnie Morris, et en même temps le jeune Ballin, celui-ci avait déjà une somme d'expérience, une pratique des hommes et des choses, un ensemble d'idées enfin, qui devaient faire de lui le plus précieux des auxiliaires, et bientôt le chef désigné de toute l'entreprise.

La *Packetfahrt* était une société déjà vieille d'une quarantaine d'années, mais demeurée jusqu'alors une ligne de quatrième ordre. Elle était conduite avec moins de prudence que de timidité. L'une des dernières parmi les Compagnies transatlantiques, elle avait renoncé à la navigation à voiles. Elle ne renouvelait plus un matériel déjà vieilli et démodé. En moins de quinze ans, tout changea. Ballin, dans cet intervalle, avait fait de la *Packetfahrt* une Compagnie de premier rang. A la fin de 1913, la situation était la suivante : au lieu de 22 navires, la flotte en comptait 172, le tonnage avait passé de 60 000 tonnes à un total de plus de *quinze cent mille*. Le capital, accru de 15 à 157 millions de marks, avait plus que décuplé. La Compagnie desservait un réseau de *cinquante-neuf lignes* sur les diverses mers du globe. Elle avait construit ou acheté 269 vaisseaux, soit une moyenne de dix par an, elle en avait revendu cent. Dès l'année 1902, elle se trouvait en mesure de négocier le rachat de la Compagnie Cunard. L'affaire n'échoua que par le *veto* d'Édouard VII.

Bien entendu, il serait absurde de rapporter ce prodigieux bilan au mérite d'un seul homme. Ballin utilisa merveilleusement les circonstances. Le moment où il arriva aux affaires coïncida avec celui d'un extraordinaire développement industriel, dont on sait que l'Allemagne obtint une large part, grâce à la découverte de la *minette* lorraine. Partout s'étendait le règne du fer : le monde s'équipait à la moderne. D'immenses entreprises de voies ferrées, la construction du *Great Trunk* et du *Canadian Pacific*, celle du Transsibérien, des chemins de fer de Chine, de la ligne des Andes, exigeaient la production de prodigieuses masses de fer, des flottes gigantesques pour transporter ces masses. L'Allemagne, qui n'émigrait plus, ayant assez d'ouvrage pour occuper chez elle ses soixante millions d'hommes,

voulait en revanche pour les nourrir les produits des deux hémisphères. Ballin saisit avec génie l'esprit des temps nouveaux, et la transformation qui faisait de la vieille Allemagne une puissance industrielle.

Il mit à son service la flotte de ses désirs. Il observa l'un des premiers que la source de l'émigration se déplaçait vers l'Est, et draina au profit de Hambourg l'immense courant slave. Tout le servait, tout lui était occasion favorable. Nul n'était plus habile à exploiter les guerres. C'est dans ces moments-là qu'on lui vit faire ses beaux coups. La Compagnie traînait encore, vers 1895, quelques bâtiments archaïques, dont elle ne savait comment se débarrasser; la guerre hispano-américaine survint à propos pour Ballin : il vendit très cher à l'Espagne son vieux matériel et employa le bénéfice à la construction de modèles nouveaux. Il réalisa encore de beaux gains pendant la guerre du Transvaal et la campagne de Chine. Mais la plus profitable de ses opérations fut la vente au Gouvernement russe de plusieurs unités de l'escadre Rotjenswensky, qui allèrent s'abîmer devant la passe de Tsoushima. Cette année-là, la *Hamburg-Amerika* encaissa un *boni* de 37 millions.

Il apportait dans ces affaires un incroyable esprit d'audace et de décision, qualités qui presque toujours lui assurèrent le succès. Partout il prenait l'offensive. Ainsi, lors d'un voyage en Chine, pendant le cours de 1901, il notait l'immense avantage que possèdent les États-Unis pour le commerce du Pacifique, et il conclut : « Il n'y a pas un moment à perdre pour prendre les devants. » L'expérience l'avait convaincu que le plus fort risque, dans la lutte, beaucoup plus que le plus petit. Cet instinct lui avait dicté une de ses premières et de ses plus belles campagnes. Les Anglais, je l'ai dit, détenaient à Hambourg le monopole de l'émigration. Leur position était très forte, Ballin entreprit de leur montrer qu'elle n'était pas inexpugnable : il fit un mouvement tournant, et attaqua par la Norvège. En deux ans, il avait conquis les ports scandinaves. L'Angleterre alarmée se montra prête à causer; Ballin avait en mains des éléments de conversation.

Mais à cet esprit d'initiative, qui ne reculait devant rien, se joignait chez le jeune directeur une extrême souplesse à trouver des biais et des accommodements. « On me reproche, disait-il, d'être l'homme des compromis; on voit bien que ce sont des

gens qui ne sont pas présidents d'une société d'actionnaires ! » Je ne sais si la concurrence est, comme on l'a écrit, une loi de la vie des espèces : le fait est qu'elle est ruineuse dans le monde des affaires. En particulier, une affaire de navigation ne saurait soutenir la concurrence désordonnée de cent petites entreprises, où les gros, on vient de le voir, risquent plus que les petits. La guerre de tarifs, dans les affaires de transport, aboutit à la catastrophe. Vers 1885, le prix d'entrepont, pour le passage aux États-Unis, était tombé à 30 shillings; à ce taux-là, plus moyen de vivre pour personne : force était d'en venir à un système d'ententes. C'est là peut-être l'idée la plus féconde de Ballin, et celle qui lui valut entre toutes sa haute situation dans le commerce international. Il inaugura d'abord avec quelques compagnies rivales ce partage connu des Anglais sous le nom de *pool*, c'est-à-dire un partage des affaires et des bénéfices selon des conventions définies. Au bout de vingt ans d'efforts, un *pool* général embrassait à peu près toutes les lignes de navigation qui circulaient dans l'Atlantique, la Méditerranée et jusque dans les mers de Chine et du Japon. Un contact permanent entre les compagnies avait fini par remplacer des rivalités désastreuses. Des règles diverses étaient établies par catégories de transport, pour les voyageurs, les émigrants et pour les marchandises. Le siège central était Iéna. Ce fut le chef-d'œuvre de Ballin. « Il n'est de bon accord, disait-il, que celui où tout le monde croit faire une bonne affaire. » Ce marchand avait dans la tête de la diplomatie pour plusieurs chancelleries.

Enfin, à ce génie des vastes combinaisons, se joignait, comme chez tout vrai chef, le goût et le soin du détail. Rien ne lui échappait. De ses notes de voyage, à côté de remarques de tout ordre sur les hommes, l'industrie, les affaires, j'extrais les observations suivantes :

Naples, à bord du *Kiautschou*, le 10 janvier 1901. — Les vingt-cinq pieds supplémentaires ajoutés aux cales de ce navire, sont un grand progrès sur le *Hamburg*. En revanche, la décoration du salon est moins bonne : les boiseries sont mal faites et, comme elles sont blanches, elles sont d'un entretien coûteux. Il n'y a même pas de verrou aux armoires, de sorte que, pour empêcher les portes de battre, par temps de roulis, les garçons ont recouru à l'invention géniale d'une cuiller à thé glissée dessous...

Colombo, le 24 janvier. — Je note la liste suivante de *desiderata* : 1° La lingerie de 2e classe est beaucoup trop petite; dans une cabine, il y avait un drap troué. 2° Salon des dames de 2e classe : les banquettes sont recouvertes en peluche; sous les tropiques, cela devient intolérable. 3° La cabine du caissier trop petite. 4° Lavabo auprès du fumoir : il y faut une porte jouant dans les deux sens, comme sur le *White Star*, etc.

Ces détails paraîtront d'une minutie puérile. Mais aucune entreprise ne vit que par le détail. C'est par l'attention de tous les instants, par une réflexion assidue, qui portait aussi bien sur le type des navires que sur le rendement des machines ou l'entraînement des équipages, c'est par cette somme de travail et de perfectionnements que la direction de Ballin se montra inimitable. Comment ne pas admirer l'envergure d'un cerveau, capable d'embrasser le monde, et ne négligeant pas la cuiller sous la porte d'une armoire ?

C'est à l'année 1895 que remontent les relations de Ballin et de l'Empereur. Il s'agissait de la première « Semaine de Kiel. » L'Empereur devait inaugurer le canal sur le *Hohenzollern*, et deux navires de Brême et de Hambourg devaient porter ses invités à la suite du yacht impérial. Ballin réclama hardiment le premier rang pour Hambourg, puisque c'est sur son territoire que devaient se dérouler les fêtes. Guillaume II ne supportait pas une discussion en public; toute contradiction le troublait : Ballin se tut, au milieu de l'assemblée consternée. Il se rattrapa aux fêtes, où il déploya son talent d'organisateur fastueux; il y eut surtout un buffet froid qui fut un triomphe pour la *Hamburg-Amerika*. L'Empereur fut bon prince, et les rapports reprirent d'une manière que n'eût pas fait espérer ce regrettable début. La mer était la grande pensée du petit-neveu de Victoria. On était toujours sûr d'intéresser par là l'Empereur de l'« avenir sur les eaux. » Ballin était son homme : Guillaume II le soignait, comme un propriétaire d'écuries soigne le cheval sur lequel il compte pour le prix de la course mondiale. A chacun de ses passages à Hambourg, le monarque ne manquait pas d'aller voir l'armateur et ne dédaignait pas même de s'asseoir à sa table. Il l'invitait à Potsdam, lui adressait des télégrammes pour ses anniversaires. De son côté, Ballin avait fait de grands progrès dans le rôle de courtisan. Il donnait au souverain des chasses impériales dans les

bois de Lünebourg, dernier lambeau des antiques forêts germaniques, où l'on faisait des « tableaux » de trois cents sangliers. Il le consultait sur ses projets, lui soumettait ses vues sur ses prochains accords. L'Empereur répondait par des plans de navires, dessinés de son auguste main : c'était un de ses violons d'Ingres. De tous ses uniformes et de ses innombrables rôles, aucun ne lui plaisait autant que celui d'amiral. Pour lui être agréable, Ballin faisait construire ces paquebots géants, d'une vitesse-réclame et d'un luxe de palace, comprenant des théâtres, des salles de bal et des piscines, comme ce *Deutschland*, qui faisait la traversée de l'Atlantique en cinq jours, battait tous les « records, » et répandait dans toute l'Amérique le prestige du nom allemand. Pour répliquer aux *Olympic* et aux *Lusitania*, Guillaume II commandait les monstrueux *Imperator*. Il honorait de sa présence le baptême du *Bismarck* et, dans son impatience, arrachant des mains de la marraine la bouteille de Champagne, il la brisait d'un geste vainqueur contre l'étrave.

Ne sourions pas trop de ces manifestations. Elles n'étaient pas inutiles pour orienter vers la mer les imaginations d'un peuple de plantigrades, ou pour y réveiller les souvenirs d'un passé maritime. En effet, la marine allemande n'est pas une fantaisie personnelle de Guillaume II : pendant la guerre de Cent ans, tandis que l'Angleterre s'efforçait de devenir une nation continentale, l'Allemagne a été une grande Puissance maritime. Sa fameuse Hanse, qui groupait plus de quatre-vingts villes, fut, jusqu'au temps de Charles Quint, la force de l'Empire. Ses comptoirs s'étendaient de Londres à Novgorod. Ce n'était nullement folie, de faire revivre ces temps de la grande Allemagne flottante et commerçante. Les croisières, que Ballin lança vers 1900 pour occuper ses navires pendant la morte-saison, étaient un admirable moyen de propagande : pour 600 marks, un mois en Méditerranée. Comment résister à cet attrait? La bourgeoisie allemande prenait le goût du large et s'étonnait de se retrouver le pied marin.

Mais il y avait un pays qui ne pouvait voir sans inquiétude l'avènement d'un si prodigieux rival. Hambourg en face de Londres, c'était Carthage en face de Rome. L'une des deux était de trop dans le monde. L'Angleterre s'en aperçut aux environs de 1900. Occupée par la guerre du Transvaal, elle découvrit soudain, après ce terrible effort, la menace qui venait

de surgir à côté d'elle, et tout le terrain déjà perdu sur les marchés de l'univers. Cette situation en elle-même était déjà dangereuse. L'Allemagne l'aggrava par la brutalité de son programme naval. C'est pour y faire contre-poids que l'Angleterre se rapprocha de la France et de la Russie; elle se tint sur ses gardes et ébaucha l'Entente cordiale.

C'est de cette époque que date le rôle politique de Ballin. Il regardait la guerre comme une lourde faute. « La plus *bête* des guerres, répétait-il souvent, quand elle fut déclarée : ce n'était pas la peine d'être un Bismarck pour l'empêcher. » Il se serait fait fort de dénouer la crise à l'amiable, lui qui savait si bien « fourrer dans le même bonnet » des crânes d'Allemands, d'Anglo-Saxons et de Français. Mais peut-être qu'il se flattait; cette fois, le tour de force passait sa virtuosité. Tout au moins fallait-il que d'autres ne se chargeassent pas d'exaspérer le conflit qu'il offrait les moyens d'apaiser.

C'est une lecture pleine d'intérêt, que le récit des efforts accomplis par Ballin à partir de 1908 pour conjurer la guerre. On se rappelle la situation : le Congrès de La Haye venait de finir sans solution. Le programme de Tirpitz mettait le malaise à son comble. Le Cabinet Asquith, qui ne rêvait qu'économies et réformes sociales, se voyait contraint à engager de nouvelles dépenses de *dreadnoughts*. Là-dessus, dans l'interview du *Daily Telegraph*, l'Empereur se répandait en plaintes contre l'Angleterre. En revanche, un mot malheureux de M. Winston Churchill, blessait cruellement la vanité allemande. Bref, c'était une succession d'aigreurs et de malentendus qui rendaient tous les jours l'atmosphère plus orageuse.

L'amiral Tirpitz prétend, dans ses *Mémoires*, que sa flotte n'y est pour rien, et que sans elle l'Angleterre eût attaqué plus tôt. Pour lui, le bon moyen d'avoir la paix avec l'Angleterre, c'était d'être assez fort pour se faire respecter. Plus l'Allemagne a de cuirassés, plus l'Angleterre lui montre de considération. La flotte allemande étant pour lui une garantie de paix, il pressait intrépidement le mouvement de ses constructions. Ce n'était pas l'avis de Ballin, qui connaissait son Angleterre et savait ce qu'est pour elle l'intangibilité de sa suprématie navale. Il savait aussi que l'Angleterre ne voulait pas la guerre, et il s'employa de tout son pouvoir pour arriver à un accord. Rien de plus instructif que ses négociations avec le

juif allemand de Londres, sir Ernest Cassel, le banquier d'Édouard VII, qui allait tous les jours chez lui faire son bridge ; Ballin adressait à l'Empereur un rapport quotidien de ces conversations, qui forment la partie la plus curieuse de l'ouvrage de M. Huldermann ; ce fut le prologue du voyage de lord Haldane à Berlin en 1912. Cependant, l'accord ne put se faire. L'obstination de Tirpitz rendit impossible la trêve, le *naval holiday* que souhaitait Ballin. Était-ce la faute de l'Angleterre? En juin 1914, M. Churchill était prêt à rencontrer Tirpitz à Kiel. A la fin de juillet, après l'ultimatum de l'Autriche, il disait, les larmes aux yeux, à Ballin, accouru à Londres : « Ah! mon ami, ne nous laissons pas acculer à la guerre ! »

La guerre, l'ambassadeur Metternich l'avait prédite au plus tard pour 1915, si l'Allemagne n'arrêtait pas ses armements. Les armements continuèrent, et la guerre éclata. Ballin et ses amis se flattaient de l'empêcher sans renoncer à leur politique. C'est là-dessus, je crois, qu'ils se faisaient illusion. C'est la politique allemande elle-même, qui était une menace pour l'Angleterre. C'est la flotte commerciale qui rendait nécessaire la marine de Tirpitz. Quelques mois avant la guerre, parut une brochure du docteur Plehn, inspirée, dit-on, par M. Kühlmann, et développant ce programme : « L'Allemagne puissance mondiale, et la paix. » (*Deutsche Weltmacht und kein Krieg.*) Mais, en réalité, c'est la *Weltmacht* qui rendait le conflit inévitable. Il était fatal que les deux impérialismes rivaux se rencontrassent un jour, comme deux navires de haut bord, pour décider à qui appartiendrait l'empire de l'univers.

Je ne puis résumer ici le rôle de Ballin pendant la guerre, l'activité qu'il dépensa pour l'organisation du ravitaillement et les efforts qu'il fit, n'ayant pu conjurer la crise, pour conjurer le désastre et liquider la guerre. Il fut l'âme du parti de la conciliation. Il assista avec douleur à la névrose collective qui poussa peu à peu son pays à l'abîme. Il avait connu tout de suite la folie sous-marine, et mesuré en revanche dans toute sa réalité le péril américain. Ses avis ne servirent à rien. Il avait vu détruire son œuvre, non par l'ennemi, mais par la sottise du Gouvernement allemand, qui avait interdit la vente des navires internés, et qui plus tard, stupidement, en ordonna le sabotage. Jusqu'au bout, il conserva la vue claire des réalités. Au moment de la paix de Brest-Litovsk, il écrit : « On s'agite pour séparer

de la Russie l'Ukraine, la Finlande et tous les peuples allogènes. Quelle folie ! Depuis le début de la guerre, je n'ai cessé de soutenir que notre but essentiel était de détacher la Russie de l'Entente, *afin de former avec elle un bloc assez puissant* pour tenir en respect l'Alliance franco-anglo-américaine. *Cette politique est plus actuelle que jamais.* Au lieu de cela, qu'allons-nous diminuer la Russie et l'émietter en une poussière de petits États indépendants ? Cela nous fera une belle jambe !... » L'Allemagne s'est ravisée depuis, et elle paraît suivre le conseil de Ballin. « On croit rêver quand on entend les gens parler de la guerre avec les États-Unis comme s'il s'agissait de la République de Saint-Marin ou du Montenegro. » C'était le triomphe de ce qu'il haïssait le plus au monde, l'esprit « vieille Prusse, » l'orgueil, l'ignorance, l'absurde dédain de l'adversaire. « On se croit dans une maison de fous, quand de tous côtés on vous parle de faire la guerre à la Hollande, au Danemark, à la Roumanie, à l'Amérique, comme d'une simple partie de plaisir. »

En septembre 1918, lorsque tout fut perdu, on l'appela enfin au Quartier-Général pour ouvrir les yeux à l'Empereur et le préparer à l'inévitable. Il en était à mille lieues. On lui avait fait prendre la retraite pour un succès ! On allait se retrancher dans les lignes Hindenburg, et là on aurait le temps de voir venir. Ballin ne put le détromper. Il réussit cependant à lui parler de paix, et ici encore je ne puis résister au plaisir amer de copier quelques lignes de son journal, qui font apprécier une fois de plus sa surprenante pénétration. « Je lui représentai qu'il fallait se mettre en rapports le plus tôt possible avec Wilson, qui ne poursuit pas de buts de conquête en Europe, et qui est un idéologue. Si les choses traînaient en longueur, il se formerait autour de lui un parti de la guerre, et alors, *adieu la paix des idéologues.* » C'était le 5 septembre. Deux mois plus tard, tout était fini, l'Empereur en fuite, l'Allemagne en déroute : tout croulait à la fois.

Les dernières lignes du journal, en date du 2 novembre, nous apprennent que Stinnes, avec le Centre et Scheidemann, suppliaient Ballin de se charger des négociations de paix. « J'ai répondu : je marcherai, mais je donnerais volontiers la place à n'importe qui. » Huit jours plus tard, le 9 novembre, éclatait la Révolution, et Ballin tombait mort. Il n'avait pu survivre à l'Empire et à son ouvrage. Le bruit de son suicide a couru.

M. Huldermann ne le confirme ni ne le dément. Meurt-on de douleur à soixante ans? Ballin manqua-t-il de courage? Selon l'idée qu'on se sera faite de lui, chacun est maître de terminer le roman à son gré.

Sa mort et la ruine de son œuvre délivraient l'Angleterre d'un cauchemar. Ballin eut la gloire de se dire que la *Hamburg America* était un des « buts de guerre » britanniques. « Tout le monde me traite d'anglophile, écrit-il, et l'Empereur lui-même : et pourtant, je suis le seul Allemand qui ait le droit de dire *qu'il fait la guerre depuis trente ans à l'Angleterre pour la maîtrise de la mer*. Dans ce domaine, si j'ose risquer cette métaphore, je lui ai pris tranchée sur tranchée, et chacun de mes gains n'a été qu'une base de départ pour un nouvel assaut, dès que j'avais les moyens de renouveler l'attaque. »

Aujourd'hui, l'Angleterre a gagné la partie ; elle a éliminé des mers la flotte de Tirpitz, et le *Bismarck*, le chef-d'œuvre des chantiers de Ballin, fait désormais la course de Liverpool à New-York à la gloire du pavillon anglais. La guerre navale a été gagnée militairement. Mais le vieux pays de la Hanse a plus d'un tour dans son sac. Qu'avons-nous besoin de colonies? écrit à peu près Ballin. *Nous avons celles des Anglais.* « Dans tous les Dominions, c'est nous qui détenons les grosses situations, et le régime de la porte ouverte fait le plus clair des ressources de l'Empire allemand... Déjà l'Angleterre est incapable de marcher du même pas que nous. S'il ne lui restait pas la puissance du capital, si un flot d'or ne lui arrivait sans cesse de ses colonies, il y a longtemps que les Anglais, repus et conservateurs, ne seraient plus pour nous, comme rivaux sur le marché mondial, *qu'une quantité négligeable.* » Peut-être nos amis anglais auront-ils profit à relire ces déclarations d'un « anglophile » et d'un champion du *Deutschtum* pacifique. Je les engage à méditer ces textes, au moment où ils ne songent qu'à faire du commerce avec l'adversaire d'hier et à cimenter de leur mieux le bloc germano-russe. Leur plus redoutable ennemi, ce n'est pas Tirpitz, c'est Ballin.

LOUIS GILLET.

REVUE SCIENTIFIQUE

DES VITESSES RÉALISÉES DANS LA NATURE

L'affirmation sans cesse répétée et réimprimée que notre siècle est celui de la vitesse ressemble à un truisme. Cependant je me propose de montrer que, lorsqu'on y réfléchit, cette affirmation est fausse. Si nous paraissons avoir fait quelques gains dans le domaine des vitesses, c'est que nous ne sommes accoutumés de juger les choses que selon l'étalon étroit et contingent de nos petites habitudes humaines. Si au contraire nous nous élevons au-dessus de cette particularisation égoïste des phénomènes, si nous contemplons les choses non plus à notre échelle, nous devons au contraire arriver à la conclusion que notre siècle est celui de la limitation des vitesses, celui qui a domestiqué les mouvements dont on croyait naguère illimitées la liberté et l'expansion, et qui les a enchaînés dans des normes dont nos ancêtres eussent été bien étonnés.

Ouvrons le petit dictionnaire Larousse à l'article *vitesse*. On a dit cent fois que rien n'est aussi instructif que la lecture du dictionnaire. On peut n'être pas de cet avis, car la science des dictionnaires est souvent erronée; du moins on conviendra que rien n'est aussi suggestif que cette lecture, car rien ne nous fait aussi bien saisir ce mélange étonnant de vérités démontrées, d'erreurs évidentes et d'hypothèses gratuites qui constitue le fond du « sens commun. »

Donc, voici ce que nous dit Larousse : « *Vitesse :* n. f... rapport du chemin parcouru au temps employé à le parcourir. — La vitesse moyenne du cheval au trot est de 12 kilomètres à l'heure et de 40 au galop. La vitesse ordinaire d'une locomotive est de 40 kilomètres, sa plus grande de 80; l'oiseau dans son vol le plus rapide parcourt

80 kilomètres par heure ; le vent le plus violent 166. La vitesse d'un boulet de canon est de 1 000 mètres, et celle du son de 340 mètres par seconde. La terre en tournant sur elle-même parcourt en une heure 1 666 kilomètres... »

Comme ce texte est amusant ! Tout d'abord, il nous montre que le temps non moins que l'espace intervient dans la définition de la vitesse. Mais que dire de ce bon dictionnaire qui assigne une limite maxima de 80 kilomètres à l'heure à la vitesse d'une locomotive ? Que dire aussi du français dont il l'exprime : « La vitesse ordinaire d'une locomotive est..., *sa plus grande* de...? » Que dire de cet oiseau qui « dans son vol le plus rapide parcourt.., » alors qu'on a voulu parler du vol de l'oiseau le plus rapide? Que dire de cette vitesse d'un boulet de canon qui est fixée *ne varietur* à mille mètres par seconde? Cela ne rappelle-t-il pas un peu trop l'Anglais qui, débarquant chez nous et sur le vu d'une servante calaisienne à la rutilante chevelure, écrivait sans désemparer à sa famille : « En France, toutes les femmes sont rousses ? »

Ah oui, vraiment ! la lecture du dictionnaire (et je ne me permets de parler ici que de celui désigné ci-dessus) est bien réjouissante. Mais il y a autre chose, autre chose de bien plus profond qui est implicitement contenu dans le texte précédent. Admettons pour exact le chiffre indiqué pour la vitesse moyenne au trot du cheval : 12 kilomètres à l'heure. Considérons donc le cheval moyen, le cheval étalon, — si j'ose dire, — qui possède cette vitesse-type.

Puisque, — on nous l'affirme, quelques lignes plus bas, — la terre en tournant sur elle-même parcourt en une heure 1 666 kilomètres, c'est en réalité 1 666 + 12 = 1 678 kilomètres que notre cheval parcourt s'il va de l'Ouest à l'Est et 1 666 — 12 = 1 654, s'il va de l'Est à l'Ouest, c'est-à-dire à l'encontre de la rotation terrestre. D'où il appert que la vitesse des chevaux dépend essentiellement de leur orientation. J'ai bien peur que cette considération ait jusqu'ici passée inaperçue dans les hippodromes où l'on poursuit avec tant d'ardeur l'amélioration de la chevaline race, et que la boussole n'y joue pas le rôle essentiel qu'elle mérite ainsi qu'on vient de voir. Mais ce n'est pas tout : c'est à l'équateur (Larousse oublie de le dire) que la surface terrestre par l'effet de sa rotation avance de 1 666 kilomètres par heure. Sous nos latitudes cet avancement est beaucoup moindre. Ce n'est pas tout encore : notre globe n'a pas seulement une rotation; il a aussi une révolution (je parle de la seule qui ait jamais laissé des traces durables) qui le fait tourner autour du soleil à environ

100 000 kilomètres à l'heure. Ce n'est pas tout encore : le soleil est emporté quelque part, traînant derrière lui son misérable cortège de planètes esclaves, avec une vitesse qui, nous le savons, n'est pas négligeable non plus. Si bien que, finalement, on voit qu'il est impossible de savoir véritablement quelle est la vitesse, la vraie vitesse de notre cheval étalon.

Tout ce que nous pouvons réellement affirmer sans conteste, c'est la valeur de la vitesse du cheval par rapport au sol où il se déplace, c'est sa *vitesse relative* par rapport à son support matériel.

Quant à *sa vitesse vraie*, que les savants appellent aussi sa vitesse absolue, les avis sont depuis longtemps partagés sur la possibilité de la connaître.

Newton lui-même, qui croyait à l'espace absolu et au temps absolu, c'est-à-dire aux données nécessaires à la définition de la vitesse absolue, a eu là-dessus quelques scrupules lorsqu'il écrivait :

« Le mouvement absolu est la translation d'un corps d'un lieu absolu dans un autre lieu absolu, et le mouvement relatif est la translation d'un lieu relatif dans un autre lieu relatif... Nous nous servons donc des lieux et des mouvements relatifs à la place des lieux et des mouvements absolus ; il est à propos d'en user ainsi dans la vie civile ; mais dans les matières philosophiques il faut faire abstraction des sens ; car il peut se faire qu'il n'y ait aucun corps véritablement en repos auquel on puisse rapporter les lieux et les mouvements... Il faut avouer qu'il est très difficile de connaître les mouvements vrais de chaque corps et de les distinguer actuellement des mouvements apparents, parce que les parties de l'espace immobile dans lesquelles s'exécutent les mouvements vrais ne tombent pas sous nos sens. Cependant il ne faut pas en désespérer entièrement... »

Et là-dessus Newton indique quelques moyens qui lui semblent de nature à permettre la discrimination tant cherchée, et dont je reparlerai quelque jour.

Aujourd'hui, j'ai seulement voulu rappeler par ce texte combien le protagoniste le plus incontesté de l'espace absolu et du mouvement absolu était lui-même avant la lettre presque relativiste lorsqu'il s'agit de ce qui tombe « sous nos sens. » On a longtemps cherché le repère fixe, le poteau définitif, la borne essentielle auxquels ou pût rattacher les déplacements absolus. Naumann lui a même donné un nom ; il l'a appelé le corps Alpha, ce qui est une façon de traiter les faiblesses de la physique un peu comme les médecins

traitent les maladies des pauvres humains : un beau nom supplée à un remède efficace, et on nomme aussi parfois des entités inexistantes.

Nous avons vu comment, codifiant les intuitions géniales de ses prédécesseurs, Einstein a établi sur des fondements admirables que, suivant l'expression d'Henri Poincaré, « on ne peut déceler que des vitesses relatives, » ou que, suivant celle de Mach, « les mouvements relatifs sont seuls déterminables. »

Nous ne pouvons constater que des vitesses relatives, c'est-à-dire des mouvements de choses sensibles par rapport à d'autres choses sensibles. Cela est évident presque, *a priori*, puisque le domaine de la vérité scientifique est limité à ce qui est sensible. La vitesse absolue, la vitesse par rapport à des repères absolument fixes, est une conception métaphysique et qui, jusqu'à maintenant, est sinon inconcevable, du moins inaccessible.

Il était indispensable de clarifier ce point important avant d'entrer dans l'examen plus détaillé des diverses vitesses relatives, réalisées et observées dans la nature... et on entend bien que l'industrie des hommes fait partie de la nature.

Le désir d' « aller vite » est un besoin naturel à l'homme et provient sans doute avant tout d'un instinct primordial que nous retrouvons chez les autres animaux et qui dérive des âges préhistoriques. La vitesse a été, dès l'origine, une nécessité de la vie pour permettre au faible d'échapper au fort, et pour permettre au fort de s'emparer de sa fuyante proie. D'où une sorte de concurrence vitale qui a contribué à développer dans le règne animal les moyens et les organes de locomotion. C'est ainsi que l'homme, comme ses frères inférieurs, a été naturellement amené à améliorer ses moyens naturels de locomotion et à les perfectionner par les machines.

De nos jours, — je veux dire depuis quelques dizaines de siècles, — ce pouvoir stimulant de la concurrence vitale et de la sélection naturelle sur la vitesse a pris une forme un peu différente, mais qui ne se distingue pas essentiellement de la forme ancestrale. La vitesse, nous l'avons vu, dépend à la fois de l'espace et du temps. Gagner de l'espace, ou plutôt franchir plus vite l'espace, — l'espace dont le franchissement est nécessaire, — c'est donc gagner du temps. L'homme ayant pris conscience de la brièveté de sa durée, et par une étrange contradiction n'ayant point cessé pourtant de bâtir éperdument des projets à longue échéance, a donc cherché dans la vitesse un moyen de prolonger en quelque sorte son existence en multipliant sa capacité

d'action, son énergie potentielle. Qu'il y ait là, dans le fond, quelque chose d'exact, c'est incontestable, et s'il n'avait pas fallu à Mme de Sévigné tant de journées de diligence pour aller voir sa fille, elle eût certes pu, dans sa vie, passer bien plus de temps auprès d'elle. Quand un commerçant, pour aller vendre sa marchandise outre-mer, franchit en une semaine la distance qu'il fallait autrefois deux mois pour parcourir, on ne peut contester que cette semaine ne vaille en quelque manière deux mois de nos ancêtres. Il y a donc assurément à certains égards autre chose qu'une décevante illusion dans la folie ambulatoire, dans la démence cinématique qui est une des caractéristiques de notre temps. Le bonheur des hommes en est-il accru? Ceci est une autre question qui ne regarde pas les physiciens... et ils ne s'en plaignent point.

Il semble que la vitesse maxima que l'homme a réussi à réaliser par ses propres organes ne diffère guère aujourd'hui de la valeur qu'elle atteignait dans des temps plus anciens. Sur la distance de 100 mètres qui est la distance type pour les courses de vitesse et sur la distance plus longue d'un kilomètre, les records établis par les athlètes ces dernières années diffèrent très peu de ceux du siècle dernier, en dépit des méthodes nouvelles d'entraînement qu'ils emploient.

La plus grande vitesse franchie en une heure par les coureurs à pied est depuis très longtemps voisine de 23 kilomètres à l'heure. Nous ne savons pas exactement quelle était la vitesse des coureurs hellènes dans la fameuse course antique de Marathon à Athènes, mais nous savons que Dorando, qui a gagné la course près de Londres, sur la même distance, a parcouru un peu plus de 42 kilomètres en 2 h. 55 minutes et quelques secondes, ce qui correspond à une vitesse de 14 kilomètres et demi environ à l'heure. On voit tout de suite par ces exemples que la vitesse moyenne que l'homme peut atteindre diminue dès que la distance à franchir augmente. Il y a là une règle générale; il semble qu'il y ait une sorte de réciprocité entre la durée de l'effort maximum que l'homme peut donner et l'intensité de cet effort, et que l'un soit, à un facteur près, en raison inverse de l'autre.

Chose étrange, les courbes qu'on peut tracer et où la vitesse de l'homme ou des animaux est représentée en fonction des durées de leur effort sont tout à fait analogues à la courbe qui représente le phénomène bien connu des métallographes et qu'on appelle la « fatigue des métaux. »

Si nous considérons la plus grande vitesse réalisée sur la faible

distance de 100 mètres par les coureurs, on voit qu'elle correspond à une vitesse horaire de 35 kilomètres environ. On se sentirait fier d'être homme en présence de ce beau résultat, si la réflexion, cette empêcheuse de s'exalter en rond, ne nous arrêtait pour nous montrer qu'il n'y a peut-être pas là de quoi être si orgueilleux. Le bipède humain a besoin de quelques autres joyaux à sa couronne pour se croire le roi de la création. Sur les champs de course, les quadrupèdes dont l'amélioration raciale intéresse tant de gens arrivent, en effet, sur de faibles distances, à réaliser des vitesses qui correspondent à 58 ou 60 kilomètres à l'heure.

Mais ici il semble que l'homme, — incapable de s'améliorer lui-même sur ce point, — ait réellement obtenu un progrès en ce qui concerne la plus noble conquête qu'il doit à M. de Buffon. Si en effet on représente graphiquement les vitesses réalisées depuis 1855, c'est-à-dire depuis trois quarts de siècle, par les gagnants du Derby d'Epsom qui est la plus célèbre des courses de vitesse organisées, on remarque qu'en moyenne la courbe s'élève d'un mouvement lent, mais continu, qui correspond à un gain de vitesse moyenne d'environ 2 kilomètres à l'heure en un demi-siècle. C'est un résultat, — non le seul, — du jeu.

Mais en somme, qu'il s'agisse des chevaux, des hommes ou des lévriers, on est bien obligé de constater que les accroissements de vitesse de la machine animale qu'on peut obtenir à force de soins coûteux et de patience sont peu de chose et semblent acculés à des limites déjà près d'être atteintes et bientôt infranchissables. Qu'est-ce qui impose ces limites ? Il semble qu'elles proviennent d'une part de l'endurance forcément bornée de l'être vivant, d'autre part de l'impossibilité pour lui d'actionner ses membres suivant un rythme alterné dont la fréquence dépasse une certaine valeur.

Faute de mieux, l'homme a donc eu recours à des artifices, à des machines pour accroître sa vitesse, et ici, certes, les progrès ont été très nets.

Les patins permettent de réaliser une vitesse maxima d'environ 38 kilomètres à l'heure (une vitesse de tant de kilomètres à l'heure, je le répète, ne signifie pas que cette vitesse puisse être maintenue pendant une heure, mais seulement qu'extrapolée, prolongée par la pensée au delà de sa durée réelle, elle correspondrait au bout d'une heure au nombre donné). A bicyclette, l'homme a atteint la vitesse de plus de 60 kilomètres à l'heure.

Les bateaux ont réalisé des vitesses encore bien supérieures, mais qui sont elles-mêmes faibles à côté de celles des autos de course, et

de certaines locomotives électriques, qui ont atteint 200 kilomètres à l'heure.

Cette vitesse est aujourd'hui dépassée par certains avions, et grâce à l'emploi des turbines Rateau, dont j'ai déjà ici même entretenu mes lecteurs, on peut espérer à bref délai de voir la haute atmosphère sillonnée par des avions faisant du 300, du 400 kilomètres à l'heure. Du coup, la vanité humaine se sent regaillardie, car c'est l'homme, après tout, qui a fait ou fera ces machines.

Que sont, pourtant, ces vitesses devant lesquelles s'extasie notre naïveté à côté de celles que réalisent sur le grand planétodrome du ciel étoilé, les corps qui sont lancés sur l'arc toujours tendu de la gravitation.

C'est la Terre qui roule autour du Soleil, à la vitesse de 30 kilomètres par seconde, ce qui fait plus de 100 000 à l'heure. C'est le soleil lui-même qui, traînant dans ses rayons les planètes parasites, — comme une crinière de lion où s'accrochent des poux, — file à 76 000 kilomètres à l'heure vers ce point mystérieux : l'apex. Ce sont des myriades d'étoiles qui font en moyenne plusieurs dizaines de kilomètres par seconde, dans tous les sens, par rapport à l'ensemble du système stellaire visible auquel toutes ces vitesses sont rapportées... mais qui peut-être file lui-même avec une rapidité insoupçonnée vers d'autres apex encore inaccessibles.

Parmi les étoiles, il en est qui dépassent leurs sœurs autant que nos autos dépassent les archaïques diligences. C'est l'étoile Groombridge 1830 qui fait du 250 kilomètres par seconde. C'est l'étoile Cordoba Z 243 qui file à travers l'espace avec une vitesse qui l'éloigne de nous de 260 kilomètres chaque seconde. Plus vite, toujours plus vite ! Tous ces records sont battus par certaines nébuleuses spirales qui font du 1 000 kilomètres à la seconde, c'est-à-dire du *trois millions et demi de kilomètres à l'heure* (dix fois la distance de la terre à la lune !) A propos, combien faisait donc le vainqueur du dernier Marathon ?

Pourtant, ces vitesses inouies, ces enjambées folles des astres à travers l'univers, ne sont que peu de chose à côté de celles que réalisent les projectiles infiniment petits qui constituent les rayons bêta du radium et les rayons cathodiques. Ceux-ci ont des vitesses qui atteignent 297 000 kilomètres à la seconde, presque autant que la lumière qui en parcourt 300 000.

A vrai dire, ce n'est pas sans doute *exactement* 300 000 kilomètres que parcourt la lumière en une seconde, mais un nombre très voisin.

Les expériences les plus récentes et les plus complètes, les mieux affranchies de causes d'erreur sont celles de Perrotin qui ont donné pour cette vitesse 299 880 kilomètres, à 50 kilomètres près, et celles de Newcomb qui ont donné 299 860 kilomètres, à 30 kilomètres près. La moyenne de ces deux chiffres est 299 870 kilomètres qui est aujourd'hui la valeur la plus probable. Pratiquement ce nombre, dans les limites de ces incertitudes, est assez voisin de 300 000 kilomètres pour qu'on puisse les confondre ; mais cela ne veut pas dire que la nature s'est astreinte à donner à la lumière une vitesse qui représente un nombre rond dans le système métrique qui, malgré son caractère scientifique, est tout de même un système arbitraire. La nature est bonne fille, mais pas à ce point.

On peut s'étonner de ne voir la vitesse de la lumière fournie par l'expérience qu'avec une approximation d'une cinquantaine de kilomètres, alors que récemment, à propos de l'expérience de Michelson notamment, nous avons raisonné sur des différences de 2 ou 3 kilomètres comme sur des fractions décelables de cette vitesse. C'est qu'il ne faut pas confondre une mesure absolue avec une mesure différentielle. Les longueurs de deux règles ou de deux rails de chemins de fer peuvent être comparées, et on pourra savoir, à un millimètre près, quelle est la plus longue, alors qu'on ne connaîtra pas, à un millimètre près ni même à un centimètre près, leurs valeurs exactes. Pareillement on peut (comme dans l'expérience de Michelson), comparer, essayer de différencier, à une toute petite quantité près, les vitesses de deux rayons lumineux, sans qu'il soit pour cela besoin de connaître exactement les valeurs absolues de ces vitesses. Pour voir qu'un conscrit est plus petit ou plus grand qu'un autre, il suffit de les faire passer sous la même toise, sans qu'il soit besoin que cette toise soit exactement graduée, ni même graduée.

Il n'y a pas longtemps, on croyait qu'il existait dans la nature des vitesses bien supérieures à celle de la lumière. Les fondateurs de la mécanique classique pensaient, ou du moins raisonnaient comme s'ils avaient pensé que certaines actions mécaniques, notamment, se transmettent instantanément, c'est-à-dire avec une vitesse infinie.

Le grand Laplace a fait en particulier un calcul célèbre dans le dessein d'assigner une limite inférieure à la vitesse avec laquelle, selon lui, devait se propager la gravitation, car il répugnait à croire à une propagation absolument instantanée. « Il n'est pas vraisemblable, écrit-il, que la vertu attractive, ou plus généralement qu'aucune des forces qui s'exercent à distance, se communique dans

l'instant d'un corps à l'autre ; car tout ce qui se transmet à travers l'espace nous paraît répondre successivement à ses différents points, mais l'ignorance où nous sommes doit nous rendre très retenus dans nos jugements, jusqu'à ce que l'expérience vienne nous éclairer. J'observerai cependant que, dans le cas même où elle semblerait donner une communication instantanée, on ne devrait pas se presser de conclure qu'elle a véritablement lieu dans la nature, car il y a infiniment loin d'une durée de propagation insensible à une durée absolument nulle. »

Là-dessus Laplace fait l'*hypothèse* que « la vitesse d'un corps doit le soustraire en partie à l'effort de la pesanteur, » et que la pesanteur n'agit pas de la même manière sur les corps en repos et en mouvement. Autrement dit, il suppose que la vitesse du corps attiré diminue la force attirante d'une quantité proportionnelle à cette quantité.

Dans ces conditions on trouve que, si la propagation de la force attirante n'est pas instantanée, il devrait y avoir dans les mouvements des planètes certaines inégalités qu'on n'observe pas. En tenant compte de la précision des observations, Laplace calcule ainsi finalement que la gravitation se propagerait avec une vitesse au moins 6 millions et demi de fois plus grande que celle de la lumière. La gravitation aurait donc dans ces conditions une vitesse supérieure à 1900 milliards de kilomètres par seconde.

Mais divers auteurs, et notamment Henri Poincaré, ont remarqué depuis longtemps que l'hypothèse sur laquelle est fondé le calcul de Laplace, — à savoir que la vitesse de la gravitation doit se composer avec celle du corps gravitant, — est « assez mal justifiée. » En fait, si on considère par exemple deux corps chargés d'électricités contraires qui en conséquence s'attirent, et qui par surcroît sont en mouvement, on sait que leur influence, leur attraction électrique se propage dans le milieu intermédiaire exactement avec la même vitesse que la lumière. Or si on fait le calcul dans ces conditions, on trouve que cette attraction électrique ne dépend pas du mouvement du corps attirant, mais correspond à sa distance *actuelle,* comme si la propagation était instantanée.

Il s'en suit que les faits astronomiques sont parfaitement compatibles avec une action de la gravitation se propageant avec la vitesse de la lumière ainsi que la conçoit la théorie de la Relativité.

Bref, contrairement à ce qu'on croyait naguère, aucune observation astronomique ne conduit à admettre dans la nature l'existence d'une vitesse supérieure à celle de la lumière dans le vide, à

cette vitesse que nous avons trouvée presque égale à 300 000 kilomètres par seconde, et que, pour simplifier, nous appellerons V.

Les observations physiques ont-elles établi ce que n'avaient pu prouver les astronomiques ? Pas davantage. Longtemps on a cru qu'en ajoutant à la vitesse de la lumière, celle de l'observateur, c'est-à-dire en précipitant l'observateur avec une vitesse v à la rencontre d'un rayon lumineux, on réaliserait pour celui-ci une vitesse *relative* plus grande que V, et, dans le cas particulier, égale à V + v. Vain espoir. La loi de composition, d'addition des vitesses dont on se servait était fausse. Ou du moins ici inapplicable. C'est parce qu'on s'y était trompé, qu'on fut si étonné du résultat négatif de l'expérience de Michelson. Cette expérience montra, je le rappelle, que la vitesse de la terre autour du soleil ne s'ajoute pas à la vitesse V de la lumière.

Car, de quelque façon qu'on le retourne, ou qu'on l'interprète, il y a *un fait*, un phénomène, une constatation expérimentale mise en évidence par l'expérience de Michelson et les expériences analogues : on n'a jamais pu observer que la vitesse d'un mobile s'ajoute à celle de la lumière. Dans quelque circonstance optique et cinématique que ce soit, toujours on trouve invariable cette vitesse V.

C'est là un fait, — étrange peut-être pour certains, et incompréhensible pour beaucoup, — mais c'est pourtant un fait que nul ne conteste, dont nul ne nie la réalité expérimentale.

Or, c'est sur ce *fait* qu'est bâtie la synthèse einsteinienne. Ceux qui s'obstinent à considérer cette synthèse comme bâtie sur la *convention*, sur *le postulat*, que la vitesse observable de la lumière est constante, se méprennent donc, à moins que les mots n'aient plus de sens. Car enfin, il n'y a rien de moins conventionnel qu'un fait, même difficile à expliquer, mais sur la réalité duquel tout le monde est d'accord. Est-il vrai que jamais, en aucune circonstance, par aucun moyen (et dans un champ de gravitation faible bien entendu), on n'ait pu réaliser encore, ni observer une vitesse de la lumière différente de V ? Il n'est personne, même parmi les plus acharnés adversaires d'Einstein, qui ne doive répondre : *oui*. Cela suffit.

La précision, ou plutôt la réserve incluse dans la parenthèse qui précède est nécessaire, car elle va nous permettre de préciser un point important de la théorie de la Relativité, et d'attirer l'attention sur une des bévues les plus singulières auxquelles a donné lieu cette théorie mal interprétée.

Mes lecteurs se souviennent qu'une des vérifications les plus étonnantes des prévisions théoriques d'Einstein a consisté dans l'ob-

servation de la déviation des rayons lumineux par la pesanteur. La science classique admettait que la lumière se propage toujours et partout en ligne droite. En partant de l'admirable principe d'équivalence qui lui a permis d'établir la théorie de la gravitation, Einstein a calculé que les rayons lumineux doivent être infléchis par la pesanteur exactement comme la trajectoire d'un projectile quelconque.

On sait que les trajectoires des obus sont d'autant plus *tendues*, d'autant moins différentes de la ligne droite, que la vitesse du projectile est plus grande. Or la lumière, étant donné sa vitesse énorme, doit avoir une trajectoire extrêmement tendue, infiniment peu différente de la ligne droite. C'est pour cela que les observations terrestres n'ont jamais pu mettre en évidence que le trajet de la lumière différât de la ligne droite. Mais Einstein a calculé que la lumière venant d'une étoile et qui rase la masse énorme du soleil doit être déviée par cette masse d'une quantité accessible à l'observation, et qu'il a numériquement indiquée. Cette hardie prévision, si contraire à tous les enseignements classiques, a reçu comme on sait la confirmation expérimentale la plus éclatante lors de l'éclipse totale de soleil du 29 mai 1919, où la photographie des étoiles voisines du soleil éclipsé révéla aux astronomes anglais le phénomène annoncé !

Il résulte de cela, conformément aux formules et aux équations de propagation établies par Einstein (1), que la vitesse de la lumière se trouve légèrement diminuée au voisinage du soleil, et, d'une manière générale, dans le champ de gravitation créé par une masse attirante. Cela ressort d'ailleurs immédiatement et très simplement du fait constaté que le rayon lumineux d'une étoile est incurvé dans le voisinage du soleil, la concavité de la trajectoire étant du côté du soleil. Or il ne peut y avoir déviation, c'est-à-dire changement de direction de la trajectoire lumineuse, que s'il y a changement de vitesse.

Les ondes lumineuses venues de l'étoile et qui se propagent vers nous, sont, — si j'ose employer cette analogie élémentaire, — comparables à une large colonne de soldats s'avançant en rangs serrés et coude à coude. Si les files placées à gauche de la colonne ralentissent le pas et se mettent à marcher moins vite que les files placées à droite, et tout en restant coude à coude avec elles, il est évident et

(1) Le lecteur français que ne rebute pas un appareil mathématique un peu ésotérique trouvera un excellent exposé analytique et technique de la question dans l'ouvrage de M. Jean Becquerel : *Le principe de Relativité et la théorie de la Gravitation* (Gauthier-Villars, éditeur).

nécessaire que la colonne cessera de marcher droit et décrira un trajet incurvé dont la concavité sera à gauche. Pareillement, c'est parce que les rayons lumineux sont d'autant moins rapides qu'ils sont plus près du soleil, qu'on observe la déviation annoncée par Einstein.

Un des commentateurs d'Einstein, M. Gaston Moch, s'est mépris complètement à ce sujet et a publié de longs développements déduits par lui de ce que « dans les champs de gravitation plus puissants que le nôtre la vitesse de la lumière dépasse notablement la valeur qu'elle possède dans les faibles champs de gravitation (*sic*). »

S'il en avait été ainsi, il est clair qu'on pourrait observer dans la nature des vitesses plus grandes que V, et que l'accroissement de ces vitesses ne serait limitée que par la possibilité d'accroissement indéfini des masses matérielles de l'Univers. Malheureusement, c'est le contraire qui est vrai, ainsi que nous venons de le voir, et tous ces beaux développements reposent sur une interprétation des formules d'Einstein exactement contraire à la réalité.

Il ne faut point s'étonner dans ces conditions, — et je pourrais donner d'autres exemples analogues d'interprétations erronées des formules einsteiniennes, — des idées souvent absurdes qui règnent dans une partie du public au sujet de la Relativité, et dont les conversations mondaines propagent parfois des échos si amusants.

Bref, la vitesse V, la vitesse de la lumière et des ondes électriques dans le vide, en l'absence de tout champ de gravitation, est actuellement la plus grande vitesse connue dans la nature. Elle est une sorte de « record » imbattable, de pinacle, de mur infranchissable, dont rien, dans l'état actuel de la science, ne permet de croire qu'il sera jamais dépassé. Nous voilà loin des vitesses infiniment croissantes que l'ancienne mécanique rendait concevables et possibles... au moins théoriquement.

C'est dans ce sens que je me crois fondé à conclure que notre temps est non pas celui de la vitesse, mais au contraire celui de la limitation des vitesses.

CHARLES NORDMANN.

P.-S. — Dans mon récent article, *Einstein expose et discute sa théorie* (*Revue* du 1er mai), une erreur typographique m'a fait parler (page 165, ligne 6) d'un *concilium sans éther*. C'est *continuum sans éther* que j'avais écrit.

REVUE DRAMATIQUE

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Les Don Juanes*, pièce en trois actes, d'après le roman de M. Marcel Prévost, par MM. Jean-José Frappa et H. Dupuy-Mazuel.

Le roman de M. Marcel Prévost n'avait pas encore achevé de paraître en livraisons, déjà nous apprenions que MM. Jean-José Frappa et H. Dupuy-Mazuel en avaient tiré une pièce et que cette pièce entrait en répétitions. M. Nordmann soutiendra-t-il encore, après cela, que notre temps n'est pas celui de la vitesse ? Pièce assez différente du roman ; car ce que M. Marcel Prévost appelle le don juanisme chez la femme, en est à peu près totalement absent. Don Juan est un conquérant : les Don Juanes dédaignent le rôle passif d'accueillir l'amour qui vient à elles ; elles ont la prétention de choisir leurs amants. Or les créatures éplorées que nous avons vues défiler sur la scène de la Porte Saint-Martin, semblent d'assez pauvres conquérantes : quand elles changent d'amant, ce n'est pas de leur plein gré. Elles sont arrivées à l'âge où l'amour quitte celles qui n'ont pas quitté l'amour : tout se paie ici-bas. Au temps jadis, la pièce se serait intitulée : l'École des femmes galantes.

Le premier acte représente une soirée dans un dancing. Décor brillant et commode pour introduire les personnages dans le va-et-vient des couples, et nous en faire les honneurs entre deux explosions de musique nègre. Voici, dans le dernier éclat de leur splendeur, les diverses Don Juanes. Camille Engelmann, femme d'affaires qui mêle aux affaires de sa banque ses affaires d'amour. Directrice d'un important établissement de crédit, elle choisit ses amants dans le personnel de la banque, à charge de leur assurer un avancement rapide. Situation avantageuse, mais très surveillée. Celui qui l'occupe en ce moment, Dutrier, s'est laissé surprendre avec une petite actrice. Sur l'heure, Camille Engelmann le casse aux gages et lui donne un rem-

plaçant. Après Dutrier, Laurent Sixte : à celui-ci de comprendre ce que parler veut dire. Autre Don Juane, Berthe Lorande, la romancière, est en coquetterie avec un bel officier. Cependant qu'une grande-duchesse, plantureuse, expansive et bruyante, si bruyante ! traîne après elle un certain Ramon Genaz, rasta aux manières caressantes et suspectes. Il y a surtout Albine Anderny et Roger Vaugrenier. Nous voyons bien que ce sont les personnages principaux, puisque leurs rôles ont été confiés aux deux artistes-vedettes, Mlle Madeleine Lély et M. André Brulé. Elle, est une personne dans tout l'épanouissement de son été, et qui a, par devers elle, une carrière amoureuse des plus remplies. Lui, est un tout jeune homme, qui a fait la guerre en qualité de toubib et a été blessé. Comme la danseuse de M. Le Bargy, il a une maladie de cœur ; et cela, tout de suite, nous donne à penser. Il est enfant naturel, et, quoiqu'il affirme n'avoir rien de commun avec ses frères du théâtre des deux Dumas, il leur ressemble beaucoup ; Antony jetait l'anathème aux bourgeois de son temps, Vaugrenier aux bourgeois du nôtre, et c'est toute la différence. C'est un jeune puritain. Mais que vient-il faire dans ce dancing? L'endroit est dangereux. Albine, qui, pendant la guerre, a été infirmière, retrouve en Vaugrenier un de ses blessés. Nous sentons tout de suite qu'elle va le « choisir. »

Maintenant, écoutez et instruisez-vous. Le châtiment, l'inévitable châtiment approche : la statue du Commandeur est en marche. Dès le second acte, on compte deux victimes. D'abord, la romancière. Le récit qu'elle fait de sa mésaventure est assez obscur et le doit être, car il y a de la physiologie là-dedans et même de la pathologie : Berthe Lorande est un « cas. » Désespérée par certaines fatalités de sa conformation, elle a pris le parti de disparaître. Cela signifie seulement qu'elle part en voyage. On en revient ! Camille Engelmann, elle, part pour le grand voyage. Vous vous souvenez que cette Catherine II de la banque a un nouveau premier ministre. Quand Laurent Sixte lui demande un entretien confidentiel, elle ne doute pas qu'il ne soit prêt à remplir toutes les obligations attachées à ce poste de faveur. Hélas ! il vient lui annoncer qu'il se marie. Renseignée sur elle-même par ce cruel mécompte, Camille Engelmann, d'un dernier coup d'œil, implore son miroir. Le miroir est impitoyable. Alors, elle va se tuer. Entre temps, nous avons assisté à des scènes de plus en plus tendres entre Vaugrenier et Albine Anderny. C'est la grande passion. Aussi, d'un commun accord, ont-ils convenu de n'être l'un à l'autre qu'en légitime mariage.

Troisième acte. Dans un hôtel à Boulogne. Vue sur la mer. Tempête. Le vent souffle et le flot mugit : l'orchestration rêvée pour catastrophes. Mais il y a des êtres de qui le malheur même est comique. La grande-duchesse est de ceux-là. Résolue à s'expatrier pour filer le parfait amour avec son Ramon Genaz, elle lui a confié le soin de vendre un collier de perles qui paiera les frais de l'embarquement pour Cythère. Le rasta est parti et n'est pas revenu. C'était un vulgaire escroc : il a fait le coup classique. En revanche, le désastre de la comtesse Anderny ne laisse rien à désirer comme horreur tragique. Il est de première grandeur et de qualité rare. Les auteurs ont réservé à cette reine des Don Juanes une infortune de choix, une de ces malchances privilégiées dont l'atrocité, depuis les temps antiques, n'a pas cessé de nous faire frémir. Elle attend le jeune Vaugrenier, retour d'Angleterre où il est allé revoir les braves gens qui l'ont élevé et qui seuls connaissent le secret de sa naissance. A peine le revoit-elle, à certains détails qu'il rapporte innocemment Albine se trouble, pâlit, blêmit; ses yeux s'ouvrent démesurément comme devant une révélation de cauchemar ; au même instant, la même illumination traverse l'esprit de Vaugrenier. Par bonheur, sa maladie de cœur le mettait à la merci de la première émotion. Sans quoi, les fastes de l'humanité auraient compté un nouvel Œdipe.

Ce dénouement est si brusque, si rapide, si sommairement indiqué, qu'il faut beaucoup d'attention et de bonne volonté pour comprendre ce que comprennent, ou ce que devinent, ces deux êtres, pendant ces brèves secondes. Il a un autre défaut : c'est que rien dans la pièce ne nous y acheminait. Certes, nous sommes avertis qu'il y a entre Albine et le jeune Vaugrenier une sensible différence d'âge. Mais il eût fallu y insister et déjà jeter en nous une vague inquiétude. Quelques soupçons toujours précèdent les grandes révélations. Quelques craquements s'entendent dans un bonheur qui va s'effondrer. Le théâtre n'admet pas les coups de tonnerre dans un ciel serein.

Et ce qui prouve bien que ces tristes amoureuses n'ont de Don Juanes que le nom, c'est leur fin lamentable. Les Don Juanes, telles qu'on les définit dans le roman de M. Marcel Prévost, telles aussi qu'on en rencontre dans la vie réelle, ne sont pas du tout des victimes prêtes pour le sacrifice. Ce sont personnes d'attaque et de décision. Chez elles, au goût de l'amour survit celui de la domination. Le moment venu, elles savent très bien s'installer dans une vieillesse, entourée sinon respectée. Elles continuent de tenir en

laisse l'amant d'autrefois, devenu le cavalier servant et le patito. C'est un spectacle qui, lui aussi, contient une morale, et surtout une forte dose de comique.

Le succès de l'interprétation a été pour Mme Grumbach, très drôle, d'une drôlerie d'ailleurs assez grosse, en grande-duchesse ; et pour Mme Marcelle Frappa, qui a été une Camille Engelmann violente et douloureuse. La pièce s'est ainsi trouvée déséquilibrée, Mlle Madeleine Lély, gracieuse comme toujours, et M. André Brulé ayant laissé passer leurs rôles au second plan.

M. Gémier qui déjà, au théâtre Antoine, avait affirmé sa ferveur shakspearienne par de belles représentations de *Shylock* et de *la Mégère apprivoisée*, vient de donner à l'Odéon deux adaptations nouvelles des *Joyeuses commères de Windsor* et du *Songe d'une nuit d'été*. Le poète Raymond Genty, adaptateur des *Joyeuses commères*, en a très librement usé avec le dialogue shakspearien, et il est difficile de l'en blâmer, la comédie étant injouable dans son texte intégral. Dans son adaptation du *Songe d'une nuit d'été*, M. G. de la Fouchardière a procédé de telle sorte que la partie de fantaisie disparaît au seul profit du comique destiné à égayer la foule. Titania, Obéron et Puck lui-même, le lutin ailé, le gracieux « Robin good-fellow, » ne sont plus que des comparses. Ajoutons qu'une simplification de mise en scène, vraiment exagérée, achève d'enlever toute poésie à la féerie shakspearienne.

M. Harry Baur dans le rôle de Bottom, Mlle René Devillers dans celui de Puck, Mlles Paule Andral et Renée Pierny dans ceux de Mrs Page et Mrs Ford, M. Asselin en Falstaff, ont été justement applaudis.

Pour son annuel exercice d'élèves, le Conservatoire nous a offert une représentation du *Dépit amoureux*, joué en son entier. On sait que la tradition s'est établie de n'en donner que deux actes, ce qui est, de toute évidence, une trahison. M. Jules Truffier, dans sa piété de moliériste, poursuivait depuis longtemps le dessein de mettre un terme à cette profanation. L'exercice de la classe d'ensemble du Conservatoire lui en a fourni l'occasion. La représentation a été charmante. La jeunesse des interprètes convenait à cette œuvre de la jeunesse du poète. Le succès a été complet ; la preuve en est que la Comédie-Française se prépare à jouer le *Dépit* — en cinq actes !

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La vie politique et l'activité économique de tous les peuples sont suspendues aux nouvelles de Gênes où se prolonge sans s'amender la Conférence internationale voulue par M. Lloyd George. Les faits, gestes et paroles des délégués, transmis et amplifiés par les centaines de journalistes qui bourdonnent autour d'eux, troublent, jusqu'au fond des campagnes, le tranquille labeur qui serait cependant plus efficace, pour la restauration de la prospérité générale, que tant de vaines discussions. C'est le moindre défaut de ces grandes assises qu'elles paralysent les affaires : aussi les plus courtes sont-elles les meilleures. Il émane de cet imposant concours d'hommes d'État, de diplomates, de techniciens, de publicistes de tous pays, une âme collective, qui finit par s'ériger au-dessus des sentiments et des volontés individuelles et nationales ; ce phénomène, qui relève de la psychologie des foules, je suis allé, entre deux chroniques, l'étudier de près et respirer l'atmosphère de Gênes. Elle est imprégnée d'idéalisme européen et humanitaire; la réalité de souffrances communes à tous les peuples a renforcé la commune bonne volonté de s'employer à en adoucir les rigueurs. Mais la souffrance porte à l'égoïsme et à l'injustice envers autrui ; et l'on dirait qu'à Gênes une force maligne s'acharne à dénaturer les intentions et à égarer les efforts. C'est que le problème dépasse en ampleur la capacité de ceux qui s'y attaquent ; c'est que les moyens de fortune proposés pour déraciner le mal sont à peine capables d'en atténuer à longue échéance les effets ; c'est enfin que, derrière ce décor pompeux d'une conférence pour la restauration économique et financière de l'Europe, se cache la réalité d'une lutte politique et surtout d'une course aux affaires. L'atmosphère de Gênes est empoisonnée d'âcres relents de pétrole. La Conférence, qui a commencé comme un congrès de diplomates, s'achève en une mêlée des grandes sociétés pétrolières.

Il suffit de lire certains journaux d'Angleterre pour se rendre compte qu'à propos de la Conférence une partie du public anglais, — comme l'écrivait ici en 1895 Francis de Pressensé, — « s'adonne à l'un de ses sports préférés, une croisade de philanthropie agressive qui sert les intérêts britanniques. » Un avenir proche justifiera l'attitude de la France. Tout ce qui pouvait être tenté pour conduire au port le bateau de M. Lloyd George, elle l'a fait ou s'y est prêtée, non sans avoir averti le pilote que la tentative était mal conçue et le succès difficile. La tâche la plus ingrate lui incombait; il lui fallait prouver, à l'encontre de calomnies presque universelles, que ses aspirations vers l'ordre européen, la consolidation de la paix et la reprise des affaires, s'unissent à celles des autres États, et, en même temps, opposer sans faiblesse un tir de barrage infranchissable à des assauts intéressés et à des expériences désastreuses : ainsi se posait pour elle le problème de Gênes. En défendant ses intérêts fondés sur les traités, elle a, en réalité, travaillé dans l'intérêt de tous les peuples, sans en excepter même l'Allemagne et la Russie. De cette tâche délicate, ses délégués se sont acquittés avec honneur : M. Barthou avec son tact parlementaire et l'autorité de sa parole, M. Barrère avec l'expérience et la hauteur de vues d'un diplomate de tradition, M. Colrat avec la finesse d'un homme d'État d'avenir, M. Seydoux avec la force persuasive de ses convictions à la fois pratiques et idéalistes, M. Picard avec la sûreté d'information et de jugement d'un financier compétent et loyal.

A Gênes, M. Lloyd George fait figure de dominateur; la Conférence, c'est lui ; elle est née de son cerveau imaginatif et primesautier; la villa de Albertis où il siège, l'hôtel Miramare où réside sa délégation sont les centres de l'activité diplomatique; M. Lloyd George y apparaît en arbitre de l'Europe et du monde ; il négocie, il dispose, il dit : « Je veux, » il anime tout de son verbe ; et quand il parle, c'est avec tant de chaleur qu'on est d'abord tenté de se laisser entraîner. Mais quand sa volonté se heurte à la force des choses et à la résistance d'intérêts opposés, il s'énerve, s'emporte; tantôt séducteur et tantôt menaçant, il poursuit son but, tournant les obstacles, quand il ne réussit pas à les forcer. Ses amis disent : c'est un second Cromwell. Il voulait, à Gênes, un éclatant succès pour son pays et pour lui; il se flattait d'y amener les grandes vedettes de la politique, Lénine, M. Poincaré. A Boulogne, il avait fait preuve d'un esprit très marqué de conciliation; mais il comptait que, si une fois M. Poincaré venait à Gênes, il ne pourrait se dérober à des conversations

générales sur le Traité, sur les réparations. M. Poincaré s'abstint de paraître ; il déclina la convocation d'un Conseil suprême avant le 31 mai. M. Lloyd George défend sa politique et son autorité d'homme d'État dans des conditions extrêmement difficiles. Le succès de la Conférence serait son succès, son échec l'atteindra personnellement. Tantôt on dirait qu'il lutte en désespéré, comme un grand oiseau blessé qui bat de l'aile, tantôt il reprend son essor vainqueur; mais les conséquences des erreurs politiques qu'il a accumulées depuis l'armistice l'assiègent; ses variations trahissent ses anxiétés. De ses insuccès il cherche à rendre responsable la France qui a souffert plus qu'une autre des bourrasques de son caractère, et qui cependant est prête aujourd'hui comme toujours à lui prêter un loyal concours, pourvu que ses intérêts vitaux ne soient pas sacrifiés. Il y aurait moins de désordre en Europe, moins de chômage en Angleterre, moins de déception en Allemagne, si M. Lloyd George avait, dès 1918, travaillé à une adaptation réciproque, qui n'eût pas été difficile, des intérêts de son pays et des nôtres, et fortement resserré les liens d'amitié et d'alliance établis pendant la guerre. M. Lloyd George s'obstine à chercher, un peu fiévreusement, le succès dont il a besoin, tantôt dans un accord avec les Bolchévistes qui semble au dernier moment lui échapper, tantôt dans un pacte européen de non-agression qui est encore en suspens. Nous sommes certains, puisqu'il l'affirme, que M. Lloyd George n'est pas mêlé aux négociations sur les pétroles, mais n'est-il pas entouré d'hommes d'affaires qui en savent, sur ce sujet, plus long que lui ? « Dis-moi qui tu hantes... » Si le proverbe, pour une fois, est en défaut, il n'en reste pas moins prouvé par les faits que la question du pétrole est un des ressorts de la politique anglaise. Les hommes d'affaires, les manieurs d'argent, n'ont pas, dans la restauration de l'Europe, les mêmes intérêts que les peuples, que les producteurs; ils veulent des bénéfices immédiats, hors de proportion avec leur travail et leur risques. Ne comptons pas sur eux pour reconstruire l'Europe.

La question russe, à Gênes, est mal posée. Toute l'économie nationale de la Russie est fondée sur l'agriculture; la grande industrie y était de création récente, et, presque partout, l'œuvre du capital et des techniciens étrangers, particulièrement français et belges; la main-d'œuvre seule était russe; le moujik déraciné, arraché à son champ et à son *mir*, mais resté sans instruction, est devenu la proie facile du bolchévisme communiste. Que le Gouvernement des Soviets donne à des étrangers des concessions pour l'exploita-

tion des mines et la création de nouvelles usines, si cette remise en marche de la grande industrie n'est pas précédée et accompagnée d'un renouveau de production agricole, non seulement la Russie ne retrouvera pas sa prospérité follement gaspillée, mais elle achèvera de se ruiner. A peine ses frontières seront-elles ouvertes et ses marchés libres, que les étrangers, Anglais, Allemands, Américains, se hâteront d'acheter et d'exporter tout ce qui peut rester dans le pays de métaux, de pierres précieuses, de matières premières : ainsi s'évanouira la dernière richesse de la Russie ; les usines n'auront retrouvé une activité précaire que pour arriver à une ruine définitive, faute de débouchés et d'acheteurs. La Russie consommait elle-même la plus grande partie de sa production en céréales, sucre, pétrole, charbon, produits métallurgiques, etc. ; il n'y a de prospérité industrielle possible dans un tel pays que si elle est le couronnement d'une reprise de l'agriculture qui rende la vie au marché intérieur. Commencer par remettre en marche l'industrie, c'est poser la pyramide sur sa pointe. A ce renouveau, les étrangers peuvent participer, reprendre, par exemple, les grandes cultures sucrières, aider à la réorganisation des transports, vendre des machines agricoles ; mais le rôle capital appartient au Gouvernement russe qui seul peut rassurer les paysans, consolider la propriété, supprimer les réquisitions et les inquisitions de toute nature, bref donner à la Russie une administration régulière et civilisée.

Les commissaires du peuple le voudront-ils? Non. Ils seraient bien aises que, par magie, tout allât pour le mieux dans une Russie prospère ; mais, en retour de cette prospérité ils ne sacrifieront rien de leurs principes et de leurs méthodes. Ce qu'ils veulent, ce n'est pas le salut de la Russie, de la Russie tout court, de la Russie pour elle-même, c'est leur propre maintien au pouvoir pour le succès de la révolution mondiale. Le 1er mai, à Moscou, sur la place Rouge, à une grande parade de ses troupes, — car, à Moscou, la fête ouvrière est avant tout militaire, — Trotsky a invité l'armée rouge à prêter « serment de fidélité à la classe ouvrière du monde entier, » et a montré dans l'armée des Soviets l'instrument de la révolution universelle. Qu'il y ait, parmi les Bolchévistes, notamment ceux de Gênes, des hommes plus enclins aux concessions, cela est probable, mais soyons sûrs qu'ils ont été, par de fréquents et vigoureux télégrammes de Moscou, rappelés au sentiment des réalités. Eux non plus ne sont pas sur un lit de roses, même parmi les fleurs de Rapallo. S'ils ne rapportent pas l'argent qu'ils sont venus

demander à l'Europe, ils risquent d'être assez mal reçus chez eux ; et, s'ils le rapportaient au prix de concessions aux principes « bourgeois, » ils auraient à rendre compte de leurs capitulations.

M. Tchitchérine et ses collègues bolchévistes ont bénéficié, à Gênes, des appétits tumultueux des gens d'affaires anglais en quête de concessions ; ils étaient venus mal assurés de l'accueil qui leur serait réservé, prêts sans doute à toute l'humilité nécessaire pour obtenir l'argent dont leur Gouvernement a besoin pour prolonger sa vie ; et voilà que l'impatience de M. Lloyd George, les prévenances de M. Schanzer, de demandeurs qu'ils étaient, les ont faits défendeurs. A lire la presse anglaise qu'inspire le Premier ministre, on croirait que le sort de l'Europe, et même le travail des ouvriers anglais, dépendent du bon vouloir du Gouvernement de Moscou. Que les commissaires du peuple russe acceptent ou rejettent le mémorandum qui leur est soumis, la question n'intéresse en réalité aucun travailleur anglais, mais seulement quelques spéculateurs ; et l'on serait tenté d'approuver M. Tchitchérine, quand il déclare qu'il ne livrera pas la Russie à l'exploitation d'un consortium de « capitalistes » internationaux, si lui, de son côté, prenait les mesures nécessaires et sollicitait les concours indispensables à une reprise de l'activité agricole et commerciale russe. Quant à l'industrie, il suffirait, pour qu'elle renaisse normalement et dans des proportions suffisantes, d'assurer aux anciens propriétaires d'usines la sécurité et la protection indispensables à une reprise progressive du travail. Mais, encore une fois, qui donc veut vraiment une restauration de la vie en Russie, si ce n'est sans doute la France ?

Pourquoi, alors, M. Tchitchérine et ses collègues font-ils figure de potentats dont les ministres des grands pays recherchent les faveurs, et à qui le roi d'Italie réserve son plus gracieux accueil ? (1). C'est que les délégués bolchévistes apparaissent à Gênes comme les

(1) Voici exactement comment les choses se sont passées à bord du *Dante Alighieri*. Les détails précis ont ici une valeur historique et symbolique. Les délégations étaient arrivées avant le roi Victor-Emmanuel, et s'étaient rangées sur le pont. Le roi monte à bord, demande aussitôt : « Où est M. Lloyd George ? » se dirige tout droit vers lui, lui serre les mains, s'entretient un instant avec lui, puis descend dans son salon. Un maître des cérémonies s'approche des délégués des Soviets et les fait placer juste en haut de l'escalier par où reviendra le Roi ; les Allemands viennent se ranger derrière les Bolchévistes. Le Roi remonte, se trouve en face de M. Tchitchérine, lui tend la main, s'entretient un moment avec lui et ses collègues ; son attitude est cordiale et aimable, celle des Bolchévistes très humble. Le Roi, ensuite, parle aux Allemands, puis successivement aux autres délégations ; avec M. Barthou, le Roi s'entretient gracieusement de l'inclémence de la saison.

ambassadeurs du Roi-pétrole, les dispensateurs de ses faveurs. Ils détiennent Bakou et ses vastes gisements, les terrains pétrolifères du Caucase, de la Caspienne, de l'Oural, de la Sibérie, bref les champs les plus riches après ceux du Mexique, et surtout les moins exploités. C'est un immense avenir industriel qui s'ouvre pour celui à qui les Soviets accorderont des concessions d'exploitation ou des contrats de vente. Et c'est ici l'un des secrets ressorts qui font mouvoir les personnages autour de la Conférence. Les Anglais tiennent pour démontré que le maintien de leur traditionnelle et nécessaire suprématie navale est lié à la disposition de stocks considérables de pétrole, de mazout, d'essence; le pétrole serait l'avenir de la navigation, de l'aviation, de l'industrie; il se substituerait, pour beaucoup d'usages, au charbon. L'Angleterre qui voit loin quand il s'agit de son hégémonie sur les mers et de la cohésion de son Empire, tient donc à s'assurer le plus possible de gisements pétrolifères; elle aperçoit, dans la décomposition de la Russie, un moyen d'accaparer les pétroles russes. Par le « pipe-line » de Bakou à Batoum, le naphte arrive à la Mer-Noire où les bateaux anglais peuvent venir le chercher et l'amener par les détroits de Constantinople, — qui doivent donc demeurer sous la surveillance britannique, — jusqu'aux ports de l'Empire. On savait depuis longtemps que les deux grandes Sociétés pétrolières que l'Angleterre contrôle, la *Royal Dutch* et la *Shell*, étaient en pourparlers avec les représentants des Soviets; et voici qu'à Gênes éclate la nouvelle qu'un contrat est, sinon signé, tout au moins virtuellement conclu, par lequel ces deux sociétés auraient obtenu, à défaut de concessions que les Soviets répugnent à accorder, un contrat leur donnant le droit exclusif d'exploiter et de vendre les pétroles sur le territoire russe.

Un jour nouveau éclaire la Conférence; des démentis peu précis s'entrecroisent avec des affirmations réitérées, documentées. Les spécialistes du pétrole affluent de tous les pays vers Gênes. La spéculation se déchaîne. La question du pétrole, économique, mais aussi politique, est posée. La *Standard Oil*, le grand trust américain des pétroles, s'émeut; elle a naguère réussi à obtenir sa part en Mésopotamie; l'obtiendra-t-elle en Russie, en Sibérie? Derrière elle, il y a le Gouvernement des États-Unis. Et voici reparaître la rivalité navale et industrielle des deux grands États anglo-saxons; le rapprochement, si adroitement ménagé entre eux à Washington par M. Balfour, ne serait-il pas remis en question? La renonciation à l'alliance anglo-japonaise ne serait-elle qu'un trompe-l'œil? Et l'amitié et la paix

jurées à Washington par le Japon et les États-Unis résisteraient-elles à l'épreuve des complications graves qui paraissent à la veille de se produire en Chine? Tels sont aujourd'hui les ressorts de la politique.

C'est aussi la question du pétrole qui donne toute sa portée à l'incident soulevé à Gênes, le lundi 1er mai, par M. Jaspar, ministre des Affaires étrangères de Belgique, et qui a, du jour au lendemain, modifié la physionomie de la Conférence et changé peut-être le cours de ses destinées. La commission des Affaires russes discutait le texte du mémorandum qui devait être soumis à l'acceptation ou au refus du Gouvernement des Soviets. Les termes en devaient être soigneusement pesés et les garanties précisées, car, si les délégués bolchévistes le déclaraient inacceptable pour eux, il fallait prévoir le cas où un autre gouvernement russe prétendrait se prévaloir des concessions accordées, dans l'intérêt de la pacification générale, aux Bolchévistes. L'esprit de conciliation et de mutuelles concessions qui s'établit dans toute réunion internationale comme celle de Gênes et qui aide à trouver des solutions transactionnelles, avait porté les délégués français, et, croyaient-ils, leurs collègues belges, à accepter un texte qui, tout en stipulant que les anciens propriétaires rentreraient dans leurs biens ou recevraient une indemnité, laissait aux Bolchévistes la possibilité de spolier les anciens propriétaires pour accorder, avec leurs biens, des concessions à de nouveaux bénéficiaires. M. Jaspar, qui avait reçu de M. Theunis, président du conseil, rentré à Bruxelles, de nouvelles instructions fondées sur des informations récentes et circonstanciées, soutint un amendement spécifiant que les biens devaient être restitués dans tous les cas en nature à leurs propriétaires, « à moins d'impossibilité matérielle. » M. Barthou, qui avait accepté déjà le texte proposé, se contenta de réserver la décision du Gouvernement français, mais sans que cette réserve dût suspendre l'envoi, prévu pour le soir même, du mémorandum à la délégation bolchéviste. Tandis que, le lendemain, M. Barthou partait pour Paris, à Gênes, la ferme résistance de M. Jaspar qui cependant avait, au cours de la Conférence, donné à M. Lloyd George des marques de sa bonne volonté empressée, révélait l'importance que le cabinet de Bruxelles attachait à son point de vue.

Les Belges ont, en Russie, de très importantes entreprises industrielles; des renseignements précis leur donnaient à croire que certaines d'entre elles avaient été ou allaient être concédées à des exploitants d'une autre nationalité; la perspective d'une indem-

nité en papier leur paraissait une insuffisante compensation. Tandis qu'à Gênes l'insistance de M. Lloyd George réussissait à annuler, par une addition captieuse, un amendement de M. Seydoux, qui aurait pu donner satisfaction aux Belges, à Paris, M. Poincaré se mettait en rapports directs avec M. Theunis, l'assurait de son appui sans réserves, non seulement par esprit de solidarité amicale avec la Belgique, mais encore par la conviction que le Gouvernement belge défend la justice et l'honnêteté contre la spoliation plus ou moins déguisée, la propriété contre le vol, et que ses intérêts correspondent exactement à ceux de la France. Sans parler des emprunts d'État, vingt milliards de francs de l'épargne française étaient, en 1914, investis dans des entreprises industrielles ou agricoles en Russie; elle leur devait sa prospérité, son essor économique; si cette prospérité doit renaître un jour, il est inadmissible que ce soit au bénéfice exclusif d'ouvriers de la dernière heure, tandis que les premiers seraient évincés ou indemnisés par un papier sans valeur. En même temps, M. Poincaré donnait à la délégation française pour instructions précises de retirer l'adhésion de la France au mémorandum déjà soumis à la délégation bolchéviste.

Le coup de barre si opportunément donné par le Gouvernement belge et appuyé par M. Poincaré, redressait d'un coup la direction de la Conférence; il avait la vertu d'un rappel au bon sens et au bon droit; par désir d'entente, pour faciliter aux Bolchévistes l'acceptation du mémorandum, on glissait sur la « pente savonnée. » Tout se trouva du coup remis en place, et M. Barthou, quittant Paris le 6 pour retourner à Gênes, emportait, en parfait accord avec le Conseil des ministres, l'instruction de rechercher toutes les voies de conciliation qui permettraient à la Belgique et à la France de se joindre aux signataires du mémorandum, mais sans se prêter à aucune concession sur le fond même de l'amendement Jaspar et sur le strict respect du droit de propriété, fondement indispensable des rapports sociaux et internationaux. Aussitôt les approbations sont venues à la thèse franco-belge, de la Suisse, du Danemark, de la Hollande, de la presse américaine; d'autres vont suivre. La résistance belge de mai 1922 aura eu, toutes proportions gardées, quelques-uns des heureux effets de celle d'août 1914; elle a manifesté avec éclat où est le droit et où la spoliation; elle a sonné le ralliement de l'ordre et de la justice à l'encontre des compromissions suspectes et des aventures imprudentes; elle a resserré l'amitié franco-belge, que le malentendu d'un instant avait failli compromettre.

Quelles en seront les conséquences pour l'issue de la Conférence de Gênes? Le mémorandum reste soumis aux Bolchévistes qui, si l'on en croit les déclarations faites à des journalistes, le rejetteraient en bloc, ou tout au moins présenteraient des objections et des contre-propositions qui provoqueraient la clôture ou l'ajournement de la Conférence.

De toutes façons, les résultats, en ce qui concerne la question russe, s'annoncent comme négatifs, ou peu s'en faut. La lettre que M. Tchitchérine a adressée le 30 avril à M. Barthou laissait prévoir une telle issue et s'efforçait déjà d'amorcer avec la France des négociations directes. C'est une hypothèse qui ne saurait être écartée sans examen; l'Angleterre, l'Italie, la Pologne, d'autres États encore, ont négocié avant Gênes ou négocient à Gênes avec le Gouvernement des Soviets; ils négocieront à plus forte raison demain; resterons-nous seuls sans essayer de sauvegarder les grands intérêts français en Russie? Discuter d'abord des questions de principes avec un Gouvernement qui ne cesse d'affirmer que son but est la destruction des sociétés telles qu'elles sont constituées dans tous les pays civilisés et qu'il ne reconnaît, avec les pays « capitalistes, » aucune base commune de droit, c'est se condamner d'avance à l'échec, c'est aussi favoriser la propagande subversive du communisme russe. La meilleure méthode serait, semble-t-il, de rester sur le terrain des faits et des intérêts, sans débattre à fond la question des dettes que, de toute évidence, le Gouvernement par qui meurt la Russie est incapable de payer aujourd'hui ; toute tractation serait seulement précédée d'une déclaration formelle réservant tous les droits de la France et des ressortissants français ; de telles négociations n'entraîneraient nullement la reconnaissance *de jure* du Gouvernement des Soviets; des relations de fait s'établiraient qui aideraient à la restauration de la Russie, à son évolution intérieure et au sauvetage des intérêts français.

L'exemple d'une négociation directe sur le terrain des faits nous vient de haut, puisque c'est le Vatican qui nous le donne. Il n'est pas, quoi qu'on en ait dit, question d'une sorte de concordat entre le Saint-Siège et le Gouvernement des Soviets, mais seulement de pourparlers sur les conditions dans lesquelles des religieux seront admis à porter des secours aux affamés de Russie et, en général, sur la situation faite aux catholiques dans l'État bolchéviste. Trois pères salésiens (Italiens), trois jésuites (qui ne devront être ni Français, ni Belges, ainsi l'ont exigé les Bolchévistes), trois pères du Verbe

divin de Steyl (Allemands ou Hollandais) se partagent l'immense domaine russe pour y exercer, au nom du Pape, la charité catholique. Dans une nouvelle lettre, adressée, cette fois, au Secrétaire d'État, Pie XI fait des vœux pour le succès de la Conférence de Gênes et pour le soulagement des « malheureuses populations de l'Extrême-Europe qui, déjà désolée par la guerre, les luttes intestines, la persécution religieuse, sont en outre décimées par la faim et les épidémies ; » il semble prévoir qu'un échec de la Conférence amènerait une aggravation des « conditions déjà si misérables et menaçantes de l'Europe, avec la perspective de souffrances plus grandes et le danger d'une conflagration qui bouleverserait toute la civilisation chrétienne. » Dans la mêlée des passions et des intérêts, ces paroles hautement charitables, encore qu'assez pessimistes, ont été interprétées ou exploitées à des fins bien éloignées de celles que le Pape, dans son zèle apostolique, se proposait. M. Lloyd George, à Gênes, s'est hâté de faire afficher, dans la maison des journalistes, une note où il présentait la lettre de Pie XI comme un haut et précieux encouragement pour sa propre politique à l'égard de la Russie. En Allemagne, on a comparé l'accord germano-bolchéviste à cet « embrassement de la justice et de la paix » dont parle Pie XI et auquel l'accord de Rapallo ne ressemble que de loin ! On a tant abusé, depuis quelques semaines, des grands et beaux mots, que même lorsqu'ils tombent d'une bouche auguste et désintéressée, ils risquent de prendre, par le rapprochement, je ne sais quelles apparences suspectes auxquelles était loin de penser celui qui les a prononcés ; tel a été le sort, en ces derniers jours, des deux lettres du Pape.

La question du pacte, si les Bolchévistes n'acceptent pas les conditions qui leur permettraient de figurer parmi les signataires, perd beaucoup de son intérêt ; signé par les Russes, qui ne sont pas partie au traité de Versailles, il ajouterait quelque chose aux garanties de la paix ; sans leur signature, il ne ferait que renouveler, sans en accroître l'autorité, au contraire, l'article 10 du pacte de la Société des Nations, et peut-être les Allemands saisiraient-ils ce prétexte pour contester la valeur des articles de Versailles qui n'auraient pas reçu à Gênes la même confirmation.

Si M. Lloyd George n'obtient pas l'adhésion des Bolchévistes au mémorandum, si de lui-même il renonce au pacte de non-agression, il lui faudra reconnaître l'échec de sa grande, — et d'ailleurs généreuse, — tentative de restauration européenne ; les travaux, si intéressants et honorables qu'ils soient, des commissions techniques, ne

suffiront pas à le consoler ; il cherchera, il cherche déjà à faire retomber, un peu sur l'intransigeance des Bolchévistes et beaucoup sur celle de M. Poincaré, la responsabilité d'un fiasco qu'il était facile de prévoir et d'éviter ; déjà sa presse est partie en guerre ; pour elle, M. Poincaré est le naufrageur de la Conférence, et un journal le traite même de « Néron, » ce qui a au moins le mérite d'être inattendu. Le député travailliste Thomas a fait, dans un étrange discours, écho à cette campagne. Mais il est trop tard ; M. Lloyd George ne réussira plus à donner le change qu'à ceux qui voudront bien le prendre. Dans son propre pays, la campagne du maréchal Wilson suffirait à prouver qu'il n'est pas, tant s'en faut, unanimement approuvé. Quant à une crise des alliances, dont on a parlé, il fallait s'attendre à ce que la Conférence de Gênes la provoquât ; mais l'alliance franco-britannique n'est pas liée aux mouvements d'humeur de M. Lloyd George. Nous demeurons convaincus que la crise sera, en définitive, salutaire, s'achèvera par le resserrement plus que jamais nécessaire de l'alliance franco-britannique, et que M. Lloyd George en sera lui-même le bon ouvrier.

L'abstention de M. Poincaré a tué les grandes Conférences. Il a rendu, par là, un service signalé à la concorde entre alliés et à le restauration de l'Europe. Le rôle qu'il a eu le courage d'assumer et de soutenir sans fléchir était singulièrement ingrat pour lui et pour la France ; il fallait, sans se lasser, tout en collaborant loyalement aux tentatives utiles, démontrer que la méthode des grandes Conférences comme celle de Gênes ne répond pas aux intentions méritoires de ceux qui en ont eu l'initiative, et qu'elle ne pouvait aboutir qu'à des résultats insignifiants ou dangereux. Par des arguments juridiques, il fallait empêcher une conférence convoquée sous prétexte de remédier aux difficultés économiques et financières de l'Europe, d'entreprendre la revision des traités, de se substituer, dans une redoutable incohérence, à la Commission des réparations, à la Conférence des ambassadeurs, au Conseil suprême et à la Société des Nations. Cette œuvre est faite ; elle était nécessaire, mais elle est négative. A Gênes, la politique autoritaire de M. Lloyd George a démontré son inefficacité et lassé bien des sympathies. Nos amis d'Europe,—nous en avons plus que ne l'imaginent ceux qui croient la France isolée. — regardent vers Paris où ils espèrent voir enfin luire la lumière de la raison et de la justice ; ils se tournent vers M. Poincaré et l'invitent à inaugurer une politique de bon sens et de résultats pratiques. Des conférences techniques, strictement limitées dans

leur objet, sans mise en scène, qui ne seraient que la réunion de quelques hautes compétences autour d'une table et la discussion sans phrases de projets immédiatement réalisables : répartition des matières premières, transports, changes, etc., seraient un instrument utile de restauration européenne. Il faut nous résigner à ne connaître le progrès qu'au prix de longs efforts, et l'atténuation des souffrances de l'Europe qu'au prix du temps, par le travail et l'ordre. Déjà on parle, à Paris, d'une Conférence de Prague qui ne ressemblerait pas à celle de Gênes. L'heure de M. Poincaré est arrivée.

Au moment où sa patrie traverse des heures difficiles, c'est pour nous un pieux devoir de rendre un juste hommage au grand cœur français de M. Paul Deschanel. Né en exil d'un père proscrit, il aurait pu, comme d'autres, murer son âme dans la rancune; il l'ouvrit au contraire, tout en restant fermement attaché à ses convictions personnelles, à la compréhension de toutes les idées. L'amour de la France, nourri par une très forte culture, devint la source de ses opinions et ne laissa place, dans son esprit généreux et élevé, pour aucune étroitesse. Une connaissance directe et approfondie de l'étranger élargissait encore son jugement, l'élevait au-dessus des partis, lui permettait de mieux sentir et de mieux exprimer tout ce qui fait dans le monde la mission de la France. Aussi lui fut-il donné, comme écrivain, comme député, comme Président de la Chambre surtout, de devenir, notamment pendant la guerre, l'interprète magnifiquement éloquent de l'âme nationale. Lorsque, le 17 janvier 1920, il fut élu Président de la République par 734 voix, il suivit avec passion les affaires étrangères, anxieux de redresser ce qu'il estimait être les erreurs de la politique française; il travailla à la réalisation de l'alliance avec la Belgique, conséquence de la commune victoire, et à la reprise des relations avec le Saint-Siège, suite de l'union sacrée, moyen d'étendre le rayonnement de la France... La maladie survint, et ce fut le drame indicible de cette carrière brisée en plein éclat, et c'est maintenant la mort. La popularité de Paul Deschanel n'était que la juste récompense des Français envers l'un des hommes de ce temps qui ont le plus aimé et le mieux servi la France.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

LES
PROFONDEURS DE LA MER

DEUXIÈME PARTIE (1)

III

Mais en arrivant sur le môle, point de Gwendolyn. Je l'attendis un moment, puis le cœur serré, malheureux comme un enfant, je remontai vers le Strand, à travers les jardins, dont les roses s'effeuillaient et restaient accrochées aux buissons, où leurs coquilles légères tremblaient au vent. Je m'égarais ainsi, l'esprit vide et les nerfs tendus, quand au seuil de la villa Angiolina, j'aperçus Mme Grove.

— Gwendolyn, lui dis-je, en riant, que faites-vous ici ? Je croyais vous trouver au débarcadère, comme vous me l'aviez promis.

Elle s'arrêta sous un grand palmier au tronc chevelu et me regarda d'un regard étrange, un regard égal où je ne pouvais rien lire, tendresse, ni mépris, sympathie ni haine.

— Je ne m'en souvenais pas, dit-elle, d'une voix capricieuse. Êtes-vous bien sûr, mon cher, que je vous l'ai promis ? Alors, vous ne pouvez pas rester une heure entière sans avoir une femme auprès de vous ? ajouta-t-elle, d'un ton agressif ; Huguette me l'a dit souvent, mais je ne le croyais pas... Eh bien ! vous ne m'avez pas vue, et voilà tout !

Je lui répondis entre haut et bas :

Copyright by Edmond Jaloux, 1922.
(1) Voyez la *Revue* du 15 mai.

— Il vous est indifférent, à vous, de me voir ou non, Gwendolyn...

A cette minute, je sentis distinctement qu'un autre être se substituait à moi, cet être, qui trop souvent me remplaçait et qui avec des sentiments sincères, avec des sentiments éprouvés, jouait, comme à mon insu, je ne sais quelle comédie dramatique, — cet être fatal qui m'avait toujours poursuivi, — cet être, non, cet acteur...

— Mais moi, qui, chaque jour, m'enfonce un peu plus dans un abîme dont je ne remonterai pas, moi, qui n'ai plus rien à attendre ici-bas que la souffrance et la mort, je ne peux pas prendre aussi légèrement votre présence ou votre absence!

Mme Grove parut légèrement troublée par ma réponse, son visage, si blanc, rougit, et soudain, elle éclata de rire, d'un rire dur et presque insultant.

— Allons, donc, Claude, quelle plaisanterie! Vous êtes un joyeux garçon, ma foi! Avec la bonne mine que vous avez, vous pensez vraiment que vous ne remonterez pas à la surface?

Elle fit quelques pas, enfonçant son ombrelle dans le gravier et regardant chaque fois le petit trou qu'elle y avait creusé.

— Vous êtes-vous bien amusé aujourd'hui? me dit-elle.

— Aujourd'hui?

— Oui, ce rendez-vous à Fiume...

— Oh! un ami malade qui rentre en France et qui m'avait demandé de l'aller voir à la gare!

Gwendolyn s'arrêta net et tendit son ombrelle devant moi, comme on fait aux jeunes fox à qui on veut apprendre à sauter.

— Non, Claude, taisez-vous. Ce mensonge-là me déplaît. Vous prononcez des paroles très pompeuses pour proclamer votre amitié, mais vous n'êtes même pas capable de me dire la vérité. Est-ce que cela vous est réellement impossible? La lettre de ce rendez-vous, Claude, c'est moi qui vous l'ai remise : j'ai bien vu qu'une femme vous l'avait écrite : l'enveloppe avait même une odeur si forte, si désagréable, que je me suis lavé deux fois les mains sans pouvoir m'en débarrasser... Et puis, vous avez eu l'air extrêmement gêné quand je vous l'ai donnée devant Huguette et vous avez détourné la conversation. Il y a des moments où les femmes les plus... naïves, deviennent, tout d'un coup, comment dites-vous? lucides. Je pense que vous avez vu une femme dont vous êtes encore épris.

— S'il y avait ailleurs qu'à Abbazia une femme que j'aime, répondis-je, je ne demeurerais pas ici, entre la chère Huguette et vous.

— Osez-vous dire que ce n'est pas une femme que vous avez visitée aujourd'hui ? Tenez, Claude, vous avez sur vous le même insupportable parfum que la lettre de ce matin !

De colère, j'arrachai un rameau à un des saules qui bordaient la route et, machinalement, j'en fouettai mes souliers.

— Oui, c'est une femme. Et puis après ? Je ne l'aime pas, je ne l'ai jamais aimée. Elle me harcèle, je ne veux plus la voir. Elle s'imagine qu'on devient amoureux des gens, comme cela, à volonté... Ah ! quelle dérision !

— Sans doute, l'avez-vous, comment dites-vous ?... courtisée, je crois... et maintenant, vous ne voulez plus la rencontrer, n'est-ce pas ?

J'avais encore aux oreilles les reproches de Jeanne Issaura.

— Est-ce que je sais ? répondis-je. Elle a toujours été une étrangère pour moi... Je lui ai montré beaucoup de bonté autrefois et elle s'est imaginé... le diable sait quoi. Je ne veux plus m'intéresser à personne et me moquer de l'humanité entière. On ne me jettera plus à la tête des responsabilités stupides.

— Elle n'a été qu'une étrangère pour vous, Claude, dit lentement Gwendolyn, en détachant chaque syllabe, mais qui n'a pas été une étrangère pour vous ? Est-ce que Huguette n'en est pas une ? Et votre première femme ? A qui vous êtes-vous donné tout entier ?

Je jetai au loin la tige de saule empoussiérée et saisissant Gwendolyn par l'épaule, je la fis pirouetter presque brutalement, afin d'avoir en face de moi, tout près de moi, son visage éclatant et long et ses yeux gris, clairs, dont l'iris, dense et comme étoilé, baignait dans un large fluide de perle. Mais je ne retrouvais rien en eux de leur douceur habituelle : au contraire, j'avais devant moi un masque contracté, têtu, hostile, implacable !

— De quel droit m'interrogez-vous ainsi ? lui dis-je, plus douloureusement que furieusement. Mes actes sont à moi et mes pensées aussi, et je ne donne à personne le droit de les juger Je suis un homme brisé par la vie, c'est possible, un raté même, si vous voulez, mais je ne suis pas tombé si bas que je ne sache plus me défendre, même contre vous, Gwendolyn... Est-ce

Huguette qui vous parle ainsi de moi ? Ah ! ce serait trop drôle !

— Huguette ne me parle jamais de vous.

— Tant mieux !... Eh bien ! oui, elle est presque devenue pour moi une étrangère, et Claire aussi. Je ne suis pas un cimetière d'affections mortes, mais un homme vivant et qui cherche sa voie. J'ai lié mon sort à celui de Huguette : j'ai eu tort. Elle ne m'a suivi, ni dans mon ascension, ni dans ma chute ; elle est restée au point même où je l'ai connue. Je crois, ma parole, que je préférerais sa haine à cette molle douceur résignée, à cette nonchalance de victime qui ne veut pas se plaindre. Elle demeure volontairement en arrière, et moi, je marche, je marche...

— Vous vouliez mourir tout à l'heure.

— Ah ! vous raillez à votre tour, douce Anglaise ! Vous vous faites Française, vous qui ne vouliez pas comprendre l'ironie. Non, je ne mourrai pas. Soyez tranquille ; ça ferait plaisir à trop de gens ! Mais vous, croyez-vous que vous soyez une étrangère pour moi ?

A ce moment, nous croisâmes sur la route un de nos voisins qui habitait la villa la plus proche de la nôtre. Il s'avançait avec une dignité considérable et un peu bouffonne. C'était un chambellan à la cour d'Autriche ; il s'appelait le comte de Gottlieb-Daxenroth.

Il nous arrêta et nous demanda minutieusement et hiérarchiquement des nouvelles de nos deux familles, émit quelques considérations sur le temps qu'il allait faire et s'éloigna ensuite en grande pompe, suivi de trois dogues massifs.

La mer battait la côte avec une douceur feinte ; chaque vague faisait un petit pétillement d'écume avant de sauter entre les roches et de glisser sournoisement par-dessus, comme un drap que l'on tire tout d'un coup.

Nous approchions de notre demeure.

— Je vous ai posé une question, Gwendolyn. Y répondrez-vous ?

La jeune femme regardait le large.

— Vous m'avez demandé : « Croyez-vous être une étrangère pour moi ? » C'est afin de me dire que je ne le suis pas, je suppose. Puis-je croire raisonnablement que je suis pour vous plus que Huguette ou que la première Mme Lothaire ?

David a eu peut-être des torts envers moi, mais jamais il ne m'a promis une chose qu'il ne pouvait pas tenir. Vous, Claude, vous promettez toujours ; mais que donnez-vous ensuite? Si jamais je cessais d'être réellement une étrangère pour vous, je crois que je le deviendrais alors tout à fait. Vous aimez jouer avec les gens, vous êtes absolument un homme de théâtre. Vous disiez tantôt : « Je ne veux plus m'intéresser à une personne humaine... » et déjà, vous essayez de me persuader que vous vous intéressez à moi... Venez, descendons!

Nous allâmes au bord de l'anse. Mme Grove s'assit sur un rocher et mit sa tête dans ses mains. Elle regardait aux confins de la mer et du ciel naître une matière sans couleur et sans forme, qui allait devenir la nuit, elle regardait la surface de l'eau lutter pour conserver son éclat, alors que tout la trahissait. Et je me tenais debout à côté de mon amie, irrité et souffrant, douloureux, presque incapable de maîtriser mes émotions.

— Je donnerais dix ans de ma vie pour savoir quelque chose, Claude!

— Quoi donc?

— Je ne peux pas vous le dire. Dix ans de ma vie, il me semble même que ce serait bien peu pour l'acheter.

— A-t-elle donc tant de prix?

— Plus encore que vous ne croyez. Mais je ne le saurai jamais. Que sait-on, d'ailleurs? Vous êtes près de moi et je vous regarde : il n'y a pas une de vos pensées que je comprenne, pas un de vos sentiments qui me soit connu. Et vous me demandez si je me crois une étrangère pour vous, alors que votre femme elle-même en est une!

Je reconnus à ce moment que mes nerfs déjà excédés par la scène avec Jeanne Issaura ne pouvaient plus soutenir cette conversation et je remontai vers la villa.

— Au revoir, Gwendolyn. Je vous reverrai quand vous serez moins nerveuse. Je ne suis pas un protestant, moi, et je n'ai pas soif de vérité!

Elle me regarda partir et je vis dans ses yeux une rapide expression de regret et peut-être presque d'imploration. Trop tard! Je ne revins pas en arrière.

Mais quand je fus enfermé dans ma chambre, je crus comprendre soudain ce qui rendait Mme Grove si inquiète, et cette pensée me causa un grand saisissement de joie.

***

Pendant cinq jours, Gwendolyn et moi, nous nous boudâmes. Nous n'échangions que les paroles indispensables et nous prenions un soin extrême pour ne pas nous rencontrer.

A table, notre silence était pénible. David était taciturne, par tempérament ; ma femme, soucieuse. Quand Gwendolyn et moi, nous n'animions pas la conversation, une sorte d'oppression générale pesait sur nous.

A mesure que je m'enfonçais dans mon ressentiment, je le sentais plus nécessaire, mais il me torturait davantage. J'en arrivais à ne plus savoir si j'aimais encore Gwendolyn ou si je la haïssais. J'espérais qu'elle souffrait de mon silence, de mes regards sournois et mauvais, de ma hâte à l'éviter ; cette pensée m'enchantait et me donnait un âpre désir de prolonger cette absurde situation.

J'aurais voulu montrer à Mme Grove une indifférence plus grande et qu'elle le sût. J'aurais voulu davantage encore : éprouver cette indifférence moi-même et pour toujours, mais à la condition de la voir s'en désespérer, ce qui était impossible, car le propre de l'indifférence est d'ignorer les maux d'autrui. Songeais-je, en ce même temps, à ce que pouvait souffrir Issaura ?

Je remuais pendant des heures ces pensées cruelles et avec lesquelles je me blessais ; je m'acharnais dans ce rêve trouble de faire du mal à Gwendolyn, et à mesure que je souffrais davantage de mon isolement hargneux, ma rancune contre elle augmentait, comme si elle était responsable du mal que je me faisais !

Que les journées me paraissaient longues ! Je m'ennuyais à crier, comme les chiens font à la lune. Tous les échecs, toutes les déconvenues de ma vie me revenaient à la fois ; je tournais dans ma mémoire comme dans une chambre d'hôpital, où chaque regard découvre une nouvelle souffrance, et j'en arrivais à me lamenter sur moi-même avec autant d'acrimonie et de lâcheté qu'un poète romantique.

Cependant, Mme Grove, insouciante en apparence, allait, venait, comme si elle ne s'apercevait de rien, et tenait compagnie à Jack, bavardait avec Huguette, et certain soir, s'en fut même en compagnie de David faire une longue prome-

nade à pied. Ce jour-là, je suffoquai littéralement de fureur.

Je ne bougeais presque plus de mon petit cabinet de travail, j'y passais de véritables heures de désespoir, couché sur un mauvais divan, fumant des cigares qui brûlaient mal, cherchant le meilleur moyen d'humilier Gwendolyn; ou bien, debout derrière la fenêtre, dissimulé par les rideaux, je guettais dans le jardin son passage, à la fois honteux et tenaillé du désir de l'apercevoir, et en tous points semblable à l'adolescent, qui surveillait de même, par une croisée au soleil couchant, un enclos de cyprès où passait une enfant qu'il aimait!

Le soir du cinquième jour, un après-midi tropical, nous regardions de vastes éclairs de chaleur palpiter au-dessus de la mer assoupie et suante. Les étoiles embuées de chaleur ne tremblaient pas, quelque chose de laiteux et d'opaque circulait sous les arbres, — et la vue d'un glaçon aux arêtes vives, nageant dans une coupe de verre, semblait la dernière chose encore vivante dans un univers sans contours.

Gwendolyn se taisait. Huguette rapporta quelque propos de Jack. Puis, sortant d'un long silence, David commença soudain de célébrer les migrations infinies de l'âme à travers les milliers d'existences qui se déroulent avant qu'elle ne retrouve à la fois sa conscience et son inconscience dans le sein de Brahma. Il parlait ainsi, comme s'il avait besoin de trouver dans le thème familier de ses méditations une force extérieure, un réconfort que sa pensée ne lui donnait pas.

Mais soudain, Gwendolyn l'interrompit :

— Oh! non, *my dear!* Je ne peux pas penser à une chose pareille. Ainsi on recommencerait toujours comme le... gentil petit rat roux qui a un panache, vous savez bien... quand on l'a mis dans sa cage. Toujours et toujours! C'est effrayant. Cela me rend littéralement malade rien que d'y songer! Et vous voulez que j'aie le courage d'accepter cela, quand je suis anéantie à l'avance à cette idée. Oh! non, David, non, vous ne pouvez pas me condamner à une telle course sans but. La perfection, dites-vous? Oh! j'aime tellement mieux mon imperfection! Et qu'est-ce que cela me fait que personne ne m'aime, imparfaite comme je le suis! Je ne tiens nullement à ce qu'on s'occupe de moi, ni pendant ma vie, ni surtout après ma mort. Dites-moi, David, quand on est absolument, rigoureusement imparfaite, Brahma se décourage, n'est-ce pas, et ne tient plus du tout

à faire de vous quelque chose de curieux. Je n'aurai pas la force, vous savez!

Elle éclata là-dessus d'un rire nerveux et bizarre, puis elle nous regarda et soudain se mit à songer, comme si elle avait dit quelque chose d'inconvenant.

David la regarda aussi, avec tristesse, me sembla-t-il, et murmura enfin :

— L'heure n'est pas venue, Gwendolyn... Elle viendra!

Le dîner fini, Mme Grove se leva brusquement et quitta la salle à manger. Je croyais qu'elle allait monter dans sa chambre, mais je l'entendis fermer la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin. Aussitôt, je n'eus plus qu'un désir : sortir aussi, la rejoindre, lui parler, rompre enfin ce silence qui m'écrasait, et cette angoisse absurde qui me tenait auprès d'elle hostile, muet, méfiant. Mais j'avais peur que David ou que Huguette ne me suivît; je fumai donc un cigare, d'un air placide et indifférent, bien qu'au fond je tremblasse presque d'impatience. Quand il fut aux trois quarts consumé, je me levai, d'un air naturel, et je me jetai dans le jardin.

Nuit noire et nuageuse. Par moments, un éclair bleuâtre tirait brusquement de l'ombre les contours du monde, puis les y refoulait à nouveau. Je ne vis Gwendolyn nulle part, mais la grille qui ouvrait sur la route était à peine poussée ; la jeune femme était donc sortie.

Un éclair nouveau me révéla la grande masse plombée de la mer; mer morte, sans écume et sans chanson, et quelques nuages de coton, étouffants et grisâtres, qui montaient de divers côtés.

Je pris le petit chemin bordé de tamaris, qui se tordait entre les chemins et montait jusqu'à cette anse dont j'ai déjà parlé. Soudain, à un détour, j'aperçus une forme blanche, assise au bord de l'eau. Tout disparut de nouveau. Une voiture roulait sur la route. Je pus faire encore quelques pas et me rapprocher de Gwendolyn, sans être entendu d'elle.

Un nouvel embrasement me la montra, à quelques pas de moi, comme prostrée et la tête accablée par le poids de ses cheveux d'or cendré. J'entendis un bruit sourd fait de hoquets et de halètements; Gwendolyn pleurait, le visage dans ses mains.

Mon premier mouvement fut de courir à elle, de la prendre

dans mes bras, de lui dire les choses les plus propres à la consoler, mais je m'avisai qu'elle risquait fort de trouver mon intervention bien inopportune et qu'elle m'en voudrait certainement d'avoir entr'aperçu ses larmes.

Je demeurai ainsi, hésitant, gêné, troublé, n'osant ni me porter vers Gwendolyn, ni remonter vers la ville. Je finis par me cacher derrière un fourré d'arbustes, où je ne risquais guère d'être découvert.

Peu à peu, elle cessa de pleurer. Ses soupirs devinrent moins fréquents. Elle demeura longtemps assise, ses bras nus pendant devant elle, regardant vaguement l'invisible horizon.

Enfin elle se leva, secoua sa robe, ramassa machinalement un caillou, et d'un geste oblique, le lança dans l'eau. Le bruit révéla qu'il la traversait par deux fois avant de s'y enfoncer. Ce jeu amusa Gwendolyn; elle se mit à faire des ricochets. Tantôt c'était une femme au désespoir, maintenant, une enfant qui jouait.

Et je laissais m'envahir une étrange joie à me dire que Gwendolyn était là, à deux pas de moi, que je la voyais, qu'elle était sous ma protection, qu'elle ne m'échapperait plus. Je ne lui en voulais plus de rien, je ne comprenais même pas comment j'avais pu lui garder rancœur de quoi que ce fût, je n'étais plus qu'amour, pardon, tendresse immense et sans limites.

Quand elle passa devant moi, je n'osai pas me montrer, craignant de rompre mon état de bonheur et ma rêverie, et de la surprendre malencontreusement alors qu'elle ne se croyait pas observée.

Quand je fus seul, je descendis jusqu'à l'endroit où Gwendolyn s'était assise. Je vis sur la roche un objet blanc : je le ramassai, c'était un petit mouchoir tout trempé de larmes et que je portai à mes lèvres avec une brusque frénésie.

***

Le lendemain pourtant, Gwendolyn ne parut pas de la matinée et se montra au déjeuner aussi réservée et mélancolique que les jours précédents. Je venais d'arriver moi-même tout débordant d'espérance et d'inexplicable gratitude; son maintien me glaça de nouveau et je me renfonçai dans ma tristesse.

Après le repas, de guerre lasse et ne sachant à quel saint me

vouer, j'allai passer une heure avec Jack. Huguette ayant la migraine, il était assez naturel que je vinsse la remplacer auprès de son lit, mais je dois reconnaître qu'il ne m'arrivait de le faire que dans mes accès de misanthropie.

Jack était lui-même dans un de ses mauvais jours, grognon, maussade, mécontent. A tout moment, il poussait une sorte de beuglement strident comme une sirène, puis s'écriait :

— Je m'ennuie !

— Crois-tu que je m'amuse avec toi ? finis-je par dire avec impatience.

— Qui t'oblige à me tenir compagnie ? répliqua-t-il hargneusement.

— Il est certain que si j'envisage la tête que tu me montres...

Bref, nous étions lamentablement sur le point de nous disputer, quand la porte s'ouvrit et Gwendolyn entra.

Le visage de Jack s'épanouit ; je ne sais ce qui passa sur le mien, mais il me sembla soudain que mon corps perdait la moitié de son poids.

Mme Grove se pencha sur le lit de mon fils. Passant ses deux bras autour du cou de la jeune femme, il lui disait :

— Gwendolyn, que vous êtes gentille d'être venue ! Papa me reprochait de l'ennuyer.

La jeune femme tourna vers moi un visage indigné :

— Oh ! Claude !

— Jack ne vous dit pas qu'il se plaignait amèrement de s'assommer avec moi. La vérité est que nous ne nous amusions ni l'un ni l'autre.

— Heureusement que vous êtes là ! dit Jack.

Mme Grove s'assit auprès de la fenêtre. Je remarquai son visage tiré, ses yeux cernés, son air de fatigue et de tristesse. Je lui dis qu'elle avait mauvaise mine.

— Qu'est-ce que cela vous fait ? répliqua-t-elle. D'ailleurs, ce n'est pas vrai. Je suis toujours la même. Seulement, vous me regardez si rarement !

— Je vous regarde quand je vous vois, je ne vous vois pas toujours.

Ainsi, par-dessus la tête de Jack, nous échangions les échos atténués de notre vaine querelle muette. Il nous considérait l'un et l'autre avec anxiété et colère, comme s'il devinait sans se l'expliquer ce qui se passait entre nous. J'ai compris plus

tard qu'il en savait plus long que je ne le soupçonnais alors, étant, comme les enfants, fait d'une matière poreuse qui absorbe les atmosphères et qui ne réalise que longtemps après les éléments dont elles sont chargées. Il accumulait en lui, de la sorte, des observations et des intuitions, choses indéfinissables, mais douloureuses, qui, plus tard, formeraient son jugement. Dans l'éloignement que mon fils devait plus tard manifester à mon égard, je suis bien sûr qu'il est resté quelque chose des angoisses, des jalousies et des soupçons de ces mois-là, quelque chose aussi des larmes qu'il voyait parfois verser à sa mère.

Soudain Gwendolyn s'écria :

— Savez-vous qui m'envoie ici?

Je fis un geste d'ignorance :

— Huguette.

En ce moment, Mme Grove eut ce demi-sourire en coin qui me prouvait combien elle avait changé ; de sourire pareil, elle n'en avait jamais, quand je fis sa connaissance à Florence ; quand elle était plus loyale et franche qu'aucun être humain. Mais déjà, elle prend, à vivre entre Huguette et moi, dans cette maison toujours pleine de réticences, de sous-entendus, d'allusions et d'ironies, un certain dédoublement de pensée, un certain mystère.

— Oui, répéta Gwendolyn, Huguette... Elle m'a dit que vous étiez d'une humeur très méchante, que, depuis trois jours, vous n'ouvriez plus la bouche, et que je vienne vous voir, puisque, a-t-elle ajouté : « vous êtes la seule personne qui ait le pouvoir de le dérider. »

— Alors, interrompit mon fils, dans un sursaut de jalousie, c'est pour papa que vous êtes ici ?

Toute sa figure se contracta comme s'il allait pleurer.

— Mais non, sot garçon, puisque j'ai rencontré votre mère dans le jardin, au moment où je me dirigeais vers votre chambre.

— Il n'y a plus qu'une chose dans ma vie, Gwendolyn, murmurai-je. Quand elle se voile à mes yeux, j'ai la mort dans l'âme.

— Quelle chose ? fit-elle malicieusement.

Gwendolyn tourna vers moi un regard provocant et moqueur ; elle joue avec moi, parce que la présence de Jack me

défend de lui parler avec précision. Aurait-elle été aussi coquette il y a quelques mois? Cette emprise que j'ai sur elle, je m'en réjouis et je m'en blâme à la fois; déjà, je regrette la petite Anglaise droite et pure que je promenais à San-Miniato ou sur les coteaux de Settignano. Quel abominable pouvoir ai-je donc de ne faire éclore que ce qu'il y a de plus corrompu, de ne réaliser que le pire?

— Ce n'est pas à une amie comme vous de me le demander.

— Ne demandez-vous pas, vous-même, à une amie comme moi, plus de choses qu'elle n'en possède? Ne vous faites-vous pas d'elle un portrait... comme vous dites... imaginaire? D'ailleurs, qu'avez-vous à lui reprocher, à cette amie?

Oui, en ce moment, que puis-je reprocher à Gwendolyn? Elle est assise près de moi, elle me regarde : je vois l'étrange lumière qui sort de ses yeux gris, ce veloutement de la peau un peu moite qui irise et moire le bord duveté de sa joue, la forme remplie de son bras nu qui semble concentrer sur lui les rayons du jour. Derrière elle, la mer mène sa marche silencieuse, et plus près, les grands lauriers noirs luttent contre le jour, avec l'aide de leurs boucliers de bronze.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, Claude!

— Voulez-vous que j'essaye de me disculper? Non; laissez-moi avoir tort. Je suis grincheux, aigri, irritable, vous le savez, et de plus, lourdaud et maladroit. Mais ne me jugez pas avec sévérité, Gwendolyn, n'oubliez pas que je suis un homme dépossédé.

En prononçant ces derniers mots, je n'ai pu m'empêcher de jeter à la jeune femme un coup d'œil inquiet; et j'ai eu honte de moi. Je sens qu'en me servant de mes malheurs comme d'une éternelle excuse, je commence à tomber dans le cabotinage. Mais la sensible et douce Gwendolyn a trop de bonté naturelle et de franchise pour entendre grincer le pantin dans l'homme qui est son ami.

— Gwendolyn, s'écrie mon fils à son tour, vous ne vous occupez pas de moi!

— Mais oui, mon chéri, répond-elle en se penchant de nouveau vers lui pour l'embrasser.

— Alors, racontez-moi une histoire où il y ait des fées, des princesses captives et un trésor caché!

Ah ! pauvre enfant, si semblable à moi, ne demande-t-il pas à Mme Grove autre chose que ce que j'implore d'elle ?

Je l'entends mal, pendant que, d'une voix puérile, elle lui conte je ne sais quelle vieille légende celtique, quel récit des *Mabinogions* ; Jack l'écoute avec ravissement, mais son enfance finit ; ce n'est plus l'histoire qui l'émeut, c'est la narratrice ; pourtant, il ne le sait pas encore.

Il est sur une double frontière, il prend pour les rayons d'un ancien monde les flèches qui lui viennent du nouveau. Et je l'envie d'avoir encore cette inconscience.

La paix de l'après-midi se répand, avec tout son or mêlé aux feuilles étincelantes, comme la roue opulente qu'un paon traîne derrière soi. Cependant, aux confins du ciel et de la mer, s'élèvent d'indiscernables vapeurs. Et j'entends, plus basse maintenant, avec son accent dental et ses inflexions mélodieuses, la voix de Gwendolyn qui traîne sur les mots français qu'elle emploie, en les cherchant un peu.

... Oui, c'est une histoire de fée, et d'ennemis confondus, et c'est la légende d'un trésor caché, mais dont le rayonnement illumine ce qui l'entoure.

***

A peine réconciliés, Gwendolyn et moi, nous recommençâmes de nous promener.

De nouveau, Huguette, comme accablée de mélancolie, se confinait auprès de Jack. David, de même, s'enfermait dans sa chambre, quand, seul avec ses matelots, il ne tirait pas des bordées sur le golfe.

A cette époque, nous avions pris l'habitude, Mme Grove et moi, de passer l'après-midi à Fiume. Rien ne nous amusait autant que la vie italienne qui animait les rues de la ville : querelles et rires mêlés, et de-ci, de-là, une belle fille immobile, hanchant légèrement et portant une cruche sur sa tête ; ou bien une chanson qui vole, la surprise d'un beau regard rapide, consumé de passion.

Nous retrouvions, sur le Corso, les élégants de la petite cité ; ou passant sous une porte sombre, nous nous égarions dans les quartiers populaires ; d'autres fois, nous grimpions au château de Tersatto. Du seuil d'une chapelle, assis entre des

piles de boulets, nous regardions la mer, au loin, vaste corbeille, se remplir peu à peu des épis du soleil.

Un jour, comme nous en revenions, ayant longé le cours écumeux de la Recsina qui ne prend son nom de Fiumara que lorsqu'elle entre dans la ville et s'y étale en rivière, nous eûmes la fantaisie de visiter un champ de foire situé sur le Skolietto, en contre-bas du courant.

Une foule bruyante y barbotait dans une boue liquide, causée par le perpétuel suintement de l'eau; on parlait allemand, italien, croate; des enfants, pieds nus, se faufilaient entre des femmes à jupons rouges, de maigres soldats à casquette plate, des groupes de bourgeois blonds. Tout cela se poussait devant des baraques dont les toiles étaient si brutalement enluminées qu'elles eussent paru barbares aux plus hardis de nos forains; on y voyait des lions rouges, comme dans une ballade de Henri Heine, d'énormes clowns sauvages ayant une lune verte au derrière, ou des représentations de crimes qui devenaient burlesques à force d'outrance.

L'ombre descendait sur le Skolietto des arbres encore feuillus qui l'ombrageaient, et quelques quinquets fumeux répandaient lourdement une vapeur nauséabonde.

Soudain, comme nous étions arrêtés devant un affreux tableau aux couleurs crues, Gwendolyn saisit nerveusement mon bras et me dit à voix basse :

— Allons-nous en, Claude, allons-nous en vite!

— Pourquoi?

— J'ai peur...

— Mais de quoi donc?

— Je ne sais, je suis brusquement transie de froid. Il me semble que je suis loin, loin de tout ce que je connais, de tout ce que j'aime.

— Mais vous êtes avec moi.

— Oui, je sais... Mais vous aussi, je vous connais à peine.

— Vous êtes une enfant!

— Oui, je suis une enfant, et j'ai l'impression d'être perdue. Je vous demande pardon, Claude, c'est absurde, mais je voudrais être ailleurs, auprès de David, ou chez moi, à Faversham, derrière l'église, derrière le cimetière, à l'abri...

Sa pâleur était extrême; je m'aperçus qu'elle tremblait réellement et que, marchant avec peine, elle se suspendait à

mon bras comme si elle allait tomber. Nous sortîmes à grand'-peine de cette foule, dont la pression augmentait son désarroi. Enfin, je pus trouver une voiture qui nous ramena à la gare, où nous arrivâmes une demi-heure en avance.

Assise sur un banc de la salle d'attente, accroupie sur elle-même, Gwendolyn cessa peu à peu de trembler; ses couleurs revinrent lentement. Elle refusa même d'absorber la boisson chaude que je voulais lui faire préparer. Dans le wagon, j'essayai de comprendre la raison de son brusque effroi. Mais à toutes mes questions elle répondait avec une douceur têtue :

— Je suis ainsi!

Et comme j'insistais, elle ajouta :

— Il faut m'accepter comme cela ou renoncer à me voir.

Je finis par ne plus l'interroger et nous fîmes en silence le reste du trajet.

A la gare, nous trouvâmes David, qui, contrairement à toutes ses habitudes, nous attendait près d'une porte.

— Oh ! David, dit-elle, que je suis heureuse de vous trouver là ! Pourquoi êtes-vous venu, ce soir?

— N'aviez-vous point besoin de moi ? dit-il, à voix basse.

Elle chuchota plutôt qu'elle ne répondit oui.

— Je le savais, ajouta-t-il.

Je le regardai à ce moment, car nous passions dans un vestibule très éclairé. Avec ses prunelles extrêmement dilatées et son regard fixe, dans son visage maigre et mat, il m'impressionna bizarrement, à la façon d'un être appartenant à une humanité différente de la nôtre.

Je les suivais en silence, comme un intrus, comme un gêneur. Cela finit par m'irriter tellement que je les quittai, sous le prétexte de jeter dans un bureau de poste une lettre oubliée.

Gwendolyn me dit au revoir, de la tête, en souriant, sans s'approcher de moi; mais David me prit la main et la serra avec une grande tendresse, en même temps qu'il me regardait dans les yeux, et je lus dans les siens une sorte de commisération étrange pour moi, dont j'ignorais la cause et qui me bouleversa; il semblait pénétrer dans mon cœur et y lire des choses que je ne savais pas moi-même.

*
* *

Les jours qui suivirent, il me fut impossible de faire devant Gwendolyn la moindre allusion à l'incident du Skolietto. Les rares fois où je lui en parlai, elle se contracta toute, me jetant un regard presque haineux, comme s'il s'agissait là d'un membre brisé, et qui vous arrache des tortures, si l'on ne fait même que l'effleurer.

Cependant nous reprîmes bientôt nos longues promenades. Seulement, au lieu d'aller à Fiume, nous nous dirigions de préférence dans la direction opposée, vers Ika ou Lovrana.

En ce temps-là, Ika, Lovrana n'étaient pas encore des nids fastueux, riches en Palace-Hôtels, comme ils le sont aujourd'hui; la côte, presque déserte encore, ne montrait que des bourgades de pêcheurs, humbles et charmantes, au pied même des pentes de pins.

Devant elles, se balançaient ou levaient l'ancre ces barques aux voiles de safran que l'on rencontre aussi de l'autre côté du golfe, à Chioggia et à Torcello. La plupart portaient une image de la Vierge, presque byzantine, ceinte de son auréole et ceignant elle-même son enfant.

Une fois à terre, Gwendolyn s'amusait à ramasser des coquilles, à dérouler de longues algues gélatineuses, à poursuivre les crabes ou à pêcher des méduses, qui, au contact de nos mains, de pierreries devenaient chiffons, de fleurs vivantes, grasse charpie qui se décolorait à vue d'œil.

Alors seulement, il me semblait connaître la véritable Gwendolyn ; partout ailleurs contrainte, pensive, presque guindée, elle redevenait là spontanée et comme immédiate. Battant des mains, jetant des cris de joie, elle courait sur les roches glissantes, ou bien dissimulée derrière un arbre pour ôter ses bas, elle revenait nu-jambes et s'enfonçait à pas lents dans l'eau pure, qui donnait à ses pieds et à ses chevilles une sorte d'extraordinaire blancheur azurée, plus voluptueuse encore que la vue de la chair, et comme si les sels actifs qui les imprégnaient eussent développé en eux une pulpe nouvelle, incroyablement nacrée et plus proche encore d'autres substances de la nature, du cristal, par exemple, du jade blanc ou de cette matière compacte qui fait le tissu des nénuphars, des magnolias, des tubéreuses.

Sa pêche finie, elle s'asseyait, laissait au soleil sécher ses pieds, puis chaussée de nouveau, m'entraînait gaîment dans les ruelles des villages.

Ce fut durant une de ces promenades que je revis Jeanne Issaura.

Nous étions assis à l'avant du petit vapeur, Gwendolyn et moi, et je lui faisais je ne sais quel conte sur les dauphins, quand, en me retournant, je vis la comédienne qui cherchait une place. Toute vêtue de noir, elle laissait flotter derrière elle un long voile blanc qui enveloppait son chapeau de feutre.

L'angoisse me serra le cœur, puis, aussitôt après, je fus soulevé de colère. Nul doute que Jeanne ne nous eût suivis. Mais que pouvait-elle faire et qu'avais-je à craindre ?

J'affectai donc de ne pas la voir et je me penchai en avant pour montrer à Gwendolyn certains poissons pareils à des rubans d'argent qui se déroulaient le long de la coque.

Un regard vite détourné me révéla la présence d'Issaura à quelques pas de nous. Elle nous considéra, puis gagna l'arrière du bateau.

Gwendolyn, maintenant, se plaignait de son mari et je l'écoutais, non sans plaisir, me faire le tremblant aveu de ses déceptions, comme si j'étais le seul être au monde qui fût certain de ne pas lui en réserver !

— J'aurais tant voulu, me disait-elle, m'intéresser aux choses qui l'intéressent, mais il ne veut pas m'en parler. Chaque fois que je l'interroge, il me répond : « Gwendolyn, vous ne savez pas encore jouer avec les forces supérieures. Vous êtes créée pour le monde des apparences, amusez-vous des apparences... » Est-ce que vous ne croyez pas qu'il me méprise, Claude ?

— Je le pense.

— Oh ! c'est tout à fait affreux à lui, n'est-ce pas ? Mais moi, que puis-je faire ? Je ne suis rien qu'une apparence à ses yeux... Alors, pourquoi m'a-t-il épousée ? Il ne peut pas me comprendre, je suis véritablement une enfant pour lui, et moi non plus, je ne le comprends pas. Rien de ce qui intéresse les autres, rien de ce qui m'intéresse moi-même ne semble exister à ses yeux. Jamais je ne l'ai entendu parler d'une chose avec violence, avec passion. On dirait qu'il sait tout et que tout lui est indifférent. Et je me débats à ses côtés et je cherche la raison de ma

vie, sans qu'il m'aide, sans qu'il me renseigne ou m'encourage...

— Je suis là, moi, Gwendolyn, pour vous aider, vous encourager.

— Non, Claude, vous non plus, vous ne pouvez rien pour moi. Pourquoi d'ailleurs accepteriez-vous une charge que mon mari refuse? Vous aussi, vous vivez dans une autre sphère. Et je suis une petite fille insignifiante pour vous.

— Non.

— Que suis-je alors?

— Peut-être, en effet, êtes-vous telle aux yeux de David, Gwendolyn, mais je ne suis pas David.

A ce moment, je vis une ombre s'allonger sur nous; Jeanne Issaura nous regardait.

— Claude, fit-elle, j'ai un mot à vous dire.

Je devins pourpre, de colère, de confusion. L'actrice se tourna vers Mme Grove et, avec un certain air à la fois détaché et gracieux d'aventurière d'Alexandre Dumas fils parlant à une rivale, femme du monde, elle ajouta :

— Je vous demande pardon de vous enlever M. Lothaire pendant deux secondes, mais je partirai demain et j'ai quelques mots à lui dire.

Gwendolyn, très pâle, tourna la tête sans répondre. Je ne pouvais qu'obéir à l'injonction d'Issaura. De quelle scène n'eût-elle pas été capable, si j'avais refusé de la suivre? Je commençai notre conversation en attaquant :

— Qu'avez-vous à me dire? Pourquoi me poursuivez-vous ici? Vous voulez me donner le ridicule d'un homme harcelé par sa maîtresse? Je ne suis rien pour vous, vous n'êtes rien pour moi.

— Vous ne pensez qu'à vous comme toujours.

— Et vous, pensez-vous à moi en venant presque insulter une femme que j'accompagne?

— Oh! insulter!

— Nous ne sommes pas dans des coulisses ici. Ce que vous venez de faire est une grossièreté sans nom.

Elle baissa la tête, hésitant à me répondre.

— Je voulais vous revoir, vous parler une dernière fois, je savais que si je vous écrivais, vous ne viendriez jamais. Je n'avais pas le courage de m'en aller sans vous avoir revu. Je vous guette depuis une semaine, mais aujourd'hui le hasard seul nous a

réunis. Je ne pensais pas vous trouver à bord quand j'ai pris le vapeur à Fiume. Quand je vous ai aperçu tantôt, je n'ai pas pu résister au désir de vous aborder. Je savais que si je laissais passer cette occasion-là, je ne la retrouverais pas...

Et soudain, changeant de ton :

— Voici celle que vous escortez partout maintenant... Oui, elle est jolie, elle a l'air d'une enfant, il y a dans ses yeux une pureté extraordinaire. Comme elle a été protégée jusqu'ici! Oserez-vous encore me dire que vous ne l'aimez pas? Pourquoi la troublez-vous ainsi?

— Je vous défends d'aborder ce sujet. Cela ne vous regarde pas.

— Je ne lui en veux pas de vous absorber à ce point, mais je la plains. Une femme ne devrait jamais connaître un homme qui ne recherche dans la vie que des émotions...

— C'est tout ce que vous avez à me dire?

— Ne me direz-vous pas adieu moins sèchement?

— Nous nous sommes tout dit, Issaura!

— Eh bien! adieu.

Elle ne me tendit même pas la main, et les yeux pleins de courroux, s'éloigna rapidement de moi.

— Comment pouvez-vous supporter qu'on me fasse un tel affront? s'écria Gwendolyn, quand je l'eus retrouvée. Je ne sortirai jamais plus seule avec vous.

— Je vous demande pardon, balbutiai-je, mais cette femme n'est pas ce que vous croyez, je vous expliquerai son histoire, c'est une grande actrice qui a le cerveau en partie dérangé.

A ce moment, Gwendolyn me saisit brusquement le poignet, sa main tremblait, et elle regardait derrière moi avec terreur. Je me retournai : Issaura était de nouveau devant nous, mais blême, les yeux hagards et brillants, telle que je l'avais vue, peu de jours avant, à l'instant de sa crise de nerfs. Mais cette fois, elle s'adressa à Mme Grove :

— Ne donnez rien de vous à cet homme, dit-elle, d'une voix basse, sifflante, saccadée, ni votre confiance, ni votre tendresse, rien, vous entendez, rien! Méfiez-vous de lui! Ce n'est pas un homme, un homme qui aime et souffre comme nous, il ne joue jamais son vrai jeu... C'est un chimiste, un faiseur d'expériences, tout ce que vous voudrez, mais pas un être de notre race...

Exaspéré, je m'étais avancé vers Issaura et je lui criais :

— Allez-vous en! Mais allez-vous en donc!

Elle ne me répondit pas, et regardant toujours Gwendolyn, de son œil obscur et trouble, chargé de nuées vagues, elle ajouta :

— Que Dieu lui vienne en aide!

Elle disparut de nouveau. Pendant toute cette scène, Mme Grove n'avait pas cessé de contempler la mer comme si elle n'entendait rien de ce qui se disait autour d'elle.

Le petit vapeur s'arrêtait à Lovrana : nous descendîmes.

Au bout d'un long moment de silence, Gwendolyn me demanda :

— Qui est cette femme?

— Une folle!

— C'est elle que vous êtes allé voir à Fiume l'autre jour?

— Oui.

— Vous m'avez dit qu'elle n'était que votre amie.

— Je vous ai dit la vérité.

— Alors, je ne comprends rien à cette scène.

— Je vais vous raconter l'histoire d'Issaura.

Nous nous assîmes au bord de la mer, sur des roches encore brûlantes de soleil.

— Issaura a été une comédienne admirable; je lui dois une partie de mon succès. Elle est remarquablement intelligente, mais déséquilibrée. C'est la fille naturelle d'une actrice sans talent et d'un homme qui porte un grand nom. Elle connaît son père, qui vient la voir quelquefois et qui lui fait une pension honorable. Mais elle souffre de sa naissance irrégulière, elle se croit née pour être une princesse, et l'idée de sa déchéance la torture. Elle a le délire des grandeurs et celui des persécutions : athée, elle est mystique; matérialiste, hantée de pressentiments; elle se croit à demi prophète. Quand je l'ai connue, elle allait se tuer; elle était follement éprise d'un jeune acteur qui venait de l'abandonner. Ce fut alors que je m'intéressai à elle; elle me parut étrange, séduisante, curieuse, bien qu'elle manquât de culture. Elle devint pour moi l'interprète rêvée, il n'y avait pas une de mes intentions qu'elle ne comprît et réalisât. Je lui fis lire les tragiques grecs, Shakspeare, les comédies espagnoles, Balzac. Malheureusement, ce qu'on jetait dans ce pauvre cerveau était comme du pétrole sur un bûcher, tout enflammait son imagination. Je sortais souvent avec elle, nous nous pro-

menions, nous causions. Elle prit ma douloureuse pitié pour de l'amour et s'exalta. Quand je vis à quel point j'avais été imprudent, j'essayai d'enrayer. C'était trop tard. Là-dessus, survint ma débâcle. Issaura, je dois le reconnaître, a été une des rares amies qui me soient demeurées fidèles. Puis je quittai Paris, je cessai de correspondre avec elle, et l'autre jour, j'ai reçu une lettre où elle me demandait d'aller la voir à Fiume.

— Et vous n'avez rien fait pour être aimé d'elle?

— Rien.

— Et vous ne l'avez jamais aimée?

— Jamais!

— Claude, je ne peux rien comprendre à tout ce qui vous arrive... Cela me paraît complètement absurde.

Mais en me défendant ainsi, disais-je la vérité? Sans ma débâcle, Jeanne Issaura ne serait-elle pas devenue ma maîtresse? N'avais-je pas tout fait, consciemment ou non, pour éveiller son amour? Pouvais-je même affirmer que je n'avais pas été porté vers elle par certains élans qui ressemblaient au désir? Et comment distinguer des ordres de sentiment dans ce vaste flux et reflux d'émotions et de désirs qui nous fait assaut sans répit et nous délaisse?

Nous revînmes en silence. Rien ne pouvait distraire Gwendolyn de ses préoccupations. Quand nous reprîmes à son passage le bateau qui devait nous ramener à Abbazia, je vis Gwendolyn chercher curieusement Jeanne Issaura, mais en vain; la comédienne ne s'y trouvait plus.

IV

Ce matin-là, je me levai de bonne heure. J'avais si mal dormi que, la tête aussi légère et fragile qu'une coquille d'œuf, les nerfs comme enroulés autour d'un cabestan et tirés à fleur de peau, je ressentais ce mal au cœur, vague et intermittent, qui fait penser aux lendemains d'ivresse.

A peine habillé, je descendis au jardin, comptant pour me tonifier sur cet air des premières heures du jour qui ressemble à l'eau qui sourd des rochers, en pleine montagne, et qui est si pure et si froide qu'elle semble avoir, comme celle de Salzburg, le pouvoir de pétrifier ou de cristalliser. D'habitude, ce souffle acerbe nettoyait mes tissus des intoxications de l'insom-

nie; et parallèlement mes pensées, de la sorte de brouillard spongieux et malsain que mes réflexions nocturnes avaient, pour ainsi dire, épaissi autour d'elles. Je reprenais ainsi dans ce bain d'une atmosphère glaciale et filtrée quelque chose de bondissant et d'élastique, qui me rendait l'illusion de la jeunesse.

Mais ce matin-là, rien n'y fit : une torpeur maladive de l'esprit, une maussade décoloration des choses, continuèrent à m'opprimer, tandis que je me traînais entre les allées de notre minuscule jardin. Je n'essayais pas de mieux comprendre les raisons de ce dégoût et de les définir; je les connaissais trop bien pour cela. Je m'efforçais, tout au contraire, de les renfoncer en moi et de chercher au dehors une distraction que tout me refusait.

Après une heure de lutte inutile et de rêverie maladroite, je remontai dans ma chambre. Mais à peine y étais-je que ma femme me fit demander de l'aller trouver dans la sienne.

Elle se coiffait devant une glace ; ses cheveux qui n'étaient plus très longs tombaient le long de ses joues. En regardant son visage au fond du miroir, je vis malgré moi combien il changeait. Je considérais si rarement Huguette que cela m'étonna. Où était-il le temps où j'observais avec détresse, avec crainte, toute modification, si légère fût-elle, de sa physionomie?

On eût dit que l'on avait passé sur sa peau, brillante naguère et veloutée, très doucement, du papier de verre. Ses paupières étaient battues ; une ride déjà profonde réunissait ses tempes.

— Les années! me disais-je.

La métamorphose de Huguette avait d'autres causes encore, mais en ne nommant que l'une d'entre elles, je croyais que le souvenir des autres me serait épargné.

— Tu as quelque chose à me dire?

— Oui, Jack a très mal dormi cette nuit. Je ne le trouve pas bien depuis quelques jours. Je voudrais consulter un médecin.

— Un médecin ! Tu as vu avant-hier le docteur Byk. Veux-tu que j'aille à Fiume demander à Kraupa de venir nous voir ?

Mais Huguette hochait dolemment la tête :

— Je n'ai plus confiance ni dans Byk, ni dans Kraupa. Je voudrais consulter Mazuyer ou Darguenave.

— Nous sommes bien loin ! Crois-tu qu'ils se dérangeront pour nous ?

— Non. Aussi voudrais-je rentrer à Paris.

— Tu es folle ! Contraindre Jack à un pareil voyage, parce que tu t'imagines qu'il est plus malade ! Ce serait absurde.

— Je ne peux plus supporter une pareille inquiétude.

— Le docteur Mazuyer a recommandé à Jack un air pur et le voisinage de la mer. Nous ne trouverons pas cela à Paris.

— C'est possible. Ici, je ne suis pas tranquille.

Cet entêtement de ma femme me donna à penser que la maladie de Jack n'entrait que pour une faible part dans son désir de quitter Abbazia.

Il m'était facile de m'en assurer.

— Mon Dieu, Huguette, dis-je, si tu y tiens absolument, nous irons à Paris consulter Darguenave ou Mazuyer. Après quoi, nous reviendrons. Mais encore une fois, je trouve ce voyage bien fatigant pour Jack et je le crois inutile.

Alors je vis se découvrir le morose paysage intérieur que je soupçonnais.

— Je ne veux plus habiter Abbazia, dit lentement Huguette. Nous n'avons aucune raison de ne pas rentrer à Paris.

— Toi peut-être. Mais pour moi, je me suis bien juré de ne plus y retourner.

Il y eut un silence. Le beau bras nu de ma femme allait et venait, plongeant et retirant tour à tour le peigne dans la chevelure brune.

— Fais ce que tu voudras, dit-elle, mais moi, je n'habiterai plus Abbazia...

Et elle ajouta, avec un tremblement dans la main :

— Et je ne vivrai plus avec les Grove.

— Allons, nous y voilà donc de nouveau !

Malgré moi, je me sentais rougir sous l'empire de la fureur. Je me retins pour ne pas éclater en imprécations, pour ne pas briser un des objets familiers que je voyais à portée de ma main.

— Claude, continua Huguette, d'une voix ferme, je ne peux plus supporter ce qui se passe ici.

— Il ne se passe rien.

— Je te demande pardon : pas des faits, peut-être, mais des sentiments, qui tôt ou tard se transformeront en actes. Quel-

qu'un qui vous aurait vus rentrer hier soir aurait tout appris de vous deux.

L'émotion pénible que nous avait laissée l'algarade de Jeanne Issaura pouvait, en effet, donner à croire qu'une scène d'amour l'avait causée. Mais s'il n'y avait pas eu quelque chose de trouble et de secret entre nous, cette ridicule sortie aurait-elle produit un tel effet ?

— Ta passion pour Gwendolyn éclate dans chacun de tes gestes, dans chacune de tes paroles. Il faut être un ahuri comme David pour ne pas s'en apercevoir. Tu ne penses qu'à elle. Ma présence t'importune. Quand tu es seul avec elle et que je parais à tes yeux, je vois bien que tu me considères comme un trouble-fête. Aucune femme ne saurait supporter cela, je ne le ferai pas plus qu'une autre. Tu m'as dit, il y a deux semaines, que je me trompais, que mes soupçons étaient absurdes; j'ai eu la naïveté de te croire; mais depuis, je t'observe. Eh bien! tu mentais. Je te connais trop bien, Claude : tu as avec Gwendolyn l'attitude que tu avais jadis avec moi, et tu me montres maintenant ce visage dissimulé que tu avais alors pour Claire...

Elle ajouta tout bas :

— Quand nous la trompions.

Je ne répondais rien.

— Je n'ai rien de plus à te dire : ai-je le droit de te faire des reproches? Quand tu as quitté Claire pour moi, je l'ai trouvé tout naturel. Ce qui se passe aujourd'hui ne l'est pas moins. Je croyais que tu avais fait une erreur en épousant ta première femme et que j'étais la seule qui te convînt. Pauvres êtres que nous sommes! Notre vanité est incommensurable. Aujourd'hui, je te connais mieux : tu ne saurais vivre sans être amoureux.

— Je te répondrai par le même refrain : il ne se passe rien entre Gwendolyn et moi.

— Eh! que m'importe! s'écria Huguette, avec impatience. C'est bien possible après tout. Mais qu'est-ce que cela prouve? Je souffrirais moins si tu avais une maîtresse. Je ne suis plus rien pour toi, non, plus rien : une vieille passion qui a fait son temps... M'est-il possible de demeurer ici à regarder cette femme me voler ce qui te restait dans le cœur de tendresse? Oh! je ne lui en veux pas, à elle, je ne suis pas injuste à ce point. Elle

n'a été avec toi, ni coquette, ni imprudente... C'est toi qui, dès le premier jour, es devenu amoureux d'elle.

Je haussai les épaules. Ce geste exaspéra ma femme. Elle s'élança vers moi, le visage enflammé de colère. Hélas! ce mouvement de passion ne me révéla qu'une chose : combien elle avait vieilli.

Que pouvais-je répondre à Huguette ? Avais-je le droit de lui reprocher de ne m'avoir en rien aidé dans la crise la plus redoutable de ma vie et, bien au contraire, par ses perpétuelles doléances, d'avoir augmenté le faix de mes chagrins? Pouvais-je lui dire?...

Hélas! est-il en notre pouvoir de communiquer les uns avec les autres? Enfermés dans le même cachot, nous ignorons la langue universelle qui mettrait nos cœurs en commun. Le langage est le véhicule de nos idées, mais nullement de nos émotions.

Et cependant, je m'écriai :

— J'ai horreur des mots que tu emploies! Il me semble que je suis à l'office... Amoureux, amoureux! De qui s'agit-il? Est-ce de moi? Eh bien! oui, j'ai pour Gwendolyn une amitié passionnée, mais non pas de l'amour au sens exclusif et médiocre où tu emploies ce mot. Tu ne comprends donc pas quelle généreuse sympathie, quelle pitié et quel dévouement j'éprouve pour elle, tu ne sens pas avec quelle tendresse grave et quel désespoir, je suis son ami! Es-tu jalouse d'un sentiment pareil?

— Je ne suis pas jalouse : mais j'en ai assez. C'est mon droit.

Je regardai ce visage buté, clos, que j'avais espéré toucher, non point par calcul, cette fois, mais dans un élan de sincérité. Les yeux de Huguette me guettaient comme ceux d'une bête ennemie; d'un chat-tigre que j'avais vu une fois, dans une cage, à Rome, et qui ne pardonnait pas à l'homme sa déchéance et sa captivité. Il y aurait eu entre nous un mur de glace que nous n'eussions pas été plus retranchés l'un de l'autre.

Je regardai par la fenêtre ; Gwendolyn allait et venait dans le jardin, cueillant des fleurs. La mer brûlait d'un tel feu, dans l'or de la matinée, qu'elle s'évaporait toute dans le soleil.

— Que vas-tu faire? dis-je enfin.

— Quitter Abbazia.

— C'est un divorce?

— Pas même une séparation. Je rentrerai à Paris avec Jack. Reste ici avec les Grove! Quand tu en auras assez, tu viendras me retrouver.

— Je n'irai plus à Paris. J'y ai trop souffert...

— Tant pis! Nous nous rejoindrons ailleurs; à moins que ton amitié *passionnée*, — elle souligna méchamment le mot, — pour Gwendolyn te défende de la quitter jamais.

— Est-ce irrévocable?

— Irrévocable.

Je m'inclinai et je sortis. Il me semblait que j'avais un poids de moins sur le cœur, que je respirais plus à l'aise: Huguette et Jack s'en allaient...

Je descendis dans le jardin. Le vent chantait à mes oreilles. Des traînées de roses venaient jusqu'à moi. La mer fumait. Je me sentais libre, dispos, élastique. Ainsi, je n'aurais même plus ce remords, qui, parfois me venait lanciner, quand je songeais aux soupçons, aux inquiétudes de Huguette. Libre, dispos!

... Oui, j'entends vos pensées. Ne voyez-vous pas que c'est le portrait véridique d'un homme que j'essaie de tracer ici? Je pourrais, tout comme un autre, mentir, me farder, m'attribuer le plus beau rôle. Je préfère me montrer tel que je suis. Eh quoi! moraliste qui me blâmez, sommes-nous si différents l'un de l'autre?...

***

Nous étions, à la fin de l'après-midi, tous les cinq réunis sur la terrasse, ce qui nous arrivait bien rarement. Huguette lisait à Jack, à haute voix, le célèbre conte d'Andersen: *Un vilain petit canard*. Gwendolyn tenait une grosse Bible sur les genoux, et, comme elle faisait souvent depuis quelques semaines, l'ouvrait au hasard et lisait les versets qui tombaient sous ses yeux. David rêvait.

De grands triangles d'ocre passaient devant nous, qui s'en allaient à Moschenizze ou à Cherso. Je les regardais, en attachant à leur passage, ce je ne sais quoi d'incertain et de trouble qui naît en nous à la vision d'une barque errante.

A mesure que la lumière faiblissait, le ciel devenait pareil à une de ces vastes fresques italiennes, qui célèbrent dans la paix d'un jour sans hier et sans lendemain le bonheur d'un miracle ou d'une prédication. Il avait pris la couleur d'un

citron pas encore mûr, qui bleuit ici, et là, se dore. Un lit de nuages attendait le soleil, mais on eût dit que de ces étoffes accumulant leurs plis, massive et puissante, une femme allait se lever, qui eût symbolisé à nos yeux, comme à Sienne, comme à Padoue, la Justice ou la Paix. J'entendais la voix perçante de Huguette récitant le texte d'Andersen :

« ... Enfin, le gros œuf s'ouvrit : pip, pip, entendit-on, et il en sortit un jeune canard, très grand, très laid et mal bâti.

— Dieu, quel monstre ! dit la mère, il ne ressemble pas du tout aux autres. Serait-ce vraiment un dindonneau ? Nous allons bien voir ; il faut qu'il aille à l'eau ; je l'y jetterai, s'il n'y va de plein gré. »

J'étais dans une de ces minutes bénies où chaque émotion, chaque pensée augmente en nous la joie d'exister ; où, plein d'une douceur ineffable, un courant de miel emplit nos artères et porte à notre cœur le secret de la communion avec le monde. Je regardais Gwendolyn, le rayonnement de son visage, la forme de ses paupières baissées, le dessin parfait de son genou à travers la claire étoffe, et je puisais dans cette vue un tel embrasement d'amour que j'aurais voulu presque autant que Gwendolyn presser le monde sur mon cœur. David m'était cher, puisqu'il était le mari de Gwendolyn ; Huguette, parce qu'elle était son amie ; Jack, puisqu'il l'aimait. Je me sentais épuisé de bonheur.

— David, dis-je, que cette journée est belle ! Regardez le couleur que prend la mer et ces formes qui sortent des nuages ! Ne vous sentez-vous pas pleinement satisfait ?

— Non, dit David en baissant la tête, je désire encore...

Sa femme cessa de lire la vieille Bible couleur de feuille morte qui reposait sur ses genoux et le regarda avec un mélange de surprise et d'inquiétude.

Huguette continuait sa lecture :

« ..... Et il nagea vers les beaux oiseaux ; ils l'aperçurent et s'élancèrent vers lui ; ils fendaient l'air, et leurs ailes en bruissaient.

— Oui, je le sais, vous allez me tuer, dit le pauvre animal, et il baissa sa tête vers la surface de l'eau, attendant la mort. Mais que vit-il dans le cristal ? Sa propre image. Ce n'était plus une créature lourde, disgracieuse, d'un gris sale : c'était un cygne. »

Je songeais malgré moi au conte scandinave; au ciel libre; à la métamorphose de l'oiseau; à sa joie. Moi aussi, je tendais à elle; et Gwendolyn seule m'entraînait à la conquérir.

Par quel prodige, en ce moment, ne sentais-je pas la morsure de mes soucis habituels, l'appréhension du lendemain, les doutes, les mauvais souvenirs qui me déchiraient si souvent le cœur?

La voix de Huguette laissa tomber la fin du conte :

« ..... Il pensait à toutes les cruelles persécutions qu'il avait subies, et maintenant on l'appelait le plus beau de ces oiseaux magnifiques. Il allait régner avec eux sur ce lac enchanteur, entouré des plus délicieux bosquets. Il releva alors son cou gracieux et flexible, il courba ses ailes, que la brise remplit et fit bruire, et il se laissa glisser avec l'abandon le plus élégant sur la surface des eaux. Plein de joie intérieure, il se disait : « Jamais, quand j'étais le vilain petit canard, je n'ai, même en rêve, imaginé pareille félicité! »

— Quelle belle histoire! dit Jack, ému et songeur. Mais dis-moi, maman, comment ne savait-il pas qu'il était un cygne?

— Il ne pouvait pas le savoir avant d'avoir subi son changement et de s'être vu dans un étang.

— Comment ne le sentait-il pas? Ne sent-on pas ce que l'on est?

— On se connaît peu à peu. Ce sont les expériences qui nous révèlent notre caractère. Crois-tu te connaître, toi?

— Mais oui, dit-il, avec la suffisance puérile des adolescents, je me connais très bien...

Nous rîmes tous, sauf Gwendolyn qui feuilletait toujours la Bible, et Huguette embrassa son fils.

— Encore une histoire! implora-t-il. Lis-moi *la Petite Sirène*.

Mais les lumières nous fuyaient; déjà, un mur de cendres s'élevait devant nous; déjà, se mêlaient sous nos yeux les ombres, les vagues et les menaces.

— Je n'y vois plus, dit Huguette, ce sera pour demain.

— Oh! demain, c'est si loin! petite maman, je t'en prie, lis-la moi après le dîner.

— Si tu veux.

Soudain, refermant la Bible qu'elle ne lisait plus depuis un moment, mais qui restait ouverte sur ses genoux, Gwendolyn s'écria :

— Pourquoi Christ a-t-il pardonné à la femme adultère? Il ne devait pas lui pardonner!

Et, comme, surpris, nous ne répondions pas, elle se leva et de sa démarche un peu brusque, elle gagna la maison.

Huguette se tourna vers Grove.

— Elle devient bien nerveuse depuis quelque temps, ne trouvez-vous pas, David?

— Oui, répondit-il à voix basse, comme tous ceux qui ne sont pas encore éveillés.

*
* *

Notre voisin, le comte de Gottlieb-Daxenroth, nous avait invités à prendre le thé à l'hôtel Quarnero. Au dernier moment, bien entendu, Huguette jugea qu'elle était indispensable à Jack. Quant à David, il avait déclaré avec force que jamais il ne ferait quelque chose d'aussi bête.

Nous nous en allâmes donc, seuls, Gwendolyn et moi, par la grande route blanche, entre les arbres dont les panaches allongés semblaient enduits et laqués de lumière.

Gwendolyn était gaie, ce jour-là : presque trop gaie. Son rire m'irritait comme une porte qui grince. Quelle misère que les êtres que nous croyons aimer plus que nous-mêmes nous exaspèrent si fréquemment par les manifestations de leur humeur! Je ne savais d'ailleurs pas si je devais attribuer cette gaieté irritante à un trop-plein, à une surabondance, ou, au contraire, à quelque souffrance cachée, qu'elle comprimait par le rire, comme d'une artère éclatée, on maintient, en l'écrasant d'un doigt, le jet furieux.

La grille d'un jardin étant entrebâillée, elle y entra bravement, cassa une fleur à un rosier magnifique et la planta à son corsage.

Un peu plus loin, le lacet de son soulier blanc s'étant détaché, je lui en fis la remarque. Elle posa alors son pied sur une pierre, et relevant légèrement sa jupe sur une jambe fine et vigoureuse, elle me dit de le rattacher. Et comme je me relevais, elle ajouta, avec un bizarre regard moqueur :

— Vous ne me baisez pas le pied aujourd'hui?

— Si vous voulez, répondis-je, éprouvant déjà la contraction de sternum de quelqu'un qui subit un affront.

— Je n'y tiens pas autrement. Quel plaisir, Claude, cela pour-

rait-il me faire? Mais je pense que vous avez vos petites manies...

L'hôtel Quarnero montra derrière ses palmiers chevelus sa large façade banale et jaune. Nous entrâmes dans le hall et le comte de Gottlieb-Daxenroth vint à notre rencontre. Deux personnes étaient assises à la table où il nous attendait : une jeune femme impérieuse, au nez busqué, sinueuse et contournée comme une chimère héraldique, et un jeune homme trop rose, qui avait des yeux langoureux d'Oriental et des cheveux crespelés.

Ils s'élancèrent sur Gwendolyn et lui firent force gentillesses et compliments d'amitié. C'était un ménage qu'elle avait beaucoup fréquenté à Florence avant notre arrivée et que je n'avais pas rencontré encore : le marquis et la marquise di Tolosano.

Le comte de Gottlieb-Daxenroth prononça mon nom : aussitôt figures qui s'éclairent, mains qui se tendent, sourires qui s'élargissent ; et les compliments de pleuvoir. Pour ces Tolosano, j'étais encore l'auteur célèbre de *Jean des Entommeures* et de *Potemkine*. Je croyais le monde plus petit que cela ; l'échec de *Prométhée* qui me fermait la France n'était pas encore connu au delà des frontières ! J'en éprouvai un sentiment de vanité si vif, si mordant, si tonique, que j'en oubliai mes nouveaux griefs contre Mme Grove et que je redevins, comme par enchantement, gai, spirituel, vivant, causeur, ainsi qu'aux jours lointains de mes succès !

La marquise di Tolosano avait vu jouer Jeanne Issaura dans *Fresne et Galleran ;* elle me parla d'elle longuement et me confia son admiration pour son jeu ; elle était bien loin de soupçonner l'ironie d'une telle conversation en ce moment.

Cependant, au bout de quelques minutes, je remarquai douloureusement la familiarité du jeune homme avec Gwendolyn. Cela me déplut. Il lui parlait bas, avec des sourires tendres, et lui jetait ses regards les plus langoureux, ses regards les plus bleus. Je cessai peu à peu de m'intéresser aux souvenirs parisiens de Mme di Tolosano, aux anecdotes de cour du comte de Gottlieb-Daxenroth, je perdis mon entrain, cette vivacité d'esprit qui, un moment, avait ressuscité en moi le vieil homme, mort sous les sifflets. Je répondais sobrement, je n'avais plus de caprices d'imagination. Je regardais Gwendolyn avec une maladresse incroyable, lui jetant des regards furieux ; elle ne me voyait même pas !

Le thé fini, nous sortîmes. Je ne pus empêcher le marquis di Tolosano de passer devant assez vite et d'entraîner Gwendolyn dans le parc. J'avais l'impression, en souriant à l'Italienne et en répondant poliment au chambellan, de tirer sur la laisse d'un dogue qui veut assaillir un vagabond.

— Serez-vous à Paris, cet hiver ? me disait la Tolosano.

— Je ne crois pas. Je me suis fixé à Abbazia : c'est pour y rester.

— Et votre nouvelle pièce, cher maître, quand l'applaudirons-nous ?

J'avais la gorge serrée, je prononçais avec une extrême difficulté des paroles banales :

— Oh ! je ne sais pas ! Il faut d'abord que je l'écrive.

— Est-elle très avancée ?

— Oui et non...

— Est-il indiscret de vous en demander le sujet ?

Ce maudit supplice ne finira donc pas ! Mes jambes tremblent, je suis inondé de sueur. Les images les plus opposées se mêlent en moi : Gwendolyn et Tolosano réunis, la houle des spectateurs, le soir de la répétition générale de *Prométhée :* une marée de visages narquois, indignés, blasphémant de colère ou de mépris, les regards haineux, les bouches tendues pour siffler. Et comme on voit un spectacle à travers les vitres d'une voiture, cette image convulsive et outrageante me laisse distinguer, dans sa transparence, Mme Grove et le Florentin, que je ne vois pas de mes yeux réels, tout près l'un de l'autre et se parlant affreusement bas.

Mais nous arrivons sur une terrasse qui domine une anse où l'on se baigne : des hommes, des enfants, des femmes manifestent cette joie puérile et stupide des gens qui sont dans l'eau et qui, poussant des cris étranges, sautant sur place, se menaçant, s'éclaboussant, s'y conduisent d'une manière qui les mènerait au poste s'ils agissaient ainsi partout ailleurs.

Gwendolyn et son ami sont appuyés à la balustrade ; ils se taisent à notre approche. J'enlève mon chapeau pour laisser l'air marin éventer mon visage que je sens en feu. La marquise di Tolosano se penche et nomme des baigneurs qu'elle connaît et dont elle désigne vaguement une tête rapetissée, coiffée d'un bonnet de couleur en toile cirée, ou un bras maigre qui sort de l'eau, ou le dessin de deux belles jambes

grasses qui se plient et se détendent comme celles d'une grenouille : étrange vision fragmentaire et bouffonne de personnes que nous reverrons peut-être, dans un salon ou au jardin, se présenter à nous tout d'une pièce et avec une extraordinaire décence dans leurs mouvements.

L'inclinaison du soleil, l'odeur plus forte de la terre, m'avertirent que l'heure était venue de prendre congé du comte de Gottlieb-Daxenroth.

Contrairement à ce que je craignais, Gwendolyn ne fit aucune difficulté pour me suivre.

— Vous connaissez beaucoup les Tolosano? lui demandai-je en route, sur un ton que je m'efforçais de croire indifférent.

— Beaucoup... Ils sont réellement délicieux, et si simples, si gais, si gentiment Italiens, n'est-ce pas?

— Vous trouvez? Il ne me plaît pas beaucoup, lui...

— Naturellement.

Et Gwendolyn éclate d'un grand rire frais.

— Pourquoi naturellement?

— Parce que vous n'aimez pas beaucoup les hommes, en général.

— Oh! votre Madame di Tolosano ne m'enthousiasme pas davantage... En tout cas, vous êtes très intime avec lui, il vous fait la cour.

— Oh! Il est très flirt, en effet, mais il est ainsi avec tout le monde...

— C'est très flatteur pour vous, n'est-ce pas, qu'il vous montre la même familiarité qu'à cent autres femmes? Je vous croyais plus fière que cela, Gwendolyn. C'est tout de même curieux qu'une femme soit toujours indulgente au premier venu, s'il lui laisse voir son désir! Il peut être sot, insolent, vulgaire, il suffit qu'il lui parle de sa beauté, qu'il lui serre un peu plus longuement la main qu'il ne conviendrait pour qu'elle le juge aimable, spirituel, délicieux...

Je continuai sur ce ton avec un aveuglement et une maladresse incroyables. Je me montrai amer, injuste, malveillante insupportable. Le silence de Gwendolyn m'irritant de plus en plus, je lui fis une scène de jalousie, et avec une stupidité si totale que je ne m'aperçus même pas à quel point je la blessais.

Soudain, elle m'interrompit :

— Qu'êtes-vous dans ma vie, Claude, pour me parler ainsi? Si je sors avec vous, il faut que je m'expose à être insultée par vos anciennes maîtresses ou à subir vos soupçons odieux. Je ne sortirai plus avec vous.

Nous approchions de la villa; elle ajouta sans transition:

— D'ailleurs, nous allons quitter Abbazia.

Du coup, je me sentis blêmir; toutes les absurdes paroles que je venais de prononcer, soudain, refluèrent jusqu'à moi et j'en vis avec horreur la sottise et la méchanceté. Ah! que j'eusse voulu, à cette seconde, les arracher à la mémoire de Gwendolyn et les anéantir! Hélas! on ne détruit pas les paroles; la dynamite peut pulvériser une roche, mais les paroles sont plus indestructibles que les cailloux.

— Vous voulez partir... Mais pour longtemps?

— Nous allons quitter Abbazia définitivement.

— Où irez-vous?

— Nous rentrerons en Angleterre.

— C'est une idée de David, cela?

— Non, de moi.

— Mais pourquoi, pourquoi?

— Je me sens mal à l'aise, triste, dépaysée. Je prends l'horreur de ce ciel, de cette mer toujours bleus... Je ne suis qu'une pauvre petite Anglaise, j'ai envie de voir des choses vertes et douces, toujours mouillées... Et puis, Huguette m'a annoncé son départ. Il n'est pas convenable que je demeure ici seule avec vous.

— Mais puisque David ne s'en va pas, m'écriai-je naïvement, nous ne serons pas seuls.

— Cela ne fait rien.

— Et moi, qui ne restais à Abbazia que pour vous!

— Eh bien! vous suivrez votre femme, Claude, ce sera plus correct et plus gentil pour elle.

— Et David, que dit-il de ce départ?

Gwendolyn eut alors l'imprudence de m'avouer que son mari, qui n'aimait que la mer, blâmait ce projet de départ auquel il ne comprenait rien.

— Y a-t-il longtemps que vous avez pris cette décision?

Elle me regarda dans les yeux :

— Depuis notre promenade à Ika.

Je la quittai au seuil de la maison, je la saluai froidement.

Je descendis jusqu'au bord de la mer, je m'assis sur un rocher. Des images confuses, embrouillées, passaient devant mon esprit. Je ne les groupais pas, je ne me les expliquais pas. Je les subissais comme je subissais ma défaite. Je ne remuais pas; il me semblait porter en moi quelque chose de blessant, qui me heurtait douloureusement à chacun de mes gestes. Je souffrais d'une manière obscure, vague et diffuse. Des algues qui pourrissaient quelque part imprégnaient l'air d'une odeur fade et lourde.

J'ai respiré la même odeur depuis, sur une autre plage ; elle a ramené à mes yeux ce paysage ; je me suis revu assis sur une roche mouillée et qui me glaçait peu à peu, faible, dolent, accablé de tristesse, comme un homme qui n'en peut plus de fatigue et de dégoût.

Je me disais de temps en temps : « Elle ne partira pas. Ce n'est pas vrai... » Puis je songeais : « Si elle va en Angleterre, j'irai avec elle. Mais si elle part ainsi, c'est qu'elle ne veut plus me voir... Elle s'arrangera pour me fuir de nouveau... Que faire? »

Hélas! cette affreuse soirée au bord de la mer, que de fois, plus tard, ai-je pensé à elle et comme je l'ai regrettée! Quel indiscernable bonheur n'y avait-il pas alors dans ma détresse!

EDMOND JALOUX.

(La troisième partie au prochain numéro).

LA RUSSIE DES TSARS

PENDANT LA GRANDE GUERRE

VIII[1]

LA RÉVOLUTION

Samedi, 10 mars 1917.

Le problème angoissant des subsistances a été examiné, cette nuit, dans un « conseil extraordinaire, » auquel assistaient tous les ministres, sauf celui de l'Intérieur, le président du Conseil de l'Empire, le président de la Douma et le maire de Pétrograd. Protopopow a dédaigné de participer à cette délibération; il conférait sans doute avec le fantôme de Raspoutine.

Grand déploiement de gendarmes, de cosaques et de troupes dans toute la ville. Jusque vers quatre heures de l'après-midi, les manifestations n'ont provoqué aucun désordre. Mais le public a commencé bientôt à s'exciter. On chantait *la Marseillaise;* on promenait des drapeaux rouges sur lesquels était écrit : *A bas le Gouvernement!... A bas Protopopow!... A bas la guerre!... A bas l'Allemande!...* Un peu après cinq heures, les bagarres se sont succédé sur la Perspective Newsky. Trois manifestants et trois officiers de police ont été tués ; on compte une centaine de blessés.

Dans la soirée, le calme est rétabli. J'en profite pour aller avec la femme de mon secrétaire, la vicomtesse du Halgouës, entendre un peu de musique au concert Ziloty. Sur le parcourt, nous croisons à chaque instant des patrouilles de cosaques.

Copyright by Maurice Paléologue, 1922.

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1921, 1er et 15 janvier, 15 février, 1er et 15 mars, 1er mai 1922.

La salle du Théâtre Marie est presque vide; une cinquantaine de personnes au plus; il y a aussi beaucoup de manquants parmi les musiciens. Nous entendons ou plutôt nous subissons la première symphonie d'un jeune compositeur, Saminsky, œuvre inégale, assez puissante par endroits, mais dont tous les effets s'épuisent dans la recherche des dissonances audacieuses et la complication des formules harmoniques. Ces subtilités de technique m'eussent intéressé en d'autres temps : elles m'exaspèrent ce soir. Fort heureusement, le violoniste Enesco apparaît ensuite sur la scène. Après avoir parcouru d'un regard éploré la salle déserte, il s'approche des fauteuils que nous occupons à l'angle de l'orchestre, comme s'il allait jouer pour nous seuls. Jamais l'admirable virtuose, le digne émule des Ysaye et des Kreissler, n'a produit sur moi une plus vive impression par son jeu simple et large, capable des modulations les plus délicates et des plus fougueux emportements. Une fantaisie de Saint-Saëns, qu'il exécute pour finir, est prodigieuse de romantisme enfiévré. Nous nous retirons sur ce morceau.

La place du Théâtre Marie, si animée d'ordinaire, est morne; ma voiture est seule à y stationner. Un piquet de gendarmes garde le pont de la Moïka; des troupes sont massées devant la Prison de Lithuanie.

Frappée comme moi de ce spectacle, Mme du Halgouët me dit :

— Nous venons peut-être d'assister à la dernière soirée du régime.

*
* *

Dimanche, 11 mars.

Cette nuit, jusqu'à cinq heures du matin, les ministres ont tenu conseil. Protopopow avait daigné se joindre à ses collègues; il leur a exposé les mesures énergiques qu'il a prescrites pour maintenir l'ordre « à tout prix. » En conséquence, le général Khabalow, gouverneur militaire de Pétrograd, a fait placarder, ce matin, l'avis suivant :

Tout rassemblement est interdit. Je préviens la population que j'ai renouvelé aux troupes l'autorisation de se servir de leurs armes, sans s'arrêter devant quoi que ce soit, pour maintenir l'ordre.

En revenant, vers une heure, du ministère des Affaires étrangères, je rencontre un des coryphées du parti cadet, Basile Maklakow :

— Nous avons affaire maintenant, me dit-il, à un grand mouvement politique. Tout le monde est excédé du régime actuel. Si l'Empereur n'accorde pas au pays de promptes et larges réformes, l'agitation dégénérera en émeute. Et, de l'émeute à la révolution, il n'y a qu'un pas.

— Je suis tout à fait de votre avis et je crains fort que les Romanow n'aient trouvé en Protopopow leur Polignac... Mais, si les événements se précipitent, vous aurez sûrement un rôle à y jouer. Alors, je vous supplie de ne pas oublier les devoirs primordiaux que la guerre impose à la Russie.

— Vous pouvez compter sur moi.

Malgré l'avis du gouverneur militaire, la foule se montre de plus en plus tumultueuse et agressive ; elle grossit d'heure en heure sur la Perspective Newsky. A quatre ou cinq reprises, la troupe est obligée de tirer des feux de salve pour n'être pas débordée ; on compte les morts par vingtaines.

Vers la fin du jour, deux de mes agents d'information, que j'ai envoyés dans les quartiers industriels, me rapportent que la rigueur impitoyable de la répression a découragé les ouvriers, qui répètent : « Nous en avons assez d'aller nous faire tuer sur la Perspective Newsky! »

Mais un autre informateur m'annonce qu'un régiment de la Garde, le régiment de Volhynie, a refusé de tirer. Ceci est un élément nouveau de la situation et me rappelle le sinistre avertissement du 31 octobre dernier.

Pour me reposer de tout le travail et de tout le tracas que m'a infligés cette journée (car j'ai été assiégé par les inquiétudes de la colonie française), je vais, après le dîner, prendre une tasse de thé chez la comtesse P... qui habite rue Glinka. En la quittant vers onze heures, j'apprends que les manifestations continuent devant Notre-Dame de Kazan et le Gostiny-Dvor. Aussi, pour rentrer à l'ambassade, je crois prudent de faire un détour par la Fontanka. A peine mon auto s'est-il engagé sur le quai, que j'aperçois une maison brillamment éclairée, devant laquelle stationne une longue file de voitures. C'est la soirée de la princesse Léon Radziwill qui bat son plein ; je reconnais, au passage, l'auto du grand-duc Boris.

D'après Sénac de Meilhan, on s'amusait beaucoup aussi, à Paris, le soir du 5 octobre 1789.

*
* *

Lundi, 12 mars.

A huit heures et demie du matin, comme j'achève ma toilette, j'entends un bruit étrange et prolongé, qui paraît venir du Pont Alexandre. Je regarde : le pont, si animé d'habitude, est vide. Mais, presque aussitôt, une foule en désordre, portant des drapeaux rouges, apparaît à l'extrémité qui est sur la rive droite de la Néwa, tandis qu'un régiment accourt de l'autre côté. Il semble qu'une collision va se produire. Au contraire, les deux masses fusionnent. L'armée fraternise avec l'émeute.

Quelques minutes plus tard, on vient m'annoncer qu'un régiment de la Garde, le régiment de Volhynie, s'est mutiné cette nuit, qu'il a tué ses officiers et qu'il parcourt la ville, appelant le peuple à la révolution, s'efforçant d'entraîner les troupes restées fidèles.

A dix heures, vive fusillade et lueurs d'incendie, du côté de la Perspective Liteïny, qui est à deux pas de l'ambassade. Puis, silence.

Accompagné de mon attaché militaire, le lieutenant-colonel Lavergne, je vais me rendre compte de ce qui se passe. Des habitants effarés fuient par toutes les rues. Au coin de la Liteïny, désordre indescriptible. Les soldats, mêlés au peuple, élèvent une barricade. Un jet de flammes surgit du Palais de Justice. Les portes de l'arsenal sautent avec fracas. Soudain, un crépitement de mitrailleuse déchire l'air : ce sont les troupes régulières qui viennent de prendre position du côté de la Perspective Newsky. Les émeutiers ripostent. J'en ai assez vu pour ne plus douter de ce qui se prépare. Sous une grêle de balles, je rentre à l'ambassade avec Lavergne qui, par coquetterie, d'un pas tranquille et lent, s'est avancé à l'endroit le plus dangereux.

Vers onze heures et demie, je me rends au ministère des Affaires étrangères, et je prends Buchanan au passage.

Je mets Pokrowsky au courant de ce que je viens de voir.

— Alors, dit-il, c'est encore plus grave que je ne croyais.

Il garde néanmoins un calme parfait, qui se nuance de scepticisme quand il m'expose les mesures auxquelles les ministres se sont résolus cette nuit :

— La session de la Douma est prorogée au mois d'avril et nous avons expédié un télégramme à l'Empereur pour le supplier de revenir immédiatement. A l'exception de M. Protopopow, mes collègues et moi nous avons tous estimé qu'il y a urgence à instituer une dictature, qui serait confiée à un général jouissant de quelque prestige aux yeux de l'armée, par exemple le général Roussky.

J'objecte que, d'après ce que j'ai vu ce matin, la fidélité de l'armée est déjà trop ébranlée pour qu'on mette toutes ses espérances de salut dans l'emploi de « la manière forte » et que la nomination immédiate d'un ministère inspirant confiance à la Douma, me paraît plus que jamais nécessaire; car il n'y a plus une heure à perdre. Je rappelle qu'en 1789, en 1830, en 1848, trois dynasties françaises ont été renversées pour avoir compris *trop tard* le sens et la force du mouvement qui les assaillait. J'ajoute que, dans des circonstances aussi graves, le représentant de la France *alliée* a le droit de faire entendre au Gouvernement impérial un conseil de politique intérieure.

Buchanan s'exprime de même.

Pokrowsky nous répond qu'il partage personnellement notre opinion, mais que la présence de Protopopow au Conseil des ministres paralyse toute action.

Je lui demande :

— N'y a-t-il donc personne qui puisse ouvrir les yeux de l'Empereur sur la situation ?

Il esquisse un geste de découragement

— L'Empereur est aveugle !

Une profonde souffrance se peint sur le visage de cet honnête homme, de cet excellent citoyen, dont je ne vanterai jamais assez la droiture de cœur, le patriotisme et le désintéressement.

Il nous propose de revenir le voir à la fin de la journée.

Quand je rentre à l'ambassade, la situation a beaucoup empiré.

Les nouvelles sinistres se succèdent. Le Palais de Justice n'est plus qu'un immense brasier; l'arsenal de la Liteïny, l'hôtel du ministre de l'Intérieur, l'hôtel du Gouvernement militaire, l'hôtel du ministre de la Cour, les bâtiments de la Sûreté, de la trop fameuse *Okhrana*, une vingtaine de com-

missariats de police sont en flammes; les prisons sont ouvertes et tous les détenus libérés; la Forteresse des Saints-Pierre-et-Paul est assiégée; le Palais d'hiver est envahi : on se bat sur tous les points de la ville.

A six heures et demie, je retourne avec Buchanan au ministère des Affaires étrangères.

Pokrowsky nous annonce que, vu la gravité des événements, le Conseil des ministres a pris sur soi d'enlever à Protopopow le ministère de l'Intérieur et de nommer « gérant provisoire » le général Makarenko. Il en a aussitôt rendu compte à l'Empereur; il l'a, de plus, supplié de conférer immédiatement des pouvoirs extraordinaires à un général pour prendre toutes les mesures exceptionnelles que commande la situation et notamment pour nommer d'autres ministres.

Il nous apprend en outre que, malgré l'ukaze de prorogation, la Douma s'est réunie cet après-midi au Palais de Tauride. Elle a constitué un comité permanent, destiné à servir d'intermédiaire entre le Gouvernement et les troupes révoltées. Rodzianko, qui préside ce comité, a télégraphié à l'Empereur que la dynastie est dans un extrême péril et que le moindre délai lui sera fatal.

Il fait nuit noire quand nous sortons, Buchanan et moi, du ministère des Affaires étrangères; aucun réverbère n'est allumé. A l'instant où mon auto débouche de la Millionaïa, devant le Palais de marbre, nous sommes arrêtés par un tumulte militaire. Il se passe je ne sais quoi, à la caserne du régiment Pavlowsky. Des soldats furieux crient, hurlent, se battent sur la place. Ma voiture est cernée; une clameur violente s'élève contre nous. En vain, mon chasseur et mon mécanicien s'efforcent de faire comprendre que nous sommes les ambassadeurs de France et d'Angleterre. On ouvre nos portières. Notre situation va devenir dangereuse, quand un sous-officier, juché sur un cheval, nous reconnaît et, d'une voix tonitruante, propose un « hourra pour la France et l'Angleterre! » Nous sortons de ce mauvais pas sous un déluge d'acclamations.

J'emploie la soirée à essayer d'obtenir quelques renseignements du côté de la Douma. La difficulté est grande, parce que la fusillade et l'incendie sévissent de toutes parts.

On m'apporte enfin quelques informations qui concordent.

La Douma, me dit-on, prodigue ses efforts pour organiser un Gouvernement provisoire, rétablir un peu d'ordre et assurer le ravitaillement de la capitale.

La défection si rapide et si complète de l'armée est une grande surprise pour les chefs des partis libéraux, et même du parti ouvrier. Elle pose en effet devant les députés modérés qui tentent de diriger le mouvement populaire (Rodzianko, Milioukow, Chingarew, Maklakow, etc.) la question de savoir si le régime dynastique peut encore être sauvé. Problème redoutable ; car l'idée républicaine, qui est en faveur dans les milieux ouvriers de Pétrograd et de Moscou, est étrangère à l'esprit général du pays et il est impossible de prévoir comment les armées du front accueilleront les événements de la capitale.

* **

Mardi, 13 mars.

La fusillade, qu'on n'entendait plus ce matin, recommence vers dix heures; elle paraît assez vive du côté de l'Amirauté. Continuellement, des auto-mitrailleuses, pavoisées de drapeaux rouges, passent à toute vitesse devant l'ambassade. De nouveaux incendies s'allument sur plusieurs points de la ville.

Afin de ne plus m'exposer à un incident comme celui d'hier, je préfère ne pas me servir de mon auto pour aller au ministère des Affaires étrangères; je m'y rends à pied, accompagné de mon chasseur, le fidèle Léonide, en civil.

Devant le Jardin d'été, je rencontre un des Éthiopiens qui montaient la garde à la porte de l'Empereur et qui m'a tant de fois introduit dans le cabinet impérial. Le brave nègre a revêtu également des habits civils, et il a l'air tout piteux. Nous faisons une vingtaine de pas, l'un à côté de l'autre ; il a des larmes dans les yeux. Je lui donne quelques mots de réconfort et une poignée de mains. Tandis qu'il s'éloigne, je le regarde d'un œil attristé. Dans cet effondrement de tout un système politique et social, il me représente les splendeurs monarchiques d'autrefois, le cérémonial pittoresque et somptueux institué jadis par Élisabeth et la Grande Catherine, tout ce qu'évoquaient de prestigieux ces mots qui désormais ne signifieront plus rien : « La Cour de Russie. »

Je retrouve Buchanan, arrivé de son côté, dans le vestibule du ministère. Pokrowsky nous dit :

— Le Conseil des ministres a siégé en permanence toute la nuit au Palais Marie. L'Empereur ne se fait pas d'illusions sur la gravité de la situation, puisqu'il a conféré des pouvoirs extraordinaires au général Ivanow pour rétablir l'ordre; il paraît d'ailleurs résolu à reconquérir sa capitale par la force, n'admettant pas un instant l'idée de pactiser avec des troupes qui ont tué leurs officiers et arboré le drapeau rouge. Mais je doute que le général Ivanow, qui était hier à Mohilew, puisse arriver à Pétrograd : les insurgés sont maîtres de tous les chemins de fer. Au surplus, s'il réussissait à arriver, que pourrait-il faire? Tous les régiments ont passé à la Révolution. Il n'y a plus que quelques détachements isolés et quelques troupes de police qui résistent encore. Quant à mes collègues du ministère, la plupart sont en fuite, plusieurs sont arrêtés. J'ai eu moi-même beaucoup de peine à m'échapper, cette nuit, du Palais Marie... Et maintenant, j'attends mon sort.

Il s'exprime sur le ton le plus égal, avec un accent de simplicité, de dignité, de courage tranquille et ferme, qui met un reflet de noblesse sur sa figure sympathique. Pour mesurer tout le mérite de son calme, il faut savoir que, après avoir été si longtemps contrôleur général des finances de l'Empire, il n'a pas la moindre fortune personnelle et qu'il est chargé de famille.

— Vous qui venez de traverser la ville, me demande-t-il, avez-vous l'impression que l'Empereur puisse sauver encore sa couronne?

— Peut-être, car le désarroi est grand de toutes parts. Mais il faudrait que l'Empereur acquiesçât immédiatement aux faits accomplis en désignant comme ministres le comité provisoire de la Douma, et en pardonnant aux rebelles. Je crois même que, s'il se présentait en personne à l'armée et au peuple, s'il proclamait de vive voix, sur le parvis de Notre-Dame de Kazan, qu'une ère nouvelle commence pour la Russie, il serait acclamé... Mais demain, ce serait trop tard... Il y a un beau vers de Lucain, qui s'applique au début de toutes les révolutions : *Ruit irrevocabile vulgus.* Je me le répétais cette nuit. Dans les circonstances tumultueuses que nous traversons, l'irrévocable est vite accompli!

— Nous ne savons même pas où est l'Empereur. Il a dû quitter Mohilew hier soir ou ce matin dès l'aube. Quant à l'Im-

pératrice, je n'ai aucunes nouvelles d'elle. Impossible de communiquer avec Tsarskoïé-Sélo!

En sortant du ministère, sir George Buchanan me dit :

— Au lieu de passer par la Millionaïa, passons donc par le quai de la Cour. Nous éviterons ainsi les casernes de la Garde.

Mais, en débouchant sur le quai, nous sommes reconnus par un groupe d'étudiants qui nous acclament et nous font cortège. Devant le Palais de marbre, la foule grossit et s'exalte. Aux cris de : « Vive la France! Vive l'Angleterre! » se mêlent désagréablement des cris de : « Vive l'Internationale! Vive la paix! »

Au coin de la place Souvorow, Buchanan me quitte, après m'avoir conseillé d'entrer dans son ambassade pour me soustraire à la cohue populaire, qui s'excite un peu trop. Mais il est tard; je veux télégraphier à Paris avant le déjeuner : je poursuis ma route.

Devant le Jardin d'été, je suis tout à fait entouré par la foule, qui arrête au passage une auto-mitrailleuse et qui veut m'y faire monter pour me conduire au Palais de Tauride. Un grand diable d'étudiant, agitant un drapeau rouge, me crie au visage, en très bon français :

— Venez saluer la Révolution russe! Le drapeau rouge est désormais le drapeau de la Russie; rendez-lui hommage au nom de la France!

Il traduit ses paroles en russe; elles provoquent des hourras forcenés. Je réponds :

— Je ne peux rendre un plus bel hommage à la liberté russe que de vous inviter à crier avec moi : « Vive la guerre! »

Il se garde bien de traduire ma réponse. Mais nous voici enfin devant l'ambassade de France. Non sans quelques efforts, énergiquement secondé par mon chasseur, je réussis à me dégager de la foule et à rentrer chez moi.

Durant tout l'après-midi, la Révolution suit son cours logique, inéluctable. *Ruit irrevocabile vulgus.*

Coup sur coup, on m'apprend que le prince Golytzine, président du Conseil, le métropolite Pitirim, Sturmer Dobrowolsky, Protopopow, etc., sont arrêtés. De nouveaux incendies projettent çà et là des lueurs sinistres. La Forteresse

des Saints-Pierre-et-Paul est devenue le quartier général de l'insurrection. Une lutte très vive est engagée autour de l'Amirauté, où le ministre de la Guerre, le ministre de la Marine et quelques hauts fonctionnaires ont cherché refuge. Dans le reste de la ville, les insurgés poursuivent avec acharnement les « traîtres, » les policiers et les gendarmes. La fusillade est parfois si intense dans les rues qui avoisinent l'ambassade, que mes *dvorniks* se refusent à porter mes télégrammes au bureau central, le seul bureau qui fonctionne encore, et que je dois recourir à un quartier-maître de la marine française, qui se trouve en mission à Pétrograd et qui ne craint pas les balles.

Vers cinq heures, un haut fonctionnaire, K..., m'annonce que le comité de la Douma s'efforce de constituer un « Gouvernement provisoire, » mais que le président Rodzianko, Goutchkow, Schoulguine et Maklakow sont tout à fait déconcertés par les allures anarchiques de l'armée.

— Ce n'est pas ainsi, ajoute mon informateur, qu'ils prévoyaient la Révolution ; ils espéraient la diriger, la contenir par l'armée. Aujourd'hui, les troupes ne reconnaissent plus aucun chef et répandent la terreur dans toute la ville.

Puis, m'affirmant soudain qu'il est venu me voir de la part du président Rodzianko, il me demande si je n'ai pas quelque avis, quelque suggestion à lui faire parvenir.

— Comme ambassadeur de France, dis-je, la guerre est naturellement ma principale préoccupation. Je souhaite donc que la révolution soit aussi limitée que possible dans ses effets et que l'ordre soit rétabli au plus tôt. N'oubliez pas que l'armée française se prépare à une grande offensive et que l'armée russe est tenue d'honneur à jouer son rôle.

— Alors, vous estimez qu'il faut maintenir le régime impérial?

— Oui, mais sous la forme constitutionnelle, et non sous la forme autocratique.

— Nicolas II ne peut plus régner, il n'inspire plus confiance à personne et il a perdu tout prestige. D'ailleurs, il n'accepterait pas de sacrifier l'Impératrice.

— J'admets que vous changiez le Tsar ; mais conservez le tsarisme.

Et je m'applique à lui démontrer que le tsarisme est la

charpente même de la Russie, l'armature intime et irremplaçable de la société russe, enfin le seul lien qui unisse tous les peuples disparates de l'Empire :

— Si le tsarisme venait à s'écrouler, soyez sûr qu'il entraînerait tout l'édifice russe dans sa ruine.

Il m'assure que c'est également l'opinion de Rodzianko, de Goutchkow et de Milioukow ; qu'ils s'emploient activement dans ce sens ; mais que les éléments socialistes et anarchistes gagnent du terrain d'heure en heure.

— Raison de plus, dis-je, pour qu'on se presse.

Quand la nuit est venue, je me risque à sortir avec mon secrétaire, Chambrun, pour aller porter quelques bonnes paroles à des amies qui habitent le voisinage et que je sais fort inquiètes. Après une halte chez la princesse Stanislas Radziwill et chez la comtesse de Robien, nous nous décidons à rentrer ; car, en dépit de l'obscurité, des coups de feu retentissent à chaque instant et, tandis que nous traversons la Serguiewskaïa, nous entendons siffler des balles.

Dans cette journée pleine de faits si graves et qui fixera peut-être l'avenir de la Russie pour plus d'un siècle, je note un épisode, minime en apparence, mais au fond assez expressif. L'hôtel de la Kchéchinskaïa, situé à l'entrée de la Perspective Kamenny-Ostrow, devant le Parc Alexandre, a été envahi aujourd'hui par les insurgés et saccagé de fond en comble. Je me rappelle un détail qui me fait comprendre pourquoi la fureur populaire s'est tournée contre la demeure de la fameuse ballerine. C'était l'hiver dernier ; le froid était terrible ; le thermomètre était descendu à — 35°. Sir George Buchanan, dont l'ambassade est chauffée par le procédé du « système central, » n'avait pu se procurer le charbon qui est le combustible indispensable à ce système ; il s'était vainement adressé à l'Amirauté russe. Le matin même, Sazonow lui avait exposé l'impossibilité de trouver du charbon dans aucun dépôt public. Or, l'après-midi, profitant de ce que le ciel était limpide et l'air tranquille, nous allons faire un tour aux Iles. Au moment où nous nous engageons dans la Perspective Kamenny-Ostrow, Buchanan s'écrie :

— Oh ! voilà qui est trop fort !

Et il me désigne, devant l'hôtel de la danseuse, quatre

camions militaires, emplis de sacs de charbon, que déchargeait une escouade de soldats.

— Calmez-vous, sir George, lui dis-je. Vous ne pouvez pas invoquer les mêmes titres que Mme Kchéchinskaïa à la sollicitude des autorités impériales.

Il est probable que, depuis des années, plusieurs milliers de Russes ont fait des remarques analogues à propos des faveurs dont était comblée la Kchéchinskaïa. Peu à peu, une légende s'est créée. La ballerine, jadis aimée par le Césaréwitch, courtisée depuis lors et simultanément par deux Grands-Ducs, est devenue en quelque sorte un symbole du régime impérial. C'est à ce symbole que la plèbe s'est attaquée aujourd'hui. Une révolution est toujours, plus ou moins, un total et une sanction.

***

Mercredi, 14 mars.

Il y a encore beaucoup de combats et d'incendies, ce matin. Les soldats font la chasse aux officiers et aux gendarmes, une chasse féroce, où se révèlent tous les instincts sauvages que renferme encore l'âme des *moujiks*.

Dans l'anarchie générale qui sévit à Pétrograd, trois organes de direction tendent à se constituer :

1° Le « Comité exécutif de la Douma, » présidé par Rodzianko et comprenant douze membres, dont Milioukow, Schoulguine, Konovalow, Kérensky et Tchéïdzé. Il représente ainsi tous les partis du groupe progressiste et de l'extrême-gauche. Il s'efforce de réaliser immédiatement les réformes nécessaires, afin de maintenir le régime en proclamant au besoin un autre Empereur; mais le Palais de Tauride est envahi par les émeutiers; le Comité délibère donc dans le tumulte et sous la menace de la foule.

2° Le « Conseil des Députés ouvriers et soldats, » le *Soviet*. Il siège à la gare de Finlande. Proclamer la République sociale et mettre fin à la guerre, tel est son mot d'ordre et son cri de ralliement. Ses meneurs dénoncent déjà les membres de la Douma comme traîtres à la Révolution et prennent hautement, vis-à-vis de la représentation légale, l'attitude qui fut celle de la Commune de Paris vis-à-vis de l'Assemblée législative, en 1792.

3° Le « Quartier général des troupes. » Il siège à la Forte-

resse des Saints-Pierre-et-Paul. Composé de quelques officiers subalternes passés à la Révolution et de quelques sous-officiers ou soldats promus officiers, il s'applique à mettre un peu d'ordre dans l'approvisionnement des combattants; il leur envoie des vivres, des munitions. Surtout, il tient la Douma sous sa dépendance. Par lui, la soldatesque est actuellement toute-puissante. Quelques bataillons, installés à la Forteresse et aux alentours, constituent la seule force organisée de Pétrograd; ce sont les prétoriens de la Révolution, aussi résolus, ignorants et fanatiques que les fameux bataillons du faubourg Saint-Antoine et du faubourg Saint-Marcel en cette même année 1792.

Depuis le début de la Révolution russe, les souvenirs de la Révolution française me sont venus souvent à l'esprit. Mais l'esprit des deux mouvements est tout autre. Par ses origines, par son principe, par son caractère plus social encore que politique, la crise actuelle a beaucoup plus d'affinités avec la Révolution de 1848.

L'Empereur a quitté Mohilew hier matin. Le train a pris la direction de Bologoïé, qui est situé à mi-chemin entre Moscou et Pétrograd. On suppose que l'Empereur veut revenir à Tsarskoïé-Sélo; on se demande toutefois s'il ne songe pas à continuer vers Moscou pour y organiser la résistance à la Révolution.

Le rôle décisif que l'armée s'est arrogé dans la phase actuelle de la Révolution, vient de s'affirmer à mes yeux par le spectacle de trois régiments qui ont défilé devant l'ambassade, se rendant au Palais de Tauride. Ils marchent dans un ordre parfait, musique en tête. Quelques officiers les précèdent, portant une large cocarde rouge à la casquette, un nœud de ruban rouge à l'épaule, des galons rouges sur les manches. Le vieux drapeau du régiment, couvert d'icônes, est encadré de drapeaux rouges.

Le grand-duc Cyrille-Wladimirovitch s'est déclaré en faveur de la Douma.

Il a fait plus. Oubliant le serment de fidélité et le titre d'aide de camp qui le lient à l'Empereur, il est allé, aujourd'hui vers quatre heures, se prosterner devant la puissance populaire. On l'a vu, dans son uniforme de capitaine de vaisseau, conduire au Palais de Tauride les équipages de la Garde, dont il est le chef, et les mettre au service du pouvoir insurrectionnel!

Peu après, l'ancien palais de Potemkin a encadré un autre spectacle non moins attristant. Une troupe d'officiers et de soldats, envoyés par la garnison de Tsarskoïé-Sélo, est venue adhérer à la Révolution.

En tête, marchaient les cosaques de l'escorte, superbes cavaliers, la fleur du *Kasatcheswo*, l'élite orgueilleuse et privilégiée de la Garde impériale. Puis venait le Régiment de Sa Majesté, la légion sacrée, qui est recruté par sélection dans tous les corps de la Garde et qui est spécialement préposé à la protection personnelle des monarques. Puis venait encore le Régiment des chemins de fer de Sa Majesté, qui est chargé de conduire les trains impériaux et de veiller à la sûreté des souverains en voyage. Le cortège se terminait par la Police des Palais impériaux, satellites de choix, affectés à la surveillance intérieure des résidences impériales et participant ainsi à la vie quotidienne, à la vie intime et familiale de leurs maîtres. Et tous, officiers et soldats, ont protesté de leur dévouement pour le pouvoir nouveau, dont ils ne savent même pas le nom, comme s'ils avaient hâte de se ruer vers une servitude nouvelle.

Tandis qu'on me rapporte cet épisode honteux, je pense aux braves Suisses qui se firent massacrer sur les marches des Tuileries, le 10 août 1792. Pourtant, Louis XVI n'était pas leur souverain national et, quand ils le saluaient, ils ne l'appelaient pas : *Tsary batiouchka*, « notre petit père le Tsar ! »

Au cours de la soirée, le comte S... vient me voir pour se renseigner sur la situation. Je lui raconte incidemment la démarche humiliante que la garnison de Tsarskoïé-Sélo est allée faire au Palais de Tauride. Il se refuse d'abord à me croire. Puis, après un long silence de réflexion douloureuse, il reprend :

— Oui, ce que vous venez de me dire est abominable. Les troupes de la Garde, qui ont pris part à cette manifestation, se sont déshonorées... Mais toute la faute n'est peut-être pas à elles seules. Dans leur service continuel auprès des Majestés, ces hommes-là ont vu trop de choses qu'ils n'auraient pas dû voir; il en savent trop sur Raspoutine !...

Ainsi que je l'écrivais hier à propos de la Kchéchinskaïa, une révolution est toujours, plus ou moins, un total et une sanction.

Vers minuit, on m'apprend que les chefs des partis libéraux ont tenu, ce soir, un conciliabule secret, en dehors et à l'insu

des socialistes, pour s'entendre sur la forme future du gouvernement. Ils se sont trouvés unanimes à déclarer que la monarchie doit être maintenue, mais que Nicolas II, responsable des malheurs actuels, doit être sacrifié au salut de la Russie. L'ancien président de la Douma, Alexandre-Ivanowitch Goutchkow, qui siège actuellement au Conseil de l'Empire, a développé ensuite cette opinion : « Il est d'une importance extrême que Nicolas II ne soit pas renversé violemment. Seule, son abdication spontanée, en faveur de son fils ou de son frère, pourrait assurer, sans trop de secousses, l'établissement durable d'un ordre nouveau. La renonciation volontaire de Nicolas II est le seul moyen de conserver le régime impérial et la dynastie des Romanow. » Cette thèse, qui me paraît fort juste, a été unanimement ratifiée. Pour conclure, les chefs libéraux ont décidé que Goutchkow et le député de la droite nationaliste, Schoulguine, se rendront d'urgence auprès de l'Empereur pour le supplier d'abdiquer en faveur de son fils.

***

Jeudi, 15 mars.

Goutchow et Schoulguine sont partis de Pétrograd, ce matin, à 9 heures. Avec la complicité d'un ingénieur attaché à l'exploitation du chemin de fer, ils ont pu obtenir un train spécial, sans éveiller l'attention des comités socialistes.

La discipline se rétablit peu à peu dans les troupes. L'ordre règne en ville; les magasins rouvrent timidement.

Le Comité exécutif de la Douma et le Conseil des Députés ouvriers et soldats (le *Soviet*) se sont mis d'accord sur les points suivants :

1° Abdication de l'Empereur;

2° Avènement du Césaréwitch;

3° Régence du grand-duc Michel, frère de l'Empereur;

4° Formation d'un ministère responsable;

5° Élection d'une Assemblée constituante, au suffrage universel;

6° Proclamation de l'égalité des races devant la loi.

Le jeune député Kérensky, qui s'est fait une réputation d'avocat dans des procès politiques, s'affirme comme le plus actif et le plus résolu parmi les organisateurs du régime nou-

veau. Son ascendant est grand sur le *Soviet*. C'est un homme que nous devons essayer de gagner à notre cause. Seul, il est capable de faire comprendre au *Soviet* la nécessité de poursuivre la guerre et de maintenir l'Alliance. Aussi, je télégraphie à Paris pour suggérer à Briand de faire adresser immédiatement, par l'entremise de Kérensky, un appel des socialistes français au patriotisme des socialistes russes.

Mais tout l'intérêt de la journée se concentre sur la petite ville de Pskow, à mi-chemin entre Pétrograd et Dwinsk. C'est là que le train impérial, n'ayant pu atteindre Tsarskoïé-Sélo, s'est arrêté hier soir, à huit heures.

Parti de Mohilew le 13 mars à quatre heures et demie du matin, l'Empereur avait décidé de se rendre à Tsarskoïé-Sélo, où l'Impératrice le suppliait de revenir en toute urgence. Les nouvelles qu'on lui avait expédiées de Pétrograd ne l'inquiétaient que modérément. Il est d'ailleurs possible que le général Woyéïkow lui ait dissimulé une part de la vérité. Le 14 mars, vers trois heures du matin, comme la locomotive du train impérial s'approvisionnait d'eau à la station de Malaïa-Vichera, le général Zabel, chef du Régiment des chemins de fer de Sa Majesté, a pris sur lui de réveiller l'Empereur pour lui apprendre que la route de Pétrograd n'était plus libre et que Tsarskoïé-Sélo était au pouvoir des forces révolutionnaires. Après avoir exprimé sa surprise et son irritation de n'avoir pas été plus exactement renseigné, l'Empereur aurait dit :

— Moscou me restera fidèle. Allons à Moscou!

Puis il aurait ajouté, avec son apathie coutumière :

— Si la Révolution triomphe, j'abdiquerai volontiers. J'irai vivre à Livadia ; j'adore les fleurs.

Mais, à la gare de Dno, on a appris que tout le peuple de Moscou a acquiescé à la Révolution. Alors, l'Empereur a résolu de chercher asile au milieu de ses troupes, au quartier général des armées du Nord, commandées par le général Roussky, à Pskow.

Le train impérial est entré à Pskow, hier soir, à huit heures.

Le général Roussky est venu aussitôt conférer avec l'Empereur et lui a démontré sans peine qu'il devait abdiquer. Il a, de plus, invoqué l'opinion unanime du général Alexéïew et des commandants d'armées, qu'il avait consultés par le télégraphe.

L'Empereur a chargé le général Roussky de faire connaître au président de la Douma, Rodzianko, son intention de renoncer au trône.

Pokrowsky a résigné, ce matin, ses fonctions de ministre des Affaires étrangères ; il l'a fait avec cette dignité simple et calme qui le rend si sympathique.

— Mon rôle est fini, m'a-t-il dit. Le président du Conseil et tous mes collègues sont arrêtés ou fugitifs. Voilà trois jours que l'Empereur ne m'a donné signe de vie. Enfin, le général Ivanow, qui devait nous apporter les ordres de Sa Majesté, n'arrive pas. Dans ces conditions, je suis dans l'impossibilité d'exercer mes fonctions ; je les quitte donc, en laissant le service à mon adjoint administratif. J'évite ainsi de manquer à mon serment envers l'Empereur, puisque je m'abstiens de tout rapport avec les révolutionnaires.

Au cours de cette soirée, les chefs de la Douma ont enfin réussi à constituer un « Gouvernement provisoire, » sous la présidence du prince Lvow, qui prend le portefeuille de l'Intérieur ; les autres ministres sont Goutchkow à la Guerre, Milioukow aux Affaires étrangères, Térestchenko aux Finances, Kérensky à la Justice, etc.

Ce premier cabinet du nouveau régime n'a pu être formé qu'après d'interminables discussions et marchandages avec le *Soviet*. Les socialistes ont compris en effet que le prolétariat russe est encore trop inorganique et trop ignorant pour assumer la responsabilité du pouvoir officiel ; mais ils ont voulu se réserver la puissance occulte. Aussi, ont-ils exigé la nomination de Kérensky au ministère de la Justice, afin de tenir en surveillance le Gouvernement provisoire.

*
* *

Vendredi, 16 mars.

Nicolas II a abdiqué hier, un peu avant minuit.

Arrivés à Pskow vers neuf heures du soir, les commissaires de la Douma, Goutchkow et Schoulguine, ont trouvé auprès du souverain l'accueil affable et simple qui lui est habituel.

En termes très dignes et d'une voix qui tremblait un peu, Goutchkow a exposé à l'Empereur l'objet de sa mission ; il a conclu par ces mots :

— Seule, l'abdication de Votre Majesté en faveur de son fils peut encore sauver la patrie russe et maintenir la dynastie.

Du ton le plus calme, comme s'il s'agissait d'une affaire tout ordinaire, l'Empereur lui a répondu :

— J'ai pris dès hier la résolution d'abdiquer. Mais je ne peux me séparer de mon fils; ce serait au-dessus de mes forces; sa santé est trop délicate; vous devez me comprendre... J'abdique donc en faveur de mon frère Michel-Alexandrowitch.

Goutchkow s'est aussitôt incliné devant l'argument de tendresse paternelle qu'invoquait le Tsar; Schoulguine a, de même, acquiescé.

L'Empereur a passé alors dans son cabinet de travail avec le ministre de la Cour; il en est ressorti dix minutes plus tard, ayant signé l'acte d'abdication, que le comte Fréederickz a remis à Goutchkow.

Voici le texte de cet acte mémorable :

Par la grâce de Dieu, nous, Nicolas II, Empereur de toutes les Russies, Tsar de Pologne, grand-duc de Finlande, etc... etc..., à tous nos fidèles sujets faisons savoir :

En ces jours de grande lutte contre l'ennemi extérieur qui, depuis trois ans, s'efforce d'asservir notre patrie, Dieu a trouvé bon d'envoyer à la Russie une nouvelle et terrible épreuve. Des troubles intérieurs menacent d'avoir une répercussion fatale sur la marche ultérieure de cette guerre opiniâtre. Les destinées de la Russie, l'honneur de notre héroïque armée, le bonheur du peuple, tout l'avenir de notre chère patrie veulent que la guerre soit menée, à tout prix, jusqu'à une fin victorieuse.

Notre cruel ennemi fait ses derniers efforts et le jour approche où notre vaillante armée, de concert avec nos glorieux Alliés, l'abattra définitivement.

En ces jours décisifs pour l'existence de la Russie, notre conscience nous commande de faciliter à notre peuple une étroite union et l'organisation de toutes ses forces pour la réalisation rapide de la victoire.

C'est pourquoi, d'accord avec la Douma d'Empire, nous estimons bien faire en abdiquant la couronne de l'État russe et en déposant le pouvoir suprême.

Ne voulant pas nous séparer de notre fils bien-aimé, nous léguons notre héritage à notre frère, le grand-duc Michel-Alexandrowitch, en lui donnant notre bénédiction à l'instant de

son avènement au trône. Nous lui demandons de gouverner en pleine union avec les représentants de la nation qui siégent aux assemblées législatives, et de leur prêter un serment inviolable au nom de la patrie bien-aimée.

Nous faisons appel à tous les fils loyaux de la Russie, nous leur demandons d'accomplir leur devoir patriotique et sacré en obéissant au Tsar, dans cette pénible épreuve nationale, et de l'aider, avec les représentants du pays, à conduire l'État russe dans les voies de la gloire et de la prospérité.

Que Dieu aide la Russie!

NICOLAS.

Après avoir lu cet acte, écrit à la machine sur une feuille de papier vulgaire, les envoyés de la Douma, très émus, pouvant à peine parler, ont pris congé de Nicolas II, qui, toujours impassible, leur a serré la main aimablement.

Dès qu'ils sont sortis du wagon, le train impérial a été mis en marche sur Dwinsk, pour rentrer à Mohilew.

L'histoire compte peu d'événements aussi solennels, d'une signification aussi profonde, d'une portée aussi énorme. Mais, de tous ceux qu'elle a enregistrés, en est-il un seul qui se soit accompli en des formes aussi simples, aussi ordinaires, aussi prosaïques, et surtout avec une pareille indifférence, un pareil effacement du héros principal?

Y a-t-il inconscience chez l'Empereur? — Non. L'acte de son abdication, qu'il a longuement médité s'il ne l'a rédigé lui-même, est inspiré des plus hauts sentiments, et le ton général est d'une grandeur souveraine. Mais son attitude morale, en cette conjoncture suprême, apparaît toute logique, si l'on admet, comme je l'ai souvent noté, que, depuis des mois, le malheureux souverain se sentait condamné, que, depuis longtemps, il avait fait son sacrifice intérieur et accepté son destin.

L'avènement du grand-duc Michel au trône a soulevé la colère du *Soviet :* « Nous ne voulons plus des Romanow, s'est-on écrié de toutes parts; nous voulons la République ! »

L'accord, si péniblement établi hier soir entre le Comité exécutif de la Douma et le *Soviet*, s'est un instant rompu. Mais, par peur des forcenés qui règnent à la gare de Finlande et à la Forteresse, les représentants de la Douma ont cédé. Une déléga-

tion du Comité exécutif s'est rendue auprès du grand-duc Michel qui, sans la moindre résistance, a consenti à n'accepter la couronne que le jour où elle lui serait offerte par l'Assemblée constituante. Peut-être se fût-il résigné moins docilement, si sa femme, l'ambitieuse et habile comtesse Brassow, eût été auprès de lui, et non à Gatchina.

Désormais, le *Soviet* est le maître.

L'agitation recommence, d'ailleurs, en ville. Au cours de l'après-midi, on me signale de nombreuses manifestations contre la guerre. Des régiments se proposent de venir protester devant les ambassades de France et d'Angleterre. A sept heures du soir, le Comité exécutif croit devoir faire occuper militairement les deux ambassades. Trente-deux élèves-officiers du corps des Pages viennent s'installer dans mon hôtel.

*
* *

Samedi, 17 mars.

Le temps est lugubre ce matin. Sous de gros nuages ténébreux et lourds, la neige tombe en flocons si épais et d'une chute si lente que je ne distingue même plus le parapet de granit qui borde, à vingt pas de mes fenêtres, le lit glacé de la Néwa : on se croirait aux pires jours de l'hiver. La tristesse du paysage et l'hostilité de la nature ne s'harmonisent que trop bien au spectacle sinistre des événements.

Voici, d'après l'un des assistants, le détail de la conférence, à l'issue de laquelle le grand-duc Michel-Alexandrowitch a signé hier son abdication provisoire.

On s'est réuni, à dix heures du matin, dans l'hôtel du prince Paul Poutiatine, au n° 12 de la Millionaïa.

Outre le Grand-Duc et son secrétaire Matvéïew, les personnes présentes étaient le prince Lvow, Rodzianko, Milioukow, Nékrassow, Kérensky, Nabokow, Chingarew et le baron Nolde ; ils furent rejoints, vers dix heures et demie, par Goutchkow et Schoulguine, qui arrivaient directement de Pskow.

Aussitôt la délibération ouverte, Goutchkow et Milioukow affirmèrent courageusement que Michel-Alexandrowitch n'avait pas le droit de se soustraire à la responsabilité du pouvoir suprême.

Rodzianko, Nékrassow et Kérensky déclarèrent, au con-

traire, que l'avènement d'un nouveau Tsar déchaînerait les passions révolutionnaires et précipiterait la Russie dans une crise effroyable; ils conclurent que la question monarchique devait être réservée jusqu'à la convocation de l'Assemblée constituante qui se prononcerait souverainement. La thèse fut soutenue avec tant de force et d'opiniâtreté, surtout par Kérensky, que tous les assistants, sauf Goutchkow et Milioukow, y adhérèrent. Avec un désintéressement parfait, le Grand-Duc lui-même acquiesça.

Goutchkow fit alors un suprême effort. S'adressant personnellement au Grand-Duc, invoquant son patriotisme et son courage, il lui démontra la nécessité d'offrir immédiatement au peuple russe l'image vivante d'un chef national :

— Si vous craignez, monseigneur, d'assumer dès maintenant le poids de la couronne impériale, acceptez du moins l'exercice de l'autorité suprême comme « Régent de l'Empire pendant la vacance du trône, » ou, ce qui serait encore un plus beau titre, comme « Protecteur de la nation, » ainsi que s'appelait Cromwell. En même temps, vous prendriez envers le peuple l'engagement solennel de remettre votre pouvoir à une Assemblée constituante, dès la fin de la guerre.

Cette idée ingénieuse, qui pouvait encore tout sauver, provoqua chez Kérensky une crise de fureur, un déchaînement d'invectives et de menaces, dont tous les assistants furent terrifiés.

Dans ce désarroi général, le Grand-Duc se leva, en déclarant qu'il avait besoin de réfléchir seul quelques instants, et il se dirigea vers la chambre voisine. Mais, d'un bond, Kérensky se précipita devant lui, comme pour lui barrer le chemin :

— Promettez-nous, monseigneur, de ne pas consulter votre femme !

Il avait aussitôt pensé à l'ambitieuse comtesse Brassow, toute-puissante sur l'esprit de son mari. Le Grand-Duc répondit en souriant :

— Rassurez-vous, Alexandre-Féodorowitch, ma femme n'est pas ici en ce moment; elle est restée à Gatchina.

Cinq minutes plus tard, le Grand-Duc rentra au salon. D'une voix très calme, il déclara :

— J'ai résolu d'abdiquer.

Kérensky exultant lui cria :

— Monseigneur, vous êtes le plus noble des hommes!

Parmi les autres assistants, ce fut au contraire un silence morne; ceux-là mêmes qui avaient le plus vivement insisté pour l'abdication, tels que le prince Lvow et Rodzianko, paraissaient accablés devant l'irréparable qui venait de s'accomplir. Goutchkow soulagea sa conscience par une dernière protestation :

— Messieurs, vous menez la Russie à sa perte; je ne vous suivrai pas dans cette voie funeste.

Un acte d'abdication provisoire et conditionnelle fut alors rédigé par Nékrassow, Nabokow et le baron Nolde. Michel-Alexandrowitch intervint plusieurs fois dans leur travail et chaque fois pour faire mieux spécifier que son refus de la couronne impériale restait subordonné à la décision ultérieure du peuple russe, représenté par une Assemblée constituante.

Il prit enfin la plume et signa.

Durant tous ces longs et pénibles débats, le Grand-Duc ne se départit pas un instant de son calme et de sa dignité. Jusqu'alors, il s'était fait médiocrement apprécier de ses compatriotes; on le jugeait de caractère faible et d'intelligence pauvre. Dans cette circonstance historique, il fut touchant de patriotisme, de noblesse et d'abnégation. Quand les dernières formalités furent accomplies, les délégués du Comité exécutif ne purent s'empêcher de lui témoigner le souvenir sympathique et respectueux qu'il leur laissait. Kérensky voulut traduire l'émotion de tous par une phrase lapidaire, qui lui jaillit des lèvres dans un élan théâtral :

— Monseigneur! Vous nous avez magnanimement confié la coupe sacrée de votre pouvoir. Je vous jure que nous la remettrons à l'Assemblée constituante, sans en avoir épanché une seule goutte.

Le général Efimowitch, qui vient me voir à midi, m'apporte quelques renseignements de Tsarskoïé-Sélo.

C'est par le grand-duc Paul que l'Impératrice a appris hier soir l'abdication de l'Empereur, dont elle ne savait plus rien depuis deux jours. Elle s'est écriée :

— Ce n'est pas possible!... Ce n'est pas vrai!... C'est encore une invention des journaux!... Je crois en Dieu et j'ai foi dans l'armée. Ni l'un ni l'autre n'ont pu nous abandonner dans une heure aussi grave!

Le Grand-Duc lui a lu l'acte d'abdication qui venait d'être publié. Alors, elle a compris et elle s'est effondrée dans les larmes.

Le Gouvernement provisoire n'a pas été long à capituler devant les exigences des socialistes. Il vient, en effet, de consentir au *Soviet* cette humiliante décision :

Les troupes qui ont pris part au mouvement révolutionnaire ne seront pas désarmées et resteront à Pétrograd.

Ainsi, le premier acte de l'armée révolutionnaire est de se faire promettre qu'elle ne sera pas envoyée au front, qu'elle ne se battra plus ! Quelle tache de honte sur la révolution russe !... Et comment ne pas penser, par contraste, aux Volontaires de 1792 ? L'aspect de la soldatesque dans les rues est d'ailleurs ignoble de débraillement, de dévergondage et de crapule. Par son exigence scandaleuse, le *Soviet* s'est constitué une milice redoutable ; car la garnison de Pétrograd et celles de la banlieue (Tsarskoïé-Sélo, Péterhof, Krasnoïé-Sélo et Gatchina), ne comptent pas moins de 170 000 hommes.

Milioukow a pris, cet après-midi, la direction du ministère des Affaires étrangères. Il a tenu à me voir immédiatement, ainsi que mes collègues d'Angleterre et d'Italie. Nous nous sommes aussitôt rendus à son appel.

Je le trouve très changé, très fatigué, vieilli de dix ans. Les jours et les nuits qu'il vient de passer, dans la lutte ardente, sans une minute de repos, l'ont épuisé.

Je lui demande :

— Tout d'abord et avant de prendre le langage officiel, dites-moi franchement ce que vous pensez de la situation ?

Dans un élan de sincérité, il répond :

— En vingt-quatre heures, j'ai passé du désespoir le plus complet à une confiance presque complète.

Nous parlons maintenant officiellement :

— Je ne suis pas encore en mesure, dis-je, de vous déclarer que le Gouvernement de la République reconnaît le régime que vous venez d'instituer; mais je suis certain d'aller au-devant de mes instructions, en vous assurant de mon concours le plus actif, le plus sympathique.

M'ayant remercié avec chaleur, il poursuit :

— Nous n'avons pas voulu cette révolution devant l'ennemi ;

je ne la prévoyais même pas : elle s'est faite en dehors de nous, par la faute, par le crime du régime impérial. Aujourd'hui, il s'agit de sauver la Russie, en poursuivant la guerre à outrance, jusqu'à la victoire. Mais les passions populaires sont tellement exaspérées et les difficultés de la situation sont si terribles, que nous devons accorder immédiatement de grandes satisfactions à la conscience nationale.

Parmi ces satisfactions immédiates, il me cite l'arrestation de nombreux ministres, généraux, fonctionnaires, etc., la proclamation d'une amnistie générale, — dont seront naturellement exclus les serviteurs de l'ancien régime ! — la destruction de tous les emblèmes impériaux, la convocation prochaine d'une Assemblée constituante, bref, tout ce qui pourra enlever au peuple russe la crainte d'une contre-révolution.

— Alors, lui dis-je, la dynastie des Romanow est déchue ?

— En fait, oui ; mais en droit, non. Seule, l'Assemblée constituante sera qualifiée pour changer le statut politique de la Russie.

— Mais comment la ferez-vous élire, cette Constituante ? Les soldats qui combattent sur le front se résigneront-ils à ne pas voter ?

Avec beaucoup d'embarras, il confesse :

— Nous serons obligés d'accorder aux soldats du front le droit de vote.

— Vous ferez voter les soldats du front ?... Mais la plupart se battent à des milliers de verstes de leurs villages et ne savent ni lire ni écrire !

Milioukow me laisse entendre qu'il est, au fond, de mon avis et me confie qu'il s'efforce de ne prendre aucun engagement précis sur la date des élections générales.

— Mais, ajoute-t-il, les socialistes exigent des élections immédiates. Ils sont si puissants et la situation est si grave, si grave !

Comme je le presse de m'expliquer ces derniers mots, il me raconte que, si l'ordre est un peu rétabli à Pétrograd, la flotte de la Baltique et la garnison de Cronstadt sont en pleine insurrection.

J'interroge Milioukow sur le titre officiel du nouveau gouvernement.

— Ce titre, me déclare-t-il, n'est pas encore fixé. Nous nous

appelons actuellement *le Gouvernement provisoire*. Mais, sous cette appellation, nous concentrons dans nos mains tous les pouvoirs exécutifs, y compris le pouvoir suprême; nous ne sommes donc pas responsables devant la Douma.

— Somme toute, vous tenez vos pouvoirs de la Révolution ?

— Non, nous les avons reçus, hérités, du grand-duc Michel, qui nous les a transférés par son acte d'abdication.

Ce scrupule juridique me révèle combien les « modérés » du nouveau régime, Rodzianko, le prince Lvow, Goutchkow, Milioukow lui-même, ont la conscience troublée et l'âme inquiète, à l'idée d'enfreindre le droit monarchique. Au fond, selon le jeu normal des révolutions, ils se sentent déjà débordés et se demandent avec effroi où ils en seront demain.

Milioukow a l'air si fatigué et une aphonie qu'il a contractée ces derniers jours lui rend la parole si pénible, que je dois abréger l'entretien. Toutefois, avant de le quitter, j'insiste pour que le Gouvernement provisoire ne tarde pas davantage à proclamer solennellement sa volonté de poursuivre la guerre à outrance et sa fidélité aux alliances.

— Vous comprendrez qu'une proclamation explicite est nécessaire. Je ne doute certes pas de vos sentiments personnels. Mais la direction de la politique russe est soumise désormais à des forces nouvelles : il faut les orienter immédiatement... J'ai un autre motif pour tenir à ce que la poursuite opiniâtre de la guerre et le maintien des alliances soient hautement proclamés. Plus d'une fois, en effet, j'ai surpris jadis, dans les milieux germanophiles de la Cour, dans le clan des Sturmer et des Protopopow, une arrière-pensée qui m'inquiétait beaucoup; on reconnaissait que l'empereur Nicolas ne pourrait conclure la paix avec l'Allemagne, tant que le territoire russe ne serait pas entièrement libéré, puisqu'il l'avait juré sur l'Évangile et sur l'icône de Notre-Dame de Kazan; mais on se disait, entre soi, que, si l'Empereur pouvait être amené à abdiquer en faveur du Césaréwitch sous la régence de l'Impératrice, son serment désastreux n'engagerait plus son héritier. Eh bien ! je voudrais être sûr que la Russie nouvelle se considère comme liée par le serment de son ancien Tsar.

— Vous recevrez toute garantie à cet égard.

On est très sombre ce soir; on voit déjà les doctrines extrêmes du prolétarisme se propager dans toute la Russie,

désorganiser l'armée, dissoudre l'unité nationale, répandre partout l'anarchie, la famine et la ruine.

Hélas! mes pronostics ne sont pas moins sombres. Aucun des hommes qui sont aujourd'hui au pouvoir n'a le coup d'œil politique ni l'esprit de décision sommaire, ni l'intrépidité, ni l'audace qu'exige une situation aussi redoutable. Ce sont des « octobristes, » des « cadets, » des partisans de la monarchie constitutionnelle, esprits sérieux, honnêtes, sensés, désintéressés. Ils me font penser à ce qu'étaient, en juillet 1830, les Molé, les Odilon Barrot, etc. Et il faudrait, pour le moins, un Danton! Cependant, l'un d'entre eux m'est signalé comme un homme d'action, le jeune ministre de la Justice, Kérensky, représentant du groupe « travailliste » à la Douma, et que le *Soviet* a imposé au Gouvernement provisoire.

C'est en effet dans le *Soviet* qu'il faut chercher les hommes d'initiative, d'énergie et d'audace. Les fractions multiples du parti socialiste-révolutionnaire et du parti social-démocrate, « populistes, » « travaillistes, » « terroristes, » « maximalistes, » « minimalistes, » « défaitistes, » etc., ne manquent pas d'hommes qui ont fait leurs preuves de résolution et de hardiesse dans les complots, dans les bagnes, dans l'exil; je ne citerai que Tchéïdzé, Tsérételli, Zinowiew, Axelrod. Voilà les vrais protagonistes du drame qui commence!

***

Dimanche, 18 mars.

Je ne sais rien encore de l'effet que la Révolution russe a produit en France; mais je me méfie des illusions qu'elle peut y faire naître et je ne devine que trop facilement les thèmes qu'elle risque d'offrir à la phraséologie socialiste. Je crois donc prudent de mettre mon gouvernement en garde et je télégraphie à Briand :

En faisant mes adieux, le mois dernier, à M. Doumergue et à M. le général de Castelnau, je les ai priés de rapporter à M. le Président de la République et à vous-même l'inquiétude croissante que m'inspirait la situation intérieure de l'Empire; j'ajoutais que ce serait une grave erreur de croire que le temps travaille pour nous, du moins en Russie; je concluais que nous devions, autant que possible, hâter les opérations militaires.

J'en suis plus convaincu que jamais.

Quelques jours avant la Révolution, je vous signalais que les décisions de la récente conférence étaient déjà lettre morte, que le désordre dans les fabrications de guerre et dans le service des transports recommençait de plus belle, etc. Le nouveau Gouvernement est-il capable de réaliser promptement les réformes nécessaires? Il l'affirme avec sincérité; mais je n'en crois rien. Ce n'est plus seulement le désordre qui sévit dans les administrations militaires et civiles : c'est la désorganisation et l'anarchie.

En me plaçant au point de vue le plus optimiste, que pouvons-nous escompter? Je serais libéré d'une grande angoisse, si j'étais certain que les armées du front ne seront pas contaminées par les excès démagogiques et que la discipline sera bientôt restaurée dans les garnisons de l'intérieur. Je ne m'interdis pas encore cet espoir. De même, je veux croire que les social-démocrates ne traduiront pas en actes irréparables leur désir de terminer la guerre. J'admets enfin que, dans certaines régions du pays, il puisse se produire comme un réveil de ferveur patriotique. Il n'en restera pas moins un affaiblissement de l'effort national, qui déjà n'était que trop anémique et ataxique. Et la crise de réparation risque d'être longue, chez une race qui a si peu l'esprit de méthode et de prévision.

Après avoir expédié ce télégramme, je sors pour visiter quelques églises; je suis curieux de voir l'attitude des fidèles à la messe dominicale, depuis que le nom de l'Empereur est supprimé des prières publiques. Dans la liturgie orthodoxe, la protection divine était continuellement appelée sur l'Empereur, l'Impératrice, le Césaréwitch et toute la famille impériale; l'oraison revenait, à chaque instant, comme un refrain. Par ordre du Saint-Synode, la prière pour les souverains est abolie et rien ne la remplace. J'entre à la cathédrale Préobrajensky, à l'église de Saint-Siméon, à l'église de Saint-Pantéleimon. Le spectacle est partout le même : public grave, recueilli, échangeant des regards étonnés et tristes. Quelques *moujiks* ont l'air dérouté, consterné; plusieurs ont les larmes aux yeux. Cependant, même parmi les plus émus, je n'en vois aucun qui ne soit affublé d'une cocarde rouge ou d'un brassard rouge. Ils ont tous travaillé à la Révolution; ils y sont tous acquis : ils n'en pleurent pas moins leur petit père le Tsar, *Tsary batiouchka!*

Puis, je me rends au ministère des Affaires étrangères.

Milioukow me dit qu'il a parlé hier soir à ses collègues de la formule à insérer dans le prochain manifeste du Gouvernement provisoire au sujet de la poursuite de la guerre et du maintien des alliances. Il ajoute, d'un ton embarrassé :

— J'espère faire adopter une formule qui vous satisfasse.

— Comment ! Vous espérez ?... Mais ce n'est pas un espoir qu'il me faut : c'est une certitude.

— Eh bien ! Soyez certain que je ferai tout mon possible... Mais vous n'imaginez pas comme nos socialistes sont difficiles à manier ! Et, avant tout, nous devons éviter de rompre avec eux. Sinon, c'est la guerre civile.

— Quels que soient vos motifs de ménager les exaltés du *Soviet*, vous devez comprendre que je ne peux admettre aucune équivoque sur votre résolution de maintenir vos alliances et de poursuivre la guerre.

— Ayez confiance en moi !

Milioukow me semble d'ailleurs moins optimiste qu'hier. Les nouvelles de Cronstadt, de la flotte baltique et de Sébastopol sont mauvaises. Enfin, sur le front, le désordre se propage ; des officiers ont été massacrés.

Dans l'après-midi, je vais me promener aux Iles, plus délaissées que jamais et encore tout encombrées de neige.

Me rappelant ma visite de ce matin aux églises, je réfléchis à l'étrange inaction du clergé dans la Révolution ; il n'a joué aucun rôle ; on ne l'a vu nulle part ; il ne s'est manifesté d'aucune façon. Cette abstention, cette disparition sont d'autant plus étonnantes qu'il n'y avait pas une solennité, pas une cérémonie, pas un acte quelconque de la vie publique, où l'Église n'étalât, au premier plan, la magnificence de ses rites, de ses costumes et de ses chants.

L'explication s'offre d'elle-même et, pour la formuler, je n'aurais qu'à feuilleter ce Journal. D'abord le peuple russe est beaucoup moins religieux qu'il ne paraît : il est surtout mystique. Ses continuels signes de croix et prosternements, son goût des liturgies et des processions, son attachement aux icônes et aux reliques traduisent uniquement les besoins de son imagination évocatrice. Pour peu que l'on pénètre dans sa conscience, on n'y découvre qu'une foi imprécise et confuse, sentimentale et rêveuse, très pauvre en éléments intellectuels et théologiques,

toujours prête à sombrer dans l'anarchisme des sectes. Il faut considérer ensuite l'étroite et humiliante subordination que le tsarisme a toujours imposée à l'Église et qui faisait du clergé une sorte de gendarmerie spirituelle, doublant la gendarmerie militaire. Que de fois, pendant les majestueux offices aux cathédrales de Saint-Alexandre-Newsky ou de Kazan, je me suis rappelé le mot de Napoléon Ier : « Un archevêque, c'est aussi un préfet de police! » Enfin, il faut tenir compte de l'opprobre que Raspoutine a jeté ces dernières années sur le Saint-Synode et l'épiscopat. Les scandales de Mgr Hermogène, de Mgr Varnava, de Mgr Basile, de Mgr Pitirim et de tant d'autres, avaient profondément offensé les croyants. Le jour où le peuple s'est soulevé, le clergé ne pouvait plus que se taire. Mais peut-être, quand viendra l'heure de la réaction, les prêtres des campagnes, restés en communion avec les masses rurales, reprendront-ils la parole.

On m'a rapporté hier que l'acte d'abdication de l'Empereur a été rédigé par Nicolas-Alexandrowitch Basily, ancien vice-directeur du cabinet de Sazonow et qui gère actuellement la chancellerie diplomatique du Grand-Quartier général; l'acte aurait été transmis télégraphiquement, le 14 mars, de Pskow à Mohilew, donc avant même que les commissaires de la Douma, Goutchkow et Schoulguine, eussent quitté Pétrograd. Il y a là un point d'histoire intéressant à éclaircir.

Or, vers la fin de cet après-midi, je reçois la visite de Basily, que le général Alexéïew a chargé d'une mission auprès du Gouvernement provisoire.

— Eh bien! lui dis-je, il paraît que c'est vous qui avez rédigé l'acte d'abdication de l'Empereur?

Il se récrie, avec un vif sursaut :

— Je n'accepte nullement la paternité de l'acte que l'Empereur a signé. Le texte, que j'avais préparé, sur l'ordre du général Alexéïew, était fort différent.

Et il me raconte ceci :

— Dans la matinée du 14 mars, le général Alexéïew reçut du président Rodzianko un télégramme lui annonçant que les institutions gouvernementales avaient cessé de fonctionner à Pétrograd et que le seul moyen d'éviter l'anarchie était d'obtenir l'abdication de l'Empereur en faveur de son fils. Un terrible

problème se posait ainsi devant le chef de l'état-major du Commandement suprême. L'abdication du Tsar ne risquait-elle pas de diviser l'armée ou même de la décomposer? Il fallait d'urgence rallier tous les chefs militaires à une solution unique. Le général Roussky, commandant les armées du Nord, s'était déjà prononcé avec force pour l'abdication immédiate. Le général Alexéïew inclinait personnellement à la même conclusion; mais l'affaire était si grave qu'il crut devoir consulter, par le télégraphe, tous les autres commandants des groupes d'armées, le général Évert, le général Broussilow, le général Sakharow et le grand-duc Nicolas-Nicolaïéwitch. Ils répondirent tous que l'Empereur devait abdiquer dans le plus bref délai.

— A quelle date le général Alexéïew a-t-il eu en mains toutes ces réponses?

— Le 15 mars, au cours de la matinée... C'est alors que le général Alexéïew me chargea de lui faire un rapport sur les conditions dans lesquelles les lois fondamentales de l'Empire autorisaient le Tsar à déposer la couronne. Je ne fus pas long à lui remettre une note exposant et démontrant que, si l'Empereur abdiquait, il était obligé de transférer le pouvoir à son héritier légitime, le césaréwitch Alexis. « C'est bien ce que je pensais, me dit le général. Maintenant, préparez-moi vite un manifeste dans ce sens. » Je lui apporte bientôt un projet, où j'ai développé de mon mieux les idées de ma note, en m'efforçant de mettre sans cesse au premier plan la nécessité de poursuivre la guerre jusqu'à la victoire. Le chef de l'état-major avait, auprès de lui, son principal collaborateur, son fidèle quartier-maître, le général Loukomsky. Je lui remets ma prose. Il la lit à haute voix et l'approuve sans réserve. Loukomsky l'approuve de même. Le document est télégraphié aussitôt à Pskow pour être soumis à l'Empereur... Le lendemain, qui était le 15 mars, un peu avant minuit, le général Danilow, quartier-maître général des armées du Nord, fit appeler au télégraphe son collègue du Commandement suprême, afin de lui communiquer la décision de Sa Majesté. Je me trouvais précisément dans le cabinet de Loukomsky, avec le grand-duc Serge-Michaïlowitch. Nous nous précipitons ensemble au bureau télégraphique et l'appareil se met à fonctionner devant nous. Sur la bande imprimée qui se déroule, je reconnais immédiatement mon texte... *A tous nos fidèles sujets faisons savoir... En ces jours*

de grande lutte contre l'ennemi extérieur, etc... Mais quelle n'est pas notre stupeur à tous les trois, quand nous voyons que le nom du césaréwitch Alexis est remplacé par celui du grand-duc Michel! Nous nous regardons avec consternation, car nous avons la même idée. L'avènement immédiat du césaréwitch était le seul moyen d'arrêter le cours de la révolution, de la contenir du moins dans les limites d'une grande réforme constitutionnelle. D'abord, le jeune Alexis Nicolaïéwitch aurait eu le droit pour lui. De plus, il aurait bénéficié des sympathies dont il jouit dans le peuple et dans l'armée. Enfin, et c'était l'essentiel, le pouvoir impérial n'aurait pas été vacant une seule minute. Si le césaréwitch avait été proclamé, personne n'aurait eu qualité pour le faire abdiquer ensuite. Ce qui s'est passé avec le grand-duc Michel n'eût pas été possible avec cet enfant. Tout au plus aurait-on pu se chamailler pour l'attribution de la régence. Et la Russie aurait aujourd'hui un chef national... Tandis que maintenant, où allons-nous?...

— Hélas! je crains que les événements ne vous donnent raison d'ici peu... En effaçant le nom de son fils sur le manifeste que vous lui aviez préparé, l'Empereur a lancé la Russie dans une terrible aventure.

Après avoir devisé quelque temps sur ce thème, je demande à Basily :

— Avez-vous revu l'Empereur depuis son abdication ?

— Oui... Le 16 mars, tandis que l'Empereur revenait de Pskow à Mohilew, le général Alexéïew m'envoya au-devant de lui pour le mettre au courant de la situation. Je rencontrai son train à Orcha et je montai dans son wagon. Il était parfaitement calme; je fus pourtant peiné de voir comme il avait la mine terreuse et les yeux battus. Après lui avoir exposé les derniers événements de Pétrograd, je me permis de lui dire que nous étions désolés, à la *Stavka*, de ce qu'il n'eût pas transféré sa couronne au césaréwitch. Il me répondit simplement : « Je ne pouvais pas me séparer de mon fils. » J'appris ensuite, par l'entourage, que l'Empereur, avant de prendre sa décision, avait consulté son chirurgien, le professeur Féodorow : « Je vous ordonne, lui avait-il dit, de me répondre franchement. Admettez-vous qu'Alexis puisse guérir ? » — « Non, Majesté, son mal est incurable. » — « C'est ce que l'Impératrice pense depuis longtemps; moi, je doutais encore... Puisque Dieu en

a décidé ainsi, je ne me séparerai pas de mon pauvre enfant... » Quelques minutes plus tard, on servit le dîner. Ce fut un repas lugubre. Chacun se sentait le cœur étreint; on ne mangeait pas, on ne buvait pas. L'Empereur restait cependant très maître de lui, me questionnant plusieurs fois sur les hommes qui composent le Gouvernement provisoire; mais, comme il portait un col assez bas, je voyais sa gorge se crisper continuellement... Je l'ai quitté hier matin à Mohilew et je suis parti le soir même pour Pétrograd.

***

Lundi, 19 mars.

Nicolas Romanow, ainsi qu'on appelle désormais l'Empereur dans les actes officiels et dans la presse, a demandé au Gouvernement provisoire : 1° Le libre passage de Mohilew à Tsarskoïé-Sélo; 2° La faculté de résider au Palais Alexandre jusqu'à la guérison de ses enfants qui souffrent de la rougeole; 3° Le libre passage de Tsarskoïé-Sélo à Port-Romanow, sur la côte mourmane.

Le Gouvernement a acquiescé.

Milioukow, de qui je tiens ce renseignement, présume que l'Empereur va demander asile au Roi d'Angleterre.

— Il devrait, dis-je, se hâter de partir. Sinon, les forcenés du *Soviet* pourraient invoquer contre lui de fâcheux précédents.

Milioukow, qui est un peu de l'école de Rousseau et qui, étant personnellement la bonté même, croit volontiers à la bonté native du genre humain, n'estime pas que la vie des souverains soit en danger. S'il souhaite de les voir partir, c'est plutôt pour leur épargner l'épreuve d'un emprisonnement et d'un procès, qui ajouteraient beaucoup aux embarras du Gouvernement. Il insiste sur la mansuétude extraordinaire que le peuple a témoignée pendant cette révolution, sur le petit nombre des victimes, sur la douceur qui a si vite succédé aux violences, etc.

— C'est exact, lui dis-je; le peuple est revenu très vite à sa douceur naturelle, parce qu'il ne souffre pas et qu'il est tout à la joie d'être libre. Mais que la famine se fasse sentir et les violences éclateront aussitôt...

Je lui cite le mot, si expressif, de Roederer, en 1792 : « Les orateurs n'ont qu'à s'adresser à la faim pour obtenir la cruauté. »

*
* *

Mardi, 20 mars.

Le manifeste du Gouvernement provisoire est publié ce matin. C'est un document long, verbeux, emphatique, couvrant d'opprobre l'ancien régime, promettant au peuple tous les bienfaits de l'égalité et de la liberté. Il y est à peine question de la guerre : *Le Gouvernement provisoire observera fidèlemvnt toutes ses alliances et fera son possible pour assurer à l'armée tout le nécessaire en vue de mener la guerre à une fin victorieuse.* Rien de plus! Je me rends aussitôt chez Milioukow et je lui dis textuellement : — Après nos derniers entretiens, je n'ai pas été surpris des termes dans lesquels le manifeste publié ce matin s'exprime sur la guerre; je n'en suis pas moins indigné. La résolution de poursuivre la lutte à outrance, jusqu'à la victoire complète, n'est même pas énoncée! L'Allemagne n'est même pas nommée! Pas la moindre allusion au militarisme prussien! Pas la moindre référence à nos buts de guerre!... La France a fait, elle aussi, des révolutions devant l'ennemi. Mais Danton en 1792 et Gambetta en 1870 tenaient un autre langage... Pourtant, la France n'avait alors aucun allié qui se fût compromis pour elle!

Milioukow m'écoute, très pâle, tout décontenancé. En cherchant ses mots, il m'objecte que le manifeste est spécialement destiné au peuple russe et que, d'ailleurs, l'éloquence politique emploie aujourd'hui un vocabulaire plus tempéré qu'en 1792 et en 1870. Je lui lis alors l'appel que nos socialistes, Guesde, Sembat et Albert Thomas viennent d'adresser, par mon entremise, aux socialistes russes et je n'ai pas de peine à lui faire sentir quelle chaleur d'accent, quelle énergie de résolution, quelle volonté de vaincre se dégagent de cet appel (1).

Milioukow, qui paraît souffrir de toute son âme, essaie de plaider au moins les circonstances atténuantes, la difficulté de la situation intérieure, etc. Il conclut :

— Accordez-moi du temps !

— Jamais le temps n'a été plus précieux, jamais l'action

(1) Texte du télégramme de MM. Jules Guesde, Sembat et Thomas, à M. Kérensky ministre de la Justice du Gouvernement provisoire.

Paris, 18 mars 1917.

Nous adressons au ministre socialiste de l'État russe rénové nos félicitations et nos souhaits fraternels.

Nous saluons avec une émotion profonde l'avènement de la classe ouvrière et du socialisme russe au libre gouvernement de leur pays.

plus urgente !... Ne doutez pas qu'il ne me soit très pénible de vous parler ainsi. Mais l'heure est trop grave pour nous en tenir aux euphémismes diplomatiques. La question qui se pose ou plutôt qui s'impose est de savoir si, oui ou non, la Russie veut continuer à se battre aux côtés de ses alliés jusqu'à la victoire définitive et complète, sans défaillance, sans arrière-pensée... Votre talent, votre passé de patriotisme et d'honneur me garantissent que vous me donnerez bientôt la réponse que j'attends.

Milioukow me promet de chercher une occasion prochaine de nous rassurer pleinement.

L'après-midi, je vais me promener au centre de la ville et dans Wassily-Ostrow. L'ordre est à peu près rétabli. Moins de soldats avinés, moins de bandes braillardes, moins d'auto-mitrailleuses chargées d'énergumènes sinistres. Mais partout des *meetings*, en plein air, ou, pour mieux dire, en plein vent. Les groupes sont peu nombreux, vingt, trente personnes au plus : soldats, paysans, ouvriers, étudiants. Un d'eux monte sur une borne, sur un banc, sur un tas de neige, et parle intarissablement, avec de grands gestes. Tous les assistants ont le regard tendu vers l'orateur et l'écoutent dans une sorte de recueillement. Dès qu'il a fini, un autre le remplace et obtient aussitôt la même attention ardente, silencieuse et concentrée. Spectacle naïf et émouvant, si l'on songe que le peuple russe attend, depuis des siècles, le droit de parler !

Avant de rentrer, je vais prendre le thé chez la princesse R..., à la Serguiewskaïa. La belle Mme D..., la « Diane de Houdon, » en costume tailleur et toque de zibeline, est là, fumant des cigarettes avec la maîtresse de maison. Le prince B..., le général S... et quelques habitués arrivent successivement. Les épisodes qu'on se raconte, les impressions qu'on échange, dénotent

Une fois encore, comme nos ancêtres de la grande Révolution, vous avez à assurer d'un même effort, l'indépendance du peuple et la défense de la patrie.

Par la guerre menée jusqu'au bout, par la discipline héroïque des soldats citoyens épris de liberté, nous devons abattre maintenant ensemble la dernière et la plus formidable citadelle de l'absolutisme, le militarisme prussien.

Nous évoquons ici, avec une confiance joyeuse, l'effort nouveau du peuple russe tout entier tendu vers la guerre. C'est la victoire conquise demain par nos enthousiasmes, qui, en donnant la paix au monde, établira en même temps et à jamais son bien-être et sa liberté.

JULES GUESDE, MARCEL SEMBAT, ALBERT THOMAS.

le plus sombre pessimisme. Mais une inquiétude prédomine ; le même effroi est dans tous les esprits : le partage des terres.

— Cette fois, nous n'y échapperons plus !... Que deviendrons-nous sans nos revenus fonciers?

Pour la noblesse russe, les rentes foncières sont en effet la source principale, souvent même la source unique de la fortune. On ne prévoit pas seulement le partage légal des terres, l'expropriation régulière, mais la confiscation violente, le pillage, la jacquerie. Je suis certain que la même conversation se tient aujourd'hui dans la Russie entière.

Mais un nouveau visiteur, un lieutenant aux chevaliers-gardes, entre au salon, la cocarde rouge au plastron ! Il rend un peu de calme à l'assemblée, en affirmant, avec chiffres à l'appui, que la question agraire n'est pas aussi redoutable qu'elle semble d'abord.

— Pour apaiser la faim des paysans, dit-il, on n'a pas besoin de toucher immédiatement à nos domaines. Avec les terres de la Couronne, soit quatre-vingt-dix millions de *déciatines* (1), avec les terres de l'Église et des couvents, soit trois millions de *déciatines*, il y a de quoi satisfaire pendant un assez long temps la fringale des *moujiks*.

Tout le monde acquiesce à ce raisonnement; chacun se rassérène en pensant que la noblesse russe ne sera pas en effet trop gravement lésée, si l'Empereur, l'Impératrice, les grands-ducs, les grandes-duchesses, l'Église, les monastères sont spoliés sans pitié. Comme disait La Rochefoucauld, « nous avons toujours la force de supporter le malheur d'autrui. »

Je note en passant que l'une des personnes présentes possède, en Volhynie, un domaine de 300 000 hectares!

De retour à l'ambassade, j'apprends qu'il y a eu crise ministérielle en France et que Briand cède la place à Ribot.

***

Mercredi, 21 mars.

Depuis quelques jours, le bruit circulait dans le peuple que « le citoyen Romanow » et son épouse « Alexandra l'Allemande » travaillaient secrètement à une restauration de l'autocratisme, en connivence avec les ministres modérés, les Lvow, les

(1) Une *déciatine* équivaut approximativement à un hectare.

Milioukow, les Goutchkow, etc. Aussi, le *Soviet* a exigé hier soir l'arrestation immédiate des ex-souverains. Le Gouvernement provisoire s'est incliné. Quatre députés de la Douma, Boublikow, Gribounine, Kalinine et Werschinine, sont partis, le soir même, pour le Grand-quartier général de Mohilew, avec mandat de ramener l'Empereur.

Quant à l'Impératrice, le général Kornilow s'est rendu ce matin à Tsarskoïé-Sélo avec une escorte. Arrivé au Palais Alexandre, il a été aussitôt reçu par la Tsarine qui a écouté, sans aucune observation, la décision du Gouvernement provisoire ; elle a demandé seulement qu'on laissât auprès d'elle tous les domestiques qui soignent ses enfants malades, ce qui lui a été accordé. Le Palais Alexandre est maintenant coupé de toute communication avec l'extérieur.

L'arrestation de l'Empereur et de l'Impératrice émeut beaucoup Milioukow ; il voudrait que le Roi d'Angleterre leur offrît l'hospitalité du territoire britannique, en s'engageant même à assurer leur garde ; il prie donc Buchanan de télégraphier immédiatement à Londres, et d'insister pour qu'on lui réponde *d'extrême urgence.*

— C'est, nous dit-il, la dernière chance de sauver la liberté et peut-être la vie de ces malheureux !

Buchanan rentre aussitôt à l'ambassade pour transmettre à son Gouvernement la suggestion de Milioukow.

Dans l'après-midi, en longeant la Millionaïa, j'aperçois le grand-duc Nicolas-Michaïlowitch. Vêtu d'habits civils, la tournure d'un vieux *tchinovnik*, il rôde autour de son palais. Il a pris ouvertement parti pour la Révolution et il abonde en propos optimistes. Je le connais assez pour ne pas douter qu'il ne soit sincère, quand il affirme que l'écroulement de l'autocratisme assure désormais le salut et la grandeur de la Russie ; mais je doute qu'il garde longtemps ses illusions et je souhaite qu'il ne les perde pas comme Philippe-Égalité perdit les siennes. En tout cas, pour ce qui est du passé, il s'est loyalement évertué à ouvrir les yeux de l'Empereur sur la catastrophe prochaine ; il avait même eu le courage de lui adresser naguère la lettre suivante, qu'on m'a communiquée ce matin :

Tu as souvent exprimé ta volonté de conduire la guerre jusqu'à la victoire! Mais crois-tu donc que cette victoire est possible dans l'état de choses présent?

Connais-tu la situation à l'intérieur de l'Empire? Te dit-on la vérité? T'a-t-on révélé où se trouve la racine du mal?

Tu m'as dit fréquemment qu'on te trompait, que tu n'avais foi que dans les sentiments de ton épouse. Or, les paroles qu'elle prononce sont le résultat de machinations habiles et ne représentent pas la vérité. Si tu es impuissant à la libérer de ces influences, sois au moins sans cesse sur tes gardes contre les intrigants qui se servent d'elle comme d'un instrument. Éloigne ces forces obscures, et la confiance de ton peuple, déjà à demi perdue pour toi, te reviendra aussitôt.

J'ai longtemps hésité à te dire la vérité, mais je m'y suis décidé, avec l'encouragement de ta mère et de tes deux sœurs. Tu es à la veille de nouvelles agitations; je dirai plus: à la veille d'un attentat. Je parle pour le salut de ta personne, de ton trône et de la patrie.

* * *

Jeudi, 22 mars.

L'Empereur est arrivé, ce matin, à Tsarskoïé-Séto.

Son arrestation à Mohilew n'a provoqué aucun incident; ses adieux aux officiers qui l'entouraient, et dont beaucoup pleuraient ont été d'une simplicité banale, déconcertante... Mais l'ordre du jour, par lequel il a pris congé de l'armée, ne manque pas de grandeur :

Je m'adresse à vous pour la dernière fois, soldats si chers à mon cœur! Depuis que j'ai renoncé, en mon nom et en celui de mon fils, au trône de Russie, le pouvoir a été transmis au Gouvernement provisoire qui a été formé sur l'initiative de la Douma d'Empire.

Que Dieu aide ce Gouvernement à conduire la Russie vers la gloire et la prospérité! Que Dieu vous aide, vous aussi, vaillants soldats, à défendre votre patrie contre un ennemi cruel! Pendant plus de deux ans et demi, vous avez à toute heure enduré les épreuves d'un service pénible; beaucoup de sang a été versé, d'énormes efforts ont été accomplis et déjà l'heure est proche où la Russie et ses glorieux Alliés briseront d'un élan commun la suprême résistance de l'ennemi.

Cette guerre sans exemple doit être conduite jusqu'à la victoire définitive. Quiconque songe à la paix en ce moment est traître à la Russie.

J'ai la ferme conviction que l'amour sans bornes qui vous anime pour notre belle patrie n'est pas éteint dans vos cœurs. Que

Dieu vous bénisse et que Saint-Georges, le grand martyr, vous mène à la victoire!

Revenant d'une visite au canal de l'Amirauté, je passe dans la rue Glinka, où demeure le grand-duc Cyrille-Wladimirowitch, et je vois flotter sur son palais... un drapeau rouge!

***

Vendredi, 23 mars.

Buchanan annonce ce matin à Milioukow que le Roi George, sur l'avis conforme de ses ministres, offre à l'Empereur et à l'Impératrice l'hospitalité du territoire britannique; il refuse toutefois d'assurer leur garde; il se borne à exprimer sa confiance de les voir rester en Angleterre jusqu'à la fin de la guerre. Milioukow se montre fort sensible à cette déclaration; mais il ajoute tristement : — Hélas! je crains que ce ne soit trop tard!

En effet, de jour en jour, je dirais presque : d'heure en heure, je vois s'affirmer la tyrannie du *Soviet*, le despotisme des partis extrêmes, la prépotence des utopistes et des anarchistes.

Aussi, comme les derniers télégrammes de presse me témoignent qu'on se fait à Paris d'étranges illusions sur la Révolution russe, je télégraphie à Ribot :

Malgré la grandeur des faits accomplis depuis une dizaine de jours, les événements auxquels nous assistons ne sont, selon moi, qu'un prélude. Les forces qui sont appelées à jouer un rôle décisif dans le résultat final de la Révolution (par exemple : les masses rurales, les prêtres, les Juifs, les allogènes, la pénurie du Trésor, la disette économique, etc.), ne sont pas même entrées en action. Il est donc impossible d'établir dès maintenant un pronostic logique et positif sur l'avenir de la Russie. La preuve en est dans les prédictions radicalement contradictoires que je recueille auprès des personnes dont la liberté d'esprit et le jugement m'inspirent le plus de confiance. Pour les unes, la proclamation de la République est certaine. Pour les autres, la restauration de l'Empire, sous la forme constitutionnelle, est inévitable.

Mais si Votre Excellence veut bien se contenter provisoirement de mes impressions, qui sont toutes dominées par la pensée de la guerre, voici comment j'entrevois le cours des choses :

1° *A quelle date les forces auxquelles je viens de faire allu-*

sion entreront-elles en action? — Jusqu'ici, le peuple russe s'est attaqué uniquement à la dynastie et à la caste administrative. Les problèmes économiques, sociaux, religieux, ethniques, ne tarderont plus à se poser. Ce sont des problèmes redoutables, au point de vue de la guerre; car l'imagination slave, loin d'être constructive comme l'imagination latine ou l'imagination anglo-saxonne, est éminemment anarchique et dispersive. Tant que ces problèmes ne seront pas résolus, l'esprit public en sera obsédé. Et pourtant, nous ne devons pas souhaiter que cette solution soit prochaine; car elle ne se réalisera pas sans des secousses profondes. Il faut donc nous attendre à ce que, pendant une période assez longue, l'effort de la Russie soit affaibli et précaire.

2° *Le peuple russe est-il résolu à poursuivre la lutte jusqu'à la victoire complète? — La Russie implique tant de races diverses et les antagonismes ethniques sont, dans certaines régions, si accentués, que l'idée nationale est loin d'être unanime. Le conflit des classes sociales se répercute pareillement sur le patriotisme. C'est ainsi que les masses ouvrières, les Juifs et les habitants des provinces baltiques ne voient dans la guerre qu'une boucherie stupide. En revanche, les armées du front et les populations vraiment russes n'ont aucunement abdiqué leur espoir et leur volonté de vaincre. Si j'exagérais ma pensée pour la rendre plus sensible, je serais tenté de dire : « Dans la phase actuelle de la Révolution, la Russie ne peut faire ni la paix ni la guerre. »*

Le grand-duc Cyrille-Wladimirowitch a fait publier hier dans la *Gazette de Pétrograd* une longue interwiew où il s'attaque aux souverains déchus :

Je me suis demandé plusieurs fois, dit-il, *si l'ex-Impératrice n'était pas une complice de Guillaume II; mais, chaque fois, je me suis efforcé d'écarter une aussi horrible pensée!*

Qui sait si cette insinuation perfide ne servira pas bientôt de base à une accusation terrible contre l'infortunée Tsarine? Le grand-duc Cyrille devrait savoir et se rappeler que les plus infâmes calomnies dont Marie-Antoinette eut à répondre devant le Tribunal révolutionnaire avaient eu leur premier essor dans les soupers fins du Comte d'Artois.

Vers cinq heures, je vais voir Sazonow, à l'hôtel de l'Europe, où il soigne depuis trois semaines une bronchite tenace. Je le,

trouve extrêmement triste, mais non découragé. Ainsi que je m'y attendais, il voit, dans les malheurs actuels de la Russie, la main divine :

— Nous méritions un châtiment. Je ne pensais pas qu'il serait si rude... Mais Dieu ne peut pas vouloir que la Russie périsse... La Russie sortira purifiée de cette épreuve.

Puis il s'exprime avec sévérité sur le compte de l'Empereur :

— Vous savez si j'aime l'Empereur, si je l'ai servi avec amour. Mais, de ma vie, je ne lui pardonnerai d'avoir abdiqué pour son fils. Il n'en avait pas le droit!... Est-il une législation quelconque qui permette de renoncer aux droits d'un mineur? Que dire quand il s'agit des droits les plus sacrés, les plus augustes qui soient au monde?... Détruire ainsi une dynastie de trois cents ans, l'œuvre grandiose de Pierre le Grand, de Catherine II, d'Alexandre Ier!... Quelle misère, quelle calamité!

Il a les yeux pleins de larmes.

Hier soir, le cercueil de Raspoutine a été secrètement exhumé de la chapelle où il reposait à Tsarskoïé-Sélo et transporté dans la forêt de Pargolowo, à une quinzaine de verstes au nord de Pétrograd. Là, au milieu d'une clairière, quelques soldats, commandés par un officier du génie, avaient élevé un grand bûcher de sapin. Après avoir décloué le couvercle du cercueil, ils en retirèrent le cadavre avec des bâtons, car ils n'osaient le toucher de leurs mains à cause de sa putréfaction, et ils le hissèrent, non sans peine, sur le tas de bois. Puis, l'ayant arrosé de pétrole, ils l'enflammèrent. La crémation dura plus de six heures, jusqu'à l'aube. Malgré le vent glacial, malgré la longueur fastidieuse de l'opération, malgré les tourbillons d'une fumée âcre et infecte qui s'échappaient du brasier, plusieurs centaines de *moujiks* se pressèrent toute la nuit autour du bûcher, muets, immobiles, contemplant avec une stupeur effarée l'holocauste sacrilège qui dévorait lentement le *staretz* martyr, l'ami du Tsar et de la Tsarine, le *Boiy tchelloviek*, « l'homme de Dieu. » Quand la flamme eut fini son œuvre, les soldats recueillirent les cendres du cadavre et les enfouirent sous la neige.

Les inventeurs de cet épilogue sinistre ont des précurseurs dans le moyen-âge italien; car l'imagination humaine ne renouvelle pas indéfiniment les formes expressives de ses passions et de ses rêves.

L'an de grâce 1266, Manfred, bâtard de l'empereur Frédéric II, roi usurpateur des Deux-Siciles, assassin, parjure, simoniaque, hérétique, souillé de tous les crimes, excommunié par l'Église, périt en combattant Charles d'Anjou sur les rives du Calore, près de Bénévent. Ses capitaines et ses soldats, qui l'adoraient parce qu'il était jeune, beau, généreux et charmant, lui firent de touchantes funérailles au lieu même où il avait expiré. Mais, un an plus tard, le Pape Clément IV prescrivit de reprendre contre ce scélérat, indigne de reposer en terre sainte, la procédure pontificale des anathèmes et des malédictions. Par son ordre, l'archevêque de Cosenza fit exhumer le cadavre et fulmina sur cette dépouille méconnaissable les sentences irrémissibles qui dévouent l'excommunié à l'Enfer : *In ignem æternum judicamus...* L'office fut célébré la nuit, à la lueur des torches, qu'on éteignait successivement jusqu'à l'obscurité complète. Après quoi, les restes morcelés de Manfred furent dispersés à travers champs.

Cette scène tragique et pittoresque émut violemment les contemporains ; elle a même inspiré à Dante un des plus beaux passages de la *Divine Comédie*. Gravissant la montagne escarpée du Purgatoire, le poète voit venir à lui le fantôme du jeune prince, qui l'appelle et lui dit : « Je suis Manfred ; mes péchés furent horribles. La bonté infinie de Dieu a néanmoins des bras si grands qu'elle prend tous ceux qui se tournent vers elle. Si le pasteur de Cosenza, qui fut envoyé par Clément à la chasse de mes os, avait su apercevoir en Dieu son visage de miséricorde, mes os seraient encore à la tête du pont, près de Bénévent, sous la garde d'une lourde pierre. Maintenant, la pluie les mouille, le vent les agite sur les rives du fleuve où l'archevêque et ses prêtres les firent disperser après l'extinction des torches. Mais, par leur malédiction, l'amour divin n'est pas tellement banni qu'il ne puisse revenir, tant que l'espérance reste assez vive en nous pour donner une dernière fleur. »

Je voudrais pouvoir offrir cette citation à la pauvre Tsarine captive.

MAURICE PALÉOLOGUE.

(A suivre.)

LES ASPECTS
DES "SALONS" DE 1922

Les *Salons* de peinture prennent insensiblement, d'année en année, la physionomie de galas cosmopolites. Nous ne nous en plaignons pas : c'est la seule chance qu'ils aient de nous attirer. Non assurément que nos artistes de France aient cessé de faire de bons tableaux. Mais nous n'avons plus besoin des *Salons* pour les voir. Ils paraissent, tout le long de l'année et le long des rues, dans une foule de petites galeries fort bien aménagées pour les mettre en valeur, où la lumière, le recueillement, le choix des exposants attirent les amateurs et les édifient copieusement sur les tendances de l'art moderne. Les petites chapelles font tort à la paroisse. Quand les *Salons* s'ouvrent, on a déjà tout vu : les principaux portraits ont paru dans les expositions des cercles mondains où l'artiste comme le modèle ont subi l'épreuve la plus redoutable : celle des amis et connaissances.

Il est vrai que ces expositions ne sont pas absolument publiques. Mais elles n'en attirent que plus de monde. Les paysages, les scènes de genre, les panneaux décoratifs, les études de toute sorte, les natures mortes ont été visibles dans des expositions organisées par les artistes eux-mêmes groupés comme des Académies, selon des affinités d'art, ou de sujets, ou tout simplement de métier, et offrant au public la primeur de leurs œuvres de l'année, absolument comme s'il ne devait pas y avoir de *Salon*. Il est plaisant de noter à ce propos, comme les actes démentent les théories. Parlez de ressusciter le Salon fermé de l'ancienne Académie royale ou de l'Institut, avec un jury qui se

recrute lui-même et prend la responsabilité de ce qu'il montre au public, vous soulèverez une protestation unanime. Car il est entendu, sans examen et comme un axiome, que les œuvres les plus puissantes du XIXe siècle ont été refusées aux *Salons* par les jurys de l'Institut. Après quoi, chacun va, dans son particulier, s'affilier et donner la primeur de ses œuvres à une société tout à fait fermée, recrutée par elle-même, qui n'est autre chose qu'une petite Académie royale ou un petit Institut. Le public l'encourage en visitant ces expositions avec beaucoup plus de soin et de curiosité qu'il ne fait les *Salons*. Il se sent devant un choix, un programme, il n'est pas éperdu de tintamarre et d'embrouillamini, recru de fatigue, il ne succombe pas sous le nombre : il éprouve, comprend et admire plus volontiers. C'est ainsi que, cet hiver, il est allé voir *les Aquarellistes français* à la Galerie Georges Petit, les envois de *la Société de la Gravure sur bois originale*, au Pavillon de Marsan, où M. Pierre Gusman exposait des camaïeux où il a très fortement exprimé le caractère du pin parasol et du mont à Pompéi.

De leur côté, les graveurs à l'eau-forte ont fait une exposition aux galeries Simonson, et le groupe dit de la *Cimaise*, à la galerie Devambez, a réuni des œuvres délicates, de petites dimensions, avec l'attrait d'une exposition particulière de l'excellent paysagiste qu'est M. Marcel Bain. Bien d'autres groupements encore, tels que *les Peintres de la montagne*, *la Société internationale de peinture et de sculpture*, *l'Effort moderne*, ont fait entendre toutes les notes de la symphonie, même les plus discordantes, avant le lever du rideau. On pourrait citer tel jeune aquarelliste, dont on a vu les œuvres, cet hiver, dans quatre expositions de groupes différents, — et qu'on revoit une cinquième fois aux Champs-Élysées. On ne s'en plaint pas, car il est bon à voir, mais il est difficile d'espérer que le *Salon* apporte sur son œuvre une foudroyante révélation.

Enfin, nombre de solitaires font leur *Salon* à eux tout seuls. Les amateurs les suivent, attirés par l'extrême variété des sujets et des techniques. On fait le tour du monde, en leur compagnie. Cet hiver, M. Communal d'abord, puis M. Majorelle nous ont donné de saisissants aspects du Maroc où les fervents Africains, de plus en plus nombreux, ont aimé à rapatrier leurs souvenirs. M. l'abbé Calès, compatriote et successeur de l'abbé Guétal, nous a menés dans la vallée de Graisivaudan, qu'il

interprète avec plus de vigueur que son maître dauphinois. M. Loÿs-Prat a découvert le Rhône, torrent lumineux et tragique jusqu'ici fort peu connu des peintres, M. Lucien Mainssieux nous a conduits en Tunisie, M. André Vautier dans le Morvan, M. de Marliave parmi les ruines d'Angkor et les splendeurs de la cour de Hué. M. Octave Morillot a rapporté d'un long séjour à Taha-ha près de Tahiti, tout un cycle d'impressions océaniennes d'une âcre saveur. M. Georges Bruyer, jadis dessinateur d'admirables poilus, s'est révélé peintre, graveur et céramiste. M. Paul Thomas, sans quitter des *Intérieurs* bien clos, a découvert autant de nuances subtiles dans les thèmes de l'intimité que les globe-trotters lancés à la poursuite d'humanités mal connues et d'étoiles nouvelles. M. Cornelius a tenté d'inaugurer un symbolisme vigoureux appliqué aux choses du jour. Cent autres ont ainsi peuplé de visions l'imagination du rêveur avant que s'ouvrent les *Salons*. Ce serait miracle qu'il s'y trouvât du nouveau. A part les auteurs de « grandes machines, » et les statuaires, bâtisseurs de monuments équestres, ou de tombeaux, qui ne sauraient où loger leurs montagnes, si le Grand-Palais venait à leur manquer, — on le voit : nos artistes ne trouvent plus les *Salons* ni nécessaires, ni suffisants pour se manifester.

Reste les étrangers. Ils se manifestent peu d'ordinaire par de petites expositions spéciales, bien qu'on en ait vu récemment une d'art irlandais aux galeries Barbazanges où Sir John Lavery et M. William Connor montrèrent, l'un de beaux portraits, l'autre un émouvant effet de foule et de lumière : les funérailles du lord-maire de Cork, — et qu'à la galerie Simonson, la Société internationale de la peinture à l'eau ait montré d'excellentes aquarelles ou des sépias de Mme Florence Esté et de M. Walter Gay. D'autre part, à la galerie Georges Petit, M. Bernard Harrison a donné la primeur de ses délicates impressions du lac d'Orta et d'Urbino. La plupart, pourtant, attendent les *Salons* pour montrer ce que devient le plant américain ou britannique en cru français. Au *Salon* de la Société nationale, avenue d'Antin, ou plutôt avenue Victor-Emmanuel III, et bien que les pays ennemis pendant la guerre n'aient rien envoyé, on constate une immigration formidable : un tiers des exposants de peinture est étranger. Il en vient de Gareloch, il en vient de Matsuye, il en vient de Nijni-Nowgorod, il en vient de Trébi-

zonde. Ne nous en plaignons pas : ils apportent des ferveurs de néophyte de plus en plus rares chez nos nationaux. Dans leurs lointains pays, le *Salon* n'a pas perdu tout prestige. Et puis, ils font de la bonne peinture. L'École française peut être fière de sa légion étrangère, car la plupart ont étudié chez nous : il y aura de belles controverses chez les conservateurs à venir des musées de l'Europe, quand il s'agira de les classer... Où mettre cet Américain, né en Russie et élève de MM. Lucien Simon, René Ménard, Albert Besnard et Aman Jean, dont il expose d'excellents portraits au pastel ? A quel pays rattacher cet Anglais, né à Milan, habitant Bruxelles et qui fait manifestement de la peinture française ? Les bonnes méthodes et le classement rationnel, en honneur aujourd'hui dans les musées, seront d'un bien faible secours pour résoudre ces problèmes.

Pour nous, présentement, ils ne nous effraient pas. Nous faisons plus que d'accueillir les étrangers, nous les appelons. L'an dernier, les Polonais sont venus faire officiellement une exposition d'œuvres contemporaines au *Salon* de la Société nationale. Cette année, ce sont les Japonais. Ils colonisent la région du Grand-Palais qui ouvre ses fenêtres sur les Champs-Élysées. Il y ont apporté les œuvres actuelles de leurs plus fameux artistes vivants : kakémonos, peintures à l'huile, sculpture, céramique ; ils ont mis d'un côté celles que l'art occidental a manifestement inspirées, et de l'autre, celles qui continuent, en technique et en esprit, l'art japonais d'autrefois. Et, entre les deux, ils ont rappelé cet art ancien par quelques admirables exemples puisés dans le trésor impérial, dans les musées, dans les collections de vieilles familles féodales : kakémonos, laques, brocarts, porcelaines. C'est à eux comme aux autres étrangers qu'on doit les aspects nouveaux des *Salons* de 1922.

I. — A LA SOCIÉTÉ NATIONALE

Il y a toujours deux *Salons*, mais personne ne sait plus pourquoi. Les raisons qui firent, il y a quelque trente ans, se séparer en deux camps les membres du *Salon* jusque-là unique, sont aussi obscures aux nouvelles générations que les disputes des Guelfes et des Gibelins, ou les schismes d'Orient. De raisons esthétiques, à proprement parler, il n'y en a jamais eu. Le *Salon* nouveau dit de la *Société nationale*, en réalité beaucoup

plus rempli d'étrangers que l'autre, passait pour plus ouvert aux tendances nouvelles et aux fécondes audaces de l'impressionnisme, mais la présence de Meissonier, de Carolus Duran, de Chenavard ou d'Alfred Stevens détournait les imaginations de s'échauffer trop à cette hypothèse. Il entendait du même coup se libérer des médailles, des prix, des bourses, en un mot de toute tutelle de l'Institut et de l'État. Et il est vrai qu'il n'y a pas à ce *Salon* de médailles, ni par conséquent de concours, ni de *hors-concours*, et que les exposants ne disent point quels furent leurs maîtres, selon la coutume touchante des vieux artistes d'autrefois, conservée à la Société des Artistes français. Mais on ne remarque point que ces indépendants soient moins décorés que les autres, qu'ils fassent fi des visites officielles, qu'ils repoussent les présents de la Ville ou de l'État. Les deux sociétés restent donc officiellement brouillées, comme certaines familles par tradition, pour des griefs oubliés depuis longtemps. Mais sans bruit elles tendent à se confondre. Depuis quelques années, un glissement insensible se fait du *Salon* dissident au *Salon* ancien et ramène au bercail des Artistes français plusieurs membres de la Nationale et non des moindres, et même des fondateurs du schisme, de ceux-là même qui allèrent planter leurs tentes loin de leurs frères, jadis, au Champ-de-Mars. Mais ils reviennent bien fatigués. Je doute qu'on ait tué en leur honneur le moindre veau gras. En toute hypothèse, s'ils ont cru, ce faisant, échapper aux « futuristes » menaçants à la Nationale, ils se sont bien trompés, car, même au sanctuaire des Artistes français, environnés du signe rassurant des H. C., ils ont retrouvé, sinon des « fauves, » au moins des apprentis fauves, qui s'appliquent laborieusement à déformer la figure humaine et y parviennent, déjà, de façon très encourageante. Les uns l'étirent et l'étriquent, les autres la bouffissent et la rembourrent jusqu'au point où l'anamorphose est assez sensible pour accrocher le passant. Ainsi, les deux *Salons* sont pour les tendances comme pour les artistes, comme vases communicants. Et ce glissement insensible au début, mais continu, commence à vider un *Salon* au profit de l'autre. Ajouté à l'absence fortuite, cette année d'exposants notoires comme M. Albert Besnard, M. Cottet, M. Jean Béraud, la Nationale paraît fort réduite au premier coup d'œil

Pourtant, c'est encore là que se découvrent le mieux et tout

d'abord quelles tendances nouvelles entraînent les artistes. Il en est qui sont nées sans fracas de théories, sans dessein concerté, et qui peu à peu transforment l'aspect des *Salons*. Tel est le sentiment de l'arabesque, telle est la délectation de la mosaïque, tel est ce qu'on pourrait appeler « l'esprit du vitrail » appliqués à la peinture. Dans nombre de paysages, scènes mythologiques de fantaisie ou de genre, les figures sont découpées par un cerne dur, comme plomb de verrière, les couleurs très violentes plaquées sans dégradation aucune, par larges morceaux ; les arbres, les montagnes, les nuages même profilés comme les morceaux d'un *puzzle* emboîtés les uns dans les autres. Le peintre ne cherche plus ce qui a été si longtemps son ambition : la profondeur, le clair-obscur, le modelé intérieur et le relief des choses, ni à les plonger dans l'atmosphère, et en faire vibrer tous les atomes. Il se contente d'un effet de décoration plate.

Si l'on regarde les *Vieux pins sur le ciel* de Mme Florence Esté, les *Anciens ports de Carthage* de M. Burnside, ou le *Daphnis et Chloé* de Mlle Chaplin, on verra quelques exemples de cette tendance nouvelle. De même, le *Paysage* de M. Castellanos, qu'on imagine très bien en vitrail, le *Paysage de printemps*, panneau décoratif de M. Henri Marret, qui remplit bien son objet, comme ferait une tapisserie, la *Suzanne et les vieillards*, de M. Jeanès, peinte à *tempéra*, et les belles études pour fresque de M. Antoni : le *Repos de Samson*. Dans le même esprit, il faut voir la *Route de la grande corniche*, de M. Kogévinas, le *Jet d'eau*, de M. Charmaison, la *Matinée d'été à Saint-Tropez*, de M. Guillaume Roger, la *Résurrection de la fille de Jaïre*, de M. Maurice Denis.

Et, en effet, considérées comme décoratives, ces œuvres ont un véritable charme et un ragoût très particulier. Il suffit que l'arabesque soit heureuse et les tons riches ou au moins harmonieux. Le regardant, choqué à première vue de ne pas trouver là ce qu'il cherchait d'ordinaire dans un tableau, n'a qu'à se figurer qu'on lui montre un papier peint, un projet de tapis persan ou le carton d'une mosaïque ou d'un vitrail et il rendra justice à des qualités souvent très heureuses d'ornemaniste et de coloriste. Tout ce qu'on peut objecter, c'est que voilà des effets qu'on peut obtenir avec d'autres mediums que la peinture et qu'il était bien superflu de faire tant de progrès techniques pour s'y limiter. Mais cet interchange des procédés et

des buts est un phénomène presque inévitable aux époques de raffinement extrême et où chaque art ne peut plus s'enrichir qu'en empruntant au voisin. Il y a longtemps que nous voyons le bijou devenir de la peinture avec des pierres ou des émaux pour couleurs, la porcelaine se faire aussi opaque et lourde que du bronze, le verre perdre sa transparence, et se sculpter comme du marbre, le bois se mouler comme du métal, ou au contraire s'aplatir en minces lames comme les couleurs d'un tableau. Nous voyons aujourd'hui, en statuaire, tantôt la pierre imiter le bois grossièrement équarri et taillé, tantôt le marbre s'effiler et se tordre en des volutes que le bronze seul peut sans danger réaliser. Partout, d'un bout à l'autre des *Salons*, est écrite en caractères indéniables, quoique inavouée, cette hantise d'échapper aux effets d'une matière ou d'une technique trop connue.

D'autres cherchent ce rajeunissement dans ce qu'on pourrait appeler le *néo-ingrisme*. Il était bien difficile qu'après tant de rétrospectives de M. Ingres et de panégyriques, les « jeunes » ne fussent pas tentés de lui prendre quelque chose. Ils lui ont pris ses défauts. C'est ainsi qu'on voit, çà et là, sous couleur de simplifications et de « volumes, » des poupées géantes de bois ou de carton verni, aux jointures épaisses, aux articulations gonflées, qui ne pourraient jouer qu'en se cassant. Nul n'éprouve ni émotion d'Art, ni plaisir, ni intérêt d'aucune sorte à leur aspect, mais on arrête toute critique en la prévenant que c'est « voulu. » Car la préméditation est, dans ces crimes esthétiques, une excuse péremptoire et un signe de prédestiné. On voit encore des paysages faits de morceaux de carton-pâte ou de fer-blanc à figures géométriques, enluminés de couleurs glaciales, qui rappellent les anciens jeux de construction pour enfants. Il ne donnent guère plus la sensation de la nature que les tableaux cubistes.

Les protagonistes de ces choses se félicitent fort d'avoir enfin rompu avec les enseignements de l'École et de ne rappeler, ni Corot, ni Ruysdael, ni Théodore Rousseau, ni Turner. En effet, ils ne les rappellent point. Mais ils évoquent invinciblement l'idée d'un mauvais élève d'une école primaire de dessin. Le châtiment de ceux qui s'efforcent de ne pas ressembler à un maître, c'est de ressembler à un écolier : ils continuent donc à ressembler à quelqu'un et à ne pas être eux-mêmes. S'ils ne ressemblent pas à quelqu'un qui fait bien, ils ressemblent à

quelqu'un qui fait mal : voilà toute la différence. Pour ne ressembler à personne, il faudrait être soi-même et ce n'est pas du tout en le cherchant qu'on le trouve : c'est en cherchant tout autre chose : le développement de toutes ses facultés et la science la plus complète de son métier.

L'artiste original ne fait aucun effort pour voir à sa façon la nature : il ne saurait la voir tout à fait comme les autres, ni pour trouver quelque chose à dire : il est plein et comme étouffé de tout ce qu'il voudrait annoncer et enseigner. Il doit, il est vrai, s'efforcer pour trouver ses moyens d'expression, mais là encore son instinct est plus sûr que toutes les théories, et son instinct le pousse à les essayer tous, à n'en négliger aucun, à déployer toute sa science acquise et celle acquise par les autres, — de laquelle son originalité, fortifiée par tout le reste, émergera. Oh ! la pauvre originalité que celle qui ne peut supporter l'aliment des forts, l'imitation des Maîtres et qui s'étiole au lieu de s'en nourrir ! Tant pis pour celle-là, elle ne méritait pas de survivre ! Les Maîtres ont tous été originaux en croyant imiter. En ne le croyant pas, nos « futuristes » ne parviennent pas même au degré de réalisation où l'on commence à voir si une pensée est originale.

D'autres, plus modestement, cherchent des aspects nouveaux, non dans une régression artificielle, mais dans une humanité et une nature peu connues, des races et des plantes inexplorées jusqu'ici par les peintres, surtout vers l'Équateur. Voici venir le *Salon* « pan-noir. » Mlle Germaine Casse nous montre la coupe de la canne à sucre et des négresses se baignant dans le bassin de la Madeleine à la Guadeloupe, M. Baldoui des effets de nuit à la Martinique et les éclatantes fleurs rouge du *Flamboyant*, au soleil, dans le même pays. Les choses d'Extrême-Orient abondent. Un grand tableau de M. Kojima nous conduit *Vers l'automne à Nanking* ; d'autres de M. Galland nous montrent une *Pagode au Tonkin* et une *Rue à Hanoï* et une bonne gouache de M. Laurent Gsell, *la Danse du serpent* à la manière persane. Jusqu'ici, l'originalité et l'intérêt de ces visions sont surtout d'ordre géographique ; l'art y est pour peu de chose. Mais peut-être, que si de bons artistes s'appliquaient à étudier l'académie noire comme ils font depuis des siècles le type grec, ils en dégageraient de nouvelles beautés. Et, de même, les mouvements et inflexions très particulières des races jaunes. L'exotisme tropical

et extrême-oriental peut devenir un thème esthétique intéressant.

En serait-ce un que la neige? Il semble qu'il y ait un concours, cette année, entre artistes de la Nationale pour l'exprimer. Neige jaune sous le soleil d'hiver, neige bleue dans l'ombre, neige blême sous le ciel noir et bas, avec toutes les modalités de sa structure : le linceul qui dessine mystérieusement les formes des choses ensevelies, le feston qui décore joyeusement la forêt et la pare de la plus délicate et la plus fragile des broderies, le capuchon qui tient chaud au toit du montagnard, la banquise qui forclôt l'homme de Chamonix ou de Tiefenkasten, l'ouate qui étouffe tous les bruits de la plaine et protège le mystère de la germination, — toujours un fond neutre, un large ton local, sur quoi éclate en valeur et en couleur, le plus petit insecte, la plus pauvre chose vivante qui passe : — tel est le thème qu'ont traité M. Charlot, dans son *Village sous la neige*, sans doute dans le Morvan, M. Chotin l'*Atelier sous la neige*, sans doute à Neuilly, M. Cavaillon, M. Quibel, M. Damien, M. Nigaud, M. Waidmann, d'autres encore. M. Trochain-Ménard est allé étudier la neige dans le Cantal, au Lioran, M. Communal à Montagnole en Savoie, M. Vail à Saint-Moritz, dans la Haute-Engadine, M. Lemonnier à *l'Aiguille Verte*, dans la Haute-Savoie, M. Roy à la Jungfrau. M. Flandrin, pendant la guerre en Champagne, et ses *Cavaliers dans la neige* donnent une impression juste du phénomène. « Il ne suffit pas que ta neige soit blanche : il faut qu'elle soit froide, » disait Millet à son fils en lui apprenant à peindre l'hiver dans les champs de Bière. Cela dépend tout de même et uniquement de la couleur. Il est vrai qu'elle n'est pas nécessairement très blanche, mais elle doit faire paraître toutes les autres ce qu'elles sont quand le soleil éclaire sans réchauffer. Quelques-uns de nos peintres l'ont assez bien compris. Et si vous descendez au rez-de-chaussée parmi les peintures sur soie ou sur papier des Japonais modernes, vous trouverez que la neige est aussi un de leurs motifs préférés. Mais là, comme en plusieurs autres choses, ils nous ont, dès longtemps, précédés. La poésie de la neige est un thème dont ils ne se lassent jamais.

Ce qui modifie l'aspect des *Salons*, peu à peu, ce n'est pas seulement ce qu'on y trouve, mais ce qui manque, de même qu'une physionomie morale, se compose d'autant de vides que

de pleins. Un des grands traits qui distinguent les *Salons* d'aujourd'hui de ce qu'ils étaient autrefois, c'est l'absence complète, de « sujets, » non seulement d'histoire et de guerre, mais de sujets déterminables et racontables, quels qu'ils soient. Quelle évolution, si l'on songe que, jadis, il fallait, pour figurer parmi les artistes officiels, être « peintre d'histoire, » et que M. Ingres méprisait tout autre nom ! Même les sujets sentimentaux font à peu près défaut, et toute action anecdotique, si mince qu'elle soit, toute affabulation est abandonnée. Quand un artiste expert à ordonner des lignes nobles et de belles harmonies, comme M. Aman Jean, veut nous montrer mieux qu'une étude d'après nature, il fait défiler des bestioles costumées devant une belle dame étendue, dans un jardin, sous des ombrages retombants, et intitule cela *Répétition*, sans qu'on puisse discerner de quoi il est question, et de quelle comédie c'est le prologue. Quand M. Tonnelier intitule *Premières Tendresses* une figure de femme adorant une poupée, il est clair que le titre n'a rien à faire avec le sujet, lequel est purement esthétique. Tout le reste n'est qu'impressions heureusement rendues : par exemple, le *Matin au balcon* de M. Lebasque, d'une extrême fraîcheur lumineuse, la *Nature morte* de M. Giraud, harengs et eucalyptus, l'*Intérieur* de Mlle Bessie Davidson, d'une finesse et d'une justesse admirables dans des jeux de soleil très compliqués, le *Plafond* de M. Edelmann, conçu à la manière des plafonds circulaires d'Italie, notamment celui de Mantoue, avec des figures curieuses qui se penchent au balcon et un trou vers le ciel. Il y a, ainsi, sans un seul sujet, une infinité de bonnes peintures.

Quand on évoque, par le souvenir, ce qu'on voyait il y a quelque quarante ans au Palais de l'Industrie, et qu'on le compare à la peinture actuelle, il n'y a pas de doute que les paysages, les scènes de genre, les natures mortes, les intérieurs, tous les aspects familiers de la nature et de la vie soient infiniment mieux rendus aujourd'hui. Pour le Portrait, on hésite. Il y a peu de bons portraits cette année à la Nationale : il n'y en a pas d'excellent. Il y a celui de *Mlle Vacaresco* par M. Jacques Blanche, d'un coloris savoureux, d'une facture magistrale, d'un mouvement imprévu. M. Jacques Blanche parvient toujours à voir son modèle dans une attitude nouvelle, juste, caractéristique : il n'y a peut-être pas, dans la longue galerie

de portraits contemporains qu'il laissera, deux figures qui viennent à nous de même. Sa couleur aussi est d'un coloriste véritable. Au rebours de la plupart des portraitistes de notre temps, qui font de la couleur avec des valeurs, il fait ses valeurs avec des couleurs mêmes, comme les Anglais du XVIIIe siècle, dont on le rapproche souvent. Et la preuve que chez lui le coloriste n'a pas besoin du psychologue pour nous intéresser, nous est donnée par les fleurs et les objets inanimés qu'il expose cette année.

Il y a, dans ce *Salon*, quelques autres portraits bien écrits : il y a celui d'une dame âgée, en noir, debout, appuyée sur une canne, dans sa chambre, par M. Boutet de Monvel. Il y a celui d'un monsieur assis, coiffé de ce haut-de-forme en passe de devenir fabuleux, et qui paraît déjà aux petits enfants quelque chose, selon le mot de Mallarmé, « de sombre et surnaturel, » par M. Hugues de Beaumont. Il y a celui de M. Aman Jean, posé par Mlle Grégoire, dans une espèce de repliement et de résignation qu'on devine bien observé. Il y a celui d'une jeune femme peintre ou, tout au moins, embarrassée d'une palette, une de ces palettes immenses à la mode aujourd'hui, qui ressemblent à des plateaux à thé, par M. Raymond Woog. Les bleus violacés, les noirs, les roses en sont riches, la facture habile, le tour vif, aisé, gracieux. Il y a un portrait de femme, intitulé le *Canapé rouge*, par M. John Crealock, et le portrait d'une danseuse, intitulé *Carnaval se passe*, par miss Dawson. Il y a encore, dans la salle des dessins, un portrait de Mgr Baudrillart, par M. Félix de Goyon, très consciencieusement observé et curieusement fouillé, de bons portraits d'enfants par M. Henri de Nolhac et ceux de quatre peintres contemporains, MM. Lucien Simon, René Ménard, Albert Besnard et Aman Jean, par M. Perelma, très heureusement caractérisés.

Les autres sont ou mauvais ou inférieurs à ce qu'on peut attendre de leurs auteurs. Le pinceau de M. Boldini, par exemple, est encore capable des prouesses étincelantes qui firent tant pâmer d'aise sa clientèle mondaine au temps déjà lointain des fêtes de M. Robert de Montesquiou, mais aujourd'hui, dans le *Portrait de Mme E. et de ses enfants*, il semble s'être parodié lui-même. Quant aux portraits de M. Van Dongen, *M. X...* et *M. Pierre Lafitte*, ils n'ont d'autre intérêt que les théories qu'ils suggèrent et ces théories n'en ont pas. Il importe fort peu que

cette peinture fasse au passant interloqué l'effet d'être plus « moderne » ou plus « avancée » qu'une autre. Les portraits de Champmartin ou de Winterhalter étaient tenus pour modernes et avancés au regard des portraits de Fragonard, et nous avons connu un temps où la jeune critique saluait ceux de M. Carolus Duran comme inaugurant la peinture de l'avenir en face de M. Ingres voué à l'oubli. Ils n'en sont pas meilleurs pour cela et ceux de M. Ingres comme ceux de Fragonard, quoique démodés en leur temps, paraissent plus jeunes et plus vivants aujourd'hui que ceux de Winterhalter ou de Carolus Duran.

Les paysages, à ce *Salon*, sont nettement supérieurs aux portraits et les étrangers aux français, bien que ce soit encore des Français qui ont signé les plus émouvants témoignages sur la nature : MM. Le Sidaner, René Ménard, Dauchez. Les trois tableaux de M. Le Sidaner : *Jets d'eau*, *Fenêtre sur le port* et *Automne*, ressemblent à des tapisseries passées et d'autant plus harmonieuses, d'ailleurs, selon le sentiment décoratif que je signalais plus haut. Mais c'est un heureux sentiment. On demeure longtemps devant ces jets d'eau, faits comme des arbres liquides, qui se défeuilleraient goutte à goutte, et ces hauts arbres des allées de Versailles faits comme des jets d'eau qui resteraient suspendus avec leurs ramures transparentes, frissonnantes et prêtes à se dissoudre, et ces balustrades aux rinceaux qui semblent prêts à se dérouler et se perdre dans la mouvante et palpable atmosphère.

Une curieuse innovation de M. Le Sidaner, c'est qu'il s'est décidé, en ses *Jets d'eau*, à représenter les nappes qui retombent successivement du faîte liquide, comme elles le sont dans la réalité, c'est-à-dire cohérentes dans le sens horizontal et non pas, comme on les représente d'ordinaire, en filaments verticaux. Elles ont l'air, ainsi, des étages d'une pagode chinoise et étonneront un peu ceux à qui ces effets ne sont pas familiers, pour n'avoir pas perdu des heures à guetter les aspects de la nature. Mais une fois prévenus, ils les pourront voir.

Les admirables pages de M. René Ménard : *Bucoliques*, *Baigneuses au crépuscule*, *Héraclès tueur de lions*, sont tout autre chose que des paysages, puisqu'il les peuple de dieux ou au moins de statues dans le style adopté par les anciens faiseurs de Dieux, mais quand il n'y aurait que la montagne et la mer, elles suffiraient à les évoquer. Lorsqu'on parcourt les rives

méditerranéennes, là où elles sont encore désertes et inviolées, et qu'on se retrouve devant les horizons de sérénité lumineuse qu'il aime à représenter, on s'étonne de ne pas voir surgir de figures antiques et l'on se demande ce qu'elles font dans les musées. M. René Ménard ne nous surprend pas en nous les montrant. L'impression de solitude en est à peine atténuée.

C'est une grande témérité que de tenter encore de faire de l'Art religieux, pour bien des raisons dont quelques-unes tiennent à l'Art lui-même, d'autres à la Religion, et les dernières au sentiment populaire, sans lequel on ne saurait concevoir l'utilité d'une telle entreprise. Plusieurs l'ont tentée cependant, au *Salon* de la Nationale : M. Montenard avec sa grande page décorative, *le Christ et la Samaritaine*, qui n'est peut-être dans sa pensée qu'un paysage des environs de Toulon animé par la présence de deux figures prises sur le vif, M. David Burnand avec son *Adoration des Mages*, bonne composition un peu froide, où manque le caractère qui souligna plus d'une fois les œuvres d'Eugène Burnand, Mme Peugniez, avec son *Offrande des bergers* et son *Annonciation*, M. Georges Desvallières avec son *Saint Michel*, M. Daras avec sa *Jeanne d'Arc*, *Saint Michel et Sainte Catherine*, M. Maurice Denis, avec sa *Résurrection de la fille de Jaïre* et Mlle Valentine Reyre avec son *Ascension* et son *Angelus du matin*. C'est beaucoup pour un Salon qui ne contient aucun tableau d'histoire à noter, ni même de bataille de la dernière guerre. De ces essais, il n'y en a que trois à retenir, ceux de MM. Desvallières et Maurice Denis et de Mlle Reyre.

Celle-ci a très heureusement placé son *Ascension* dans une de ces régions méditerranéennes, au sommet d'un de ces coteaux, où se découvre le plus beau pays du monde, — qui se trouve en même temps avoir été celui du Christ. Les campagnes heureuses et fertiles, mamelonnées, les têtes rondes des oliviers, les villages baignés de lumière, font déjà de ces pays les propylées du ciel, et l'on sent que le Sauveur a peu de chemin à faire pour y monter. Mlle Reyre a ainsi dérivé vers son œuvre ce que Renan appelle « la fraîcheur de l'idylle galiléenne, éclairée par le soleil du Royaume de Dieu. » Ses figures aussi expriment bien l'extase, la ferveur, la surprise et l'indécision entre la peine et la joie. Celle du Christ, comme tirée dans les cieux par une main invisible, la tête penchée encore vers ceux qu'il est venu sauver, inerte et sans la volonté, semble-t-il,

de les quitter, est très touchante. Et, le mouvement hélicin de la draperie, extrêmement habile, quoique fort naturel, rend bien l'action physique de l'ascension. *La Résurrection de la fille de Jaïre*, de M. Maurice Denis, est également, même si l'on ne tient pas compte de ses qualités supérieures de coloriste, une chose très touchante. En dépit de certains détails inintelligibles : l'arc-en-ciel à l'horizon, le bouquet d'hortensias sur la morte, elle se comprend parfaitement, selon la logique du cœur. Si l'on pouvait juger à soi tout seul d'un art dont la première condition est qu'il soit intelligible à tous, voilà deux œuvres qu'on aimerait à voir reproduites dans nos églises et notre imagerie pieuse.

Je n'en dirais pas autant de toutes les manifestations récentes de l'art chrétien. Avec les meilleures intentions du monde, l'orientation qu'on lui donne est entièrement fausse et ne peut que le perdre. Cette orientation, tout le monde la connaît : c'est une affectation de naïveté, de gaucherie, de raideur et de dénuement. Et comme tous les systèmes stériles, en Art, comme l'Académisme même, cela vient non d'un enthousiasme pour la Nature, mais d'une réaction contre le passé. « C'est par répulsion pour l'art académique, c'est par horreur du mensonge que nous nous tournons avec tant de force vers ce qui est primitif, naïf, simple, enfantin, vrai, » dit M. Maurice Denis, qui a fort bien parlé de l'Art religieux, au total, mais qui confond, ici, deux choses fort différentes. Ce qui est enfantin n'est pas vrai et ne paraît pas tel aux simples. L'art académique est faux, parce qu'il prétend dépasser la vérité ; mais l'art enfantin l'est aussi, pour ne l'avoir pas encore atteinte. Et, l'art le plus faux du monde, est précisément ce pseudo-primitif, ce naïf par système qui détruit les proportions, dénature les perspectives, aplatit les modelés, ankylose les membres et outre les expressions, sous prétexte de simplicité. C'est au contraire le comble de l'artifice. Aujourd'hui, l'artiste connaît fort bien les lois de la proportion, de la perspective, du modelé. Quand il y manque, c'est de propos délibéré. Tandis que, si le primitif y manquait, ce n'était pas faute d'y tendre, et, s'il s'en apercevait, il était désolé !

Nos faux naïfs font de tout point le contraire des trécentistes et des quattrocentistes. Ils cherchent à simplifier quand les Primitifs cherchaient à détailler ; ils cherchent la synthèse,

quand les Primitifs s'appliquaient à l'analyse; ils cherchent à oublier la science acquise avant eux, quand les Primitifs se servaient ostensiblement de tout ce qu'on avait découvert avant eux, pour y ajouter, s'ils pouvaient ; ils cherchent à cacher l'habileté du faire, quand les Primitifs déployaient leur virtuosité dans tous les sens, trop heureux de montrer leur savoir; ils cherchent la stylisation, lorsque les Primitifs cherchaient le trompe-l'œil. Ils n'y sont point parvenus, c'est entendu, et nous en louons Dieu tous les jours, mais c'est là qu'ils tendaient de toutes leurs forces et c'est si clairement écrit, dans toutes leurs œuvres, comme d'ailleurs dans le peu de textes conservés, qu'on est émerveillé de voir leurs admirateurs les avoir si peu compris !

Et ce que les artistes du trecento cherchaient, c'est ce que réclamait d'instinct la foule de leur temps, de tous les temps. Seulement, celle de nos jours a vu déjà réalisées des figures qui satisfont ce désir de vérité ou de beauté régulière, elle est dès longtemps instruite des proportions par des images exactes qui l'entourent; elle demande aux peintres chargés de l'édifier une vraisemblance beaucoup plus grande qu'autrefois. Les vertus savoureuses que nous découvrons dans les œuvres primitives la touchent peu : elle ne voit que leurs défauts. Il suffit de confronter les visiteurs populaires du dimanche au Louvre avec les tableaux de piété réunis dans la salle des Primitifs français et flamands pour être fixé. Et nos curés le sont depuis longtemps, sur toute l'étendue du territoire, qui par hasard ont dans leur église quelqu'une de ces œuvres archaïques : le mieux est que les fidèles ne les regardent pas, s'ils doivent éclater de rire à des scènes de la Passion, par exemple, ou déplorer que la sainteté rende les gens si vilains.

Et il ne sert de rien de dire que le peuple a mauvais goût, car quelque goût qu'il ait, c'est pour lui qu'on travaille, et non pour soi, et s'il n'est pas impératif en tout ce qu'il souhaite, il l'est du moins en ce qu'il proscrit, car ce qu'il proscrit le choque, et le premier devoir de l'artiste religieux est de ne pas choquer, — ici, « scandaliser, » — ceux qu'il s'agit d'édifier. C'est encore un pauvre argument, que de prétendre le former à la longue et faire son éducation à force de lui imposer ce qui lui fait horreur et pitié. Quand ce serait vrai, qu'importe, puisque ce n'est pas à des générations à venir qu'on destine les

œuvres demandées pour nos églises reconstruites, ou pour répondre à des dévotions nouvelles : des Sacré-Cœur, des Jeanne d'Arc, des Saint Antoine de Padoue, mais aux générations qui peinent, qui souffrent, qui prient aujourd'hui et cherchent, en levant les yeux vers les murs du sanctuaire, une image consolatrice que les maîtres d'autrefois savaient fort bien leur donner. Si, à la place de telles figures, d'une beauté régulière et d'une expression sereine, qui la mettent en un état d'admiration favorable à la prière, il aperçoit des guignols frénétiques ou nigauds qui excitent son rire ou son dégoût, croit-on que le but de l'art religieux soit rempli? et qu'il suffise, pour qu'il le soit, de satisfaire les curiosités de quelques riches dilettantes, ou de ces touristes qui n'entrent à l'église que pour s'y promener! Elle serait bien près de sa fin, la religion qui ne serait plus qu'une aristocratie de penseurs ou un prétexte à subtilités esthétiques!

Et ce qu'il y a de pire dans cette erreur, non plus considérée du point de vue religieux, mais du point de vue esthétique, c'est qu'elle assure et éternise le règne de l'imagerie pieuse, de l'art dit de « Saint-Sulpice, » qu'on voudrait détrôner. Forcés de choisir entre ceci et cela, les fidèles choisiront toujours l'art de Saint-Sulpice; tandis qu'ils ne choisiraient peut-être pas, d'eux-mêmes, sans guide, mais ils accepteraient tout de suite des *Vierges* de Raphaël, du Corrège ou de Murillo, voire de Fra Angelico, de vingt autres maîtres, dont la foule comprend et éprouve d'elle-même et a toujours éprouvé, sans éducation préalable, la beauté. Si elle ne s'enthousiasme point pour les productions de nos néo-chrétiens, il n'en faut peut-être pas tirer un argument uniquement contre elle : il se pourrait que c'en fût un contre eux. Voilà ce qu'à défaut d'esprit critique, celui d'humilité, — qui est aussi un « art chrétien, » — leur pourrait suggérer.

II. — AUX ARTISTES FRANÇAIS

De ce côté du Grand-Palais, on est surpris de ne voir aucune œuvre d'un bon artiste qui y expose d'ordinaire, M. Sabatté. Il y en a pourtant une : le *Salon* tout entier, le *Salon* de peinture, dont on lui doit l'ordonnance à la fois logique et avenante, sans rien de la rigueur administrative, où l'on se

retrouve pourtant mieux que dans les autres. Car il y a une logique de la sensation, que connaissent d'instinct les artistes et que MM. les Conservateurs de musées ne soupçonnent même pas. Ainsi, l'on voit des pastels, des aquarelles, des dessins rehaussés introduits dans les salles de peinture à huile, quand ils s'y apparentent et c'est si naturel qu'on n'y prend même pas garde, au premier coup d'œil. Autant que c'est naturel, c'est instructif. Rien de plus curieux que de comparer le portrait à l'huile peint par M. Marcel Baschet avec les quatre pastels dont il est cantonné. Différences et ressemblances s'y décèlent beaucoup mieux que s'ils étaient séparés pour la régularité d'une comptabilité-matière. Il est instructif aussi de voir la petite exposition rétrospective de Rosa Bonheur, à propos du centenaire de sa naissance, entourée des peintres animaliers actuels, exposants de 1922. Quand on la voit seule, on se dit : « N'est-ce que cela? » Mais quand on a vu les autres : « C'est un maître! » Car nulle époque, peut-être, n'a moins observé les animaux, j'entends pour les peindre et je dis les familiers, car pour les abscons et les sous-marins, ils ont trouvé, çà et là, des interprètes. C'est une bonne idée, également, que d'avoir consacré une salle et une des plus grandes et des plus lumineuses aux Orientalistes : c'est un petit *Salon* dans le grand et qui, à lui seul, vaut une visite. Tandis qu'à la Nationale ou dans les expositions de groupes « avancés » on explore la Polynésie, ici l'on n'en est encore qu'à l'Orient classique, surtout à l'Algérie, à la Tunisie, au Maroc. Delacroix exulterait. « C'est un lieu tout pour les peintres, écrivait-il de Tanger à son ami Villot, en 1832. Les économistes et les saint-simoniens auraient fort à critiquer sous le rapport des droits de l'homme et de l'égalité devant la loi, mais le beau y abonde; non pas le beau si vanté des tableaux à la mode. Les héros de David et compagnie feraient une triste figure avec leurs membres couleur de rose auprès de ces fils du soleil, mais en revanche, le costume antique y est mieux porté, je m'en flatte. Si vous avez quelques mois à perdre quelque jour, venez en Barbarie; vous y trouverez le naturel qui est toujours déguisé dans nos contrées, vous y sentirez la précieuse et rare influence du soleil qui donne à toute chose une vie pénétrante. »

Il n'a guère fallu plus de quatre-vingts ans pour que l'appel de Delacroix en faveur du Maroc fût entendu. Nos artistes y

vont maintenant en foule, et malgré le mépris bien naturel de l'artiste romantique pour les contingences de la politique, avouons-le : les progrès qu'y ont fait les Droits de l'Homme ou la sécurité publique y sont bien pour quelque chose. On verra, dans la salle des Orientalistes, le *Souk aux cuirs à Rabat*, de M. Lanternier, et la *Rue couverte à Fez*, par M. Styka, deux effets de quadrillage ombré, habituels dans ces villes, un *Ksar à Figuig*, de M. de Broca, et un *Marché* de M. Beaume. Mais les grandes pages inspirées par l'Afrique du Nord sont d'abord le défilé de femmes blanches, devant un coteau couvert de tombes, le long d'un étalage d'oranges et de sucreries : *Au Cimetière d'El-Kettar*, par M. Dubois, ensuite l'impression faite par le *Cimetière de Monastir* en Tunisie, à M. Dabadie. Il faut citer enfin le *Jour de marché* à Ghardaia, par M. Bouviolle où la foule mouvante est admirablement saisie, les *Toits de Touggourt*, dans une lumière voilée très fine, par M. Poole-Smith, et les grands panneaux de M. de Buzon : le *Printemps en Kabylie*, la *Caravane*, en Kabylie pendant l'automne, et *Femmes et villages de Kabylie*. Traitées avec un parti pris décoratif, dans l'esprit du vitrail ou de la mosaïque, ces trois pages pleines, intéressantes, harmonieusement colorées, transportent l'esprit dans un monde lointain, grave, reposant, et lui parlent longuement.

C'est ce qu'on voudrait trouver précisément dans la salle tout entière consacrée à M. Henri Martin, où trois immenses panneaux occupent trois parois, le reste meublé par les études qui ont servi à les faire. Ce sont des images de la vie ouvrière et paysanne : des gens remuent des choses sur un quai, à Marseille sans doute, d'autres moissonnent dans une plaine du Nord. Destiné à décorer le nouveau palais qu'on a édifié dans une rue si étroite qu'il masque et opprime une église voisine et ne se laisse pas voir lui-même, cela s'appelle : *la France laborieuse se présentant devant le Conseil d'État*. Voilà de ces clartés qu'il fait bon trouver dans des catalogues ou des guides : qui donc, tout seul, s'en aviserait? En fait, ces gens se « présentent » presque tous de dos et courbés sur leurs tâches utiles. Sauf un promeneur, égaré dans une interminable forêt, qui celui-là ne fait rien que d'essayer de comprendre peut-être ce qu'il vient de lire, car il tient un livre derrière son dos et en paraît tout courbatu. Il ne se « présente » pas plus que les autres devant le Conseil d'État : il s'en va... Mais qu'importe la

donnée? C'est la peinture qu'il faut voir. Elle est lumineuse et robuste. Avec M. Henri Martin, comme on le sait, le pointillisme est de l'art et non de la découverte scientifique. Il ordonne, il dessine et il peint. Il n'a peut-être pas retrouvé, dans sa moisson, la spontanéité, ni la fraîcheur de ses *Faucheurs* d'il y a une quinzaine d'années. C'était une page admirable où tout s'unissait pour nous émouvoir. Et puis, il semble bien qu'on aperçoive maintenant, au fond de son tableau, une faucheuse mécanique... Mais il y a encore le soleil, et M. Henri Martin sait le faire voir. Il est, à ce *Salon*, de ceux très rares qui sauvent la mise de l'Institut.

Les « tendances nouvelles » ont aussi leur salle où on les a rassemblées. Ce qui y manque le plus, c'est la fantaisie. La succession de Gaston La Touche est toujours ouverte, bien que manifestement les candidats soient nombreux à la recueillir. Mais n'est pas fantaisiste qui veut. Notre époque est, par excellence, une époque de théories esthétiques, et ce n'est pas signe de spontanéité. Pourtant, il y a dans les *Pigeons blancs* de M. Dupas, sorte de composition archaïque rappelant beaucoup M. Ingres et très peu Boecklin, quelque saveur due à de curieuses rencontres de couleurs. Il y a une salle provençale, où M. Olive nous rappelle l'existence de la *Pointe Saint-Hospice*, au Cap Ferrat, un des derniers rivages restés intacts de cette côte méditerranéenne saccagée par l'esthétique hôtelière, et M. Doigneau nous remet devant les yeux les *Gardiens de Camargue*, devant les murailles d'Aigues-Mortes, suprêmes vestiges des figurations de Mireille.

Jusqu'aux prélats qui ont leur salle! On y a réuni les portraits de Benoît XV, par M. Umbricht, où les blancs du costume et l'expression du visage sont assez ternes, et de Mgr de la Villerabel, par M. Renard, où, au contraire, le violet romain de la soutane s'éclaire de quelques reflets de pourpre cardinalice. Il y a, ainsi, un certain nombre de salles spécialisées : il y a même des salles consacrées aux « croûtes. » On les découvrira sans peine; elles sont plusieurs et des mieux remplies. On n'a pas consacré une salle spéciale aux étrangers. On aurait pu le faire : ce n'aurait pas été la plus mauvaise. Il est même à craindre qu'elle n'eût retenu l'attention plus que les autres. On y aurait mis le beau portrait de vieille dame de M. Ronald Gray, où les noirs et les blancs rappellent un peu la

savoureuse et riche matière des maîtres anglais du XVIIIe siècle; l'enfant dans un fauteuil par M. William Carter et son profil de femme dans l'ombre, portrait de la fille de lord Wolverton; tous deux dans de beaux tons sourds, pleins de résonances et d'harmoniques lointaines; le portrait de M. Lucien Guitry par M. Oswald Birley, fortement caractérisé, sobrement peint; le portrait en pied d'un personnage fort âgé, bien connu en Angleterre, comme militaire, homme d'État et yachtman, tout constellé d'ordres, assis dans son fauteuil, auprès d'une petit nef d'argent, qui rappelle ses triomphes nautiques. C'est *The Earl of Dunraven*, par M. Arthur Cope, portraitiste attitré des grands de ce monde et lui-même vétéran de la Royal Academy, où il expose depuis 1876, et où il a donné de meilleures œuvres assurément que celle-ci. On y aurait mis encore le portrait de Mme Shanks, par M. Shanks, gracieuse harmonie en noir; le portrait du baron de L. V., par M. Stoénesco, un peu à la manière noire de Ribot, bien oublié aujourd'hui; la toile intitulée *Avant le Bal*, par M. Rosenfield, où le sombre reflet de la femme debout devant une glace, les accents d'un coffret rouge, des perles éparses, la toilette composent une harmonie en sourdine très attachante; la *Jeune fille et son chien*, de M. Bigelow-Tilton, portrait ébouriffé et enlevé à la manière de Hoppner ou de Romney, avec beaucoup d'éclat et de vie.

Tous ces artistes ne crient pas de toutes les forces de leur dessin et de leur couleur : je ne suis pas Français ! Pourtant, ils se décèlent à première vue Anglais, ou au moins Américains, — les États-Unis étant, comme on le sait, beaucoup moins loin de nous que Fulham ou Kensington. Ils parlent notre langue, mais avec un léger accent étranger. Cet accent est même imperceptible chez les paysagistes. Ainsi, faut-il savoir que M. Hughes-Stanton est Anglais, pour ne pas attribuer à l'École française son beau paysage de dunes à *Equihen*, un effet qu'il a souvent étudié, qu'il sait fort bien rendre, quoique très subtil et en nuances quasi insaisissables : la teinte légèrement livide que prennent les choses, en été, par un temps chaud, lorsque le soleil est éclipsé un instant par un nuage. De même, c'est un effet très particulier qu'a rendu M. Edward Chappel, Anglais lui aussi, dans son grand paysage du *Comté de Buckinghamshire*, vu l'après-midi, par un tel jeu d'écran nuageux que toute la lumière occupe les lointains ou le ciel. Il faut, pour y parve-

nir, la longue contemplation qui le fait bien pénétrer, en guettant le retour du même phénomène, et les essais renouvelés qui amènent à la parfaite traduction, — sans à peu près. Nos artistes s'en sont montrés toujours capables, mais les Anglais ont cela dans le sang. On sait qu'ils ont aussi l'originalité. Les deux imaginations les plus curieuses de ce *Salon* sont *l'Amour et le vent d'Ouest* de M. Reginald Frampton et *The dwarf*, le Nain, de M. Oswald Moser, d'après un conte de l'artiste lui-même. Ce dernier tableau, sorte de mosaïque d'un éclat sombre, conçu comme un vitrail, est d'une extrême richesse coloriste. Celui de M. Frampton, au contraire, de teintes plates, claires, souvent argentées, est d'une fantaisie compliquée, fine, charmante, où se retrouve le sens bien perdu aujourd'hui du Préraphaélisme.

Il n'y a pas à ce *Salon* de galerie des batailles, parce qu'il n'y a pas de batailles; pour tout souvenir de la guerre, on ne trouve que la *Relève du 48e territorial au pied de la côte des Éparges*, par M. Pierre, vision simple et émouvante de gens s'en allant d'un pas tranquille, dans la nuit claire, sous les menaces de la mort, remplir leur tâche salutaire, comme ils iraient à la moisson. Mais il y a de nombreux maréchaux et généraux. On a bien fait de ne pas les réunir en une salle spéciale : elle n'eût guère fait honneur à l'art de notre pays. La France, qui a trouvé les chefs qu'il fallait au danger, ne trouve pas les peintres qu'il faudrait à la victoire. La Providence donne rarement à la fois Turenne et Philippe de Champagne. Quand Henri Regnault peint, qui passe devant lui? Le maréchal Prim. Quand Rembrandt peint, le capitaine Cocq, et assurément, la statue de Verrocchio est la seule victoire qu'ait jamais remportée le Colleone. Au contraire, lorsque paraissent des chefs véritables, acteurs dans les plus grandes péripéties de guerre que le monde ait connues, l'artiste défaut qui les figurerait dignement. Aucun de nos maréchaux n'a trouvé ni le Rubens ou le Jordaens qu'il eût fallu pour l'un d'eux, ni le Clouet pour l'autre, ni l'Holbein ou le Philippe de Champagne pour le troisième, ni pour un quatrième, l'aptitude à fixer ce mélange de vigueur et de sensibilité, d'élégance et de décision où sut maintes fois triompher Vélasquez.

Et parmi les autres physionomies de grands chefs, que la foule guette et nomme au passage, qui nous rendra la bien-

faisante lumière de tel regard, dans le visage bronzé du vieux troupier qui n'a jamais cessé de faire campagne, ou la ténacité de tel tempérament de risqueur et de lutteur, qui ne lâche pas prise, ou la bonhomie de telle solide tête de campagnard français, dont toute la science guerrière n'a pas entamé la simplicité, ni l'abnégation effacé la finesse? Ce sont, là, il est vrai, des traits psychologiques, et la peinture ne se saisit que des apparences. Mais, précisément, tous ces soldats se trouvent avoir des physionomies si caractéristiques et si révélatrices qu'il n'est nullement besoin de scruter les consciences : il suffit de lire les visages. Jusqu'ici, qui l'a fait?

Les civils ont été plus heureux. Le *Portrait de M. Millerand* par M. Marcel Baschet, est un bon ouvrage, solide et qui ne déçoit pas. Un homme trapu, large d'épaules, debout, vous regarde, les poings aux entournures de son gilet. « On regarde toujours les mains de celui qui tient le pouvoir, » dit Tolstoï. Ici le peintre n'y perdra pas : elles sont admirablement dessinées et modelées dans l'ombre. Tout, d'ailleurs, est si étoffé et lié ensemble dans cette figure, le relief si fort, les valeurs si justes, qu'on ne se demande même pas si M. Marcel Baschet est un coloriste. Il n'y a pas d'accessoire : seulement un bout de bureau, et sur ce bureau, un volumineux dossier que, sans doute, son modèle vient d'étudier : le dossier de la France. Autrefois, averti par la grande bande diagonale rouge, le passant disait : « Ça, c'est un président de la République. » Il dit aujourd'hui : « Ça, c'est un homme d'État, » ou si sa clairvoyance ne va pas jusque-là : « C'est un homme! » — Depuis le *Thiers* de M. Bonnat, exposé au *Salon* de 1877, tous les Présidents semblaient « posés » par le peintre : celui-ci paraît surpris dans une attitude qu'on suppose accoutumée. Cela fait une grande différence. Depuis, et sauf M. Thiers, aussi, ils avaient tous, quoique ressemblants et différenciés, un trait commun : celui du repos, de la quiétude, de la béatitude, ce qui leur donnait un air de famille, plus boutonné chez M. Grévy, plus grave chez M. Carnot, plus en dehors chez M. Félix Faure, plus éveillé chez M. Loubet, plus rassis chez M. Fallières. Était-ce une illusion? On y sentait la fonction plus que l'homme. Le portrait de M. Millerand, comme celui de Thiers, nous met en présence d'une individualité concentrée, attentive, prête à se manifester, de quelqu'un qui ne s'est pas encore retiré sur

la montagne ou ne dit pas : « La tempête est belle à voir du rivage! »

A côté de M. Millerand, le portrait de M. Boutroux, au pastel, par le même artiste, offre les mêmes solides qualités. Quoi qu'il fasse, M. Marcel Baschet donne l'impression de la maîtrise dans des limites un peu étroites, mais qui suffisent à son objet.

On ne saurait en dire autant de ses plus illustres confrères. Car si l'on déplore l'absence de quelques maîtres à la Nationale, ici, c'est la présence de quelques autres qu'on se prend à regretter.

On ne lit pas assez Racan chez les peintres :

Tircis, il faut penser à faire la retraite...

Il y a beaucoup de Tircis aux Champs-Élysées, et même à l'Institut, et nul Racan ne se trouve pour les avertir qu'il est un moment où une œuvre même glorieuse, surtout glorieuse, doit se clore. Je dis : un moment, et non : un âge. L'âge ne fait rien à l'affaire. Il y a, ici, un peintre, leur aîné à tous, dont la course des jours « est plus qu'à demi-faite, » — qui a exposé dans les mêmes salons qu'Eugène Delacroix, Louis Boulanger, Horace Vernet, non loin des dernières œuvres de Rude, et quand M. Ingres était dans toute sa gloire. Il a vu partir, un à un, tous ses contemporains, d'abord ses maîtres, puis ses camarades, puis beaucoup de ses élèves ; se succéder plusieurs générations d'artistes, venir poser dans son atelier nombre de figures vivantes entrées aujourd'hui dans l'Histoire et reproduites en des statues éparses sur tout le territoire : il travaille encore. C'est la vieillesse de Titien, de Mignard, de de Troy, d'Hokousaï. A la sculpture, vous trouverez sa statue par M. Segoffin, qui le représente assis, le pinceau à la main, actif et vif comme autrefois. C'est M. Bonnat. Il expose à ce *Salon* quatre portraits : il apporte inlassablement son témoignage sur ses contemporains, et ce témoignage est aussi précis, véridique, complet, presque aussi brutal que jamais. L'œil n'a pas faibli ; à peine, si la main est moins rude et incisive. Dans le *Portrait de M. Widor*, par exemple, il n'est pas une des caractéristiques de son modèle qu'il n'ait rendue, y compris les mains qu'il faut toujours faire ressemblantes chez un artiste, parce qu'elles sont les messagères de sa pensée dans son œuvre.

Les autres portraits dignes d'attention sont rares. Quand on

aura regardé celui de *Mme L...*, toute petite toile par M. Friant, et ses crayons à la ressemblance de MM. Gervex, Waltner, de Fourcaud, Majorelle ; les dessins rehaussés représentant divers portraits d'hommes, par M. Maxence, le portrait de *Mme M. J...* par M. Munier-Jolain, celui de *M. Louis Dausset*, par M. Dilly, le portrait d'homme, par M. Lavalley, les deux figures de femmes habilement peintes par M. Cayron et le portrait de *M. Charles Géniaux* par M. Wéry, on aura vu, à peu près, tout ce que ce *Salon* ajoute à la peinture.

N'y a-t-il donc rien qui le distingue des autres ? Une des vertus qu'on disait propres à la Nationale autrefois, c'était l'accueil qu'elle faisait aux arts du bois et du feu, de l'aiguille, de la navette et du touret : meuble, céramique, verrerie, fer forgé, dentelles, tapisseries, bijou. Les Artistes français, au contraire, étaient taxés de morgue hautaine à leur égard. Cette année, cette dernière dissemblance s'efface. L'absence de ces deux maîtres excellents du feu, MM. Dammouse et Lenoble, appauvrit un peu la Nationale et, par contre, le *Salon* des Champs-Élysées abrite sous son velum une exposition complète de la Société des artistes décorateurs. Sous sa cloche de verre, un vaste pavillon abritant tous les arts dits « mineurs » a surgi. Il est bon de le visiter, parce qu'on y prend comme un bain de couleurs tièdes prudemment dosées et qui reposent de la peinture. Une lumière douce s'épanouissant des plafonniers en pâte de verre, ou filtrant le long des linteaux, éclaire discrètement une suite de pièces composées avec goût. Les meubles sont de corail et d'amboine, de macassar et de courbaril, les incrustations de nacre, d'ivoire et d'étain, les panneaux de laque, les appliques de bronze ciselé, les vases de grès flammé, les tentures de tissus « batikés. » O surprise ! Ces objets pourraient servir à quelque chose... Le *modern-style* a disparu. Il n'y a plus trace des tératologies et des déconforts de l'Exposition universelle de 1900. Les tables n'ont plus tant de pieds qu'on ne sache où mettre les siens, les fauteuils ont retrouvé des bras, les dossiers ne repoussent pas les dos, les canapés vous reçoivent un peu mieux que des bancs de cour d'assises, les commodes sont enfin commodes et l'on peut passer aux alentours d'un buffet de salle à manger sans risquer d'être éborgné par ses protubérances ornementales. Bref, l'on pourrait vivre là-dedans presque aussi confortablement que dans un meuble Louis XV ou Louis-Philippe Ier.

C'est un grand point : sous couleur que nous étions gens du xxe siècle, les théoriciens de l'Art nouveau prétendaient nous interdire les formes avenantes et serviables créées pour ceux du XVIIIe, et nous mettre à la question sur divers chevalets de torture créés tout exprès pour nous. Comme si l'homme de notre temps aimait moins ses aises que ses ancêtres, et s'il y avait apparence qu'il les sacrifiât à la vanité de vivre dans un meuble inconnu à Mme Geoffrin! Nous voici hors de ce cauchemar. Mais alors, il n'y a plus de « style » péremptoirement nouveau, de style xxe siècle, et tout est à recommencer sur de nouveaux frais.

Les artistes ne sont pas encore sortis de cette alternative : ou bien leur meuble est pratique, maniable, serviable, aussi bien adapté à notre vie que les anciens, — et alors, il n'offre pas de formes agressivement nouvelles, qui le fasse connaître pour être du xxe siècle, — ou bien il offre ces formes, mais alors il ne peut servir de rien. Oh! sans doute, en tout état de cause, il se révèle « moderne » par sa couleur : des incrustations, des choix de bois précieux et diversement colorés, des combinaisons de teintes peu connues jadis. De même, les tissus, les tentures, les papiers peints, les couvertes des céramiques ou la composition colorée des verreries. Là, le progrès est acquis, mais il l'est depuis longtemps et nos actuels décorateurs n'emploient même pas les huit cents bois dont se composait la palette de Gallé. Mais tout cela, c'est de la décoration *plane*, et ne suffit pas à constituer un style. On aura beau peindre, ou tendre comme l'on voudra, les murs d'une cathédrale gothique, elle restera gothique; ou décorer de couleurs nouvelles, même prises dans la pâte au grand feu, un lécythe ou un œnochoé, il n'en restera pas moins un vase grec. On ne peut imprimer à un objet le caractère d'un style nouveau que si l'on en modifie la silhouette extérieure, la forme dans les trois dimensions, — ce qu'on pourrait appeler la décoration *cube*. Tant qu'on ne l'aura pas fait, et fait heureusement, c'est-à-dire sans rien sacrifier du confort et des aises de la vie moderne, on n'aura pas résolu le problème.

Est-il, d'ailleurs, bien nécessaire de le résoudre? Nullement. Nous n'avons pas besoin de nouvelles formes, tant que les anciennes s'adaptent exactement à notre manière d'être. Tout au plus, aurions-nous besoin qu'on revêtît de quelque grâce ou d'un soupçon de beauté les engins nouveaux que les artistes du passé ne

pouvaient prévoir : l'ascenseur, le téléphone, le radiateur, le dispensateur de lumière électrique, par exemple... Au lieu de s'y appliquer sérieusement, voici vingt ans que les « modern-stylistes » s'entêtent à construire de hautes cheminées, ou des porte-flambeaux massifs, sans s'inquiéter le moins du monde s'ils pourront servir à quelque chose dans les nouvelles demeures sans foyer et sans flambeaux. En fait, leurs œuvres laborieusement modernistes acclamées par la critique comme l'art de l'avenir, s'en sont allées encombrer les musées, sans avoir jamais servi à qui, ni à quoi que ce fût. C'est ce qu'on appelle, sans doute par antiphrase, de « l'Art appliqué. » Il est temps qu'on se mette à de plus utiles besognes. Les artistes décorateurs d'aujourd'hui semblent l'avoir compris. Il y a, enfin, à ce *Salon*, plusieurs essais de « cache-radiateur ». Il y a des ferronneries, des appareils d'éclairage, des lampes plafonnières, qui peuvent servir. C'est à l'appoint des Artistes décorateurs, comme à celui des étrangers que les *Salons*, cette année, doivent leur plus sérieux attrait.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

AU PAYS BRETON

VII[1]

LA RIVIÈRE APRÈS LA MER

11 octobre. — Encore une fois, les bois de la rivière...

Douceur, toujours, de ces campagnes sylvestres, pour qui revient du dehors, les yeux brûlés de vent, de sel et de soleil. La mer est trop vaste, mouvante, inhumaine. Comme ces futaies nous enveloppent de leur paix et de leur tiédeur! Leurs cimes liées, comme celles de tous les bois bretons, peuvent ondoyer au vent. Ici, en ce demi-jour vert, un peu doré, c'est comme dans la profondeur des eaux : rien ne pénètre jamais de cette agitation. Rien que de longs murmures endormeurs, qui s'enflent ou vont tombant.

Délices des yeux en ce vert, profond demi-jour. Et ces molles, pénétrantes senteurs de la fougère et de la mousse...

L'homme est revenu à son élément, à la terre, qui est douce, accueillante, et qui parle bas. C'est un enfant qui se blottit contre sa mère. Alentour, ces tranquilles végétaux sont aussi des vivants qu'elle porte. Rien d'éternel. Les abîmes sont cachés. On se recueille dans ce paysage recueilli. Jamais je n'ai goûté si profondément ce charme d'intimité qu'au lendemain des jours où je suis allé me disperser par les solitudes de la mer.

C'est en bateau, toujours, que je gagne les solitudes de la

(1) Voyez la *Revue* des 1er juillet, 1er et 15 août, 15 novembre et 1er décembre 1921, 15 avril 1922.

forêt. Une humble « plate, » le plus souvent, qui permet d'aller partout, de passer sous les basses branches, d'aborder sur les vases.

Ce matin d'un dimanche entre les dimanches (j'en ai tant passé de la même façon!) quand je suis parti avec le vieil Yvon, le temps était gris, voilé, sans vent. Silence, infinie quiétude, où semble se replier, se méditer l'âme ancienne des choses.

Grand-père Yvon nage tout doucement. Sa figure de père Noël maritime est bonne à regarder. Une sorte de contentement intime y règne à demeure. Il semble toujours sourire dans sa barbe, qui fut jaune avant d'être blanche; mais aujourd'hui, c'est presque du bonheur qui rayonne au bleu pâli de ses yeux. Les soixante-quinze années de sa vie lui ont été légères. Grand-père Yvon n'est pas une âme compliquée.

Il nage tout doucement, heureux de sa chique et du joli matin. Mais le flot commençant de nous porter, pour mieux entendre son chuchotement infini dans le grand silence, je lui dis de rentrer les avirons. Nous glissons dans une sorte de vide, dans une profondeur incolore et claire. Clarté plus douce et plus puissante par en bas, où tout est reflet, image illusoire, sauf, çà et là, une herbe, une bulle d'air, quelque mol ondoiement lustré, révélant la présence du plan liquide.

Et nous montons vite, sans rayer de notre course le placide miroir. Car c'est lui qui se meut, avance tout entier sous la poussée venue du large, à l'heure où l'onde de la marée, montant du Sud à travers l'Atlantique, vient passer devant la presqu'île bretonne. En silence, une force cosmique est à l'œuvre, et nous porte avec les molécules d'eau. D'une seule coulée, égale, massive, la même d'un bord à l'autre, la pesante eau marine, sous l'influence de l'astre invisible, afflue au creux du pays. Nul frisson de la surface, pas même de sillage. Toujours, aux mêmes places, les mêmes écumes, les mêmes brins de varech flottants.

Mais, si le regard se lève, on voit glisser assez vite, comme d'elle-même, la rive suspendue entre les deux néants de grisaille : les verts herbiers mouillés, les brunes laisses de goémon, les rochers (rochers de grève par en bas, de forêt par en haut) et puis les bruyères, les vieux pins admirables, dont les bras avancent loin sur la rivière, — chaque grand arbre fixé depuis si longtemps dans l'attitude qui fait sa personne, une personne

amie, que j'ai plaisir, chaque année, à retrouver à sa place. au-dessus de telle pointe ou petite plage. Il y a des châtaigniers qui se dorent comme des pampres sur les fonds de verdure éternelle. J'entends le petit bruit mat de leurs coques qui tombent.

Très loin, du côté des Virecourt, entre les promontoires boisés, une goëlette évolue. O solitude, ô grandeur!

Une anse vient de s'ouvrir, celle qui finit entre deux feuillées sauvages, devant un peu de campagne humaine. Quelques champs sur une pente, des prés, une fumée bleue derrière des pommiers; — mais nulle route visible, nul sentier au long de ces rives. Tout cela, que je n'ai jamais aperçu que de la rivière, et que l'on dirait détaché de notre monde, tout cela vient se révéler à l'œil qui passe devant le paysage endormi.

L'œil qui passe n'est qu'un miroir, porté comme les bulles d'air par les grandes eaux silencieusement affluentes...

Le vieux parlait de mettre une ligne dehors. Alors, comme il n'avait pas de boëtte, nous sommes descendus sur les varechs, et il est allé bêcher la vase. La basse vapeur du ciel commençait de s'éclaircir sous l'influence de la marée montante. Du bleu a suinté dans l'air. Maintenant tout semble tourner au bleu : bleu fumeux des bois dans la buée qui n'a pas fini de s'en essorer; bleu lustré de la mer qui s'allonge sous les pinèdes, pure et modeste comme un ruban de jeune fille.

Un peu de vent vient avec le soleil. On l'entend s'élargir, approcher, émouvoir longuement les cimes de l'autre rive. Et peu à peu, chaque fois, — le temps que nous arrive la risée, — un argentin, léger frisselis de vaguelettes sur le gravier de notre bord.

Et aussi, comme l'an dernier, le lointain, l'automnal ronron d'une batteuse. Est-ce la profonde paix du lieu, qui m'y rend plus sensible? Je retrouve toujours ici de ces lentes rumeurs continuelles, qui semblent l'âme même du paysage, une âme partout épandue, qui vous prend, vous enveloppe de large, apaisante douceur. Il y a trois mois, c'était l'innombrable soupir des tourterelles, si flûté, rythmé, d'une sonorité de somnolence comme celle-ci, mais voluptueuse : la respiration du jeune été qui rêve et soupire dans la lumière.

Et voici que tinte la cloche du bourg. Une seule note, inter-

minablement la même. Comme cela flotte sur l'eau bleue, comme cela vient couler dans la petite anse dont personne jamais ne dérange le secret! On doit commencer de s'assembler là-bas, au-dessus de la cale, sous les grands arbres de l'église.

Voici le vieil enfant qui revient, toujours avec son expression de bonheur intime dans ses yeux d'innocent, mais accrue d'une expression d'importance.

— Sûr, dit-il, y aura encore la procession!

— En l'honneur de quel saint?

Il ne sait pas. C'est comme cela, cet automne : des processions presque chaque dimanche, comme, chaque semaine, des danses de baptême et de noce, en robes et chapeaux fleuris d'argent, autour de la petite église.

Un papillon bleu passe sur la grève, et se pose, ailes tremblantes, à l'extrême fleur d'un ajonc. Et maintenant, à la pointe de P..., à l'orée marine du bois, voici paraître de sages Bretons, en belle tenue dominicale du pays de Fouesnant. Je distingue le grand chapeau à boucle de l'homme et, par derrière, dans l'ombre verte, la douce blancheur des coëffes ailées et des guimpes. Ils embarquent sur le canot du garde-chasse. Une voile brune se lève : les voici partis. Fermiers du château voisin qui s'en vont à la grand messe, dociles comme leurs pères à l'appel des douces cloches, dans la paix d'un jour béni.

C'est tout près de là, dans la profondeur de la futaie, que j'aime à venir oublier la mer. Ce matin, le repos y est plus profond que jamais, presque solennisé par le bruissement sans fin du vent sur le haut plafond des ramures. En bas, dans la pénombre close, entre les tiges des grands pins, rien ne remue. A peine si quelque rais de soleil filtre et se pose en molle traînée sur les mousses. Immobile demi-jour, engourdissante moiteur... Je suis là dans la profondeur dormante de la vie. Là-haut, dans la lumière de l'espace, sous les splendides nuages en fuite, elle se déploie, tressaille en millions de feuilles qui respirent. Mais ici, dans l'ombre tiède, seulement ce long murmure infini, et la tombée sans bruit des aiguilles sèches, une à une, sur le feutre qu'ont épaissi toutes les aiguilles d'antan. Feutre profond, décomposé par les pluies, changé par-dessous en mol humus nourricier. Dépouille de la vie revenue au sein obscur d'où remonte en silence, inépuisablement, la vie.

*
* *

Une autre fois, c'est le soir, en canot. Nous rentrons d'un petit tour en mer (il n'est pas besoin d'aller loin pour trouver les grands espaces d'azur et de lumière). Le plus beau temps d'octobre, et près d'une heure de jour encore. Avec ce joli vent de sud-est dans la toile, c'est bien tentant de ne pas s'arrêter à la cale, et de laisser courir pour aller voir passer les riches tentures d'automne, ou bien, sur l'autre rive, les pins dont le vert, au baisser du soleil, s'éclaire fantastiquement.

Et puis Yvon, — un vieux bavard, quand sa chique ne lui remplit pas la joue, — est en train de conter ses histoires, un peu toujours les mêmes, mais qui ne m'ennuient jamais. L'âme qui s'y traduit est si tranquille et si vague, si peu détachée de la simple nature! Quelle conversation de civilisé s'harmoniserait comme celle-là à la paix ancienne de ces bois?

Ce sont des souvenirs d'un temps lointain, des images de sa jeunesse qui se mettent tout d'un coup à défiler; et, à les voir revenir, sa figure de saint octogénaire s'éclaire de satisfaction et de fierté. Chacune de ses phrases débute par un élan d'admiration : « Ah! par exemple! » et s'achève par un : « *Gar! gar! garli!* » une espèce de juron local qui lui traduit l'inexprimable. Ou bien c'est un « ha! ha! » d'émerveillement hilare, où se découvrent et rient tous les vieux chicots. Alors, pour une nouvelle confidence, sa figure se concentre; l'œil bleu pâle vous lance un regard droit. Attention! cette fois-ci, il va vous dire une chose encore plus étonnante et certaine!

Tout à l'heure, en passant devant le petit port, il s'est rappelé un événement de la veille qui a fait du bruit dans le bourg : l'apparition sur la cale d'une négresse, venue du pays bigouden, avec des dames, par le bac, et repartie le soir même, par le courrier, pour la ville : « Ça m'a fait quelque chose! J'avais jamais vu ça, » me disait ce matin, encore toute remuée, Mme Keravel, l'épicière, celle qui mène toujours, derrière les bannières et notre sonneur à tignasse, le troupeau féminin aux processions.

Grand-père Yvon méprise cette ignorance.

— Ceux-là, y connaissent pas rien. Moi, j'en ai vu, des négresses, et des belles, aussi donc! Ha! garli!... Parce que je

suis été partout, moi, — partout à naviguer sur la grande mer, dans la grande navigation !...

Il précise :

— Des pays pas comme ici ; des pays où y avait des montagnes, et des sauvages à faire du feu tout la nuit dessus, — oui, du feu, tout du long. Et le jour, on voyait rien, personne, ha ! ha !

Il se tait et semble rêver à ces mystères.

Nous passons devant une anse. Une risée subite nous assaille et le réveille :

— Ha ! garli ! si vous auriez pas loffé à temps ! Celle-là qui tombe noir !

Et il regarde s'irradier le frisson obscur que jette sur l'eau le pied du vent. Le bateau relevé s'est remis à glisser doucement. Le vieux reprend :

— Amérique aussi, j'ai fait. Ah ! par exemple ! Faisait chaud aux chaufferies ! Deux fourneaux j'avais ! Quatre heures de suite devant, et puis une heure à les nettoyer. Ça fait cinq. Et puis sept pour se reposer, et vite aux fourneaux de retour. Oui, tout le temps, que je vous dis ! Vous gardez rien qu'un petit tricot, et tout de suite vous êtes mouillé. Nu, vous pouvez pas rester : vous seriez été brûlé. Y en a qui sont cuits à ce métier-là ; y commencent à tousser : y va crever à l'hôpital. Moi, je suis été toujours bien portant. Et content aussi toujours, — parce que j'ai eu mon vivre.

Ces derniers mots, qui disent l'essentiel, la simple raison d'être d'une vie, sont détachés à voix baissante, avec un accent intense, la vieille tête s'approchant comme pour une confidence.

— Ah ! pour dormir, tout nu, toujours, dans ces pays-là. Des moustiques ? Pas trop. Bien sûr, des punaises ! Ceux-là, quand y avait trop, je faisais partir, — comme ça (il fait le geste d'en balayer un paquet de sa poitrine). Mais, autrement, je laisse eux tranquilles. Ceux-là, il est pas méchant, il fait pas mal à moi... Ah ! et bien nourri par exemple ! La viande, tous les jours ! oui, tous les jours, sur le grand paquebot ! Ah ! garli !

Glorieuse évocation dont s'amplifient encore sa voix et sa mine de soleil couchant. Mais plus orgueilleusement encore, il ajoute :

— Même, une fois, je suis été dans le grand salon. Oui,

çui-là qu'est pour les grands messieurs. Ah ! ça qu'était beau ! (il cherche un point de comparaison) — comme une église !

Le pauvre Yvon n'est pas un travailleur conscient...

Mais, tout de même, il paraît que les « grands messieurs » étaient mortels comme tout le monde.

— Des fois j'en ai vu qu'étaient arrivés morts avec la fièvre (1). Alors, vite, à la coupée ! Y avait toujours des messieurs prêtres à bord. Quand c'était un grand qui avait passé, censément un de la noblance, alors, trois, quatre, qui venaient dire la prière ! Sur une planche, qu'il était : on voyait pas la tête. Mais sitôt que le recteur a dit : Amen ! — alors, envoyez ! Ha ! ha ! c'était pas long : un boulet aux pieds ! Et le grand navire à faire le grand tour, lentement, par la droite toujours !... Mais par exemple ! faut faire attention aussi ! Faut pas que l'hélice croche dedans !...

«... Ceux-là sont bien. Ils sont pas dérangés. Un million de mètres au moins. J'ai jamais vu sonder par là. C'est pas la peine : vous trouvez pas le fond. »

Tout s'agrandit magnifiquement dans cette mémoire.

Déjà les chênes de Lanhuron ! Nous avons monté vite. Ils passent, les grands chênes, allongés si bas, si loin, sur l'or et le vert de leurs images. Ils passent à nous frôler de leur extrême ramure, qui trempe et tremble sans répit dans le courant.

Le vieil homme s'est tu. Son regard suit le lent battement d'ailes d'un corbeau, issu comme une ombre d'un bois prochain. Gravité, sur l'eau bleue, de ce vol noir, solitaire, qui fait penser à des labours, et que voici posé tout près sur du varech humide.

Mais comme Yvon se retourne, un autre et plus intéressant spectacle attire ses yeux de marin : au loin, du côté de l'estuaire, un chassé-croisé de petites voiles, des bleues, des rouges, — un essaim de papillons en chasse.

— Encore les gars de l'Ile encore à draguer les huîtres !

Les huîtres sauvages, que les fermiers du pays viennent chercher à marée basse sous le pied des pins et des chênes.

Mais cette vue a mis en branle une file d'images nouvelles dans la vieille mémoire.

— Moi, j'ai été collègue avec un de ceux-là. Mer de Chine...

(1) *Arriver*, en français de marin breton : devenir. *Avec* (qui traduit le breton *gant*) a un sens d'instrumental : par, au moyen de.

un petit croiseur, c'était, — je sais plus le nom. Ha! par exemple! y avait des coups de vent par là! Chauffeur aussi, avec lui. Un bon poste : jamais de punition. Ah! une fois seulement : retranché de vin parce que je suis été pris à boire à la manche en sortant des fourneaux. L'officier qui me dit : « Tu sais bien, Lhostis, j'ai défendu : c'est comme ça qu'on attrape du mal. Je te supprime ton quart de vin. »

— Mais — ha! ha! ha! — le cambusier m'a apporté d'autre... ça fait que j'ai eu la double. Ha! ha!

»... C'étaient des bons garçons, les officiers. Souvent qu'ils m'envoyaient une bouteille aux machines : « C'est pour Lhostis! » Sûr! on était bien! Et des dix francs, des douze francs, une fois quinze! »

De plus en plus profond, un hochement de tête me fait sentir, comme il faut, la grandeur de ces chiffres.

— Et pourquoi cela?

— Gratification!

(Il faudrait mettre ce mot en musique, avec une indication de *presto*, pour en rendre l'accent montant, l'élan précipité de joie et de triomphe).

— Souvent?

— A chaque voyache!

Ça devait plutôt durer, un voyage de Chine, sur ce petit croiseur.

Cher Yvon! à qui le monde est resté simple et plein toujours de rayons merveilleux!

Il a eu ses malheurs pourtant, comme tout le monde. C'est il y a deux ans (sa cervelle semblait moins vague alors qu'aujourd'hui) que je l'ai trouvé chez le débitant. Il était en train de vider des bols de cidre :

— C'est pour mon fils, me dit-il en hochant la tête. Une explosion sur son torpilleur... Y a une dépêche d'un collègue.

Lentement, il continuait à boire le cidre jaune. De petit coup en petit coup, il exhalait son chagrin :

— Mon fils, si dégourdi, qui aurait passé quartier-maître... Lui qui est au fond de la mer maintenant, à faire de la boette pour les crabes! Ça qu'est triste!... Mais quoi faire, aussi donc? Faut se donner du courage...

A la fin, vivement, il s'essuya la bouche d'un coup de manche, et l'on eût dit qu'il effaçait du même coup son chagrin.

Il partit d'un trait pour la cale, sauta dans son canot, et s'en alla courir le maquereau.

Il le courra ainsi, tout seul, dans son bateau de quinze pieds, jusqu'au jour où, ne le voyant plus au petit matin, sur la cale, on apprendra qu'il a passé. C'est comme cela qu'ils finissent, les vieux d'ici, — comme un aviron usé qui casse tout d'un coup.

En ce moment, la voile amenée, il rame sans se presser, son vague sourire perdu dans la broussaille jaune et blanche de sa barbe, les prunelles éclairées de bonheur intime, un peu comme celles des petits qui « rient aux anges. »

Plus de vent. Nous longeons le bois du Cosquer, dont l'écran se lève, noir velours sur le fluide et lumineux crépuscule. Un crépuscule singulier pour la saison : clarté d'argent tout d'abord, mais qui par en bas se pénètre insensiblement de religieuse couleur : rose, or, bleu, — angélique et rayonnant esprit, derrière la frange ténébreuse des pins.

***

12-20 octobre. — Encore à courir sur la rivière avec de simples amis d'ici. Le plus souvent le vieux Lhostis, quelquefois son petit-fils, Péric, un mousse de mine douce et fine, né, comme le *tad coz*, sous les châtaigniers du port : un de ces petits qui ont appris à godiller tout seuls entre les grands bateaux de leurs papas, quand ils commençaient à se tenir sur leurs jambes, — et puis, un beau jour, comme des oisillons qui s'enhardissent, ont pris leur vol sur la rivière. A dix ans, il est si bon marin déjà! Il sait si bien accoster sur les roches, sauter sur le goémon glissant pour bien tenir le bateau quand je débarque! L'an prochain, il s'en ira « dehors » pêcher dans la chaloupe de son père, menant, souvent de nuit, la dure vie des hommes.

Il y a le bonhomme Le Fur, jadis gardien de phare, dans une île. Je l'ai bien étonné, un jour, en lui demandant s'il n'avait jamais manié l'aiguille et les ciseaux. C'était écrit sur sa figure. Le type même du *kemener* de Cornouailles, l'homme que l'on voit dans sa boutique, accroupi sur une table, besognant parmi les aunes de gros drap et de velours. Une physionomie d'autrefois par sa schématique simplicité : bouche en casse-noisette, lèvres rases et toutes minces, avec toujours, sous le nez, des grains de tabac râpé, regard d'innocence derrière des besicles, et

ce *hi! hi!* soudain des rires à propos de bottes, malgré les cheveux blancs sous la casquette...

L'autre jour, étant « sortis, » nous approchions d'un petit port bigouden, quand il s'aperçut qu'il avait oublié le rôle.

— Et si le garde demande à le voir?

— Hi! hi! j'ai pas, j'ai pas!... On ira pas à terre... Alors il saura pas... hi! hi!

Que c'est drôle de naviguer sans papiers à la barbe des gardes maritimes!

Lui aussi semble trouver tout simples ses malheurs. Le même jour, je lui parlais d'un pauvre gars du pays, perdu en mer cette année. Alors, sans *hi! hi!* cette fois, mais toujours de la même voix blanche :

— J'ai un, moi aussi, qui a passé le pas. Indo-Chine ; sur une canonnière... Pas de nouvelles depuis le 25 mars. Rien. Moi, je trouve drôle... Une dépêche est venue disant que le bateau manquait...

Mais sa figure se fait importante, comme il ajoute ces mots :

— Le décès n'est pas ministériel.

Ils ont toujours affaire à l'Inscription maritime, à l'État, dont ils apprennent cet étonnant langage.

Lui aussi aime à parler du passé. Dix ans, il a été gardien de phare en pleine mer.

— Oh! on était bien! On avait une vache : du goémon, qu'elle mangeait, hi! hi! Pour nous autres, du lard, de la bouillie, des pommes de terre. Et des soles, des mulets, des bars. On salait ça pour l'hiver. On mettait les filets le matin; deux heures après, on les sortait : on pouvait choisir son poisson.

Un souvenir le touche : la visite que faisait chaque été à son île la dame d'un château de la rivière, où son père avait été garde.

— Nous étions du même âge, j'avais joué avec elle quand j'étais petit. Elle venait avec sa fille, et la mesurait avec la mienne contre la porte. Celle-là était bonne pour tout le monde. Un jour, un fermier a fait un bail avec elle. Après un mois, voilà qu'il vient de retour. Il tournait son chapeau dans ses mains... Il trouvait pas ses mots. Enfin il lui dit : « Excusez, je me suis taillé de trop grandes bottes... » Elle a diminué de quatre cents francs. Hi! hi!...

Une autre histoire, qui a l'air de le faire rêver, c'est celle

d'une étoile qu'il a vu éclater, une nuit, en mer, en éclairant tout d'une « manière épouvantable. » Qu'est-ce que ça voulait dire? Il ne sait pas, ni moi non plus. Il y en a qui ont dit : les homards, — disparus, cette année-là, après une invasion de poulpes, et qu'on a recommencé alors de voir.

(Question bien bretonne : Qu'est-ce que ça voulait dire? et non pas : Qu'est-ce que c'était?)

Il y a aussi le jeune et splendide Fanch, que j'emmène quand il faut monter à la ville, et qu'on risque, si le vent calmit, d'avoir à lutter contre le courant pendant des heures. Un pêcheur de langoustes : dix-huit ans. Des cheveux d'or flambant sous le béret, une touffe de cet or au menton, des dents couleur de lait, des gestes de souplesse dansante, un air de force et de santé sauvages. Les yeux sont tout neufs, les yeux vierges de la créature qui n'a jamais pensé.

Celui-là ne dit rien. Seulement, cette expression de paix, de contentement intérieur qu'ils ont presque tous (les mots : bonheur, joie, traduisent des états trop précis).

Il ne parle pas, il rame; il rame debout, face à l'avant, pieds nus, — des pieds aux rudes ongles noirs. Il rame d'un mouvement égal, inlassable, — on ne peut dire patient, tant ce rythme paraît spontané, naturel, comme celui d'une respiration. Je l'ai vu nager ainsi pendant trois heures, du quai de la ville aux Virecourt. Il semblait pouvoir continuer toujours, sans pensée, sans ennui, sans fatigue. Un mouvement qui finissait par hypnotiser un peu, comme l'inévitable retour d'une puissante et souple bielle. Toujours le même geste admirable du genou qui avance, fléchit en portant l'effort; toujours le même raidissement, sous le vieux tricot, de l'échine, des bras puissants arcboutés sur l'aviron. Et aussi ce perpétuel sourire sans raison, montrant des dents de jeune loup ; cette puérile douceur des yeux qui ne regardent rien, reflètent seulement le bleu du ciel ou de la rivière.

Le plus attachant de tous, de la vieille espèce chrétienne et bretonne, c'est le vieux Corentin, dont j'ai déjà parlé, si maigre, si doux, si patient, plus expansif aujourd'hui qu'autrefois. Cette année, il y a comme une tristesse dans sa voix. Une dame de Paris lui a pris sa fille pour en faire sa bonne, en promettant qu'elle la ramènerait l'été suivant.

— J'ai laissé faire comme la dame voulait. Elle parlait bien doux. Mais voilà qu'à Pâques, ma fille m'a écrit qu'elle viendrait au Pardon de l'année prochaine. L'année prochaine ! vingt-trois mois ça fera. La jeunesse, ça oublie vite... Elle a mal fait d'écrire ça !

C'est la première fois que je l'entends se plaindre. Il est si seul ! La journée de pêche finie, il ne trouve plus en rentrant la gentille enfant dont j'aimais, dans l'ombre ou la lueur de la chandelle, la blanche guimpe et les yeux luisants de jeune chat. Personne pour « l'espérer : » rien que le noir de son logis, — une chambre au bas du bourg, — et la paillasse défaite qu'il a laissée en partant, à cinq heures du matin. Il faut gratter une allumette, se faire du feu pour une soupe.

Alors il aime mieux faire la pêche de nuit, — au chalut ; il a arrangé ça le mois dernier avec un collègue. Comme cela, il peut faire un peu de propreté avant de sortir. Ce n'est plus le temps qui lui manque. Une tartine de beurre salé, en rentrant, et puis deux heures à dormir. Pas plus. Les sabots commencent à claquer de bon matin dans l'escalier, et la maison sonne comme un tambour.

Il a un chat qui aime à se frotter contre ses jambes, et qui vient l'attendre à la cale. « On dirait qu'il sait toujours à quelle heure je vais rentrer... Mais je sais pas si c'est l'amitié. Peut-être qu'il vient seulement au-devant du poisson. »

Quelquefois il pleure. Alors il n'a pas de goût pour manger. Il boit du cidre fort, et si je vais lui dire bonsoir à l'heure de la soupe, — la maigre soupe qui doit le lester pour une nuit en mer, — je le trouve qui n'a rien fait cuire, avec des yeux troubles et des fumées dans la tête.

Son amitié est fidèle. Quand je le revois après un an d'absence, sa patiente figure s'éclaire. Il aime le passé, et pour faire un peu comme jadis, quand nous courions ensemble, bien qu'il en ait assez des bateaux, il m'accompagne un jour ou deux. Personne ne connaît comme lui la rivière, où il a été senneur : une pêche qu'on fait la nuit dans les anses, où l'on prend des mulets verts. Il en sait toutes les histoires, celle de la Pucelle qui bondit d'un bord à l'autre pour échapper à un méchant moine, — celle des Espagnols venus sur leurs bateaux, qui crurent voir les deux rives se rejoindre, à l'étroit tournant des Virecourt, et renoncèrent à porter la guerre à Quimper, — et puis celles

qui parlent des fées et des lutins. Mais sur ce dernier sujet, il n'aime pas à s'étendre ; il prend un air discret : « Ceux-là, on ne les voit plus. Probable qu'ils sont partis. Avec tant d'étrangers, aussi, qu'on voit au pays maintenant ! »

Ce qui met du plaisir dans ses yeux, c'est qu'on lui demande des nouvelles de sa filleule d'un an, qui est aussi sa petite-fille. Mais il dit toujours : « Ma filleule. » Cette parenté spirituelle compte plus que l'autre, chez les Bretons de la vieille tradition : « C'est moi qui suis le parrain, » m'a-t-il dit, un jour, avec fierté. Sa pauvre figure s'éclaire quand il en parle : « Le dimanche, je vais faire un tour à Kerloc'h. C'est là qu'elle reste, avec sa mère. Le père, toujours à Toulon. L'an dernier, à la Saint-Michel, il est venu au pays. Il aurait pas voulu repartir : « Père, qu'il me dit, je veux pas rester dans la marine ; je m'ennuie de ma femme, du pays. » J'ai dit : « Fils, fait attention ! Tu as un bon métier ; tu as tes galons. Ça vaut mieux que faire de la misère avec les homards et les congres ici. » Sa femme a été avec lui, la première année : elle ira de retour. Maintenant, il a passé second maître ; il sera bien pensionné : c'est beau, ça ! Mais il a de l'instruction aussi. Il lit dans les livres, comme vous ; il carcule bien. Enfin tout. Lui qu'est pas gêné pour causer ! »

Pour la première fois, cette année, j'entends Corentin parler de lui-même. Il se voit tout usé, avec bien peu de temps encore devant lui. Il a été trop malade cet hiver. Du mal dans les coudes, les genoux, les pieds, — partout.

— Je pouvais plus dormir ; quelquefois, la nuit, je criais. Le sorcier (*sorcer*) m'a donné des herbes ; il m'a frotté : ça n'a rien fait. A l'hôpital maritime, à Quimper, je pleurais presque, avec la douleur. Le médecin m'a dit : « Dans quinze jours vous sentirez plus rien. » — « Oui, monsieur le major, » que j'ai répondu, « dans quinze jours, je sentirai plus rien. » (Je voulais dire que je serais été fini.)

Tout ceci à voix douce, incolore, de résignation tranquille.

— Tous ces maux-là, c'est que je suis vieux. Cinquante-huit ans, bientôt. Soixante, c'est un bon âge pour finir. J'ai eu de la misère. Trop de nuits passées au fond des bateaux, à moitié dans l'eau, sous la toile mouillée... Trop de jours sans rien manger de chaud. C'est tout ça qui vieillit. Enfin ! j'ai eu ma vie ; on peut pas vivre toujours...

Une chose lui donne du contentement : maintenant qu'il ne sort plus que la nuit, il peut aller le dimanche à la grand'-messe comme tout le monde. Des années qu'il était resté sans entendre une messe chantée. M. le Recteur prêche bien, en bon breton. On est bien là, avec les autres. Et il y a les prières pour les trépassés, la longue lecture de leurs noms en chaire; il y en a tant qu'il a connus ! Il entend les noms de sa défunte, de ses frères. C'est comme s'ils étaient là. Tout le monde est ensemble. Alors il est tranquille, il trouve que l'idée de la mort n'est pas triste.

— Est-ce que vous y pensez, vous, au grand voyage ? Il faut y penser...

... Tout de même, je serais été content de durer encore un peu pour voir courir ma filleule...

Voilà ce qu'il y a de si touchant chez tant d'humbles gens, marins et paysans de ce vieux pays, où les choses mêmes, — une silhouette oblique d'arbre, un buisson qui remue sur le ciel noir, — sont expressives et comme pénétrées d'âme. L'âme, on la voit si vite, chez eux ! Elle transparaît comme les fonds d'algues dans le cristal de la rivière, — en toute sa simple vérité, avec son dessous profond de rêve et de sentiment. Ils sont aussi loin des septentrionales disciplines de méfiance, d'orgueil et d'individualisme que des banales, excessives expansions du Midi. S'ils se gardent, s'ils se taisent, c'est timidité, sauvagerie. S'ils se livrent (généralement à voix basse), c'est qu'ils se fient à vous; c'est déjà de l'amitié. Pour les connaître, il faut gagner leur cœur, atteindre le dessous sensible qui est le principal de leur être.

Oui, des amis, de simples amis, que je retrouve là, d'année en année, chacun invariable, comme ces arbres de la rive, dont le geste m'est une habitude. Avec eux, dans ce paysage qui demeure encore ce qu'il fut toujours (que de choses, en Bretagne, qui duraient depuis des âges, ont commencé hier de changer, — et c'est pour toujours !), j'ai chaque fois le sentiment de revenir à quelque année antérieure. Pour qu'ils s'attachent, il faut le souvenir. Ils ne semblent vivre que dans le souvenir, dont l'habitude est une forme. Ils ne vous parlent jamais que du passé. Il compte tellement plus pour eux que le présent et le futur ! On dirait qu'ils ne projettent, n'entreprennent rien ; on

dirait que les choses dont ils parlent leur sont arrivées d'elles-mêmes, que tout s'est inévitablement déroulé comme cette succession de bois et de promontoires qui viennent en silence glisser sous nos yeux.

Ils sont de la nature, la vieille humanité indigène du pays. Ils participent du génie de ces lieux où du passé semble s'éterniser. Ils en ont l'habitude héréditaire comme les hérons qui s'envolent à marée basse des grands chênes de Lanhuron, ou les courlis qui rasent, le soir, la grève du Vur-Ven. Ils m'apparaissent liés de la même façon à ce paysage immémorial et fermé de la rivière que j'ai tant regardé auprès d'eux, — auprès d'autres, aussi, qui ne sont plus là...

* * *

La rivière, je la regarde toujours. Par delà les petits humains éphémères, c'est elle, dans ce pays, la présence principale et la vraie vivante. Vie à part, mystérieuse, qui dure et change toujours, comme celle de la mer. Les mêmes émotions la traversent, qui, au large, passent sur la face de l'étendue.

Je crois bien que j'en sais tous les visages, ceux qui sont du matin et du soir, ceux qui reflètent le temps et la saison. Ils sont si variés! A présent encore, au milieu de l'automne, c'est parfois le plus jeune et divin de tous, celui qui nous ravit presque chaque jour, au début de chaque été, quand, sous le petit vent du Nord, son azur pâlit dans la lumière. Azur allégé, vaporisé, comme alors celui des eaux sans limite; pur esprit, qui semble entre les bois flotter et s'essorer dans une extase. L'étrange contraste, après ces journées éthérées, de ses lourds, torpides sommeils, de ses splendeurs ou noirceurs inertes, quand l'haleine de l'orage pèse sur elle et sur la mer! Et puis ses réveils, ses animations subites, ses véhémences lumineuses, par brise fraîche du Nord et du Nord-Est. Toute dansante alors, sous le ciel éclatant, çà et là soudain assombrie quand la rafale la zèbre d'ombres qui fuient, se propagent comme une panique. Quelle allégresse, en ce clair tumulte, la toile réduite, le bateau penchant aux risées, de courir à travers les vagues, les vives, courtes vagues traversées de soleil, qui brisent et vous fouettent la figure d'eau sauvage!

A tous ses moments, elle parle, elle attire. Mais plus mystérieuse, aux approches du mauvais temps, quand elle tourne à

des tons de reptile, et que çà et là, par taches, elle verdit : glauques transparences, émouvantes dans du gris et du noir, et qui semblent les yeux de la mer menaçant par en-dessous...

Un de ces derniers matins, c'était un autre mode. En un quart d'heure, je l'ai vue s'évanouir dans le crachin d'automne, — la lente, flottante poussière d'eau qui semble tisser infiniment sur les choses je ne sais quels suaires de silence. Cela nous a surpris au fond d'une anse où j'étais avec Corentin. Un à un, les rideaux de grise mousseline se sont mis à descendre. Tout s'embuait, s'effaçait. Les bois autour de nous n'étaient plus que deux rubans de molles, obscures nuées, un épaississement de l'universelle vapeur. Du plan si prochain de l'eau, on voyait monter une fumée froide, comme si sa substance était en train de se défaire. Et puis, la voile, elle aussi toute nébuleuse, irréelle, s'est mise à pendre. Rien ne respirait plus en ce monde limbaire. A l'arrière, avec sa longue rame, Corentin fantôme semblait conduire une barque des morts.

*
* *

22 octobre. — Ce matin, tout revivait, au souffle du Noroît. Marée favorable ; pendant une longue journée, avec Corentin encore, j'ai pu goûter, pour la dernière fois sans doute cette année, tout ce qui m'enchante sur la rivière. Nous allions n'importe où, aussi loin que le flot voudrait nous porter. Nous ne voulions que tout revoir.

Temps chargé, au départ, mais l'épais rideau de nuages se déroule vite vers l'Océan. Tout le bas du long fiord frémit sous la brise qui rebrousse le courant : un hérissement gris glauque, fouetté de vives écumes, — un vrai, libre mouvement de mer dans cet ample espace, entre les forêts.

Nous montons en tirant des bords. Très vite, s'ouvrent, se ferment, fuient les écrans familiers, les promontoires sylvestres, dressés sur d'humides grèves.

Muette féerie dont je laisse mes yeux s'emplir, en écoutant Corentin conter ses histoires de pêche.

Plus haut, où les deux rives se rapprochent et montent (les grands pins par-dessus l'or des hêtres), la brise mollit. Il y a même une profonde crique où nul souffle ne pénètre, où nous entrons, attirés par le merveilleux miroir, — si vert, si plein d'un riche reflet de feuillage. De très vieux chênes, comme

ceux de Lanhuron, dont les bras allongés n'ont pu quitter la lumière de l'eau, la couvrent à demi. (C'est là, par derrière, dans la tiédeur humide d'une combe, que se cachent les ténébreux et foisonnants bambous, les palmes, les lianes d'un Paradou merveilleux.)

Plus haut, où tout s'enferme de plus en plus, c'était presque le même calme. Penché à la lisse du bateau, je m'enchantais à regarder monter l'eau nouvelle. Elle est si pure en sa profondeur, si pure et si vivante! Même en ces lieux abrités où elle semble, en glissant, dormir, si l'on plonge le regard dans l'ombre claire du bateau, on la devine toute tressaillante au dedans. Des brins de varech passent en sa transparence, et çà et là, du côté du courant, il y a toujours des remous, des cercles d'un vert ou d'un bleu lourd, qui virent, tourbillonnent, se gonflent et s'élargissent en taches vitreuses, trahissant l'animation intérieure, la puissante poussée qui se brise en dessous à quelque roche.

Comme on voit que c'est ici l'élément, l'eau planétaire, mère de la vie, dont le sel est tonique! Rien que d'en cueillir au creux de la main (on s'étonne alors de voir trembler, incolore dans la paume, ce qui semblait teinture, pure couleur en dissolution), — rien que d'en porter quelques gouttes à ses lèvres, c'est une brusque sensation de fraîcheur amère et vivifiante. Mais en été, par les après-midi accablés, si l'on y jette son corps, comme on est tenté de le faire, en cette retraite où l'on n'est vu que des oiseaux, quel subit tressaillement de jeunesse affluente, quel retour à la source de vie où se défait le moi de souci et de fatigue, l'être personnel que les années ont développé, compliqué peu à peu!

D'un seul coup, ce moi s'est aboli. Hors du glauque, les yeux s'ouvrent éblouis : on n'est plus rien que rayonnement d'eau et de soleil, azur, ciel, fluidité, vierge et froide énergie qui participe à l'immortalité du monde. Il faut seulement se laisser porter, ne point nager, ne rien troubler, s'abandonner, avec les brins d'algues flottants, à la puissance qui soulève ici cette onde périodique de la mer. On tourne un peu la tête, on voit passer des rochers, des bruyères, de grands chênes anciens qui tendent leurs ramures gaînées de mousse au-dessus des goémons. Et si c'est plus haut, du côté des Virecourt, où la rivière encaissée précipite en se repliant deux fois sa verte et

silencieuse coulée, on n'est plus que la chose d'une force souveraine. On tournoie aux magnifiques remous lustrés ; de subites poussées vous assaillent par-dessous, vous bousculent. Fluide, irrésistible violence ! Les rives courent, le fond du ravin s'ouvre, on débouche devant une perspective nouvelle, plus fermée, plus profonde, plus inviolée, où rien n'est plus que les grands bois. Merveilleuse solitude !

J'ai souvent cherché ce qui fait le charme singulier de ces petits fiords, si fréquents aux pays celtiques (j'en ai connu de pareils dans l'autre Bretagne, au long des côtes corniques et galloises). C'est d'abord, un peu partout, le touchant accord d'un petit monde champêtre, paysan, et de l'eau immortelle que l'on a vue mouvante, librement épandue, seule surface de la planète sous le soleil. Elle peut se faire si petite, si intime, si bretonne, finir si doucement au dernier détour d'une anse ! Mais elle y porte la pulsation des Océans, et rien qu'à son lustre lourd, à sa couleur épaisse, on voit bien que c'est la mer. Les eaux venues du ciel n'ont pas cette gravité. Il y a toujours du solennel, du secret dans cette présence.

Peut-être aussi la singulière union des deux éléments, de deux mondes. Parmi les taillis, les champs, les prés familiers, où sont nos fleurs, nos plantes et nos bêtes, cette glauque profondeur chargée de la salure des eaux primitives, où naissent, évoluent comme dans un autre univers, d'autres formes de la vie.

Mystérieuses retraites de la mer, au creux du vert pays breton ! Mais leur charme est surtout de paix. Nulle part je n'en ai senti la douceur comme en ces replis de la rivière. Tout à l'heure, dans une baie, nous longions une petite plage sous des prairies dont le soleil illumine la pente. Il y avait des groupes d'arbres admirables : c'était comme un parc abandonné. Des bestiaux venus du pâtis s'espaçaient sur la grève. Lentement les sages bêtes s'en allaient toutes seules vers la pointe, en route vers quelque invisible ferme, au long de cette plage qu'elles suivent tous les jours. L'une d'elles, de robe dorée, a posé sa tête sur la barrière ouverte, et s'est mise à mugir nostalgiquement au paysage. Ces bestiaux étaient là les seuls vivants : un paisible troupeau primitif, qui s'allonge sur les galets. Bel accord de leur procession et des longues lignes de forêts, de grèves, de prés dont l'herbe mollement s'éclaire.

Toujours ce sentiment d'un monde à part, hors des mouvements humains, où le flux des durées ne passe plus. A mesure qu'on s'éloigne davantage de l'estuaire, on dirait que l'on s'enfonce davantage dans le passé, que l'on remonte peu à peu dans les siècles antérieurs. Tout à l'heure, les grands parcs romantiques; maintenant, les tranquilles domaines, les belles ordonnances où semblent persister les temps de Louis XV et de Louis XIV. Plus haut, la lande en fleur, tendue sur le roc éternel, et puis une rangée de petits hêtres qui semblent là depuis toujours. Et par derrière, la chapelle et le doué sans âge...

Passent les hêtres, passe la côte de landes. Nous continuons de monter, pour aller avec le flot jusqu'à la ville, à quatre lieues et demie de l'estuaire. Déjà le premier repli des Virecourt, si étroit, où la rivière s'encaisse et semble finir. Il s'ouvre, et je reconnais le grand chêne, principal habitant du lieu, qui, tout au bord de l'eau, mire la gerbe éployée de ses magnifiques branches. Comme il règne! Serait-ce quelque prince d'autrefois, magiquement mué en arbre, condamné à rester là pour des siècles, dans ce creux si secret du fiord? Il a l'air un peu fée...

Il l'était bien davantage, par ce soir de l'été naissant où, passant là, je m'arrêtai soudain de ramer, à la vue de trois flammes rouges montant de la terre vers sa jeune verdure : simplement des bouquets de rhododendrons dont le vent avait dû voler la graine à quelque parc de la rivière, — mais, dans ce lieu sauvage, une bien étonnante apparition. C'était par un de ces blancs, interminables crépuscules de juin dont la clarté, vers neuf heures du soir, ne paraît plus devoir passer, et qui n'appartiennent pas au cours ordinaire du temps. Et c'était aussi l'instant presque solennel de la marée haute, quand sous les arbres, les socles de goémon ont disparu, et que les eaux, dans leur plénitude, s'élargissent en lignes claires, tremblantes, comme les fils d'une harpe immense, jusqu'au pied des grandes corbeilles successives.

Nous étions restés là, immobiles comme les choses, comme l'instant même; je regardais les trois splendeurs rouges apparues dans cette retraite, et qui semblaient des signes (leurs trois images reflétées par en bas), quand je pris conscience d'une sorcellerie nouvelle de la rivière. D'étranges, inexplicables sono-

rités erraient autour de nous : des notes grêles, plaintives, prolongées, comme de délicats oliphants invisiblement promenés dans l'espace. Cela gémissait faiblement, et l'on eût dit assez loin, à droite, à gauche, en avant, en arrière ; et cela revenait toujours. Des sons fantômes, des appels d'esprits flottant dans le mystérieux soir pâle...

Le marin ne put rien m'expliquer. Mais je sus plus tard que dans certaines fermes du pays, on conserve encore des trompes, des cornes de vaches, où le rite est de souffler en allumant le feu de la Saint-Jean, et où les enfants soufflent encore deux ou trois jours après la fête.

Tout semblait enchanté, ce soir-là, dans ce creux caché de la Rivière. Je me rappelle la subite et muette apparition, au détour invisible du ravin, d'un grand dundee, voiles ouvertes, — tout blanc. Un prodigieux insecte surgissant d'une muraille de feuillage...

***

Ce matin aussi, au tournant d'un Virecourt, nous voyons surgir un grand bateau, — bien réel et prosaïque celui-là, mais dont la soudaine présence, en ce lieu profond, n'est pas moins surprenante. C'est un peu plus haut, dans un de ces replis, où la mer s'insinue comme un gave dans une gorge, mais le vert qui s'y délaie, sous les deux rampes de verdure, est autre : vert épais, où les hêtres, fougères, ajoncs, versent leurs reflets, — du gris, du bronze, de l'or, — que le vent, par ici, recommence à rompre.

En silence, derrière nous, un noir sardinier est apparu ; aux ailes tannées de brun, Corentin le reconnaît . le *Refuge du Prolétaire*, de Douarnenez. Qu'est-ce qu'il vient faire, ce révolté, dans la paix de nos bois ? Il file mieux que nous, mais un instant nous courons bord à bord. Dans le ravin qui sentait les pins et la feuille morte, il apporte son effluve à lui : une odeur de goudron, de saumure, de misère. Quatre gars sont assis sur les bancs : sérieuses têtes d'ouvriers de la mer. Il paraît que ça vente dur, et que ça mouille dehors : leurs voiles sont encore raidies de sel. Ils portent leurs cirés, que le temps a flétris, foncés du même ton que leur voilure. Couleur triste, qui parle de vie rude, de lutte obscure, héréditaire, quotidienne contre l'élément.

Corentin les hèle en breton. Le patron se lève et crache avant de nous répondre. Il a une tranquille, patiente figure. Ils viennent du Croisic, où ils ont vendu leur poisson. Hier, vingt mille sardines. Ils ont interrompu leur campagne de pêche pour monter jusqu'à Quimper, d'où ils comptent gagner, par la route, Douarnenez, où une noce les attend : la fille du patron va se marier dans trois jours à l'église de Ploaré.

Ya, amzer fall war meas. — « Oui, du mauvais temps, dehors. » Après quinze jours de mer et de dur travail, qu'il doit être bon de s'enfoncer ainsi, avec le flot, dans le calme pays de Cornouaille !

Un promontoire commence à les éclipser. Ils s'en vont entre les bois de légende, qui doivent les faire rêver des ombrages de chez eux, des grands Plomarc'h où ceux de Ploaré viennent s'asseoir en regardant le port, sous le beau clocher qui va sonner à ceux-ci leur fête.

André Chevrillon.

(A suivre.)

CHATEAUBRIAND
ET SON MINISTRE DES FINANCES

D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

« *Je sème l'or...* »
Ancienne devise des Chateaubriand.
« *La triste nécessité qui m'a toujours tenu le pied sur la gorge...* »
Avant-propos des *Mémoires d'Outre-Tombe.*

Chateaubriand a dédaigné beaucoup de choses au monde ; on peut même dire qu'il a dédaigné toutes choses de ce monde, mais aucune d'un dédain plus entier, plus fondamental et plus net que cette forme de la fortune qu'on appelle communément la richesse ou l'argent. Ce sentiment, chez lui, n'a rien de théorique ni de convenu : c'est un dédain après misère faite, et professé en connaissance de cause. L'homme qui écrit les *Mémoires d'Outre-Tombe* a éprouvé les extrêmes de l'opulence et du dénuement : à Londres, en 1793, il a vécu cinq jours dans un grenier, avec les miettes d'un pain de deux sous, en mâchant de l'herbe et du papier ; à Londres, en 1822, comme ambassadeur du roi de France, il a jeté l'or aux yeux éblouis de la « gentry : » le jour qu'il meurt, après avoir achevé de vieillir dans une claustration à demi monacale, il ne possède guère, en plus de son tombeau, qu'un lit de fer et, dans une caisse en bois blanc à la serrure rouillée, le trésor déjà dilapidé de ses *Mémoires.* Un tel homme, quand il parle de la richesse, utilise une expérience qu'on ne saurait accuser d'être incomplète ; par une particulière complaisance du destin, c'est un homme informé.

Or, la plupart du temps, le dédain que Chateaubriand

exprime à l'argent ressemble, à s'y méprendre, à celui d'un gentilhomme du dix-huitième siècle, inépuisablement renté. L'argent, cela compte peut-être; mais est-ce que cela se compte? Cela se gaspille plaisamment, aux jours d'abondance; et cela peut procurer quelques embarras, en des périodes de disette. Mais fi des embarras! Plaie d'argent n'est jamais mortelle. La sagesse des nations l'affirme; et le sourire de M. de Chateaubriand le confirme. « Je suis, écrit-il, un vrai panier percé. » S'il parle de ses « vieilles dettes, » il ajoute : « vieilles, car j'en ai qui ont de la barbe, tellement elles sont âgées. » Il se fait gentiment gloire de sa prodigalité ; il rapporte à ce sujet un bout de dialogue tout à fait caractéristique, entre lui et le roi Charles X exilé. Comme il accomplissait, à Prague, cette « dernière ambassade » qui intrigua si fort les contemporains, il s'entendit offrir par le vieux prince un « supplément » pour ses frais, et une pension. Il refusa :

« Je suis gueux comme un rat, dit-il... Quand je passe par une ville, je m'informe d'abord s'il y a un hôpital; s'il y en a un, je dors sur les deux oreilles : *le vivre et le couvert, en faut-il davantage?*

— Oh! ça ne finira pas comme ça. Combien, Chateaubriand, vous faudrait-il pour être riche?

— Sire, vous y perdriez votre temps; vous me donneriez quatre millions ce matin, que je n'aurais pas un patard ce soir ! » (1).

Forfanterie? Mais plusieurs actes de désintéressement dont il omit de se vanter prouvent que son esprit fut toujours dans une indépendance, presque dans une indifférence entière à l'égard de l'argent, quand cet argent ne lui était pas immédiatement nécessaire. En un instant, il s'engageait pour des années; en un instant, il se dépouillait de ce que des années lui avaient apporté... Lui-même le conte en badinant.

On n'en saurait donc douter : il nous a voulu persuader que l'argent ne lui était pas grand chose : il s'est peint, dans la détresse comme dans le luxe, plein à la fois de superbe et de magnificence; mieux que stoïcien : gentilhomme. Il s'est servi, quand et comme il l'a pu, du « vil instrument; » il ne s'y est laissé jamais asservir. Voilà, certes, une admirable attitude. Et combien simple en même temps!

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, tome VI, p. 89 (édit. Biré.)

Cette simplicité, précisément, incline l'esprit à la défiance. Rien, d'ordinaire, n'est aussi simple de ce qui concerne Chateaubriand. La seule lecture des *Mémoires* laisse entrevoir que ses intérêts matériels ont procuré au grand homme plus de soucis ou d'inquiétudes qu'il ne consentit à l'avouer.

Par endroits, une plainte émouvante lui échappe, ou un cri de rage; il avoue, malgré soi, les chagrins qui le pressent dans les moments où il écrit. « Je suis harcelé, gémit-il, par une nuée de créanciers... » Et en 1831, dénué non seulement de toute charge, mais de toute possibilité d'ambition, et même de toute espérance, ramené par la rigueur du sort, lui l'écrivain le plus célèbre de l'Europe, au dénuement laborieux de sa jeunesse, c'est dans un véritable poème lyrique qu'il invective contre l'argent, en une longue page à laquelle il ne semble point que les critiques aient encore accordé l'attention qu'elle mérite :

« Oh! argent que j'ai tant méprisé et que je ne puis aimer, quoi que je fasse, je suis forcé d'avouer pourtant ton mérite : source de la liberté, tu arranges mille choses dans notre existence où tout est difficile sans toi. Excepté la gloire, que ne peux-tu pas procurer? Avec toi on est beau, jeune, adoré; on a considération, honneurs, qualités, vertus. Vous me direz qu'avec de l'argent on n'a que l'apparence de tout cela; qu'importe, si je crois vrai ce qui est faux? trompez-moi bien et je vous tiens quitte du reste; la vie est-elle autre chose qu'un mensonge? Quand on n'a point d'argent, on est dans la dépendance de toutes choses et de tout le monde. Deux créatures qui ne se conviennent pas pourraient aller chacune de son côté : eh bien! faute de quelques pistoles, il faut qu'elles restent là en face l'une de l'autre à se bouder, à se maugréer, à s'aigrir l'humeur, à s'avaler la langue d'ennui, à se manger l'âme et le blanc des yeux, à se faire, en enrageant, le sacrifice mutuel de leurs goûts, de leurs penchants, de leurs façons naturelles de vivre : la misère les serre l'une contre l'autre et, dans ces liens de gueux, au lieu de s'embrasser, elles se mordent, mais non pas comme Flora mordait Pompée. Sans argent, nul moyen de fuite; on ne peut aller chercher un autre soleil et, avec une âme fière, on porte incessamment des chaînes (1). »

(1) *Mémoires d'O. T.*, tome V, p. 443 et 444.

Il n'est pas étonnant qu'exilé volontairement « aux Pâquis, près Genève, » poursuivi à la fois par les aboiements de ses créanciers et par la mauvaise humeur de sa femme, Chateaubriand, le 15 septembre 1831, ait, dans une exaspération de son désespoir, « exaré, » comme il dit quelque part, cette violente récrimination ; mais il est surprenant, quand on y songe, qu'il ne l'ait point extirpée, après coup, de ses *Mémoires*. Que d'aveux et que d'indications elle contient ! Sainte-Beuve venait-il de la lire le jour qu'il affirmait : « *Les finances de Chateaubriand seraient un chapitre à écrire de son histoire ?* »

Un chapitre, à la vérité, n'y suffirait pas ; c'est un volume qu'il faudrait pour conter par le menu comment, depuis sa rentrée d'exil jusqu'à son dernier soupir, le pauvre grand homme n'a cessé d'être un grand homme pauvre... Un pareil travail exigerait le patient assemblage de documents dont la plupart ont, vraisemblablement, disparu... Il permettrait de suivre Chateaubriand à travers les multiples ennuis qui accompagnèrent la conception de ses grandes œuvres littéraires ou politiques, et qui, parfois, même, l'inspirèrent. Une leçon d'énergie ressortirait de ce spectacle inattendu ; car les menaces, les malveillances ou les taquineries du destin ne servirent jamais que d'aiguillon à l'homme d'État, comme à l'écrivain : précipité, il rebondissait plus haut. On admirerait ; mais en même temps l'on éprouverait quelque tristesse ; et puis l'on sourirait souvent...

Il arrive, en effet, qu'aperçus de loin les ennuis pécuniaires d'un Chateaubriand se rapetissent sans le diminuer ; et ils sont pour lui l'occasion d'engager des parties inattendues où collaborent ceux qui l'entourent, — ceux qui l'entourent, et, particulièrement, sa femme.

Autant il est magnificent, autant Mme de Chateaubriand a le goût de l'ordre ménager et de la tranquillité domestique ; elle ne se leurre point de mirages ; elle hait les chimères ; une âme bourgeoise habite en cette légitimiste. Parce qu'elle connaît trop son fastueux mari, elle est agitée de mille craintes qu'il doit prévenir, assoupir, tromper ; d'où toute une diplomatie conjugale qui n'évite ni les éclats, ni les passagères ruptures...

Voici, justement, un paquet de lettres écrites par Chateaubriand et par sa femme : elles permettent d'entrevoir quelques

scènes de cette comédie parfois dramatique, mais toujours extrêmement vivante (1)...

I. — LE SOUVENIR DE PAULINE DE BEAUMONT

Elles sont adressées au « ministre des Finances » du grand homme.

Il avait décerné ce titre, — lourd, hélas! à porter, — à un honnête vieillard dont les traits ne se laissaient guère distinguer jusqu'alors dans la petite troupe de ses familiers. Celui-ci ne suivait pas M. de Chateaubriand dans ses ambassades comme le souriant, dévoué et un peu narquois Hyacinthe Pilorge; mais il venait chez lui, à Paris, presque tous les soirs; quand le « patron » était absent, il tenait une compagnie patiente à Mme de Chateaubriand qui, à son tour, l'avait nommé « premier gentilhomme de sa chambre. » Mais, hors de la présence de sa suzeraine, il avait avec M. de Chateaubriand des conversations plus austères où retentissaient des chiffres, et des noms de créanciers ; il visitait ceux-ci et vérifiait ceux-là ; il passait chez les banquiers pour encaisser des lettres de change ou renouveler des billets à ordre; il écrivait des lettres soignées qui ressemblaient à des rapports; il était ponctuel, discret, zélé, cérémonieux, plein de longues manières et de longues phrases, facilement ombrageux avec cela, et prompt aux susceptibilités des timides qui connaissent leur valeur, — le tout pendant quinze ans comptés... Ce secrétaire sans pareil ne méritait-il point que son nom émergeât un peu de la pénombre?...

Il s'appelait M. Le Moine. Ce n'est point le hasard qui l'avait amené à Chateaubriand; entre eux, une ombre chère s'était entremise, et il semble qu'elle ne cessa jamais de flotter, transparente, entre leurs regards. Avant de devenir l'homme de confiance de Chateaubriand, M. Le Moine avait été celui de

(1) Les lettres de M. et de Mme de Chateaubriand à M. Le Moine m'ont été communiquées, pendant l'été de 1913, par les arrière-petits enfants de celui-ci, M. et Mme Paul Petit, qui m'ont autorisé à en prendre une copie, et à la publier en tout ou en partie. M. et Mme Petit sont décédés pendant la guerre : leur fils, qui fut mon élève, est mort, jeune officier, pour la France. Les originaux des lettres appartiennent aujourd'hui à leurs deux filles, Mme la comtesse Urvoy de Portzamparc et Mme de Morin. Je les prie d'agréer ici, avec les remerciements que je leur dois, ceux que j'aurais été heureux d'exprimer à leurs parents... Une petite partie des lettres a déjà été utilisée dans une étude sur les *Orageuses vacances de M. de Chateaubriand*, parue en 1920 dans la *Minerve Française*.

Pauline de Beaumont, et, antérieurement, le secrétaire du père de celle-ci, M. de Montmorin, ministre de Louis XVI, jusqu'en 1792. Pendant que Pauline s'ensevelissait dans le Senonais et la Bourgogne pour laisser passer la Terreur, il paraît avoir veillé discrètement sur le peu de bien qui restait à la jeune femme; c'est chez lui qu'en 1802 elle avait déposé son testament...

1802... Printemps tout bruissant de cantiques et de cloches; Chateaubriand vient d'être projeté dans la gloire définitive; il n'y a pas un mois que le *Génie du Christianisme* a commencé d'étinceler aux vitrines; Pauline de Beaumont, la tendre femme qui, tout l'été précédent, dans la « solitude riante » de Savigny, a enveloppé d'un même amour le chef-d'œuvre et son auteur, la trop tendre femme qui a pris pour devise : *Un souffle m'agite*... défaillante en plein bonheur, se sent touchée d'un funèbre pressentiment; le 5 mai, dans cet appartement de la rue Neuve-du-Luxembourg où vient chaque jour l'ensorceleur à qui elle craint d'être à charge désormais que le voilà célèbre, elle se représente sa mort; elle fixe ses volontés et, sans en rien dire à personne de « la plus charmante société qui soit, » elle les porte à l'homme dévoué qu'elle commet au soin de les accomplir...

Puis, elle continue de vivre, en aimant tour à tour et en maudissant la vie, en montrant à la fois cette frayeur et cet appétit de mourir dont Joubert la réprimandait; presque chaque jour, elle subit le prestige de « l'enchanteur » à cause de qui seulement elle désire encore ne point mourir trop vite, presque chaque soir, elle exerce, enchanteresse elle-même, un prestige d'amitié sur le cercle d'hommes distingués, tous un tantinet amoureux d'elle, qui se réunissent autour de son lent et mélancolique sourire...

Mais au printemps de 1803, qui devait être son dernier printemps, quelle lassitude, soudain, l'accable, ou quel pressentiment?... Sa santé fléchit encore : a-t-elle appris que, depuis deux ou trois mois, celui de qui elle tire toute sa raison de vivre, a commencé, dans le secret, de dispenser ses sortilèges à une autre asservie? qu'à Delphine de Custine il écrit : « L'idée de vous quitter me tue... » et : « Je ne vis plus que dans l'espérance de vous revoir?... » Ou bien, son âme trop lourde, brusquement affaissée, opprime-t-elle la fragilité de son corps?... Jusqu'ici dolente, la voilà malade, sérieusement malade, et

elle écrit dans ses notes, dont Chateaubriand a disposé la funèbre guirlande au long d'une page de ses *Mémoires :* « Depuis plusieurs années, ma santé dépérit d'une manière sensible. Des symptômes que je croyais le signal du départ sont survenus sans que je sois encore prête à partir. Les illusions redoublent avec les progrès de la maladie... »

Les illusions?... Oui; car Chateaubriand va partir pour Rome où il a été nommé secrétaire d'ambassade : l' « hirondelle » doit voler à ses côtés jusque là-bas; pour le voyage, pour le séjour sous le beau climat, il faut être forte... Pauline de Beaumont n'a pas le droit d'être malade : elle se résigne à se soigner : «... Déjà je me laisse aller à faire des remèdes aussi ennuyeux qu'insignifiants... » Après quoi, elle ira faire ce que nous appelons « une saison » aux sources du Mont-Dore, pendant que Chateaubriand, à Rome, s'installera...

De sa chambre où elle est encore retenue par la toux, en ce début de floréal de l'an XI, — aux abords de mai, — l'impatiente hirondelle prépare son dernier vol vers le soleil, vers l'amour, vers la mort. Que de dispositions à prendre!... Elle appelle donc le dépositaire de son testament :

Ce samedi matin (1).

« Si M. Le Moine pouvait me faire le plaisir de passer chez moi demain dans la matinée, il me ferait grand plaisir; s'il ne peut pas demain, qu'il soit assez bon pour me faire dire quel jour. Je lui fais mille compliments.

MONTMORIN-BEAUMONT (2). »

Quelques jours plus tard, — contrevenant aux ordres du médecin et aux désirs de sa famille, — elle a risqué, l'imprudente, sa première sortie; où elle s'est rendue, est-il téméraire de le conjecturer? N'était-ce point alors les derniers jours que Chateaubriand passait à Paris?... Or, juste pendant l'heure de cette absence, chargé d'une commission, M. Le Moine est venu chez elle :

« Je vous supplie, monsieur, s'il en est encore temps, de ne pas dire à ma tante que j'étais sortie lorsque vous avez eu la bonté

(1) Le cachet postal donne la date : *10 floréal an XI.*

(2) Inédit. Suscription : *Au Citoyen Le Moine, rue Grenelle, faubourg Saint-Germain, n° 22, à Paris.*

de passer chez moi ; mais de lui dire au contraire que j'ai un rhume affreux qui ne me permet pas de sortir : vous vous éloignerez peu de la vérité : aujourd'hui, pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai quitté ma chambre et je m'en trouve assez mal. Je dois même y être retenue par des drogues que je me suis enfin déterminée à prendre. Si vous aviez déjà rendu compte à ma tante de la commission dont elle vous avait chargé, soyez assez bon, monsieur, pour me le faire savoir ; alors je lui écrirai. J'ai bien du regret de n'avoir pas eu le plaisir de vous voir. Je vous prie, monsieur, de recevoir l'assurance de mon ancien attachement.

M. B. (1). »

Ce même jour (2), 21 floréal, elle était particulièrement triste ; elle écrivait dans ses notes, au retour, sans doute, de sa périlleuse première sortie : «... Ma vie passée a été une suite de malheurs, ma vie actuelle est pleine d'agitations et de troubles ; le repos de l'âme m'a fuie pour jamais. Ma mort serait un chagrin momentané pour quelques-uns, un bien pour d'autres, et pour moi le plus grand des biens. Le 21 floréal, 10 mai, anniversaire de la mort de ma mère et de mon père :

Je péris la dernière et la plus misérable !... »

Avant de partir, elle songe au sort de ses amis, et particulièrement à celui de M. Le Moine : il n'était pas riche ; il désirait utiliser ses connaissances de comptable dans l'administration financière que le premier Consul achevait, cette année-là, de réorganiser solidement... M. Mollien était l'un des réorganisateurs ; Mme de Beaumont connaissait un ami de M. Mollien, un homme qui avait fréquenté autrefois le salon du ministre Montmorin et qui, spécialiste lui-même des choses de la finance, était en train de se pousser dans l'administration nouvelle ; elle lui écrivit pour lui demander de faire nommer M. Le Moine comptable à la Caisse d'amortissement. Or cet homme s'appelait l'abbé Louis... Et il semble bien qu'en lui écrivant, c'est une grande marque d'attachement que Mme de Beaumont a donnée à M. Le Moine...

Car, en 1792, un bruit avait couru les salons parisiens, bruit

(1) Inédit.
(2) Indiqué par le cachet postal ; la lettre elle-même n'est point datée.

vrai ou faux, potin pareil à mille potins qui éclosent tous les jours sur les lèvres des oisifs : la jeune Mme de Beaumont aurait eu des complaisances pour « l'aimable abbé Louis (1)... » Aimable en effet, il l'était alors; abbé de ministère et de cour, petit abbé, pourvu seulement des petits ordres, et qui avait officié comme diacre aux côtés de Talleyrand, au fameux autel de la fête de la Fédération... Lui et Mme de Beaumont? Qu'en sait-on? Rien, si ce n'est qu'il y eut potin, que la *Correspondance secrète* l'enregistra, — et, au surplus, que Chateaubriand a toujours jugé l'abbé Louis, devenu baron, et grand financier de Louis XVIII, avec une dureté qu'expliquerait peut-être quelque motif d'animosité secrète, — bref, une jalousie rétrospective.

Le destin, au surplus, paraît s'être entremis pour empêcher que Pauline de Beaumont ait revu l'abbé Louis en ces derniers mois de son existence. Elle avait quitté Paris, lorsqu'il se présenta chez elle pour répondre à la demande qu'elle lui avait fait tenir; il se contenta donc de déposer, rue Neuve-du-Luxembourg, cette lettre destinée à rejoindre la voyageuse. Que prouve-t-elle? Les « amateurs d'âmes » décideront. Mais sans doute M. Le Moine, aux mains de qui elle vint, comme on va le voir, se donna-t-il toujours de garde de la communiquer à Chateaubriand :

20 thermidor an XI.

« Je regrette fort, madame, de n'avoir pas reçu votre lettre assez tôt pour aller vous assurer, avant votre départ, du plaisir que j'aurais à vous donner des preuves de mon zèle.

« Je ferai pour M. Le Moine tout ce que je saurai, vous en êtes bien sûre. J'en ai déjà parlé à M. Mollien. Quoiqu'il soit fort de mes amis, je ne puis vous répondre de lui inspirer tout l'intérêt que je prendrai toujours à ceux dont M. votre père et vous auront eu à se louer : mais je vous répond (*sic*) du moins de n'y rien négliger.

« En attendant l'époque d'un mouvement avantageux à la Caisse d'amortissement, je mènerai M. Le Moine à M. Mollien pour (le) lui recommander d'avance, et au moment opportun je renouvellerai avec instance mes sollicitations.

« Personne ne sera plus heureux que moi de vous voir rappor-

(1) Voir le livre de M. André Beaunier : *Trois Amies de Chateaubriand*, pp. 36-37.

ter de la santé de votre voyage au Mont-Dore. L'impression que vous faites ne s'efface plus. On est plus à vous, — alors même qu'on en est tenu éloigné par des circonstances bizarres ou impérieuses, — qu'on n'appartient aux gens à côté desquels on se trouve jeté. Mais quoique vous conserviez vos droits sur tous ceux qui vous ont connue, j'espère que vous voudrez bien distinguer mon dévouement. Pour moi, je regretterai toujours le temps où j'étais assez heureux pour vous voir plus souvent. Vous me puniriez trop si vous ne me laissiez pas espérer quelque part dans votre souvenir. Il me semble que je mériterai toujours d'y en conserver une. Agréez donc l'hommage respectueux de

LOUIS. »

Lettre charmante; lettre ambiguë dont on ne peut tirer l'éclaircissement définitif d'un petit mystère sentimental. Elle n'arriva point, hélas! sous les yeux qui l'auraient dû lire. En haut du premier feuillet, M. Le Moine inscrivit : « Cette lettre n'est pas parvenue à Mme de Beaumont. Elle a été renvoyée de Clermont-Ferrand après la fatale catastrophe. »

Clermont d'Auvergne fut, en effet, la dernière étape de la voyageuse en terre de France avant qu'elle franchît les Alpes. Fatiguée du Mont-Dore où elle n'avait trouvé que beaucoup de tristesse et peu de santé, elle s'y attardait pour préparer son passage en Italie; et cette lettre à M. Le Moine la montre en train de prendre et de provoquer les dispositions nécessaires à ce long déplacement:

Ce 29 août (1).

« Vous m'avez tellement habituée à compter sur votre obligeance, monsieur, que je ne crains pas de vous rabâcher de ce qui m'intéresse. Si j'étais sûre que Saint-Germain (2) vous eût remis la lettre que je vous ai écrite, je me bornerais à un petit mot; mais comme je n'ai pas entendu parler de lui depuis un mois, que j'ignore s'il est mort, malade ou endormi, je suis

(1) Inédit.

(2) De son vrai nom Germain Couhaillon. Lui et sa femme étaient les domestiques de Mme de Beaumont. Il était depuis trente-huit ans dans la maison des Montmorin. Sa femme avait accompagné Mme de Beaumont, et il était question que leur fille Cécile les rejoignît à Lyon. — « Mme Saint-Germain, vieille femme de chambre espagnole, qui la servait avec une affection digne d'une aussi bonne maîtresse. » *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 374.

obligée de vous redire un mot du sujet de ma première lettre. Je me plaignais à vous du silence de M. Louis qui n'a pas daigné me répondre : je vous demandais de me vendre mes obligations, et de me faire trouver à Lyon une lettre de change de cent louis, de confier le surplus des cent louis, s'il existe, à Cécile, en demandant cependant à son père de payer autant qu'il le pourra les frais de route de sa fille avec l'argent qu'a dû lui remettre M. Bourgeois, afin qu'il m'en reste le plus possible à moi. Je vous demandais encore que cette lettre de change fût payable du 10 au 15 septembre, le 15 au plus tard : j'y serai, morte ou vive, à cette époque ; et je vous prie, monsieur, de bien expliquer à Saint-Germain qu'il faut que très certainement ma malle et sa fille (s'il n'y a rien de changé à son projet de me l'envoyer) se trouvent à Lyon le 4 (1). Il y a plusieurs diligences ; ainsi, en s'y prenant d'avance, il est possible de trouver le calcul juste.

« Mille pardons, monsieur, de ces sots détails, et de toute la peine que je vous donne : si Saint-Germain n'eût pas gardé un silence si obstiné, je ne vous eusse importuné qu'une fois. — Recevez l'assurance de ma reconnaissance et de mon attachement.

« Le 15 septembre répond au 28 fructidor (2). »

Un peu plus de deux mois encore ; et Pauline de Beaumont meurt à Rome, désespérée et ravie, entre les bras de Chateaubriand. Elle avait tellement prévu cette mort qu'en quittant Paris, elle avait emporté une copie olographe de son testament. Cette copie, le samedi 5 novembre 1803, lendemain de sa mort, fut découverte et déchiffrée par les exécuteurs testamentaires qu'on avait provisoirement désignés...

Tous ces détails, Chateaubriand les avait donnés dans la simple et pathétique relation des derniers jours et des obsèques de son amie, qu'il écrivit au beau-frère de celle-ci, M. de La Luzerne, le mardi 8 novembre ; mais, par une discrétion natu-

(1) Le 4 septembre est le jour même où cette lettre parvint à M. Le Moine. Les bagages ne furent donc point au rendez-vous indiqué à Lyon. Deux malles confiées directement, de Paris, aux Messageries, arrivèrent à Rome seulement le soir du 4 novembre, trois heures après la mort de Mme de Beaumont. Quant à la fille des Saint-Germain, elle renonça au projet de voyage d'abord formé pour elle.

(2) Inédit. Lettre non signée.

relle, il les avait enlevés des copies diverses de cette relation qu'il fit adresser à presque tous les familiers de la défunte (1); l'exemplaire de M. Le Moine, calligraphié par la main d'un « écrivain » expert, et qui est peut-être celui même de M. de La Luzerne, les a seuls conservés :

«... J'aurais pu donner des ordres pour arranger ici les affaires de Mme de Beaumont. J'avais tous les pouvoirs civils nécessaires en l'absence de l'ambassadeur, mais n'ayant pas l'honneur d'être connu de votre famille, et ayant été l'ami de votre belle-sœur, je crus qu'il était plus convenable d'attendre l'arrivée du cardinal (2). Il arriva le samedi 5 du courant, quelques heures avant la levée du corps. Il nomma sur-le-champ deux commissaires, MM. les abbés Lucotte et Bonnevie, pour prendre connaissance des affaires de Mme de Beaumont. Ils se transportèrent aussitôt à son domicile (3), et commencèrent leurs recherches. Ils trouvèrent, dans un secrétaire, une lettre de notre amie, cachetée et adressée à Mme Saint-Germain : ils l'ouvrirent, et lurent sur une seconde enveloppe que le paquet scellé de trois sceaux était un testament, et que le testament devait être ouvert par Mme Saint-Germain en présence de deux témoins. Mme Saint-Germain ouvrit en conséquence le paquet devant les deux commissaires : il se trouva que c'était une copie du testament original qui doit exister à Paris chez M. Lemoine. Cette copie est de la main même de Mme de Beaumont. Elle est datée du 5 mai 1802.

« Ce testament ne dispose que de quelques meubles et effets; vous en êtes nommé exécuteur. Votre belle-sœur vous laisse 2000 écus et presque tous les meubles. Mme Saint-Germain doit avoir : fr. 10 000, avec toute sa garde-robe, à l'exception d'un schall bleu de cachemire, et d'une montre d'argent qui doit être donnée à Mme Hocquart, née Bousso (4).

« M. Joubert aura le bois d'une bibliothèque en acajou, un

(1) C'est l'une de ces copies que M. l'abbé Pailhès a publiée, et qui se trouve reproduite dans la *Correspondance générale* de Chateaubriand, réunie par M. Louis Thomas (Ed. Champion éditeur) t. I, pp. 131-139.

(2) Le cardinal Fesch, ambassadeur auprès du Saint-Siège, et chef hiérarchique de Chateaubriand.

(3) Ici commence le texte inédit.

(4) Erreur évidente du copiste qui a transcrit la lettre : Mme Hocquart était née Pourrat; elle était la sœur de Mme Lecoulteux, la Fanny d'André Chénier; et elle avait été « fort aimée du frère de Mme de Beaumont, lequel s'occupa de la dame de ses pensées jusque sur l'échafaud, » en baisant un ruban bleu qui lui venait d'elle. — *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 264.

secrétaire avec la porcelaine qui se trouvera dessus; M. Julien une écuelle fond d'or en arabesques, et moi tous ses livres. Les deux malles, qui étaient chargées aux Messageries, et qui n'étaient pas encore à Rome quand je vous écrivis ma première lettre, sont arrivées trois heures après la mort de Mme de Beaumont; elles ont été remises aux commissaires. L'inventaire général sera dressé, et Mme Saint-Germain qu'on fera partir samedi prochain vous rapportera le tout en France.

« Quant à l'argent, on n'a trouvé qu'environ 1900 francs. Ces 1900 fr. ne suffiront pas aux frais du médecin, des funérailles, du logement, du cuisinier, du retour de la femme de chambre, et surtout des meubles qu'il faudra brûler (1), et dont je me suis rendu caution avec M. Bertin. Le préjugé est si fort que personne ne veut acheter mes deux voitures (2) parce qu'elles ont servi deux ou trois fois à votre malheureuse belle-sœur... Je vous prie de m'envoyer sur-le-champ l'extrait baptistaire de Mme de Beaumont, ceux de son frère, de sa mère, enfin la date précise de la mort de tous les membres de la famille de M. le comte de Montmorin... »

Argent! fatal argent! pourquoi mêle-t-il son vulgaire souci aux plus profondes douleurs? Le même soir, 8 novembre, de la même plume dont il vient de tracer la relation touchante où Joubert admirera son cœur « de bon garçon, » Chateaubriand fait, entre deux soupirs, cette confidence au seul et discret Fontanes : « Mon amie... est morte avec le regret de ne m'avoir pas donné toute sa fortune, mais elle a été surprise par la mort; et vous croyez bien que je n'étais pas homme à songer à la fortune et à troubler les derniers moments d'une amie expirante (3)... »

Il n'était point homme, certes, à provoquer un legs; mais il était homme à se donner à lui-même (pour consoler sa peine ou pour la redoubler, qui sait?) le spectacle de la magnificence

(1) Parce que Mme de Beaumont était morte d' « *étisie*, » c'est-à-dire d'une maladie de poitrine, considérée comme contagieuse.

(2) Il réussit cependant à en vendre une. Voir sa lettre du 20 décembre à Guéneau de Mussy. *Correspondance générale*, I, p. 151.

(3) *Correspondance générale*, I, p. 141. — Cette nuance de sentiments n'a pas échappé à la malignité clairvoyante de Sainte-Beuve qui fut le premier à lire la lettre de Chateaubriand dans les papiers de Fontanes, et à en publier ce fragment. Voir *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, note à la p. 214.

de son deuil ; à élaborer aussitôt le plan d'un monument de marbre qui devait conserver, et qui conserve en effet, dans l'église Saint-Louis des Français, l'effigie de la défunte et celles de ses proches ; à admirer le faste de ce monument, et à gémir, presque, en même temps, de ce qu'il lui coûte « environ 9000 francs ; » mais au reste à vendre « tout ce qu'il a pour en payer une partie... » Et homme aussi, à prendre la jaunisse, de chagrin, à vouloir planter là Rome, la diplomatie, la littérature, le présent et l'avenir, à se réfugier dans le passé en traçant les premières lignes des « Mémoires de sa vie, » puis, quelques jours plus tard, à intriguer un peu, sans en avoir l'air, pour obtenir une place plus fructueuse et plus considérée, à courir jusqu'à Naples pour secouer son deuil au soleil, et à écrire les pages superbes de la *Lettre à Fontanes sur la Campagne romaine*... Quel homme !

C'est en ces jours-là, vers la mi-décembre, qu'il reçut à Rome la première lettre de M. Le Moine.. Le confident de Pauline de Beaumont ne détenait pas seulement le testament original de l'amie morte; il gardait ses papiers intimes, et particulièrement les lettres de Chateaubriand, et celles de Lucile, malade déjà, errante entre la Bretagne et Paris, « fleur flottant sur l'abîme (1) » qui, avant douze mois, l'allait engloutir à son tour : fragments de confession, pages d'ardeur et de songe, les suprêmes pudeurs, l'amour et l'amitié suprêmes de la disparue. Le détenteur de ce trésor demandait les instructions de celui que la mort en faisait le légitime possesseur. Chateaubriand lui répondit le 21 décembre, — 23 frimaire an XII, — le même jour où il venait d'apprendre par Fontanes l'imminence de sa nomination comme « chargé d'affaires de la République française près la République du Valais. »

« Je suis très touché, monsieur, de la loyauté de votre procédé envers moi dans une circonstance si triste; cela prouve combien la femme adorable que nous pleurons savait bien choisir ses amis. Je laisserai donc entre vos mains, monsieur, le dépôt qu'elle vous a confié, ou, si vous l'aimez mieux, vous pouvez le remettre à Mme Saint-Germain que je prends à mon service, et qui doit être maintenant à Paris.

« On dit que le gouvernement, pour me venger de tant de

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, tome II, p. 357.

calomnies répandues sur moi depuis quatre à cinq mois, veut me donner une place plus agréable auprès de la France, et qu'on me permettra d'aller un moment à Paris; si cela est ainsi, j'espère avoir le plaisir de vous y voir, et de vous remercier de votre noble fidélité à la mémoire de notre digne amie.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec tous les sentiments possibles d'estime et de reconnaissance, votre très humble et très obéissant serviteur,

CHATEAUBRIAND (1). »

Les papiers de Mme de Beaumont, — ceux du moins qui devaient retourner à son ami (2), — passèrent-ils des mains de M. Le Moine dans les mains de la vieille femme dévouée qui ne venait de Rome que pour veiller sur une nouvelle agonie, celle de Lucile, auprès de qui Chateaubriand l'avait aussitôt envoyée?... ou bien Chateaubriand les reçut-il directement lorsqu'il arriva dans les derniers jours de janvier à Paris? On imagine ses réflexions, à les relire, à les manier, dans les semaines mêmes où, pour obéir au vœu de l'amie morte, il recommençait, après douze ans, de vivre avec sa femme.

Le 9 novembre précédent, parmi le premier abattement de la douleur, il avait écrit à Mme de Staël, en lui envoyant une copie de la « touchante relation » rédigée pour M. de La Luzerne : « ... S'il y est beaucoup question de *prêtres* et de *religion*, j'espère que vous n'aurez pas la cruauté de plaisanter dans de pareilles circonstances ; il vous faut songer que j'ai écrit à la hâte dans le trouble et dans les larmes, et que pour tout l'univers, je ne voudrais pas qu'on m'enlevât l'espoir de retrouver

(1) Inédit.

(2) M. Le Moine restitua leurs lettres aux divers correspondants de Mme de Beaumont. Il recourut aux lumières de Fontanes pour identifier certains d'entre eux. Ce fut en particulier le cas pour Chênedollé, dont l'adresse était chez son père, à Vire, dans l'Orne; mais l'un et l'autre portaient le nom de *Saint-Martin* tiré de leur terre seigneuriale de « Saint-Martindon; » d'où, sans doute, la perplexité de M. Le Moine en ce qui concerne « la personne de Vire. » Fontanes se mit très aimablement à sa disposition, ainsi qu'en témoigne ce billet inédit et sans date, qui ne peut être que de décembre 1803 ou janvier 1804 :

« Embarras sur embarras, visites sur visites, voilà mon excuse. Si j'avais eu un moment à moi, il aurait été à M. Le Moine. Veut-il venir dîner avec moi demain? nous causerons. Je connais la personne de *Vire*. Je lui dirai à qui on doit rendre les lettres. Mille compliments. *A demain*.

FONTANES.

Mercredi.

Je renvoye les lettres de Mme de Beaumont... »

un jour mon amie (1)!... » Quatorze ans plus tard exactement, au mois de janvier 1818, Lamartine fit les mêmes réflexions, conçut les mêmes espérances, en pleurant sur les papiers de Mme Charles, qu'Aymon de Virieu venait de lui rapporter à Milly; c'était déjà toute la philosophie, toute la poésie des *Méditations* que l'auteur du *Génie du Christianisme*, désespéré d'abord par la mort de la femme aimée, mais, lui aussi, vite repris à la vie, sentait fermenter dans son âme en janvier 1804!...

Rentré à Paris, préparant son départ pour le Valais, toujours gémissant, d'ailleurs, sur mille difficultés pécuniaires (2), il voit, alors, pour la première fois, M. Le Moine; et il revoit sa femme... C'est, ainsi, le souvenir agissant de Pauline de Beaumont qui introduit ou réinstalle dans sa vie les deux personnages marqués pour tenir, beaucoup plus tard, les principaux rôles dans la tragi-comédie de son intimité.

II. — « MINISTRE DES FINANCES » ET « PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE »

Dix années passent, pourtant, avant que cette tragi-comédie s'engage. Chateaubriand voit M. Le Moine en 1804; et puis il ne le revoit plus qu'aux derniers jours de 1814. Dix années, presque onze, qu'il emplit fièvreusement et de gloire, et d'amours : le souvenir de Pauline de Beaumont, comme il est lointain, discret, presque effacé! D'autres enchanteresses, Delphine de Custine, Nathalie de Noailles, s'épuisent à conquérir, sans l'annexer, ce cœur toujours avide et si vite déçu; enchanteresses de chair, « belles madames, » contre qui Mme de Chateaubriand affirme, au foyer, ses rancunes dédaigneuses, et qui ont pour rivales ces

(1) *Correspondance générale*, t. I, p. 142.

(2) Le *Génie* ne lui a point rapporté les droits d'auteur qu'il pouvait espérer : «... Comment se fait-il que je sois à la sixième édition de mon ouvrage... et que je n'aie pas encore de pain assuré? » (24 nov. 1803, lettre à Mme de Staël.) « ... Migneret a fort bien vendu ses éditions, mais il a confié ses marchandises à des fripons, et j'ai éprouvé cinq banqueroutes. » (20 décembre; lettre à Guéneau de Mussy.) Il met son espoir dans l'édition abrégée que prépare son ami Clausel de Coussergues : «... Engagez M. Clausel à commencer le plus tôt possible son *édition chrétienne*. Si j'en crois ce qu'il m'a mandé, elle se vendra bien, et cela me rendra encore quelque argent... » (Même lettre.)

Dès son arrivée à Paris, il touche du Ministère des Affaires étrangères, sur son nouveau poste, une avance de douze mille francs, qu'il remboursera deux jours après sa démission du 22 mars; mais il ne la remboursera qu'en réalisant une partie des sommes placées en fonds d'État que sa femme vient de lui apporter.

magiciennes de songe : Velléda, Blanca, Cymodocée : auprès d'elles, l'âme sûre aux bons conseils, la « sœur » de ce frère tourmenté, sœur de qui l'affection eut tant de peine à n'être que fraternelle, Mme de Duras... Que peut, alors, contre toutes ces vivantes le fantôme de l'« hirondelle » enfuie vers des climats meilleurs ? Chateaubriand, plus tard, en gémit, lorsqu'il acheva, dans ses *Mémoires*, de conter la mort de Pauline : «... Que j'ai vite, non pas oublié, mais remplacé ce qui me fut cher ! Ainsi va l'homme, de défaillance en défaillance !... » (1) Mais, alors, ces défaillances lui étaient chères; et pas plus qu'à l'amie morte il ne pensait à l'homme sûr qu'elle lui avait légué...

Vint la Restauration. Malgré le pamphlet qui valait une armée (2), malgré les *Réflexions politiques* de décembre 1814, ou peut-être à cause d'elles, — qui divulguaient imprudemment ses « principes constitutionnels, » — Chateaubriand n'obtint d'abord de Louis XVIII que ce propos : « Donnez-vous de garde d'admettre jamais un poète dans vos affaires : il perdra tout. Ces gens-là ne sont bons à rien... (3) » Bon à rien, Chateaubriand ! et il voyait un Blacas propre à tout ! Les émigrés ne reconnaîtraient-ils en lui qu'un barbouilleur de papier ?... Par la duchesse de Duras, il emporta cependant l'ambassade de Suède : « un os à ronger... » Et mélancoliquement, le 1er décembre, il envoyait à sa protectrice un nouvel état de ses dettes, après tant d'autres... Seule, la pairie d'abord, un ministère ensuite, le tireraient d'embarras. La gêne le condamnait donc à la politique.

Mais, placé trop bas à ses propres yeux, M. de Chateaubriand brillait encore assez haut aux yeux de la foule des légitimistes pour que sa bienveillance leur apparût précieuse. Et M. Le Moine résolut de se rappeler à son souvenir. Il avait dû frapper à certaines portes qui ne s'étaient point ouvertes; il végétait dans sa situation modeste; et il croyait avoir droit d'attendre du régime nouveau des réparations ou des compensations. Il écrivit à Chateaubriand, qui lui répondit aussitôt par ce billet : « Je connais, mon cher monsieur, tout ce que vous valez, tout ce que vous méritez ; je serais trop heureux de vous être utile. Venez me voir quand et comme vous voudrez : je serai toujours

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 396.
(2) *De Buonaparte et des Bourbons.*
(3) *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. III, p. 458.

charmé quand vous viendrez (1). » Chateaubriand pouvait-il moins bien accueillir le serviteur des Montmorin qui, soudain, au seuil de la vie politique, lui ramenit, comme un heureux présage, le fantôme effacé de Pauline de Beaumont?

Ils se virent; ils parlèrent moins du passé, sans doute, que du proche avenir; mais le passé planait au-dessus de leurs têtes; et Mme de Chateaubriand, aussi, comment, derrière le révérencieux vieillard, n'eût-elle pas aperçu l'image de la tendre femme qui, mourante, lui avait rendu, d'un mot, un mari trop aimé? Il semble, en tout cas, qu'elle lui ait marqué très vite une confiante sympathie...

Chateaubriand mit son crédit au service de ce solliciteur introduit par une ombre; M. Le Moine fut confirmé dans son emploi à la Caisse des dépôts et consignations. Il obtint en outre l'amitié du grand homme. Celui-ci comprit de quel secours lui pouvait être l'ancien serviteur du ministre Montmorin, par sa connaissance de la société politique de l'ancien régime. Ces émigrés qui faisaient sonner si haut leurs titres aux Tuileries et dans les antichambres des ministres, ces suffisants « chevaliers de l'Éteignoir, » dont *le Nain Jaune* entreprenait l'amusante caricature, M. Le Moine les avait vus, trente ou vingt-cinq ans plus tôt, tourbillonner autour de Necker et de Louis XVI; il savait leurs filiations, leurs alliances, leurs prétentions, leurs manies; il serait pour l'apprenti-ministre d'aujourd'hui, le plus clairvoyant des secrétaires; et, de surcroît, le plus enthousiaste. Mais, par une chance, il se trouvait posséder le chapitre des finances autant que celui de la politique : s'il acceptait de surveiller, de débrouiller, d'améliorer « les chiennes d'affaires » du grand homme?...

Il accepta; et Chateaubriand ne tarda pas à le nommer dans les règles son « ministre des finances (2), » tandis que Mme de Chateaubriand lui conférait le titre, moins redoutable, de « premier gentilhomme ordinaire de sa chambre (3). » A la fin de l'année 1817, il était installé dans l'intimité du ménage.

(1) 22 décembre 1814, inédit.
(2) Voir plus loin ses lettres inédites.
(3) Pailhès, *Lettres de Mme de Chateaubriand à Clausel de Coussergues*, p. 66.

III. — LES DÉBUTS POLITIQUES DE CHATEAUBRIAND ET DE SON « SECRÉTAIRE VOLONTAIRE »

Auparavant, il avait dû faire ses preuves.

Le début de la seconde Restauration trouva Chateaubriand accru en considération, en faveur et en dignité. Il revenait de Gand où, pendant les Cent Jours, il avait exercé près du Roi l'intérim du ministère de l'Intérieur, sinécure dorée — de l'or de vingt-quatre mille francs; on était sur le point de le nommer, en gratitude, ministre d'État; et on lui attribuait une mission de confiance en le désignant pour présider le collège électoral du Loiret.

C'était dans les derniers jours de juillet 1815. Les élections allaient fixer l'opinion de l'Europe victorieuse sur la France vaincue; il importait qu'elles fussent bonnes, c'est-à-dire ardemment royalistes; et Orléans était l'une des villes sur lesquelles se tournaient les regards. Tous les éléments d'inquiétude qui se partageaient alors la France y paraissaient rassemblés : Orléans était occupé par les troupes bavaroises; et si Orléans appartenait à l'obédience royaliste, sa banlieue immédiate était tenue par les bonapartistes : la Loire formait la ligne au delà de laquelle les troupes fidèles à l'Empereur et non désarmées encore, s'étaient retirées, avec le drapeau tricolore : le pays où elles campaient, on l'appelait « la Corse; » « au milieu du pont » qui faisait la démarcation, « il y avait une cravate blanche, de soie, avec une frange d'or, attachée au bout d'un bâton de pavillon (1); » et les soldats bavarois narquois, mais tranquilles, regardaient tout cela... Pathétique image de la France écartelée d'alors, au milieu de laquelle Chateaubriand allait faire ses débuts d'orateur et de parlementaire. A sa réputation, à sa fortune, il importait que les élections d'Orléans fussent excellentes : ultra-royalistes; et excellentes pour lui en même temps; car, il comptait bien qu'elles l'investiraient du mandat, en tête de liste; c'était le moindre privilège des présidents de collèges électoraux.

L'expédition est délicate, périlleuse peut-être! Chateaubriand emmène M. Le Moine comme aide de camp; et tandis qu'ils cheminent, l'épouse du néophyte, comme elle a coutume de

(1) *Correspondance générale de Chateaubriand*, t. II, p. 380.

faire dès qu'elle est séparée d'un mari qu'en silence elle adore, laisse sa tête s'emplir de terrifiantes chimères; elle voit de véritables batailles, du sang versé, des morts...

Avant le départ, elle a envoyé à M. Le Moine ce billet affolé :

Ce lundy matin.

« Mme de Lévis a renouvelé hier mes inquiétudes sur le compte de M. de Chateaubriand. Dites-moi donc bien franchement, monsieur, s'il y a quelques dangers à craindre pour lui à Orléans; j'aime mieux le savoir; l'incertitude me rend tout à fait malade. Recevez, je vous prie, tous mes compliments (1). »

Rien, cependant, ne la rassure; d'Orléans, et du 13 août jusqu'aux environs du 27, elle reçoit chaque jour une lettre ou de M. Le Moine, ou de son mari; celui-ci est bien forcé un jour de la morigéner; une lettre pleine de terreurs lui était arrivée juste comme il venait d'apprendre qu'il était nommé pair de France : « ... Enfin, tu es contente; ta lettre, apportée par M. de la Touanne, était de la folie de Charenton. Il est impossible d'être plus fêté, plus aimé ici que je ne le suis. Ils sont désolés que je sois pair, parce qu'ils ne peuvent plus m'élire... Envoie chercher le tailleur Le Bon, et fais faire mon habit de pair, pour que je l'aie en arrivant. Tâche que les fleurs de lys ne soient pas trop mesquines... »

Il est, lui, tout à la joie de l'activité; il a fait, à Étampes, en venant, le grand discours qu'il doit prononcer le mardi 22 août à l'ouverture des élections; M. Le Moine en a aussitôt approuvé les doctrines intransigeantes et le style passionné; il en a recopié le texte de sa belle écriture pour que, de Paris, Mme de Duras l'approuve également; mais Mme de Duras le trouve vraiment un peu monté de ton, et trop sobre sur la Charte; parler de la « sainte et douloureuse mémoire » de Louis XVI, dire qu'il a été « assassiné, » est-ce bien opportun? Chateaubriand discute avec elle : « ... Je changerai le mot *assassiné* et ne parlerai pas de la *monarchie*, mais je ne vous promets pas de retrancher *la sainte et douloureuse mémoire*. Sur la *Charte* il y a assez. Si vous étiez dans le pays, et même dans toutes les provinces, vous verriez comment on est royaliste,

(1) Inédit.

et à quel point il faut être modéré sur la *libéralité*... (1) »

M. Le Moine, qui n'est pas modéré, applaudit ; et davantage encore au « petit discours au Roi, » que Chateaubriand compose à Orléans, en pleine chaleur électorale. Ce petit discours, il le prononcera le jour que, venant rendre compte de sa mission au Roi, il lui présentera, aux Tuileries, l'excellente députation du Loiret... Il ne doute de rien, en effet : et l'événement confirme sa superbe. Il a l'activité joyeuse d'un général à la veille d'une victoire : « ... Les dîneurs, les sollicitations, les invitations, les visites à recevoir et à rendre, les lettres ministérielles, les étrangers, les Français, j'ai tout cela sur le dos... » Fièrement, le 25 août, pour le *Te Deum* qu'on chante à la cathédrale en l'honneur de la fête du Roi, il dispute le pas au général bavarois commandant les troupes d'occupation ; et il se fait céder la préséance.

Parmi ce hourvari, il peut à peine griffonner quelques billets déjà triomphants... A M. Le Moine de rédiger chaque soir le résumé stratégique des opérations...

Le 23 août enfin, Chateaubriand prononce devant les électeurs le discours poli avec tant de soin depuis des semaines, — son premier discours politique, même « son premier discours tout court, » puisque jamais encore il n'a pris la parole en public ; et avec quel succès ! « Eh bien ! chère sœur, je sais ce que c'est qu'une assemblée : à peu près trois cents personnes m'ont entendu, et vous ne pouvez vous faire une idée de cet effet. On m'a forcé à relire ce matin à l'ouverture de la séance le discours que j'avais déjà lu hier : même enthousiame, mêmes cris... Au reste, j'ai parlé deux ou trois fois *d'abondance*, avec assez de clarté et de succès... Enfin j'espère par cet apprentissage que je mènerai un peu Messieurs les Pairs (2). »

Les élections répondent à ces merveilleux augures. Elles confient le mandat quatre « hommes sûrs, » « quatre députés prêts à donner leur vie pour la gloire et le service de sa Majesté », quatre purs, enfin, qui vont contribuer pour leur part à rendre la Chambre vraiment introuvable, et dont l'un est le propre neveu de Talleyrand. « Le *Boiteux* doit être content de moi !... » griffonne Chateaubriand sur son bureau même de Président... Deux heures plus tard, il expédie M. Le Moine en

(1) *Correspondance générale*, t. II, p. 381.
(2) *Ibid.*, p. 390-91.

estafette : « Chère sœur, le bon M. Le Moine, mon secrétaire volontaire, vous dira tout. Mes succès sont tels que j'en ai honte. On criait autant : Vive le Président, dans les rues, que : Vive le Roi ! Le collège m'a accordé des honneurs extraordinaires (1). »

Chateaubriand aspire avec avidité ces premiers souffles de la popularité politique; il s'en grise comme, jadis, des premiers souffles de la gloire, avec la candeur d'un enfant. D'ailleurs, pas plus que de lui-même ou de son avenir, il ne doute des mirifiques conséquences de l'événement où il participa. Et le 4 septembre 1815, dans son habit de pair tout battant neuf, il harangue Sa Majesté, à la tête de sa petite escouade de députés. Il lui fait, à cette Majesté, inquiète déjà d'un trop complet triomphe, des déclarations qui ravissent certainement Mme de Chateaubriand et M. Le Moine, mais qui, non moins certainement, consternent maint et mainte, et tout d'abord la clairvoyante Mme de Duras.

« Sire, vous avez deux fois sauvé la France : vous allez achever votre ouvrage. Ce n'est pas sans une vive émotion que nous venons de voir le commencement de vos justices. Vous avez saisi ce glaive que le Souverain du ciel a confié aux princes de la terre pour assurer le repos des peuples... » Ces phrases sont dignes de Bossuet. Mais sur quelle triste réalité leur draperie est-elle déployée? Trois semaines plus tôt la condamnation à mort et l'exécution de La Bédoyère ont officiellement ouvert ou consacré l'ère de la Terreur blanche ; et l'ordonnance vient de paraître, qui défère Ney à la Haute-Cour de la Chambre des Pairs... Chateaubriand conclut : « Sire, cette justice, malheureusement trop nécessaire, et que vos peuples réclamaient de toutes parts, ne fait qu'ajouter de l'éclat à votre bonté. Vos sujets se racontent avec des larmes de reconnaissance et d'admiration tout ce que vous avez fait pour la France, et votre sévérité paternelle est mise au premier rang de vos bienfaits. »

Magnifique et cruel « petit discours! » Chateaubriand le publia en 1816 dans le premier tome de ses *Mélanges de Politique* (2); mais on ne le peut lire que là, de sorte qu'il est aujourd'hui à peu près comme s'il était inédit. Son illustre auteur ne le recueillit point en 1826-1831 dans la collection de

(1) *Correspondance générale*, p. 387. Lettre du 26 août (datée à tort du 19 par M. Louis Thomas).

(2) *Mélanges de politique*, par M. le Vicomte de Chateaubriand, pair de France. Le Normand, Paris, 1816; pages 397-399.

ses *Œuvres complètes*; il sentait ce que dix ans de perspective lui eussent ajouté. Comme on préférerait qu'il n'eût point prononcé ce « petit discours! » Mais quoi! il venait de voir à Orléans des troupes bavaroises maintenir l'ordre pendant l'élection de députés français; comme beaucoup d'honnêtes gens alors, il rendait responsables de la nouvelle invasion les « traîtres de mars... » Et il est trop certain qu'approuvé par sa femme et par beaucoup de ses amis, à commencer par M. Le Moine, il assit d'abord sa fortune politique sur les plus fougueuses, mais les plus sincères des opinions « ultras ».

En même temps, et non moins sincèrement, il était partisan des libertés constitutionnelles ; et voilà le paradoxe secret qui jusqu'en 1830 rongera toute sa politique. Homme d'avenir, il veut fonder la liberté ; homme de tradition, il la veut confier aux mains des plus dogmatiques tenants du passé. C'est pour eux qu'il la réclame, en septembre 1816, dans *la Monarchie selon la Charte*, et dans le fameux *post-scriptum* qu'il y ajouta, d'une plume irritée, au lendemain du décret qui dissolvait la Chambre introuvable.

IV. — L'ORAGE POLITIQUE ET FINANCIER DE 1817

Dans son effort pour concilier les contradictoires, il devait s'épuiser; il faillit se briser d'abord, lui, et toutes ses fortunes, la politique aussi bien que la financière. Rayé de la liste des ministres d'État, accablé de la rancune personnelle du Roi, il ne pouvait plus, de longtemps, prétendre ni aux faveurs ni aux places ; on l'aurait dépouillé de la pairie, si on l'avait pu, et si, par bonheur, la pairie n'était un don à vie, insaisissable autant qu'incessible. Elle comportait pour lui un traitement annuel de douze mille francs : heureux traitement, qui au grand homme déchu assurait, du moins, l'essentielle subsistance. Mais en sus de ce traitement-là, il ne possédait plus rien, — que des dettes. Sa propriété de la Vallée-aux-Loups était dévorée d'hypothèques. Pour faire face aux créances les plus pressées, il vendit tout ce qu'il put vendre et, déchirement cruel ! jusqu'aux livres qui lui venaient de Pauline de Beaumont : le 29 avril 1817, ils étaient jetés au vent de la criée publique « à la salle Sylvestre, rue des Bons-Enfants... »

Enfin, vers la fin de juin, Chateaubriand abandonna son

appartement parisien, remisa ses meubles et accepta l'hospitalité que M. et Mme de Colbert-Montboissier, alliés à sa famille, et puis leurs parents M. et Mme de Pisieux lui offraient dans leurs chateaux du Perche. Paisible, en apparence, il emportait avec lui tout un orage intérieur ; une fois de plus, à la veille de ses cinquante ans, il se sentait rejeté à l'incertitude, écrasé par la détresse financière. Des « billets à ordre, » munis de sa glorieuse signature, circulaient çà et là, qui n'allaient point tarder à lui revenir : l'un entre autres l'engageait pour la somme de vingt-cinq mille francs qu'on serait en droit de lui réclamer au mois d'octobre ; et de ces vingt-cinq mille francs il ne possédait pas le premier sou. Que faire ? Maudire bien haut « l'ingratitude dont il est la victime (1) ; » jeter l'anathème à ces Bourbons dont il a aidé à relever le trône, et qui le réduisent à une extrémité de misère qu'il n'a pas connue sous l' « usurpateur?... » Certes, et puis s'en aller très loin, hors de France, en Suisse, ou en Italie, pour y écrire de nouveaux et derniers chefs-d'œuvre. Il aura peut-être le courage de s'y résoudre, encore que la santé de Mme de Chateaubriand soit bien chancelante, encore que, le 28 mai, il ait dîné chez Mme de Staël à côté de Mme Récamier et qu'il ait senti s'éveiller dans son cœur pour la divine Juliette toutes les ardeurs mal éteintes qui consumèrent jadis le cœur de René. Mais quoi ! avant d'exécuter ce plan à la fois séduisant et douloureux, il faut payer ses dettes, il faut « conjurer cette tempête d'automne qui menace d'achever le naufrage (2) ; » bref, tous comptes faits, y compris les sommes nécessaires à la purgation des hypothèques de la Vallée-aux-Loups, il faut trouver au moins cent mille francs (3)...

Comment s'y prendre ? Chateaubriand convoque M. Le Moine avec qui, pendant ces deux dernières années, ses relations d'amitié se sont resserrées. Il s'adresse à son dévouement, lui confie ses pleins pouvoirs, le nomme « son délégué aux finances. » Pour lui, il en a « par-dessus la tête ! » M. Le Moine tentera de trouver un acquéreur pour la Vallée ; il ira voir les créanciers trop exigeants ou trop récalcitrants ; surtout il remuera ciel et terre pour dénicher un prêteur. Sur quoi, Chateaubriand part vers ses villégiatures ; pour se consoler du pré-

(1) Lettre à M. Le Moine.
(2) *Idem.*
(3) *Idem.*

sent, pour se rendre aussi, peut-être, plus aimable dans l'avenir aux yeux de Juliette Récamier, il écrit ce chef-d'œuvre de poésie, le livre III de ses *Mémoires*, c'est-à-dire l'histoire de son adolescence solitaire et passionnée au château de Combourg.

Pendant le même été de 1817, l' « excellent M. Le Moine » réussissait le miracle, — avec l'aide du non moins « excellent neveu » Christian de Chateaubriand, — de trouver un prêteur qui avança les vingt-cinq mille francs suffisants à détourner la « tempête d'équinoxe » où un peu de l'honneur même du grand écrivain menaçait de sombrer.

Et, mois par mois, il s'employait à remettre de l'ordre dans un budget terriblement obéré. Tâche ardue, que Chateaubriand compliquait encore par les exigences de son cœur. Gêné, il n'admettait point que les personnes auxquelles il avait accoutumé de faire quelque bien pâtissent de sa misère presque criante. Jusque dans sa pauvreté, il conservait le scrupule d'une sorte de magnificence.

Par exemple, il tenait à payer exactement la pension de son neveu Frédéric, le fils d'Armand de Chateaubriand que l'Empereur en 1809 avait fait fusiller comme conspirateur dans la plaine de Grenelle. De Montgraham, en août, au fort de ses tourments, il écrit à M. Le Moine : « A la fin du mois, je vous enverrai quelque chose pour mon neveu Frédéric (1). » Ce « quelque chose, » c'était d'ordinaire 63 francs, — ou parfois 70 ou 80; et la maigre mensualité que l'Institut servait à l'académicien (2) était, aux jours les plus critiques, pieusement réservée pour couvrir cette petite « obligation. » « Les 80 francs de l'Institut ne sont utiles que parce qu'ils couvrent la pension de 63 francs de Frédéric. Est-il allé chez vous? » (De Berlin, 19 février 1821) (3). Grâce à Chateaubriand, le neveu Frédéric, alors étudiant à Paris, a donc tous les mois son argent de poche.

Grâce à lui aussi, un jeune lycéen a sa pension, — ou sa demi-pension, — payée au lycée d'Amiens. Il s'appelle Fallon; et il est le fils d'une Anglaise (4), qui vient parfois toucher de menus subsides à la caisse de M. Le Moine. Au mois de juillet

(1) Inédit.
(2) La même qu'aujourd'hui : 83 francs 33 centimes.
(3) Inédit.
(4) « ... Il vous surviendra encore une pauvre Anglaise appelée Mme Fallon. Donnez-lui 100 francs, je vous prie... » Inédit (7 juin 1826).

1817, parmi tous ses ennuis, Chateaubriand écrit à celui-ci : « J'ai toujours oublié de vous demander si vous aviez reçu la quittance du proviseur du lycée d'Amiens. Si vous ne l'avez pas reçue, demandez-la; et dites en même temps que je veux bien que le jeune homme aille passer les vacances chez un de ses camarades (1). » On aimerait savoir quel lien précis attache Chateaubriand à ce lycéen, qui a dix-sept à dix-huit ans en 1817, juste dix-sept ans après que Chateaubriand est revenu d'Angleterre, — et quel souvenir l'unit à la « pauvre » Anglaise, sa mère...

D'autres figures énigmatiques, — des figures féminines, — traversent encore l'horizon du grand homme. De Rome, le 27 décembre 1828, il écrit à son confident : « ... Une dame, Mme ... (2) a dû vous demander quelque argent, 500 ou 1 000 francs. Je vous ai prié de lui donner ce qu'elle vous demandera : elle sera sur ce point très discrète; mais sa tête sur d'autres n'est pas bien solide. Elle voudra beaucoup vous voir : je vous invite à la voir très peu... (3) » Quelles confidences Chateaubriand pouvait-il bien craindre de cette quémandeuse à la tête si fragile? Et quel droit lui pouvait-il reconnaître à quémander ainsi?

V. — UNE INCONNUE DE CHATEAUBRIAND

... Mais voici une autre dame, beaucoup moins discrète sur le chapitre des subsides, — beaucoup plus réservée sur celui des confidences et des bavardages, — une dame jeune, assurément, de qui la tête, à défaut du cœur, est incontestablement fort solide : Mme Bail. Son nom, certains mois, revient à peu près dans chaque lettre que Chateaubriand envoie à son grand financier. Il n'est pas tout à fait inconnu. Chateaubriand, à dire vrai, ne l'a point écrit dans ses *Mémoires;* mais il s'est arrangé pour évoquer discrètement, ou malicieusement, au détour d'une page, le fantôme de celle qui le portait.

Et c'est toute une petite histoire, — une histoire où se mêlent assez de certitude et assez de conjecture pour amuser, sans les décevoir trop, les curieux de psychologie rétrospective. Chateaubriand la conte ainsi.

Il se trouvait à Gand, ministre de l'Intérieur *in partibus* du

(1) Inédit.
(2) Le nom est difficilement lisible. On croit déchiffrer : Pierreland.
(3) Inédit.

roi Louis XVIII; c'était environ le cinquantième des Cent Jours; prêtant à son maître le vain appui d'une éloquence fastueuse, et d'ailleurs perspicace, il venait d'imprimer au *Moniteur* de l'exil, le *Rapport sur l'état de la France fait au Roi dans son conseil*... Une réfutation en parut, peu de jours après, à Paris : une réfutation écrite par ordre, assure Chateaubriand : un pamphlet dicté par la police, où des lambeaux du *Rapport* se trouvaient falsifiés : Chateaubriand y était représenté comme « proposant à Louis XVIII des stupidités pour le rétablissement des droits féodaux, pour les dîmes du clergé, pour la reprise des biens nationaux. » Bref, dans la circonstance, « Bonaparte agit ou laissa agir d'une manière peu digne de lui. » Et pourtant Chateaubriand avoue que le « pseudonyme » qui s'était « chargé de ce pamphlet sans sincérité était un militaire d'un grade assez élevé. »

Ce militaire en fut bien puni; mais aussi dut-il se féliciter de s'être attaqué à un homme aussi peu vindicatif, aussi magnanime que le grand écrivain. En effet, explique celui-ci, « il fut destitué après les Cent-Jours : on motiva sa destitution sur la conduite qu'il avait tenue envers moi; il m'envoya ses amis : ils me prièrent de m'interposer afin qu'un homme de mérite ne perdît pas ses seuls moyens d'existence : j'écrivis au ministre de la Guerre, et j'obtins une pension de retraite pour cet officier... » (1)

Au bas de cette page, M. Edmond Biré, scrupuleux annotateur, affirme que tout cela est « rigoureusement exact; » et il cite ce fragment de la lettre que Chateaubriand écrivit au duc de Feltre, ministre de la Guerre, en faveur de l'officier libelliste, le 22 août 1816 : « Un monsieur Bail, inspecteur aux revues, a fait une brochure contre moi. Il a, pour ce fait, dit-il, perdu sa place. Oserai-je, monsieur le Duc, espérer de votre indulgence que vous voudrez bien lui rendre vos bontés? La personne du Roi est respectée dans cette brochure. Veuillez, monsieur le maréchal, oublier ce qui ne regarde que moi... (2) » Le pamphlétaire s'appelait donc Bail; il était inspecteur aux revues, c'est-à-dire, contrôleur des services de l'intendance. Et il avait une femme; c'est un détail que Chateaubriand n'omet point. Il termine ainsi son édifiante narration : « La femme de cet officier est restée attachée... » A qui? A son bienfai-

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe* tome III, p. 508.
(2) Lettre recueillie dans la *Correspondance générale*, t. I, p. 301.

teur?.. Au milieu de cette phrase, Chateaubriand sans doute s'est interrompu, le temps d'un sourire; et puis, s'étant relu, il a continué, gravement : « La femme de cet officier est restée attachée à Madame de Chateaubriand avec une reconnaissance à laquelle j'étais loin d'avoir des droits. Certains procédés sont trop estimés; les personnes les plus vulgaires sont susceptibles de ces générosités. On se donne un renom de vertu à peu de frais; l'âme supérieure n'est pas celle qui pardonne; c'est celle qui n'a pas besoin de pardon... »

Voilà bien de l'humilité, et de fort belles phrases; mais ne sent-on point en ce paragraphe du contournement, de l'effort, un embarras même pour inscrire le témoignage d'une reconnaissance dont les motifs ne se peuvent préciser?

C'est à Mme de Chateaubriand surtout que Mme Bail a marqué son attachement?... Qui le croirait, après avoir lu ces lignes qu'en juillet 1836, une jeune fille, Mlle Trénery, dont la famille était liée avec le grand homme, confiait à son journal intime : « Mme Bail était une femme dont les allures sont équivoques, dont l'existence est problématique : ma mère l'avait connue chez M. de Chateaubriand, où on la rencontre à chaque instant; elle paraissait y exercer une grande autorité. Mme de Chateaubriand semblait la craindre et ne la supportait qu'avec une impatience évidente. Il existait entre elle et M. de Chateaubriand une intimité inexplicable. Elle s'occupait à son égard de mille détails qui n'auraient dû être réservés qu'à sa femme. Elle entrait à toute heure dans son cabinet, alors même qu'il était fermé pour tout le monde, et pour Mme de Chateaubriand elle-même qui se serait bien gardée d'y pénétrer... Elle était implacable pour ceux qu'elle n'aimait pas, et la pauvre Mme de Chateaubriand était de ce nombre. Il paraissait régner entre ces deux femmes une sorte de rivalité et une grande mésintelligence... (1) » Évidemment, Chateaubriand se trompe, ou plutôt il nous trompe, lorsqu'il affirme dans ses *Mémoires* que Mme Bail aimait beaucoup Mme de Chateaubriand; c'est à lui qu'elle marquait de l'attachement, sans grande gêne, semble-t-il, et même sans une suffisante discrétion.

En 1836, vingt ans avaient passé depuis que le ministre d'État était intervenu auprès du duc de Feltre. Mme Bail, affirme

(1) Fragment des *Mémoires inédits* de Mlle Trénery, publiés par M. J. Ladreit de Lacharrière dans l'édition des *Cahiers de Mme de Chateaubriand*, p. 294 en note.

Mlle Trénery, « devait avoir alors une quarantaine d'années; elle n'avait rien de séduisant au physique, bien au contraire, mais c'était une femme d'infiniment d'esprit... » On peut rêver là-dessus; M. Ladreit de Lacharrière, en feuilletant le journal de Mlle Trénery, n'y a point manqué; et il n'a pas craint d'écrire qu'on se trouve « peut-être » en présence d'une nouvelle intrigue de René... Peut-être en effet; et peut-être que ce « peut-être » sera transformé en une quasi-certitude par l'examen des lettres de Chateaubriand à M. Le Moine; et par deux ou trois éclaircissements accessoires.

Charles-Joseph Bail, né à Béthune en 1777, avait fait, très jeune, dans l'armée d'abord, puis dans l'administration militaire, une de ces carrières rapides et brillantes qui, sous la Révolution et l'Empire, menèrent jusqu'aux cimes quelques-uns de ses pareils. Parti, dès 1792, comme engagé volontaire dans les chasseurs francs du Hainaut, il devient vite officier d'artillerie; en 1807, après la paix de Tilsitt, on le trouve adjoint à l'intendance d'Erfurt, et chargé par Beugnot d'organiser l'administration du nouveau royaume de Westphalie; bientôt il est secrétaire-général du ministre des Finances du roi Jérôme : c'est en récompense de ces derniers services qu'on le nomme inspecteur aux revues. Les dernières années de l'Empire lui sont moins propices : fait prisonnier en 1813, il ne rentre en France que par la chute de son dieu : l'Empereur. Il n'a que trente-sept ans : servira-t-il le nouveau pouvoir? Il semble qu'il y ait pensé; car, dès 1814, il fait hommage au Roi d'un travail sur « l'importation et la liberté du commerce des grains. » Ouvrage technique, écrit d'un style facile, qui vise parfois à l'éloquence. Mais Napoléon rentre de l'île d'Elbe; Bail aussitôt se rallie à lui avec enthousiasme : au mois de mai 1815, il publie une brochure à la fois ironique et ardente : *Rêveries de M. de Chateaubriand, ou examen critique d'un libelle intitulé : De Buonaparte et des Bourbons...* (1)

Au mois de mai 1815... Chateaubriand était à Gand, et cette brochure est bien celle que désignent les *Mémoires d'Outre-Tombe;* elle n'est point d'un pseudonyme : le nom de l'auteur et son titre s'étalent au contraire sur la première page; et ce

(1) Un vol. in-8 de 63 pages chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n° 30, avec l'épigraphe : *Honneur et Patrie.*

n'est point du *Rapport* de Gand qu'il y est question. Bail s'y attaque, avec justesse parfois, toujours avec violence, à l'immortel pamphlet qui avait « valu une armée à Louis XVIII, » et qui préludait, par la grandeur de ses images, à la poésie dont les romantiques devaient parer la légende napoléonienne...

Seulement, l'attaque venait un peu tard. Bail s'en explique dans un *Avertissement*. Il avait composé sa brochure « en juin 1814 ; » mais alors « aucun libraire n'osa se charger de l'imprimer. » Au reste, Chateaubriand n'a rien perdu pour attendre ; Bail « aurait voulu pouvoir conserver toujours le ton de modération qui convient à la vérité outragée, à la justice, à la valeur méconnue, au patriotisme et à l'honneur français si indignement calomniés ; » mais « il n'a pas été toujours le maître de se contenir et souvent, malgré tous ses efforts, l'horreur qu'il éprouve a entraîné sa plume... »

Certes, il ne ménage à Chateaubriand ni l'ironie, ni le sarcasme, ni l'invective ; il le montre « donnant le coup de pied de l'âne à l'Empereur, arrivant comme le corbeau après la bataille pour dévorer les cadavres ; » il raille, en bon grognard, ses « capucinades ; » il écrit : « M. de Chateaubriand, emporté par la fougue d'une imagination déréglée et les écarts d'un rigorisme insensé, se rendit un beau matin de Paris à Jérusalem ; il fut attaché près d'une heure à la longue et formidable rapière de Godefroy de Bouillon ! » et c'est pour cela que « le mérite militaire de Napoléon serait traduit au tribunal de M. de Chateaubriand ! »

Au reste, Bail concède que l'auteur du trop fameux pamphlet n'est point sans mérites littéraires : il trouve en lui « les horribles beautés de Shakspeare, le trivial, le burlesque, mêlées aux noires fureurs du tragique le plus terrible... » Cet officier, décidément, n'était guère romantique ; mais il savait à peu près son auteur : aux sublimes injures de *Buonaparte et les Bourbons*, il opposait les phrases du *Génie* où l'Empereur était appelé le « nouveau Cyrus » et « l'homme tout-puissant envoyé par la Providence.... » Devant certains reproches lancés ingénument par le grand écrivain contre le « grand gagneur de batailles » et le grand administrateur de la France, l'ancien officier de l'Empereur, l'ancien intendant du roi Jérôme avait beau jeu, trop beau jeu ; et il en profitait.

Cette réfutation, dont le ton, au total, était plus modéré que celui de son pamphlet, et sur laquelle il n'avait que l'avantage du génie, dut être parfaitement désagréable à Chateaubriand. Sans doute n'intervint-il point lorsque, peu de mois après la seconde Restauration, dans l'hiver de 1815-1816, Charles-Joseph Bail fut par le ministre « rayé du corps des inspecteurs; » quelle raison eut-il donc d'intervenir pour faire rapporter ou adoucir la mesure?

Le destitué lui envoya « ses amis, » affirme-t-il dans les *Mémoires;* est-ce trop conjecturer que d'affirmer que Mme Bail vint trouver, d'elle-même, Chateaubriand? Elle avait alors vingt ans au plus. A quarante ans, elle devait apparaître presque laide; mais c'est une femme qui l'affirme; et cela empêche-t-il qu'à vingt ans elle pût apparaître presque jolie? Elle était, au surplus, intelligente, spirituelle, sensible; l'une de ces jeunes femmes, contemporaines d'Elvire, dont la poésie des *Martyrs* et d'*Atala* avait envoûté le cœur; sincèrement, sans doute, elle regrettait la trop rude attaque de son mari contre un écrivain qu'elle admirait... Elle le dit; elle dit aussi que la décision du ministre de la guerre risquait de la réduire à la misère; car, au service de l'Empereur, Bail n'avait point fait fortune; il ne possédait que sa solde. Il comptait bien, à défaut de l'épée, manier la plume; il avait du style et des lettres; en ce moment même, il écrivait un ouvrage en faveur des Juifs contre qui plusieurs villes d'Allemagne ressuscitaient des règlements du moyen âge. Mais des livres, que rapporteraient-ils?... Mme Bail fut touchante; elle fut pressante; et Chateaubriand écrivit au ministre de la guerre.

Dès l'année suivante, le nom de Mme Bail apparaît dans ses lettres à M. Le Moine. Chaque mois il fait passer un secours à « cette pauvre femme, » — généralement un secours de 100 francs. Et il en considère le paiement comme une sorte d'obligation sacrée à quoi, dans ses plus pressantes nécessités, il se reprocherait de manquer. En 1817, même au fort de sa misère, au château de Montboissier, où sa femme, par surcroît d'ennui, vient de tomber malade, et où il a dû mander le célèbre médecin Laennec, — il n'a garde d'oublier sa pensionnée; et il écrit à M. Le Moine : «... J'ai remis à Laennec cent francs pour vous. Vous voudrez bien les donner à M. ou Mme Bail, qui se présenteront pour les recevoir. C'est une dette pour un

travail littéraire fait par M. Bail (1)... » Car il faut bien, — pour une première fois surtout, — justifier le versement. Et pourquoi M. Bail n'aurait-il point, par exemple, effectué des recherches aux bibliothèques, pour l'Histoire de France dont Chateaubriand reprenait alors le projet?

Le nom de l'officier polygraphe reparaît encore deux fois: « *13 août.* — Les 90 francs restants, vous voudrez bien les remettre avec 10 francs de plus (c'est-à-dire en tout 100 francs) à M. Bail lorsqu'il viendra vous les demander. » — « *24 septembre.* — Donnez, si vous le pouvez, 150 francs à M. Bail (2)... » L'année suivante, la situation de l'ancien officier est enfin régularisée ; il est mis « en réforme, » avec une petite pension; et il va habiter, dans la vallée de Montmorency, le village, autrefois délicieux, de Margency ; il y retrouve les souvenirs de Rousseau qu'il aime, et, penché des heures chaque jour sur sa table de travail, il accumule histoires sur dissertations : une *Histoire politique et morale des Révolutions de France, de 1787 à 1820,* où il déclare superbement : « La liberté est une plante qu'on ne saurait naturaliser chez nous; le système représentatif est une ridicule fiction...; » un *Napoléon aux Champs-Élysées* où, en 1821, il montre l'Empereur accueilli par les ombres des grands capitaines et aussi par celles de Louis XIV et... du duc de Berry; un *État des Juifs en Europe au Moyen Age* qu'il présente à l'Académie des Inscriptions en 1823, et que celle-ci ne couronne pas; et puis, sans doute tombe-t-il malade, car brusquement, après 1823, il garde le silence...

Depuis 1818, sa femme, chaque mois, vient à Paris toucher la pension que continue de lui consentir la munificence du grand homme. Parmi le tumulte et le faste de ses ambassades, Chateaubriand n'a garde de l'oublier. Même, à mesure que s'accroissent les embarras du misérable ménage, il s'efforce d'accroître son aide; il en vient à assumer le loyer de la petite maison de Margency.

Berlin, 20 mars (1821).

« La pauvre Mme Bail vient de m'écrire, mon bon M. Le Moine. Elle est bien malheureuse. Je lui réponds d'aller vous voir : il s'agit du loyer de sa petite maison, qu'elle ne peut payer. Voyez s'il serait possible d'arranger cela avec son hôte,

(1) 19 juillet 1917. Inédit.
(2) Inédit.

en vous rendant caution de petites sommes qu'on paierait de mois en mois. Cela ne peut pas passer six cents francs. Si vous ne pouvez arranger cela, tâchez au moins de lui donner quelques louis, que vous prendrez sur l'excédent, quand vous en aurez. J'ai été bien malheureux : je le suis encore ; et c'est pour cela que je voudrais pouvoir obliger *ceux qui le sont* (1)... »

Et, quelques jours plus tard, M. Le Moine ayant prévenu ces instructions : « Vous avez bien fait d'arranger les affaires de cette pauvre femme. Je vous en remercie (2). »

Même sollicitude, l'année suivante, pendant l'ambassade de Londres, au plein du tourbillon diplomatique qui précède le congrès de Vérone :

Londres, vendredi 16 août 1822.

« Vous croyez bien que, dans les embarras du moment, j'ai à peine le temps de répondre à vos lettres et de vous écrire deux mots. Vous trouverez ci-joint un billet de 1 300 francs que vous irez toucher chez M. Hérard. Vous donnerez sur ces 1 300 francs mille francs à ma femme, et 300 francs à Mme Bail. Il ne faut pas oublier ceux qui souffrent. Dites à celle-ci que, comme une étourdie, elle me dit de lui écrire directement, et qu'elle ne m'a pas envoyé son adresse. Je soupçonne qu'elle a besoin de 200 francs de plus pour son loyer. Pouvez-vous les lui avancer ? Je vous les ferai remettre à la fin du mois (3)... »

Six ans plus tard, tandis que Chateaubriand est à Rome, « la pauvre Mme Bail » a pris décidément figure d'une familière de la rue d'Enfer ; et plus d'une lettre de l'ambassadeur à M. Le Moine se termine par cette formule amicale : «... Dites mille choses, je vous prie, à Mme Bail... »

Et Charles-Joseph Bail, — qui avait signé ses derniers ouvrages « le chevalier Bail, » sans doute parce qu'il était chevalier de la Légion d'honneur, mais aussi peut-être pour rehausser son prestige dans l'aristocratique société de la Restauration, — Charles-Joseph Bail, l'ancien officier de l'armée impériale, le défenseur de la gloire napoléonienne, l'écrivain libéral à sa façon, l'érudit toujours prêt à s'enflammer pour les nobles causes ?

Entre temps, en 1827, il avait pris le sage parti de mourir...

(1) Inédit.
(2) 24 mars, inédit.
(3) Inédit.

VI. — LE DÉPART POUR BERLIN

A la fin du mois d'octobre 1817, réinstallés à Paris, au numéro 42 de la rue du « Bacq, » dans l'appartement que la diligence de M. Le Moine leur a découvert, et où ils n'ont eu que la peine d'entrer, M. et Mme de Chateaubriand y admettent, sur le pied d'une intimité confiante et à peu près quotidienne, le vieil homme auquel ils doivent une part de leur tranquillité retrouvée. Comment ne serait-il pas confirmé de façon définitive dans sa charge de « ministre des finances ? » Chateaubriand, dès cette époque, semble-t-il, lui donne, pour toucher son traitement et administrer ses diverses ressources, une procuration en forme... Quant à Mme de Chateaubriand, elle fait éclater librement devant lui ses fureurs contre les ministres « jacobins » et contre tous les impies qui, dans « la Babylone moderne, » n'admirent pas le génie politique de son mari...

Mais M. Le Moine est fier, un peu cérémonieux; il craint d'abord d'importuner. Mme de Chateaubriand insiste pour obtenir sa visite; elle le prie, le reprie à dîner, et s'ingénie à varier, pour lui, en trois lignes, toutes les formes de la politesse et de la familiarité; elle le sait un tantinet gourmand, d'ailleurs, et elle tente de lui faire venir l'eau à la bouche :

« Je crois qu'hier la prière n'a pas été faite en *forme*. La voici, en belle écriture : viendrez-vous?... »

« Pour troisième publication, venez aujourd'hui manger de la carpe à la graisse d'oie, et un plat de lard avec des choux!... »

« Malgré nos disputes, je suis toujours inquiète, quand je ne vous vois pas. Venez donc, car j'ai un service à vous demander : c'est dîner que j'entends. »

« Je dîne chez moi, ce n'est pas une prière que je vous fais, car vous êtes né prié : mais un avertissement que je vous donne ; venez sans faute. »

Très souvent, cependant, Chateaubriand dîne hors de chez lui; les petits billets, ces jours-là, se font plus pressants, et même ils se chargent de tristesse :

« Je crains que vous ne soyez enrhumatisé. Si vous ne criez pas vos reins et ne craignez pas la pluie, venez dîner avec

moi. M. de Chat. dîne au Rocher de Cancale. Je suis une pauvre veuve abandonnée. »

« Venez dîner avec moi : je suis seule et triste : c'est aujourd'hui maigre... »

Même, certains soirs de solitude, des récriminations éclatent sur les menus carrés de papier aux tranches d'or. En voici deux qui sont bien éloquents : ils ont ému le destinataire, car il a pris soin de les dater. Le premier est de 1822 :

« Je dîne encore seule aujourd'hui; mais je reste chez moi à manger une fraise de veau : venez m'aider à n'en pas laisser. M. de Chateaubriand va à Saint-Cloud : il ne déteste plus que sa maison et ne se conduit plus que par les conseils de Mme de Duras. »

En marge de cet autre, M. Le Moine a écrit : *important;* et puis la date très précise : *28 juin 1825.*

« Venez dîner, je vous en prie : je suis malade et noire à mourir. Je suis seule. M. de Chateaubriand dîne chez une de ses *amantes!* (1) »

La triste femme a elle-même souligné le mot !...

Quelle éphémère élue visaient ces dernières lignes tracées d'une écriture inégale, le 28 juin 1825?... Tant de petits billets, en tout cas, — M. Le Moine en a classé pieusement plus de cent soixante, — sont, dans leur monotonie, d'une éloquence rapidement pathétique. Nul doute que la femme, toujours maladive et sans cesse trahie, qui les griffonnait de son fauteuil ou de son lit, n'ait pris leur destinataire comme confident de bien des chagrins. A d'autres amis elle pouvait écrire avec un sourire un peu contraint : « Le Chat est allé courir de madame en madame jusqu'à cinq heures et ne s'est souvenu de ma commission qu'au moment où mes grandes fureurs ont éclaté contre lui !. (2) »

A M. Le Moine, elle ne dissimulait point sa colère et ses larmes, car Mme de Chateaubriand, — on l'a trop longtemps méconnue, — aimait son mari d'une véritable passion. Mais ses confidences mêmes et ses plaintes embarrassaient fort, sans nul doute, celui à qui elles s'adressaient. M. Le Moine était entièrement dévoué à son grand patron ; il lui devait et lui gardait le

(1) Inédits parmi les deux derniers parus dans *le Figaro Littéraire* du 31 janvier 1914.

(2) Lettre à Joubert. —Voir Raynal, *les Correspondants de Joubert*, 1883.

secret sur bien des points, et particulièrement sur toutes questions financières. Entre les deux époux dont l'un cherchait, en toutes matières, à esquiver un contrôle que l'autre eût voulu lui imposer, son rôle était, — on va le voir, — particulièrement épineux.

Il arrivait d'ordinaire, ses heures de bureau terminées, vers la fin de l'après-midi; il attendait que Chateaubriand rentrât de ses visites politiques, mondaines, ou sentimentales, — à moins que ce ne fût d'une séance de la Chambre des Pairs. Il attendait en subissant les humeurs de Mme de Chateaubriand : « Mais enfin, m'expliquerez-vous?... » Et il avait bien du mal à rendre à peu près admissible pour elle ce qui, pour tout autre, n'eût été que trop clairement explicable. Survenait enfin le patron; il racontait les potins politiques, ses polémiques au *Conservateur* où sa plume de journaliste jetait foudres et éclairs, les allures de conspirateurs que Villèle et Corbière prenaient aux réunions Piet; et son espoir enfin d'un prochain triomphe de l'opposition dont il se proclamait le chef...

Ce triomphe se produisit avec une rapidité relative : le 1er janvier 1821 ouvre la période brillante de la carrière politique de Chateaubriand : ce jour-là il roule, dans une confortable voiture, vers les routes du Rhin, pourvu du titre sonore, et des considérables appointements, « d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Sa Majesté près la cour de Prusse; » malgré la neige et le gel, il voit la vie en rose; « pour la première fois de son existence, il court sur les chemins avec tous les conforts de l'argent... »

MAURICE LEVAILLANT.

(A suivre.)

APRÈS WASHINGTON

ET APRÈS GÊNES

On ne peut pas encore soulever les voiles qui couvrent les origines et les profondes raisons d'être de la Conférence de Washington. Beaucoup d'observateurs avisés pensent que le règlement des problèmes du Pacifique, — « question des races » et partage économique équitable de la Chine, — ne formaient, avec la limitation des armements navals, que la façade d'un édifice dans le secret duquel les deux plus puissantes nations du monde se réunissaient pour fixer les termes généraux de leur accord. Il s'agissait en effet, avant tout, de mettre fin momentanément à une dangereuse et ruineuse rivalité, en partageant la planète en deux vastes zones d'influence où devait désormais s'exercer sans contestations l'hégémonie de chacune des branches de la grande race impériale, la race anglo-saxonne. Les Américains ne pouvaient penser qu'à Gênes, six mois après la réunion de leur conférence, ils dussent se mettre en travers des ambitieuses visées de la grande firme anglo-hollandaise au sujet des pétroles du Caucase, dont il ne leur plaît pas de se désintéresser.

On sait toutefois qu'il existait, dès lors, pour les deux chefs de Gouvernement, d'intéressantes raisons de politique intérieure, soit de lancer l'idée de la Conférence, soit d'accueillir cette idée avec empressement. Ce sont, du reste, des préoccupations analogues que l'on retrouve, au moins du côté anglais, à la base des discussions qui aboutirent, en janvier dernier, à la convocation du « Congrès de la Riviera » pour le 10 avril.

Le président Harding, chef du parti républicain et qui pense à l'élection de 1923, devait tenir compte, d'abord des inquiétudes que fait naître dans son pays la situation générale des

affaires du monde, puis des idées candidement humanitaires et pacifistes des masses ouvrières que dirige M. Gompers, enfin de l'avantage qu'il y aurait, pour le prestige des républicains, à montrer quels résultats bienfaisants ils pouvaient obtenir d'une réunion *relativement internationale* qu'ils opposeraient à la Société des Nations, création du chef du parti démocrate.

M. Lloyd George, de son côté, se sentant vivement pressé par les adversaires de la « Coalition » qu'il avait maintenue au pouvoir en 1918, à charge pour elle de lui laisser gouverner l'Angleterre et l'Europe, l'Asie et l'Afrique; très préoccupé, d'ailleurs, et non sans raison, de l'extension du chômage et résolu à tout tenter, à tout faire pour remonter la pente qui, de la diminution continue des exportations, aboutit à la ruine et à la banqueroute, M. Lloyd George, disons-nous, ne voyait que des bénéfices à des tractations ayant pour objet de diminuer immédiatement les dépenses de l'ordre militaire, — que la commission Eric Geddes commençait à découvrir exorbitantes, — pourvu que l'Amirauté, encore plus que le « War office, » s'avisât d'un biais moyennant quoi la force britannique ne fût pas sérieusement atteinte.

Or il s'agissait précisément, dans la proposition américaine, de diminuer les armements navals, de supprimer un certain nombre de navires de haut bord démodés, et d'interrompre pendant dix ans toutes les constructions de « capital ships » dans les arsenaux et chantiers privés. C'était le salut.

Il fut entendu qu'à Washington la délégation britannique, — très soigneusement composée, — accepterait l'inévitable, qui était la constatation et la consécration du fait que, pendant la guerre, sous la vigoureuse impulsion du secrétaire d'État de M. Wilson à la marine, M. Daniels, la flotte des États-Unis avait pris une extension considérable. Elle égalait presque la flotte anglaise. Bien mieux, si les constructions n'étaient pas arrêtées aux États-Unis, l'équilibre allait être rompu au bénéfice du Nouveau-Monde, car la situation financière anglaise et la gravité de la crise économique ne permettraient plus à l'ancienne impératrice des mers de garder le premier rang en menant à bonne fin son plan de construction.

La seule ressource était donc pour elle de tout arrêter à la date de novembre 1921. Personne ne construisant plus, la Grande-Bretagne conservait encore un faible avantage numérique sur

les États-Unis et elle gardait d'ailleurs sa supériorité incontestée en ce qui touche le personnel, l'organisation générale et les bases d'opérations.

Ce n'était pas assez toutefois. Quand elle reportait ses yeux de l'Amérique sur l'Europe, Albion reconnaissait sans doute avec satisfaction que sa marine y exerçait une maîtrise absolue, que la flotte allemande était, par ses soins, réduite des neuf dixièmes et que la flotte française (par ses soins aussi, mais indirectement appliqués) n'avait pas récupéré ses pertes de guerre. Plus de deux ans s'étaient écoulés même depuis la paix sans que, chez nous, ministère et Chambres se fussent mis d'accord sur un programme qui abolissait d'un trait de plume cinq dreadnoughts inachevés et les remplaçait par un faible nombre de bâtiments légers, de surface ou de plongée. Et tout cela apparaissait fort avantageux à la Grande-Bretagne...

Oui, mais tout cela aussi ne résolvait pas, au goût de l'Amirauté anglaise, la question fondamentale des sous-marins.

Car il y avait une question, fondamentale en effet, des sous-marins. A ceux-ci, dès le printemps de 1919, l'Amirauté et le Gouvernement anglais avaient déclaré une guerre implacable, une guerre d'extermination. On se rappelle qu'après avoir à peu près rallié à leur thèse la délégation américaine à la Conférence de la paix, les représentants britanniques avaient demandé au Conseil suprême de décider la suppression pure et simple de l'instrument de guerre qui avait failli, en 1917, causer la perte des Alliés (1).

En fait, la question ne fut pas mise en délibération par les cinq grands chefs. Il semble qu'au dernier moment les marins américains aient reculé devant les conséquences d'une telle mesure, ou, au contraire, qu'ils en aient reconnu l'inanité; car, enfin, est-il possible de supprimer d'un trait de plume un engin de guerre ? L'expérience du dernier conflit, en tout cas, permet de répondre négativement à cette interrogation.

Quoi qu'il en soit, c'était pour les hommes d'État et pour les marins anglais, sinon une partie perdue, au moins une première offensive manquée. On ne désespérait pas de mieux

(1) On cite volontiers le tragique dialogue des deux amiraux Jellicoe et Sims (le premier, Anglais, le second, Américain) au milieu de 1917, au sujet des résultats de la guerre sous-marine : « Si ça continue comme ça, dit l'amiral Jellicoe, nous perdrons la guerre. — N'avez-vous donc aucun moyen de paralyser les sous-marins? répliqua l'amiral Sims. — Non, aucun, jusqu'ici. Nous cherchons ! »

réussir dans une autre occasion, et cette occasion allait certainement se produire à Washington, puisqu'on y discuterait sur la limitation des armements navals.

Quelle limitation plus complète que la *suppression*? Et, bien entendu, cette suppression ne s'appliquerait pas aux navires de surface, quels qu'ils fussent, grands ou petits, dreadnoughts ou destroyers; car, de ce côté-là, on se sentait toujours assuré de conserver pleine maîtrise, et la France aurait beau, comme il y a quarante ans, s'ingénier à développer l'efficacité du lanceur de torpille qui n'agit qu'en émersion, « le torpilleur, » elle n'arriverait jamais à doter cet engin de surface de moyens d'action qui pussent équivaloir au décisif avantage qu'assure au sous-marin son caractère essentiel de parfait instrument de surprise.

La délégation britannique partit donc pour Washington en possession d'une nouvelle thèse et de nouveaux, de plus pressants arguments, qui allaient lui permettre de déclencher sa deuxième offensive contre la guerre sous-marine avec d'autant plus de succès que, le secret de ces préparatifs étant bien gardé, les Français, défenseurs-nés du système, seraient eux-mêmes parfaitement surpris.

Il ne faut pourtant pas croire que là devait se borner, en ce qui touche la marine de France, l'effort de l'Amirauté britannique et des dirigeants actuels de ce que l'on peut appeler la politique anglaise de 1815.

Après tout, on ne savait jamais de quoi cette France était capable, en fait de relèvement. *Mise en possession, par le traité de Versailles, du charbon et du fer* (1), n'allait-elle pas un beau jour, — si on lui laissait faire ses réparations, — s'aviser de donner à sa grosse métallurgie un essor qui lui permettrait de construire rapidement, quand elle le jugerait bon, une puissante escadre de « capital ships » et de grands croiseurs?

Un tel danger n'était pas négligeable. A quoi donc eût servi d'ensevelir sous les flots de la grande baie des Orcades l'outrecuidante flotte germaine qui, bien qu'inférieure en nombre, avait pu balancer la victoire, le 31 mai 1916, si l'on voyait renaître l'antique, et grande et glorieuse rivale [illegible] la Marine des Primauguet, des d'Annebaut, des [illegible]

(1) Charbon de la Sarre; mines de fer de la Lorraine désannexée. Il est bon de noter que l'argument que je rappelle ici est un de ceux que nos adversaires politiques opposent à nos plaintes et à nos revendications.

des Brézé, des Sourdis, des Duquesne et des Tourville, si puissante et souvent si heureuse ; et encore celle qui, sacrifiée sous Louis XV, s'était si promptement relevée et avait brillé d'un si vif éclat sous Louis XVI, pendant la guerre de l'Indépendance américaine, avec les d'Orvilliers, les d'Estaing, les Guichen, les Lamotte-Picquet, et surtout avec l'immortel Suffren?

D'ailleurs, on n'avait garde d'oublier, à Londres, que dans des temps plus proches des nôtres, sous Napoléon III, entre 1858 et 1864 environ, la flotte française, grâce aux frégates cuirassées du génial Dupuy de Lôme, était restée supérieure à la flotte anglaise. N'avait-on pas vu, en 1860, la côte septentrionale de la Manche se ceindre de fortifications couvertes de blindages « sandwich, » — béton et plaques de forte tôle assemblées, — tandis que les « Volunteers, » y compris les « Rifle-women (1), » accouraient sur les rivages menacés, croyait-on, d'une nouvelle descente et qu'on se hâtait d'achever les « Warrior » et les « Achilles » qui, malgré leurs noms belliqueux, n'eussent pas tenu devant la « Gloire » et devant le « Solférino ? »

Et de tous ces souvenirs, ravivés par les inquiétudes que donnait la puissance militaire de la France de 1921, on concluait que, s'il était essentiel de briser entre nos mains le dangereux instrument de la guerre commerciale, ou plutôt des opérations sur les lignes de communication, il ne l'était guère moins de nous empêcher, pour longtemps, d'acquérir les éléments d'une flotte de ligne, en surface, faute de quoi, pensait-on, le sous-marin, librement pourchassé partout, serait détruit ou, au moins, paralysé. Il fut donc bien entendu que, puisque nous commettions l'imprudence d'aller à Washington, — à quoi rien ne nous obligeait, — on en profiterait pour consacrer d'une manière définitive l'abaissement, sinon la disparition de la marine française, d'une part en limitant étroitement le tonnage de nos navires de haut bord, de l'autre, en exigeant la suppression des sous-marins.

Un dessein si arrêté et qui, au demeurant, a été si bien poursuivi, supposait cependant l'adhésion préalable de la principale Puissance maritime après l'Angleterre, l'instigatrice de

(1) « Femmes tirailleurs » ou « femmes fusiliers. » L'affolement fut tel, en effet, qu'on enrôla des femmes. L'organisation actuelle de « l'armée territoriale » n'existait pas alors.

la Conférence et probablement la directrice des travaux de celle-ci. Les dirigeants des États-Unis étaient-ils d'avance, mais en secret, acquis à l'exécution d'un plan que l'ambassadeur britannique, sir Auckland Geddes, avait pu leur communiquer? C'est possible, encore que peu probable. Cependant, si, comme il se confirme en ce moment même (1), le Cabinet de Washington se proposait de donner un grand développement à la marine marchande, il était assez naturel qu'il inclinât, par là même, à quelque défaveur à l'égard des sous-marins; et que les Anglais pouvaient fort légitimement se promettre de tirer parti de ce sentiment.

Il en serait de même de certain dédain que professaient les marins américains, — j'y reviendrai, — pour la marine de la France (qu'ils n'avaient d'ailleurs pas vue à l'œuvre dans la Méditerranée) et surtout pour ses ports et arsenaux. Cette opinion pouvait être utilisée, si le Gouvernement et le Parlement français ne se hâtaient pas, — et c'est ce qui arriva, — de manifester l'intérêt qu'ils devaient prendre à la constitution d'un organisme délabré par la mise à exécution d'un programme de constructions et par l'adoption de sérieuses mesures de réforme pour les arsenaux. Pourquoi ménager qui s'abandonne?...

En tout cas, et ne fût-ce que pour nous expliquer l'explosion des reproches indignés auxquels ont donné lieu, là-bas, les imprudentes demandes de notre délégation, il est utile de rechercher quelle pouvait être, dans l'ensemble, l'opinion des peuples des États-Unis à notre endroit, au moment où se réunissait la conférence de Washington. Aussi bien pourrions-nous élargir le champ de nos investigations et nous demander comment il se fait que, dans l'opinion du monde, la considération que l'on a pour la France victorieuse de 1922 ne dépasse guère, aujourd'hui, celle que l'on avait pour la France de 1913, toujours sous le coup de la grande défaite de 1870.

Cette France de 1913, c'était, pour à peu près toutes les autres nations, le vieux peuple affaibli, — dégénéré, précisait-on, — en tout cas replié sur lui-même; le peuple qui se tenait à l'écart de toutes les grandes combinaisons, de toutes les vastes

(1) On apprend, à la date du 28 février, que le président Harding se propose de consacrer 32 millions de dollars, — ce n'est, bien entendu, que l'amorce de crédits plus importants, — à des subventions à la marine marchande. Il faut noter, au surplus, que la flotte commerciale des États-Unis a déjà pris un essor considérable pendant la guerre et depuis l'armistice. Mais les Américains veulent, de ce côté-là aussi, se mettre sur le même rang que l'Angleterre.

entreprises; médiocre commerçant, du reste, à conception, étroites et méthodes surannées, mais content de petits gains, parce qu'il n'osait jamais rien risquer, tout en s'imaginant que sa clientèle lui resterait obstinément fidèle; médiocre aussi dans l'industrie, parce que timide, là encore, et peu doué d'initiative, il bornait sa production à la satisfaction du marché intérieur; peuple inventeur, on en convenait mais qui ne savait ni réaliser, — par jalousie à l'égard des inventeurs même, — ni exploiter à fond, — par insouciance ou défaut de clairvoyante audace, les découvertes de ses savants et de ses hommes d'imagination, — peuple enfin qui, limitant volontairement ses naissances, se condamnait à être bientôt submergé par les races fécondes.

Tel est le tableau peu flatté que voyaient si souvent tracer de leur nation ceux d'entre nous que leurs professions ou leurs intérêts appelaient à l'étranger.

Certes, le portrait apparut tout d'un coup peu fidèle lorsqu'on nous vit, en août 1914, relever fièrement la tête et présenter à l'envahisseur, sur la Marne, un front uni, impénétrable. L'étonnement devint de l'admiration lors des formidables luttes sur l'Yser et sur la Meuse, à Verdun, car les peuples sont accessibles à l'enthousiasme en présence des actions héroïques et des sacrifices sublimes. Mais l'enthousiasme s'épuise vite et, plus vite encore, l'admiration. Dire que les peuples ne s'aiment pas, encore qu'ils se prétendent frères, ce serait cruel; affirmons du moins qu'ils ne se connaissent pas et se comprennent rarement, qu'ils se jalousent toujours et qu'ils ignorent, dans leurs relations normales, la vertu du désintéressement. Aussitôt après l'armistice, en effet, on put observer quelque différence dans la manière dont Anglais, et Français s'adaptaient à la situation nouvelle.

Les Français, justement fiers d'avoir recouvré l'Alsace-Lorraine et de border le Rhin, triomphaient joyeusement, tout en procédant au triste inventaire de leurs pertes dans les régions dévastées; et de ce désastre ils essayaient de se consoler en répétant à satiété : « L'Allemagne doit payer, l'Allemagne paiera, » formule qui n'a, par elle-même, aucune force opérante et qui n'en aurait que si on la sentait appuyée sur la volonté ferme d'imposer au vaincu, coûte que coûte et malgré toute opposition, d'où qu'elle vienne, l'exécution des clauses financières du Traité. D'ailleurs, aucune velléité de tractations individuelles, avec

l'ennemi qui s'était montré si cruellement destructeur sur le sol de France et de Belgique.

Les Anglais, pendant ce même temps, se hâtaient, à Cologne et à Hambourg, au négoce avec les Allemands et déjà s'essayaient à des conventions particulières qui ne devaient pas tarder à leur faire envisager les intérêts de nos adversaires (et les leurs) avec plus de complaisance que ceux de leurs alliés. Et peu à peu l'opinion se répandait partout d'inévitables dissentiments où notre insouciance, notre défaut de vues étendues, notre ignorance du « sens des réalités, » notre crainte aussi d'aller jusqu'au bout de notre droit, nous mettraient en infériorité marquée vis-à-vis de nos anciens alliés redevenus nos rivaux. La France, disait-on, — et sans nous plaindre! — laissait saboter sa victoire. Encore un peu, elle allait revenir à la mentalité d'après 1870.

Mais ceci, il ne convenait pas à l'Angleterre de le laisser croire. Au contraire, il lui fallait dénoncer à l'Univers « l'impérialisme français. » Et ce n'était pas seulement, — la méthode est bien connue, — pour masquer le sien et détourner l'attention de ses agissements politiques; c'est que, au contact des autorités et des personnes marquantes de la Rhénanie, elle s'était aperçue que nul, dans ce pays, ne doutait que la France exigeât et obtînt la rive gauche du Rhin au traité de paix: à quoi, du reste, la mentalité rhénane se résignait fort bien.

Dès lors, en présence de ce danger, renaissait naturellement, dans les conseils du cabinet de Londres (1), l'esprit de 1815, la politique de l'équilibre entre l'Allemagne et la France, de l'exacte balance de forces à laquelle la Grande-Bretagne avait dû, au cours de ces cent dernières années, de consolider son hégémonie mondiale par la prise de possession de tous les territoires, de tous les points de croisement des routes de navigation, de tous les passages et carrefours maritimes présentant quelque intérêt.

Peu à peu, toutefois, et comme il s'étaient plus préoccupés d'acquérir des « mandats » territoriaux, des colonies nouvelles et des protectorats fructueux que de veiller aux conséquences de la politique financière du gouvernement du « Reich, » les

(1) En réalité, le retour à la politique de 1815 datait d'avant l'armistice et on en pourrait relever des preuves depuis la phase de la guerre où le succès des Alliés apparaissait probable. Mais ceci sort de notre cadre.

dirigeants anglais reconnaissaient que, par le jeu savamment combiné de l'avilissement du mark et du développement de l'industrie germanique, si « l'Empire » s'appauvrissait — ce qui lui permettait de se dérober à ses obligations vis-à-vis des Alliés — les Allemands, producteurs à bas prix et actifs exportateurs, s'enrichissaient... Malheureusement, plus « handicapés » encore qu'avant la guerre par tous les objets confectionnés auxquels on pouvait imposer la marque « made in Germany, » les Anglais, eux, État et particuliers, s'appauvrissaient comme le « Reich » allemand. La grande crise du chômage commençait.

En réalité, disons-le, la concurrence germanique, au moins sur le marché anglais même, n'est pas la seule cause de ce chômage. Les statistiques d'importations allemandes le prouvent, quand on les rapproche de celles de 1913. Mais les ouvriers anglais travaillent moins que les ouvriers allemands, tout en exigeant des salaires très élevés, tandis que les patrons, chefs d'industrie et « capitalistes, » sont écrasés d'impôts.

Quoi qu'il en soit, les préoccupations de M. Lloyd George, plus actif pour guérir qu'avisé pour prévenir, s'orientaient dès lors, d'un côté vers l'ouverture de nouveaux marchés, et c'est ce qu'on appelle, à Gênes, la « restauration de la Russie, » — car il est toujours bon, pour l'effet moral, que le plus légitime égoïsme national se recouvre d'un séduisant vernis d'altruisme, — de l'autre vers le relèvement du change allemand, d'où devaient découler l'assainissement des finances de l'Empire et surtout le relèvement des prix de revient des produits dont ses industriels inondaient les pays étrangers et la Grande-Bretagne elle-même.

Mais comment arriver à cet assainissement? Qu'il fallût sacrifier « les réparations, » nul doute ; et il était aisé de se résigner à un mal qui, après tout, n'atteignait les intérêts anglais qu'assez médiocrement. On vit alors se succéder en quelque dix-huit mois les divers « accords » que l'entourage politico-financier de M. Lloyd George, entourage tout acquis à l'intérêt allemand (1), réussissait à imposer à nos faibles diri-

(1) « Un fait étrange domine la situation de la Grande-Bretagne. Depuis quelques années, un groupe de financiers dont les familles sont généralement d'origine judéo-allemande, s'est emparé du pouvoir politique et exerce sur M. Lloyd George une influence prédominante. » M. André Chéradame : *la Mystification des peuples alliés. Pourquoi, comment, par qui?* » (1922). On trouve dans ce remarquable ouvrage du clairvoyant publiciste des précisions d'un vif intérêt sur ce sujet.

geants et à la suite desquels notre créance se trouvait toujours de plus en plus réduite.

Pourtant, cela ne suffisait pas et n'allait pas assez vite. D'ailleurs, tant que la France gardait une « force armée » relativement puissante et qu'elle occupait la majeure partie du territoire rhénan, il y avait toujours à craindre qu'un sursaut de colère, après un éclair de clairvoyance, l'engageât dans une entreprise qui eût tôt fait de compromettre l'intégrité ou, tout au moins, l'*unité du Reich*, dont le principe tenait au cœur des gouvernants anglais autant qu'à celui de l'organisme dirigeant, — la Prusse, en somme, — de l'Allemagne elle-même.

Il fallait donc désarmer la France. Celle-ci, avec des contingents très réduits, ne pouvait occuper toute la Rhénanie — fût-ce avec le secours (très marchandé par un parti puissant) de la Belgique. Une fois terminée l'évacuation par les Anglais et par les Américains des secteurs de Coblentz et de Cologne, les Français seraient bien obligés d'abandonner le Palatinat et le cercle prussien de Trèves. Dès lors, la revision du Traité de Versailles ne tarderait pas à s'imposer et l'Allemagne à se relever, débarrassée de l'écrasant fardeau des réparations. Le mark remonterait rapidement et, du coup, les achats d'objets confectionnés allemands redeviendraient ce qu'ils étaient avant la guerre. Grande-Bretagne et Germanie se partageraient équitablement les marchés de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie méridionale et de la plus grande partie de l'Amérique latine.

Qu'on eût seulement l'espoir d'arriver prochainement à cette solution et les industriels anglais, encouragés, se remettraient à l'ouvrage, le chômage cesserait et les élections générales se feraient dans une atmosphère de confiance dans l'avenir, de reconnaissance aussi envers « la coalition » et son habile chef, M. Lloyd George. L'invitation à la Conférence de Washington survenant au moment où l'on était, à Downing street, dans cet état d'esprit, apparut vraiment providentielle. Il y était question de désarmement. Cela suffisait pour faire passer sur l'amertume qu'en d'autres temps on eût éprouvée de se voir très probablement contraint à reconnaître, à sanctionner solennellement dans des tractations internationales le principe de l'égalité des forces navales de l'Angleterre et des États-Unis.

On sait la suite et que, prévenu du but essentiel poursuivi par l'Angleterre, le chef du Gouvernement français crut oppor-

tun d'aller lui-même à Washington plaider la cause de la nécessité de nos armements en face d'une Allemagne qui n'avait, elle, désarmé qu'en apparence, qui conservait intacte sa puissance industrielle, — donc sa faculté de construire rapidement du matériel de guerre, — qui, enfin, ne faisait point mystère de sa haine à l'égard de la France, de sa passion de revanche, de son désir de remettre encore la direction du « Reich, » redevenu impérial, de républicain qu'il feignait d'être, entre les mains de la dynastie de proie, les Hohenzollern.

Le succès de M. Briand fut réel devant la Conférence, où les raisons qu'il donnait, les preuves qu'il apportait, firent impression, sinon sur les délégués anglais, au moins sur quelques Américains, sur les Japonais, et même sur les Italiens. Au reste, en tel cas, l'applaudissement unanime d'une élite de personnages courtois ne doit pas faire préjuger de leur unanime assentiment final. Ne sait-on pas que si, dans une assemblée politique, « un discours éloquent peut ébranler des opinions, il est fort rare qu'il réussisse à changer des votes? »

Le certain (que l'on ne nous dévoila pas tout de suite), c'est que l'opinion américaine, dans son ensemble, conçut du dépit que le ministre français pût quitter la Conférence sans avoir fait de concession au sujet des effectifs prévus au budget de 1922 pour l'armée active de son pays (1), que l'on tenait, au surplus, pour beaucoup moins menacé qu'il le disait. C'était une déception pour l'idéalisme utopique, irréfléchi, mais très sincère, il faut le dire, des masses populaires chez nos anciens associés. C'en était une, surtout, pour les chefs du parti républicain qui perdaient là un des atouts de leur jeu politique. Du moins allait-on se rattraper sur la limitation des armements navals et sur les « vacances » de dix ans imposées aux chantiers de construction. On n'admettait pas que, de ce côté, les Français se montrassent intransigeants, puisque, faute de ressources, ils ne construisaient plus rien. Quelle apparence qu'ils prétendissent à des tonnages élevés pour leurs futurs « capital-ships? »

Ils y prétendaient. Et sans se préoccuper le moins du monde

(1) Effectifs de 690 000 hommes environ et non de 800 000, comme on le prétendait outre-Atlantique et comme l'a affirmé au Sénat de Washington M. Mac Cormick. On est, en Amérique, singulièrement mal renseigné sur nos affaires. Cela n'empêche pas les Américains de nous juger.

de préparer cette opinion américaine, qu'ils voulaient ignorer (1), à la surprise de voir réclamer des augmentations considérables de tonnage dans une conférence réunie pour obtenir, au contraire, de larges réductions, nos experts navals exposèrent, bonnement, un programme de construction de grandes unités qui répondait sans doute à leurs préférences personnelles, en fait de types de navires, et dont l'ampleur satisfaisait leur tenaces espoirs dans la pérennité du dreadnought, mais qui, dès l'abord, apparut à leurs auditeurs comme une audacieuse gageure, sinon comme une sorte d'impertinence.

Hé quoi! la France, puissance maritime de second ordre, avant la guerre (2), et à qui, en 1921, on ne pouvait même plus reconnaître ce rang, tant elle était démunie de matériel flottant, cette France, déjà trop forte sur terre, venait réclamer 350 000 tonnes de dreadnoughts, alors que le Japon, en possession de la troisième flotte du monde, admettait de réduire celle-ci à 300 000 tonnes!

En vain répondions-nous que nous ne prétendions aucunement — et pour cause! — mettre en chantiers le tonnage que nous réclamions. Il ne s'agissait que d'un but idéal à atteindre en vingt ans, c'est-à-dire en 1941, soit dix ans après « les vacances navales » prévues en principe par la Conférence. Ces explications ne firent qu'aigrir les politiques du parti républicain. Qu'allait-on leur parler et parler au peuple des États-Unis d'une échéance si lointaine, alors qu'il s'agissait d'obtenir des résultats immédiats, résultats exactement opposés d'ailleurs à ceux que la délégation française paraissait escompter. Nous n'étions décidément pas dans le ton. M. Briand, consulté, — d'un peu loin, il arrivait à Londres pour préparer la Confé-

(1) Il faut lire, à ce sujet, dans *le Temps* du 26 février, les renseignements très précis, — et attristants, — que nous fournit M. Nicholas Roosevelt, un sincère et fidèle ami de la France. L'aveuglement et l'ignorance de parti pris de nos experts navals, *en ce qui touche la puissance de la presse aux États-Unis et son mode d'action sur l'opinion*, y sont révélés sans réticences, sans que l'auteur se livre à la moindre attaque personnelle. M. N. Roosevelt, incidemment, nous dit quelle a été, à propos des « capital ships, » la fâcheuse attitude à notre endroit de la délégation italienne et surtout de la délégation britannique.

(2) Je me souviens, avec quelque amertume, j'en conviens, du dédain, — trop justifié, du reste, — que témoignaient, en 1910, les marins de la belle flotte des États-Unis (venue en Europe pour en visiter les ports principaux), à l'égard de nos pauvres cuirassés démodés de l'Escadre du Nord, où je commandais le *Charles Martel*. Les Américains, toutefois, parurent surpris de l'activité de nos bâtiments, de notre flottille et surtout de nos sous-marins.

rence de Cannes, — se hâta d'accepter les 175 000 tonnes auxquelles on entendait réduire le tonnage du « gros » de notre flotte; et cette concession, opportune peut-être, ne devait pourtant pas désarmer nos adversaires.

Bien au contraire, — car c'est toujours une question, en politique, de savoir s'il ne vaut pas mieux tenir ferme sur les positions que l'on a prises plutôt que d'en faire abandon à qui ne vous en saura jamais gré, — quand il fut question des sous-marins (1), que l'on nous en proposa négligemment 37 000 tonnes, et que, découvrant nos batteries avec une incontestable franchise, nous en réclamâmes 90 000, la délégation anglaise pensa triompher.

A ce coup, en effet, le soulèvement de l'opinion était devenu violent et son expression, dans quelques journaux, atteignait l'injure (2), tandis que, dans presque tous les autres, on nous accablait de reproches et on dénonçait notre incurable impérialisme. Cette dernière accusation, devenue banale à force d'être répétée, n'est au fond, on le sait, que le « haro sur le baudet! » des *Animaux malades de la peste*. Malheureusement, les fables de notre bon La Fontaine sont peu connues de l'autre côté de l'Océan. Certaines feuilles, pourtant, qui appartiennent à la « presse Hearst, » — celles-là même que nous jugions germanophiles pendant la guerre, — applaudissaient à la crânerie des experts navals français qui, disaient-elles, osaient enfin tenir tête à l'Angleterre, despote des mers, et méritaient d'être encouragés dans leur ténacité à ne pas sacrifier les seules armes capables d'intimider le Gouvernement et l'Amirauté britanniques.

Mais ce n'était là qu'une minorité. On peut dire que, pendant quelques semaines, la France fut traitée par la plupart des citoyens conscients de la libre Amérique avec une extrême sévérité. Cela nous étonna beaucoup. Nous ne pensions pas que ce fût possible (3). Le fait, cependant, n'était pas absolument

(1) Après les bâtiments légers de surface, dont on nous accorda, sans difficulté, ce que nous demandions : 300 000 tonnes. L'amirauté anglaise, en effet, ne redoute, dans la « poussière navale, » que les petites unités qui peuvent jouir, — comme les sous-marins — de l'intégral bénéfice de la surprise.

(2) Un des principaux journaux américains représenta, à cette occasion, la France se couvrant du casque prussien.

(3) A lire, à ce sujet, les renseignements curieux que donne *le Temps* du 4 mars sur l'organisation de la propagande anglaise à Washington et, dans le même journal, n° du 8 mars, les réflexions de M. Joseph Galtier sur le néant de la nôtre.

nouveau, encore moins inouï, comme d'aucuns, ici, paraissaient le croire. Il s'en faut que, depuis 140 ans que nous les avons aidés à secouer le joug de la Grande-Bretagne, les Américains aient toujours éprouvé à notre égard les sentiments si amicaux, si généreux qu'ils nous ont montrés en 1917 et dont nous leur gardons une gratitude qui ne s'effacera pas.

Vingt ans ne s'étaient pas écoulés après l'arrivée de La Fayette à Boston que des hostilités éclataient entre la République française et celle des États-Unis. Il ne serait pas sans intérêt de faire l'historique de cette « quasi guerre, » comme on l'appelait alors, car, s'il y eut rupture des relations diplomatiques, il n'y eut pas de déclaration officielle d'hostilités, ce qui n'empêcha pas quelques rencontres sanglantes de corsaires et même de frégates. Ayons d'ailleurs le courage de reconnaître que, dans ce grave différend, — pourtant bientôt aplani, — nous n'eûmes pas toujours le beau rôle. C'était en 1797, sous le Directoire, régime dont on ne pensera jamais assez de mal, du point de vue de la probité dans les tractations, de quelque ordre qu'elles soient. N'en disons pas davantage. Observons seulement que la querelle, — il s'agissait surtout de la validité d'un certain nombre de prises et de l'observation de règles du droit des gens qui, à cette époque, étaient assez mal définies et, en tout cas, dont la fixation se trouvait livrée au hasard, faute d'un organisme comme celui de la Haye, — que la querelle, dis-je, faillit reprendre en 1811 et que Napoléon, uniquement préoccupé alors des préparatifs de la guerre de Russie, intervint personnellement pour l'arranger.

En 1834, l'affaire renaît encore. C'est que nous ne nous sommes pas complètement acquittés des dettes, — indemnités contractées en 1797 vis-à-vis d'armateurs et marins américains. Cette fois-là, les torts semblent partagés. En tout cas, le président Jackson nous traite avec une fâcheuse brutalité. L'émotion est assez vive, en France, pour que le Gouvernement consulte les chefs de la marine sur les conséquences que pourrait avoir une rupture. Les amiraux, — Jurien de la Gravière, le vainqueur du beau combat des Sables d'Olonne (1), le père de

(1) Assez ignoré comme beaucoup d'avantages partiels que nous eûmes, de 1793 à 1815, contre la marine anglaise. Cette fois trois petites frégates, embossées sur la rade des Sables d'Olonne, avaient brillamment repoussé l'attaque de division Stopfoud, composée de 3 vaisseaux.

l'éminent collaborateur de cette *Revue*, en tête, — répondent que la marine n'est pas en état de soutenir une guerre maritime qui sera longue et opiniâtre ; et l'on cède aux exigences des États-Unis.

Ce genre de consultations aboutit presque toujours de la même façon. Nous en avons eu une preuve, encore, à l'époque de Fachoda, où seul, l'amiral Gervais, non sans hésitation, d'ailleurs, — il y avait de quoi : nous manquions de projectiles, — se déclara prêt à accepter la très lourde responsabilité du commandement de la force navale française.

Par une malchance vraiment surprenante et qui ne peut guère s'expliquer que par le fait que nos adversaires éventuels sont parfaitement renseignés, en général, sur notre état naval, notre marine, *à laquelle nos gouvernements ne s'intéressent que par intermittences*, ne se trouve que rarement prête à soutenir avec succès la politique extérieure de la France. J'ai déjà rappelé qu'il lui est arrivé, au contraire, sous Napoléon III, par exemple, — à l'époque des premiers cuirassés, et aussi au plus beau moment du règne, de 1858 à 1862, — d'avoir des forces égales, ou plutôt équivalentes à celles de l'ancienne rivale, grâce à l'*ingenium* de ses marins et de ses ingénieurs ; et alors de ne pas pouvoir bénéficier de cette égalité de forces, faute d'une politique appropriée.

Passons sur la défaveur marquée dont nous fûmes l'objet, en Amérique, en 1864 et jusqu'à la guerre avec la Prusse, d'une part à cause de notre intervention au Mexique, de l'autre en raison de l'intérêt que nous avions témoigné aux Sudistes. Le parti vainqueur, les « Républicains » d'alors, ne nous le pardonna point. En 1870, son chef moral, le glorieux général Grant, apparaissait dans les rangs prussiens, à l'État-major du roi Guillaume.

Dans ces diverses occasions, le souvenir des services rendus de 1777 à 1783, par la France à la cause de l'indépendance américaine ne pesait évidemment pas beaucoup dans les consciences d'au delà de l'Atlantique à côté du souci des intérêts immédiats, politiques ou financiers. Répétons ici qu'il n'y a lieu ni de s'en étonner, ni, moins encore, de s'en indigner. Et dans cette nouvelle constatation de la fragilité des affections des peuples ne trouvons qu'une raison de plus de célébrer l'admirable élan d'enthousiasme qui jeta, il y a cinq ans, plus d'un million de soldats de l'Union sur le sol de France au cri si émouvant de : « La Fayette, nous voilà ! »

Les incidents, quelquefois pénibles, qui marquèrent, au sein de la Conférence, « la querelle des sous-marins, » sont encore dans toutes les mémoires. Ne nous y attardons pas, tout en observant que la répercussion de l'un de ces incidents, — celui de l'article de la *Revue maritime*, — est assez profonde pour qu'au moment où j'écris, à la fin de février, l'affaire soit encore commentée, et plus passionnément en Angleterre que chez nous.

Recherchons donc plutôt si l'on est allé, à Washington, jusqu'au fond des choses (1), ce qui était le seul moyen d'y porter la clarté, ou si l'on n'a pas préféré s'en tenir aux apparences et, pour atteindre plus sûrement le but, qui était essentiellement *la suppression des sous-marins*, faire appel, faute de mieux, aux arguments de sentiment, — l'évocation du souvenir de la *Lusitania*, par exemple, — au moyen desquels on était assuré d'émouvoir la très impressionnable opinion, au sein du peuple des États-Unis.

D'abord, est-il possible, comme nous nous le demandions tout à l'heure, de rayer d'un trait de plume une arme déterminée de la liste des engins de guerre ; et non pas une arme toute nouvelle, remarquons-le, mais un engin qui a déjà quarante ans d'existence, qui fait figure dans toutes les marines et chez tous les constructeurs, un engin dont on connaît le fort et le faible et dont tous les marins savent fort bien que *ce qu'on lui reproche, au fond, c'est l'efficacité qu'il donne au système de guerre navale que redoute le plus l'Angleterre*, beaucoup plus que sa « barbarie. » L'obus de Saint-Gervais fut-il donc moins cruel ? Nous ne demandons cependant pas, nous autres, la suppression des canons très longs de gros calibre, ce qui, au demeurant, supprimerait du coup la raison d'être des « dreadnoughts » anglais et américains. Et les « Gothas, » chez nous, les « Zeppelins, » chez nos Alliés, firent-ils donc moins de mal ? On ne voit pas, pourtant, que la Grande-Bretagne renonce à l'arme aérienne, bien au contraire ; et la commission Eric Geddes vient justement de faire ressortir d'une manière lumineuse l'excès des dépenses militaires de l'*Air department* (2).

(1) *Publiquement*, du moins. A ce propos, notons que M. le président Harding vient de refuser la publication intégrale des procès-verbaux de la Conférence. Et ceci confirme ce qui a été dit, au début de cet article, sur l'impossibilité de mesurer exactement la portée des tractations qui ont été faites à Washington.

(2) Cette commission des économies, qui a proposé près de 70 millions de livres sterling (1 800 millions de francs-or) rien que sur les trois départements mili-

Est-il donc possible, répétons-le, possible *pratiquement*, de supprimer cet odieux sous-marin ?

Certainement non. Ce l'est d'autant moins que le mot de *sous-marin* est, en réalité, d'une signification peu précise, du point de vue militaire, — nous allons le voir tout à l'heure, — et qu'évidemment il ne saurait être interdit à l'homme, par un consortium de quatre ou cinq peuples, de jamais naviguer en plongée, s'il y trouve (et il y trouvera) quelque avantage.

Pourquoi pas lui défendre aussi de voler dans les airs et, puisqu'on y est, faire litière de tout progrès, revenir à l'état de nature : « M. Rousseau, raillait Voltaire, me donne envie de marcher à quatre pattes. » Faudra-t-il, pour servir la cause du négoce britannique, que nous rétrogradions, sur mer, jusqu'à la « Blanche nef » de l'*Impress* Mathilde et jusqu'au bateau-dragon d'Édouard le Confesseur ?

On ne supprimera donc pas le sous-marin ; à moins, — et ceci ne semble plus probable aujourd'hui, — que le Gouvernement britannique fasse, de notre renonciation complète à l'arme que nous avons créée de toutes pièces, la condition *sine qua non* du pacte de garantie dont on a parlé si longtemps, avant de passer au pacte de « non agression. »

Aussi bien, à Washington, l'Angleterre, se trouvant seule des cinq Puissances navales à parler sérieusement de suppression — car, une fois encore, il semble qu'elle n'ait pas été soutenue jusqu'au bout par l'Amérique, — ne tarda pas à battre en retraite pour occuper solidement une position de repli, celle d'une limitation étroite, pour les autres, bien entendu, du tonnage affecté aux bâtiments de plongée.

C'est à 37 500 tonnes qu'elle voulut bien s'arrêter, en ce qui nous concernait, le Japon en obtenant le double, soit 75 000 tonnes et les deux grandes marines 90 000. 37 500 tonnes, c'était dérisoire ; et si l'on réfléchit que le sous-marin moyen, le « sous-marin omnibus », si l'on ose ainsi parler, atteint le millier de tonnes, en plongée, tandis que le submersible de croisière ne peut aller à moins de 2000 ou 3 000 tonnes, on voit aisément quel était, — encore et toujours, — le but poursuivi par nos tenaces alliés en nous imposant un chiffre

taires, a découvert, entre autres choses curieuses, que l'Amirauté réclamait de nouveaux crédits pour les munitions, alors qu'elle a des stocks suffisants pour une guerre encore plus longue que celle qui vient de finir.

global aussi bas. Nous ne pouvions, en effet, renoncer au sous-marin de défense rapprochée, — celui de 800 à 1 000 tonneaux, — et il nous en fallait beaucoup plus de 37. Nous étions donc contraints de rayer de nos programmes les submersibles de croisière, les seuls qui puissent poursuivre méthodiquement les opérations sur les lignes de communications, au large. Et c'était justement, là, ce que voulait l'Amirauté britannique qui, au surplus, dans son désir passionné d'assurer l'intégrale protection des routes de navigation de ses « cargos, » s'inquiétait fort peu d'examiner si nous n'étions pas en droit de souhaiter que les nôtres fussent en situation de jouir du même avantage. Or, cet avantage, seuls, des submersibles pouvaient le leur procurer, l'énorme supériorité de la flotte britannique en croiseurs de surface de toutes les tailles ne nous permettant aucun espoir de ce côté, en cas de conflit avec l'Angleterre.

Et, à ce propos, je suis surpris qu'on n'ait pas pensé à opposer des faits historiques précis et d'ailleurs bien connus à l'argumentation de la délégation anglaise qui, Mr Balfour en tête, prétendait que la France, tout au contraire de la Grande-Bretagne, n'avait rien à redouter d'un blocus maritime, *parce qu'elle est Puissance continentale.*

Puissance continentale, c'est entendu, mais qui peut parfaitement être bloquée, si elle a affaire à une coalition, comme ça lui est arrivé plusieurs fois, déjà, dont deux à cent ans d'intervalle, pendant la guerre de la succession d'Espagne, sous Louis XIV, et pendant les guerres de la Révolution en 1794 et 1795, — sans parler de 1814 et 1815. Avons-nous donc oublié que la bataille du 13 prairial an II (1er juin 1794), fut livrée par Villaret Joyeuse pour couvrir la marche du grand convoi de blés d'Amérique que la France affamée attendait avec la plus vive impatience (1). Dans cette rencontre avec la flotte de Howe, nous perdîmes six vaisseaux, dont l'héroïque *Vengeur du peuple*, mais le

(1) Un excellent historien maritime, M. Tramond, professeur à l'École supérieure de la marine, dit à ce sujet, dans son remarquable *Manuel d'histoire maritime de la France* : » ... Qu'était-ce que la cargaison de 112 navires pour l'approvisionnement de la France? » — Sans doute. Mais il ne s'agissait, en fait, que de « sauver l'Ouest de la famine, » comme le dit l'auteur lui-même, deux pages plus loin. La difficulté des communications intérieures, en temps de révolution, surtout, ne permettait pas de faire mieux, le convoi eût-il été beaucoup plus nombreux. Il faut aussi compter avec « l'effet moral. » Malgré les pertes subies, l'affaire du 13 prairial fut célébrée dans toute la France.

convoi, habilement dirigé par Van Stabel, passa sans encombre.

Une pareille fortune ne pourrait, aujourd'hui, échoir à une forte réunion de paquebots que si elle était protégée par une véritable flotte de submersibles de croisière et d'appareils aériens, faute d'une suffisante force navale de surface.

Reste, il est vrai, la ressource de créer le type (déjà étudié à la fin de la dernière guerre) du transport sous-marin de 8 000 à 10 000 tonnes. C'est parfaitement réalisable, du seul point de vue technique. Du point de vue militaire, il y aurait à faire certaines réserves. En tout cas, il conviendrait, d'une part, de limiter la mise en jeu de navires de plongée de cette sorte aux voyages très courts d'une rive à l'autre de la Méditerranée, — et ce serait déjà fort important, — de l'autre, d'organiser, toujours au moyen des submersibles de croisière, une ligne de communications que l'adversaire serait obligé de considérer comme dangereuse pour ses propres croiseurs.

Quoi qu'il en soit de ces constatations d'ordres divers, le chiffre de 37 500 tonneaux de sous-marins fut, à juste raison, — le mal étant fait déjà, et je n'y reviens pas, dans l'opinion publique américaine, — repoussé par les experts navals français qui tinrent bon pour leurs 90 000 tonnes.

Était-ce donc la victoire pour nous? Oui et non. Une embuscade sérieuse était dressée sur notre route; et c'était la proposition du sénateur américain Root (article 4 du Traité de Washington), ainsi conçue : « Les Puissances signataires reconnaissent qu'il est pratiquement impossible d'utiliser les sous-marins à la destruction du commerce sans violer, ainsi qu'il a été fait au cours de la guerre de 1914-1918, les principes universellement acceptés par les nations civilisées pour la protection de la vie des neutres et des non combattants, et, dans le dessein de faire universellement reconnaître comme incorporée au droit des gens l'interdiction d'employer les sous-marins à la destruction du commerce, conviennent de se considérer comme liées désormais entre elles par cette interdiction et invitent toutes les autres nations à adhérer au présent accord. »

Il est malaisé d'exprimer franchement et en termes d'une parfaite correction l'impression que doit laisser à des esprits réfléchis, — et aussi à la plupart des marins, même anglo-saxons, — la lecture de ce texte. Il est non seulement faux, mais encore absurde, en soi, de prétendre « qu'il est pratiquement impos-

sible d'utiliser les sous-marins à la destruction du commerce sans violer, etc... »

En quoi, je le demande, est-ce impossible? Et quelles sont, sur ce point particulier, les limites du possible et de l'impossible? Et puis, pourquoi brouiller toute la question en employant l'expression de « destruction du commerce? » Il ne s'agit point du tout, *pratiquement* (pour parler comme le rédacteur de l'article 4), de *détruire*, mais *d'arrêter* le commerce, ce qui n'est pas du tout la même chose. Il est clair que ce mot fâcheux et malsonnant de « destruction » a été employé pour frapper les imaginations des peuples d'Amérique et d'Angleterre et pour stimuler leurs sentiments de réprobation à l'égard de ceux qui, tels les Français, pourraient être tentés d'imiter les Allemands et de s'en prendre au commerce des deux grandes nations impériales (1).

Mais écartons ce « petit moyen, » — qui ne laisse cependant pas d'avoir eu son importance, — et revenons un moment aux *limites du possible et de l'impossible*, dont je viens de parler.

De quoi s'agit-il, en définitive? Tout simplement de savoir comment un sous-marin peut *capturer* un cargo ou un paquebot sans violer les dispositions précises du droit international, qui se résument très simplement de la manière suivante :

a) Le capteur n'a le droit de détruire *le navire* capturé que s'il est lui-même menacé de destruction par une force navale ennemie, dans le cas où il continuerait, par exemple, à *convoyer* sa capture.

b) En tout état de cause et quelles que soient les circonstances, le salut de l'équipage et des passagers doit être assuré.

Prétendra-t-on qu'un sous-marin doive renoncer à enfermer son action dans ces limites? Si on le prétend, je le nie.

Et d'abord, ne saute-t-il pas aux yeux qu'intervient ici, et d'une manière décisive, la question du déplacement de ce sous-marin? Peut-être pouvait-on émettre un doute sur les facultés, du point de vue où nous nous plaçons, *d'un vrai sous-marin* de 300 tonnes, au plus, comme ceux avec lesquels a commencé la guerre sous-marine, en 1914-1915. Ce petit bâtiment aurait eu quelque peine à prendre à son bord les équipages de deux ou trois cargos, — à supposer qu'il se fût trouvé dans le cas où la destruction du navire capturé est licite.

(1) Je rappelle ici que l'Amérique entend avoir bientôt une flotte marchande

Il n'en était déjà plus de même du *submersible* de $\frac{800}{1000}$ tonnes (800 en surface, 1 000 en plongée) de la 2e phase des opérations — 1915-1917. Celui-ci, à la condition de ne pas trop s'éloigner de sa base d'opérations, ou, simplement, d'un port de sa nation, ou encore, d'un port allié, était parfaitement capable de porter plusieurs équipages de simples cargos, qui naviguent avec un personnel très réduit, comme on sait. Et sans doute ces prisonniers temporaires n'eussent pas eu toutes leurs aises. Mais enfin, « la guerre est la guerre; » on nous l'a assez dit, — et prouvé, — pendant quatre ans. Et quoi qu'on veuille nous faire accroire, il est douteux que le prochain conflit nous montre une humanité très en progrès du côté de la limitation des maux de la guerre; le Traité de Washington lui-même va, tout à l'heure, nous en fournir la preuve.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les grands « croiseurs submersibles » de 1918 — et les 30 unités de type analogue que l'on a trouvées sur les chantiers allemands, après l'armistice — auraient été, avec leur déplacement compris entre 2 000 et 3 000 tonnes, parfaitement en état de faire la guerre commerciale en acceptant sans arrière-pensée toutes les restrictions imposées par les lois internationales au « droit de détruire l'ennemi » que s'étaient arrogé leurs prédécesseurs de 1917.

Indiquons ici, de plus, mais avec quelque discrétion dont on voudra bien ne pas s'étonner, s'agissant de questions aussi délicates, que le problème de la capture des navires marchands par les sous-marins est susceptible de solutions que les conférents de Washington ne semblent pas avoir envisagées ou qu'ils ont, pour des raisons diverses, laissées volontairement de côté.

J'observe seulement qu'il ne faut pas croire à la nécessité pour le capteur qui veut que sa prise se rende directement dans un port de sa nation, — ou d'une nation alliée, — de faire passer à son bord tout l'équipage du navire capturé et de remplacer cet équipage par des éléments prélevés sur le sien propre, méthode qui limiterait singulièrement le nombre des prises que pourrait faire, dans une seule croisière, même un grand submersible de 2 000 à 3 000 tonnes. Il suffit le plus souvent d'opérer le transbordement de quelques membres, — le capitaine en tête, naturellement, — de l'équipage capturé et, il est à peine besoin

égale à celle de l'Angleterre. C'est là, au fond, sa cause du très bienveillant accueil qu'elle a fait aux propositions anglaises contre les sous-marins.

de le dire, complètement désarmé, aussitôt la saisie faite.

Ajouterai-je?... mais je répète qu'il ne faut pas trop s'avancer sur ce terrain, ajouterai-je qu'il n'est pas très malaisé d'imaginer ou de prévoir l'emploi de moyens tout nouveaux pour obliger le navire arrêté, visité et déclaré saisi à faire route sur tel ou tel port désigné? Voilà, en tout cas, un beau sujet de concours pour nos officiers, — pour ceux qui suivent les cours de l'École supérieure de guerre, notamment.

Mais, objectera-t-on, si justes que puissent être ces réflexions, elles restent inopérantes, puisque nous avons accepté, tel quel, l'article 4, et que celui-ci « interdit l'emploi des sous-marins à la destruction du commerce. » Malgré l'imprécision des termes : *destruction du commerce*, il est clair que les rédacteurs du traité entendaient que le sous-marin devait s'abstenir de s'en prendre aux navires marchands. Et c'est cela seul qui importe.

Il se peut. Je n'en sais rien. On est parfaitement fondé à supposer que si les rédacteurs en question n'ont pas employé le mot de *capture*, c'est qu'ils ont implicitement reconnu qu'il était impossible de refuser au sous-marin l'exercice du droit d'arrêter, saisir et « capturer » un bâtiment marchand ennemi (ou un bâtiment neutre transportant de la contrebande de guerre). Et cette interprétation est d'autant plus naturelle que ce n'est pas, en définitive, *un navire en position de plongée* qui procédera à ces diverses opérations; c'est un navire *en surface* et même, à tout prendre, un navire *de surface*, puisqu'aussi bien il s'agit ici de *submersibles* et non de *sous-marins proprement dits*. Or on sait, — le mot même l'indique, — que le submersible est un navire de surface qui a la faculté de pouvoir naviguer en plongée pendant quelque temps, lorsqu'il le juge nécessaire. Rappellerai-je, à ce propos, la plaisante — mais assez juste, en fait — définition que nos jeunes officiers donnaient, il y a quelques années déjà, non pas du submersible, mais du sous-marin lui-même : « c'est, disaient-ils, un navire qui combat *quelquefois* en plongée, mais qui navigue *toujours* en surface. » — Mettons *presque toujours* au lieu de toujours et *souvent* au lieu de quelquefois, et nous serons en pleine vérité.

Quant au submersible, et tout particulièrement au grand submersible de croisière, on peut affirmer qu'en pratique, il ne plongera jamais que pour se soustraire à une attaque dangereuse. Pour arrêter et saisir un navire marchand, il n'a que

faire de plonger, et il ne le fera point; pas plus qu'il ne se servira de ses torpilles contre ce genre d'ennemis. Ses canons lui suffiraient largement, au cas peu probable où le cargo atteint prétendrait résister (1). En un mot, c'est, dans le cas qui nous occupe, uniquement d'un navire de surface qu'il s'agit, d'un navire qui agit comme tous les autres navires de surface et auquel, en conséquence, on ne saurait refuser les droits dont jouissent nécessairement ceux-ci.

Oui, mais encore tout cela aurait-il pu être contesté, — car ce n'est pas seulement dans les affaires civiles que règne la chicane, — si les auteurs de l'accord sur « la réglementation de l'emploi des sous-marins et sur l'interdiction des gaz asphyxiants » n'avaient pris la précaution, dans le § 2 de l'article premier de cette convention, de stipuler que :

« Les sous-marins belligérants ne sont, en aucune circonstance, dispensés des règles universelles ci-dessus rappelées (règles du droit international ordinaire); au cas où un sous-marin ne serait pas en mesure de capturer un navire de commerce en respectant lesdites règles, *il doit, d'après le droit des gens reconnu, renoncer à l'attaque ainsi qu'à la saisie et laisser le navire de commerce continuer sa route sans être molesté.* »

On ne peut mieux dire, et c'est si bien dit, justement, qu'il n'était point du tout nécessaire, après cela, d'écrire cet article 4, que nous venons de commenter et dont les termes sont tels qu'on pourrait, à l'extrême rigueur, les opposer à ceux du § 2 de l'article premier, si ce n'était que « donner et retenir ne vaut. » Car enfin, il est clair, d'après ce § 2, que les sous-marins seront parfaitement autorisés à capturer les navires de commerce, pourvu qu'ils respectent le droit des gens, ce dont personne de raisonnable ne pouvait douter, dès qu'il s'agissait des nôtres.

Me sera-t-il permis de dire à ce sujet, et d'une manière très générale, que, depuis qu'on les rédige *à la fois* en anglais et en français (avec cette circonstance très aggravante que le texte français semble être une traduction du texte anglais), les traités n'ont pas gagné en clarté; et oserai-je ajouter que, depuis que

(1) Rappelons que les navires de commerce n'ont été pourvus d'un armement d'artillerie, dans la dernière guerre, qu'à partir du moment où les Allemands ont outrepassé les prescriptions du droit international. En tout cas, dès qu'il est armé, un cargo ou paquebot devient navire de guerre et, par là même, se rend justiciable du sous-marin agissant comme tel.

les rédacteurs de ces instruments diplomatiques sont pris... un peu partout, la composition, l'ordonnance, la suite logique des idées paraissent avoir été sacrifiées à une inutile verbosité, peut-être aussi, quelquefois, à des préoccupations d'un ordre particulier, tout à fait étrangères au souci du maintien des bonnes relations entre les États. On ne peut, à la réflexion, se soustraire à la crainte que cet étonnant article 4 ait été rédigé uniquement pour servir de « réclame » à la Conférence, dans l'opinion américaine et l'opinion anglaise. Le texte a dû en être projeté sur quantité d'écrans lumineux et servir de « chapeau » à maints articles de journaux anglo-saxons et germano-américains (1).

Au demeurant, cette préoccupation, d'ordre démocratique et pacifiste, n'était pas la seule dans les milieux des délégations. L'article 22 du Traité sur la réduction des armements navals (2) nous montre que les « experts » navals, sinon les hommes politiques, relativement incompétents dans les questions d'ordre militaire n'allaient pas sans se rendre compte de la précarité des engagements pris à Washington, lorsque ces engagements seraient mis en balance, en cas de nouveaux conflits, avec l'expresse nécessité, pour chaque belligérant, de ne négliger aucun moyen de se défendre.

Ceci bien compris, — et admis par tous, — mieux valait sans doute faire la part du feu et charger le traité lui-même d'autoriser toutes les violations à ses prescriptions soi-disant impératives. Voici le texte de cet article 22 : « Si l'une des Puissances contractantes se trouve engagée dans une guerre qui, dans son opinion, affecte sa sécurité nationale du côté de la mer, cette Puissance pourra, sur avis préalable donné aux autres Puissances contractantes, se dégager, pour la durée des hostilités de ses obligations résultant du présent Traité, à l'exception de celles qui sont prévues aux articles 13 et 17 (3). »

« Toutefois, cette Puissance devra notifier aux autres Puis-

(1) Il est assez curieux de constater que la presse germano-américaine n'hésitait pas, puisqu'il s'agissait de dauber la France et sa marine, à condamner hautement les méthodes de guerre navale pratiquées, de 1915 à 1918, par l'Allemagne et que l'on nous accusait de vouloir adopter.

(2) Chapitre III du traité du 6 février 1922, contenant des « dispositions diverses. »

(3) L'article 13 interdit de se servir comme navires de guerre des unités qui auront été déclassées en vertu du traité ; l'article 17 interdit de *réquisitionner*, en temps de guerre, les bâtiments sur chantiers pour le compte de Puissances étrangères. Ceci vise particulièrement la grande Puissance constructrice, l'Angleterre.

sances contractantes que la situation est d'un caractère assez critique pour exiger cette mesure. Dans ce cas, les autres Puissances contractantes échangeront leurs vues pour arriver à un accord sur les dérogations temporaires que l'exécution du Traité devrait comporter, s'il y a lieu, *en ce qui les concerne...* » etc.

Ainsi, sur simple avis préalable à ses co-traitants, un belligérant pourra violer toutes les clauses du Traité ; et, du coup, peu désireux sans doute d'être en reste, les co-traitants se hâteront d'examiner s'ils ne doivent pas déchirer, « chacun en ce qui le concerne », ce dérisoire chiffon de papier.

N'allons pas plus avant dans le commentaire. Aussi bien d'autres que nous — et de plus autorisés, ne fût-ce que par leur qualité de marins anglais du grade le plus élevé (1) — se sont déjà chargés d'apprécier, sans la moindre indulgence, d'ailleurs, les résultats essentiels, du point de vue de la mise en jeu de la « force navale, » des tractations du 6 février 1922. A fort peu de chose près, leur jugement est le nôtre. Bornons-nous, pour ne pas faire longueur, à citer cette phrase, empruntée à l'article de l'amiral Wester Wemyss du *Nineteenth Century and After :* « Prétendre que la thèse de l'efficacité des sous-marins ne repose que sur leurs succès contre les navires de commerce est une affirmation inexacte. Parce que ces succès ne furent dus qu'à l'illégalité de cette forme particulière de leur emploi, présumer que, dans l'avenir, cette forme sera encore la seule suivie, c'est attribuer aux partisans des sous-marins une mentalité que rien ne justifie » (traduction donnée par la *Revue de Paris*).

On le voit, l'éminent amiral de la flotte sait défendre les marins français, qu'il considère toujours comme ses camarades, contre les membres, — certains membres au moins, — de la délégation britannique à Washington. Aussi pouvons-nous demander à sa haute impartialité quelques conseils sur ce que nous avons à faire. Or, en parlant de l'effet désastreux produit par notre demande d'un tonnage de sous-marins égal à celui des sous-marins anglais, sir W. Wemyss écrit les phrases suivantes :... « C'était fermer les yeux au fait qu'une partie importante de son armée provenant de l'Afrique du Nord, la sécurité de ses

(1) Notamment « l'amiral de la flotte, » sir Wester Wemyss, ancien premier lord naval, de 1917 à 1919, et qui avait, comme commandant de la base de Moudros (Ile de Lemnos), pris part à la campagne des Dardanelles, en 1915.

communications avec ce continent est pour la France de première importance. »

« La France ne partage pas les idées de M. Balfour sur les sous-marins. Elle les estime très nécessaires à sa défense. Et si nous considérons sa position dans la Méditerranée, *où ses intérêts sont partout et où ses lignes de communications sont flanquées par plus d'une Puissance non forcément amies*, il n'est pas surprenant qu'elle refuse de renoncer à un moyen quelconque d'assurer sa sécurité... »

Voilà, certes, une franche et nette approbation de notre actuel programme de construction, où figurent, avec des croiseurs légers et de grands « destroyers », vingt-quatre sous-marins (12 de 900 tonneaux environ, *12 de 1400 tonneaux*, ce qui est peu pour des « croiseurs submersibles » et trop pour des sous-marins de facultés moyennes; — mais n'insistons pas sur ce détail).

Seulement ce programme, voté par la Chambre, après deux ans de tergiversations, est resté en souffrance au Sénat pendant plusieurs mois (1). Et déjà, justement parce que l'on a trop attendu, les dispositions de ce plan paraissent peu satisfaisantes. Peut-être comporte-t-il trop de bâtiments de surface et pas assez de sous-marins, ou, pour mieux dire, de croiseurs submersibles, auxquels on donnerait au moins 2000 tonnes en surface.

J'observe, en outre, qu'il n'y est pas encore question de bâtiment spécialement créé et organisé pour porter le pavillon d'un officier général commandant une grande flottille, bâtiment qui ne peut être qu'un croiseur submersible de très forte taille, pourvu d'une grande vitesse en surface et dont je crois avoir donné de suffisantes caractéristiques dans l'étude publiée ici-même, il y a quelques mois (n° du 15 juillet 1921.)

Il faudra bien un jour ou l'autre, et le plus tôt sera le mieux, se décider à construire une unité de ce type ou d'un type qui s'inspirera, quels qu'en soient les détails d'organisation, des idées générales émises dans l'article dont je viens de parler.

Une objection d'ordre pratique se présente toutefois à l'esprit : ce n'est qu'en 1927 que nous aurons le droit, — d'après le traité de Washington, — de construire des unités placées par leur déplacement et par leur armement offensif et défensif, au-

(1) Le programme a été enfin voté, le 17 mars, par la haute assemblée.

dessus de la classe des « bâtiments légers, » autrement dit des cuirassés d'escadre. Mais l'article 11 du Traité nous concède la faculté de construire des « navires de combat » atteignant le déplacement de 10 160 tonnes métriques. Cela peut nous suffire.

Je n'examine pas, bien entendu, la question de savoir si, en 1927, nous reprendrons la construction de *capital ships*, abandonnée depuis le mois d'août 1914. Qui sait ce que l'on pensera, dans cinq ans, de ces « chefs-d'œuvre de l'architecture navale? » Qui sait même si, en 1927, les conditions de l'ordre économique seront, chez nous, tellement différentes de celles qui nous étreignent aujourd'hui que nous puissions passer sur l'énormité du prix de revient des « dreadnoughts » de 35 000 tonnes? Mais qui sait aussi quelles conséquences aura, en ce qui touche la modification des programmes de construction, la divulgation récente (17 avril dernier) de l'entente germano-bolchéviste, et si nous ne serons pas obligés, dès demain, en tout cas en 1923, d'user de la faculté que nous réserve l'article 21 du chapitre III des accords de Washington de redemander, en présence d'un fait nouveau et d'une menace positive, notre pleine liberté d'action? (1)

Tenons-nous en, pour l'instant, au conseil discret que nous donne l'amiral Wemyss : « En résumé, la France revient de Washington avec la réputation d'être exigeante et réactionnaire. Ceci est le passif de son bilan. *A l'actif, elle peut inscrire de bonnes raisons pour réduire ses dépenses en capital ships* et le droit de prendre les mesures qu'elle juge nécessaires à sa sécurité, sécurité qu'elle estime avec raison être celle même de l'Europe. »

Ce résumé de notre situation est frappant de vérité. Je me garderais d'y rien ajouter si *le Matin* n'avait publié, le 20 mars, un document américain d'un haut intérêt qui était jusqu'ici resté ignoré et qui est de nature à faire justice de la réputation qu'on nous a faite à Washington de la manière la plus injuste. C'est la motion votée, le 21 décembre dernier, par le *Comité consultatif* créé par le président Harding pour éclairer les travaux de la Conférence et fournir une base sérieuse aux propositions qu'aurait à soutenir la délégation américaine.

(1) Il semble qu'il suffise, *pour le moment*, d'envisager quelques modifications sensibles dans le plan d'utilisation de notre force navale, telle qu'elle est. Mais, répétons-le, il faut se hâter d'exécuter le programme naval actuel.

Dans cette motion, après avoir exposé les raisons, de l'ordre militaire et de l'ordre économique à la fois, qui doivent conduire les États-Unis à construire des sous-marins (1), le Comité exprime, dans un style fort net, son opinion sur la légitimité de la mise en jeu de ces bâtiments de plongée contre les navires marchands : « Si le sous-marin, dit le Comité, est requis de se conformer dans ses opérations aux mêmes règles que les bâtiments de surface, *aucune objection ne peut être élevée à ce qu'on s'en serve contre des bateaux de commerce* (no objection can be raised as to its use against merchant vessels).

Voici donc une seconde et très précieuse manifestation de la vérité dans cette délicate matière et, par là même, de la justice de notre cause que défendait si bien, dans son dernier discours à Washington, et avec une émouvante dignité, le chef de la délégation française, M. Albert Sarraut, ministre des Colonies.

Rassurons-nous donc sur les conséquences de malentendus que le temps, ce grand maître, dissipera peu à peu, sur les conséquences, aussi, de petites machinations qu'il convient d'oublier, puisqu'en dernière analyse, elles ont échoué... (2) Ne suffit-il pas que nous ayons pour nous, en même temps que l'avis si impartial formulé par le comité consultatif américain, l'approbation raisonnée d'un homme comme l'amiral Wester Wemyss, qui range derrière lui le très grand nombre des Anglais qu'indispose, à la fin, un système de calomnies où l'on ne retrouve rien du « fair play » dont parlait, il y a quelques mois, le chef du Gouvernement britannique?...

AMIRAL DEGOUY.

(1) Le conseil a été suivi. On vient d'apprendre que le *Naval Office* va faire mettre en chantier 110 sous-marins de types nouveaux.

(2) *Le Matin* observe que la motion a été communiquée par M. Hughes à la Conférence, mais que « par un phénomène étrange, » il n'en a plus été question. En tout cas le texte de la motion n'avait pas, jusqu'ici, franchi l'Atlantique. On voit comme nous sommes encore mal renseignés. Mais ce qu'il est moins aisé d'apercevoir, c'est pourquoi il en est ainsi.

DON MIGUEL DE UNAMUNO

La grande et singulière figure de don Miguel de Unamuno, fortement espagnole, déconcerte beaucoup d'Espagnols; largement humaine, elle déconcerte les Français eux-mêmes. Ce n'est pas simplement parce qu'elle est très espagnole qu'elle déconcerte les étrangers, ni parce qu'elle est très européenne qu'elle déconcerte les Espagnols. Non! Dans son propre pays, Miguel de Unamuno étonne parce qu'il est fidèle à des traditions que beaucoup d'autres abandonnent; et, dans la société intellectuelle internationale, il étonne parce qu'il n'a jamais sacrifié aux modes du cosmopolitisme.

Nous partirons, pour le trouver, et pour essayer de le comprendre, du peu que savent de lui les Français cultivés, ceux du moins des Français cultivés qui savent quelque chose de lui.

De son œuvre, on sait qu'elle se compose d'essais, de romans, de poésies et de livres que l'on aurait peine à classer dans une collection des « genres littéraires; » un seul de ses écrits a été jusqu'ici traduit en français : *Le sentiment tragique de la vie chez les individus et chez les peuples.*

De sa personne et de sa vie, on sait qu'il est Basque, mais que, depuis longtemps, il habite Salamanque; qu'il est professeur de grec, qu'il a été recteur de la glorieuse Université de Salamanque; qu'il a été dépossédé du rectorat; qu'il a pris avec passion, avec les militants des gauches, le parti de la France en guerre; qu'il a été poursuivi devant les tribunaux pour des articles parus dans un journal de Valence et où le zèle du ministère public relevait par trois fois le crime de lèse-majesté; qu'il a été condamné pour deux de ces articles à seize ans et deux jours de prison et à mille pesetas d'amende; qu'il a refusé d'être compris, comme on le lui offrait, dans une amnistie, et que d'ailleurs il n'a pas été mis en prison; qu'il a continué

d'écrire dans les journaux de vigoureux articles contre le régime actuel; qu'il a été candidat républicain, aux élections législatives du 19 décembre 1920; que, sous le nouveau régime de l'autonomie, son Université l'a élu vice-recteur après qu'elle eut renoncé à faire une majorité pour la désignation du recteur; si bien que, en fin de compte, Unamuno se retrouve à la tête de la grande Université au nom de laquelle son propre nom est depuis longtemps associé dans la pensée de tous ceux qui lisent en Espagne et dans l'Amérique espagnole.

Avec ces renseignements, on entrevoit à peine son œuvre et on connaît de sa vie quelques « faits divers. » C'est trop peu, ne fût-ce que pour s'orienter vers sa personne. Unamuno échappe complètement à cette espèce de géographie des esprits qui les situe selon la latitude des opinions et la longitude des métiers et qui les figure suivant les systèmes de projection les plus conventionnels. Il eût pu n'être pas professeur; la peinture, un temps, le sollicita si fort que c'était presque une vocation; il dessine avec un talent pénétrant. Professeur, il eût pu n'être pas professeur de grec; il a un goût prononcé pour les sciences; et l'on attribuerait beaucoup de ses essais à un professeur d'histoire, ou à un professeur de philosophie, ou à un professeur de littérature castillane, ou à un professeur de littérature française ou italienne, ou anglaise (j'en passe et j'en oublie), avant de penser à un professeur de grec. Ce poète eût pu n'être jamais recteur. Recteur, il eût pu ne pas être dépossédé du rectorat, d'autant plus qu'il fut injustement dépossédé. On accordera facilement qu'il eût pu ne pas écrire dans un journal de Valence (ni même dans d'autres journaux); et aussi que cette collaboration contingente eût pu ne pas entraîner le procès de lèse-majesté; car il fut un temps où ses rapports avec la royauté apparaissaient sensiblement différents de ce qu'ils sont aujourd'hui, et aussi parce qu'il peut y avoir beaucoup de liberté d'opinion en Espagne (1). Poursuivi, il eût pu n'être pas condamné. Républicain, il eût pu n'être pas candidat à des élections. Candidat, il eût pu ne pas être battu : il n'est pour rien dans les fautes qui ont discrédité un parti qui naguère faisait passer à Madrid toute sa liste avec une belle majorité, et il a eu cette

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, don Miguel de Unamuno a été reçu par le Roi et cette réception a été considérée en Espagne comme un événement de grande importance.

fois-ci le même nombre de voix que ses compagnons de liste. Élu, qui donc eût osé s'aventurer à imaginer le rôle de cet extraordinaire parlementaire?... Tout cela revient à constater que Miguel de Unamuno a pu être professeur, recteur, journaliste, républicain, candidat à la députation, et bien d'autres choses encore, mais qu'il est avant tout Miguel de Unamuno. C'est sa personne qu'il faut connaître.

Or, s'il met beaucoup de lui-même dans ses œuvres, sa personnalité est plus riche que ses œuvres les plus riches. A qui veut le connaître, des faits divers de journaux ne suffisent pas : il faut des témoignages directs et sincères. C'est un de ces témoignages que nous nous efforçons d'apporter ici.

*
* *

Je verrai toujours don Miguel dans la grande salle monastique, salle de travail et bibliothèque, où il recevait comme recteur de l'Université de Salamanque. Située au rez-de-chaussée, cette vaste pièce eût été trop sombre dans un pays de lumière moins intense. A Salamanque, une douce lumière, calmée et domptée, tombait de la haute fenêtre sur don Miguel et sur sa table, puis se perdait dans les longues rangées de volumes où toutes les puissances de la pensée et de la poésie humaines attendaient d'être évoquées par le maître. Les murs austères et puissants supportaient une voûte profonde sur le philosophe en action. Au centre des lumières et des ombres, il y avait les grands yeux pénétrants de don Miguel, élargis dans des lunettes rondes, et abrités sous un front large, solide comme les fronts étroits, taillé en biseau comme pour mieux recevoir la lumière, planté de cheveux drus, en brosse aujourd'hui argentée. Un fort collier de barbe souligne la puissance de la mâchoire et le cou est planté sur de robustes épaules. L'argent des cheveux et de la barbe fait ressortir la coloration du teint de ce buveur d'eau, qui est aussi un buveur de soleil. Ce n'est pas dans des bibliothèques évidemment que s'est formée la race dont il est un vigoureux exemplaire. Et le hâle de sa peau contraste avec les tons diaphanes des physionomies qu'on voit d'ordinaire aux gens qui hantent les bibliothèques, mais s'accorde au contraire avec la patine que le ciel a mise aux monuments dorés de Salamanque.

Plus loin de la fenêtre, aux confins incertains où l'ombre

commençait à dominer, il y avait sur le grand mur blanc un portrait qui exagérait la rigidité austère du modèle. Don Miguel était là, plus jeune, mais d'une jeunesse qui avait dû être en marge de sa vie, attirée et arrêtée par la volonté du peintre dans une sorte de protestantisme vers lequel don Miguel avait certainement eu un penchant, mais où sa vie exubérante n'aurait jamais pu se fixer, ni sa carrure se réduire. Le don Miguel du peintre était moins robuste que le don Miguel en chair et en os; et il était moralement plus vieux que celui qui avait continué de vivre et de travailler.

Unamuno est toujours vêtu d'un complet de couleur sombre dont le gilet montant, qui ne laisse pas place à la frivolité d'une cravate, a quelque chose d'ecclésiastique, mais dont le veston, léger, aussi commode dans une excursion que dans une salle de travail, est également éloigné de l'inhumaine redingote et de l'antique soutane. La simplicité de ce costume est complétée par un chapeau rond de couleur noire, et par là grave, mais dont les bords légers et relevés frémissent à tous les vents de la rue. Don Miguel, Basque robuste, ne met jamais de manteau, même quand souffle par les rues de Salamanque la bise de l'hiver brutal; et sous le plus violent soleil de l'été, il ôte pendant des heures le chapeau mou qu'il froisse dans sa main, tandis qu'il converse avec ses amis.

Un tel homme ne peut pas être perçu complètement dans la pénombre d'une bibliothèque, ni même dans les rues de sa vieille cité d'adoption. Il a respiré le grand air de toutes les Espagnes, il est familier avec tous les pays et tous les ciels de sa patrie, et la silhouette de ce chevalier errant a traversé les déserts de la meseta et de la sierra, comme elle traverse le désert des âmes endormies, où les avertissements lancés pour la Justice retombent sans trouver d'écho.

Aussi, lorsque je veux revoir don Miguel de pied en cap, je ne me contente pas de l'évoquer dans la grande salle monastique de l'Université de Salamanque, ni même dans les rues qui enserrent les monuments vénérables de la cité; je l'évoque en pleine campagne, dans le grandiose désert des Batuecas et dans les sauvages vallées de las Hurdes, où il y a une dizaine d'années nous vécûmes près d'une semaine à l'air libre, et où don Miguel, sous les torrents de soleil, faisait dans la pierraille, avec des compagnons plus jeunes que lui, des étapes que le plus

solide montagnard du pays basque n'eût pas dédaignées. Il savait, dans les pauvres villages, inspirer confiance aux gens les plus humbles et les intéresser à son tour. Il se restaurait d'un verre d'eau, d'un morceau de pain et d'une paire d'œufs frits, et il émerveillait par son endurance, non moins que par sa conversation, notre bon et cher guide le tío Ignacio, de la Alberca.

Il n'y a pas de vie plus simple et mieux ordonnée que celle de don Miguel. Beaucoup, qui ne l'ont jamais vu, l'imaginent comme un révolutionnaire, et nous verrons en quel sens cette épithète lui convient; mais ce qu'il faut bien établir tout de suite, c'est qu'il ne peut être qu'un révolutionnaire du type religieux, et qu'il n'a rien de commun avec la lignée d'énergumènes, qui a sans doute de très lointains ancêtres dans l'histoire, mais dont nous n'avons pas besoin d'aller chercher le type ailleurs que chez le moujik tartare bolchévisant. Ce révolutionnaire-là est un destructeur qui a confondu les conventions sociales les plus artificielles et les lois de la morale, et qui, ayant violé pêle-mêle les unes et les autres, se pose en redresseur des unes et des autres, sous l'inspiration de ses haines et de ses appétits. Don Miguel n'est pas moins singulier parmi les révolutionnaires que parmi les poètes et parmi les recteurs. Nul ne représente mieux que lui les meilleures qualités de la bourgeoisie. Sa vie a été consacrée tout uniment à sa famille, à ses amis et à son travail. Marié à une femme qui a hérité des plus nobles traditions familiales du pays basque, profondément bonne, très pieuse, il a élevé huit enfants et son foyer a toujours été prêt à recevoir le parent éprouvé, pour lui donner le réconfort de la plus chaude affection. Ses enfants ont grandi dans une atmosphère de sérénité, d'affection et de travail.

De Madrid, ou d'ailleurs, on se représente Unamuno avec les attributs d'anticléricalisme et d'antimilitarisme qui complètent le moderne révolutionnaire ; mais à Salamanque, beaucoup de prêtres, de religieux et d'officiers échangent un salut affectueux avec don Miguel, et à l'occasion s'entretiennent avec lui, sans doute parce qu'ils savent, mieux qu'on ne le sait ailleurs, que la critique souvent violente de cet homme ne vise que les abus et prend toujours les mots dans leur sens franc. J'ai moi-même fait un séjour avec don Miguel chez des religieux et je ne pense pas qu'il ait jamais scandalisé le plus humble d'entre

eux. C'est une grande force chez lui, et qui manque à la plupart des révolutionnaires, de n'avoir pas dans sa vie privée de motif de s'insurger contre ce qu'il y a de plus pur et de plus grand dans la morale et dans la religion catholiques. Quand il réclame pour la justice, il ne généralise pas, comme tant d'autres, à partir de rancunes ou d'appétits individuels. La passion personnelle n'est pas à l'origine, mais au terme de sa propagande. Et, à mesure qu'elle se déclare, modifiant en apparence, plus qu'en réalité, la vie paisible, unie et bourgeoise, de l'ancien recteur de Salamanque, elle ordonne et unifie son œuvre intellectuellement tumultueuse, mais provisoirement tumultueuse, et semblable à un mélange où fondraient sous une température croissante des corps inégalement fusibles. Le tumulte intellectuel des années de jeunesse et de première maturité s'ordonne dans la passion ardente et apaisante aux approches d'une vieillesse robuste et sans déchéance.

*
* *

Ce n'est point ici le lieu d'analyser l'œuvre de la jeunesse de notre auteur. L'analyse demanderait trop de place, et elle ne présente pas pour le lecteur français le même genre d'intérêt, ni la même ampleur d'intérêt, que pour le lecteur espagnol. Mais nous devons tout au moins faire comprendre ce que nous en avons appelé le tumulte.

Il y en a un signe tout extérieur : Unamuno a écrit dans tous les genres littéraires. Je dois même ajouter *in quibusdam aliis*. Il a écrit en prose et en vers, non point pour faire étalage de virtuosité savante, mais parce qu'il fallait qu'il écrivît en vers. Il a écrit des poésies lyriques, et son *Christ de Velazquez* a des passages d'épopée. Il a écrit sur la religion, sur l'histoire, sur la philosophie, sur la morale, sur la littérature et sur la science. Il a écrit sur lui-même et sur les autres, mais en parlant de lui-même, comme dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, il est toujours (en profondeur) très largement humain, et, en parlant des autres, il apparaît toujours mettant dans sa réalité autant de don Miguel qu'Alonso Quijano mettait de don Quichotte dans la sienne. Il a écrit sur les hommes et sur les pays, sur son pays basque et sur les autres pays d'Espagne et d'Ibérie, mais ses hommes sont enracinés dans la terre et dans la préhistoire, et ses pays sont humanisés.

Il a décrit et même dessiné, mais aussi il a médité. Il a publié des nouvelles et des romans, des romans proprement dits, comme son admirable *Paz en la guerra*, dont le titre peut servir d'épigraphe à sa propre histoire, et des romans (*quibusdam aliis*, disions-nous) pour lesquels il faudrait un autre titre, comme il l'explique dans la préface de sa « nivola » *Niebla*. Il a encore fait éclater le cadre des genres littéraires en établissant entre les uns et les autres des communications et comme des circuits; soudain, dans son *Rosario de Sonetos liricos*, une étincelle jaillit par l'effet d'un courant venu de ses essais sur la religion; et où classera-t-on le livre qu'il a écrit sur la vie de don Quichotte et de Sancho?

Ce n'est pas tout. Il a été surtout un essayiste, et l'essai est comme la cellule de pensée élémentaire dont les combinaisons infiniment nombreuses avec d'autres cellules sont le germe de toutes les formes littéraires. Une œuvre comme *le Sentiment tragique de la vie*, pour ne citer que celle-là, est l'aboutissement de plusieurs des essais rassemblés (ou non encore rassemblés, ou restés dans des conversations) dans les neuf volumes d'*Ensayos* qu'il a déjà publiés.

Unamuno connaît ce qu'il y a de meilleur chez nos auteurs classiques et chez nos auteurs contemporains, et il connaît tous ces auteurs par leurs œuvres et non par des manuels; il les juge en toute indépendance espagnole; il cherche la substance, tout en étant capable d'apprécier les moindres nuances et les raffinements de la forme, et il sait trouver cette substance ou cette beauté même chez ceux que ne désigne plus ou que ne désigne point encore la voix publique, un Senancour ou un Amiel dans le passé, un Angellier, un Charles-Louis Philippe dans le présent. Je ne donne ces noms qu'à titre d'exemples, pour indiquer jusqu'où va l'information d'Unamuno. Et si j'ajoute qu'il connaît la pensée et la littérature de l'Angleterre et de l'Italie aussi bien que celle de la France, qu'il sait très bien l'allemand et la pensée allemande, lit le danois, et, à l'aide des langues nombreuses qu'il possède, peut approcher mieux que personne du secret des littératures qu'il n'aborde pas directement (car c'est bien quelque chose de plus de voir la Russie, par exemple, au travers d'auteurs français, d'auteurs anglais, et d'auteurs allemands que de la voir seulement au travers des auteurs d'une seule nation), on reconnaîtra que ce

professeur de grec, qui suit de près le mouvement de l'admirable littérature portugaise et tous les essais de l'Amérique latine (sans exclure l'Amérique anglo-saxonne), pourrait bien être l'humaniste le plus complet de notre époque, et qu'il n'est personne sans doute, en aucun pays, qui n'ait à puiser, et beaucoup, dans ses essais.

Les étrangers cultivés qui passent à Salamanque ont le privilège d'entendre ses conversations, qui sont, pourrait-on dire, comme les essais de ses essais. C'est une chose étonnante que cet homme qui travaille tant, qui écrit tant, et qui, à la différence de beaucoup d'écrivains arrivés, lit tant, trouve encore du loisir à donner généreusement au passant. Il accueille celui-ci près de sa table de travail, sur laquelle se dressent de petits animaux en papier, évolution d'un genre dont la cocotte est l'origine, mais évolution poussée si loin par don Miguel que seuls les techniciens pourront se rendre compte des merveilles réalisées quand je dirai qu'il a créé des quadrupèdes. Le soir, avant le dîner, il entraîne le visiteur sous les arcades de la magnifique Plaza Mayor où tout Salamanque défile ; mais il est une promenade plus agréable encore et plus intime, c'est celle qu'il fait faire tantôt sur la route de Zamora, où les soleils d'hiver ont une splendeur digne du siècle d'or, tantôt dans le sentier qui longe le Tormès et où un rideau de peupliers tempère les soleils d'été de sa bruissante fraîcheur.

Il suffisait ici de caractériser la période tumultueuse de la vie intellectuelle d'Unamuno. Je ne tenterai pas plus de faire l'inventaire des idées, qui surabondent dans ses essais de toute nature, que de redire nos longs entretiens, plus riches encore, de la bibliothèque où il travaille, de la Plaza Mayor, de la route de Zamora ou des bords du Tormès. Mais il faut bien qu'on sache que le torrent de ses idées, si tumultueux sur les bords, et qui gronde en écumant contre les rochers rencontrés à la traverse, est, au centre, cristallin, et plus puissant que violent; et puis les eaux sauvages de ses multiples affluents se rassemblent et se disciplinent. En la vigoureuse maturité actuelle de don Miguel, l'innombrable torrent se convertit en fleuve, quoiqu'il conserve un élan formidable et qu'on y puisse encore distinguer, dans le même lit, la rivalité de deux grands courants.

Il nous reste à caractériser cette maturité.

***

Paz en la guerra, la Paix dans la guerre ! mais aussi, et de plus en plus la paix par la justice, s'il est possible d'arriver à la paix, tant il y a d'injustice à redresser, par tous les chemins où va la chevalerie errante de don Miguel. Parce qu'il est chevalier errant, et par conséquent affrontant les aventures, on dit qu'il change. Mais *Paz en la guerra*, où s'inscrit la devise à laquelle il est resté fidèle, est de 1897. Je voudrais indiquer ce qu'il y a de continuité dans son œuvre, et le sens de sa guerre et du combat qu'il soutient contre lui-même, ce Basque castillan, cet Espagnol renforcé qui est le plus Européen des Espagnols, ce recteur poète, ce religieux qui fait figure d'anticlérical, ce bourgeois révolutionnaire ; et je voudrais enfin montrer comment il s'est construit une forteresse de sérénité, d'où il sort volontairement pour ses aventures de chevalerie, bien différent de ces épaves humaines, légères de connaissance et de cervelle, que les forces économiques en désordre lancent à l'assaut de la société.

Unamuno est avant tout un auteur religieux. De son œuvre complexe nous pouvons détacher deux grands livres religieux, parce que ces livres nous paraissent être, jusqu'à ce jour, le testament le plus complet de sa pensée, rassemblant le meilleur de ses énergies spirituelles et de son expérience, et parce que, si leurs racines plongent au plus lointain du passé de l'écrivain, ils ont été composés, en grande partie, conjointement, et figurent la dualité qu'il y a chez don Miguel dans sa guerre perpétuelle.

Le premier, *le Sentiment tragique de la vie chez les individus et chez les peuples*, a été écrit en 1914, et publié la même année ; mais l'auteur le portait en lui depuis longtemps et l'on y retrouve, achevés, de très anciens essais de don Miguel. Je n'insisterai pas sur ce livre austère et âpre, dont nous avons une bonne traduction française (1). Le sentiment tragique de la vie est le fondement de notre croyance. L'homme est tourmenté d'un conflit profond, mais il vit de ce conflit ; c'est encore la paix dans la guerre ; le conflit du cœur et du cerveau ne laisse debout aucune preuve certaine de ce que nous enseigne

(1) Par M. Faure-Beaulieu, aux Éditions de la Nouvelle Revue française, Paris, 1917.

la religion ; mais nous avons besoin d'immortalité, nous voulons l'immortalité avec une impérissable passion ; et l'immortalité dont nous avons besoin, à laquelle nous croyons, emporte tout le reste de la religion. Le livre donne la plus riche suite d'illustrations de cette idée fondamentale.

Elle est très espagnole, cette exigence d'immortalité : « Je parlais un jour, raconte don Miguel, avec un paysan ; et je fis cette supposition, qu'il existât en effet un Dieu, souverain Maître du ciel et de la terre, Conscience de l'Univers, sans que pour cela l'âme de chaque homme fût immortelle au sens traditionnel et concret de ce mot. Le paysan me répondit : Mais alors, pourquoi serait-il Dieu (1) ? »

Mais l'originalité espagnole est sans cesse, dans ce livre, contrôlée et humanisée par des rapprochements avec ce qui n'est point espagnol ; l'abondance des idées d'Unamuno, pour ne pas dire leur surabondance, permet une quantité de citations qu'une autre œuvre ne supporterait pas, et presque toutes ces citations sont européennes. Dès la fin de son premier chapitre, Unamuno indique, parmi les hommes qui ont eu le sentiment tragique de la vie, Marc-Aurèle, saint Augustin, Pascal, Rousseau, *René*, *Obermann*, Thomson, Leopardi, Vigny, Lenau, Kleist, Amiel, Quental et Kierkegaard. Il n'y a pas là, si l'on prend garde que Pascal et, par annexion, saint Augustin, y sont à titre de Jansénistes, un seul grand auteur catholique ; il n'y a pas un Espagnol. Enfin ces noms confirment l'annonce du titre ; le livre est tragique. L'homme n'a la croyance qu'à la condition de ne pas se reposer dans la lutte douloureuse qui enfante la croyance.

Mais en même temps qu'il composait cette œuvre sombre, don Miguel en composait une autre d'une radieuse blancheur ; si la coïncidence chronologique n'est pas complète, c'est seulement en ce que la composition de l'œuvre de sérénité et de joie intérieure empiète sur une époque d'incomparable tragédie.

Le Christ de Velazquez, le poème dont nous allons maintenant parler, n'a paru en effet qu'en 1920, mais l'auteur travaillait à cette œuvre splendide depuis au moins dix ans ; il y travaillait quand il écrivait et publiait non seulement *le Sentiment tragique*, mais plus d'un des essais qui conduisent au sentiment

(1) Ouvrage cité, p. 9 de l'édition espagnole.

tragique. L'histoire de ce poème éclaire d'une vive lumière la biographie spirituelle de son auteur et son mode de travail ; il vaut la peine d'en retenir quelques détails précis.

La première fois que don Miguel me parla du *Christ de Velazquez*, ce fut le 17 août 1911 : je pourrais presque dire à quelle heure, et l'on va voir pourquoi.

J'étais allé cette année-là avec Unamuno et un ami français, au sanctuaire de Notre-Dame de France, qui se trouve au sommet de la Peña de Francia, à quinze lieues environ au Sud-Ouest de Salamanque ; nous avions passé quelques journées dans la plus pure sérénité, dans la plus magnifique lumière qui se puisse voir et respirer, chez les excellents Dominicains qui gardent le sanctuaire fondé au xve siècle, par le Français Simon, surnommé Vela. Pour le 15 août nous étions descendus au village de la Alberca qui, au pied de la montagne de France et non loin du ruisseau de France, conserve au milieu de l'été (à plus de mille mètres d'altitude et à l'exposition au Nord) la délicieuse fraîcheur de ses châtaigneraies. Mais ce qui, ce jour-là, nous attirait surtout, c'est que ce très pittoresque village conserve de belles traditions de siècles qui sont ailleurs lointains. Le lendemain de l'Assomption, sur la place de l'Église, après la grand'messe, des hommes du pays jouent deux pièces : la première est composée par un Albercano sur un thème consacré qui laisse peu de place à la fantaisie individuelle : c'est la lutte du protestantisme et du catholicisme; la seconde est quelque chef-d'œuvre populaire. L'après-midi a lieu sur la place publique une *capea*, course de taureaux, telle qu'on peut l'organiser au village, où l'on houspille assez longtemps l'animal, qui ne doit être mis à mort que le lendemain.

Don Miguel n'avait abandonné la splendeur et la paix religieuse de la Peña que pour la traditionnelle représentation du 16 août. Il consentit encore à voir le premier acte de la *capea*, mais, le matin de la mise à mort, nous quittâmes la Alberca. Chacun portait en un petit paquet les objets indispensables dans le plus rustique des déplacements ; nous n'avions voulu distraire de la fête personne, et, moins que toute autre personne, notre bon guide le tío Ignacio. Nous ne pûmes d'ailleurs empêcher celui-ci de nous engager dans le chemin serpentant qui est le plus court chemin de la Alberca à Arroyo Muerto. Nous devions, au bout de trois ou quatre lieues, attendre à proximité de ce vil-

lage le passage de la diligence qui conduit à Tamames (depuis lors l'évolution des genres a transformé la diligence en auto), puis à la Fuente San Esteban, où l'on prend le train pour Salamanque.

La matinée était digne de la fête. Nous laissions parler don Miguel : nous avions tant de choses à apprendre de lui ! Il abordait mille sujets, car la nature elle-même nous invitait aux digressions, et la route, au décor changeant et aux horizons immenses, était notre guide. Le soleil se chargeait de mettre de l'unité sur toutes choses. C'est là, dans la gloire de cette campagne ardente, que j'entendis don Miguel parler pour la première fois de son *Christ de Velazquez*.

Mais sûrement, il le méditait depuis longtemps. Il en avait déjà composé de longs fragments, qu'il nous récitait de sa voix sonore, si intelligente et d'articulation si claire qu'elle oblige à comprendre une pensée souvent subtile, toujours originale, et revêtue d'un vocabulaire si riche qu'il en est parfois rare.

Ce fut donc pour nous, ce matin du 17 août 1911, alors que le soleil était déjà ardent, la première et déjà très consistante révélation de l'œuvre nouvelle, si librement et si fortement inspirée du Christ de Velazquez, de ce Christ si blanc sur un fond de ténèbres, et dont la blancheur semble émaner, éternellement. J'ai retrouvé cette matinée magnifique, par association de souvenirs, dans toute la première partie du poème, sorte de symphonie, ou mieux, grandiose choral en « blanc majeur. »

O lune nue et pure au milieu des étoiles de la nuit, — nue et pure de l'esprit, puissent se convertir — vers toi nos regards, ô lumière — de notre vallée d'amertumes. Car nous, — pauvre humanité, nous ne pouvons autrement — te contempler face à face. Tu es l'Homme, — c'est dans ta nudité divine que nous arrive — la lumière éternelle du soleil qui aveuglerait. — C'est toi qui, nous offrant l'image de Dieu, nous fais connaître — avec notre humanité, ce qu'il y a de divin en nous. — A ta lumière, luminaire des âmes, — les marbres de l'Hellade se sont revêtus — d'un nouvel éclat, et nous avons vu les dieux de l'Olympe — se mettre à la recherche de ton Père...

Et ton corps d'homme avec sa blancheur de victime — pour les humains, est la Bonne Nouvelle. — Les dieux de l'Hellade ont donné leur corps du haut de la nuée rose de l'Olympe, — pour rassasier de beauté notre regard, — jouissance d'une vie qui passe, — mais Toi seul, Toi la chair souffrante, — chair de douleur d'où le sang se

retire, — tu as donné cette chair en pâture à nos entrailles, — comme un pain d'immortalité pour les mortels...

Cependant, nous montions la côte de San Martin del Castañar, qui s'offrait perpendiculaire aux rayons du soleil ; de temps à autre une gousse de genêt, vaincue par la chaleur, craquait ; et le *tomillo* faisait monter son odeur comme un encens vers le ciel qui le brûlait.

Don Miguel continuait à célébrer en vers magnifiques la splendeur du clair de lune qu'est le Christ de Velazquez :

Pendant la nuit le globe de la lune nous enseigne — comment le soleil entretient la vie, tout caché qu'il est; — et telle est ta lumière; car Tu es le témoin, — Toi, le seul témoin de Dieu, et dans notre nuit, — c'est par Toi seulement qu'on atteint le Père Éternel : — seul dans notre nuit ta lumière lunaire — affirme que le soleil est vivant!

Lorsque nous arrivâmes à San Martin del Castañar, à peine une raie d'ombre soulignait le pied des maisons, à gauche de la rue. Don Miguel dédaignait l'ombre, mais ses amis français tâchaient de réduire leurs corps pour y rentrer tout entiers.

Le voyage continua dans la poussière glorieuse de la diligence et s'acheva sous l'étincellement des étoiles à Salamanque.

Entre 1911 et l'année de la guerre, don Miguel vécut dans une grande intimité avec son œuvre. Tout occupé du problème religieux, il méditait alors son *Sentiment tragique*. Là, sans doute, il n'avait pas la certitude sereine de celui qui a trouvé, mais il ne faudrait pas dire non plus que constamment il cherchât en gémissant. Anxieux, certes, il l'était, et surtout très conscient, conscient à la façon janséniste, de la gravité tragique de sa recherche; mais il sentait aussi d'une façon très espagnole, selon la tradition catholique partout retrouvée hors de lui et en lui-même, qu'il n'eût pas tant cherché la Voie, la Vérité et la Vie, s'il ne les eût déjà trouvées. C'est alors que coïncida l'œuvre philosophique en prose avec le poème religieux en vers, celle-là toute frémissante d'angoisse et où la certitude semble toujours conquise de haute lutte, fortifiée pour résister aux retours offensifs du doute, et celui-ci tout illuminé de la sérénité qui émane du chef-d'œuvre de Velazquez, source intarissable de blanche lumière, immobile en sa plénitude comme ces eaux pures qui sourdent avec tant de calme et de puissance que pas

un grain de sable ne tremble au fond de leur transparence, et que pas une onde ne fait frémir le ciel à leur surface. Contraste bien espagnol que la composition conjuguée de ces deux œuvres, et contraste fort qui se résout en harmonie!

Les années qui précédèrent la guerre conduisaient à la guerre; je revis plusieurs fois don Miguel et chaque fois je m'entretins avec lui de cette guerre qui venait. Il voyait, avec beaucoup de pénétration, à quel point le conflit qui approchait de sa phase militaire intéressait l'Espagne; et c'est pourquoi il devait tant souffrir un peu plus tard de constater que dans sa patrie beaucoup ne comprenaient pas, ou ne voulaient pas comprendre, que derrière la neutralité militaire et diplomatique, qui pouvait être opportune et digne, il fallait accomplir une œuvre de reconstitution spirituelle supposant une amitié avec les nations insurgées contre les applications que les Empires centraux faisaient de leurs doctrines morales et politiques.

Le Sentiment tragique parut avant la guerre; mais cette œuvre, vivante comme toutes les œuvres d'Unamuno, c'est-à-dire plus réelle dans son esprit, où elle continuait d'évoluer, que dans le livre où elle paraissait fixée, se remplit d'un surcroît d'angoisses d'où les certitudes se dégageaient moins bien. Je revis don Miguel en mai 1916. J'étais sorti pour un mois de ma tranchée et j'avais l'honneur d'accompagner en Espagne, comme secrétaire, la mission de l'Institut de France qui avait réuni MM. Étienne Lamy, Bergson, Widor, Edmond Perrier et Imbart de la Tour (ce dernier en avait été l'organisateur). La mission, après avoir visité Madrid, Séville, Grenade et Cordoue et s'être adjoint M. Pierre Paris, qui donnait alors à la France, outre les incomparables services de toujours, le plus cher de son sang, se rendit à Salamanque, en passant par Avila et par Peñaranda. Sur le quai de la gare de Peñaranda, j'aperçus la silhouette immuable de don Miguel. Une déception se mêla à la joie d'Unamuno : celle de ne pas voir M. Bergson, qui avait dû se séparer du reste de la mission au retour d'Andalousie.

Une de mes premières questions fut pour le *Christ de Velazquez*. Mais à cette époque les ténèbres s'épaississaient autour de la blancheur du Christ. Il y avait, en apparence, divorce entre l'auteur et son œuvre de prédilection. Sans doute l'auteur en souffrait, mais sa souffrance pouvait être atténuée parce que le temps même lui manquait pour travailler à cette œuvre. La

conversation qui s'engagea (Unamuno parlait le français à nos académiciens, parfaitement, comme il sait le parler, et avec un accent qui, dit-il, fait partie de sa personnalité espagnole), me montra que, en effet, tout le temps que pouvait lui laisser son enseignement était pris par la polémique qui était sa guerre. Évidemment, à cette époque, sa réputation bien assise d'hétérodoxie tournait à une réputation d'anticléricalisme, mais cette réputation était injuste, et elle lui était faite par ceux dont il flétrissait quotidiennement avec raison l'ignorance et la mauvaise foi.

Certes, à cette époque, l'image du Christ était toujours en lui; mais c'était le Christ de l'agonie, celui du Jardin des Oliviers et du *Lamma sabachtani;* ce n'était pas le Christ tout blanc de Velazquez, témoin fidèle du Dieu vivant et qui a consommé avec son sacrifice le salut du monde.

La victoire pour laquelle Unamuno combattait (comme les meilleurs des catholiques, trop isolés, hélas! alors qu'ils eussent dû avoir l'unanimité autour d'eux), la victoire qui s'annonçait chez nous, au temps de la mission de l'Institut de France, par les premiers exploits de Verdun, ne devait pas mettre fin à la tragédie intime de don Miguel. Je suivais cette tragédie par les lettres qui m'arrivaient au front et me faisaient deviner la fureur des vaincus de son pays, vaincus honteusement, par procuration, et qui se vengeaient en famille sur ceux qui leur avaient en vain désigné le côté du droit et de la victoire. L'époque de notre victoire fut ainsi singulièrement mêlée de joie et d'amertume pour Unamuno. Le triomphe des principes pour lesquels avaient combattu les Alliés rendait plus douloureux pour lui, qui vraiment avait été à la peine dans la grande alliance, le contact avec ceux qui, au cours de quatre années si longues et si chargées d'événements, n'avaient rien oublié, que les traditions chevaleresques de l'Espagne, ni rien appris, que l'art d'encenser les ennemis de leur patrie.

* * *

Je retrouvai don Miguel, quelques mois après l'armistice. Le printemps de 1919 commençait à resplendir sur Salamanque. Unamuno était déjà sous le coup des poursuites exercées à l'occasion de ses articles parus dans *El Mercantil Valenciano.* A peine osais-je m'enquérir de la grande œuvre conçue au

temps lointain dont la guerre nous séparait. Homme de peu de foi que j'étais ! Les poursuites n'avaient fait que rendre toute sa sérénité à ce grand lutteur. Son poème religieux était à peu près terminé, et la publication n'en était retardée que par la crise de l'édition, aiguë alors en Espagne comme en France. Don Miguel prenait ce retard en patience et peut-être l'estimait-il providentiel, tant était peu préparée à lire et à comprendre son poème la grande majorité de ses amis et de ses ennemis. Pour moi, j'admirais que cet homme qui, si souvent, comme journaliste, plongeait aux plus violents tourbillons de la tempête mondiale, plus rude encore dans le réduit presque fermé de l'Espagne, n'eût pas perdu l'habitude de s'élever d'un coup d'aile vers les hauteurs sereines où il retrouvait la poésie de la Bible et la candeur souveraine du Christ de Velazquez.

Les événements semblaient le distraire avec obstination de son œuvre. Pendant l'été de 1920, il fut enfin jugé, et il fut condamné. Sa sérénité s'affirma encore. Son cas était prévu dans un décret d'amnistie; mais il ne voulait pas d'amnistie et il se pourvut en cassation. La plus grave pénalité dont le Gouvernement, sans le vouloir assurément, l'ait menacé, ce fut de le désigner, en le persécutant, comme candidat aux élections législatives. J'ai déjà dit que don Miguel, qui avait cru de son devoir de ne pas se dérober à l'appel du parti républicain, eut la chance de n'être pas élu.

Quelques jours après les élections, paraissait *El Cristo de Velazquez*, poème admirable qui se compose de quatre séries d'« Élévations. » La première exalte et explique les symboles du Christ dans l'Écriture, et elle exprime une inépuisable blancheur, dans le ton donné par Velazquez; la deuxième dit l'abandon et les souffrances de l'Homme-Dieu, mais dans sa compassion de la souffrance divine, c'est un réconfort que puise le chevalier, errant lui-même, isolé et souffrant pour la justice; la troisième partie est un grand reliquaire où sont enseignés tous les détails du corps martyrisé, mais vainqueur de la mort, et revêtu déjà d'éternelle blancheur; et la dernière est un austère cantique de victoire, la victoire étant la certitude de notre Rédemption par la mort du Christ.

Ici vraiment, don Miguel a trouvé la paix dans la guerre; la grande paix, qui n'est pas celle que le monde donne, et qui

n'est pas non plus une paix qu'il puisse retirer. Ici don Miguel a bâti sa forteresse de sérénité, inexpugnable.

Mais il ne considère pas qu'il ait le droit de s'y retrancher. Il y a tant d'hommes qui souffrent, sans que leur souffrance ait le mérite et la beauté qu'elle a chez ceux qui souffrent volontairement pour la justice! Il faut supprimer cette souffrance innombrable, obscure et vile.

Don Miguel sort de sa forteresse. Nous ne pouvons en être surpris. Ce serait mal comprendre l'homme et son œuvre, ce serait commettre une injustice, non pas seulement littéraire, mais personnelle, que de mépriser les conférences et les articles du publiciste et du journaliste; car il met là beaucoup de son cœur d'homme, d'homme en chair et en os, de combattant qui donne son sang. Au matin, il sort de sa forteresse et il se lance, tel que l'a dépeint son ami le grand poète Antonio Machado, il y a déjà longtemps, en 1905 : nous l'avons dit, don Miguel ne change pas comme le voudraient faire croire ses ennemis; et c'est peut-être sa fidélité à son idéal qui lui a mérité de conserver au seuil de la vieillesse la vigueur des jeunes années où il dépensait généreusement la surabondance de ses forces. Il part donc, sous le harnois et le casque qui prêtent à rire...

Este donquijotesco
Don Miguel de Unamuno, fuerte vasco,
Lleva el arnés grotesco
Y el irrisorio casco
Del buen manchego...

Mais le don-quichottesque chevalier qui, monté sur sa chimère, assène des coups formidables aux rustres, aux bandits, aux gens qui vivent du jeu ou de l'usure, s'obstinant dans l'entreprise ridicule de vouloir leur enseigner la Chevalerie, peut-être, un jour, par la puissance de sa foi, réveillera les âmes déchues et reconstituera son peuple dans l'idéal.

C'est qu'il y a dans le peuple espagnol des ressources infinies et une émouvante puissance de résurrection. Peut-être don Miguel, ce grand tourmenté, qui, aux yeux de beaucoup de ses contemporains, semble un destructeur, apparaîtra-t-il à la génération suivante comme l'un des très grands et rares ouvriers de la reconstruction spirituelle de l'Espagne.

Il y a quelques mois, don Miguel reçut une décoration d'un

des pays dont il avait âprement défendu, dont il défend encore la cause. Cette « distinction honorifique, » pourtant, détonnerait sur le harnois de don Miguel, si elle ne venait d'un souverain qui fut aussi un chevalier errant, et qui, fièrement, souffrit persécution pour la Justice, Albert Ier de Belgique. Certes, le noble souverain, qui donna en cette occasion une nouvelle preuve de la noblesse de son cœur et de sa mémoire, ne manifestait point ainsi de complaisance pour de prétendus paradoxes, non plus qu'il ne se contentait de marquer son admiration pour un très réel et très grand talent littéraire. Celui dont on peut dire, sans attendre d'autre « jugement de l'histoire, » c'est un roi; celui qui, à force de braver la mort, a mérité dès maintenant la gloire que d'autres, même grands, n'atteignent qu'au delà de la mort, a compris que Miguel de Unamuno est précisément le contraire d'un dilettante de la littérature et de l'action.

Fort de sa conscience, don Miguel multiplie ses sorties. Chaque fois qu'il entend un cri d'angoisse, il part. Et c'est en combattant (puisse-t-il encore longtemps combattre!) que don Miguel mourra. Il peut lui arriver, pressé par l'urgence, de se tromper; mais il a trouvé la paix dans sa guerre, et il mourra dans la sérénité des grandes espérances.

L'homme qui, dans son *Rosaire de Sonnets lyriques*, a écrit la « Prière de l'athée, » qui déjà décevrait bien les professionnels de l'athéisme, termine ainsi son *Christ de Velazquez :*

« Accorde-moi, Seigneur, — lorsque, à la fin, je m'en irai perdu, — au sortir des profondes ténèbres de ce monde, — où dans des vanités notre cœur se dessèche, — d'entrer dans la clarté du jour qui est sans fin, — les yeux fixés sur la blancheur de ton corps, — ô fils de l'Homme, ô intégrale Humanité, — au sein de la lumière incréée, immortelle; — et que mes yeux alors soient dans tes yeux, ô Christ, — et mon regard perdu en Toi, ô mon Seigneur. »

MAURICE LEGENDRE.

REVUE LITTÉRAIRE

LES GÉORGIQUES NOUVELLES (1

Voici quelques volumes qui vous mettent l'esprit à l'air, pour ainsi dire, au grand air de la campagne. Ils vous apportent la fraîcheur des bois, vous découvrent de belles étendues, vous proposent une sagesse évidente et sereine. Agréable lecture, et pleine d'enseignements opportuns; lecture un peu étrange aussi, pathétique même, si vous la faites à la ville, et à Paris, dans une vie très agitée en un petit espace. Elle vous avertit de votre folie et vous conseille une sagesse qui n'est plus à votre portée : il y a de l'amertume à regarder l'inutile évidence. J'imagine que les contemporains de Virgile, dans Rome, ont éprouvé de tels sentiments à lire ses *Géorgiques*, et lui à les écrire.

Ai-je tort de citer Virgile ? Mais non : les circonstances nouvelles ont beaucoup d'analogie avec les jours terribles du poète. M. Charles de Bordeu écrit, dans *la Terre de Béarn :* « Ces villages vont-ils se vider tout à fait ? Ces campagnes seront-elles des solitudes ? Faut-il que les champs meurent de la ville, et la ville de la mort des champs?... » La même alarme est dans Virgile.

M. Joseph de Pesquidoux, qui, dans son recueil intitulé *Sur la glèbe*, raconte le retour des soldats après la guerre et son retour en Gascogne, indique les souffrances et les malheurs de la terre : « Elle a perdu son printemps, la fleur de sa vie par l'abandon, la fleur de

(1) *Sur la glèbe*, par M. Joseph de Pesquidoux (Plon); du même auteur, chez le même éditeur, *Chez nous*, « travaux et jeux rustiques. » *Terre de Béarn*, par M. Charles de Bordeu (Plon); du même auteur, *Jean Pec*, *Maïa*, *le Destin d'aimer*, *Pages de la vie* (Plon), *le Chevalier d'Ostabat*, *la Plus humble vie* (Fasquelle).

son sang par l'hécatombe. Avant, elle éclatait de sucs. Travaillée, fumée, ensemencée, elle offrait ses flancs gras au soleil et l'astre, loin de l'altérer, tirait d'elle des rosées et des fraîcheurs où les germes s'élevaient... » Dans les prairies, l'herbe drue ; les fourrages abondants, les avoines et les blés, les maïs opulents, les vignes... « Et les chants du terroir, de la matière même, montaient dans les jours lumineux : bruit clair des piquets frappés dans les vignes dont on repassait les tuteurs, son profond des tonneaux sous le marteau repoussant les cercles, éclat limpide de l'enclume où l'on battait l'outil. Je ne parle pas de l'amour harmonieux des nids ou du tendre rire humain... » Et maintenant ? Le silence. Puis, « tout s'est rapetissé, rétréci, rétracté ; par endroits, tout est devenu avare comme au temps des défrichements. » La terre « s'achemine vers l'état de nature. » Gens des villes, ces mots nous étonnent, parce que nous avons accoutumé de confondre terre et nature ; mais la terre, ici, est la nature modifiée par le travail humain, devenue l'ouvrage de l'homme. Eh ! bien, l'ouvrage de l'homme se voit de moins en moins. Il y a des prés qui n'ont pas été fauchés : la mousse et la ronce les couvrent par endroits. Il y a des champs qui n'ont pas été ensemencés, qui « retournent au rude pacage primitif, où le bétail arrache mal sa vie. » Et il y a des chemins qu'on ne retrouve plus sous les broussailles. M. de Pesquidoux résume tous les détails d'une affreuse peinture, dans cette page terrible et belle : « Un fait étrange souligne le recul de la terre vers l'espace inculte et les pays dépeuplés. Averties par un instinct latent, venu sans doute du fond des premiers halliers, après le retrait des grandes eaux, sentant qu'il ne restait que des vieillards, des femmes et des enfants inhabiles à les traquer, que les pièges pendaient rouillés au coin de l'âtre, que la poudre tuait ailleurs et non plus l'animal, les bêtes dévorantes ont repris possession de l'air et du sol. D'année en année, l'homme, ses armes, ses lois, sa domination, ayant peu à peu fléchi, les bêtes se sont enhardies à mesure. Les champs livrés aux herbes hautes, les horizons vides les ont attirées. On a revu dans les bois, au creux des vallées, en bordure des prairies, des traces de cheminements inconnus au pas humain et qui, de tous les points, convergeaient vers les lieux habités, propices au rapt. Puis s'entendirent des glapissements, des grognements insolites... Enfin les bêtes se montrèrent isolément. L'épervier vint se percher sur une cime... On vit trotter, noir de boue, le sanglier du bois voisin... Et les bêtes osèrent opérer en bande. Les renards chassaient le jour, comme des meutes. Les sangliers se mirent à fouir les jardins. Ils laissaient

les carreaux comme écrasés sous leur piétinement ; dans les allées où, repus, ils s'étaient vautrés, la terre grasse gardait l'empreinte de leur poil rude... On m'a dit que les loups avaient reparu en Bigorre. Dans les ténèbres, l'hiver, quand les rafales de pluie cessaient, on les entendait flairer le seuil des portes. » Les mots ont une gravité de son, les phrases une lenteur d'allure, les images un caractère de farouche simplicité qui marquent la pensée de l'auteur et la rendent imposante.

Ainsi, l'ennemi est aux abords de la terre cultivée ; il la menace. Cet ennemi, c'est, à proprement parler, la nature et c'est la sauvagerie. Nature et sauvagerie vont ensemble, si l'homme n'intervient pas et n'inflige pas ses volontés à la nature. Il les lui a dès longtemps infligées ; mais elle garde ses spontanéités sauvages et il faut que l'énergie humaine soit sans relâche.

Cette vue a beaucoup de grandeur et de justesse. Et la remarque de M. de Pesquidoux se pourrait transposer du monde physique au monde moral. Comme il montre, autour des champs, la menace des bêtes, on aurait à montrer pareille menace autour de ce chef-d'œuvre imparfait, de ce chef-d'œuvre pourtant, paradoxal et précieux, la civilisation. Il est facile de la dénigrer, d'observer ses défauts : et l'on n'y manque pas. Il vaudrait mieux la préserver, en constatant qu'elle est fragile et menacée, en constatant que, si fragile et imparfaite, elle compose tout ce que nous avons qui nous sépare de l'abominable barbarie. A cause d'une présomptueuse et dangereuse philosophie du progrès, on imagine volontiers la barbarie comme un état de l'humanité ancienne, état périmé, qu'on relègue dans le passé désormais anodin. Or, la barbarie dure et doit être considérée, traitée aussi, comme un état permanent de l'humanité. Elle reparaît aussitôt que se relâche la vigilance de la civilisation.

Le tableau de la terre abandonnée aux incursions de la nature est du lendemain de la guerre. Assurément, la guerre a dépeuplé la campagne. Les paysans ont, en effet, combattu en très grand nombre, et le chiffre de leurs morts est énorme. En outre, les survivants ne sont pas tous retournés à la terre. Pourquoi ? M. de Pesquidoux n'examine pas les causes diverses du phénomène qu'il déplore. Il en distingue une et tâche de réagir : on a de moins en moins l'amour de la terre ; il s'efforce de montrer qu'elle est digne d'amour, et il écrit ses Géorgiques.

Se figure-t-il que la littérature ait tant d'influence ? Eh ! bien, la littérature a nui : elle peut donc servir.

A-t-elle nui ? N'en doutez pas. M. de Pesquidoux a raison de pro-

tester contre la peinture que tant d'écrivains, dits réalistes ou naturalistes, ont faite de nos paysans : « sortes de bêtes supérieures, en qui l'animalité finit toujours par dominer, » des brutes. M. de Pesquidoux connaît le paysan, le sait « insouciant, méfiant et entêté, âpre, plié sous la fatalité de la vie, » très souvent. Mais il l'a vu et le voit tous les jours « tenace, courageux, ingénieux, dur à la peine, dur au mal, digne et noble, attaché à son foyer, l'âme toute mêlée à sa terre, non point enlizée, liée par une fidélité, par un amour incoercible où il entre une telle part de générosité, de spiritualité, qu'il est allé mourir avec joie, avec passion pour elle... » M. de Pesquidoux le dit; et il suffit d'avoir lu ses deux volumes, on sait qu'il ne dit que la vérité.

Aux peintures injurieuses des réalistes, il oppose des peintures vraies et qui ont quelquefois un charme délicieusement persuasif. En manière d'exemple, voici une leçon de labour que donne un vieux bonhomme à son petit-fils, gamin de quatorze ans, là-bas, en Gascogne. « Quand j'arrivai sur le champ, le vieux plantait, au bout de la pièce, un long rejet de peuplier encore en feuilles, pour servir de point de direction à l'enfant. Le petit, absorbé, attendait, debout entre les mancherons... » Le bonhomme avait choisi ses bœufs les plus patients et accoutumés à la besogne, de bons « cheminots de la glèbe. » L'enfant savait déjà les atteler et faisait bien les gestes appris, saisissait le bœuf de droite le premier, le plaçait sous le joug, appelait le bœuf de gauche, qui venait tout seul. Enfin, le grand-père avançait la charrue. L'enfant n'évitait pas de s'embrouiller; il ne connaissait pas toutes les parties de l'instrument, les mancherons, l'âge, le talon, le versoir, le soc, le couteau, la tringle de tirage et sa vis qui fait monter ou descendre le gouvernail. Quant à l'aiguillon, ne point en user à l'étourdie; ne jamais piquer sur les jarrets, ni sur l'os, ni au sang : l'on risque de blesser l'animal; ne point toucher sans avoir averti : l'on risque d'effrayer l'animal. Et l'on a vu des bœufs effarés qui se sauvaient « en mugissant comme le tonnerre. » Ces mots ont rendu l'enfant très attentif... Le bonhomme rejoignit l'enfant. « Il plomba, il équilibra l'outil, indiquant qu'il faut descendre le gouvernail pour lever la charrue et le baisser pour la monter. Et soudain, d'un coup de main sur les courdils, il fit entrer bêtes et soc dans le champ : au pas, d'un bloc, comme mus à la fois. Et il enseigna encore que le talon devait toujours porter à plat sur le sillon ouvert, et le fer travailler de niveau. Alors, guidé, redressé ou appuyé du doigt, l'outil se fit léger, souple, maniable, oscilla et vibra comme un

esquif sur des flots lourds, tandis que la terre, d'un mouvement égal, se couchait sous le versoir avec un bruit de soie froissée... » Que ces lignes sont belles et bonnes! Même si notre ignorance de citadins nous empêche d'entendre chacun des mots, et de savoir que des courdils sont de longues rênes qui, attachées à la corne droite du bœuf de droite et à la corne gauche du bœuf de gauche, viennent à la main du bouvier, de savoir au juste ce qu'est le talon, même si nous avons à rougir de ne rien connaître au labeur principal de l'homme qui assure l'abondance du blé, nous sentons, dans ces lignes, une exactitude parfaite; et le départ, vif et léger, de la charrue pareille à un esquif est beau.

Voulez-vous voir le paysage, autour de la scène si jolie? L'enfant s'anime à la besogne. Il gourmande les bœufs : « Chô, Marty! » pour prier Marty de ralentir; et : « Haï doûn, Bouët! » pour que Bouët n'aille point à la nonchalance. Il ne cesse pas de regarder le rejet de peuplier qui le guide à bien tracer le sillon... « Et, du ciel, un soleil apaisé, un pur soleil d'automne s'épanchait ; et les hommes, les bêtes, l'outil, passaient lentement sur le fond du paysage, une colline rousse parsemée de pins; et rien ne manquait à la scène, pas même la musique. La voix douce et timbrée de l'enfant, presque flûtée, chantait plutôt qu'elle ne parlait, relevée à chaque moment par le rire sonore, le rire enchanté du vieillard. » Ce petit tableau est digne de Théocrite, je crois. Et premièrement je citais Virgile. Ensuite, la description de la terre en péril sous la menace des bêtes ferait penser à Lucrèce. Voilà toute l'Antiquité qui renaît, ou qui a duré, dans la campagne d'aujourd'hui.

M. de Bordeu note que les siècles ne modifient pas beaucoup la campagne ni la vie rurale et qu'en dépit du changement qui se produit à la ville, de nos jours de plus en plus vite, les champs gardent leur caractère, leur habitude ou leur fidélité. Il l'a montré, en décrivant son pays de Béarn, ou peu s'en faut, pareil à plusieurs époques, à la fin du XVIIIe siècle dans *le Chevalier d'Ostabat*, sous la Restauration dans *la Plus humble vie*, à présent aussi dans *le Destin d'aimer :* ce sont des romans, tout proches de la réalité. Même, il se souvient de Virgile, ainsi que M. Pesquidoux, et à maintes reprises. « *Justissima tellus*, dit Virgile. Avec lui, je crois naturellement à cette bienveillante équité qu'il énonce, de la terre amie du laboureur... » Et, en regardant les moissons magnifiques : « C'est à Virgile que je pense, miroir et pure image, dans son génie, d'une beauté parfaite à cette heure. Les *flaventia culta Galesi*, dans ses campagnes toscanes,

n'avaient pas plus de grandeur que ces champs mûrs. Aucune vallée n'est plus ombreuse que cette vallée de prairies dormantes... » Cette rêverie où l'Antiquité se réunit aux siècles ultérieurs et à notre siècle pour composer l'idée de la campagne, et l'embellir en lui laissant sa vérité, a un merveilleux charme de repos. La même idée de la campagne, que nous présentent M. de Pesquidoux et M. de Bordeu, écrivains par ailleurs très différents, est la plus séduisante, par son étrangeté, par ses grâces tranquilles, pour les citadins qui sont las d'une mobilité incessante, analogue à une espèce d'absurdité, las de voir toutes choses promptement démodées et l'oubli maître de leurs jours, de leurs minutes. Nous partirions pour la campagne, tous, et il faudrait désormais redouter l'abandon des villes au profit des champs, si M. de Pesquidoux, après avoir ému notre velléité, n'avait soin de retenir un peu notre élan. Car il nous avertit de ne pas nous improviser campagnards.

M. de Pesquidoux écrit, en effet : « Il n'est point de métier qui demande plus d'acquisitions expérimentales... » Eh ! nous travaillerons... « un plus constant apprentissage... » Eh ! nous prendrons la leçon des vieux et, peut-être chenus, serons dociles au bonhomme qui enseigne si joliment à un bambin le labourage... « en un mot plus d'atavisme. » Hélas ! le bonheur des laboureurs nous est donc refusé !...

Plus d'atavisme ? Oui. Vous iriez au marché vendre des bœufs ou en acheter : vous ne sauriez pas comment on parle aux chalands, comment en déjoue leurs roueries ; vous seriez refaits. Aux prés, aux champs, vous n'auriez pas le coup d'œil ; vous n'auriez pas « l'intuition de la terre ; » vous n'auriez pas les qualités qu'a de naissance l'homme qui hérite un long souvenir de la terre. Une science et qui est devenue un instinct : « ça vous est défendu ! » disent les paysans. Conséquemment, M. de Pesquidoux ne s'adresse pas tant à vous, gens de la ville et que la ville a depuis des générations pris et accaparés, mais à une jeunesse que la ville a récemment débauchée. Il lui raconte par exemple, l'histoire d'un paysan, surnommé l'Arroumic ou la fourmil, vrai paysan, qui se tire d'affaire et, au bout du compte, arrive à posséder son bien : « Je dédie ces lignes à tous les déracinés qui battent les grandes villes. » Ces déracinés que la terre a perdus, — et elle en perd ! — lui seraient infiniment précieux, parce qu'il est impossible de les remplacer : ils sont de l'hérédité indispensable et qui va se gaspiller, s'anéantir avec eux. Veuillent-ils s'en apercevoir ! Pour qu'ils reviennent à la terre, M. de Pesquidoux les supplie de songer qu'elle est aimable.

Il s'adresse à eux et ne les endoctrinerait pas en leur disant ce qui n'est pas l'exacte vérité. Si l'on avait besoin d'un contrôle de ses récits, le voilà.

Du reste, il ne dit pas que tout soit délicieux à la campagne ; et sa peinture de la vie rurale n'est pas faite avec un parti pris d'optimisme. Secondement, s'il a montré cette continuité de la vie rurale qui rend plusieurs de ses tableaux virgiliens, il ne dissimule pas les conditions nouvelles du labeur agricole, les difficultés d'aujourd'hui. Le petit garçon que son grand-père vient de mettre à la charrue aura des ennuis de toute sorte. Le travail sera plus compliqué. Il faudra recourir à des machines que nos pères ne connaissaient pas : il le faudra, puisque les ouvriers des champs seront moins nombreux. Il y aura beaucoup de questions à résoudre, questions de salaires, problèmes sociaux et avilis de politique. L'esprit n'est plus ce qu'il était, à la campagne. Autrefois, une métairie avait son chef : « Le plus souvent, l'aïeul ; grand vieillard rasé, qui ne travaillait plus, que l'on voyait sortir le soir pour visiter le bien, à pas lents, appuyé sur un haut bâton, et qui jugeait du travail fait. Avis et observations, ce qui tombait de sa bouche était écouté : des champs à la table, il trônait. La vieille main, qui tremblait pour avoir trop labouré, mais qui savait ce que la sueur pèse en regard de l'or, distribuait à chacun son dû. Les fils et leurs femmes, les filles et leurs maris, les enfants de tous les couples et parfois un cousin veuf emplissaient la maison. Quand ce monde partait pour le travail, on sentait que la terre ne saurait résister à l'effort de tant de bras. Labeur joyeux autant que fructueux, car il était accepté, voulu, choisi ; car, fait toujours à l'heure, n'excédant pas les forces de l'homme, restant à l'ordinaire au-dessous d'elles, il laissait des loisirs, une liberté qu'on ne connaît plus. L'homme alors était bien le maître de sa terre, en usant à ce titre avec elle, non son mercenaire ou sa bête de somme. Et un air d'aisance était répandu sur tout : sur l'être agile et sur la glèbe assoupie... » Cette vie patriarcale, hier encore, faisait la richesse et la joie des paysans. Maintenant, la vie patriarcale semble finie. Une vie commence, toute différente et dont les débuts sont désagréables au point que de vieux paysans, déroutés et tristes, hochent la tête et disent : « C'est peut-être que les jours ne se lèvent pas de même ; ou c'est peut-être que les hommes ne peuvent plus rester ensemble ! » Or, répond M. de Pesquidoux, les jours se lèvent comme autrefois ; mais il est vrai que « les hommes ne s'entendent plus. » Il examine la discorde et il en montre les résultats. La famille rurale

se désorganise; et le travail, si bien réglé naguère, se détraque.

C'est une calamité. En présence des calamités, l'on ne doit pas s'abandonner au désespoir. Il ne servirait à rien de regretter la vie patriarcale : mieux vaut tâcher de la restaurer, dans la mesure où l'admettent les temps nouveaux, qui se croient plus nouveaux qu'ils ne le sont et qui surtout sont déraisonnables. En outre, il convient d'accueillir les faits et de s'en arranger : les faits sont plus forts que vous. C'est un fait, que le travail de la terre emploie aujourd'hui des machines et des produits, dont l'usage réclame une technique et une science nouvelles : créez des écoles ; ne laissez pas l'agriculture française livrée à la routine et incapable de lutter contre l'effort étranger. C'est un fait, que la famille rurale, devenue moins nombreuse, déliée par les zizanies, dégagée de la discipline ancienne qui la rendait un peu analogue à une belle ruche, ne suffit plus à cultiver un bien de quelque étendue. Bref, on recourt aux ouvriers agricoles. Ceux-ci, très demandés, sont rares. Payez-les sans parcimonie : vous ne les auriez plus. Même exactement payés, ces ouvriers ne remplaceront pas les membres de l'ancienne famille, si vous ne trouvez pas un moyen de les intéresser à l'œuvre commune : M. de Pesquidoux recommande une participation de tous aux bénéfices, participation qu'il s'agit d'établir sur des principes de justice, de prudence et de bonté.

M. de Pesquidoux, qui regrette la vie patriarcale des paysans, la bonne entente et le gentil accord des propriétaires et des métayers, les mœurs et les coutumes d'autrefois, profitables à tout le monde, n'est pas réactionnaire au sens fâcheux que donnent à ce mot les personnes de l'autre bord. Il a vu, à la campagne, plus de merveilles à conserver que d'innovations à tenter, sans doute. Mais il n'est pas l'ennemi des réformes utiles ou généreuses. L'un de ses chapitres le prouve : « J'ai vu, un de ces soirs, rentrer un vieux paysan de mes environs. Très grand et osseux, de poil blanc, fatigué par les ans et la tâche, et le poids de lourds outils de terrassiers croisés sur son épaule, il allait le long d'un champ hersé de la veille, se découpant sur le couchant embrasé encore, il allait à grandes enjambées un peu fléchies, qui lui donnaient un pas oblique. Il me salua de loin. Je lui criai bonsoir. Et, tandis qu'il gravissait le raidillon de sa maison, je songeais à la dure existence dont il n'est jamais sorti. Depuis plus d'un demi-siècle, il travaille enfant, jeune homme, homme fait, vieillard. S'il a toujours gagné son pain, il n'a jamais gagné rien de plus. Parfois l'avenir l'inquiète. Le dimanche surtout, le jour du repos, où il

a le loisir de penser. Assis devant la porte, seul au monde, il regarde, il scrute à l'avance le fond de la vie qu'il lui reste à passer. Alors, disent ses voisins, il boit, il se grise un peu, non jusqu'à chanceler, car l'ivresse est ici une honte, mais assez pour perdre la notion exacte des choses, pour oublier un moment ce qu'il est. Et, quand le crépuscule tombe et que le silence règne, on l'entend chantonner doucement. » Pauvre et charmant bonhomme!... M. de Pesquidoux veut qu'on ajoute au salaire, qui rémunère strictement le labeur de la journée, un denier de supplément, qui assure, non l'opulence, au moins la tranquilité d'un pauvre et charmant bonhomme.

Les chapitres de M. de Pesquidoux ne sont pas rangés comme ceux d'un traité en règle ; et il ne donne qu'un recueil d'études ou d'essais. Je n'en cite qu'un petit nombre et ne puis résumer ces volumes, *Sur la glèbe* ou *Chez nous*. Il esquisse un paysage, il raconte une anecdote, il donne un conseil, il enseigne l'art de chasser la bécasse ou de pêcher la lamproie, il enseigne l'art de préparer les bonnes conserves de lamproie, il est gourmand, il est gai, il est sérieux, il a une bonhomie ravissante et le goût d'une poésie simple et grande.

Les livres de M. Charles de Bordeu, qui voisinent très bien avec ceux de M. de Pesquidoux, sont pourtant d'une autre sorte. M. de Bordeu est plus homme de lettres que M. de Pesquidoux : je ne lui en fais point une injure. Il a publié plusieurs romans avant de donner *la Terre de Béarn*, son meilleur ouvrage, ses véritables Géorgiques. Du reste, ses romans se développent tous dans le pays de Béarn, dont il décrit les sites et les coutumes avec autant d'amitié que de talent. Et, au cours de ses romans, il ne manquait nulle occasion de vanter la vie rurale. Lisez, au début de *Jean Pec*, son premier roman, ce passage : « Il y a, dans l'air des campagnes, dans la grandeur de la vie rustique, dans ses paisibles spectacles et son activité régulière, une pacifiante vertu... » Le roman de *Maïa*, qui réunit légende et réalité, commence au milieu d'une cour de ferme que l'auteur a vue et qu'il a su peindre de manière à vous la rendre un lieu privilégié : une cour de ferme où l'on ne distingue pas seigneurs et paysans, la simplicité de l'existence et la bonté, la juste fierté aussi, ayant rapproché de longue date et lié entre eux ces hommes divers. Le héros de *la Plus humble vie* est fils d'un porcher de village et un gamin qui a l'enfance de tous les autres : « Ainsi commença son existence. Elle devait durer à peu près semblable jusqu'à la fin, sans grandes joies ni grandes souffrances, sans aventures, diversi-

fiée seulement par les changements que le temps amène, terne, mais paisible et satisfaite, solennisée par tout ce que la vie épanche de limpide dans les vases d'argile et d'auguste dans les humbles âmes, puis vaguement attristée au soir, comme une chaumière où entre l'ombre. » Les existences que les romans de M. Charles de Bordeu racontent se déroulent dans l'intimité de la campagne et, pour ainsi dire, à son imitation, calmes longtemps et heureusement monotones, jusqu'à un orage qui passe ou quelquefois les dévaste. Elles sont, comme les champs, soumises à des tribulations, surmontant le péril ou subissant la violence et les ravages de la destinée.

Entre le dernier roman de M. de Bordeu et *la Terre de Béarn*, il y a, je crois, un espace de quelque dix années : années de la guerre, puis années de recueillement, de mélancolie et d'amertume. Plusieurs chapitres de *la Terre de Béarn* paraissent dater de ces années-là, où sans doute l'auteur écrivait peu. La composition du livre et sa philosophie lentement élaborée sont le résultat de l'expérience acquise, de la méditation, d'une rêverie en quête de sagesse.

Et voici le prélude : « J'habite le village d'Abos, dans la plaine du Gave. Mon village a pour voisins, autour de sa campagne, au levant, Tarsacq, dont la vue s'allonge entre les feuillées des salignes et le hallier du coteau, près de l'eau du moulin... Parbayse au midi, dans une vallée pastorale, hameau de vignerons enclins au braconnage... Pardies au couchant ; ses maisons blanches s'adossent à des futaies dont la courbe, ainsi qu'une autre colline abaissée, suit la ligne des collines et de l'horizon... Enfin, au nord, Besingrand, qui n'est qu'une famille, au bord de la rivière, de quelques agriculteurs et pêcheurs... » La plaine est riche, ample et variée ; les collines qui l'entourent ont bon aspect devant les Pyrénées. Un bel horizon, le plaisir des yeux ; la douceur de l'air... « Voilà le cloître de mon esprit et l'horizon de ma vie. Ce village aux sentiers de retour où j'ai ma maison à côté de l'église, arche de son village au milieu des terres, cette maison trois fois séculaire où dix générations ont passé, arche de ma jeune famille, les quelques arpents de champs qui l'environnent, dont je mange le pain et bois le vin, sont mon champ d'action circonscrit, mais paisible, l'asile de mes habitudes héréditaires, la ruche et le domaine de mes pensées. » Vous lisez cela, qui, en somme, ne vous a rien appris de tout neuf : l'intention de l'auteur n'était pas de vous donner son adresse dans le département des Basses-Pyrénées. Mais le ton de l'auteur vous invite à quelque recueillement. Vous songez alors que l'homme a deux ennemis principaux, le temps et

l'espace. L'ingéniosité de sagesse consiste probablement à réduire ces deux ennemis. Une retraite, aux bornes de laquelle vous limitez l'univers suffisant, vous met à l'abri de l'espace; une habitude qui vient de loin, qui durera bien après vous et qui, durant votre vie, ne fait que continuer, vous met à l'abri du temps. Songez-y, pour n'être pas tristes et fols.

M. Charles de Bordeu conte deux histoires de son pays, l'une des Eaux transparentes, et l'autre des Eaux tragiques, deux histoires où poésie et vérité se réunissent. « Quel ruisseau n'a roulé son Ophélie?... » Une Ophélie était, au village d'Abos... M. Charles de Bordeu, pour célébrer la lumière, l'amabilité des journées, le charme des soirs limpides, peint quelques tableaux de l'été. Midi, les coqs chantent, les clochers tintent : « Chaque clocher me semble un grand pâtre qui groupe le troupeau luisant des toits autour de son église... La cloche frappe les heures solennelles de l'existence, son matin, la jeunesse et la joie, l'été resplendissant et déjà grave, et le soir, profond et fatigué. » Le jardin de Jean, qui a, dans le village d'Abos, un petit bien, qui a le pain, le vin, dans sa maisonnette ornée d'une treille : « Un figuier ombrage le banc domestique. Le puits est à côté, dont la mousse verdit les parois et d'où les seaux montent une eau douce pendant l'hiver et très fraîche en été. Un noyer répand sur le jardin quelque peu d'ombre; il le faudrait émonder, mais on ne le fait point, car les noix en sont grosses comme des abricots. Il y a d'autres fruits dans ce jardin, assez de vignes pour remplir deux ou trois barils d'un vin léger, les légumes communs, avec du thym et du romarin près de ruches au toit de chaume pointu; il y a des fleurs de chaque saison, violettes de février, anémones de mars, des passeroses, des lis de juillet, et des chrysanthèmes pour parer les tombes. » Les nuits d'été, pleines d'étoiles : « *Qui es in cœlis*... Je vais répétant, ce soir, les mots divins. Je les répète sans presque y songer, tant ils sont ma pensée confiante, si confiante qu'un enfant qui s'endort à côté des siens n'est pas plus tranquille que je le suis. Les astres ne me sont pas plus certains, ils ne brillent pas d'un éclat plus réel que la prière de Dieu sur mon âme. Chacune des paroles qui la composent, rayonne en s'y égrenant avec douceur. Chacune y descend et s'en élève, rejoint ses sœurs et monte avec elles. Je crois les suivre des yeux dans leur essor parmi les Pléiades, comme un rosaire d'étoiles. » C'est ainsi que M. Charles de Bordeu, au village d'Abos, regarde et rêve pour lui et pour vous. Ses Géorgiques ne sont pas un traité dogmatique, mais une amicale invitation, l'offre gentille d'un exemple.

Il vous dit : c'est ainsi; et vous engage, sans vous le dire, à comparer ce qui est ainsi et ce qui vous a peut-être flatté de plus grand espoir et vous a déçu. Et vous ? sensible à cette poésie toute de vérité, vous entendez que vous n'êtes pas si raisonnable. Vous redoutez l'ennui de quiétude ? c'est le fait de votre dissipation.

Aux tableaux de l'été succèdent ceux de l'automne et de l'hiver; et vous apercevez comme les différentes saisons vous mènent de l'exubérance à quelques pensées plus retirées : c'est l'année, image de la vie. La répétition de l'année vous accoutume au cours inévitable de la vie, jusqu'au moment de la suprême abnégation.

Les dernières pages de *la Terre de Béarn* ont une étrange beauté, familière et pourtant surprenante, un accent de certitude acquise peu à peu, anciennement acquise et, à la réflexion, plus forte, une juste mélancolie, une confiante gravité. Il semble qu'il y ait eu, autour de la certitude que je disais, des écroulements : le refuge en est d'autant plus aimé, plus précieux... « Le soleil descend, le jardin se dore. Les cris de nos enfants y retentissent. Et la paix du soir se solennise d'on ne sait quoi d'éternel. La terre aussi prend la couleur du crépuscule. Elle est sur les pierres et les visages. Un jour de plus, un soir qui s'éteint. Le ciel du couchant, quand il s'étoile, que figure-t-il et dit-il à l'âme?... Le repos des tombes? l'aube d'un berceau?... » Tombes et berceaux, les soirs et les aubes, continuité : tout est là.

Cet épilogue vous attriste? Retournez un peu plus avant; et, parmi les tableaux de l'hiver, vous aurez la consolation de trouver la vraie recette de la bécasse rôtie, préparée sans faute : « Pour manger une bécasse parfaite, il est véritable qu'il en faut deux; l'une est pour le hachis... » Ces apôtres de la vie rurale sont des gourmands admirables, qui ne gaspillent pas leur philosophie en billevesées.

André Beaunier.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra : *Falstaff*, de Verdi. — *Artémis troublée*, ballet en un acte; scenario de M. Léon Bakst, musique de M. Paul Paray. — Théâtre de l'Opéra-Comique : *Les Noces corinthiennes*, tragédie lyrique en trois actes et un prologue; poème de M. Anatole France, musique de M. Henri Busser. — Mme Yvette Guilbert.

« Je ne veux point ici rappeler le passé. » Et pourtant! Si nous avons pris peu de plaisir à l'audition du merveilleux *Falstaff*, il en faut peut-être accuser, avec la présente exécution, de grands et chers souvenirs. Souvenirs du chef-d'œuvre tel qu'il nous apparut naguère pour la première fois; souvenirs aussi de l'auteur lui-même, de l'artiste et de l'homme qu'il était, de sa gloire et de sa modestie, de la noblesse de son âme, et de notre amitié.

Milan, 9 décembre 1893.

« Je regrette que vous ne soyez pas ici ce soir. Peut-être vous y gagnez.

Ce soir donc *Falstaff!*

Je ne sais pas si j'aurai trouvé la note gaie, la note juste, et surtout *sincère*. Hélas! aujourd'hui on fait en musique des choses très belles et en certaines parties, (quand on ne va pas au delà), il y a un véritable progrès. Mais en général on n'est pas sincère et on fait toujours comme son voisin... Mais ne parlons pas politique. Demain ou après, vous recevrez la partition et le libretto.

Je vous serre les deux mains.

G. Verdi.

Trois jours plus tard :

« Comme pour *Otello*, le public a été indulgent pour *Falstaff*.

G. Verdi. »

Partition et *libretto*, ou plutôt poème, de ce vrai poète qu'était Arrigo Boito, nous les reçûmes en effet, signés chacun d'une main amie, et la lecture seule en fut un enchantement. Elle en est un encore, et que rien, fût-ce l'audition à l'Opéra, ne peut rompre. Vous qui savez lire, essayez.

Nous n'avions encore fait que lire l'ouvrage, quand Boito nous écrivait à son tour :

« Ah ! ce *Falstaff !* Combien vous avez raison d'aimer ce chef-d'œuvre ! Et quel bienfait pour l'art, quand tous arriveront à le comprendre !... Ce que vous ne pouvez imaginer, c'est l'immense joie intellectuelle que cette comédie lyrique latine produit sur la scène. C'est un vrai débordement de grâce, de force et de gaîté. L'éclatante farce de Shakspeare est reconduite par le miracle des sons à sa claire source toscane de Ser Giovanni, Fiorentino. Venez, venez, cher ami, venez entendre ce chef-d'œuvre. Venez vivre deux heures dans les jardins du Décaméron et respirer des fleurs qui sont des notes et des brises qui sont des timbres. »

Le poète avait raison. *Falstaff* est bien la vraie « comédie lyrique latine, » un chef-d'œuvre en ce genre, égal, peut-être même supérieur au *Barbier de Séville* par l'abondance, la richesse et l'ampleur; çà et là, par une veine, un flot de poésie qui manque à la musique presque uniquement spirituelle, avec une certaine sécheresse, de Rossini. Musique de l'action, musique des caractères, musique baignée par moments de mystère et de rêve, la musique de *Falstaff*, de tout *Falstaff*, est cela. Elle l'est en les divers éléments qui la composent, sous chacune des formes ou des figures qu'elle prend.

« Au commencement était l'action. » L'action par où l'opéra commence, est vive autant que soudaine. *In medias res*, tout de suite. La scène première, (la querelle du docteur Caïus avec les deux valets de *Falstaff*, en présence de leur impassible patron), cette scène est menée à toute allure; allure classique d'ailleurs, un peu celle d'un quatuor ou d'une symphonie. Symphonie : le mot et la chose nous reviennent ailleurs encore à l'esprit. En ce même premier acte, c'est une esquisse de symphonie que mainte ritournelle : sortie d'un gamin dépêché par Falstaff en ambassade amoureuse; expulsion par Falstaff aussi, furibond, de ses deux acolytes rebelles. Au troisième acte, le copieux, le grandiose finale « du panier » s'expose, puis s'accroît à la manière et dans les proportions d'un allegro beethovenien. Quelles symphonies encore, surtout vocales celles-là, forment, au second tableau, le quatuor féminin, puis le quintette viril qui, s'étant

suivis d'abord, se réunissent. Mais pour les mettre en valeur, ou seulement en place, il faudrait, mesdames et messieurs, il faudrait chanter, ce qui s'appelle chanter. Et l'appellation comporte, comprend bien des choses : la voix, la mesure, le rythme, le solfège, une diction rapide et légère, que sais-je encore ! Et vous-mêmes, de tout cela que savez-vous !

Quant à la mélodie, elle jaillit de source, et d'une source intarissable. — Ici, trois ou quatre notes souvent suffisent à la créer, à lui donner une forme, une formule précise autant que brève et toujours musicale en sa brièveté. Ailleurs au contraire, la cantilène, de race italienne, de la meilleure et de la plus pure, prend son temps; elle se développe en une ample période et magnifiquement, à la fin, s'épanouit. Et puis, qu'elle soit vive ou lente, qu'elle se resserre ou se déploie, cette musique a ceci d'admirable toujours, qu'elle parle aussi bien qu'elle chante. Pas un chant qui n'ait la précision, la justesse expressive des mots ; pas un mot qui ne possède le charme, la beauté sonore du chant.

Passerons-nous de l'action et du mouvement aux caractères ? La musique de *Falstaff* excelle également à les peindre. Le portrait du héros est admirable de vérité et de vie. Le dehors même, le physique en est rendu par les sons. Écoutez-le, dès les premières scènes, le « *Pancione* » (le ventru), s'admirer, se glorifier lui-même : « *En ce bedon*, s'écrie-t-il, *tonne un millier de voix qui proclament mon nom!* » A ces « voix intérieures », les autres répondent et les renforcent. De mesure en mesure, par les rythmes et par les timbres, l'orchestre se dilate et véritablement s'engraisse. Accords, sonorités grossissent ensemble. « *Falstaff immense!* » hurlent les deux valets, et ce n'est plus seulement leur maître, c'est toute la gent porte-bedaine, les Pantagruel et les Gargantua, c'est la puissance de la matière, l'apothéose de la chair et de la goinfrerie, que célèbre, à la manière d'un tableau de Jordaëns, la tonitruante acclamation.

L'ampleur en quelque sorte morale du personnage n'est pas inégale à sa corpulence. Ses propos d'amour même, ses déclarations à la belle Alice respirent une copieuse et gloutonne concupiscence. Son âme, si l'on ose dire, comme son corps, déborde. Et son exubérance est sensible, que dis-je, éclate non seulement dans ses chants, mais jusque dans les moindres de ses intonations, de ses accents, (voir la scène avec Mrs Quickly, et plus encore la suivante, avec Ford). L'entrée du gros homme, au dernier acte, la nuit, dans la forêt et sous l'accoutrement du « Chasseur Noir, » est d'une puissance à

demi bouffonne et sérieuse, j'allais écrire grandiose à demi. Un thème d'orchestre opiniâtre et sombre, les douze coups de minuit sonnés sur des harmonies changeantes, mais toujours profondes, tout cela reste plaisant, mais n'est pas loin de devenir grave et d'une mystérieuse gravité. Un peu plus, et ce bois nous paraîtrait presque sacré, nous prendrions Falstaff pour quelque Silène en bonne fortune, et la musique, sans pourtant cesser tout à fait de rire, évoquerait en notre mémoire l'antique souvenir des dieux.

Mais l'esprit anime plus d'une fois cet amas de matière qu'est Falstaff et soudain s'en dégage. « *Assottigliamo,* » dit-il lui-même, de lui-même, au premier acte, alors qu'il forme ses amoureux desseins. La musique aussitôt, docile à la parole, s'amincit et s'amenuise. Le fameux *scherzetto :* « *Quand j'étais page du sire de Norfolk* » est un autre exemple de cette ténuité sonore. Surtout que le chanteur se garde alors, d'insister et d'exagérer. Il n'y a là qu'un souffle qui passe. A vrai dire il vient de loin. Non seulement par les paroles, mais par le mouvement, la coupe et les valeurs musicales, la gentille chanson ressemble à certain rondeau : « *When that I was a little tiny boy,* » que chante Feste, le clown, à la fin du *Soir des Rois.* Ce peu, ce rien musical ajoute pourtant quelque chose au personnage de Falstaff. Le voilà bien, avec sa verve, mais plus retenue; avec sa fatuité, mais plus discrète; avec le regret même, (témoin deux ou trois notes d'une flûte grave et furtive), avec le regret de sa svelte jeunesse, avec l'élégance enfin, la race et le sang du gentilhomme shakspearien, que le désordre et la débauche n'ont pas complètement avili.

Quant aux quatre commères, héroïnes de cette comédie familiale et bourgeoise, (trois soprani, un contralto), elles forment un des groupes féminins les plus délicieux qui soient dans la musique de théâtre. Par malheur, à l'Opéra, le timbre de contralto, indispensable à l'équilibre vocal, était oblitéré. Vives, enjouées toutes les quatre, chacune l'est à sa manière et selon son humeur: Quickly plus savoureuse; Nannette, (c'est la petite amoureuse), plus ingénue et plus sentimentale; les deux autres avec plus de verdeur. Mrs Ford surtout me paraît une figure achevée; pas un de ses chants, pas une de ses phrases ou de ses répliques, qui ne soit un trait de malice, de feinte coquetterie, en même temps que de tranquille et sûre honnêteté. Elle fait quelquefois songer, Mrs Ford, à la spirituelle autant que sage Elmire. Elle aussi pourrait, aimerait peut-être cacher son mari sous la table près de laquelle elle attend Falstaff. En certain quatuor qu'elle

chante avec ses compagnes, je sais telle phrase, moins que cela, tel accord d'orchestre, mineur, aussi distingué que le majeur serait vulgaire, qui vient ennoblir toute cette gaîté et révéler en ces femmes d'esprit des femmes de bien.

Victor Cherbuliez disait de Mozart, du Mozart des *Noces de Figaro*, qu'aux grelots de la comédie de Beaumarchais il a mêlé des clochettes d'or. Elles tintent également dans ce *Falstaff* où la musique a fait au sentiment et à la poésie leur place. L'une et l'autre, au cours de l'action, nous ménagent des haltes et comme des repos délicieux. Alors nous reprenons haleine, alors nous nous abandonnons à la douceur, à la langueur du rêve. Alors un ordre, un monde nouveau se dévoile. Ainsi quand cette course ou cette chasse à l'homme, au gros homme, qu'est le finale du second acte, semble toucher au but, lorsque l'ardeur, la rage des poursuivants se trouve à son faîte montée, brusquement elle tombe. Un profond silence, un grand vide se fait. L'orchestre, les voix, le rythme, tout se détend et s'apaise. De souples triolets s'étalent mollement, comme les jupes que les commères déploient devant le panier où Falstaff, qui s'y est blotti, suffoque et gémit tout bas. Nous, du moins, nous respirons un moment et ce moment délicieux, la musique l'arrête et s'y complaît. Derrière un paravent qui les cache eux aussi, le chant des deux petits amoureux s'élève, et ce chant est d'une pureté, d'une tendresse exquises. Entre l'*allegro* qui s'achève à peine et celui qui bientôt va reprendre, ou repartir, c'est l'*andante* de la symphonie.

Bientôt à la haute bouffonnerie succédera la poésie ailée. Il ne lui faut qu'une occasion, moins encore, un prétexte pour qu'elle prenne son vol. A la nuit tombante, que préparent donc ensemble nos quatre espiègles commères? Une nouvelle et plaisante équipée, une scène fantastique où par elles encore, cette nuit même, dans le parc royal, Falstaff, amoureux et non moins poltron, sera mystifié derechef et décidément confondu. Rien de gracieux comme ces légers apprêts d'une féerie légère, comme les propos qu'échangent à mi-voix, dans l'ombre, ces jeunesses charmantes. Tantôt entre leurs voix seules, tantôt entre l'orchestre et leurs voix, le dialogue musical se partage : murmures à fleur de lèvres, orchestre plus que discret, où tel instrument isolé, quelques notes de cristal, de mystérieux accords, des arpèges limpides, plutôt que de se concerter se répondent, faisant régner dans les silences mêmes une sorte de clair-obscur sonore. Sous les appels féminins de plus en plus espacés et lointains, de subtiles harmonies se dégradent et finissent

par s'éteindre. L'heure de la grande poésie approche. La voici.

Des sonneries de cors, lentes et douces, l'annoncent et donnent le signal des nocturnes enchantements. A travers la futaie bleue de lune, devant le chêne légendaire, au lieu fixé pour le divertissement final, le petit amoureux est arrivé le premier. Ému, troublé vaguement, il chante. Oh ! pas un air classique, mais une libre cantilène, errante au gré de la brise ; un hymne d'adoration et d'extase à la triple beauté de la nuit, de l'amour, et de la musique elle-même. Les paroles, les paroles italiennes bien entendu, n'en sont pas moins délicieuses que le chant vocal et les contre-chants de l'orchestre. Mais un tel chant, autant que le chanter, il faudrait le penser, mieux encore, le sentir, le rêver peut-être. Jadis, après avoir essayé de surprendre le dernier secret de la musique, et doutant d'y réussir, Alfred de Musset écrivait :

Le reste est un mystère ignoré de la foule
Comme celui des flots, de la nuit et des bois.

Ce reste, ce mystère, il a trop paru l'autre soir que le chanteur aussi l'ignorait.

Bientôt, autour de Falstaff ahuri par la peur, la féerie shakspearienne tisse et déploie ses voiles sonores. Le Weber d'*Obéron*, le Mendelssohn du *Songe d'une nuit d'été*, le Berlioz de *la Damnation*, n'ont rien écrit de plus aérien. Voilà donc le poète, le rêveur qu'est devenu le dramaturge du *Trovatore* et de *Rigoletto*. Voilà jusqu'où s'est affiné ce génie dont la passion, la violence même avait si longtemps été l'âme. De celui qui se plaisait à répéter : *Sono un paesano*, l'œuvre suprême est un chef-d'œuvre de distinction et d'élégance patricienne. Ici de nouveau chante en notre mémoire le *scherzetto* devenu populaire.

Quando ero paggio
Del Duca di Norfolk...

« Quand j'étais page du duc de Norfolk, j'étais subtil, j'étais un vague mirage, léger, gracieux ; alors c'était le temps de mon vert avril, alors c'était le temps de mon joyeux mai. J'étais si mince, flexible et délié, que j'aurais passé à travers un anneau. » Tel nous apparaît ici le musicien de *Falstaff*, et s'il était alors non plus au printemps, mais à l'hiver de sa vie, on ne peut que s'en étonner et l'en admirer davantage.

A soixante-seize ans, en 1889, Verdi écrivait à Boito : « Vous, en traçant *Falstaff*, avez-vous jamais pensé au chiffre énorme de mes

années? Je sais bien que vous me répondrez en exagérant l'état de ma santé : bonne, robuste, parfaite... Malgré cela, vous conviendrez avec moi que je pourrais être taxé d'une grande témérité si j'assumais une telle charge. Et si je ne résistais pas à la fatigue? Si je n'arrivais pas à terminer la musique? Alors vous auriez perdu votre temps et votre peine. Pour tout l'or du monde, je ne le voudrais pas. Cette idée-là m'est insupportable.

« Maintenant, comment surmonter ces obstacles? Avez-vous une bonne raison à opposer aux miennes? Je le désire, mais je ne le crois pas. Néanmoins pensons-y... Et si vous en trouviez une, de votre côté, et si, du mien, je trouvais le moyen de m'enlever des épaules une dizaine d'années, alors quelle joie! Pouvoir dire au public : « Nous sommes encore là! A nous! »

Dès l'année suivante, Boito sans doute ayant trouvé la raison, plusieurs même, *Falstaff* était commencé.

« Que puis-je vous dire? Il y a quarante ans que j'ai envie d'écrire un opéra-comique et il y a cinquante ans que je connais *les Joyeuses Commères de Windsor*, « mais, » les *mais* accoutumés, qu'on trouve partout, ne m'avaient jamais permis de contenter mon désir. Maintenant Boito a résolu tous les *mais* et m'a fait une comédie lyrique qui ne ressemble à aucune autre. Je m'amuse à en faire la musique, sans projets d'aucune sorte, je ne sais même pas si je la finirai... Je vous le répète, je m'amuse. » (3 décembre 1890). Quelques jours plus tard (30 décembre) : « Il est (le livret de Boito), extrêmement divertissant et je me divertis à le martyriser avec des notes. Presque rien de la musique n'est fait. Quand la finirai-je? Qui sait? La finirai-je? Voilà la pure, la vraie vérité. »

Du surlendemain, encore : « Je vous l'ai dit et je vous le redis : *j'écris pour passer le temps.* »

Enfin : « En écrivant *Falstaff*, je n'ai pensé ni à des théâtres ni à des chanteurs. J'ai écrit pour mon agrément et pour mon compte (1). » C'est dans ces conditions de joie et de liberté que fut conçu et que naquit le chef-d'œuvre libre et joyeux.

La joie! Quoi que disent et fassent aujourd'hui les sombres ouvriers d'œuvres maussades et moroses, la « *gioja bella*, » comme l'appelait Mozart, qui l'a tant aimée, est l'une des deux faces du monde, même du monde musical. Cette joie, les plus sérieux, voire les plus tragiques, les Shakspeare, les Corneille, les Beethoven, l'ont

(1) *Il copialettere di Giuseppe Verdi.* Milano, 1913.

ressentie, exprimée. A quatre-vingts ans, un Verdi l'a souhaitée à son tour et de la première à la dernière note de son œuvre suprême, il l'a connue et nous l'a prodiguée. Italien jusqu'alors par la passion et la violence, il le devint, à l'âge où l'on ne sourit plus guère, par le rire étincelant.

Gaje comari di Windsor! È l'ora,
L'ora d'alzar la risata sonora.

« C'est l'heure de lancer le rire sonore. » Les deux ou trois heures que dure *Falstaff* sont de ces heures-là. Rire ou sourire léger, pour qu'il effleure les lèvres, c'est assez de l'intonation (par Mrs Quickly) de quatre ou cinq mots (*de deux heures à trois*), ou d'un seul (*Révérence*). Que deux rusés compères, Falstaff et maître Ford, avec mille cérémonies, s'invitent l'un l'autre à passer le premier le seuil d'une porte et se décident enfin à le franchir ensemble, Verdi fera de ce jeu de scène insignifiant un jeu de musique, et délicieux.

Rire copieux, à gorge déployée, joie si grande qu'elle n'entre pas en nous, mais plutôt que nous y entrons et que de toutes parts elle nous enveloppe, cette joie, dans *Falstaff*, abonde et surabonde aussi. L'énorme fugue finale en est l'explosion dernière et comme l'apothéose. Sérieux ou plaisants, que ce soit *Fidelio* ou *Falstaff*, *Marouf* ou *Pénélope*, j'aime les opéras qui se terminent, la comédie ou le drame étant achevé, dans le triomphe, dans la gloire de la musique pure. A qui prétendrait encore que la fugue n'est qu'un mécanisme, la lettre, et la lettre morte de la musique, je recommande celle-là, qu'anime l'esprit, l'esprit de vie et de joie.

La vie, la joie surtout manquèrent aux interprètes de *Falstaff*. Seul, dans le principal rôle, (et c'est quelque chose), M. Huberty montra de la gaîté, du goût et même de l'ampleur, sinon toute l'ampleur qu'il faudrait. Rien à dire des autres messieurs; moins que rien des quatre dames, sinon de l'une d'elles, (Nannette), qui chanta d'une voix juste et pure, au dernier acte, la chanson de la fée. Bien que dirigé par un chef italien, l'orchestre ne donna pas à la musique de Verdi l'entrain, l'éclat et la fougue italiennes.

Deux petits ballets ont été représentés à l'Opéra. Nous ne fûmes convié qu'à l'un des deux spectacles. Les invitations de l'Opéra sont, pour nous, assez irrégulières.

L'auteur d'*Artémis troublée*, on l'a vu plus haut, est pour l' « argument », les costumes et la décoration, M. Léon Bakst. Quant à l'auteur du trouble même, c'est naturellement Actéon. Le trouble a

lieu non loin d'un ruisseau, dans la clairière d'un bois, où Diane a posé sa cabine de bain. La déesse paraît d'abord, et même elle transparaît sous un peignoir léger. Elle fait des gestes et prend des poses. Puis elle disparaît. Puis elle reparaît. Court vêtue cette fois, elle danse. Elle danse son trouble, avec son troubleur. Entre alors un personnage magnifiquement habillé de pourpre et d'or : Jupiter, le père et le maître des dieux. Il reproche à Diane, d'abord son oisiveté présente, et puis et surtout son trouble, incompatible avec la fierté bien connue de la pudique chasseresse. Après une ou deux péripéties, dont le souvenir, déjà lointain, nous échappe, il nous a semblé qu'Actéon tombait, mortellement frappé par une flèche de Diane, de Diane revenue et peut-être repentante de son trouble. Cette mort arrange, si cela peut s'appeler un arrangement, des choses malaisées à bien saisir par les yeux seulement, et d'ailleurs sans grande importance. Tout cela, ou le peu qu'est cela, se danse et se mime en des costumes Louis XIV, avec plumes et poudre, qui sont fort beaux, et dans un décor que nous ne craignons pas d'appeler affreux.

La musique, sans être fort belle, est loin d'être affreuse. Elle a pour auteur un musicien jeune encore et bien doué, le second chef d'orchestre des Concerts Lamoureux, M. Paul Paray, l'un de ceux dont vraiment on peut dire qu'ils promettent, contrairement à tant d'autres, qui menacent. Nous savons au moins deux promesses, et sérieuses, de M. Paul Paray : une sonate pour piano et violoncelle et des variations pour piano. C'est l'an dernier que nous eûmes le plaisir d'entendre l'une et les autres. Le plaisir fut moins vif à l'audition de l'œuvre nouvelle. Elle nous a paru manquer d'éclat, de légèreté, de ces dehors brillants et nécessaires à la musique de danse. On voudrait ici plus de lumière, d'agrément extérieur, de fantaisie et de poésie, quelque chose, comme les sonneries de cors qui, dans la *Sylvia* de Léo Delibes, annoncent l'entrée d'Artémis aussi. Les idées, qui ne sont ni courtes, ni communes, pourraient avoir plus de caractère et de relief. L'orchestre a trop souvent l'air de jouer dans le *medium*, ou le grave. Mais certain épisode au moins est à noter : un *adagio* de noble style, *cantabile* de violoncelles où deux petites notes, hautes et claires celles-là, de je ne sais plus quel instrument, posent au sommet de chaque mesure une espèce de boucle ou d'aigrette sonore.

Jules Lemaitre vous racontera beaucoup mieux que nous *les Noces corinthiennes*, poème dramatique, ou plus exactement drame en vers, longtemps avant de l'être en musique aussi, de M. Anatole France.

Les choses, qui se passent dans l'un des trois premiers siècles du christianisme, sont les suivantes : « Le bon Hermas, vigneron de Corinthe, est resté païen, sa femme Kallista et sa fille Daphné sont chrétiennes, et c'est bien en effet par les femmes que la foi nouvelle devait le plus souvent pénétrer dans les foyers. Daphné est fiancée à Hippias, qui n'est point chrétien. Kallista, malade, fait vœu, si Dieu la guérit, de lui consacrer la virginité de sa fille, non par égoïsme, mais parce que la vie de la vieille femme est encore utile aux siens, aux pauvres et aux fidèles... » — Ici nous demandons la parole. « Non par égoïsme » est bientôt dit et paraît contestable. Le vœu maternel ne procède pas d'un autre sentiment. D'abord il est aussi peu chrétien que possible ; il est même en contradiction radicale, monstrueuse, avec le christianisme bien entendu. Sans compter que le motif allégué ne vaut rien. Le train apparent de la maison, à l'Opéra-Comique du moins, (servantes nombreuses, magnifiques vendanges), dénote une fortune que le décès de la vieille égoïste ne compromettrait pas. Continuons de lire Lemaitre : « Daphné se soumet, douloureusement. Mais Hippias étant revenu, elle ne peut plus résister à son amour : ils fuiront tous deux, ou plutôt ils iront se jeter aux pieds de Kallista et la fléchiront... Kallista survient et chasse le jeune homme avec des imprécations ; mais Daphné le rejoint, la nuit, au tombeau des aïeux et meurt dans ses bras, car elle a pris du poison et l'évêque Théognis vient trop tard la délier du vœu de sa mère. »

Lemaître, parlant de l'avènement du christianisme, qui forme le nœud du drame, avait écrit d'abord : « J'ai dit ailleurs pourquoi certains esprits regardaient cet avènement comme une immense calamité, et qu'ils me semblaient bien sûrs de leur fait, et qu'une âme riche et complètement humaine devait être païenne et chrétienne à la fois. Je trouve cette âme dans ce beau poème des *Noces Corinthiennes* qui est un chef-d'œuvre trop peu connu. J'y trouve une vive intelligence de l'histoire, une sympathie abondante, une forme digne d'André Chénier... »

A nous, l'âme ou plutôt l'esprit du poème de M. Anatole France paraît simple et non pas double ; et c'est l'esprit, — l'esprit malin, — du plus pur anti-christianisme. Mais notre affaire n'est pas de raisonner là-dessus.

Ce poème n'était peut-être pas non plus l'affaire de ce musicien. « *Non licet omnibus...* » La partition de M. Busser représente ou constitue assurément ce qu'on appelle « un effort. » A dire vrai, surtout

en art, nous n'aimons guère ni le mot ni la chose, celle-ci d'ailleurs estimable en soi. M. Busser, auteur d'œuvres aimables, distinguées, où ne manque ni l'élégance, ni la grâce, ni le charme, a cette fois connu l'ambition de la grandeur et de la puissance. « Il faut, écrivait Mlle de Lespinasse après avoir entendu l'opéra de *Céphale et Procris*, il faut que mon ami Grétry s'en tienne au genre doux, agréable, sensible, spirituel, c'est bien assez. » Les amis de M. Busser lui donneraient volontiers ce conseil. Les « endroits forts » de la partition n'ont guère de la force que l'apparence, laquelle consiste surtout dans le bruit, dans une tension à peu près continuelle et de l'orchestre et des voix. Trop d'orchestre et toujours tout l'orchestre, fatigue. Et pour n'être pas fatiguées ou rompues, il faut ici que les voix, mâles et femelles, soient robustes. Le rôle de Kallista n'est qu'une clameur. L'odieux serment que prête, ou que profère, à la fin du premier acte, cette malade, ébranlerait par sa violence non seulement soutenue mais accrue, la santé la plus solide. Hormis l'évêque, préservé par son caractère de cette intempérance sonore, et sauf au dernier acte, où l'approche de la mort abaisse le diapason, tout ce monde-là chante trop fort et semble chanter trop haut. Le dernier acte seul, ou presque seul, a de la douceur. C'est un passage fort agréable que celui du prélat et de ses fidèles, la nuit, sous les arbres du cimetière. J'aime beaucoup le sentiment, harmonique et mélodique, du chœur lointain où viennent et reviennent se poser quatre ou cinq notes (de flûte d'abord), qui, celles-là, ne crient pas, mais soupirent. Daphné mourante a plus d'un accent qui touche, qui pénètre même. Ailleurs encore on trouverait quelque répit, quelque repos. Au second acte, c'est l'approche d'un léger somme que va faire Hippias, et le somme lui-même, et le rêve qui l'accompagne. C'est peut-être surtout la dernière scène du premier acte, celle où Daphné, soumise, mais non pas résignée au vœu maternel et funeste, laisse tomber dans l'eau de la fontaine l'anneau de ses fiançailles. « Silence de la nuit, nuit froide et solitaire ! » Nous n'avons ouï que ce premier vers, — dont l'intonation est d'une mélancolie charmante, — et le dernier, bien connu : « Réjouis-toi, Dieu triste à qui plaît la souffrance ! » L'accent de celui-ci nous parut moins naturel et moins heureux. Mais l'épisode musical, en son ensemble, est une fort jolie chose.

Un aspect, non pas épisodique, ou secondaire, mais peut-être le plus important du poème, ne nous semble pas rendu par la musique : c'est le contraste, le conflit pagano-chrétien. Pour en marquer le second élément, il ne suffisait pas de plaquer ou de glisser çà et là

quelques thèmes liturgiques; encore moins de faire accompagner, pas à pas, mot à mot, note à note, par « les cuivres » solennels et doux, le bon évêque Théognis, plus sensé, plus paternel et vraiment chrétien que son ouaille Kallista. Le paganisme, d'ailleurs, fût-ce dans la fête des vendanges, ne fait pas figure plus éclatante. L'antithèse fondamentale, à laquelle une œuvre qui n'est qu'une cantate, *la Lyre et la Harpe*, de Saint-Saëns, a donné toute sa force, est ici, dans un drame pourtant, à peine posée.

Nous avons déjà vanté la solidité des voix. Celle de M. Trantoul sonne comme l'airain. Celle de Mme Yvonne Gall, non moins résistante, et presque toujours pure, s'est faite, au dernier acte, fine et tendre à souhait. M. Vieuille, dont la voix non plus n'est pas petite, est un évêque plein d'onction sans fadeur et de dignité sans emphase. Pourquoi médirait-on de Mlle Charny (Kallista), et ne louerait-on pas, une fois de plus, les décors de M. Jusseaume, baignés à la fin de chaque acte par le clair de lune obligé?

Il est trop tard pour vous recommander d'aller entendre Mme Yvette Guilbert. Elle a clos la série de ses concerts, donnés devant un public trop peu nombreux. Plus que jamais les absents eurent tort. Mais il est encore temps, il est juste de louer en la grande artiste un art que n'atteint pas le nombre des années, que peut-être même il accroît. En des œuvres très diverses, profanes ou sacrées, plaisantes ou sérieuses, presque toutes populaires, la cantatrice, voire la comédienne et la tragédienne, est admirable d'intelligence et de sensibilité. Et cette sensibilité s'élève parfois à l'émotion la plus haute. Enfin Mme Yvette Guilbert a formé autour d'elle, je ne dirai pas une école, le mot sentirait son pédant, plutôt un groupe, une guirlande de jeunes filles américaines, chantantes et dansantes avec une telle grâce, et si naturelle, si libre, qu'elles font plus et mieux encore que danser et chanter : elles vivent.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Tandis qu'à Gênes des manœuvres insidieuses s'acharnaient à détruire l'entente des Alliés de la Grande Guerre, en Afrique du Nord, M. le Président de la République faisait œuvre de cohésion française et de solidarité nationale. Il était bon qu'à cette heure critique le chef respecté de l'État affirmât que la France dépasse les limites du vieux sol français et montrât, par son voyage même et par ses paroles, la place que tiennent, dans notre équilibre politique et économique, l'Afrique française et la marine française. M. Millerand a parcouru, parmi les fêtes et les acclamations, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie ; il a admiré, sous trois aspects très différents, la souplesse et la fécondité du génie français. Partout il a insisté, avec les nuances nécessaires, sur cette grande idée directrice que l'avenir de l'Afrique du Nord est dans la coopération de plus en plus étroite des indigènes, arabes ou berbères, avec les Français, soldats, administrateurs, colons ; partout il a trouvé le travail, la paix, l'ordre.

Il n'était pas possible que les grands événements qui, depuis 1914, ont bouleversé le monde, passassent, sans laisser quelque trouble dans les esprits, sur les populations de la Berbérie, sur cette « nation africaine » à laquelle M. Louis Bertrand adressait naguère son beau « discours. » La Grande Guerre, qui a fait accourir sur le sol français, pour se battre et mourir, les héroïques enfants de l'Afrique, la diffusion des idées du Président Wilson mal comprises et déformées par une propagande hostile, la retraite des Italiens de Tripolitaine, masquée par l'octroi prématuré d'une charte politique sans rapports avec le caractère et l'état de civilisation des indigènes, la proclamation de l'indépendance de l'Égypte, les événements de Turquie, le mouvement d'Angora, la révolution russe, ont eu des répercussions parmi les populations de l'Afrique du Nord. La fidélité des habitants de toutes races à la France, manifestée avec tant d'éclat pendant la guerre, démontrée encore par l'enthousiasme qui a éclaté sur le passage de M. le Président de la République, n'en a

pas été ébranlée. Mais, en Tunisie surtout, où des souvenirs historiques dirigent parfois les regards vers l'Orient turc, la propagande internationaliste et panislamique, subventionnée par les ennemis de la France, a trouvé des adeptes; le mouvement, d'ailleurs très restreint, a été plutôt internationaliste et révolutionnaire que nationaliste tunisien. Il est venu avertir l'administration de la Tunisie de se montrer plus prévoyante et plus ferme. Il est à peine croyable que la propagande communiste et antifrançaise soit en partie l'œuvre impunie de fonctionnaires français. La bureaucratie, partout niveleuse et assimilatrice, avait trop oublié en Tunisie, qu'un Protectorat n'est pas un Gouvernement direct; le Bey, de son côté, s'était laissé circonvenir par quelques jeunes gens de son entourage ambitieux et agités; de là ses velléités d'abdication. Une conversation avec M. Millerand a remis les choses au point et l'on peut compter sur l'énergie de M. Saint pour les sanctions et surtout pour les réformes nécessaires. Le Président de la République a pu constater, en Tunisie et dans la province de Constantine, le loyalisme de la population italienne, en Oranie, celui des colons espagnols; leur intérêt nous est le meilleur garant de leur fidélité. Il n'en est pas moins hautement désirable de favoriser le peuplement français; c'est l'objet si noblement national que se propose le Comité Bugeaud. Il faut qu'il y ait au moins, en Afrique du Nord, le minimum d'éléments français indispensable pour imprimer à cette nation en formation la marque indélébile du génie, de la langue et de la culture françaises.

La grande œuvre nationale que le chef de l'État a pu admirer au Maroc, n'est pas de celles dont on parle en quelques mots. Le trait qui peut-être a surtout frappé M. Millerand, c'est le prestige et l'autorité que le maréchal Lyautey a su garder à la personne et au gouvernement de S. M. Mouley-Youssef; jamais le pouvoir du Sultan n'a été plus réel, ni plus étendu; jamais non plus, conseillé et dirigé par le Résident général, il n'a été plus bienfaisant aux populations. Ce ne sont pas des fantômes que ces grands féodaux, ces magnifiques « Seigneurs de l'Atlas, » dont MM. Jérôme et Jean Tharaud ont si pittoresquement décrit ici-même les mœurs et la politique. Le protectorat français au Maroc réalise, à la gloire de notre pays et à l'avantage de tous les peuples, un type achevé et réussi d'association entre un Gouvernement indigène respecté et une Puissance protectrice obéie. Maroc, Algérie, Tunisie, M. Millerand a eu raison de le dire, « la France peut être fière de son domaine africain. » La paix française y règne et avec elle grandit la prospérité par le tra-

vail. « La France n'y est pas venue pour asservir... Elle remplira sa tâche d'éducatrice avec l'enthousiasme qu'elle apporte à toutes les grandes œuvres ; le monde musulman peut lui faire confiance et poursuivre avec elle, en toute quiétude, sa route vers de nouvelles et grandes destinées. »

Ne quittons pas la terre d'Afrique sans nous réjouir des succès qui viennent de récompenser la ténacité du général Berenguer et de ses braves soldats ; les communications sont rétablies entre Larache et Tetuan. Le maréchal Lyautey, en adressant ses félicitations au général en chef espagnol, a affirmé la solidarité des deux nations et des deux armées dans la même œuvre de civilisation et de paix. En même temps, le comte de Romanones, à Séville, dans une conférence qui a fait une profonde impression, remettait en lumière les principes de politique dont l'oubli a été pour l'Espagne au Maroc cause de tant de difficultés et dont l'application la ramènerait à l'accomplissement heureux de la mission qui lui a été confiée par les traités. Le Maroc est un sous la souveraineté d'un seul Sultan.

Les derniers jours de Gênes ont été ceux d'un condamné à mort. Ce que nous avons dit, il y a quinze jours, de la Conférence et de ce que l'on en pouvait attendre, nous dispense aujourd'hui d'une longue oraison funèbre. La Conférence est morte, personne ne la regrette. M. Lloyd George, jusqu'à la fin, a obstinément cherché le succès que sa méthode et son point de départ lui interdisaient d'obtenir. Il a essayé de l'intimidation, notamment quand il a voulu poser la question des frontières occidentales de la Russie. Le 10 mai, il adressait encore un télégramme pathétique à l'Assemblée des Églises indépendantes d'Angleterre : « Les forces humanitaires du monde serrent leurs rangs dans la nouvelle croisade contre la tyrannie de la force brutale. Gênes a sonné le tocsin de la paix... Nous ne nous reposerons pas que nous n'ayons triomphé. » Puis ce fut la réponse de M. Tchitchérine au memorandum et la comédie burlesque de M. Schanzer aux trousses du factum bolchéviste, priant ses auteurs de vouloir bien le reprendre, l'amender : comment pouvaient-ils faire tant de peine à de si bons amis ? Et puis il fallut reconnaître que, décidément, toute discussion de principes avec les délégués des Soviets était vaine, qu'ils n'étaient venus à Gênes que pour obtenir de l'argent et la reconnaissance *de jure* et qu'ils se souciaient moins de la restauration de l'Europe que de leur propre maintien au pouvoir : « document provocant ; » « réponse stupide : » ainsi s'exhala sévèrement le dépit de M. Lloyd George. On convint cependant, pour mé-

nager au Premier britannique quelque satisfaction, que l'œuvre de sauvetage de la Russie ne serait pas abandonnée; une Conférence d'experts se réunira prochainement à La Haye, sans apparat, sans diplomates, sans hommes d'État, afin d'étudier les moyens de restaurer la vie économique et le travail en Russie ; un délégué des Soviets se tiendra à portée des experts délibérants et pourra être appelé à titre consultatif.

M. Lloyd George s'était flatté d'amener les Américains à une Conférence qui serait la continuation de celle de Gênes ; il s'est heurté à un refus très net; à peine ont-ils laissé entrevoir qu'ils enverraient un expert à La Haye si la Conférence est strictement technique et n'engage à aucun degré la décision des Gouvernements. Tel est également le point de vue des Gouvernements de Paris et de Bruxelles ; à aucun prix ils ne se prêteront à une seconde édition de la Conférence de Gênes : c'est assez ! Enfin, ce fut la clôture, non sans les congratulations de style. M. Lloyd George, bien inspiré, avertit, sur le mode ironique, les Bolchévistes que les peuples occidentaux ont certains préjugés, par exemple sur la question de la propriété, auxquels ils ont la faiblesse de tenir et qu'il vaut mieux, si l'on veut entretenir avec eux des relations d'affaires, ne pas les heurter de front. Et l'on eut enfin la satisfaction d'entendre M. Colrat, répondant avec à-propos à une homélie de M. Tchitchérine, interpréter le sentiment unanime en disant au délégué des Soviets que l'état de prospérité où est son pays ne le qualifiait pas, lui, pour donner aux autres des leçons d'économie politique. Ce fut vraiment le mot de la fin.

La Conférence de Gênes n'a apporté à l'Europe, ainsi qu'il était facile de le prévoir, que des déceptions : c'est la Conférence des dupes. En dehors des travaux honorables et utilisables des commissions techniques, on enregistre surtout, comme résultat positif, le Traité de Rapallo, et il ne reste peut-être en Europe que M. Garvin, de l'*Observer*, pour se féliciter qu'il ait été signé. Les Allemands en sont moins fiers et les Bolchévistes avaient espéré, du petit coup qu'ils avaient monté, un scandale plus fructueux. Du moins, le Traité de Rapallo a-t-il eu l'avantage d'éclaircir la situation : à la veille d'échéances critiques, il est précieux d'agir dans la clarté. Déçus, les Bolchévistes, qui avaient espéré ne revenir à Moscou que lestés d'argent et reconnus en droit, c'est eux, au contraire, qui ont pris l'engagement, pour huit mois, de n'attaquer aucun de leurs voisins, ce qui n'empêche pas Trotsky, haranguant ses troupes, de

leur dire que cet été peut-être il aura à faire appel à leur vaillance. Déçus donc, mais aussi décevants : on avait cru, à Gênes, voir se dresser quelque puissant type d'agitateur révolutionnaire, et voilà qu'à l'usage on s'est trouvé en face de dictateurs loquaces, ergoteurs, chicaniers, qui traitent les grandes affaires comme on vend quelque friperie dans un bazar d'Orient. Déception aussi pour les Allemands, qui s'étaient flattés de diviser irrémédiablement le faisceau de leurs vainqueurs et qui, à plusieurs reprises, se félicitèrent d'y avoir réussi. M. Georg Bernhardt, dans la *Gazette de Voss* du 14, parlait encore de l'isolement de la France réalisé par M. Lloyd George. Mais voici que la Conférence s'achève et que la France apparaît moins que jamais isolée. La presse et l'opinion des États-Unis ont hautement approuvé sa politique de droiture et de prévoyance; le temps est déjà loin où les calomnies d'un Wells et les manœuvres d'un lord Riddel réussissaient à Washington à éloigner, pour un temps, de la France certaines sympathies américaines. La politique japonaise s'est trouvée, à Gênes, en pleine harmonie avec la nôtre. L'alliance franco-belge a été resserrée ; renforcée aussi la Petite Entente, ses accords avec la Pologne, son intimité avec la France. L'Europe s'organise, par une naturelle réaction, en face du péril germano-bolchéviste proclamé à Rapallo.

Enfin un prochain avenir dira si nous sommes trop optimistes en espérant que Gênes sera l'origine d'une consolidation nouvelle de l'amitié et de l'entente franco-britanniques. Nous n'en voulons pour augure que les nobles paroles prononcées, sur les tombes des soldats britanniques morts en France pour leur pays, par le roi George V. Comment pourrions-nous mettre en balance de tels mots tombés de la bouche du souverain qui est la vivante personnification de la nation anglaise et de l'Empire britannique, avec les assertions hebdomadaires de M. Garvin qui déclarait, dans le dernier numéro de son *Observer*, que M. Poincaré est responsable de l'échec de la Conférence, que la France a tué l'Entente et qu'il faudra qu'elle « cesse d'imposer son veto à l'union des nations civilisées grâce à l'unique monopole d'un militarisme basé sur des contingents noirs... » Nous ne citerions même pas de telles insanités, si M. Garvin ne passait pour un ami personnel de M. Lloyd George. Celui-ci, depuis son retour en Angleterre, se pose en sauveur de la paix. C'est un rôle dans lequel la France le laissera bien volontiers se draper, pourvu qu'il cesse d'insinuer que c'est elle qui menace la paix. La *Gazette de Cologne* lui assénait récemment ce terrible éloge qu'il a toujours été opposé au Traité de Versailles. Le compliment

n'est mérité qu'en apparence et nous espérons fermement qu'un très prochain avenir prouvera que M. Lloyd George, revenu de Gênes et de quelques illusions, est disposé à chercher cette paix, qu'il aime jusqu'à l'imprudence, par d'autres moyens et de plus efficaces.

Pour remettre l'ordre en Europe et y restaurer progressivement la prospérité, il faut d'abord rétablir chacun des organismes interalliés dans les attributions que le Traité lui confère. Dès son arrivée à la présidence du Conseil, M. Poincaré se préoccupa de rendre à la Commission des réparations, — comme il l'avait souvent réclamé ici-même, — ses prérogatives et fonctions. La Conférence de Cannes, puis celle de Gênes, donnèrent aux Allemands l'impression, corroborée par l'attitude du Gouvernment britannique et le langage de son ambassadeur à Berlin, que la question des réparations échappait à la Commission instituée par le Traité. Nous rentrons aujourd'hui dans la voie normale ; le 31 mai, c'est la Commission des réparations qui, dans son indépendance, déclarera s'il y a eu, de la part de l'Allemagne, « manquement volontaire » à ses engagements.

A l'échéance du 1er décembre 1921, l'Allemagne ne fit pas le versement prévu par l'état des paiements du 5 mai 1921 ; le 14 décembre le Gouvernement de Berlin écrivit à la Commission pour l'avertir qu'il ne pourrait faire face que partiellement aux échéances des 15 janvier et 15 février, et pour demander des délais. La Commission refusa de prendre en considération la demande des Allemands, tant qu'ils n'en auraient pas précisé les motifs et les invita à offrir des garanties. La question fut évoquée à Cannes où fut mandée la Commission des réparations ; elle entendit le Dr Rathenau (12 janvier) et, pour réserver aux Gouvernements toute leur liberté d'action, se borna à octroyer au Gouvernement allemand un délai provisoire au cours duquel il devrait verser trois millions de marks-or par décade ; il devrait en outre soumettre à la Commission un projet de réformes et de garanties propres à assurer les paiements pour 1922. Ce projet fut en effet remis le 28 janvier. La Conférence des Ministres des Finances alliés (9-11 mars) saisit officiellement la Commission des réparations, dont elle reconnut la compétence exclusive, de la question du moratoire et l'invita à « envisager le plus tôt possible des solutions concrètes permettant d'assurer le paiement des réparations, tant par l'assainissement des finances allemandes réalisé au moyen d'un contrôle effectif, que par l'émission d'emprunts extérieurs contractés par l'Allemagne, gagés sur le produit des douanes ou d'autres ressources du Reich que la Commission des réparations

choisirait et qui seraient destinés à amortir une partie du capital de sa dette. » Par décision du 21 mars, la Commission notifia au Gouvernement allemand l'état des paiements qu'il aurait à effectuer pour 1922; elle y joignit un mémoire où il était constaté que l'Allemagne est capable d' « exécuter intégralement en 1922 ses obligations, » que d'ailleurs, les difficultés invoquées par le Gouvernement du Reich sont imputables à lui-même ou à ses ressortissants, que donc, si certains sursis lui sont accordés, il en résulte comme contre-partie, pour la Commission, un droit de prendre des « mesures de garantie et de contrôle. »

Ces mesures, notifiées au Chancelier du Reich le même jour, ont un double objet : 1° Permettre le contrôle des créanciers sur un débiteur prodigue et récalcitrant; 2° Assainir la situation financière de l'Allemagne, pour la mettre en harmonie avec sa situation économique florissante, la mettre en état de satisfaire régulièrement, au cours des années ultérieures, à ses engagements, et d'inspirer confiance aux prêteurs étrangers en vue d'une mobilisation partielle de sa dette au moyen d'un emprunt international. Pour l'accroissement de ses ressources, l'Allemagne, entre autres mesures, devra appliquer les impôts nouveaux qui font l'objet du programme fiscal du 26 janvier; présenter un projet permettant d'augmenter de soixante milliards de marks-papier le budget des recettes prévues pour 1922-1923; ce projet devra avoir été voté et mis en vigueur avant le 31 mai. Par l'intermédiaire du Comité des garanties, la Commission des réparations exercera un contrôle sur l'assiette et la perception de ces impôts, et pourra prendre les mesures nécessaires pour en améliorer le rendement, au cas où l'Allemagne se refuserait à les réaliser elle-même. Quant aux dépenses inscrites au projet de budget de 1922, elles devraient être revisées et réduites, toutes les dépenses n'ayant pas un caractère indispensable et urgent étant supprimées. Un contrôle des dépenses complétera le contrôle des recettes, des projets d'emprunts intérieurs et d'emprunts extérieurs seront présentés. Des mesures seront prises pour parer à l'évasion des capitaux. La pleine indépendance de la Reichsbank à l'égard du Gouvernement allemand sera assurée. Telles sont, très brièvement résumées, les mesures que, par sa note du 21 mars, la Commissiondes réparations impose à l'Allemagne de réaliser avant le 31 mai. A cette date, la Commission appréciera et signalera à chacune des Puissances intéressées, s'il y a lieu, les manquements volontaires qui seraient imputables à l'Allemagne.

Conformément à la note du 21 mars, la Commission des réparations, par sa « résolution » du 4 avril, a décidé de réunir à Paris à la fin de mai un comité d'experts chargés d'étudier les moyens de gager et d'émettre un emprunt extérieur dont le produit serait appliqué au rachat partiel du capital de la dette allemande des réparations. Les membres de cette commission sont arrivés à Paris et ont commencé leurs travaux le 24. La puissance financière américaine est représentée par M. Pierpont Morgan. De la banque américaine surtout dépend le succès d'une telle tentative; qui donc, en effet, pourrait souscrire la plus forte part d'un tel emprunt, si ce n'est l'Amérique? On ne reconstruira pas l'Europe sans le concours moral et matériel des États-Unis.

L'Allemagne est représentée dans le comité des experts par M. Bergmann. Le Ministre des finances, M. Hermès, arrivé à Paris le 13 mai, eut aussitôt des entretiens avec M. Louis Dubois président, et avec les membres de la Commission des réparations. Le Dr Hermès appartient au parti du Centre (catholique), mais il représente la tendance conservatrice opposée à celle de feu Erzberger et du chancelier Wirth; il subit plutôt l'influence des grands industriels et du parti « populiste, » les Stinnes, les Stresemann. Or, la situation actuelle des grands industriels est assez singulière. Ils ont joué une partie qu'ils sont sur le point de perdre. Ils ont poussé à l'inflation fiduciaire qui a amené la chute du mark; ils espéraient ainsi maintenir en Allemagne le travail intense, la production, les salaires élevés, la dépréciation de la monnaie facilitant une politique de *dumping*, permettant aux usines allemandes de produire à meilleur marché que leurs concurrentes et favorisant leurs exportations. L'abaissement du cours du mark aurait en outre l'avantage de rendre pratiquement impossible le paiement des réparations; ainsi serait paralysée la « politique d'exécution » que le chancelier Wirth avait prise pour programme; il faudrait en venir à une revision du Traité de Versailles. C'était l'objet de toute la manœuvre. A Cannes, puis à Gênes, le parti des grands industriels put croire qu'il touchait à son but. M. Lloyd George parlait et agissait comme s'il se proposait, lui aussi, d'obtenir cette revision. La combinaison échoua par la prudence et la ténacité de M. Poincaré. Mais le mark continue à descendre; il est tombé si bas (3 centimes et demi) que les industriels se demandent avec anxiété s'il pourra jamais remonter la pente et ils n'ont plus guère d'espoir qu'en un emprunt réalisé à l'étranger sous couleur de payer les dettes de réparation, en réalité

pour sauver l'industrie allemande menacée d'une catastrophe économique et sociale. Les grandes firmes allemandes, bien qu'elles convertissent leurs bénéfices en dollars ou en livres, ne pourront pas indéfiniment acheter les matières premières nécessaires à leur industrie et à l'alimentation du pays avec une monnaie avilie. Les grands industriels allemands ont joué et perdu; ils n'ont pas pu « tenir le coup » jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à la revision du Traité de Versailles. Et maintenant c'est eux-mêmes qui proposent divers systèmes permettant à l'Allemagne d'emprunter.

L'Allemagne est riche, riche de son travail qui fonctionne à plein rendement, riche de ses marchandises, de ses chemins de fer, de ses forêts, de ses domaines, de tous les objets précieux pillés en France, mais dès qu'il s'agit de saisir cette richesse, de la transférer, la dépréciation de la monnaie intervient : elle s'évanouit. L'article 248 donne aux États qui ont droit à des réparations, hypothèque générale sur « tous les biens et ressources de l'Empire et des États allemands, » la difficulté commence dès qu'on veut réaliser le gage. L'avilissement de la monnaie, dont les Allemands sont eux-mêmes responsables pour une large part, sauve la richesse allemande, en attendant que peut-être elle finisse par la détruire. Les emprunts extérieurs apparaissent à tous les techniciens comme le principal moyen d'arriver à libérer l'Allemagne de sa dette et à payer la restauration des régions dévastées. S'il est de l'intérêt de tous les pays de rétablir la stabilité financière par le paiement des dettes et la réparation des dommages, on peut espérer que tous comprendront la nécessité de couvrir de tels emprunts, si les gages offerts sont suffisants et garantis. On entrerait ainsi dans la voie qui permettrait de « mobiliser » la dette allemande, l'Allemagne restant chargée des arrérages dans des conditions qui n'excéderaient pas ses capacités, l'Europe se trouvant allégée, au moins partiellement, du juste et indispensable souci des réparations. On pourrait envisager un emprunt par tranches successives, dont la première ne dépasserait pas 4 à 5 milliards. Certaines précautions apparaissent nécessaires. Il faut d'abord que la totalité de l'emprunt émis soit affectée aux réparations. S'il en était autrement, — M. Poincaré l'a remarqué dans un discours au Sénat, — il se ferait au détriment de la créance des pays dévastés, puisqu'il absorberait au profit de l'Allemagne une part des gages qui sont la garantie commune des créanciers. Il faudra donc que les emprunts soient gagés bien moins sur la richesse acquise de l'Allemagne, sur sa richesse « statique, » que sur sa richesse « dyna-

mique, » c'est-à-dire celle qui se crée et se renouvelle chaque jour par le travail, la vente, l'exportation. Il n'y a dans l'Allemagne d'aujourd'hui qu'une richesse mobilisable; c'est, sous toutes ses formes, le travail des cerveaux, des bras, des machines. Il est juste qu'une large part de ce travail soit employée à réparer les souffrances et les ruines produites par l'agression allemande.

Il appartiendra à la Commission des réparations de déterminer les gages qui seront affectés à de tels emprunts; on a naturellement pensé tout d'abord au produit des douanes, qui a l'avantage d'être une valeur-or. On peut y joindre : le produit du prélèvement sur les exportations ; les mines fiscales et les forêts domaniales ; un prélèvement sur les valeurs réelles mobilières et immobilières de l'Allemagne, etc. Les Allemands du parti industriel ont envisagé d'autres systèmes dont quelques-uns méritent de retenir l'attention ; par exemple : une caisse serait constituée dans laquelle seraient versés 20 p. 100 des bénéfices de toutes les industries de l'Allemagne, organisées en puissants cartels, et cette caisse servirait à gager une série d'emprunts extérieurs. Le paiement des réparations se trouverait ainsi associé à la prospérité de l'Allemagne; une puissante solidarité économique s'établirait dans le monde et l'Allemagne en bénéficierait. Un autre projet consisterait à réduire de un tiers le capital actions de toutes les grandes affaires allemandes, puis à créer une catégorie nouvelle d'actions privilégiées qui seraient remises en paiement aux créanciers de l'Allemagne ou plutôt en nantissement à une caisse sur laquelle des emprunts seraient gagés. Ce qu'il faut retenir de ces projets des industriels allemands, qui décèlent la profonde inquiétude que cachent leurs airs de bravoure, c'est l'idée d'associer les créanciers de l'Allemagne aux bénéfices de son industrie et, en général, de son activité économique. Depuis longtemps des projets de cette nature ont été étudiés en Allemagne et il est peut-être regrettable qu'on ne les ait pas, en France, plus tôt pris en considération. Le créancier et le débiteur, quand la dette atteint de telles proportions, sont liés par une étroite solidarité d'intérêts; la prospérité de l'un rejaillit sur l'autre. C'est pourquoi il est si absurde de prétendre que la France veut la destruction et poursuit la ruine de l'Allemagne ; si l'Allemagne se montrait loyale, animée d'une volonté sincère de payer et de réparer, si elle apaisait l'agitation nationaliste qu'elle entretient à plaisir et qu'encourage la politique de M. Lloyd George, c'est vers une association d'intérêts qu'il faudrait s'orienter. La *Gazette de Francfort* qui représente l'opinion de la haute finance et du grand

commerce, particulièrement des milieux israélites, a écrit récemment une phrase dont la presse française a souligné avec raison l'importance : « Notre effort doit tendre à faire passer le problème des réparations du domaine de la politique dans celui des affaires : nous n'y arriverons que si nous nous montrons en état de présenter des propositions réelles qui puissent soutenir l'examen des hommes d'affaires. » Voilà enfin un langage raisonnable !

Le travail allemand devrait être plus que par le passé utilisé en nature à l'œuvre des réparations, c'est-à-dire sous forme de main-d'œuvre. Ce n'est pas seulement dans les régions dévastées, mais pour toute entreprise utile « au développement de leur vie industrielle ou économique, » que les Puissances alliées ont le droit d'en requérir l'emploi, par exemple pour quelque grande œuvre nationale telle que l'aménagement du Rhône. Les Gouvernements alliés ont décidé le 5 mai 1921 d'ajouter au paragraphe 19 (Partie VIII, annexe II) un alinéa parfaitement clair et explicite à ce point de vue.

Si l'on entre dans la voie des emprunts pour la mobilisation des annuités allemandes, on ne tardera guère à se heurter à des obstacles qui, presque tous, viendront de l'existence des créances de trésorerie des Alliés les uns sur les autres. Il serait inconcevable, par exemple, que la France courût le risque d'être forcée d'employer au remboursement de ses dettes envers les Trésoreries britannique et américaine les fonds que la mobilisation des annuités allemandes lui permettrait d'obtenir. Si délicat qu'il soit pour les Français de le dire, il n'est pas douteux que l'annulation des dettes interalliées est une mesure qui s'impose à tout esprit soucieux de restaurer sur le globe une vie financière et économique normale. Les dettes contractées en commun pour une fin commune devraient en bonne justice être supportées en commun. Il est significatif d'entendre sur ce point l'opinion d'une autorité anglaise, telle que M. Asquith ; il disait, le 19, dans un discours, en substance, ce qui suit : « L'amitié cordiale de la France et de l'Angleterre est essentielle pour l'avenir de l'Europe, mais la Grande-Bretagne ne saurait s'associer à des mesures de coercition pour exiger de l'Allemagne des paiements qu'elle ne peut pas faire. » L'éminent orateur propose donc : réduction du total de la dette allemande; conditions de paiement telles que l'Allemagne puisse s'acquitter sans nuire à son commerce ni à celui des autres nations; abandon par l'Angleterre en faveur de la France et de la Belgique de ses propres réclamations en matière de réparations; annulation des dettes de la France et de la Belgique envers elle. Toute combinaison qui

allégerait les charges de l'Allemagne sans diminuer la part qui est strictement indispensable à la France pour équilibrer ses finances et faire face à ses dépenses de réparations et de pensions, sera examinée avec la plus grande faveur par le Gouvernement français. La clef du problème est aux États-Unis.

Le Gouvernement allemand a écrit, le 9 mai, qu'il s'offrait à « éclaircir la situation de fait actuelle par un échange de vues complet. » Les négociations ont commencé à Paris ; rarement, depuis 1918, les circonstances ont été plus favorables pour aboutir à une solution qui ne soit pas un leurre à notre égard. La fin de la Conférence de Gênes a produit dans tous les pays une détente, un sentiment de sécurité, une volonté plus ferme et plus consciente d'entente et d'apaisement ; on va pouvoir enfin travailler avec méthode ; un souffle nouveau a purifié l'atmosphère. Il était difficile d'arriver dans de meilleures conditions à l'échéance difficile du 31 mai. La France, qui se sent forte, ne sera intransigeante que sur le principe de l'exécution intégrale des réparations qui lui sont dues, qui ont été déjà si souvent réduites et qui ne peuvent plus l'être. Sur les modalités du paiement, l'accord deviendra facile dès que l'Allemagne manifestera par des actes sa volonté de payer. Il faut que les Allemands payent plus d'impôts et que leur travail profite plus à ceux qui ont été et qui restent leurs victimes. Personne en France ne souhaite d'être obligé de recourir aux sanctions prévues par le Traité en cas de manquement volontaire de l'Allemagne à ses engagements, mais il n'est personne non plus qui n'y soit fermement résolu. Ces sanctions, nous les prendrions après en avoir conféré avec nos alliés et, s'ils y consentent, de concert avec eux. Sinon, M. Poincaré a établi fortement, dans sa lettre à M. Klotz (20 mai), le droit strict du Gouvernement français à les prendre même seul, et on aime à croire qu'il n'hésiterait pas à le faire. Tout fait espérer d'ailleurs que nous ne serons pas obligés d'en venir à de telles extrémités. Nous sommes au moment critique où il s'agit d'entrer dans la bonne route, celle qui conduit à la restauration progressive de la prospérité économique et de la stabilité financière et nous dirions volontiers, si le mot n'avait pas jadis trop servi, au rétablissement de l'ordre moral par la réparation ; c'est la seule voie par où l'Europe puisse s'acheminer vers la paix des cœurs.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DE LA FRANCE

On se souvient que, lors de la constitution du ministère Poincaré, M. Paul Deschanel s'était proposé d'interpeller le Gouvernement sur la politique extérieure. Le texte du discours qu'il devait prononcer le 31 mars, a été retrouvé parmi ses papiers. On lira avec une respectueuse attention ces pages devenues le testament de l'homme d'État.

DISCOURS AU SÉNAT

Messieurs,

Je viens soumettre au Gouvernement et au Sénat quelques réflexions sur notre politique extérieure.

Et d'abord, je voudrais montrer, après M. Ribot, après M. Doumergue, après M. Poincaré, l'inconvénient des pratiques diplomatiques suivies depuis 1919.

Comment a-t-on négocié dans tous les temps, sous tous les régimes, monarchie absolue, Comité de salut public, Directoire, premier Empire, monarchie constitutionnelle? Le Gouvernement envoyait un ambassadeur auprès d'un État étranger. L'ambassadeur traitait avec les représentants de cet État; puis il rendait compte de ses pourparlers à son chef, le ministre des Affaires étrangères. Celui-ci en référait au Gouvernement qui examinait l'affaire, et, après en avoir délibéré, adressait ses instructions à ses agents.

Cette méthode avait l'évident avantage d'offrir aux négociateurs plusieurs lignes de retraite, le temps d'étudier les questions, de mûrir leurs réponses, enfin de mettre à plus haut prix ce qu'ils concédaient.

Elle n'excluait pas des entrevues des chefs de Gouvernement; mais ces entrevues étaient préparées à l'avance et non laissées à l'imprévu.

Un jour, un chef d'État, Napoléon III, crut pouvoir traiter directement avec les Gouvernements étrangers. Il négocia plus d'une fois à l'insu de ses ministres des Affaires étrangères et même contre eux, et, en 1870, ce fut en l'absence du premier ministre, Émile Ollivier, que fut lancée au roi Guillaume Ier la demande de garanties qui ralluma l'incendie et fit éclater la guerre.

C'est cette pratique qui fut reprise en 1919.

LES NOUVELLES MÉTHODES DIPLOMATIQUES

Trois hommes qui s'étaient illustrés par leurs grands services pendant la guerre, le président des États-Unis, le premier ministre d'Angleterre et le président du Conseil de France (si je ne mentionne pas ici le président d'Italie, c'est parce qu'il se renferma presque exclusivement dans la question de Fiume et de l'Adriatique), trois hommes, dis-je, écartèrent de leurs délibérations des peuples qui avaient combattu et répandu leur sang avec nous, la Belgique, la Serbie, la Roumanie, la Pologne, la Tchéco-Slovaquie, comme si ces nobles peuples n'avaient droit à l'égalité que dans le sacrifice ; ils les appelèrent « États à intérêts limités, » comme si, par exemple, c'était un intérêt limité que l'héroïque armée belge avait défendu en arrêtant l'envahisseur devant Liége ; et, sans contrôle d'aucune sorte, sans procès-verbaux officiels et authentiques, sans tenir compte des avertissements et des conseils des chefs qui avaient remporté la victoire, ils prirent sur eux de disposer souverainement du sort de la France, de l'Europe et du monde.

Eh bien ! messieurs, quelque jugement qu'on porte sur leur œuvre, je dis qu'un tel fait est en contradiction formelle avec les principes de la République, de la démocratie et du régime parlementaire, et je dis que, si nous ne faisons pas tout pour en empêcher le retour, nous manquerons à notre devoir envers les générations futures.

Dans la dernière discussion du budget des Affaires étrangères, M. Briand n'a pas montré un très vif enthousiasme pour ces procédures nouvelles ; il a dit seulement qu'elles étaient une conséquence du traité de paix. Elles n'en sont pas une conséquence, elles en ont été la suite. Que ceux à qui elles ont profité ne soient pas enclins à y renoncer, cela est

naturel ; mais je crois, en ce qui nous concerne, que nous aurions tout avantage à revenir, autant que possible, aux règles diplomatiques normales et sûres.

D'ailleurs, c'est aussi l'avis de certains hommes d'État anglais, parmi ceux qui ont la plus longue expérience des affaires. Le 27 janvier, lord Grey, dissipant une confusion voulue, s'exprimait en ces termes :

« On me dit, parce que j'ai critiqué les Conseils suprêmes, que je suis pour les négociations secrètes... Je n'ai nullement parlé de méthodes secrètes. J'ai préconisé les méthodes plus calmes, plus posées. On peut agir avec calme, sans pour cela agir dans le secret... Pense-t-on que la nouvelle méthode du Conseil suprême soit moins secrète ? Et n'est-il pas vrai qu'il y a plus de secret qu'autrefois dans la manière d'agir du Gouvernement actuel en matière de politique étrangère ?... On entend aujourd'hui beaucoup parler du Conseil suprême, mais on n'a pas de documents rapportant ce qui s'y est passé. Suivant l'ancien système, on conservait les procès-verbaux des conversations, et très souvent ces procès-verbaux étaient publiés pour expliquer la marche qu'on avait suivie. Aujourd'hui, la nouvelle méthode consiste à dire que les premiers ministres de France et d'Angleterre ont eu entre eux des conversations, mais il ne semble pas qu'on publie de compte rendu de ces conversations. Il y a, d'un côté, dans la procédure du Gouvernement actuel, trop de clarté de magnésium, et, de l'autre, trop de secret. »

Messieurs, les traités issus de ces pratiques nouvelles, le Traité de Versailles et ceux qui l'ont suivi, dominent et domineront pendant de longues années toute notre politique ; il faut donc en déterminer avec précision les conséquences pour savoir où nous sommes et où nous allons.

Je parlerai d'abord des questions qui touchent directement notre pays : la question de la frontière et celle des réparations ; j'aborderai ensuite des problèmes qui, au point de vue géographique, sont plus éloignés, mais engagent aussi nos intérêts et notre avenir, la situation de l'Autriche et les affaires d'Orient.

LA LÉGENDE DE NOTRE IMPÉRIALISME

On nous prête en Allemagne, et, — chose plus étrange, — en Angleterre et aux États-Unis, des visées ambitieuses, des ambitions impérialistes. Ah ! messieurs, est-il un seul Français qui

ait songé à recommencer la faute que les Allemands avaient commise en 1871, l'introduction de représentants allemands dans les assemblées françaises? Non; mais les chefs qui avaient gagné la guerre estimaient que certaines mesures de sécurité étaient indispensables dans l'intérêt commun des Alliés; et, là-dessus, ils étaient d'accord avec les membres du Comité qui avait été chargé de préparer le dossier des négociations, avec des hommes tels que MM. Charles Benoist, Aulard, Émile Bourgeois, le général Bourgeois, Arthur Chuquet, Ernest Denis, Gallois, Ernest Lavisse, Christian Pfister, Charles Seignobos et notre premier géographe Vidal de la Blache, — je ne puis les nommer tous. Ce n'étaient assurément point là des impérialistes avides de conquêtes, c'étaient des hommes d'étude, de cabinet, des républicains, des professeurs qui savaient la géographie et l'histoire.

Et aussi ils se trouvaient d'accord avec les populations rhénanes qui avaient été asservies malgré elles à la domination de la Prusse et qui, en une série de manifestations retentissantes, réclamèrent leur autonomie dans le cadre de l'Allemagne.

Quels furent les arguments du représentant de l'Angleterre pour rejeter l'opinion des généraux, des universitaires, des Rhénans, et quels arguments le plénipotentiaire français opposa-t-il aux siens? Nous ne le savons pas Ce que nous savons, c'est que, le 7 février dernier, à la rentrée du Parlement britannique, le premier ministre a déclaré qu'il avait dû soustraire la rive gauche du Rhin aux tentatives annexionnistes de la France.

Ceci, messieurs, pose tout le problème des relations de la France avec l'Angleterre, ou plutôt avec le Cabinet qui gouverne actuellement l'Angleterre.

S'il est un homme qui se sente à l'aise pour en parler librement, c'est bien celui qui a l'honneur d'être en ce moment à cette tribune.

Vingt ans avant la visite célèbre du roi Édouard VII à la Chambre de commerce de Paris, il écrivait que l'entente entre la France et l'Angleterre était le fondement nécessaire de la politique européenne, que leur longue querelle à propos des colonies était, après 1870, un anachronisme funeste. J'ai toujours éprouvé pour la Grande-Bretagne, pour son génie littéraire et scientifique, pour ses institutions, pour ses hommes politiques l'admiration la plus vive. Et quant à l'homme d'État

qui dirige actuellement ses destinées, nous ne saurions oublier, sans ingratitude, les grands services qu'il a rendus pendant la guerre à la cause du droit. Cette unité de commandement si longtemps réclamée par le président de la République et par nos généraux, c'est lui qui l'a réalisée et qui, par l'organe de lord Milner, a fait étendre le commandement du général Foch non seulement aux troupes qui couvraient Amiens, mais à l'ensemble des armées du front occidental.

Mais, messieurs, il y a une chose que les Anglais mettent au-dessus de l'admiration ou de la reconnaissance qu'ils peuvent inspirer, c'est le ferme langage qu'eux-mêmes ne craignent pas d'employer dans toute circonstance.

Nul n'est infaillible, ni nous, ni eux, ni personne. Or, quel Anglais éclairé, ayant quelque avenir dans l'esprit, pourrait prétendre que lorsqu'en 1815 lord Castlereagh mit la Prusse sur la rive gauche du Rhin, il n'ait préparé non seulement pour la France, mais pour le repos de l'Europe et de l'Angleterre elle-même de graves complications? Seulement, lord Castlereagh avait un motif : l'Europe bouleversée pendant de longues années par Napoléon ; la diplomatie britannique voulait contenir une France belliqueuse et conquérante, sur sa frontière même, par une nation guerrière ; c'est ainsi que toujours les abus de la force provoquent les représailles de la violence.

Et quel Anglais éclairé ayant devant les yeux, non une minute donnée, mais les longues perspectives de l'histoire, soutiendrait aujourd'hui qu'en 1871 Gladstone, en nous laissant arracher la Lorraine, n'ait contribué à jeter l'Europe dans l'état de trouble et d'incertitude où elle s'est débattue pendant près d'un demi-siècle? Seulement Gladstone, lui aussi, avait une raison : les négociations secrètes de Napoléon III avec Bismarck au sujet de la Belgique et du Luxembourg.

Mais, cette fois-ci, est-ce nous qui avons menacé la Belgique? Est-ce nous qui, après l'avoir trompée, l'avons couverte de sang et de ruines?

Si le Gouvernement anglais, qui ne s'attendait pas à cette agression, — j'ai pu m'en convaincre pendant une visite que j'ai faite à Londres en 1912, — avait parlé un peu plus vite, Guillaume II eût-il osé envahir les Flandres? Et ce mot prononcé à temps n'eût-il pas épargné au monde et à l'Angleterre d'incalculables désastres?

Et c'est après de tels faits que certains Anglais nous soupçonnent de je ne sais quels desseins ambitieux, voire même d'arrière-pensée perfide!

A Washington, l'amirauté britannique a envisagé l'hypothèse où nos sous-marins iraient attaquer les côtes d'Angleterre! Des Américains et des Anglais même n'ont pu s'empêcher d'en sourire. A défaut de notre loyauté, notre intérêt ne nous interdirait-il pas de nous séparer de nos voisins? La France et l'Angleterre ont besoin l'une de l'autre, elles ne peuvent pas se passer l'une de l'autre. Quand nos plénipotentiaires ont enfin compris ce dont il s'agissait, ils ont expliqué le faux-sens, mais il est fâcheux qu'on ne leur en ait pas fourni plus tôt l'occasion. Ces réticences prolongées étaient de nature à faire douter de nos intentions le peuple américain, ce grand peuple que la marine française a aidé, d'un cœur si enthousiaste, à conquérir son indépendance!

La France militariste? Voyons les chiffres, messieurs.

BUDGET 1922

	Dépenses militaires. francs.	Dépenses navales. francs.	Dépenses. aéronautiques. francs.	Total. francs.
Anglaises. . .	5 365 895 600	4 288 908 000	957 372 000	10 612 175 600
Françaises . .	3 709 345 454	843 618 295	254 652 440	4 807 616 189

Voilà, messieurs, en face de la légende, la réalité.

La politique traditionnelle de l'Angleterre a toujours consisté à essayer de maintenir l'équilibre continental, donc à soutenir le plus faible contre le plus fort, le vaincu contre le vainqueur. Je viens de montrer qu'elle n'y a pas toujours réussi et que, sans le vouloir, elle a plus d'une fois suscité contre la paix du monde de redoutables périls.

Quoi qu'il en soit, elle a signé le Traité. Si l'Allemagne le viole, il sera d'une souveraine imprudence de supprimer les garanties territoriales qu'il prévoit. Ce serait là, pour l'Angleterre, une bien autre menace que nos sous-marins. En défendant la frontière commune, nous ne sauvons pas seulement l'avenir de notre patrie, nous sauvons la liberté du monde.

Enfin, si les deux nations concluent un pacte d'alliance, souhaitons qu'il prévoie une agression de l'Allemagne contre la

Pologne : car, si aucune précaution n'était prise de ce côté, le repos de l'Europe resterait incertain et précaire.

En ce qui concerne les réparations, le Conseil suprême, contrairement aux stipulations du traité, s'était substitué en fait à la Commission des réparations pour fixer le chiffre de l'indemnité et l'état des paiements : d'où réduction de notre créance de 40 p. 100 selon les uns, de 50 p. 100 suivant les autres.

Les financiers éminents qui me font l'honneur de m'écouter, M. Ribot, M. Milliès-Lacroix, M. Chéron ont exposé avec leur indiscutable autorité notre situation économique comparée à celle de l'Allemagne et ce qu'elle deviendrait si nous n'obligions pas les Allemands à respecter leur signature. Comme le Traité n'a prévu ni le montant des réparations ni les modes de paiement, les Allemands, qui trouvent de l'argent pour s'enrichir et pour s'armer, n'en trouvent pas pour leurs échéances. Or, voici que les Américains nous réclament ce que nous leur devons : comment les payer, si l'Allemagne ne nous paie pas ? Il n'est qu'un moyen d'obtenir ce qu'on nous doit, c'est d'organiser le contrôle des finances allemandes. C'est seulement quand le problème des réparations aura été réglé suivant l'équité que la reconstitution du reste du monde pourra s'en suivre.

Cependant, le Premier britannique a mis en avant l'idée d'une Conférence où les représentants de la France se trouveraient face à face et sur un pied d'égalité avec ceux de l'Allemagne et avec ceux des Soviets, mais d'où les États-Unis seront absents.

M. Poincaré, — et il faut l'en louer, — a demandé des précisions et des garanties : les traités et la Société des nations intangibles; la question des réparations séparée de celle de la reconstitution économique de l'Europe; enfin, en ce qui concerne la Russie, pas d'immixtion dans la politique des États étrangers et paiement des dettes.

Ce sont là d'excellents principes; seulement, nous savons que les Soviets sont prêts à signer tout ce qu'on voudra, même peut-être à livrer l'administration des ports à la surveillance d'une police internationale, afin d'attirer les industriels et les commerçants, de faire entrer les matières premières et de remettre les usines en marche. « Après cela, disent-ils, nous pourrons toujours les reprendre. »

Or, si l'on voit bien ici l'intérêt du commerce, on voit moins bien celui des porteurs de titres. Suivant des chiffres nécessairement approximatifs, la dette étrangère russe se répartit à peu près ainsi : 25 milliards à la France, 19 milliards à l'Angleterre, 3 milliards et demi à la Belgique, 3 milliards et demi à l'Allemagne, 5 milliards à la Suisse, à la Hollande et aux pays scandinaves, 2 milliards aux États-Unis. Nous avons donc avancé à la Russie pour son outillage économique ou pour sa défense nationale, 25 milliards de francs au pair, sur une dette étrangère de 58 milliards de francs environ, soit 43 p. 100 de cette dette. Il faudrait donc créer un organisme international chargé de contrôler tout le commerce russe et de prélever, sur le montant des importations et des exportations, ce qui est dû aux porteurs de fonds proportionnellement au montant de leur créance. Une telle organisation est-elle possible avec le Gouvernement bolchéviste ? Lénine a beau confesser l'erreur communiste, je ne crois pas qu'il se prête à un pareil système, ni par conséquent que la Conférence projetée puisse être très utile à la France.

Quant à la non-immixtion des Soviets dans les affaires des affaires des pays étrangers, vous savez comment déjà elle est violée en Bessarabie.

AUTRICHE ET EUROPE CENTRALE

J'arrive au point vif de la politique européenne, la question d'Autriche et de l'Europe centrale.

Ai-je à rappeler comment, depuis deux siècles, la France a contribué à élever de ses propres mains la Puissance qui devait la vaincre en 1870 et devenir pour elle une perpétuelle menace ? Au lendemain de Sadowa, elle acclamait la victoire de la Prusse qu'elle appelait « la puissance libérale ». Elle ne voyait pas qu'elle venait de subir sans se battre le plus cruel échec qu'elle ait connu depuis Waterloo. 1866 était la préface de 1870 et, le lendemain, M. de Bismarck disait à un ambassadeur américain : « Maintenant, c'est le tour de la France : elle nous déclarera la guerre et Napoléon III sera renversé ». Or, qui eût pu croire, messieurs, que cet énorme contre-sens de notre histoire qui déjà nous avait coûté si cher, se poursuivrait à travers la guerre de 1914 ?

Oh! j'entends bien! C'est la Serbie qui, la première, avait été victime de l'Autriche ; puis l'Italie, la Roumanie, la Pologne, la Tchéco-Slovaquie, tous ces peuples dont les Habsbourg n'avaient su ni organiser l'indépendance, ni reconnaître les droits, avaient tiré l'épée pour s'affranchir. Et j'imagine que personne chez ces divers peuples, qui furent nos frères de combat et de souffrances et auxquels nous demeurons fidèlement attachés, ne pourrait se méprendre un instant sur le sens de mes paroles.

Ce que je veux dire, c'est que, après avoir eu la stupeur d'entendre les Alliés consacrer et ratifier juridiquement, dans la Galerie des glaces de Versailles, l'unité germanique, nous ne saurions laisser rompre encore davantage à notre détriment, comme au détriment des peuples qui viennent de conquérir leur liberté, le fragile équilibre établi par les traités récents; c'est que, dans leur intérêt comme dans le nôtre, nous devons assurer la vie et l'indépendance de la République autrichienne.

Le jour de l'armistice, je rappelais ce mot de M. de Flotow en 1914 : « Nous gagnerons la guerre ; même si nous ne la gagnons pas, nous la gagnerons encore parce que nous annexerons les Allemands d'Autriche. » Et, lorsque je demandais à nos négociateurs quelles garanties ils avaient prévues contre ce mortel péril, ils me répondaient : « Le Conseil de la Société des Nations devrait être unanime : donc la voix de la France suffirait pour empêcher l'annexion! » Voilà, n'est-il pas vrai, de quoi nous rassurer, alors surtout qu'on n'avait pas suivi les sages conseils de notre éminent président qui demandait pour la Société des Nations une force coercitive!

Les représentants de la nouvelle République danubienne nous disent : « Pas un seul des ministres des Affaires étrangères de la monarchie austro-hongroise depuis le dualisme, depuis 1867, n'est sorti de chez nous; pendant de longues années, l'Autriche-Hongrie a été presque exclusivement représentée à l'étranger par des diplomates hongrois, polonais ou tchèques. Et ils nous demandent de les aider à empêcher l'annexion! Comment? En leur faisant des avances, — et je trouve extrêmement regrettable qu'ici la France se soit laissé devancer par l'Angleterre, l'Italie et la Tchéco-Slovaquie, — et en appliquant pour la première fois l'article 197 du traité de Saint-Germain, en vertu duquel il appartient à la Commission

des réparations d'accorder des dérogations à l'établissement des privilèges de premier rang qui pèsent sur tous les biens et ressources de l'Autriche. Cette mesure, acceptée par presque tous les États intéressés, ne dépend plus que de l'adhésion des États-Unis, et elle est envisagée dès à présent par le Gouvernement de Washington dans un bill soumis au Congrès. M. Briand, avant de partir pour les États-Unis, avait promis d'intervenir auprès du Gouvernement américain pour obtenir que ce bill vint aussitôt que possible en discussion. De cela je n'ai pas entendu parler dans nos récents débats. Je suis sûr que M. le président du Conseil a présente à la pensée la promesse de son prédécesseur et qu'il saura intéresser les hommes d'État américains à une cause qui n'est pas seulement financière, qui n'est pas seulement politique, mais humaine.

L'action de l'Allemagne ne se fait pas moins vivement sentir en Hongrie. Le Hongrois, pris jadis entre le Russe et le Turc, n'avait d'autre ressource que de se mettre sous la protection de la Maison d'Autriche, et c'est ainsi que, par le jeu des alliances, il a été jeté contre nous. Mais aujourd'hui, certains hommes politiques hongrois, et non des moindres, viennent nous dire : « L'Allemagne se livre chez nous à une propagande effrénée; la presse est dans ses mains; elle parle à notre peuple sa langue; pendant ce temps-là, que fait la France? Elle nous envoie quelques revues, quelques tracts en français, pour prouver son bon droit; ce n'est pas là ce qui intéresse les Hongrois, ce sont leurs affaires à eux. Il faut pénétrer les masses paysannes, parler leur langue, attirer la jeunesse bourgeoise vers les universités françaises, prouver par des actes à la Hongrie que l'on comprend sa vie, ses besoins, protéger ses œuvres d'art, ses monuments, les souvenirs de son histoire et s'efforcer de la rapprocher de ses voisins. » Aussi avons-nous été heureux d'apprendre que des pourparlers en vue de la conclusion d'un accord commercial austro-hongrois doivent commencer prochainement.

Notre propagande, comparée à celle de l'Allemagne et des autres nations, est tout à fait insuffisante. Il y a quelques mois, une association d'étudiants français s'est rendue à Prague, à Varsovie et en d'autres villes de l'Europe centrale. Or, non seulement ces jeunes gens animés d'un ardent patriotisme n'avaient

reçu de notre ministère des Affaires étrangères aucune direction, mais ils ne furent accueillis par aucun de nos représentants à l'étranger ; ils disposaient de crédits dérisoires comparés à ceux des missions rivales, et le compte rendu qu'ils adressèrent au ministère resta sans réponse ; on ne leur en accusa même pas réception. Lorsqu'on met de tels faits en regard des 20 millions et demi que nous votons pour les Œuvres françaises à l'étranger et des 18 millions que nous mettons à la disposition du ministre, on ne peut s'empêcher d'être confus et surpris.

D'ailleurs, ce mot de « propagande » sonne mal à l'oreille de certains étrangers : il s'agit simplement de les renseigner sur notre pays, de parer les coups qu'on lui porte et de le défendre contre cette guerre qui continue sous une autre forme, la guerre du mensonge et de la calomnie.

Je suis informé que l'Allemagne, en ce moment même, s'efforce de mettre la main sur les agences télégraphiques de l'Europe centrale et de l'Europe orientale. Si nous restons inactifs, si nous laissons les vaincus d'hier reprendre pied dans ces pays et dresser en quelque sorte une barrière au centre de l'Europe, ce n'est pas seulement nous qui aurons perdu la guerre comme le prédisait M. de Flotow, ce sont tous les peuples qui ont vaillamment lutté avec nous pour conquérir leur indépendance ou pour acheter leur unité.

Récemment, un colonel américain, le colonel Smith, a pris l'initiative d'une conférence qui s'est réunie à Porto-Rosa. Cette conférence s'est occupée principalement des questions des chemins de fer. Pourquoi cette conférence ne deviendrait-elle pas périodique, et pourquoi ne se réunirait-elle pas la prochaine fois à Paris? Elle étudierait tout le régime économique de l'Europe centrale. Ces peuples, même quand ils sont divisés par d'ardentes passions politiques, ont besoin les uns des autres au point de vue économique. Trop souvent, les traités, issus de la diplomatie nouvelle, ont blessé les sentiments des populations et fait violence à la nature elle-même.

Le Gouvernement de Vienne vient de signer plusieurs accords avec celui de Prague; il conclut, en ce moment même, un traité avec la Hongrie. M. Take Jonesco avait proposé à M. Pachitch une Conférence des membres de la « Petite Entente » avec la participation de l'Autriche et de la Pologne. Ce projet se réalisera sans doute. Les hommes d'État qui travailleront ainsi

à reconstruire et à consolider l'Europe centrale, à satisfaire des droits méconnus, à réconcilier, par d'habiles tractations, des peuples qui ont été entraînés les uns contre les autres par des Gouvernements aujourd'hui disparus, joueront un très utile et très noble rôle dans l'Europe renouvelée.

Je demande seulement pourquoi l'on a donné à l'union de ces peuples le nom de « Petite Entente, » car, pour nous, la grandeur des peuples ne se mesure ni à l'étendue du territoire, ni au nombre des habitants. Ils sont grands à nos yeux, parce qu'ils ont combattu pour une cause sacrée.

Une des premières œuvres à accomplir serait l'approfondissement du Danube en certains points. Réuni au Rhin, il deviendrait un excellent débouché pour l'Alsace. Le Gouvernement tchèque, dans son récent accord avec le Gouvernement allemand, a prévu la construction d'un canal de l'Elbe au Danube avant dix ans; si nous nous laissons devancer, Hambourg redeviendra le grand port de l'Europe centrale.

Et quel peuple aurait plus d'intérêt au succès d'une telle politique que l'Italie? Depuis l'accord germano-tchèque, une grande partie des produits de Trieste passe par l'Elbe et Hambourg. Le jour où les Allemands seraient parvenus à rétablir leur prépondérance dans l'Europe centrale, quel serait le sort de Trieste? En juillet 1920, M. Giolitti, alors président du Conseil, me faisait dire ce qu'il m'autorise à répéter ici : « L'Italie n'a pas intérêt à voir tout près d'elle, pesant lourdement sur les Alpes et sur l'Adriatique, une Allemagne démesurément accrue par l'adjonction de l'Autriche. »

En cette période de crise qui frappe tous les pays, victorieux ou vaincus, le statut des rapports économiques entre l'Italie et la France devrait être définitivement fixé. Ce ne sont pas seulement les liens du sang, les affinités intellectuelles, les grands souvenirs de l'histoire qui doivent unir les deux nations, ce sont aussi les réalités économiques.

Vous aurez certainement à cœur, M. le président du Conseil, de collaborer avec l'Italie, dont la France est et doit rester solidaire, à cette politique d'équilibre qui, seule, peut garantir la stabilité de l'Europe centrale, l'indépendance politique et économique des nations qui entendent ne pas devenir, directement ou indirectement, les satellites et les vassales de l'hégémonie allemande.

LES DROITS DE LA FRANCE EN ORIENT

Enfin, en Orient, nous avons à poursuivre l'action civilisatrice de nos pères, mais avec cette différence qu'aujourd'hui nous sommes en Algérie, en Tunisie, en Afrique occidentale, au Maroc, chez tous ces peuples qui nous ont apporté un surcroît de force et de ressources. La France est devenue une grande puissance musulmane, et jamais l'heure ne fut plus propice pour faire sentir à notre famille élargie les bienfaits du génie français. En même temps, nous devons continuer notre politique traditionnelle, celle qui fait corps avec toute notre histoire, la protection généreuse des droits des minorités.

Vous vous souvenez, messieurs, comment, dès 1914, le général Franchet d'Espérey avait conçu le dessein d'une expédition qui, de Salonique, se serait dirigée par Belgrade sur Vienne et Berlin ; vous vous rappelez à quels obstacles se heurta ce projet, et comment, bien que tardivement et partiellement exécuté, il amena la défaite des Bulgares, premier coup porté à la puissance allemande. Le vainqueur de Monastir prit le commandement des troupes alliées à Constantinople. Or, tout à coup, un jour, le 8 octobre 1918, il reçut l'ordre de le céder à un général anglais. La police ottomane fut aussitôt remplacée par une police anglo-turque. Les Anglais, qui devaient désarmer les Turcs, leur livrèrent les dépôts d'armes dont ceux-ci se servirent, vous savez comment. Les meilleurs amis de la France furent arrêtés, emprisonnés, proscrits. Quelles graves atteintes furent portées alors à notre influence et à notre prestige, vous ne le savez que trop!

Il nous faut, maintenant, conclure un traité de paix général avec la Turquie et concilier ses intérêts avec ceux de la Grèce. Il serait à souhaiter que, cette fois, tous les États intéressés eussent voix au chapitre, afin de faire œuvre aussi juste et aussi durable que possible : Turcs et Grecs, musulmans, chrétiens, Arabes, Arméniens, qui désirent un foyer national et un statut juridique sous la protection des grandes Puissances et que nous ne saurions abandonner sans une sorte de déchéance morale ; les Géorgiens, qui, eux aussi, se sont rangés sous notre drapeau, — la Géorgie, c'est le Caucase, et le Caucase c'est le pétrole, c'est-à-dire la maîtrise des mers, — enfin les Bulgares

que le faux calcul de leurs gouvernants a entraînés contre nous et qui voudraient un accès à la mer Égée.

Cette grande politique de la France en Orient, à laquelle nous-mêmes, hélas! avons porté parfois de terribles coups, il faut la reprendre et poursuivre notre mission à la fois française et humaine. Comment admettre que notre situation là-bas soit moins forte après nos éclatantes victoires qu'elle ne l'était en 1871 après nos défaites? Partout où brillent nos couleurs, partout où résonne notre langue, nous devons défendre nos gloires héréditaires et ceux dont la France depuis des siècles a été la patrie morale.

LA PRÉSIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE

Mais, messieurs, pour accomplir ces grandes tâches, avons-nous dans les mains les instruments nécessaires? Voilà la question qu'en terminant je voudrais examiner avec vous.

Il est impossible, à mon sens, de conduire désormais, comme elle doit l'être, notre politique extérieure sans redresser, en quelques points, l'organisation de nos pouvoirs publics.

Les auteurs de notre Constitution avaient voulu, avec raison, éviter le retour du pouvoir personnel, cause première de nos malheurs, mais ils ne l'avaient prévu qu'à la présidence de la République, non ailleurs.

Or, un pouvoir qui n'est pas inscrit dans la loi, la présidence du Conseil, a dévoré peu à peu tous les autres pouvoirs. Il a tout annihilé, tout paralysé, présidence de la République, présidence des Chambres, ministres, Assemblées même, qui, dans le plus grand drame de l'histoire, n'ont pu qu'enregistrer les faits accomplis.

Pendant la guerre et pendant les négociations qui l'ont suivie, la France avait à sa tête un homme à l'esprit pénétrant, à la vie droite et laborieuse, venu de ces marches de l'Est qui, pendant des siècles, ont été foulées par les invasions. Et aussi de sa Lorraine il avait la prudence, il avait le patriotique souci de ne pas troubler l'esprit public en révélant à la France en présence de l'ennemi ce dont il était le témoin. Il voyait tout, il savait tout, et il ne pouvait rien; il assistait, spectateur impuissant, à un drame qu'il ne pouvait empêcher, et, depuis lors, il a écrit de remarquables articles pour expliquer après coup sa

pensée. Or, la Constitution dit : « Le président de la République négocie et ratifie les traités. » Avouez, messieurs, que la fiction est un peu forte !

Je suis resté moi-même peu de temps à la présidence, assez longtemps toutefois pour m'apercevoir que si, sur une question essentielle, l'opinion du président n'est pas celle des ministres, même s'il a pour lui le ministre de la Guerre et les chefs de l'armée, il ne peut ni la faire prévaloir, ni même la faire connaître.

Ainsi, voilà un homme, qui, en des circonstances décisives, a été élu par les élus de la nation, qui est devenu le premier magistrat de la République, qui voit se tourner vers lui les regards et les espérances de tout un peuple ; il voit s'incliner devant lui les étendards troués par la mitraille, les épées d'hommes qui ont répandu leur sang sur tous les champs de bataille ; il compare ces suprêmes honneurs à ce que la loi lui met dans la main. Ah ! messieurs, à moins d'être une âme vulgaire, comment ne souffrirait-il pas d'un pareil contraste, comment ne serait-il pas saisi d'une indicible anxiété ?

Le mal est évident, personne ne peut le nier. C'est le remède qui est plus difficile à trouver.

Je ne demande pas, pour ma part, qu'on élargisse le corps électoral présidentiel ; mais ce qui est contraire à la raison, ce qui est à mes yeux un paradoxe insoutenable, c'est que le président de la République n'ait le droit de communiquer directement avec les Chambres que pour donner sa démission ; c'est qu'il ne puisse parler que pour mourir.

Oh ! j'entends l'objection : s'il a le droit de parler, il devient responsable, et un conflit est possible. Mais ce n'est pas le message qui créerait le conflit : il le ferait seulement connaître aux Chambres et leur permettrait de le résoudre. Si le conflit existe, pourquoi le tenir caché ? Et pourquoi l'opinion du président de la République doit-elle être d'avance sacrifiée à celle du président du Conseil ? C'est aux Chambres qu'il appartient de décider.

Rappellera-t-on la lettre du maréchal de Mac Mahon à Jules Simon ? Assimilation inexacte : l'acte du maréchal, parce qu'il n'était pas prévu par la Constitution, fut considéré comme une sorte de coup d'État parlementaire, tandis que l'intervention du président, inscrite dans la loi, serait l'exercice normal d'un droit. Il est à croire que le président ne parlerait, à ses risques et

périls, qu'en des cas particulièrement graves, et les Assemblées jugeraient souverainement.

Suis-je seul, messieurs, à vous dire ces choses? Non, je suis d'accord avec les hommes les plus expérimentés, avec ceux qui ont vu de près les choses et qui les ont vécues. Je crois que l'heure est venue d'adapter nos institutions, vieilles de près d'un demi-siècle, aux circonstances nouvelles.

LE CONTRÔLE PARLEMENTAIRE

Il est un autre point où, à mon avis, la République est insuffisamment armée pour la conduite de ses affaires extérieures; je veux parler du contrôle parlementaire qui va s'affaiblissant de jour en jour.

Je me souviens que, pendant les négociations, en avril 1919, M. le maréchal Foch vint me voir au Palais-Bourbon. Il me fit part de ses craintes patriotiques au sujet de la marche des négociations et il me demanda si, le cas échéant, il pourrait être entendu par la Commission de l'armée. Ainsi, le commandant en chef des armées alliées, vainqueur de l'Allemagne, venait chercher dans le Parlement le suprême recours. Comprenez-vous, messieurs, pourquoi toujours, obstinément, à travers tout, j'ai défendu le contrôle parlementaire? J'ai su depuis que le maréchal, n'ayant pas obtenu l'autorisation de parler aux mandataires qualifiés de la nation, avait demandé à être entendu par le Conseil des ministres, et que, sortant de ce Conseil, il avait dit ce mot si souvent répété et déformé depuis : « Nous irons tous devant la Haute-Cour. »

Ce fait suffirait à montrer qu'il y a dans nos institutions une lacune, et nous pourrions ici, je crois, nous inspirer de l'exemple des États-Unis.

Lorsque les Américains durent construire de toutes pièces un édifice nouveau, ils établirent des institutions qui en ont assuré la solidité et la durée et qui ont résisté à l'épreuve du temps, par exemple le Sénat fédéral, et, dans le Sénat, cette commission des Affaires extérieures qui a le droit de proposer des amendements aux traités et dont nous n'avons que trop senti la force.

D'une manière analogue, la nouvelle Constitution allemande a institué une commission permanente des Affaires étrangères,

chargée de contrôler le Gouvernement pendant les négociations.

En 1871, M. Thiers, avant d'aller traiter avec M. de Bismarck, fit élire une commission à l'Assemblée nationale et il se référa plusieurs fois à ses avis.

Eh bien! je souhaiterais qu'une commission de ce genre, élue par nos deux Chanbres, fût fixée dans la Constitution même, afin qu'elle demeurât peu nombreuse et qu'elle conservât son maximum d'autorité et de puissance.

Je ne me dissimule pas que l'idée de revision, si restreinte qu'elle soit, inquiète certains esprits. Mais, en 1884, les deux Chambres s'accordèrent au préalable sur les points qu'elles entendaient retoucher, et le président de l'Assemblée nationale ne mit en délibération que ces points-là; rien ne fut laissé au hasard.

Je vous demande, messieurs, de réfléchir : croyez-vous que, si ces deux mesures, — le droit pour le président de communiquer avec les Chambres sans le contre-seing, et un contrôle parlementaire permanent, — avaient existé en 1919, la paix serait ce qu'elle est?

Je me résume.

Rompre avec des pratiques diplomatiques scabreuses, qui nous ont valu beaucoup de déboires et de mécomptes; exiger de l'Allemagne ce qu'elle nous doit et prendre, au besoin, les sanctions nécessaires; ne supporter aucune atteinte à l'indépendance et à la souveraineté nationales; travailler, avec les jeunes nationalités affranchies par la guerre, à la consolidation de l'Europe centrale; maintenir intacts les droits et les traditions séculaires de la France en Orient; et, pour accomplir ces grandes œuvres, faire de la présidence de la République une réalité, au lieu d'une fiction, fortifier le contrôle parlementaire, bref, empêcher le pouvoir personnel de renaître sous n'importe quelle forme : telles sont les conclusions que j'ai l'honneur de vous soumettre. Je souhaite qu'elles vous paraissent dignes d'attention, car j'y vois les moyens de faire triompher les deux causes sacrées pour lesquelles 1 500 000 Français sont morts et dix départements ont été dévastés : la sécurité et la justice.

PAUL DESCHANEL.

DEVANT LA MER DE SICILE

> ... Que m'importe d'avoir la terre de Pélops, que m'importent les trésors de Crésus, ou de courir plus vite que les vents : sous cette roche, je te tiendrai entre mes bras, et, devant nos troupeaux mêlés, je chanterai, en regardant la mer de Sicile.
>
> THÉOCRITE.

12 mars 1922.

Ce soir, au théâtre antique de Carthage, à l'occasion du centenaire de Flaubert, en présence du Résident général de France et de tout ce que la Tunisie compte de personnalités distinguées ou notoires, j'ai prononcé un discours, dont voici le début et, pour moi, le passage essentiel :

« Il y a dix-huit siècles, un Africain, un fils de cette terre, se levait à cette même place où nous sommes, dans ce théâtre de Carthage, et, là, en un beau latin sonore et rythmé, il disait à ses compatriotes assemblés : « Quand je vous vois réunis en si grand nombre pour m'entendre, je dois plutôt féliciter Carthage de posséder tant d'amis des lettres que demander grâce pour moi, pour un philosophe qui se risque à parler en public. » Et, après avoir donné à tous et à chacun sa part de louange, après avoir exalté la grandeur de la Métropole africaine, l'éloquence et les vertus du Proconsul, la culture et l'esprit de ses auditeurs, la magnificence de l'édifice où il parle, — les beaux marbres du pavement, les consoles du proscénium, la colonnade de la scène, les dorures des lambris, l'ampleur de l'hémicycle (et vous voyez par ce qui en reste si sa louange était justifiée), — après avoir rappelé enfin qu'on venait ici bien plutôt pour voir des mimes, des comédiens, des tragédiens, des histrions, des prestidigita-

teurs et des danseurs de corde que pour entendre des dissertations littéraires ou philosophiques, il commençait sa harangue.

« Moi aussi, comme Apulée de Madaure (car c'est de lui qu'il s'agit), je me risque à prendre la parole devant vous, et je sollicite de vous la même indulgence qu'il demandait aux Carthaginois assemblés sur ces gradins.

« Le fait que nous sommes ici, vous et moi, dans la pieuse intention que vous savez, me paraît d'une très haute signification. Après deux millénaires bientôt, nous renouons ici une grande tradition, la tradition latine, qui est celle de nos ancêtres à tous, qui que nous soyons, — Africains ou Européens d'origine, — nos ancêtres selon la chair ou selon l'esprit. Carthage, vous ne l'ignorez pas, devint, à partir du IIe siècle, la capitale de la Latinité. Souhaitons qu'elle le redevienne pour nos descendants, qu'elle soit encore une fois un des grands foyers de la civilisation occidentale. En formant ce vœu, nous ne dissimulons aucune arrière-pensée hostile contre aucune tradition, contre aucune langue de l'Afrique. Apulée, enfant du pays, se piquait de parler et même d'écrire avec talent en latin et en grec : ce qui ne l'empêchait pas, nous pouvons en être sûrs, d'après l'exemple de ses contemporains, de parler le punique ou le berbère avec ses amis d'enfance et les gens de sa ville natale. Dans une pensée d'union fraternelle, de rapprochement entre tous les habitants de l'Afrique, nous souhaitons qu'on ne mutile point la tradition africaine et que tous les Africains, quels qu'ils soient, de toute origine, de tout idiome et de toute confession, puissent aimer l'Afrique tout entière... »

J'ai eu la joie non seulement de faire applaudir ces paroles, mais, ce qui vaut mieux, de les sentir profondément comprises de mon auditoire. Et il n'y avait pas là que des Latins de France ou d'Italie, il y avait aussi des indigènes, des femmes musulmanes, drapées dans leurs longs voiles de soie blanche, les sœurs de Monique, de Perpétue et de Salammbô, — tous ceux en qui je m'efforce de réveiller le sentiment de nos communes origines intellectuelles et religieuses, de nos communes traditions d'art et de civilisation. Ainsi, le labeur que je poursuis depuis plus de vingt ans n'aura pas été vain. Rejetant tout un fatras de préjugés accumulés par le fanatisme, l'ignorance et la légèreté, j'aurai retrouvé une province perdue de la Latinité, et,

— je le désire de tout mon cœur, — donné peut-être pour toujours un grand pays à la France...

Dans la voiture qui me ramène à Tunis, je songe à tout cela, tandis que le crépuscule africain déploie devant mes yeux son habituelle féerie. Il est cinq heures du soir. Entre les oliviers de la route, le golfe, tout bleu, ondule aux coups véhéments du sirocco, et, sur le ciel brouillé, se dessinent les masses violettes des montagnes, — ces montagnes d'une forme si singulière et si nette qu'elles sont en quelque sorte symboliques de l'Afrique tout entière. Avec leurs contours bizarres et mal dégrossis, elles ont un aspect hiératique comme des figures d'idoles primitives, les cônes et les triangles mystiques, qu'on adorait dans les chapelles de Tanit, ou qu'on déposait dans les sépultures. Ainsi rangées au bord du ciel, elles ressemblent toujours à des ex-votos ou à des offrandes alignées sur l'autel d'une énigmatique divinité...

Par delà les dentelures, depuis longtemps familières à mes yeux, de la Montagne de Saturne et de la Montagne des Eaux-Chaudes, je cherche à deviner du regard les îles toutes proches, les îles aux beaux noms harmonieux, — Mélita, Pantellaria, les Égates, les Égimures, — et, les dominant toutes, comme une trirème amarrée au milieu d'une flottille d'embarcations légères, cette Sicile, encore inconnue de moi, où je vais aller dans quelques jours...

Je veux voir la Sicile, parce qu'elle est lourde et comme écrasée d'histoire et de légende. Tant de peuples et de races s'y sont succédé depuis les temps historiques ! Grecs, Carthaginois, Romains, Vandales, Byzantins, Arabes, Normands, Allemands, Angevins, Espagnols, — chacun laissant sur le sol de la très vieille Trinacrie des vestiges plus ou moins profonds de son passage, de ses arts, de ses religions, de ses langages. Les civilisations s'y superposent en couches si nombreuses qu'on ne sait plus où retrouver le terroir primitif. Mais surtout la Sicile est une des terres privilégiées de la poésie. Davantage encore que l'Afrique, les Grecs l'ont toute enveloppée de beaux mythes, tissus diaphanes et scintillants, plus brodés de figures divines et humaines, plus resplendissants de symboles que le péplos de la Déesse, en son sanctuaire athénien. C'est ici la patrie de Perséphone, la jeune fille à la grenade. Avec Aréthuse, avant d'être ensevelie aux ténèbres de l'Hadès, elle a cueilli le crocus et

l'anémone printanière dans les prairies d'Hybla. Et c'est aussi la patrie des cavaliers et des auriges qui triomphaient aux bords de l'Isthme ou de l'Alphée. Toutes les bouches d'or des siècles antiques l'ont célébrée. Pindare, Eschyle, Platon, Théocrite se sont assis à la table fastueuse de ses tyrans. Peut-on rêver une terre plus enivrante ! Ceinte de lumière et d'azur marin, la grande Ile nourricière des moissons et des troupeaux, le Bois de myrtes et d'orangers, le Verger ombragé de palmes et de pins, est aussi un Jardin des Muses, et, pour les mémoires fidèles, une haute demeure élyséenne, que remplit un peuple immense de morts illustres, plus vivants que les éphémères vivants de cette heure. On ne peut prononcer son nom, sans que l'esprit s'illumine et que tout chante en lui. Et c'est avec un frémissement d'enthousiasme que je m'apprête à descendre sur ses plages. Dans les yeux des hommes de Sicile, je sais que je vais voir luire encore la même flamme de vie, qui s'exaltait soudain et qui resplendissait dans des prunelles éteintes depuis deux mille ans, lorsque, sur le théâtre de Syracuse, sonnaient des vers d'Euripide...

Mais ce n'est pas seulement la joie de revivre les siècles morts qui m'attire vers Sélinonte et vers Agrigente. J'attends d'elles un enseignement. La Sicile va m'expliquer cette Afrique, dont je viens encore une fois de parcourir les ruines antiques. Cette île, si proche de Carthage, est le principal anneau de la chaîne qui rattache l'Afrique à la Latinité. La civilisation est venue à la Berbérie par deux grandes routes : la route de la mer et la route des caravanes. A travers les sables de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque, le lourd génie égyptien, poussant ses chameliers et ses marchands, l'a visitée dès les plus lointaines origines. Cet apport égypto-lybique est le fond le plus ancien et d'ailleurs immuable de la civilisation africaine. Refoulé vers les régions sahariennes par le génie latin, il continue encore à y vivre. La maison cubique en boue desséchée et au toit plat, les bijouteries grossières, les tatouages et les fleurs de lotus lui sont venues de là. Mais, par la route marine, sur les trières de Métaponte, de Sybaris, de Rhégium et de Camarine, les dieux de la Grèce et de Rome ont conquis la terre des Hespérides, tout le pays du couchant jusqu'aux colonnes d'Hercule. Sur cette route de la mer, la Sicile était l'escale la plus voisine. Lieu de rencontre entre la Berbérie et la Latinité,

elle m'apprendra peut-être comment s'est fait l'Africain des temps historiques. Elle m'aidera peut-être aussi à deviner le secret de cet art mauresque encore si mystérieux pour nous.

Enfin, après avoir recensé toutes nos richesses archéologiques africaines, je suis curieux de savoir si, pour l'abondance des vestiges antiques, la Sicile peut soutenir la comparaison avec notre Afrique. Je sais bien qu'elle a des monuments incomparables, qui viennent immédiatement après les plus purs chefs-d'œuvre de la Grèce propre. Pour cette raison, elle mérite de rester une des grandes escales de ce que j'appelle « le Périple latin, » — ce périple, qui, pour le voyageur, le pèlerin fervent de l'art latin, commencerait à la Maison Carrée de Nîmes, aux Arènes et au théâtre d'Arles, se continuerait par Cherchell, Tipasa, Djémila, Lambèse, Timgad, Théveste, Dougga, Carthage et, par Ségeste, Sélinonte, Agrigente, Syracuse et Taormine, aboutirait à Pompéï, à Naples et à Rome.

***

Trapani, 31 mars, 5 heures du matin.

Sur le *Solunto*, où je me suis embarqué, hier au soir, à Tunis.

Je m'éveille doucement au petit jour. Le navire, qui tanguait assez fortement au départ, ne bouge presque plus. Les rideaux de la cabine ont repris leur pose verticale. Un grand mouvement suave et lent expire sous mes pieds dans la charpente de plus en plus immobile du bateau, tandis que des chaînes grincent dans les écubiers.

Je m'approche du hublot : une ville, des montagnes, un pan de ciel viennent de surgir dans le cercle de cuivre brillant, comme un paysage peint dans un cadre accroché à la cloison. Les murailles roses des maisons ont un aspect riant, qui fait paraître plus exquise la fraîcheur de l'aube. L'air marin, un peu vif à cette heure, est grisant à respirer. Le ciel rose, lui aussi, semble annoncer quelque chose qui va naître et qu'on pressent délicieux.

La ville, c'est Trapani, l'antique Drepanum, célèbre par la bataille où, pour la première fois, s'entrechoquèrent les lourds vaisseaux romains et les galères carthaginoises. Je regarde ses maisons de briques ou de pierres blondes, de ce blond jaune et orangé des bâtisses et des roches siciliennes. Les dômes écailleux, aux lanternes amputées de leurs croix, s'arrondissent au-

dessus de grandes « fabriques » à pilastres et à corniches, aux façades régulières et d'assez belle ordonnance architecturale. Du haut des dômes et des campaniles tombent les tintements de l'angélus, des tintements de cloches fêlées qui détonnent comme des fausses notes parmi les lignes harmonieuses des architectures et du paysage et la gaîté tranquille du matin. Toutes ces constructions, qui datent d'un autre siècle, ont un air de pompe et de décrépitude...

Et pourtant, au milieu de l'agitation et de la figuration vulgaires d'un port moderne, ces « fabriques » démodées conservent une très grande mine. Il me suffit de les voir pour sentir que je suis en pays latin, que je touche à la terre de beauté, où, depuis des temps immémoriaux, on a su bâtir, donner à l'habitat humain, comme aux cités, un air de grâce, de splendeur et de magnificence. Je n'ignore point les trompe-l'œil, ni les artifices de cette architecture. Mais il n'y a pas de villes au monde qui me plaisent comme les villes italiennes, parce que ces villes sont « construites, » qu'elles veulent être une volupté des yeux, qu'elles ont un air de gloire et de joie qui me ravit et qui m'enchante. Les nôtres, autour de leurs prodigieuses cathédrales, sont plates et mesquines et sordides et tristes à côté, — sans joie, sans beauté...

Il faut que cela soit bien vrai, pour que je le sente si profondément, en arrivant d'Afrique, d'une terre latine aussi, terre de lumière, de couleur et de splendeur, mais où s'est perdu le sens de la ligne, de la bâtisse harmonieuse, avec le grand goût architectural.

Les dernières vibrations des cloches fêlées s'éteignent dans l'air humide de la mer. Le navire s'ébranle, reprend sa trépidation, son long mouvement onduleux et doux, et, comme dans un rêve sans fin, une fantasmagorie sans cesse renouvelée, les plages, les anses et les golfes se déroulent, sous de hautes montagnes d'un aspect tout africain, des triangles, des cônes, des pitons ou des pylônes aux contours bizarres et fuyants, pareils à ceux que je contemplais, l'autre jour, à Carthage, devant la double corne de la montagne de Saturne.

***

Palerme, midi.

Nous débarquons par un temps lourd et chaud, sous le ciel jaune et brouillé de poussière des jours de sirocco.

Évidemment cela ne contribue pas à mettre en valeur le paysage si vanté de Palerme. On le vante d'ailleurs avec raison. Ce golfe est « construit », lui aussi, comme les plus magnifiques cités italiennes. Les beaux groupes de montagnes qui l'entourent semblent bâties et sculptées de main d'homme. L'envergure de la plage, la courbe de la célèbre *Conque d'or*, tout cela est un enchantement. Oui, cela est très beau. Mais je suis bien forcé d'en convenir avec moi-même : si je n'avais pas tant admiré Naples et son Pausilippe, si je n'aimais pas tant Marseille, sa corniche et ses îles, si je n'avais pas vécu tant de soirs et de matins splendides devant la Baie des Anges, et si enfin je n'arrivais point de Carthage, cette ville et cette mer de Sicile me raviraient beaucoup plus. Même les jardins de Palerme, pleins de palmiers et d'essences rares, ces jardins fameux ne me procurent qu'un médiocre étonnement. Nous avons mieux, beaucoup mieux, en Riviera, et même en Afrique. Pour être équitable et goûter pleinement les choses, il faudrait pouvoir sérier ses plaisirs et graduer ses émotions.

Je me console promptement de cette légère déconvenue, en me disant que je ne suis point venu ici pour m'extasier devant des cèdres ou des orangers, devant des palais et des églises. Je suis venu, ne l'oublions pas, pour donner la chasse à l'antique, pour traquer le grec et le romain. C'est Ségeste, Sélinonte, Agrigente, Syracuse, Taormine qui doivent m'intéresser... Et pourtant, comment passer à Palerme sans donner au moins un coup d'œil à tant de monuments célèbres qu'elle renferme, — à sa cathédrale, à sa Chapelle Palatine, à sa Martorana, à son musée, — sans monter à Monreale pour voir son cloître et son église?... Ainsi je me décide à faire consciencieusement la tournée du touriste, — et, encore une fois, je confesse un enthousiasme plutôt languissant.

Je n'arrive guère à me passionner que pour l'intérieur si décrié de la cathédrale, mais qui est d'une belle ordonnance classique à la Vignole. On dirait que l'architecte, scandalisé et quelque peu ahuri par le tohu-bohu des styles, qui se disputent l'extérieur de l'édifice, — mauresque, byzantin, normand, gothique, renaissance, — a voulu reposer ses regards et ceux du visiteur sur une composition sage, mesurée et *une*. Comme disait quelqu'un qui, au sortir d'une exposition où il avait été affolé par des architectures de carnaval, se rassérénait en con-

templant l'attique et le dôme des Invalides : « avec cela au moins, on est tranquille !... » De même, à la Chapelle Palatine, ce qui attire mon attention, c'est le galbe des colonnes antiques qui dessinent la nef. Sans doute, les immenses mosaïques qui en recouvrent les murs et l'abside sont un éblouissement. Mais cela m'étonne bien plus que cela ne me charme. Je ne comprends la mosaïque qu'à la façon des Romains ou des Alexandrins, comme une sorte de « tapis de fraîcheur, » aux couleurs éclatantes, qui se déploie sur le sol, qui est fait pour être foulé par des pieds nus. Ces murailles entièrement recouvertes de petits cubes dorés me déconcertent. Ce n'est plus de l'architecture, cela devient de l'orfèvrerie. Ajoutons que les figures sacrées, qui s'enlèvent sur ces fonds d'or et qui sont généralement de dimensions colossales, rompent l'harmonie des lignes, font oublier le plan et les articulations essentielles de l'édifice. La mosaïque, qui devrait n'être qu'un accessoire, devient le principal, supprime tout autour d'elle. Comment résister à la sollicitation visuelle de ce chatoiement d'or répandu partout, à la fascination de ces visages hiératiques, de ces prunelles étranges? De tout cela se dégage on ne sait quoi de barbare et de pesamment fastueux. Enfin, cet art byzantin, comme l'art mauresque, est fait de pièces et de morceaux. C'est un bout-ci bout-là perpétuel, une utilisation souvent impudente et bassement utilitaire de beaux débris anciens, de marbres et de bronzes arrachés aux temples et aux basiliques.

Néanmoins, ces architectures composites m'intéressent par tout ce qu'elles m'apprennent. Devant la petite église de la Martorana et devant sa voisine toute proche, celle de San Cataldo, je suis hanté par une question obscure, question capitale que les historiens de l'art ont laissée jusqu'ici sans réponse. Le premier de ces édifices est une église byzantine contaminée de style romano-normand. Le second, surmonté de trois coupoles, avec ses murs nus, percés d'ouvertures étroites, a la forme d'une mosquée. Et pourtant on nous assure que toutes les deux, — l'église et la mosquée, — ont été fondées au XIIe siècle, c'est-à-dire après l'expulsion des Arabes.

Dès lors, la conviction s'impose à moi, — j'en avais depuis longtemps le pressentiment, — que ce sont les mêmes gens qui, d'un bout à l'autre du monde méditerranéen, ont construit les églises et les mosquées : ce sont des Grecs et des Italiens, —

peut-être aussi des Berbères latinisés, en admettant que les invasions vandales et arabes n'aient pas complètement vidé l'Afrique de toute son élite de travailleurs, d'artisans et d'artistes. En tout cas, ces Latins d'Afrique, convertis à l'Islam, ne bâtissent plus rien d'original, à partir de la seconde grande invasion arabe, au XIIIe siècle. Arabisés ou plutôt musulmanisés, ils retournent peu à peu à la barbarie. C'est pourquoi je voudrais que l'on me dît par qui ont été construits les palais ou les grands sanctuaires de l'Islam occidental. Je vois bien qu'on m'indique le nom du souverain qui a payé la bâtisse. Mais le nom de l'architecte ? Qui a construit la mosquée de Cordoue, l'alhambra de Grenade, les mosquées de Tlemcen et de Fez ? Me citer des noms arabes ne trancherait pas la question, attendu que les renégats ont toujours pris des noms musulmans. Pour moi, si ce ne sont pas des Berbères latinisés, — c'est-à-dire ayant conservé les traditions de l'époque latine et pré-islamique, — ce sont des Italiens, des Grecs ou des Espagnols.

Comment d'ailleurs distinguer entre le Berbère, l'Africain proprement dit, l'Italien de certaines régions et le Sicilien d'origine ? Sur cette petite place de Palerme, où je considère côte à côte une mosquée et une église byzantine, bâties à la même époque et par les mêmes gens, je vois passer les mêmes types humains que, la semaine d'avant, à Tunis ou à Alger. Peut-on distinguer davantage entre le musulman et le chrétien ? Les Siciliens, au moyen âge, se sont convertis à l'Islam et ils sont revenus au christianisme, comme les Berbères d'Afrique qui, nous disent leurs historiens, ont apostasié jusqu'à douze fois.

Construire une église ou une mosquée devait être à peu près indifférent à des gens qui passaient si facilement d'une religion à l'autre. Qu'ils aient su changer de style pour s'adapter à une mentalité et à une foi différente, est-ce là une chose si surprenante et tellement inouïe ? Les Grecs de l'époque hellénistique faisaient à volonté de l'égyptien ou du persan. Ils fabriquaient des Tanit pour Carthage ou des Bouddhas pour l'Inde. Quant aux Italiens, nous savons qu'au XVIIe et au XVIIIe siècle, ce sont eux qui ont construit les palais et aussi les mosquées barbaresques, qui en ont apporté de Carrare les colonnes toutes faites, qui en ont doré les miroirs, les lits et les sièges, qui ont mis en place les faïences peintes venues de Delft ou de leurs fabriques italiennes.

Sans doute, je ne prétends pas trancher cette énigme des origines de l'art mauresque, ni imposer une conviction qui, faute de preuves absolument décisives, reste un sentiment personnel. Mais je crois que c'est dans ce sens que l'on doit chercher et fouiller pour trouver une réponse à cette question : comment un peuple qui, à toutes les époques de son histoire, nous apparaît totalement dénué d'originalité artistique, comment ce peuple, à un certain moment, a-t-il pu inventer un art nouveau et original ?

***

Si le moyen-âge palermitain n'excite guère en moi qu'un intérêt historique ou de pure curiosité, je livre mon cœur sans réserve au XVIIe et au XVIIIe siècle architectural.

Il y a, d'abord, à Palerme, un art espagnol, — art impérial et même un peu officiel, — introduit par les vice-rois. Le plus bel échantillon en est la rue Maqueda, qui coupe à angle droit l'actuel *Corso Vittorio Emanuele*, — longue rue rectiligne ouverte sur une perspective de montagnes d'une nudité tout africaine, et qui, avec ses palais, ses anciens couvents, ses églises à portiques, à superposition de pilastres et de colonnades, à façades peuplées de vases, de pots à feu, de statues, tapissées de guirlandes et de rocailles, me donne une violente sensation d'Espagne. L'intersection de ces deux avenues principales forme un carrefour, qu'on appelle les *Quattro Canti*, les quatre coins. Ce sont quatre pans coupés, revêtus d'une décoration rococo, qui ont une fort galante tournure et un très grand air : des fontaines jaillissant dans des vasques de marbre blanc, des étages de colonnes superposées encadrant des effigies royales, des figures allégoriques et religieuses. L'aigle bicéphale d'Autriche tenant le blason de la monarchie espagnole entre ses serres domine le tout. L'ensemble a un caractère de grandeur un peu dure et sèche, parfois même un peu brutale, qui est la marque de cet art-là.

On peut en contester les mérites : il est certainement fort original. Et, à ce propos, je m'émerveille de la légèreté dédaigneuse avec laquelle l'art espagnol est, encore aujourd'hui, traité par nos historiens et nos critiques. On affecte de n'y voir qu'une transplantation et une dégénérescence de l'art italien de la même époque. C'est une scandaleuse injustice, reste des pré-

jugés sectaires du XIXe siècle. Il a fallu prouver à tout prix que l'Espagne, étant une nation latine et catholique, n'a pu avoir ni art, ni littérature, ni science, ni philosophie. Or sa peinture et son architecture, — surtout celles du XVIIe siècle, — sont de tout premier ordre, d'une originalité vigoureusement tranchée, qui supporte le plus aisément du monde la comparaison avec l'Italie et la France. Les Espagnols eux-mêmes n'admirent pas assez leurs cathédrales et leurs palais de l'époque classique. Pourtant il n'y a rien de pareil dans aucun pays du monde ! Je songe, en ce moment, à la cathédrale de Murcie, à l'*Ayuntamiento* de Séville, à la façade de l'université d'Alcala...

Mais l'espagnol n'est que de surface à Palerme : il existe là un art local, une architecture « baroque, » dont l'exubérance et l'extravagance m'émerveillent. Je sais bien que le baroque a sévi partout avec une intempérance pareille. Nulle part, je crois, il ne s'étale comme ici, où il a quelque chose d'insolent et on dirait presque d'agressif, si bien qu'on finit par le considérer comme une plante du terroir. Dans le vieux Palerme, il y a des rues entières, — telles la *via Lungarini*, — entièrement bordées de vieux palais du baroque le plus fou. Cela est à la fois pesant et agité. Ce ne sont que mascarons, coquilles et coquillages, cariatides et figures grotesques, balcons ventrus, consoles, pilastres et portails surchargés de sculptures. Aujourd'hui, ces palais sont en ruines ou fort délabrés. Des arbrisseaux poussent dans les interstices des pierres. Des herbes folles pendent des balcons et des gargouilles, fleurissent les corniches et les balustres. A de certains moments, cela prend un air à la Piranèse, une apparence de ruines farouches, énormes et fantastiques. Je confesse l'inconvenance de mon goût : cette débauche architecturale m'amuse et, quelquefois, m'enchante. Cette incontinence ornementale, cette enflure et cette furie des lignes font ma joie.

D'ailleurs, à côté de morceaux de bravoure exécutés par des ténors de décadence, ou même par de vulgaires charlatans du métier, il y a des parties solides, d'une tenue parfaite, d'une noblesse ou d'une grâce charmante. Certaines cours intérieures, avec leurs escaliers à double évolution, les colonnes et les arcatures de leurs loggias sont de pures merveilles. On me rappelle que M. Paul Bourget, lors d'un séjour déjà lointain, avait surnommé Palerme « la ville des colonnes ». C'est vrai : il faut

parcourir les ruines romaines de notre Afrique pour en trouver une semblable abondance et d'une facture aussi belle. Mais l'Italien est passé maître dans l'art de tailler et de dresser une colonne. Même un mur nu, un mur simplement percé d'une porte et d'une rangée de fenêtres, il sait lui donner un air de majesté, de force indestructible. Faire un beau mur, c'est un secret qui leur est venu de Rome, d'Athènes et de Memphis. A Palerme, la façade nue du Palais-Royal laisse la même impression de solidité et de majesté hautaines que la façade de l'Escorial, où l'on ne voit qu'un portail et des fenêtres, sans le moindre ornement.

*
* *

Mais, encore une fois, je ne suis pas venu pour cela : c'est l'antique, le gréco-romain qui me sollicite. Mes plaisirs doivent être à Ségeste, à Sélinonte, à Girgenti.

Pour m'y préparer, une visite au Musée national me semble indispensable.

Ce musée de Palerme est assurément fort riche. On l'a installé dans un ancien couvent, qui renferme deux fort beaux cloîtres, avec des fontaines jaillissantes et des bassins obstrués de capillaires et de papyrus. Des richesses considérables, de tout âge, de toute valeur et de toute provenance, sont entassées dans les anciens dortoirs, les réfectoires, les salles capitulaires et jusque dans la chapelle des moines. Il y a là du mauresque et du moyen-âge normand ou angevin, de la renaissance et du rococo, du romain, du grec, du punique. D'interminables vitrines exposent de superbes collections de céramiques, de bronzes et d'orfèvreries... De toute cette profusion, je ne retiens que les admirables métopes des temples de Sélinonte, — les unes qui datent du VIe siècle et qui nous apportent en quelque sorte les premiers balbutiements de l'art grec, — les autres, plus récentes et d'un art plus raffiné, plus maître de ses moyens, plus voisin de la perfection phidienne et classique.

Celles-ci et celles-là sont célèbres. Elles ont été reproduites cent fois par la gravure, elles figurent même dans tous les manuels de l'histoire de l'art. Les plus classiques sont au nombre de quatre. Elles représentent Héraklès tuant la reine des Amazones, Héra se dévoilant devant Zeus, Actéon dévoré par les chiens d'Artémis, enfin le combat d'Encelade et d'Athéna... Je

les connaissais de longue date par les moulages et les photographies. Néanmoins, je m'arrête avec admiration devant ces figures encore primitives, mais déjà pénétrées du grand souffle idéalisateur de l'époque phidienne. Ces formes sont profondément réalistes. On sent le modèle tout proche, le vivant qui a prêté son visage halé et ses durs membres de chasseur ou d'athlète à ces entités mythologiques. Et pourtant elles sont d'une noblesse ou d'une harmonie qui annoncent les grands chefs-d'œuvre du ve siècle. Avouons qu'elles trahissent inégalement ces tendances. L'Athéna qui terrasse le géant Encelade, — longue figure penchée, comme fauchée par un coup de vent, aux draperies massives et raides, aux bras et aux jambes disproportionnés, — n'accuse guère que les maladresses d'un art qui se cherche encore. C'est l'archaïsme empêtré, à la fois gauche et prétentieux, qui a été copié avec dévotion, pendant ces derniers temps, par la sculpture berlinoise et munichoise, et dont on peut voir, à Paris, d'édifiants échantillons au fronton du théâtre des Champs-Élysées. En revanche l'Actéon a, dans son réalisme encore tâtonnant et inexpérimenté, une grâce riante et spirituelle, qui est purement grecque.

Ce qui frappe surtout, dans ces œuvres archaïques, c'est le culte amoureux de la forme humaine. Par là elles se rapprochent de nous, de notre âge de dilettantes. Ce culte, tout près de dégénérer en sensualité morbide, je le retrouve dans un délicieux bronze de Pompéï, qui est un des joyaux du musée de Palerme, un Hercule luttant contre la biche aux sabots d'airain. Il est impossible de traduire avec une intelligence plus aiguë et plus passionnée la splendeur de la beauté virile.

Mais, quel que soit l'intérêt de ce Musée, il offre une maigre pâture à quelqu'un qui vient de parcourir, en Afrique, des kilomètres de ruines antiques. Allons voir les grandes ruines siciliennes, et, puisque Ségeste est la plus proche, commençons par Ségeste.

***

Ségeste, 3 avril.

Ce n'est pas une petite affaire que d'aller à Ségeste, — qu'on s'y rende par Castellamare ou par Alcamo-Catalafumi.

Entre Castellamare et Ségeste, les Guides ne comptent que 7 kilomètres. Or, il y en a environ 19 jusqu'au parvis du

temple. Cela fait une quarantaine de kilomètres aller et retour, un vrai voyage pour lequel on peut opter entre la voiture ou l'automobile. Ce dernier mode de locomotion est extrêmement coûteux, à moins qu'on ne consente, moyennant la jolie somme de 100 lires, à s'empiler dans un auto-car avec des hordes de touristes. Autant vaut renoncer à l'excursion. Reste la voiture, qui offre l'avantage de coûter moins cher et de pouvoir affronter des chemins, où les automobiles restent en panne et qui sont la crevaison certaine de tous les pneus buveurs d'obstacles. Je prendrai donc une voiture : ce qui, sans l'assistance ruineuse des portiers d'hôtels, est encore une affaire peu commode et pour laquelle il est bon d'avoir des protections.

Mais d'abord, il faut joindre Castellamare : de Palerme, ce sont deux bonnes heures de chemin de fer. Il est vrai que le trajet est des plus agréables. Presque continuellement la ligne suit le bord de la mer, en longeant de beaux jardins, en traversant des vallons plantés d'orangers et d'oliviers. Puis, on contourne le golfe de Castellamare, un des plus vastes et des plus magnifiques de la Méditerranée occidentale. Ce grand paysage maritime est d'une beauté toute classique, on le sent pénétré d'humanité, ordonné en quelque sorte par une main et par une pensée artistes et tout resplendissant de poésie et de légende. Avec cela, il est colossal. L'envergure des plages, au sable doux et brillant comme une poudre d'or, l'immensité des espaces marins exaltent étrangement l'imagination. La petite ville qui lui donne son nom ne détonne pas au milieu de ces magnificences naturelles. C'est la ville latine, « bien « construite, » la ville aux « rues profondes » et pavées de larges dalles.

A la station, je trouve mon attelage : c'est ce qu'on appelle un *biroccino*, l'humble cabriolet à deux roues, la « jardinière, » dont se servent nos maquignons, pour courir les foires. Mon conducteur m'explique qu'avec ce véhicule, aussi primitif et aussi léger que le char des auriges olympiques, nous pourrons franchir sans trop de peine les passes les plus difficiles ou les plus périlleuses. C'est égal ! cette partie de plaisir s'annonce comme un exercice plutôt sévère.

Juste le temps de me hisser sur la planche ascétique du « biroccino, » — et nous partons au grand trot dans un nuage de poussière épaisse. Immédiatement le supplice commence

parmi les cailloux, les ornières, la poussière implacable de la route. Cela va durer deux heures environ, deux heures de montée à travers un paysage montagneux qui, lui aussi, est d'une sévérité toute dorienne, sans doute comme le temple que je vais voir. La campagne est à peu près déserte. Pas de villages. Seulement, çà et là, quelques maisons de ferme, quelques cabanes de métayers. De loin en loin, juchés sur un mulet, avec une femme et un enfant en croupe, des paysans passent, ayant sur les épaules la couverture rayée des paysans espagnols. Les plus jeunes portent la capote grise du fantassin italien, une capote toute déteinte qui a dû faire la guerre mondiale. Mon conducteur, qui s'enhardit à causer, est lui-même un combattant de l'Argonne. Il me parle de Clermont, de Verdun, de Bar-le-duc. Soldat du génie, il a creusé des tranchées dans la Meuse, remué pendant des mois la terre et les boues lorraines. Il me dit : « C'est triste, triste ! Tout le temps la pluie ! La pluie été comme hiver !... »

Cependant le soleil sicilien brûle les roches nues qui encadrent la route. Au sommet d'un col, nous découvrons le golfe illuminé de Castellamare. Parmi ces splendeurs, ce rappel de la terre natale, jeté tout à coup par un inconnu, m'emplit l'âme de mélancolie : par delà les rivages qu'a chantés Virgile, je vois se dérouler les glèbes mornes de la Woèvre...

Enfin, nous arrivons au bord d'un torrent qui porte le nom pompeux de *fiume Gaggera*. Il s'extravase dans un lit sablonneux et tout hérissé de cailloux, en vérité d'une assez belle largeur. De l'autre côté, du bout de son fouet, mon cocher me montre, sur une éminence, collé contre une muraille rocheuse, le fameux temple de Ségeste. A cette distance, il paraît d'une couleur terreuse et il a l'air d'un hangar en démolition, dont il ne reste plus que les piliers... Tout cela n'est pas très exaltant. Mais le pire, c'est d'arriver jusqu'au temple perché sur son piédestal de roches. L'usage est d'enfourcher un mulet fourni par des gens du voisinage, — de traverser sur cette monture l'eau, par endroits, assez profonde du « fleuve » Gaggera et de gravir ensuite la colline hérissée de pierres tranchantes. Mon conducteur, décidément hardi comme un coureur antique, se fait fort de traverser avec le *biroccino* les méandres du « fleuve : » entreprise audacieuse et inouïe qui excite les murmures et les récriminations des loueurs de mulets, postés

sur la berge avec leurs bêtes. Malgré leurs prédictions sinistres, nous franchissons, sans trop de heurts ni d'accrocs, les trous d'eau et les nappes caillouteuses du Gaggera. Sitôt sur l'autre rive, l'homme saute à terre, empoigne la bride du cheval, et, malgré mes cris et mes protestations, il entraîne l'attelage à l'escalade d'un sentier de chèvres, à se rompre cent fois le cou. Mais il veut m'éblouir et, — on dirait, — gagner un pari contre les loueurs de mulets, dont j'ai refusé les montures. Maigre et brûlé, le corps anguleux, la barbe noire en pointe, comme les guerriers en cnémides qu'on voit sur les vases peints, il m'évoque une image de la plus ancienne Sicile. Au temps de Pindare, les palefreniers qui conduisaient à Delphes ou à Corinthe les petits chevaux agiles de Théron d'Agrigente ou de Psaumis de Camarine, devaient ressembler trait pour trait à ce maigre Sicilien qui s'est battu devant les Thermopyles de France.

Pendant trois quarts d'heure au moins, nous gravissons le raidillon ardu et raboteux. Puis nous débouchons sur une espèce de plateau fortement ondulé. L'emplacement de la ville antique était là. Elle occupait ces deux mamelons, où l'on n'aperçoit plus aujourd'hui, au milieu des cultures, que des blocs grisâtres émergeant de la terre, comme des ossements dans un vieux cimetière gorgé de squelettes. Le cadavre d'une ville qui mit aux prises les Athéniens et les Carthaginois avec leurs voisins de Sicile, qui déchaîna de véritables fureurs de convoitise et de dévastation, cette immense ruine est ensevelie sous le blé printanier, la belle herbe verte et lustrée qui frissonne à perte de vue au souffle de la bise... Parmi les aboiements des chiens acharnés à poursuivre des vaches vagabondes, nous contournons un escarpement abrupt où se dresse le logis du gardien, et, tout à coup, au sommet d'un monticule assez élevé, en belle place, dominant tout ce vallon tumultueux comme une mer démontée, — le temple... D'en bas, il paraît mesquin, pauvre et sec de lignes, avec on ne sait quoi de pédant et de renfrogné, de militaire aussi... Cela sent la forteresse et la prison. A mesure qu'on monte, on est exposé davantage au vent glacial. Il fait réellement froid sur ces hauteurs. Et tout en regardant surgir peu à peu les contours rigides et durs du vieux sanctuaire, je retrouve la même impression de sévérité dorienne que tout à l'heure, en pénétrant dans ce rude paysage

montagneux. Ces coups de vent frigides qui me fouettent le visage, il me semble que ce sont les verges spartiates...

Me voici sur le terre-plein. Avant d'escalader le stylobate, je regarde au loin devant moi. Au fond de l'horizon, je reconnais le golfe de Castellamare, je devine la mer bleue et mouchetée d'écume, sous cette chaîne violette, qui, des profondeurs du ciel, se prolonge jusqu'ici et déferle en une vaste houle de pics et de vallées confuses... Tout de suite, je songe à Delphes. Je revois le golfe de Corinthe, les maisons blanches d'Itéa, le val d'Amphissa, le ravin de Castalie et la double corne du Parnasse. Ces vieilles cités méditerranéennes se ressemblent toutes. Pour les mêmes raisons de sécurité, elles abritaient leurs dieux et leurs temples dans un repaire difficilement accessible, assez éloigné de la côte pour décourager les pirates et néanmoins suffisamment rapproché pour attirer les pèlerins et les marchands. Ici, comme à Delphes, le dieu devait garder un trésor. Cette nature hérissée et sauvage, inhospitalière, qui nous environne, était faite à souhait pour le défendre contre les voleurs.

En effet, je constate que le temple est bâti sur un éperon de rocher qui, par derrière, surplombe presque à pic un gouffre en entonnoir : les gorges du torrent Pispisa. Sur le devant, il était protégé par les remparts de la ville, qui, peut-être, montaient jusqu'à lui et l'englobaient dans les fortifications. Ou bien, comme l'acropole d'Athènes, avait-il une enceinte qui en faisait une petite citadelle dominant la grande ?

Cette enceinte paraît bien inutile : la plate-forme où se dresse l'édifice est tellement étroite et la gorge du Pispisa si profonde! Je m'approche jusqu'au bord du gouffre : c'est un vrai barathre, d'aspect vertigineux, qui se creuse par assises comme la *cavea* d'un théâtre antique, un théâtre dont les gradins seraient tout en marbre blanc. En face, une muraille rocheuse, qui masque tout le ciel, un vrai mur de prison, s'enfonce dans les profondeurs de la gorge. Le lieu est d'une solitude et d'une âpreté extraordinaires. Un silence à peine troublé par les rafales du vent, le cri rauque d'un faucon, ou par le croassement d'un corbeau, qui éclate, dans ce désert, avec une étrange horreur. Il y a des millénaires, dans les assauts des villes prises, on devait entendre ce cri de bête rapace bramant après la provende et le carnage... Autour du temple, jusqu'au fond du barathre, c'est un foisonnement d'asphodèles,

de ciguës, d'angéliques sauvages, de genêts criblés de fleurs jaunes.

Je me retourne vers la grande ruine pour laquelle je suis venu, j'escalade péniblement le stylobate assez élevé de l'opisthodome et je foule enfin l'area du temple, qui, paraît-il, ne fut jamais achevé... Immédiatement, je suis frappé par la pesanteur et l'énormité des masses qui m'environnent, les dimensions extraordinaires des soubassements, des fûts de colonnes, des chapiteaux, tout l'appareil de la bâtisse. Cela me rappelle la massiveté des temples et des pylônes égyptiens. Il y a une parenté évidente entre l'architecture dorienne primitive et la vieille architecture pharaonique. Je considère les colonnes : ce tuf poreux est bien loin, comme dureté, du granit d'Égypte. Mais c'est à peu près la même couleur et le même aspect. La pierre rongée, creusée comme une éponge, brodée, semble-t-il, d'hiéroglyphes, a pris une blondeur qui tourne à l'orangé, des tons jaunes et dorés qui donnent à ce calcaire friable une apparence de matière précieuse. La ressemblance s'arrête là. Tandis que la bâtisse égyptienne s'étale en vastes ordonnances de colonnades et de murailles opaques, celle-ci se concentre et se ramasse. Elle éveille l'idée d'une force repliée sur elle-même, d'une beauté qui serait toute virtuelle. On songe à un explosif qui va éclater et tout écraser autour de lui.

Le dieu grec, qu'on devait adorer ici, voulait imposer à ses fidèles, dès le seuil de son temple, la pensée d'une puissance redoutable et terrible. Ce péristyle dorique de Ségeste, quand on l'a bien regardé, apparaît avec une grandeur sévère et presque brutale.

Sévère ! C'est l'épithète qui me revient constamment aux lèvres, et qui caractérise le mieux cette ruine et son paysage !... A travers les herbes hautes, je m'avance vers la façade du pronaos, qui, comme d'habitude, est tourné vers le soleil levant. Je m'arrête tout au bord du stylobate, entre deux colonnes géantes aux fûts noueux comme des troncs d'arbre, mais dont le grain, fouillé et ciselé par les siècles et les intempéries, a des délicatesses de filigrane. Il me semble que le paysage est changé, qu'il se transfigure dans le vent qui monte toujours et dans les feux du couchant. Les hautes colonnes doriques se découpent magnifiquement sur l'espace et sur le ciel. Je me penche vers le vide qu'elles dominent, et je reste saisi par la

splendeur de ce qui se voit à cette place, entre ces deux colonnes du temple de Ségeste... A mes pieds, la ville morte qui dort sous les blés printaniers. En face, vers la droite, la cavité du théâtre antique, à demi enseveli sous les roches et les terres glissantes. A gauche, dans une échappée de vue prodigieuse, la mer de Sicile, le golfe de Castellamare, — des montagnes opalines se détachant, au premier plan, sur une masse plus profonde, très haute, de sommets bleuâtres en forme de cônes et de coupoles. C'est un âpre décor de tragédie eschylienne... Mais le vent glacé redouble, il flagelle les ciguës et les asphodèles qui sifflent comme des lanières. Maintenant, le ciel est complètement débarrassé de ses nuages. Alors, sous la lumière rasante du couchant, entre ces colonnes millénaires, au bord de ce stylobate en ruines, c'est comme si un rideau se levait sur un monde idéal, un monde aboli et ressuscité. Je me penche avec ivresse sur la ville ensevelie qui gît à mes pieds, sur cette cuve tumultueuse et pleine d'histoire où se sont affrontées, en d'horribles mêlées, les grandes républiques des temps anciens... Là-bas, au flanc de la montagne opaline, les maisons blanches d'Alcamo luisent avec une douceur orientale. Les lointains sont blancs et mauves. Et puis, à mesure que le crépuscule s'enflamme, les sommets rosissent. Le monde, immense et glacé, qui se découvre des hauteurs du temple, est devenu splendide...

Cette gloire va s'éteindre dans quelques minutes. Je les compte anxieusement, avec le sentiment poignant et délicieux de leur fuite irrésistible.

Mais, sur le terre-plein, mon cocher s'impatiente, près de son char archaïque et de son petit cheval à la crinière rase comme ceux du Parthénon... C'est fini ! Il faut redescendre dans le vent qui s'exaspère, par les sentiers pierreux, à travers toute cette sévérité dorienne, vers les moissons nouvelles qui, sous la bise, se moirent de reflets, comme le pelage lustré de la terre...

*
* *

Après cette expédition harassante, une journée de repos est nécessaire.

Dans Palerme, où je reviens, je suis ressaisi par la fascination du baroque. Non loin des Quattro Canti, je découvre un endroit charmant, la Piazza Pretoria, — la place où est le municipe, et qui me paraît une véritable réussite, non

seulement comme couleur, mais même comme architecture.

Sur ses quatre côtés, elle est environnée d'édifices rococo : le municipe qui fait vis-à-vis à un palais de style fleuri, l'église San Giuseppe dei Teatini, en face de Santa Caterina, dont les hautes murailles, tout en briques rouges, sont d'une chaleur de tons extraordinaire. L'ensemble est couronné par les dômes des deux églises, — la coupole blonde de San Giuseppe, la coupole mauve de Santa Caterina. Les jolies couleurs! Comme tout cela est gai sous le soleil sicilien, au bruit frais des fontaines qui s'égouttent au milieu de la place ! Ces fontaines, avec leur bassin central, leurs auges et leurs cuvettes, leurs vasques superposées, forment une grande composition, toute en marbre blanc, qu'une série de marches exhaussent au-dessus du niveau de la rue. Un peuple de figures grotesques et mythologiques se contorsionne ou prend des poses au bord des bassins et des balustres. Ce ne sont que Naïades, Tritons souffleurs, monstres marins, conques et coquillages, statues de fleuves allongés parmi les herbes aquatiques et les aigrettes de paon des papyrus. Devant cette surcharge, ce grouillement de formes bestiales et divines, la décoration extérieure des deux églises paraît plutôt sobre pour du baroque. Mais une végétation à la Piranèse, qui a pris racine tout le long des corniches et qui s'échevèle jusque sur les frontons, prête un air follement romantique à ces vénérables bâtisses. Une espèce de temple de Vesta juché sur une ancienne tour de San Giuseppe et dont le toit, en chapeau chinois, repose sur des colonnes torses, aux bases fleuries de guirlandes, achève la physionomie un peu saugrenue de cette bizarre et charmante petite place.

La décoration intérieure des deux églises vise à rappeler celles des salons, des boudoirs et même des salles de spectacle, telles qu'on les concevait au XVIIe et au XVIIIe siècle. A San Giuseppe, la nef principale est d'un très bel et très heureux effet, avec ses colonnes corinthiennes, dont quelques-unes doivent être de provenance antique. Comme proportions, c'est élégant et grandiose à la fois. Mais comment rendre la fantaisie, la fioriture et le mouvement qui animent ces belles lignes architecturales? Sur les murailles sont peintes de fausses fenêtres qui semblent des loges de théâtre ou des avant-scènes, avec leurs rideaux gonflés par le vent, leurs glands d'or et leurs cordelières. De chaque côté de la grande porte, à la place des bénitiers, des

anges en relief semblent piquer une tête, du haut du ciel, les jambes en l'air, les ailes planantes, les bras tendus pour offrir une vasque d'eau bénite, qui fait songer à une boîte de fruits confits. Partout, à profusion, des marbres de toute beauté, travaillés comme des broderies blanches, des guipures appliquées sur le transparent rose, vert, jaune ou bleu des agates, des onyx, des zinzolins et des porphyres. Tout le long des voûtes, les stucs rivalisent avec les marbres, encadrant de rocailles, de gerbes de fleurs, de têtes et de culs d'anges, des fresques aériennes, des « gloires » de saints, d'une couleur enflammée et tendre...

Cette fantaisie se mêle à un réalisme joyeux, quelquefois un peu lourd et vulgaire. A Santa Caterina, il y a un bas-relief qui décore la base d'un pilastre et qui figure un vaisseau en pleine tempête. (Toujours ce goût pour la furie du mouvement!) La carène, qui se soulève et s'arrache des vagues bouillonnantes, est en marbre, comme les vagues elles-mêmes. Mais la mâture est en bois, avec des échelles de corde véritable, une petite lanterne et une ancre en fer.

Cet art-là est puéril, absurde, tout ce que l'on voudra. Mais l'ensemble est vigoureux, riche, épanoui, avec un air de grandeur et une couleur qui emportent tout.

***

Sélinonte, 5 avril.

Cette flânerie parmi les églises et les palais baroques de Palerme n'est qu'un intermède, une débauche clandestine, avant de me replonger dans l'austérité dorienne.

J'ai eu l'honneur de rencontrer, au musée national, le directeur des antiquités, l'aimable et savant M. Gabrici, qui m'a dit, d'un air pénétré :

— *Il faut* voir Sélinonte!

Rien qu'à l'accent de sa voix, au ton presque religieux, j'ai compris que c'est une chose qui se doit, une visite qui, sous aucun prétexte, ne se peut éviter, ni même différer. Mon éminent interlocuteur me confirme que Sélinonte est un lieu archéologique insigne et un des plus grands paysages de la Méditerranée. Comme le voyage est encore plus long que pour Ségeste, qu'il est impossible de faire, en un jour, le trajet aller et retour, il veut bien m'autoriser à passer la nuit au milieu

des ruines et il m'offre l'hospitalité dans le logis réservé à la direction des fouilles. Qu'il soit remercié pour cet acte de courtoisie! Rarement une hospitalité aussi splendide m'aura été donnée!

Je reviens sur mes pas. Je revois Castellamare, son golfe et ses sables. Je salue au passage le temple lointain de Ségeste. Une fois franchie la zone du littoral, un nouveau paysage commence, — celui de l'intérieur des terres. Il est tout africain. Il me rappelle les grandes régions montagneuses de la province de Constantine, que je viens de parcourir, le mois dernier, — régions monotones, où les villages sont rares, où des pitons dénudés et grisâtres dominent de vastes espaces cultivés, des champs de blé, des prairies, des pacages habités par des troupeaux de chèvres et de buffles. Rien n'arrête le regard que la magnificence des sainfoins étalés en lacs de pourpre dans le vert des herbages.

En moins de deux heures, j'ai traversé la corne occidentale de la Trinacrie. Je descends du train à Castelvetrano, pour gagner en voiture la plage déserte où gît Sélinonte.

Nous suivons une large vallée qui s'abaisse vers la mer. A mesure que nous nous rapprochons du littoral, l'aspect africain s'atténue, le paysage italique reparaît. Nous sommes dans une grande plaine toute en vignes, en oliviers, en cultures maraîchères. Les cyprès et les pins en parasol ombragent les petits murs en pierres sèches des domaines seigneuriaux. La Sicile, comme le Sud de l'Italie, est encore le pays des *latifundia*. Nous passons devant le portail d'une de ces grandes villas héréditaires, et je lis au frontispice : *Villa del principe Diego Pignatelli...* Ainsi, cette antique famille des Pignatelli existe toujours! Et je songe à cette redoutable duchesse de Terranova, qui épousa un de ces Pignatelli, Hector, duc de Monteleone, prince de Noja, et qui fut camerera-mayor de la pauvre Marie-Louise d'Orléans, reine d'Espagne : c'était, nous disent les contemporains, « une dame italienne, qui s'entend mieux en carabines et en poignards qu'en aiguilles et en dés à coudre... » Cette figure de César Borgia en jupons complète pour moi le caractère de ce pays sauvage, violent, romanesque et voluptueux. Les paysans que nous croisons, plantés sur leurs mulets, la couverture à franges sur l'épaule, le feutre rabattu sur leurs prunelles de braise et

leurs visages brûlés, prennent une vague tournure de bandits...

Mais la respiration de la mer libyque commence à se faire sentir. Là-bas, la ligne bleue des vagues tranche sur le bleu plus pâle du ciel. Nous tournons à droite, après avoir longé un énorme amoncellement de décombres, que, de loin, je prenais pour des usines avec leurs cheminées : ce sont les trois grands temples de Sélinonte. Le premier aspect, avouons-le, n'a rien d'esthétique... Devant nous, en contre-bas des temples, se creuse une large cuvette de sable rouge, l'ancien port, aujourd'hui comblé, où l'on ne voit plus qu'un petit lac formé par un torrent ensablé, et les grosses boules vertes des cistes qui, à distance, semblent des troupeaux en pâture, des mouflons avides qui auraient tondu l'herbe jusqu'à la racine et tout dévasté autour d'eux... De l'autre côté de la cuvette, en forme de promontoire, se dresse l'Acropole de Sélinonte, avec ses remparts, ses tours et ses sanctuaires écroulés. Tout cela gît à ras du sol. On ne distingue dans cet amas de blondeurs diffuses que les toits rouges de la maison du gardien et de l'Office des fouilles, où je vais passer la nuit. Là encore, le premier aspect n'a rien d'exaltant.

Qu'importe ! Je sais que je suis en route vers de l'inconnu. C'est l'émotion enivrante du voyage.... A l'extrême pointe de l'Acropole, je descends devant la maison des fouilles, et, tout de suite, sur la terrasse qui précède l'entrée, je suis ébloui par la splendeur du paysage. On ne m'avait pas trompé. Le spectacle est un des plus grands de la Méditerranée et du monde. En face, la mer libyque, déployée, à perte de vue, le long d'une plage de sable d'or. Une immensité vertigineuse. Vastes espaces miroitants des plaines liquides. Hauts sommets mythologiques hantés par le souvenir des dieux de l'Hellade, lointains nacrés et sonores qu'emplit le grondement du flot marin et où l'on ne sait plus si ce sont des vapeurs légères qui tremblent, ou les voiles flottants de Téthys. Derrière moi, la ville morte qui dort, avec ses temples dévastés, les stigmates de ses assauts et de ses carnages et les fantômes de ses millions de morts qui semblent ressusciter et crier confusément dans les souffles du large... Le sentiment de tout cela, je le devine, va m'émouvoir plus que la vue même des ruines. Je m'enthousiasme à l'idée de passer toute une nuit de solitude et de recueillement dans cette haute demeure, au bord de la mer. Lorsque je franchis le seuil

de la Maison hospitalière, le cœur me bat, comme pour un rendez-vous d'amour... Mais, jusqu'à la nuit close, je reviens obstinément m'accouder au mur de la terrasse. C'est un soir mauve à la Puvis de Chavannes. Je n'ai sous les yeux que la nappe mouvante, l'étendue de plus en plus indistincte des vagues et les profondeurs du ciel nocturne. Alors, dans ce silence et cette pénombre crépusculaires, des vers de Théocrite me reviennent en mémoire : « Que m'importe d'avoir la terre de Pélops, que m'importent les trésors de Crésus, ou de courir plus vite que les vents. Sous cette roche, je te tiendrai entre mes bras, et, devant nos troupeaux mêlés, je chanterai en regardant la mer de Sicile... »

Le lendemain, je m'éveille devant l'entassement des ruines dorées par le soleil levant. Ici, elles ne sont pas à demi enterrées, comme il arrive d'ordinaire dans les champs de fouilles. Les blocs, les chapiteaux, les tambours des colonnes jonchent le sol en un tas prodigieux, comme un colossal jeu de construction renversé par une main géante. Quatre temples détruits s'étagent ainsi en amphithéâtre sur la pente de l'Acropole. De la fenêtre de ma chambre, cette superposition invraisemblable de décombres m'apparaît comme un gigantesque reposoir tout en or, avec des bouquets de fleurs violettes et jaunes, des gerbes de feuillages printaniers, qui montent, par étages, jusqu'au bord du ciel.

Visiter cette ruine cyclopéenne, fouler sous mes semelles de voyageur ces habitacles effondrés des dieux morts, m'apparaît comme une profanation. En quoi, d'ailleurs, cet amoncellement de vieilles pierres pourrait-il m'émouvoir? Je me résigne pourtant à la tournée réglementaire du touriste. Je remonte la grande avenue de l'Acropole, je franchis la porte de la citadelle, je parcours les chemins de ronde, puis l' « area » des temples, — ceux de l'Acropole, comme ceux qui s'élevaient sur la colline opposée, de l'autre côté de l'ancien port, aujourd'hui comblé... Plus j'avance, plus je me sens perdu au milieu de ces démolitions. C'est ce que j'appelle « le squelette archéologique, » gratté jusqu'à l'os. Il ne reste presque plus rien de ce qui fut l'état primitif des lieux. Ce que je vois me donne, plus encore qu'à Ségeste, l'impression de la massiveté et de la démesure égyptiennes, — particulièrement les trois temples de la

colline occidentale, dont les abaques et les fûts de colonne sont de dimensions gigantesques. On voudrait les voir debout, pour se rendre compte du profil des édifices. Produisaient-ils, comme à Ségeste, un effet de puissance ramassée et concentrée, ou bien, comme à Karnak et à Louqsor, une impression de force écrasante et diffuse? On hésite devant ces chapiteaux doriques, qui ressemblent de si près à certains chapiteaux égyptiens du moyen-Empire. En tout cas, les seuls débris de ces édifices, même couchés par terre, évoquent l'image d'une architecture hors de toute proportion avec les nôtres, hors de la mesure humaine, si l'on peut dire, et près de laquelle nos plus colossales cathédrales paraissent frivoles.

Cela doit déconcerter profondément les ordinaires visiteurs, qui ne savent à quoi se prendre parmi ces écroulements de masses géométriques. Cela est très loin des ruines romaines de Pompéï, ou de nos ruines africaines, qui, outre un intérêt esthétique, en offrent un autre, anecdotique ou documentaire. Elles amusent l'imagination, et, comme on dit, elles apprennent quelque chose. Ici, rien de pareil. On se sent tristement étranger à toutes ces formes sans âme, à ces débris qui tiennent tant de place et qui rappellent confusément des époques nébuleuses, dont nous ne savons presque plus rien.

Je songe à tout cela, du haut de la cella du grand temple consacré à Apollon, en considérant, sur l'autre côté de la cuvette sablonneuse où fut l'ancien port, les substructions des remparts, qui, eux aussi, comme les temples, ont un caractère cyclopéen. Toutes ces constructions, à l'épreuve de nos projectiles les plus foudroyants d'aujourd'hui, ces appareils de défense formidables semblent attester une humanité encore barbare, un monde de violence et de proie, sans cesse dressé pour écraser l'ennemi, ou pour repousser son assaut... Et pourtant non! Je me rappelle les étonnantes métopes, contemplées au musée de Palerme, ces métopes, qui ont été recueillies tout près d'ici, dans les ruines du temple de Junon. Je revois la déesse, entr'ouvrant son péplos, d'un geste pudique, devant Zeus extasié, — ou bien le bel Actéon, au sourire de faune, secouant un chien qui a bondi sur son épaule... Entre l'humanité, qui a sculpté ces effigies divines et la nôtre, si tout langage, tout moyen de nous comprendre est aboli, il y a au moins cela de commun : le même culte voluptueux de la forme humaine...

***

Encore une fois, je suis obligé de revenir sur mes pas et de m'arrêter à Palerme. Après m'être réjoui à regarder les façades de ses palais baroques, l'envie me vient de voir le dedans.

Beaucoup sont prodigieux de richesses d'art entassées. Nous n'avons plus idée chez nous d'une telle opulence, ni d'une telle magnificence. Nos hôtels parisiens les plus gorgés de belles choses semblent pauvres et mesquins à côté de ceux-ci. La Révolution a décapité la beauté française, elle a dilapidé les trésors de nos maisons patriciennes. Ici, on a thésaurisé, capitalisé d'un siècle à l'autre. Les vieux palais familiaux sont ainsi devenus de véritables musées.

Mme la duchesse de Camastra, qui est une figure au moins aussi parisienne que romaine ou palermitaine, veut bien me faciliter l'accès de quelques-unes de ces antiques maisons. Après avoir visité le palais quasi royal où elle habite, l'hôtel héréditaire des princes de Trabia, avec sa terrasse longue comme une promenade publique, sa vue splendide sur le golfe, l'enfilade somptueuse de ses salons comblés de souvenirs, je parcours un certain nombre de ces fastueux logis, où, à chaque pas, mes émerveillements redoublent. Comme dans les souterrains où les antiques dynasties gardaient leurs trésors, cela s'amoncelle pour ainsi dire en stratifications, par périodes successives et superposées. A mesure que les vitrines se succèdent, en passant d'une salle à l'autre, je me rends compte de l'apport de chaque génération et de chaque époque. Je vois sourire dans son cadre l'ancêtre en perruque qui a collectionné les vases étrusques, les antiquités de Pompéï et d'Herculanum, celui qui n'admettait que les porcelaines ou les bronzes de Chine, celui qui recherchait les ivoires byzantins, les cabinets de la Renaissance et du XVIIe siècle, et l'amateur de miroirs ou de verres de Venise, et cet autre qui se passionna pour les dentelles de Burano, les Malines ou les points d'Angleterre, les biscuits de Saxe et de Sèvres, les majoliques italiennes...

Parmi tous ces salons tapissés d'objets précieux, la salle de bal du Palais Gangi est ce que j'ai vu de plus éblouissant. A part sa Galerie des glaces, Versailles même n'a rien de plus magnifique à nous offrir. Pour bien se rendre compte de la somptuosité extraordinaire de cette pièce, il faut avoir traversé

une demi-douzaine d'autres salons, tous plus surprenants les uns que les autres par la valeur et l'abondance de leurs collections.

Celui-ci, d'un rococo ravissant et quelque peu fou, paraît bien être un des chefs-d'œuvre du genre. C'est une vaste galerie, aux boiseries et aux portes entièrement dorées et peintes de fleurs éclatantes et fraîches comme les jupes et les corsages Pompadour. Un plafond en berceau, encadré de rocailles et couvert de fresques mythologiques, continue les scènes et les figures représentées sur un parquet de faïence aux colorations chaudes comme celles d'un tapis : allégories picturales qui racontent les travaux et l'apothéose d'Hercule. Partout des consoles de marbre ou de bois doré, supportant des merveilles de céramique, d'orfèvrerie et même d'horlogerie, des tabourets de cour tendus de tapisseries anciennes, des divans quadrangulaires qui occupent tout le milieu de la salle et qui sont larges et vastes comme des plates-formes ou des terrasses d'édifices, des tapisseries et des portières lourdes de figures, d'applications métalliques, de perles ou de corail.

Aux plafonds, comme une forêt de stalactites, pendent d'admirables lustres de Murano, qui effacent, à mes yeux, ce que j'ai rencontré de plus beau en ce genre, et notamment le magnifique lustre, présent de la reine Marie-Anne d'Autriche, qui décore, à la basilique de l'Escorial, le *Coro* des moines. Le grand lustre central, foisonnant et touffu, s'arrondit à la façon d'un arbre féerique aux branches nouées de bandelettes multicolores, surchargées de fleurs, de feuilles, de bouquets et de couronnes, où des tiges de cristal, minces comme des fils de la Vierge, soutiennent des roses, des tulipes et des œillets rouges. Les autres tout blancs, poudrés à frimas, semblent du givre filé et tissé, et ce fragile tissu de verre se recourbe et se creuse en coupes, en corbeilles neigeuses, toutes débordantes de fleurs et de feuillages.

Au bout de la galerie, comme deux boudoirs d'amour, s'ouvrent deux cabinets décorés non moins richement que la grande salle elle-même. Ils sont munis de toilettes, pour les belles dames, qui éprouvent le besoin de se rajuster, de remettre du rouge ou des mouches. Ils sont garnis de bergères profondes pour les conversations intimes, les tête-à-tête galants; et, en cas de pâmoison, des armoires secrètes s'entrebâillent, contenant des pharmacies à l'usage des Cydalises évanouies, ou

peut-être des cordiaux pour les Céladons à bout de souffle. Comme ceux de la galerie, les murs dorés sont parsemés de fleurs aux couleurs vives, mais aussi, selon le goût du XVIIIe siècle, on y a peint des Chinois et des Turcs en turbans et en chapeaux à sonnettes. Les sculptures des boiseries, qui serpentent sur les panneaux dorés et peints, se contournent en forme de consoles minuscules, où l'on a niché une foule d'objets absurdes et curieux, des bronzes, des biscuits, des porcelaines, qui représentent des escargots, des tortues, des coqs, des grenouilles, ou bien des bonbonnières, des petites boîtes compliquées, dont on ne sait plus l'usage.

La princesse de Gangi, qui veut bien me faire les honneurs de cette salle de bal fantastique et qui, dans un cadre à la d'Annunzio, m'est apparue tout à l'heure, comme la fervente animatrice de ces splendeurs défuntes, — la Princesse se brise les ongles à vouloir ouvrir une de ces petites boîtes à surprise. Elle me dit, en embrassant du geste l'ampleur des salles :

— Nous ne savons plus !... Nous sommes perdus au milieu de tout cela. On dirait que nous appartenons à une autre race d'hommes !

Et voilà que, moi aussi, devant cet art maniéré et fragile, devant tous les raffinements assemblés d'une époque délicieuse, j'éprouve la même impression d'égarement que la veille, à Sélinonte, devant les blocs cyclopéens des forteresses et des temples écroulés. Ces hommes du XVIIIe siècle, pourtant si proches de nous, ces grands seigneurs et ces bourgeois dilettantes qui ont bâti et décoré des palais avec une entente si subtile du plaisir et de la beauté, m'apparaissent comme des artistes, de merveilleux artistes, auprès de leurs descendants dégénérés du vulgaire et plat XIXe siècle.

***

Agrigente, 7 avril.

« Une ville sainte, au bord d'un fleuve ! »

Ce vers lyrique me revenait en mémoire, tandis que, par une route poudreuse, aux lacets interminables, je montais vers la moderne Girgenti. La ville sainte, c'est Agrigente. Le fleuve, c'est « l'Acragas où meuglent les génisses. » Ainsi les chante Pindare le Thébain, le grand consécrateur de toutes les terres d'Hellade, « l'échanson des Muses, » comme il s'appelle lui-

même, qui verse au vainqueur de l'Isthme, de Némée, de Delphes et d'Olympie « la coupe parfumée des hymnes mélodieux, » l'Aurige apollinien qui « du haut du char triomphal, lance les flèches brûlantes des strophes... » Toutes ces gracieuses images ressuscitaient dans mon souvenir, tandis que je montais. C'est à travers la broderie éclatante et subtile des hymnes pindariques que je voyais Agrigente. Le grand Thébain l'a célébrée maintes fois, il lui a tressé quelques-unes de ses couronnes les plus fleuries. Il l'a visitée, habitée sans doute. Il a été l'hôte de ces fastueux éleveurs et propriétaires siciliens, les Théron, les Midas, les Xénocrate, tyrans ou fils de tyrans, tous riches et cruels, passionnés pour les chevaux, les chars, les banquets, les bouffons, les danses et les lyres.

Le début d'une Pythique est dédié à la « sainte Agrigente : » « Toi qui aimes l'abondance et la joie, qui règnes sur la plus belle cité des hommes, toi qui habites sur une hauteur couronnée de somptueux palais, au bord de l'Acragas fécond en troupeaux, ô Reine, je te salue ! »

Telle elle apparaît encore aux yeux du voyageur. L'actuelle Girgenti n'aurait pas d'autre dot que ces vers de Pindare et sa farouche beauté de petite cité italienne plantée sur une roche abrupte, qu'elle mériterait encore un pieux pèlerinage. Du haut de ce piédestal, elle domine une vaste plaine en pente douce qui s'abaisse vers la mer libyque. J'ignore si ses palais sont « bien bâtis, » comme au temps du lyrique thébain. Mais, vue d'en bas, elle produit une impression extraordinaire avec son âpre profil, la couleur rousse de ses murailles, où éclatent, çà et là, des blancheurs orientales, et la masse trapue et quadrangulaire de son « duomo, » — et l'épine rocheuse qui la continue, la « Rupe atenea, » où se dressait autrefois le temple de la déesse athénienne.

C'était, nous dit-on, l'acropole de la cité antique. Celle-ci s'étendait, en contre-bas, dans la plaine mamelonnée et accidentée, entre ses deux fleuves, l'Hypsas et l'Acragas. Aujourd'hui, l'emplacement de la ville morte n'est plus qu'un grand verger, comme celui qui environne Sélinonte, un jardin plein de villas, de métairies, de nécropoles et de sanctuaires. Partout, des pins en parasol, des cyprès, des oliviers, des orangers, des amandiers. Les amandiers foisonnent. Au début du printemps, ces arbres en fleurs, sous leurs gazes roses, épandus

à travers toute la plaine, doivent être un enchantement. Maintenant, la fête est finie. Je suis venu trop tard.

Pas assez tard, néanmoins, pour échapper aux hordes touristiques. Pourquoi faut-il que ce beau pays soit profané en sa plus belle saison par des barbares affreux? De décembre à mai, les deux mondes déversent ici des flots d'humains ahuris, qui n'ont rien à y faire, qui n'y sentent et qui n'y comprennent rien et qui, d'ailleurs, crient bien haut leur déconvenue. Blindés d'appareils photographiques, au trot des petits chevaux siciliens, comme emportés par une furie de locomotion, ils défilent par bandes, empilés dans de vieux landaus aux banquettes défoncées. Je m'arrête à mi-côte, dans une ancienne villa qui renferme quelques débris antiques, et, sous l'invocation de Saint-Nicolas-des-Grecs, une petite chapelle gothique. Sur une terrasse, d'où l'on aperçoit l'aérienne et superbe Girgenti, j'attends patiemment qu'ils soient tous passés...

Enfin, le dernier landau a disparu derrière les cyprès des jardins, dans la direction de Porto-Empedocle. La poussière de la route est tombée. Il est tout près de six heures du soir. Le soleil est déjà très bas sur l'horizon. C'est une veille de sirocco. L'atmosphère est limpide, chaude et sèche... En face, vers le Sud, sur une éminence de hauteur moyenne, je distingue la silhouette prévue du temple de la Concorde. Le couchant dore la montagne et la ruine. A mesure que je m'approche, elle m'apparait comme dans une gloire. Le temple couleur d'argile devient vermeil sur le ciel bleu. Les proportions en sont harmonieuses et, si je puis dire, humaines. Cela me repose des architectures colossales de Sélinonte. Le dorique que voici est plus près de nous, plus adapté aux exigences ou aux habitudes de notre œil. Le cadre, moins sauvage qu'à Ségeste, est peut-être plus beau. C'est un belvédère d'où l'on domine toute la plaine et toute la mer. Et, en promenant mes regards sur ces espaces illustres, je vérifie une fois de plus que le paysage entre pour moitié dans la beauté d'un bel édifice.

La roche, dont je longe le bord, est escarpée. Je foule des restes de murailles, qui semblent bien des ouvrages de défense. C'était peut-être ici la véritable acropole d'Agrigente. Comme à Athènes, la plate-forme étroite de la citadelle devait être encombrée de sanctuaires.

Je me retourne vers le petit temple d'argile et d'or. La

silhouette glorieuse s'impose à mon regard, opère son incantation. Plus je la contemple, plus je m'assure que c'est elle qui a servi de modèle à Ingres pour son « apothéose d'Homère. » Un fronton aux lignes très pures, quelques colonnes rayant, comme les cordes d'une lyre, un ciel d'un bleu intense, un bleu que je ne croyais pas réel ni possible, et, tout autour, une terre habitée par des figures divines et légendaires, — et voilà un lieu sacré autour duquel tout s'idéalise et prend une apparence sublime. Les proportions parfaites de l'édifice paraissent imposer leur rythme à la nature environnante. La mer, la terre, le ciel, les maisons blanches des jardins, les bêtes et les hommes, tout prend une beauté qui chante à l'unisson de cette lyre d'argile et d'or dressée sur le ciel bleu, au front de la colline.

Ce sentiment s'exalte à mesure qu'on s'élève vers le point culminant de cette hauteur. Un peu plus loin, sur le même éperon rocheux, s'érigent les restes du temple de Junon Lacinienne. Le sanctuaire est de mêmes dimensions que l'autre, et, si le profil en est moins intact, l'emplacement en est peut-être encore plus heureux. En cette minute, le couchant épanoui dore de reflets plus opulents les colonnes et les architectures rompues. Entre deux fûts tronqués, je m'assieds un instant sous le péristyle de l'opisthodome. Entre ces deux blocs de calcaire, comme entre les chambranles d'une porte géante, j'embrasse d'un coup d'œil la vaste plaine gonflée de ruines et de poussières humaines, et, à l'extrémité de l'horizon, dans un éblouissement de lumière, la mer libyque... Au bord du rivage frangé d'écume, une crête pierreuse resplendit, toute blanche et mauve dans la féerie crépusculaire. Les flancs du promontoire se creusent en forme de conque : c'est l'ancien port d'Agrigente. Alors, devant toute cette immensité de l'espace, cette beauté du ciel et de la mer, je retrouve, pour dire ma reconnaissance à cette terre divine, les vers du vieux poète olympique, qui l'a si magnifiquement chantée : « A travers la mer blanchissante, ô Sicile, je t'adresse cette ode, comme une pièce de pourpre envoyée de Tyr... »

Le soir tombe. Il faut se hâter. A travers les amoncellements de décombres, je gagne la plate-forme du pronaos où s'aperçoivent les débris d'un autel gigantesque, un autel presque aussi grand que celui d'Hiéron, à Syracuse, et où l'on pouvait brûler à la fois près de cinq cents victimes ! Aujourd'hui, ce n'est plus

qu'une longue terrasse qui surplombe un rocher perpendiculaire et qui domine la vallée pierreuse de l'Acragas. En bas, sous des restes de murailles, entre des berges profondément ravinées, comme les gorges d'un torrent, le fleuve chanté par Pindare s'étale en longs méandres. A cette heure crépusculaire, le paysage est d'une suavité paradisiaque : un ciel d'argent sous la lune qui monte, de grands pans de montagnes, d'un gris tendre, où luit seulement, çà et là, le vert des jeunes blés, et, dans les lointains violets de la vallée, posées comme des temples sur des hauteurs, des « fabriques » à l'italienne, des villas, des métairies, qui semblent avoir été dessinées par Poussin. Au bord du fleuve, le long d'un sentier tout blanc, des attelages rustiques rentrent des champs, des mules accouplées, filles de celles qui jadis gagnaient la couronne aux bords de l'Alphée ou sous les lauriers de Castalie...

Une dernière fois, je me penche sur le val d'Acragas. Le cœur me bat. J'ai peine à ne pas crier mon enthousiasme. Je sens que ces minutes que je viens de vivre là, au bord d'un torrent desséché, parmi des éboulis de pierrailles, sont les plus intenses, les plus pleines de toute ma vie... Mais la lumière vespérale s'évanouit de plus en plus en des pâleurs de limbes. Je me retourne vers la façade du temple et vers l'autel colossal, où l'on pouvait brûler d'innombrables holocaustes. Je vois la scène : par un soir torride d'été, la beauté tragique et brutale de ce bûcher perpétuel, nourri de braises et de chairs grésillantes : « Au coucher du soleil, — chante une ode triomphale, — la flamme s'élève, et, nourrie de la graisse des génisses, ne cesse, pendant toute la nuit, de vomir vers le ciel des torrents de fumée noire... » Ce grand flamboiement nocturne au-dessus du val d'Acragas, au son des cithares, parmi les chants des chœurs, les danses, les processions, le sang fraîchement répandu, l'odeur des viandes, — la volupté, l'horreur sacrée de tout cela!

Je redescends vers la plaine dans une lumière phœbéenne, une atmosphère douce et transparente comme le croissant lunaire. Autour du temple en ruines, des oliviers centenaires se pressent, en des attitudes contractées et presque douloureuses, comme de vieilles servantes aux bras noueux et desséchés, de vieilles nourrices aux mamelles taries, qui se courbent sur le cadavre d'une jeune princesse bien-aimée.

Après cela, il n'y a plus grand'chose à voir dans la riche plaine d'Agrigente. Je passe devant le temple d'Hercule, vague amas de décombres, devant le temple de Castor et de Pollux, dont il ne reste plus que trois colonnes soutenant un morceau d'architrave, silhouette gracieuse perdue dans un verger, entre des murailles de pierres sèches et des branches d'arbres fruitiers.

Le grand temple de Zeus, le plus colossal de tous, me retient plus longtemps. Bâti, nous disent les historiens, en partie par des captifs carthaginois, il fut ensuite sauvagement dévasté et brûlé par les hordes puniques. A toutes les époques de son histoire, la Sicile a connu la terreur africaine. Dès le ve siècle avant notre ère, les Agrigentins adressaient au dieu adoré dans ce grand temple la prière que voici : « S'il est possible, ô Zeus, fils de Chronos, écarte bien loin de la Sicile les armes des Carthaginois et les terribles luttes où se jouent pour elle sa vie et sa mort! » — Quand les émirs de Kairouan ou de Tunis débarquèrent en ces lieux avec leurs troupes barbares, le dieu, si souvent outragé par les bandes africaines, dut reconnaître l'ennemi héréditaire...

Ici, comme à Palerme, dans des édifices beaucoup plus modernes, la contamination de l'Afrique est évidente. Je m'en rends compte, en contemplant ces atlantes gigantesques qui soutenaient la toiture du temple. Les Carthaginois avaient imposé à ces Grecs de Sicile le goût africain, la démesure orientale, comme les Sarrasins leur imposèrent plus tard leurs coupoles aplaties et leurs arabesques. Déformé par l'enflure punique, le Jupiter à qui fut élevé ce temple, devait ressembler à un Baal et être tout près de se confondre avec le taureau d'airain, où Phalaris, tyran d'Agrigente, faisait brûler ses victimes.

* * *

Il faut payer les enchantements du val d'Acragas par une longue et torturante journée de chemin de fer. Douze heures environ sont nécessaires pour aller de Girgenti à Syracuse.

Sauf la vision presque africaine de Caltanissetta, avec ses maisons brûlées de soleil, qui montent en amphithéâtre, au bord de ruelles en pente, ravinées comme le lit d'un torrent, rien ne rompt la monotonie du paysage montagneux. Dans la somnolence d'un interminable après-midi, un souvenir char-

mant me revient, — celui de ma dernière soirée à Palerme.

C'était chez la duchesse d'A. qui possède un de ces palais baroques dont le mauvais goût me ravit. J'y retrouvai les habituelles magnificences admirées ailleurs : un patio peuplé de statues, un grand escalier d'honneur, une galerie supérieure aux belles arcatures en plein cintre reposant sur de sveltes colonnes toscanes, une salle des Gardes, des salons encombrés d'objets rares et de vieux tableaux. Je m'arrête un instant devant deux portraits romantiques : la dame en robe de soie bleue, en manches à gigots, les cheveux frisés, avec une rangée d'accroche-cœurs sur le front, une parure de corail à son corsage. A côté, son amoureux, échevelé, le regard fatal, le cou engoncé dans une haute cravate à la Chateaubriand, un ruban rouge à la boutonnière, — contemporains probables de Joachim Murat et de l'occupation napoléonienne. Quelqu'un me conte l'histoire tragique de ce couple sentimental. Mais la duchesse, impatiente, m'entraîne vers la salle de musique. Elle me dit : — J'aime chanter : c'est ma passion ! Permettez-moi ce plaisir. Mes amis veulent bien venir m'entendre : faites-moi la grâce de vous joindre à eux !

La salle de musique, où nous entrons, ne le cède en rien aux salons que nous venons de traverser. Comme au Palais Gangi, le parquet est recouvert de faïence dont les colorations adoucies se marient merveilleusement à celles des panneaux et des plafonds, où se déploient, comme toujours, de grandes compositions mythologiques. C'est un décor du XVIIIe siècle finissant. Sur les consoles toutes blanches, des vases en forme d'urnes, des pendules en temple de Vesta, des girandoles de bougies. Au centre du plafond, un lustre de Venise, épanoui et gonflé, qui semble tout en mousseline, comme une jupe à paniers et à falbalas.

Sans se faire prier, la duchesse est montée sur l'estrade, où, déjà, l'accompagnateur, l'air pénétré, se courbe, étale ses deux bras sur le clavier du piano à queue. Nous sommes là un petit groupe, — des parents, des amis de la maîtresse du logis, quelques amateurs de vieille musique. J'ai près de moi un jeune officier au visage glabre qui a l'air d'un garde du corps de la reine Marie-Caroline, et, de l'autre côté, une Pallas brune, au timbre masculin, toute bruissante de colliers et de camées...

La cantatrice, modestement penchée, prélude. Elle lance sa

première note, — et c'est comme un coup de soleil soudain dans la pénombre de la salle à demi éclairée. Les panneaux mythologiques s'animent. Tout vibre et reluit : les cristaux des girandoles, les pendeloques du lustre de Murano. La voix est splendide. Elle chante le grand air du *Barbier de Séville*. Elle se grise de son chant, tout son corps en frémit de plaisir, elle y met une telle passion, une telle puissance d'entraînement que le public redemande le morceau, et après celui-là, un autre, puis encore un autre... Tout le répertoire de Rossini va y passer. Elle finit par la célèbre *Romance du saule*, triomphe de la Malibran... Et tandis qu'elle chante, de ce gosier enchanté et infatigable, elle se tient au bord de l'estrade, la tête inclinée, serrant ses seins entre ses bras nus, l'air pâmé et défaillant, — et, de sa bouche, de son corps tout entier, comme d'une fontaine, ruissellent des flots d'harmonie... La duchesse chante, pour ses amis, pour rien, pour le plaisir. Elle est heureuse éperdument...

Personne ne m'a fait mieux sentir, n'a mieux ressuscité pour moi l'Italie romantique qu'a aimée Stendhal. C'est la musique telle qu'il la comprenait, et qui est surtout une volupté, — une volupté savourée dans un décor comme celui que j'ai sous les yeux : un salon patricien de Naples ou de Florence, des peintures et des nudités mythologiques, des lustres brûlants de bougies, des sorbets, un air de fête et de mystère, de belles femmes passionnées, gisantes sur des sofas, qui se grisent de musique et de propos d'amour...

* * *

Syracuse, 9 avril.

Je suis bien obligé de l'avouer : les ruines antiques de Taormine et de Syracuse sont pour moi une déception. Je mets le cadre à part : il est tout à fait extraordinaire. Mais comment comparer le petit théâtre de Taormine à celui de Dougga, ou même le grand théâtre grec de Syracuse? Ou encore l'amphithéâtre romain de Syracuse à celui d'El-Djem? Ou la citadelle de l'Euryélus à l'enceinte romaine, si bien conservée, de Tébessa, avec ses tours, ses portes monumentales, ses chemins de ronde? Ceux qui ont vu nos ruines africaines, s'ils veulent s'épargner une déconvenue, feront bien de donner, ici, le meilleur de leur temps aux musées et aux paysages, lesquels sont, en vérité, incomparables.

Le musée archéologique de Syracuse, outre sa Vénus Anadyomène, possède une collection de poteries et de terres cuites comme il s'en rencontre difficilement ailleurs. Il y a là, en très grand nombre, des poupées d'argile, dont les coiffures seules mériteraient une étude et une description détaillées. Coiffées en éventail, ou en diadème, les cheveux ceints de bandelettes, le chignon surmonté d'une couronne de fleurs ou de feuillages, ces petites bonnes femmes, vieilles de deux mille et quelques cents ans, ont une tournure et une physionomie étonnamment modernes. La grâce légère de ces statuettes se retrouve dans presque toutes les poteries qui remplissent d'innombrables vitrines, — les patères surtout, patères de terre cuite à deux anses, dont la pâte rose semble mince et fragile comme une croûte de gâteau, un feuilleté qu'on a peur de briser entre ses doigts.

Et puis la moderne Syracuse offre toute une variété d'édifices, qui méritent la plus complaisante attention : une place entourée de palais rococo, une cathédrale d'un excellent style, où l'on reconnaît, encastrées dans les murs des bas côtés, les colonnes doriques d'un ancien temple d'Athèna.

Mais rien ne vaut le paysage syracusain, — soit qu'on le contemple des hauteurs de l'Euryélus, parmi les parfums d'orangers qui montent de la vallée de l'Anapos, devant les murailles de Denys, la vaste plaine tourmentée où fut la ville antique, la courbe immense des rivages, et dans le lointain, les pentes neigeuses de l'Etna, — soit qu'on s'en tienne au paysage marin, celui qui se découvre de la terrasse quadrangulaire aménagée au-dessus de la fontaine Aréthuse.

Là, sur un banc solitaire, à l'heure du crépuscule, on peut oublier maints spectacles affligeants, croisés en chemin : les hôtels de touristes, une statue d'Archimède qui brandit un miroir ardent au bout d'une énorme vis, les canards blancs qui barbotent dans l'onde saumâtre de l'actuelle Aréthuse... Là, on n'a plus sous les yeux que la mer et le ciel, à peine séparés l'un de l'autre par une mince bande de terre, — la mer de Sicile, avec ses souvenirs, ses légendes, transfigurée encore par les feux du couchant, qui l'embrasent en un prodigieux incendie. Une dernière fois, les strophes du vieux chanteur olympique émergent de ma mémoire. Elles semblent jaillir de la rosée saline, dans le sillage de ce navire, qui, en ce moment, franchit la passe :

« O Syracuse, reine des cités, séjour cher à l'indomptable Mars, toi dont le sol sacré nourrit des hommes et des chevaux qui se réjouissent au cliquetis du fer, je viens de l'illustre Thèbes t'apporter, avec cet hymne, une heureuse nouvelle. Car, Hiéron, vainqueur sur son quadrige sonore, a couronné Ortygie des palmes éclatantes du triomphe, Ortygie, où s'élève le temple de Diane, reine des fleuves... »

Je suis dans Ortygie, à l'extrême pointe de la péninsule syracusaine, en face de la mer retentissante. Je vois Diane et ses nymphes sous les bosquets de térébinthes, et le bel Actéon, avec ses chiens qui lui sautent sur les épaules... Vers le ciel rouge monte la clameur des bêtes égorgées. La mer violette est moirée d'or, à l'infini. Pressé dans la bordure vermeille de ses rivages, ce port antique de Syracuse est une coupe lumineuse, plus féconde en prestige que tous les miroirs inventés par le génie de son Archimède.

LOUIS BERTRAND.

LES
PROFONDEURS DE LA MER

TROISIÈME PARTIE (1)

David et moi, nous étions seuls dans cette pièce que nous appelions le parloir. Il fumait sa courte pipe sans parler; la fenêtre ouverte sur l'espace nous permettait d'assister à la naissance du vent; chaque chose devenait une matrice obscure où il se formait en grand mystère et d'où il s'élançait, avec un long sifflement. Dans tout arbre, il était tapi, à chaque carrefour, embusqué. Parfois, il prenait son élan, sautait sur le monde, riant et bousculant tout, puis il s'enfuyait, ne laissant rien derrière lui, hors un sillage de poussière. Il allait jusqu'à la mer et la fouaillait de ses fouets souples, elle hurlait et se tordait et lui crachait au visage pour se venger. Mais elle ne l'atteignait jamais : colosse léger, il repartait à travers l'espace et soufflait sur les étoiles pour les éteindre; elles vacillaient, puis reprenant soudain leur force, dardaient sur nous leur flèche de diamant. Un courant froid se répandait et nous enlaçait soudain comme un premier lasso jeté par l'hiver.

Les deux lampes à pétrole brûlaient mal; à leur lumière confuse, j'apercevais les draperies tombantes, les tapis turcs, et dans un coin, formidable, repoussée hors de son cadre de chêne par l'angoisse de l'avenir, se jetant à plein corps vers lui, une Sibylle de Michel-Ange.

— C'est la première soirée d'automne, David, fis-je sourdement. Ne vous donne-t-elle pas une intolérable angoisse? On

Copyright by Edmond Jaloux, 1922.
(1) Voyez la *Revue* des 15 mai et 1er juin.

dirait, chaque fois, que l'on va perdre tout ce qui fait le prix de la vie...

Et j'ajoutai, malgré moi :

— Gwendolyn me dit que vous allez partir. Est-ce vrai, David?

— C'est exact.

Il y eut un bref silence pendant lequel David bourra lentement sa pipe. Le vent s'était tu, brusquement, mais la mer, outragée, remuée, accourait en vociférant, pleine de menaces, de revendications obscures et de lamentations injustes et furieuses.

— Pourquoi partez-vous?

— Gwendolyn veut rentrer en Angleterre.

— Allons donc! C'est un caprice. Je pense que vous allez y mettre bon ordre.

J'essayais de rire : mais David Grove leva son regard sur moi, un regard d'acier, si pur, si froid, si profond, dans sa figure sans âge que j'en fus mal à l'aise.

— Oh! vous faites une différence, vous, Claude, entre un caprice et un désir que vous estimez raisonnable? Moi pas. Tout ce que nous souhaitons est également absurde, également menteur.

— Que vous importe alors de partir ou de rester?

— Je ferai ce que voudra Gwendolyn.

Je me remis à rire péniblement; j'avais la gorge serrée; j'étais pareil à l'emprunteur honteux qui n'ose formuler sa demande et qui s'efforce de la présenter dans une plaisanterie.

— Eh bien! persuadez-la donc de demeurer ici. Je suis terriblement égoïste en vous demandant cela, mon cher ami, je le sais, mais je vous avouerai toute ma honte : je suis terrorisé à l'idée de rester tout l'hiver à Abbazia, seul avec Huguette et avec Jack.

— Gwendolyn ne m'écoutera pas. Si vous vous adressez à moi, c'est que vous en avez déjà parlé avec elle. Pourquoi réussirais-je là où vous avez échoué?

Cela était si juste, si net que je ne trouvai rien à répondre.

David Grove ajouta :

— Je vous le répète : je ne veux pas contraindre Gwendolyn. C'est une enfant, rien qu'une enfant. Je veux qu'elle soit aussi heureuse qu'elle peut l'être dans les tristes conditions où elle s'est mariée. .

— Pourquoi dites-vous cela, David?

— Oh! vous parlez tout le temps avec elle. Je pense qu'elle vous fait toutes ses confidences : vous en savez certainement sur elle beaucoup plus long que moi-même. A quoi bon m'interroger ainsi?

Je lui répondis je ne sais quoi d'incohérent et de bredouillé.

— Je ne vous demande rien, Claude, je ne vous tends pas de pièges. J'ai passé quinze ans en Asie à étudier les philosophies et les religions asiatiques, j'ai essayé de mettre ma vie en rapport avec ma doctrine, et puis, soudain, un jour, sans motif, je me suis marié...

A ce moment, un coup de vent éclata près de nous, si sonore, si brutal, qu'il retentit avec le fracas du tonnerre; une branche d'arbre cassa quelque part, qui tomba avec un bruit sourd, entraînant dans sa chute un vase ou un petit mur, dont nous entendîmes longuement sonner et dégringoler la pierraille.

David se leva et ferma la porte du parloir. Puis il revint s'asseoir en face de moi, appuya sur ses deux poings sa figure bronzée, immobile, et reprit en me regardant dans les yeux :

— J'ai eu peur, un jour, terriblement peur de la solitude. J'habitais alors dans le Kent, chez un de mes cousins. C'est ainsi que j'ai rencontré Gwendolyn. Et je me suis dit : « Je ne serai plus seul sur la terre... » Ce n'était pas vrai : je suis aussi seul qu'avant. Chacun de nous doit vivre et mourir seul. Et Gwendolyn est seule aussi. Cela, vous le savez, Claude!

Ces derniers mots impliquaient un tel reproche de ma conduite, une telle connaisssance des choses de ma vie, un tel blâme enfin que j'en fus affreusement gêné. Cet homme que je croyais absent de notre existence, profondément perdu dans son rêve de métaphysique, il me regardait donc agir. Et comment me jugeait-il?

— Il n'est pas un bon mari, celui qui arrache une femme à sa vie de tous les jours et qui ne sait pas l'amener jusqu'au monde où il vit. Gwendolyn est encore vouée à l'erreur, aux folies de l'apparence. Moi, je ne le suis plus, je ne peux plus l'être. Et, cependant, devant elle, j'ai honte de ma sagesse.

La mer, dans les absences du vent, roulait toujours sa plainte éternelle et confuse, dans laquelle il y avait le tumulte unanime d'un élément et le sanglot isolé d'un être embryonnaire. David

s'était redressé. Sans me quitter des yeux comme s'il eût dû s'expliquer avec moi, il reprenait sa demi-confession :

— J'ai compris, très jeune, que ce monde n'était rien que douleur. Avez-vous pu vous résigner, vous, Claude, à l'idée que tout s'écoule sans laisser de traces? Moi, je ne pense qu'à cela. Je cherche partout et toujours une éternelle permanence. Je ne l'ai trouvée que chez les sages qui ont tué en eux le désir et qui ont abdiqué tout esprit de possession.

— A quoi bon tant penser? murmurai-je stupidement.

— Je ne demande ni la pensée, ni la non-pensée, mais cet état neutre, cette paix, qui n'est même pas la paix, puisque l'idée de paix n'existe que par rapport à l'idée de guerre. Mais comment ai-je eu la folie d'associer une femme à cette recherche de l'éternel?

Il se leva, il ouvrit les bras et les laissa retomber dans un geste de désespoir. Il se tenait debout devant moi : jamais il ne m'avait paru aussi grand.

— Si Gwendolyn le veut, elle partira; si elle le veut, elle restera ici. J'entends supporter seul le poids de mes actes. Si j'ai été coupable, que j'en sois seul puni! Par moi, du moins, plus rien n'arrivera de douloureux à Gwendolyn. Elle vous a dit que je ne l'aimais pas, je pense. Toutes les femmes disent cela. Mais au jour de la consommation, elle saura qui l'a vraiment aimée de celui qui voulait s'affranchir de tout et de ceux qui sont esclaves des choses et par qui le malheur descend sur la terre. Je n'ai pas donné à Gwendolyn le bonheur qu'elle attendait; c'est vrai! mais elle ne sait pas que le bonheur n'est qu'un malheur renversé... Plus tard, peut-être, comprendra-t-elle.

Il fit quelques pas vers moi :

— Et vous aussi, vous comprendrez, Claude. Vous êtes soumis comme elle à la vieille Maya. Et vous êtes justement de ceux par qui le malheur arrive. Vous n'y pouvez rien ; esclave de vous-même, vous n'êtes avide que de possession, et chaque possession n'amène en vous qu'un sentiment de saturation et de dégoût. Mais que ferez-vous, Claude, à l'heure d'être vous-même une chose possédée et possédée à tout jamais?

— Et vous, David, que ferez-vous?

— J'aurai, j'espère, enfin une illumination intérieure et me taisant tout entier, sans désir, sans rêve, même pas résigné,

puisque résignation implique regret, j'entrerai dans le Nirvâna.

— Eh ! qu'est-ce donc que votre Nirvâna ? dis-je avec irritation, la vie future ou le néant ?

— Je n'en sais rien. Le désir de le savoir serait encore une inutile agitation de l'âme, une vanité dont je me défends.

Il inclina doucement la tête.

— Il arrivera ce qui doit arriver. Il ne m'appartient pas de retenir Gwendolyn. Qu'elle demeure à Abbazia ou qu'elle retourne en Angleterre, elle sera battue des mêmes tempêtes, puisqu'elle n'a pas renoncé et moi qui sais, je garderai partout la même inquiétude. Rien ne saurait contenter les esclaves de leur désir. Mes paroles sont glacées pour Gwendolyn. Elle croit que ce monde est bonheur et quand j'essaie de lui prouver qu'il est souffrance et changement, elle se débat comme un oiseau que l'on capture. Je ne peux que l'assister et non la servir. Vous qui êtes son ami, Claude, dites-lui donc que ceux-là seuls qui ont renoncé à eux-mêmes sont bons et utiles pour leurs frères d'infortune.

— Et les autres ?

— Les autres sont comme vous. Ils brûleraient une ville pour allumer une cigarette. Rien ne compte à vos yeux que l'image du court moment qui scintille devant eux ; mais cependant vous n'êtes pas complètement coupable ; votre aveuglement vient de ce que vous vous débattez dans les ténèbres.

— Mais si je voulais en sortir ?

— Il est encore trop tôt pour vous.

Je commençais de me révolter contre les paroles de David Grove.

— Croyez-vous, m'écriai-je, que je n'ai pas souffert ?

— Vous souffrez mal, vous souffrez dans votre désir et il n'en est que plus ardent. Si je pouvais vous sauver, je le ferais avec joie, mais vous n'êtes pas mûr pour la vérité.

Je me levai sans mot dire. Grove me suivait du regard, de ce regard clair et presque inhumain que je subissais avec honte.

Soudain, je fus emporté par un mouvement de haine et je m'écriai avec rage :

— Pourquoi me méprisez-vous ? Je ne vous ai pas donné le droit de me mépriser ainsi.

Il me regarda doucement et sans d'abord me répondre. J'entendis le battement mêlé de la mer et du vent unis, conju-

gués, roulant dans le même rythme furieux et spasmodique.

— Dans le monde moral où je vis, me dit-il enfin, le mot de mépris n'a pas de sens. Il n'en a un que dans le vôtre, de même que le mot de trahison, de vengeance ou de honte.

— Quel est donc le mot qui a un sens pour vous? dis-je, avec un ricanement furieux.

— Celui de délivrance, me répondit-il, simplement.

***

J'avais eu la faiblesse de croire que le projet de Gwendolyn n'était qu'une boutade, un accès de mauvaise humeur. Le lendemain de ma conversation avec David, elle m'en reparla avec assurance. Je ne répondis rien et laissai la conversation dériver sur un autre sujet.

Je redoutais le moment où elle entretiendrait Huguette de sa décision. Il me faudrait alors demeurer seul à Abbazia ou accompagner piteusement ma femme à Paris. Mais c'était là une déchéance à laquelle je ne voulais me résigner sous aucun prétexte. De suivre les Grove en Angleterre, il n'y fallait pas songer non plus dans les conditions où Gwendolyn me quittait.

Ce fut Jack qui accueillit le plus mal l'annonce de son retour à Paris.

..... Je travaillais dans mon petit cabinet, ou du moins, les yeux perdus, je faisais des rêves absurdes et puérils, des projets d'avenir.

Gwendolyn était en bateau avec David. Je me trouvais donc seul, et en proie à une irritation, à une amertume dont je connaissais, hélas! trop bien les causes.

Il faut à l'enfant humain un jouet perpétuel. Sinon, il trouve en face de soi le rire haineux du crâne vide qu'il va devenir et le morne abîme de la vie. Un jouet vaut un jouet. De l'amour paternel à la collection de tabatières, tout a le même but. Et sitôt qu'il casse un de ses jouets, il court en chercher un autre. Les plus heureux sont ceux, qui, derrière les grilles égales d'un cloître, d'encens et de prières habillent une idée sublime, puisqu'elle échappe à sa propre destruction. Pour moi, mon hochet principal étant rompu, j'en agitais un second qui me gardait du désespoir. Mais comme je songeais à mon drame, je me demandais quel hochet pourrait bien suffire à Persée, s'il perdait jamais Andromède?

J'en étais là de ma méditation, quand j'entendis des cris furieux venir de la chambre de Jack. Je m'y rendis pour faire régner l'ordre. Mais mon fils venait d'apprendre que sa mère et lui rentraient en France, et il se répandait en vociférations.

— Pourquoi allons-nous à Paris? criait-il.

— D'abord, pour ta santé; il faut que les médecins t'examinent, répondait Huguette. Et puis, moi, l'air de la mer m'énerve, me fatigue. J'ai besoin de m'en reposer.

— Et papa vient avec nous?

— Non, il reste ici pour finir sa pièce.

— Et Gwendolyn?

— Elle aussi reste à Abbazia.

— Alors, nous partons tous les deux seuls?

— Oui, mon chéri...

A ce mot, Jack recommença de crier :

— Eh bien! moi, je ne veux pas partir. Je n'entends plus être un simple colis que l'on promène ici ou là, qu'il le veuille ou non.

— Mais il faut que tu vois Mazuyer.

— Et nous reviendrons immédiatement après?

— Mais, je le pense...

— Tu le penses seulement. Je sais ce que ça signifie, moi! Nous resterons à Paris. Tu n'as plus que cette idée dans la tête. Quand nous serons là-bas, tu ne voudras plus revenir.

— Mais, pourquoi tiens-tu tant à ne pas quitter Abbazia?

Jack rougit et se tut; Huguette, emportée par un mouvement de jalousie, s'écria :

— C'est pour ne pas quitter Gwendolyn?

Mon fils leva la tête et la regarda dans les yeux, soudain décidé à la lutte et presque à la brutalité :

— Oui, c'est à cause d'elle.

— Elle viendra nous voir à Paris.

— Non, elle ne viendra pas, c'est encore une blague; elle m'a dit cent fois qu'elle avait horreur de Paris, qu'elle n'y séjournerait jamais. Elle me l'a encore répété hier...

Je tressaillis; je trouvais là une pointe qui me menaçait directement. Détestait-elle Paris à cause de moi, ou bien, au contraire, me haïssait-elle à ce moment, parce qu'elle retrouvait en moi je ne sais quel reflet d'une vie dont elle jugeait le rythme parisien, et d'un esprit qu'elle croyait naïvement formé d'après

celui de cette ville? Je me rappelais les propos méfiants qu'elle avait tenus sur La Breuze, mille autres allusions pareilles à la légèreté, à l'ironie, à la perfidie que, dans sa candeur, elle attribuait aux habitants de Paris.

Et Jack ajouta férocement :

— Il n'y a que Gwendolyn qui s'occupe vraiment de moi, il n'y a qu'elle qui m'amuse ici!

— Et moi?

— Toi, tu me parles de ma maladie, tu me tracasses pour me faire absorber des remèdes ou pour m'écraser de couvertures, ou bien, tu soupires et tu prends un air lamentable. Papa grogne ou travaille. Si tu crois que c'est drôle de rester entre vous! Que deviendrai-je sans Gwendolyn?...

... C'est bien mon fils! Comme le petit chêne qui pousse au pied de l'ancêtre, il me représente déjà tout entier. Si son injustice contre Huguette m'exaspère, c'est parce que c'est la mienne. Il a, lui aussi, peur de l'ennui comme de l'enfer. Que de fois ai-je pensé de sa mère les mêmes choses qu'il lui jette au visage! Ah! qu'il s'en aille vite d'Abbazia, miroir trop ressemblant de moi-même, qu'il cesse de me montrer cette désolante caricature où je me reconnais trop!

Huguette lui répond, sans voir l'absurdité de s'expliquer ainsi avec un enfant malade, emporté et passionné :

— Nuit et jour, depuis trois ans, je suis auprès de toi à t'entourer de ma tendresse, à te soigner, à obéir à tous tes caprices. Je ne vis plus que pour toi, pour te rendre la santé. Et tu oses me le reprocher aujourd'hui, et, parce que Gwendolyn vient trois fois par jour t'embrasser et rire avec toi, il n'y a plus qu'elle qui compte à tes yeux.

— Huguette, dis-je, tu es folle de discuter avec cet enfant.

Mais ni ma femme, ni mon fils, tout à leur emportement, ne m'écoutaient.

— A qui la faute si je suis malade? répliquait Jack hargneusement.

— Tais-toi! Tu me fais trop mal. Suis-je responsable d'un tel malheur? Je n'en puis plus. J'ai trop de chagrins à porter. Je n'en ai plus la force, toute seule...

Elle a baissé sa tête sur le bord du lit, elle sanglote à gros bouillons. Déjà, les yeux de Jack, trop sensibles, se mouillent à leur tour. Je me retire, car je sens bien que ma présence con-

traindra, au lieu de l'aider, la scène de réconciliation et d'attendrissement qui se prépare entre eux.

Et moi, je ne peux pas pleurnicher avec eux : leur facilité d'épanchement à tous deux, par réaction, me durcit et me contracte davantage. Aimable chagrin, ma foi, que des larmes peuvent emporter! Pour plus concentrée qu'elle soit, ma douleur n'est-elle pas aussi vive? Mais Huguette s'y abandonne et moi, j'entends, pouce par pouce, reconquérir mon terrain sur elle. Pauvre Huguette sans énergie, ma facile complaisance suffirait à la réconforter. Une femme, quand vendange est faite de ses illusions premières, ne regarde que bien rarement si la vigne peut encore fleurir et détourne la tête du champ dépouillé; il faudrait lui rendre les ailes d'or avec lesquelles elle a couru aux pampres en fleurs, l'élan victorieux de la vingtième année. Faute de quoi, elle se voue à la cendre et en répand sur ses cheveux. L'effort que je fais pour surnager, ces brasses profondes que j'oppose au flot qui me submerge, rien de tout cela n'est son affaire. Elle préfère s'engouffrer dans le désespoir qu'est devenu son amour pour Jack.

En rentrant dans ma chambre, je me gourmandais de mon égoïsme; mais j'étais bien forcé de reconnaître qu'il constituait ma raison de vivre, ma défense contre l'hostilité latente du monde et de moi-même. Je voulais posséder encore et sentir ma prééminence : Huguette, elle, me disais-je, étreint encore, mais elle ne possède plus...

Un moment de faiblesse, et moi aussi, je coule à pic! Quelle misère! J'ai besoin de toute mon énergie si je veux garder le sentiment d'une vie active et féconde, d'une vie *vivante*, comme je disais autrefois, dans mes années d'enthousiasme, si je veux obtenir Gwendolyn qui me fuit, si je veux me prouver encore que mes ennemis n'ont pas raison de me proscrire... Mais ne suis-je pas la victime de Huguette autant que son bourreau? Sa perpétuelle désolation sentimentale n'est-elle pas pour moi un élément de corruption véritable qui dissout mon caractère? Et cependant, si je priais une puissance tutélaire, je lui demanderais d'épargner à Huguette mes brutalités inutiles. Quand on mène quelqu'un à l'échafaud, il est inutile de lui lier rudement les mains à l'avance, comme l'affreux bourreau fit à Marie-Antoinette...

Je divaguai ainsi longtemps encore, avec un mélange d'exal-

tation et de remords. Puis, humblement, piteusement, j'allai jusqu'à la fenêtre guetter le retour de la voile qui me ramènerait Gwendolyn.

***

Quelques jours après, je demandais à Mme Grove qui lisait sur la terrasse :

— Êtes-vous toujours décidée à faire ce voyage à Londres? Quand partez-vous?

Elle me regarda tranquillement et me répondit avec une expression plus douce et moins réticente qu'elle n'avait d'habitude quand je lui parlais de ce projet :

— Oh ! je ne suis pas pressée. Nous nous en irons quand Huguette retournera à Paris.

— Vous ne lui avez pas parlé de votre projet.

— Pas encore...

Je compris alors que Gwendolyn redoutait de rester avec moi après le départ de Huguette. Était-ce par crainte de l'opinion? A cause de David? Ou bien y avait-il quelque raison plus secrète, plus trouble et plus profonde que j'osais à peine soupçonner et dont l'espérance me donnait cependant de sourds battements de cœur?

Je résolus d'user de mon pouvoir pour empêcher le départ de Huguette en faisant au besoin moi-même le voyage de Paris en suppliant mon ami, le docteur Mazuyer, de venir visiter Jack à Abbazia.

Hélas ! les événements tournèrent autrement et un destin fatal permit que s'accomplît ce que j'espérais par-dessus tout !

Ce même jour, en effet, vers quatre heures, nous nous trouvions de nouveau réunis sur cette même terrasse, autour du lit de Jack. David lui-même était parmi nous. Une pluie rapide avait la veille ramoné le paysage ; tout était luisant, neuf, vernissé; chaque branche, chaque feuille, devenait un émail de couleur incrusté dans l'émail du ciel ; il y a ainsi des paysages de Breughel, qui ont l'air d'être en porcelaine; c'était un de ceux-là que nous admirions, il semblait protégé par une couche de lumière vitrifiée, sous laquelle il épanouissait ses verts, ses roses, ses bleus profonds. De même, les couleurs de la mer ne semblaient visibles qu'à travers une couche de laque qui donnait une sorte de chaleur et de densité aux grands courants

bruns, vert-pâle ou violacés, qui la parcouraient et où le soleil glissait un jour si pur qu'il semblait une émanation même de leur nuance. Ainsi le monde paraissait neuf, propre, incorruptible, et je me demandais si dans cette lumière récurée, nous ne subirions pas nous-mêmes des influences assainissantes, qui nous délivreraient des mauvais songes de ces dernières semaines.

Gwendolyn qui venait de rentrer reparut de nouveau; de ses bras nus, elle portait dans sa jupe un peu relevée et formant corbeille un petit tas de fleurs fanées, toutes celles qui venaient de mourir dans les vases de la maison.

— Qu'allez-vous faire ? lui demanda Huguette.

— Brûler ces roses. Je le fais toutes les fois que j'y pense. Cela m'attriste horriblement que ces charmantes créatures qui ont été si belles et qui m'ont fait tant de plaisir puis-ent s'en aller dans la vilaine boîte où l'on jette tout ce qui est laid et sale, et qui a trop servi...

Elle vida ses fleurs dans un coin du jardin ; on distinguait autour d'un cœur ratatiné, dont les pétales étaient rejetés en arrière et tordus sur eux-mêmes, des roses d'un brun jaunâtre ou d'un cramoisi qui tournait au noir, comme si la vie, en se retirant d'elles, avait exaspéré leurs dernières couleurs, en les fixant à jamais dans la trame délicate de leur chair.

Elle les regardait, tandis qu'une petite flamme, que l'éclat du jour pâlissait, commençait de serpenter entre les ramilles de pins et les branchettes mortes de ce bûcher improvisé. Elle avait l'air d'une Vestale, d'une prêtresse qui présidait à un culte millénaire; derrière ses gestes, il me semblait en voir d'autres qu'elle ne faisait pas et qui les accompagnaient dans sa pensée, comme s'il se fût agi pour elle de sacrifice et de séparation, comme si ces fleurs que nous avions achetées ensemble, deux jours avant, dans une boutique d'Abbazia, fussent le symbole même de nos jours de Florence et du Quarnero, de notre printemps et de notre été.

Quand la dernière rose fut consumée, elle s'assit devant le feu, la tête dans ses mains. Cette flamme qui tantôt dardait mille serpents à la fois, devenait maintenant une fumée unique, de plus en plus amincie et réduite, qui rampait sur les cendres et se dissolvait lentement dans l'air.

Quand elle eut considéré longtemps cette œuvre de consom-

mation, Gwendolyn me regarda comme pour me signifier que je ne devais pas méconnaître la leçon qu'elle impliquait pour moi.

Puis, avec un court bâton, elle tisonna le foyer. Tout à fait au fond, elle découvrit une corolle intacte que la flamme avait épargnée. Elle pensa à Shelley, sans doute, car elle dit, à mi-voix, mais en souriant:

— *Cor Cordium.*

Puis s'en emparant et sautant sur ses pieds, elle éleva la fleur et s'écria :

— Qui la veut? C'est tout ce qui reste!

— Moi! criâmes-nous en même temps, Jack et moi.

— Non, fit Gwendolyn, vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. Celle-là est pour David.

Et elle la jeta à son mari qui la saisit au vol et, avec un regard plein de gratitude et de tendresse mélancolique, l'enfourna dans sa poche.

J'étais triste et nerveux. Je montai dans ma chambre pour essayer de lire, mais rien ne m'intéressait : les mots sous mes yeux s'atténuaient, perdaient leurs contours, ces griffes par lesquelles ils accrochent notre esprit et se conjuguent avec notre pensée. Je ressortis pour me promener au bord de la mer. Dans l'escalier, je croisai Gwendolyn.

— Il y a des lettres pour vous. C'est Huguette qui les a.

Je la remerciai froidement.

— Où allez-vous?

— Me promener du côté de Volosca.

Elle me tendit la main avec un geste si franc, si vif, que j'eus l'impression qu'elle avait eu peur de m'avoir froissé. Mais, soit qu'elle le fit à demi volontairement, soit que je l'eusse cherché moi-même, ce fut son bras qui se trouva sous mes lèvres, et je l'embrassai avec une telle fougue qu'elle en demeura d'abord interdite, puis qu'elle le retira sans violence et presque doucement. Elle me parut d'ailleurs confuse et troublée plus qu'irritée de ce geste de passion.

Dans sa chambre, je retrouvai Huguette. Elle me donna une lettre de La Breuze, puis me tendit un journal ouvert et dont un trait au crayon bleu soulignait un paragraphe. C'était la *Chronique de Paris*, j'y lus les lignes suivantes :

« Un potin court en ce moment le monde des salons et des coulisses: M. C. a. d. L. t. a. r., l'auteur de pièces naguère

célèbres et dont on n'a pas oublié les récentes mésaventures, ni la vie agitée, serait sur le point de divorcer une seconde fois et d'épouser une jeune femme d'origine anglaise avec laquelle il vit en Hongrie où il villégiature. Mme C. a. d. L. t. a. r. rentrerait, nous dit-on, ces jours-ci à Paris. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cet événement mondain. »

Je froissai le journal avec fureur :

— Les imbéciles !

Encore une fois, je me sentais presque désespéré en face de la ténacité, de l'acrimonie, de la patiente haine de mes adversaires : j'étais accablé à la fois de dégoût et de lassitude.

Huguette était pâle.

— C'est insensé, dit-elle. As-tu fait des confidences à quelqu'un ?

— Voyons ! Perds-tu la tête ?

— Ce n'est tout de même pas La Breuze qui a fait courir ces bruits. Alors, d'où cela vient-il ?

— De quelque journaliste qui aura traversé le pays et bavardé avec un concierge d'hôtel.

La vérité, je la connaissais bien. Jeanne Issaura était une amie personnelle du directeur de la *Chronique Parisienne :* elle commençait à se venger.

— Puisqu'on nous attaque ainsi, dit Huguette avec calme, je ne partirai pas. Quelle force donnerait à un tel potin mon retour à Paris, en ce moment ! Je dois te défendre en restant ici et me défendre en même temps.

Elle ajouta avec mélancolie :

— Je ne te demande rien, Claude, en échange du sacrifice que je te fais. Peut-être doit-on te juger autrement que les autres hommes.

Déjà, mon amertume se transformait en joie : je prévoyais que Gwendolyn n'aurait plus de raison de s'en aller maintenant. Mais quand j'embrassai Huguette pour la remercier, elle crut que mon effusion avait simplement pour cause ma reconnaissance et non l'impulsion due à une poussée de bonheur.

Comme je quittais sa chambre, elle ajouta :

— Brûle ce journal, Claude, il ne faut pas qu'il tombe sous les yeux de David.

V

J'avais déjà remarqué à plusieurs reprises que Gwendolyn guettait l'heure du courrier et se précipitait à la porte, quand on entendait la sonnette du facteur. Je soupçonnais si peu la cause de cet empressement que j'en éprouvais un sentiment de jalousie obscure ; j'en arrivais à me demander de qui la jeune femme attendait ainsi des nouvelles, et je la soupçonnais même d'entretenir une correspondance secrète avec le marquis di Tolosano.

Ce jour-là, je me rasais devant mon miroir, quand Gwendolyn m'appela du jardin :

— Claude, cria-t-elle, il y a des lettres fort intéressantes pour vous !

— Comment le savez-vous? lui criai-je de la fenêtre.

— Je le devine.

Mme Grove brodait, assise devant une table de jardin, sur laquelle j'aperçus, empilées, plusieurs enveloppes. Elle me regardait en dessous avec une douceur sournoise; elle guettait sur ma physionomie le passage d'un sentiment inattendu; mais je ne savais encore rien de tout cela, je le sentais confusément sans me l'expliquer, quand, sur une lettre démesurée, la haute écriture d'Issaura me fit réaliser soudain les impressions que je respirais, pour ainsi dire, plutôt que je ne les éprouvais précisément.

Je me sentis rougir de honte, comme si j'étais coupable de ce dont Gwendolyn me soupçonnait, comme si l'état de méfiance dans lequel elle me plongeait, rien qu'en me regardant, suffisait à créer en moi une cause d'humiliation. Cette conscience que mon malaise était visible, ne fit que le rendre plus évident, et Gwendolyn, sans avoir dit un mot, triomphait d'une manière si éclatante que je bouillonnais de colère sans oser le manifester.

A de tels moments, l'écart est tel entre les mouvements passionnés qui nous emportent et le silence que nous gardons, qu'une sorte de déséquilibre se produit en nous et que tout notre être grince et grimace, comme s'il était en proie aux affres d'une agonie. Mon amour impuissant se manifestait alors par une telle haine que j'en arrivais aussitôt à souhaiter furieu-

sement la mort de Gwendolyn, cause essentielle de mes tourments. Elle devenait tout à coup ma plus fatale ennemie, l'être entre tous qu'il faut réduire, si l'on ne veut pas être anéanti par lui.

Ayant examiné toutes mes lettres, je les enfonçai dans ma poche.

— Mais lisez donc, dit Gwendolyn. Ne vous gênez pas pour moi.

— Il n'y a rien de pressé.

— Ah !... Il y a cependant une lettre tellement intéressante...

Je vis sur son visage ce demi-rire qui révélait une satisfaction hypocrite; demi-rire insultant et jouisseur comme le regard d'un soldat sur l'adversaire rompu et gisant.

J'étais devant elle, je lui pris les poignets et je criai :

— Rien au monde ne m'intéresse, Gwendolyn, rien, rien, sauf vous! Vous entendez bien : *sauf vous!* Tout m'est égal, tout me fatigue, tout m'irrite, *sauf vous*. Est-ce que vous le comprendrez, à la fin? La voulez-vous, cette lettre d'Issaura? Voulez-vous la lire, voulez-vous la brûler? Elle ne m'apporte rien, ni joie, ni peine, et vous...

Mais Gwendolyn dégagea ses poignets : un flot de sang avait envahi son visage ; elle semblait, à la fois, furieuse et inexplicablement apaisée.

— Vous me faites mal, dit-elle. Lisez votre correspondance, je vais retrouver David...

Elle regagna la maison. Je ne tardai pas à l'imiter. Je jetai mes lettres sur mon lit. Cependant, l'enveloppe d'Issaura, extrêmement lourde, m'attirait. Qu'avait-elle à me dire? Je flairais un danger nouveau et à la fin, soit par curiosité, soit afin de savoir la menace qui planait sur moi et que je musèlerais peut-être, après en avoir pris connaissance, je finis par déchirer l'enveloppe. Je lus alors les lignes suivantes :

« Oui, Claude, c'est moi : ne riez pas. Oh! non, ce n'est pas comique du tout. Je ne viens pas pour vous relancer, Dieu, non! Je sais trop ce qu'il en coûte de faire fond sur vous. Non, je ne viens pas vous relancer, mais vous faire mes adieux. C'est ainsi : je quitte ce monde. Je suis sûre que vous ne me croyez pas, vous supposez encore que je vous joue la comédie. Mon

pauvre ami, je suis trop près de l'autre monde pour prendre la peine de mentir. Et puis, je suis excédée d'être toujours sur les planches, j'aspire à être enfin dessous! Je vous demande pardon : cette plaisanterie n'était pas préméditée. Ne supposez point, Claude, que ce soit par amour que je veuille me tuer. Évidemment, vous entrez pour beaucoup dans mon désir de disparaître, mais il y a tout de même autre chose... L'Église n'admettait pas que les comédiens fussent déposés en terre sainte; au fond, elle avait raison : nous avons commis le grand péché qui est de trahir notre âme. Croyez-vous que je ne me méprise pas d'avoir ainsi abusé et trafiqué de la mienne? J'ai été Andromaque, Phèdre, Électre, Ophélie, Cordélia, la Dame aux Camélias, Froufrou, Nora, la grande Catherine; quand donc ai-je été Jeanne Issaura?

« Et cependant, les choses, un jour, ont failli bien tourner pour moi : je vous ai rencontré. Les autres s'adressaient à mon corps, à mes sens, à ma vanité; vous, vous vous êtes acharné sur mon esprit. Vous avez voulu me donner la soif des plus belles choses humaines, la soif de l'impossible. Pourquoi avez-vous fait cela? Il fallait me laisser en repos. Quels rêves ne m'avez-vous point appris à formuler! Près de vous, j'ai pu concevoir un autre univers. Vous êtes-vous jamais douté de la puissance fatale que vous avez sur autrui? J'ai cru un moment que vous me préfériez à tout. Voilà la pensée, l'orgueilleuse pensée qui m'a perdue! Au fond, vous n'aimiez que mon fantôme, le personnage que je n'étais que pour vous seul et que vous modeliez à votre image. C'était encore vous-même que vous chérissiez en moi, artiste égoïste... Non, égoïste n'est pas le terme juste; vous n'êtes pas égoïste, au sens banal du mot; vous vous intéressez à ces projections de votre esprit qui éclairent les autres, et à eux, par conséquent, dans la période où ils passent devant votre réflecteur... Mais moi, je vous ai aimé. Si jamais cela vous est arrivé, — ce dont je doute, — vous savez ce que c'est. Je vous ai aimé d'un tel amour que la vie est devenue pour moi un apprentissage du néant! J'entrais au tombeau quand je vous perdais pour quelques heures; vous me ressuscitiez ou vous me tuiez d'un mot. Mais les êtres comme vous sont des monstres, ils absorbent votre personnalité après l'avoir exaltée par des réactifs violents et contradictoires, et puis, vous n'existez plus

pour eux. Alors, que voulez-vous que je fasse maintenant? Vous voyez bien qu'il faut que je meure !

« Oui, c'est vrai, je ne devrais pas faire cela : c'est bête et prétentieux, et surtout, ne pas venir vous en parler. Que voulez-vous? Je suis affreusement lâche, je n'ai pas pu me tuer encore et je n'ai pas le courage de ne pas vous importuner. Vous me l'avez assez fait sentir sur le bateau d'Ika, combien je vous étais à charge ! Vous êtes plus glorieux et plus vain qu'aucun des hommes que j'ai connus, — moi qui ai toujours vécu au milieu de cabots, — et pourtant, il vous est indifférent que je vous adore à ce point. Vous êtes un dieu pour vous-même et je suis vraisemblablement le seul être qui vous traite comme un dieu, et cependant cela vous est égal. Est-ce assez curieux ! Mais ce dieu n'est pas le même pour nous deux : l'être que je vénère en vous, vous est indifférent. Rien ne l'est davantage à nos yeux que les sentiments que nous ne pouvons pas partager.

« J'ai été une reine de comédie, une soubrette de tragédie : le drame que j'ai vécu n'a jamais été sérieux; je mourrai pour y croire. Mais une cabotine ne peut changer de peau ; elle est collée à celle de ses rôles. Un mannequin sur lequel on accroche des étoffes, voilà ce que j'ai été pour vous, — et peut-être aussi pour moi. Mais je le ferai saigner, ce mannequin ; on verra qu'il était de chair. (Je suis sûre que la vulgarité de cette phrase va vous choquer, homme délicat !)

« Je cours à mon cinquième acte. Vous n'aurez ni pitié, ni regret. Vous direz : « Une folle ! » A Paris, vous ne cacheriez pas ma mort, elle vous ferait honneur, mais vous êtes si loin de Paris que vous négligerez même cette vanité. Ah ! que je vous connais ! Je vous connais comme connaissent seuls ceux qui haïssent, — parce qu'il n'y a que la haine qui soit aussi forte, aussi grande que l'amour que j'ai pour vous et qui lui ressemble comme un frère.

« J'ai toujours cru que j'avais été créée pour un grand rôle : c'est la commune erreur française : je l'expie, — comme vous! Mais vous l'aurez joué un moment, moi, jamais... Vous, rejeté par l'opinion et moi, par vous, nous nous valons, nous portons tous les deux en nous une vanité morte qui pourrit sur place et qui nous empoisonne peu à peu. Un peu plus, nous serions des guillotineurs. Vous riez ? Ah ! que le miroir que je vous tends

est fidèle ! Rassurez-vous, Claude, il ne reflétera bientôt plus rien.

« Dites, vous penserez à moi quelquefois ? Oui, sans doute, quand vous aurez vous-même des chagrins, quand vous serez malade, trompé ou lâché Vous vous souviendrez alors de moi, âprement, crûment, sans beaucoup de tendresse. Vous vous rappellerez ce qui vous plaisait en moi et aussi mes défauts physiques. Que de fois j'ai vu vos yeux cruels se poser sur les imperfections de mon visage, de mon corps, avec tant d'affreuse lucidité ! Je n'ai jamais pu supporter cela, je rougis encore de honte quand j'y pense. Mais quand je serai morte, vous y songerez encore. C'est cela qui est affreux ! Ce corps qui ne sera que poussière, vous le détaillerez encore avec le même glacial dilettantisme, vous analyserez ce qui suscitait votre désir et ce qui vous éloignait de moi, — et cependant, je ne serai plus rien. Pitié alors, Claude, pour mon fantôme ! Ne le réalisez pas trop. Vous m'avez méprisée et dédaignée, et cependant, c'est dans votre esprit que j'ai eu l'existence la plus haute !

« Vous voyez, Claude, que je vous aime toujours...

« Allons, adieu, vraiment adieu. »

Je froissai la lettre avec colère.

— Quelle comédie ! murmurai-je.

Mais des lambeaux de ce que je venais de lire me revenaient à la pensée.

— Ce n'est pas une comédie, pensais-je. On ne ment pas avec de tel accents. Et si elle se tue... Jamais de la vie elle ne fera cela !

Mon sentiment essentiel, c'était la peur : peur que ma responsabilité se trouvât engagée, crainte superstitieuse que ce malheur, par une reversibilité à rebours, en attirât un sur la tête de Gwendolyn. Je ne me suis jamais senti aussi abjectement préoccupé de moi-même et de moi seul qu'après avoir lu cette lettre où une femme parlait de se tuer par ma faute.

— C'est une folle, me disais-je, comme elle l'avait prévu, en marchant de long en large. Elle n'aura pas le courage de mourir : elle le dit expressément... Je n'ai rien fait pour être aimé d'elle. J'ai eu pitié de sa solitude morale, c'est tout. Voilà où mène la bonté ! Je n'ai aucune responsabilité dans tout cela, aucune. Je ne pouvais tout de même pas divorcer pour épouser cette toquée...

Je me répétais tout cela pour le croire, mais je n'en étais pas persuadé. Une phrase me faisait peur : celle où elle parlait de mon pouvoir sur certains êtres; je les rapprochais des reproches de Huguette au sujet de Gwendolyn, — et malgré moi, je voyais Claire, abandonnée et solitaire, dans un coin perdu de ma province natale, Huguette résignée et malheureuse, Jeanne Issaura, morte... — et maints regards douloureux, maintes phrases pénibles de Paulette Houdelmont, au retour de ce voyage en Russie, pendant lequel je ne pouvais douter de lui avoir fait effrontément la cour.

Et, dans mon aveugle adoration pour Gwendolyn, je tremblais, à elle aussi, de devoir apporter la souffrance.

« Rien de tout cela n'est vrai, me disais-je, en reprenant, de plus en plus nerveux, ma course sur place. Jeanne ne se tuera pas. Paulette Houdelmont ne m'a jamais aimé. Si Huguette est malheureuse, c'est à cause de la santé de Jack. Quant à Claire... »

Ici, je m'interrompais : la figure de Claire ne cadrait pas avec cette revue optimiste : je la voyais sortir du passé, pâle, inexorable, les yeux fixés sur moi; elle n'avait rien de plastique, de malléable; je ne pouvais transformer son être foncier au gré de mon caprice. Elle s'opposait, comme un bloc de pierre, aux métamorphoses capricieuses que mon esprit faisait subir aux événements de ma vie.

« Eh bien! concluai-je, c'est vrai, j'ai fait le malheur de Claire, mais est-il possible de vivre sans laisser derrière soi une douleur? Ce qui importe seul, c'est d'en préserver la vie de Gwendolyn. Elle est si fragile! Mais rien de mauvais ne peut lui arriver par moi... Son destin n'a rien de commun avec celui d'Issaura, que j'ai toujours connue sur la pente du désespoir. Loin que ce soit moi qui la pousse au suicide, c'est moi qui jusqu'à présent l'en ai préservée... (*Ce sophisme était admirable : je ne m'en avisai même pas.*) Si je l'avais aimée, elle aurait fait mon malheur, je ne lui aurais pas donné joie. Comme tous les êtres qui traînent une destinée manquée, elle empoisonne ceux qui l'entourent, elle s'est intoxiquée elle-même. Qu'y puis-je? C'est vrai que j'avais plaisir à causer avec elle, elle *était* si intelligente! Je voulais faire quelque chose d'elle. On a toujours tort d'être trop tendre. Évidemment, si j'étais devenu amoureux d'Issaura, sa vie aurait été différente, mais on ne

forge pas ses sentiments à volonté... Eh bien ! si je n'ai rendu heureuses ni Jeanne, ni Claire, ni Huguette, raison de plus pour tout sacrifier au bonheur de Gwendolyn. Elle a eu une existence si misérable jusqu'ici ! Je suis tellement sûr qu'elle n'a rien à craindre de moi...

Je marchais avec violence, je venais de frapper du pied la poutre du plancher sur laquelle reposait un des pieds de mon bureau ; cela ébranla une rose qui fleurissait dans un vase blanc ; une feuille s'en détacha, lentement, comme à regret, puis une autre se déroula très vite, et soudain, la rose entière, en un clin d'œil, se trouva découronnée ; il n'en restait qu'un cœur ébouriffé et hirsute, tandis que tous ses pétales gisaient à terre ou sur mes papiers.

Alors je sortis de ma chambre et me mis à la recherche de Gwendolyn.

***

Le lendemain soir, en sortant de table, Gwendolyn se plaignit de la chaleur qui, tout le jour, avait été suffocante.

— Je vais respirer, Huguette, dit-elle. Venez-vous avec moi ?

Elle avait jeté à ma femme un regard en dessous, particulièrement hypocrite.

— Non, répondit Huguette, sans lever les yeux sur elle, je vais rejoindre Jack. Sortez donc avec Claude.

La figure de Gwendolyn vacilla un peu comme si elle venait de recevoir un coup sur la nuque. J'affectai de ne pas remarquer l'ironie de ma femme et je dis sur un ton provocant :

— Je descends avec vous, Gwendolyn.

David tirait des bordées sur le golfe avec son petit yacht. Gwendolyn, qui se plaignait de sa santé, disait-elle, n'avait pas voulu le suivre.

Huguette eut peur de m'avoir froissé :

— Ne rentrez pas trop tard, dit-elle. Je suis seule dans la maison.

Nous fûmes frappés, en sortant, par une bouffée de chaleur si privée de toute aération qu'il nous sembla avaler une sorte de poussière non granulée, glissante et compacte.

— On étouffe, dit Gwendolyn.

Depuis quelques jours, l'été avait ainsi des soubresauts de

chaleur, des coalitions malsaines de canicule, on se sentait cerné, menacé par une atmosphère de plus en plus irrespirable, qui nous asphyxiait et nous angoissait : sorte de menace obscure, unanime, de crainte panique, comme si un cataclysme approchait. Dans le ciel, à travers un air fumeux, on voyait couler les étoiles comme des gouttes d'huile brûlantes; elles éclairaient mal et ne scintillaient presque pas. La perspective semblait s'être modifiée à un tel point pendant la journée que nous nous cognâmes à l'un des piliers du portail en voulant atteindre la serrure.

— On n'y voit rien, dit Gwendolyn.

Sans doute étions-nous troublés par quelque chose, car nous connaissions bien cependant la sortie du petit jardin.

Nous remontâmes le long de la route. Un peu plus haut que la crique dont j'ai parlé, une petite plage se trouvait étalée, à l'abri d'un promontoire de pins. Nous allions souvent nous y étendre à la fin de la journée. On y avait une impression de solitude plus grande que partout ailleurs.

— Il me semble que Huguette est nerveuse, ce soir, dit Gwendolyn, après un moment de silence.

— Je ne trouve pas. Pas plus que d'habitude. Elle est toujours si inquiète au sujet de Jack!

— Oh! vous, Claude, vous ne savez jamais dans quel état se trouve votre femme, vous ne pensez pas du tout à elle.

— C'est vrai que je pense à elle moins qu'à vous.

— Ne recommencez pas vos stupides histoires de Français. Je parle sérieusement. Vous me faites toujours penser, vous autres tous, au monsieur qui est derrière un comptoir, dans les grands magasins, et qui vous fait des compliments en vous montrant une paire de gants, parce qu'il s'imagine qu'on n'en verra pas les défauts, s'il vous dit des choses sur vos mains.

— Je vous remercie.

— Pourquoi me répondez-vous toujours des..... comment appelez-vous ça? des..... balivernes? Je suis désolée, moi, de penser que Huguette souffre, — et surtout qu'elle puisse souffrir..... à cause de moi.....

Elle avait baissé le ton pour prononcer cette fin de phrase. Mais c'était la première fois que la secrète Gwendolyn formulait une pensée qui impliquât, même aussi indirectement, la reconnaissance de mon amour.

— Je ne sais vraiment pas, dis-je cependant, en quoi vous pourriez faire souffrir ma femme!

La voix de Gwendolyn se fit soudain âpre, irritée, un peu criarde, comme chaque fois que l'emportait la colère :

— Tout à l'heure, vous me parliez comme ce monsieur du grand magasin. Maintenant, vous mentez! Oh! comme je déteste vos défauts! Vous êtes incapable de sincérité. Pourquoi faites-vous celui qui ne veut pas comprendre? Est-ce que Huguette ne vous a jamais fait de scènes de jalousie?

Je ne répondis pas, car nous venions de manquer l'étroit sentier qui menait à la petite plage et qui n'était qu'un pertuis étroit, entre d'épaisses masses d'arbres. Nous revînmes sur nos pas et nous nous faufilâmes entre les feuilles. La terre s'éboulait mollement sous nos pieds: si nous nous accrochions aux ramures, elles cédaient. Tout, par cette suffocante nuit de canicule, semblait instable et glissant, prêt à se rompre et à culbuter dans le vide.

Enfin nous retrouvâmes l'étroite langue de terre, sur laquelle mourait la vague, avec son double sifflement doux, d'abord tombant, puis repris d'une haleine, et soufflé jusqu'à la note définitive et jusqu'à la dernière chute. Nos talons enfonçaient dans une surface élastique et résistante, à la fois, un volumineux tapis d'algues sèches; nous avancions avec de grandes foulées, brisées et retenues, dans la direction de cette bordure changeante où courait et sautait un fil d'argent, semé de perles. La grande chose mouvante et obscurément brillante montait au delà, vers je ne sais quoi d'inconnu qu'on ne la voyait pas rejoindre.

J'avais pris dans le hall ma pèlerine de voyage, je l'étendis sur les herbes mortes, et Gwendolyn se coucha sur elle. Allongée sur le dos, elle affrontait ainsi les étoiles qui se penchaient sur nous. Maintenant que mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité, j'y distinguais l'éclat blanc de son visage et le profil en relief de son corps immobile, dont je recevais parfois aux narines l'odeur secrète et ventilée, mêlée à celle de la mer et des lauriers exaltés par la chaleur.

Aucune fraîcheur ne venait du large. Les flots huileux clapotaient et remuaient sur place, comme s'ils étaient trop lourds pour avancer ou produire la moindre écume.

— Belle nuit pour David! dit Gwendolyn. Cela doit lui rappeler la température de son Inde chérie

— Je crois que je n'ai jamais eu si chaud.

— Dites, reprit Gwendolyn, Huguette ne vous a-t-elle jamais fait de scènes à cause de moi ?

— Oui...

— Vous voyez bien. Pourquoi mentiez-vous tout à l'heure ?

— C'est pour cela que vous vouliez me laisser à Abbazia ?

— Oui... Pour cela aussi. Je ne voulais pas que Huguette eût du chagrin.

— Huguette aime à souffrir. Je l'ai toujours vue se torturer.

— C'est qu'elle vous aime.

— C'est qu'elle ne peut supporter d'avoir l'esprit en repos. Elle ne se sent vivre que quand elle souffre et elle se fait souffrir pour se sentir vivre.

— Vous êtes terriblement injuste, vous savez.

— Vous ne la connaissez pas comme moi. Pendant les premières années de notre mariage, je me suis épuisé en efforts vains pour la rendre heureuse. Je l'avoue, je me suis découragé à la fin. Je l'ai laissée à son incurable ennui, à ses tourments stériles, à ses jalousies.

— Sans cause ?

Le timbre de Gwendolyn me prouva qu'elle riait. Elle avait remonté ses manches jusqu'aux épaules ; je voyais s'allonger sur le drap brun du manteau ses bras éclatants, ronds et pleins à l'épaule, puis légèrement affinés et creusés avant le coude pour reprendre ensuite leur rondeur parfaite. Je saisis la main qui s'allongeait près de moi et j'y collai mes lèvres. Elle se contracta comme si elle allait se retirer, à la façon des feuilles de mimosa, puis au contraire, se détendit et s'étala. Il me semblait serrer ainsi contre ma bouche, non une partie du corps de Gwendolyn, mais une matière indépendante, animée, douée d'une vie personnelle, comme une méduse tiède ou le calice d'un camélia.

Mais quand mes lèvres remontèrent vers la saignée, brusquement la méduse, le camélia cessèrent de palpiter à leur contact, et le bras de Gwendolyn ramena brusquement à elle cette palme qu'elle m'avait abandonnée pour un triomphe fictif, et qui redevenait une de ses armes, une des plus actives et des plus rapides. Ce dont je m'aperçus bientôt, quand je tentai de saisir le bras soyeux et nu, qui se dérobait à moi.

— Restez tranquille, dit-elle, et causons !

— Causons? De quoi? Je n'ai pas envie de parler. Je vou-

drais pouvoir oublier ma vie et tout le monde s'acharne à me la rendre intolérable. J'ai eu tout et j'ai tout perdu. Le seule chose que je désire encore, la seule chose qui me rendrait heureux, je ne l'aurai jamais. Regardez cette mer, Gwendolyn. Dans dix ans, dans cinquante ans, dans cent ans, elle sera là, roulant les mêmes vagues contre les mêmes rochers, et moi, dans dix ans, dans vingt ans, où serai-je ? Et après ? Et qu'aurai-je eu de la vie ? Les pauvres petites choses qui remplissent celle des autres m'auront été arrachées ou refusées. J'avais mis toute ma confiance en vous, vous seule possédiez le don divin de me faire oublier tout. Et vous vous méfiez de moi sans cesse, et vous ne pensez qu'à m'éloigner de vous. Mettez votre main sur mon front, Gwendolyn : cela me donnera peut-être un peu de paix.

Elle le fit sans répondre. Je sentais sur mon front le repos de cette paume calme et l'effleurement léger de ces doigts qui savaient tout de la vie de Gwendolyn et qui ne le communiqueraient jamais à cette pensée, de qui ils étaient à peine séparés par quelques millimètres de peau, d'os et de méninges délicates et nacrées.

J'avais parlé ainsi pour attendrir Mme Grove. J'ignore si j'y avais réussi, mais comme il arrive toujours, en pareil cas, ma parole d'abord jetée à l'aventure, comme un javelot sans but dans une mêlée, entraînait ma conviction ; et mes jours passés se pressaient confusément à ma mémoire, déformés par le ton général des idées que je venais d'exprimer, n'assemblant dans leur lamentable réunion que ce qu'ils avaient eu de triste et d'avorté : mes innombrables disputes avec Claire et notre dernière entrevue, la figure douloureuse de Huguette, notre petit René sur son lit de mort, Jack toujours étendu, souffrant, gémissant, le soir de l'échec de *Prométhée*, les insultes des journaux, les sarcasmes, toute la salle des *Folies parisiennes* tournée vers moi et me huant. Je recevais à nouveau la sinistre lettre de Jeanne Issaura. Je sentais, comme tout à l'heure, la main soudain rétive de Gwendolyn s'arracher à mon baiser.

Cependant, elle était là, sur mon front, cette main. Et voici que, comme je l'avais annoncé, et peut-être auto-suggestionné par mon discours, je sentais une douceur bienfaisante se répandre dans ma pensée, puis dans mes membres. Je savais que Gwendolyn, malgré ses menaces, ne me quitterait plus,

qu'elle ne s'éloignerait pas de moi. Ah! que m'importait maintenant sa réserve, si je pouvais toujours et jusqu'à ma dernière heure, aller et venir, respirer, vivre, dans son atmosphère, la sentir toujours présente près de moi, lumineuse comme ce rayon de soleil qui vient se coucher sur le lit du malade et qui lui murmure à l'oreille que, tant qu'il coulera ainsi, doucement, sur ses draps, la mort ne le prendra pas. J'aurais tout supporté, tout accepté, à condition que cette petite main, chaque soir, se posât ainsi sur ma pensée soucieuse. Je ne désirais rien, je ne regrettais rien non plus; j'avais l'impression de reposer à l'ombre d'une aile pure et blanche, qui écartait de moi les douleurs, les angoisses, les révoltes. Cette aile était plus belle que la gloire perdue, plus douce que les amours oubliées; entre ses plumes légères, se formait une vie nouvelle, qui ne saurait plus rien des tourmentes de l'autre existence, une vie dont l'idéal enfin, dont le but, seraient hors de moi-même, hors de cet égoïsme voluptueux, dans lequel s'étaient consumés mes jours. Je n'aurais désormais comme dessein que de rendre Gwendolyn plus heureuse; plus de nervosité, de caprice, de colère, mais un dévouement de tous les instants, une douceur sans pareille, au milieu desquels elle avancerait, joyeuse et rassérénée, comme une princesse de Perse sous une forêt de roses.

— Que vous dit-elle, cette femme qui vous a écrit ce matin? s'écria soudain Gwendolyn, dans le grand silence que nous conservions depuis un moment.

Je ne pus m'empêcher de tressaillir, tant, au milieu du repos que je commençais enfin de goûter, le souvenir incertain et tragique de Jeanne Issaura m'apportait une pensée pénible!

— Rien de particulier, Gwendolyn.

— Pourquoi mentez-vous encore, Claude? C'est affreux de penser que cela vous importe si peu de dire la vérité! Vous cherchez à me cacher les choses mêmes que je vois. Vous me faites toute sorte de belles phrases et vous ne me témoignez pas une fois la moindre confiance. Est-ce que tous les Français sont comme vous?

Elle a retiré sa main; je la devine de nouveau troublée et irritable; je me suis retourné sur le côté et je la vois à demi; elle a replié un de ses beaux bras nus et s'en cache les yeux.

— Croyez-vous donc que je n'ai pas senti combien vous aviez changé, depuis que vous avez reçu cette lettre?

— Pardonnez-moi, Gwendolyn. Je vous ai menti, non par défiance, mais parce que tout ce qui touche à cette femme m'est intolérable. C'est un pauvre être désemparé que j'ai essayé de sauver sans y réussir et qui maintenant retombe de nouveau à l'abîme.

— N'avez-vous pris aucun engagement avec elle, jamais, d'aucune sorte?

— Je vous le jure.

— Alors, en quoi votre responsabilité est-elle engagée?

— Elle ne l'est pas, mais je suis désolé de ne rien pouvoir pour Issaura, alors qu'elle se plaint à moi de son désespoir.

— Ah! Claude, que je voudrais savoir la vérité! Je suis ici et vous êtes là, et je ne sais rien, rien, de ce que vous pensez...

— C'est vous, Gwendolyn, qui me faites injure, en doutant toujours de moi. Jeanne Issaura n'a jamais tenu de place dans ma vie.

Nous nous tûmes encore. La nuit pesait sur nous comme le couvercle de la tombe. Les étoiles se perdaient de plus en plus dans une buée couleur de cendre, comme si nous touchions à la minute exacte où celles qui étaient mortes depuis trois mille ans venaient de nous envoyer la dernière communication de leur lumière. Et j'entendis avec une soudaine angoisse Gwendolyn qui disait :

— Je voudrais être la première femme que vous ayez connue...

Sa voix avait soudain changé, elle était d'un registre plus bas; elle avait quelque chose de tremblant et de sombré. Lentement, je rampai vers Gwendolyn; je remarquai que ses yeux s'étaient transformés aussi, agrandis; la ligne de la sclérotique était visible entre l'iris et le bord de la paupière.

Au moment où je m'approchai, sa main fiévreuse et crispée me saisit par l'épaule et m'attira à elle.

— Claude, murmura-t-elle.

Son intonation était maintenant tout à fait rauque et basse, avec une sorte de modulation animale, effrayée et avide. Ses yeux fixes me regardaient comme s'ils ne me reconnaissaient pas. Je sentis tout son corps brûlant contre le mien.

Et nous nous donnâmes l'un à l'autre.

*
* *

Je raccompagnai Gwendolyn jusqu'au seuil de la villa. Nous ne nous parlions pas et nous marchions à grands pas, en nous tenant par la main, impatients peut-être de nous séparer pour mieux penser l'un à l'autre. Au seuil, Mme Grove me quitta et se glissa dans l'escalier.

Pour moi, je ressortis; je ne pouvais sentir autour de moi les limites d'une maison, je voulais marcher encore, aller au hasard dans la nuit, épuiser ce sentiment de bonheur qui était en moi, dont je me sentais gorgé.

Je me rappelle que je m'arrêtai tout soudain et levai vers le ciel la tête que je baissais en marchant : la brume s'était dissipée, toutes les étoiles venaient jusqu'à moi. Quelque chose me souleva que je n'avais jamais éprouvé encore et je m'écriai :

— Mon Dieu, est-ce la première fois que je vois la nuit?

Je ne sus que bien des années après, hélas! et par ma femme qui me les confia, presque sans commentaires, les détails de la rentrée de Gwendolyn.

Huguette avait attendu fort tard, inquiète de ne pas nous voir rentrer. Elle finit par se coucher, mais ne put dormir. Elle entendit la clef tourner dans la serrure, saisit une robe de chambre et ouvrit sa porte en m'appelant par deux fois. Personne ne répondit. Elle rentra prendre sa lampe et comme elle sortait, elle vit Gwendolyn devant elle. A sa vue, Mme Grove détourna les yeux : elle était pâle, il y avait encore du sable sur le bord de sa robe, dans ses cheveux déplacés. Elles se regardèrent toutes deux dans un grand silence.

Huguette était en proie à une profonde exaltation. La lampe tremblait dans sa main, elle vint la poser sur la commode et ressortit pour trouver Gwendolyn, qui n'avait pas bougé. Elle aurait voulu lui dire quelque chose. Les mots expiraient sur ses lèvres. Alors, elle la prit tout à coup dans ses bras et l'embrassa avec un élan irréfléchi et douloureux.

Gwendolyn sentit contre sa joue une joue trempée de larmes et entendit une voix qui murmurait à son oreille : « Pauvre petite! » L'instant d'après, elle était seule de nouveau.

Quand je rentrai une heure après, la maison était tranquille et je crus que ma femme dormait.

Lorsque je revis Gwendolyn, le lendemain, j'eus pourtant

l'impression confuse qu'il s'était passé quelque chose de nouveau. J'allai à elle avec cette sorte d'unanimité de l'être tout entier, comparable à l'excitation de la limaille de fer quand s'approche l'aimant. Mais je la vis aussitôt sur la défensive, inquiète, méfiante, si hostile déjà que je lus sur son visage que je ne devais faire aucune allusion à nos souvenirs de la nuit. Je la saluai donc, simplement, avec si peu d'arrière-pensée qu'elle comprit que son secret désir était deviné et qu'elle serait exaucée. Son front s'éclaircit et je retrouvai dans son regard un peu de cette tendresse qui déjà me fuyait.

Nous vîmes dans la matinée les voiles blanches du *Karma* se balancer devant nos fenêtres. David reparut, taciturne comme d'habitude. Mais, malgré sa distraction habituelle, à table il ne put s'empêcher de remarquer que quelque chose d'étrange circulait autour de nous.

Huguette mangeait sans nous regarder; elle avait déclaré une fois pour toutes que Jack n'allait pas bien, et nous pouvions attribuer à l'inquiétude sa maussade récollection. Je supposais pour ma part qu'elle souffrait de sa jalousie habituelle et je n'y attachais pas grande importance. Mais Gwendolyn se taisait aussi, elle semblait absente de soi-même, et cependant il émanait d'elle un rayonnement nouveau. Elle était comme enveloppée d'une ombre de bonheur extérieur, visible, presque phosphorescent. Pour moi, les yeux brillants, les gestes fiévreux et saccadés, je faisais l'empressé, riais, parlais dans le silence général, avec une gaucherie extrême et une difficulté singulière à laisser entamer mon atmosphère personnelle par celle des êtres qui m'entouraient.

Je voyais le regard soudain inquiet de David courir de l'un à l'autre et surtout se fixer sur celui de sa femme. Ce qui se passait en elle était-il à ce point visible? Il me semblait que cela crevait les yeux! La joie et le remords se font mauvaise compagnie : tantôt l'un tire à droite et tantôt l'autre à gauche; c'est comme un couple d'ivrognes qui titubent sur une grande route. Pour Gwendolyn, tout mensonge était intolérable, je le savais; je voyais sa main trembler quand elle portait un verre à sa bouche, mais elle avait l'air de ces martyres dont la foi s'exaltait et dont une expression de béatitude illuminait le visage, tandis qu'elles courbaient leurs épaules nues sous les morsures redoublées des serpents de fer ou que, des poids leur étirant les

pieds, on les pendait toutes blanches à une poulie, afin de leur déboîter les bras et de leur rompre les genoux. Il me semblait en la regardant que j'étais à la fois le bourreau et l'envoyé fulgurant qui leur apportait une palme cueillie ailleurs que sur la terre. Dans cette transfusion de l'amour, qui double notre sensibilité et nous donne l'intuition des émotions d'un autre, je souffrais et je jubilais avec elle.

Nous prîmes le café en silence. Il commençait de pleuvoir. Partout on entendait un multiple tintement de gouttes d'eau serrées : bruit de mille clous d'argent qui paraissait devoir nous enfermer pour toujours dans notre petite maison, déjà humide et glacée. Il entrait par les fenêtres, non point un jour, mais une ombre grise et presque palpable, arachnéenne. J'étouffais de sentir que, si près de Gwendolyn, j'étais condamné au silence, à l'immobilité ; le refrènement des élans qui m'emportaient vers elle me brisait.

David se leva et se dirigea vers la porte :

— Où allez-vous? lui demanda sa femme.

— Lire dans ma chambre.

— Vous ne restez pas avec nous?

Il sourit bizarrement, lointainement, et avec un regard qui nous englobait tous deux, il répondit :

— Non, je vous laisse à vos illusions.

* * *

L'orage que présageait ce renouveau de l'été éclata soudain. Une pluie torrentielle s'abattit pendant deux jours sur Abbazia. Pendant ces mortelles quarante-huit heures, je ne restai pas cinq minutes seul avec Gwendolyn. A peine nous trouvions-nous ensemble que Huguette survenait, ou bien c'était David qui soudain poussait une porte. Je me sentais captif dans cette maison. Je rongeais mon frein avec impatience ; il ne fallait pas songer à entraîner au dehors Mme Grove.

Gwendolyn se tenant le plus souvent avec Huguette dans la chambre de Jack, je m'y rendais fréquemment, mais c'était pour y souffrir encore. Je supportais avec peine de voir Gwendolyn entre Huguette et Jack. Ce que disait la jeune femme me devenait insupportable, sitôt qu'elle s'adressait à d'autres que moi; il me semblait que ma femme et mon fils me dérobaient l'attention de Gwendolyn, les paroles de Gwendolyn.

Aussi, à la fin du deuxième jour, devins-je particulièrement atrabilaire et quinteux. Vers cinq heures, après avoir tout le jour remâché mes griefs habituels et mes vieilles rancunes, et surtout déploré l'imbécile malchance qui me privait du bonheur de me retrouver seul avec Gwendolyn, je descendis chez Jack. J'y trouvai, en effet, Mme Grove en train de faire de la tapisserie auprès du lit de mon fils.

Mon arrivée causa un froid: Jack, qui parlait avec véhémence (j'avais entendu sa voix, d'assez loin dans le corridor), se tut; ma femme demeura morne et silencieuse. Gwendolyn ne leva même pas les yeux sur moi. Je fus extrêmement irrité de cet ensemble. Devenais-je un intrus, un trouble-fête? J'avais trop l'habitude d'être toujours accueilli avec plaisir pour subir un traitement que j'avais si souvent infligé à d'autres.

Je traversai la chambre sans mot dire et me dirigeai vers la fenêtre dont je soulevai le rideau : la pluie venait de cesser; l'horizon s'entrebâillait longitudinalement, et dans cette fente progressive, s'étalait une belle couleur citron, dont l'éclat commençait de glacer la mer à son extrémité.

Je me retournai vers Huguette:

— Eh bien! fis-je avec irritation, que disiez-vous quand je suis entré ?

Personne ne répondit.

— Si je vous gêne, je m'en irai!

— Mon Dieu, que tu es nerveux! répondit ma femme avec une indolence malveillante. On parlait de je ne sais plus quoi... C'était Jack qui pérorait comme à l'ordinaire. Crois-tu que nous attachions tant de prix à ce que nous disons, nous autres?

— Le ciel s'éclaircit, dit Gwendolyn. S'il fait beau demain, nous irons à Cherso et à Veglia avec David et peut-être descendrons-nous ensuite vers Zara.

Elle ne me demanda pas de l'accompagner comme elle le faisait d'habitude, et j'en eus un serrement de cœur.

Je n'ai compris que longtemps après, — ou supposé, — que, troublée profondément comme elle devait l'être, elle se rapprochait inconsciemment de David et de Huguette, soit qu'elle se sentît des remords envers eux, soit qu'elle recherchât une sorte de protection contre moi.

— J'ai une lettre à écrire, dit Gwendolyn. A tantôt.

Elle se leva, et Huguette la suivit, sous le prétexte de donner des ordres à Angélique.

Je restai seul avec mon fils. La nuit venait. Nous nous taisions.

— Embrasse-moi, papa, me dit-il.

Je me penchai sur son lit. Il me serra passionnément la tête entre ses bras.

— Papa, mon cher papa, me dit-il, pourquoi viens-tu si rarement causer avec moi? Comme tu me laisses seul! Oui, je t'ennuie, je le sais, je ne suis pas assez intelligent pour un homme comme toi, et cependant, tu sais, je comprends bien des choses...

En ce moment, j'eus honte de mon égoïsme. Hélas! ce n'était que trop vrai : je tenais rarement compagnie à cet enfant, parce qu'il m'en coûtait de le voir. Sa maladie me rendait sa société pénible. N'avais-je pas là encore une part de responsabilité? Il y avait d'autre part une telle corrélation, une analogie si tragique entre cet enfant à demi infirme et mon œuvre avortée!

Je me promis cependant de le moins délaisser à l'avenir. N'avais-je pas des devoirs envers lui ? Ah! misérable orgueilleux qui ne voulais te connaître que des plaisirs, prétendrais-tu contraindre la vie à ne t'accorder que des fantaisies et des caprices? Déjà, je me sentais modifié par une double influence : celle du bonheur qui me venait de Gwendolyn, celle du tourment que m'apportait Jeanne Issaura.

— Que comprends-tu, mon petit?

— Oh! beaucoup de choses... Tiens, par exemple, quand Gwendolyn vient causer avec moi, je croyais d'abord que c'était parce qu'elle m'aimait bien, mais non, je sais que c'est toi qu'elle aime surtout. Elle me parle tout le temps de toi!

Dans le trouble où j'étais depuis deux jours, cette parole me dilata le cœur; ces effusions secrètes de la secrète Gwendolyn me causèrent l'effet que produit un long bain tiède sur un organisme surmené. Je renaissais, je me sentis soudain calme, détendu, purifié

— Mais, c'est tout naturel, Jack. Cela ne prouve pas qu'elle t'aime moins, mais de quoi s'entretiendrait-elle avec toi? Il est tout naturel que ce soit de ton père.

Il hocha la tête.

— Maman ne me parle jamais de toi.

— Comment? De quoi parle-t-elle?

— De moi. Ou bien de son enfance, de ses parents à elle, elle pense surtout à ses souvenirs. Mais M. Grove et toi, vous ne me parlez jamais de rien.

La nuit augmentant, j'allumai moi-même la lampe, mais je laissai ouverts les volets pour voir s'il y aurait des étoiles ou non.

— J'ai peur de dormir ce soir, dit Jack, passant brusquement d'une idée à l'autre.

— Pourquoi?

— J'ai eu un tel cauchemar, l'autre nuit! J'ai tellement peur qu'il revienne!

— Raconte-le moi, lui dis-je. Cela t'en délivrera.

Je lui avais pris la main, je m'aperçus qu'il avait la fièvre.

— Ta mère a-t-elle pris ta température?

— Non, pas ce soir.

— Il faut lui dire qu'elle la prenne, quand elle rentrera. Et maintenant, raconte-moi ton rêve.

— Voilà, j'étais dans notre ancien jardin de Paris, tu sais, rue Jacob. Tu te souviens qu'il y avait un mur au fond, et devant, une statue ancienne. Pendant que, dans mon rêve, je regardais ce mur, il s'est tout à coup penché, je me suis mis à t'appeler, et j'ai voulu courir vers la maison. Mais le mur s'est abattu, et la statue est tombée en avant, d'une seule pièce, avec un bruit affreux. Alors, tout le monde est sorti, Maman, toi, Maria, la vieille bonne que nous avions alors, le cuisinier et d'autres gens aussi que je ne connaissais pas. La statue avait fait un grand trou dans sa chute, on voyait au fond de l'eau qui bouillonnait, une eau sale, toute verte, avec une écume rouge comme du sang. Les gens disaient : « Il faut la retirer... » Ils ont jeté des cordes dans le trou, et ils en ont sorti une grande boîte rouge, avec des dessins dorés sur le couvercle. Ils l'ont ouverte, et j'ai regardé à l'intérieur, il y avait une momie, une momie toute noire, coiffée de longs cheveux blonds. Je la regardais, et il me semblait que je l'avais connue autrefois, et je ne pouvais pas me rappeler son nom, ni me souvenir de l'endroit où je l'avais vue. Et toi aussi, tu disais à maman : « Qui est-ce? mais qui est-ce? Pourquoi son visage me rappelle-t-il quelqu'un? » Et puis, tu t'es mis à pleurer...

J'étais mal à l'aise, et je voulais le cacher à Jack. A moi aussi, ce cauchemar faisait peur. Je regardais Jack, il parlait avec une animation extraordinaire; il était rouge de fièvre, ses yeux brillaient tant que cela me faisait mal de les regarder vivre ainsi.

— C'est tout? dis-je.

— Mais non, il y avait encore quelque chose dans le trou, un homme y descendit et en remonta avec une méduse, comme celle que le pêcheur m'a montrée l'autre jour. Mais celle-ci était énorme, de toutes les couleurs, et ses tentacules remuaient. Et l'homme l'a jetée en l'air, et elle s'est mise à flotter doucement et à s'élever dans le ciel où elle a disparu peu à peu... Et je me suis réveillé, grelottant et glacé de peur...

— Eh bien! lui dis-je, pour désorienter sa pensée, c'est un très beau rêve, il est comme un conte fantastique, effrayant, mais plein de poésie.

— Je ne crois pas. J'ai eu trop peur. J'en tremble encore quand j'y pense. Dis, iras-tu en bateau demain avec les Grove?

— Je ne sais pas, dis-je en riant. Tu as bien vu que Gwendolyn ne m'a pas invité.

— Je ne veux pas que tu y ailles. Et je voudrais empêcher Gwendolyn de faire ce voyage.

— Mais ce n'est pas un voyage! Pourquoi?

— J'ai peur de quelque chose. Je ne sais pas de quoi.

— Allons, Jack, ne divague pas.

— Je ne divague pas, je te le jure. L'autre nuit, je ne dormais pas, j'ai entendu deux voix qui parlaient à côté de mon lit. L'une disait : « Aie pitié d'eux. A quoi bon? » Et l'autre répondait : « C'est leur destin... » Alors la première a dit : « Pour une fois, écarte le coup... » Et la seconde a encore dit : « Je ne peux pas, c'est le destin... »

Je me levai. Je ne pouvais plus supporter les propos de cet enfant malade et trop sensible. Pourquoi la fièvre lui donnait-elle de semblables visions? Elles m'épouvantaient moi-même, comme si derrière elles j'eusse entrevu je ne sais quelle réalité possible.

— Mon pauvre Jack, lui dis-je, comment peux-tu soutenir que tu ne dormais pas, quand tu as entendu cette conversation? C'était un rêve comme l'autre. Allons, ne pense plus à tout

cela! Je suis sûr que tu lis trop de choses extravagantes. Que lisais-tu ces jours-ci?

— Andersen, mon cher Andersen!

Je ne pouvais guère faire retomber sur lui la responsabilité de ces terreurs.

Je déclarai cependant :

— Je te chercherai des bouquins moins fantastiques.

Là-dessus, Huguette rentra; ce qui me donna un vrai soulagement.

— Eh bien! demanda-t-elle, que faisiez-vous tous les deux?

— Nous étions entre hommes, répondit gravement et orgueilleusement Jack. Nous parlions de choses sérieuses.

Mais je n'eus pas la force de sourire.

*
* *

Ici, il y a dans ma mémoire un grand trou noir...

Comment, au milieu de tant de souvenirs désemparés, retrouver le détail exact des journées qui suivirent?

Je ne sais plus, par exemple, si David me demanda, le matin, de l'accompagner dans le petit voyage à Zara ou si c'est là une chose que j'avais tellement désirée, pendant la nuit précédente, que ma mémoire s'est incorporé ce désir et l'a transformé en réalité. J'ai le sentiment confus d'avoir eu, avec lui, une conversation, au cours de laquelle mon départ aurait été envisagé, mais j'ignore s'il m'y invita ou si j'exprimai au contraire mon regret de ne pouvoir le faire.

Jack, en effet, avait beaucoup souffert depuis la veille et Huguette me suppliait d'aller à Fiume chercher le docteur et de le ramener avec moi. J'expliquais cela à Grove, quand Gwendolyn descendit et vint nous rejoindre. Le regard, tout amour, qu'elle me jeta au moment, où ne me croyant pas présent, elle n'avait pas eu le temps de se défendre à l'avance contre son émotion dissipa en une seconde les tourments et les inquiétudes de ces trois interminables derniers jours. Cependant elle ne me demanda pas de la suivre; je n'ai jamais compris si elle s'imposait ce voyage avec David comme une sorte de compensation à son égard et de léger rétablissement d'un équilibre faussé en mon honneur, — (de tels sentiments sont fréquents malgré leur puérilité; on fait une aumône plus importante à un pauvre, parce qu'on a dépensé inutilement une somme exagérée, et plus

particulièrement, au début d'une épidémie) — ou bien, si elle recherchait le silence et la solitude, — compagnons habituels de son mari, — afin de mettre un peu de calme dans une vie intérieure surmenée. Quoi qu'il en fût, je me suis demandé souvent si elle se serait embarquée ce jour-là avec David sans cette révélation de son amour qu'elle m'avait faite, trois nuits avant. J'ai pu me poser une telle question, car ses sorties marines, les derniers temps, devenaient de plus en plus rares.

J'aurais voulu du moins accompagner les Grove à bord, mais je devais, moi aussi, prendre le train pour Fiume. Je leur dis rapidement que Jack allait moins bien.

— Oh! le pauvre chéri! s'écria Gwendolyn.

Et je vis une hésitation sur sa figure, comme si elle avait envie de rester. Mais elle me regarda; il y avait sur mon visage, à moi, une telle supplication, un tel désir de la retenir, qu'elle eut honte, sans doute, que, presque à mon insu, je pusse devant Grove manifester un tel sentiment. Elle ne voulut pas avoir l'air d'y céder et se décida à le suivre. Son destin, je puis le dire, qui vacillait à cette minute suprême, fut fixé par un regard, un regard à demi inconscient et où je révélai, j'en suis sûr, bien plus de choses violentes et profondes que je ne croyais. A l'air de décision un peu combative qu'elle manifesta, par réaction, je compris ce que mes yeux lui avaient dit. C'était trop tard: déjà, elle me tendait légèrement la main et prenait la direction de la mer. Je la regardai un moment. David filait devant, de sa grande allure rapide et courbée, légèrement gauche, les épaules hautes et les bras désœuvrés. Gwendolyn se retourna et m'envoya un léger geste.

Je courus jusqu'à la gare et pus saisir, à Fiume, le Dr Jelluch au moment où il allait sortir. C'était un gros bonhomme à lunettes d'or, docte et complaisant, ayant un goût passionné des hiérarchies sociales.

Il trouva, en effet, chez Jack une très sensible aggravation de son état, prescrivit quelques remèdes nouveaux et remonta vers la gare où je le raccompagnai.

Pendant sa visite, le temps avait changé brusquement. Cette beauté trop molle du matin, cette complaisance lumineuse du ciel dévoilaient soudain leur perfidie. Un vent aigre s'était levé, un vent singulier, sifflant, qui semblait courir au ras de terre. Cependant des vapeurs noires montaient à l'Est et à l'Ouest,

extrêmement légères, instables, tourbillonnantes et plongeantes, comme les fumées qui sont prises dans un courant d'air.

Vaguement inquiet, je descendis jusqu'au bord de l'eau et mon inquiétude augmenta. La mer roulait sur place, je ne l'avais jamais vue telle; elle semblait lourde, massive, elle avait la couleur du plomb et ses flots pesants se déplaçaient avec effort. En même temps, des courants chauds se formaient, qui vous portaient au visage une impression de brûlure. De la poussière tourbillonnait par moments, augmentant cette impression d'angoisse qui venait de partout.

Je rentrai déjeuner et communiquai ces nouvelles à ma femme, mais les constatations désastreuses du docteur suffisaient à la tourmenter; elle m'écouta à peine. Je voyais à ses yeux qu'elle venait de pleurer. Il y avait de quoi se désespérer, en effet : tant de soins empressés, une surveillance à ce point active, n'avaient pas empêché l'état de Jack d'empirer rapidement.

— Crois-tu qu'il guérira? me dit-elle.

Ce fut à mon tour de ne pas répondre; le passage d'un nuage venait d'intercepter le rayon de soleil qui découpait son carré de lumière sur le plancher de la salle à manger. Je pensais à Gwendolyn, qui était là-bas, en mer.

Je ressortis après le café. La situation atmosphérique ne s'était pas aggravée, plutôt même détendue. La mer, plus fluide, remuait librement, les brusques rafales brûlantes étaient rares, mais les nuées tournaient toujours. Cependant, je respirai et crus que ce ne serait rien.

Je rentrai dans ma chambre et sans doute sollicité par mes pensées secrètes, je me rappelle que je lus *la Tempête* jusqu'au moment où Ariel chante la cruelle petite chanson à l'oreille de Ferdinand :

Sous les eaux à cinq brasses profondes, ton père est couché.
Ses os en corail sont changés;
Ce qui était ses yeux perle est devenu;
Rien de lui ne s'anéantira,
Mais tout subira une transformation marine
En quelque chose de riche et de merveilleux.
Les Nymphes de la mer incessamment sonnent son glas!

A ce moment, j'eus une rapide et nerveuse impatience, et je refermai mon Shakspeare. Je me levai et vins jusqu'à ma fenêtre, où je demeurai paralysé.

Quelque chose à l'horizon unissait le ciel et la mer; une volute noire, qui semblait tourner sur elle-même avec une extrême vélocité, relativement mince en son milieu et s'élargissant à sa double extrémité, où elle se terminait par deux sortes de ventouses, dont l'une aspirait la nue, tandis que l'autre pompait les eaux. Des éclairs jaillissaient sans cesse de cette colonne tournante.

— Une trombe! pensai-je, et dans une seconde, je vis le *Karma* disloqué, Gwendolyn perdue. J'étouffais sur place, mon cœur battait. Après avoir été comme foudroyé, je me pris à courir, afin de rejoindre Huguette, dans cet instinct irréfléchi de communion et de solidarité, qui nous entraîne en face des catastrophes.

Ma femme n'avait rien vu, elle se laissa conduire à la fenêtre.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle.

Et ses bras retombèrent dans un geste de désespoir. Mais elle se reprit tout de suite, parce qu'elle ne souffrait pas comme moi.

— Allons, dit-elle, David aura gagné un abri quelconque. Depuis onze heures, on voyait que le temps allait se gâter. Il aura eu le temps de regagner la côte.

L'esprit devient si faible, en de tels moments d'inquiétude, en face de la marée montante des sentiments, que ces paroles si aisément hypothétiques me soulagèrent comme si elles étaient vraies. Elles comportèrent aussitôt pour moi une évidence qui dura jusqu'à la dislocation et à la disparition de la trombe. Ce calme artificiel dura jusqu'à la fin du jour; sa réaction fut terrible. Brusquement, avec la même force d'évidence, je reconnus que le raisonnement de Huguette était faux, que David n'avait pas eu le temps de gagner la côte et que si le *Karma* existait encore, il devait courir de terribles bordées, à cette heure, plus épave que bateau. Jamais l'impuissance de notre esprit ne m'était apparue d'une manière aussi cruelle : quelques heures de navigation, à peine, me séparaient de Gwendolyn; elle était par là, tout près de moi, en somme, et je ne pouvais rien savoir, et il n'existait pas un moyen connu

de me faire deviner un mystère qui l'était si peu ! Ces réflexions et quelques autres, me menèrent tant bien que mal jusqu'à l'heure du dîner, non sans des cahots d'esprit qui me laissaient rompu.

Mais alors commença la longue et l'affreuse nuit. Si ma raison et mon espérance avaient pu lutter avec l'aide de la nuit, quand l'ombre vint, comme il arrive toujours, je fus sans force contre mon tourment. Rien ne m'arrachait la conviction que Gwendolyn était morte ; à l'épouvantable idée que je ne la verrais plus se mêlait le remords de l'avoir entraînée dans une faute, qui avait pu augmenter encore l'angoisse des derniers instants. Je me rappelais à quel point sa nature était droite et scrupuleuse, j'entrevoyais la longue lutte qu'elle avait supportée dans le silence avant de consentir à reconnaître qu'elle m'aimait. Une fois encore, j'avais donc, par mon abominable goût de l'émotion, sinon causé, du moins rendu plus atroce le destin d'un être que j'aimais. Et si elle était damnée par ma faute...

De ma jeunesse religieuse, des lambeaux de croyances et des terreurs enfantines sortaient pêle-mêle, plus forts de leur long sommeil. Un être à la fois pusillanime et scrupuleux que je croyais mort ressuscitait tout à coup pour m'accabler de terreur et de honte, mêlant son tumulte à mes contradictions, augmentant encore mon désarroi ! Mais, par instants, un autre de mes hôtes secrets leur tenait tête, aussi meurtri, aussi sanglant que tout autre ; c'était le sensuel, et les images que celui-ci dépeignait, en devenant funèbres, me secouaient l'âme à la déraciner à force de secousses. Au milieu de cette confusion, je me répétai ce : « Jamais plus ! » qui sonne le glas des seules douleurs véritables.

Je ne dormis pas, mais enfin le matin revint et, avec lui, une nouvelle vague d'instinctive confiance. A peine étais-je levé que je vis paraître Huguette, qui n'avait pas reposé plus que moi.

— Tu n'as pas dormi ? me demanda-t-elle.

— Pas beaucoup.

Elle me regarda, elle chercha les mots qu'il fallait dire et ne les trouva pas. Mais il n'y en avait pas. Elle finit par murmurer :

— Pas un mot à Jack, surtout ! Il ne se doute heureusement de rien.

— Va-t-il mieux ?

— Il souffre moins.

Je télégraphiai dans tous les ports voisins où le *Karma* avait pu faire escale. Puis je courus à Fiume dans l'espoir d'apprendre quelque chose ; mais dans aucun bureau, on ne put me renseigner. Il n'y avait qu'à attendre.

Lentement, les réponses à mes dépêches me parvinrent. Non, le *Karma*, ni ses passagers, n'étaient signalés nulle part.

La seconde nuit s'écoula, plus lente encore, plus désolée que la première, puis une seconde journée. Chaque minute qui s'envolait m'arrachait encore un lambeau d'espérance, m'imposait plus impérieusement l'effroyable certitude ; puis soudain, des idées romanesques s'emparaient de moi, une croyance confuse et tenace au miracle. Comment ai-je pu vivre, ai-je pu durer pendant ces heures mortelles ? Si j'essaie de me les rappeler, il me semble en être séparé par un brouillard épais dont sortent quelques vagues images : je me revois marchant dans ma chambre, marchant sur les routes, sans but, sans trêve, ne pouvant pas m'arrêter, ni me reposer, essayant par un mouvement incessant de calmer, d'endormir cette infatigable douleur.

Ce fut le troisième jour que je reçus de Cherso l'avis que deux corps venaient d'être trouvés non loin du rivage. Il se fit un grand silence en moi, ma douleur s'arrêta pendant quelques brèves secondes, je fus presque soulagé. L'angoisse que je venais de subir était telle que cette certitude, si effroyable fût-elle, était cependant moins terrible qu'elle.

J'eus beaucoup de peine à trouver un bateau qui voulût me conduire à l'île de Cherso. Là, sous un misérable hangar en planches, on me mena devant une sorte d'estrade portée par des tréteaux. Des formes confuses bossuaient un long drap sale. Quelqu'un le souleva...

Deux masses informes, boursouflées. Je mis mes mains devant mes yeux ; j'en avais trop vu déjà. Il n'y avait plus de chair sur les mains, sur le visage des noyés, mais je ne sais quelle rugosité sanguinolente, plaquée contre les os. Cependant, j'avais reconnu la robe de Gwendolyn, le pantalon de David.

Je sortis à tâtons du hangar. Je titubais. Je revis la clarté, la mer, la paix moqueuse des choses. Des doigts d'acier me

comprimaient le cœur, ma gorge serrée laissait difficilement entrer l'air dans mes bronches. Mes yeux étaient secs. Toute ma douleur diffuse, contrainte, nouée en moi, de tout mon être à demi paralysé et contracté, ne laissait échapper que cette pensée qui sortait de moi à la façon d'un jet de vapeur : « Être un mort : être un mort. Ne plus voir le soleil! »

Je repris mon bateau. Je me rembarquai sur cette mer qui m'avait volé et qui était maintenant si calme, si molle, si inerte, dans sa passivité de grosse bête soumise! Il me fallait accomplir d'innombrables formalités, télégraphier aux familles de Gwendolyn et de David, conférer avec le consul d'Angleterre, signer des papiers, mêler à ma révolte et à mon chagrin, des chiffres et des paperasses, des questions de greffe et de bureaucratie. J'allais et je venais machinalement, au milieu d'une sorte d'hallucination si étrange que parfois j'oubliais la mort des Grove et que je me demandais souvent pourquoi je trépignais dans ces couloirs où je faisais antichambre ou dans ce bureau où je questionnais un fonctionnaire.

Enfin les corps furent enfermés dans des cercueils que l'on dirigea sur Fiume. La nuit éternelle engloutit ce visage divin que j'avais baisé à genoux et qu'un flot imbécile avait joué à jeter contre les rochers, à le reprendre et à le relancer, et cela pendant des heures, jusqu'à ce que cette chair si pure, déchirée, ravagée, râpée, lambeau par lambeau, s'en détachât.

Ni Gwendolyn, ni David, n'avaient de parents rapprochés. Leurs cousins me télégraphièrent à la fois leur désespoir et leur désir de ne pas se déplacer. Fussent-ils venus, je n'en aurais pas moins ramené en Angleterre la dépouille de mes amis.

VI

Cette nuit-là, je ne dormis pas. Les plus atroces images passaient et repassaient devant mes yeux; je ne pouvais m'assimiler l'idée affreuse que le terrible spectre que j'avais vu fût la blanche et royale enfant qui m'avait donné son amour une nuit sur la plage. Celle-là, sans cesse, j'essayais de me la représenter; aussi brutal que la vague qui lui avait arraché son apparence réelle, j'usais moi-même son image à force de l'évoquer devant mes yeux. C'est dans l'insconscient que viennent s'incorporer peu à peu les traits de ceux que nous avons perdus; c'est

l'inconscient qui nous les renvoie, intacts et précis, au moment où nous nous y attendons le moins. Dans la première indignation de notre douleur, nous voulons forcer notre mémoire à obéir par ordre, nous empêchons ces formes aimées d'entrer au plus profond de nous, nous voulons qu'elles demeurent sur le seuil, prêtes à accourir au premier appel. Ainsi notre volonté impie les profane et les oblitère, nous défendons à leur pudeur de regagner nos retraites d'où elles ne s'évaderaient plus; nous nous dépouillons nous-mêmes.

L'aube vint, non point pure et dansante, comme une des muses de Mantegna, telle qu'elle apparaît à celui qui s'éveille heureux avec elle et qui s'accorde sur-le-champ à sa frémissante harmonie, mais froide, mais d'une blancheur livide, ainsi qu'elle se montre à celui qui l'a impatiemment attendue, dans les affres de l'insomnie.

Je n'avais pas encore revu Jack; il avait été impossible de lui cacher la vérité. Huguette s'était chargée du pénible soin de la lui apprendre. Après une scène de désespoir extrêmement violente, il demeura prostré. J'appréhendais notre entrevue; quand il m'aperçut, en effet, il se dressa à demi dans son lit, les yeux grands ouverts, écarquillés par une sorte de douloureuse épouvante.

— Alors, c'est fini! dit-il.

Il se mit à sangloter; il pleurait avec de grands hoquets qui le secouaient tout entier.

— C'est trop affreux, répétait-il. Je ne la verrai plus! Dis, est-ce possible? Mais pourquoi le bon Dieu permet-il la mort?

Sa douleur m'attendrit bientôt, mais, à la regarder mieux, m'irrita ensuite. Elle avait je ne sais quoi de forcé, de théâtral; il s'y mêlait du cabotinage, de l'hystérie. Qui sait quel roman il se forgeait en ce moment à lui-même? Je sentais en même temps qu'il voulait en quelque sorte m'étonner de sa souffrance, jouer à l'homme, à l'amoureux. Certes, son chagrin était profond, mais à son âge, il est si difficile d'être vraiment sincère!

— Allons, calme-toi, lui dis-je. Ne t'excite pas ainsi.

— Si je priais, fit-il, crois-tu qu'elle continuerait à être morte? Peut-être s'apercevrait-on qu'elle est seulement en léthargie.

Je ne pus m'empêcher de sourire, moi aussi, mais un peu plus jeune que lui, je me souvenais d'avoir prié avec ferveur pour demander à Dieu la résurrection d'une amie d'enfance qui venait de mourir.

— Jack, sois raisonnable. Montre que tu es un homme. On ne l'est pas en se lamentant ainsi, comme une femme nerveuse Est-ce que je pleure, moi? Et toi, cependant, tu as tout l'avenir devant toi, mais moi...

Qu'allais-je dire? Quel demi-aveu allais-je faire à cet enfant?

A ce moment, Huguette entra; je vis sur sa figure reparaître toute sa jalousie mauvaise et toute sa colère; mais malgré tout, elle aimait Gwendolyn; et ces sentiments se battaient en elle si violemment qu'ils contractaient ses traits et lui donnaient un air dur et haineux.

— Allons, me dit-elle fébrilement, laisse cet enfant, il n'est que trop nerveux et trop sensible déjà. Il n'a pas besoin...

— Je te demande pardon, fis-je avec calme. Je ne lui prêche que la résignation.

Huguette sortit en haussant les épaules.

— C'est vrai, dit Jack, j'ai tort de pleurer ainsi devant maman. Elle croit que je ne l'aime pas, mais je l'aime bien aussi... Seulement, ce n'est pas la même chose. Et puis, elle est exaspérée, parce qu'elle voit que tu as du chagrin...

— Ah!... Te l'a-t-elle dit?

— Non, elle ne dit rien de ce genre. Ou plutôt, si. Hier, pendant que tu étais à Fiume, elle m'a dit : « Vois-tu, Jack, quand tu seras grand et que tu te marieras, tâche de n'aimer qu'une femme dans ta vie. Ou bien, si tu n'en as pas le courage, ne te marie jamais... » Dis, papa, en as-tu aimé beaucoup?

Huguette était folle de parler ainsi à cet enfant! Je répondis doucement :

— Non, mais j'ai toujours eu quelques amies dont ta mère était jalouse. Elle est si nerveuse, ta pauvre maman! Elle s'inquiète tant pour tout! Elle avait toujours peur que je l'aime moins que mes amies. Comme si c'était possible!

C'est comme moi, dit Jack, avec un juvénile orgueil de trouver ce point de comparaison entre lui et moi et de se rapprocher ainsi de l'homme que j'étais. Pourquoi est-elle si injuste?

— Je te le répète : elle a beaucoup souffert.

— De quoi? Est-ce toi qui l'as fait souffrir?

Je le rassurai sur ce point; il se mit alors à parler, — à divaguer serait plus juste, — de Gwendolyn : et chacun des souvenirs qu'il me rapportait d'elle me serrait la gorge comme un étau. Il me disait que Gwendolyn lui parlait souvent de moi, lui recommandait de bien m'aimer, ajoutant : « On n'a pas compris votre père. Mais c'est un grand homme. Vous vous en apercevrez plus tard. »

Ces paroles m'attendrissaient et en même temps je doutais que Gwendolyn les eût prononcées; tout cela, pensée et expression, lui appartenait si peu. De plus en plus, la mythomanie de Jack, dans cette crise émotionnelle, me paraissait évidente. Attribuait-il à Gwendolyn des propos de Huguette? Les inventait-il de toutes pièces avec des bribes de conversations tenues devant lui? Je l'ignore.

— Ah! conclut-il, Gwendolyn t'aimait plus que moi! Il y a des jours, vois-tu, je peux bien te l'avouer maintenant, où je t'ai détesté...

Ici encore la sincérité et la comédie se mêlaient étroitement; le sentiment ne manquait pas de vérité, — mais non l'accent emphatique de Jack et ce faux besoin de confession qui n'était que désir de jouer un rôle.

Cette conversation me devenant de plus en plus pénible, je quittai Jack et regagnai ma chambre.

Huguette m'y trouva à la fin du jour, dans l'obscurité grandissante, accroupi sur une chaise et les yeux fixés sur une grande photographie de Gwendolyn, en robe de bal, qu'elle m'avait donnée, sur mes supplications, voilà peu de jours. Elle était représentée en robe de bal, comme honteuse et gênée de tout cet apparat, mais, malgré cette froide et pénible fixation des traits, presque aussi belle qu'en réalité.

Le spectacle de ma désolation muette irrita tout à coup Huguette, déjà si nerveuse et qui trouva pour me blesser un tour imprévu.

— Tu as bien raison, me dit-elle, de la regarder ainsi. Regarde-la bien : tu ne la regretteras pas toujours.

— Pourquoi me dis-tu cela? fis-je avec douceur.

— Tu ne sais pas souffrir, insista-t-elle cruellement. Au fond, tu t'exaltes pour souffrir, mais on voit que tu n'en as pas l'habitude. Tu aimeras une autre femme, tu oublieras Gwen-

dolyn, comme tu as oublié Claire, comme tu m'oublies à tout instant.

— Si je t'avais oubliée, Huguette, serais-je là?

— Oh! pour ce que cela te gène, ma présence! Au fond, veux-tu que je te dise : ton plus grand chagrin vient de ce que tu l'oublieras trop vite et que tu le sais. Il y a des êtres qui se souviennent. Tu n'en es pas.

Huguette prenait à ces paroles un plaisir affreux, un plaisir de vengeance. Elle se réjouissait amèrement de ce dont elle avait une nuit plaint si étrangement Gwendolyn.

— Huguette, dis-je avec douceur, laisse-moi. Crois-tu que je sois heureux? Pourquoi viens-tu me torturer jusqu'ici?

— Pardon, Claude, mais je souffre tant!

Et elle se jeta en pleurant dans mes bras. Mais cette scène dépassait la résistance de mes nerfs déjà trop tendus : je la repoussai doucement.

Le lendemain, je partais pour Faversham.

EDMOND JALOUX.

(La dernière partie du prochain numéro.)

LA RUSSIE DES TSARS

PENDANT LA GRANDE GUERRE

IX [1]

VERS L'ANARCHIE

Samedi, 24 mars 1917.

Le *Soviet* a appris que le Roi d'Angleterre offre à l'Empereur et à l'Impératrice l'hospitalité du territoire britannique. Sur la sommation des « maximalistes, » le Gouvernement provisoire a dû s'engager à maintenir en Russie les souverains déchus. Le *Soviet* a désigné, en outre, un commissaire « pour contrôler la détention » de la famille impériale.

D'autre part, le Comité central du *Soviet* a adopté hier soir les motions suivantes :

1° Ouverture immédiate de négociations avec les ouvriers des pays ennemis;

2° « Fraternisation systématique » des soldats russes et ennemis sur le front;

3° Démocratisation de l'armée;

4° Renonciation à tout programme de conquête.

Voilà qui nous promet de beaux jours!

A six heures, je me rends au Palais Marie, avec mes collègues Buchanan et Carlotti, pour procéder à la reconnaissance officielle du Gouvernement provisoire.

Ce bel édifice, offert jadis par Nicolas Ier à sa fille préférée, la duchesse de Leuchtenberg, devenu ensuite le siège du Conseil

Copyright by Maurice Paléologue, 1922.

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1921, 1er et 15 janvier, 15 février, 1er et 15 mars, 1er mai et 1er juin 1922.

de l'Empire, a déjà changé d'aspect. Dans le vestibule, où se prélassaient naguère les laquais à la somptueuse livrée de la Cour, des soldats débraillés, crasseux, insolents, se vautrent sur les banquettes en fumant. Depuis la Révolution, les grands escaliers de marbre ne sont plus balayés. Çà et là, une vitre brisée, une éraflure de balle sur un panneau témoignent que la utte fut chaude sur la place Saint-Isaac.

Personne n'est là pour nous recevoir, malgré la solennité de l'acte que nous allons accomplir.

Je me rappelle ici même une cérémonie « en la présence auguste de Sa Majesté l'Empereur. » Quelle ordonnance! Quelle pompe! Quelle hiérarchie! Si le grand-maître des cérémonies, baron Korff, ou ses acolytes, Tolstoï, Évreïnow, Kourakine, nous voyaient présentement, ils s'en évanouiraient de honte.

Arrive Milioukow; il nous introduit dans un salon, puis dans un autre, puis dans un troisième, ne sachant où s'arrêter, cherchant à tâtons sur les murs le bouton électrique pour éclairer la pièce.

— Ici, nous dit-il enfin, ...ici, je crois que nous serons bien.

Et il va quérir ses collègues, qui viennent aussitôt. Ils sont tous en veston de travail, leur portefeuille sous le bras.

Parlant après Buchanan et Carlotti, qui sont plus anciens que moi, je prononce la phrase sacramentelle :

— J'ai l'honneur de vous déclarer, messieurs, que le Gouvernement de la République française reconnaît en vous le Gouvernement provisoire de la Russie.

Puis, à l'exemple de mes collègues anglais et italien, je salue en quelques phrases chaleureuses les nouveaux ministres; j'insiste sur la nécessité de poursuivre la guerre à outrance.

Milioukow nous répond par les affirmations les plus rassurantes.

Son allocution est assez développée pour me laisser le temps de dévisager ces maîtres improvisés de la Russie, sur qui pèse une si terrible responsabilité! La même impression de patriotisme, d'intelligence, d'honnêteté, se dégage de tous. Mais comme ils ont l'air épuisé de fatigue et de soucis! La tâche qu'ils ont assumée les dépasse manifestement. Puissent-ils n'en pas être écrasés trop tôt! Un seul d'entre eux a l'apparence d'un homme d'action : le ministre de la Justice, Kérensky. Trente-cinq ans, svelte, de taille moyenne, la face rasée, les

cheveux en brosse, le teint cendré, les paupières mi-closes, mais d'où jaillit un regard aigu et fiévreux, il me frappe d'autant plus qu'il se tient à l'écart, en arrière de tous ses collègues : il est évidemment la figure la plus originale du Gouvernement provisoire et semble devoir en être bientôt le ressort Principal.

Une des circonstances les plus caractéristiques de la révolution, qui vient de renverser le tsarisme, est le vide instantané, absolu, qui s'est fait autour des souverains en péril.

Dès les premiers chocs avec l'émeute populaire, tous les régiments de la Garde, compris les superbes cosaques de l'Escorte, ont trahi leur serment de fidélité. Aucun des Grands-Ducs non plus ne s'est levé pour défendre la personne sacrée des monarques : l'un d'eux n'a même pas attendu l'abdication de l'Empereur pour mettre sa troupe au service du pouvoir insurrectionnel. Enfin, sauf quelques exceptions d'autant plus méritoires, ç'a été un délaissement général parmi les gens de cour, parmi tous ces *pridvorny*, tous ces hauts officiers et dignitaires qui, dans la pompe éblouissante des cérémonies et des cortèges, apparaissaient comme les gardiens naturels du trône et les défenseurs attitrés de la majesté impériale. Pourtant beaucoup d'entre eux avaient non seulement le devoir moral, mais le devoir militaire, le strict devoir de se rallier immédiatement autour des souverains menacés, de se dévouer à leur salut, de s'attacher pour le moins à leur grande infortune.

J'en fais l'observation ce soir encore, à un dîner intime chez Mme R... Par leur naissance ou leur fonction, tous les convives, une douzaine environ, occupaient un rang élevé dans le régime disparu.

A table, dès le premier plat, le murmure des dialogues s'éteint. Une conversation générale s'engage sur Nicolas II. Malgré sa misère actuelle, malgré les perspectives terrifiantes de son avenir prochain, on juge tous les actes de son règne avec une extrême sévérité ; on l'accable sous le poids des griefs anciens et récents. Comme j'exprime néanmoins le regret de l'avoir vu si prestement abandonné par sa famille, sa Garde et sa cour, Mme R... éclate :

— Mais c'est lui qui nous a abandonnés ; c'est lui qui nous a trahis ; c'est lui qui a failli à tous ses devoirs ; c'est lui qui

nous a mis dans l'impossibilité de le défendre ! Ce n'est pas sa famille, ni sa Garde, ni sa cour, qui lui ont manqué : c'est lui qui a manqué à tout son peuple !...

Les émigrés français ne tenaient pas un autre langage en 1791 ; ils jugeaient, eux aussi, que Louis XVI, ayant trahi la cause royale, ne devait s'en prendre qu'à lui-même de son infortune. Et son arrestation, après la fuite de Varennes, les affecta peu. Un aubergiste de Bruxelles disait à l'un d'eux, qui, par exception, se lamentait sur l'événement : « Consolez-vous, monsieur, cette arrestation n'est pas un si grand malheur. Ce matin, M. le Comte d'Artois avait bien l'air un peu attristé ; mais les autres messieurs qui étaient dans sa voiture semblaient très contents. »

* * *

Dimanche, 25 mars.

Je m'étais proposé d'offrir, ces jours-ci, un déjeuner au Gouvernement provisoire, afin d'entrer en rapports plus intimes avec lui et de lui donner un témoignage public de sympathie. Toutefois, avant de lancer mes invitations, j'ai cru sage de faire pressentir discrètement quelques ministres. Bien m'en a pris ! P..., qui s'était chargé de tâter le terrain, me répond aujourd'hui qu'on est fort touché de mon attention, mais qu'on craint de la voir mal interprétée dans les milieux extrêmes et qu'on me prie d'en différer la réalisation.

Ce détail suffirait à prouver combien le Gouvernement provisoire est timide vis-à-vis du *Soviet*, comme il redoute de se prononcer en faveur des Alliances et de la guerre !

D'ailleurs, à l'appel, tout vibrant de patriotisme, que les socialistes français ont adressé, le 18 mars, à leurs camarades russes, Kérensky vient de répondre par un télégramme qui, je l'espère, ne laissera plus à « la démocratie française » la moindre illusion sur la conception que « la démocratie russe » se fait de l'Alliance et de la guerre (1).

(1) Télégramme du ministre de la Justice de Russie, envoyé à Jules Guesde, membre de la Chambre française des Députés, à Paris :

Je suis profondément touché du salut fraternel qu'avec les camarades Marcel Sembat et Albert Thomas vous m'avez adressé.

Nous n'avons jamais douté de l'entière sympathie et de l'appui moral que, dans notre lutte, nous trouvons auprès du socialisme français.

Le peuple russe est libre. Grâce aux sacrifices faits par la classe ouvrière et par l'armée révolutionnaire, a été anéanti le tsarisme russe, qui, de tout temps.

Le Gouvernement provisoire a informé le *Soviet* que, d'accord avec Buchanan, il s'est abstenu de transmettre à l'Empereur le télégramme par lequel le roi George a offert à la famille impériale l'hospitalité du territoire britannique.

Persistant néanmoins dans sa méfiance, le comité exécutif du *Soviet* a installé des postes « révolutionnaires » à Tsarskoïé-Sélo et sur toutes les routes qui en rayonnent, afin d'empêcher que les souverains ne soient enlevés subrepticement.

* * *

Lundi, 26 mars.

Le peintre et historien d'art, Alexandre-Nicolaïéwitch Benois, avec qui j'entretiens de fréquentes et amicales relations, vient me voir à l'improviste. Issu d'une famille française qui s'est installée en Russie vers 1820, c'est l'homme le plus cultivé que je connaisse ici et l'un des plus distingués. J'ai passé bien des heures charmantes dans son atelier de Wassily-Ostrow, à causer avec lui *de omni re scibili et quibusdam aliis*. Au point de vue politique même, sa conversation m'a été souvent précieuse; car il est fort lié, non seulement avec l'élite des artistes, des littérateurs et des universitaires, mais aussi avec les principaux chefs de l'opposition libérale et du parti « cadet. » Maintes fois, j'ai obtenu par lui des renseignements intéressants sur ces milieux, où naguère encore il m'était si difficile et presque interdit de pénétrer. Ses opinions personnelles, toujours judicieuses et pénétrantes, ont d'autant plus de valeur à mes yeux qu'il est éminemment représentatif de cette classe agissante et instruite, classe de professeurs, de savants, de médecins, d'artistes, de littérateurs, de publicistes, qu'on nomme : *l'intelligentzia*.

Il vient donc me voir aujourd'hui vers trois heures, comme

fut le rempart de la réaction universelle. C'est le peuple lui-même qui va maintenant édifier sa propre vie.

Saluant les efforts héroïques de la France républicaine et démocratique pour défendre le sol natal, dans la résolution unanime de mener la guerre jusqu'à une fin digne de la démocratie, les socialistes russes ont foi en la solidarité internationale des classes ouvrières pour triompher de l'impérialisme réactionnaire et violent et pour apporter avec elle la paix, si nécessaire au développement de la personnalité humaine.

A. Kérensky,
Ministre de la Justice, vice-président du Conseil des Députés ouvriers et soldats.

je m'apprêtais à sortir. Il est grave et s'assied avec un geste de lassitude :

— Excusez-moi de vous déranger. Mais hier soir, avec quelques-uns de mes amis, nous avons remué des idées si sombres que j'éprouve le besoin de vous les confier.

Puis, dans un tableau saisissant et malheureusement trop exact, il me décrit les effets de l'anarchie dans le peuple, de l'apathie dans les classes dirigeantes, de l'indiscipline dans l'armée. Et il conclut :

— Si douloureux que me soit cet aveu, je crois accomplir un devoir en venant vous dire que la guerre ne peut plus continuer. Il faut faire la paix dans le plus bref délai. Assurément, je sais que l'honneur de la Russie est engagé par ses alliances et vous me connaissez assez pour croire que j'apprécie cette considération à toute sa valeur. Mais la nécessité est la loi de l'histoire. A l'impossible, nul n'est tenu !

Je lui réponds :

— Vous venez de prononcer là des paroles bien graves! Pour les réfuter, je me placerai à un point de vue tout à fait objectif, comme pourrait faire un neutre impartial et désintéressé, en négligeant donc le jugement moral que la France aurait le droit de porter sur la Russie... Tout d'abord, sachez que, quoi qu'il advienne, la France et l'Angleterre poursuivront la guerre jusqu'à la victoire complète. Une défaillance de la Russie prolongerait vraisemblablement la lutte, mais ne changerait pas le résultat. Si rapide que fût la débandade de votre armée, l'Allemagne n'oserait cependant pas dégarnir immédiatement votre front; il lui faudrait d'ailleurs d'importants effectifs pour s'assurer, sur votre territoire, de nouveaux gages. Les vingt ou trente divisions qu'elle pourrait distraire du front oriental pour renforcer son front occidental, ne suffiraient pas à conjurer sa défaite. Ensuite, ne doutez pas que, du jour où la Russie aurait trahi ses alliés, ils la répudieraient. L'Allemagne aurait donc toute liberté de compenser à votre détriment les sacrifices qui lui seraient imposés d'autre part. Je ne présume pas, en effet, que vous fondiez quelque espoir sur la magnanimité de Guillaume II... Vous perdriez ainsi, pour le moins, la Courlande, la Lithuanie, la Pologne, la Galicie et la Bessarabie; je ne parle pas de votre prestige en Orient et de vos desseins sur Constantinople? Quant à la France et à l'Angle-

terre, n'oubliez pas qu'elles détiennent, à l'encontre de l'Allemagne, des gages énormes : l'empire des mers, les colonies allemandes, la Mésopotamie et Salonique... Enfin, vos alliés ont, de plus, la puissance financière, qui va être doublée, triplée par le concours des États-Unis. Nous pourrons ainsi poursuivre la guerre aussi longtemps qu'il le faudra... Donc, quelles que soient les difficultés de l'heure présente, rassemblez vos énergies et ne pensez plus qu'à la guerre. Ce n'est pas seulement l'honneur de la Russie qui est en cause ; c'est sa prospérité, sa grandeur et peut-être même sa vie nationale.

Il reprend :

— Hélas ! Je ne trouve rien à vous répondre... Et pourtant, nous ne pouvons plus continuer la guerre. Sincèrement, nous ne le pouvons plus.

Il me quitte sur ces mots, avec des larmes aux yeux. Depuis quelques jours, je constate partout le même pessimisme.

* * *

Mardi, 27 mars.

Dès le 14 mars, c'est-à-dire avant même l'abdication de l'Empereur et la formation du Gouvernement provisoire, le *Soviet* a promulgué, sous la forme de *prikaze*, un ordre du jour à l'armée, invitant les troupes à élire immédiatement des représentants au Conseil des députés et soldats. Ce *prikaze* ordonnait, en outre, que, dans chaque régiment, un Comité fût élu pour assurer le contrôle et l'emploi de toutes les armes, fusils, canons, mitrailleuses, automobiles blindées, etc... ; en aucun cas, l'usage de ces armes ne pouvait plus dépendre des officiers. Pour terminer, le *prikaze* abolissait les marques extérieures de la hiérarchie et prescrivait que « tout malentendu entre officiers et soldats » serait désormais réglé par les comités de compagnie. Ce beau document, qui portait la signature de Sokolow, Nachamkitz et Skobélew, fut télégraphié le soir même à toutes les armées du front ; la transmission n'eût d'ailleurs pas été possible, si les émeutiers n'avaient occupé, dès la première heure, les bureaux de la télégraphie militaire.

Aussitôt que Goutchkow se fut installé au ministère de la Guerre, il s'efforça d'amener le *Soviet* à retirer l'extraordinaire *prikaze*, qui n'équivalait à rien de moins qu'à la destruction de toute discipline dans l'armée.

Après de longues négociations, le *Soviet* a consenti à déclarer que, provisoirement, le *prikaze* ne serait pas applicable aux armées combattantes. L'effet moral de la publication ne subsiste pas moins. Et, d'après les derniers télégrammes du général Alexéïew, l'indiscipline fait de terribles progrès dans les troupes du front.

Je songe avec douleur que les Allemands sont à quatre-vingts kilomètres de Paris !...

***

Mercredi, 28 mars.

Nouveau manifeste du *Soviet*, qui s'adresse, cette fois, « aux peuples de l'univers. » C'est un long flux de paroles emphatiques, un long dithyrambe messianique :

— *Nous, ouvriers et soldats de Russie, nous vous annonçons le grand événement de la Révolution russe, et nous vous adressons nos vœux enflammés... Notre victoire est une grande victoire de la liberté universelle et de la démocratie... Et nous nous adressons avant tout à vous, frères prolétaires de la coalition germanique. Secouez, à notre exemple, le joug de votre pouvoir semi-autocratique; n'acceptez plus d'être un instrument de conquête entre les mains de vos rois, de vos propriétaires, de vos banquiers, etc.*

J'attends la réponse du prolétariat germanique.

***

Jeudi, 29 mars.

Depuis le naufrage du tsarisme, tous les métropolites, archevêques, évêques, archimandrites, higoumènes, archiprêtres, hiéromoines, dont Raspoutine avait composé sa clientèle ecclésiastique, traversent des jours pénibles. Partout, ils ont vu se lever contre eux, non seulement la clique révolutionnaire, mais encore leurs ouailles, et souvent même leurs subordonnés. La plupart se sont démis, plus ou moins spontanément, de leurs fonctions; beaucoup sont en fuite ou incarcérés.

Après une courte arrestation, le métropolite de Pétrograd, Mgr Pitirim, a obtenu d'aller faire pénitence dans un monastère sibérien. Le même sort est échu au métropolite de Moscou, Mgr Macarius, à l'archevêque de Kharkow, Mgr Antoine, à l'archevêque de Tobolsk, Mgr Varnava, à l'évêque de Tchernigow, Mgr Basile, etc.

*
* *

Vendredi, 30 mars.

Le germe le plus dangereux qui soit impliqué dans la Révolution se développe depuis quelques jours avec une effrayante rapidité. Finlande, Livonie, Esthonie, Pologne, Lithuanie, Ukraine, Géorgie, Sibérie, réclament leur indépendance ou, pour le moins, leur autonomie complète.

Que la Russie soit vouée au fédéralisme, c'est probable. Elle y est prédestinée par l'immensité de ses territoires, la diversité de ses races, la complexité croissante de ses intérêts. Mais le mouvement actuel est beaucoup plus séparatiste que régionaliste, plus sécessionniste que fédéraliste; il ne tend à rien de moins qu'à la désagrégation nationale. Aussi, le *Soviet* le favorise de son mieux. Comment les énergumènes et les imbéciles du Palais de Tauride ne seraient-ils pas tentés de détruire, en quelques semaines, l'œuvre historique de dix siècles!

La Révolution française commença par proclamer la *République une et indivisible*. A ce principe elle a sacrifié des milliers de têtes, et l'unité française a été sauvée. La Révolution russe prend pour mot d'ordre *la Russie dissoute et démembrée*.

*
* *

Samedi, 31 mars.

La propagande anarchique a déjà contaminé la majeure partie du front.

De tous côtés, on me signale des scènes de rébellion, des meurtres d'officiers, des désertions collectives. Même en première ligne, des groupes de soldats quittent leurs corps pour aller voir ce qui se passe à Pétrograd ou dans leurs villages.

*
* *

Dimanche, 1er avril.

Le nouveau Gouverneur militaire de Pétrograd, le général Kornilow, s'efforce de reprendre peu à peu en main les troupes de la garnison. Tâche d'autant plus ardue que la plupart des officiers ont été tués, dégradés ou chassés. Il a ordonné pour ce matin une revue sur la place du Palais d'hiver, et, très judicieusement, il n'a convoqué que les meilleurs éléments, les unités où la discipline a le moins souffert. Depuis la chute du

régime impérial, c'est la première fois qu'un effectif important est réuni en formation régulière.

Des fenêtres du ministère des Affaires étrangères, j'assiste à la revue avec Buchanan et Nératow.

Les troupes, — une dizaine de mille hommes, — ont une assez bonne tenue et défilent correctement. Il y a très peu d'officiers. Toutes les musiques jouent *la Marseillaise*, mais d'un rythme lent qui la rend sinistre. Dans chaque compagnie, dans chaque escadron, je note plusieurs bannières rouges portant ces inscriptions : *Terre et liberté!.. La terre au peuple!.. Vive la république sociale!..* Sur un très petit nombre, je lis : *La guerre jusqu'à la victoire!* Au-dessus du Palais d'hiver, flotte un immense drapeau rouge.

Le spectacle est singulièrement instructif. Au point de vue militaire, je résume ainsi mon impression : une troupe chez qui l'esprit de discipline n'a pas tout à fait disparu, mais qui pense beaucoup moins à ses devoirs de guerre qu'à ses espérances de rénovation politique et sociale.

Au point de vue historique et pittoresque, un contraste m'obsède. Je rappelle à Buchanan et à Nératow l'après-midi du 2 août 1914, la scène grandiose de l'Empereur apparaissant au balcon de ce même palais, après avoir juré sur l'Évangile et sur les saintes icônes qu'il ne signerait pas la paix tant qu'il y aurait un soldat ennemi sur le territoire russe. A cette heure solennelle, j'étais à côté de lui : il était grave et rayonnant. Plus qu'aujourd'hui encore, l'immense place était pleine de monde, soldats, bourgeois, ouvriers, *moujiks*, femmes, enfants, et toute cette foule, agenouillée sous la bénédiction de son père le Tsar, chantait l'hymne du *Bojé Tsaria kranié*.

O temps évanouis, ô splendeurs éclipsées,
O soleils descendus derrière l'horizon!

Un paquet de journaux, dont le plus récent a onze jours de date, m'arrive de Paris et me confirme dans une idée que je me faisais d'après les résumés quotidiens transmis par le télégraphe : le public français est enthousiaste de la Révolution russe ! Une fois de plus, notre presse aura manqué de mesure et de jugement. Certes, puisque la disparition du tsarisme est un fait accompli, on était bien forcé de s'adapter au régime nouveau et de « faire bon visage à mauvais jeu ». Il convenait

donc que l'opinion française parût accueillir la Révolution russe avec confiance et sympathie. Mais pas d'hosannah! Le *Soviet* n'est déjà que trop orgueilleux. Cet excès de louange et d'admiration va achever de l'enivrer. La faute principale est évidemment à la censure, qui aurait dû tempérer le zèle des thuriféraires.

Une lettre personnelle, que m'apporte le même courrier, m'apprend en outre que, dans les couloirs de la Chambre, dans les salons, dans les bureaux de rédaction, on attribue à Sir George Buchanan l'honneur d'avoir provoqué la Révolution pour mettre fin aux intrigues allemandes, ce qui est faux. On ajoute, comme de raison, quelques critiques à mon adresse; on rappelle que jadis, la diplomatie française n'hésitait pas, dans les grandes circonstances, à employer les grands moyens, qu'elle ne se laissait pas arrêter alors par un vain respect de la légitimité. On m'oppose l'exemple de mon célèbre prédécesseur, le marquis de La Chétardie, qui, en 1741, n'eut pas de scrupule à se compromettre hardiment avec le parti national pour détruire l'influence allemande et porter au trône impérial Élisabeth-Pétrowna... Avant peu, on reconnaîtra que la Révolution était le coup le plus funeste qui pût être infligé au nationalisme russe.

Ce soir, j'ai à dîner le prince Scipion Borghèse, l'ancien député radical au Monte-Citorio, qui vient d'arriver à Pétrograd avec sa fille, la princesse Santa, tous deux d'esprit très libre et très orné, tous deux très curieux de voir sur le vif une révolution... et quelle révolution! Mes autres convives sont les Polovtsow, la princesse Sophie Dolgorouky, le comte Serge Koutousow, le comte Nani Mocénigo, Poklewski, etc...

Je parle de l'impression favorable que m'a laissée la revue de ce matin. Polovtsow et Poklewski me rapportent, en sens contraire, les nouvelles déplorables qu'ils ont reçues du front.

Le prince Borghèse, avec qui je m'entretiens longuement après le dîner, me demande quels sont les caractères qui me frappent le plus dans la Révolution russe et qui la distinguent le plus, selon moi, des Révolutions occidentales. Je lui réponds:

— Tout d'abord, tenez compte de ce que la Révolution russe est à peine commencée et que certaines forces, qui sont destinées à y jouer un rôle énorme, telles que les convoitises agraires, les antagonismes ethniques, la décomposition sociale,

la débâcle économique, la fureur juive, n'agissent encore que virtuellement. Sous cette réserve, voici ce qui me frappe le plus :

Et j'éclaire par quelques exemples les points suivants :

1° Différence radicale de psychologie entre le révolutionnaire latin ou anglo-saxon et le révolutionnaire slave. Chez l'un, l'imagination est logique et constructive ; il détruit pour élever un nouvel édifice, dont il a prévu et médité toutes les parties. Chez l'autre, elle est uniquement destructive et dispersive ; son rêve est l'imprécision même.

2° Les huit dixièmes de la population russe ne savent ni lire ni écrire, ce qui rend le public des assemblées et des meetings d'autant plus sensible au prestige de la parole, d'autant plus docile à l'action des meneurs.

3° La maladie de la volonté est endémique en Russie ; toute la littérature russe le prouve. Les Russes sont incapables de s'obstiner dans l'effort. La guerre de 1812 a été relativement courte. La guerre actuelle, par sa longueur et son atrocité, excède l'endurance du tempérament national.

4° L'anarchie, avec tout ce qu'elle comporte de fantaisie, de paresse, d'indétermination, est une volupté pour le Russe. D'autre part, elle lui offre un prétexte à d'innombrables manifestations publiques, où il satisfait son goût du spectacle et de l'émotion, son vif instinct de la poésie et de la beauté.

5° Enfin, l'étendue immense du pays fait de chaque province un centre de séparatisme et de chaque ville un foyer d'anarchie ; la faible autorité qui reste au Gouvernement provisoire en est toute paralysée.

— Mais quel remède ? me demande Borghèse.

— Il faut que les socialistes des pays alliés démontrent à leurs camarades du *Soviet* que les conquêtes politiques et sociales de la Révolution russe sont perdues, si la Russie n'est d'abord sauvée.

* * *

Lundi, 2 avril.

Un télégramme de Paris m'apprend que le ministre des Munitions, Albert Thomas, va être envoyé en mission extraordinaire à Pétrograd. Son patriotisme, son talent, et, par surcroît, ses convictions socialistes me semblent le qualifier mieux que personne pour faire entendre au Gouvernement provisoire et au *Soviet* quelques fortes vérités. D'autre part, il verra de

près la Révolution russe et il mettra une sourdine à l'étrange concert de flatteries et de louanges qu'elle provoque en France.

Ce soir, je dîne dans l'intimité chez la princesse G...

On n'est pas gai. La conversation se traîne. Chacun s'absorbe dans son rêve intérieur, qui est sombre. Seul, B... est loquace et, comme toujours, il traduit son pessimisme en sarcasmes.

— Quelle joie, s'écrie-t-il, quelle fierté j'éprouve à me promener maintenant par la ville !... Sans cesse je me dis : Désormais, tous ces *dvorniks*, tous ces *izvochtchiks*, tous ces *rabotchiks* sont mes frères !... Ce matin, j'ai croisé une bande de soldats ivres ; j'avais envie de les serrer sur mon cœur !

Se tournant vers le prince G..., il reprend :

— Michel-Constantinowitch, hâtez-vous de renoncer à votre opulence ! Entrez pleinement, loyalement dans l'indigence ! Donnez vite vos terres au peuple, avant qu'il ne vous les prenne ! Ne mettez plus votre bonheur qu'à être pauvre et libre !

Cette ironie amère est peu goûtée de l'auditoire.

Parlant plus sérieusement, B... examine avec moi la situation générale de la Russie, les grands courants qui se dessinent, les redoutables perspectives qui s'ouvrent de tous côtés. Nous énumérons les problèmes politiques, sociaux, économiques, religieux, ethniques, qui sont dès aujourd'hui posés devant le peuple russe, sans compter le terrifiant problème de la guerre, qui met en jeu la vie même de la Russie :

— J'entrevois, dis-je, une longue période d'anarchie. Après quoi, la dictature.

— Oui, répond B... Une ère nouvelle vient de s'ouvrir dans l'histoire de Russie, l'ère hispano-américaine... Oh ! Porfirio Diaz, quand viendras-tu ?

Je lui raconte incidemment que, depuis le dimanche 25 mars, on ne chante plus, à Notre-Dame de France, le *Domine, salvum fac Imperatorem nostrum Nicolaum !* On s'arrête après le *Domine salvam fac Rempublicam !* On attend la nouvelle formule de prière pour le Gouvernement issu de la Révolution.

— La formule est facile à trouver, réplique B... : *Domine, salvam fac crapulam nostram ruthenam* !

* * *

Mardi, 3 avril.

Milioukow est fort troublé de ce qui se passe à Cronstadt,

la grande citadelle navale qui commande l'accès de Pétrograd du côté du golfe de Finlande.

La ville (environ 55 000 habitants) ne reconnaît ni l'autorité du Gouvernement provisoire ni celle du *Soviet*. Les troupes de la garnison, qui ne compte pas moins de 20 000 hommes, sont en révolte ouverte. Après avoir massacré la moitié de leurs officiers, elles en retiennent comme otages deux cents, qu'elles contraignent aux besognes les plus dégradantes, telles que le balayage des rues, les gros travaux du port.

A Helsingfors, même anarchie.

A Schlusselbourg, la ville est régie par une Commune insurrectionnelle, dont le premier acte a été de pactiser avec un syndicat de prisonniers de guerre allemands. Sur les instances de ce syndicat, une soixantaine de prisonniers alsaciens-lorrains, à qui j'avais procuré un régime de faveur, ont été sévèrement incarcérés.

A cinq heures, je fais visite au grand-duc Nicolas Michaïlowitch, dans son palais, rempli de souvenirs napoléoniens. C'est la première fois que j'ai l'occasion de m'entretenir avec lui, depuis la Révolution.

Il affecte un optimisme auquel je ne réponds que par le silence. Il n'insiste d'ailleurs pas plus qu'il ne faut et, pour que je ne le croie pas trop dupe des événements, il énonce cette conclusion prudente :

— Tant que des hommes aussi sérieux et patriotes que le prince Lvow, Milioukow et Goutchkow resteront maîtres du Gouvernement, je serai plein d'espoir. S'ils succombent, c'est le saut dans l'inconnu.

— Au premier chapitre de la Genèse, cet inconnu est désigné par un nom précis.

— Ah! quel nom?

— Le *tohu-bohu*, qui signifie le chaos.

* * *

Mercredi, 4 avril.

Hier, le ministre de la Justice, Kérensky, s'est rendu à Tsarskoïé-Sélo pour contrôler personnellement la garde des ex-souverains. Il a trouvé tout en ordre.

Le comte Benckendorff, grand-maréchal de la Cour, le prince

Dolgoroukow, maréchal de la Cour, Mme Naryschkine, grande-maîtresse de la Cour, Mlles de Buxhoevden et Hendrikow, demoiselles d'honneur, enfin le précepteur suisse du Tsaréwitch, Gilliard, partagent la captivité de leurs maîtres. Mme Wyroubow, qui logeait aussi au palais Alexandra, en a été enlevée pour être conduite à Pétrograd et incarcérée à la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul, au fameux bastion Troubetzkoï.

Kérensky s'est entretenu avec l'Empereur. Il lui a demandé notamment s'il était vrai, comme les journaux allemands l'ont affirmé, que Guillaume II lui ait plusieurs fois conseillé d'adopter une politique plus libérale.

— Tout le contraire ! s'est écrié l'Empereur.

L'entretien s'est prolongé, sur le ton le plus courtois. Kérensky a même fini par subir le charme d'affabilité qui émane naturellement de Nicolas II et il s'est plusieurs fois surpris à l'appeler :

— *Gosoudar!...* Sire !

L'Impératrice, au contraire, s'est enveloppée de froideur.

Le départ de Mme Wyroubow ne l'a pas affectée, au moins de la manière qu'on aurait pu croire. Après lui avoir été si passionnément, si jalousement attachée, elle a soudain rejeté sur elle la responsabilité de tous les maux qui accablent la famille impériale et la Russie :

La détestable Œnone a conduit tout le reste!

* * *

Jeudi, 5 avril.

J'adresse à Ribot le télégramme suivant :

— *Quelques journaux de Pétrograd reproduisent un article du* Radical *concluant à la nécessité de changer le représentant de la République en Russie. Je n'ai pas à prendre l'initiative d'émettre un vœu sur le fond de la question. D'autre part, Votre Excellence me connaît assez pour être certaine que, en de pareilles conjonctures, toute considération personnelle m'est étrangère. Mais l'article du* Radical *me fait un devoir de lui dire que, après avoir eu l'insigne honneur de représenter depuis plus de trois ans la France à Pétrograd et ayant conscience de n'y avoir épargné aucun effort, je n'éprouverais aucune peine à être déchargé de ma lourde tâche, et que, si le Gouvernement de la République croyait utile de me désigner un successeur, je m'emploierais de mon mieux à faciliter la transition.*

Plusieurs motifs me dictent ce télégramme.

D'abord, il peut y avoir un intérêt de service à ce que je sois relevé de ma mission; car j'avais la confiance de l'ancien régime et je n'ai aucune foi dans le régime nouveau. Puis je devine d'ici la campagne que doivent mener contre moi les partis avancés de la Chambre. Si je dois être rappelé, je veux au moins prendre les devants; j'ai toujours apprécié l'aphorisme de Sainte-Beuve : « Il faut quitter les choses un peu avant qu'elles ne nous quittent. »

Aujourd'hui, grande cérémonie sur le Champ de Mars, où l'on enterre solennellement les victimes des journées révolutionnaires, les « héros du peuple, » les « martyrs de la liberté. » Une longue fosse a été creusée dans l'axe transversal de l'esplanade. Au centre, une tribune drapée de rouge sert d'estrade au Gouvernement.

Depuis ce matin, des cortèges immenses, interminables, précédés par des musiques militaires, pavoisées de bannières noires, sillonnaient la ville pour recueillir, dans les hôpitaux, les deux cent dix cercueils destinés à l'apothéose révolutionnaire. D'après les estimations les plus modérées, le nombre des manifestants dépasse neuf cent mille. Et pourtant, sur aucun point du parcours, il n'y a eu confusion ni retard. Toutes les processions ont observé, dans leur formation, dans leur marche, dans leurs arrêts, dans leurs chants, un ordre parfait. Malgré le vent glacial, j'ai voulu les voir évoluer à travers le Champ de Mars. Sous le ciel neigeux et cinglé de rafales, ces foules innombrables, qui se déroulent avec lenteur en escortant des cercueils rouges, composent un spectacle d'une extraordinaire grandeur. Et, pour accentuer l'effet tragique, le canon de la Forteresse tonne, de minute en minute. L'art de la mise en scène est inné chez les Russes.

Mais ce qui me frappe le plus est ce qui manque à la cérémonie : le clergé. Pas un prêtre, pas une icône, pas une prière, pas une croix. Un seul chant : *la Marseillaise des ouvriers*.

Depuis les temps archaïques de Sainte Olga et Saint Wladimir, depuis que le peuple russe est entré dans l'histoire, c'est la première fois qu'un grand acte national s'accomplit sans le concours de l'Église. Hier encore, la religion présidait à toute la vie publique et privée ; elle y intervenait constamment, avec

des pompes magnifiques, un ascendant prestigieux, une entière maîtrise des imaginations et des cœurs, sinon des intelligences et des âmes. Il y a quelques jours à peine, ces milliers de paysans, de soldats, d'ouvriers, que je vois défiler devant moi, ne pouvaient apercevoir la moindre icône dans la rue, sans s'arrêter, enlever leur casquette et se barrer la poitrine avec de larges signes de croix. Quel contraste aujourd'hui ! Mais faut-il s'en étonner? Dans le jeu des idées, le Russe va toujours à l'extrême et à l'absolu.

Peu à peu, le Champs de Mars se vide. Le jour décline ; un brouillard fauve et glacé arrive de la Néwa. L'esplanade, redevenue déserte, prend un aspect sinistre. En retournant à l'ambassade par les allées solitaires du Jardin d'été, je me dis que je viens peut-être d'assister à l'un des faits les plus considérables de l'histoire moderne. Ce qu'on a enterré dans les cercueils rouges, c'est toute la tradition byzantine et moscovite du peuple russe, c'est tout le passé de la Sainte Russie orthodoxe...

*
* *

Vendredi, 6 avril.

Tandis que les troupes du front se dissolvent chaque jour davantage par l'effet de la propagande socialiste, la petite armée, qui se bat aux confins du Kurdistan, sous les ordres du général Baratow, poursuit vaillamment sa rude tâche.

Après avoir occupé Kermanchah, puis Kizilraba, elle vient de pénétrer en Mésopotamie et d'effectuer sa liaison avec les Anglais au Nord-Est de Bagdad.

Dans le cadre de la guerre générale, cette opération brillante n'a évidemment qu'une importance épisodique ; mais c'est peut-être le dernier exploit que les historiens auront à inscrire dans les annales militaires de la Russie.

*
* *

Samedi, 7 avril.

Hier, les États-Unis ont déclaré la guerre à l'Allemagne.

Nous nous félicitons, Milioukow et moi, de cet événement qui enlève aux Puissances germaniques leur dernière chance de salut. J'insiste auprès de lui pour que le Gouvernement provisoire fasse répandre à profusion dans tous les milieux russes le beau message que le Président Wilson vient d'adresser au Congrès et qui se termine ainsi :

Rester neutre, n'est plus possible, quand la paix du monde et la liberté des peuples sont en jeu. Nous voici donc obligés d'accepter la bataille avec l'ennemi naturel de la paix et de la liberté. Nous y sacrifierons notre vie, notre fortune, tout ce que nous possédons, avec la fierté de savoir qu'enfin le jour est arrivé où l'Amérique peut donner son sang pour les nobles principes d'où elle est née.

Pendant que la démocratie américaine tient ce magnifique langage, la révolution russe achève de perdre le sentiment du devoir patriotique et de l'honneur national.

Cet après-midi, le régiment de Volhynie, ancien régiment de la Garde, qui, le 12 mars, s'est insurgé le premier et dont l'exemple a entraîné le reste de la garnison, a organisé, au Théâtre Marie, un concert au profit des victimes de la Révolution. Une invitation très correcte a été envoyée aux ambassadeurs de France, d'Angleterre et d'Italie. Nous avons décidé de nous y rendre, afin de n'avoir pas l'air de mépriser le régime nouveau : le Gouvernement provisoire participe d'ailleurs à la solennité.

Combien transformé, le Théâtre Marie ! Ses habiles machinistes auraient-ils jamais pu réaliser un si prodigieux changement de décor ? Tous les écussons impériaux, toutes les aigles d'or sont arrachés. Les ouvreurs des loges ont troqué la somptueuse livrée de la Cour contre de piteux vestons grisâtres.

La salle est comble. Public de bourgeois, d'étudiants, de soldats. Un orchestre militaire occupe la scène ; les hommes du régiment de Volhynie sont groupés à l'arrière-plan.

On nous introduit dans l'avant-scène de gauche, qui était la loge de la famille impériale, où j'ai vu tant de fois le grand-duc Boris, le grand-duc Dimitry, le grand-duc André applaudir la Kchéchinskaïa, la Karsavina, la Spésivtséwa, la Smirnowa. En face, dans la loge du ministre de la Cour, tous les ministres sont réunis, en simple jaquette. Et je pense au vieux comte Fréedericksz, si chamarré, si courtois, qui est présentement détenu dans un hôpital et qui, gravement malade de la vessie, est obligé de subir les soins les plus humiliants en présence de deux geôliers. Je pense aussi à sa femme, l'excellente comtesse Hedwige-Aloïsowna, qui m'avait demandé asile dans mon ambassade et qui agonise dans un lazaret ; au général Woyéïkow, commandant des Palais impériaux, qui est incarcéré à la Forte-

resse ; à tous ces brillants aides de camp, gardes-à-cheval et chevaliers-gardes, qui sont aujourd'hui morts, prisonniers ou fugitifs.

Mais l'intérêt de la salle se concentre sur la grande loge impériale de face, la loge des galas. Une trentaine de personnes y ont pris place : de vieux messieurs, quelques vieilles dames, des figures graves, creuses, étrangement expressives, inoubliables, qui promènent sur le public des regards étonnés. Ce sont les héros et les héroïnes du terrorisme, qui, il y a vingt jours à peine, vivaient déportés en Sibérie, emprisonnés à Schlusselbourg ou à la Forteresse des Saints-Pierre-et-Paul. Il y a là Morozow, Lopatin, Véra Figner, Véra Zassoulitch, etc. Je songe avec effroi à tout ce que ce petit groupe représente de souffrances physiques et de détresses morales, endurées dans le silence, ensevelies dans l'oubli. Quel épilogue pour les *Mémoires* de Kropotkine, pour les *Souvenirs de la Maison des morts* de Dostoïewsky!

Le concert commence par *la Marseillaise*, qui est actuellement l'hymne russe. La salle croule sous les applaudissements et sous les cris de : « Vive la Révolution ! » Quelques cris de : « Vive la France ! » me sont adressés.

Puis, long discours du ministre de la Justice, Kérensky. Discours habile, où le thème de la guerre s'enveloppe de phraséologie socialiste ; diction mordante, hachée ; geste rare, brusque, impérieux. Vif succès, qui fait passer un éclair de plaisir sur le visage blême et crispé de l'orateur.

Dans l'entr'acte qui suit, Buchanan me dit :

— Allons saluer le Gouvernement dans sa loge ! Cela sera bien vu.

Aussitôt l'entr'acte fini, nous retournons à notre loge.

Un murmure de sympathie et comme de recueillement traverse la salle; on dirait une ovation silencieuse.

C'est Véra Figner qui apparaît sur la scène, à la place du chef d'orchestre. Très simple, coiffée de bandeaux gris, habillée d'une robe de laine noire avec un fichu blanc, elle a l'air d'une vieille dame distinguée. Rien ne révèle en elle la redoutable nihiliste qu'elle fut jadis, au temps de sa jeunesse. Elle est d'ailleurs d'une bonne famille, affiliée à la noblesse.

Sur un ton calme, uni, sans le moindre geste, sans le moindre éclat de voix, sans un signe qui trahisse la violence ou l'emphase, l'âpreté de la rancune ou l'orgueil de la victoire,

elle commémore l'armée innombrable de tous ceux qui ont payé obscurément de leur vie le triomphe actuel de la Révolution, qui ont succombé anonymement dans les prisons d'État et dans les bagnes sibériens. Le martyrologe se déroule comme une litanie, comme une mélopée. Les dernières phrases, prononcées plus lentement, ont un accent intraduisible de tristesse, de résignation, de pitié. Seule peut-être, l'âme slave est capable de cette résonance. Une marche funèbre, que l'orchestre exécute aussitôt, semble continuer le discours, dont l'effet pathétique s'achève ainsi en émotion religieuse. La plupart des assistants pleurent. A l'entr'acte qui succède, nous nous retirons ; car on annonce que Tchéïdzé, l'orateur du groupe « travailliste, » va parler contre la guerre, que des altercations sont à prévoir, etc. Notre place n'est plus là. Puis, le souvenir que nous laissera cette cérémonie est d'une trop rare qualité : ne le gâtons pas.

Dans les couloirs vides que je traverse hâtivement, je crois voir les fantômes de mes élégantes amies qui, tant de fois, sont venues ici bercer leurs rêves aux fantaisies de la danse et qui furent le dernier charme d'une société disparue pour toujours.

*
* *

Dimanche, 8 avril.

On a évalué à près d'un million le nombre de personnes qui ont assisté, jeudi dernier, à la cérémonie funèbre du Champ de Mars. Le caractère civil des obsèques n'avait soulevé aucune protestation populaire. Seuls, les Cosaques avaient déclaré que leur conscience leur interdisait de participer à des funérailles dont l'image du Christ était exclue et ils étaient restés dans leurs casernes.

Mais, dès le lendemain, un malaise étrange s'est répandu parmi les gens du peuple, surtout parmi les soldats, — un malaise fait de réprobation, de remords, d'inquiétude vague, de pressentiments superstitieux. Nul doute, maintenant : ces obsèques sans popes et sans icônes étaient un sacrilège. Dieu se vengerait. Ah! les Cosaques l'avaient bien compris, eux! Ils ne s'étaient pas laissé entraîner dans cette coupable aventure ; ils sont toujours si malins!... Et puis, n'était-ce pas une impiété aussi d'avoir peint les cercueils en rouge? Il n'y a que deux couleurs chrétiennes pour les cercueils : le blanc et le jaune ; c'est tellement connu que le catéchisme n'en parle même pas. Ainsi,

avec cette invention diabolique de peindre les cercueils en rouge, on a profané les morts. Il ne manquait plus que cela!... Toute la cérémonie du Champ de Mars a dû être machinée par des Juifs!...

Cette protestation du sentiment public est devenue si générale et si vive que le Gouvernement provisoire s'est cru obligé d'y satisfaire. Par son ordre, des prêtres sont venus hier réciter les prières funèbres sur les tombes du Champ de Mars.

Je dîne ce soir chez Mme P... Une dizaine de convives, tous intimement liés. Parmi eux, un aide de camp du grand-duc Nicolas-Nicolaiéwitch, le prince Serge B..., qui arrive du Caucase.

Pendant toute la soirée, conversation générale et très animée, où chacun émet son avis sur le cours des événements. De cette consultation expansive et primesautière, voici ce que je retiens :

« La situation a beaucoup empiré ces derniers jours. Le pays, pris dans son ensemble, n'accepterait pas une paix déshonorante, comme serait une paix séparée. Mais il se désintéresse totalement de la guerre, pour ne plus penser qu'aux questions intérieures, et, par-dessus tout, à la question agraire... Il faut reconnaître, en effet, que la guerre n'a plus de but pour le peuple russe. Constantinople, Sainte-Sophie, la Corne-d'Or? Mais personne ne songe plus à cette chimère, sauf Milioukow, et uniquement parce qu'il est historien... La Pologne? Elle ne concerne plus l'État russe, depuis que le Gouvernement provisoire a proclamé son indépendance. C'est donc à elle seule de réaliser désormais son unité territoriale; elle devra prendre dorénavant pour devise : *Polonia farà da se*... Quant à la Lithuanie, à la Courlande et même à la Livonie, c'est avec une indifférence absolue que l'on considère leur sort futur, sous le prétexte que ce ne sont pas des *terres russes*... Partout, la même note se fait entendre, à Moscou comme à Pétrograd, à Kiew comme à Odessa; partout le même découragement, la même abolition du sens national et patriotique... Du côté de l'armée, les impressions ne sont pas plus réconfortantes. Dans les garnisons de l'intérieur, c'est l'indiscipline complète, l'oisiveté, le vagabondage, la désertion. Jusqu'en ces derniers temps, les troupes du front avaient gardé un bon esprit. L'échec récent du Stokhod a révélé que, même en première ligne, les troupes ont perdu leur cohésion morale; car il n'est pas douteux qu'un régiment ait refusé de se battre... Que dire du désordre qui sévit dans l'ad-

ministration générale, dans le service des transports, des approvisionnements, des fabrications?... »

Comme j'essaie de réfuter quelques-unes de ces assertions pessimistes, Mme P... répond :

— Ne vous faites pas d'illusion. Malgré toutes les belles phrases des discours officiels, la guerre est morte. Un miracle seul pourrait la ressusciter!

— Ce miracle ne peut-il venir de Moscou?

— Moscou ne vaut pas mieux que Pétrograd!

* * *

Lundi, 9 avril.

Une vive polémique est engagée, depuis quelques jours, entre le Gouvernement provisoire et le *Soviet*, plus spécialement entre Milioukow et Kérensky, au sujet des « buts de guerre. »

Le *Soviet* exige que le Gouvernement se concerte immédiatement avec ses Alliés pour l'ouverture d'une négociation de paix sur les bases suivantes : « Pas d'annexions, pas d'indemnité, libre développement des peuples. »

Je stimule de mon mieux Milioukow, en lui représentant que les exigences du *Soviet* équivalent à une défection de la Russie et que, si on la laissait s'accomplir, ce serait une honte éternelle sur le peuple russe :

— Vous avez, lui dis-je, plus de dix millions d'hommes en armes; vous êtes soutenus par huit alliés, dont la plupart ont été beaucoup plus éprouvés que vous, mais qui sont tous plus résolus que jamais à se battre jusqu'à la victoire complète. Un neuvième allié vous arrive, et quel allié! L'Amérique! Cette guerre effroyable a été déchaînée pour une cause slave. La France a couru à votre secours, sans marchander un seul instant son appui... Et vous seriez les premiers à vous retirer de la lutte!

— Je suis tellement de votre avis, proteste Milioukow, que, si les exigences du *Soviet* devaient triompher, je quitterais aussitôt le pouvoir!

Une proclamation que le Gouvernement provisoire adresse au peuple russe, et qui est publiée ce matin, essaie d'éluder la difficulté en voilant sous des formules nuageuses son intention de poursuivre la guerre.

Comme je représente à Milioukow l'inconsistance et la timidité de ces formules, il me répond :

— Je considère comme un grand succès de les avoir fait insérer dans la proclamation. Nous sommes obligés d'être très prudents vis-à-vis du *Soviet;* car nous ne pouvons pas compter encore sur la garnison pour nous défendre.

Il est de fait que le *Soviet* est maître de Pétrograd !

* * *

Mercredi, 11 avril.

J'ai à déjeuner le *leader* du parti « cadet, » Basile Maklakow, la princesse Sophie Dolgorouky, le prince Scipion Borghèse, le peintre et critique d'art Alexandre-Nicolaïéwitch Benois.

Maklakow, qui a vu d'aussi près que personne la Révolution, nous en raconte la genèse :

— Aucun de nous, dit-il, ne prévoyait l'ampleur du mouvement; aucun de nous ne s'attendait à un pareil cataclysme. Certes, nous savions que le régime impérial était pourri; nous ne nous doutions pas que ce fût à ce point. C'est pourquoi rien n'était préparé. J'en parlais hier avec Maxime Gorky et Tchéïdzé : ils ne sont pas encore revenus de leur surprise.

— Alors, demande Borghèse, cette conflagration de la Russie entière a été spontanée?

— Oui, toute spontanée.

Je fais observer que de même, en février 1848, la victoire de la Révolution n'étonna personne autant que les chefs du parti républicain, Ledru-Rollin, Armand Marrast, Louis Blanc; j'ajoute :

— On ne peut jamais prédire que l'éruption du Vésuve se produira tel jour, à telle heure. C'est déjà beaucoup de discerner les signes prémonitoires, de noter les premières ondes sismiques, d'annoncer que l'éruption est inévitable et imminente. Tant pis pour les habitants de Pompéï et d'Herculanum qui ne se contentent pas de cet avertissement (1).

A Tsarskoïé-Sélo, la surveillance se fait plus rigoureuse autour des souverains déchus. L'Empereur est toujours extraor-

(1) Les socialistes russes de 1917 ont éprouvé la même surprise que les républicains français de 1848. Dans une conférence faite à Paris, le 12 mars 1920, M. Kérensky a déclaré que ses amis politiques s'étaient réunis chez lui, le 10 mars 1917, et qu'ils avaient décidé à l'unanimité, que la *révolution était impossible en Russie.* Deux jours plus tard, le tsarisme était renversé.

(Cf. *Le Journal du peuple,* 14 mars 1920.)

dinaire d'indifférence et de placidité. L'air calme, insouciant, il passe la journée à feuilleter les journaux, à fumer des cigarettes, à combiner des *puzzles*, à jouer avec ses enfants. Il semble éprouver une sorte de douceur à être enfin déchargé de son fardeau souverain.

Dioclétien à Salone, Charles-Quint à San-Yuste n'avaient pas plus de sérénité.

L'Impératrice est, au contraire, dans l'exaltation mystique; elle répète constamment :

— C'est Dieu qui nous inflige cette épreuve. Je l'accepte avec gratitude pour mon salut éternel.

Il lui arrive cependant de ne pouvoir réprimer les éclats de son indignation, lorsqu'elle voit exécuter les consignes sévères qui, même dans l'enceinte du palais, enlèvent à l'Empereur toute liberté de mouvement. Parfois, c'est un factionnaire qui lui barre le passage au seuil d'une galerie; parfois, c'est l'officier de garde qui, après le repas pris en commun, lui intime l'ordre de rentrer dans sa chambre. Nicolas II obéit sans un mot de récrimination. Alexandra-Féodorowna se cabre et se révolte comme devant une insulte; mais bientôt elle se domine et s'apaise en murmurant :

— Cela aussi, nous devons l'accepter... Le Christ n'a-t-il pas bu le calice jusqu'à la lie?

*
* *

Samedi, 14 avril.

Trois députés socialistes français, Moutet, Cachin et Lafont, sont arrivés hier soir de Paris par Bergen et Tornéo; ils viennent prêcher au *Soviet* la sagesse et le patriotisme. Deux membres du *Labour Party*, O'Grady et Thorne, les accompagnent.

Moutet est avocat; Cachin et Lafont sont professeurs de philosophie; O'Grady est ébéniste, Thorne est plombier. Ainsi, le socialisme français est représenté par des intellectuels, d'éducation classique; le socialisme anglais par des hommes de métier, des *matter-of-fact-men*. Théorie, d'un côté; réalisme, de l'autre.

Mes trois compatriotes se présentent ce matin à mon cabinet. Nous nous entendons parfaitement sur la tâche qu'ils ont à remplir ici. Leur principale inquiétude est de savoir si la Russie est capable de poursuivre la guerre et si l'on peut encore

espérer d'elle un effort qui nous permette de réaliser notre programme de paix. Je leur expose que, s'ils savent gagner la confiance du *Soviet*, s'ils lui parlent avec une amicale fermeté, s'ils réussissent à lui démontrer que le sort de la Révolution est lié au sort de la guerre, l'armée russe pourra jouer, de nouveau, un rôle important, un rôle de masse, sinon de choc, dans nos plans stratégiques. Quant à notre programme de paix, nous devrons évidemment l'adapter aux conditions nouvelles du problème. Du côté de l'Occident, je ne vois aucun motif de renoncer à nos prétentions et de réduire nos espérances, le concours américain devant compenser approximativement l'infériorité du concours russe. Mais, du côté de l'Europe orientale et de l'Asie mineure, il nous faudra sans doute sacrifier quelque peu de nos rêves; j'estime d'ailleurs que, si nous savons nous y prendre, si notre diplomatie exécute à temps l'évolution qui s'imposera tôt ou tard, ce sacrifice ne coûtera pas trop cher à la France. Ils se déclarent pleinement d'accord avec moi.

A une heure, ils viennent déjeuner, en petit comité, à l'ambassade. Tout ce qu'ils me rapportent sur l'état de l'opinion française est satisfaisant.

A les voir ainsi dans mes salons, je songe à l'étrange et paradoxal spectacle qu'est leur présence. Pendant vingt-cinq ans, le parti socialiste n'a cessé d'attaquer l'Alliance franco-russe. Et ce sont aujourd'hui trois députés socialistes qui viennent la défendre... contre la Russie!

En me quittant, ils vont au Champ de Mars déposer une couronne sur la tombe des victimes de la Révolution, de même que jadis les envoyés de la République française allaient à la Forteresse des Saints-Pierre-et-Paul porter une couronne sur le sépulcre d'Alexandre III. Comme écrivait Sainte-Beuve, « il n'est que de vivre pour voir tout et le contraire de tout. »

* * *

Dimanche, 15 avril.

Selon le calendrier orthodoxe, c'est aujourd'hui le dimanche de Pâques. Nul incident, nulle innovation n'a marqué la semaine sainte, sauf que les théâtres, qui précédemment fermaient leurs portes pendant toute la quinzaine finale du carême, sont restés ouverts jusqu'au mercredi saint.

Cette nuit, toutes les églises de Pétrograd ont célébré, avec la

magnificence accoutumée, l'office solennel de la Résurrection. En l'absence du métropolite Pitirim, déjà cloîtré dans son couvent sibérien, la messe pontificale a été dite à la Laura de Saint-Alexandre-Newsky par Mgr Tikhon, archevêque d'Iaroslawl, pendant que les deux vicaires épiscopaux, Mgr Ghennadius et Mgr Benjamin, officiaient à Saint-Isaac et à Notre-Dame de Kazan. La foule qui se pressait dans ces grandes cathédrales n'était pas moindre que les années antérieures.

Je m'étais rendu à Notre-Dame de Kazan. C'était le même spectacle qu'au temps du tsarisme, la même somptuosité majestueuse, le même déploiement de pompe liturgique. Mais je n'avais encore jamais observé une expression si intense de la piété russe. Autour de moi, la plupart des visages étaient saisissants de ferveur implorante ou de résignation accablée. A l'instant suprême de l'office, quand le clergé sortit de l'iconostase dans un flamboiement d'or et que le chant d'allégresse retentit : *Gloire à la Trinité sainte! Gloire éternelle! Notre sauveur le Christ est ressuscité!* alors une houle d'émotion souleva les fidèles. Et, tandis qu'ils s'embrassaient selon l'usage, en répétant : *Christ est ressuscité!* je vis que beaucoup d'entre eux sanglotaient.

En revanche, on me rapporte que, dans les quartiers ouvriers de Kolomna, de la Galernaïa, de Viborg, plusieurs églises étaient presque désertes.

Les députés socialistes français et leurs camarades anglais ont été reçus, cet après-midi, par le *Soviet*.

L'accueil a été froid, si froid même, que Cachin a perdu contenance et que, pour rendre la conversation possible, il a cru devoir « jeter du lest. » Or, ce « lest » n'était rien moins que l'Alsace-Lorraine, dont la restitution à la France a été, non pas affirmée comme un droit, mais présentée comme une simple éventualité soumise à toute sorte de conditions, telles qu'un plébiscite. Si c'est là tout le concours que nos députés viennent m'apporter, ils eussent mieux fait de s'épargner le voyage!

A cette même séance du *Soviet*, Plékhanow, arrivé de France en même temps que les délégués français et anglais, a reparu, pour la première fois après quarante années d'exil, devant un public russe.

Plékhanow est une noble figure du parti révolutionnaire,

le fondateur de la social-démocratie russe : c'est de lui que le prolétariat russe a entendu les premiers appels à l'union et à l'organisation. Aussi lui a-t-on fait une réception triomphale, quand il a débarqué avant-hier soir à la gare de Finlande et le Gouvernement provisoire est allé le saluer officiellement.

De même, quand il a pénétré aujourd'hui au Palais de Tauride, les acclamations ont éclaté de toutes parts. Mais lorsqu'il a parlé de la guerre, lorsqu'il a hautement revendiqué le titre de socialiste-patriote et déclaré qu'il n'entend pas plus se soumettre à la tyrannie des Hohenzollern qu'au despotisme des Romanow, un profond silence s'est fait autour de lui et des murmures se sont propagés sur plusieurs bancs.

* * *

Lundi, 16 avril.

J'ai prié les trois députés socialistes de venir me voir ce matin et je leur ai signalé le danger des déclarations par trop conciliantes, auxquelles l'un d'eux s'est laissé aller hier devant le *Soviet*. Cachin me répond :

— Si j'ai parlé ainsi, c'est que, en toute sincérité, je ne pouvais faire autrement. Au lieu de nous recevoir en amis, on nous a fait subir un véritable interrogatoire et sur un tel ton, que j'ai vu le moment où nous allions être obligés de nous retirer.

Devant retourner aujourd'hui au Palais de Tauride, ils me promettent de rattraper, autant que possible, leurs concessions d'hier.

Quand je me rends au ministère des Affaires étrangères, à midi, Milioukow me parle aussitôt de ces déplorables concessions :

— Comment voulez-vous, me dit-il, que je résiste aux prétentions de nos maximalistes, si les socialistes français eux-mêmes abandonnent la partie ?

* * *

Mardi, 17 avril.

Le ministre de la Justice, Kérensky, vient déjeuner à l'ambassade, avec Cachin, Moutet et Lafont.

Kérensky n'a accepté mon invitation qu'à la condition de pouvoir se retirer aussitôt le repas fini ; car il doit se rendre au *Soviet*, à deux heures. L'important est qu'il prenne contact avec mes trois députés.

La conversation s'engage tout de suite sur la guerre. Kérensky expose ce qui fait le fond de son dissentiment avec Milioukow : c'est que les Alliés doivent reviser leur programme de paix, afin de l'adapter aux conceptions de la démocratie russe. Les idées qu'il développe à l'appui sont celles du parti « travailliste, » qu'il représentait à la Douma et qui est par excellence le parti des paysans, le parti dont la devise est *Zemla i Vola*, « Terre et liberté. » Sous la réserve de ces opinions, il affirme avec énergie la nécessité de continuer la lutte contre le militarisme allemand.

Nous l'écoutons, sans trop le contredire. Je devine d'ailleurs que, dans le fond d'eux-mêmes, tous mes convives socialistes lui donnent plus ou moins raison. Quant à moi, ne sachant pas encore quelle attitude Albert Thomas a mission d'adopter vis-à-vis du socialisme russe, je me tiens sur la réserve.

A peine le café servi, Kérensky part en hâte pour le *Soviet*, où l'apôtre du marxisme international, le fameux Lénine, arrivé de Suisse par l'Allemagne, va faire sa rentrée politique.

Une scène ignoble s'est passée, il y a quelques jours, à l'église russe d'Helsingfors. On célébrait le service funèbre du lieutenant de vaisseau Polivanow, assassiné par son équipage pendant les derniers troubles. Selon le rite orthodoxe, le cercueil était découvert. Tout à coup, un groupe d'ouvriers et de matelots fait irruption dans l'église. Là, défilant tous l'un après l'autre devant le catafalque, ils crachent à la figure du mort. La veuve éplorée, sanglotante, essuie avec son mouchoir le visage souillé, en suppliant les misérables de cesser leurs outrages. Mais, la repoussant brutalement, ils s'emparent du cercueil, le soulèvent, le retournent, renversent le corps, les cierges, les couronnes et sortent de l'église en braillant *la Marseillaise*.

*
* *

Mercredi, 18 avril.

Milioukow me dit ce matin, d'un air radieux :

— Lénine a complètement échoué, hier devant le *Soviet*. Il a plaidé la thèse pacifiste avec une telle outrance, une telle impudeur, une telle maladresse, qu'il a dû se taire et sortir sous les huées... Il ne s'en relèvera pas.

Je lui réponds, à la russe :

— Dieu donne !

Mais je crains que, une fois de plus, Milioukow ne soit dupe de son optimisme. L'arrivée de Lénine m'est en effet représentée comme la plus dangereuse épreuve que puisse avoir à subir la Révolution russe.

*
* *

Jeudi, 19 avril.

Le général Broussilow vient d'adresser au prince Lvow ce curieux télégramme :

Les soldats, officiers généraux et fonctionnaires de l'armée du Sud-Ouest, réunis en assemblée, ont résolu de porter à la connaissance du Gouvernement provisoire leur conviction profonde que le lieu de réunion de l'Assemblée constituante doit être, en toute justice, la première capitale de la terre russe. Moscou est consacrée dans la conscience populaire par les actes les plus importants de notre histoire nationale ; Moscou est essentiellement russe et infiniment chère au cœur russe. Convoquer l'Assemblée constituante à Pétrograd, dans cette ville qui, par son caractère administratif et international, a toujours été séparée de la vie russe, ce serait un geste illogique et factice, contraire à toutes les aspirations du peuple russe. Je m'associe de tout cœur à cette motion et je déclare, en ma qualité de citoyen russe, que je considère comme terminée la période pétersbourgeoise de l'histoire russe.

BROUSSILOW.

*
* *

Vendredi, 20 avril.

Les députés socialistes français commencent à déchanter de la Révolution russe, depuis qu'ils la voient de près. L'accueil dédaigneux qu'ils ont reçu du *Soviet* a quelque peu rafraîchi leur admiration. Ils gardent néanmoins une dose énorme d'illusions : ils croient encore à la possibilité de galvaniser le peuple russe par « une politique hardiment démocratique, orientée vers l'internationalisme. »

J'essaie de leur démontrer leur erreur :

— La Révolution russe est essentiellement anarchique et destructive. Livrée à elle-même, elle ne peut aboutir qu'à une effroyable démagogie de la plèbe et de la soldatesque, à la rupture de tous les liens nationaux, à un écroulement total de la Russie. Avec l'outrance propre au caractère russe, elle ira vite

à l'extrême : elle est condamnée à sombrer dans la dévastation et la barbarie, dans l'horreur et l'absurdité. Vous ne soupçonnez pas la grandeur des forces qui viennent de se déchaîner... La catastrophe peut-elle encore être conjurée par des moyens tels que la réunion immédiate d'une Assemblée constituante ou un coup d'État militaire? J'en doute. Le mouvement n'est pourtant qu'à son origine. On peut donc le maîtriser plus ou moins, le ralentir, le manœuvrer, gagner du temps. Un répit de quelques mois serait d'une importance capitale pour l'issue de la guerre... L'appui que vous prêtez aux extrémistes va précipiter le cataclysme final.

Mais je m'aperçois bientôt que je prêche dans le vide : je n'ai pas la grandiloquence des Tsérételli et des Tchéïdzé, des Skobélew et des Kérensky (1).

***

Samedi, 21 avril.

Quand Milioukow m'assurait naguère que Lénine s'était irrémissiblement discrédité devant le *Soviet* par l'outrance de son défaitisme, il subissait une fois de plus l'illusion optimiste.

L'autorité de Lénine semble au contraire s'être beaucoup accrue ces derniers jours. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il a déjà rallié autour de sa personne et sous son commandement tous les énergumènes de la révolution ; il s'affirme dès maintenant comme un chef redoutable.

Né le 23 avril 1870 à Simbirsk, sur la Volga, Wladimir-Ilitch Oulianow, dit Lénine, est purement Russe. Son père, qui appartenait à la petite noblesse provinciale, occupait un emploi dans l'administration scolaire. En 1887, son frère aîné, impliqué dans un attentat contre Alexandre III, fut condamné à mort et pendu. Ce drame décida toute la vie du jeune Wladimir-Ilitch, qui achevait alors ses études à l'université de Kazan :

(1) Dans le journal *l'Heure*, en date du 5 juin 1918, M. Marcel Cachin a résumé ainsi nos entretiens :

Tandis que nous lui disions, Moutet et moi, qu'il était nécessaire de faire encore un effort dans le sens démocratique pour essayer de mettre debout la Russie, M. Paléologue, pessimiste, nous répondait : « Vous vous faites illusion à vous-mêmes, en pensant que ce peuple slave va se redresser. Non. Il est destiné dès maintenant à la dissolution. Militairement, vous n'avez plus rien à en attendre. Aucun effort ne peut le sauver; il va à sa destruction; il suit sa voie historique ; l'anarchie le guette. Et, pendant des années, nul ne peut imaginer ce qu'il va devenir...» *Nous n'avions pas voulu, quant à nous, désespérer ainsi de l'âme slave.*

il se lança, corps et âme, dans le mouvement révolutionnaire. La destruction du tsarisme fut désormais son idée fixe et l'évangile de Karl Marx devint son bréviaire. Au mois de janvier 1897, la police, qui le surveillait, le relégua pour trois ans à Minouschinsk, sur le haut Iénisséy, aux confins de la Mongolie. A l'expiration de sa peine, il fut autorisé à sortir de Russie et il s'installa en Suisse, d'où il venait souvent à Paris. D'une activité inlassable, il forma bientôt une secte ardente, qu'il exaltait dans le culte du marxisme international. Pendant les troubles séditieux de 1905, il crut, un instant, que son heure était venue et, secrètement, il rentra en Russie. Mais la crise tourna court ; ce n'était qu'un prélude, un premier éveil des passions populaires. Il reprit donc le chemin de l'exil.

Utopiste et fanatique, prophète et métaphysicien, étranger à la notion de l'impossible et de l'absurde, fermé à tout sentiment de justice et de pitié, violent et machiavélique, fou d'orgueil, Lénine met au service de ses rêves messianiques une volonté audacieuse et froide, une logique tranchante, une extraordinaire puissance de prosélytisme et de commandement. D'après ce qu'on me rapporte de ses premiers discours, il réclame la dictature révolutionnaire des masses ouvrières et rurales; il prêche que le prolétariat n'a pas de patrie et il appelle, de tous ses vœux, la défaite des armées russes. Lorsqu'on oppose à ses chimères quelque objection tirée de la réalité, il répond par ce mot superbe : « Tant pis pour la réalité ! » Aussi est-ce peine perdue que de vouloir lui démontrer que, si les armées russes sont détruites, la Russie tombera comme une proie dans les griffes du vainqueur allemand qui, après s'être bien assouvi et payé sur elle, l'abandonnera aux convulsions de l'anarchie. Le personnage est d'autant plus dangereux qu'on le dit chaste, sobre, ascétique. Tel que je me le représente, il y a en lui du Savonarole et du Marat, du Blanqui et du Bakounine.

MAURICE PALÉOLOGUE.

(A suivre.)

CHATEAUBRIAND
ET SON MINISTRE DES FINANCES

D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

II[1]

VII. — L'AMBASSADE DE BERLIN

A peine a-t-il touché Berlin, et contemplé « cette rivière d'encre, » la Sprée, Chateaubriand n'a plus qu'un désir: tourner bride et revoir Paris. Bien des raisons motivent cette impatience, outre son caractère, qui fut toujours de dépriser après quelques jours, ou quelques minutes de possession, ce qu'il a mis des ans à obtenir : une gloire, un poste, une femme...

Mais voici, entre toutes, la raison principale. On lui a promis plusieurs « réparations » personnelles, dont le retard lui est particulièrement cuisant... Il était entendu avec ses « nobles amis » qu'en arrivant à Berlin, il trouverait le décret le réintégrant dans la dignité, et aussi dans les appointements de ministre d'État dont la décision brutale de 1816 l'avait privé. Or, les jours passent sans rien apporter; et voilà bouleversées ses combinaisons financières, en même temps que sa tranquillité conjugale est indirectement compromise!

Ses appointements de ministre d'État, il avait donné mission à M. Le Moine de les toucher, et de pourvoir sur eux aux dépenses et aux charités de Mme de Chateaubriand; il se doutait bien que son traitement d'ambassadeur suffirait tout juste, à Berlin, aux nécessités et aux magnificences de la fonction. Or,

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin 1922.

l'événement a dépassé ses craintes : sur le quartier d'avance qu'il a touché avant son départ, — soit 22000 francs, — il a dû, au débotté, payer 9000 francs de meubles qui appartenaient à son prédécesseur... Et il lui faut distraire du reliquat, si maigre, de quoi entretenir sa femme à Paris... Catastrophe!

D'autant qu'à cette femme, si prompte à l'inquiétude, il ne peut cacher la situation : une réintégration, cela serait public. Le voilà obligé d'emprunter quelques milliers de francs à M. de la Panouze! A tout prix il doit assurer la tranquillité de Mme de Chateaubriand pour conserver la sienne; il n'a point eu trop de mal à la persuader qu'elle serait malade à Berlin, et qu'elle ne pouvait pas s'éloigner de l'Infirmerie Marie-Thérèse, fondée par elle dix-huit mois plus tôt en faveur des vieux prêtres invalides; mais si elle éprouvait le moindre ennui d'argent, elle accourrait. M. Le Moine a accepté de veiller religieusement sur elle. Seulement, Chateaubriand n'a point de chance : M. Le Moine est tombé malade dans les premiers jours de janvier; et la correspondance est assez lente à s'établir entre eux :

Berlin, 23 janvier 1821.

« Ma femme m'a mandé, mon cher monsieur, que vous n'étiez pas encore complètement rétabli... Faites-moi donner de vos nouvelles par votre fils ou votre aimable fille; et faites-moi dire aussi si vous éprouvez à cause de votre position quelque embarras pour toucher mon argent ou pour servir les rentes : cela me tourmente un peu. — Voilà encore une lettre que je vous prie de faire porter sur le champ à son adresse (1). »

Une lettre importante, évidemment, et que Chateaubriand craindrait de confier par le Ministère, qui reçoit son courrier, à la « voie ordinaire » de la « petite poste » parisienne. Sa destinataire habitait à quelques mètres de chez M. Le Moine : elle s'appelait Juliette Récamier...

Survient un tourment soudain : Mme de Chateaubriand est alitée; elle l'apprend à son mari « dans une lettre fort triste : »

Berlin, 10 février.

« ... J'ai été doublement inquiet. Ma pauvre femme a été très malade; elle l'est encore : c'est un grand tourment que l'absence...

(1) Inédit.

« Je compte sur un congé au mois d'avril : ainsi je ne tarderai pas à vous embrasser. Je me désole que mes affaires vous occupent pendant que vous êtes encore faible...

« *P.-S.* — Voilà une lettre pour votre voisine. Elle en renferme une autre pour M. de Montmorency. Veuillez, je vous en prie, faire porter cette lettre à Mme Récamier à l'instant même où vous l'aurez reçue. Il ne faut pas la laisser chez le suisse de l'Abbaye-aux-Bois, mais la remettre à l'appartement même de Mme Récamier (1). »

Il continue, d'ailleurs, presque à chaque courrier de s'entretenir avec M. Le Moine de ses ennuis financiers :

Berlin, 13 février 1821.

« ... Ne vous gênez pas pour toucher mes appointements de ministre. Ils ne tombent, je crois, que le 22 mai ; à cette époque, vous aurez à prélever, sur les 20 000 francs, 4 200 francs avec les intérêts que vous remettrez à M. de la Panouze qui, dans ce moment, vient de compter 3 000 francs à ma femme, et 1 200 francs à M. Benoît pour mon loyer à échoir le 1er avril. Mais j'espère avant cette époque avoir eu le plaisir de vous embrasser.

« Quant à ma pension de pair, pourvu que vous trouviez le moyen de ne pas laisser en arrière l'affaire substituée par Mme de ... (2), cela suffit... (3). »

La fille de l'infatigable secrétaire souffrant, après des couches pénibles, d'une fièvre violente qui faisait concevoir des inquiétudes, la lettre suivante se fait caressante et affectueuse.

Berlin, 13 mars.

« Vous ne sauriez croire, mon bon M. Le Moine, combien votre lettre m'a fait de peine. Pourquoi vous occuper de mes comptes quand vous avez tant de chagrins? Je voudrais être à Paris pour vous encourager et vous consoler.

« Pourvu que vous soyez au courant pour les comptes, je suis content. Quand il y aura du surplus, vous en disposerez pour Mme de Chateaubriand. Mais j'espère vous voir avant que

(1) Inédit.

(2) Ici, un nom à peu près indéchiffrable. Il semble résulter de ce passage que Chateaubriand avait engagé d'avance, et pour quelques mois, son traitement de pair de France.

(3) Inédit.

vous soyez dans le cas d'avoir de l'excédent dans vos recettes... »

« Voilà une lettre. *On* est de retour à Paris (1). »

Évidemment, l'humeur de Chateaubriand a tourné : elle est presque au beau fixe. Il ne s'ennuie plus du tout à Berlin : c'est peut-être qu'il sent approcher l'instant d'en partir. Mais surtout sa vanité y trouve des hommages qu'il avait en vain guettés au début de son séjour. La vie mondaine s'est ranimée avec le carnaval; il sort beaucoup, dans les plus nobles salons : « Il est impossible, écrit-il à Mme de Pisieux, le 10 mars, d'y être plus comblé de bontés que je ne le suis... » Il n'estime plus les Prussiens si froids... ni si laides les Prussiennes, qui ouvrent de grands yeux sur « l'auteur du *Génie du Christianisme* : » « Vous ai-je dit que les femmes sont charmantes ici? Comment prendrez-vous cette nouvelle ? » Ainsi badine-t-il avec Mme de Duras. Et à elle, et à Mme Récamier il conte comment certain « prédicateur morave » a fait de lui, « *en chaire*, l'éloge le plus pompeux, » l'opposant à Voltaire... Les femmes, le roi, les princesses, et jusqu'aux prédicateurs; bref, un de ces sourires inattendus et insistants de la gloire qui seuls, parfois, ont réussi à divertir René de son ennui. La conclusion, on la devine: « Encore une fois, écrit-il le 13 mars à Mme de Duras, — sans manquer d'ajouter : si vous étiez ici, — je ne demanderais qu'à passer ma vie à Berlin, tant je m'y trouve tranquille, et tant je suis reconnaissant des bontés qu'on a pour moi... »

Dix jours plus tard, cependant, il lance vers Paris sa demande de congé. C'est que le 23 mars il a appris la nouvelle du mouvement libéral éclaté en Piémont. Cette révolution va provoquer toute une activité diplomatique ; osera-t-on, pourra-t-on, cette fois, le laisser à l'écart des grandes choses? Il bout d'impatience... Ambassadeur? Le beau métier! Chateaubriand l'a appris à fond en quelque huit jours : «... Je connais trente imbéciles qui seraient d'excellents ambassadeurs... (2) » Il suffit de jouer un peu la comédie : « Je vous assure que le métier peut être parfaitement fait par la première mâchoire de l'ancien régime. J'avais toujours soupçonné que les affaires dont on fait tant de bruit pouvaient être apprises par un sot, et maintenant, j'en ai la preuve... Je me suis rapetissé au point que je ferais

(1) Inédit.
(2) *Corr. gén.*, II, p. 118.

très bien un ministre, si on en avait besoin. J'ai de plus sur les bras une assez grande maison, et elle ne manque ni d'ordre, ni d'économie. Je suis fort capable du commun, et voilà ce que ces messieurs ne voulaient pas voir, de peur d'être obligés de faire de moi quelque chose... (1) » Afin d'achever la démonstration, il donne tout son soin à ses dépêches : «... Si mes dépêches sont un peu appréciées, si elles servent à faire évanouir les dernières préventions et montrent ce que je puis en affaires, il n'y aura que demi-mal... (2) » Seulement Chateaubriand n'est point sûr que l'on prenne la peine de les lire.

Néanmoins, en cette fin de mars, il est allègre et plein d'espoir. Il a fait à Berlin son temps de « probation ; » à Paris qu'il va revoir, il obtiendra sans doute le haut poste digne de ses hautes facultés...

A Paris, cependant, son vieil ami Fontanes agonise ; et il l'apprend brusquement ; il jette aussitôt un cri de douleur dont M. Le Moine reçoit l'écho :

Berlin, 27 mars 1821.

« J'espère avoir un congé, et vous embrasser à la fin d'avril. Vous devez tous être bien effarouchés de cette affaire du Piémont. Cela passera comme tant d'autres choses.

« Encore un billet à envoyer minute pour minute.

« J'espère toujours que votre fille est hors d'affaire... Hélas ! je pleure presque cet excellent Fontanes ! Je vous embrasse. Ch. (3). »

Le billet inclus dans cette enveloppe portait à Mme Récamier un pathétique gémissement :... « Je suis au désespoir de la maladie de Fontanes. Je tremble de l'arrivée du prochain courrier. J'aimais tendrement Fontanes. Il avait l'air de devoir me survivre de longues années. Que nous sommes peu de chose ! Et que cela va vite ! A bientôt ! (4) »

Fontanes ! c'est un peu toute sa propre jeunesse que Chateaubriand aime aussi tendrement en lui. Fontanes ! s'il meurt, avec qui René pourra-t-il encore évoquer ses beaux jours ? Parmi tant de regrets s'insinue la pointe d'un remords ; depuis

(1) *Corr. gén.* A la duchesse de Duras, p. 121.
(2) *Corr. gén.*, p. 175.
(3) Inédit.
(4) *Corr. gén.*, II, p. 216.

la Restauration il a bien négligé le vieil ami de l'exil et de la gloire ; à cause de son royalisme fougueux un dissentiment même les a, un instant, séparés...

Le 28 mars, le fatal courrier arrive : Fontanes est mort. Chateaubriand éclate en sanglots : il redevient le « bon garçon » que Joubert louait, avec un sourire, lors de la mort de Mme de Beaumont. M. Le Moine lui avait envoyé des condoléances qui l'ont touché :

« Berlin, 31 mars.

« Je vous remercie de votre bon petit billet du 19. Je suis bien malheureux, et j'ai pleuré depuis deux jours plus que je n'ai fait de ma vie. Je vous reverrai à la fin d'avril. Je sens qu'il ne faut pas quitter ses amis. Tout à vous. Ch... (1). »

Même note trois jours après, dans un court billet à Mme Récamier : « ... Je pleure encore tous les jours la mort de mon pauvre ami. C'est le dernier talent littéraire que la France possédait. A présent il n'y a plus personne !... »

Personne ! et ce blasphème est proféré au début de l'âge romantique, — un an juste après que l'astre des *Méditations Poétiques* a blanchi l'empyrée !... Mais, parce qu'il s'est retiré du monde littéraire, le grand écrivain entend bien n'y avoir laissé que le désert après lui ; et il commence de jouer, à l'égard de la « tribu » qu'il n'osera point tout à fait renier, le rôle du « grand sachem » désabusé, morose, toujours prêt à faire retentir, au-dessus des têtes trop brunes ou trop blondes, l'écho fatidique des grandes lamentations !...

N'empêche qu'en la circonstance, l'intensité de sa douleur en peut faire excuser l'expression. Elle se traduisit, comme elle avait déjà fait une première fois, quatre ans plus tôt, par un retour désespéré vers ce passé dont Fontanes emportait une partie au tombeau. Depuis l'été de 1817, Chateaubriand n'avait plus rouvert les cahiers des *Mémoires*, que pour y tracer des lignes mélancoliques pendant les heures dernières qu'avant de la vendre il consacra aux rêves dans sa chère maison de la Vallée-aux-Loups... Or, ce matin du 31 mars 1821, après avoir usé une partie de la nuit à écrire, il cachette, vers l'aube, son courrier ; puis il part pour passer la journée à Potsdam ; car en ce 31 mars les Berlinois célèbrent, officiellement et lourde-

(1) Inédit.

ment, l'anniversaire de leur entrée à Paris en 1814; et il ne convient pas que le ministre de France assiste à leur joie.

Chateaubriand erre donc toute la journée aux châteaux de Potsdam, de Sans-Souci, à la Maison de Marbre; il voit le cercueil de bronze de Frédéric, le fait retentir sous son doigt, comme le symbole du vide de la gloire; « l'aiguille d'une pendule fixée sur la minute où Frédéric expira » lui rappelle que « l'homme se vante en vain d'arrêter le temps, alors que c'est le temps qui arrête l'homme... » Il songe aux splendeurs d'un autre palais, celui de Versailles, qu'il a contemplées jeune homme; il songe à cette année 1788, où mourut Frédéric, et qui est, à peu près, celle où il arrêta, quatre ans plus tôt, la rédaction de ses *Mémoires*; surtout il songe à Fontanes disparu. Son esprit est plein de ces grandes images de la mort, et de la fuite implacable du temps qui, son égoïsme aidant, ont toujours ému violemment sa sensibilité...

Seul chez lui, le soir, il rouvre le manuscrit des *Mémoires;* il en relit les derniers feuillets; et, le lendemain, il remet sa plume au service de ses regrets et de ses rêves :

«... Les soirées sont longues à Berlin... Enfermé seul auprès d'un poêle à figure morne, je n'entends que le cri de la sentinelle de la porte de Brandebourg, et les pas sur la neige de l'homme qui siffle les heures. A quoi passerai-je mon temps? Des livres? Je n'en ai guère... Si je continuais mes *Mémoires?...* »

En quelques jours, — dix ou quinze tout au plus, — il rédige le quatrième livre, vingt-cinq pages environ, où il ressuscite sa première arrivée à Paris, sa garnison de Cambrai, la mort de son père, et sa présentation à Versailles. Il dispute au néant, par la magie de sa plume, quelques morceaux de sa vie; car il mourra, comme vient de mourir Fontanes, et il gémit, effaré :

«... Le pauvre Fontanes! Déjà quel profond oubli! Nous avons vu aussi Mme de Staël disparaître avec tout son bruit dans un moment. Qui s'en souvient aujourd'hui? Travaillez donc pour la renommée!... »

Cependant, le congé qu'il a demandé est sur le point de lui parvenir; le ministre, Pasquier, l'a accordé verbalement à Mme de Chateaubriand qui n'aime point que les affaires traînent et qui ne balance guère d'aller sur place secouer l'inertie des bureaux; dès le milieu d'avril, l'heureux ambassadeur avertit M. Le Moine de son prochain retour.

Le 26 avril, après n'avoir couru les routes que huit jours tout juste, il arrive enfin à Paris. Il est ravi des Berlinois, car il n'a guère connu que l'élite de Berlin, encore tout imprégnée de la politesse et de l'esprit français légués par le XVIIIe siècle; il est ravi de lui-même, car il pense avoir donné, par ses dépêches et par toute son action, des preuves irréfutables de son aptitude pour les grandes affaires, et il a l'impression que « le vent souffle dans ses voiles; » bientôt il n'est pas moins ravi des ministres, car le 1er mai, à l'occasion des fêtes du baptême de Mgr le Duc de Bordeaux auxquelles il assiste en bonne place, les ministres le réintègrent, enfin, dans son titre de ministre d'État. Avec le titre doit revenir la pension confortable des vingt-quatre mille francs; et voilà surtout qui dut ravir le bon M. Le Moine...

VIII. — ENTRE DEUX AMBASSADES

Le beau fixe, au baromètre politique, n'est jamais qu'éphémère. Au mois de juillet, un vote de la droite contre le ministère met en posture délicate les deux hommes, Villèle et Corbière, qui la représentent dans la « combinaison; » les « deux magots » démissionnent; et, comme nous disons aujourd'hui dans notre jargon, « par esprit de discipline envers le parti, » ou, comme il disait simplement et un peu mieux « par point d'honneur, » Chateaubriand se démet, le 30 juillet, de son ambassade. Mais il se démet sans nulle inquiétude; il sait que les élections partielles, vers la fin de septembre, renforceront son parti, que de gré ou de force, le duc de Richelieu, — « le sot Duc, » écrit-il, — devra, alors, reconstituer son ministère; et de ce ministère, où ses amis entreront nombreux, comment, cette fois, l'éliminer, lui, l'un de leurs chefs, et leur voix la plus retentissante?...

En attendant, il passe à Paris un été assez morose; la goutte lui vaut un commencement bien désagréable de surdité; sa femme a la fièvre, une bronchite, et ne se prive pas, pour cela, de lui corner aux oreilles de sombres vaticinations; les bureaux du ministère montrent la pire volonté à liquider ses comptes d'ambassadeur, à ordonnancer son traitement de ministre d'État; tous ses amis sont absents, Mme de Duras en son domaine d'Andilly, près Montmorency; le dévoué Le Moine lui-même est en Champagne dans sa petite propriété:

Paris, 8 septembre 1821.

« Vous êtes trop bon, mon cher monsieur Le Moine. Ma femme n'est pas bien, mais pourtant elle va un peu mieux. Moi, je suis à moitié sourd, et encore pas assez pour tout ce que j'entends !... Nous avons grande envie de vous revoir; vous nous manquez bien, et tous les soirs nous voyons venir votre heure sans vous voir paraître, ce qui nous fait grand chagrin.

« J'aurai, de compte fait, 12 ou 13 mille francs de *reliquat;* mais on ne m'envoie point les ordonnances, et tout cela ne peut marcher que lorsque vous serez ici. Quant au ministère d'État, on a dit aussi qu'on s'exécuterait, mais, comme je ne veux rien demander, ils usent simplement de la bonne grâce qu'*ils* ont l'habitude de mettre en tout avec moi.

« Revenez donc, pour nous qui avons grande envie de vous voir; mais pourtant, si la campagne vous fait du bien, restez-y pour votre santé qui vaut mieux que tout. Je vous embrasse tendrement, et ma femme vous dit mille choses (1). »

En attendant les élections, et pour occuper son loisir, et pressé peut-être par la déesse de l'Abbaye-aux-Bois, à laquelle il fait à mesure l'hommage des feuillets remplis, Chateaubriand rédige ses *Mémoires;* il les mènera, avant la fin de l'année, jusqu'au récit de son embarquement pour l'Amérique. « Rendu à mes loisirs, écrivons (2). »

Les élections, cependant, confirment son attente. Il semble qu'elles doivent entraîner, avant l'ouverture de la session parlementaire, un remaniement ministériel assez important; c'est l'intérêt du duc de Richelieu d'y procéder, s'il veut se maintenir à la présidence du Conseil; par amour-propre blessé, sans doute, il s'obstine à le méconnaître. Sa sœur, Mme de Montcalm, s'en désole; elle va trouver Chateaubriand; ne peut-il prendre l'initiative d'une négociation entre le ministère et son parti? Il ne perdrait point à jouer ce rôle d'arbitre... Chateaubriand hésite: il désirerait agréer au désir de sa noble amie; mais, d'autre part, il a bien des préventions contre le duc de Richelieu; il le sait mobile, fugace... Le 3 octobre, il écrit à la comtesse de Pisieux: « Le fait est qu'on parle d'arrangement, et qu'on n'en veut pas. La politique varie ici du matin au soir; il

(1) Inédit.
(2) *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 216.

faut s'abandonner à sa destinée, et faire ce que l'on croit le mieux; *advienne que pourra!...* (1) » Le 16 octobre, il revoit Mme de Montcalm; il va accepter la médiation qu'elle lui propose; mais il la décline décidément le lendemain par cette lettre belle et grave :

Paris, le 17 octobre 1821.

« J'ai réfléchi, madame, à notre conversation d'hier. Je n'irai point importuner le premier ministre, car je hais mortellement tout ce qui pourrait me donner l'air d'un intrigant et d'un *tripotier*. M. de Richelieu aurait raison de trouver que je me mêle de ce qui ne me regarde pas; Villèle aussi m'a quelquefois reproché *de l'avoir mis là* (2) : tout cela me décourage. — Je crains une session orageuse, et je vous ai avertie loyalement; je vois des mouvements; je remarque de la chaleur. Le retour de MM. de Villèle et Corbière au ministère, avec portefeuilles, et l'adjonction de M. de Montmorency, me paraîtrait, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, un moyen de tout arranger; il serait de bonne politique d'admettre dans le ministère des représentants d'une opinion si prépondérante dans la Chambre des Députés. Je crois que la position de M. le duc de Richelieu est excellente pour cette mesure; il n'a point cédé, à la fin de la dernière session, lorsqu'on lui a proposé un arrangement comme une espèce de marché ou de condition; aujourd'hui, après les élections, lorsqu'on ne lui demande rien, il appellerait de son propre mouvement au pouvoir des hommes qui lui sembleraient utiles : rien ne serait plus noble que cet acte libre d'une volonté qui agit seule, quand le temps d'agir est venu.

« Telles sont mes idées, madame; je me fais peut-être illusion; je ne le crois pas pourtant, car je n'ai aucun intérêt *personnel* à ce que je propose, si ce n'est celui du repos que je désire sincèrement.

« Agréez, madame, je vous prie, mes adieux pour un moment, et mes respectueux hommages pour toujours.

CHATEAUBRIAND (3). »

(1) *Corr. gén.*, II, p. 397.

(2) Cf. *Corr. gén.*, II, 186. « Je reçois une lettre de Villèle, fort triste et découragée... » Berlin, 3 mars 1821.

(3) L'original de cette lettre appartient à M. Gabriel Faure, qui m'a amicalement autorisé à en publier le texte. — Il ne contient pas le nom de la destina-

Évidemment, ce morceau de haut style était destiné, dans la pensée de son auteur, à passer sous les yeux du duc de Richelieu ; la politique aussi connaît le *fugit ad salices*... La lettre ne produisit point, en tout cas, d'effet immédiat ; c'est seulement le 15 décembre, après l'expérience de débats parlementaires assez pénibles, que Richelieu constitua un ministère centre-droit tout nouveau ; comme l'avait conseillé Chateaubriand, il y faisait rentrer « les deux magots, » l'un, Villèle, aux Finances, l'autre, Corbière, à l'Intérieur et il appelait aux Affaires étrangères, Mathieu de Montmorency, l'ami de Mme Récamier, l'acquéreur de la Vallée-aux-Loups. Quant à Chateaubriand, une ordonnance du 9 janvier 1822 le nommait ambassadeur de France à Londres ; car « Louis XVIII consentait toujours à l'éloigner... »

IX. — L'AMBASSADE DE LONDRES

Ce n'était point une ambassade que Chateaubriand avait visée ; mais, en attendant la présidence du Conseil, c'était bel et bien le ministère des Affaires étrangères. Néanmoins, la perspective de partir pour Londres comme ambassadeur lui avait tout de suite agréé. Il explique fort bien pourquoi dans ses *Mémoires* : « ... Ma nomination réveilla mes souvenirs : Charlotte revint à ma pensée ; ma jeunesse, mon émigration m'apparurent avec leurs peines et leurs joies. La faiblesse humaine me faisait aussi un plaisir de reparaître connu et puissant là où j'avais été ignoré et faible... » Tellement cet homme, si avidement penché vers l'immédiat avenir, s'obstine à joindre le présent au passé : comme s'il pouvait, par un privilège nominatif, tromper le temps et sans cesse recommencer de vivre. Le plaisir de décrire les cruautés et les ivresses de son exil dans les lieux mêmes où il les avait éprouvées, ne pesa pas médiocrement sur son acceptation. A Londres, il écrivit de ses *Mémoires* la partie la plus longue qu'il eût encore rédigée d'une haleine, les livres VI, VII, VIII, IX, toute la matière d'un volume, qui, sur le récit de son débarquement en France en 1800, achèvent la première partie de son œuvre.

taire ; mais nous savons par Chateaubriand lui-même que Mme de Montcalm, à laquelle le liait une ancienne amitié, était son intermédiaire ordinaire auprès du duc de Richelieu ; et on ne voit, à cette époque, parmi ses relations, aucune autre grande dame qui eût pu assumer ce rôle.

S'il comptait cependant demander des joies au passé, c'était pour mieux goûter celles du présent : Londres, en 1822 (l'on sait avec quelle fureur l'anglomanie sévissait alors sur l'Europe), concentrait toutes les élégances et les splendeurs de la vie mondaine. En évoquant dans ses *Mémoires* les ardeurs de René, Chateaubriand les a ranimées dans son cœur; il n'a que cinquante-trois ans ; maintenant que le premier feu de son adoration pour Juliette Récamier est décidément tombé, ne peut-il espérer encore des sourires de femmes, et ce trouble des passions qui l'enchante ?

C'est donc tout seul et « en garçon » qu'il tient à partir pour Londres. Il ne donne là-dessus qu'une brève explication : « Mme de Chateaubriand, craignant la mer, n'osa passer le détroit... » Il l'entretint dans cette crainte, et dans la persuasion que l'infirmerie Marie-Thérèse ne pouvait vivre sans elle ; mais il ne la convainquit qu'à moitié. L'adorante, jalouse et « acariâtre » épouse ne le laissa partir qu'en menaçant de le rejoindre au premier ennui, au premier incident... Heureusement, il a pris ses dispositions pour la maintenir dans une confiance sereine ; M. Le Moine est là ; M. Le Moine la verra chaque jour ; M. Le Moine lui versera tous les mois, bien régulièrement, la somme de mille francs, qui représente exactement l'indemnité de pair de France... Sans doute Chateaubriand a engagé d'avance, et pour quelques mois, cette indemnité; mais M. Le Moine fera un pieux mensonge pour tranquilliser la soupçonneuse dame. « Surtout, lui a dit l'ambassadeur en le quittant, surtout et à tout prix, arrangez-vous pour qu'elle n'ait pas l'idée de venir là-bas !... » Délicate et rude mission !... M. Le Moine aura, au surplus, la charge de porter, à chaque courrier, les « petites lettres » que Mme Récamier attend à l'Abbaye-aux-Bois. Chateaubriand, avant de monter en voiture, n'a-t-il pas dépêché ce serment à la belle recluse : « ... Ne vous désolez pas, mon bel ange. Je vous aime et vous aimerai toujours. Je ne changerai jamais. Je vous écrirai; je reviendrai vite, et quand vous l'ordonnerez. Tout cela sera de courte durée. Et puis, je serai à vous à jamais !... (1) »

Il arrive à Londres le 5 avril, et d'abord se trouve écrasé de tristesse. Pour la dissiper, il écrit à peu près la même chose,

(1) *Correspondance générale*, III, n° 639.

dans les mêmes termes, à Mme Récamier et à Mme de Duras ; à celle-ci : « Je ne vous connaissais pas alors ; » alors, c'est-à-dire pendant son exil anglais ; « et voilà un bien qu'on ne peut du moins m'ôter ; » à celle-là : « Une chose me reste, et tant que je la conserverai, je me consolerai de mes cheveux blancs... » Ah! si ces deux femmes qui, à travers lui, s'aimaient et se détestaient à la fois, avaient pu lire par-dessus l'épaule l'une de l'autre!

Voici pourtant plus sérieux : une caisse de porcelaine, qui contenait la vaisselle de l'ambassadeur, s'est rompue dans le voyage : que M. Le Moine répare vite « ce désastre, » mais habilement et « à l'insu » de Mme de Chateaubriand ; elle pourrait en déduire qu'une maîtresse de maison ne serait point inutile dans l'hôtel de l'ambassade ; et puis cette recommandation essentielle : « ... Je suis bien triste ici. Que ma pauvre femme n'y vienne pas : elle y mourrait !... » (9 avril) (1).

Aussi fournit-il à M. Le Moine les moyens d'empêcher son voyage à Londres.

Londres, 19 avril.

« Je vais vous faire passer mille francs, mon cher monsieur, pour les remettre à ma femme à la fin du mois comme venant de la Chambre des Pairs... Je commence à avoir un grand succès ici (2). »

Le même jour, à Mme Récamier, il annonce avec plus de prudence : «... Je commence à réussir, politiquement parlant, dans ce pays... Maintenant la société va s'ouvrir pour moi. Mais c'est là que je vais sentir ce que j'ai perdu en vous quittant... »

Peut-il lui dire, en effet, que des regards féminins ont commencé de l'effleurer, que la belle Mlle Elliott a murmuré en l'apercevant : « *He looks pretty well for a genius!* Il a fort bel air pour un génie ! » et, quelques jours plus tard, qu'il a fait une cour fort bien reçue à Mrs Arbuthnot, femme du secrétaire du Trésor, soupçonnée d'ailleurs d'une liaison avec le fameux Wellington... ? Dans ces mêmes salons où « le vainqueur de Waterloo promène sa gloire comme un piège à femmes tendu à travers les quadrilles (3), » René ressuscité s'efforce de trouver des

(1) Inédit.
(2) Inédit.
(3) *Mémoires d'Outre-Tombe*, tome IV, p. 245.

illusions nouvelles... Y réussit-il?... Les confidences qu'il fait à ses secrétaires, et que son troisième secrétaire d'ambassade, M. de Bourqueney, transcrit presque sous sa dictée, prouvent que son cœur n'a pas changé depuis les jours lointains où une jeune Anglaise lui déclarait qu'il se plaisait « à le porter en écharpe. »

« Quand il jette les yeux sur une carte géographique, il place le doigt sur le point le plus au Nord ou le plus au Sud, et s'écrie : — Je voudrais être là !... Je n'ai jamais voyagé que pour me distraire. On me croit curieux, empressé de connaître des objets nouveaux : on se trompe. Je me suis ennuyé dès mon enfance, et toute mon existence a été une suite d'ennuis. Je n'ai jamais aimé la même chose un quart d'heure de suite. Je n'ai jamais fait le bien par plaisir : la vertu n'est chez moi qu'un raisonnement. D'autres ont connu le bonheur d'écrire une belle page : c'est un plaisir que je n'ai jamais goûté... (1) » Un désir qui, de minute en minute, se dépasse lui-même, et qui méprise, dès qu'elle est atteinte, sa propre satisfaction, voilà le fond de cet homme terrible : et voilà l'âme, et la séduction de tout le romantisme! On dirait qu'à Londres, en ces jours-là, Chateaubriand ait voulu s'enivrer du redoutable philtre qu'il portait en lui-même...

Il n'oublie point pour cela les tristes réalités financières, ni les carnets de comptes de « ce bon M. Le Moine. » Deux soucis l'occupent : trouver 10 000 francs pour le service de ses emprunts antérieurs, et assurer la pension mensuelle de sa femme :

Londres, 23 avril.

« J'ai toujours des remerciements à vous faire. Il me serait impossible de grapiller (*sic*) cette année 10 000 francs sur mon ambassade. Les frais d'établissement me tuent. Tâchez d'arranger cela...

« Voici une lettre de change pour toucher 1 000 francs chez Laffitte. Vous donnerez les 1 000 francs à ma femme comme provenant des Pairs (2). »

Mais justement, dans une de ses dernières lettres, Mme de Chateaubriand fait des mots contre M. Le Moine : voilà aussitôt l'ambassadeur inquiet ; sa tranquillité repose sur l'harmonie de ces deux êtres :

(1) *Journal de M. de Bourqueney* (*Revue de Paris* du 1er février 1914).
(2) Inédit.

Londres, 26 avril.

« Qu'est-ce qu'il y a donc entre vous et ma femme, mon cher M. Le Moine? Si j'étais là, je vous aurais bientôt raccommodés comme de coutume. Finissez donc toutes ces querelles, qui me font rire d'ici. Je ne puis vous écrire qu'un mot : les affaires m'écrasent (1). »

Les affaires, et aussi les fêtes! Il a sur son carnet « des invitations de dîners, de bals et de « routs » jusqu'au 3 juin, » si bien qu'il se demande quels jours il pourra placer les dîners et les concerts, qu'il compte offrir à l'ambassade...

Brusquement, le voilà précipité en pleine inquiétude : le malentendu entre M. Le Moine et Mme de Chateaubriand vient de s'aggraver; et toujours à cause de cette maudite question financière :

Londres, 3 mai 1822.

« Votre lettre du 28 avril, mon cher M. Le Moine, m'a fait trembler parce que j'ai peur que, faute de m'avoir bien compris, il ne soit résulté quelque galimatias fâcheux. Voici le fait; et lisez bien, je vous prie.

« J'ai dit, en effet, à Mme de Chateaubriand que je lui laisserais les 12 000 francs de la Chambre des Pairs. Vous comprenez bien qu'en lui disant cela, je savais bien que les 12 000 fr. n'étaient pas à prendre; mais j'avais le dessein de vous envoyer à vous tous les mois une somme de 1 000 francs, laquelle somme vous remettriez exactement à ma femme *comme provenant de la pension des Pairs*.

« Vous comprenez que les 1 000 francs que je vous ai envoyés étaient censés être le *mois* des Pairs, le mois d'*avril*, que vous aviez touché, et que, selon mon intention, vous remettiez à ma femme. Vous avez fait un million de fois bien de n'entrer dans aucun détail sur la pension des Pairs; il ne faut pas que Mme de Chateaubriand sache un mot de tout cela. Sa tête se monterait, et elle se croirait perdue. Maintenant, vous n'avez plus qu'un petit mal à réparer, et cela est facile.

« Il faut vous présenter de nouveau à ma femme avec les 1 000 francs et lui dire que *ceux-là* sont le fruit de mon *mois d'avril* échu à la Chambre des Pairs; et qu'en effet, je viens de

(1) Inédit.

vous donner l'ordre de compter ainsi tous les mois ma pension des Pairs à Mme de Chateaubriand, et qu'ainsi vous aurez mille francs à lui donner *à chaque fin de mois.*

« Vous pouvez compter sur mon exactitude à vous faire passer les mille francs tous les mois. J'y trouve cet immense avantage que Mme de Chateaubriand, tranquille sur son année, se voyant de quoi vivre sans entamer la somme que je lui ai laissée, pense beaucoup moins à venir me retrouver et à faire un voyage qui nous ruinerait. Tâchez de vous procurer les 435 francs que vous avez employés, afin de compléter la somme des 1000 francs, et de la remettre à ma femme *comme venant des Pairs* : je vais m'occuper de vous faire passer les 435 francs pour couvrir votre avance. A la fin du mois, vous aurez mille autres francs à donner : je vous les enverrai.

« Voilà de bien longues explications; mais je suis inquiet, et j'ai envie que vous m'expliquiez que tout cela est réparé et fini.

« Votre lettre est bien triste. Je ne suis pas gai non plus, mais le temps est un grand remède. Je fais ce que je puis, pour le *dedans* et le dehors (1). Après cela, comme il plaira à Dieu.

« Voilà la petite lettre (2). »

On ne saurait être plus clair. Mais convenait-il au grand homme de morigéner sur ce ton? Le coupable, c'était lui : il établissait de beaux budgets sur le papier; mais il oubliait d'y inscrire des dépenses courantes qu'entre temps il priait M. Le Moine de régler; et il ne se souvenait plus d'avoir lui-même ainsi fait crouler ses fragiles édifices. Les mille francs qu'il croyait aux mains de sa femme avaient servi à remplacer, par un envoi nouveau, sa caisse de vaisselles cassées, et à payer quelques autres achats ménagers.

7 mai.

« Je vois que les 1000 francs que je vous avais envoyés pour ma femme sont absorbés. Je vous en enverrai 1000 autres que vous recevrez lundi 13 ou mardi 14. Je vous prie de les porter sur le champ à ma femme *comme provenant de la Chambre des Pairs.* Je vous ai mandé toute cette histoire de la Chambre des Pairs dans ma longue lettre du 30 avril (3).

(1) Voir, *Corr. gén.*, III, p. 65, la « petite lettre » du même jour à Mme Récamier : « Tandis que j'arrange les affaires des royalistes au dehors, on les défait au dedans. »

(2) Inédit.

(3) Du 3 mai; il se trompe d'un courrier.

« Vos comptes sont clairs et excellents. Je vois avec plaisir qu'il restera dans quelques mois une assez bonne somme de la Chambre des Pairs pour Mme de Chateaubriand, et que j'aurai moins à donner sur mon traitement d'ambassadeur. J'espère que dans six mois j'aurai de l'argent en avance. Je ne mangerai certainement pas tous mes appointements, même en étant très noble ici; prévenez Christian de cela. Ce n'est que mon premier semestre qui est difficile à passer à cause des frais d'établissement. Vous n'aurez aucun embarras pour toucher mon traitement d'ambassadeur. J'en ai chargé M. Érard. Cela m'est plus commode parce qu'il peut m'avancer des fonds.

« Mon cher M. Le Moine, allez voir ma femme. Raccommodez-vous avec elle. Vous savez comme sa santé influe sur son humeur. Pardonnez-lui ses vivacités; elle vous est attachée autant que moi. Dites-lui même que vous aviez tort et qu'elle a raison, eût-elle tous les torts du monde. Qu'est-ce que cela vous fait? Cédez à une pauvre femme malade et qui ne m'a plus auprès d'elle. De vieux amis ne doivent pas se brouiller pour des misères. Je vous demande cela au nom de notre amitié. Je vous embrasse. — Ch.

« Voilà la petite lettre (1). »

Le courrier suivant porte, — en même temps qu'un bon de mille francs, — de nouvelles et pressantes objurgations au susceptible vieillard.

Tant d'insistance est récompensée : après plus de quinze jours de bouderie, M. Le Moine a été voir son aigre suzeraine :

17 mai.

« Allons! vous me faites plaisir de m'apprendre que vous êtes allé chez ma femme. Croyez-moi : les vieux amis ne doivent jamais se quitter. Je vous ai expliqué tout mon plan pour l'argent... Les élections en tout sont bonnes : nous voilà encore debout, malgré nos sottises. Ch... Petite lettre (2). »

Ce n'était cependant qu'une fausse rentrée : à peine Chateaubriand avait-il eu le temps de pousser un gros : Ouf! de satisfaction qu'une péripétie le rejette en des perplexités. M. Le Moine a bien revu Mme de Chateaubriand; mais il insiste pour être déchargé du soin de lui remettre mensuellement une pension sur

(1) Inédit.
(2) Inédit.

l'origine de laquelle il a mission de l'abuser; il connaît trop l'inconstance de son patron : jamais celui-ci ne s'astreindra à envoyer les fonds à des dates régulières; et Mme de Chateaubriand est une bien fine mouche, — et bien piquante; il vient d'en faire l'épreuve. Qu'on lui délivre à elle-même une procuration en règle... Sur quoi Chateaubriand bondit :

Mardi, 21 mai.

« Votre dernière lettre du 14 m'a donné la fièvre. Comment! vous n'avez pas encore remis les 1 000 francs à Mme de Chateaubriand? Malgré tout ce que je vous avais dit, malgré toutes les explications que je vous avais données? Non, absolument, je ne veux rien changer à vos anciens plans; je ne veux point donner à Mme de Chateaubriand une procuration pour toucher la pension des Pairs : c'est vous qui lui remettrez de mois en mois 1 000 francs que je vous ferai passer exactement, et qui seront censés venir des Pairs. Qu'y a-t-il de plus clair et de plus simple que cela? Vous dites que vous serez embarrassé comment expliquer à Mme de Chateaubriand que la pension de pair que vous lui aviez dit être engagée ne l'est plus? Voilà un bel embarras! Comment ce qui pouvait être vrai *pour un mois* l'est-il *pour tous les autres?* et quant au mois engagé que vous n'aviez pas pu lui remettre *d'abord*, et que vous alliez lui remettre *actuellement*, la chose n'est pas plus difficile à expliquer : ce mois, d'abord employé ailleurs, a été *rendu*, et vous le portez à ma femme selon mon ordre. D'ailleurs, elle ne vous demandera aucune explication; elle prendra les 1 000 francs; elle les attend. Cela est convenu entre elle et moi. Au nom du ciel, portez-les-lui sur le champ au reçu de cette lettre. Mais j'espère que, comme toutes mes lettres vous ont dit la même chose, vous les aurez déjà remis quand vous recevrez cette dernière.

« Je vous en prie, tirez-moi vite d'inquiétude. Ne me dites plus que vous attendez ma réponse. Mes lettres sont si claires qu'un enfant les comprendrait. Vous vous êtes embarrassé pour rien. Je ne reconnais pas là votre jugement accoutumé. Pardonnez-moi ma gronderie. Cette affaire m'a tourmenté. Apprenez-moi qu'elle est finie. — Ch.

« Je viens de relire votre lettre, et je me calme. Je vois, d'après ce que vous me dites, que vous avez très vraisemblablement remis les 1 000 francs sans attendre ma réponse d'aujourd'hui.

« Mille pardons! Je vous ai grondé comme je vous aime.

« Voilà une petite lettre! (1) »

Comment ne point aimer un homme aussi docile et surtout aussi ingénieux que M. Le Moine? Il n'a point seulement capitulé, à l'entière discrétion de Mme de Chateaubriand ; il a, dans les mêmes jours, réussi à conclure pour l'ambassadeur l'emprunt de 10 000 francs dont celui-ci avait besoin; il lui a établi un budget admirable, un budget qui lui laissera de l'excédent, non point dans un semestre, comme l'écrivain trop magnifique se le figurait tout à l'heure, mais au moins dans le plus court délai possible : dans un an... (2).

Le mois de mai s'achève dans un épanouissement d'orgueil et de joie :

31 mai.

« J'ai reçu votre lettre du 26, et je vous en remercie.

« Voilà toutes nos affaires réglées.

« Écrivez-moi de la politique tant que vous voudrez. Mais je vous préviens que je suis *au couleur de rose;* ainsi, si vous êtes *noir*, nous ne nous entendrons guère.

« Portez, je vous en prie, immédiatement cette petite lettre à l'Abbaye. Tout à vous mille fois... (3) »

Couleur de rose; car la situation de l'ambassadeur est excellente; il l'a résumée ainsi quelques jours plus tôt :

« ... Mes affaires politiques vont supérieurement ici. Je suis en haute faveur et crédit. Mes affaires de France vont bien... (4) (24 mai). »

Couleur de rose; car ses affaires privées, ses affaires de cœur, ou d'imagination, sont encore en meilleur état : le 28 mai, il a pu écrire à Mme de Duras : « Je ne sais plus ce que j'ai à faire dans ce pays : toutes mes *conquêtes* sont faites... » Il a dû sourire, non sans fatuité, en soulignant le mot conquêtes : et ce n'est point à la seule politique qu'il pensait...

Repassaient sous ses yeux, mi-clos sans doute, les formes charmantes des belles Anglaises qui, chaque soir, murmuraient d'admiration autour de lui; mais son souvenir évoquait aussi près d'elles, une ou deux délicieuses Françaises, Mlle Leverd,

(1) Inédit.
(2) Lettre inédite du 24 mai.
(3) Inédit.
(4) Inédit.

l'actrice de Paris qui, dans sa « soirée d'artistes » du 27 mai, — « une soirée de garçons, » comme il dit à Mme de Duras, — « a déclamé des scènes du *Misanthrope* et de *Tartuffe*, » — et une certaine Mme Lafond...

Cette Mme Lafond semble bien être la femme du célèbre acteur parisien, de l'émule de Talma à la Comédie-Française ; elle se produit volontiers elle-même comme pianiste et chanteuse. Le couple est venu à Londres pour la « season : » est-ce sur l'invitation de l'ambassadeur? En tout cas, dès son arrivée, il est reçu à l'ambassade; et l'impitoyable observateur, M. de Bourqueney, peut écrire sur son journal :

« *9 mai.* — Mme Lafond est arrivée avec son mari : les attentions de M. de Chateaubriand ressemblent à plus que de l'amitié.

14 mai. — Nous avions Mme Lafond à dîner; je crois décidément que... Elle a de bien beaux yeux noirs.

19 mai. — Mme Lafond est venue faire de la musique. Le mari était au piano avec nous. M. de Chateaubriand est descendu avec elle ; et une demi-heure après, son valet de chambre est venu dire : « M. Lafond peut descendre... »

Quelques jours plus tard, Lafond et sa femme assistent à la soirée artistique: et ils demeurent à Londres jusqu'au milieu de l'été... On comprend pourquoi Chateaubriand redoutait à ce point la venue de sa femme; on le comprend un peu mieux que lorsqu'il affirme que ce coup d'État conjugal « le ruinerait... ».

Mais les bruits, vrais ou faux, courent, de Londres à Paris, aussi vite que les courriers. Dans chacune de ses lettres, il a beau jurer à Mme Récamier que sa pensée ne quitte pas « son bel ange, » qu'il n'a d'autre désir que « d'être aimé d'elle » et de se retrouver près d'elle « dans la petite cellule, » Mme Récamier, à partir du milieu de mai, ne lui écrit plus que des lettres « glacées, » tristes ; souvent elle se renferme dans un silence boudeur : Chateaubriand s'en inquiète auprès de M. Le Moine :

« ... Vous n'aurez pas de petite lettre à porter aujourd'hui à l'Abbaye; mais veuillez vous informer si Mme Récamier serait malade. Je n'entends plus parler d'elle et j'en suis inquiet... » (24 mai) (1).

Non, elle n'est pas malade; mais elle parle de se retirer en

(1) Inédit.

Italie, comme elle le fera trois ans plus tard; mille potins vagues sont venus jusqu'à elle, et un racontar précis touchant sans doute Mme Lafond. Chateaubriand d'abord proteste, et joue l'ingénuité de l'innocence : à la belle recluse n'a-t-il pas donné toute sa vie, et, — symbole de ce don, — ne lui a-t-il pas laissé en partant le précieux dépôt du manuscrit de ses *Mémoires*? Il écrit avec une aimable candeur :

« ... Je ne songe qu'à arranger ma vie pour vous. Je me tue à chercher ce que vous pouvez avoir. Je m'examine et je ne trouve rien à me reprocher (1). »

Mais devant une accusation enfin précisée, il est bien obligé d'envoyer un plaidoyer qui ressemble plutôt à un aveu enveloppé encore de quelques artifices :

12 juillet 1822.

« Allons! j'aime mieux savoir votre folie que de lire des billets mystérieux et fâchés. Je devine ou je crois deviner maintenant. C'est apparemment cette femme dont l'amie de la reine de Suède vous avait parlé? Mais, dites-moi, ai-je un moyen d'empêcher Vernet, Mlle Leverd qui m'écrit des déclarations, et trente artistes, femmes et hommes, de venir en Angleterre pour chercher à gagner de l'argent? Et si j'avais été coupable, croyez-vous que de telles fantaisies vous fissent la moindre injure, et vous ôtassent rien de ce que je vous ai à jamais donné? »

Il faut s'arrêter sur cette phrase, et rêver un instant à la superbe de ces deux imparfaits du subjonctif pour comprendre avec quelle égoïste tyrannie René dominait le cœur de la tendre femme...

« ... On vous a fait mille mensonges. Je reconnais là mes bons amis. Au reste, tranquillisez-vous : la Dame part et ne reviendra jamais en Angleterre, mais peut-être allez-vous vouloir que j'y reste à cause de cela?.. »

A la jalousie de Mme Récamier s'ajoutait symétriquement celle de Mme de Duras, qui était jalouse... de Mme Récamier. Elle se croyait le droit d'être la seule Égérie; or Chateaubriand écrivait trop souvent à l'Abbaye; des amis communs aux deux femmes en faisaient mille ragots; elle aussitôt d'envoyer à son

(1) *Corr. gén.*, III, p. 93.

grand homme des reproches, des lamentations qui le « jettent dans un véritable désespoir... » Un jour, il s'écrie dans une « petite lettre » destinée à l'Abbaye :

« ... Toutes les lettres que je reçois de Paris sont des plaintes... Les amis politiques m'écrivent des fureurs; Mme de Duras est à moitié folle à cause de vous, Mme de Chateaubriand grogne, et voilà que vous vous mettez à gémir. Allons, il ne me reste plus qu'à me noyer... » (1).

Pauvre René! Qu'on récapitule ses occupations en ce terrible et délicieux mois de mai 1822 : Mme de Duras et Mme Récamier à gouverner de loin, à tromper l'une sur l'autre, l'une par l'autre; sa jeunesse à ressusciter pour et par les beaux yeux noirs de Mme Lafond, les sourires de Mlle Leverd, les grâces des trop belles Anglaises; le métier diplomatique à faire consciencieusement, hautainement, noblement; tous les trois jours, de longs rapports à rédiger, d'un grand style; les souvenirs d'autrefois, du temps de l'exil, à évoquer pour les *Mémoires*, en des promenades mélancoliques par les ruelles du vieux Londres; la politique de Paris à suivre; chaque soir, une fête ou une réception... Et par là-dessus, le souci d'un budget personnel toujours au-dessous des nécessités; et le grave conflit diplomatique de Mme de Chateaubriand et de M. Le Moine... Que restait-il pour le sommeil? Quatre ou cinq heures! Et cet homme avait cinquante-trois ans et demi! Encore une fois, quel homme!

Sans doute, par un effort merveilleux, a-t-il voulu se donner à lui-même comme une fête, et, comme un démenti à ses années, le spectacle de sa puissance, de toutes ses puissances. Il en est, un instant, grisé. Mais déjà, en ces premiers jours de juin, le voici las de sa victoire : ou plutôt il s'enchaîne à un nouveau désir. A cause des affaires d'Espagne, qui se gâtent, on commence de parler d'un nouveau Congrès européen, pour le milieu de l'été; et voilà son affaire! Au Congrès, tous les premiers ministres seront rassemblés, et un certain nombre de têtes couronnées : traiter d'égal à égal avec eux, quelle perspective! Parler à toute l'Europe au nom de la France, quelle revanche des dédains où certains politiques s'obstinent envers lui! Dès le 4 juin, Chateaubriand expose son ambition à Villèle; et il charge Mme Récamier et Mme de Duras, — mais à l'insu l'une

(1) *Corr. gén.*, III, p 78.

de l'autre, — de la soutenir par un jeu savant d'intrigues parallèles : de Londres, il dirige habilement sa partie; aussi, quel émoi si une des lettres que M. Le Moine doit remettre à l'Abbaye risque de se perdre ou d'arriver en retard :

Londres, ce 21 juin 1822.

« Je suis bien aise que vous soyez revenu de la campagne, et je vois que vous aviez laissé des ordres pour porter mes lettres à l'Abbaye-au-Bois, car j'ai eu des réponses... »

Mais il n'y a point que Mme Récamier : il faut veiller sur Mme de Chateaubriand qui va échanger, contre un logement plus commode, l'appartement de la rue du Bac devenu trop vaste pour elle seule :

« ... Voilà une lettre pour toucher 100 louis chez Laffitte. Vous voudrez bien les remettre sur le champ à ma femme. Vous lui ferez le compte ainsi : 1 000 francs pour le mois de mai de la Chambre des Pairs, et 1 400 francs pour le loyer de la maison de Benoît qu'il faudra payer le 1er juillet. Ce loyer n'est que de 1 200 francs : ma femme aura 200 francs de bénéfice pour lui aider à ses frais de déménagement. Je désirerais qu'elle fût très bien logée, et qu'elle ne regardât pas au prix. Je vous embrasse de tout mon cœur (1). »

Mais quoi! Le 1er juillet arrive, et Mme de Chateaubriand écrit à son mari qu'aux derniers jours de juin elle n'a pas encore reçu les fameux « mille francs de la Chambre des Pairs » échus le 1er mai. Lui, de nouveau s'affole :

2 juillet.

« Il y a une sorte de fatalité sur nous, mon cher monsieur, quand il s'agit d'argent à donner à ma femme! Vous savez combien vous m'aviez inquiété pour les premiers mille francs que vous vous obstiniez à retenir. Aujourd'hui, je vous ai envoyé 100 louis par un mandat sur Laffitte, et je n'ai pas encore votre accusé de réception. Ces cent louis, je vous le répéte à satiété, sont pour ma femme...

« Je suis persuadé que votre réponse me parviendra par le prochain courrier, et que ces répétitions et éclaircissements sont inutiles. Mais je ne puis m'empêcher de vous les donner. Il y a trois courriers que je n'ai rien reçu de vous...

(1) Inédit.

« Je vous en prie, si vous avez reçu le mandat, comme je n'en doute pas, si vous avez touché les 100 louis, remettez-les vite à ma femme, en cas qu'ils soient encore entre vos mains; et n'en changez pas la destination (1). »

Par bonheur, ce n'était qu'une fausse alerte :

5 juillet.

« Je reçois votre lettre; elle me tranquillise. Tout est donc en règle... Voilà une petite lettre : elle est importante; remettez-la (2). »

Importante, en effet, cette lettre du 5 juillet à Mme Récamier : pour la première fois, Chateaubriand formule nettement l'alternative d'ambition qui lui hante l'esprit : « ... Il faut bien leur mettre dans la tête que si Mathieu lui-même ne va pas au Congrès (et il aurait tort politiquement d'y aller), il n'y a personne à y envoyer que moi. Mais si Mathieu allait au Congrès, pourquoi n'aurais-je pas le portefeuille des Affaires étrangères *par intérim*?... (3) » « *Par intérim* »... c'est la sourdine mise au chant du désir. Mais le programme est net : plénipotentiaire ou ministre des Affaires étrangères... En lui-même Chateaubriand disait : Plénipotentiaire d'abord, ministre ensuite... Et la violence de son désir allait vaincre l'hésitation du destin...

En attendant, il faut subir l'ordinaire taquinerie des soucis quotidiens. Mme de Chateaubriand est malade : elle a défendu à M. Le Moine d'en informer son mari, mais M. Le Moine s'est gardé de lui obéir :

9 juillet.

« J'avais appris par un autre côté l'accident de Mme de Chateaubriand. Aussi, si elle vous dit que j'ai su qu'elle était malade, vous pourrez soutenir que je n'ai pas su cela par vous. J'espère que cela ne sera rien, mais elle se fait grand mal par la vivacité (...) et de ses inquiétudes (4). Je vous remercie de vos bons soins pour elle. Je lui fais passer 1500 francs par mon banquier Hérard pour la rembourser des 1400 francs qu'elle a

(1) Inédit.
(2) Inédit.
(3) *Corr. gén.*, III, p. 155.
(4) *Sic.* — Ces quatre derniers mots se lisent en haut d'une page et au verso d'un feuillet. Chateaubriand, tournant le feuillet, a cru avoir écrit au recto quelque chose comme «... *La vivacité de son caractère...* »

avancés pour sa nouvelle maison. Je vous ferai passer pour elle, du 20 au 25, les 1000 francs de la Chambre des Pairs pour le mois de juin. Vous voyez que je suis exact... (1) »

Quelques jours encore; finances et santé paraissent avoir retrouvé leur équilibre :

12 juillet.

« Grand merci. Votre lettre est très bonne et, cette fois-ci, très claire. Ma femme va bien ; ainsi Dieu soit loué !...

« Je vais écrire à Villèle pour la croix. Tout à vous pour la vie (2). »

Plus d'une fois, semble-t-il, M. Le Moine avait confié oralement son ambition à son « patron ; » il souhaitait voir à la fois ses services de fonctionnaire et sa longue fidélité royaliste récompensés par la Légion d'honneur. Chateaubriand écrivit-il, ces jours-là, à Villèle? ou s'excusa-t-il? ou rencontra-t-il un obstacle à sa demande? De Londres encore, en tout cas, le 27 août, il consolait M. Le Moine par ce billet charmant :

« Allons, vous aurez votre argent prêt pour le mois de septembre; et si j'ai du crédit par la suite, je vous ferai ministre des finances. Moquez-vous de votre croix. Ce sera moi qui vous la donnerai un jour. Je vous embrasse (3). »

Quelques semaines plus tard, il reprit l'affaire; car sur la liste de celles qu'il avait recommandées à Villèle, et qui est datée du 5 octobre 1822, on trouve cette mention :

« Mon cher ami, voici mes recommandations : M. Le Moine. Sa note est ci-jointe. Il demande la croix d'honneur. C'est mon vieil ami... (4). » Mention brève; mais il s'agit d'un « memento. » Elle laisse cependant l'impression que Chateaubriand n'avait pas jusqu'alors, bien chaleureusement insisté.

Le « vieil ami » n'en continuait pas moins à mériter ses félicitations.

« Vos comptes sont clairs, méthodiques, parfaits; jamais on ne vit si beau budget (5). » — Je vous remercie d'avoir remis les 1 000 francs à ma femme. Je lui ai de mon côté envoyé des

(1) Inédit.
(2) Inédit.
(3) Inédit.
(4) *Corr. gén.*, III, p. 255.
(5) 26 juillet — inédit.

robes; ainsi tout est bien. Je vous embrasse, et vous aime comme vous savez (1)... »

Un matin, en effet, de ce lourd été où chôme la vie mondaine, où les belles dames et la plupart des ministres ont quitté Londres pour la campagne, l'ambassadeur de France s'est égaré parmi les rues déjà populeuses et les magasins de la Cité; et, incognito, il a fait emplette de quelques robes anglaises. Car si les jolies femmes de Londres suivent les modes de Paris, celles de chez nous s'entichent des étoffes qu'on vend et qu'on taille aux bords de la Tamise; Chateaubriand donc a fait porter des robes à l'ambassade; et puis il les a envoyées à Mme de Chateaubriand (2). Oui, mais non point toutes : le même jour, 26 juillet, il en a expédié une à Mme de Duras; — et puis une autre, « une petite robe de matin, » à Mme de Pisieux, l'hôtesse des mauvais temps, et il lui a recommandé « de la porter dans son allée, » l'allée du château de Montgraham où, en 1817, il a conçu quelques belles pages de ses *Mémoires;* et puis il faut bien croire qu'il n'a point oublié Juliette; mais nulle lettre de lui à Mme Récamier ne figure à cette date du 26 juillet dans sa *Correspondance :* il lui a écrit cependant, et, comme toujours, par l'intermédiaire de M. Le Moine, à qui il dit ce jour-là : « ... Voici la petite lettre : elle est importante cette fois (3). » Si importante, que la nièce de Mme Récamier, l'austère Mme Lenormand, en admettant qu'elle l'ait lue, n'a point jugé bon d'en enrichir ses *Souvenirs* sur sa tante; et la même discrétion, elle l'a exercée à l'égard de la lettre du 30 juillet que l'ambassadeur transmet dans les mêmes termes : « ... La petite lettre est importante aujourd'hui... » Et, scrupule ou hasard, il est bien dommage que nous ne puissions lire ces deux lettres-là, car, certainement, il y était parlé beaucoup de politique et de l'affaire du Congrès; mais quels jolis commentaires l'une ou l'autre, ou toutes les deux, ne devaient-

(1) 30 juillet — inédit.

(2) Il est au moins piquant que dans une lettre aux Joubert récemment publiée par M. André Beaunier (dans la *Revue Universelle* du 1er octobre 1921) Mme de Chateaubriand, le 28 juillet, se réjouisse d'avoir reçu de Londres non point « des robes, » mais « une fort jolie robe, » — et de l'avoir reçue non point de son mari, mais de leur ami commun Frisel ! — Celui-ci sans doute avait donné ce bon exemple à Chateaubriand, de qui l'envoi peut bien n'être parti de Londres que le 25 ou le 26 juillet.

(3) Inédit.

elles pas contenir sur l'envoi de la robe accompagnée peut-être de quelques colifichets?...

Bien que rien ne se décide au sujet de son ambition, et que les intrigues de Paris le ballottent sans cesse de l'espoir à la crainte, Chateaubriand, au début d'août, se sent plus d'entrain : il calme le pessimisme de son vieil ami :

9 août.

« Très bien pour votre budget! Très bien pour votre politique, hors que je ne crois pas tout perdu, et que je suis persuadé que nous nous sauverons. Dormez donc en paix, et ne songez pas à envahir l'Espagne. Je ne sais pas encore ce que je deviendrai, mais je le saurai dans une huitaine de jours, et certainement je profiterai de la première occasion pour aller embrasser ma femme, et je vous embrasserai aussi.

« Ch. (1). »

Le 31 août seulement, Chateaubriand apprend que Mathieu de Montmorency, « avec bien de la mauvaise grâce, » a consenti à se l'adjoindre comme plénipotentiaire au futur Congrès. Déjà tout détaché de l'Angleterre depuis près de trois mois, il ne sent, en ces derniers jours, que la hâte de la quitter pour voler à des amours et à des ambitions nouvelles :

Mardi, 3 septembre.

« Vous m'avez écrit une très bonne et très raisonnable lettre. Soyez tranquille, j'irai au Congrès, et j'y serai bien et honorablement. Voilà la petite lettre. Je ne serai que le 11 ou le 12 à Paris (2). »

Avec entrain, il se préparait à monter vers les cimes...

Maurice Levaillant.

(A suivre.)

(1) Inédit.
(2) Inédit.

NOTRE CAVALERIE

SON ÉVOLUTION AU COURS DE LA GUERRE. — SON AVENIR

Il n'est pas d'arme plus discutée que la cavalerie; il n'en est pas non plus, dont le rôle et l'action dans la dernière guerre aient été moins étudiés et soient moins connus.

Si modeste cependant qu'ait été sa part dans l'immensité de l'effort général, de celui surtout qui fut accompli par la « reine des batailles, » l'infanterie, il paraît nécessaire d'exposer, au moins dans leurs grandes lignes, le rôle qu'elle a joué et les services qu'elle a rendus; car trop de bons esprits sont portés à croire qu'elle n'a pu être utilisée et qu'elle est destinée à disparaître devant les perfectionnements indéfinis de l'armement et des engins de guerre modernes. Il ne s'agit ni de la défendre, ni de l'exalter, mais simplement d'examiner, à un moment où la réorganisation projetée va modifier l'équilibre général de l'armée, si la cavalerie a réellement rendu des services et si elle paraît encore susceptible d'en rendre.

A l'heure actuelle, avec un recul de temps déjà appréciable, les grandes lignes des opérations commencent à se dégager. Des études particulières, des historiques, des monographies ont mis à jour de nombreuses actions, demeurées jusqu'ici ignorées. Le rôle joué par chaque arme se précise davantage, celui de la cavalerie en particulier s'éclaire d'une plus vive lumière, et le moment paraît venu de l'exposer à ceux, — et ils sont nombreux, — qui s'intéressent chaque jour davantage aux questions militaires, si essentielles pour l'avenir d'une grande nation.

Dans cette étude, qui ne pourra être que très rapide, nous ne nous bornerons pas seulement à raconter ce qui fut fait. L'expérience a coûté trop cher à la France, pour qu'aucun de

ses enseignements puisse être perdu. Il est de notre devoir de les recueillir tous, afin d'en former le faisceau des idées qui régiront nos forces militaires de l'avenir. Nous montrerons que la cavalerie, — dont la brillante image de jadis reste encore trop immuablement fixée dans bien des souvenirs et contribue à donner d'elle une idée désuète et inexacte, — loin de demeurer figée dans une conception de son action que les premières semaines de guerre ont infirmée (et quelle arme n'a pas eu son chemin de Damas?), s'est exactement adaptée aux conditions de la guerre moderne et a su évoluer rapidement, pour se conformer à la *loi du feu.*

Au cours de cette évolution, elle s'est aperçu que son rôle, loin de diminuer d'importance, comme elle aurait pu le croire, alors qu'elle remettait ses sabres au fourreau et décrochait ses carabines, n'a fait que prendre de l'ampleur. Et il nous sera permis de conclure hardiment que les moyens mécaniques et scientifiques, qui, pour certains esprits, sont appelés à remplacer la cavalerie, doivent servir au contraire à rendre son action plus variée, plus puissante, plus large et plus décisive.

* * *

Pour qu'il soit possible au lecteur d'apprécier l'évolution de la cavalerie au cours de la guerre, il est indispensable d'indiquer en quelques mots ce qu'elle était au début des hostilités ou, plus simplement, quelle était sa doctrine.

Des règlements récents, — le plus ancien datait de 1912, — définissaient ainsi son rôle :

Elle devait explorer, pour renseigner le haut-commandement « sur les mouvements et les dispositions de l'ennemi dans une région déterminée » et « chercher à mettre la cavalerie adverse hors de cause. »

Elle concourait à la sûreté de l'armée en la renseignant, en prenant et conservant le contact de l'ennemi, en retardant la marche de celui-ci.

Elle devait prendre part à la bataille, dans laquelle, « malgré les perfectionnements des armes à feu, » — nous disons aujourd'hui « grâce » à ces perfectionnements, — elle est toujours appelée à jouer un rôle important comme arme de surprise, utilisable surtout « dans les périodes de crise. » Et elle agirait

« de préférence sur les ailes et les derrières de l'ennemi ou dans les vides de son dispositif de bataille. »

Enfin, la cavalerie devait concourir à l'exploitation du succès par la poursuite menant au but final : l'anéantissement des forces ennemies.

Le rôle général de la cavalerie en campagne semblait ainsi assez justement prévu par les règlements. C'est seulement dans l'emploi tactique de cette arme que prédominait une conception erronée. Malgré l'expérience récente des guerres sud-africaine et de Mandchourie, où *la prépondérance du feu* s'était imposée, l'armée française, peut-être trop oublieuse des enseignements vécus de 1870, si admirablement exposés dans le règlement du 12 juin 1875, fidèle en tout cas à ses traditions séculaires de bravoure et de vaillance, était imbue d'une doctrine, dont certes nous n'avions pas le monopole, mais qui avait été poussée chez nous jusqu'à ses conséquences les plus extrêmes : la doctrine de l'offensive malgré tout. Dans cette ambiance, la cavalerie française, l'arme de l'offensive par excellence, avait voulu conserver *l'attaque à cheval et à l'arme blanche* comme mode principal d'action. Elle pensait n'employer le *combat à pied* que « momentanément, » lorsqu'elle ne pourrait « atteindre par le combat à cheval le but assigné. »

Nombreux étaient cependant les officiers de cavalerie, ceux en particulier qu'avait mûris l'expérience des campagnes africaines, qui pensaient développer les possibilités d'action de leur arme par l'accroissement de sa capacité de feu. Il suffit, pour s'en assurer, de parcourir les *Revues* d'avant-guerre : « Il faut, — peut-on lire dans la *Revue Militaire Générale* de 1911, — il faut à la cavalerie, pour jouer son rôle dans la bataille, des procédés de combat analogues à ceux qu'emploie l'infanterie dans la prise de contact, un large approvisionnement en munitions, une courte baïonnette... » Ce sont de telles tendances, plus répandues dans les cadres qu'on ne le soupçonnait, qui expliquent la facilité avec laquelle la cavalerie a su, comme nous allons le voir, renoncer rapidement au combat à cheval comme mode d'action principal et s'engager à pied comme la meilleure des infanteries.

Aussi bien, n'eut-elle pas, au début des opérations, à livrer à sa rivale le grand duel de cavalerie qu'elle avait escompté, et auquel elle s'était ardemment préparée. Que la cavalerie alle-

mande, au mépris de ses règlements prescrivant l'attaque à cheval, se soit mise en sûreté derrière son feu, de propos délibéré, comme elle le prétend, ou à la suite de multiples et malheureuses rencontres avec nos éléments de découverte, peu importe... Il serait vain de discuter les intentions; il est plus positif de s'en rapporter aux faits; et ces faits établissent que partout la cavalerie allemande se refusa au combat.

I. — LA CAVALERIE DANS LA GUERRE DE MOUVEMENT (AOUT-OCTOBRE 1914).

En août 1914, pendant la concentration de nos forces, toute la cavalerie est employée *en couverture*.

Dans cette période, point de grands engagements de cavalerie. En revanche, dès l'entrée en campagne, l'ascendant de nos cavaliers s'affirme. Sur tout le front, de l'Alsace à l'Ardenne, nos patrouilles et nos détachements courent sus aux partis ennemis sans mesurer leur force. Dans la plupart de ces rencontres de détail, — utiles débuts de guerre où l'homme se fait la main et acquiert la maîtrise de ses nerfs, — le cavalier français reste partout maître du terrain.

Dans tous nos régiments se retrouve cette qualité première du guerrier franc : un mordant irrésistible. Le simple cavalier met en fuite des patrouilles, nos pelotons balaient des escadrons. Et la supériorité morale sur l'arme adverse que nous pensions ne devoir acquérir qu'à la suite de sanglantes rencontres, nous est accordée dès le début, sans conteste.

Aussi, quand, la concentration terminée, s'ouvrent les opérations destinées à la préparation de la bataille, nos gros de cavalerie peuvent-ils s'avancer, sans obstacles, dans l'espace vide qui sépare les deux armées.

Deux corps de cavalerie, sous les ordres des généraux Sordet et Abonneau, entrent en Belgique, dans le dessein de déterminer le front atteint par l'ennemi et de retarder sa marche. Leur découverte, à laquelle la proximité des gros donne toute liberté d'action, fournit de multiples et précieux renseignements. — Nous ne citerons que pour mémoire ceux donnés par un prisonnier qui, le 9 août, révèle le secret de la manœuvre allemande, le mouvement sur Liége et Bruxelles, et la marche sur Paris « où les armées allemandes doivent entrer au début de

septembre... » Ainsi, dans un pays boisé où l'aviation, naissante il est vrai, mais aussi, libre dans ses vols, voit mal, *l'exploration terrestre* avait porté ses fruits, recueilli le renseignement explicite que procure seul l'interrogatoire des prisonniers.

L'appui de la découverte par les gros conduit à un seul engagement sérieux dans lequel, le 20 août, à Neuchâteau, le corps Abonneau reconnaît deux divisions du XVIIIe corps allemand. « Au demeurant, la cavalerie éclaire le haut-commandement sur l'importance et sur l'envergure de la manœuvre ennemie. Treize ou quatorze corps d'armée allemands furent identifiés, leur marche repérée (1). » Notre cavalerie avait donc accompli sa mission d'exploration, sans rencontrer les gros de la cavalerie ennemie.

Qu'avait fait cette cavalerie? Renonçant à sa doctrine offensive, voulut-elle briser notre élan par son feu? Adopta-t-elle son attitude prudente sous le coup des échecs multipliés qu'infligèrent à ses fractions nos patrouilles et nos détachements légers? ou bien, comme certains écrivains d'outre-Rhin le prétendent aujourd'hui, rechercha-t-elle, sans la trouver, la rencontre à cheval, malgré les multiples occasions que lui offrit chaque jour sa rivale, jusqu'aux portes de Liége.

Ce qu'il y a de certain, c'est que son esprit d'entreprise, affaibli pour des raisons que nous soupçonnons, mais ne connaissons pas encore positivement, ne répondit nullement à ce que l'on pouvait attendre d'une arme mobile, puissante, appartenant à une armée qui avait l'initiative de la manœuvre stratégique, et dont le rôle eût dû consister à conduire cette armée à la bataille d'abord, à l'exploitation ensuite...

C'est pourquoi, après la bataille des frontières, dans la retraite qui suit nos échecs de Charleroi, de Maissin, de Virton, nos armées peuvent se replier sans être poursuivies. La 9e division de cavalerie couvre la gauche de la 4e armée (de Langle de Cary). La 4e division de cavalerie couvre la droite de la 5e armée (Lanrezac). Le corps Sordet couvre le repli des forces britanniques. La cavalerie allemande apparaît, hésite à s'engager, finalement ne poursuit pas, nous laissant la liberté d'opérer la réunion de nos forces, pour une nouvelle bataille.

Et cependant les armées allemandes d'aile droite disposent

(1) Conférence faite au Grand Quartier Général, le 28 mars 1919.

d'une cavalerie nombreuse : les corps Marwitz et Richtoffen. Ils peuvent, appliquant la doctrine allemande de l'enveloppement, marcher en échelon avancé de l'armée d'aile (Von Kluck), *éclairer, couvrir* le flanc extérieur de la manœuvre, reconnaître et masquer Paris : en réalité, ils ne renseignent, ni ne couvrent. Et le haut-commandement allemand ne tarde pas à éprouver les effets désastreux de cette abstention.

Notre cavalerie, au contraire, révèle les mouvements de l'ennemi et signale notamment, dès le 29 août, son rabattement vers le Sud-Est.

Le 1er corps de cavalerie français, — malgré une usure indéniable due à l'attitude offensive qui lui a été prescrite dès le premier jour, en poussant dans les Ardennes belges jusqu'aux portes de Liége, sans jamais souffler un instant, — a donc non seulement préparé la bataille, en fournissant le renseignement stratégique nécessaire, mais il a, par sa présence et sa supériorité morale, neutralisé la cavalerie adverse.

Ainsi, devenue aveugle, l'armée allemande était vouée à la surprise et à la défaite.

Ce fut l'Ourcq et ce fut la Marne.

Alors la bataille s'engage sur tout le vaste front qui s'étend des Vosges à Paris, ligne immense que nos effectifs ne peuvent garnir sur toute son étendue sans risquer d'être trop faibles partout; elle s'articule pour offrir aux poussées de l'assaillant des parties résistantes qui laisseront forcément entre elles des intervalles, des vides, points vulnérables qu'aurait pu trouver la cavalerie ennemie, mais que masque la nôtre.

En Lorraine, un corps de cavalerie a été constitué sous les ordres du général Conneau. Après la bataille de Sarrebourg, il couvre l'intervalle qui se crée entre les 1re et 2e armées en retraite. Le 25 août, c'est la Bataille de Lorraine : les Allemands poussent sur la jointure des 1re et 2e armées, pour la désarticuler, visant, au Sud de Rozelieures, la trouée de Charmes ouverte entre nos places d'Épinal et de Toul. Notre infanterie perd Rozelieures, d'où débouche l'ennemi. Mais, en face de lui, la 6e division de cavalerie garnit, avec ses escadrons à pied et ses cyclistes, les lisières du bois de Lalau. Tous ses efforts sur ce point sont rejetés de 10 heures à 16 heures, avec des pertes sévères. L'arrivée d'un bataillon de chasseurs, puis d'une division du 16e corps, assure définitivement la possession de ce

point important : la bataille de Lorraine pourra être gagnée.

En Champagne, entre la gauche de la 4e armée et la droite de la 9e (Foch), une brèche de 15 kilomètres est béante, par où passe, grande voie de pénétration, la route de Châlons à Troyes par Mailly. La 9e division de cavalerie masque cette trouée et le centre de la IIIe armée allemande (XXIIIe D. R.) s'immobilise devant ce rideau de cavalerie.

A notre extrême gauche, dans le Valois, le 1er corps de cavalerie, malgré son usure due à ses marches forcées à travers la Belgique et le Nord de la France, rentre en action dans la région de Levignen. Une de ses divisions, la 5e (général de Cornulier-Lucinière), dont le rôle est aujourd'hui bien connu, se glissant dans la forêt de Villers-Cotterets, contourne l'aile droite allemande, se porte sur ses convois et le 8 septembre manque d'enlever le général von Kluck.

Dans quelle mesure ce raid a-t-il influé sur le cours des événements? Il est peu probable que les Allemands nous le fassent jamais savoir. Mais en renversant les termes du problème, il nous est aisé d'imaginer quel effet eût produit, à la même heure, une division allemande qui, eût coupé les communications de l'armée Maunoury, en venant par Crépy-en-Valois, sur Nanteuil-le-Haudoin et Dammartin-en-Goele, à une marche de Paris, si tant est que notre propre cavalerie l'eût laissée passer.

Enfin, la bataille qui sauva la France, est gagnée : il s'agit d'exploiter ce succès.

Un nouveau corps de cavalerie Conneau, rassemblé à partir du 3 septembre à la gauche de la 5e armée, a couvert, pendant la bataille de la Marne, l'intervalle de 20 kilomètres qui sépare cette armée de l'armée britannique. Après la bataille, ce corps poursuit l'ennemi et pénètre dans son dispositif disloqué, entre les Ire et IIe armées allemandes. Passant l'Aisne à Berry-au-Bac, il pousse sa découverte vers le Nord et une de ses divisions (de Contades), atteint Sissonne, sur les arrières de l'ennemi, le 13 septembre.

La porte par où pourrait s'élancer la cavalerie, est ouverte. Occasion splendide! comme il s'en trouvera forcément après toute victoire qui créera dans le front opposé des fissures, des brèches, des vides où le vainqueur devra jeter ses disponibilités, pour accroître la désagrégation du vaincu et l'empêcher de rétablir l'équilibre de son dispositif. Mais la cavalerie ne peut

poursuivre seule un adversaire dont les liens tactiques ne sont pas encore complètement rompus. Elle ne peut que former le premier échelon rapide d'un système de toutes armes, où le facteur essentiel, la vitesse, agissant en tête, doit être soutenu de près par le facteur force.

Ici, nous n'avions pas de grandes unités de toutes armes disponibles, pour appuyer le corps de cavalerie Conneau, lequel d'ailleurs n'a que l'armement insuffisant de l'époque. L'ennemi ramène des réserves, la porte se referme, le front devient continu.

L'occasion est perdue, hélas! mais non pas l'expérience. Nous verrons le commandant de la 5e armée de 1914, devenu commandant des armées d'Orient, pousser sa cavalerie, pointe d'une audacieuse manœuvre de toutes armes, sur les derrières de l'ennemi; et ce sera en Serbie, en 1918, la victoire triomphale d'Uskub.

Cependant, l'exploitation du succès par notre pénétration dans une brèche du dispositif adverse ayant échoué, les forces physiques et les munitions faisant d'ailleurs à peu près défaut de part et d'autre, toute l'activité des fronts se porte à l'aile extérieure, qui seule est découverte pour les deux adversaires, et où, malgré l'épuisement des hommes et des moyens, il faut agir, si l'on ne veut pas laisser à l'ennemi l'initiative des opérations.

Le 14 septembre, les armées allemandes arrêtent leur retraite et font face au Sud, fixant leur gauche aux Vosges, étendant leur droite mobile jusqu'à l'Aisne, aux environs de Noyon. Des deux côtés, on va chercher, en amenant sur le flanc toutes les disponibilités du front, à envelopper l'ennemi.

Les actions parallèles, dans lesquelles aucun des deux antagonistes n'a, à une heure donnée, sur un point particulier, de supériorité marquée, n'amènent qu'un prolongement continu du front, jusqu'à la mer du Nord.

Mais nous devons toutefois remarquer que notre front qui, après la Marne, avait la direction générale Est-Ouest, se redresse perpendiculairement et devient Sud-Nord, dans la *Course à la mer*, dessinant ainsi un commencement d'enveloppement de l'aile ennemie. Ce sont les 1er et 2e corps de cavalerie français qui « mènent » la manœuvre; ils ont sans cesse l'avantage sur la cavalerie ennemie (également deux corps conduits par von der Marwitz) qui se trouve en face d'eux. Tantôt couvrant

notre gauche, tantôt soudant nos éléments hâtivement amenés et souvent non jointifs, tantôt cherchant à envelopper l'aile allemande, cette cavalerie opère sans repos du 15 septembre au 15 novembre 1914. Et nous voyons alors son action se poursuivre pendant deux mois, pour permettre le développement de la plus vaste des manœuvres stratégiques qui aboutira au déploiement en pleine sûreté, sans la moindre surprise, de quatre armées (1).

Tout d'abord, le débouché des forces ennemies au Sud-Ouest de la Somme, est retardé, et la 2e armée (de Castelnau) étend son front de Roye à Bapaume. Puis Arras, qui doit masquer le débarquement des corps de la 10e armée (de Maud'huy), est couvert, et notre front atteint le canal de La Bassée.

La cavalerie allemande s'élève sur notre flanc et notre commandement craint d'être débordé ; mais le 2e corps de cavalerie (4 divisions) s'étend rapidement le long de la Lys, d'Armentières à Aire, sur 50 kilomètres; et les « radios » captés de Marwitz nous apprennent que ce dernier ne peut atteindre ses objectifs (Calais, la mer) parce que la cavalerie française l'en empêche.

Ainsi, les deux corps de l'armée britannique peuvent-ils se concentrer dans la région d'Aire et de Saint-Omer, et s'engager offensivement en direction de Lille, avec l'appui de notre cavalerie attaquant à pied.

Au milieu d'octobre, l'armée belge évacue Anvers, se replie le long de la côte, à marches forcées, pour échapper à l'enveloppement dont la menacent les forces allemandes qui s'élèvent, suivant l'axe Gand, Ypres, Dunkerque, sur son aile Sud découverte. Comment arrêter cette manœuvre, comment recueillir nos héroïques et malheureux alliés?

Le général Foch qui commande le groupe des armées du Nord, pousse tout ce qu'il peut ramasser de forces mobiles, quatre divisions de cavalerie, dans la direction Ypres, Gand. Le contact est pris à Roulers et à Cortemarck au delà de la forêt d'Houthulst; la progression de l'ennemi est retardée pendant 5 jours; le temps d'amener et d'engager le 1er corps britannique et le 9e corps français, est gagné.

La 8e armée peut se constituer. Mais pendant qu'arrivent

(1) Déploiement de la 2e armée, du 15 au 27 septembre. — Déploiement de la 10e armée jusqu'au 8 octobre. — Déploiement de l'armée britannique, jusqu'au 15 octobre. — Déploiement de la 8e armée, jusqu'au 15 novembre.

lentement de nouveaux corps (à cette extrémité du front mal desservi par un réseau ferré très réduit), notre 2e corps de cavalerie (général de Mitry), amalgamé à deux divisions territoriales (les 87e et 89e), tient encore irréductiblement 8 à 10 kilomètres du front d'Ypres, pendant la plus dure des batailles.

Sans trêve, de l'Oise à la Mer du Nord et pendant deux mois, notre cavalerie mène la manœuvre, — avec des moyens dont il faut déplorer l'insuffisance, des escadrons réduits de moitié, l'armement rudimentaire d'une autre guerre : pas de baïonnette, pas d'outils, pas de matériel de liaison et seulement 90 cartouches par homme, une section de mitrailleuses par brigade, un groupe d'artillerie par division !... Ajoutons que, sous la pression des événements, la cavalerie prend l'initiative de se constituer des soutiens propres avec ses cavaliers démontés, et ce furent les premiers « groupes légers. »

Dans cette phase, nous ne parvenons pas à déborder l'ennemi ; car celui-ci, manœuvrant sur les lignes intérieures, peut amener à l'aile des forces supérieures à celles que nous y portons ; mais ses forces sont immobilisées, et le temps d'amener les nôtres est toujours gagné. Là où la cavalerie tire ses premiers coups de feu, à Chaulnes, Courcelles, Lorette, Sailly-sur-la-Lys, notre ligne s'accroche pour quatre ans. Les grands saillants du front, Arras et Ypres, c'est elle qui les a dessinés par ses résistances. Enfin, sa pointe au delà de la forêt d'Houthulst permet l'arrivée et l'installation sur l'Yser de l'armée belge exténuée et, par elle, l'appui de notre gauche à la mer.

Pendant que la cavalerie opère ainsi, la bataille sur le reste du front continue ; l'arme à cheval n'a donc fait que jouer son rôle particulier dans la lutte générale ; mais seule, elle pouvait, grâce à sa mobilité, éclairer, couvrir, jalonner cette vaste manœuvre dont la réussite eut des conséquences incalculables :

Les Allemands échouent dans leur poussée sur Calais.

La Belgique, avec son armée, continue d'exister.

Les communications maritimes anglaises sont couvertes.

Le Nord de la France, Flandre, Artois, Picardie, est sauf.

Sur un parcours de 200 kilomètres à vol d'oiseau, nos forces ont été « conduites » en sûreté, d'une bataille à la suivante, de la Marne à l'Yser.

Période pleine d'enseignements. Toutes les fois que les forces armées seront insuffisantes en nombre, pour établir un

front continu avec des ailes appuyées à un territoire neutre ou à la mer, ces forces devront constituer des groupes, qui laisseront entre eux des intervalles, et, à leurs ailes, des espaces libres. Vers ces intervalles et ces espaces libres tendra la manœuvre, qui cherche toujours à atteindre les points faibles de l'adversaire, ses flancs, ses arrières. Pour y pénétrer, ou inversement, pour les masquer, il faut une arme rapide.

Rapidité, mobilité, capacité manœuvrière sont l'apanage de la cavalerie.

II. — PENDANT LA GUERRE DE POSITION (1915-1918)

Dès le mois d'octobre 1914, la guerre de mouvement se termine. Le front, de part et d'autre, a atteint un obstacle infranchissable : la mer.

Des tranchées, des fils de fer, des mitrailleuses permettent à l'action de se stabiliser, et les opérations subissent un temps d'arrêt, pour laisser à l'industrie le temps de créer de nouveaux moyens d'offensive. Mais, pendant que ce matériel se construit, les organisations se renforcent, si bien que, pendant trois ans, toutes les attaques viennent se briser sur les fronts défensifs : celles de l'Artois et de Champagne en 1915, celle de la Somme en août 1916, et du Chemin des Dames en avril 1917, comme aussi celle des Allemands sur Verdun.

Sans succès, pas de brèche dans le dispositif ennemi, pas d'exploitation possible : la cavalerie n'a pas à intervenir. Et une conclusion prématurée, chose bien compréhensible, est tirée de ces expériences douloureuses : « dans la guerre moderne, croit-on, le front bordé de feux est désormais inviolable. La cavalerie, dont on n'aura plus l'emploi, est désormais sans utilité. »

Les Allemands, en 1918, devaient par deux fois, en mars et en mai, se charger de démontrer que l'attaque pourvue d'un armement mis au point, est encore comme jadis, plus forte que la défense, et qu'un front peut être toujours rompu.

De 1915 à 1917, période de transition où les armées se transforment, pour donner leur effort décisif, quatre divisions de cavalerie sont supprimées, afin de donner leurs effectifs et leurs cadres à l'infanterie, leurs chevaux à l'artillerie.

Les cavaliers des six divisions restantes, mettant pied à terre, participent à la garde des tranchées. Leur armement se perfec-

tionne : il leur est donné un supplément de cartouches, une baïonnette, des armes automatiques (fusils-mitrailleurs et mitrailleuses), des auto-mitrailleuses blindées, une dotation organique d'artillerie supérieure, etc..., si bien que la cavalerie ne tarde pas à devenir la réserve mobile de feux qu'elle restera désormais dans la guerre moderne, lorsque, la période de manœuvre stratégique étant terminée, les fronts seront fixés.

III. — PENDANT QUE LE FRONT DEVIENT MOUVANT (MARS-NOVEMBRE 1918)

En 1918, le front devient mouvant. Et ce sont les heures poignantes de la fin du drame : les offensives allemandes de mars et de mai menacent à nouveau Paris... Mais elles seront bientôt suivies de la bataille de France, qui libérera définitivement le territoire.

En mars, le front britannique est rompu, et les forces allemandes déferlent dans la vallée de l'Oise vers Compiègne, submergent le plateau de Picardie, en direction d'Amiens. Sur la plupart des points, c'est la cavalerie qui offre à cette avance les premières résistances, en arrière desquelles le commandement, ramenant ses réserves, peut reconstituer un front. Les corps de cavalerie n'ont pu malheureusement entrer dans la bataille tous moyens réunis, leurs éléments ayant été dispersés dans l'intérieur du pays, pour le service d'ordre. La 1re division de cavalerie, seule disponible tout d'abord, s'engage à Noyon, puis glisse vers l'Ouest, pour boucher successivement les déchirures, qui se produisent dans le front par suite de son extension. La 5e division accourt de Pontoise et se déploie devant Roye, pour couvrir Montdidier et le débarquement de la 1re armée (Debeney) rappelée de Lorraine. La 4e division prolonge cette couverture au Nord de Moreuil, puis offre à l'ennemi l'irréductible résistance du bois de l'Arrièrecourt.

En avril, le 2e corps de cavalerie (Robillot) est au repos depuis peu de jours, en Normandie, quand l'offensive allemande reprend sur le Kemmel, visant la conquête des Monts de Flandres, pour séparer les armées belge et anglaise et atteindre Calais.

Nous n'avons plus alors qu'une voie ferrée de rocade courant vers la gauche du front. Encore est-elle, à Amiens, sous le canon de l'ennemi. Elle ne peut suffire à amener en temps

utile, sur le point attaqué, les forces nécessaires. Le commandement supérieur fait appel à la cavalerie et la pousse vers le Nord.

En 60 heures de marches forcées, sur un parcours de 200 kilomètres, à travers la zone encombrée des arrières britanniques, le 2e corps de cavalerie bondit de Normandie en Belgique et arrive à temps, en entier, à portée d'intervention du front menacé. Les unités de cavalerie sont placées comme réserves mobiles, derrière un front martelé par une puissante artillerie, et dont on appréhende le craquement. Elles s'engagent sur les points où la ligne fléchit. Locre marque le centre de la résistance des cavaliers pied à terre et le terme de la ruée ennemie vers les monts.

En mai, notre front est balayé au Chemin des Dames. Le flot des forces allemandes, passant par-dessus l'Aisne, vient battre les lisières de la forêt de Villers-Cotterets, dernière défense naturelle de Paris.

Le 1er corps de cavalerie, qui se trouve malheureusement dispersé, arrive brigade par brigade, étend néanmoins devant l'ennemi dès son débouché au Sud de la Vesle, un rideau élastique qui ralentit l'offensive, trop ténu cependant pour l'arrêter. Sans cesse, le front se déchire sous la poussée de l'assaillant, mais les éléments de cavalerie qui arrivent successivement, peuvent être jetés au point précis où il faut aveugler la brèche. Un front de résistance est constitué enfin, le long de la Marne, au moyen d'une forte artillerie que couvre la cavalerie, et l'avance allemande s'arrête devant cette digue.

Le 2e corps de cavalerie est revenu des Flandres en Normandie après avoir, dans sa marche et sa contre-marche, couvert 450 kilomètres. Il est à nouveau alerté, refait 200 kilomètres en trois jours et arrive à temps, sur l'Ourcq, pour arrêter l'effort allemand vers Meaux, par le Sud de la forêt de Villers-Cotterets.

La découverte éclaire la situation, sur laquelle la rupture de toutes les liaisons téléphoniques et tactiques et l'infériorité momentanée de notre aviation laissaient planer un inconnu angoissant; le front désormais est dessiné, la largeur de la brèche est déterminée : le 11e corps tient Faverolles à gauche, au Sud de la forêt, le 7e corps est à droite, sur le Clignon, à Bussières, au Nord de Château-Thierry.

Entre ces deux points, un vide presque complet où sont

perdus des groupements d'infanterie formés des restes de cinq ou six régiments différents. Le front est « dissocié, » on n'en retrouve que des parcelles.

Les trois divisions du corps de cavalerie se déploient.

L'ennemi est arrêté d'abord, contre-attaqué ensuite.

Deux brigades des 5e et 2e divisions se jettent sur Dammard qui est enlevé, puis reperdu. Leurs pertes s'élèvent à 45 pour 100 de l'effectif engagé. Mais leur effort n'a pas été vain; il a porté sur une division de la garde quelques minutes avant le moment où elle allait elle-même attaquer, et l'action de cette unité s'est trouvée ainsi brisée.

Sur ce point encore, le front est stabilisé.

Et le commandant d'une armée intéressée par ce résultat écrit alors : « Les succès de l'ennemi n'ont duré qu'un jour. Et c'est bien grâce à l'activité du corps de cavalerie que l'offensive ennemie a été enrayée. Sa résistance nous a donné le temps d'opposer à l'ennemi les forces nécessaires, de les organiser et de réaliser la situation actuelle qui nous permet de répondre de l'avenir. » On sait qu'en effet, dès cet instant, l'équilibre de la guerre fut renversé : d'assaillis, nous allions devenir assaillants.

Quel témoignage plus précieux pour la cavalerie? Quelle meilleure définition de son rôle de réserve mobile, dans la bataille défensive, courant aux brèches pour les aveugler, y arrivant la première, se battant seule quelques jours, parfois seulement quelques heures, mais « refaisant » un front?

Cette fois le front refait couvrait directement Meaux. Et derrière Meaux, il y avait Paris, dont les « Berthas » essayaient en vain d'ébranler le moral...

Quand on a vécu des heures aussi angoissantes, est-il permis d'oublier que, dans la guerre, il est des moments où la puissance du matériel est impuissante et où la vitesse, qui permet la manœuvre, devient l'*ultima ratio?*

Le 15 juillet, suprême effort allemand, au Sud de la Marne. D'un bond de 80 kilomètres, le 1er corps de cavalerie accourt, couvre Épernay, et successivement renforcé par deux divisions d'infanterie, lutte trois jours pied à pied ; finalement il reprend Montvoisin.

Le dernier assaut des Germains est brisé. Cette résistance permet au commandement supérieur de garder la disposition

de ses réserves, de poursuivre sa manœuvre et de pousser dans le flanc de l'adversaire la contre-offensive du 18 juillet (armée Mangin) laquelle, débouchant de la forêt de Villers-Cotterets, rompt désormais l'équilibre tactique et moral de l'ennemi.

Les offensives allemandes aboutissent ainsi à l'échec. Au moment où elles semblent devoir triompher, nos craintes de voir apparaître la cavalerie ennemie dans les failles de notre front, sont heureusement vaines.

Et nous devons retenir l'observation du juge impartial, qu'est le colonel Poudret de l'armée suisse : « Tandis que le haut-commandement français réorganisait, modernisait sa cavalerie, les Allemands semblaient avoir oublié la leur. Au moment de cette formidable offensive de mars, ce qui était resté à cheval se trouvait en entier sur le front oriental (1). Et cependant on peut se demander si l'occasion de s'en servir n'était pas arrivée. »

Nous savons que Ludendorff s'est de son côté posé la même question, et qu'il a douloureusement regretté de n'avoir pas sous la main une masse de cavalerie, pour exploiter sa victoire.

Au contraire, dans la vaste bataille défensive que nous dûmes livrer, notre cavalerie fût bien *la réserve stratégique mobile*, permettant au commandement, dans une phase critique, de rétablir l'équilibre rompu de ses forces.

***

La fin de la guerre approche. Le génie d'un grand chef va permettre de réunir dans un faisceau puissant les forces immenses, mais peu homogènes, des Alliés, pour livrer la *Bataille de France*, qui nous vaudra de nombreux succès et finalement la victoire incontestable.

L'heure de l'exploitation, de la poursuite à outrance va sonner, quand la signature de l'armistice met brusquement un terme aux hostilités. Et de même qu'on avait cru à l'impossibilité de rompre les fronts défensifs modernes, certains esprits de croire encore à l'impossibilité pour la cavalerie de déboucher à travers les arrières ennemis et de terminer la bataille par la poursuite.

On ne connaît jamais exactement à la guerre les possibilités

(1) 3 divisions sur 14 seulement avaient été conservées ; les autres avaient été supprimées. à cause des difficultés de ravitaillements en fourrages.

devant lesquelles on se trouve brusquement placé. Mais les ruptures de notre propre front, en mars et en mai 1918, nous ont montré qu'une bataille se gagne ou se perd, pour les mêmes causes et par les mêmes fautes qu'autrefois. Et, puisque la vitesse de nos réserves mobiles nous a permis d'arriver à temps à la parade, ne devons-nous pas conclure précisément que c'est l'absence de réserves mobiles, mettant en œuvre le facteur vitesse, qui a conduit la victoire allemande au fond des impasses dont elle n'a pu déboucher?

Que, — renversant une fois encore les termes du problème, afin de l'examiner d'un point de vue différent du nôtre, — l'on imagine, du 25 au 30 mars 1918, l'absence de toute cavalerie française pour couvrir Compiègne (le G. Q. G. français), pour couvrir Montdidier (Q. G. d'Armée), pour couvrir Amiens, centre vital des communications alliées, et que l'on admette, au contraire, la poussée d'une nombreuse cavalerie allemande vers ces points ; alors, nous pourrons concevoir que le maintien de la liaison entre l'armée française et l'armée britannique devenait improbable.

Que l'on suppose, à la fin du mois de mai suivant, notre 2e corps de cavalerie retenu dans les Flandres, alors qu'une masse mobile allemande se fût coulée rapidement, par la vallée de l'Ourcq vers Meaux... Rien ne l'empêchait d'y couper la grande rocade ferrée Lunéville, Châlons, Paris, seul lien matériel et stratégique de nos armées. Les forces françaises séparées en deux tronçons, que devenait Paris, comment finissait la guerre ?

Dans une circonstance aussi critique, le commandement n'eût pu ressaisir l'initiative des opérations, monter une nouvelle manœuvre, réunir ses forces pour une autre bataille, sans un instrument souple, solide, rapide, capable d'enrayer la manœuvre ennemie. Cet instrument s'appelait alors, il s'appelle encore : la Cavalerie. Et l'on ne saurait s'en passer sans danger mortel, tant que les inventeurs ne nous auront pas donné une autre arme ayant, au moins, les mêmes propriétés.

D'ailleurs, la bataille offensive de 1918 ne laisse pas de présenter quelques enseignements, au sujet des possibilités d'action de la cavalerie. Le 18 juillet, la 10e armée attaque par surprise le flanc droit des forces allemandes engagées sur Château-Thierry et remporte un succès éclatant. Il faut exploiter cet avantage

avec le corps de cavalerie dont elle dispose. Mais les mouvements des grandes unités de toutes armes n'ont pu être suffisamment organisés, et ce corps « s'embouteille » dans les arrières, parmi des colonnes d'artillerie qui se déplacent en même temps que lui. Quand il arrive en terrain libre, la surprise d'attaque est passée, l'ennemi s'est ressaisi ; il a senti l'impérieuse nécessité de se maintenir à Soissons, pour pouvoir dégager ses forces du Sud ; et la cavalerie ne peut travailler qu'à pied, comme une infanterie ordinaire.

Le 8 août, un corps de cavalerie est derrière la 1re armée, dont l'offensive débute brillamment, par la reprise de Montdidier. Le front paraissant rompu, ce corps est appelé. Mais ayant « une marche » à faire pour se rapprocher de l'action, il ne peut s'engager que le 9 et trouve immédiatement, pour progresser, de sérieuses résistances à vaincre. Le problème à résoudre est au-dessus de ses forces et il faut céder à nouveau la place à l'infanterie.

Le 28 septembre, l'armée belge, dans un élan magnifique, atteint la crête des Flandres. On appelle la cavalerie restée un peu loin en arrière ; mais la progression rapide du début se ralentit ; les 28 et 29, on se retrouve devant un rideau continu de feux.

Le 31 octobre, les armées alliées franchissent la Lys. L'ennemi n'a pas attendu le choc. On progresse sans difficulté vers l'Escaut. Mais un succès aussi facile n'était pas attendu, et la cavalerie avait été laissée dans ses cantonnements. Seules les auto-mitrailleuses sont présentes, et elles vont d'un bond jusqu'aux portes d'Audenarde et de Gand.

Ces quelques exemples nous montrent qu'en plusieurs occasions la cavalerie eût pu produire de grands résultats, si son intervention eût été prévue. Malheureusement, les divisions de cette arme avaient été placées très en arrière des fronts, sans qu'aucune voie d'accès leur eût été réservée ; elles ne purent déboucher au moment opportun. Il faut ajouter que les armées allemandes avaient le très grand avantage de rétrograder à l'intérieur d'un immense arc de cercle. Les fissures réalisées dans leur dispositif de bataille avaient une tendance naturelle à se refermer par le seul effet de la retraite, qui provoquait aussitôt un rétrécissement général du front.

Cependant, à la 4e armée britannique, qui attaque à gauche

de notre 1re armée, le commandement a pris ses dispositions pour utiliser au plus tôt sa cavalerie ; celle-ci, dès l'arrivée sur les premiers objectifs, dépasse l'infanterie et s'enfonce de 10 à 12 kilomètres dans les lignes ennemies. Le 9 octobre, la cavalerie anglaise intervient dans la bataille du Cateau et contribue même à débloquer l'infanterie arrêtée par des feux de mitrailleuses, au moyen d'une charge audacieuse des Fort Garry Horse (1). Le 14 octobre, l'offensive des Alliés reprend. Roulers est enlevé et les armées franco-anglo-belges poussent vers la Lys. Le 15, des détachements de cavalerie passent en avant de l'infanterie ; l'un d'eux enlève Ardoye. Le 16, des forces à cheval, plus considérables, entament le mouvement en avant et déterminent une nouvelle ligne de résistance ennemie que l'infanterie ne peut forcer. Le 17, les Allemands se replient et notre cavalerie garde leur contact, jusqu'à la Lys. Enfin, le 9 novembre, l'Escaut est franchi et les avant-gardes du 2e corps de cavalerie sont portées sur cette rivière dans la nuit du 10 au 11.

L'armistice est annoncé ; mais un message de l'Armée prescrit de « continuer les opérations jusqu'à 11 heures et de passer l'Escaut pour maintenir le contact. »

Au jour, les avant-gardes de cavalerie ont dépassé l'infanterie. Avant 11 heures, l'une d'elles (4e brigade légère : 4e hussards et un groupe d'auto-mitrailleuses-canons) entre à Grammont de vive force, saisissant les ponts de la Dender. A sa droite, le 3e cuirassiers, après un rapide engagement, atteint, lui aussi, cette ligne d'eau. Plus au Sud encore, la cavalerie britannique (corps de cavalerie Cavanagh) franchit la même rivière à Lessines. « Partout les ponts sur la Dender sont intacts; les carrefours ne sont plus coupés; dans sa hâte à se dérober, l'ennemi a oublié les destructions... La route de Bruxelles praticable est ouverte... Et les soviets sont maîtres de la capitale belge (2). » L'heure de la poursuite va sonner. Mais en la laissant venir, l'Allemagne s'engage dans la phase où le vaincu n'a plus qu'à se rendre sans conditions ; elle aime mieux, dès lors, nous arrêter sur le chemin de la victoire « intégrale »... par l'action diplomatique.

Ainsi la guerre s'arrête au moment précis où la cavalerie

(1) Dépêches du maréchal D. Haig. Pages 247 et suivantes (traduction française).

(2) Historique du 2e corps de cavalerie.

va pouvoir enfin entrer en scène pour exploiter la victoire. Si bien que, lorsqu'on se demande si *l'achèvement de la bataille* et la *poursuite de l'ennemi vaincu* par la cavalerie sont encore possibles dans la guerre moderne, on ne peut tirer de la *Bataille de France* que des indications, mais non une réponse indiscutable, un argument décisif.

Cet argument, nous pouvons cependant le trouver sur d'autres théâtres d'opérations, dans cet Orient qui, de tout temps, fut le théâtre des chevauchées légendaires. *Le matériel* (mitrailleuses et canons) allait-il, là aussi, gêner l'essor de l'arme à cheval? Au contraire, il devait lui fournir l'occasion de succès immenses, tels que jamais elle n'en avait obtenus avec la seule arme blanche.

Bien qu'il s'agisse ici d'exposer les actions accomplies par la cavalerie française, nous nous permettrons d'emprunter à la cavalerie anglaise un exemple qui montre tout le parti qu'on peut, le cas échéant, tirer de notre arme, et qui met en relief les qualités de vigueur, de mordant et d'audace de nos frères d'armes britanniques.

En raccourci, voici l'épopée.

Le 19 septembre 1918, l'armée britannique prononce son offensive générale contre le front turc de Palestine, étendu de Jaffa au massif du Haman, appuyé à des obstacles quasi infranchissables, la mer Méditerranée et le désert.

Le plan est de faire brèche dans le dispositif ennemi, afin d'ouvrir la porte à la cavalerie qui, dès le début de l'attaque, est prête à se porter en avant.

Le front est percé au premier choc.

Alors la cavalerie (1) « prenant un bon départ, » ainsi que le dit le général Allenby, commandant l'armée britannique, s'élance dans la brèche ouverte, débouche sur les arrières de l'armée turque, fait irruption le 20 à Nazareth où est le Quartier Général de Liman von Sanders, commandant allemand des forces opposées. Et celui-ci s'échappe à grand'peine, en automobile, laissant aux mains des cavaliers une partie de son État-Major. Une autre fraction de la cavalerie, opérant par rabattement en arrière du front ennemi, coupe les communications des troupes attaquées en tête par l'infanterie montée. Dès le

(1) 4e et 5e divisions, division australienne, brigade hindoue, régiment français de marche du Levant.

24 septembre, deux armées turques désarticulées et cernées se rendent. La troisième, celle de l'Est, se retire précipitamment vers le Nord. Mais elle est devancée à Damas par la cavalerie, qui lui coupe ainsi sa dernière ligne de retraite et elle capitule. Le régiment français du Levant joue en cette opération un rôle brillant.

En quinze jours, la cavalerie a parcouru plus de 500 kilomètres, fait environ 46 000 prisonniers et capturé un matériel de guerre important. Résultats considérables obtenus par l'engagement rapide de la cavalerie et ses manœuvres de débordement, actions entreprises dès que la brèche est réalisée, afin de profiter de la surprise de l'attaque et de ne pas laisser à l'ennemi le temps d'actionner ses réserves.

Le feu eut, bien entendu, la plus large part dans les combats livrés, mais l'attaque à cheval et à l'arme blanche permit encore (par exemple à Saint-Jean d'Acre) de surprendre l'ennemi et de forcer les lignes garnies de mitrailleuses.

« La bataille, dit le maréchal Allenby, a pour but de réaliser une brèche dans le dispositif ennemi et de la maintenir ouverte jusqu'au moment du passage des divisions ou corps de cavalerie. » Il est intéressant de noter cette conception de la rupture. Nos alliés ont cherché à la réaliser, même sur le front occidental. A Cambrai, en novembre 1917, à Amiens, en août 1918, ils ne furent peut-être pas loin de la réussite... Et en Palestine, au mois de septembre 1918, au delà de l'Escaut, en novembre 1918, le débouché de la cavalerie en terrain libre fut opéré; mais tandis qu'en Orient la victoire pouvait être exploitée jusqu'à l'anéantissement des forces ennemies, en Belgique elle restait inachevée.

A l'heure même où la cavalerie britannique se couvrait de gloire, la cavalerie française sur l'autre théâtre d'opérations d'Orient, en Serbie, réussissait une opération semblable, bien qu'avec des effectifs moins importants et dans un terrain montagneux, mais propice aux marches dérobées.

Le 20 septembre 1918, les armées alliées prononcent une offensive générale sur le front de Salonique. La percée de ce front est faite, dès le 23, vers Monastir, et la cavalerie française (1), — trois régiments seulement, — se jette dans la

(1) Groupement Jouinot-Gambetta comprenant un régiment de spahis marocains, deux régiments de chasseurs d'Afrique, deux sections d'auto-mitrailleuses.

brèche. Le soir même, elle est à Prilep, à 70 kilomètres de son point de départ.

Là, le général Franchet d'Esperey commandant les forces alliées, lui assigne un nouvel objectif : Uskub, à 80 kilomètres plus au Nord, nœud important de routes et de voies ferrées, base de ravitaillement de l'ennemi et clef du défilé de Kalkandelen, seule route de retraite de la XIe armée allemande. Les routes des vallées qui mènent par Brod et Veles au but, sont défendues par l'ennemi. La cavalerie, laissant notre infanterie y progresser en forces, se jette, par la traverse, dans la montagne sans route et, après avoir vaincu d'énormes difficultés de parcours, parvient le 28, à la nuit, devant Uskub, sans avoir été éventée. La ville enveloppée et attaquée par surprise le 29 à l'aube est occupée à midi, après de vifs combats. Dans le butin qui y est fait, se trouve un matériel ferroviaire considérable. Mais, surtout, le résultat capital est obtenu : la retraite est coupée à la XIe armée allemande qui capitule, laissant entre nos mains 80 à 90 000 prisonniers. Et pendant près de deux jours, trois modestes régiments français (à peine 1 800 hommes) contiennent, en attendant l'arrivée d'un détachement de toutes armes, des masses qui leur sont cinquante fois supérieures et qui menacent de les submerger.

Puis, c'est la course vers le Nord, vingt combats victorieux livrés aux arrière-gardes ennemies; et le Danube atteint, aux Portes de fer, à la fin d'un raid de plus de 500 kilomètres, accompli en un mois, en combattant presque chaque jour, dans une région montagneuse mal percée et dévastée méthodiquement, et cela malgré les fortes chaleurs de la fin de septembre et les froides pluies d'octobre. Marche magnifique, dans laquelle les exécutants durent souvent évoquer la chevauchée de Murat courant du champ de bataille d'Iéna à l'Oder, pourchassant les débris de l'armée prussienne et les réduisant à merci à Prentziow et à Stettin.

Sur le Danube, comme cent ans plus tôt au bord de la Baltique, la bataille reçoit son complet développement, grâce à la mise en œuvre de la vitesse; elle ne s'arrête pas à la défaite de l'adversaire; elle s'achève en bousculant celui-ci et en lui coupant sa retraite; elle poursuit les dernières forces échappées au coup de filet; elle va jusqu'à l'anéantissement complet de l'armée ennemie après laquelle le chef vainqueur dicte ses

conditions. Et c'est en effet la reddition de la Bulgarie, de la Turquie, puis de la Hongrie. Cette dernière nous livre les chemins de fer qui vont permettre de prolonger notre exploitation sur Budapesth, Vienne et Prague... Les forces allemandes d'Occident vont être tournées. Le champ s'élargit vers le plus vaste triomphe... Mais, un ordre arrête cet élan, et nous restons à l'Est devant le Danube, comme à l'Ouest devant le Rhin.

Ainsi sur ces fronts d'Orient, la cavalerie des Alliés a trouvé maintes occasions de s'employer, dans des conditions qui ne se sont pas présentées pour elle sur le front occidental. Elle a prouvé notamment que l'*achèvement* de la bataille et la *poursuite* du vaincu sont encore sur les champs de bataille modernes des missions de la cavalerie, arme à qui sa vitesse procure la faculté de produire la surprise, c'est-à-dire un effet moral parfois très supérieur à l'effet matériel des armes les plus puissantes.

De telles actions eussent-elles pu se produire sur le front de France ?

Répondra affirmativement à cette question celui qui se souvient qu'après toute défaite, les forces battues laissent toujours, entre elles, des lignes de retraite divergentes, des intervalles où la cavalerie peut pénétrer. C'est la trouée de Mailly dans notre front de la Marne, et aussi celle de Provins. C'est dans la ligne ennemie la brèche de Sissonne où entre le corps Conneau. Ce sont, en 1918, celle d'Amiens et celle de Château-Thierry qui s'ouvrent à nouveau vers le cœur du pays, mais où ne passe heureusement nulle cavalerie allemande.

Et c'est, le 11 novembre, — il faut que nous le sachions bien aussi, pour ne pas écarter de nos conceptions stratégiques certaines possibilités, — c'est la 4e division de cavalerie française pointant sur Grammont, suivie de nos 2e et 6e divisions de cavalerie ; c'est, plus au Sud, le corps de cavalerie britannique, dépassant son infanterie de plus de 20 kilomètres, atteignant aussi la Dender ; c'est, plus au Nord, une division de cavalerie belge également prête à se jeter dans l'exploitation de la victoire... alors qu'à Bruxelles, où cette masse de chevaux pouvait être le 12 novembre, 100 000 Allemands en pleine révolte, jetaient leurs armes, vendaient leur matériel, dégradaient leurs officiers.

Là encore, comme à Damas, comme à Uskub, nous aurions

pu apporter la sanction terminale et lancer le coup de filet qui fait la victoire indiscutable.

IV. — LA LEÇON DES CHOSES

A suivre la cavalerie comme nous venons de le faire, dans ses principales étapes de la Grande Guerre, il se dégage l'impression que cette arme, si elle n'a été dans le drame qu'un des acteurs de second plan, est cependant entrée en scène chaque fois qu'il a fallu rétablir une situation compromise, masquer une déchirure du front, couvrir une aile menacée, étayer un point faible.

Elle est intervenue aux heures critiques où il était indispensable d'agir vite, notamment dans la « course à la mer » et la consolidation du front en 1918, alors que la mobilité de l'infanterie n'était pas suffisante pour parer à cet « imprévu, » qui, si fréquemment, surgit à la guerre.

Et presque toujours, elle a dû agir sous une forme et avec des procédés de combat, auxquels son passé et son éducation ne l'avaient pas suffisamment préparée.

On doit donc reconnaître que cette arme, qui était partie en campagne avec des sabres affilés et prêts à jaillir du fourreau, à la recherche du combat de cavalerie, a su promptement se plier aux exigences d'une situation et d'une guerre toutes nouvelles. C'est qu'elle comprit dès la bataille de Lorraine, le 25 août 1914, que le feu interdisait désormais toute formation massée sur le champ de bataille.

Des précurseurs, comme le général Geslin de Bourgogne, le lui avaient dit, depuis vingt ans ; elle ne s'était cependant pas laissé entièrement convaincre. C'était par l'action à cheval que, tant de fois au cours des siècles, elle avait gagné la bataille : à Bouvines, à Rocroy, à Iéna, en cent autres lieux dont elle a rendu les noms synonymes du mot victoire. Stoïquement, elle oublia ce passé légendaire. Et ce fut, sans doute, le plus dur de ses sacrifices, parce qu'il atteignait un idéal séculaire.

Dès octobre 1914, elle forme, avec ses cavaliers démontés, ces beaux groupes légers constitués, en 1916, en régiments, qui a leur tour fournirent, en 1917, deux divisions de cuirassiers à pied ; divisions magnifiques qui firent de Laffaux, du Plémont, du bois Sénécat, des lieux à jamais mémorables, et auxquelles

l'Allemand, dont l'appréciation n'est pas toujours à négliger, décerna le titre précieux de Garde Consulaire.

Elle veut en outre donner à ses cavaliers, ceux qui conservaient leurs chevaux, l'armement du fantassin, en réclamant pour eux la baïonnette, un supplément de cartouches et l'outil du pionnier. Au lieu de galoper, il fallait s'incruster dans le sol, soit : cette terre n'était-elle pas la glèbe sacrée de France ? Les cuirasses sont déposées, la bourguignotte remplace le casque brillant. Chaque régiment reçoit une, puis deux sections de mitrailleuses, chaque escadron trois, puis six fusils-mitrailleurs. Deux groupes de douze voitures auto-canons-mitrailleuses blindées sont donnés à chaque division (1). En fin de campagne, les corps de cavalerie ont enfin leur artillerie propre : un régiment de 75, un régiment lourd, du génie, deux escadrilles, des chars.

La cavalerie s'est donc profondément transformée : elle est maintenant, s'il le faut, pour se battre à pied, une véritable infanterie; mais elle conserve, pour la manœuvre et le combat sur de grands fronts, toutes ses propriétés d'antan : la mobilité, la souplesse, l'à-propos; elle conserve surtout l'allant et le mordant qui lui permettront, le cas échéant, de recourir au choc et à l'arme blanche.

*
* *

Il serait injuste de ne pas dire ici très haut que si cette arme fut toujours un instrument souple et précis, prêt à s'appliquer aux missions les plus imprévues, offensives ou défensives, elle le dut particulièrement à la valeur et à la solidité de ses cadres, officiers et sous-officiers : cadres vraiment incomparables qui, de longue date, ont atteint le summum d'entraînement physique et moral, de dévouement aux chefs, d'esprit d'eutreprise et d'abnégation, qu'il est possible d'égaler peut-être, mais non de dépasser. C'est bien grâce à eux qu'elle a pu conserver son équilibre tactique, dans les situations les plus compromises du front et son imperturbable discipline, quand elle dut être employée à l'intérieur au maintien de l'ordre.

De plus, ainsi qu'une véritable pépinière, elle les essaima dans toutes les armes, et permit à l'infanterie, saignée à blanc

(1) L'auto-mitrailleuse-canon est aujourd'hui armée d'une mitrailleuse et d'un canon de 37 m/m.

dès les premières rencontres, de traverser la crise de 1915, à l'aviation en 1916 de prendre son essor, et en 1918 aux chars d'assaut de démarrer. C'est ainsi que 4 000 officiers de cavalerie et un nombre considérable de sous-officiers servirent dans les autres armes, principalement dans l'infanterie; et celle-ci, qui sortait des épreuves sanglantes de 1914 et s'y connaissait en hommes, reconnut immédiatement les nôtres pour des siens.

Cette trempe exceptionnelle de ses cadres, leur adaptation rapide aux conditions nouvelles de la guerre moderne, constituent la meilleure preuve de l'excellence des méthodes qui ont présidé à la formation de la cavalerie avant la guerre.

S'est-elle « faite » en quelques années? Non point. Par les Murat, les Lassalle, les Colbert, les Curely, les de Brack, les Marbot, elle se rattache intimement à la tradition napoléonienne, laquelle plongeait ses racines dans le passé de la vieille France. Hésitante sur la direction à suivre à la fin du second Empire, elle s'est déjà préoccupée cependant d'utiliser le feu et de se soustraire à ses effets. Après la guerre de 1870, elle retrouve enfin toute sa vitalité, sous l'impulsion de chefs prestigieux tels que les du Barail, les Gallifet, les Cointet, les Geslin de Bourgogne, les Tremeau, lesquels, avec une connaissance profonde de l'âme, du cerveau et des nerfs du cavalier (du guerrier franc), savent hausser les cœurs pour le sacrifice, donner l'allant qui dompte les hésitations, assouplir les intelligences, pour les adapter aux formes infiniment et rapidement variables de l'action à cheval.

Comme le chevalier du Moyen-âge qu'on allait « sacrer, » la cavalerie a eu sa veillée d'armes; elle dura quarante années, de 1874 à 1914. Et Saumur fut le sanctuaire où se trempèrent les énergies, où s'acquirent, avec l'entraînement des corps, le mépris de l'obstacle et l'unité de doctrine indispensable. La guerre a démontré ce que valait cette éducation. Dressée presque uniquement en vue du combat à cheval, la cavalerie a trouvé tous les éléments de son évolution rapide vers le combat par le feu dans sa préparation même : grande initiative individuelle, souplesse des formations, rapidité de manœuvre.

Nous avons vu ce que fit la cavalerie dans la grande guerre. Son rôle a-t-il varié? Ses missions de jadis lui échappent-elles, comme conséquence du changement de tactique qui met le combat par le feu au premier rang, en place de l'attaque à

l'arme blanche? Nullement. Dans les phases de la guerre de mouvement, nous avons vu l'arme à cheval, avec le feu comme principal mode d'action, remplir ses missions séculaires : exploration dans la course à la mer, pour renseigner le commandement sur l'amplitude de la manœuvre ennemie; couverture, pendant la concentration et dans toutes les phases où l'on doit « durer, » pour permettre l'entrée en ligne de forces nouvelles ; actions défensives dans les batailles de la Marne et de 1918, quand une attaque menace de rompre notre front ; actions offensives dans les Flandres ; enfin, exploitation et poursuite réalisées en Palestine et en Serbie, suspendues en Belgique par l'armistice.

Et si la principale force de la cavalerie réside désormais dans le *feu* et non plus dans le *choc*, sauf en quelques circonstances exceptionnelles, ce sont toujours les mêmes propriétés qu'elle utilise : *la vitesse* qui permet de surprendre, *la souplesse* grâce à laquelle elle se déploie juste et rapidement. Le feu en a fait, en outre, ce qu'elle n'avait jamais été : une *arme de défense*, propre à tendre des rideaux, à exercer l'action retardatrice, à obturer les brèches.

En toute circonstance, l'action à pied combinée avec l'action à cheval lui donne, dans la manœuvre comme dans le combat, un jeu infiniment plus souple, plus étendu, plus efficace que celui dont le seul moyen était le choc. L'arme blanche n'assurait pas à la cavalerie la possession des espaces vides et ne lui permettait dans la bataille qu'une charge fugitive et aléatoire; par le feu désormais, elle peut tenir l'espace et multiplier ses interventions. Voilà pourquoi, à l'heure présente, elle ne cesse de poursuivre l'accroissement de ses moyens de feu : aujourd'hui, elle double le nombre de ses mitrailleuses, de ses canons;... et demain?...

Demain, elle adoptera, comme elle a montré qu'elle sait le faire, les moyens perfectionnés que l'industrie créera pour la guerre, et s'y adaptera ; car elle reste, par son essence même, l'arme de la souplesse, de la manœuvre, de l'évolution. Loin de s'opposer au développement du *machinisme*, — comme certains esprits, mal informés, ont pu le croire, — elle lui demande de l'aider dans sa tâche. Elle fait appel à l'avion, pour s'éclairer elle-même et compléter ses investigations par une action plus lointaine, au char, pour l'aider à progresser à travers les premières résistances de l'ennemi jusqu'à la prise de contact des forces

importantes; au camion, pour amener derrière elle une infanterie rapide, prête à la recueillir ou à prolonger ses opérations.

Mais si le machinisme est une arme puissante, capable de multiplier et d'amplifier ses moyens d'action, il ne saurait remplacer son arme vivante, le cheval; car il lui manque les qualités caractéristiques qui font sa principale force : mobilité en tous terrains; fluidité qui permet de filtrer à travers les obstacles et de prendre l'empreinte du dispositif ennemi sur un grand front; élasticité qui donne la faculté de se déployer juste et vite, de résister sans se compromettre, de se dérober brusquement pour recommencer ailleurs le même jeu. Le feu lui procure enfin une qualité nouvelle, la stabilité de combat, dont elle peut user pour se cramponner au sol, quand il est nécessaire d'arrêter l'ennemi coûte que coûte.

L'avion, en effet, ne remplace pas l'arme à cheval dans l'exploration. Il va reconnaître les arrières, mais il définit mal les fronts. Ne volant que peu d'heures chaque jour, il ne conserve pas le contact. Il voit mal dans la nuit et dans la brume; il ne voit rien dans les bois. Et il ne fait pas de prisonniers qui seuls, ne serait-ce que par le numéro de leur corps, donnent le renseignement explicite. Laissant à la cavalerie son rôle de reconnaissance de jadis qui consiste à « dessiner » *le front* de l'ennemi, il va observer ce qui se passe au delà. Les deux armes, celle de l'air et celle de la terre, ne s'opposent pas; elles se superposent, et se complètent.

L'infanterie en camions ne se substitue pas davantage à l'arme à cheval. Elle est, dans ses déplacements, liée à la route, laquelle, en période de crise, est détruite, si l'on avance, « embouteillée, » si l'on recule. Quand elle roule, elle ne peut ni s'éclairer, ni se couvrir; elle court à la surprise. Lorsqu'elle a débarqué, elle se déploie au hasard et s'engage en aveugle, manquant de tout moyen de prise de contact. Associée à la cavalerie, elle devient pour celle-ci une aide sérieuse, alors que, seule, elle est impuissante.

Quelques partisans exclusifs des forces matérielles se plaisent à penser que le char aura bientôt une vitesse supérieure à celle de la cavalerie. De là à conclure qu'il pourra bientôt remplacer cette arme, il n'y a qu'un pas.

Confondre l'arme à cheval avec une seule de ses propriétés, la vitesse, c'est prendre la partie pour le tout, la trajectoire pour

le projectile. D'ailleurs, le char est encore actuellement moins vite que la cavalerie et infiniment moins mobile à travers champs. S'il n'est pas escorté, — et ce sera la cavalerie qui devra l'accompagner, quand il sera plus rapide que l'infanterie, — il ne peut reconnaître un ennemi qui, à son approche, braquera ses mitrailleuses perce-blindages; il ne peut davantage se maintenir au contact, exercer une action retardatrice; et, s'il s'agit de poursuivre, se lancera-t-il seul dans l'inconnu? Pour conserver son invulnérabilité, il va s'alourdir : il pèsera de 18 à 20 tonnes. Mais alors, toute brusque dépression du sol, toute rivière, tout terrain boisé ou marécageux deviendront de sérieux obstacles à sa marche. Enfin, aurons-nous l'essence dont il est un avide consommateur? Ne sera-t-il pas indispensable d'en octroyer la plus large part à l'aviation ?

Pour toutes ces raisons, nous agirons sagement en réservant le char, ce précieux instrument « de rupture, » pour faire « la trouée, » dans la bataille offensive, où il aura son emploi normal en une combinaison de toutes les armes, — au lieu de lui demander une action isolée pour laquelle, même tous obstacles aplanis, il n'est point fait. A quel prix, d'ailleurs, s'établiront ces chars de 20 tonnes demain, de 30 tonnes plus tard? Et combien pourrons-nous en avoir ? Autant d'inconnues dont le nombre et la grandeur commandent impérieusement d'utiliser les chars pour ce qu'ils peuvent sûrement faire et non pas, pour ce qu'ils pourront *peut-être* faire un jour.

La cavalerie n'a pas encore de remplaçante : ne lâchons pas la proie pour l'ombre... La vérité est que les nouveaux instruments de guerre ne se substituent pas brusquement aux vieilles armes, infanterie, cavalerie, artillerie, mais les pénètrent. On a ainsi, non pas de nouvelles armes, mais, dans les anciennes, des moyens d'action nouveaux.

Une seule arme, hier inconnue, est née, l'Aviation, parce que l'homme a conquis l'air. Mais tout combat doit se poursuivre *au sol* et les conditions de l'étreinte seront toujours les mêmes, les cerveaux humains n'ayant à leur disposition que deux moyens de lutte qui s'opposeront éternellement l'un à l'autre : la force et la ruse. La force? c'est l'infanterie qui attaque, prend et garde; c'est l'artillerie qui prépare et rend possible l'action des autres armes. La ruse? c'est la cavalerie qui va vite, manœuvre et surprend.

***

En somme, — et pour conclure, — il n'est pas d'instrument de guerre unique, complet, se suffisant toujours à lui-même. Il n'est pas d'arme qui, isolément, puisse amener un résultat décisif. La nécessité de la combinaison des armes ne sera jamais un vain mot, et l'art consistera toujours à mettre en œuvre, dans un puissant accord, leurs propriétés diverses.

Et si de ce rapide coup d'œil sur le passé, nous cherchons à dégager quelques enseignements pour l'avenir, nous voyons que l'armement et l'outillage dont la cavalerie est aujourd'hui dotée, ont agrandi et multiplié ses moyens d'action ; que, dans la période du début des opérations, elle reste le meilleur instrument d'exploration et de couverture ; que, dans la bataille, il faudra sans cesse faire appel à sa mobilité et à sa vitesse, soit dans la défensive, pour masquer des intervalles, obturer des trouées, couvrir ou prolonger une aile ; soit dans l'offensive, pour envelopper une aile adverse, pénétrer rapidement dans une brèche et exploiter le succès.

Nous voyons enfin qu'il n'y a pas de véritable et décisive victoire sans la poursuite, la poursuite immédiate, complète, inexorable, qui désorganise les armées battues, les empêche de se ressaisir, et finalement les accule à la capitulation ; et que la cavalerie reste l'arme souveraine de cette poursuite.

A quoi bon des succès qui, comme ceux de Ludendorff en 1918, viennent expirer à bout de souffle devant l'Avre et devant la Marne ? A quoi bon une artillerie formidable qui écrase l'adversaire, et une infanterie mordante qui, réduisant ses dernières résistances, enfonce son dispositif de bataille ?... si l'infanterie et l'artillerie doivent s'arrêter brusquement au bout de leur effort ; et si l'ennemi reste libre de reconstituer un front, ou bien, la guerre close, de retirer ses troupes en proclamant qu'elles n'ont pas été battues ?

Conservons donc à notre cavalerie toute sa force, — sa force matérielle et sa force morale ; et ne laissons pas amoindrir cette précieuse réserve de traditions magnifiques auxquelles aux heures de crise, la France ne fera jamais appel en vain.

GÉNÉRAL FÉRAUD.

LE LIVRE DE RAISON

II[1]

II. — LES PREMIERS VOISINS

7 avril 1922.

On vient de me « reconnaître comme premier voisin. » C'est un étranger qui s'est rendu acquéreur d'un petit bien jointif au mien. Il confronte, du côté du Levant, à deux de mes métairies. A vrai dire, mes métayers seuls sont ses premiers voisins. Mais ils lui ont dit « d'aller voir le Monsieur, » puisqu'il est le maître de leur terre; de le « reconnaître » en forme de salut d'arrivée, et il a commencé par moi sa tournée d'installation dans le pays. Je l'ai accompagné un moment, le long d'une haie mitoyenne pleine de merles aux rires éclatants, à travers des bourrasques de vent qui les faisaient brusquement se lever, en causant de cet antique usage de voisinage. Il est descendu du Nord chez nous, attiré vers la lumière, vers des matins plus hâtifs et des soirs plus lents à tomber, vers plus de douceur dans la terre et plus de joie chez les hommes. Il ne se tient point de contentement de respirer sous un firmament profond, de fouler un sol qui ne perd point sa robe de vie, sa robe verte, où les arbres, l'hiver même, certains jours, sont enveloppés de tant de rayons qu'ils ne paraissent plus dépouillés. Et puis la race lui agrée; gaie, spirituelle, accueillante, familière et courtoise, elle crée autour d'elle une ambiance qui séduit. L'étranger, devant qui les mains et les seuils se sont

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.

tout de suite ouverts, le fils des pays froids s'en est trouvé réchauffé, comme lorsque l'on entre dans une de nos cuisines que le flamboiement de l'âtre éclaire et ragaillardit.

Ces us sont venus sans doute des temps d'alerte, alors que, rançonnés par les bandes armées, les habitants se serraient les uns contre les autres, se défendaient de compagnie, la hache ou la fourche à la main, et s'appelaient à l'aide par un feu allumé sur une côte, par un haillon agité d'une fenêtre, par un cri poussé, un de ces cris prolongés et frémissants qui percent l'ombre. Une de nos vieilles chroniques nous les montre « esbarrits, » hébétés sous les coups des hommes et du sort, aux « extrêmes frontières » de leur étroit territoire. Certainement aussi les plus faibles ou les moins courageux demandaient asile aux belliqueux ou aux mieux défendus. Les routes alors n'existaient pas. De hautes forêts de chênes, sortes d'yeuses aux feuilles foncées, gluantes de sucre l'été, délice des abeilles, — couvraient en partie la contrée, l'Armagnac-Noir, ainsi nommé de son aspect sombre sous le ciel lumineux, et nul ne songeait à les traverser de voies ferrées. Et l'on voit les pourchassés se glisser derrière un pli de terrain ou le rideau d'un bois à la recherche d'abris naturels, ou frapper à quelque maison plus close, aux murs de moellons ou de briques. Files silencieuses, précédées des troupeaux mêlés, chassés à coups de gaule. Et les vieilles gens suivaient, traînards se lamentant tout bas, et les petits enfants pleuraient, suspendus aux mains de leurs mères.

Il est un proverbe qui dit : « On a plus besoin d'un voisin que d'un cousin. » Les voisins ici, les premiers du moins, sont considérés comme de la famille. Dès qu'ils ont reçu et accepté ce titre, ils doivent être prêts à accourir à tout appel. Quelque chose qui arrive, ils sont prévenus avant tout le monde, nuit et jour. C'est un sacerdoce qu'ils remplissent, devant lequel on s'incline, dont ils se sentent investis. Ils en acquièrent droit d'avis, d'intervention, de réprimande. Et cela a trait aux choses, aux bêtes, aux gens. Dans chaque circonstance, dans chaque événement, le premier voisin a sa place et son rôle précis, exclusifs. Je ne me tiens pas de citer quelques exemples. Aussi bien le temps, indifférent destructeur, à chaque pas, ébranle l'une ou l'autre de ces coutumes et les pousse à l'oubli, elles qui allégeaient et égayaient la vie de nos pères. Ma génération les voit encore, celle qui monte ne s'en souciera plus.

Je ne parle pas de ce que nous appelons « los aïdats : » de l'aide que se prêtent entre eux les voisins pour les grands travaux de la terre, labourer, semer, faucher, moissonner, vendanger et, l'hiver, dépouiller le maïs, le soir, entre la lampe qui fume et le saladier de vin bouillant; ce sont là coutumes courantes. Cependant, le premier voisin est tenu à davantage. Non seulement il aide son compère, mais il le remplace sur son bien s'il est malade. Il le travaille comme le sien, avec les bêtes de la terre, la charrue, les outils, et, en cas de presse, il y joint ses propres attelages, et ses socs et ses fers. Il y met une coquetterie savante, pour peu qu'il remplace un fin laboureur, habile à pousser son sillon, droit et délié comme un fil, un vigneron expérimenté dont les ceps taillés se reconnaissent d'un coup d'œil. Et on l'aperçoit, l'ouvrage terminé, se reculer dans le champ ou gagner la route en bordure pour comparer les deux façons.

Ce souci prend une forme émouvante quand le bien appartient à un plus pauvre que soi. S'il s'agit d'une femme, d'une veuve, privée d'enfants, dont la fortune est ramassée dans un enclos : un toit, un champ « comme un mouchoir, » un pré « comme un fond de bérêt, » quelques rangs de vigne à la suite, un jardinet avec quelques légumes communs, quelques fruits, de quoi « mouiller sa bouche... » Ah! suggestive expression!... Sous nos cieux blancs d'ardeur, l'été, quand la cigale crie, que la poussière vibre, que l'on entend le maïs écimé craquer sous l'effluve incandescent, alors que l'on rentre, à midi, accablé, la face lavée de sueur, et les lèvres amères, comme elle dit le rafraîchissement apporté par un beau fruit, prune ou pêche entr'ouverte, avec sa perle de miel, chair juteuse où l'on mord à pleines dents!... Ce bien-là, le voisin sait trop qu'il manque de bras toujours. Alors il le soigne en même temps que sa terre. Il commence à un bout et finit à l'autre. Il n'accepte rien en paiement, sinon un verre de vin, qu'il boit à la santé de la « maïf, » de la mère. Il le vide d'un trait, debout, s'essuie la lèvre de la main, et s'en va. La veuve le regarde s'éloigner, piquant ses bœufs et chantant, l'âme joyeuse de son bienfait, et les yeux ternis, qui ont tant pleuré, l'enveloppent d'une reconnaissance infinie. Il pourra, les jours où il est prié lui-même, lui demander de garder ses vaches ou ses oies, lui confier un bébé à balancer du pied dans son berceau : fils et animaux auront tous ses soins et son cœur, il trouvera en ren-

trant, le soir, les bêtes qui pâturent paisibles et l'enfant qui dort souriant, comme elle a trouvé son champ hersé ou son pré fauché.

Je m'arrête à deux ou trois traits sur les choses et les bêtes. On sait que l'affaire capitale en Armagnac est de « brûler, » de distiller son vin. Or, le premier voisin passe pour dégustateur-né. Dès que le fin filet blanc parfumé coule de l'alambic, tiède encore du feu éprouvé, on met des châtaignes sous la cendre, et on « galope, » pour le chercher. Il arrive à pas lents, imbu de son personnage, et tout d'abord s'assied. Et puis il gagne l'alambic, des marrons dans sa poche, un petit verre aux doigts. Il l'emplit, il goûte, il mange un fruit pour oublier la saveur, il déguste de nouveau, et claque de la langue, et prononce enfin son verdict. Épreuve répétée toute la chauffe, matin ou soir, quand il va au travail ou en revient, et attendue chaque fois avec anxiété. Après quoi il plaisante, il s'éloigne en criant : « Elle est trop chaude. » Tout le monde sait qu'il n'en est rien... Et, tandis qu'il se retire, sa femme vient prêter ou emprunter des œufs à faire éclore, des « clouques, » des poules pour couver, ou encore quelque mâle, reproducteur renommé aux environs, un coq impérieux, à l'ongle prompt, un jars belliqueux, qui « attaquerait le pape » sur la route, un dindon particulièrement ardent. Va-et-vient de tradition entre les basses-cours voisines. L'étable donne lieu de même à des services mutuels. Le voisin possède toujours quelque moyen empirique de remettre une entorse, d'arrêter un « flux de ventre, » de panser une bête écornée. Aussi est-il appelé avant le vétérinaire. Entre tous les événements, la « fête du cochon, » le « tue-porc » est l'occasion type de ces manifestations. La veille de la saignée, on invite solennellement le voisin. On frappe à sa porte, on entre, le bérêt à la main, on lui dit : « Je viens ici pour vous prier. Je tue le cochon demain. Je vous invite comme voisin et comme ami à tenir une jambe, et à dîner. » On se couvre. Le voisin vous fait asseoir, manger une bouchée, trinquer. Et tout se passe selon le rite. Et, quand la bête est tuée, tandis que le voisin, repu, joue aux cartes, « au carreau, » la voisine, arrivée à son tour, aide la maîtresse de maison à bourrer boudins et saucisses, ces dernières arrosées d'armagnac pour leur donner du ton, et aussi à faire fondre la graisse, jetée en lambeaux dans de hauts chaudrons de cuivre que les flammes enveloppent.

Mais, vient ce qui touche à l'homme, et le rôle des premiers voisins croît en importance. Chacun a sa fonction aux naissances, aux mariages, aux morts. Dès que sa femme ressent les grandes douleurs, le mari frappe chez eux. Il est une formule consacrée : « La femme a besoin de vous! » Rien d'autre. Le voisin court chercher la sage-femme, la voisine assiste la patiente. A l'arrivée, elle prend le « gouvernement. » Elle fait la cuisine, soigne la volaille, balaie, aère, veille à tout. Elle prépare l'eau pour laver l'enfant, la grande terrine vernissée où on le baignera, et les effets de poupée, fins et doux comme des linges d'autel, dont il sera vêtu. Et, quand il vient au monde, on le lui donne. Et tout de suite elle se penche, elle dit : « Il est beau; il va bien. » Et elle l'emporte, le purifie, l'habille et le pare, et vient le tendre au premier baiser maternel, et l'embrasse, elle-même, du bout des lèvres, comme une fleur... Au baptême, quand les cloches dansent en carillonnant, annonçant au village, au pays qu'un homme est né, elle devient « petite marraine ». Elle ne quitte pas l'enfant. Après que les gouttes bénies ont touché son front étroit, la salive, son nez et ses oreilles clos encore, et, le sel, ses lèvres, où doit naître la parole, immobile, elle attend, l'aiguière et la serviette aux mains. C'est elle qui verse l'eau dont le prêtre se lave les doigts, que lui tend le linge dont il les essuie. Après quoi, elle prend la tête du cortège féminin, car les femmes sont seules invitées ici, entoure, escorte l'enfant endormi dans son nuage blanc... A la maison, elle retourne au foyer. Et elle prépare la « roste, » dont elle a fourni le pain et le sucre : la roste, agape coutumière, qui suit un divertissement allègre. Elle allume une flambée de beau bois pétillant. Et, au-dessus, au lieu d'eau, elle suspend une bassine de vin vieux, où elle jette son sucre, de vin d'or, tout traversé de lueurs mobiles, qui s'est éclairci dans l'ombre fraîche du chai. Et, tandis qu'il chantonne sous la flamme, elle coupe dans le pain de longues lèches de croûte, autant qu'il y a de personnes. C'est ce pain trempé dans ce vin qui constitue la roste. Le vin bout, il crève en bulles dansantes dans le récipient. On l'ôte du feu, on l'apporte sur la table, on le verse dans un saladier. Chacune y trempe son morceau de croûte et le mange. Et c'est alors que, le saladier posé par terre, au milieu de la pièce débarrassée de chaises, l'us final triomphe... La première voisine se baisse, trousse ses jupes, recule, s'élance, saute par-dessus le

saladier, donne l'exemple aux autres qui, toutes, jeunes, mûres, vieilles, à sa suite, troussent tour à tour leurs cottes et sautent, et continuent jusqu'à essoufflement, parmi les pouffées de rire, tandis que l'on voit le vin se rider au vent brusque des bonds... Enfin, les jupes retombent. On a soif. Le saladier remonte sur la table. Et la voisine décroche une louche. Et elle la plonge dans le vin, et elle l'élève toute remplie, y boit, la passe, l'envoie circuler de bouche en bouche jusqu'à la dernière invitée. Et tout le rite de la roste est accompli. Je me trompe. Il reste l'enfant. La goutte du fond lui est réservée. On attend qu'il rêve aux anges, et la perle liquide roule sur son sourire, roule ardente et sucrée.

Pour les noces, les voisins s'empressent. A peine la jeune fille est allée à la foire du Houga, le 2 janvier, la foire des fiancés, seule avec son promis, en le tenant par le petit doigt, elle devient le souci de la famille. Partant des premiers voisins. L'homme est requis pour trouver les jeunes pins, aux aiguilles vives, à planter à l'entrée de la maison, le buis immortel et les fleurs en bouton pour les guirlandes et les couronnes du seuil, les bancs, les chaises, les tables qui serviront au festin; il les fournit à l'ordinaire: et la femme, pour procurer le linge, les assiettes, les verres, les couverts qui grossiront l'apport de la maison. Enfin, la voisine est retenue comme seconde « daoune, » maîtresse du logis, pour cuisiner, servir, veiller à tout. La confiance est telle entre les deux ménages que la voisine use du poulailler comme du sien, saigne et plume, et que le voisin a la haute main sur la cave. Il règle la consommation du vin, épargnant au père l'ennui de refuser... Mais la manifestation foncière est la « passade » du lit, que dirige et que « chante » la première voisine.

On appelle ainsi le transport du lit et de l'armoire de la fiancée chez le fiancé. Arrivés la veille chez la jeune fille, ils attendent de « passer : » meubles de chêne ou de châtaignier massif, chevillés pour durer une vie. Un « troupeau » de femmes, les mêmes souvent qui ont sauté par-dessus le saladier, est assemblé devant le seuil, entre les chars, celui du père qui transporte le lit et l'armoire, celui du voisin qui conduit le groupe. Ces attelages sont couverts de « linceuls, » de draps blancs piqués de fleurs, les aiguillons sont noués de rubans multicolores. On embarque les femmes sur leur char, où la voi-

sine monte la première, et la mère la dernière; on charge les meubles sur l'autre, couverts aussi d'un linceul fleuri, et l'on pose dessus l'édredon rouge, comme une jonchée de coquelicots, et sur lui l'oreiller, pareil à une touffe de pâquerettes. Et, en avant, — Hà ! Bouet ! Hà ! Marty ! — le char du lit en tête, en route pour le toit nouveau... La fiancée reste à la maison...

Elle rêve... Elle s'appelle... Rosamée, voulez-vous? C'est son dernier après-midi de fille. Elle remonte sa vie. Une existence limpide, unie, d'un cours égal, coulant côte à côte avec le « temps » de celui qu'elle épouse, comme deux ruisselets des bois. Seulement l'un a surgi quelques années plus tôt. C'est pourquoi, lorsque, petite fille, elle allait à l'école ou en revenait, grand garçon déjà, il l'accostait pour l'escorter, lui porter son panier, plein de vivres le matin et de commissions le soir, et leurs jeux avaient commencé là, le long des routes, au bord des haies. Si l'on se hâtait l'hiver, à cause des mères qui venaient voir sur la côte, dans le vent ou la pluie, on musait à loisir quand la lumière s'emparait du monde. Au temps des fleurs, des cerises, des hannetons, il fouillait des buissons pour elle et secouait les arbres, et fleurs et fruits, chairs roses ou rouges, insectes au vol bourdonnant, il lui apportait tout avec des rires, et cet élan généreux des enfants. Et l'été, quand les arbres font de larges taches crues sur le sol, que l'ombre est douce à goûter sous les longs couchants qui flamboient, ils poursuivaient sur la route des parties de marelle sans fin, à la même place, au carrefour des chemins menant à leurs maisons, et poussaient du bout de leurs espadrilles des galets verts veinés de blanc, cachés derrière la borne kilométrique. Ou bien ils laissaient là leurs paquets, à l'abri de la grande pierre, et ils couraient voir les faucheurs coucher les blés, leurs pères ou leurs frères aînés, qui se balançaient au-dessus de la mer blonde, et ils buvaient un coup, à même le goulot, à la dame-jeanne posée pour les hommes dans le fossé du champ. Et puis les vacances arrivaient. Ils gardaient ensemble les bêtes, pendant que les grandes personnes battaient le blé. Les prés où ils erraient se trouvaient éloignés souvent. Mais il sifflait. Il s'était taillé un sifflet dans un rejet de peuplier, d'où il tirait un son aigu qui traversait les landes ou les bois. Elle poussait lentement son troupeau du côté de l'appel, et lui du côté où il l'avait jeté, et tout finissait par se rejoindre : les bestiaux, les chiens, les enfants. Déjà un attrait ingénu les

rapprochait. Enfin ils vendangeaient de compagnie. Le garçon s'emparait du lourd panier de bois, le charriait de souche en souche, et ils l'emplissaient joyeusement, et, quand une grappe leur paraissait plus sucrée, ils la picoraient ensemble, se délectant au même fruit capiteux...

Les années passèrent. Ils rentrèrent une dernière fois de l'école, un soir. Et, devenus jeunes gens, absorbés, elle par les soins du ménage, lui par ceux de la terre, ils ne se virent plus que peu : le dimanche à la messe, aux fêtes locales, à l'époque des grands travaux où l'on s'aide. Mais ils ne se regardaient plus comme autrefois. Lui surtout. Elle répandait trop de charme. Elle était fine, blonde, avec des yeux bleus, une peau de fleur ; elle avait une allure vive, rapide, élastique et féline : il brûlait d'envie de la saisir au passage, de l'enlacer. Elle restait silencieuse, et il était avide d'entendre d'elle les mots vivants.

Parfois il la chérissait seulement avec son cœur, parfois il la convoitait comme une proie. Elle, incertaine et entraînée, se sentait près de lui pleine d'hésitation et d'élan... L'été d'avant, un jour irradié, où l'air dansait, ils s'étaient rencontrés, tout seuls, au bord d'un bois. Ils y entrèrent. L'ombre était épaisse et tiède. Des fleurs, chargées de miel, embaumaient. Mille insectes élevaient une musique frémissante. Elle allait, les bras mi-nus, le col découvert dans la chemise de toile écrue, une faucille à la main, car elle cherchait des herbes. Ils suivaient un sentier longé par un ruisseau qu'un pont de bois, au bout, enjambait. Au tournant, il l'arrêta contre la rampe. Il dit : « Enfin ! » — il lui prit la taille. Elle laissa tomber l'outil, toujours muette. Il reprit : « Parle ! parle ! » — Elle leva les mains pour le contenir. Et, comme elle les conservait tendues, près de ses lèvres, il les baisa, et puis ses bras ronds, ses bras purs, ses bras frais, qu'elle tordait un peu, et puis son cou éclatant, ses joues, sa bouche pourpre, entr'ouverte par un souffle profond. Et il vit, durant ce baiser, ses yeux alanguis fuir, ses yeux voilés d'amour glisser sous les siens, entre les cils miclos... Elle murmurait : « Oh ! que me fais-tu faire ?... » Minute unique... Ils se quittèrent. Son pas agile l'emporta sans qu'il la suivît... Le lendemain, au jour, comme on marche à la victoire, il courut la demander. Et, le surlendemain, son père. Et ce fut oui. Elle avait retrouvé sa voix libre de petite fille... Maintenant, seule cet après-midi, redevenue silencieuse,

elle songe à ce baiser passionné qui n'eut point de second, qui va se renouer dans la couche partagée. Elle n'est pas naïve. Mais femme, tourmentée déjà de sentiment, elle cherche à deviner ce qui se mêle d'âme aux frissons de la chair...

Les chars roulent. Et tout de suite la première voisine entonne la « nobi, » la chanson du lit. D'une voix haute, claire, qui se soutient et se traîne, avec des inflexions égales qui portent au loin, et répandent une impression sauvage et primitive. Et, du fond des taillis, du revers des coteaux, du creux des ravines, les échos y répondent en les multipliant, et ce sont comme des psalmodies venues des âges révolus, ressuscitées de l'antique terroir. La voisine chante les couplets, l'assemblée le refrain.

LA VOISINE

Lou leit dé la nobi passe praci,
Qui bo bése n'a qu'à sourti.
Ho-uélles d'aloum! déouets trembla
Taut beroï leit bésets passa.
Le lit de la mariée passe par ici,
Qui veut voir n'a qu'à sortir.
Feuilles d'ormeaux! vous devez frémir
Tant joli lit vous voyez passer.

L'ASSEMBLÉE

Lou bén de la mountagno quou hé roula,
Lou bén de la mountagno et, d'auti bén...
Lou leit dé la nobi qu'és ténguera bien...
Le vent de la montagne le fait rouler,
Le vent de la montagne et, un autre vent...
Le lit de la mariée se comportera bien...

LA VOISINE

Lou leit dé la nobi quéi coum papé, papé blan,
Croum pat tout lis et naou chéou marchan.
Lou leit dé la nobi quéi frés et doux,
Éntaous poutéts, éntaous amous.
Le lit de la mariée est comme papier, papier blanc,
Acquis tout lisse et neuf chez le marchand.
Le lit de la mariée est frais et doux,
Pour les baisers, pour les amours.

L'ASSEMBLÉE

Lou bén de la mountagno quou hé roula,
Lou bén de la mountagno et, d'auti bén...
Lou leit dé la nobi qués ténguera bien...

Et, au rythme du chant, le « troupeau » des femmes debout, les bœufs sous le joug, les bouviers à leur tête, les chars de pierre en pierre, et les branches des arbres, les touffes des hautes herbes, je crois aussi, invitées à tressaillir, tout se balance en cadence, dans l'air sonore qui retentit. Et de proche en proche, la nobi s'enfle, s'assourdit, reprend, improvisée au fur et à mesure des incidents ou des souvenirs, dialoguée parfois avec les curieux, accourus des vignes et des champs, au bord de la route. Et un rire immense l'accompagne, mêlé au son des voix, au grincement des roues, à l'appel des hommes à leurs bêtes qui, bercées par le refrain, s'attardent à l'écouter. C'est une sorte d'éclat de joie qui gagne de terre en terre, comme le feu de la Saint-Jean de sommet en sommet... Ce n'est pas tout. On croise des maisons. On fait halte. Les gens sortent. On leur chante :

Danzé la passado, lous brabes gens,
Si passaouéts per nouste, qué bous la darén...
Donnez-nous la passade, braves gens,
Si vous passiez par chez nous, nous vous la donnnerions...

C'est-à-dire : versez-nous un coup de vin! — Nul ne refuse. Tout le monde est là, dès longtemps, sur son seuil, qui tenant une bouteille à la main, qui un plat rempli d'eau, où trempent des verres renversés. Ainsi, pris et reposés dans l'eau, ils se rincent d'eux-mêmes. Et les verres circulent de bouche en bouche, et la troupe altérée se rafraîchit, les femmes qui s'enrouent, les bouviers dont la poussière envahit le gosier. Et l'on touche de l'aiguillon, et la nobi recommence plus éclatante, et la liesse des choses et de l'homme reprend possession de la terre, et la passade diminue peu à peu dans le lointain, avec son long balancement... L'âme du vin, cette fois, capiteuse et capricante, danse et chante aussi sur le chemin... Soudain, du fossé où ils sont cachés, des jeunes hommes sautent sur la route, à la tête des attelages. Des cris partent, les bêtes s'arrêtent

brusquement; une ondulation, un mouvement de recul emplit les véhicules : on se tait, on attend. Ce sont les donzelons du fiancé. Ils viennent prendre leur place au haut bout de la passade, selon l'usage, car on approche de la maison du promis. Quant à la surprise, elle est de tradition. Ils portent un crible de maïs et un paquet de ficelle. Le maïs pour donner aux bœufs, fatigués de charrier ce lit chargé d'espoir, et ces femmes qui vaticinent, la ficelle pour les aider à tirer. Ils se hâtent. Les uns font manger les bêtes, les autres nouent la ficelle au joug et s'y attellent. Et, de nouveau, en route ! au refrain de la nobi. Court éclat... L'hymne alterné du porte-lit touche à sa fin... Les donzelons le coupent de plaisanteries ; ils en rompent à dessein la cadence; ils criblent les femmes de lazzis. Celles-ci répliquent : « On nous a demandé en chemin :

An aouéts doun, bous, lous dounzélouns ?
Où avez-vous donc, ô vous, vos douzelons?

— Nous avons dit :

Cabat las costes, minja cardouns...
parmi les pentes, manger des chardons... »

A la maison, on donne la main aux femmes pour les aider à sauter de leur char. Elles n'en descendent que pour grimper sur l'autre. Elles seules peuvent décharger les meubles, les porter dans la chambre nuptiale, les monter. Aucune main d'homme n'y doit toucher, aucune, avant celle de l'élu, demain, après avoir été bénie. Elles transportent donc l'armoire et le lit. Elles remplissent la paillasse de dépouilles de maïs, élastiques et bruissantes, de ces cosses qui recouvrent le fruit, et qui ont elles-mêmes figure de berceau. Et puis elles dressent la couche, toutes ensemble, et mettent debout l'armoire. Après quoi la première voisine et la mère achèvent les apprêts. Elles font le lit, rangent sur les planches et dans les tiroirs de l'armoire le linge de la fiancée, marqué à son chiffre, qui sent bon et sain la lavande, un parfum du jardin Et, tandis que l'on ferme l'armoire, on allume dans la chambre, la nuit étant venue, et la couche blanche « comme papier » s'étale au fond de la pièce, en son attente immaculée. Alors la voisine s'approche, et, devant ce lit où « les sommeils ensemble ne souillent pas la chasteté, » une dernière fois, sa voix s'élève grave et contenue. Elle souhaite :

en aquét leit bien parat,
de houéi en un an,
jaougi un aynat,
un aynatoun
qué hasi plasé à la maysoun !...
qu'en cette couche bien ornée,
d'aujourd'hui en un an,
il y ait un aîné,
un petit aîné
qui fasse plaisir à la maison !...

Naissance, mariage, le dernier mot tombe seul, mort... Durant la maladie, durant l'agonie, les voisins ne quittent plus la maison. L'homme cherche le médecin, le prêtre, les remèdes, prévient les proches, assure les provisions, vaque aux champs ; la femme se charge du « train » partout, à la cuisine, au poulailler, au jardin. Ils se multiplient, afin que les gens du lieu soient tout au malade. Quand la grande nuit s'ouvre pour lui, celle où l'on a froid toujours, même au cœur de l'été, ils lui ferment les yeux, l'habillent de son vêtement de noce, le veillent, tressent les couronnes. Entre temps, le voisin a traité avec le carillonneur, le menuisier, le fossoyeur, le marchand de cierges, débattu les prix. Le jour de l'enterrement, il transporte le corps. C'est sur son char, traîné par ses bœufs, que le cercueil gagne l'église. Et, tandis qu'il garde ses bêtes devant le porche, sa femme, dans le temple, à la place ordinaire de la famille, quittée ce jour-là pour une autre au haut de la nef, pose par terre sur des serviettes et allume des cierges, en des flambeaux de bois noir, autant de lumières qu'il y a de personnes en deuil. Flammes qui sont les symboles de ces cœurs consumés, brûlant de douleur... L'office fini, le cercueil est rechargé sur le char, et le voisin le mène jusqu'à la fosse, jusqu'à la dernière pelletée de terre, après laquelle « en voilà pour jamais... » Rentrés à la maison avec la famille et les proches, les voisins mettent la table, font asseoir les parents. Ils servent. La voisine a préparé un repas maigre : œufs, morue, haricots, vin ; ni viandes, ni pâtisseries, ni café, ni armagnac : rien des repas plantureux d'ici. A la fin, elle apporte sur la table une assiette d'eau bénite et un cierge, fiché dans un haut chandelier de cuivre. Tout le monde se lève, se signe avec l'eau sainte, et répond à la prière qu'elle récite pour l'âme en jugement. Et l'on s'en va. Ceux de

la maison accompagnent leurs parents jusqu'à la limite du bien, à pas lents, en silence, comme des ombres. Là seulement ils prononcent quelques paroles de remerciement ; et l'on se quitte...

Il reste à consoler. Les voisins n'y manquent pas. Ils visitent souvent la demeure frappée. Et le dimanche, durant un mois, ils accompagnent leurs amis à la messe. Ils connaissent cette pudeur de la douleur après les deuils cruels, cette inquiétude du contact, des propos, des regards d'autrui : des curieux, des indiscrets, des heureux. Il les défendent de ce froissement des hommes, de ce coudoiement de la vie... « On a plus besoin d'un voisin que d'un cousin... » On chemine en effet côte à côte avec lui, comme ces attelages qui, nés et grandis dans la même étable, malgré la pesanteur du jour, en s'appuyant l'un l'autre, mènent au bout le plus rude sillon...

III. — PLANT NOUVEAU

Mai.

Je reconstitue une vigne sur une vaste pièce orientée vers le Sud-Ouest. Ainsi l'astre, tout le long de sa course quotidienne, l'échauffera, la couvera de ses rayons, de l'apparition de la première feuille à sa chute, versant du miel et du feu aux grappes dilatées. Je la replante après trente ans. Autrefois, ce sol portait des ceps puissants comme des bras. Épais, noueux, bossués, ils s'érigeaient au-dessus du sillon ou rampaient sur terre et s'y tordaient, à peine relevés alors du bout, et poussaient des raisins compacts aux grains enchâssés presque les uns dans les autres, suspendus aux souches par une queue courte. Ces fruits étaient d'un rendement considérable ; poids pour poids, ils donnaient plus de jus que n'importe quel raisin. Ce cépage avait nom « pique-poult, » ce qui signifie pique-lèvres, car le vin, même décanté plusieurs fois et vieilli, gardait un petit goût acide très particulier, qui s'annonçait dans le verre par un pétillement frais. Saveur au reste agréable, qui émoustillait la bouche.

Le pique-poult était le plant autochtone, le plus vieux fils du sol. C'est lui qui, le premier, « brûlé, » nous donna cette incomparable liqueur, l'armagnac. Il la faisait chaude et fine, veloutée, sucrée, charnue, et lui laissait peut-être ce fumet un tantinet sauvage qui la caractérisait. Je parle au passé, j'écris

« peut-être, » parce que nous avons été obligés d'arracher nos pique-poults ; parce que les plants importés d'Amérique qui les remplacent, bien que croisés avec les nôtres, mais venus d'un autre monde, abreuvés d'une sève étrangère, risquent de ne point nous rendre un produit égal, d'une tenue et d'un arome qui bravent le temps. Ils datent d'hier, ils n'ont pas assez vécu ; et, vivront-ils assez, eux qu'il faut reconstituer à intervalles relativement courts, et qui, ne plongeant point dans les couches profondes, paraissent incapables de tenir tête à de longues vicissitudes. D'aucuns prétendent que si. Le temps fera la preuve. Pour moi, épris des lentes transformations, je crains que cet arrière-goût de rancio, où il y avait comme un soupçon de caramel, bouquet distinctif de nos antiques eaux-de-vie, ne soit désormais perdu. Il imprégnait à jamais la bouteille poudreuse. Vous pouviez la vider, la rincer, il fleurait, il s'exhalait toujours comme une âme végétale. Vous la brisiez, les éclats conservaient l'odeur immortelle,

Et sa poussière heureuse en restait parfumée...

Nous avons arraché nos pique-poults parce qu'ils se défendaient mal contre les cryptogames, malgré les sels de cuivre, et qu'ils ne résistaient point au phylloxéra. Les plants américains, traités, ne se laissent point envahir par la pourriture que le mildiou et le blackrot engendrent, et nourris, soutenus, détruire par la bête. Ils y sont aidés par le poli et la densité de leur feuille et de leur grain où le champignon s'alimente difficilement, et par la richesse de leur chevelu qui assouvit l'insecte et charrie encore assez de sève pour sustenter le cep. Nous avons erré longtemps avant d'adapter les espèces à notre sol. La faculté d'absorption, l'aptitude pour ainsi dire à filtrer le suc d'un terroir, à l'assimiler, n'est point égale dans toutes les plantes. Là où celle-ci prospère, celle-là s'étiole. Jusque dans les profondeurs obscures de la terre, la loi de l'affinité règne en souveraine. J'ai connu un cep bourguignon, le pineau, au raisin noir exquisement parfumé, alambic vivant du vin illustre de cette côte appelée d'or, que mon père a vainement cherché à acclimater chez nous. Un signe révéla tout de suite l'échec prochain : ses fleurs ne sentaient point ou presque pas. Là-bas, elles répandent comme une vague impondérable d'odeur, un flot de cannelle et d'encens mêlés, qui embaume le pays... Nous

nous sommes arrêtés à quelques directs et à quelques hybrides. Ils paraissent susceptibles de longévité, d'une durée suffisante, ils répondent en outre à une préoccupation triple : ne pas manquer de vin ; — l'homme de la terre ici séché par le soleil, épuisé de sueur, ne saurait s'en passer ; — posséder un cep qui fournisse un cru de table ; maintenir la réputation de nos eaux-de-vie. Le pique-poult, au fond, n'était que vin pour eau-de-vie, à la vérité hors de pair; et, je l'ai dit, fragile, il ne plaisait plus à table qu'aux gens du pays. J'ai fait choix d'un direct, le Noah, et de deux hybrides, le Gaillard-Giret 157, et le Baco n° 22. Tous les trois sont blancs. Du premier, parce que, possédant une santé de rocher, il repousse gelé, se rit du champignon et ne laisse jamais la maison sans vin ; du second, parce qu'il est susceptible de fournir un cru de table recherché ; du troisième, après l'avoir dégusté en eau-de-vie. Il la fait moelleuse, avec quelque chose de la saveur et de l'accent du cep français. Tout cela est encore à surveiller. La génération qui plante ignore les résultats définitifs. La vigne pour s'assoler, s'assimiler un terroir, en absorber l'essence, a besoin d'aller plus loin qu'une vie d'homme. Elle chemine un siècle avant sur place, dans les veines souterraines, avec ses milliers de pieds au pas tardif.

Je me suis hâté de planter; c'était le dernier moment. Des semaines de pluie avaient interrompu les travaux du matin même où le terrain défoncé, hersé, roulé, piqueté, attendait l'arbre précieux.

J'avais toujours dans l'oreille le bruit mat des piquets frappés pour les enfoncer, que le vent d'Ouest m'apportait jusqu'à ma table de travail. Il m'était arrivé comme un battement affaibli de tambour, et ce roulement n'avait cessé de me hanter durant les intempéries, mêlé au tintement des gouttes d'eau sur les tuiles du toit... Noyée d'averses, fouettée de vents, flagellée de grêlons, grise, voilée, frissonnante, la terre cherchait son soleil. Il a paru; elle s'est ranimée; à coups de flamme, il a balayé le ciel... Alors je me suis souvenu de mes voisins et j'ai réuni une « béziade. » J'ai rassemblé toute une section de jeunes hommes, flanquée de quelques alertes filles, et de la première à la dernière lueur du jour, d'une haleine planté la vigne. Les hommes, de sillon en sillon, ont creusé les milliers de trous carrés à la dimension de leur pelle, au pied des piquets ; les femmes, placé et butté les boutures racinées, et cette sorte de marche progres-

sive s'est poursuivie en ligne jusqu'à la grande route, donnant l'impression d'un envahissement fécond. Bien entendu, le vin circulait à volonté. Je ne dis rien des propos, des caquets, des éclats de voix. Ils ont déjeuné, avant le travail, dîné à midi, mais sobrement, afin de rester légers et souples pour se plier sur l'outil, dîné enfin à la nuit faite. Ce repas les a dédommagés de celui de midi. Installés dans la grange du lieu, autour d'une table massive, ils ont épuisé le fût mis en perce à l'aube, englouti des volailles, dévoré des pains, des pâtisseries, « bu le café », avec le « doigt » d'armagnac traditionnel. Et puis, à minuit, avec la lune haute, ils sont partis, et l'on entendait le rire frais des jouvencelles sonner sur le chemin, tandis que les jeunes gens les harcelaient gentiment...

La pièce replantée fait partie d'un bien donné en dot à ma fille aînée, mariée au Maroc, à un officier, « un de ces fils de la poudre » dont parlent les Arabes. J'ai gardé sur leur demande la direction de leur terre. J'y continue l'effort paternel. Je dote le lieu de ce qui lui manquait encore, du moins en suffisance, de l'étalon de valeur de la terre ici, de vigne. J'ai tenu, dès le début de sa vie nouvelle, à assurer le ménage sur la terre. La vigne, en s'enfonçant, va rencontrer un sol particulièrement substantiel. Il est fait de sable, d'argile, de cailloux ferrugineux, et solide, épais, serré comme du marbre, il offre au cep un aliment susceptible de fortifier un chêne. Il a nom le « terrebouc. » Il passe ici pour incompressible. La maison élevée dessus ne saurait branler, pas plus que les Pyrénées, au fond de l'horizon, en face, assises sur deux pays. Le souvenir de ce terrebouc, de ce fond stable s'est lié en mon esprit au souci de l'établissement de ce couple et de l'assolement de cette vigne, et je les ai enracinés à côté l'un de l'autre...

IV. — L'OISEAU DIVIN

Mai.

J'ai entendu chanter ce soir le premier rossignol. Monté à la cime d'un chêne, à la lisière d'un bois, il jetait de là sous la voûte lactée son hymne brûlant et suave. L'arbre et l'oiseau étaient baignés d'un côté de clarté lunaire et noyés de l'autre d'ombre nocturne. Et l'oiseau, au bout de sa branche, ressemblait à une étoile à demi dévoilée. La lumière touchait sa gorge, et l'on voyait la palpitation sonore la faire battre sous la

plume. Nul n'ignore que l'oiseau divin seul sait chanter. Les autres sifflent, gazouillent, mais n'ont point de registre. Ils ne possèdent que trois ou quatre notes égales, répétées sans inflexions. Lui, bien qu'il ne connaisse pas de ton, ni de rythme, que l'on ne puisse point écrire ce qu'il chante, il module sa berceuse, car il ne chante qu'à la saison des nids, il enfle, file, précipite les sons, traîne ou rompt la phrase, la pique de cris fluides, l'emplit de soupirs ou de sanglots pathétiques, monte et descend la gamme en quelques coups de gosier, respire enfin entre deux éclats, comme s'il sentait la valeur d'un silence subit... Et tout cela est pur, éclatant, facile...

Les pinsons, les chardonnerets, les merles, les loriots, les derniers surtout, sifflent à toute heure, s'appelant de taillis en taillis, se répondant comme des flûtes alternées. Certains jours, quand le soleil se lève plus rayonnant, ils ne peuvent plus se taire. Lui, aime le silence et l'ombre. Il dédaigne de répondre ou de jouter, il veut seul ébranler les échos des futaies. Le bruit de l'homme, des bêtes et des choses s'est éteint, le bruit des créatures qui vivent et peinent le jour, et les hôtes de la nuit, les petits carnassiers n'ont pas commencé encore leur maraude, ni les hiboux en chasse poussé leur ululement plaintif. Il prélude alors de sa voix de cristal... Chantant avec délice, avec passion, ivre d'espoir, perché au-dessus du nid fécond où sa femelle couve et réchauffe ses petits, il les couvre, il les inonde d'harmonie, des accents échappés de son cœur, afin de bercer l'une en sa tâche de vie, afin de verser aux autres, avec l'exemple, le goût et l'instinct de l'incomparable cantilène. Et, du dôme infini qui retentit, pour le rafraîchir, la rosée commence à distiller.

On dit que nos enfants sont fils de nos pensées plus que de notre chair. Les mirages qui ont séduit nos yeux ou nos âmes les doivent enchanter, et tels qui tentent les déserts ou les mers, attirés par un souvenir, éblouis par un nom, réalisent le rêve paternel. L'oiseau divin peut-être le sait-il ? C'est pourquoi il ne chante qu'auprès d'un berceau...

JOSEPH DE PESQUIDOUX.

LITTERATURES ÉTRANGÈRES

UNE
IDYLLE DE GERHART HAUPTMANN

ANNA, EIN LÆNDLICHES LIEBESGEDICHT, VON GERHART HAUPTMANN (1)

« Muses, prenez vos voix les plus douces et commencez un chant d'amour ! »

Ainsi débute le troisième « chant » de l' « idylle paysanne, » qui est le dernier ouvrage de M. Gerhart Hauptmann. L'auteur de *la Cloche engloutie* va avoir soixante ans. L'Allemagne s'apprête à célébrer son jubilé : la République allemande honore ses poètes. Le poète lui-même est aujourd'hui dans toute sa force. Parmi les deuils de sa patrie, il n'éprouve pas un doute. Ce temps de troubles lui semble un temps de renouveau. Avec le Palémon de Virgile, il prélude : « Dans les champs, dans chaque arbre, un immense enfantement travaille. La verdure envahit les bois et le merveilleux printemps. *Incipe, Damoeta !* »

« Muses, prenez vos voix les plus douces et commencez un chant d'amour ! »

Ce genre du récit ou du roman en vers n'est jamais tombé tout à fait en désuétude chez nos voisins. L'Allemagne est toujours le pays d'*Hermann et Dorothée*. Elle célébrait, il y a quelques mois, la « semaine de Gœthe. » Le poète d'*Anna* dépose sa gerbe de fleurs rustiques aux pieds de la statue de l'homme de Weimar. Ce souple et inquiet génie, ce « Protée, » comme

(1) 1 vol. in-8°, Berlin, S. Fischer édit., 1921.

il aime à se faire appeler, va-t-il inaugurer une période classique, une période olympienne? Sans doute, il a conscience du rôle que lui crée, dans l'état présent de son pays, sa dignité de maître et de chef spirituel. Il n'y a personne en Allemagne qui ne croie revivre aujourd'hui la grande épreuve qui suivit la défaite d'Iéna. Ce qui domine cette histoire, c'est la figure du patriarche des lettres allemandes, qui fit rayonner sur l'Europe la majesté de son génie. Il n'est pas douteux que M. Hauptmann n'ait pensé à son tour à cette fonction auguste et nationale du poète. Il est toujours permis au poète de régner dans le monde de l'art et des formes parfaites et de servir sa patrie par le culte de la beauté.

« Commencez, Muses, un chant d'amour, un triste chant d'amour! »

Et sans doute y a-t-il encore bien d'autres choses dans l' « idylle » de M. Hauptmann : des souvenirs personnels, des tableaux du pays natal, cette Silésie qui est désormais pour l'Allemagne une perte dont elle ne se console pas. Mais il y a surtout des traits qui rappellent à chaque instant la fameuse épopée de Gœthe : comme Hermann était le fils de l'aubergiste du *Lion d'Or*, les parents de Luz Holtmann tiennent l'auberge du *Dragon*. Et surtout l'héroïne, la belle Anna Wendland, comme jadis l'inconnue apparue sur la route, à la tête du chariot qui transportait les fugitifs, semblable à une princesse dans une condition servile, Anna se trouve placée dans une situation à demi domestique, celle d' « élève » ou d' « apprentie » dans la ferme des Schwarzkopp. Mais, pour donner le ton du poème, le plus court sera sans doute d'en traduire un morceau. Nous avons appris, dans les deux premiers chants, que Luz revient pour quelques jours chez son oncle Schwarzkopp, où il avait coutume de passer ses vacances avec son petit cousin Erwin, mort à la fleur de l'âge. Nous avons appris la présence de l'étrangère. Mais la voici paraître dans la cour de la ferme. Luz s'éprend d'elle au premier regard. Le poète poursuit :

Jeune, avec tes boucles d'Apollon, jamais on ne t'eût pris, mon cher Luz, pour un paysan silésien : mais plutôt, je le jure, pour le frère du dieu qui se cacha sous l'habit du pâtre chez Admète. Sans doute, nul prodige ne signala ta naissance : tu vins au monde comme tout le monde, pas même un dimanche, seulement peut-être un peu plus vite ; à peine ta bonne femme de mère eut-elle le temps

d'éprouver une petite douleur, et ce fut tout. Ce n'était du reste que l'excellente Mme Hanna, non du tout la céleste Latone, de même que, mon bel ami, ta patrie ne fut point la brillante Délos, mais le village de Salzborn, bien nommé en l'honneur de ses sources bienfaisantes. Là ton père gouvernait la célèbre auberge du *Dragon*, dont le toit ami abrita ton berceau de l'orage, de la pluie et des grêles malveillantes. D'où te vint cependant l'étincelle divine ? Pas de l'honnête bouillie avec laquelle on t'éleva, mais plutôt, j'imagine, du lait de ta nourrice, laquelle s'arrosait courageusement d'eau-de-vie, chaque fois qu'elle te donnait le sein : son bon ami était un nourrisson de Silène. Mais disons mieux : tes marraines, ce furent les nymphes de la source, que des artistes barbus construisirent en blocs sonores. Échauffé par les jeux bienheureux de l'enfance, tu buvais chaque jour à longs traits à son onde étoilée d'un sable étincelant. Et aussitôt, te ruant aux jeux, tu bondissais plus libre et te sentais aux pieds des ailes. Car cette source, prisonnière dans son petit hall dorique, n'était autre qu'une veine de la fontaine Castalie et de l'onde du Parnasse : on le voyait bien aux colonnes du péristyle grec, on le voyait aux lyres grecques des nymphes familières qui, dans leur route liquide, cheminant par les canaux souterrains de la terre, visitaient Salzborn et s'y plurent, et c'est de leurs mains que Luz but le nectar et l'ambroisie.

Vous rappelez-vous ces petits Parthénons de camelote, ces temples ou ces Propylées d'un « Louis seize » aimable et saugrenu, qu'on voit dans les villes d'eaux allemandes ou sur les places de Munich, comme des bibelots savants et des souvenirs de voyage sur la cheminée d'un *Herr Professor?* Il arrive que l'art classique, même chez Gœthe, sente le pastiche gréco-romain. *Hermann et Dorothée* n'échappe pas à ce léger travers, ne se sauve que par le sourire. L'humour de M. Gerhart Hauptmann paraît d'une qualité moins fine. Les élégances ancien Régime, le style de l'*Almanach des Muses*, ne lui sont pas entièrement naturels. Il nous donne le pastiche d'un pastiche. On sent bien que le poète se joue, mais le jeu manque parfois de grâce. Ce n'est pas tout : comme dans l'Athènes du Nord, le pseudo-grec se marie au gothique troubadour. Dans le même endroit que je viens de citer, Anna devient une héroïne de la *Tétralogie*, une Gudrun ! Ailleurs, c'est une page sur le folk-lore des campagnes, sur le *cheval blanc*, qui est un présage funeste. Bref, le poète use, non sans péril, du double « merveilleux. » L'écueil du merveilleux, dans l'épopée moderne, c'est qu'il y entre à l'état de simple décoration. C'est son plus grand défaut,

d'être toujours un placage. Il ne tient pas au fond des choses; le sujet s'en passerait bien.

Ce sujet tient en peu de mots. C'est l'histoire fort simple d'un amour de jeunesse. *Invitus, invitam,* malgré lui, malgré elle, — comme dans Bérénice, il n'y a point d'autre matière et, une fois de plus, le vieux conte éternel suffit à nous toucher. « Lui, » on l'a vu, c'est Luz Holtmann, le fils de l'auberge du *Dragon,* un garçon d'une vingtaine d'années, dont l'auteur a fait le type du jeune premier allemand, loyal, fort, tendre et un peu niais, le Siegfried de Wagner. Quand j'aurai dit qu'il se croit poète et qu'il a fait, comme tous les collégiens d'Allemagne, un poème épique sur Arminius, on saura l'essentiel sur ce blanc-bec insignifiant. Il perd ses moyens devant sa belle, il devient élégiaque, werthérien et tourne à la métaphysique. Il n'y a rien à faire de ce grand dadais.

« Elle » est bien plus intéressante, cette belle, énigmatique Anna, qui passe silencieusement à travers le poème, avec son air de princesse esclave et ses lourdes nattes qui font un diadème d'or à son visage plein de fierté et de mélancolie. Dès le début, il flotte autour d'elle on ne sait quoi d'étrange, une sorte d'accablement et de mystère obscur. Elle vaque, nonchalante, aux soins de la basse-cour, pressant sur sa hanche sa corbeille, allant, venant au milieu des canards et des poules, distraite, « comme si elle était seule de son espèce sur la terre, née pour obéir seulement aux ordres de sa volonté. » Et cependant, elle semble la victime d'un charme. Il y a en elle de l'inexpliqué. C'est une demoiselle, la fille d'un *Rechnungsrat,* et elle n'est pas faite pour être une fille de ferme. Elle vit chez les Schwarzkopp dans une situation indécise qui, sans être libre, n'est pas cependant celle d'une servante. On devine autour d'elle une atmosphère d'infortune. Et en effet, nous apprenons sa simple et triste histoire : la mère morte, la petite orpheline, à treize ans, obligée de tenir toute seule le ménage. « C'est dur, avec six frères et sœurs, dont le dernier est un marmot... Car maman est morte en couches. Le linge de papa a toujours été blanchi à la maison. Je ne me plains pas... Mais faire du feu en hiver, par exemple! Je ne me plains pas, mais il y a des choses qui vous marquent pour la vie. » La jeune fille a fait de bonne heure l'apprentissage de l'existence, elle a pris l'habitude d'être une sacrifiée.

Elle n'en a pas moins dix-neuf ans, et on ne voit pas pourquoi, lorsqu'elle se sent aimée, elle semble craindre et fuir l'amour. Elle a eu bientôt fait de deviner le jeune homme, et on n'attendrait pas qu'elle s'en montrât fâchée. Quelle fille n'est bien aise qu'on l'admire? Anna n'est point coquette et n'est pas en état de faire la difficile ; dans sa situation, ce n'est pas peu de chose de rencontrer un mari. Le trouve-t-elle un peu *bêta?* Mais non, quand il lui lit son fameux *Arminius*, elle admire. Qu'il perde, après cela, la tête devant elle, quel plus délicieux hommage? Pour tout le reste de l'univers, un galant qui ne sonne mot passera pour un nigaud ; la femme qu'il aime lui sait gré d'un trouble qui lui donne la mesure de son pouvoir. Quelle est donc la femme d'esprit qui raconte que le compliment qui l'a le plus touchée dans sa vie, fut celui d'un enfant qui, dans son égarement, l'avait appelée : « Monseigneur ? » Du reste pour délier les langues les plus stupides, une fille un peu adroite ne manque jamais de ressources; et quelle fille, fût-ce la plus sage, n'a pas de ces adresses, et ne se croit permis, sans manquer à l'honneur, de venir au secours d'un amoureux dans l'embarras?

D'où vient donc que la jeune fille, loin d'encourager son ami, lui résiste et combat son inclination naissante? Pourquoi répondre à ses désirs par une inconcevable froideur? On dirait qu'Anna a souffert, et souffert par l'amour, et que l'amour désormais ne lui inspire que de l'horreur. Elle semble partagée entre la tendresse qui la gagne, et on ne sait quelle révolte contre cette faiblesse. On entrevoit un secret qui a flétri dans son âme les jeunes illusions. C'est une enfant butée qui boude contre la vie. Un obstacle invisible l'écarte du bonheur. Et, lorsque le jeune homme la presse et la supplie, elle ne répond que par des larmes.

Ces sentiments ne se comprendraient guère, si nous ne nous trouvions ici dans un petit milieu piétiste, dont la peinture forme la partie la plus curieuse du poème de M. Hauptmann. Le village de Rosen, où il a placé son idylle, appartient en effet à cette partie de la Silésie, qui a été le théâtre d'une bizarre expérience religieuse. Salzborn, où il fait naître son héros, ressemble fort à Obersalzbrunn, où il est né lui-même, en 1862. Il n'est guère douteux qu'il nous ait représenté ici quelques-unes de ses impressions d'enfance et de

jeunesse, dans un des coins de l'Allemagne qui ont reçu l'empreinte profonde de la pensée chrétienne, en ce qu'elle a de plus sombre et de plus désolant. Il a certainement connu des paysans mystiques du genre de l'oncle Schwarzkopp et de la tante Julie.

La petite ville de Herrnhut, — la « Citadelle du Seigneur, » — dont le nom revient à plusieurs reprises dans le poème, est encore aujourd'hui une sorte de Rome rustique, une petite Sion, capitale d'une Église qui conserve des traits d'une originalité opiniâtre. Là subsistent les débris de la fameuse communauté des frères Moraves, qui eurent un rôle, à côté des Hussites, dans les mouvements confus qui précédèrent la Réforme, et dont l'influence s'étendit jusqu'en Lombardie et en Provence, avec les dangereuses rêveries vaudoises. Ne saurait-on reconnaître dans ces hérésies d'autrefois, un de ces périodiques accès des idées slaves, avec leur séduction étrange de destruction et de haine de la vie? N'est-ce pas le typhus religieux qui souffle par intervalles des profondeurs de la Russie, avec son désespoir et son goût du néant? On sera frappé, en lisant le poème d'*Anna*, de cette combinaison à base slave, qui s'est opérée sur les Marches orientales de l'Allemagne, et y produit des caractères assez inattendus.

Bien entendu, la teinte mystique, la couleur *raskolnik* ou « vieux croyant » que j'essaye d'indiquer, a pris, dans le petit monde silésien où nous sommes, une nuance assez modérée. Il n'en reste qu'une religion d'essence un peu chagrine, une sorte de mauvaise humeur et de sévérité qui se gendarme et se rebiffe contre la vie. Rien de plus éloigné de la note franciscaine, du christianisme des *Fioretti*. Les Schwarzkopp ont perdu la joie; ils n'avaient qu'un enfant, ce petit Erwin dont j'ai dit un mot, enfant tardif, longtemps désiré, et qui est mort, en les laissant abîmés de douleur. Cette mort, pour le vieux ménage inconsolable, est devenue, si je puis dire, le fond même de la vie. Ils ne peuvent s'empêcher de croire que le pauvre petit a été *puni* par le ciel de l'excès de bonheur que sa naissance avait causé. Ils en viennent à penser que la joie en elle-même est une chose défendue, tout au moins imprudente, un sentiment qui nous égare, usurpe sur les droits de l'Infini, et dont il sera demandé un compte rigoureux. Depuis la mort du petit, la pensée de ses parents ne quitte

pas le cimetière; dans ce cercueil d'enfant est enfermé pour eux le sens de la destinée. Et c'est une belle chose, que ce couple vieillissant dans une douleur sacrée, « comptant les jours, comptant les heures qui les séparent de l'éternité, comme le valet de charrue compte les sillons qu'il trace, parce que chacun d'eux le rapproche de la fin de la tâche, et hâte le moment où l'on délie du joug le front penché des bœufs. »

Rien de supérieur, dans ce poème, à ces caractères du vieux Schwarzkopp et de la tante Julie, avec leur sécheresse rigide et leurs méditations obstinément tournées vers le surnaturel. Sans doute, plus d'une mère demeure à jamais blessée d'une perte semblable à celle de Julie; mais il arrive que, dans certaines âmes, la douleur s'achève en tendresse, se sanctifie en charité. Chez Julie, elle développe au contraire les côtés les plus réfractaires, les plus hostiles à la nature. Cette âme effarouchée embrasse avec passion ce que la religion a de plus inhumain; elle se délecte sur les épines. Et il y a, il faut l'avouer, une grandeur imposante dans la figure de la vieille dame, ossifiée par l'ascétisme le plus morose et le plus pessimiste : « Quand je pense où en est la jeunesse d'à présent, je ne me lasse pas de remercier le Père qui est au ciel, de m'avoir fait la grâce d'arracher si tôt mon Erwin à la vie d'ici-bas. Le monde empire tous les jours, on aperçoit les signes de la corruption finale... »

On le voit : dans ce petit monde singulier et obscurci de deuil, où la douleur affecte les formes les plus sectaires, la jeunesse, l'amour, ne peuvent paraître qu'un *péché*. Là on ne peut admettre que le devoir sous son aspect le plus sérieux et le plus rebutant. La grâce, l'épanouissement et la fleur d'un jeune sang, le radieux éclat d'une jeune fille qui sourit, comme un beau tilleul, dans la gloire de son vingtième printemps, prennent on ne sait quoi de païen; on y voit un piège diabolique, pour faire trébucher les âmes, un artifice du malin pour faire aimer le mal de vivre. Telle est l'étrange aberration dont la pauvre Anna est victime parmi ces âmes fanatiques. Elle-même se sent inquiète et coupable d'être une forme magnifique et séduisante de la vie. Parce qu'elle rayonne et qu'elle respire la volupté, parce qu'elle inspire malgré elle le désir des caresses, elle sait qu'elle fait le mal et répand autour d'elle l'illusion et la mort. Déjà, telle qu'une autre Hélène, elle a causé, innocemment, des douleurs et des crimes : un

enfant de quinze ans, un collégien s'est tué pour elle. Voilà le « malheur » d'Anna. Elle est la tentation, le charme mauvais de la vie, le pouvoir dangereux qui enchante les hommes pour leur perte, parce qu'elle a reçu en don le présent funeste et le « poison de la Beauté. »

Comment, au xxe siècle, se trouve-t-il encore un coin d'Europe où persiste la croyance aux « sorts », aux phénomènes de la « possession »? Comment, dans une Allemagne si fière de sa culture, subsiste-t-il des restes de ces vieilles idées primitives sur la nature humaine? Ces vestiges d'une psychologie et d'une religion barbares, ces explications démoniaques de phénomènes naturels, forment d'ailleurs une donnée morale et poétique, bien plus intéressante que les agréments classiques dont M. Gerhart Hauptmann a cru devoir l'embellir. Il avait là un « merveilleux » tiré du fond des âmes et tenant aux idées elles-mêmes des personnages. Rien de plus dramatique que la déformation des choses, à travers le prisme intellectuel d'une petite secte religieuse.

On avait là un « cas » de suggestion collective, où une jeune fille, cause d'un homicide involontaire, est soupçonnée par tout le monde d'incarner la puissance des Ténèbres, et finit par se tenir elle-même pour une créature maudite. M. Gerhart Hauptmann, qui connaît ce milieu, et y a puisé les principes de son anticléricalisme, était bien le poète qui pouvait exprimer ce qu'une telle aventure dégage de pitié. Cette humble histoire d'une enfant dévouée, devenue, parce qu'elle a le malheur d'être belle, victime de zélotes cruels et ignorants, complice elle-même de leurs excès, et obligée, à cause de la sottise humaine, de renoncer à l'appel de la nature et de l'amour, c'était quelque chose comme une nouvelle *Fiancée de Corinthe*, une variante, toujours tragique, du sacrifice d'Iphigénie :

Tantum relligio potuit suadere malorum.

Le thème immortel dessiné par le vers de Lucrèce, suffisait sans doute à fournir la matière d'un poème. Un artiste délicat s'en serait tenu là ; cette jeune fille effrayée de la vie, à qui un accident fortuit a donné le dégoût de l'amour, et qui se regarde avec terreur comme une criminelle, n'était-elle pas une héroïne assez originale? N'y avait-il pas dans la mort du petit lycéen, tué par elle sans le savoir, de quoi tuer le bonheur et expliquer

les résistances qu'elle oppose à l'amour? Un malheur de ce genre n'est-il pas une de ces causes qui jettent des femmes épouvantées à l'ombre des sanctuaires ? Pourquoi faut-il que M. Hauptmann se soit cru tenu de corser ce pathétique sujet, et de le gâter, à mon sens, par un épisode inutile ?

C'est que M. Gerhart Hauptmann est toujours resté, quoi qu'il fît, l'homme de ses débuts. Chose curieuse ! Aux environs de 1890, à l'heure où E. M. de Vogüé signalait la renaissance de l'idéalisme, renaissance inspirée par les littératures du Nord, ces mêmes littératures se trouvaient dominées par notre naturalisme et par cette conception des choses que représentent les noms de Zola et de Maupassant. On exagérera difficilement l'action du puissant écrivain de *l'Assommoir* sur le roman et le théâtre allemands de la fin du dernier siècle. Son école, presque nulle en France, doit être presque toute cherchée à l'étranger. L'auteur des *Tisserands* doit certainement une part importante de son art et de son inspiration sociale au romancier visionnaire et trop souvent grossier de *Germinal*. C'est ce qui explique pourquoi son « idylle paysanne, » qui eût, trente ans plus tôt, évoqué *la Petite Fadette*, nous rappelle brusquement, en 1921, la saveur de *la Terre*.

Il faut en faire notre *mea culpa!* C'est la « faute à Zola, » pour dire comme la chanson, si cette touchante histoire du pur et malheureux amour de deux adolescents, finit dans le fumier, et si le beau fruit vierge et sauvage de la jeunesse d'Anna se trouve changé brusquement en un objet de dégoût. Le *deus ex machina* de ce coup de théâtre est un personnage tellement inutile à la fable, que j'ai pu la conter sans dire un mot de lui. Il y a, dans la sainte maison de la ferme de Rosen, une espèce de vaurien, frère de la Schwarzkopp, une de ces croix que le ciel se plaît à imposer dans les familles, dont les frasques font le désespoir de tout ce qui les entoure, et dont on ne parle qu'avec un soupir de résignation. Ce joyeux pochard, l'oncle Just, est d'ailleurs dessiné avec beaucoup de verve et, soit dit en passant, moins d'après les modèles de Zola que d'après ceux de Dostoïewsky. Ses discours baroques et cyniques rappellent le Marméladoff de *Crime et Châtiment*. Comme ce Russe de célèbre mémoire, ce pécheur a la manie bizarre de l'abjection, et la faculté de se confesser abondamment de ses fautes, se croyant dispensé par là de faire aucun effort pour n'y

plus retomber. A quoi bon, s'il y trouve de telles « grâces » d'éloquence et de repentir? J'avais pris cet ivrogne pour le bouffon de l'histoire, et j'admirais seulement qu'il se trouvât dans une province que l'Allemagne déclare toute allemande, des types d'âme slave si caractérisés.

Mais peu à peu, à mesure qu'on avance dans le roman, ce comparse prend plus d'importance. C'est assez la manière de M. Gerhart Hauptmann, que ses caractères ne se dévoilent dans ses œuvres que par degrés. Déjà nous avions cru saisir, par éclairs, des indices suspects; l'ivrogne semblait espionner la jeune fille et manifester à son sujet une jalousie grotesque. Nous voyons lentement le personnage se découvrir, et le gredin se changer en un abominable drôle. Ah! nous en apprenons de belles! Comme beaucoup de vicieux de son espèce, l'oncle Just est à la fois roublard et fanfaron, bavard et cauteleux, et assez adroit à se servir du style dévot de la maison, pour devenir à l'occasion un horrible tartuffe. Son imbécile de neveu n'a rien eu de plus pressé que de lui faire ses confidences; les deux hommes couchent dans la même chambre. Et l'oncle, pour prêcher la sagesse au jeune homme, lui fait le sermon que voici sur les femmes :

— Tu ris, mon garçon, tu as tort. Sais-tu pourquoi, moi qui te parle, je ne me suis jamais marié? Le nom de la belle n'y fait rien. Nous sommes restés fiancés trois ans; tu comprends si, à la fin, je la connaissais par cœur; je l'avais retournée dans tous les sens et des pieds à la tête; je n'achète pas chat en poche, moi, pas si bête! Elle a pleuré à chaudes larmes, mais c'est égal, elle a reçu son passeport... Trop aimable, vois-tu, trop de tempérament... Voyons, mon bon, tu irais te lier pour la vie avec une créature qui n'a plus rien à te donner pour ta nuit de noces, puisque tu as déjà tout obtenu? Ouvre de grands yeux tant que tu voudras, mais prends garde à ton tour, le jour où tu mordras dans une pêche gâtée, pour une pêche intacte. Tu as des idées un peu larges, mon garçon, libre à toi; je suis à cheval sur la morale, moi. Pas de blagues avec la vertu...

Brusquement, tout s'éclaire; on comprend tout à coup le rôle du misérable, et l'aventure de sa victime apparaît dans sa laide et révoltante réalité. On comprend par quelle secrète infamie la pauvre enfant se sent à jamais indigne de l'amour, et à la fois cet air d'esclave et de reine outragée. Mais le pleutre qui l'a perdue ne se contente pas du silence de sa complice; il

l'accuse, fait entendre sournoisement qu'elle le tente, qu'elle le damne, qu'elle est l'instrument du démon. Bref, le fourbe fait tant qu'il persuade les crédules Schwarzkopp, dans son intérêt éternel et pour le bien de la famille, de faire exorciser le « vampire. »

Une affaire de sorcellerie, en pleine Europe moderne, est un sujet original. Dans un pays qui ne reconnaît point de tribunaux d'Église, un pareil jugement est un jugement domestique. Le père est le magistrat suprême. La scène se passe dans la ferme de Rosen. Le *Rechnungsrat* dévoile lui-même la honte de sa fille. La veille cependant, les Schwarzkopp ont été chercher dans la carriole deux « frères » de Herrnhut, et la présence de ces hommes de Dieu ajoute au jugement de la solennité.

« Des tignasses en désordre leur tombant jusque sur les yeux, des cous épais, de grosses épaules, des poings de rustres, les dehors de marchands de bœufs, » tels nous apparaissent les deux compères, frère Blei et frère Tobler; celui-ci a en outre « une face de fromage blanc, avec un nez de suif, surmontant sa barbe apostolique, où se pincent des lèvres bleuâtres. » Cet homme blême est veuf et père de six enfants. Une vision opportune, comme jadis au prophète Osée, lui a révélé qu'il se devait au rachat d'une pécheresse. Anna sera donc sacrifiée aux volontés du ciel. Elle fera son salut en épousant le saint homme et en mouchant les petits Tobler.

Cet épilogue a de la grandeur. On y reconnaît, avec une nuance plus froide, la rageuse apostrophe de *la Cloche engloutie :* « Curé, barbier, maître d'école... Canailles, noix creuses, gueux, mendiants!... Hypocrites! vous êtes la digue qui abrite l'enfer aride de la bassesse contre la mer divine, le flot paradisiaque des ondes du bonheur... » Et l'on reconnaît aussi cette pitié pour la femme, malheureux jouet de l'égoïsme et de la sensualité, esclave aujourd'hui comme aux siècles barbares où le sort partageait aux vainqueurs le butin suppliant des captives. Voilà l'histoire des premières amours de Luz Holtmann. Qui ne comprendrait le désespoir du jeune homme qui découvre pour la première fois le « cloaque de la vie? »

Mais, sans nier la mélancolie de la conclusion, on ne peut s'empêcher, quand on vient d'achever l' « idylle » de l'auteur allemand, de se demander si un tel ouvrage est réellement un poème. Sans doute, il est écrit en vers, et l'hexamètre allemand

souffre des familiarités que nous ne passerions pas à un alexandrin; c'est un vers pédestre, comme dit Horace. Fallait-il pourtant le profaner par un usage peu digne des dieux? Il ne suffit pas d'invoquer les Muses, il faut encore, si l'on veut qu'elles bénissent un ouvrage, ne les convier que là où règne la musique. Quelle musique s'exhale d'une affreuse aventure d'ignominie et de luxure? Je loue l'ambition qu'a conçue le poète, d'accorder de nouveau la lyre et de faire entendre les accents de la pastorale classique; mais il n'a réussi qu'à fourvoyer les Grâces et, moins qu'à Lycoris, son Anna fait songer à l'*Histoire d'une fille de ferme* ou à *la Petite Roque*.

Le roman en vers est-il donc désormais impossible? Je l'ignore. Mais une loi du genre est que l'anecdote qu'on y met en scène se présente, pour ainsi dire, sur un arrière-plan qui l'approfondisse et lui prête de la grandeur : quelle ampleur les événements de la Révolution n'ajoutent-ils pas à *Jocelyn*, au *Prélude* de Wordsworth, ou à *Hermann et Dorothée*? Comme l'écrit Gœthe à Meyer, l'épisode choisi par le poète « n'est qu'un étroit miroir, où vient se refléter la grande histoire du monde. » Ce prolongement, ce lointain font défaut au poème d'*Anna*.

Mais la grande erreur de l'auteur paraît être une erreur de goût. Un certain degré de réalisme s'accorde mal à la poésie. C'est un poids qui condamne fatalement à la prose. La poésie n'est faite que pour exprimer la beauté. Préférer le vrai à tout prix, est un objet fort honorable. C'est un idéal qui a sa noblesse, mais combien différente du pur enthousiasme qui dicta, au nom harmonieux des neuf Sœurs, les chants d'*Hermann et Dorothée!* Quoi qu'il fasse, M. Gerhart Hauptmann est d'un âge moins pur. La science, un vulgaire esprit matérialiste, utilitaire ont passé par là. Il voudrait ressembler à Gœthe, et s'arrête aux *Rougon-Macquart*. Il en croira sans doute un poète, un vrai poète, le charmant poète d'*Atta Troll :* son idylle est d'un temps qui a sacrifié la rose à la culture de la pomme de terre.

LOUIS GILLET.

REVUE SCIENTIFIQUE

POUR ABORDER LA MÉTAPSYCHIQUE

Le « merveilleux » est plus que jamais à la mode. Il semble que toutes les grandes catastrophes de l'humanité lui rendent la faveur des foules... supposé qu'il l'ait jamais perdue.

Je ne veux point parler ici seulement de l'exploitation de ce goût dans ce qu'il a de plus bassement mercantile : des tireuses de carte, des voyantes, des magnétiseurs dont les annonces encombrent les pages de publicité de certains journaux. Mais qui de nous n'a presque chaque jour, et jusque dans les salons les plus huppés, l'occasion d'entendre quelque femme, par ailleurs très distinguée et cultivée, narrer, dès qu'elle se sent en confiance, ce qu'on lui annonça la veille par le moyen du marc de café ou de quelque autre outil de la sorcellerie moderne? A côté de l'industrie florissante et en somme assez anodine, de tous ces marchands, qu'il faut bénir peut-être, puisqu'ils vendent l'espérance et l'illusion, — ces deux béquilles de la souffrance humaine, — il y a dans le monde entier des réunions nombreuses, infiniment plus nombreuses qu'on ne croit communément, réunions parfaitement désintéressées d'ailleurs, où les spirites s'efforçent à communiquer avec l'au-delà.

Tout cela prouve que jamais le goût du « merveilleux » n'a été plus cultivé que dans ce premier quart de notre moderne xxe siècle.

C'est là un fait qui étonnera peut-être certains « esprits forts, » mais c'est un fait certain, et rien n'est plus digne d'étude qu'un fait. D'ailleurs, on a observé depuis longtemps (déjà du temps des Romains) que les siècles les plus sceptiques sont souvent les plus crédules. Mesmer, comme Paul de Rémusat le remarquait ici même

autrefois, fit son entrée à Paris l'année même où Voltaire y venait mourir.

Qu'est-ce donc que le « merveilleux? » La difficulté commence, dès qu'il faut le définir. Si l'esprit d'un trépassé vient converser, à l'appel de son nom, avec des vivants, et parle par l'intermédiaire des mouvements d'un guéridon suivant un alphabet convenu, tout le monde est d'accord pour dire que ce sera là quelque chose de merveilleux. Mais si un guéridon se soulève sans l'intervention d'aucune force physique connue, cela sera-t-il aussi quelque chose de merveilleux? Oui assurément. Mais qu'un canon puisse tirer à une distance de 130 kilomètres, cela est-il ou n'est-il pas merveilleux? Oui, dans l'acception que la conversation courante donne à ce mot, oui, c'est merveilleux, c'est-à-dire admirable, étonnant, non dans le sens qu'y attachent les spirites; dans ce sens, merveilleux veut dire : ce qui est en dehors des lois du monde physique. C'est avec cette signification que j'emploierai ce mot au cours de cette brève étude. Le « merveilleux » ainsi entendu sera un peu la qualité des choses que Grasset appelait *occultes*.

Mais je n'aime pas beaucoup, je l'avoue, la définition que Grasset donnait de ces choses. L'occultisme, disait-il, n'est pas l'étude de tout ce qui est caché à la science, c'est l'étude des faits qui, n'appartenant pas encore à la science positive, peuvent lui appartenir un jour.

Cette définition est mauvaise. J'ai raconté ici même naguère qu'on a comblé récemment la lacune qui existait entre les rayons X les plus longs et les rayons ultra-violets les plus courts. Les radiations nouvelles trouvées par les physiciens Holweck et Millikan étaient donc des faits occultes, il y a deux ans, si l'on en croit Grasset. Aucun homme de science ne l'admettra. C'est que ces rayons n'étaient pas encore connus, étaient encore cachés, mais que l'induction, l'extrapolation des faits déjà observés permettait d'en supposer l'existence, et que celle-ci, avant même qu'elle ne fût prouvée, ne semblait en contradiction avec aucune des conquêtes antérieures de la science positive.

Il y a une autre raison qui rend difficile à admettre la définition de Grasset. C'est qu'occulte veut dire caché, et que l'explication des faits scientifiques, sinon leur existence, est encore pour la plupart très cachée. En un mot, et étymologiquement parlant, il n'y a que de l'occulte ici-bas.

La distinction que nous venons de faire entre l'existence des faits et leur explication nous fait toucher du doigt autre chose. Le « merveilleux » d'un guéridon qui se soulève, — ceci est une hypothèse, —

sans qu'aucune force physique connue intervienne n'est pas le même, n'est pas merveilleux au même degré que l'explication qui voit dans ce soulèvement l'intervention d'un esprit désincarné. Celle-ci est un merveilleux au second degré, si j'ose dire. Je le laisserai complètement de côté ici, je ne m'occuperai pas de l'explication ni des causes des faits merveilleux, mais seulement de leur existence, de leur réalité.

En cela je ne ferai que suivre l'exemple donné par le professeur Charles Richet dans son récent et magistral *Traité de Métapsychique* (1), où l'illustre physiologiste laisse délibérément de côté l'examen des théories spirites et analogues qu'il juge, non sans raison, avoir été peut-être nuisibles à la promotion de ces choses sur le terrain scientifique.

Cet ouvrage consciencieux et courageux dont la publication constitue un acte de belle audace intellectuelle est certainement l'exposé le plus complet, le plus synthétique et le plus rempli de bonne foi qui ait jamais paru touchant ces difficiles problèmes. Il contient un exposé de faits ; il contient aussi un admirable exposé doctrinal qui concerne, — je le répète, — non pas l'explication des phénomènes, mais leur examen. Sur le premier point, sur les faits eux-mêmes, je dois dire tout de suite que mon vénéré maître n'a point entraîné ma conviction. Je dirai quelque jour pourquoi.

Mais sur le second point, sur ce que j'appellerai, si on veut me le permettre, les principes, les prolégomènes de l'étude du merveilleux, M. Charles Richet, nous le verrons, a apporté les idées les plus hautes et les plus convaincantes, les plus dignes véritablement d'un savant. Si, en vertu même de ces principes, on a le droit de réserver son jugement pour tout ce qui concerne les faits rapportés, on ne peut qu'adhérer complètement à l'attitude mentale qu'il préconise pour aborder les phénomènes *métapsychiques*.

Voici encore un mot nouveau, une nouvelle appellation. Il n'en manque pas en l'espèce, et si la science n'était, comme on l'a prétendu faussement, qu'une langue bien faite, la science de ces phénomènes serait aujourd'hui fort avancée. Nous verrons qu'il n'en est rien.

Le mot *métapsychique* (qui signifie *au delà des choses psychiques*, de même que métaphysique signifie au delà des choses physiques), a été pour la première fois présenté par M. Richet en 1905, dans son adresse présidentielle à la *Society for Psychical Research*. M. Boirac,

(1) Alcan, éditeur, 1922.

alors recteur de l'Académie de Dijon, à qui on doit un beau livre, sur la « Psychologie inconnue, » avait proposé le mot *parapsychique*. C'est le néologisme de M. Charles Richet qui a justement prévalu et qui est aujourd'hui universellement adopté.

M. Richet définit ainsi la métaphsychique : *C'est une science qui a pour objet des phénomènes, mécaniques ou psychologiques, dus à des forces qui semblent intelligentes, ou à des puissances inconnues latentes dans l'intelligence.*

Cette définition, je l'avoue, si compréhensive qu'elle soit, ne me satisfait pas entièrement.

La lévitation, le déplacement sans contact des objets, tout cet ensemble de phénomènes que M. Richet a si heureusement rangés sous le nom de *télékinésie* (et dont nous ne discutons pas pour l'instant la réalité), rentre évidemment dans la métapsychique. Tel est bien l'avis de M. Richet.

Or, d'après la définition, cela implique que ces phénomènes sont dus à des « forces qui semblent intelligentes. » La définition, qu'elle le veuille ou non, ne présuppose-t-elle pas ainsi une explication, une théorie du phénomène, une hypothèse sur la nature de sa cause, et n'est-ce pas précisément ce que par ailleurs on a voulu éviter? Supposé prouvée l'existence de la télékinésie, ne pourrait-on pas l'attribuer à des forces inconnues et purement physiologiques? Et d'ailleurs le seul fait de distinguer l'« intellectualité » de ces phénomènes, de « ce caractère de fatalité attaché aux phénomènes mécaniques et chimiques de la matière, » n'implique-t-il pas des hypothèses particulières sur les rapports du psychologique et du physiologique? Ne marque-t-il pas une sorte de position prise, — peut-être excellente, mais particulière, — sur le déterminisme des phénomènes dits psychologiques? Et ne peut-on pas alors poser la question si bien indiquée par Laplace (*Essai philosophique sur les probabilités*, 1814), lorsqu'il écrit : «... Le principe de la raison suffisante s'étend aux actions mêmes que l'on juge indifférentes. La volonté la plus libre ne peut, sans un motif déterminé, leur donner naissance; car si, toutes les circonstances de deux positions étant exactement semblables, elle agissait dans l'une et s'abstenait d'agir dans l'autre, son choix serait un effet sans cause ; elle serait alors, dit Leibnitz, le hasard aveugle des Épicuriens. L'opinion contraire est une illusion de l'esprit... »

Il n'est point prouvé du tout que Laplace et Leibnitz aient raison, mais enfin on peut se le demander à propos de cette définition de la

métapsychique. Mon vénéré maître, M. Richet, me pardonnera, j'en suis sûr, cette petite querelle philosophico-philologico-nigologique à propos de ce mot qui est d'ailleurs excellent et qui a déjà fait fortune.

De tout cela il ressort qu'il est bien difficile, sinon impossible, de définir et de nommer les phénomènes dont nous parlons. Il en est d'eux comme de la définition du temps donnée par saint Augustin et que M. Émile Picard rappelait spirituellement naguère à l'Académie des Sciences, lors d'une discussion des théories einsteiniennes : « Qu'est-ce donc que le temps? Si nul ne me le demande, je le sais ; si je cherche à l'expliquer quand on me le demande, je ne le sais pas. » Pareillement tout le monde sait de quels phénomènes on veut parler aujourd'hui quand on nomme les phénomènes « occultes » avec Grasset, ou la métapsychique avec M. Charles Richet. Tout en conservant ce dernier vocable qui est dès aujourd'hui classique et universellement adopté, je crois qu'on pourrait donner cette définition :

La métapsychique est l'étude des phénomènes exceptionnels qui paraissent produits par l'action de certains êtres vivants (1), et qui actuellement semblent échapper au déterminisme physico-physiologique et n'être pas réductibles aux agents mécaniques, physiques et chimiques connus.

Cette définition, comme d'ailleurs celles de M. Charles Richet, de Grasset et de Boirac, laisse intacte la possibilité de faire passer quelque jour tel ou tel phénomène du domaine métapsychique au domaine physique. Ces phénomènes, suivant la juste expression de Boirac, « attendent encore à la porte de la science le moment d'entrer. » Dès maintenant il y a toute une catégorie de choses qui naguère eussent été nécessairement classées dans la métapsychique et qui ont déjà franchi ce stade: ce sont tous les faits qui se rattachent à l'hypnotisme et à la suggestion. Cela ne nous empêchera pas d'en parler quelque jour.

***

Au siècle passé, beaucoup de penseurs éminents ont cru pouvoir dénier *a priori* toute possibilité d'existence aux phénomènes que nous appelons aujourd'hui métapsychiques. Parmi eux, il faut citer en première ligne le physicien Babinet et Littré qui, il y a quelque trois quarts de siècle, exposèrent à la *Revue* leurs idées dans des articles qu'il est bien intéressant de relire aujourd'hui.

(1) De la sorte on n'élimine pas *a priori* les animaux.

Il n'y allait pas de main morte, l'excellent Babinet. Il flétrissait comme « absurdes et en contradiction avec les lois de la nature » une foule de phénomènes « depuis les magiciens de tous les âges de l'Antiquité, l'astrologie, les convulsionnaires de Saint-Médard, les guérisons miraculeuses de Mesmer, le magnétisme animal, jusqu'aux tables tournantes actuelles. » Or, parmi ces phénomènes ainsi décriés en bloc, il en est, comme les guérisons de Mesmer et les convulsionnaires, qui aujourd'hui ont trouvé place à jamais dans les cadres de la science médicale.

Il considérait *a priori* comme « impossible » parce que « contraire » aux lois de la nature, maint phénomène tel que le déplacement d'objets sans contact. C'est qu'à cette époque bénie on croyait connaître les « lois de la nature. » Si on avait dit à Babinet ou à la plupart de ses contemporains (je parle des savants ayant une autorité) que la masse des corps varie avec leur vitesse et que la loi classique d'addition de vitesse, base de la mécanique traditionnelle, est fausse ; si on leur avait dit que la lumière ne se propage pas en ligne droite ; si on leur avait dit que la transmutation des éléments chimiques est possible et que tous les corps sont composés de particules élémentaires identiques et décelables ; si on leur avait dit tout cela, ils auraient poussé les hauts cris, car tout cela leur eût paru en contradiction avec ce qu'ils appelaient alors « les lois de la nature. »

Ils n'eussent pas accepté ces choses sans regimber.

C'est donc un critérium assez faible qu'employaient ces savants pour n'admettre la possibilité que de phénomènes « raisonnablement admissibles, » et pour écarter *a priori* « toute intervention de force mystérieuse en contradiction avec les lois physiques bien établies par l'observation et l'expérience. »

Là où on peut cependant approuver Babinet, c'est lorsqu'il affirme que « nous ne pouvons rien admettre de contraire à l'expérience dans le monde matériel. » Mais lorsqu'il ajoute : « Apprenons de l'expérience à distinguer le possible et l'impossible, » on peut lui dire qu'il se trompe, car l'expérience ne peut pas nous renseigner sur le possible, mais seulement sur le réel et, pour mieux dire, sur le réel sensible. Babinet s'étonne d'ailleurs qu'un mémoire ait pu être présenté sur ces questions à « l'Académie des ciences malheureusement accessible à toutes les prétentions des observateurs étrangers. » On se demande si, présent, il n'eût pas protesté contre la présentation du « Traité de métapsychique » que fit l'autre jour à la docte assemblée M. Charles Richet, titulaire du prix Nobel de médecine, découvreur

de l'anaphylaxie et de tant d'autres belles nouveautés qui ont enrichi la science et la pensée humaine. — Pourtant Babinet était un physicien de valeur. En parlant et en écrivant ainsi, il croyait de bonne foi défendre « des principes qui ont assuré les progrès des sciences d'observation. » Nous avons vu que cet argument est faible.

« Le possible, dit Babinet, est ce qui est ; l'impossible est ce qui est en contradiction avec ce qui est, c'est-à-dire avec les faits. » Raisonner ainsi, c'est croire que nous avons observé tous les faits et que nous n'en ignorons aucun. Certains le croyaient du temps de Babinet. C'était enfantin.

« Il y a plus de choses entre le ciel et la terre que n'en peut contenir toute notre philosophie. » « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. » C'est de main de maître, que M. Richet rappelle tout cela à ceux qui prétendent parler au nom de cet *a-priorisme* scientifique.

Aux négateurs qui objectent que la métapsychique, s'appuyant sur des expériences qui ne peuvent se répéter, n'est pas une science, M. Richet répond en substance ceci.

Il y a dans la nature bien des phénomènes qui ne sont pas reproductibles à volonté et dont la science ne nie pourtant pas la réalité. Telles sont les éclipses. Niera-t-on pour cela leur existence? Ne serait-il pas inadmissible de nier l'existence des aérolithes sous prétexte que tel jour et à telle heure il est impossible de faire tomber à volonté un aérolithe sur la place de la Concorde ? On peut d'ailleurs rappeler à ce propos que Lavoisier (les plus grands hommes ont quelque jour une faiblesse) a dit que nulle pierre ne tombait du ciel parce qu'il n'y a pas de pierres dans le ciel.

L'absurdité serait non pas, comme le dit Babinet, d'étudier certains faits inhabituels, mais de ne pas vouloir les étudier parce qu'ils sont anormaux.

Toute cette partie de la doctrine du professeur Richet est profonde et juste. On ne peut également que souscrire à sa manière de voir, lorsqu'il affirme que l'inconnu nous baigne de toutes parts et l'insolite, et que c'est un mauvais critère de rejeter d'avance certaines possibilités sous prétexte qu'elles choquent peu ou prou nos habitudes mentales.

Cette attitude est en vérité plus véritablement scientifique que celle de l'illustre physicien anglais lord Kelwin (qui a le juste honneur de reposer à Westminster à côté de Newton) lorsqu'il affirmait dogmatiquement ceci : « Je tiens à repousser toute appa-

rence d'une tendance à accepter cette misérable superstition du magnétisme animal, des tables tournantes, du spiritisme, du mesmérisme, de la clairvoyance, des coups frappés. Il n'y a pas un septième sens d'espèce mystique. » Qu'en sait-il? Il ne l'a pas constaté et voilà tout.

L'histoire nous apprend que les découvertes les plus simples ont été repoussées *a priori* sous prétexte qu'elles étaient contradictoires avec la science. « L'anesthésie chirurgicale fut niée par Magendie. Le rôle des microbes a été contesté pendant vingt ans par tous les académiciens de toutes les Académies. Galilée a été mis en prison pour avoir dit que la terre tourne. Bouillaud a déclaré que la téléphonie n'était que de la ventriloquie... etc. »

« Lorsque les savants, ajoute M. Richet, — il devrait dire certains savants, — déclarent que tel ou tel phénomène est impossible, ils confondent très malheureusement ce qui est contradictoire avec la science et ce qui est nouveau dans la science. Il faut insister, car c'est là la cause profonde du cruel malentendu. »

Il ne faut jamais dire à la science : tu n'iras pas plus loin. « Tout ce que nous ignorons paraît invraisemblable. » Mais bien des invraisemblances d'aujourd'hui seront peut-être demain des vérités élémentaires. M. Richet rappelle à ce propos le cas de ce professeur de la Faculté de Paris qui a dit, comme on lui parlait de la contagion de la tuberculose : « Si la tuberculose était contagieuse on le saurait. » Et à l'Académie de médecine, — c'était en 1878, — on l'a presque unanimement approuvé.

Louis XIV ou ses ministres eussent certainement fait enfermer aux Petites-Maisons un homme qui leur eût dit : « On peut entendre à Rome la voix d'un homme qui parle à Paris ; » ou bien : « On peut à travers les chairs apercevoir les os des personnes vivantes ; » ou bien : « On peut mettre en bouteille les germes des maladies et les cultiver dans une armoire ; » ou bien : « On peut transporter cinq cents canons à travers les airs à une vitesse de 300 kilomètres à l'heure. » Or celui qui eût dit cela eût simplement annoncé le téléphone, la radioscopie, la bactériologie, l'aéroplane qui sont des réalités parfaitement incontestables! Louis XIV eût assurément considéré ces affirmations comme beaucoup plus invraisemblables que si on lui avait dit :

« Certaines personnes ont le pouvoir de déplacer des objets sans contact et sans l'intervention des forces mécaniques connues » (télékinésie); ou bien : « Certaines personnes ont la faculté de pro-

duire parfois des formations visibles et fugaces émanant de leur corps et affectant la forme de visages ou de membres humains » (ectoplasmie); ou bien : « Certaines personnes ont une faculté de connaissance, une possibilité de pénétrer les pensées ou les objets cachés, qui est différente des facultés sensorielles normales » (cryptesthésie).

Or la cryptesthésie ou lucidité, l'ectoplasie ou matérialisation et la télékinésie ou lévitation, sont précisément les trois ordres de phénomènes pour lesquels le professeur Richet réclame droit de cité parmi ceux qui sont objets de science. Ce sont les trois ordres de choses qui, selon lui, constituent aujourd'hui toute la métapsychique.

Nous venons de voir que ce n'est sans doute pas une attitude véritablement scientifique que celle qui consiste à rejeter *a priori* l'étude de ces phénomènes, qu'ils soient vrais ou faux, réels ou illusoires. Leur caractère plus ou moins « absurde » est un très mauvais critère. Nous avons montré par maint exemple que dans l'histoire de la science on a souvent voulu dénier par son moyen des découvertes dont personne aujourd'hui ne conteste la réalité.

Claude Bernard annonce un jour que les animaux fabriquent du sucre. Aussitôt les objections se multiplient : « C'est déranger l'harmonie du monde vivant que d'admettre la formation du sucre par les animaux. Ce sont les végétaux qui font du sucre et les animaux qui le consomment. Ce sucre qu'on a trouvé dans les organismes animaux était du sucre amassé par l'alimentation ou résultant d'une altération cadavérique. Bref, le sucre ne peut pas être fabriqué par un organisme animal. »

On sait, ajoute M. Richet, ce que ces phrases sont devenues.

Pendant la guerre un modeste homme de science devenu artilleur expérimente avec succès devant les plus hautes autorités (dont le général Gallieni) un procédé qui lui permet de repérer les canons allemands par le son. Ce succès est constaté dans des procès-verbaux officiels. A quelque temps de là, notre artilleur improvisé est envoyé dans un autre secteur pour utiliser son procédé. Ce secteur est commandé par un général, d'une catégorie heureusement assez rare, qui, à son état-major, déclare que ce que prétend faire notre homme est impossible *a priori* et qu'il est *a priori* un « fumiste. » A la suite de quoi le général se refuse à voir les appareils et les expériences de cet homme bien que vingt fois et pendant des semaines son auto passe à côté desdits appareils. A quoi bon *regarder* puis-

qu'un raisonnement *a priori* a suffi, — *en dépit des faits déjà démontrés*, — à former sa conviction.

On pourrait multiplier ces exemples. Ils prouvent que l'apriorisme est un déplorable instrument de stagnation, la plus terrible des armes contre le progrès. Rien n'a jamais fait autant de mal à l'humanité que les idées préconçues.

Bannissons-les donc, même et surtout lorsqu'il s'agit de phénomènes insolites, anormaux, et ne nous refusons jamais à aborder ceux-ci par la seule voie d'accès qui n'égare pas, par l'expérience, source unique de la vérité, suivant la parole immortelle d'Henri Poincaré.

« Ayons, écrit le professeur Richet, la pudeur de la modération qui sied à notre ignorance. » Cette belle parole mériterait de servir de règle, non seulement dans l'étude de la métapsychique, mais dans tous les tâtonnements humains, quels qu'ils soient, vers la vérité.

Pourquoi supposer qu'avec nos cinq misérables sens nous avons délimité l'Univers? « Pourquoi supposer, a dit ailleurs le grand physiologiste, qu'il n'y a pas d'autres forces que les forces accessibles à nos sens? Huxley raconte qu'il a mis la tête entre les branches d'un immense aimant. « Alors, dit-il, il se passa quelque chose d'extraordinaire : *il ne se passa rien*. Ainsi voilà une force énorme capable de soulever 200 kilos de fer, qui ne fait aucune impression sur nos sens. Les courants de hautes fréquences assez puissants pour allumer une lampe électrique, nous demeurent tout à fait inaperçus et traversent notre corps sans faire la moindre impression. Et il est extrêmement probable qu'il y a autour de nous des vibrations très fortes qui n'agissent pas sur nos sens. » C'est non seulement probable, mais certain : les ondes hertziennes, les rayons du radium, les rayons X, les ultra-sons sont dans ce cas.

Toute cette philosophie de la métapsychique, telle que la conçoit et l'expose M. Richet, doit être admise sans réserve.

D'ailleurs, les phénomènes métapsychiques, — ceux du moins que M. Richet range dans cette catégorie, et qui ont été définis ci-dessus, — si leur existence était démontrée, n'entraîneraient, à mon avis, quoi qu'affirment certains, aucune contradiction avec les faits déjà établis par les sciences physiques.

Si, par un mécanisme à élucider, il était au pouvoir de certains individus de lire à travers l'espace dans la pensée des autres êtres, ou d'apercevoir des objets cachés, je défie qu'on me montre en quoi ces faits nouveaux seraient en contradiction avec les faits déjà incorporés à la science. Si certains individus avaient le pouvoir de déplacer des

objets sans contact, et par l'intermédiaire d'une force ou d'un rayonnement non encore décelés et émanant de leur organisme, si ces individus étaient d'ailleurs capables de produire des sortes d'efflorescences, des ectoplasmes émanés d'eux, et affectant des formes humaines, en quoi, encore un coup, ces faits insolites renverseraient-ils les données acquises par la science positive ? Je défie qu'on le montre.

Nous n'entrons dans l'impossible et dans l'absurde, ou du moins dans « le contradictoire à la science, » que lorsque nous admettons, non plus seulement l'existence de ces faits, mais certaines des explications qu'on en a données, certaines des théories qu'on en a proposées. Ce sont ces théories, ces explications qu'il y aurait lieu éventuellement de rejeter au nom de la science, mais non pas les faits eux-mêmes, *si leur existence est prouvée.*

Tout est là : les faits métapsychiques allégués, la télékinésie, l'ectoplasmie, la cryptesthésie sont-ils des phénomènes réels ?

Telle est la première, la seule question que puissent et que doivent se poser dans ce domaine les hommes de science dignes de ce nom. C'est l'avis du professeur Richet : « Si nous voulons que la métapsychique soit une science, commençons par établir fortement les faits. »

Tout est là, encore un coup, et rien que là.

Lorsque l'illustre physicien anglais Crookes, célèbre par ses découvertes dans la science positive, commença à publier (de 1869 à 1872) les faits remarquables qu'il crut avoir observés avec certains médiums, il s'écria : *Je ne dis pas que c'est possible, je dis que cela est.*

Retournant en quelque sorte ce mot célèbre, il me semble, à la lumière des considérations précédentes, qu'on doit aborder l'étude des faits de cet ordre en se disant : « *Je ne dis pas que c'est impossible, je dis qu'il faut prouver que cela est.* »

Or il n'est que deux manières de rechercher cette preuve : 1° l'expérimentation et l'observation personnelles ; 2° l'étude des témoignages des autres expérimentateurs et observateurs. Cette deuxième méthode nous conduira à une critique serrée des témoignages ; elle nous montrera d'ailleurs que si l'on peut invoquer de très hautes autorités contre la réalité des faits allégués, on en peut invoquer de non moins éminentes en sens contraire. Quant à l'expérimentation et à l'observation, il y aura lieu de préciser les conditions nécessaires pour les rendre probantes.

Car si les principes sont ici incontestables, il n'en est pas encore de même des faits. Car tout le possible n'est pas nécessairement réel.

Il est prouvé qu'un grand nombre des faits allégués dans les témoignages *pourraient* avoir été produits (je ne dis pas : *ont* été produits) par des supercheries ou des trucs. Or les conditions d'une bonne expérience doivent avant tout être telles que le phénomène ne puisse pas être truqué par un procédé quel qu'il soit. La bonne foi des expérimentateurs (dont beaucoup illustres comme W. Crookes, R. Wallace, Lombroso, Zöllner, Myers, Lodge, Richet) ne saurait être mise en doute.

Mais nous aurons à examiner, quand le moment sera venu, si les expériences invoquées par eux, ou si seulement certaines d'entre elles, — et lesquelles, — remplissent cette condition indispensable d'avoir été réalisées dans des circonstances où ni la bonne, ni la mauvaise foi d'*aucun* des expérimentateurs ne puisse même entrer en ligne de compte.

Quelles que soient les conclusions auxquelles nous pourrons être conduit, — supposé qu'il y ait des conclusions nettes, ce qui n'est nullement certain, — tous ceux que passionnent les côtés mystérieux de l'Univers sauront gré au maître Richet d'avoir donné à cette science captivante et nouvelle non seulement son nom, mais quelques-uns des principes directeurs sur lesquels elle doit nécessairement s'appuyer.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Après la Conférence de Gênes, les chefs de Gouvernement ont été amenés à justifier leur politique devant leurs parlements et leurs opinions publiques; l'Europe a entendu, cette quinzaine, une abondance de discours qui n'ont pas été des paroles inutiles puisque, résonnant au-dessus des dissonances partielles, une même note se dégage : entente, accord, apaisement des esprits, exécution des conventions. Il s'en faut que toutes difficultés aient disparu, mais l'ambiance est meilleure.

Revenant en Angleterre, M. Lloyd George y a reçu un accueil déférent ou empressé ; de la crise intérieure qui, en avril, menaçait son pouvoir, personne ne parle plus ; les chefs de l'opposition radicale ou travailliste sont peu écoutés ; les conservateurs s'effacent devant l'autorité du Premier ministre ; il apparaît comme l'homme indispensable, le guide nécessaire ; et voici qu'on reparle de proches élections générales. M. Lloyd George a été plus modeste que quelques-uns de ses admirateurs ; il s'est abstenu de monter au Capitole ; il s'est gardé aussi de renouveler, contre la politique française, ses accusations ou ses insinuations. Si la Conférence de Gênes a démontré quelque chose, c'est qu'une étroite solidarité entre la France et l'Angleterre est le fondement nécessaire de l'ordre politique et économique en Europe. Notamment dans les milieux d'affaires, on tient cette opinion pour démontrée. Les banquiers souhaitent la conclusion d'un emprunt international et estiment que la première condition pour le réaliser, c'est l'entente franco-britannique ; les commerçants se souviennent que l'Angleterre n'a pas de meilleur client que la France ; tous sont frappés de la sagesse et de la prudence des points de vue français dans la question russe. M. Lloyd George a dû tenir compte de ce mouvement d'opinion. Plusieurs fois il a pris la parole aux Communes. Le 25 mai, défendant sa

politique de Gênes contre les critiques d'une opposition passionnée qui lui reprochait surtout de n'avoir pas fait sortir de la Conférence une revision des traités et des réparations, il a été amené à prendre la défense du traité et à s'exprimer, sur l'entente avec la France, dans des termes dont nous ne pouvons qu'être satisfaits. Il a cherché à dégager les modalités d'un accord dans la question des réparations. Aux critiques de lord Robert Cecil, il avait beau jeu pour répondre qu'il lui paraissait contradictoire de vouloir à la fois une entente cordiale avec la France et la réduction des réparations dont la France réclame le paiement : « Un désaccord sérieux avec la France serait l'un des plus grands désastres qui pourraient se produire pour la paix de l'Europe. La coopération avec la France est l'un des piliers du temple de la paix. »

Reprenant la parole le 31, avec les mêmes intentions conciliantes, M. Lloyd George a déclaré que l'Allemagne « ne pouvait réparer que dans la mesure de sa capacité de paiement. » Une telle affirmation est un truisme inutile, mais elle peut être interprétée en Allemagne comme un encouragement à la résistance; tant que le Reich entendra des phrases ambiguës de ce genre, on peut être assuré qu'il ne mettra aucune bonne volonté à payer; la reconstruction économique de l'Europe sera retardée d'autant. Le Premier ministre a ajouté d'ailleurs que la Commission des réparations fait fonction d'un véritable tribunal, compétent pour juger les capacités de paiement de l'Allemagne. Il a regretté que l'absence des Américains à la Commission des réparations rendît « le mécanisme du Traité de Versailles moins efficace, » et moins fécond aussi le travail de la Société des Nations. Dans la question si importante de l'annulation des dettes interalliées, il s'est déclaré partisan du principe, mais à la condition qu'à l'Angleterre aussi soient remises les sommes dont elle est débitrice envers les États-Unis. Créancière de 3 milliards de livres, débitrice de un milliard, il est tout naturel que l'Angleterre ne renonce à son dû que si elle est allégée de sa dette. A l'égard de l'Allemagne, M. Lloyd George s'est réjoui « que le Gouvernement allemand ait fait un réel effort pour répondre aux demandes de la Commission des réparations, » et il a montré les difficultés de la situation du chancelier allemand. S'il refusait de se conformer aux stipulations du Traité de Versailles, la France ne serait pas seule pour les faire exécuter, « nous agirions ensemble. » « Nous avons adopté une politique de modération dans la victoire; nous nous sommes par là attiré en France bien des cri-

tiques... C'est cette politique traditionnelle que nous avons poursuivie après Waterloo envers la France... Mais si l'on nous défie, si l'Allemagne venait nous dire : Ce traité nous refusons de l'exécuter, ce serait différent. » Deux singularités, dans ces dernières lignes, arrêtent l'attention d'un lecteur français; M. Lloyd George nous permettra de les lui signaler. Si l'Angleterre fait une politique de modération qui lui vaut les critiques françaises, c'est donc que la France fait une politique de violence, d'intransigeance, ce qui est contraire à la réalité et ce qu'il est dangereux de dire aux Allemands; c'est fournir des arguments à leur rancune historique contre la France qui n'est pas séparée d'eux par la mer. En second lieu, M. Lloyd George, qui déjà, dans son discours du 25, avait hasardé sur la Révolution française des affirmations inexactes, fait, à l'époque qui a suivi Waterloo, une allusion qui n'est pas plus heureuse ; ce que précisément l'opinion française éclairée reproche à M. Lloyd George, c'est de n'avoir pas pris, en 1919, à l'égard de l'Allemagne, plus dangereuse cependant que la France de Louis XVIII, des précautions politiques et militaires de même valeur. C'est l'Angleterre qui, en 1815, a voulu constituer, pour tenir en bride les ambitions françaises, une puissante barrière composée d'abord des Pays-Bas, Belgique et Hollande réunies, auxquels elle a fait annexer des places françaises comme Philippeville et Marienbourg afin de tenir toujours ouverte la trouée de l'Oise, route de Paris; ensuite, nous furent enlevées une série de places françaises : Sarrelouis, Sarrebruck, Landau, etc. ; enfin, sur le Rhin, à Cologne, à Aix-la-Chapelle, on installa la Prusse. Ce fut le chef-d'œuvre ! Si l'Angleterre avait pratiqué, à l'égard de l'Allemagne vaincue, la politique de 1815, c'est elle-même qui aurait insisté pour que la Rhénanie fût « déprussianisée, » sans être pour cela arrachée à l'Allemagne, et neutralisée. Il est encore temps, pour M. Lloyd George, de mieux profiter des enseignements de l'histoire. La clef de la paix européenne est sur le Rhin.

L'histoire de l'Irlande pourrait, elle aussi, apporter au Premier ministre, dans la cruelle anxiété où il se débat, des enseignements précieux. Le sang coule en Irlande, et le canon anglais tonne : c'est le terrible héritage des siècles d'oppression. Le traité anglo-irlandais du 6 décembre n'a été ratifié qu'à une faible majorité par le Dail Eirean et le chef du Gouvernement provisoire, M. Michael Collins, partisan, avec la grande majorité du pays, de l'exécution du traité, n'a pas réussi à vaincre l'opposition des intransigeants, dont le chef est M. de Valera. Ceux-ci ont résolu d'empêcher, fût-ce par la force, les élec-

tions libres qui donneraient la majorité au parti modéré et mettraient en vigueur une constitution qui ferait de l'Irlande un Dominion autonome de l'Empire britannique. Le Gouvernement provisoire, ne disposant d'aucun moyen pour briser cette résistance et faire cesser l'anarchie que deux ans de guerre contre les Anglais ont rendue générale, a dû récemment conclure un « pacte » avec les irréductibles : les élections auront lieu pour la forme, mais chacune des deux tendances devra conserver, dans le futur Parlement, la force relative dont elle dispose actuellement, et le futur ministère sera composé à peu près également des uns et des autres. Ainsi les « purs » républicains font la loi à la masse plus sage. Le Gouvernement de Londres regarde le « pacte » nouveau comme une infraction au traité du 6 décembre et comme un pas en avant vers la république indépendante qu'il s'est toujours refusé à accepter ; il refuse d'approuver le projet de constitution qui vient de lui être soumis. Mais que peut-il faire ? Accepter le fait accompli, se résigner bientôt à la totale séparation, ou reconquérir « l'île sœur » au prix d'une guerre d'extermination ? C'est ainsi que se pose le douloureux problème. La question de l'Ulster envenime la situation et la rend insoluble : c'est l'héritage de Cromwell et de toute l'histoire anglaise ! Depuis deux ans, les « Orangistes » de Belfast et des six comtés du Nord font peser une persécution terrible sur la minorité catholique de l'Ulster ; depuis quelques mois, les protestants organisent de véritables *pogroms* contre les catholiques ; on les tue, on les chasse de leurs emplois, notamment dans les chantiers de constructions navales de Belfast, on expulse les familles catholiques de leur maison, de leur village. C'est, sous l'œil complaisant du Gouvernement de l'Ulster et des troupes anglaises, la terreur avec l'extermination pour but. Les catholiques commencent à se défendre. On a même vu, près de Cork, dans l'Irlande catholique, fait jusqu'alors sans exemple, des protestants assassinés par représailles confessionnelles. Dans l'Ulster, des Orangistes ont été tués, notamment un député ; les incendies se multiplient. Sur la frontière, les combats entre les deux partis sont quotidiens. Les troupes britanniques, appelées par le Gouvernement de Belfast, viennent d'entrer en action : c'est la guerre. Nous n'aurons pas la cruauté de mettre en balance l'impuissance du Gouvernement britannique à pacifier l'Irlande avec les affirmations de certains Anglais qui accusent la France de les empêcher de pacifier l'Europe qui d'ailleurs est en paix.

Les circonstances ont donné au beau discours prononcé le 29 par lord Derby au club constitutionnel un plus profond retentissement.

Son effort inlassable et si loyal pour comprendre les sentiments et les mobiles français porte à la longue ses fruits. La Conférence de Gênes, selon lui, a eu un bon résultat ; elle a montré qu'il était impossible, dans les circonstances actuelles, de traiter avec la Russie des Soviets ; on accuse la France d'avoir « torpillé » la Conférence ; seuls les Bolchévistes méritent ce reproche. « Si M. Lloyd George a quelque chose dans son esprit contre la France, qu'il le dise avec tact, avec fermeté. Les amis doivent s'entendre dire leurs vérités. Il n'y a pas d'amitié véritable s'il y a des arrière-pensées. » Puis le noble lord constate que l'Angleterre a envers la France une dette morale. « L'Angleterre a commencé par promettre à la France de la soutenir en cas d'invasion, et c'est pour cela que la France a renoncé à une rectification de frontière destinée à la mettre à l'abri. La France n'a jamais proposé que l'Angleterre maintint sa proposition lorsque les États-Unis n'ont pas donné suite à la leur. » Les mots ont ici leur importance. L'éminent ambassadeur nous permettra de remarquer que la France n'a pas demandé une « rectification de frontière, » elle n'a jamais souhaité d'annexer, sans l'aveu des habitants, un morceau de territoire allemand, mais elle considérait, et elle considère encore, que « déprussianiser » la Rhénanie, y créer, dans le cadre du Reich, un État autonome neutralisé, démilitarisé, serait la plus sûre garantie de paix européenne et le meilleur chemin vers une réconciliation franco-allemande. Une politique britannique plus avisée, moins prisonnière de traditions périmées et de formules désuètes, l'aurait compris et pourrait encore le comprendre.

Avec beaucoup de force, lord Derby demande : « Où en est le pacte ? » La France n'a jamais refusé l'alliance britannique, elle n'a jamais « repoussé le pacte. » « On accuse la France d'être militariste, mais elle a subi, de mémoire d'homme, deux invasions successives, et maintenant qu'elle est victorieuse, elle ne veut pas s'exposer à une troisième. Quand on vous dira que d'approuver un pacte avec la France, c'est entrer dans un accord militariste, repoussez ces idées avec indignation. » Langage honnête et noble qui repose de tant de calomnies ! Lord Derby complète sa pensée : « Le Traité de Versailles, on doit le considérer comme sacré. » C'est ici peut-être la phrase capitale de ce discours si important. Tandis que M. Lloyd George et ses amis n'ont cessé, avant, pendant et après Gênes, de répéter qu'il faut enfin établir la paix, que la France est un obstacle à la paix, lord Derby prend comme base solide de sa politique le Traité qu'il faut appliquer. « Il s'agit de trouver ce que l'Allemagne peut

payer... Alors je demanderai au Gouvernement si l'Angleterre est prête à insister pour que les paiements de l'Allemagne soient effectués en conséquence. On nous dit que la France agira sans nous consulter et qu'elle pénétrera dans la Ruhr. Je suis certain qu'elle ne fera rien sans tenir compte de l'Angleterre, et qu'elle compte sur une entière coopération de l'Angleterre; mais il faut que vous aidiez la France à trouver quelque moyen de contraindre l'Allemagne à payer... »

Or l'Allemagne peut payer tout ce qu'elle doit. Un grand industriel anglais, M. George Terrel, président de l'Union nationale des Manufacturiers, député aux Communes, a récemment apporté sur ce point, tant à Londres qu'à Paris où il a été l'hôte d'un groupe d'industriels français, un témoignage important. « Nous autres, commerçants et industriels, nous avons la ferme conviction que l'Allemagne peut payer. Nous avons visité ses campagnes, ses usines, ses villes. Nous avons vu ses hommes, ses femmes, ses enfants bien nourris. Nous n'avons constaté aucun signe de détresse, comme malheureusement il en est trop dans n'importe quelle grande ville industrielle britannique. Et nous étant rendu compte que l'Allemagne peut payer, nous industriels, nous tenons à ce que l'Allemagne paye... Les uns et les autres (Français et Anglais) nous nous trouvons aujourd'hui devant le peuple allemand qui veut faire et a tout fait pour faire banqueroute. Traitons donc les banqueroutiers en banqueroutiers. » Le langage des industriels anglais vient ainsi compléter celui de l'ancien et très respecté ambassadeur à Paris et lui donner sa pleine signification.

A qui veut bien comprendre, selon le vœu de M. Bonar Law dans son discours du 22 mai, l'état d'esprit de toute une catégorie d'Anglais, et mesurer la réalité de leurs souffrances, il convient de méditer la phrase qu'écrivait récemment, dans le *Berliner Tageblatt*, M. Thomas, le député travailliste anglais bien connu. « La France est moins à plaindre que l'Angleterre; même si elle ne touchait rien, son agriculture prospère la sauverait de la famine et de la ruine... Aujourd'hui l'ennemi est aussi le client qu'il faut ménager. » De ces significatives paroles écartons d'abord ce qu'elles ont de vraiment odieux à l'égard de la France et d'encourageant pour toutes les résistances allemandes, et retenons seulement la profonde inquiétude qu'elles révèlent. Mais cette misère menaçante, réelle déjà parmi deux millions de chômeurs, ce n'est pas la guerre seule, ce sont encore moins les réparations qui en portent la responsabilité; ses

origines, c'est dans l'organisation même de l'équilibre économique dans l'Empire britannique qu'il les faut chercher. Avec une agriculture à peine suffisante pour nourrir pendant un tiers de l'année sa population trop dense, l'Angleterre ne peut vivre qu'en achetant des denrées alimentaires et, pour ne pas se ruiner, il lui faut vendre, vendre encore des produits manufacturés. Or les débouchés se ferment; les colonies anglaises tendent à se suffire à elles-mêmes; elles tissent leurs propres laines, leurs propres cotons; partout la cherté des prix limite la consommation. Cette crise de consommation, que les économistes n'avaient pas prévue, rien ne peut l'arrêter, si ce n'est un rétablissement général de la confiance et de la sécurité; aucune Conférence de Gênes, aucun discours, ne peut empêcher le consommateur européen de porter un an de plus son costume en drap de Manchester. Et c'est la cause vraie du chômage anglais; en faire porter la responsabilité à la politique française des réparations est absurde, injuste, souverainement impolitique. Le seul moyen de rétablir en Europe la confiance en l'avenir est d'assurer le respect des conventions et des signatures. M. Benès, avec son vigoureux bon sens, constatait le 1er juin, devant son parlement, que le problème de la reconstruction de l'Europe ne fait qu'un avec le problème des réparations, qui doit être réglé entre l'Angleterre, la France et l'Allemagne; et il ajoutait : « Il peut y avoir des divergences de vues sur les questions de détail, mais en principe on ne peut rien reprocher à la politique française des réparations. »

La date du 31 mai, dont l'Europe redoutait l'échéance, a paru tout d'abord apporter, dans une situation obscure, un trait de lumière; mais la situation intérieure de l'Allemagne est compliquée, et réagit sur la question des réparations. A Gênes, le chancelier Wirth, à la suite de conversations avec M. Lloyd George, avait cru pouvoir compter, dans des conditions très favorables, sur un emprunt international. Mais, en rentrant de Gênes à Berlin, le chancelier eut la surprise d'y trouver son ministre des Finances, M. Hermès, qui, revenant de Paris, rapportait de ses entretiens avec les membres de la Commission des réparations, un projet, dit projet Bradbury, auquel il avait donné son approbation. La note allemande du 28 mai, en réponse au président de la Commission des réparations, reproduit dans ses grandes lignes ce projet; elle est donc, autant qu'il nous est possible de le savoir, le résultat d'un succès remporté par M. Hermès sur le chancelier. Celui-ci estimait qu'il aurait fallu d'abord obtenir la certitude de la réussite d'un emprunt avant de déférer aux condi-

tions formulées par la Commission des réparations. Au cas où l'emprunt ne se réaliserait pas, le Reich aurait eu ainsi une échappatoire pour éluder les concessions faites à la Commission. Les ministres se rallièrent au projet Hermès ; la démission du Dr Wirth parut un moment imminente ; et la réponse fut envoyée à Paris. Elle est, dans son ensemble, et sauf réserves de détail, satisfaisante puisqu'elle défère, sur les points essentiels, aux vœux de la Commission que nous avons indiqués il y a quinze jours. Le 30 mai, M. Poincaré, président du Conseil, adressait à M. Louis Dubois, en sa qualité de délégué français à la Commission des réparations, une lettre où il précisait ses observations touchant la note du chancelier allemand. Le 31, la Commission envoyait sa réponse au chancelier tout en faisant certaines réserves et en demandant quelques précisions ; elle confirme le sursis provisoire accordé au Reich le 21 mars et le rend valable jusqu'à la fin de l'année. L'Allemagne ne devra donc verser, jusqu'à la fin de 1922, que 720 millions de marks-or en devises étrangères et 1450 millions en marchandises, au lieu de 2 milliards de marks-or et 26 pour 100 du montant des exportations. Toutefois, « la Commission se réserve expressément le droit d'annuler le sursis : si, à un moment quelconque, elle n'est pas satisfaite des progrès accomplis dans le règlement des questions encore en suspens; — ou si, au cas où l'Allemagne, n'arrivant pas à obtenir l'aide qu'elle désire au moyen d'un emprunt extérieur, n'exécuterait pas les mesures relatives à la limitation de la dette flottante spécifiées dans la lettre du chancelier du 28 mai 1922, d'autres arrangements donnant satisfaction à la Commission n'interviennent pas pour régler les questions du déficit budgétaire et de la dette flottante. »

Ainsi il devient impossible au Gouvernement du Reich de trouver une clause résolutoire à ses engagements dans le fait que l'emprunt ne pourrait être émis. C'est sans doute dans cette précaution si nécessaire qu'il faut chercher l'une des origines du singulier revirement qui oppose aujourd'hui, au Reichstag, la politique du parti populiste, où dominent les grands industriels, à celle du ministre Hermès. Jusqu'au 30 mai, les populistes semblaient résolus à persister dans leur attitude; le 31, un revirement se produisait : M. Stinnes et ses amis étaient sans doute informés du texte que nous venons de citer et des tendances de la Commission des banquiers réunie à Paris. Au vote qui eut lieu le 31, les nationalistes allemands, les populistes et les socialistes indépendants se prononcèrent contre le ministère qui ne sauva

qu'à grand peine son existence. Les populistes reprochent à M. Hermès de n'avoir pas fait du succès de l'emprunt la condition de l'acceptation des conditions de la Commission des réparations. Par un singulier revirement, le ministre des Finances, abandonné par le parti populiste, a été soutenu par les social-démocrates, le Centre et les démocrates, qui jusqu'ici avaient appuyé la politique du chancelier contre celle du docteur Hermès lequel passait pour le porte-parole des intérêts des populistes et de la grande industrie pour les raisons que nous avons indiquées ici. Il semble aussi que les industriels allemands aient redouté, autant qu'une nouvelle baisse du mark, une hausse, si, légère soit-elle, qui arrêterait net les exportations allemandes déjà très difficiles. La situation financière et économique du Reich est devenue si malaisée, par suite de l'avilissement du mark-papier, qu'il faut nous attendre aux plus grandes difficultés dans l'exécution des engagements pris par le Reich dans la note du 28 mai. Il s'en faut que l'état des esprits nous permette d'augurer plus de bonne volonté et plus de clairvoyance dans l'attitude des Allemands et de leur Gouvernement : le discours du docteur Wirth, le 29, et surtout les incidents graves qui font couler en Silésie du sang polonais, ne permettent de pas s'attendre à un apaisement des esprits.

Il en sera ainsi tant que les résistances du Reich seront, volontairement ou non, encouragées du dehors. A l'heure où nous écrivons, la commission consultative des banquiers n'a pas encore fait connaître à la Commission des réparations ses conclusions ; mais elle a demandé une sorte d'extension de sa compétence et l'a obtenue malgré l'opposition du seul délégué français. On peut craindre, d'après ce que l'on connaît des tendances des différents commissaires, qu'ils n'en profitent pour émettre l'avis qu'un emprunt allemand ne leur paraît avoir chance de succès que s'il est précédé d'une réduction notable de la dette totale de l'Allemagne pour les réparations. Or, M. Poincaré, et tous les Français avec lui, sont résolus à n'accepter aucune nouvelle réduction de la dette allemande, sauf dans le cas où tous les anciens coalisés entreraient d'un commun accord dans la voie de l'annulation des dettes interalliées ; la dette allemande se trouverait ainsi réduite sans que la créance française fût amputée ; elle serait seulement payée, au moins partiellement, par une voie différente. Mais les États-Unis, — et c'est leur droit, — ne paraissent nullement disposés à envisager actuellement une telle opération dont les avantages, à leur point de vue, ne leur apparaissent pas. Une telle réponse, de la

part de la Commission des banquiers, aurait un effet moral déplorable; elle laisserait croire à l'Allemagne qu'elle a encore des chances d'obtenir une réduction de sa dette. Le rôle de la Commission serait, pour tous, y compris les Allemands, singulièrement plus bienfaisant si elle établissait que les Allemands ne sont pas en état d'obtenir un gros crédit parce que leur mauvaise volonté obstinée à tenir leurs engagements ne saurait inspirer confiance aux prêteurs; elle montrerait la bonne voie si elle cherchait à réaliser un emprunt d'essai, si peu élevé fût-il. Il ne s'agit pas aujourd'hui d'une solution totale du problème des réparations, mais de la recherche d'une méthode. La richesse de l'Allemagne, nous l'avons montré, c'est son travail, et elle est pratiquement inépuisable ; la difficulté est de la mobiliser, et l'on avait espéré, dans l'intérêt général, que la Commission des banquiers en indiquerait les moyens. Que l'Allemagne commence à payer et prouve par là sa volonté d'honnêteté et la confiance que les prêteurs peuvent avoir en sa signature, et elle verra aussitôt son crédit s'améliorer et les gages qu'elle peut offrir prendre une valeur nouvelle. Attendons.

Précisément, dans son discours du 1er juin, d'une dialectique si serrée et d'une si pleine éloquence, M. Poincaré a défini les positions très fortes sur lesquelles la politique française peut défier les attaques téméraires. Depuis qu'il a assumé, dans des circonstances difficiles, le fardeau du pouvoir, M. Poincaré a fait un puissant et heureux effort pour délimiter, préciser, redresser la politique française, étape nécessaire avant l'heure des initiatives directrices; c'est le résultat de ce formidable travail quotidien que le Président du Conseil, répondant aux critiques de ses adversaires ou aux inquiétudes de ses amis, a exposé devant la Chambre, et dont il a obtenu, à une énorme majorité, l'approbation. Les attaques mêmes de ses ennemis du dedans et du dehors, par leur caractère outrancier et invraisemblable, ont souligné le caractère de la politique de « Poincaré-la-guerre, » toute de sagesse, de prudence, heureuse combinaison du patriotisme le plus pur et le plus éclairé avec un amour raisonné pour l'ordre et la paix. Un tel discours ne se résume pas, puisqu'il est lui-même un tableau synthétique de la situation de la France et de l'Europe ; il faut le lire. Il est à la fois une défense de la politique française et un programme d'action extérieure.

La Haute-Silésie d'abord où des incidents douloureux ont coûté la vie à des soldats français. « La meilleure manière non seulement de défendre, mais de maintenir effectivement la paix est, en Haute-

Silésie comme sur le Rhin, comme partout, de ne pas la séparer de l'observation des traités et du respect du droit. » Puis l'Orient, où la paix avec les Turcs n'est pas encore rétablie et où la France exerce, dans le Grand-Liban et en Syrie, « un mandat qui n'est ni un droit de colonisation, ni même un protectorat, mais une simple mission de guide et de conseiller. » Enfin la Conférence de Gênes; le Président du Conseil fait l'énumération précise des résultats utiles obtenus dans les commissions et indique les écueils évités. « C'est le désir seul de maintenir l'entente cordiale qui nous a déterminés à nous rendre à Gênes. » Irons-nous à La Haye ? La question de la politique à suivre à l'égard du Gouvernement des Soviets a soulevé à la Chambre des tempêtes. M. Poincaré a, dans son discours, et, depuis, dans un mémorandum très complet qu'il a adressé à toutes les Puissances, précisé le point de vue français. Si la Conférence de La Haye devait être exclusivement, comme le demande le Gouvernement français, une réunion d'experts chargés d'étudier le problème russe et d'indiquer les moyens de venir au secours d'une nation qui meurt, elle bénéficierait du concours américain. Le Gouvernement et l'opinion, aux États-Unis, ont approuvé très nettement le point de vue soutenu à Gênes par la France et la Belgique; leur pitié s'émeut pour le peuple russe, mais leur expérience leur a appris que tout débat de principe avec le Gouvernement bolchéviste est illusoire et dangereux. Or, l'invitation adressée au nom de M. Facta aux Puissances peut prêter à des interprétations diverses; il y est question « d'experts, » mais aussi de « représentants » dont le caractère n'est pas déterminé. Préciser et délimiter le plan de travail de la Conférence de La Haye, c'est l'objet du mémorandum français, qui reçoit un accueil favorable même en Angleterre. Les Soviets ont lassé jusqu'à leurs amis; il n'est personne qui ne doute que le premier et indispensable moyen de salut pour le peuple russe serait de changer son Gouvernement ou que son Gouvernement change de maximes. Est-il besoin de diplomates et d'experts pour découvrir une telle vérité ? Quand M. Poincaré aura reçu les réponses officielles à son mémorandum, il lui appartiendra de décider, avec le Parlement, si la France participera à la Conférence de La Haye.

En attendant, la remise à la ville de Verdun de la médaille décernée par « le Congrès et le peuple américain, » le 4 juin, a été, pour le Président du Conseil et pour l'éminent ambassadeur M. Myron T. Herrick, l'occasion d'affirmer, sur la tombe des héros, la fraternité indestructible des cœurs américains et français au-dessus des

vicissitudes de la politique quotidienne. Et c'est, pour l'avenir, un puissant réconfort et une grande sécurité.

Le débat sur la politique extérieure du Gouvernement était annoncé comme devant être l'occasion d'une grande manifestation des partis d'extrême-gauche. Un « bloc des gauches » puissant s'opposerait au « bloc national » qui, paraît-il, ne serait pas « républicain » selon les bonnes formules du temps de M. Combes. Sous couleur d'un programme de politique extérieure, c'est en réalité d'une manœuvre à longue portée, préparatoire des élections de 1924, qu'il s'agissait : entente cordiale des communistes, des socialistes et des radicaux-socialistes. Mais les réalités d'aujourd'hui sont rebelles aux vieilles formules. Il n'y a peut-être pas, à gauche, un Français qui ne veuille de tout son cœur que l'Allemagne paye et répare ; et il n'est sans doute pas un Français, à droite, qui désire, sans absolue nécessité, mobiliser et entrer dans la Ruhr ou à Francfort. Un accord devrait donc être facile sur le large terrain de l'intérêt national, n'étaient les vieilles passions et les petits intérêts. Malgré son talent, que l'on aimerait à voir employé à de meilleures besognes, M. Herriot n'a pas réussi à convaincre ses auditeurs que le fossé soit très profond entre lui et la majorité compacte qui a soutenu M. Poincaré. Au vote, 426 voix contre 143 ont repoussé la priorité réclamée pour l'ordre du jour radical-socialiste de M. Renard accepté par les socialistes et voté par les communistes. Au scrutin sur l'ordre du jour de confiance, la minorité n'était plus que de 96 voix. MM. Herriot et Renard s'étaient abstenus. C'était la déroute du bloc des gauches, l'échec du mariage par ambition entre les communistes fidèles, selon le conseil de Trotsky, à « cultiver la violence » et les radicaux-socialistes attachés à ce que le dictateur de Moscou appelle dédaigneusement « l'idéologie démocratique bourgeoise. » Utile au rayonnement extérieur de la politique française, le grand débat des 1er et 2 juin, que domine le discours de M. Poincaré, a servi aussi à éclaircir la politique intérieure, à préciser la position respective des partis, à montrer qu'il ne devrait en réalité en exister qu'un seul, celui de tous les bons Français derrière le chef en qui le pays a mis sa confiance et dont quatre mois d'exercice du pouvoir ont encore accru l'autorité.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCII^e ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

NEUVIÈME VOLUME

MAI — JUIN

Livraison du 1er Mai

Pages.

La jeunesse d'Octave Feuillet, *d'après une correspondance inédite*, par M. Henry BORDEAUX, de l'Académie française 5

...Ni moi sans vous, par M. GÉRARD-GAILLY 42

La Russie des Tsars pendant la Grande Guerre. — VI. *La conférence des Alliés*, par M. Maurice PALÉOLOGUE 75

La vie et la mort du général Laperrine. — III, *Le dernier raid*, par MM. José GERMAIN et Stéphane FAYE 110

Einstein expose et discute sa théorie, par M. Charles NORDMANN . . . 129

Le roman de William Wordsworth. — II, par M. Émile LEGOUIS 167

Les « grands jours » de Gênes, par X... 199

Revue littéraire. — *Les droles d'idées des Goncourt*, par M. André BEAUNIER 211

Revue dramatique. — *La belle angevine. — Une danseuse est morte*, par M. René DOUMIC, de l'Académie française 223

Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . 229

Livraison du 15 Mai

Les Profondeurs de la mer, première partie, par M. Edmond JALOUX 241

Sur la Russie des Soviets, par M. Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française 281

La jeunesse d'Octave Feuillet, *d'après une correspondance inédite*, — II, par M. Henry BORDEAUX, de l'Académie française 292

Souvenirs d'un caporal d'infanterie. — L'heure H., par M. Georges GAUDY 326

Pages.

Silhouettes contemporaines. — M. Édouard Estaunié, par FIDUS. 345
La Question turque. — V, *La Turquie et les Puissances*, par M. Maurice PERNOT 365
Impressions et Fantaisies, par Gérard D'HOUVILLE 398
A l'institut français en Espagne, par M. René DOUMIC, de l'Académie française. 408
Avec le maréchal Joffre en Extrême-Orient. — II, *Au Japon*, par M. André d'ARÇAIS. 414
Littératures étrangères. — *Herr Ballin*, par M. Louis GILLET. 441
Revue scientifique. — *Des vitesses réalisées dans la nature*, par M. Charles NORDMANN 453
Revue dramatique. — *Les Don Juanes*, par R. D. 465
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . . 469

Livraison du 1er Juin

Les Profondeurs de la mer, deuxième partie, par M. Edmond JALOUX. . . . 481
La Russie des Tsars pendant la Grande Guerre. — VII, *La Révolution*, par M. Maurice PALÉOLOGUE. 515
Les « Salons, » par M. R. de la SIZERANNE 556
Au Pays breton. — *La Rivière après la mer*, par M. André CHEVRILLON, de l'Académie française 582
Chateaubriand et son ministre des finances. — *D'après une correspondance inédite*. — I, par M. Maurice LEVAILLANT 603
Après Washington et après Gênes, par le Contre-Amiral DEGOUY. 639
Don Miguel de Unamuno, par M. Maurice LEGENDRE 667
Revue littéraire. — *Les Géorgiques nouvelles*, par M. André BEAUNIER. 685
Revue musicale. — *Falstaff*. — *Artémis troublée*. — *Les Noces Corinthiennes*, par M. Camille BELLAIGUE 697
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON 709

Livraison du 15 Juin

La politique extérieure de la France, *Un discours au Sénat*, par Paul DESCHANEL 721
Devant la mer de Sicile, par M. Louis BERTRAND 738
Les Profondeurs de la mer, troisième partie, par M. Edmond JALOUX. . . . 775
La Russie des Tsars pendant la Grande Guerre. — VIII, *Après l'anarchie*, par M. Maurice PALÉOLOGUE 819
Chateaubriand et son ministre des finances, *D'après une correspondance inédite*. — II, par M. Maurice LEVAILLANT. 850
Le Livre de raison. — II, *Les premiers voisins*, par M. Joseph de PESQUIDOUX 906
Littératures Étrangères. — *Une idylle de Gérhart Hauptmann*, par M. Louis GILLET. 923
Revue scientifique. — *Pour aborder la métapsychique*, par M. Charles Nordmann. 935
Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . 947

Paris. — Typographie Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 56407.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00675 2303